

SECRETS *de* SERPENTARD



TOME III
LES MANGEMORTS

SECRETS
DE
SERPENTARD

TOME III
LES MANGEMORTS

Mathilde Vouin

AVANT-PROPOS

Ce récit prend racine dans la célèbre saga *Harry Potter*, écrite par J.K. Rowling. Il s'agit d'un préquel : il exploite la période qui précède la naissance de Harry Potter, en respectant les informations dispersées dans les sept tomes. Pour ce faire, je me suis évidemment appuyée sur la lecture des livres, mais j'ai également été aidée par le site Wiki Harry Potter, qui a réalisé un précieux travail de synthèse.

Une grande partie des personnages, tout comme l'univers de Harry Potter en général, appartiennent à J.K. Rowling. Cette histoire est une fanfiction et ne peut faire l'objet d'une transaction commerciale. Le prix de cet ouvrage ne représente que le coût du support papier (impression et livraison).

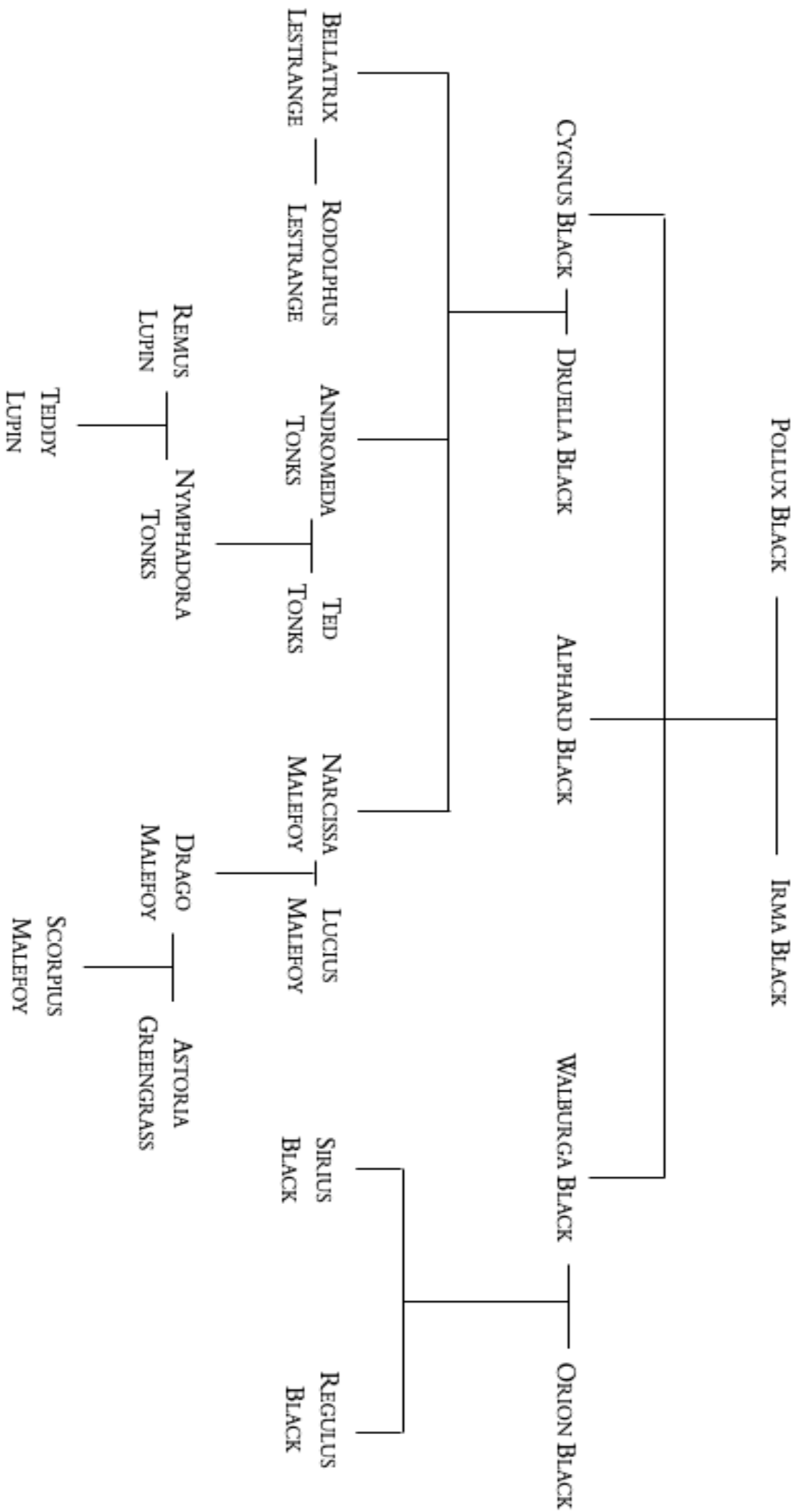
Le texte est disponible gratuitement sur les plateformes suivantes :

- Wattpad
- Fanfiction.net
- HP fanfiction
- Fanfictions.fr

Par ailleurs, ce tome contient quelques scènes de violence : je déconseille donc sa lecture aux jeunes enfants (il est déconseillé au moins de 12 ans sur les sites de fanfiction).

Ceci étant dit, je vous souhaite une très bonne lecture !

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE BLACK (EXTRAIT)



VOTRE MAJESTÉ

Cela faisait bien longtemps que la ville de Londres n'avait pas vu le moindre rayon de soleil. Et en cette longue nuit de septembre, comme lors de toutes les nuits qui l'avaient précédées, une pluie torrentielle tombait sur les toits, ruisselait le long des vitrines vandalisées et des volets brisés par les ouragans, puis serpentait dans les rues désertes pour se jeter dans la Tamise.

Les habitants de Londres semblaient avoir déclaré forfait et abandonné leur ville aux mains de forces obscures. Dans les rues, en-dehors des gémissements du vent qui montait à l'assaut des immeubles et du crépitement féroce de la pluie, aucun son n'était audible. Les quelques silhouettes qui prenaient le risque de sortir à cette heure tardive cheminaient au ras des murs, le souffle court, en jetant en permanence des coups d'œil furtifs autour d'eux. Et pour cause, depuis quelques semaines, de mystérieuses agressions s'étaient à nouveau multipliées, après une accalmie de courte durée.

Évidemment, la pluie diluvienne et l'inquiétude n'épargnaient rien ni personne, pas même la splendide résidence de Buckingham Palace. Dans les appartements de la reine, la pluie frappait aux carreaux avec la même force que dans les habitations voisines et personne, ces jours-ci, ne songeait à apprécier le luxe qui les entourait.

La chambre de la reine se trouvait au fond d'un interminable corridor tapissé de bleu, derrière une formidable porte en chêne. À une époque bénie, malheureusement lointaine, la reine aurait dû être en train de dormir paisiblement ; mais le chaos ambiant en avait décidé autrement.

La reine, vêtue d'une longue robe de flanelle rose, était penchée sur son petit bureau de bois verni. Avec un flegme remarquable, elle s'appliquait à répondre aux montagnes de lettres catastrophées qu'elle recevait de ses concitoyens. Elle priait chacun de garder leur calme, et

leur assurait que le gouvernement faisait de son mieux pour reprendre le contrôle de la situation.

En la voyant écrire aussi posément, il était difficile de deviner à quel point elle bouillonnait intérieurement. En effet, les dernières nouvelles du pays venaient de lui parvenir, et n'avaient rien de réjouissant. Déjà, quelques semaines plus tôt, des ouragans meurtriers avaient commencé à éclater partout sur le territoire, déracinant les arbres, arrachant les toitures, provoquant d'horribles blessures, sans que personne ne soit en mesure d'expliquer ce phénomène ; et voilà que des infrastructures diverses – des ponts, des usines, des mairies – étaient victimes d'explosions aussi violentes que mystérieuses. On avait enquêté sur la composition de la peinture, sur l'instabilité des sols, et bien entendu, la piste criminelle avait été explorée, mais sans succès.

Évidemment, la reine savait pertinemment de quoi – de *qui* – il s'agissait, mais elle était dans l'impossibilité de révéler quoique ce soit à ses concitoyens, ce qui était une position bien plus difficile à tenir que celle de l'ignorance. Il était d'autant plus pénible de supporter cette situation qu'elle ne maîtrisait absolument rien, et que tout ce qui était à l'origine de ce chaos avait lieu dans un monde tenu secret, où elle n'avait absolument aucun pouvoir. Elle devait donc se contenter de donner l'exemple en refusant de céder à la panique, et d'attendre que son interlocuteur privilégié du monde magique daigne l'informer de temps en temps de ce qu'il s'y passait.

Et justement, au moment où elle consultait son horloge, un crépitement familier parvint à ses oreilles...

Des flammes vertes et brillantes jaillirent dans l'âtre de la cheminée, sous le manteau de marbre, et un homme de belle stature s'avança sur le tapis ancien. Il était vêtu d'une longue cape noire et coiffé d'un chapeau assorti, et il tenait dans la main un étrange cylindre de bois, mince et allongé.

– Bonjour, dit la voix bourrue de Harold Minchum, le Ministre de la Magie.

La reine continua d'écrire, tellement impassible qu'Harold Minchum crut qu'elle ne l'avait pas entendu.

– Ahem... Bonjour !

– Une petite seconde, je vous prie.

La reine signa la lettre qu'elle venait d'écrire, et la plaça dans une enveloppe qu'elle frappa soigneusement du seau royal. Puis elle se tourna vers Harold Minchum, qui semblait fâché d'avoir dû patienter.

– Je viens...

– Mr Minchum, sachez que je n'apprécie pas beaucoup votre façon de rentrer chez moi à l'improviste, coupa la reine, les mains posées sur ses genoux. Votre prédécesseure n'était pas très chaleureuse, mais au moins, elle ne me rendait pas visite à des heures inconvenantes. Imaginez que quelqu'un nous surprenne ?

– Aucun risque, grogna son interlocuteur. J'ai équipé cette pièce d'un Sortilège d'Impassibilité : personne ne peut nous entendre. Et de toute manière, je transplanerai au moindre bruit.

Un peu pincée, la reine tourna son siège pour se tenir bien droite face au Ministre de la Magie.

– Je vous en prie, asseyez-vous, dit-elle en désignant un fauteuil moelleux. Je ne vous offre pas de thé, je n'en bois jamais après quinze heures. Mon majordome serait perturbé dans ses habitudes.

– Oui, oui, aucun problème, dit Harold Minchum avec un geste d'impatience.

– Un biscuit, peut-être ?

– Eh bien... Oui, ça n'est pas de refus... Après tout, ça ne peut pas me faire de mal, après cette journée cauchemardesque.

La reine ouvrit un petit réceptacle en argent posé sur la table et offrit un biscuit sec au Ministre de la Magie.

Depuis le début de son règne, elle en avait vu défiler nombre d'entre eux : des hommes, des femmes, des petits, des nerveux, des sages, des courageux. Harold Minchum lui avait rendu visite pour la première fois peu après Noël, lorsque Eugenia Jenkins avait été contrainte de démissionner. Les différents ministres de la magie ne s'étaient révélés qu'à elle, ainsi qu'au Premier Ministre. En temps normal, chacun dirigeait son propre monde sans s'occuper de l'autre, les Ministres de la Magie ne leur rendant visite qu'en cas d'évènement risquant d'affecter la population non magique. Et hélas, depuis plusieurs années, ses rencontres avec le ou la Ministre de la Magie étaient devenus de plus en plus fréquents.

– Eh bien, Mr Minchum... Quelles nouvelles me portez-vous ? demanda poliment la reine.

– Des mauvaises, j'en ai bien peur, soupira-t-il en mâchant son biscuit.

La reine écouta patiemment le Ministre de la Magie lui raconter ses déboires. Voldemort et ses complices ne cessaient de leur filer entre les mains, et continuaient de semer la mort et la désolation sur leur passage, désespérément insaisissables. La Brigade de Police Magique piétinait, assaillie de fausses pistes ; Minchum avait la preuve que de nombreuses informations confidentielles fuyaient du Ministère, sans pouvoir identifier les origines de ces divulgations ; et surtout, il y avait le problème de l'*Imperium*, un sortilège qui pouvait soumettre le plus fidèle des Aurors aux ordres des Mangemorts, et lui faire commettre des dégâts considérables...

– À une époque lointaine, mes prédécesseurs jugeaient ce sortilège trop dangereux pour informer les jeunes sorciers de son existence, se désola Minchum. Ils se sont battus pour que ce sortilège disparaisse des manuels... Mais évidemment, ceux qui étaient mal intentionnés s'en sont emparés, et le reste de la population est mal informé à son sujet, ce qui la rend encore plus vulnérable... D'ailleurs, vous-même êtes dangereusement exposée ! Aussi, dès demain, nous vous enverrons deux nouveaux majordomes – oui, des sorciers, bien sûr – pour patrouiller dans vos couloirs, et repérer ceux qui pourraient avoir un comportement suspect...

Tout en l'écoutant parler, la reine observait attentivement la mine terne et le visage flétri du Ministre de la Magie, bien différents de l'allure assurée qu'il arborait quelques mois plus tôt lors de leur première rencontre. Harold Minchum prenait alors des airs de héros ; il avait succédé à Eugenia Jenkins rempli de confiance, persuadé que, grâce à ses compétences hors du commun, il parviendrait à vaincre Voldemort aisément ; mais hélas, il avait vite déchanté.

– En effet, tout cela est très fâcheux, concéda la reine lorsque Minchum eut achevé son récit.

Elle avait dit cela très calmement, comme si on venait de lui annoncer que son vermouth préféré était en rupture de stock.

– Vous prenez ça bien, dis donc, remarqua Harold Minchum. Ça n'est pas le cas de votre collègue, là...

– Vous parlez sûrement de Monsieur le Premier Ministre, corrigea poliment la reine.

– Oui, si vous voulez...

Harold Minchum ne semblait pas apprécier que celui qu'il considérait comme son subalterne soit qualifié de *Premier*.

– Quand je lui ai raconté tout ça, il est devenu aussi blanc que votre papier moldu...

– Je dois vous avouer que je le comprends, dit la reine. J'ai la chance de ne pas avoir d'adversaires politiques, mais les siens s'en donnent à cœur joie, et prennent un malin plaisir à énumérer tous les événements tragiques qui se sont produits récemment, en arguant que son gouvernement est responsable de chacun d'entre eux.

– Cela nous fait au moins un point commun, grogna Minchum.

– Et qu'avez-vous envisagé pour remédier à tout cela ?

– Oh, j'ai pris plusieurs mesures... J'ai donné davantage de pouvoirs aux Aurors, et mis fin à de nombreuses obligations administratives...

– N'est-ce pas dangereux ? osa demander la reine. Surtout si les Aurors sont susceptibles d'être soumis à ce fameux sortilège de l'*Imperium*, comme vous venez justement de le souligner... Vous ne craignez pas que cette mesure puisse se retourner contre vous ?

– Je dois bien proposer des solutions ! se vexa Minchum. J'ai aussi augmenté considérablement le nombre de Détraqueurs autour d'Azkaban...

– Les Détraqueurs ? On m'a expliqué que ces créatures se nourrissaient de peur et de désespoir... N'auraient-ils pas tout intérêt à favoriser le camp de ce... Voldemort, dans ce cas ?

Au nom de Voldemort, le teint de Harold Minchum prit une couleur cramoisie.

– Je-vais-y-réfléchir, dit-il à toute vitesse en regardant vers la cheminée.

Sentant que le Ministre de la Magie avait besoin de réconfort, la reine se décida à lui parler du seul sujet susceptible de lui apporter un peu d'espoir.

– Et, par le plus grand des hasards... Auriez-vous découvert l'identité de nos mystérieux sauveteurs ?

À ces mots, Harold Minchum reprit un peu d'assurance. Depuis plusieurs mois, dès qu'une opération de grande ampleur était planifiée par les Mangemorts, les lieux étaient entièrement évacués quelques minutes avant leur destruction, et ce, pour des raisons tout à fait

étonnantes. Quelques mois plus tôt, suite à l'alerte donnée par un ingénieur moldu, un pont entier avait été entièrement évacué juste avant de s'écrouler dans la Tamise. Puis, un peu plus tard, un directeur d'école avait emmené tous les enfants et le personnel en-dehors de l'école, prétextant une envie soudaine de les emmener en vacances à l'improviste ; et, par une mystérieuse coïncidence, l'école avait explosé quelques minutes plus tard. Les Moldus avaient attribué de fabuleux dons de voyance à l'ingénieur et au directeur, mais le Ministère de la magie n'était pas dupe : tout comme ils savaient que les deux attentats avaient été perpétrés par les mêmes individus – les Mangemorts – ils se doutaient que ceux qui avaient orchestré leur évacuation faisaient probablement partie d'un seul et même groupe de sauveteurs anonymes.

– Non, nous ne savons toujours pas de qui il s'agit, répondit Minchum. Nous pensons que ce sont des espions infiltrés dans le camp de... de V... de *Vous-Savez-Qui*, et qu'ils ne souhaitent se révéler à personne, pas même au Ministère. Et à vrai dire, je les comprends, leur mission n'est pas sans risque, et Vous-Savez-Qui semble avoir des yeux et des oreilles absolument partout... Quoiqu'il en soit, ils continuent d'évacuer les lieux visés par les Mangemorts avant les agressions planifiées, et épargnent ainsi des centaines de victimes...

– Combien sont-ils, d'après vous ?

– Pour être franc, je n'en ai aucune idée. Mais leurs actions sont remarquables... Les Aurors les ont déjà aperçus, avant qu'ils ne prennent la fuite, mais ils utilisent du Polynectar...

– Je vous demande pardon ?

– Excusez-moi, oui, du Polynectar... C'est une potion qui permet de prendre l'apparence de quelqu'un d'autre.

– Ah, je comprends mieux, dit la reine. Cela explique pourquoi nous avons retrouvé ce pauvre directeur et cet ingénieur des ponts, complètement déboussolés et délestés de quelques mèches de cheveux... Nos mystérieux sauveurs se seraient donc fait passer pour eux, dans le but d'évacuer les lieux visés sans éveiller les soupçons...

– C'est bien cela, oui. Je vous en aurais bien proposé d'essayer, mais son effet sur les Moldus n'est pas connu, et je m'en voudrais de vous causer du tort... Enfin, je disais donc que nos bienfaiteurs prenaient l'apparence de Moldus, toujours différents.

– Bien, bien. Tant qu'ils ne font pas de mal à ceux dont ils prennent l'identité, je n'y vois pas d'inconvénient.

– De toute manière, nous n'avons pas vraiment le choix. En vérité, ces inconnus représentent une des rares lueurs d'espoir qu'il nous reste...

Harold Minchum poussa un long soupir, et la reine en profita pour s'éclaircir la gorge.

– À ce propos, Mr Minchum... Avez-vous réfléchi à ma proposition ?

À ces mots, le visage de Harold Minchum, qui s'était progressivement détendu au cours de leur dialogue, se referma brutalement.

– C'est tout réfléchi, madame, déclara-t-il sèchement en se levant de son siège. Je vous ai déjà dit que ça n'était pas envisageable.

– Mr Minchum, ne partez pas *encore*...

Alors que le Ministre de la Magie se dirigeait à grands pas vers la cheminée, la reine serra les poings, et haussa le ton, bien décidée à revenir sur la proposition que Minchum avait déjà écartée à plusieurs reprises.

– Mr Minchum, êtes-vous bien certain que les non-sorcières comme moi ne peuvent vous être utiles ? Nous sommes bien plus nombreux que vos deux camps réunis, d'après ce que j'ai compris. Nous possédons des armes...

– Ha ! C'est la meilleure ! Des *armes*... Sauf votre respect, madame, une seule baguette magique bien maniée suffirait pour démanteler toute votre armée. Non, restez bien tranquille, et en sécurité, c'est tout ce que je vous demande... Il serait regrettable pour les Moldus que vous soyez victime d'un quelconque sortilège. Au revoir, madame, et merci pour le biscuit...

La reine eut alors la très nette impression que le Ministre de la Magie n'avait pas apprécié d'être placé face à son incompétence. Exaspérée, elle le regarda jeter dans la cheminée une poignée de la mystérieuse poudre qui colorait les flammes en vert, avant d'y disparaître sans jeter un regard derrière lui.

– C'est bien dommage, murmura-t-elle pour elle-même en regardant les innombrables piles de lettres qui s'accumulaient sur son

bureau. Pourtant, je suis certaine que nous pourrions faire quelque chose pour eux, s'ils acceptaient de coopérer...

Des dizaines d'années plus tard, le domaine des Malefoy, encore plus étendu que Buckingham Palace, est silencieux et désolé. Le ciel qui le surplombe s'émiette en flocons sur les ronces qui envahissent le jardin, et la neige recouvre la campagne de son lourd manteau immaculé : elle étouffe tous les sons, fait ployer les branches et grincer les toits.

Dans la tourelle Est, où Drago a déjà tant travaillé, l'humidité gagne chaque jour du terrain. Dans le petit bureau où il a initialement choisi de s'installer, il a tout débarrassé ; il ne reste pas un parchemin, pas un encrier, pas le moindre morceau de journal. Seul, posé sous une faiblesse du toit, un seau émet de temps à autre un son cristallin. Il semble répondre avec mélancolie aux autres récipients disposés un peu partout dans le manoir, érigés en remparts dérisoires contre l'humidité qui s'infiltré dans chaque faille, ramollit les poutres, dévore insidieusement les murs.

Drago, lui, n'entend pas cette étrange mélodie et ne se soucie pas de tout cela. Il se trouve quelques étages plus bas, au rez-de-chaussée, dans l'ancienne bibliothèque de son grand-père paternel, Abraxas Malefoy. Il n'apprécie pas particulièrement cette pièce, dont le sol est tapissé par une dépouille d'ours polaire, encore imprégnée par la malveillance de son ancien propriétaire ; mais la cheminée qu'elle possède est l'une des dernières à ne pas être obstruée, et la taille relativement réduite de la pièce lui permet d'échapper à la température glaciale qui règne dans toutes les autres. Les flammes qui bondissent dans la cheminée projettent des ombres mouvantes sur les murs et redonnent un semblant de vie aux objets qui y sont exposés : un somptueux piano à queue, un Fumesbire finement sculpté, des bouteilles de vin soigneusement délestées de leurs étiquettes moldues,

un globe terrestre d'une taille impressionnante, des cartes célestes, des livres anciens gravés de runes inquiétantes.

Drago est assis, emmitoufflé dans un manteau bien trop grand pour la maigreur de ses épaules. Devant lui, recouvrant toute la surface de l'immense table en bois verni, assemblés en piles et protégés des courants d'air par des presse-papiers ouvragés, s'étalent une quantité impressionnante de rouleaux de parchemin. Tout en frottant ses deux mains l'une contre l'autre pour les réchauffer, Drago s'affaire à classer toutes ces notes, avant d'en retranscrire quelques-unes dans le livre épais qui se trouve devant lui.

Il est courbé sur la table, intensément concentré ; les taches d'encre se multiplient sur ses mains, sans qu'il ne s'en préoccupe. De temps à autre, il s'interrompt, lève la tête, s'interroge sur l'ampleur et sur le caractère dérisoire de ce qu'il fait. Son regard gris pâle balaie pensivement l'ensemble des informations qui s'étalent sous ses yeux. Il y a là des copies d'archives du Ministère, des rapports concernant les échanges avec les dirigeants moldus, des coupures de journaux, des actes de décès aux dates bien trop rapprochées ; il y a là les témoignages d'hommes et de femmes, mais aussi celui d'un fantôme, d'un portrait, ou encore d'un valeureux elfe de maison.

Par hasard, il s'arrête sur l'un des parchemins, marqué par le sceau du Ministère et par l'écriture d'un certain Ministre de la Magie nommé Harold Minchum :

*27 octobre - Entretien avec la reine moldue
Est informée de la dégradation de la situation
Pas de signe de soumission à l'Imperium
S'obstine d'ailleurs à nous proposer l'aide du peuple moldu, semble
persuadée que cela pourrait nous aider
Sécurité de Buckingham assurée par plusieurs Aurors
Prochaine visite prévue le 3 novembre*

Drago soupire. Chaque note, chaque page pourrait faire l'objet d'une journée de travail. Il pourrait s'attarder sur la manière dont la reine moldue s'est obstinée à proposer son aide au Premier Ministre à chaque entrevue, il pourrait saluer la patience et la dignité dont elle a fait preuve pendant ces longues années de guerre ; et il pourrait faire

de même avec les innombrables sorciers qui ont fait barrage de leur vie pour entraver la marche destructrice des Mangemorts. Il sait que s'il le faisait, Scorpius s'intéresserait à chacun d'eux. Contrairement à lui, qui a toujours voulu dissimuler la vérité – aux autres et avant tout à lui-même – son fils a toujours été avide de savoir, de comprendre ce qu'il s'était passé pendant ces deux guerres, quel rôle sa famille y avait joué. Le poids de leur héritage ne l'a jamais effrayé : tout jeune, déjà, il avait deviné qu'il était nécessaire de le connaître et de l'accepter, afin de mieux s'en défaire.

Drago n'a jamais su où son fils a puisé cette force, cette sagesse, ce courage. En ce qui le concerne, il en manque cruellement – il en a toujours manqué. En ce moment même, il se sent écrasé par tous ces noms qui le dévisagent, par le poids de cette sombre époque, marquée au fer rouge par l'œuvre de son père. Il ne sait pas comment rendre hommage à toutes ces vies perdues, il voudrait pouvoir effacer ces horreurs, faire en sorte qu'elles n'aient jamais eu lieu. C'est d'ailleurs ce qu'il a tenté de croire et de faire croire, pendant de longues années ; il a fait semblant, il a prétendu que tout allait bien, il fallait aller de l'avant, penser à l'avenir. Grâce à Astoria, il a presque réussi à croire à son propre mensonge, pendant un temps – jusqu'à ce que le passé ne le rattrape de plein fouet, et que l'avenir ne s'écroule devant lui.

Et maintenant, l'imposture est terminée, il est au bord du gouffre. Certes, il pourrait encore fuir, s'emmurer dans ce manoir sinistre, ne plus jamais donner signe de vie, se laisser engloutir par l'oubli et rejoindre le rang des vieux souvenirs. C'est d'ailleurs sans doute ce qu'il ferait, s'il n'y avait pas Scorpius, mais Drago ne peut pas se résoudre à l'abandonner au silence. Son fils doit comprendre, Drago lui doit des explications. C'est d'ailleurs la seule chose que Scorpius lui a demandée avant de partir.

Drago se raidit en se remémorant le jour où son fils a quitté le manoir, et la violente altercation qui les a opposés ce jour-là. Il lui semble que la scène a eu lieu quelques minutes plus tôt, tant ses souvenirs sont encore vifs. Il se souvient du regard blessé de son fils, de sa douleur si profonde, de ses questions si pressantes et si vaines. Il peut encore l'entendre crier : *Pourquoi est-ce que tu ne me laisses pas t'aider ? Je veux seulement comprendre ce qui t'arrive !*

Le temps est venu pour cela, pense Drago, la gorge serrée. Scorpius mérite toutes ces réponses, et bien plus encore. Il n'a que trop attendu, en plus d'avoir payé le prix fort pour des erreurs qui n'étaient pas les siennes. Il doit savoir d'où il vient. Et en effet, de sa famille maternelle, il a toujours tout su, tout connu : sa mère si douce, sa tante un peu hautaine et son oncle odieux, ses grands-parents maternels et le rôle flatteur qu'ils avaient joué pendant la guerre – les Greengrass ne manquaient jamais une occasion de s'en vanter.

Tandis que de son côté à lui, Drago... Les questions de Scorpius se sont toujours heurtées au silence. Tout est resté secret, mystérieux, verrouillé. Et à nouveau, Drago balaie du regard les piles de parchemin étalées sur la table. Il y a tant de choses à dire... Et tout cela n'est rien, en comparaison des souvenirs qui imprègnent les murs de ce manoir – à commencer par la pièce dans laquelle il se trouve.

Drago regarde autour de lui, nerveux. Non, décidément, il n'a jamais aimé cette bibliothèque. Combien de fois son père l'a-t-il convoqué ici pour examiner avec minutie ses notes de fin d'année, combien de fois Drago a-t-il espéré un geste tendre qui n'était pas venu, combien de fois son père a-t-il préféré lui raconter avec nostalgie ses conciliabules interminables avec Lord Voldemort ?

Le bras droit du Seigneur des Ténèbres, Drago, tu ne peux pas savoir ce que c'était... Non, bien sûr, Drago ne peut pas savoir. Mais il peut imaginer. Et d'ailleurs, c'est ce qu'il fait. Il fixe le fauteuil qui lui fait face, remonte des dizaines d'années en arrière, son esprit efface l'humidité sur les meubles et les parchemins étalés sur la table, redonne de l'éclat aux lustres et aux chandeliers, de la couleur aux tapisseries tendues sur les murs...

Et grâce au miracle de l'imagination, son père est face à lui. Il est si jeune, plein de fougue, d'ambition et de ruse, vêtu de somptueux habits, manipulant avec aisance le Fumesbire et les cartes célestes, discutant avec passion. Drago n'est pas encore né, Lucius a reçu la Marque des Ténèbres quelques mois plus tôt, et il dirige le monde depuis cette petite pièce. Derrière lui, épinglés au mur, se trouvent des portraits de futures victimes que Drago ne connaîtra jamais.

Évidemment, c'est au Seigneur des Ténèbres que Lucius parle avec tant d'animation ; mais Drago ne veut pas imaginer le visage de celui-ci, les quelques souvenirs qu'il en a l'effraient encore trop. Il se

concentre sur son père. Drago se le représente si bien, avec ses yeux gris pâle et ses cheveux blonds, son visage si semblable au sien, qu'il lui semble qu'il pourrait le toucher. Il aimerait surtout lui parler, l'avertir de ce qu'il est en train de faire, en train de préparer. Lui dire que Voldemort, derrière ses sourires, ses flatteries et ses paroles amicales, sera bientôt celui qui le tourmentera avec la pire des cruautés. Oui, Drago aimerait surgir devant son père, dans cette scène qui a sûrement eu lieu des dizaines de fois, et le convaincre de tout arrêter, malgré son ambition dévorante, malgré son désir désespéré d'obtenir enfin la gratitude et la reconnaissance de son père à lui...

Bien sûr, tout cela est impossible. D'ailleurs, Lucius ne le croirait probablement pas, tel qu'il était à l'époque, aveuglé par l'admiration et la confiance absolues qu'il portait en Voldemort. Non, décidément, il n'aurait jamais pu prendre une telle mise en garde au sérieux. Quant à Voldemort, Drago s'est souvent posé la question : lorsqu'il parlait avec son père, à l'époque, savait-il déjà qu'il finirait par le détruire ? A-t-il un jour ressenti pour lui, ne serait-ce qu'un instant, un sentiment approchant de l'amitié ?

Drago reprend ses esprits : il n'obtiendra jamais de réponse à ces questions, et il ne devrait pas s'en préoccuper. Il ferait mieux de penser à ce qu'il doit écrire, maintenant qu'il a lu tous les documents qu'il avait en sa possession.

Il contemple les innombrables liasses de parchemins qui recouvrent la table, et pousse un long soupir. De toute évidence, il ne peut pas tout raconter. Il ne peut pas rendre compte de toutes les vies perdues, de toutes ces tragédies, de toutes les atrocités commises par son père et ses complices. Ce serait bien trop long, et de toute évidence, trop douloureux.

Le regard de Drago se pose alors sur le journal rose et fané, oublié sur le bord de la table, enseveli sous quelques articles de journaux. Il en oublierait presque sa mère, tant elle était indifférente à la guerre qui se jouait au-dehors. Drago tend la main, ouvre le journal, parcourt les quelques pages qui racontent avec consternation la destruction du pensionnat Wimbley, puis les accusations insultantes de l'oncle Orion à son égard ; et en lisant la suite, il se sent envahi par une vague de tristesse.

En effet, dans les pages suivantes, il n'est question ni d'Orion, ni du pensionnat Wimbley, ni même de la guerre – en lisant ces pages, on pourrait croire qu'elle s'est interrompue. Non, sur ces dizaines de pages monotones et désespérées, des phrases se répètent à l'infini, toutes tendues vers la même espérance : *Quand aurai-je enfin un enfant ?* a-t-elle écrit d'innombrables fois, s'accusant d'être une incapable, d'être maudite, relatant tous ses espoirs irrémédiablement déçus, à tel point que le cœur de Drago se serre devant tant de désarroi.

Pendant presque trois ans, Narcissa ne s'est préoccupée de rien d'autre, pas même de Bellatrix, de Regulus ou de la famille Goyle, sans se douter une seule seconde que les meilleurs d'entre eux étaient sur le point de lui être arrachés.

Drago se renverse en arrière et se masse la nuque, ankylosée à force d'être penché sur son ouvrage. Puis il remue les doigts, se masse le poignet, reprend sa plume et se remet au travail. Il faut avancer : assembler tous ces souvenirs, combiner ces grains de poussière, leur redonner une forme, un ordre, un sens – même si tout cela n'en a peut-être jamais eu.

Il tente malgré tout, avec un espoir qui semble parfois vain, d'expliquer à son fils ce que lui-même a longtemps cherché à comprendre, de répondre à leurs questions trop longtemps contournées, et de peut-être, sait-on jamais, commencer à réparer ce qui semble irrémédiablement détruit.

LA LISTE DES MALEFOY

Assis dans cette même bibliothèque, plusieurs dizaines d'années auparavant, Lucius était exactement semblable à ce que Drago imaginait. Avec ses cheveux blonds, ses vêtements élégants et ses mains délicates, son apparence était irréprochable – comme d'habitude.

Il s'empressait de ranger quelques documents étalés sur la table, car il venait d'entendre le pas traînant de son elfe Prunnas résonner dans le couloir. Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose, car Prunnas n'avait le droit de le déranger que pour une unique raison : Lord Voldemort souhaitait s'entretenir avec lui.

La porte s'ouvrit, et le visage verdâtre de l'elfe de maison apparut dans l'entrebâillement.

– Maître, commença l'elfe. Le Seigneur des Ténèbres...

– Bonjour, Lucius, siffla une voix aiguë et douce.

À peine l'elfe avait-il ouvert la porte que Voldemort s'était glissé derrière lui pour s'introduire dans la pièce, telle une ombre silencieuse. Lucius se leva aussitôt, comme il en avait l'habitude pour le saluer.

– Mon cher ami, sourit Voldemort.

– Maître, le salua Lucius en s'inclinant.

Comme à son habitude, Voldemort était entièrement vêtu de noir, et avait rabattu son capuchon sur son visage : son allure sinistre offrait donc un contraste saisissant avec l'atmosphère chaleureuse et raffinée qui régnait dans le manoir. Il fit un geste imperceptible de la main, et la porte se referma au nez de l'elfe Prunnas ; puis il s'avança à travers la pièce en regardant autour de lui. Il était toujours heureux d'être accueilli dans cette bibliothèque, avec ses fauteuils confortables, ses cartes célestes, son parquet lustré recouvert d'une lourde peau d'ours polaire. *Enfin un endroit digne de moi*, semblait-il se dire en embrassant la pièce du regard, *et voilà enfin quelqu'un qui mérite mon estime et ma confiance*, semblait-il penser en se tournant vers Lucius.

– Asseyons-nous, décida Voldemort. J'espère que tu as de bonnes nouvelles à me donner.

– Comme d'habitude, Maître.

Leurs rencontres, qui avaient lieu à intervalles réguliers, commençaient toujours ainsi.

– Avant tout, dis-moi un peu comment se porte Narcissa...

– Elle va bien, répondit Lucius. Je vous remercie.

– Toujours pas de *signe* ?

Lucius cilla. Le Seigneur des Ténèbres parlait d'un enfant, bien entendu. C'était à cela que son maître s'intéressait, bien plus qu'au bien-être de son épouse – comme c'était le cas à chacune de leurs rencontres.

– Aucun, répondit Lucius avec dépit. Mais croyez-moi, j'en attends avec autant d'impatience que vous.

– Pour l'instant, seuls les Parkinson m'ont fait cet honneur, fit remarquer Voldemort. Voir cela me rassure quant à l'avenir des Mangemorts, mais j'aimerais qu'ils ne soient pas les seuls... Peu de mes partisans ont une compagne, et tu en fais partie, Lucius. Votre participation est donc essentielle.

– Nous faisons le nécessaire, assura Lucius. Ce n'est qu'une question de temps.

Lucius disait la vérité. Il savait à quel point Voldemort était enchanté par l'idée de voir naître de jeunes héritiers – ou plus exactement de futurs Mangemorts. Il guettait les naissances dans chacun des foyers et encourageait ses partisans à se lier entre eux, au grand dam de Bellatrix, qui refusait obstinément de se laisser approcher par quiconque.

Quant à Lucius et Narcissa, cela ferait bientôt trois ans qu'ils étaient mariés, et malgré leurs efforts répétés, Narcissa constatait tous les mois, avec une régularité exaspérante et un désespoir croissant, qu'elle ne portait toujours pas d'enfant. Ce mystère échappait à toute forme de magie, et personne n'était capable de leur fournir une explication quant à cet échec de plus en plus remarqué et de plus en plus humiliant.

– Ne sois pas contrarié, Lucius... Je suis certain que votre tour viendra.

– Je l'espère, affirma Lucius.

En réalité, Lucius redoutait ce moment tout autant qu'il l'espérait – mais il chassa rapidement cette pensée, de peur que son maître ne la découvre.

– Parlons d'autre chose, proposa Voldemort. La dernière fois, nous parlions d'une nouvelle attaque de grande ampleur. Avons-nous réfléchi à notre prochaine cible ?

– Eh bien... Pas vraiment, répondit prudemment Lucius. À vrai dire, je n'étais pas certain que le Seigneur des Ténèbres veuille renouveler l'expérience, après ce qu'il s'est passé la dernière fois.

Lucius faisait référence à l'attaque prévue sur une école moldue, le jour de la rentrée : les Mangemorts s'étaient organisés pour faire autant de victimes que possible, en choisissant l'horaire adéquat. Mais en fait de victimes, c'était une école vide qui avait été attaquée : l'établissement avait été évacué un peu plus tôt, pour un motif complètement absurde. Avec l'attaque d'un pont au centre de Londres, c'était la deuxième fois que cela se produisait : il n'était plus raisonnable de croire à une coïncidence.

– Je me demandais s'il n'était pas préférable de mettre ces attaques en suspens, poursuivit Lucius. Après tout, nous pouvons faire tout autant de dégâts en frappant de manière aléatoire, et...

– Es-tu en train de dire que tu souhaites *renoncer* ?

Lucius se figea. Il lui arrivait de temps à autre de se tromper sur les intentions du Seigneur des Ténèbres, et ce n'était jamais agréable.

– Nous devons répandre la terreur, et cette terreur doit être à la mesure de notre puissance, asséna Voldemort. Nos ennemis doivent se sentir traqués et observés en permanence : c'est pourquoi ces attaques ponctuelles, synchronisées, sont essentielles. De plus, si traîtres il y a, c'est une raison de plus pour recommencer : cela les forcera à s'exposer... Ce sera l'occasion de les identifier, de les capturer et de les punir comme il se doit. Je te charge donc de choisir une nouvelle cible, et de faire en sorte qu'elle soit aussi meurtrière que possible.

Lucius fronça le nez : cela ne serait pas une mince affaire. Leurs adversaires les avaient devancés à deux reprises ; ils étaient rusés, et malgré toutes les pistes que Lucius avait déjà explorées, aucune ne s'était révélée consistante. Il hésita à insister, mais ses nombreux conciliabules avec le Seigneur des Ténèbres lui avaient appris que c'était une perte de temps.

– À propos d'espions... Je sais que nous en avons déjà parlé, mais la présence de Vera Goyle sur la Colline d'Émeraude continue de m'inquiéter. Cette femme est dangereuse, Lucius, je l'ai toujours su... Et je ne peux pas m'empêcher de la soupçonner fortement, elle et sa fille Daisy, d'avoir un lien avec cette mascarade...

– C'est un sujet délicat, reconnu Lucius. Évidemment, dans d'autres circonstances, nous les aurions exécutées par précaution, mais les Goyle sont protégés par cette fameuse malédiction...

– Quelle malédiction ?

– La mère de Vera est une puissante sorcière, vous l'avez peut-être connue... Elle a quitté la Colline d'Émeraude il y a des années, au moment de la naissance d'Edgar et Daisy, afin de voyager à travers le monde. En partant, afin d'assurer la sécurité de sa descendance, elle a fait savoir à tous ses voisins qu'elle avait ensorcelé la Colline d'Émeraude, ainsi que l'ensemble de ses habitants, pour qu'aucun d'eux ne fasse de mal à Vera, ni à aucun membre de sa famille. D'après elle, s'ils en étaient chassés, ou si quelqu'un osait les blesser ou les tuer, une malédiction s'abattrait sur eux et détruirait toutes leurs familles...

– Elle pourrait avoir menti, objecta Voldemort.

– Elle pourrait, en effet... Mais les Collinards ont connu la puissance d'Alma Goyle. Ils estiment qu'elle avait le talent nécessaire pour jeter ce genre de malédiction, et y croient dur comme fer : aucun d'entre eux n'oserait leur faire de mal, et tous sont même prêts à les défendre en cas d'attaque, de peur de voir cette fameuse malédiction se réaliser...

– Ils sont donc prêts à s'opposer à moi, constata froidement Voldemort.

– Ils sont prêts à vous prouver que les Goyle ne sont pas les responsables que nous recherchons, corrigea Lucius. Ils se sont unis pour surveiller étroitement les Goyle, et tous sont formels : il est impossible qu'ils aient pu entendre quoique ce soit de nos plans. Carla, qui est la plus soupçonneuse, a même essayé de les mettre sur des pistes factices, afin de les surprendre, et cela n'a pas fonctionné...

– Et Narcissa ne leur rend pas visite ?

– Très rarement. Elle y est peut-être allée deux fois depuis l'incendie... Et limiter ses visites serait une précaution inutile : Narcissa ne sait rien de nos actions, et ne s'y intéresse pas. Non, décidément, nous avons déjà exploré cette piste-là plusieurs fois... Je n'y crois

vraiment pas. Nous attaquer aux Goyle serait inutile, et même délétère, car nous nous attirerions inévitablement l'animosité de certains Collinards.

Voldemort resta longuement silencieux, puis finit par acquiescer.

– À propos des attaques, reprit Lucius. Les Mangemorts sont enthousiastes, bien sûr, mais ils continuent de se demander pourquoi je n'y participe pas...

– Tu n'as qu'à leur dire la vérité, répliqua Voldemort. Dis-leur que tu t'es naturellement proposé pour mener ces attaques, mais que c'est moi qui t'ai refusé cet honneur pour la raison suivante : je ne veux pas prendre le risque de te perdre. J'ai besoin de toi pour poursuivre cette guerre, de ton manoir pour nous réunir, de ton ingéniosité pour nous guider, de ton visage séduisant pour recruter de nouveaux Mangemorts. Mes autres serviteurs seraient facilement remplaçables, mais ce n'est pas ton cas ; et même si je sais que tu trépignes à l'idée de te battre, je te demande de rester à l'abri. Tu m'es bien plus utile dans cette bibliothèque que sur le champ de bataille.

Lucius hocha la tête, sans rien montrer de son soulagement. Voldemort reporta ensuite son attention sur le long parchemin couvert de noms qui était accroché derrière Lucius. Certains noms étaient déjà rayés – trop peu au goût du Seigneur des Ténèbres, malheureusement.

– Cette liste n'évolue pas beaucoup, fit remarquer Voldemort.

Lucius se retourna vers la liste des cibles prioritaires qu'il avait établie. Y figuraient les noms de Dumbledore, d'Alastor Maugrey, d'Adam Claring et de Ted Tonks ; plus largement, elle faisait l'inventaire de tous ceux qui étaient ouvertement opposés au projet des Mangemorts, mais aussi aux Sang-de-Bourbe qu'il connaissait. Les noms rayés étaient ceux qui ne représentaient plus d'obstacle.

– Le Seigneur des Ténèbres est observateur... En effet, toutes ces personnes connaissent notre puissance et s'en protègent : leurs domiciles ont été rendus incartables, ou bien sont protégés par des Sortilèges de Protection renforcés. Nos cibles sont donc de plus en plus difficiles à localiser et à atteindre. Mais je crois avoir trouvé une solution – deux solutions, pour être exact.

– Et quelles sont-elles ?

Lucius se pencha en avant, fier de ses dernières trouvailles. Il ouvrit sa veste, extirpa de sa poche intérieure deux parchemins

soigneusement roulés et les tendit à Voldemort, qui les étala sur la table.

– La Carte des Ennemis, lut Voldemort sur le premier.

– Mon père et moi y travaillons depuis quelques semaines, dit Lucius. Avec l'aide d'une vieille amie, experte en la matière...

D'un geste de la main, il désigna l'écritoire en bois verni qui se trouvait au fond de la pièce. Un parchemin y était minutieusement étalé, partiellement couvert de runes ; quelques plumes de taille différentes étaient posées dans des encriers magiques, accompagnées d'une loupe et d'un compas en cuivre.

– Ce n'est pas aisé, et les phases de la lune ne me facilitent pas la tâche, expliqua Lucius. Mais lorsqu'elle sera prête...

– Quand ?

– Il me faudra encore plusieurs mois, mais notre patience sera amplement récompensée. Nos ennemis ne pourront plus se cacher : où qu'ils soient, nous les trouverons, et grâce à ma deuxième *solution*, leurs Sortilèges de Protection ne leur seront plus d'aucun secours.

Voldemort plissa les yeux, et même si son visage ne trahissait aucune joie, ses pupilles rougeoyèrent un peu plus intensément. Puis, sans rien ajouter, il repoussa le parchemin et examina le deuxième avec attention.

– Une hache ? demanda-t-il, circonspect.

Dans un premier temps, Lucius se contenta de sourire. Il avait anticipé la réaction dubitative du Seigneur des Ténèbres – et surtout, il avait préparé sa réponse.

– Ce n'est pas une hache comme les autres... Cette illustration ne rend pas compte de sa taille impressionnante, ni de sa puissance spectaculaire. Cette hache a été forgée par les premiers géants, à une époque où les hommes n'existaient pas encore. On raconte que ces forgerons à la force colossale se sont servis de la foudre qui tombait du ciel pour la modeler, et que l'acier en a absorbé la puissance céleste. Ceux qui prétendent l'avoir aperçue parlent d'un objet extraordinaire, irradiant d'une superbe lumière bleutée, capable de briser les plus puissants Sortilèges de Protection...

Lucius fit une courte pause pour apprécier l'attention avec laquelle Voldemort l'écoutait. Il avait appris à observer le Seigneur des Ténèbres, à interpréter le moindre de ses gestes et de ses

tressaillements ; il pouvait donc deviner à quel point il était captivé. C'était l'une des nombreuses choses qu'ils avaient en commun : l'attrait pour tout ce qui touchait à la grandeur et à la puissance.

– Où se trouve cet objet ? demanda Voldemort.

– Personne ne le savait précisément, et beaucoup la croyaient perdue... Y compris moi-même, jusqu'à ce que je lise les carnets de voyage de l'un de mes ancêtres, Avelius Malefoy, qui a eu la chance d'approcher le peuple géant de près. Il raconte avoir vu, à l'extrémité nord de notre pays, l'un de ces géants portant une arme gigantesque qui, je cite, *brillait dans la nuit comme un morceau de lave bleue*... J'ai donc bon espoir qu'il s'agisse de cette hache, et qu'elle se trouve au nord de nos terres, en ce moment même, soigneusement gardée par les rares géants qui y vivent encore. J'ai ordonné à un homme de confiance de se rendre sur place, afin de la localiser plus précisément. Je dois encore réfléchir au meilleur moyen d'obtenir le soutien des géants, mais une fois que tout sera au point... Nous pourrions nous emparer de cet objet fascinant. Et lorsque nous serons en possession de la Carte et de cette hache, plus aucune cachette, ni aucun Sortilège de Protection ne pourra nous arrêter... Pas même ceux qui entourent l'école de Poudlard.

– Tout cela est très bien, déclara Voldemort en souriant enfin. Je vois que je peux toujours compter sur ton sens de l'initiative, Lucius... Grâce à ton ingéniosité inépuisable, le pays sera bientôt à nos pieds.

– C'est mon souhait le plus cher, assura Lucius en inclinant la tête.

Il se redressa, et tous les deux échangèrent un sourire satisfait.

– Je ne resterai pas longtemps, déclara Voldemort. Je ne veux pas retarder la fabrication de cette précieuse carte. Mais avant cela, dis-moi tout de même : as-tu des nouvelles recrues à me présenter ?

– Hélas ! En ce moment, je ne rencontre que des lâches terrorisés, qui cherchent seulement à rejoindre le clan des vainqueurs, grimaça Lucius. Je leur soutire leur argent et quelques informations, puis ils me rendent quelques services, mais aucun ne m'a paru suffisamment brave pour être admis au sein des Mangemorts.

– C'est fâcheux, en effet. Nous avons toujours besoin de sang neuf...

– En parallèle, Yaxley et Dolohov écument l'Allée des Embrumes à la recherche de partisans assez intelligents pour mériter notre attention.

Quant à moi... Je garde un œil sur Poudlard, et c'est peut-être là que nous trouverons les recrues les plus féroces.

Il claqua des doigts, et les portraits de autres jeunes garçons se mirent à flotter dans les airs, juste derrière lui.

– Ils sont encore jeunes, mais je garde un œil sur ces quatre-là... À gauche, ce sont Robin Mulciber et Liam Avery. Ils sont tous les deux en sixième année à Serpentard, et passent plus de temps à dessiner des Marques des Ténèbres sur les murs qu'à suivre les cours. On dit qu'ils détestent tous les professeurs et qu'ils se vantent ouvertement de vouloir rejoindre les Mangemorts dès que possible.

– Très bien, murmura Voldemort.

– Si j'en crois les résultats qu'ils obtiennent à leurs examens de fin d'année, leur talent magique est assez médiocre, mais ils compensent ces difficultés par une agressivité impressionnante et une inventivité remarquable en matière de plaisanteries cruelles. D'après mes sources, c'est la cinquième fois qu'ils agressent un élève cette année... Je suis certain qu'avec un peu d'entraînement, ils feront de redoutables Mangemorts.

Voldemort se contenta de hocher la tête. Lucius désigna le troisième portrait :

– Celui-là n'a que quatorze ans, mais il me semble prendre le même chemin que les deux autres. Je ne sais pas d'où il tire toute cette haine pour les Moldus, mais ses convictions n'ont rien à envier aux nôtres.

– Son visage m'est familier...

– Sans aucun doute, puisque c'est le fils unique de Croupton... Cet imbécile lui a même donné son propre prénom : Bartemius.

– Fabuleux, susurra Voldemort. S'il nous rejoint, nous aurons un serviteur au plus près du camp adverse... Et le dernier ? Celui-là n'a pas l'air très... *féroce*.

Lucius suivit son regard. En effet, le quatrième garçon semblait plutôt absent et mélancolique. Il était très mince, quelques mèches de cheveux gras tombaient devant ses yeux, et il flottait dans ses vêtements mal assortis à la manière d'un épouvantail.

– Il s'appelle Severus Rogue, répondit Lucius. Il ne paie pas de mine, j'en ai bien conscience, et pourtant... Je le sais redoutablement intelligent. Je l'ai rencontré à Poudlard, alors qu'il n'était qu'en première année ; et déjà, il montrait beaucoup de potentiel, ainsi qu'un

vif intérêt pour la magie noire. Il ne sera peut-être pas essentiel sur le champ de bataille, mais je serais ravi de l'avoir à mes côtés afin d'enrichir mes propres stratagèmes.

– Tu as mon entière confiance, conclut Voldemort. Rencontre-les, et convie-les aux prochaines réunions si cela te semble pertinent.

– Évidemment, il y a aussi le jeune Black... Je sais que le Seigneur des Ténèbres se défie de lui, mais je persiste à penser qu'il mérite toute notre attention. Je me suis renseigné sur ses résultats... Et à vrai dire, je n'ai jamais vu un garçon de son âge aussi brillant.

– En effet, je ne l'apprécie pas, confirma Voldemort avec agacement. Et surtout, je n'apprécie pas la relation qu'il entretient avec Bellatrix. J'ai le sentiment qu'il prend de plus en plus de place dans ses pensées, et que cela l'éloigne de notre lutte.

– Pourtant, lorsque Regulus en aura l'âge, leur union pourrait vous être profitable...

– Je t'ai dit que je ne l'appréciais pas, siffla Voldemort. Je sens quelque chose en lui qui me résiste... Ce n'est qu'une intuition, mais celles-ci me donnent souvent raison. Quel âge a-t-il ?

– Il aura seize ans l'été prochain.

– Vraiment, déjà ? Comme le temps est passé vite... Et dire que c'est l'âge auquel j'avais promis de le recevoir à nouveau... Mais je ne suis pas pressé de le revoir dans mes rangs. S'il m'est vraiment fidèle, il attendra un peu... Faisons-le patienter. Mettons-le à l'épreuve... Et alors, j'aviserai.

– Très bien, Maître.

– Et en-dehors des nouvelles recrues ? Y a-t-il des élèves qui représentent un potentiel danger ?

– Hélas, oui, j'en ai repéré plusieurs... Tous de la maison Gryffondor.

Il se retourna, et les quatre portraits qui se trouvaient derrière lui revinrent se poser sur la table. D'autres portraits les remplacèrent, montrant six adolescents cravatés de rouge et d'or – quatre garçons et deux filles – aux visages nettement plus avenants.

– Celui-ci s'appelle James Potter, dit Lucius en désignant le premier. Ses deux parents ont longuement travaillé au service de la protection des Moldus, aux côtés des deux Maugrey, et leur fils unique compte

bien suivre leur voie. Quant au deuxième, vous le reconnaissez sans doute...

La photo en question montrait le visage séduisant d'un adolescent aux cheveux bouclés, qui souriait avec une assurance au moins égale à celle de James.

– Il a le visage d'un Black, devina Voldemort. Ce doit être le fils aîné d'Orion, celui dont il essaie vainement de nous faire oublier l'existence...

– Tout juste, dit Lucius avec un petit rire. L'héritier de la famille Black est devenu un fervent partisan d'Adam Claring et de toutes les idées scandaleuses qu'il défend. Une parfaite illustration de la décadence qui menace notre peuple, en somme...

– Il faudra l'éliminer au plus vite, commenta Voldemort.

– Dès que nous en aurons l'occasion, promet Lucius. Il y a aussi leurs deux acolytes, mais ils sont plus discrets et me semblent moins menaçants. Ces deux-là, en revanche...

Les deux derniers portraits étaient ceux de deux adolescentes. L'une d'elle avait de longs cheveux roux, et ses beaux yeux verts brillaient d'intelligence et de détermination.

– Lily Evans et Marlene McKinnon, récita Lucius. Leur popularité m'inquiète tout autant que leur habileté en matière de magie. Quand je pense que Slughorn les a admis dans son Club, alors que cette *Evans* est une Sang-de-Bourbe...

– Slughorn, vraiment ? Quelle déception, en effet... Quel âge ont-elles ?

– Le même que Potter, Black et leurs deux amis – seize ans. L'année de leur naissance a dû être maudite, pour engendrer de tels parasites...

– Dans ce cas, qu'attends-tu pour les rajouter sur notre petite liste ? Lucius croisa les mains devant lui, et sourit avec amusement.

– Ce sera fait, évidemment. Les parents de Potter y sont déjà, tout comme les McKinnon. Quant aux parents de cette chère *Lily*... Ce sont des Moldus, ce sont donc des cibles par définition.

Lucius se retourna vers la liste, pointa sa baguette dessus et l'agita discrètement. Avec un léger bruit, une onde parcourut le parchemin ; quelques noms s'ajoutèrent à ceux déjà présents, inscrits par une plume rapide et invisible ; puis le parchemin s'immobilisa. Les six adolescents que Lucius venait de mentionner y étaient désormais inscrits. Mieux

encore, toutes les copies de cette liste, dispersées à travers le pays entre les mains des Mangemorts, avaient simultanément subi les mêmes modifications.

– Bien, dit Voldemort en se levant. Je te remercie pour ton aide précieuse, Lucius...

Lucius se leva à son tour et contourna la table d'ébène pour raccompagner Voldemort jusqu'à la porte de la bibliothèque, qui s'ouvrit devant eux comme si un valet invisible l'avait poussée.

– N'oublie pas ce dont nous avons parlé, dit Voldemort avant de sortir de la pièce. Je compte sur toi... et sur Narcissa.

– Je n'oublierai pas, Maître.

Lucius inclina la tête pour le saluer. Il resta debout et suivit Voldemort du regard tandis que celui-ci s'éloignait dans le couloir. Le Seigneur des Ténèbres pouvait très bien transplaner depuis la bibliothèque, mais il préférait toujours déambuler à travers le manoir avant de le quitter. Lucius le laissait seul, ce qui lui permettait de s'extasier librement ; et Voldemort ne se lassait jamais de ce petit rituel, qui lui permettait de mesurer une nouvelle fois l'étendue de la demeure qui l'accueillait, et de savourer l'opulence qui régnait dans chacune des pièces. Lucius sourit en voyant sa silhouette encapuchonnée partir du côté de la galerie des ancêtres : Voldemort ne pouvait pas résister à la tentation d'être salué par la vingtaine de portraits qui y étaient alignés, témoins de la grandeur de la famille Malefoy à travers les siècles.

Puis il ferma la porte et s'adossa à celle-ci avec soulagement. Il respirait enfin librement : une fois encore, tout s'était bien passé. Si l'on faisait exception de cette grossesse qui tardait à venir, Lucius avait répondu avec brio à toutes les attentes du Seigneur des Ténèbres : il avait, une fois de plus, confirmé son importance et son efficacité, et son père en serait le premier informé.

À cette pensée, son visage s'éclaira : il ne s'était jamais senti aussi important. Satisfait de lui-même, il regagna son fauteuil et s'y assit confortablement. Derrière lui, les visages suspendus de James, Sirius, Remus, Peter, Lily et Marlene continuaient de sourire, aveugles et sourds à toutes les décisions abominables qui venaient d'être prises, ignorant pour quelque temps encore toutes les conséquences désastreuses qui allaient en découler.

D'un geste de la main, Lucius attira à lui le Fumesbire de son père – une énorme jarre de cristal remplie d'un liquide vert frémissant, d'où montait une spirale de fumée verte. Il tendit une main ouverte vers la jarre et un tuyau argenté se matérialisa devant lui, relié au récipient de verre. Il en porta l'extrémité métallique à ses lèvres et inspira profondément : le liquide vert et phosphorescent qui se trouvait dans la jarre bouillonna alors plus intensément, et la spirale de fumée interrompit momentanément son ascension.

Lorsqu'il entrouvrit les lèvres, une fumée verte et opaque s'en échappa, et descendit vers la surface de la table, où elle se mit à onduler pour former le corps d'un long serpent. L'animal de fumée s'éloigna silencieusement de Lucius et se dirigea vers le dessus de la cheminée ; là, il s'enroula autour du superbe globe terrestre et l'enserra de ses anneaux, avant de se dissoudre dans un courant d'air.

Lucius sourit, et alors qu'il expirait une nouvelle bouffée de fumée opaque, ses yeux retombèrent sur la photographie de Rogue, qui était retombée sur la table. Tout en se caressant pensivement le menton, il leva la photographie devant ses yeux. Décidément, le pauvre garçon avait piètre allure, avec ses cheveux gras, son expression mélancolique et ses vêtements mal assortis. Il était loin d'avoir le panache d'un Mangemort, et pourtant, sans qu'il sache expliquer précisément pourquoi, Lucius le savait capable de grandes choses.

À peine quelques jours après l'arrivée de Rogue à Poudlard, Lucius avait surpris Sirius Black et James Potter – ces deux petites canailles, songea Lucius – en train de le tourmenter. Grâce aux deux jumeaux Crabbe, Lucius les avait fait fuir, et avait gagné la loyauté indéfectible de cet étrange garçon. Par la suite, ils avaient échangé quelques lettres lorsque Lucius avait séjourné à Durmstrang – Rogue était curieux de mieux connaître cet endroit fascinant, et Lucius ravi de partager ses nouvelles connaissances ; leur correspondance s'était espacée, mais Lucius pensait régulièrement à lui. Il devait bien l'admettre : dès le jour de leur rencontre, Lucius avait été touché par ce garçon, pourtant peu amène. Peut-être parce que la sensation d'être humilié et malmené ne lui était pas totalement étrangère...

Lucius secoua nerveusement la tête pour chasser ces vieux souvenirs, et se concentra de nouveau sur le portrait de Rogue. Le garçon était en sixième année : il aurait bientôt dix-sept ans. Il ne projetait peut-

être pas encore de rejoindre les rangs des Mangemorts, mais cela ne saurait tarder, Lucius y comptait bien...

LE PRINCE DE SANG-MÊLÉ

Dans ce pays tourmenté, Poudlard était l'un des derniers lieux où l'on ne se sentait pas en danger de mort : grâce aux puissants Sortilèges de Protection disposés autour du château, aucun Mangemort n'avait encore réussi à y pénétrer. En dehors de ceux qui souhaitaient rejoindre le camp de Voldemort au plus vite, et malgré l'ambiance pesante qui s'établissait entre les élèves, la plupart d'entre eux appréciaient la chance qu'ils avaient de résider dans l'école, regrettant de ne pas pouvoir en faire profiter toute leur famille.

À la rentrée, les élèves de sixième année avaient choisi leurs ASPIC, les matières qu'ils souhaitaient poursuivre jusqu'à la fin de la septième année. Ayant obtenu des Optimal dans toutes les matières, excepté en Astronomie – son nez crochu l'avait toujours empêché d'utiliser un télescope correctement – et en Divination – il avait pour cette matière un mépris considérable – Severus Rogue avait eu l'embarras du choix, et avait choisi de continuer toutes les matières qu'il avait brillamment réussies. Son emploi du temps était donc saturé de cours du matin au soir, ce qui lui convenait très bien, puisque cela l'empêchait de ruminer à propos de ses innombrables sujets de frustration. Au moment des repas, il se contentait de prendre quelques morceaux de pain dans la Grande Salle pour aller les manger dans les toilettes du deuxième étage, constamment inondées par Mimi Geignarde. Il profitait de ces moments pour confectionner les rares potions qu'il ne maîtrisait pas encore parfaitement, pour réviser ses cours, voire pour corriger certains manuels, qu'il jugeait très médiocres, truffés de fautes et d'approximations...

– Couper une sève soporifique ! s'indignait Rogue en lisant la recette du philtre de Mort Vivante dans le *Manuel avancé de préparations des potions*.

Assis sur le carrelage dans un coin sombre des toilettes, au milieu de chaudrons remplis de potions suspectes, Rogue tournait les pages du manuel, abasourdi par autant d'incompétence. Il avait parfois du mal à corriger les fautes tant elles lui écorchaient les yeux.

– Qui serait assez idiot pour essayer de *couper* une sève soporifique ? Tout le monde sait qu'il faut l'écraser avec un couteau... Vraiment, cette sorcière est d'une bêtise... Enfin, je vais essayer d'arranger ça...

D'un geste rageur, et, même si un unique trait de plume eût été suffisant, il raya plusieurs fois la phrase écrite sur le manuel.

– Et voilà... *Écraser...* dit-il en inscrivant les mots sur le parchemin du livre. *Avec le plat d'une lame d'argent... permet...*

– Lily ?

Rogue sursauta, le cœur battant. Une voix provenant du couloir venait de prononcer le prénom qui hantait ses jours et ses nuits. Le prénom de celle qui avait autrefois été son amie, la seule personne pour qui Rogue ait jamais éprouvé de l'affection, mais qui l'avait cruellement repoussé quelques mois auparavant.

Tout en tendant l'oreille, Rogue posa son livre de Potions sur le carrelage, s'approcha de la porte des toilettes et l'entrouvrit discrètement : dans l'interstice, il pouvait voir la silhouette d'une adolescente debout dans le couloir, tournée vers une grande fenêtre. Une silhouette reconnaissable entre mille, avec ses longs cheveux roux qui descendaient jusqu'au milieu de son dos...

– Ah, Remus, c'est toi, dit Lily en se retournant vers celui qui venait de l'appeler.

En entendant sa voix, Rogue eut l'impression qu'on lui broyait le cœur dans un mortier. La dernière fois que la jeune fille s'était adressée à lui, c'était pour mettre fin à leur amitié de façon irrévocable ; et pour arranger le tout, le garçon qui venait de l'interpeller faisait partie des nombreuses personnes que Rogue détestait de tout son être. Il portait un uniforme miteux et semblait épuisé.

– Désolé de t'embêter, dit Remus Lupin. McGonagall a demandé aux préfets de se rassembler dans son bureau... C'est pour l'organisation des examens des première année.

Lily se retourna, et son insigne de préfète, identique à celui que portait Remus, étincela dans la lumière du dehors. Ses yeux verts étaient légèrement rougis.

– Oh, euh... Excuse-moi, je ne voulais pas...

– Pfff... Non, laisse, c'est idiot... C'est à cause de ma sœur. C'est son anniversaire aujourd'hui.

– Petunia ?

Lily acquiesça.

– J'y repensais... Elle ne m'adresse quasiment plus la parole depuis des années. Pourtant, j'ai l'impression d'avoir fait tout mon possible pour arranger les choses... J'étais même allée jusqu'à rencontrer Eleanor Wimbley, tu sais ? Je voulais qu'elle m'aide à lui expliquer tout ça, qu'elle lui parle du monde magique... Je pensais que ça pourrait nous réconcilier.

– Tu connaissais Eleanor Wimbley ? s'étonna Remus.

– Dumbledore m'a permis de la rencontrer, oui. Nous nous sommes vues ici, à Poudlard, quelques mois avant qu'elle ne soit tuée. Elle était si calme, si douce... Je pensais qu'elle pourrait convaincre ma sœur que je n'étais pas un monstre. Nous avions prévu de nous revoir, mais... Maintenant, c'est trop tard.

Lily et Remus échangèrent un regard désolé. Caché derrière la porte, Rogue se faisait violence pour résister à l'envie de débouler dans le couloir pour jeter un sort à Remus et le réduire au silence.

– Il paraît que vous y étiez ?

– Au pensionnat ? Oui, Dumbledore nous avait proposé de venir pour nous occuper des enfants. Avec James, Sirius et Peter. C'était affreux.

– J'imagine... Quelle horrible histoire. Je me souviens que vous étiez un peu éteints, après les vacances de Noël.

– En effet, acquiesça pensivement Remus. Je continue à en faire des cauchemars... Et Sirius aussi. Peter est terrorisé en permanence, mais ça ne change pas beaucoup de son état habituel. Finalement, de nous quatre, c'est James qui a été le moins chamboulé...

En entendant ce prénom, le visage de Lily se ferma immédiatement.

– Celui-là, alors... Franchement, je ne sais pas comment tu fais pour fréquenter un imbécile pareil.

Derrière la porte, Rogue serra les poings. La mention de son ennemi juré lui redonnait un peu de vigueur.

– Il n'est pas aussi terrible qu'on le croit, sourit Remus. Sirius et lui... Ils fanfaronnent beaucoup, mais ils ont un bon fond. Ils m'ont beaucoup aidé, ici.

– Mmh... Un bon fond, vraiment ? J'ai du mal à y croire. Tu as vu comme ils prennent du plaisir à tourmenter certains élèves ?

– C'est vrai, concéda Remus. Ça me met mal à l'aise aussi, mais... Heureusement, ils se sont calmés, depuis le début de l'année. Tu ne trouves pas ?

– Si tu le dis... C'est vrai qu'ils font moins parler d'eux. Il paraît même que Dumbledore veut nommer James *Préfet-en-Chef* l'année prochaine...

Leurs pas s'éloignèrent dans le couloir et Rogue cessa de distinguer ce qu'ils se disaient. Il entendit seulement Lily rire alors qu'ils tournaient à l'angle du corridor, et il s'adossa au mur, le cœur en miettes.

En-dehors de James, Sirius et Peter, Rogue était le seul élève de Poudlard qui savait que Remus Lupin était un loup-garou. Il s'était même retrouvé face à lui, sous sa forme animale, à la suite d'une plaisanterie idiote de Sirius qui l'avait mené dans la Cabane Hurlante une nuit de pleine lune...

Lupin, donc, *osait* s'adresser à Lily, s'approcher d'elle, alors qu'il n'était qu'un dangereux monstre... Et par-dessus le marché, pour lui dire du bien de Potter et de Black, les deux personnes les plus méchantes, arrogantes, insupportables de Poudlard... Pendant quelques instants, Rogue pensa qu'il ferait mieux de dénoncer Lupin, de révéler à tout le monde sa monstrueuse nature, dans l'espoir de le faire renvoyer – mais le souvenir du regard glacé de Dumbledore lui ordonnant de garder le secret l'en dissuada.

Toujours songeur, il s'éloigna de la porte et reprit son manuel de potions raturé. Il tenta de lire la suite de la préparation, mais le visage de Lily et ses yeux verts envahissaient toutes ses pensées...

– Sev ?

Rogue fit à nouveau volte-face, et son manuel de potions retomba sur le carrelage humide des toilettes.

– Hé ! C'est bon, tout va bien...

Près de la porte, Regulus levait les mains en signe d'apaisement.

– Ah, dit Rogue. C'est toi.

Autrefois, les deux garçons se retrouvaient dans ces toilettes dès qu'ils en avaient l'occasion. Rogue, ravi d'avoir un peu de compagnie, lui avait transmis son savoir-faire illimité en matière de potions, et c'était grâce à lui que Regulus était devenu aussi doué.

Mais l'année précédente, cette habitude avait brutalement pris fin au moment des vacances de Noël : Regulus avait été blessé dans des circonstances mystérieuses et était resté chez lui pour le reste de l'année.

Pendant un instant, Rogue fut tenté de le saluer amicalement, mais il se rappela aussitôt toutes les humiliations qu'il avait subies en son absence. À nouveau, il se remémora la journée de l'épreuve des BUSE où James et Sirius l'avaient agressé, où Lily avait pris sa défense, et où Rogue l'avait insultée... Depuis, Lily ne lui avait plus adressé la parole, et Rogue tenait Regulus comme partiellement responsable : s'il avait été là, James et Sirius auraient certainement agi autrement, car tous les deux ne venaient jamais le tourmenter quand Regulus était avec lui. En repensant au regard noir que Lily lui avait lancé, et au fait que cet horrible moment aurait pu ne jamais se produire, son hostilité reprit le dessus.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Regulus fronça les sourcils, surpris par cet accueil aussi déplaisant.

– Je venais te voir, comme d'habitude...

– *Comme d'habitude* ? Vraiment ? s'étrangla Rogue, estomaqué par autant de culot.

– Comme avant, rectifia Regulus, embarrassé. Depuis la rentrée, je n'ai pas eu beaucoup de temps, désolé... Et avant les vacances, je...

Tout en parlant, il fit un pas vers Rogue.

– Ne t'approche pas ! s'écria Rogue, furieux. Tu crois que tout va redevenir comme avant, après m'avoir laissé tomber comme tu l'as fait l'an dernier ? J'ai passé six mois tout seul, de Noël jusqu'à l'été ! Et tu n'as même pas daigné me donner des nouvelles !

Regulus toucha son épaule gauche, et fit une petite grimace.

– Comme je te l'ai dit, j'ai été gravement blessé... J'avais de grosses cicatrices, et...

– Bien sûr, railla Rogue. Mon pauvre chéri...

– Il fallait refaire les bandages tous les jours ! Regarde !

D'un geste vif, il retira le gant de cuir qui recouvrait sa main gauche. Rogue ne put réprimer un tressaillement à la vue de la paume de Regulus, dont la peau était noircie et flétrie.

– Et pourtant, Vera Goyle a fait de son mieux, dit Regulus. Si elle n'avait pas été là, les blessures se seraient encore étendues.

Une part de Rogue compatissait avec Regulus. Au fond de lui, il savait pertinemment à quel point son ami avait dû se morfondre chez lui. Regulus lui avait déjà confié plusieurs fois à quel point les disputes de ses parents lui pesaient, et Rogue ne pouvait que le comprendre, lui dont les parents se disputaient sans cesse, au moins aussi violemment qu'Orion et Walburga Black...

Mais malgré tout, à ce moment-là, Rogue aurait tout donné pour être à sa place. Il aurait aimé que ses propres blessures soient aussi visibles que celles que Regulus avait sur le bras. Il aurait aimé que quelqu'un comme Vera Goyle lui rende visite chaque jour pour le soulager, pour le réparer. Et l'idée que cela n'arriverait jamais lui donnait l'envie irrépressible de déverser sa rancœur sur tout ce qui se trouvait à portée de main – Regulus, en l'occurrence.

– Hmmh, dit Rogue en hochant la tête. J'imagine qu'il n'y avait que Vera Goyle qui était capable de s'occuper de toi ? Madame Pomfresh, par exemple, n'était pas assez compétente ?

– Elle aurait pu me soupçonner d'avoir participé à l'attaque du pensionnat Wimbley, se défendit Regulus.

– Parce que c'était le cas ?

Regulus hésita, troublé.

– Je... Je ne peux pas vraiment en parler.

Rogue plissa les yeux, le cœur battant. L'absence prolongée de Regulus au cours de l'année précédente avait éveillé la curiosité de nombreux élèves à son égard. On murmurait que ses parents l'avaient déjà introduit auprès des Mangemorts, on se demandait s'il reviendrait jamais à Poudlard – et comme Sirius refusait de donner la moindre information à ce propos, ces rumeurs n'avaient cessé de prendre de l'ampleur. Aussi, lorsque Regulus était apparu dans le Poudlard Express, début septembre, plusieurs élèves de Serpentard s'étaient empressés d'aller s'installer dans son compartiment, dans l'espoir d'être les premiers à connaître les raisons de son absence et d'obtenir des

informations secrètes sur les pouvoirs maléfiques de Lord Voldemort. À la fois flatté et embarrassé de susciter autant d'intérêt, Regulus s'était contenté de donner des réponses évasives et avait laissé planer le doute sur son éventuelle appartenance aux Mangemorts. Entouré de cette nouvelle aura énigmatique, Regulus n'était plus invisible comme il l'avait été, ni détesté comme Rogue pouvait l'être.

– Tu ne veux pas me dire, cracha Rogue. Tu as raison, garde tes petits secrets pour toi, je ne suis sans doute pas digne de recevoir ta noble confiance...

– Sev, arrête, coupa Regulus. Je te raconterai tout, je te promets... Mais un autre jour. Là, je suis épuisé.

Rogue plissa les yeux, sur la défensive. Malgré lui, il éprouvait de la curiosité, de l'envie, de la fascination. Regulus était-il *réellement* devenu un Mangemort ? Il regarda le bras de son ami, soigneusement recouvert par son pull gris. Cette laine élégante cachait-elle une Marque des Ténèbres ? Avait-il rencontré Lord Voldemort ?

– Cette *blessure* doit te faire vraiment mal, argua Rogue.

Regulus haussa les épaules.

– Oui, on peut dire ça...

– J'imagine que c'est à cause de ça que tu as arrêté le Quidditch ? Et que tu laisses Gryffondor nous battre à plate couture ?

– Si tu crois que ça me fait plaisir ! Voir l'équipe de Potter gagner à chaque fois, ça me donne la nausée... Mais je ne pouvais pas me permettre de montrer *ça* dans les vestiaires, dit Regulus en montrant la peau noircie sur le dos de sa main.

En disant ces mots, Regulus guettait la réaction de Rogue. Il espérait que la mention de leur ennemi commun contribuerait à les réconcilier. Il fit un autre pas vers Rogue, mais celui-ci leva sa baguette avec hargne.

– Sev ! s'indigna Regulus. J'aurais préféré te rejoindre ici, je t'assure ! Chez moi, c'était pire que tout...

– MENTEUR ! Je *sais* que tu rêvais de rejoindre les Mangemorts... Tu aurais pu au moins me prévenir !

– Oh-oh, dit une voix haut perchée, exagérément enfantine. Qui est là ?

De l'eau trouble se répandit sur le carrelage, et la tête fantomatique de Mimi Geignarde apparut au-dessus de la porte d'une des cabines.

– Ah, Mimi, lança Regulus avec froideur. Tu peux nous laisser deux minutes, s'il te plaît ?

Mais pour toute réponse, Mimi monta dans les airs, ravie de surprendre une dispute. Et soudain, elle ouvrit de grands yeux ronds.

– Regulus, c'est toi ? couina Mimi. Tu es de retour ! Mais tu es métamorphosé... Ma parole, tu es même... très mignon ! roucoula-t-elle en venant voler autour de lui.

Regulus tenta de l'esquiver, un peu gêné, et Rogue sentit sa colère se raviver douloureusement. Il ne voulait pas l'admettre, mais c'était une des raisons de son hostilité envers Regulus : après une adolescence précoce et peu avantageuse, celui-ci devenait de plus en plus beau, bien plus qu'il ne lui était permis d'espérer, lorsqu'il se perdait dans Poudlard en première année, empêtré dans sa robe beaucoup trop grande pour lui. Oh, bien sûr, il était loin d'avoir le pouvoir séducteur de James ou de Sirius, mais avec son visage émacié, ses cheveux ondulés, son regard gris et nostalgique, il possédait un charme mystérieux qui laissait peu de filles indifférentes. Rogue avait surpris plusieurs d'entre elles se recoiffer sur son passage, ou bien essayer d'attirer son attention de diverses manières, et il en avait ressenti une jalousie cuisante.

– Mimi, laisse-nous, demanda sèchement Regulus à plusieurs reprises. Allez, laissez-nous ! S'il te plaît, c'est important...

Après s'être frottée à Regulus pendant une bonne minute, Mimi Geignarde consentit à s'éloigner en chantonnant, et disparut dans la cuvette la plus proche en éclaboussant généreusement le coin sombre où se trouvaient les chaudrons de Rogue.

– Enfin, grogna Regulus en remettant sa cape en place.

– Oui, j'imagine que ça ne doit pas être évident de gérer un tel succès... Et d'ailleurs, à propos de succès, je tenais à te féliciter...

Rogue venait de se souvenir d'un autre prétexte qui le poussait à se montrer si hostile envers Regulus.

– Il paraît que Poudlard t'a proposé un poste, dit Rogue. Un poste de professeur de Potions. Vraiment, quelle aubaine...

– Slughorn a *évoqué cette éventualité*, corrigea Regulus. Il se fait vieux, et cherche quelqu'un pour le remplacer. À la dernière réunion du club de Slug, il a dit en plaisantant qu'il me verrait bien reprendre le flambeau... Mais c'était une blague, Sev ! Et quand bien même...

– Slughorn a vraiment l'air de t'adorer, fit remarquer Rogue avec amertume. J'imagine que tu as volontairement oublié de lui dire que c'était moi qui t'avais tout appris...

– Tu plaisantes ? Bien sûr que je lui ai dit ! Et d'ailleurs, il ne me croyait pas ! Avant de voir que tu avais obtenu un Optimal en Potions, il a toujours cru que tu détestais sa matière ! Il faut dire que tu t'installas toujours au fond de la classe, et que tu ne dis jamais rien...

– Il a dit ça ? *Slughorn* a dit ça ? C'est la meilleure ! Ah, je le retiens, lui et ses manuels à la noix ! Il n'y a pas une ligne de ses recettes qui ne soit pas fausse !

Regulus regarda Rogue de biais, de plus en plus déconcerté.

– Qu'est-ce qu'il t'arrive, Sev ? Explique-moi ! Tu es bizarre !

Évidemment, par le mot *bizarre*, Regulus voulait dire que Rogue avait changé depuis qu'ils s'étaient quittés en bons amis, quelques mois auparavant. Mais Rogue avait trop entendu ce mot dans les bouches de James et de Sirius pour ne pas l'associer à toutes les insultes qu'ils avaient l'habitude de lui lancer : bizarre, tordu, infréquentable, déséquilibré...

– De mieux en mieux ! bondit Rogue, les joues brûlantes. Alors maintenant, tu es d'accord avec Sirius ?

À nouveau, Regulus ne comprit pas ce que Rogue voulait dire.

– *Quoi ?* Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Rogue était trop en colère pour revenir sur ses paroles, ou pour les expliquer. Il tendit son bras, et lança un sort dans la direction de Regulus ; celui-ci s'écarta vivement, et le sort alla frapper la cloison qui se trouvait derrière lui, y laissant un cratère obscur.

– Sev ! s'indigna Regulus.

De plus en plus furibond, Rogue recommença. Mais cette fois-ci, Regulus eut le temps de riposter : d'un geste vif, il fendit l'air de sa baguette, faisant apparaître un écran de lumière bleue devant lui. Le sortilège ricocha devant Regulus sans l'atteindre et alla frapper les chaudrons de Rogue, dont quelques-uns se renversèrent, répandant leur contenu fumant sur le sol.

– NON ! hurla Rogue. Ma Décoction de Gosier Desséché... Mon Élixir de Répugnance... Ils décantent depuis deux mois...

– Désolé, dit sincèrement Regulus en s'approchant des chaudrons. Je ne voulais pas...

Il se pencha sur un des chaudrons pour le remettre debout, mais Rogue le repoussa violemment en frappant son épaule blessée.

– Aïe !

– Pars d'ici ! s'écria Rogue, hors de lui. VA-T'EN ! Tu sais quoi ? Tu n'as qu'à retourner lécher les bottes du professeur Slughorn, puisque c'est ce que tu sais faire de mieux !

Regulus se redressa lentement. Tandis que les deux amis se tenaient face à face, le visage de Regulus se ferma progressivement, et il finit par jeter à Rogue un regard plein de pitié.

– Comme tu voudras, dit-il avec froideur. Fais-moi savoir si tu changes d'avis. En attendant... Je te laisse avec tes chaudrons.

Il sortit en se frottant l'épaule et la porte des toilettes se referma derrière lui. De rage, Rogue envoya valser les derniers chaudrons qui tenaient encore debout, et leur contenu se répandit sur le sol avec de petits crépitements nauséabonds.

Il resta longuement debout, à contempler le spectacle de toutes ses heures de travail qui partaient en fumée. La colère et la frustration qu'il ressentait le renvoyait à la triste réalité de son existence : en dehors de ces maudits chaudrons, rien – absolument rien – n'était susceptible de lui donner de la valeur aux yeux des autres.

Pour commencer, il était terriblement laid, avec son énorme nez dont Sirius et James adoraient se moquer ; et les cheveux gras qu'il laissait tomber devant son visage pour être moins exposé aux regards moqueurs n'arrangeaient pas les choses.

Si seulement il avait pu être beau... Si seulement il avait su maîtriser le pouvoir mystérieux de l'*humour*, et déclencher des rires parmi les élèves qui, enfin, ne soient pas moqueurs, ricanants, persifleurs...

Rogue secoua la tête, furieux contre lui-même. Où s'égarait-il ? Rêver d'être drôle, d'être beau ? D'avoir des *amis* ? Non, depuis longtemps, Rogue avait cessé d'espérer, et pour ne pas trop souffrir, il s'était convaincu que tout ce qu'il n'avait jamais réussi à obtenir ne valait pas la peine d'être désiré. Oh, bien sûr, ses camarades ne l'appréciaient pas : mais c'était entièrement leur faute, et ces petits imbéciles ne méritaient même pas qu'il recherche leur attention. L'amitié n'était qu'une vaste illusion, Regulus l'avait brillamment montré en l'abandonnant à ses bourreaux, tout comme Lily l'avait fait...

Rogue sentit son estomac se remplir d'acidité. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis l'épreuve des BUSE, depuis ce jour maudit où, sous le coup de la colère, il avait traité Lily de *Sang-de-Bourbe*. Et depuis, Lily continuait de refuser de lui adresser la parole. Cela prouvait bien qu'il était inutile de rechercher des amis, puisque tous les efforts déployés risquaient à tout moment d'être réduits à néant.

Malgré toutes ces sombres pensées, Rogue persistait à penser qu'il méritait mieux. Qu'il méritait d'être respecté, félicité, à la manière d'un professeur, d'un ministre, d'un *prince*...

Rogue songea avec amertume au nom de famille de sa mère, Eileen Prince, un nom sorcier, un nom digne de lui, un nom qu'il aurait cent fois préféré à celui de son Moldu de père, qui n'évoquait que la raideur et la disgrâce...

Afin de se consoler de la perte du contenu de ses chaudrons, Rogue reprit le *Manuel avancé de préparations des potions*, déjà abondamment griffonné par ses soins.

Il décida de se créer un nouveau nom. Un nom qu'il garderait pour lui, un nom qui serait à la hauteur de l'estime et de la reconnaissance qu'il aurait mérité de recevoir.

Après avoir longuement réfléchi, il ouvrit le manuel à la dernière page et écrivit en fines pattes de mouches :

Ce livre appartient au Prince de Sang-Mêlé

LES PRIÈRES DE NARCISSA

Cette dispute avec Rogue renforça encore davantage le sentiment de solitude de Regulus. Au cours de sa scolarité, il avait parfois eu honte d'être ami avec un garçon aussi étrange, et *a fortiori* avec un fantôme comme Mimi Geignarde ; mais paradoxalement, ces deux amis embarrassants étaient aussi les seuls avec qui il avait pu parler librement de quelques-uns de ses tracas – notamment de sa rivalité avec Sirius, et des disputes incessantes de ses deux parents.

Il hésita de nombreuses fois à retourner voir Rogue, mais plusieurs choses l'en dissuadèrent. Tout d'abord, le souvenir de leur confrontation lui faisait redouter d'être de nouveau mal reçu, lui qui avait toujours eu horreur des conflits ; en outre, son père avait toujours désapprouvé sa relation avec Rogue, et ne cessait de lui recommander de s'éloigner de lui. Enfin, Regulus craignait, en renouant contact avec Rogue, d'être tenté de lui révéler certaines choses à propos des Mangemorts, ce que son père lui avait formellement interdit ; et ce dernier obstacle acheva de le convaincre de garder ses distances.

Les semaines qui précédèrent Noël, Regulus passa donc son temps à étudier à la bibliothèque, tout en entretenant des relations superficielles avec quelques élèves de Serpentard. La seule personne avec qui il avait des conversations prolongées était le professeur Slughorn ; ils pouvaient parler pendant des heures des dernières inventions en matière de potions, ou des puissants sorciers qui avaient marqué l'histoire de la magie. Regulus chérissait ces moments, où il se sentait à sa place, et où les éloges du professeur Slughorn lui faisaient oublier, pendant un temps, sa solitude et sa situation délicate. Et heureusement, le professeur ne l'interrogeait jamais sur sa famille, ni sur Voldemort – à vrai dire, il semblait même éviter soigneusement le sujet.

Regulus accueillit donc les vacances de Noël avec un mélange de soulagement et d'appréhension : certes, il échappait pour quelques jours aux questionnements et aux regards des autres élèves, mais à l'idée de retrouver sa maison sinistre, le chagrin mal dissimulé de sa mère et les reproches incessantes de son père, il sentait son estomac se nouer. Sans compter qu'il s'agissait de ses dernières vacances avant d'avoir l'âge requis pour rejoindre les Mangemorts, ce qui, même s'il n'en laissait rien paraître, l'angoissait terriblement.

Une fois arrivé au 12, square Grimmaurd, il passa donc autant de temps que possible enfermé dans sa chambre ; le plus souvent, il y discutait avec sa cousine Bellatrix, qui y avait établi ses quartiers pour quelques jours, et qui trépignait d'impatience à l'idée de le voir rejoindre les Mangemorts. Quand elle s'absentait, il restait seul, plongé dans de vieux livres de magie ; il ne sortait de sa chambre que pour prendre ses repas, tantôt en tête-à-tête avec Kreattur, tantôt avec son père ou Bellatrix – sa mère ne sortait pratiquement plus de sa chambre, et l'avait à peine salué à son arrivée.

Elle refusa même de se rendre au grand dîner de Noël organisé par les Malefoy, le soir du 24 décembre, un an jour pour jour après l'attaque du pensionnat Wimbley. Bellatrix, comme Walburga, déclina l'invitation avec dédain ; mais Orion insista pour que Regulus l'y accompagne, afin de montrer à tous que son fils était bel et bien rétabli.

Peu enclin à contrarier son père, et désireux de rattraper ses bévues de l'hiver précédent, Regulus accepta et s'apprêta avec soin : il revêtit sa plus belle cape, ses vêtements les plus élégants et fit cirer ses bottes de cuir par Kreattur.

Lorsqu'ils arrivèrent dans le hall d'entrée, ce soir-là, Regulus ne put s'empêcher d'admirer le sapin monumental qui trônait dans la pièce. Il était au moins aussi grand que celui qui occupait la Grande Salle de Poudlard, et il brillait de mille feux, couvert de guirlandes et d'étoiles argentées ; Regulus aperçut même quelques minuscules oiseaux scintillants sauter de branche en branche. À côté de Regulus, Orion sembla plutôt éprouver de la jalousie à la vue de cet arbre majestueux.

– Voilà comment ils dépensent l'argent que les Collinards leur ont confié, grommela-t-il en tirant fermement Regulus par le bras.

Ils gagnèrent le grand salon des Malefoy, où l'opulence et le raffinement atteignaient leur paroxysme. Comme à chaque fois qu'il

entraîna dans cette pièce, Regulus parcourut d'un regard admiratif et envieux les moulures de la pièce, les ornements, les fresques en trompe-l'œil, l'éblouissant lustre de cristal suspendu au plafond et l'immense cheminée en marbre sculpté, où crépitait un feu qui réchauffait toute la pièce ; et il ne put s'empêcher de penser que, quoiqu'en dise son père, leur maison étroite et sombre était bien loin d'égaler la splendide demeure des Malefoy.

Il observa ensuite les quelques dizaines d'invités qui se pressaient autour des plats disposés sur la grande table ouvragée, au fond de la pièce. En dehors de Vera, Fergus et Daisy Goyle, qui avaient l'interdiction formelle de quitter leur domicile, tous les Collinards étaient là : les Parkinson, les Rosier, les Flint, les Nott, les Selwyn, les Avery, les Crabbe, Edgar et Carla Goyle. Après ses quelques mois passés à Poudlard, au milieu d'élèves au teint pâle et à la mine soucieuse, Regulus fut frappé par les sourires radieux, les joues roses et les tenues resplendissantes de l'ensemble des invités. Certains d'entre eux, à en croire leurs nouveaux bijoux et leurs embonpoints généreux, semblaient même s'être enrichis depuis le début de la guerre.

Un petit attroupement s'était formé autour du canapé de cuir, près de la cheminée en marbre sculpté : plusieurs femmes s'étaient réunies autour de Juliet Parkinson, assise confortablement sur le canapé, caressant avec fierté son ventre de plus en plus rond, qui promettait l'arrivée imminente d'un enfant.

Regulus observa attentivement ce petit groupe, cherchant Narcissa du regard, mais ne la vit pas ; en revanche, dans un coin de la pièce, Lucius discutait avec enthousiasme avec Evan Rosier, Damian Nott, Balderic Parkinson, Andy Selwyn et Orpheus Flint. Parmi eux, quelques-uns avaient retroussé leurs manches, exhibant fièrement la Marque des Ténèbres tatouée sur leurs avant-bras.

En voyant tous ces jeunes hommes aussi séduisants, assurés et complices, Regulus ne put s'empêcher de les envier. Peut-être, pensa-t-il pour se rassurer, lorsqu'il serait un Mangemort à son tour, peut-être pourrait-il se joindre à eux avec confiance, se pavaner à leurs côtés, et enfin, se sentir appartenir à ce groupe si désirable... Et alors, il serait heureux, sans doute, comme Sirius l'était avec ses amis...

À côté de Regulus, Orion s'éclaircit la gorge et s'avança dans la pièce en boitillant, s'aidant de sa canne. Quelques regards se tournèrent vers

eux, et Regulus s'efforça d'oublier que, la dernière fois qu'il s'était tenu devant tous ces gens dans cette pièce somptueuse, il s'était lamentablement évanoui sur le tapis.

– Orion, te voilà, dit une voix glaciale sur leur gauche.

Regulus tourna la tête et se raidit malgré lui. Confortablement assis sur un siège ouvragé, tenant sa canne au pommeau sculpté en forme de tête de serpent, Abraxas Malefoy les observait tous les deux. Regulus s'efforça de paraître confiant, mais lorsque les yeux pâles du vieil homme le parcoururent de haut en bas, un léger frisson lui parcourut l'échine.

– Je suis ravi de te voir plus vaillant que l'année dernière, petit, commenta Abraxas Malefoy avec amusement.

En jetant un coup d'œil en direction du buffet, Regulus surprit le regard narquois de quelques Mangemorts, et il sentit ses joues s'enflammer.

– Ce n'est pas ton cas, rétorqua Orion avant que Regulus ait pu ouvrir la bouche. Je m'étonne même que tu sois encore vivant ! Le Seigneur des Ténèbres n'est pas là ?

– Si tu avais été présent à la dernière réunion, je n'aurais pas eu besoin de te répondre, fit remarquer Abraxas.

– Encore aurait-il fallu que je sois convié, cracha Orion.

Regulus ignorait pourquoi les deux hommes se détestaient autant. Certes, la famille Black et la famille Malefoy entretenaient une vieille rivalité, soigneusement entretenue par des dizaines de générations de sorciers, mais jamais aucun d'entre eux ne s'étaient haïs comme Abraxas et Orion ; et depuis quelques mois, la situation était de plus en plus tendue, sans que Regulus ne sache pourquoi. Son père lui avait seulement parlé d'une dispute à la suite du départ de Sirius, sans donner plus de détails.

Quoiqu'il en soit, Regulus se sentait de plus en plus mal à l'aise. Depuis tout petit, sans doute parce que ses parents ne cessaient de se disputer, il avait une aversion pour le moindre conflit ; et cet échange était d'autant plus désagréable qu'Abraxas était en position de supériorité. Il était en train de chercher un moyen de s'en extraire lorsque les ricanements des Collinards s'évanouirent brusquement : Lucius venait de se détacher d'eux, et s'avancait vers Regulus avec un sourire chaleureux.

– Allons, mes amis, dit-il en se retournant vers les Collinards. Faisons bon accueil à notre prochaine recrue ! Pour ma part, j'ai hâte de le voir à l'œuvre. Viens avec moi, Regulus, j'aimerais prendre quelques nouvelles de Poudlard.

Il le prit par l'épaule et l'entraîna à l'écart, près d'une fenêtre ; et Regulus se laissa faire, profondément reconnaissant. Face à lui, Lucius était habillé avec élégance et apprêté avec soin, et il dégageait une aura de contrôle et d'aisance que Regulus lui avait toujours enviée.

– Où est Narcissa ? demanda Regulus dès qu'ils se furent éloignés des oreilles indiscrètes.

Il le regretta aussitôt, car Lucius s'assombrit.

– Oh, dit-il. Oui, bien sûr, Narcissa... Tu sais, Noël est toujours une période difficile pour elle... Et cette année, tout particulièrement. J'ai voulu lui changer les idées, avec cette petite fête, mais finalement... Elle a préféré se reposer dans sa chambre.

– Je vois, fit Regulus, peiné. Tu penses que je pourrai aller la saluer ?

– Bien sûr, n'hésite pas. Je pense que ta visite pourrait même lui remonter le moral... Elle en a bien besoin.

Ils échangèrent un sourire. Lucius prit ensuite des nouvelles de Rogue, de Slughorn et d'autres élèves de Serpentard, en lui demandant lesquels pourraient faire de bonnes recrues pour les Mangemorts, ou tout simplement quelles familles pourraient leur être utiles, d'une manière ou d'une autre. Regulus lui donna plusieurs noms, que Lucius nota minutieusement sur un petit carnet.

Regulus ressentit une pointe de culpabilité lorsque Lucius lui demanda des informations sur la manière dont Poudlard était défendu, et s'il avait pris connaissance de passages secrets que les Mangemorts pourraient utiliser. Regulus avait toujours redouté que Voldemort puisse s'en prendre à cette école ; aussi, il fit de son mieux pour convaincre Lucius qu'une attaque ciblée sur Poudlard serait vouée à l'échec, et que malgré sa volonté d'aider les Mangemorts, il n'avait décelé aucun moyen de les faire entrer dans l'enceinte de l'école.

À son grand soulagement, Lucius le remercia sans insister davantage.

– J'ai une dernière question, dit-il enfin. Je sais que tu as passé beaucoup de temps avec Vera Goyle, l'année dernière, et j'aimerais savoir... A-t-elle dit quelque chose...

– Non, coupa Regulus un peu trop vivement. Elle... elle n'a rien dit sur les Mangemorts, ni sur le Seigneur des Ténèbres. Elle ne partage pas vos idées, c'est vrai, mais elle n'a pas l'intention de s'opposer à vous... Elle ne voudra jamais nuire aux projets de son fils, ni aux tiens, puisque tu es le mari de Narcissa. Quant à ces attaques déjouées... Elle n'y est pour rien, j'en suis convaincu.

Lucius haussa un sourcil.

– Tu sembles attaché à elle, remarqua-t-il.

– Je suis seulement reconnaissant. Sans elle, j'aurais perdu l'usage de mon bras... Mais pour le reste, si je me permets de la défendre, c'est parce que je *sais* qu'il serait inutile et contre-productif de s'en prendre à elle.

Il se rendit compte qu'il avait parlé un peu trop vite, et de manière trop affirmative, trahissant ainsi son inquiétude ; mais heureusement, Lucius ne semblait pas mal intentionné.

– Ne t'en fais pas, c'est aussi mon avis, sourit-il. Je te demandais par simple précaution, mais je ne crois pas que cette vieille dame soit dangereuse.

En entendant cela, Regulus respira un peu mieux.

– Bien, j'ai fini de t'importuner, plaisanta Lucius en le ramenant vers la table ouvragée, où de nouveaux mets étaient apparus. Merci beaucoup pour ces renseignements précieux, je te laisse profiter du repas...

– Je n'ai pas très faim, avoua Regulus.

– Vraiment ? Goûte au moins les fruits de mer, nous les avons payés une fortune...

Au moment où Lucius tendait la main vers un plateau d'argent recouvert de langoustines, Evan Rosier s'approcha et le prit par le bras.

– Ton père veut que tu prononces ton discours, dit-il à voix basse. Il dit que c'est le bon moment.

Lucius regarda en direction d'Abraxas, qui l'observait avec insistance, assis un peu plus loin. Résigné, il écarta sa main du plateau d'argent, et hocha la tête.

Il s'éloigna donc de Regulus et monta sur une petite estrade proche de la cheminée. Après avoir attiré l'attention des convives, il commença par célébrer le premier anniversaire de la disparition du

pensionnat Wimbley, en énumérant les exploits accomplis ce soir-là, et les bénéfices que le monde sorcier allait en tirer.

Alors qu'il vantait le *coup d'éclat* des Mangemorts, Regulus eut soudain très chaud ; il sentit un poids invisible lui écraser la poitrine, et ses oreilles se mirent à bourdonner. Dès que quelqu'un évoquait le pensionnat Wimbley, Regulus ne pouvait s'empêcher de repenser au massacre auquel il avait assisté. Tous les souvenirs rejaillissaient en cascade : les flammes qui dévoraient le bâtiment, les cris de terreur qu'il avait entendus, les quelques peluches calcinées qui jonchaient le sol – et surtout, *surtout*, le duel qui l'avait opposé à Sirius, lorsque ce dernier avait remarqué sa présence sur le champ de bataille.

Regulus tira sur son col et s'épongea discrètement le front. Au loin, Lucius levait son verre avec fierté, un sourire insolent sur les lèvres ; les autres Collinards l'imitaient, radieux ; tous l'applaudissaient, leurs lèvres remuaient, mais leurs visages étaient flous, et leurs paroles étaient comme assourdies.

À l'inverse, dès que Regulus fermait les yeux, c'était comme si Sirius se trouvait de nouveau face à lui, bien plus réel que tous les Collinards qui l'entouraient, tant le souvenir de leur confrontation était vif. Le regard que son frère lui avait lancé, plein de colère et de pitié, semblait le transpercer de nouveau, et ses cris de rage résonnaient de nouveau à ses oreilles...

Je ne reviendrai plus jamais, tu m'entends ? Vous me débectez tous ! Et toi le premier ! Je ne veux plus vous voir, PLUS JAMAIS...

De peur que quelqu'un ne remarque son inconfort, Regulus décida de se soustraire discrètement de l'assemblée. Il longea donc la table ouvragée, atteignit le fond de la pièce, s'engouffra dans un couloir et s'éloigna le plus vite possible des souvenirs de cette humiliante confrontation.

Une fois seul, il respira un peu mieux ; mais alors qu'il regardait derrière lui pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, une silhouette massive fondit sur lui. Il bondit en arrière et s'empara vivement de sa baguette, prêt à se défendre, mais l'homme qui s'approchait n'était pas menaçant : il s'agissait d'Edgar Goyle, qui était très pâle et tremblait comme une feuille, visiblement terrorisé.

Sans prendre la peine de saluer Regulus, il sortit de sa poche deux enveloppes parcheminées :

– Je t'ai suivi, dit-il anxieusement. Ma mère m'a dit de te donner ça... Je sais, je ne devrais pas... Mais elle m'y a obligé. Prends ça, et n'en parle à personne... Il y a aussi celle pour Narcissa, tu lui donneras, ce sera plus discret. Vite, cache-les !

Il lui fourra les deux enveloppes dans la main, et s'en alla sans demander son reste. Regulus le regarda s'éloigner, perplexe ; puis il baissa les yeux vers les deux enveloppes. L'une d'elle portait son prénom, inscrit à l'encre vert émeraude, de cette écriture ronde que Regulus affectionnait tant ; voyant cela, il ne put s'empêcher de sourire. Après s'être assuré que personne ne l'observait, il s'empressa de décacheter l'enveloppe, et se précipita sous l'une des lampes qui éclairaient le couloir, impatient de lire la lettre que Vera lui avait adressée.

Mon cher Regulus,

Si cette lettre te parvient, c'est que mon fils a mené à bien sa mission, et je m'en réjouis ! J'aurais aimé te dire tout cela de vive voix, mais Carla se montre de moins en moins indulgente avec nous. En effet, dans les mois qui ont suivi l'attaque du pensionnat Wimbley, elle acceptait tout juste que je te rende visite pour soigner ta blessure, par peur de contrarier ta mère ; mais depuis que cette mission a pris fin, je me retrouve enfermée dans ma propre maison, impuissante devant la tournure sinistre que prennent les événements. Cette garce de Carla nous laisse à peine sortir dans le jardin, et je dois dire que notre quotidien est de plus en plus morose... et que nos rendez-vous quotidiens me manquent cruellement.

Mais assez parlé de cette idiote qui nous empoisonne la vie. Comme tu peux l'imaginer, dans ces circonstances, je n'ai pas grand-chose à te raconter depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, il y a plusieurs mois déjà. Aussi, cette lettre n'a pas d'autre objet que celui de t'envoyer toute mon affection et toutes mes pensées, en ce soir de Noël.

Je te l'ai peut-être déjà dit, mais j'ai cette fête en horreur. Cette euphorie et ces décorations criardes me rappellent de bien sombres événements – entre autres, la mort de ma chère Druella, et depuis l'année dernière, la terrible attaque du pensionnat Wimbley. Mais afin de ne pas sombrer dans la mélancolie, j'ai décidé d'écrire à ceux que

j'aime et qui sont loin de moi : tu en fais donc partie, ainsi que Cissy, que je n'ai pas vue depuis des mois, et enfin ma mère qui vit dans un pays lointain, et qui, bien heureusement, ne sait rien des tracas qui agitent le nôtre.

Enfin, ne nous égarons pas, car c'est bien à toi, Regulus, que s'adresse cette lettre. D'autant plus que nous nous sommes quittés dans une certaine agitation, cet été, au moment précis où tu as appris le départ de Sirius.

J'espère sincèrement que tout cela ne t'a pas trop affecté, même s'il serait normal que tu éprouves du chagrin ; quoiqu'il en soit, sois bien sûr que tu n'y es pour rien. Tes parents n'ont pas été tendres avec vous deux, et s'ils t'ont fait le moindre reproche concernant Sirius, je t'assure qu'ils sont parfaitement infondés. Tu as fait ce que tu as pu, tout simplement.

De manière plus générale, j'imagine que tu vis une période très difficile, et que ta famille fait peser sur toi des attentes de plus en plus exigeantes. Je sais que je suis loin de toi, et il y a sans doute des choses que j'ignore, mais je souhaitais simplement te rappeler que si tu avais besoin de te réfugier quelque part, notre maison te sera toujours ouverte... si tu es prêt à te cacher dans un placard de temps à autre, bien sûr, afin que Carla ne te découvre pas !

Si mes calculs sont bons, il te reste quelques mois de réflexion avant de pouvoir devenir un Mangemort, et crois-moi, pas un jour ne passe sans que je ne pense à cette terrible échéance. Évidemment, tu connais déjà mon opinion sur la question ; mais j'ai cru bon de la remettre par écrit, afin que tu puisses relire ces mots de temps en temps, au moindre doute, en espérant que tu n'aies pas déjà jeté cette lettre au feu.

Comme je te l'ai déjà dit, j'estime que tu as énormément de potentiel, de talent, de sensibilité, d'intelligence, et ma crainte la plus profonde est de voir toutes ces qualités gâchées, étouffées par cette quête de pouvoir aveugle et déraisonnable qui est celle des Mangemorts. En effet, je crains que la puissance absolue que tu recherches ne soit incompatible avec l'empathie et la douceur qui t'animent, parfois bien malgré toi. Aussi, mon opinion pourrait être résumée par ces quelques mots : tu mérites bien mieux.

J'espère que tu ne seras pas fâché en lisant cela. Évidemment, je pense aussi à tes BUSE, qui arrivent à la fin de l'année. J'espère que les

quelques mois de cours que tu as manqués ne te porteront pas trop préjudice, mais à vrai dire, je ne m'en fais pas trop. Je me demande aussi comment tu as réussi à expliquer ton absence si prolongée, et comment se sont passées tes retrouvailles avec tes amis.

Tu l'auras compris, je te souhaite le meilleur pour l'année qui s'annonce. Évidemment, quel que soit le choix que tu feras cet été, souviens-toi qu'il n'est jamais trop tard pour changer d'avis... Et quoique tu fasses, je serai là, comme je le suis toujours pour Cissy.

Si d'aventure tu souhaites me répondre, tu peux donner ta lettre à ta cousine, elle nous rendra peut-être visite peu après Noël, en tout cas je l'espère : en dehors de Carla et Edgar, c'est désormais la seule qui a le droit de nous adresser la parole. Ne compte pas sur mon fils, il serait bien capable de te dénoncer, ou de commettre quelque maladresse, et je ne veux pas que tu prennes ce risque-là pour moi !

Ceci étant dit, et malgré les circonstances, je te souhaite un joyeux Noël, Regulus, et espère te voir bientôt. Daisy, Fergus, et surtout notre ravluk Albert se joignent à moi pour t'embrasser tendrement.

*Bien affectueusement,
Vera*

Regulus relut la lettre plusieurs fois. Il ressentait un mélange de joie intense et d'une tristesse tout aussi grande : malgré certains désaccords qu'il avait avec Vera à propos des Moldus et de Voldemort, elle lui manquait cruellement, tout comme cette période de convalescence qui avait suivi l'attaque du Pensionnat Wimbley, pendant lesquels elle lui avait rendu visite quotidiennement pour soigner son bras blessé, accompagnée par son adorable et distrayant petit ravluk.

Ils s'étaient vus pour la dernière fois le jour où sa mère avait reçu cette fameuse lettre annonçant le départ définitif de Sirius ; et depuis, personne ne s'était soucié de savoir si cette séparation l'avait affecté. Et voilà que Vera s'inquiétait de tout cela, des exigences de sa famille, de sa rentrée à Poudlard et des regards inquisiteurs des autres élèves. Comment faisait-elle pour savoir aussi précisément tout ce qui le tracassait ?

En repensant au sourire malicieux de Vera, à ses vêtements extravagants et à son visage couvert de taches de rousseur, Regulus

sentit sa gorge se nouer. Comme il aurait aimé se retrouver face à elle, pouvoir lui parler rien que quelques minutes, lui confier ses peurs et ses doutes, écouter ses paroles toujours bienveillantes, accueillantes, rassurantes...

Il poussa un long soupir, puis replia la lettre avec d'infinies précautions et la plaça dans la poche intérieure de sa veste. Il regarda la deuxième lettre, destinée à Narcissa, et décida d'aller lui donner immédiatement en main propre – et tant pis si on remarquait qu'il avait déserté le salon. Après tout, Lucius ne l'avait-il pas encouragé à aller voir sa cousine ?

Il s'autorisa donc à monter dans les étages, où se trouvait la chambre de Narcissa. Après avoir gravi plusieurs escaliers somptueux, et parcouru quelques couloirs richement décorés, il trouva enfin la chambre. Il toqua prudemment à la porte et l'ouvrit doucement, mais il ne trouva personne, y compris dans la salle de bains. Les deux pièces étaient désertes. En revanche, il eut un pincement au cœur en remarquant, sur la table de nuit de Narcissa, plusieurs livres de magie qui parlaient de l'incapacité de certaines sorcières à concevoir des enfants.

Piqué par la curiosité, il ne put s'empêcher d'y jeter un œil ; et il fut absolument consterné. Il était évident que les guérisseurs qui avaient rédigé ces livres ne savaient absolument pas de quoi ils parlaient : pour expliquer cette *faiblesse*, selon leurs mots, ils se contentaient d'accabler les femmes concernées de toutes les fautes, et les remèdes onéreux qu'ils proposaient pour y pallier semblaient tous inefficaces, voire dangereux. En pensant que sa cousine Narcissa avait lu ces discours nauséabonds, et sachant tout le chagrin que cette situation lui causait, Regulus sentit la colère gronder en lui.

Tout en se reprochant intérieurement d'être aussi indiscret, Regulus jeta un regard autour de lui avant d'entrouvrir le tiroir de la table de nuit.

– Oh, Cissy, se désola-t-il.

Plusieurs flacons de ces mêmes remèdes de charlatans, vantés par les ouvrages fallacieux qu'il venait de lire, remplissaient le tiroir de la table de nuit. Certains étaient vides, d'autres seulement entamés.

Il se redressa, décidé à mettre sa cousine en garde contre ces escroqueries, et un peu inquiet de ne pas la trouver dans sa chambre.

Par la fenêtre, il avait une vue splendide sur l'ensemble du domaine enneigé, jusqu'au lac gelé qui s'étendait à l'arrière de leur jardin luxuriant. Le tout était éclairé par le Flavirier Argenté, également appelé *Arbre de Longévit*é ou *Arbre de Vie*, un arbre extrêmement rare, doté d'une écorce blanche et de feuilles argentées d'où émanait une lueur réconfortante.

Plongé dans la contemplation de cet arbre fascinant, Regulus fronça les sourcils : malgré la neige qui commençait à tomber, il venait de distinguer une silhouette au pied de l'arbre, baignée dans le halo argenté qui se dégageait de ses feuilles et de ses fruits. Il ouvrit précipitamment la fenêtre, et cria le prénom de sa cousine à plusieurs reprises, mais la silhouette resta immobile ; et le brouillard qui s'épaississait finit par la masquer à la vue de Regulus.

Regulus regagna le couloir, descendit les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée et se rendit vers la cuisine, à l'arrière du manoir, où se trouvait un accès direct au jardin.

– M. Regulus ! le reconnut l'elfe Lidelys en s'inclinant devant lui.

Regulus l'enjamba sans répondre, et se précipita vers la petite porte qui donnait sur le jardin, habituellement réservée aux elfes.

– M. Regulus, vous ne devriez pas...

Il n'entendit pas la fin de la phrase : il était déjà dehors, où la neige crissait sous ses pieds et étouffait tous les sons. Il neigeait de plus en plus fort, et après quelques pas, il eut l'impression de progresser dans du coton. Tous les contours étaient brouillés, les sentiers qui parcouraient le jardin étaient ensevelis, et il s'enfonçait dans la neige jusqu'aux chevilles. Il ne distinguait plus que l'aura argentée de l'arbre, une centaine de mètres devant lui ; puis, lorsqu'il s'en approcha, la silhouette qu'il avait vue depuis la chambre émergea du blizzard, toujours au pied du Flavirier Argenté.

– Cissy ? appela-t-il en marchant vers elle à grands pas.

La silhouette ne réagit pas, et Regulus accéléra le pas. Lorsqu'il arriva à sa hauteur, il constata qu'il ne s'était pas trompé : il s'agissait bel et bien de Narcissa.

– Cissy ! répéta Regulus. Qu'est-ce que tu fabriques ?

Narcissa ne réagit pas, comme si elle ne l'avait pas entendu. Elle semblait avoir été envoûtée. Ses cheveux blonds étaient couverts de

flocons, de la neige s'accumulait sur ses épaules, et son regard absent flottait vers les branches lumineuses de l'arbre enchanté.

– Tu vas attraper froid, dit Regulus en lui prenant la main, alarmé. Bon sang, tu es gelée... Tiens, mets ça...

Après avoir épousseté la neige agrippée aux vêtements de Narcissa, il s'empressa de dénouer le cordon de sa cape, la retira et la mit sur les épaules de sa cousine. Alors qu'il lui frictionnait le dos pour la réchauffer, Narcissa tressaillit enfin. Elle battit des cils, regarda Regulus, un peu perplexe, et sembla revenir des abîmes de chagrin où elle s'était perdue.

– Reggie, murmura-t-elle enfin.

Regulus esquissa un sourire, soulagé ; mais il ne put s'empêcher de remarquer à quel point sa cousine semblait mal en point. Elle était très pâle, ses joues étaient creusées, et surtout, ses yeux bleus et limpides exprimaient une telle tristesse que Regulus sentit son cœur se serrer. Il prit ses mains entre les siennes, et entreprit de les réchauffer.

– Je déteste Noël, souffla Narcissa.

Regulus hocha la tête, contrit. Comme Narcissa, et comme Vera l'avait dit dans sa lettre, il gardait un souvenir affreux du cataclysme qui avait eu lieu quatre ans auparavant : le départ brutal d'Andromeda, la mort de Druella, et surtout, le chagrin de ses cousines. Et trois ans plus tard, la destruction du pensionnat Wimbley avait encore accentué leur aversion commune pour cette fête.

– Oh, Cissy... Je sais bien. C'est pour ça que je te cherchais... Je m'inquiétais.

Narcissa regarda de nouveau en direction du Flavirier Argenté, et Regulus craignit qu'elle ne s'enfonce de nouveau dans ses sombres pensées, mais elle s'adressa de nouveau à lui.

– J'essayais juste de me souvenir de ma mère, expliqua-t-elle d'une voix éteinte. De sa voix... De son sourire. De son odeur. Elle nous racontait souvent la légende de cet arbre, et j'ai pensé qu'en me tenant près de lui, je pourrais... avoir l'impression qu'elle est près de moi, aussi. Mais je ne sens rien. J'ai l'impression de l'avoir oubliée.

Elle se tourna de nouveau vers lui.

– Est-ce que tu te souviens d'elle, toi ?

Regulus déglutit, embarrassé. Druella était déjà en mauvaise santé lorsqu'elle avait emménagé au square Grimmaurd, et pendant les

années qu'elle avait passées sous leur toit, Regulus avait eu très peu d'occasions de lui parler. Walburga l'avait sévèrement mis en garde contre les mauvaises manières de sa tante, et contre les *terribles fautes* qu'elle avait commises au cours de sa vie, sans donner davantage de précisions. Alors âgé de quatre ans, Regulus l'avait crue sur parole et avait décidé de se tenir à distance de Druella, dont la maladie était peut-être contagieuse, et qui, de toute manière, semblait lui préférer Sirius – ce qui ne pouvait que confirmer les soupçons de sa mère. Il avait même nourri un certain ressentiment à son égard, lui reprochant jalousement de prodiguer à son grand frère une tendresse qui ne lui avait jamais été accordée.

– Tu sais... Quand elle sortait de sa chambre, Sirius se précipitait pour lui parler, alors... Je n'ai pas eu beaucoup d'occasions de le faire, s'excusa-t-il, penaud. Et je n'avais que onze ans le jour où... où c'est arrivé.

Narcissa hocha la tête, et Regulus vit qu'elle déployait des efforts surhumains pour ne pas pleurer devant lui. Ne sachant que dire pour la réconforter, il passa timidement un bras dans son dos ; Narcissa posa sa tête sur son épaule, et poussa un long soupir.

Autour d'eux, tout était devenu blanc. Ils ne distinguaient plus les contours de l'arbre, dissous dans les tourbillons de flocons ; en revanche, la sève argentée scintillait de plus en plus fort, de telle sorte que, lorsque la nuit fut entièrement tombée, on ne vit plus qu'un entrelac de filaments lumineux qui cheminaient vers la cime de l'arbre, couraient le long des branches et abreuvaient l'ensemble des feuilles et des fruits.

Ils restèrent longuement ainsi, le nez en l'air, à contempler ce spectacle étrange et fascinant. Ayant cédé sa cape à Narcissa, Regulus se trouvait à la merci du vent glacial ; et pourtant, sans qu'il puisse expliquer pourquoi, il n'avait pas froid. Il voyait bien que le Flavirier Argenté ne souffrait aucunement des intempéries : ses branches ne ployaient pas, et, malgré leur fragilité apparente, ses sublimes feuilles argentées restaient arrimées à lui, sans qu'aucune ne se détache. En étant davantage attentif à ce qu'il ressentait, Regulus perçut une légère vibration qu'il n'avait pas remarquée initialement ; le halo de l'arbre faisait miroiter l'air autour d'eux, et une pulsation régulière montait du sol, de plus en plus présente au fur et à mesure que Regulus se

concentrait sur elle. En regardant de nouveau la sève argentée, il remarqua qu'elle circulait par à-coups, au rythme de ces pulsations.

– Tu le sens, toi aussi ? demanda Narcissa.

Regulus acquiesça, fasciné. Il se dégageait de cette arbre une puissance insaisissable, à la fois douce et menaçante, réconfortante et intrigante, redoutable et fragile.

– C'est très étrange, admit-il en suivant du regard les battements scintillants de la sève. On dirait que... que cet arbre ressent notre présence.

– Exactement.

Narcissa s'approcha prudemment du tronc, et avança sa main devant elle pour le toucher. Lorsque ses doigts se posèrent sur l'écorce blanche, la lumière argentée s'intensifia, et Regulus dut baisser les yeux quelques instants avant de pouvoir la regarder de nouveau. Lorsqu'il releva la tête, Narcissa avait les yeux clos, une main posée sur l'écorce. Elle avait placé son autre main sur son ventre.

– Je viens ici tous les jours, avoua Narcissa. Je sais que l'origine présumée de cet arbre n'est qu'un conte pour enfants, mais je ne peux pas m'empêcher de croire qu'il peut m'entendre malgré tout... et me venir en aide.

Regulus mit quelques instants à comprendre ce que Narcissa voulait dire. Après quelques efforts, il se remémora la vieille légende à laquelle elle faisait référence : la Vie et la Mort elles-mêmes, se disputant le sort d'un mortel, avaient brisé le sablier qui représentait le cours de sa vie. Le sable argenté qu'il contenait s'était alors dispersée sur la surface de la terre, et les quelques grains qui n'avaient pas été mangés par des chevaux – les transformant ainsi en licornes – s'étaient enracinés et avaient donné naissance à ces grands arbres brillants, à la sève étincelante et aux fruits en forme de sabliers.

Évidemment, il ne s'agissait que d'une légende qu'on racontait aux enfants ; mais l'extrême rareté de ces arbres et les pouvoirs mystérieux qu'on leur attribuait intriguaient grand nombre de sorciers. Quant à Narcissa, Regulus venait de comprendre ce qu'elle attendait : que cet arbre irrigué par la vie fasse naître au creux de son ventre le petit être qu'elle espérait tant.

– Je sais bien que c'est idiot, souffla-t-elle. Mais c'est le seul espoir qu'il me reste.

Regulus s'approcha d'elle avec prudence, et posa à son tour sa main sur l'écorce, qui était étonnamment tiède.

– J'ai vu les livres que tu lisais, dit-il doucement. Dans ta chambre.

Il se sentait affreusement mal à l'aise. Il avait six ans de moins qu'elle, et ne se sentait aucunement légitime pour lui dicter sa façon de vivre ; cependant, il refusait de rester sans rien faire devant cette détresse si profonde.

– Tu sais, tu ne devrais pas lire ce genre de livres... Ils ne contiennent que des mensonges. Et toutes ces potions... Ce sont de véritables poisons. Je sais que tu es prête à tout pour obtenir cet enfant, mais tu vas te rendre malade, et cela ne t'aidera en rien.

– Je sais, répondit Narcissa, de plus en plus bas.

Elle semblait si triste que Regulus se sentit obligé de la prendre maladroitement dans ses bras – et cette fois-ci, Narcissa ne put retenir ses larmes.

– Pourquoi moi, Reggie ? sanglota-t-elle contre sa poitrine. Alors que c'est la seule chose que je demande, pourquoi le destin refuse-t-il de me l'accorder ?

Regulus resserra ses bras autour d'elle. Sa cousine tremblait de plus en plus fort, et ses larmes lui déchiraient le cœur.

– Quand je pense que cette garce de Juliet attend déjà un enfant... Et qu'elle ose se plaindre devant moi de ne pas pouvoir goûter le champagne... Oh, comme je la *hais*, Reggie, si tu savais !

Et elle sanglota de plus belle, laissant ses larmes couler sur l'épaule de son cousin. Tout en la serrant dans ses bras, Regulus réfléchissait avec intensité : Narcissa avait raison, cette attente désespérée était un véritable mystère, auquel personne ne semblait en mesure de trouver une explication. Et lui qui avait tant d'admiration pour le savoir sans limite de la communauté sorcière, il devait bien admettre que les difficultés à concevoir, et plus largement tout ce qui touchait aux corps des femmes, n'avait jamais fait l'objet d'investigations sérieuses et restait un mystère pour la plupart des sorciers – du moins, à sa connaissance. Il se souvint furtivement d'une dispute qui avait opposé ses deux parents, pendant laquelle sa mère avait affirmé que même les Moldus étaient plus savants que les sorciers en ce qui concernait la santé des femmes – mais il chassa bien vite ce souvenir de son esprit, refusant de

croire une telle chose. Sa mère avait dit cela par pure provocation, voilà tout.

Un long moment passa sans qu'ils ne se parlent, puis, dépassé par sa propre impuissance, Regulus se jeta à l'eau :

– Je... Je peux essayer de trouver quelque chose, osa-t-il dire.

Les sanglots de Narcissa s'espacèrent ; elle leva la tête, et le regarda sans comprendre.

– Quelque chose pour t'aider à avoir un enfant, précisa Regulus. Je ferai des recherches, en cachette... Je me débrouillerai. Je suis sûr qu'il existe un moyen, caché dans l'un des livres de la Réserve... Mais en échange, promets-moi de ne plus boire ces satanées potions, et de ne plus rien acheter à ces charlatans.

Il avait parlé avec autant de fermeté que possible. Narcissa hocha la tête avec conviction, et avant qu'elle ne change d'avis, Regulus décida de la ramener à l'intérieur afin de jeter ces maudits livres et ces potions au feu ; mais alors qu'il la tirait doucement par le bras, Narcissa résista, semblant se rappeler quelque chose.

– Il y a autre chose que j'aimerais te demander, avoua-t-elle en reniflant.

D'un hochement de tête, et avec un sourire attentif, Regulus l'encouragea à poursuivre. À cet instant, il se sentait capable de lui promettre n'importe quoi, pourvu que cela puisse la consoler un peu.

– Est-ce que tu parles encore à Sirius ? De temps en temps ?

Le sourire de Regulus se figea immédiatement. Il s'était préparé à tout entendre, sauf le prénom qu'il essayait constamment de chasser de ses pensées.

– Non, pas du tout, répondit-il, soudain tendu. Qu'est-ce que tu lui veux ?

– Eh bien... hésita Narcissa. Pas grand-chose, je... je voulais seulement m'assurer qu'Andromeda était en sécurité. Ils étaient assez proches, avec Sirius, et je suis certaine qu'ils échangent des lettres de temps en temps, alors...

Regulus haussa les sourcils, surpris.

– C'est tout ce que je veux savoir, supplia Narcissa. Tu le sais peut-être, les Mangemorts tiennent une liste de toutes leurs cibles prioritaires, et Ted fait partie des premiers noms. S'ils parviennent à les trouver...

Son regard se perdit dans le lointain, et elle frissonna.

– Je ne savais pas que tu pensais encore à elle, avoua Regulus. Tu ne m'en as jamais parlé.

– Bien sûr que je pense à elle, murmura Narcissa.

– Je pensais que tu lui en voulais...

– Je lui en veux d'être partie, acquiesça Narcissa. Je lui en veux terriblement, mais si elle mourait...

Elle blêmit et dut s'agripper au bras de Regulus tant cette pensée l'horrifiait.

– Tu es sûr que tu ne peux pas poser la question à Sirius ? Ou bien, l'écouter en cachette, discrètement ? Peut-être qu'il parle d'elle à ses amis...

– Je peux essayer, céda Regulus. Mais je ne te promets rien, je n'ai pas parlé à Sirius depuis son départ...

Sans accorder la moindre importance à ses réserves, Narcissa le prit dans ses bras et le serra de toutes ses forces.

– Merci, Reggie... Merci infiniment.

Lorsque leur étreinte prit fin, ils réalisèrent qu'ils étaient tous les deux couverts de neige ; et Regulus, qui avait cédé sa cape à Narcissa au début de leur échange, ne parvenait plus à maîtriser ses propres tremblements.

– Rentrons, décida Narcissa en voyant cela. Allons nous réchauffer à l'intérieur.

Regulus acquiesça, soudain frigorifié. Tous les deux s'éloignèrent du Flavirier Argenté en se dirigeant approximativement vers le manoir, perdu quelque part dans le blizzard, repérable grâce à la lumière chaleureuse qui irradiait de ses innombrables fenêtres. Ils devaient se tenir l'un à l'autre pour ne pas glisser.

– Tu as raison, je vais jeter ces livres et ces potions, décida Narcissa alors qu'ils s'approchaient du manoir. De toute manière, ils coûtent une fortune et me donnent terriblement mal au ventre. Je ne sais pas pourquoi je ne t'en ai pas parlé plus tôt... Je crois que j'avais honte.

– Tu n'aurais pas dû, s'indigna Regulus.

– N'en parlons plus. Maintenant, tu sais tout, et c'est tant mieux. Tu as toute ma confiance pour trouver quelque chose qui puisse m'aider.

– Et je ferai de mon mieux pour en être digne, promit Regulus.

Son ton solennel fit rire Narcissa, et Regulus devina que c'était la première fois qu'elle riait depuis longtemps.

Arrivés sur le seuil de la cuisine, tous les deux s'arrêtèrent pour se retourner, et contempler une dernière fois le halo argenté qui brillait derrière eux. Ils avaient la sensation étrange de retourner dans la réalité, après ce long moment hors du temps, coupés de tout repère.

– Joyeux Noël, Reggie, dit Narcissa avec reconnaissance.

– Joyeux Noël à toi aussi, Cissy, conclut Regulus en lui souriant en retour.

TRENTE JOURS AVANT LA FIN DU MONDE

– Mon pauvre Fumseck, dit Dumbledore en caressant délicatement les plumes tièdes et frémissantes de son phénix. Toi non plus, tu n'apprécies pas leur présence...

Le directeur de Poudlard était assis dans son vaste bureau, vêtu d'un manteau brodé et chaussé de ses habituels souliers à boucle. Il était seul, et s'autorisait donc à se montrer préoccupé : derrière ses lunettes en demi-lune, ses yeux bleus étaient assombris par l'inquiétude et un pli soucieux barrait son front. Autour de lui, tout était à sa place : les deux bibliothèques remplies d'ouvrages passionnants, les étranges instruments argentés qui vibraient sur les étagères, les nombreux directeurs de Poudlard qui sommeillaient dans leurs portraits, la Pensine qui se trouvait dans un coin de la pièce.

Un an et demi avait passé depuis la longue discussion que Regulus et Narcissa avaient eue au pied du Flavirier Argenté. Étalés sur le bureau de Dumbledore, plusieurs articles de la *Gazette du sorcier* rapportaient des faits récents et donnaient une idée du tournant tragique que prenait la guerre. Certains se désespéraient des assassinats, agressions et disparitions mystérieuses qui se succédaient sans répit ; d'autres s'alarmaient du fait que de nombreux Détraqueurs se soient affranchis de l'autorité du Ministère pour se ranger aux côtés de Voldemort. Cette dernière nouvelle y était pour beaucoup dans l'abattement que ressentait Dumbledore, et c'était aussi la raison pour laquelle Fumseck frissonnait sous ses doigts. Derrière lui, la fenêtre de son bureau était embuée par une brume glaciale : depuis quelques jours, l'école était encerclée par certains de ces Détraqueurs dissidents. Attirés par les nombreuses proies que représentaient les élèves, ces sinistres créatures se pressaient contre l'enceinte de sortilèges

protecteurs qui entourait le château de Poudlard ; et même s'ils ne pouvaient pas atteindre directement les élèves, ils répandaient une brume glaciale sur le domaine, empêchaient les élèves de se rendre à Pré-au-Lard et accentuaient considérablement la morosité ambiante.

À côté des articles, une lettre d'Alastor Maugrey rapportait à Dumbledore les déboires du Ministère et du Bureau des Aurors : les enquêtes insolubles, les fausses pistes, les perquisitions ratées, les dossiers confidentiels éventés, la brutalité de Croupton et ses décisions impulsives qui risquaient de mettre en péril de nombreux sorciers.

Après les avoir parcourus du regard, Dumbledore poussa un long soupir. Deux ans et demi s'étaient écoulés depuis la destruction du pensionnat Wimbley, et les sorciers avaient presque oublié ce massacre tant les événements tragiques s'étaient succédé depuis.

Évidemment, l'école de Poudlard n'était pas épargnée par la guerre. Les élèves étaient hantés en permanence par la crainte que les Mangemorts s'attaquent à leurs familles, ou à leurs amis Nés-Moldus pendant les vacances. Beaucoup d'élèves voyaient leurs nuits peuplées de cauchemars, et ceux que Dumbledore croisait dans les couloirs marchaient rapidement et silencieusement, la tête basse, le teint pâle.

Pire encore, et c'était sans doute ce qui affectait le plus Dumbledore, les forces du Mal gagnaient en puissance au sein même de l'école. De plus en plus d'élèves de Serpentard s'étaient approprié les idées de Voldemort et de ses partisans, multipliant ainsi les propos insultants à l'égard des Nés-Moldus et intimidant les élèves concernés, ce qui contribuait grandement à l'ambiance pesante qui régnait à Poudlard.

– Comment on est-on arrivés là, mon pauvre Fumseck ? s'interrogea Dumbledore. Comment ces mensonges et ces fantasmes de domination peuvent-ils contaminer à ce point les esprits de nos élèves ?

Il avait tourné et retourné ces questions dans sa tête d'innombrables fois, sans y trouver de réponse satisfaisante.

Désireux de retrouver un peu d'optimisme, Dumbledore fouilla dans les articles et en extirpa l'un de ceux qui étaient susceptibles de le reconforter.

Des milliers de Moldus épargnés : nos mystérieux agents doubles courent toujours, titrait l'article, qui était déjà vieux de quelques mois.

Après l'évacuation d'un pont et d'une école avant des attaques massives de Mangemorts, cette fois-ci, c'était un stade entier qui avait été évacué au cours d'un concert, à la demande d'une célèbre chanteuse moldue qui avait exigé de poursuivre le concert dans la forêt la plus proche. Le stade avait été attaqué quelques minutes à peine après avoir été déserté par les spectateurs perplexes, et à nouveau, la chanteuse moldue avait été retrouvée chez elle, dormant paisiblement, délestée d'une mèche de cheveux et sans aucun souvenir des événements. Dumbledore se souvint de la manière dont cette nouvelle avait diverti les élèves, et de leurs hypothèses farfelues concernant l'identité de ceux qui venaient de défier impunément Voldemort pour la troisième fois.

– Espérons que jamais personne ne vous attrape, soupira Dumbledore en s'adressant à ces mystérieux sauveteurs.

À côté de lui, Fumseck émit un roucoulement approuvateur et prit dans son bec un autre article porteur d'espoir, dont Dumbledore se saisit avec un sourire reconnaissant.

Lily Evans et James Potter : mais qui sont ces deux Préfets-en-Chef engagés et enthousiastes ? pouvait-on lire en haut de l'article.

Dumbledore ne put s'empêcher de le relire encore une fois : il ne se lassait pas de refaire l'inventaire des innombrables initiatives qu'avaient pris James et Lily au cours de l'année pour faire de l'école un véritable lieu de protection et de résistance. Tous les élèves avaient bénéficié d'un apprentissage renforcé des techniques magiques de défense et de secours ; un bureau d'entraide avait été ouvert pour les élèves qui avaient besoin de soutien ; les tables, les sols et les murs du château avaient été intégralement protégés des graffitis insultants qui y florissaient depuis le début de la guerre ; des réunions avaient été organisées sur la formation d'Auror, et les élèves étaient de plus en plus nombreux à vouloir s'y engager.

Avec amusement, Dumbledore repensa à la discussion animée qu'il avait eue un an plus tôt avec les autres professeurs, à la fin de l'année scolaire précédente, lorsqu'il avait fallu élire les deux futurs Préfets-en-Chef. Sans surprise, Lily avait fait l'unanimité ; en revanche, Dumbledore avait eu bien plus de mal à argumenter la candidature de James, qui, malgré une légère amélioration de son comportement, souffrait encore de sa réputation de fauteur de troubles.

Malgré la réticence des professeurs, Dumbledore avait maintenu son choix. Avec ses talents de joueur de Quidditch et sa bonne humeur permanente, James était l'un des élèves les plus appréciés de l'école. Il avait toujours tout fait pour protéger les Nés-Moldus des discriminations et des violences dont ils étaient menacés, et Dumbledore savait qu'il était le mieux placé pour fédérer les élèves autour de cette cause.

Et dès le début de l'année, les professeurs de Poudlard avaient été obligés d'admettre qu'ils avaient eu tort de douter de James. Cette marque de confiance avait provoqué chez lui une véritable prise de conscience, et son comportement avait changé de manière spectaculaire. Après un début d'année un peu tumultueux aux côtés de Lily, il avait réussi à se comporter en adulte et à trouver un terrain d'entente avec elle pour collaborer. Contre toute attente, il avait été de plus en plus fréquent de les voir discuter ensemble, d'abord avec sérieux et distance, puis avec une complicité de plus en plus évidente.

Perdu dans ses pensées, Dumbledore souriait, heureux d'avoir vu juste sur ce point-là. Il se remémora avec joie l'enthousiasme avec lequel James et Lily avaient investi leur rôle de Préfets-en-Chef, épaulés par leurs proches amis : Marlene pour Lily, et bien sûr Peter, Remus, et enfin Sirius...

Mais en pensant à Sirius, le regard de Dumbledore s'assombrit de nouveau. Certes, le jeune homme avait aidé James et Lily tout au long de l'année, et son engagement dans la lutte contre Voldemort ne faisait aucun doute ; mais Dumbledore avait espéré de lui autre chose, quelque chose qu'il était le seul à pouvoir accomplir – et qui ne s'était jamais produit.

Machinalement, Dumbledore se leva et marcha vers la Pensine, qui s'illumina à son approche. Il parcourut du regard les différents flacons remplis de souvenirs qui s'alignaient devant lui, trouva rapidement celui qui l'intéressait et le versa dans le récipient métallique gravé de runes.

Avant de se plonger dans la Pensine, Dumbledore prit quelques instants pour se concentrer intensément. Dans un mois, Sirius aurait terminé sa septième année et quitterait Poudlard pour toujours. S'il y avait encore quelque chose à lui dire pour le faire changer d'avis, c'était le moment de trouver quoi ; après, il serait trop tard.

Dumbledore hocha la tête, déterminé ; puis il se pencha en avant et plongea dans son propre souvenir.

La scène avait eu lieu un an plus tôt, dans son bureau, quelques jours après que Dumbledore ait demandé à James d'être le prochain Préfet-en-Chef. Dumbledore était installé dans son fauteuil confortable, et Sirius était assis sur la chaise qui lui faisait face. Autour d'eux, les instruments argentés bourdonnaient sur leurs étagères, et les directeurs de Poudlard sommeillaient dans leur tableau – sauf Phineas Nigellus Black, dont le portrait était soigneusement retourné. Quant à Fumseck, il se reposait sur son perchoir, tout en suivant Sirius du regard.

– Tu sais peut-être de quoi je souhaite te parler, disait Dumbledore.

Sirius regardait autour de lui, intimidé, visiblement peu habitué à être reçu sans ses trois amis.

– Euh, non... Pas du tout.

– Je pense que cette conversation sera nettement moins agréable que celle que j'ai eue avec James il y a quelques jours, prévint Dumbledore.

Il pencha légèrement la tête et attendit quelques secondes que Sirius émette une supposition, mais celle-ci ne vint pas.

– Dis-moi, Sirius... As-tu observé ton frère, ces temps-ci ?

À l'époque, Dumbledore avait été surpris par la réaction provoquée par cette simple question. Sirius s'était brusquement raidi, et s'était reculé sur sa chaise, comme si Dumbledore avait dit quelque chose de répugnant.

– Mon *frère* ? grimaça-t-il. Vous voulez dire... Regulus ?

– Il me semble que tu n'en as qu'un.

Sirius resta interdit, avec l'air de penser qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie.

– Je ne *l'observe* pas, dit-il finalement, sans parvenir à masquer son inconfort.

– Plusieurs professeurs s'inquiètent à son sujet, poursuivit Dumbledore, toujours calme. Il semble... préoccupé.

– Qui ne l'est pas, ces temps-ci ?

– Tu as raison, bien sûr. Et je ne m'inquièterais pas outre mesure s'il n'y avait pas ces étranges crises douloureuses, au niveau de son bras gauche, qui surviennent de temps à autre et l'obligent à sortir de classe...

Dumbledore laissa sa phrase en suspens, incitant Sirius à dire quelque chose.

– De mon point de vue, il ne semble pas aller si mal que ça, marmonna Sirius avec réticence. Il a toujours été bizarre, vous savez. Mes parents l'ont tellement couvé qu'il n'a jamais réussi à se faire des amis. Mais au contraire, cette année, les Serpentard lui tournent autour comme des mouches autour d'un steak...

– Tu l'as donc remarqué, toi aussi, nota Dumbledore avec amusement.

Sirius l'ignora.

– Honnêtement, professeur... Quand je le vois se pavaner avec tous ces fayots du club de Slug, j'ai du mal à le plaindre. Slughorn a l'air de l'adorer, il n'arrête pas de raconter partout que c'est l'élève le plus brillant qu'il ait jamais vu...

– Tu es bien renseigné, sourit à nouveau Dumbledore. En effet, je dois dire que ses résultats sont absolument stupéfiants... C'est à se demander s'il ne suit pas d'autres enseignements que ceux prodigués par l'école de Poudlard.

Sirius fronça les sourcils, visiblement agacé par ce sous-entendu.

– Je ne comprends pas ce que vous attendez de moi, professeur, dit-il sèchement.

– Rien de bien compliqué, à vrai dire. Je me demandais simplement si tu avais pu avoir écho de certaines choses le concernant.

– Vous pensez que mon petit frère est un Mangemort, c'est ça ?

– Disons que, parmi les élèves de Poudlard... Regulus ferait une cible parfaite pour Voldemort et ses partisans, tu ne crois pas ?

Sirius haussa les épaules. Il se tourna vers les vitraux sur lesquels crépitaient la pluie, et son regard se perdit dans le lointain.

– Sans doute, murmura-t-il. Mais... Je suis désolé, professeur, je ne sais rien de tout cela. Même lorsque j'habitais encore chez moi, personne ne me disait rien.

– Ah, dit Dumbledore. Je me demandais tout de même si cela n'avait pas un rapport avec la manière dont tu étais revenu sur tes pas pour regagner le champ de bataille, lors de l'attaque du pensionnat Wimbley...

– Aucun, soutint Sirius.

Il avait réagi un peu trop vivement pour quelqu'un qui disait la vérité. Dumbledore continuait de l'observer, dubitatif.

– Si je pouvais le dénoncer, je le ferais, appuya Sirius. Et je ne serais pas étonné s'il en était devenu un. Mais je ne sais rien. Et je ne veux surtout pas m'en mêler.

– Oui, j'imagine, dit doucement Dumbledore.

– Si je peux me permettre, c'est plutôt avec mes parents que vous devriez parler de tout cela, fit remarquer Sirius dans l'espoir d'écourter la discussion.

– C'est ce que j'ai voulu faire, dans un premier temps... Mais ils n'ont pas daigné répondre à mes sollicitations. J'ai tenté de leur rendre visite comme je le fais parfois avec d'autres familles, mais tu es bien placé pour savoir que votre maison est protégée par de nombreux sortilèges...

De façon presque imperceptible, Sirius frissonna de dégoût à l'évocation de son ancien lieu de vie.

– Évidemment, soupira-t-il. Où avais-je la tête ? Mes parents vous détestent. Ils disent que vous êtes le pire directeur que Poudlard ait jamais eu. Et ils ne seraient pas mécontents que Regulus devienne un Mangemort, si c'est ce que vous vouliez savoir.

– Je te remercie pour toutes ces informations, sourit Dumbledore. Cela explique leur silence... Et cela explique également pourquoi je me tourne vers *toi*, Sirius.

– Je ne sais rien de plus, répéta Sirius avec impatience.

Il regarda en direction de la porte de sortie, mais Dumbledore n'avait pas l'intention de s'arrêter là.

– Il y a autre chose que j'aimerais te demander, dit-il encore plus doucement. Quelque chose de plus délicat.

Dumbledore marqua une pause, craignant que Sirius ne se mette en colère.

– Tu sais, Sirius... Malgré les apparences, j'ai la conviction que Regulus se sent très seul, ces temps-ci.

– Et que voulez-vous que j'y fasse ?

Dumbledore inclina légèrement la tête pour regarder Sirius par-dessus ses lunettes en demi-lune.

– Je pense que tu pourrais y remédier, dit-il. Je pense que tu pourrais éventuellement aller lui parler.

– Je vous demande pardon ?

– Si tu en avais l'envie et le courage, bien sûr.

– Le *courage* ? s'indigna Sirius. Tout le monde sait très bien que nous ne nous entendons pas ! Pourquoi n'allez-vous pas lui parler vous-même ?

– Oh, je l'ai reçu plusieurs fois dans ce bureau pour lui proposer mon aide, mais il m'a assuré qu'il n'avait jamais eu l'intention de rejoindre les Mangemorts – ce dont je doute très fortement. J'ai tenté de requérir l'aide du professeur Slughorn, mais ce dernier refuse catégoriquement de questionner ses élèves favoris sur leurs ambitions concernant la guerre. Quant aux amis de ton frère, je dois avouer qu'ils ne m'inspirent pas vraiment confiance.

Sirius resta silencieux. Il semblait stupéfait par le culot de Dumbledore.

– Êtes-vous en froid à ce point ? insista le directeur. Je comprendrais que tu en veuilles à tes parents, mais... ton frère est encore jeune. Pour lui, il n'est peut-être pas trop tard. Et toi qui as eu la force de te détourner de tout ça... Je pensais que tu pourrais lui montrer le chemin.

Le compliment de Dumbledore n'eut aucun effet sur Sirius. Au contraire, il se raidit encore davantage.

– Je n'ai rien à lui dire, déclara-t-il. Je ne fais plus partie de cette famille et je ne veux plus jamais avoir affaire à eux. Je ne peux pas aider Regulus ; et de toute manière, s'il est bel et bien devenu un Mangemort, c'est dommage pour lui, mais il ne peut s'en prendre qu'à lui-même.

Une ombre de déception passa dans les yeux bleus de Dumbledore.

– Je peux partir, maintenant ? demanda Sirius avec une agressivité mal contenue.

– Réfléchis-y, Sirius. Je ne peux pas t'y obliger, bien sûr, mais... Je ne pense pas que Regulus te repousserait.

– Vous n'en savez rien, rétorqua Sirius. Rien du tout ! Regulus sait parfaitement ce qu'il fait. Et d'ailleurs, il est sans doute ravi d'être débarrassé de moi : cela fait de lui l'héritier de notre famille. Il ne pouvait pas rêver mieux, je vous assure.

– C'est vraiment ce que tu crois ?

Sirius secoua la tête, exaspéré.

– J'avoue que je ne vous comprends pas, professeur. Je pensais que vous me souteniez face à mes parents.

– C'est le cas.

– Il y a quelques jours, vous demandiez à James de rester à Poudlard pour organiser la résistance... Et maintenant, vous voulez que j'aille pactiser avec l'ennemi ?

– Dans l'espoir d'en faire un ami, précisa Dumbledore.

– Cela n'arrivera pas, décréta Sirius. Cela n'arrivera jamais.

– Tu sais, Sirius... Parfois, faire partie de la résistance implique de mettre sa fierté de côté.

Sirius serra les poings. La colère qui frémissait en lui venait de se mettre à bouillir.

– Penses-y, conclut Dumbledore, qui avait senti que Sirius était sur le point d'exploser. Bien, j'ai déjà trop abusé de ton temps précieux... Je te remercie d'avoir accepté de discuter de tout cela, Sirius. Je te laisse rejoindre tes amis.

Dumbledore fit un geste de la main et la porte du bureau s'ouvrit enfin. Sirius se leva comme un ressort et sortit en claquant violemment la porte derrière lui.

Puis Dumbledore se redressa, quittant le domaine des souvenirs pour rejoindre celui de la réalité. Pendant de longues minutes, il resta debout près de la Pensine, plongé dans une réflexion intense.

Évidemment, il ne pouvait pas en vouloir à Sirius d'avoir réagi ainsi. Il aurait été injuste de lui faire le moindre reproche, alors même qu'il s'était détourné de sa famille et de ses idées ignobles avec un courage admirable. Dumbledore aurait simplement aimé que Sirius puisse considérer son frère de manière plus nuancée – mais la nuance n'avait jamais été le point fort de Sirius, avec toutes les qualités et les défauts que cela impliquait.

Dumbledore avait beau retourner le problème dans tous les sens, il n'y voyait aucune issue. Après cet échange avec Sirius, il avait de nouveau tenté de convaincre Slughorn d'enquêter sur le sujet, mais le professeur de Potions avait balayé sa demande d'un revers de la main, l'accusant de se faire des idées et de soupçonner abusivement un élève au comportement irréprochable.

Et depuis, la situation n'avait pas évolué d'un pouce. Regulus semblait toujours aussi préoccupé, renfermé et anxieux, et encore

davantage à l'approche des vacances, ce qui confortait les soupçons de Dumbledore sur la nature de ses activités extrascolaires ; mais malgré ces nombreuses tentatives, personne n'était parvenu à briser le mur de silence et de solitude qui entourait le jeune garçon.

Dumbledore n'arrivait pas à se résoudre à abandonner, et la situation était d'autant plus frustrante que le dilemme intérieur de Regulus était absolument flagrant. Contrairement à d'autres élèves de Serpentard, Dumbledore sentait qu'il était encore temps de le détourner de cette voie tragique. Il ne pouvait pas admettre qu'il avait définitivement échoué, et que par sa faute, l'un des élèves les plus brillants de l'école – si ce n'était *le* plus brillant – allait tomber aux mains des Mangemorts, sans qu'il puisse faire quoique ce soit pour l'en empêcher.

Fumseck le tira de ses sombres pensées en chantant quelques notes mélodieuses, anormalement enthousiastes. Dumbledore se retourna et constata que son phénix s'était perché sur le rebord de la fenêtre de son bureau, et regardait au-dehors, où brillait une puissante lueur argentée. Le directeur s'approcha, intrigué ; une fois près de la fenêtre, il plissa les yeux pour distinguer l'origine de cette clarté qui inondait le domaine de Poudlard – et lorsqu'il comprit de quoi il s'agissait, il oublia pendant quelques instants tout ce qui le tourmentait.

– Décidément, mes élèves me surprendront toujours, dit-il avec un sourire malicieux.

★★★

Par un hasard étrange, au moment où Dumbledore se remémorait cette entrevue houleuse, Sirius rêvait justement de Regulus.

Il était profondément endormi, affalé sur son lit, la joue écrasée sur son oreiller. Son dos se soulevait avec régularité et ses cils tressaillaient de temps à autre. Autour de lui, la chambre qu'il partageait avec ses trois meilleurs amis était envahie par un désordre indescriptible composé de vêtements froissés, de parchemins tachés et d'emballages de confiseries de chez Honeydukes. Au pied du lit de Sirius, son sac était ouvert, laissant échapper quelques grimoires maltraités et un parchemin vierge anormalement soigné – la Carte du Maraudeur.

Il s'était assoupi avant l'heure du dîner, éreinté : depuis que les Détraqueurs avaient encerclé le château, ses nuits étaient sans cesse

interrompues par des cauchemars à propos de sa famille, l'empêchant ainsi de se reposer.

En l'occurrence, il rêvait de quelque chose qui avait déjà eu lieu, environ un an auparavant, à peine quelques jours après sa discussion particulièrement désagréable avec Dumbledore. Les mois qui avaient passé n'avaient rien altéré de son souvenir, et celui-ci était si vif que tous les détails lui étaient restés en mémoire : tout ce qu'il avait observé, entendu, jusqu'à la moindre pensée qui l'avait traversé.

Et, sans doute à cause des Détraqueurs qui rôdaient autour du château, il avait l'impression saisissante de revivre la scène comme pour la première fois.

Il faisait nuit ; Sirius et Regulus se trouvaient tous les deux au bord du Lac Noir, sous une pluie battante. Regulus regardait derrière son épaule pour s'assurer qu'il était seul, sans voir que son grand frère se trouvait juste derrière lui, caché sous la Cape d'Invisibilité de James. Sirius était si proche qu'il aurait pu le toucher, et son cœur battait si fort qu'il se demandait par quel miracle Regulus ne l'entendait pas.

Sans imaginer une seule seconde qu'il était ainsi épié, Regulus leva sa baguette et traça autour d'eux un large cercle qui les masquait aux yeux des habitants du château et les isolait de tous les sons qui leur parvenaient de l'extérieur. Puis il s'accroupit, se pencha au-dessus de l'eau, et étendit sa main au-dessus de la surface du lac, qui devint lisse comme un miroir, comme si la pluie avait subitement cessé d'y tomber.

L'espace d'un instant, Sirius se surprit à être vexé de ne pas connaître tous ces sortilèges ; mais ce sentiment fut balayé par la haine indescriptible qui l'envahit lorsqu'il vit un visage familier apparaître juste en-dessous de la surface de l'eau, à l'endroit où aurait dû se trouver le reflet de Regulus.

– Je t'attendais, dit l'image d'Orion Black avec froideur.

Grâce aux sortilèges soignés de Regulus, le visage et la voix nasillarde de leur père étaient parfaitement nets. Sirius devina qu'il se trouvait au 12, square Grimmaurd, et était également penché sur un récipient rempli d'eau.

– J'ai été retenu, répondit Regulus sur le même ton.

– Comment vas-tu ?

– Bien, répondit Regulus, probablement lucide sur le fait que son père n'accordait aucune importance à sa réponse.

– L'été approche, fit remarquer Orion. Tu sais ce que cela signifie. Regulus pâlit encore davantage, si c'était possible.

– Oui... Oui.

– As-tu lu tous les ouvrages que je t'ai envoyé ?

– Je les ai finis la semaine dernière, répondit Regulus, laconique.

– C'est bien, c'est bien.

– C'est pour me demander ça que tu m'as fait venir ici ?

– Non, pas du tout. C'est à cause de Carla Goyle. Tu sais, la femme de cet imbécile d'Edgar, la belle-fille de Vera et Fergus...

– Je sais qui est Carla Goyle, Papa.

– Eh bien voilà : elle ne cesse de répéter à qui veut l'entendre que tu es de mèche avec Vera ! Elle prétend même que tu lui envoies des lettres ! Elle en aurait trouvé une, en fouillant dans sa chambre...

Regulus fronça les sourcils, visiblement contrarié.

– Carla fouille les affaires de Vera ? demanda-t-il, à la fois inquiet et indigné. Elle n'a pas le droit !

– Évidemment qu'elle en a le droit ! Je te signale que Vera est soupçonnée d'avoir assassiné Piscus Crabbe, d'avoir tenté de faire échouer l'attaque du pensionnat Wimbley, et certains l'accusent même d'orchestrer ces mystérieuses évacuations de Moldus avant les attaques des Mangemorts ! Si le Seigneur des Ténèbres ne l'a pas encore tuée, c'est parce que les Collinards la protègent, mais cela ne va pas durer...

Avec un pincement au cœur, Sirius repensa à la grande dame aux vêtements colorés qui rendait régulièrement visite à sa tante Druella, lorsque celle-ci était encore en vie. À l'époque, il lui arrivait de guetter sa venue pendant des heures, impatient de voir Kreattur et sa mère froncer le nez, d'entendre sa maison résonner d'éclats de rire et se remplir des odeurs alléchantes de ses fantastiques recettes de cuisine.

– C'est faux, affirma Regulus. Vera est de notre côté ! Vous ne pouvez pas vous débarrasser d'elle à cause de simples soupçons !

– Alors, ce qu'on dit est vrai ? siffla Orion. Tu es en contact avec elle ?

– Vera s'est occupée de ma blessure pendant des mois, l'année dernière, protesta Regulus. Elle m'a rendu visite tous les jours ! C'est

normal que je prenne de ses nouvelles ! Je m'inquiétais justement de ne pas recevoir de réponse...

– Tu as donc été assez idiot pour faire ça, cracha Orion. Bon sang, tu seras bientôt un Mangemort, mon fils ! As-tu seulement conscience de ce que cela implique ?

Sous sa Cape d'Invisibilité gorgée d'eau de pluie, Sirius tressaillit et son cœur repartit au galop.

C'était donc vrai. Son frère allait devenir un Mangemort. Il s'en doutait, bien évidemment, mais en entendant son père parler machinalement de cet horrible projet, Sirius fut saisi de nausées.

– De quoi lui as-tu parlé ? J'espère que ces lettres ne contiennent rien de compromettant...

– Rien du tout, je t'assure ! Je n'ai fait que lui parler de Poudlard et de l'évolution de ma blessure...

– C'est déjà trop, grogna Orion. Ne t'avais-je pas demandé de te montrer irréprochable ?

– Je ne recommencerai pas, c'est promis, capitula Regulus. Comment va Maman ?

– Mal, justement, répliqua Orion avec colère, comme si Regulus en était responsable. Tu sais bien, depuis que Sirius est parti... Elle est plus en colère que jamais. Et pour arranger le tout, les Malefoy s'évertuent à nous tenir à l'écart de tout ce qu'il se passe au sein des Mangemorts ! Tu es donc notre seul espoir de nous sortir de là... Ce qui est loin de me rassurer, je l'avoue.

– Je réussirai, promit aussitôt Regulus. Je ferai le nécessaire pour démentir les accusations de Carla Goyle, et pour être à la hauteur de ce que le Seigneur des Ténèbres attend de moi. Vous n'aurez plus à souffrir de tout ça, je vous le promets.

Il avait parlé mécaniquement, comme s'il récitait un texte appris par cœur.

– Tant mieux. Regulus... J'espère que tu ne m'en veux pas d'être parfois dur avec toi. Je suis fier de tous les progrès que tu as accompli, mais j'ai parfois le sentiment que tes convictions faiblissent... Et je ne voudrais pas décevoir le Seigneur des Ténèbres à nouveau.

– Mes convictions ne faiblissent pas, affirma Regulus avec fermeté. Au contraire, elles sont plus fortes que jamais.

– C'est bien, c'est bien. Mon fils, je dois te laisser... J'ai beaucoup à faire. À l'avenir, n'envoie de lettre à personne, à moins de m'avoir demandé la permission auparavant. C'est compris ?

– Entendu... Tu embrasses Maman pour moi ?

Il n'obtint aucune réponse. Le visage d'Orion avait déjà disparu, brouillé par la pluie battante qui tombait à nouveau sur la surface du lac.

Les épaules de Regulus s'affaissèrent et il poussa un long soupir. Il ne semblait pas remarquer que sa cape traînait dans la boue, que la pluie détrempait ses cheveux noirs, gouttait dans sa nuque et sur ses joues pâles. Il restait immobile, accroupi, ses yeux gris flottant vers le fond du lac, comme si les réponses à toutes ses questions allaient en émerger. Son assurance s'était évaporée en même temps que le reflet de son père, et il semblait complètement déboussolé. À deux pas de lui, sous sa cape gorgée d'eau glacée, Sirius serrait les dents pour les empêcher de claquer. Il était révolté par tout ce qu'il venait d'entendre, et les paroles de Dumbledore résonnaient en lui, lancinantes : *J'ai la conviction que Regulus se sent très seul, ces temps-ci.*

À ce moment-là, Sirius fut tenté de retirer la Cape d'Invisibilité. Pour quoi faire ? Il ne savait pas vraiment. Pour faire peur à son frère, pour lui montrer qu'il avait réussi à l'espionner à son insu ? Pour lui crier dessus comme il l'avait fait au pensionnat Wimbley, et comme il brûlait de le faire à présent ? Lui hurler que Bellatrix, les Mangemorts, leurs parents, tous ces adultes étaient des monstres qui le manipulaient, qu'il ne fallait pas les écouter ? Lui dire autre chose – mais quoi donc ?

Il s'efforça d'imaginer la scène à toute vitesse. La surprise, d'abord, puis cette expression apeurée et peinée sur le visage de Regulus, si familière, si exaspérante. Sa colère, peut-être. Sirius ne pouvait pas imaginer une seule seconde que Regulus serait heureux de le voir, qu'il aimerait se confier à lui.

Que pourraient-ils bien se dire ? Avaient-ils jamais discuté ensemble, échangé la moindre parole qui ne soit pas imprégnée de ressentiment et de jalousie ? Et d'ailleurs, au nom de quoi le feraient-ils ? De leur passé commun, de leur ressemblance physique, de leurs liens du sang ? C'étaient autant de choses que Sirius maudissait de tout son être et avait toujours voulu voir disparaître.

Les poings de Sirius se serraient et se desserraient autour de la Cape d'Invisibilité, incapables de se résoudre à la retirer. Il n'avait toujours pas pris de décision quand Regulus retira un de ses gants et remonta pensivement la manche de sa veste.

C'est là que Sirius la vit.

La Marque des Ténèbres était dessinée sur l'avant-bras de son frère, boursouflée, déformée, hideuse. Regulus l'effleurait du bout des doigts en grimaçant de douleur. En voyant ce symbole et en pensant à tout ce qu'il représentait, en mesurant soudain la profondeur du gouffre qui se trouvait entre son frère et lui, Sirius fut saisi de vertige.

Je ne pense pas que Regulus te repousserait, avait dit Dumbledore.

Mais Dumbledore se trompait. Ils seraient tous les deux incapables de surmonter leur rivalité, leur dégoût pour les opinions de l'autre. Non, décidément, Sirius n'était pas la bonne personne pour aider Regulus. Depuis bien trop longtemps, le garçon qui se trouvait là, sous ses yeux, n'était qu'un inconnu. Tous les deux ne pourraient jamais se comprendre, et Sirius ne pouvait rien faire pour lui.

Tout en verrouillant intérieurement toutes ces certitudes, Sirius se détourna silencieusement et s'éloigna dans l'obscurité. Et plus il s'éloignait de son frère, plus il avait l'impression de tomber, tomber...

– Sirius ! Hé, Sirius !

Sirius se réveilla en sursaut. Il mit quelques instants à réaliser qu'il ne se trouvait pas au bord du lac, mais dans son dortoir, et que la personne qui le tenait par l'épaule n'était pas son frère, mais son ami Remus.

– Désolé, s'excusa ce dernier. J'avais l'impression que... Que tu avais du mal à respirer.

Sirius cligna des yeux, un peu hébété, et revint progressivement dans la réalité.

Le souvenir qu'il venait de revivre avait eu lieu un an plus tôt, et la conversation écoeurante qu'il avait surprise ce soir-là n'avait fait que confirmer tout ce qu'il pensait déjà : ses parents étaient profondément détestables, ils se servaient de Regulus comme d'une marionnette, et ce dernier était trop idiot pour s'en rendre compte – ou trop lâche pour protester. Mais malgré la colère et l'exaspération que cela engendrait, Sirius avait décidé qu'il n'y pouvait rien. Il avait pris la ferme résolution de ne plus jamais s'en mêler, et de tenter d'oublier

son frère pour se consacrer à ceux qu'il considérait désormais comme sa vraie famille – James, Remus et Peter.

Depuis, la situation n'avait pas changé : Sirius continuait d'ignorer son frère, comme il le faisait depuis le début de leur scolarité. Dans des moments d'égarement, il lui arrivait parfois de l'observer en douce, sans parvenir à savoir s'il avait bel et bien intégré les Mangemorts ou non. Remus, James et Peter faisaient semblant d'ignorer l'existence de Regulus, même si son comportement étrange n'échappait à personne.

Sirius s'appuya sur son coude et regarda autour de lui : il n'avait aucune idée de l'heure qu'il était, mais Remus et Peter étaient encore en uniforme, et James était absent.

– On vient de revenir de la bibliothèque, l'informa Remus.

Sirius hocha la tête et se redressa pour s'asseoir sur le bord de son lit. Il était trempé de sueur et tremblait comme une feuille.

– Qu'est-ce qu'il fait froid, marmonna-t-il.

Remus s'assit à côté de lui, lui tendit une couverture et entreprit de lui frictionner le dos.

– Oui, c'est affreux, acquiesça-t-il. Même les professeurs n'arrivent pas à chasser tous ces Détraqueurs... Et leur présence est en train de gâcher nos derniers moments à Poudlard.

À ces mots, un silence pesant s'installa, et Sirius se sentit envahi par une douloureuse bouffée de nostalgie. Il ne leur restait plus qu'un mois avant de quitter Poudlard définitivement. Plus que trente jours avant la fin du monde, de *leur* monde. Il balaya du regard le dortoir qui avait bercé les sept dernières années de sa vie, et sentit son cœur se serrer. Tout cela – eux quatre, leurs plaisanteries incessantes, leurs escapades nocturnes sous leur forme animale, la Carte du Maraudeur – cela allait donc prendre fin. Bientôt, la guerre allait les engloutir, les séparer, peut-être pour toujours.

En regardant Remus et Peter, il devina qu'ils pensaient exactement à la même chose que lui, mais personne ne pensa à l'exprimer à voix haute.

– Où est James ? demanda Sirius pour faire diversion.

– Je ne l'ai pas vu depuis un long moment...

– Il est sûrement avec Lily, gloussa Peter. Vous croyez qu'il va enfin réussir à l'embrasser ?

Sirius l'ignora. La présence des Détraqueurs le rendait plus irritable qu'à l'accoutumée, et il n'avait plus l'énergie de réagir aux remarques puériles de Peter.

Il se demanda si ses amis se doutaient de quoi – de *qui* – il avait rêvé. Si James avait été là, il l'aurait deviné immédiatement, car comme il le disait si bien, Regulus était la seule personne qui avait le pouvoir de le mettre dans cet état...

– Tiens, dit Remus en lui tendant un carré de chocolat.

– Merci, soupira Sirius.

Il fit fondre le chocolat dans sa bouche, et se sentit un peu mieux.

– Encore, l'encouragea Remus en lui tendant un autre morceau.

Sirius parvint enfin à sourire et mangea deux autres carrés.

– C'est encore mieux qu'un Patronus, dit-il avec reconnaissance.

– Prends-en autant que tu le souhaites, recommanda Remus en lui mettant la tablette entre les mains.

Face à eux, Peter se dressa d'un bond, les faisant sursauter tous les deux.

– Quoi, encore ? s'agaça Sirius.

– Regardez ! insista Peter. Dehors !

Ils se tournèrent vers la fenêtre et constatèrent que l'obscurité totale qui y régnait quelques instants plus tôt avait été balayée par une puissante lumière argentée. Ils se levèrent d'un bond et s'approchèrent de leur fenêtre, mais ce qui était à l'origine de cette clarté éblouissante était caché par une tourelle du château.

– Allons voir ! décida Remus en se dirigeant vers la porte.

Sirius mit ses chaussures à toute vitesse et s'élança à sa suite. Ils coururent dans les couloirs, jusqu'à arriver sur l'un des balcons de Poudlard qui donnait sur le lac. Là, ils constatèrent que les Détraqueurs avaient complètement disparu, ainsi que la brume glaciale qui les accompagnait. L'air s'était brusquement radouci, et pour la première fois depuis des jours, ils pouvaient admirer l'ensemble du domaine de Poudlard : les collines verdoyantes, le Saule Cogneur, la cabane de Hagrid, la Forêt Interdite, l'immense lac qui brillait comme une grosse opale.

– Comme c'est beau, s'émerveilla Remus.

– Plus beau que jamais, approuva Sirius.

Une brise légère soufflait, ébouriffant leurs cheveux, retournant leurs cravates mal nouées. Sirius inspira l'air du soir à plein poumons, soulagé d'être débarrassé du poids qu'il avait sur la poitrine depuis plusieurs jours. Avec le sentiment d'être de plus en plus léger, il se pencha en avant et plissa les yeux pour mieux distinguer l'origine de cette clarté éblouissante, qui se trouvait au-dessus de la surface du lac et le faisait étinceler de mille feux.

Lorsqu'il comprit de quoi il s'agissait, toutes ses pensées désagréables s'envolèrent complètement et il éclata de rire.

– James ! s'exclama Remus, qui avait compris en même temps que lui.

– C'est un génie, s'extasia Sirius, un grand sourire aux lèvres.

★★★

Une heure plus tôt, James et Lily étaient en train de discuter tous les deux sur le banc où ils avaient l'habitude de se retrouver pour échanger sur leurs projets de Préfets-en-Chef.

– Je n'en peux plus, râlait Lily à propos des Détraqueurs. Je donnerais tout pour aller me promener tranquillement dans le parc, pour repousser cette atmosphère oppressante et redonner un peu de légèreté aux élèves. Je sais que les professeurs font de leur mieux, avec leurs Patronus, mais ils sont épuisés, eux aussi...

James acquiesça, songeur, tout en observant Lily à la dérobée. Depuis quelques jours, il ne cessait de penser à la manière dont leur relation avait évolué au cours de l'année.

L'été précédent, ses trois amis avaient enfin réussi à le convaincre qu'il fallait impérativement changer de comportement s'il voulait coopérer avec Lily. Finies les crâneries puériles et les plaisanteries douteuses : en temps de guerre, ce comportement tapageur et arrogant n'était plus acceptable. Il fallait être digne de la confiance que Dumbledore lui accordait, et bannir toutes ses mauvaises habitudes.

James s'y était préparé tout l'été : cette septième année était aussi la dernière qu'il passerait à Poudlard, et il se devait d'être exemplaire. Avec la guerre, il était impossible de prédire ce qui se passerait une fois leur scolarité terminée : tout ce qu'il allait faire pendant cette année serait peut-être la dernière empreinte qu'il laisserait dans ce monde. Et

l'idée de perdre Lily pour de bon, sans avoir rien essayé d'autre que ces fanfaronnades idiotes et ces déclarations minables lui était soudain apparu comme un immense gâchis.

Dès la rentrée, James avait donc fait de son mieux pour se comporter en adulte. Il avait cessé de se moquer des autres élèves, de se faire remarquer à tout prix, et malgré l'attirance qu'il continuait de ressentir pour Lily, il avait mis fin à ses tentatives de séduction pour se concentrer sur les tâches difficiles qu'ils avaient à réaliser ensemble.

Lily, elle, n'avait fait aucun effort pour cacher son aversion pour James. Elle s'était d'abord montrée froide et distante, parfois acerbe ; puis, voyant que James avait cessé de se comporter comme un goujat et qu'il avait même de bonnes idées pour l'école, elle avait fini par baisser la garde et par apprécier son investissement dans son nouveau rôle de Préfet-en-Chef.

Peu à peu, à force de se côtoyer, ils avaient commencé à parler de la guerre, de leurs familles, puis d'eux-mêmes et de la manière dont ils voyaient le monde. Ainsi, James apprit que Lily avait longtemps nourri un certain ressentiment à l'égard du monde magique pour l'avoir séparée de ses proches et pour l'avoir forcée à évoluer entre deux univers qui ne communiquaient pas. Et Lily découvrit que James et ses parents avaient toujours côtoyé leurs voisins moldus, aussi naturellement qu'ils n'avaient côtoyé des sorciers ; qu'ils étaient abonnés aux journaux moldus au même titre que *La Gazette du Sorcier*, et qu'ils les trouvaient bien plus intéressants et plus complets ; et que, de ce fait, ils en savaient davantage à propos des Moldus que la plupart de leurs homologues sorciers.

James et Lily découvrirent petit à petit qu'ils étaient d'accord sur beaucoup de choses. Pour eux, la possession de pouvoirs magiques était une grande chance, qui impliquait donc une forte responsabilité, mais n'était en aucun cas un gage de supériorité ; les Moldus n'avaient pas besoin des sorciers pour vivre, comme les prétendaient les partisans de Voldemort ; avoir peur d'un nom était ridicule ; etc., etc.

Quelques jours plus tôt, ils avaient eu une longue discussion à propos du comportement que James avait eu les années précédentes, des raisons qui l'avaient motivé à changer, et il en avait profité pour présenter ses excuses à Lily en bonne et due forme.

Tu sais, je crois que le nouveau James me plaît, avait conclu Lily d'un air détaché. *Et j'ai bien envie de lui laisser une chance.*

Puis elle lui avait donné une petite tape sur le genou et était partie à grands pas ; et James était resté planté là, stupéfait.

Que diable avait-elle voulu dire ? Parlait-elle d'amitié, ou de quelque chose de plus... engageant ? Même après l'aide de Remus, Sirius et Peter, James n'avait pas réussi à répondre à ces impitoyables questionnements.

Et alors que Lily se plaignait des Détraqueurs, il mourait d'envie de lui proposer quelque chose, mais il craignait qu'elle trouve cela déplacé.

Tant pis, pensa-t-il en se jetant à l'eau.

– Euh, je... Je connais peut-être un moyen, dit James.

– Pardon ?

– J'ai une idée... Qui pourrait nous permettre de nous balader un peu.

Lily plissa les yeux, intriguée.

– Nous balader ? Dumbledore a dit que c'était trop dangereux, et Rusard patrouille sans cesse autour du château pour nous empêcher d'en sortir...

– Rusard n'est pas un problème, assura James. Je connais un moyen d'être discret.

– Il est hors de question d'enfreindre le règlement, James. Nous sommes les Préfets-en-Chefs !

– Justement, protesta-t-il avec vigueur. Avec tout ce que nous faisons pour cette école, nous avons bien le droit de nous détendre un peu...

– Que diraient les autres élèves, à ton avis ? Et les professeurs ? Tout le monde serait furieux de voir que nous avons trahi leur confiance.

– Bon, bon... Comme tu voudras. Mais si tu changes d'avis... Sache que la petite promenade que je te propose ne comporte aucun risque.

Lily eut une moue désapprobatrice, puis essaya de penser à autre chose, mais James avait piqué sa curiosité. Elle commençait à connaître l'étendue de ses talents en matière de magie : s'il y avait bien un seul élève capable de déjouer l'étroite surveillance de Rusard, c'était certainement lui.

Elle se mit à l'observer à son tour : il faisait mine d'être absorbé dans les notes de son dernier cours. Après un an à le côtoyer, Lily savait pertinemment qu'il n'en était rien : premièrement, il ne prenait jamais de notes – le parchemin qu'il tenait appartenait sans doute à quelqu'un d'autre – et deuxièmement, il était suffisamment brillant pour ne jamais avoir besoin de réviser quoique ce soit.

Oh, et puis zut, pensa Lily. La tentation de se promener était bien trop forte. Ou plutôt : la tentation de se promener *avec James* était bien trop forte.

– Dis, à propos de cette petite promenade...

– Attends une seconde, la coupa James en parcourant rapidement des yeux le bas de son parchemin. Voilà, j'ai terminé... Je t'écoute. Tu disais ?

Lily leva les yeux au ciel.

– Tu es incorrigible, soupira-t-elle. Je sais très bien que ce parchemin appartient à Remus.

– Perdu ! Il est à Peter... Je suis en train de corriger son dernier devoir de Métamorphose. Et crois-moi, ce n'est pas une mince affaire.

James lui adressa un sourire radieux. Lily devait bien l'avouer, il était loin d'être repoussant. Le mot *attirant* convenait bien mieux. Surtout depuis qu'ils avaient eu cette longue discussion, quelques jours plus tôt...

– Alors ?

– Non, je me demandais simplement... Cette petite promenade... Après tout, nous l'avons bien mérité. Non ?

Le sourire de James s'élargit encore davantage, si c'était possible.

– Suis-moi, dit-il en se levant, frétilant d'excitation. Je vais te montrer.

Il l'entraîna jusqu'à une salle de cours déserte. Là, il s'agenouilla pour fouiller dans son sac et en extirpa un morceau de tissu soyeux et argenté, d'aspect très fluide.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Lily en regardant le tissu et la manière fascinante qu'il avait de refléter la lumière.

James se redressa, et, en voyant Lily se tenir debout devant lui, sans éprouver la moindre gêne ni la moindre méfiance, il réalisa que ses efforts déployés depuis le début de l'année avaient été amplement récompensés. Il n'avait plus besoin de plaire à tout le monde : il se

sentait en paix avec lui-même, fier du chemin parcouru et, plus important encore, il se sentait digne de Lily.

– James ? Tu m'entends ?

– Euh... Oui, pardon... C'est une Cape d'Invisibilité. C'est mon père qui me l'a donnée... C'est un très vieil objet.

– Une Cape d'Invisibilité, répéta Lily, fascinée. Elle est sublime !

Lily passa sa main dans le tissu, et sursauta quand celle-ci devint translucide. Puis elle mit la Cape sur ses épaules, et constata avec émerveillement que son corps avait totalement disparu.

– C'est incroyable, murmura-t-elle. Tu as raison, Rusard n'a aucune chance de nous repérer... Alors, on y va ?

James se dandina d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

– C'est comme tu veux, dit-il. Je... Je serais ravi de t'accompagner, mais si jamais tu préfères y aller avec Marlene... Je pourrais vous la prêter, et...

– Ne dis pas de bêtises, le coupa Lily. C'est ta Cape, après tout... Allez, viens !

James se glissa sous la Cape et ainsi, côte à côte, épaule contre épaule, ils sortirent de la salle de cours, cheminèrent dans les couloirs et sortirent dans le parc, tous les deux ravis. L'après-midi touchait à sa fin, mais la nuit avait déjà commencé à tomber ; et avec la brume glaciale qui entourait le domaine, on n'y voyait pas grand-chose.

– C'est incroyable, murmura Lily en admirant le paysage à travers la cape. Je comprends maintenant comment vous arriviez à faire toutes ces plaisanteries sans jamais vous faire attraper...

Elle embrassa du regard la silhouette du château qui se découpait dans le ciel, puis celle du Saule Cogneur et la surface obscure du Lac Noir qui se perdait dans la brume.

– Allons près du lac, décida-t-elle. Ah, ça fait du bien de respirer un peu ! Je n'en pouvais plus d'être cloîtrée à l'intérieur du château.

James ne répondit rien : il était trop heureux pour parler. Et la situation ne s'arrangea pas pendant qu'ils descendaient la pente boueuse, puisque Lily s'agrippa à son bras pour ne pas tomber et y resta cramponnée jusqu'à ce qu'ils atteignent la berge du lac. Là, abrités des regards par un énorme bloc de pierre, ils se débarrassèrent de la Cape, mais Lily resta suspendue au bras de James.

– Il fait de plus en plus froid, fit-elle remarquer en scrutant la brume épaisse qui s'enroulait autour d'eux. On s'approche des limites du domaine... Ces maudits Détraqueurs doivent être nombreux.

Et en effet, James ressentait nettement leur présence. Une boule d'angoisse et de tristesse essayait de se former au creux de son estomac ; mais heureusement, la main de Lily serrée autour de son bras l'en empêchait.

– Regarde ! dit-elle en lui montrant le ciel.

James leva les yeux et fut saisi à son tour par un spectacle d'une grande beauté. Au-dessus du lac, une trouée argentée venait de s'ouvrir dans la brume formée par les Détraqueurs, éclairant d'une puissante lueur leurs silhouettes macabres. À l'origine de ce faisceau de lumière, un grand oiseau argenté virevoltait gracieusement dans les airs, repoussant momentanément les Détraqueurs qui se trouvaient sur son passage.

– Un Patronus, murmura James, émerveillé.

– C'est un phénix, reconnut Lily. Ce doit être celui de Dumbledore... C'est la première fois que je vois un Patronus d'aussi près.

Son visage était éclairé par la lumière argentée qui balayait les environs ; son regard croisa celui de James, et ils eurent la même idée au même instant.

– Tu crois que...

– Dumbledore appréciera sûrement le coup de main, assura James, revigoré par la perspective de s'essayer à un nouveau sortilège.

– Tu penses que nous en sommes capables ?

– Certain ! Allez, tu commences ?

Lily hésita une fraction de seconde, puis sortit sa baguette.

– Ce serait incroyable, murmura-t-elle en la tournant entre ses mains.

Elle réfléchit encore un peu, puis tendit sa baguette devant elle.

– *Spero Patronum*, articula-t-elle distinctement.

Des volutes argentées jaillirent aussitôt de l'extrémité de sa baguette ; elles tournoyèrent quelques instants dans les airs, puis s'évanouirent dans l'obscurité.

Loin de se décourager, Lily ferma les yeux et recommença. Cette fois-ci, les volutes argentées qui apparurent étaient plus denses, plus

vives, presque éblouissantes ; elles tournoyèrent un peu plus longtemps, mais au moment où elles s'agrégeaient entre elles pour prendre la forme d'un animal, une bourrasque les dispersa et elles s'éteignirent à nouveau.

– Tu y es presque, l'encouragea James.

Concentrée, Lily hocha la tête et recommença une troisième fois. Les volutes argentées jaillirent de sa baguette avec force, tourbillonnèrent dans le vent, se rapprochèrent de la surface du lac...

– Allez ! chuchota James.

Il se demanda furtivement quel animal était sur le point d'apparaître – mais cette question fut aussitôt balayée par sa réponse, tout à fait limpide.

– Une biche ! s'exclama-t-il sans pouvoir s'en empêcher.

Et au moment où il prononçait ces mots, le Patronus prit corps. Les volutes se stabilisèrent, s'agréèrent pour former une forme grossière, puis de plus en plus détaillée et de plus en plus lumineuse. Ils distinguèrent rapidement une tête allongée, un museau, deux grandes oreilles ; puis quatre pattes pourvues de sabots, et un corps gracieux terminé par une petite queue.

– Une biche, répéta Lily. Elle est adorable !

Elle souriait, émerveillée. Devant eux, la biche s'était mise en mouvement : elle fit quelques pas, comme si la surface du lac était solide. Elle regarda autour d'elle, constata que le Patronus de Dumbledore s'était éloigné, et que de nombreux Détraqueurs s'étaient de nouveau rassemblés autour du domaine.

Voyant cela, le Patronus se mit à trotter, puis à galoper au-dessus de l'eau. Les ondes argentées qui émanaient d'elle au rythme de sa foulée repoussaient au loin les Détraqueurs, et faisaient étinceler la surface du lac. La brume glaciale qui les enveloppait s'évapora, laissant place aux senteurs agréables de la nature environnante. Derrière eux, dans le château, plusieurs élèves s'étaient approchés des fenêtres pour admirer ce spectacle réconfortant, et James et Lily durent se rapprocher du gros rocher qui les abritait pour rester hors de vue.

– Alors ?

James ne savait pas quoi dire. Depuis qu'il s'était glissé sous la Cape d'Invisibilité avec Lily, il ne parvenait plus à réfléchir. Il se trouvait dans un rêve, il n'y avait pas d'autre explication possible. Tout cela ne

pouvait pas être réel. Le bras de Lily autour du sien, son visage souriant, ses yeux verts qui se plongeaient dans les siens, ce Patronus qui brillait de mille feux... Dans son esprit, différentes voix s'affrontaient, criant des dizaines d'ordres contradictoires – allant d'*Embrasse-la ! à Pars en courant !* – formant un brouhaha absolument inintelligible.

Face à lui, Lily attendait visiblement qu'il dise quelque chose.

Allez ! le houspilla l'une des voix qui se chamaillaient dans sa tête.
Félicite-la !

– Euh... J'adore les biches, bredouilla James.

Lily eut l'air étonnée, puis éclata de rire.

– Comment as-tu deviné quel animal ce serait ? demanda-t-elle. Je ne savais pas moi-même ce qui allait apparaître.

– C'est parce que... Je sais quel est mon Patronus, et...

– Tu en as déjà réussi un ?

– Non... C'est un peu plus compliqué que ça. Tu verras, dit James en sortant sa baguette.

Il n'eut même pas besoin de réfléchir à un souvenir heureux : il baignait déjà dans une plénitude qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Il avait grandi, changé, muri. Ses amis et ses parents étaient fiers de lui. Lily ne le méprisait plus. Il se sentait apaisé et confiant. Il était prêt.

– *Spero Patronum*, dit-il à son tour.

Des volutes argentées identiques à celles qui avaient jailli de la baguette de Lily jaillirent de la sienne. De la même manière, elles virevoltèrent gracieusement dans les airs et se rapprochèrent de la surface du lac. Plus loin, le Patronus de Lily avait interrompu sa course pour observer le nouvel animal qui était en train de se former ; rapidement, on distingua quatre pattes reliées à un corps élancé, puis une tête allongée, un museau, deux oreilles...

Pendant un court instant, le deuxième Patronus fut semblable au premier ; puis deux cornes argentées poussèrent sur sa tête et se ramifièrent pour former deux bois majestueux. Ainsi entièrement formé, le cerf s'inclina profondément devant la biche qui le regardait avec intérêt.

– Bien sûr, murmura Lily.

Le cerf se redressa, et les deux Patronus se firent face. Lentement, à petits pas, ils s'avancèrent l'un vers l'autre ; et plus ils se rapprochaient, plus leur scintillement s'intensifiait. Lorsqu'ils se rejoignirent au milieu du lac, leur éclat devint si éblouissant que James dut plisser les yeux pour continuer à les regarder. Les deux Patronus s'inclinèrent jusqu'à ce que leurs fronts se touchent, se frottèrent l'un contre l'autre avec tendresse ; puis ils se détachèrent, s'ébrouèrent un peu et s'élancèrent côte à côte en décrivant de larges cercles dans le ciel, tous deux étincelant de mille feux.

James et Lily entendirent quelques applaudissements provenant du château : les élèves devaient apprécier le spectacle, même s'ils ne savaient pas qui en étaient les auteurs.

Lorsque James se tourna enfin vers Lily, il s'aperçut qu'elle le regardait avec insistance. Elle semblait de nouveau attendre quelque chose – mais quoi donc ?

Voyant qu'il restait perplexe, Lily leva les yeux au ciel.

– James Potter, soupira-t-elle. Tu es l'une des personnes les plus intelligentes que je connaisse, et tu n'es pas capable de comprendre ce que tout cela signifie ?

James sursauta. Sirènes, alarmes, panique à bord. Il avait peut-être une idée, bien sûr, mais... Et s'il se trompait ?

– Euh... Eh bien...

Il n'avait jamais bredouillé de la sorte. Son cœur ne savait plus comment battre correctement et son cerveau devait ressembler à une soupe de magma en fusion – mais bizarrement, c'était plutôt agréable. En face de lui, Lily souriait toujours.

Embrasse-la, triple idiot ! dirent en chœur les voix de Sirius, Remus et Peter en son for intérieur.

James hocha la tête, incapable de prononcer le moindre mot. Et, de peur que Lily ne s'impatiente, il se pencha vers elle et ils s'embrassèrent, avec une maladresse incroyable et un ravissement qui balayait tout le reste. Au moment où ils s'enlacèrent, il leur sembla que la lumière argentée des Patronus s'intensifiait encore davantage ; ou peut-être était-ce leur propre bonheur qui les illuminait de l'intérieur.

Lorsque James et Lily regagnèrent leurs dortoirs, main dans la main, la nuit était tombée depuis plusieurs heures. Ils se séparèrent dans la

Salle Commune en essayant de contenir leurs éclats de rire euphoriques, et James remonta vers son dortoir en essayant de maîtriser les tremblements de ses mains.

Lorsqu'il ouvrit la porte, James ne remarqua même pas ses trois amis endormis sur le tapis, rassemblés autour d'une lanterne qui éclairait la Carte du Maraudeur. Au grincement de la porte, Sirius ouvrit un œil et se redressa en passant une main dans ses cheveux bouclés.

– James, dit-il d'une voix ensommeillée. C'est toi ?

Sans répondre, James se débarrassa de sa Cape d'Invisibilité et fit quelques pas à l'intérieur de la chambre en chantonnant, vacillant légèrement sur ses jambes.

– Regardez-moi ça, s'esclaffa Sirius en réveillant Remus et Peter. Il ne tient même pas debout !

– Oh ! sursauta James. Vous êtes là...

Remus et Peter se redressèrent vivement, soudain tout à fait éveillés.

– Alors ? demanda timidement Peter.

– Ces Patronus... Est-ce que ça signifie ce que je pense ?

Face à ses trois amis, James eut un petit rire nerveux.

– Je pourrais faire apparaître mille Patronus, dit-il en s'affalant sur son lit.

Un court silence s'ensuivit, rapidement interrompu par des exclamations surexcitées.

– James ! Oh, *James* ! aboya Sirius en se jetant sur lui.

– Chhht ! Elle va vous entendre depuis le dortoir des filles !

– Tant pis ! Raconte !

– Demain, dit James en faisant mine de vouloir s'endormir. Je suis épuisé, et...

– Hors de question, répliqua Sirius. On t'attend depuis des heures ! Allez, assieds-toi !

– Très bien, très bien, si vous insistez...

★★★

La fin de leur septième année se déroula comme dans un rêve. Malgré les nouvelles inquiétantes rapportées chaque jour par *La Gazette du Sorcier*, la nouvelle relation entre James et Lily apporta un souffle d'espoir et de gaieté sur l'école de Poudlard ; les élèves étaient

moins moroses, et nombreux étaient ceux qui promettaient de les rejoindre dans la lutte dès la fin de leur scolarité. Les liens qui unissaient Lily et James se consolidèrent, et leurs actions au sein de l'école n'en furent que plus efficaces.

Ils n'avaient toujours pas réalisé que l'année touchait à sa fin lorsque le dernier jour arriva ; et tous les élèves de septième année durent faire leurs valises pour la dernière fois.

Laissant Lily avancer avec son amie Marlene jusqu'au Poudlard Express, James, Sirius, Remus et Peter s'arrêtèrent tous les quatre sur le chemin qui menait à Pré-au-Lard : de là où ils se trouvaient, ils avaient une vue imprenable sur le château majestueux, sur le lac et sur le reste du domaine.

– Quelle année, mes amis, soupira James.

– *Quelles années*, tu veux dire, corrigea Sirius.

Tous les autres élèves se trouvaient déjà sur le quai du Poudlard Express, mais ils s'étaient accordé un dernier face-à-face avec le lieu qui avait bercé leurs rêves et leur précieuse amitié.

– À propos de quoi discutiez-vous tout à l'heure, avec Lily ? demanda Remus à James. Votre discussion semblait un peu animée.

– Rien de grave... Elle tenait absolument à offrir un cadeau au professeur Slughorn, marmonna James. Un petit bocal, avec un pétale enchanté. Et je ne supporte pas ce gros plein de soupe opportuniste.

– Moi non plus, renchérit Sirius. Il sait très bien que la plupart des membres du club de Slug sont de futurs Mangemorts, et il continue à les vénérer comme si de rien n'était... Ça me met hors de moi.

Le prénom de Regulus s'imposa dans leurs quatre esprits, mais personne n'osa le prononcer.

– Lily espère que ce cadeau lui rappellera qu'il a encore sa place dans la résistance, expliqua James sans chercher à masquer son scepticisme. Mais si vous voulez mon avis, il n'y a plus aucune miette de courage en lui.

– Ne parlons plus du professeur Slughorn, supplia Peter. Je ne veux pas penser à son énorme ventre.

– Il te fait peur ? Fais attention, tu auras bientôt le même, rit Sirius en lui donnant une tape dans le dos.

Peter lui jeta un regard noir, auquel Sirius ne prêta aucune attention.

– Vous allez me manquer, les amis, déclara Remus.

– On se reverra vite, assura James. Maugrey et Claring ont déjà prévu une première réunion pour les nouvelles recrues, dans quelques jours à peine.

– Tant mieux... Vous n'avez rien oublié ? Qui a la Carte ?

– Rusard nous l'a confisquée la semaine dernière, rappelle-toi, dit Sirius. Quand nous avons voulu déposer un cadeau d'adieu dans son bureau...

– Et vous ne l'avez pas récupérée ?

– Nous n'avons pas eu le temps.

Remus haussa les sourcils, surpris.

– Alors... La Carte reste ici ?

– À vrai dire, je n'en suis pas mécontent, tempéra James. Après tout, c'est à ce lieu qu'elle appartient. Je suis certain que quelqu'un la trouvera ; et croyez-moi, ce sera *forcément* quelqu'un qui passe beaucoup de temps dans le bureau de Rusard.

Remus finit par approuver, et les quatre garçons prirent quelques instants pour détailler pour la dernière fois la silhouette du château, pour inscrire dans leur mémoire chacune de ses fenêtres et de ses tourelles.

– Vous savez, nous n'avons aucune raison de nous inquiéter, affirma James, comme s'il lisait dans les pensées de ses amis. Tant que nous restons soudés tous les quatre, nous n'avons rien à craindre.

– J'espère que tu dis vrai, soupira Remus.

– On reviendra ici, promit James. Quand le monde sera de nouveau en paix. Remus sera le meilleur des professeurs... Moi, bien évidemment, je serai le directeur... Peter, tu seras le garde-chasse... Et Sirius, je te verrais bien remplacer Rusard. Ça vous dirait ?

– Ce serait incroyable, rit Sirius. Je ferai des copies de la Carte du Maraudeur pour les distribuer aux élèves de Gryffondor... Et je leur donnerai des points pour leurs farces les plus inventives.

Tous les quatre échangèrent des sourires nostalgiques et James les entoura de ses bras en leur ébouriffant les cheveux. Au loin, un bruit mécanique leur indiqua que le Poudlard Express arrivait à quai, prêt à les arracher à ce lieu qu'ils chérissaient tant.

– Allez, dit James. Il est temps.

Sirius approuva et prit doucement Remus par le bras pour l'aider à détacher son regard du château. À regret, ils se détournèrent tous les

quatre ; et pour la dernière fois de leur existence, ils parcoururent côte à côte le chemin qui reliait le château de Poudlard au village de Pré-au-Lard.

UN FANTÔME INDISCRET

Au cours de ces dernières années scolaires riches en émotions, aucun de ces élèves ne se doutait qu'ils avaient tous été attentivement observés par l'un des nombreux habitants de Poudlard.

C'était une habitante un peu particulière, puisqu'elle avait la faculté de léviter dans les airs et de traverser les murs ; et par ailleurs, elle ne *vivait* pas vraiment à Poudlard, puisqu'elle était morte depuis longtemps.

Ce fantôme curieux était celui d'une élève de Serdaigle qui avait mystérieusement perdu la vie dans les toilettes du deuxième étage, en essayant de fuir une élève qui se moquait de ses lunettes. Ironiquement, son nom et son sort tragique avaient rapidement été oubliés, et on n'avait retenu que le surnom cruel que ses camarades lui avaient attribué de son vivant : *Mimi Geignarde*.

Après avoir perdu la vie dans ces maudites toilettes, Mimi, pleine de rancœur, en avait attribué la faute à l'ensemble des élèves de Poudlard et avait décidé de s'en isoler. Elle s'arrangeait pour inonder régulièrement les toilettes où elle se trouvait, décourageant ainsi tous les élèves qui souhaitaient s'y rendre.

Quelques dizaines d'années avaient passé dans cette solitude monotone, jusqu'à ce qu'un élève de Serpentard – bien vivant cette fois-ci – ne se réfugie dans ces mêmes toilettes pour, à son tour, échapper à deux élèves qui ne cessaient de le tourmenter. Prise de pitié pour cet élève malingre et encore plus opprimé qu'elle ne l'avait été, Mimi lui avait permis de se cacher et lui avait même proposé de revenir régulièrement ; et c'est ainsi que Severus Rogue avait trouvé un lieu où s'exercer en Potions, à l'abri de James et de Sirius.

Au début de l'année suivante, à la grande surprise de Mimi, Rogue avait poussé la porte accompagné d'un autre garçon de petite taille, tout penaud, qui venait de faire la connaissance de James Potter aux

dépens de ses livres de classe, désormais couverts de taches d'encre. Le garçon en question s'était présenté à Mimi avec beaucoup de sérieux, en lui donnant son nom complet : *Regulus Arcturus Black*.

Pendant trois ans, Rogue et Regulus s'étaient réunis aussi souvent que possible pour étendre leurs connaissances en matière de Potions. Mimi s'était surprise à apprécier leur compagnie, et surtout celle de Regulus, qui était moins irascible, plus délicat. Rogue lui reprochait parfois à demi-mot d'avoir honte de les fréquenter, mais Mimi refusait d'y croire.

Et puis, après d'épouvantables vacances de Noël pendant lesquelles Mimi avait appris avec consternation la destruction du pensionnat Wimbley, Regulus n'était pas revenu à Poudlard. Comme Rogue, Mimi avait attendu son retour avec impatience ; mais Regulus n'était pas réapparu, et au fur et à mesure que l'espoir de le voir revenir s'amenuisait, Rogue devenait de plus en plus colérique et désagréable.

C'est à cette période que Mimi avait commencé à s'aventurer hors des toilettes pour se promener dans le château. Progressivement, elle avait pris l'habitude d'aller épier les autres élèves en cheminant vers la Salle de Bains des Préfets, l'infirmerie, le bureau du professeur Slughorn, ou bien tout simplement en se cachant dans l'ombre d'une arcade pour écouter tout ce que les élèves se racontaient dans les couloirs.

Ce spectacle s'était avéré bien plus divertissant que la mauvaise compagnie de Rogue ; et évidemment, Mimi avait rapidement remarqué ces quatre garçons bruyants, aux cravates rouges et aux cheveux ébouriffés, qui étaient pratiquement les seuls à résister à la morosité ambiante.

Elle avait identifié Sirius en premier : il ressemblait à Regulus comme deux gouttes d'eau. Mimi avait d'ailleurs du mal à le regarder sans penser à ce dernier, avec l'impression que son cœur – qui ne battait plus depuis longtemps – accélérât la cadence.

Il y avait aussi James, le plus grand et le plus musclé des quatre. Il portait des lunettes rondes, ses cheveux noirs étaient savamment ébouriffés et son sourire charmeur laissait peu de filles indifférentes. Décidément, lui aussi était très agréable à regarder...

Ensuite, il y avait Remus, le seul Préfet qui ne se rendait jamais à la Salle de Bains qui leur était dédiée, qui semblait souvent épuisé – et

ces jours-là, ses amis prenaient bien garde à ne pas le bousculer et à marcher à son rythme dans les couloirs.

Et enfin Peter, qui les suivait à petits pas pressés, tentant en vain d'imiter avec application la démarche nonchalante de Sirius, de reproduire la tenue négligée de James, de s'approprier leur humour ravageur – sans jamais y parvenir. C'était celui que Mimi appréciait le moins, peut-être parce qu'il était plus laid, peut-être aussi à cause de cette lueur de ressentiment qu'elle voyait parfois passer dans son regard lorsque ses amis oubliaient de l'attendre, lorsque Sirius se montrait particulièrement méprisant avec lui, lorsque personne ne prenait la peine de lui expliquer la dernière plaisanterie de James.

Malgré cela, Mimi Geignarde s'était donc mise à attendre impatiemment le passage des quatre garçons, dont l'humeur joyeuse semblait à peine affectée par la chape de plomb qui recouvrait Poudlard. Ils riaient et plaisantaient sans cesse, et lorsqu'ils parlaient de la guerre, c'était toujours pour défendre les Moldus et leurs apparentés. Ils citaient tous ceux qu'ils admiraient : Dumbledore, Alastor Maugrey, Adam Claring, Fabian et Gideon Prewett. Sirius recevait des lettres de sa cousine Andromeda, qui était contrainte de se cacher avec son mari et sa fille pour fuir les meurtriers, et tous les quatre s'indignaient de cette situation.

Plusieurs fois, Mimi avait été tentée d'aller leur parler, mais la peur du rejet était si forte qu'elle ne le fit jamais. Pour rien au monde elle n'aurait perdu cette occasion d'observer et d'écouter, même quelques minutes par jour, ces quatre garçons qui incarnaient à ses yeux l'espoir infime que la guerre ait une issue favorable.

L'année suivante, Regulus était revenu à Poudlard ; mais en son absence, Rogue avait nourri une telle rancœur à son égard qu'il lui défendit de revenir le voir. Mimi lui en voulut beaucoup, d'autant plus que certains élèves parlaient de Regulus comme s'il était un partisan de Voldemort : et cela, Mimi refusait catégoriquement d'y croire. Si Regulus avait arrêté de la fréquenter, c'était uniquement à cause de la présence de Rogue, voilà tout. Bientôt, lorsque Rogue quitterait Poudlard, Regulus viendrait de nouveau lui rendre visite, comme avant ; et tout rentrerait dans l'ordre...

Tout en s'accrochant à cet espoir-là, Mimi avait continué d'observer les quatre Maraudeurs. Pendant leur septième année à Poudlard, elle

avait parfois passé des journées entières à guetter, dans l'ombre d'une arcade, l'apparition de James et de Lily ; depuis un perchoir, elle avait réussi à surprendre la plupart des conversations qu'ils avaient échangées sur le banc où ils avaient l'habitude de se retrouver. Elle avait donc été une témoin enthousiaste du début de leur histoire d'amour, et avait d'autant plus apprécié le spectacle que Lily était une Née-Moldue, comme elle.

Évidemment, c'était aussi la période où l'irascibilité de Rogue s'était transformée en méchanceté. Incapable de supporter sa solitude, il venait parfois dans les toilettes avec deux de ses amis, Avery et Mulciber, deux brutes qui ne se contentaient pas d'insulter Mimi à tout bout de champ, mais qui prenaient un malin plaisir à lui lancer des objets à la figure – ou plutôt *à travers* la figure.

Même si Rogue ne se confiait plus à Mimi depuis longtemps, elle savait bien que son affection pour Lily était toujours vive, que sa haine pour James l'était encore plus et que le moindre sourire qu'ils s'échangeaient dans les couloirs lui perforait le cœur. Les jours où il était seul, Mimi parvenait à l'espionner discrètement, et il lui arrivait souvent de pleurer ; mais Mimi n'éprouvait plus aucune sympathie pour lui, ni pour ses chaudrons qui empestaient la moisissure et les racines fermentées. Le jour où il avait appris que James et Lily sortaient ensemble, Rogue était entré dans une colère noire ; il avait renversé tout le contenu de ses chaudrons sur le sol, insulté James de tous les noms, promis d'obtenir sa perte, tout en donnant de violents coups de pieds dans la tuyauterie. Mimi craignait de le voir s'effondrer à tout moment, mais sa rage était si forte qu'il n'avait pas versé une seule larme.

À partir de ce jour, Rogue avait cessé de se morfondre et n'avait plus parlé de Lily. Lorsque Mulciber et Avery se moquaient de lui à propos de cette ancienne amitié, Rogue leur répondait par des propos si méprisants à l'égard des Nés-Moldus que Mimi avait préféré les oublier.

Et à la fin de l'année, Mimi fut partagée entre le soulagement de le voir emporter avec lui ses maudits chaudrons et la tristesse qui l'envahissait à l'idée de ne plus jamais avoir l'occasion d'espionner Lily, James, Sirius et tous les autres. Pendant l'été, elle s'accrocha à l'espoir qu'en l'absence de Rogue, Regulus revienne lui rendre visite à la

rentrée, et trompa l'ennui en s'imaginant tout ce qu'ils pourraient se raconter après deux ans et demi de silence.

La rentrée arriva, et Mimi comprit très vite que cette année ne serait pas une bonne année pour Poudlard. Le départ de James et Lily attristait la plupart des élèves et enhardissait ceux qui avaient vu leurs agissements d'un mauvais œil au cours de l'année précédente. Ceux qui leur avaient succédé en tant que Préfets-en-Chef, malgré leur bonne volonté, étaient loin de les égaler en termes d'énergie, de créativité et de popularité. Mimi constatait, dépitée, que les menaces et les agressions à l'égard des Nés-Moldus se multipliaient. Les élèves étaient plus pâles malgré l'été qui venait de passer, leurs joues se creusaient.

Bien que, contrairement à eux, Mimi ne craigne ni pour sa vie ni pour celle de sa famille, elle était au moins aussi désespérée. Le mélange d'exaltation malsaine, d'inquiétude et de révolte qui pesait sur les couloirs du château l'oppressaient, et les agressions envers les Nés-Moldus lui rappelaient douloureusement l'année de sa mort.

Le fait d'apercevoir Regulus de temps en temps ne lui apportait aucun réconfort, car celui-ci semblait l'avoir définitivement oubliée. Il partageait son temps libre entre la bibliothèque, où il semblait lire un nouvel ouvrage chaque jour avec une concentration infatigable, et le bureau de Slughorn, qui continuait d'éprouver pour lui une admiration sans bornes. Lorsque Mimi l'apercevait dans les couloirs, il était toujours accompagné d'Yzalia Fawley et de Lazare Bulstrode, deux élèves de Serpentard dont le nom de famille et les manières méprisantes ne laissaient planer aucun doute sur le clan auquel ils appartenaient. Mimi les détestait d'autant plus qu'Yzalia était ravissante, et ne semblait pas du tout indifférente au charme mystérieux de Regulus.

Lorsqu'elle voyait cela, bien cachée entre les arcades de pierre, les mots désagréables de Rogue lui revenaient à l'esprit : *Tu crois vraiment que le noble Regulus nous apprécie ? Ses nouveaux amis sont bien plus intéressants et bien plus purs que nous ! Je t'avais bien dit qu'il nous méprisait !*

Pour faire taire cette voix grinçante qui parasitait ses pensées, Mimi apprit par cœur le chemin qui menait au bureau du professeur Slughorn : c'est là qu'elle pouvait se faufiler jusqu'à son cabinet privé,

afin d'espionner en douce Regulus et les plus beaux garçons de l'école. Oh, bien sûr, ils n'avaient de cesse de tenir des propos désobligeants sur les Nés-Moldus, surtout depuis que Lily Evans avait quitté Poudlard, mais Mimi Geignarde n'en avait cure. Après tout, ils ne pouvaient plus lui faire de mal, dans l'état où elle se trouvait...

Regulus, lui, ne parlait que lorsque Slughorn lui demandait son avis, et sans jamais dévoiler le moindre indice sur son appartenance aux Mangemorts. Ses camarades semblaient éprouver pour lui une fascination grandissante, mêlée de jalousie et de ressentiment ; quant aux quelques filles qui faisaient partie du Club de Slug, la plupart d'entre elles le couvaient discrètement du regard et approuvaient exagérément toutes ses interventions.

Mimi se persuadait qu'il se sentait seul, et qu'il regrettait l'époque où il pouvait discuter librement avec elle et avec Rogue, à l'abri de tous les regards ; mais vers le milieu de l'année, un triste évènement fit voler en éclats toutes ces vaines espérances.

C'était une froide soirée d'hiver ; les élèves de Poudlard avaient déserté les couloirs, accablés par la température glaciale et la situation catastrophique du pays. Le seul endroit où les élèves étaient de bonne humeur était le bureau du professeur Slughorn, où se tenait une énième réunion du Club de Slug.

Mimi se tenait à sa place habituelle, derrière la porte d'un placard, l'œil collé à la serrure, et les observait avec morosité, avec une attention particulière pour Regulus.

Ils étaient une douzaine d'élèves attablés autour de Slughorn, dont une écrasante majorité de la maison Serpentard. Regulus était assis à côté du professeur, comme ce dernier le réclamait à chaque fois ; Yzalia s'était empressée de s'asseoir près de Regulus, au grand désespoir de Mimi. La pièce était chaleureuse, les visages étaient souriants et confiants, les assiettes et les verres généreusement remplis. La plupart des élèves mangeaient avec entrain, comme si la guerre n'existait pas ; seule l'énergie que déployait le professeur de Potions pour contourner le sujet rappelait à chacun qu'un conflit féroce faisait rage au-dehors. Sur les murs et sur les étagères, d'innombrables photos de Slughorn accompagné d'anciens élèves étaient exposées.

Regulus, lui, restait songeur. Il portait un pull à col roulé qui lui allait à merveille, une veste vert émeraude et d'élégantes bottes de cuir.

Depuis sa cachette, Mimi essaya à nouveau d'imaginer ce qui occupait ses pensées, mais le visage de Regulus restait désespérément insondable.

Alors que la réunion s'étirait jusque tard dans la nuit, le professeur Slughorn les laissa quelques minutes pour aller chercher un livre dans sa réserve personnelle ; et c'est à ce moment que la soirée prit un tournant très désagréable.

Dès que Slughorn eut quitté la pièce, Yzalia se leva de table pour se dégourdir les jambes, laissant les autres élèves apprécier sa démarche gracieuse et sa silhouette élancée.

– Cette réunion est passionnante, vous ne trouvez pas ? dit-elle de sa voix haut perchée.

– C'est vrai, dit le garçon prénommé Lazare. Ce professeur est un puits de savoir. Et quel soulagement, d'être enfin débarrassés de cette Sang-de-Bourbe d'Evans...

Plusieurs élèves approuvèrent avec entrain. Mimi observa Regulus avec attention : il haussa brièvement les sourcils, mais il était impossible de savoir si ce dédain était adressé à Lily ou au garçon qui venait de parler.

– Slughorn doit être soulagé, lui aussi, fit remarquer Yzalia en s'asseyant sur une commode ouvragée. Son affection pour elle commençait à lui attirer des ennuis ! Il paraît qu'il a reçu des menaces, l'année dernière.

– Et ça a fonctionné, se réjouit Lazare. Vous remarquerez qu'il n'a recruté que des Sang-Pur, cette année.

Trois élèves de première année, tous cravatés de vert émeraude, échangèrent des sourires complices.

– Courageux mais pas téméraire, gloussa Yzalia en prenant dans ses mains la photo de sa mère qui trônait sur l'étagère. Il sait ce qui l'attend, s'il s'oppose au nouvel ordre des choses...

– Oui, et c'est tant mieux, déclara un autre garçon avec suffisance. Il est toujours préférable de rester entre personnes respectables. Qui sait, peut-être que les Sang-de-Bourbe pourraient nous transmettre leurs sales maladies ?

Quelques rires moqueurs accueillirent ces paroles. Attablés avec eux, deux élèves de Serdaigle fixaient le fond de leur coupe d'hydromel avec intensité.

– Qu'est-ce que tu regardes, Regulus ? minauda soudain Yzalia.

Tous les regards se tournèrent vers lui. De l'autre côté de la table, Regulus s'était levé pour regarder pensivement par la fenêtre du bureau. Derrière la vitre couverte de givre, on pouvait apercevoir la neige qui tourbillonnait sans discontinuer.

– Regulus ? insista Yzalia.

Il haussa les épaules sans daigner se retourner.

– Rien, marmonna-t-il. Simplement... Il se fait tard. Cette réunion est interminable.

Quelques garçons échangèrent des regards exaspérés : visiblement, ils n'appréciaient pas beaucoup leur camarade.

– Viens te rasseoir, proposa Yzalia.

Regulus se retourna avec lassitude et fit quelques pas vers la table, sans se rasseoir pour autant.

– D'ailleurs, je voulais te demander, ajouta Yzalia. Comment as-tu su, tout à l'heure, pour les racines d'asphodèle ? Ce n'est pas dans notre manuel.

– Slughorn m'a autorisé à regarder certains de ses ouvrages, répondit laconiquement Regulus. C'est en les lisant que j'ai appris tout ça.

De nouveau, quelques garçons échangèrent des regards entendus. Regulus ne les remarqua pas – ou fit mine de ne pas les remarquer.

– Et alors, vas-tu accepter sa proposition, oui ou non ? demanda l'un d'entre eux avec une convoitise mal dissimulée. Devenir professeur de Potions, quelle aubaine... Il veut *vraiment* que tu prennes la relève, on dirait.

– Je ne sais pas encore, répondit Regulus. Je n'ai pas décidé.

– Je comprendrais que tu refuses, dit un autre garçon sur un ton de défi. À l'extérieur, tu auras sans doute l'occasion de te consacrer pleinement à la lutte... Car j'imagine que les Mangemorts t'attendent de pied ferme ?

– Peut-être, murmura Regulus, les yeux dans le vague.

Non loin de lui, un élève reposa son verre sur la table avec brusquerie.

– J'en ai assez, déclara-t-il. Pourquoi tu ne réponds pas, à la fin ? Nous ne sommes pas dignes de ta confiance, c'est ça ?

Malgré l'agressivité de celui qui venait de l'interpeller, Regulus resta impassible.

– Ça n'a rien à voir.

– Tu sais bien que toutes nos familles partagent les mêmes convictions, insista un élève aux cheveux blonds soigneusement peignés. Nous sommes des alliés ! Et justement, mes parents veulent connaître les intentions de la famille Black !

– Mon père ne cesse de me demander quels sont tes projets pour l'année prochaine, avoua un autre. Comme si ton avenir avait plus d'importance que le mien !

Regulus enfouit ses mains dans ses poches et regarda vers la porte, rendu nerveux par tous les regards fixés sur lui. Après un court silence, c'est Lazare qui prit la parole, sur un ton qui se voulait le plus provoquant possible.

– Vous savez, je crois que nos parents se trompent, dit-il en regardant fixement Regulus. Je crois que la puissance de la famille Black est en train de décliner.

Sur le visage de Regulus, le masque d'impassibilité se fissura. Il se redressa légèrement, ses mâchoires se contractèrent, son regard se durcit.

– C'est vrai, nos parents sont attachés à cette famille, poursuivit Lazare. À leur époque, la famille Black était partout : au Ministère, à Gringott's, sur la Colline d'Émeraude. Mais maintenant, qu'en reste-t-il, à part le souvenir lointain d'une gloire passée ?

– Tu n'en sais rien, répliqua Regulus.

Mais Lazare n'en démordait pas.

– Depuis le début, tu fais comme si tu nous cachais quelque chose, ricana-t-il. Après ta longue absence, tu as laissé les plus folles rumeurs se répandre sur toi, alors qu'elles n'avaient aucun fondement. En nous cachant ton bras en permanence, tu veux nous faire croire que tu portes la Marque des Ténèbres, mais tu essayes simplement de nous cacher la vérité : tu n'en sais pas plus que nous sur les Mangemorts. Tout ce mystère te donne de l'importance, mais en réalité... Tu-Sais-Qui n'a jamais entendu parler de toi. N'est-ce pas ?

– Ne parlons pas de ça ici, coupa sèchement Regulus. Slughorn va revenir d'un instant à l'autre, et je ne tiens pas à ce qu'il...

– AAAAH !

Tout le monde sursauta ; c'était Yzalia qui avait poussé un hurlement aigu. Les yeux écarquillés, elle tendait le doigt vers le placard qui se

trouvait au fond de la pièce : une tête fantomatique en dépassait, pourvue d'énormes lunettes.

– C'est qui, celle-là ?

Mimi se redressa, affolée. Absorbée par la conversation, son visage avait traversé la porte du placard où elle se cachait, sans même qu'elle s'en rende compte. Elle se trouvait désormais à la merci d'une dizaine de regards hostiles ; l'idée de s'enfuir lui traversa l'esprit, mais elle était comme paralysée.

En l'apercevant, Regulus s'était lui aussi figé, et ne manifestait pas la moindre volonté de lui venir en aide ; au contraire, son regard la suppliait de quitter la pièce.

– Euh... Je m'appelle Myrtle, bredouilla pourtant Mimi.

Elle se détesta aussitôt d'avoir ouvert la bouche. Après une année entière à espionner les élèves en silence, elle avait oublié à quel point sa voix était risible.

– Je te reconnais, dit le garçon aux cheveux blonds. Tu es Mimi Geignarde ! Ma grand-mère m'a parlé de toi !

– Mais oui, approuva Yzalia. Je ne l'avais jamais vue... C'est vrai qu'elle est affreuse. Vous avez vu ses lunettes ?

Mimi sentit toutes ses années de harcèlement la griffer au visage.

– Qu'est-ce que tu fiches là ? demanda un garçon avec agressivité. Tu nous espionnes, c'est ça ?

– Non, pas du tout ! couina Mimi. C'est... C'est Regulus que je viens voir !

Tous les regards se tournèrent vers Regulus, qui se raidit encore davantage.

– Eh bien, regarde un peu qui t'appelle, ricana Lazare.

– Il se trouve que Regulus et moi sommes *amis* ! affirma encore Mimi. Allez, dis-leur !

Lazare éclata de rire, ravi.

– Mimi Geignarde... Mais oui, ça me dit quelque chose, dit-il avec un sourire mauvais. Il y avait des rumeurs, il y a quelques années... C'est donc vrai ? Le brillant *R.A.B.* fait ami-ami avec les fantômes ?

– Regardez-la, renifla Yzalia avec dédain. Il paraît que c'est une Sang-de Bourbe. Enfin, ce qu'il en reste...

– Quand mes parents vont apprendre ça ! s'extasia Lazare. Je savais bien que la famille Black était en pleine décomposition, mais je ne pensais pas que c'était à ce point-là.

– C'est faux ! répliqua vivement Regulus. Ma famille est plus forte que jamais, figure-toi !

– Oh, vraiment ? De mon point de vue, je dois dire que ce n'est pas évident. Après les scandales successifs qu'ont déclenchés Andromeda, puis Sirius...

– Je ne suis pas responsable des erreurs de mon frère, et encore moins de celles de ma cousine, coupa Regulus, de plus en plus tendu. Ils sont tous les deux honnis de ma famille, et c'est tant mieux.

– Eh bien, je te trouve dur, pour quelqu'un qui est ami avec Mimi Geignarde...

Quelques rires approbateurs fusèrent, et Regulus s'empourpra franchement.

– Je ne suis pas ami avec elle, gronda-t-il.

– Ah oui ? Alors pourquoi prétend-elle le contraire ?

Regulus prit une grande inspiration.

– Je lui ai adressé la parole une seule fois, pour lui demander mon chemin, dit-il d'une voix sourde. Je suppose qu'elle s'est... imaginé des choses.

Mimi en resta sans voix. Il parlait d'elle comme si elle n'était pas là. L'idée qu'il puisse la blesser lui importait si peu qu'il ne prit même pas la peine de la regarder.

– Tu as compris ? Fiche-lui la paix, cracha Yzalia. Tu ne devrais même pas poser les yeux sur lui, espèce de sale Sang-de-Bourbe ! Les gens comme *toi* ne devraient pas avoir le droit de s'approcher de nous !

Elle se retourna pour obtenir l'approbation de Regulus ; Mimi ne vit pas ce qu'il lui répondit, car elle trouva enfin la force de s'enfuir.

Après cet épisode, Mimi se promit de ne plus jamais quitter ses toilettes, et se maudit de toutes ses forces d'avoir laissé Rogue et Regulus y pénétrer, quelques années plus tôt. Elle passa le reste de l'année scolaire à faire déborder les cuvettes, désormais couronnées de stalactites grisâtres, et à regarder la neige et la pluie tomber à travers les carreaux.

Le dernier jour de l'année scolaire, Mimi observa les élèves marcher vers Pré-au-Lard avec plus de ressentiment que jamais. Absorbée par sa colère, elle n'entendit pas les pas qui s'approchaient dans le couloir, et sursauta quand la porte des toilettes s'ouvrit à la volée.

Elle voulut ordonner à son visiteur importun de partir immédiatement, mais ses mots s'évanouirent au moment où elle le reconnut.

Car c'était Regulus qui venait d'entrer.

Regulus poussa la porte des toilettes sans vraiment réaliser où il se cachait, sans penser une seule seconde que Mimi pourrait se trouver là.

Il était pris au piège.

Cette idée planait au-dessus de sa tête depuis des mois, mais depuis quelques jours, elle paralysait tout son esprit, l'empêchait de réfléchir.

Je suis pris au piège, se répétait-il en boucle, malgré lui. *Je-suis-pris-au-piège*.

Aussitôt la porte refermée, il se laissa glisser le long du mur, dans la pénombre, et se recroquevilla sur lui-même. Comment en était-il arrivé là ? Comment avait-il pu se mettre dans une telle situation ?

Il tenta désespérément de se raisonner. Plusieurs fois, il s'était senti piégé, et plusieurs fois, il s'était tiré d'affaire – ou bien Bellatrix l'avait tiré d'affaire. L'été avant sa sixième année, par exemple... Il avait eu seize ans au cours du mois d'août ; après l'échec qu'il avait essuyé au pensionnat Wimbley, c'était l'âge auquel il pouvait de nouveau prétendre au titre de Mangemort. Dès le jour de son anniversaire, son père avait tout fait pour que Voldemort leur accorde une entrevue – mais sans succès. Il en fut de même aux vacances de Noël ; ce n'est que l'été suivant, juste avant que Regulus n'ait dix-sept ans, que Voldemort avait fini par céder aux supplications de Bellatrix et avait accepté de donner une seconde chance à Regulus. À une condition : afin de prouver sa bravoure, il devait tuer un homme – ou plus précisément, un Auror du nom de Marty Fenwick, dont Yaxley venait d'obtenir l'adresse par de sombres manigances. *C'est un Auror puissant,*

l'avait-on prévenu. *Nous avons tenté plusieurs fois de le soumettre à l'Imperium, mais il continue de nous résister. Il doit mourir.*

En replongeant dans ce souvenir, Regulus se crispa. De cette nuit-là, toutes les sensations étaient restées si vives qu'il lui suffisait de respirer une odeur de brûlé ou d'être surpris par un bruit inattendu pour avoir l'impression de repartir en arrière, de marcher dans la ruelle qui menait au domicile de l'Auror, son capuchon rabattu sur le visage, sa baguette serrée dans sa main... Avec une précision insupportable, les images se mettaient à défiler devant ses yeux sans qu'il puisse les en empêcher : la porte qui volait en éclats devant lui, l'Auror qui levait sa baguette pour se défendre, puis cette lumière verte et cette déflagration assourdissante...

Évidemment, ça n'était pas Regulus qui l'avait tué. Sitôt était-il entré dans la maison que Bellatrix avait transplané dans la pièce, avait tué l'homme en un clin d'œil et avait disparu avant l'arrivée des autres Mangemorts. *Par précaution*, lui expliquerait-elle plus tard.

Après cela, Regulus ne se souvenait plus de grand-chose. Il y avait seulement quelques bribes, quelques images : les Mangemorts étaient arrivés, on lui avait tapé sur l'épaule pour le féliciter... Ses oreilles sifflaient... On lui avait ordonné de faire apparaître la Marque des Ténèbres au-dessus de la maison, et il s'était exécuté... Assis sur le carrelage, Regulus dut s'ébrouer pour chasser de son esprit l'image obsédante de la monstrueuse tête de mort qu'il avait fait apparaître, de ce sourire cruel qui éclairait la nuit, et du serpent maléfique qui sortait de cette bouche, encore et encore.

Par la suite, Voldemort l'avait accepté à leur table, mais l'avait superbement ignoré ; et même si Regulus en avait ressenti une humiliation cuisante, même si son père l'avait accablé de reproches, il n'avait plus eu besoin de tuer personne. Il avait dû supplier son père de le laisser repartir à Poudlard pour une septième année, et grâce à sa mère, il avait eu gain de cause.

Désespéré, Regulus enfouit son visage dans ses bras. Cette fois-ci, il n'avait plus d'échappatoire : sa septième année était terminée. Il avait obtenu ses ASPIC, il avait terminé ses études. Tout en essayant de maîtriser la panique qui se dressait en lui, il songea à tous les Mangemorts qui attendaient au-dehors, qui étaient en train de se rassembler, de remarquer son absence...

Il sortit fébrilement un parchemin chiffonné de sa poche intérieure, et tenta de le défroisser sans le déchirer, malgré les tremblements de ses mains. Il tenait une lettre reçue quelques jours plus tôt, écrite sur un morceau de parchemin déchiré, d'une écriture brouillonne et désordonnée.

Sur cette lettre, sa cousine Bellatrix lui avait écrit ceci :

Reggie,

Je sais qu'il nous est défendu de communiquer par courrier, mais après avoir tenté, sans succès, de te contacter par d'autres moyens, je dois m'y résoudre. Je t'envoie donc un hibou que Cissy m'a prêté : il appartient à Abraxas Malefoy et a été féroceement dressé, d'une telle manière que rien ni personne ne pourra l'intercepter.

J'ai tant de choses à te dire que je ne sais par où commencer. Si tu savais à quel point je suis impatiente de te revoir ! Je supporte de moins en moins la compagnie des autres Mangemorts. Lucius est de plus en plus hautain ; Cissy ne s'intéresse pas à la guerre, et passe son temps à rêvasser dans son jardin ; et je ne te parle même pas de cet imbécile de Rodolphus, qui continue à me faire des avances. La seule chose qui m'aide à les côtoyer est la pensée que tu seras bientôt de retour parmi nous, et définitivement. Je ne m'explique toujours pas pourquoi tu tenais tant à retourner à Poudlard cette année, mais tant pis : nous allons enfin nous retrouver pour de bon.

À ce propos, j'ai découvert de nouveaux sortilèges que je pourrai t'apprendre dès ton retour. Te connaissant, je suis sûre que tu les trouveras fascinants ; et bien sûr, ils te permettront de briller à nouveau aux yeux du Seigneur des Ténèbres.

Regulus interrompit sa lecture, le cœur serré. Bellatrix se sentait si seule au sein des Mangemorts... Et pas seulement au sein des Mangemorts, d'ailleurs : sa mère, sa seule parente qui lui ait jamais prodigué un peu d'affection, s'était donné la mort quelques années plus tôt en apprenant la fuite d'Andromeda. Depuis, Bellatrix haïssait tout et tout le monde, exceptés sa petite sœur Narcissa, et lui, Regulus.

Malgré leur différence d'âge, Bellatrix avait pour lui des projets ambitieux. Elle connaissait bien le talent de Regulus en matière de magie et sa fascination pour la puissance à laquelle elle permettait

d'accéder ; aussi, elle était persuadée que tôt ou tard, elle réussirait à faire de lui un puissant mage noir. Elle les voyait déjà combattre côte à côte, triomphants ; et lorsqu'elle parlait de ce futur qu'elle imaginait proche, Regulus ne pouvait s'empêcher de ressentir, lui aussi, un frisson d'excitation.

Par peur de la décevoir, mais aussi parce qu'il voulait croire qu'il était à la hauteur de telles ambitions, Regulus n'avait jamais confié le moindre de ses doutes à sa cousine, préférant se réfugier à Poudlard. Il espérait qu'avec le temps, la peur qui le tenaillait s'atténuerait, qu'il deviendrait plus fort, plus résistant, moins sensible... Mais voilà : plus le moment de quitter Poudlard se rapprochait, et plus il se sentait envahi par la peur, le dégoût et la culpabilité. Le corps inanimé de Marty Fenwick étendu à ses pieds hantait ses cauchemars – il avait même ensorcelé son lit pour que personne ne l'entende se réveiller en sursaut, plusieurs fois par nuit. Il était épuisé en permanence, tendu, irritable ; et surtout, il se sentait terriblement seul.

Et en effet, à qui pouvait-il bien se confier ? Son père lui avait formellement interdit de contacter Vera Goyle. Il avait déçu Severus Rogue et Mimi Geignarde, les deux seules personnes de Poudlard qui l'appréciaient réellement pour ce qu'il était. Les autres élèves de Serpentard qui lui avaient proposé son amitié l'avaient fait par pur opportunisme. Les seules personnes pour lesquelles Regulus avait encore de la valeur ne comprendraient jamais son hésitation : ils attendaient de lui qu'il devienne un Mangemort puissant, qu'il redonne à la famille Black sa gloire d'autrefois...

Et d'ailleurs, n'était-ce pas ce que lui aussi souhaitait ? Le pouvoir, la puissance magique l'avaient toujours fasciné. Depuis tout petit, il rêvait de devenir l'un de ces mages noirs invincibles et charismatiques que les livres de son père décrivaient avec tant d'emphase. Alors pourquoi ressentait-il autant de réticence, en son for intérieur ? Il avait la chance inespérée de servir le plus grand mage noir de tous les temps, celui que tous ces ancêtres attendaient, depuis des siècles ; et au lieu de redorer le blason familial, au moment où celui-ci en avait le plus besoin, il le faisait tomber en disgrâce par manque de courage ? C'était une honte, véritablement. S'il osait s'en ouvrir à ses parents, ils perdraient sans doute le peu d'estime qu'ils avaient pour leur fils, et Regulus ne pourrait que leur donner raison.

Il tenta à nouveau de se calmer, de penser à une perspective agréable... Ces temps-ci, la seule chose lui permettait d'oublier ses tourments était de se plonger dans les livres que lui prodiguait le professeur Slughorn. Ces livres le distrayaient, ne le jugeaient pas, n'attendaient rien de lui. Il aurait tout donné pour rester éternellement dans l'ambiance calfeutrée de la bibliothèque, avec toutes ces connaissances à portée de main, sans que rien ni personne ne vienne le déranger...

Mais hélas, c'était évidemment impossible. La suite de la lettre de Bellatrix le prouvait bien :

Rassure-toi, même si quelques Mangemorts se doutent encore que c'est moi qui ai tué Fenwick à ta place, je pense avoir réussi à convaincre la plupart d'entre eux de ta bonne foi. Tu m'en veux peut-être encore d'avoir agi ainsi, mais je sentais que tu n'étais pas encore prêt – cela viendra, j'en suis sûre. Tu comprends, je ne voulais pas prendre le risque de te compromettre à nouveau aux yeux du Seigneur des Ténèbres ; j'étais bien trop impatiente de te voir rejoindre les rangs.

De toute manière, dans quelques jours, cela n'aura plus d'importance. J'en viens maintenant à ce qui a motivé l'écriture de cette lettre, et qui ne pouvait pas attendre ton retour.

Évidemment, il va de soi que tout ceci est strictement confidentiel ; tu ne dois en parler à personne à Poudlard, et brûler cette lettre aussitôt que tu l'auras lue. Voilà : le 1^{er} juillet prochain, le jour où toi et tous les autres élèves de Poudlard reviendront à Londres, de nombreux Aurors auront pour mission de surveiller la gare de King's Cross et de s'assurer que les élèves regagnent leurs foyers en sécurité. J'aurais aimé profiter de ce rassemblement pour en tuer quelques-uns, mais tu te doutes bien que ce lâche de Lucius a tout fait pour éviter le combat... Et malheureusement, encore une fois, c'est lui que le Seigneur des Ténèbres a choisi d'écouter.

Nous profiterons donc de cet attroupement à King's Cross pour attaquer un autre endroit, où la surveillance sera relâchée. Je ne préfère pas te donner tous les détails par courrier, mais il s'agit d'un endroit grouillant de Moldus. Nous espérons faire plusieurs centaines de victimes : les dégâts seront de taille, crois-moi.

Si je te dis tout ça, c'est pour que tu puisses nous rejoindre à temps pour y participer. Arrange-toi pour partir de Poudlard un jour plus tôt ; tu en as le droit, maintenant que tu as dix-sept ans. Rejoins-moi au square Grimmaurd : ainsi, nous aurons vingt-quatre heures devant nous pour te préparer.

Je compte sur toi : cette attaque sera l'occasion de convaincre le Seigneur des Ténèbres de ta bravoure, une bonne fois pour toutes.

*Il me tarde de te voir,
À très bientôt,
Bella.*

Regulus froissa de nouveau la lettre, hésita à la jeter loin de lui, mais finit par la replacer dans la poche intérieure de sa veste, de plus en plus nerveux.

On y était. Le Poudlard Express était sur le point de partir. Il avait presque vingt-quatre heures de retard sur le rendez-vous donné par Bellatrix : depuis la veille, sa cousine était sans doute en train de faire les cent pas au square Grimmaurd, de plus en plus déçue, de plus en plus en colère contre lui. Regulus redoutait sa réaction, bien sûr ; mais la peur qu'il avait ressentie à l'idée de participer à une nouvelle attaque avait été encore plus forte. C'était donc le conflit qu'il fuyait ainsi ; c'était la raison pour laquelle il était assis sur le carrelage humide des toilettes du deuxième étage, alors que ses camarades étaient en train de vider l'école.

Il fallait qu'il se cache, à tout prix. Il fallait qu'il reste à Poudlard jusqu'au lendemain, en sécurité ; et pour cela, personne ne devait le trouver avant le départ du Poudlard Express. Pour rien au monde il ne voulait participer à ce massacre sanguinaire qui avait peut-être déjà commencé, quelque part dans le pays. Il trouverait quelque chose, une excuse, n'importe quoi...

– Tu devrais te dépêcher, grinça une voix dans la pièce. Tu vas rater le Poudlard Express.

Regulus se leva d'un bond, le cœur battant, et remarqua la silhouette fantomatique qui était assise au-dessus de la porte des toilettes, et qui devait l'observer depuis une bonne dizaine de minutes depuis son perchoir.

– Mimi ?

Elle ne put s'empêcher de tressaillir en l'entendant prononcer son prénom. Malgré les cernes qu'il avait sous les yeux, Regulus restait beau. Il était très pâle et semblait affolé.

– Ne fais pas de bruit, je t'en prie, supplia Regulus. Excuse-moi, je... Je cherchais juste un endroit pour, euh... me reposer.

– Te reposer ? Tu crois que c'est le moment ?

Regulus remua sa baguette en direction de la porte, afin que personne n'entende la voix aigüe de Mimi ; puis il s'approcha des robinets disposés au centre de la pièce.

– Écoute, c'est un peu compliqué... J'irai voir Slughorn tout à l'heure, mais pour le moment... Il faut que je me cache.

– Hmm, ironisa Mimi. Désolée de t'avoir dérangé, alors... Je ne voulais pas interrompre tes nobles pensées.

– Tu ne me déranges pas, dit précipitamment Regulus.

Mimi poussa un petit rire aigu.

– Bien sûr, bien sûr... Je pensais que ma présence vous importunerait, *M. Regulus Arcturus Black*... Après tout, il paraît que j'ai tendance à *m'imaginer des choses*.

Regulus blêmit encore davantage. Il semblait avoir espéré que Mimi ait oublié l'épisode qui avait eu lieu dans le bureau de Slughorn, ou au moins qu'elle n'y fasse pas allusion.

– Eh bien, tu pensais que j'aurais oublié ? glapit-elle. Peut-être penses-tu que les *Sang-de-Bourbe* comme moi ont des capacités cognitives limitées ? Que ma mémoire inférieure n'est pas capable d'intégrer ce que tu as dit de moi devant tout le monde, l'autre jour ?

– Silence, je t'en prie ! supplia encore Regulus en regardant vers la porte. Je... Je ne te méprise pas, je t'assure.

Mimi haussa un sourcil, circonspecte.

– L'autre jour, ce n'était pas si clair, fit-elle remarquer.

– Ça n'a rien à voir, assura Regulus. Ce *Lazare*... Il m'a rendu fou. Je voulais le faire taire, c'est tout.

– Dans ce cas, pourquoi as-tu arrêté de me rendre visite ? Tu aurais au moins pu venir me saluer de temps en temps.

Regulus eut l'air encore plus embarrassé. Il donna de vagues explications à propos de la présence de Rogue et de son rythme de travail, mais Mimi n'y croyait plus.

– Ne te fatigue pas, dit-elle avec lassitude. J'ai l'habitude que les élèves aient honte de me côtoyer.

Regulus baissa les yeux, mal à l'aise.

– En revanche, tu n'as toujours pas répondu à leurs questions, fit remarquer Mimi. Alors, tu en es un, ou pas ?

– Tu veux dire...

– Un Mangemort, bien sûr.

– Oh, Mimi... Je ne veux pas en parler.

– Tu me dois bien ça, grinça-t-elle. Au début, je ne voulais pas y croire, mais ton attitude commence à me faire douter.

En face d'elle, Regulus jeta un bref regard à son avant-bras gauche ; ce regard et ce silence ne trompaient pas.

– Tu es des leurs, devina Mimi, non sans ressentir un profond dépit. Depuis quand ?

Regulus leva les yeux vers elle, essayant de déceler ses intentions. Allait-elle le dénoncer ? Oh, et puis tant pis : la tentation de se confier enfin était trop forte.

– Presque un an, dit-il si bas que Mimi faillit ne pas l'entendre.

– Un an, répéta-t-elle, furieuse. Et tu oses dire que tu ne détestes pas les Nés-Moldus ?

– C'est le cas !

– Alors pourquoi as-tu décidé d'aider ceux qui nous méprisent ? Qui nous maltraitent, qui nous pourchassent ?

– Je ne les ai pas aidés ! Je te le jure !

– Pas encore ! Mais bientôt, ils t'y obligeront !

– Je sais bien ! s'emporta Regulus. Pourquoi crois-tu que je me cache ici ?

Il tira nerveusement sur son col roulé, et s'appuya sur l'émail de l'évier pour reprendre sa respiration.

– Je n'en peux plus, admit-il. Je ne sais plus quoi faire. Je ne comprends pas ce qui m'arrive... Pourquoi ne suis-je pas capable de me battre comme les autres ?

– La question est plutôt de savoir *pourquoi* tu devrais te battre, fit remarquer Mimi.

Regulus acquiesça, pensif.

– C'est vrai, tu as raison...

Il tourna le dos à Mimi, et contempla pendant quelques instants son reflet dans le miroir encrassé qui lui faisait face.

– Je devrais penser à la finalité de tout ça, murmura-t-il pour lui-même. À ce que nous pourrions reconstruire, quand la guerre sera terminée...

Derrière ses énormes lunettes, Mimi fronça les sourcils. La voix de Regulus avait changé, comme si quelqu'un d'autre parlait à sa place.

– Au moins, les sorciers dirigeraient enfin le monde, et non les Moldus... Et cela vaudrait mieux, sans aucun doute... Ce serait l'abondance... Nous serons libres, et plus personne ne manquerait de rien...

– Oh, *vraiment* ?

Regulus se retourna, comme s'il venait de se souvenir que Mimi se trouvait toujours dans la pièce. Il serra les poings, et son regard s'était obscurci.

– Je veux y croire, insista Regulus. Grâce à la magie, nous pourrions construire un monde meilleur que celui-ci.

– Un monde meilleur ! s'indigna Mimi. Mais meilleur pour *qui* ?

Regulus haussa les épaules, embarrassé.

– Enfin, regarde autour de toi ! Tous ceux qui s'opposent à Tu-Sais-
Qui sont assassinés ! Poudlard est menacé par ces monstres ! Des élèves sont attaqués ! Des gens *meurent*, Regulus ! Et si personne ne les arrête, ils continueront, encore et encore !

Regulus déglutit, recoiffa ses cheveux ondulés, fourra ses poings serrés dans les poches de sa veste.

– C'est vrai, je n'aime pas cette violence, grimaça-t-il. Mais peut-être... Après tout... Peut-être qu'il faut en passer par là. Faire table rase, pour tout rebâtir... En mieux.

L'air se fit plus lourd. Derrière ses lunettes, Mimi plissa les yeux.

– C'est vraiment ce que tu penses ? Tu en es sûr ?

– Oui... Oui.

Son regard fuyant disait le contraire, mais cela n'avait plus d'importance. C'était un spectacle écœurant de lâcheté.

– Dans ce cas, je préfère que tu partes tout de suite, siffla Mimi.

Regulus ne bougea pas. C'était comme s'il attendait qu'elle l'accable d'injures.

– Va-t'en ! explosa Mimi. Ah, mais quelle idiote je suis ! Quand je pense que je t'ai rassuré en première année ! Que je t'ai aidé à te repérer dans l'école ! À éviter ton frère ! Je n'aurais jamais dû ! Je n'aurais jamais dû t'encourager à quoi que ce soit ! J'aurais dû être du côté de Sirius, depuis le début ! Si j'avais su que tu deviendrais comme ça !

Regulus continuait de la regarder, sans ciller.

– Je n'arrive pas à y croire...

Les secondes passèrent, et Mimi cessa progressivement de geindre. Regulus avait été son ami, autrefois. Il l'avait blessée. Alors elle voulait le blesser aussi. Et pour cela, crier et gémir ne servait à rien.

Attisée par la colère, elle retrouva rapidement ses esprits et descendit près du sol, devant l'entrée d'une cabine de toilettes. À l'endroit précis où elle était morte.

– Oh, tiens, dit-elle soudain. C'est drôle, tu sais à quoi je pense ?

Elle regarda autour d'elle avec une grande lassitude.

– Je pense au garçon qui était là, ce jour-là... Quand je suis morte. Celui qui avait une voix étrange.

Regulus tressaillit, et le peu d'assurance qu'il avait encore fondit comme neige au soleil. Ils avaient déjà parlé de la mort de Mimi. Il lui avait posé la question avec délicatesse, des années auparavant, pendant l'une de ces après-midis où Rogue lui enseignait l'art mystérieux des Potions. Rogue écoutait Mimi d'une oreille distraite, le nez dans ses chaudrons, mais Regulus avait interrompu sa préparation pour lui consacrer toute son attention. Ce jour-là, il avait eu l'air véritablement attristé par son histoire. Il lui avait dit qu'il était désolé. Et comme une idiote, Mimi l'avait cru sincère.

– Je ne l'ai pas vu, mais sa voix venait justement de là, dit-elle en pointant son index sur Regulus. Je pense qu'il se tenait exactement à ta place.

Regulus eut un mouvement de recul, et se heurta à l'évier qui se trouvait derrière lui. Fixé sur Mimi, son regard la suppliait de se taire.

– Il ne devait pas être très différent de toi. Un garçon brillant, sans doute, pour faire apparaître cet horrible animal aux grands yeux jaunes... Il m'avait sûrement suivie dans les toilettes, non ? Il devait être à ma recherche : après tout, j'étais une cible toute désignée. Tu crois qu'il voulait faire *un monde meilleur*, lui aussi ?

Regulus baissa enfin les yeux vers les flaques d'eau qui inondaient le sol, et les contempla pendant un long moment.

– Je suis désolé, Mimi. Je n'ai... vraiment... Je n'ai pas le choix.

Mimi ne répondit pas. Il n'y avait plus rien à dire. Dans le lointain, un sifflement prolongé indiqua que le Poudlard Express quittait la gare de Pré-au-Lard.

– Eh bien... Adieu, bredouilla Regulus.

Il s'écarta de l'évier sur lequel il était appuyé, passa à côté de Mimi en prenant bien soin de ne pas la regarder, et sortit des toilettes en fermant la porte derrière lui. Le bruit de ses pas résonna longtemps dans le couloir, et bien plus longtemps encore dans les oreilles de Mimi Geignarde.

MISSION SAUVETAGE

Au même instant, à plusieurs centaines de kilomètres de là, une voiture de police stationnait aux abords d'un énorme centre commercial – *le plus grand de la région*, d'après l'affiche criarde qui recouvrait sa façade monumentale. Autour d'eux, un immense parking s'étendait à perte de vue, rempli de voitures et de visiteurs munis de parapluies.

– Encore une journée à attendre sans rien faire, grommela Wallis Silver en suivant du regard les gouttes glacées qui roulaient sur son pare-brise embué.

La jeune policière se renversa sur le dossier de son siège, et tapota son volant du bout des doigts, maussade. Depuis plus de trois ans, et sans aucune explication claire sur la raison de cette mobilisation inédite, elle et ses collègues étaient réquisitionnés nuit et jour pour patrouiller inlassablement dans les environs. Elle en était à son dixième jour de travail d'affilée et commençait à en avoir plus qu'assez.

– Allez, du nerf, répondit vigoureusement son voisin, un dénommé Max. Le Premier Ministre a été clair : avec cette météo catastrophique, un glissement de terrain ou une inondation peuvent survenir à tout moment. Et en plus, cet après-midi, c'est l'ouverture des soldes, tu imagines le monde qu'il y aura dans ce centre commercial ? Il faut rester sur le qui-vive !

Wallis se tourna vers lui, exaspérée. Elle aimait beaucoup son collègue, mais la manière cérémonieuse qu'il avait de parler de ses supérieurs commençait à lui taper sur le système.

– Tu parles, soupira-t-elle. Je suis sûre que ça a un rapport avec les derniers faits divers... Franchement, toutes ces histoires sont louches, tu ne trouves pas ?

Max fronça les sourcils pour manifester son incompréhension.

– Mais si, insista Wallis. Tu ne trouves pas qu'il se passe des choses étranges, en ce moment ? Souviens-toi... Tu sais, ça a commencé avec cet ingénieur, qui s'est rendu compte qu'il avait commis une erreur de calcul et fait évacuer le pont qu'il avait construit dix minutes avant qu'il ne s'écroule... Et puis il y a eu cette école, dont le directeur a décidé sur un coup de tête d'emmener l'intégralité des élèves et des enseignants en vacances sous les tropiques... Et un quart d'heure après leur départ, BOUM ! L'école explose ! Soit-disant à cause d'une infiltration de je-ne-sais-quoi dans le toit, qui aurait produit une réaction chimique avec la nourriture de la cantine... Et ça a continué avec ce fameux concert, dont la chanteuse n'a aucun souvenir ! Non, sérieusement, tu ne vas pas me dire que tu crois à ces sornettes ? À mon avis, il se passe quelque chose de grave, mais le gouvernement ne veut pas nous inquiéter... Tout ça parce que les élections approchent !

– J'en sais rien, répondit Max en haussant les épaules. Mais s'ils nous font travailler autant, il doit bien y avoir une raison, je leur fais confiance...

– Toi, on sent que tu veux monter en grade, fit remarquer Wallis.

Max sourit timidement, et ne prit même pas la peine de se défendre : Wallis avait deviné juste.

– Bon, on va se chercher un truc à manger ? proposa-t-il, dans l'espoir de mettre sa collègue de meilleure humeur. Il fait faim...

Malgré le martèlement de la pluie sur le toit de leur voiture, on entendait l'estomac de Wallis gronder bruyamment depuis une bonne demi-heure.

– C'est pas de refus, dit-elle en esquissant enfin une ébauche de sourire. On peut bien laisser Katie et Owen se débrouiller tout seuls pendant cinq minutes...

Elle s'empara de son talkie-walkie, dit quelques mots à ses collègues qui stationnaient non loin de là, puis démarra la voiture et sortit du parking pour s'aventurer dans la zone industrielle désaffectée qui côtoyait le centre commercial.

– Je connais un bon chinois, pas loin d'ici...

– Par-là, tu es sûre ? demanda Max en considérant avec méfiance la rue déserte dans laquelle ils venaient de s'engager.

– Sûre et certaine. C'est un peu planqué, mais tu verras, leurs nems sont à tomber... Quoi, pourquoi tu rigoles ?

– Tu es vraiment incorrigible, dit Max, hilare. Il n'y a que la nourriture qui te rend aussi enthousiaste.

– En effet, affirma Wallis. Et je n'ai pas honte de ça... Hé ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

La voiture venait de tourner derrière un ancien entrepôt, là où était censé se trouver le restaurant préféré de Wallis, mais un énorme camion rose immobilisé au milieu de la chaussée leur barrait la route.

– C'est pas vrai...

Wallis enclencha la marche arrière et se retourna, mais constata qu'une voiture orange vif s'était faufilée derrière eux sans qu'ils ne s'en aperçoivent. Wallis recula de quelques centimètres pour leur faire comprendre son intention, et klaxonna furieusement.

– Allez, reculez ! Bande d'empotés !

Mais la conductrice de la voiture orange vif, une dame élégante aux longs cheveux cuivrés et au visage couvert de taches de rousseur, se contenta de lui adresser un sourire aimable et un petit signe de la main, sans que son véhicule ne remue d'un pouce.

– Mais c'est pas vrai ! pesta Wallis. C'est cette cruche qui nous a demandé son chemin, tout à l'heure... Quelle poisse !

Au moment où elle s'apprêtait de sortir de la voiture pour insulter copieusement la conductrice de la voiture orange, le talkie-walkie se mit à grésiller.

– Sergent Reynolds, pour Max et Wallis... On me rapporte l'intrusion de deux individus suspects dans Crushfield, à huit cent mètres de votre position. Avec le lancement des soldes, toutes les boutiques sont bondées, je ne veux pas prendre de risque... Vous allez jeter un œil ?

– Il ne manquait plus que ça, soupira Wallis. Adieu, mes petits nems adorés...

Elle s'empara de son talkie-walkie, et l'approcha de ses lèvres. Max essaya de lui arracher afin de l'empêcher de l'utiliser au volant, mais Wallis le maintint hors de sa portée.

– OK, chef, on y va, répondit-elle sèchement.

– Merci, Silver. Et avec le sourire...

Wallis reposa brutalement le talkie-walkie sur son socle.

– Et maintenant, celle-là va m'entendre...

Elle détacha sa ceinture, et ouvrit la portière pour sortir de la voiture, tout en continuant de pester contre les grosses gouttes de pluie qui allaient tremper ses cheveux.

En se retournant, elle sursauta : à un mètre d'elle, accoudée sur le toit de leur voiture de police, se tenait la conductrice de la voiture orange. Elle était plus grande que Wallis ne l'aurait pensé, et elle souriait en la regardant. L'homme qui l'accompagnait était également sorti de la voiture, et s'était mis en travers du chemin de Max. Il était plus petit que la conductrice, avec un ventre proéminent et un air jovial. Tous les deux ne semblaient pas se soucier de la pluie qui tombait sur leurs vêtements, et regardaient les deux policiers comme s'ils étaient à leur recherche depuis longtemps.

– Quoi, encore ? explosa Wallis. Qu'est-ce que vous voulez ?

Face à eux, les deux individus ne leur répondirent pas, se contentant de sourire avec amabilité, et de tendre vers eux deux longs cylindres de bois. Malgré leur allure inoffensive, Wallis commençait à se sentir vraiment mal à l'aise.

– Qui êtes-vous ? demanda Max en tâtonnant à sa ceinture pour chercher son arme à feu.

À ces mots, les deux individus sourirent encore un peu plus largement.

– C'est peut-être ça que vous cherchez, dit le petit homme rondet et souriant qui lui faisait face en sortant de sa poche le pistolet du policier.

Wallis et Max reculèrent d'un pas, franchement effrayés.

– Rassurez-vous, nous ne vous voulons que du bien, dit la femme avec légèreté.

Wallis saisit son pistolet, et le pointa sur la femme qui lui faisait face ; mais au même instant, deux éclairs blancs jaillirent de leurs baguettes, et les deux policiers tombèrent endormis sur la chaussée, comme deux poupées de chiffon. Les deux sorciers les rattrapèrent avant qu'ils ne se blessent sur l'asphalte, et les allongèrent sur la banquette arrière de la voiture, sans oublier de leur prélever, à chacun, une petite mèche de cheveux, ni de les débarrasser de leur uniforme. Puis ils regardèrent autour d'eux pour s'assurer de l'absence de témoins, revêtirent les deux uniformes et s'installèrent fièrement à l'avant de la voiture de police.

– Wallis et Max vont faire un bon petit somme, rit Vera Goyle en s'asseyant sur le siège conducteur.

– Pardon ? demanda une voix bourrue depuis la radio de la voiture.

Vera poussa un juron à voix basse et éteignit précipitamment la radio qui leur permettait de communiquer avec les forces de police alentours.

– Encore une belle journée qui s'annonce, se réjouit Fergus Goyle.

– En effet, approuva Vera en faisant un appel de phare à l'énorme camion rose qui se trouvait devant eux. Espérons que Carla et Edgar dorment aussi profondément que ces deux policiers... Mais en principe, j'ai mis suffisamment de Potion de Sommeil dans leurs assiettes pour endormir un cerbère enragé.

– Il n'en fallait pas moins pour notre chère Carla, gloussa Fergus.

Au volant du gigantesque véhicule, leur fille, Daisy Goyle, guettait leur signal. Dès qu'elle vit les phares de la voiture clignoter, elle sortit son bras par la fenêtre et leur adressa un petit signe de la main.

Dans la voiture de police, Fergus Goyle sortit un petit miroir rectangulaire, et le cala dans le rétroviseur intérieur. Aussitôt, le visage souriant de Daisy remplaça le reflet des deux policiers endormis sur la banquette arrière.

– On a réussi ! s'exclama Daisy à travers le rétroviseur.

– Ce n'est que la première étape, tempéra Vera. Mais je dois dire que je ne suis pas peu fière de lui avoir administré ce sortilège de Faux Souvenirs en m'arrêtant à côté d'eux, tout à l'heure... En venant dans cette zone désaffectée, cette pauvre petite avait vraiment l'air persuadé qu'elle y trouverait ce restaurant imaginaire.

– Peut-être qu'elle reviendra chercher ces fabuleux... Comment dites-vous... Ces *nems* ?

– Malheureusement, nous sommes obligés de leur faire oublier tout ça, dit Vera. Y compris le souvenir créé de toute pièce de ces nems parfumés et croustillants...

Fergus se retourna sur son siège, et, avec un petit air de regret, pointa sa baguette sur les deux policiers endormis.

– *Oubliettes*, dit-il.

Wallis et Max frémirent légèrement dans leur sommeil, puis s'immobilisèrent de nouveau.

– À leur réveil, ils seront peut-être les nouveaux héros de la nation, dit Fergus Goyle avec excitation.

– Avant ça, il faut que notre plan réussisse... Allez, Daisy, en route ! Et n'oubliez pas de mettre vos chapeaux et vos lunettes, afin que personne ne nous reconnaisse...

Dans son énorme camion rose, Daisy tapota son volant du bout de sa baguette pour remettre le véhicule en marche. À côté d'elle, sur le tableau de bord, le ravluk Albert, revêtu d'un petit imperméable pour bébé afin de cacher ses ailes et son pelage vert vif à la vue des moldus, poussa de petites exclamations excitées pour réclamer le volant. Daisy lui céda de bonne grâce, et le petit ravluk s'assit sur ses genoux pour empoigner fermement le volant du camion de plusieurs tonnes.

– À droite... À gauche... Attention, je freine... Voilà, c'est là-bas, dit Daisy, légèrement tendue.

À quelques centaines de mètres devant eux, de l'autre côté d'un immense parking bondé de voitures et de passants pressés, le centre commercial Crushfield dressait son imposante façade vers le ciel, ses parois vitrées brouillées par la pluie battante et par les lambeaux de brume qui s'accumulaient autour de lui. Daisy et ses parents avaient veillé toute la nuit pour se renseigner sur ce bâtiment, sa structure et son contenu : on y trouvait d'innombrables boutiques, de nombreux restaurants et plusieurs salles de cinéma. C'était un lieu agréable, prisé par beaucoup de Moldus, mais également l'un des derniers temples de loisirs et d'insouciance qui n'avait pas encore fermé ses portes. C'était un rempart à la terreur que les Mangemorts souhaitaient instaurer, un symbole de l'indécence moldue qu'ils dénonçaient, et en conséquence, une cible toute désignée.

Comme chaque fois qu'elle et ses parents se promenaient au milieu des Moldus, Daisy avait l'impression de se trouver sur une autre planète. Ce monde si proche, et pourtant étranger, différait tellement du leur... Tout y était plus grand, plus imposant, plus figé ; le sol était recouvert de cette étrange matière grise nommée *béton* ; les bâtiments étaient rectilignes, sans tourelles ni gargouilles ; aucun objet ne flottait dans les airs, ne scintillait ou ne parlait tout seul.

Et ces Moldus qui étaient si nombreux... Leurs silhouettes étaient semblables aux leurs, leurs expressions et leurs regards également ; mais tout le reste différait. Leur démarche était moins hautaine ; leurs

vêtements étaient bien moins extravagants que les capes et les bottes des sorciers ; cependant, les enfants gardaient de petits vêtements colorés tout à fait charmants, à l'âge où les jeunes sorciers portaient déjà des capes sombres et des bottes de cuir. Une nouvelle fois, Daisy regretta de ne rien savoir sur les individus qui l'entouraient. Le monde sorcier et le monde moldu communiquaient si peu...

Elle quitta ses réflexions pour jeter un coup d'œil dans son rétroviseur extérieur, où elle aperçut la voiture de ses parents qui la suivait au pas ; puis elle s'adressa à son rétroviseur intérieur, à travers lequel elle pouvait voir leurs deux visages. Son père regardait les Moldus par la fenêtre avec son invariable expression enjouée, dénuée de toute préoccupation ; sa mère, elle, regardait devant elle avec une légère appréhension.

– Maman, tu es *sûre* que c'est bien ce bâtiment ? demanda Daisy en désignant le centre commercial qui dominait les environs. Que la date et l'heure sont exactes ?

– Affirmatif, dit Vera. Mes Chuchouris sont formelles.

– Tes Chuchouris, soupira Daisy. Je ne m'habituerai jamais à suivre aveuglément les indications de ces petits animaux...

Vera se détourna un instant du volant pour regarder sa fille à travers le rétroviseur, l'air offensé. Au même instant, deux petites souris violettes au pelage duveteux et coloré, et aux oreilles anormalement grandes, sortirent leurs têtes de la poche de poitrine de Vera et se mirent à couiner avec énergie en direction du rétroviseur. Dans son énorme camion rose, Daisy se boucha vivement les oreilles pour ne plus être importunée par les couinements suraigus.

– Ça va, j'ai compris, dit-elle aussitôt afin d'apaiser les petits mammifères. Je n'ai rien dit.

Daisy devait bien l'admettre, les Chuchouris avaient prouvé leur fiabilité à plusieurs reprises. Douées d'une ouïe remarquable, elles se faufilaient dans tous les recoins du manoir des Malefoy, ainsi qu'au *Serpent qui Fume*, où Cléopâtre, l'aigle de Vera, les déposait et les reprenait discrètement de temps en temps. Ainsi, les adorables Chuchouris pouvaient alerter leur maîtresse lorsque les Mangemorts préparaient une action de grande ampleur. Elles savaient répéter à la virgule près les conversations qu'elles entendaient, à la manière d'un perroquet, ce qui permettait aux Goyle de savoir de quoi il retournait.

Grâce à leurs espions miniatures, les Goyle avaient réussi à déjouer les plans des Mangemorts à plusieurs reprises, lorsqu'ils avaient voulu détruire un pont, une école, ou encore une salle de concert. Tout portait donc à croire que les Chuchouris étaient dignes de confiance ; mais tout de même, se fier à de vulgaires souris pour des choses aussi importantes...

– Je m'occupe de la mise sur écoute, et tu t'occupes des munitions, rappela Vera. Et nous devons nous faire confiance, sinon, on ne s'en sortira pas... Tout est prêt de ton côté ?

– Bien sûr, assura Daisy en se tournant furtivement vers l'arrière du camion, où la mystérieuse cargaison ronflait paisiblement, recouverte d'immenses bâches roses. J'ai trouvé le contenant parfait dans un magasin de jouets moldus, pendant l'une de mes escapades clandestines... C'était très amusant, et instructif, même si certains jouets étaient franchement effrayants... Regarde, je t'en envoie un échantillon.

Tout en laissant à Albert le soin de conduire dans les embouteillages, elle se contorsionna pour attraper quelque chose à l'arrière du camion, puis se pencha au-dessus du siège passager pour placer l'objet en question dans la boîte à gants.

– Et voilà, dit-elle en fermant le compartiment.

Dans les deux véhicules, on entendit distinctement un léger sifflement. Puis Vera ouvrit la boîte à gants de la voiture de police, et poussa un glapisement horrifié lorsqu'elle en extirpa les deux poupées en plastique, et les laissa tomber sur les genoux de Fergus, qui sursauta, brusquement tiré de ses rêveries.

– Chérie, tu tiens absolument à nous donner des cauchemars ? s'indigna Vera. Tu vas me faire croire que les enfants moldus trouvent *amusant* de jouer avec des horreurs pareilles ?

Daisy éclata de rire.

– Je t'assure, Maman ! C'est un de leur passe-temps favori... Ils les habillent, et inventent des histoires en les faisant interagir entre eux.

Avec une grimace de dégoût, Vera ramassa les deux poupées, qui prétendaient représenter une femme et un homme, et les tint devant elle pour les examiner plus attentivement.

– Vraiment ? Mais pourquoi les avoir faits aussi affreux ? J'espère que les petits Moldus n'essaient pas de leur ressembler...

Elle secoua vigoureusement les deux poupées dans l'espoir d'effacer leurs sourires d'une blancheur effrayante, et de troubler l'immobilité parfaite de leurs visages cireux – mais sans succès.

– Bigre ! s'exclama Fergus en se penchant sur la poupée. Qu'est-il arrivé à cette pauvre petite femme ? Pourquoi ses pieds sont-ils tordus de la sorte ? Et avec une taille aussi étriquée, elle doit avoir bien de la peine pour respirer... Attendez, Vera chérie, je suis sûr que nous pouvons faire quelque chose pour elle...

– Ne m'en parlez pas, soupira Daisy. Imaginez un mur entier, recouvert de poupées strictement identiques à celle-ci, sans aucune variante ! Comme si les Moldues étaient obligées de s'habiller de cette manière pour être attirantes...

– Je ne veux même pas y penser, frissonna Vera.

Deux passants tournèrent la tête vers la voiture des Goyle, et furent surpris de voir deux policiers parler avec animation en agitant un couple de poupées devant eux, tandis que leurs deux collègues dormaient en sous-vêtements sur la banquette arrière.

Voyant cela, Fergus leur adressa un sourire enthousiaste, et leur fit un signe de salutation, oubliant qu'il tenait toujours une des poupées dans la main.

Dépités de voir un policier à l'air simplet leur agiter une poupée sous le nez, les deux Moldus se détournèrent en secouant la tête, et poursuivirent leur chemin en se lamentant sur la décrépitude qui menaçait leur si beau pays.

– Dommage, commenta Fergus en haussant les épaules. Ils semblaient pourtant fort sympathiques...

Une fois que les deux Moldus eurent disparu, il regarda à nouveau vers l'avant de la voiture, qui évitait avec fluidité les voitures voisines pour progresser au milieu du parking. Ils n'étaient plus qu'à une centaine de mètres de leur cible : la partie du parking réservée aux poids lourds, légèrement surélevée, qui permettait d'avoir une vue imprenable sur le parking des visiteurs et sur le centre commercial. Fergus observa le sommet du bâtiment pendant quelques instants, afin de vérifier que le ciel ne commençait pas déjà à s'obscurcir ; puis lorsqu'il fut assuré que le ciel pluvieux ne représentait pas une menace immédiate, il reporta son attention sur ce qu'il se passait autour de lui.

Leur voiture de police passa à côté d'un panneau publicitaire, dont les gros titres attirèrent immédiatement son attention :

– *La boutique de Hamleys innove en matière de jouets pour enfants*, lut Fergus. Tiens, quelle coïncidence, ils parlent justement de ces poupées maléfiques...

– Je n'ai pas pu me retenir, sourit Daisy. Pendant que les Moldus avaient le dos tourné, j'ai modifié quelques-uns des modèles exposés, pour un peu plus de fantaisie... Je peux vous assurer que mes nouveaux modèles ont tout de suite eu un succès fou ! Bon, je n'ai pas réussi à leur retirer ces horribles chaussures pointues, mais c'est mieux que rien.

– J'aimerais beaucoup voir ça, dit Fergus avec enthousiasme.

– Nous en parlerons plus tard, coupa Vera, soudain tendue. Restons concentrés, et regardez bien autour de vous... Il y a sûrement des Mangemorts dans les environs.

Même si Vera n'avait pas besoin de toucher le volant pour conduire la voiture où elle le souhaitait, ses mains se crispèrent dessus, légèrement moites.

– À quelle heure doivent-ils attaquer ? demanda Daisy d'une voix mal assurée.

– Ceux qui doivent attaquer par surprise quitteront le manoir des Malefoy dans deux heures, répondit Vera en consultant le tableau de bord. Nous avons encore un peu de temps avant d'amorcer l'évacuation... Cela nous permettra de réviser notre stratégie.

Elle baissa la tête pour regarder ses Chuchouris, afin de s'assurer qu'elle avait donné la bonne réponse. Depuis sa poche de poitrine, les Chuchouris poussèrent des petits couinements approuvateurs.

Avec l'aide du ravluk Albert, Daisy gara son énorme camion sur une place réservée, avec une vue imprenable sur le centre commercial ; et ses deux parents garèrent la voiture de police juste à côté d'elle.

– Le vent est à l'est, dit Daisy en regardant une bannière qui flottait sur le toit du bâtiment. Il souffle assez fort, cinquante kilomètres/heure, à vue de nez... C'est bon signe, les Mangemorts devront avancer face au vent, cela va les ralentir...

Elle jeta un œil à une carte parcheminée de l'Angleterre, posée sur le siège passager et couverte de traits de crayon autour du Wiltshire.

– Le manoir est à cinquante-quatre kilomètres d'ici, dit Daisy. La voie des Cheminettes est surveillée par les Aurors, et ils ne savent pas tous transplaner : ils emprunteront donc la voie des airs. Ils feront sûrement quelques détours, afin de brouiller les pistes de ceux qui les auraient repérés, et de commettre quelques dégâts sur leur chemin. Ils devraient donc mettre... Je dirais, près de quarante-sept minutes pour arriver jusqu'ici, conclut-elle.

Son étude des balais, de leur aérodynamique et de l'impact des vents lui avait permis d'exceller dans ce genre de calcul.

– Ça ne fait pas beaucoup de temps, soupira-t-elle. Si seulement on pouvait s'y prendre à l'avance, et planifier les évacuations avec les Aurors, ou même prévenir les policiers moldus quelques jours avant...

– Nous en avons déjà parlé, répondit Vera. Voldemort a des espions partout. Si nous commençons à raconter ses projets au Ministère, les Mangemorts en seraient immédiatement avertis, et notre contre-attaque tomberait à l'eau... De toute façon, les autorités moldues et sorcières sont tellement assaillies de fausses alertes et de canulars que notre avertissement serait inutile. Pour qu'ils nous croient, il nous faudrait révéler notre identité, et donc prendre le risque d'être démasqués par les Mangemorts... Non, il faut attendre le dernier moment, comme les autres fois. Nous ne pouvons agir qu'une fois qu'ils sont en route : autrement, quelqu'un pourrait les avertir que nous sommes en train de déjouer leurs plans, et ils pourraient changer de cible à la dernière minute... Ce serait une catastrophe.

– Oui, c'est vrai. Ils ont déjà changé de plan plusieurs fois, dont une il y a seulement deux jours ! Qu'est-ce qui les empêcherait de recommencer ?

– Les Collinards sont trop frileux pour improviser, résuma Vera. Ils exigent de pouvoir repérer les lieux, afin de s'assurer qu'il n'y ait pas d'Auror sur place.

– Et si des Mangemorts nous attendent ici, en embuscade ?

– C'est un risque à prendre, admit Vera.

Daisy tapotait nerveusement son volant, et Vera avait entortillé sa longue tresse cuivrée plusieurs fois autour de ses doigts. Seul Fergus suivait du regard le trajet des gouttes d'eau sur sa vitre avec un sourire béat, en chantonnant discrètement.

– Ce ne sera pas facile, murmura Vera en regardant l'énorme bâtiment qui se dressait devant eux. Il faudra faire vite...

– En effet, dit Fergus. Mais je suis certain que ces charmants Moldus seront coopérants. Et puis, après tout, après les trois exercices précédents, nous sommes parfaitement entraînés...

Vera se tourna vers son mari et lui sourit avec tendresse. Elle était toujours réconfortée par la lueur d'insouciance qui animait invariablement son regard, et par le sourire léger qui ne quittait jamais ses lèvres. Fergus avait cette force-là : aucune peur, aucune angoisse, aucune tristesse ne semblait jamais l'atteindre. Pour cette raison, certains le croyaient fou, mais Vera avait compris depuis longtemps qu'il s'agissait plutôt de la manifestation d'une immense sagesse. Il ressentait bel et bien toutes ces émotions, mais ne les laissait jamais prendre le contrôle de lui-même.

– En tout cas, je suis curieux d'essayer le rôle de policier, se réjouit Fergus. Me transformer en directeur d'école moldue était tout à fait passionnant ! Vous auriez vu la tête des professeurs, quand je leur ai annoncé que nous partions vers les Caraïbes avec tous les élèves... Et quand je me suis transformé en star de la chanson, pour convaincre tous mes fans de poursuivre le concert en forêt ! Vraiment, c'était fort plaisant.

– Je dois avouer que cette robe à paillettes vous allait à ravir, rit Vera.

– Quant à vous, Vera chérie ! poursuivit Fergus. Lorsque nous avons dû évacuer ce fameux pont, au beau milieu de Londres... Vous étiez tout à fait convaincante en ingénieur affolé. Quel jeu d'actrice, par Merlin, je m'en souviendrai longtemps...

– À ce propos, donnez-moi la fiole de Polynectar... C'est bien celle de la policière ? Je ne tiens pas à porter la moustache, même pour quelques heures.

– Pourtant, cela vous irait à ravir, assura Fergus avec une étonnante sincérité.

Vera sourit, un peu crispée, et s'efforça de penser à leurs succès précédents pour se donner du courage. Ils formaient indéniablement une excellente équipe. Malgré les feintes et les fausses pistes que les Mangemorts avaient lancées pour essayer de les identifier et de les neutraliser, les Chuchouris ne leur avaient jamais fait défaut ; et les

Mangemorts avaient continué de se ridiculiser. Alors, pourquoi cela serait-il différent cette fois-ci ?

C'est au moment où elle se posait cette question que son cœur fit un bond dans sa poitrine. Grâce aux jumelles magiques qu'elle venait de mettre sur son nez, elle avait remarqué un énorme attroupement de Moldus, regroupés près de l'entrée : une foule d'hommes et de femmes se pressait avec férocité pour entrer dans le bâtiment. En regardant avec ses jumelles à travers les vitres du centre commercial, elle réalisa qu'il était plein à craquer : on pouvait voir des Moldus entassés dans les magasins, en train de s'arracher des vêtements ou des appareils électroniques.

– Par Merlin ! s'exclama-t-elle, alarmée. Pourquoi sont-ils aussi nombreux ? L'affluence était bien moindre, lorsque nous sommes venus hier en repérage...

Daisy, à son tour, se servit de ses jumelles magiques pour déchiffrer les deux affiches qui encadraient l'entrée du centre commercial.

– Les *soldes*, lut-elle. Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Sans doute une sorte de cérémonie importante, supposa Vera. Ils disent que ça commence aujourd'hui, à quatorze heures... C'était il y a dix minutes ! Oh, misère... Nous n'aurons jamais le temps de les mettre tous à l'abri !

Au même instant, Daisy regarda son poignet et pâlit dangereusement.

– Maman, dit-elle avec inquiétude. Ma montre, elle... Elle s'est déclenchée !

Ils savaient tous les trois ce que cela signifiait. La montre de Daisy était ensorcelée pour détecter un mouvement massif des Mangemorts, et le signal était clair : les Mangemorts étaient partis plus tôt que prévu. Au lieu de deux heures et demie, il ne leur restait que trois quarts d'heure pour mettre à l'abri les milliers de Moldus entassés dans le centre commercial.

Vera sentit une bouffée d'angoisse l'envahir. Comment avaient-ils pu ne pas penser à cette éventualité ? Et quelle inconscience, quelle bêtise d'avoir pris le temps de deviser gaiement, sans regarder ce qu'il se passait dans le bâtiment, laissant les Moldus s'y entasser allègrement...

En quelques secondes, ses mains se mirent à trembler, et ses pensées devinrent de plus en plus pessimistes. Comment avaient-ils pu espérer

un seul instant défier toute une armée de Mangemorts, à eux trois ? Comment avaient-ils pu croire qu'ils étaient à la hauteur ? Ils avaient eu de la chance pour les premières opérations, mais ils étaient désormais totalement dépassés...

Pendant quelques instants, la panique fut à deux doigts de lui faire perdre ses moyens. Puis Fergus posa sa main sur la sienne, et d'un geste, il mit fin à l'escalade affolée qui avait lieu dans son esprit.

– Les Mangemorts sont encore loin, dit calmement Fergus. Nous avons largement le temps. Nous allons trouver une solution, Vera chérie, j'en suis convaincu.

Comme si Fergus avait été entendu par une mystérieuse force céleste, quelque chose d'étrange se produisit à cet instant précis. Autour du parking et à l'intérieur du centre commercial, les haut-parleurs qui diffusaient les derniers tubes à la mode se turent, et les quelques notes de musique qui précédaient une annonce retentirent.

– Écoutez-moi, dit une voix féminine dans le micro. Écoutez-moi tous...

Vera et Fergus échangèrent un regard inquiet, et un léger frisson leur parcourut l'échine. D'après sa voix hachée et hésitante, la femme qui parlait semblait terrorisée.

– C'est très important, poursuivit-elle, le souffle court. Cet endroit va être attaqué... Il faut absolument que vous alliez vous mettre à l'abri... Partez d'ici, quittez cet endroit, fuyez le plus loin possible... Allez-y vite, sauvez-vous... Sauvez-vous... AAAH !

Il y eut un grand cri, puis le micro fut coupé, et la musique reprit de plus belle. Un vent de panique passa parmi les Moldus qui se trouvaient dehors, puis, d'un mouvement uniforme, ils se précipitèrent vers leur voiture pour s'enfuir ; à l'intérieur du bâtiment, ils abandonnaient leurs sacs de course et toutes leurs acquisitions pour se ruer à l'extérieur.

– Vous connaissez cette voix ? demanda Daisy à ses parents.

– Non, répondit Fergus, stupéfait.

– Je ne l'ai jamais entendue, assura Vera. Mais elle vient de nous faire gagner un temps précieux... Et de toute évidence, elle a besoin d'aide !

– C'est peut-être un piège, fit remarquer Daisy.

– Eh bien, je prends le risque, décida Vera. Buons le Polynectar, et allons-y ! Il faut aider cette femme, et surtout, évacuer tous ces Moldus...

– Et en vitesse, compléta Fergus avec un sourire impatient.

Alors que Fergus et Vera buaient le Polynectar d'un trait, la montre de Daisy s'assombrit encore, et se mit à vibrer.

Il n'y avait plus de doute : les Mangemorts se rapprochaient d'eux, et à toute vitesse.

Un peu plus tard, Daisy scrutait anxieusement les rideaux de pluie charriés par le vent qui s'abattaient sur le parking désert et sur les parois vitrées du centre commercial. Grâce à l'inconnue qui les avait miraculeusement devancés pour annoncer l'attaque à tous les Moldus qui se trouvaient dans les environs, le parking avait été déserté en un temps record : Daisy était donc seule, encore entourée de quelques véhicules dont les propriétaires avaient sans doute décidé de s'enfuir à pied. Elle avait enclenché le bouton d'Invisibilité de son camion rose et se trouvait ainsi à l'abri de tous les regards.

Aussitôt après avoir bu le Polynectar et accompagnés du ravluk Albert, ses deux parents avaient transplané pour entrer dans le centre commercial et n'avaient pas reparu depuis ; et plus le temps passait, plus Daisy se sentait inquiète. Certes, pour que l'opération se déroule comme prévu, il était capital qu'elle reste dans ce maudit camion ; mais la tentation d'aller vérifier que ses parents se portaient bien était de plus en plus forte.

Afin de se rassurer, Daisy se retourna vers l'arme redoutable qui se trouvait juste derrière elle, cachée à l'arrière du camion, et souleva un coin de l'immense bâche rose qui la recouvrait.

– Lumi ? chuchota-t-elle. Tu n'as pas trop chaud ?

Un gargouillement peu appétissant lui répondit ; un appendice gélatineux lui caressa la main et Daisy se détendit un peu. Élevé dans l'étang de leur jardin, leur Lumimord apprivoisé avait atteint une taille record ; et Daisy était d'autant plus curieuse de le voir en action que c'était la première fois qu'ils avaient recours à ses services en conditions réelles.

Les premières fois, les Goyle s'étaient contentés de mettre à l'abri les Moldus menacés ; mais cette fois-ci, Daisy avait très justement fait remarquer que ces attaques étaient une excellente occasion de riposter, et de s'en prendre aux Mangemorts regroupés...

Daisy se pencha pour voir en-dessous de la bâche et sourit au Lumimord, ignorant s'il pouvait la voir ou non. L'étrange animal ressemblait plus à une montagne de *jelly* à la menthe qu'à une créature douée d'intelligence : translucide, informe, vert et fluorescent, dépourvu de tout ce qui pouvait ressembler à un visage ou à un squelette, il faisait la taille d'un éléphant et manifestait sa satisfaction ou son mécontentement par de charmants petits gargouillements qui éclaboussaient tout ce qui l'entourait.

– Tiens-toi prêt, dit Daisy à voix basse. Ce sera bientôt à nous de jouer.

Au milieu de la masse gélatineuse et fluorescente, on pouvait voir un amas de projectiles ailés en plastique, tous semblables les uns aux autres. Daisy sourit en pensant à la mixture explosive qu'ils contenaient, et aux dégâts qu'ils allaient causer dans les rangs des Mangemorts : aidée par sa mère, elle avait rassemblé dans la même potion les ingrédients les plus inflammables, les plus aveuglants, les plus corrosifs qu'elle ait pu trouver, du venin de mygale géante aux excréments de Brasipoilu, en passant par de la poudre de pétard du Dr Flibuste... Et bien heureusement, le Lumimord gélatineux était insensible à tous ces produits – il était tout simplement indestructible.

Un peu rassérénée, Daisy lâcha la bâche, et la laissa retomber sur sa cargaison, qui émit un nouveau gargouillement d'impatience. Suspendu à côté d'elle, le petit miroir qui lui permettait de communiquer avec ses parents restait obscur, car son jumeau se trouvait dans la poche de son père.

À travers ce miroir enchanté, Daisy entendait seulement Fergus – ou plutôt, le policier dont il avait emprunté la voix et l'apparence – dialoguer avec les Moldus qu'il guidait vers la sortie :

– À votre service, chère madame... Voilà, c'est tout droit... Non, ne paniquez pas, nous avons encore quelques minutes devant nous ! Oui, oui, les secours vont arriver... Ne vous inquiétez pas, tout ira bien...

Pendant que son père se remettait en quête d'autres Moldus à secourir, Daisy se cramponna à son volant pour se retenir de les

rejoindre et de leur prêter main-forte. Même si son rôle était crucial, et même si ses parents avaient catégoriquement refusé qu'elle les remplace, il lui coûtait de rester inoccupée pendant qu'ils allaient au-devant du danger...

Au moment où elle pensait cela, un éclair vert illumina une vitrine au dernier étage du centre commercial, et Daisy sursauta, le cœur battant à tout rompre.

– Hop ! Hop ! disait son père depuis le rétroviseur magique. Attention, messieurs-dames, vous risqueriez de blesser quelqu'un... Et je vous en prie, arrêtez de vociférer de la sorte, je ne comprends pas un mot de ce que vous dites ! Quoi, vous me menacez ? Vous voulez... m'étriper ? Comme c'est charmant !

Le cœur de Daisy fit un bond dans sa poitrine. Elle délogea le rétroviseur de son socle, et le rapprocha anxieusement de son oreille, afin de mieux entendre.

– Voilà, voilà, pas la peine de s'énerver, chantonnait Fergus. Vous savez, je suis un peu dur de la feuille... Quoiqu'il en soit, puis-je vous complimenter sur votre tenue ? Tout ce noir, c'est d'une élégance ! Et vos cagoules, c'est... du cachemire ? Oui, vous avez bien raison, c'est ce qu'il y a de plus chaud, par ce temps glacial...

– ASSEZ ! cria une voix masculine, plus lointaine.

Daisy posa sa main sur sa portière, tremblante.

– Doucement, doucement ! Inutile de... Aïe ! De me secouer comme ça... Ouille !

Daisy jeta un coup d'œil à la montre qu'elle portait à son poignet. Le bracelet était de plus en plus froid, et s'obscurcissait dangereusement. Dans le cadran, un minuscule serpent progressait en spirale jusqu'au centre de la montre, où se trouvait la Marque des Ténèbres : si les calculs de Daisy étaient corrects, les Mangemorts arriveraient lorsque le serpent atteindrait la Marque des Ténèbres. Et à ce moment-là, il fallait absolument que Daisy soit dans le camion, car sinon, les Mangemorts bombarderaient les environs en un rien de temps, et personne n'aurait le temps de réagir, ni de s'éloigner...

– Enfin, disait Fergus, quel manque de courtoisie...

– *Endoloris !*

Fergus se tut pendant plusieurs secondes, et lorsqu'il parla à nouveau, sa voix n'était plus du tout enjouée, même s'il s'efforçait de donner le change :

– L'endroit est très... joli, vous ne... trouvez pas ? Tous ces... vêtements...

À chaque silence qui entrecoupait ses paroles, Daisy pouvait presque voir son père se crisper sous les assauts de ses adversaires, déployant tous ses efforts pour masquer sa détresse à sa fille, pour la dissuader de venir à son secours. Daisy ouvrit brusquement la portière, prête à enfourcher son balai, mais s'interrompit à nouveau en voyant les deux policiers endormis dans la voiture qui se trouvait à côté de son camion. Et si on les attaquait, pendant son absence ? Et si quelqu'un détruisait leurs véhicules ?

– Alors ! Tu vas parler, maintenant ?

Daisy était toujours figée, un pied sur le bitume, l'autre dans le camion, incapable de se décider. Mais soudain, un grand fracas retentit à travers le petit miroir, et le ton du sorcier qui avait attaqué son père changea du tout au tout :

– AH ! Qu'est-ce que... Aide-moi ! Argh... Saleté ! Viens, on s'en va !

Et au bout de quelques instants, Daisy entendit son père pousser un petit gloussement, puis un bruit de friction lui indiqua qu'il se relevait.

– Formidable, Albert ! Félicitations !

Daisy entendit le ravluk Albert pousser un grognement enthousiaste ; et c'est l'instant que choisit Vera pour réapparaître à côté de Daisy, sous l'apparence de la policière Wallis Silver.

– Maman !

– Tous les Moldus sont à l'abri, dit Vera, le souffle court. J'ai dû secouer un peu les autres policiers, ils étaient toujours sceptiques... Mais le centre commercial est désert, et j'ai renforcé la brume dans les environs pour que les Mangemorts ne se doutent de rien. J'ai aussi convaincu notre commandant de prévenir ses supérieurs, afin que l'attaque arrive jusqu'aux oreilles des Aurors... Où est ton père ?

– Toujours à l'intérieur ! Va vite le chercher, les Mangemorts seront bientôt là !

Vera obtempéra sans discuter et transplana ; elle réapparut quelques instants plus tard à l'arrière du camion, accompagnée par Fergus et Albert.

– Fergus, vous avez été attaqué ! s'indigna Vera en examinant l'entaille que son mari avait sur la joue.

– En effet, répondit joyeusement Fergus. Ils étaient deux, et je dois dire qu'ils n'étaient pas très aimables.

– Qui était-ce ? Des Mangemorts ?

Fergus haussa les sourcils, perplexe.

– Vous allez rire, Vera chérie... Je suis navré, mais dans mon affolement, j'ai oublié de leur poser la question !

Vera secoua la tête, abasourdie. Elle et Fergus allaient bientôt fêter leurs trente ans de mariage, mais elle restait toujours décontenancée par l'insouciance absolue de son mari.

– Mais... Est-ce que nous les connaissons ? À quoi ressemblaient-ils ? Ce n'étaient pas les Carrow ?

– Je ne connaissais pas la voix que j'ai entendue, intervint Daisy.

– En effet, c'était la première fois que nous faisons connaissance, confirma Fergus. Mais tous les deux semblaient bien se connaître, et leurs vêtements étaient brodés du même blason, un scarabée argenté. En leur demandant gentiment, ils m'auraient peut-être renseigné sur leur identité...

– Peut-être des nouvelles recrues, supposa Vera. Habituellement, ce sont les Sang-Pur qui exhibent ces blasons idiots... Comment avez-vous fait pour les neutraliser ?

– Oh, c'est Albert qui les a pris par surprise. Il a détaché un panneau publicitaire qui est tombé sur eux... Puis il a griffé l'homme au visage, et le temps que je reprenne mes esprits, tous les deux avaient pris la fuite. Vraiment, ce ravluk est un petit génie !

Sur l'épaule de Fergus, Albert bombait fièrement le torse.

– Heureusement qu'il est là pour veiller sur vous, soupira Vera en s'épongeant le front.

– Et vous, chère Vera ? Avez-vous retrouvé la femme qui nous a aidés, tout à l'heure ?

– Non, soupira Vera, dépitée. J'ai cherché partout... Je suis allée là où les employés font des annonces au micro : il y avait des traces de lutte, mais aucune trace d'elle.

– Des traces de luttes, répéta Fergus, pensif. Les deux sorciers qui m'ont attaqué semblaient sortir d'un combat, eux aussi...

– Ce sont peut-être eux qui l'ont interrompue, tout à l'heure, frissonna Vera. Je me demande de qui il s'agit... Et j'espère que, comme vous, elle a réussi à s'enfuir...

À côté d'eux, Daisy s'essuya les tempes d'un revers de main et reporta son attention sur ce qu'il se passait autour d'eux. À côté du camion, dans la voiture de police, Wallis et Max dormaient toujours. Sur le parking en contrebas, plusieurs personnes venaient de surgir de nulle part, déguisés en policiers.

– Les Aurors sont là, indiqua-t-elle à ses parents. Votre alerte a fonctionné.

Ils étaient reconnaissables à leur mauvaise utilisation des vêtements moldus : certains portaient leur uniforme à l'envers, et d'autres portaient leur couvre-chef autour du cou.

Mais Daisy fut distraite de ce spectacle amusant par une sensation de froid intense sur son poignet. Elle jeta un coup d'œil à sa montre : au milieu du cadran, la langue fourchue du serpent commençait à effleurer la Marque des Ténèbres. Sous ses mains, le volant du camion vibrait de plus en plus fort. Daisy se retourna, et constata que le Lumimord s'était mis à bouillir d'excitation et à briller avec plus d'intensité. Au-dessus d'eux, le ciel s'obscurcit en quelques secondes, et d'innombrables traînées noires et menaçantes apparurent à l'horizon.

– Ils arrivent, signala Daisy. Vous êtes prêts ?

– Vas-y, ma fille, dit Fergus en s'écartant du Lumimord qui faisait trembler le camion entier. Donne-leur le spectacle qu'ils méritent !

Autour d'eux, l'air devenait plus froid et les environs basculaient dans l'obscurité, comme si la nuit tombait à toute vitesse. En dehors des quelques Aurors inquiets, le parking était désert. Daisy se retourna vers le Lumimord, qui semblait ne vouloir qu'une seule chose : larguer ses munitions et atteindre ses cibles de plein fouet. La nuée de Mangemorts s'approchait : Daisy décida que c'était le bon moment. Elle actionna un levier qui ouvrit le toit du camion, puis tira d'un coup sec sur la bâche, qui se déchira avec un grand bruit.

Aussitôt, le Lumimord se mit en action. Son grand corps gélatineux se mit à bouillonner, puis se contracta avec un gargouillement

répugnant ; et les fusées qu'il contenait s'élevèrent dans le ciel à une vitesse remarquable.

– Il les a... crachés ? demanda Fergus.

– Je ne sais pas de quel type d'orifice il s'agit, admit Vera en mettant ses jumelles devant ses yeux. En revanche, nos petites expériences nous ont appris que sa salive était douée d'une volonté propre, et pouvait poursuivre sa cible pendant des kilomètres... N'est-ce pas superbe ?

Comme attirés par de puissants aimants, les projectiles gagnèrent en altitude avec une vitesse croissante et allèrent immédiatement à la rencontre du cortège de Mangemorts – et l'effet de la collision fut encore plus grandiose que prévu. La puissance de la potion explosive outrepassa toutes les espérances des Goyle : dès la première explosion, un rideau de feu barra le passage des Mangemorts. Ceux-ci dévièrent immédiatement leur trajectoire, mais les fusées continuèrent de les pourchasser impitoyablement, et à chaque seconde, d'autres feux d'artifice enflammés explosaient dans le ciel, mêlant leur lumière vive aux traînées noires que laissaient les Mangemorts derrière eux. Depuis leur poste d'observation, les Goyle pouvaient presque entendre les gémissements de douleur des Mangemorts qui battaient en retraite après avoir reçu du venin de mygale géante dans les yeux.

– Bingo, s'enthousiasma Daisy.

De nombreux Mangemorts rebroussaient chemin vers l'horizon ; d'autres tombaient vers le sol en tourbillonnant, aussitôt cueillis par des Aurors. Les plus récalcitrants évitaient avec agilité les projectiles que le Lumimord leur avait lancés et poursuivaient leur route, mais ils étaient trop peu nombreux pour causer de sérieux dommages. De plus, le largage de munitions n'avait duré qu'une fraction de secondes ; et, le camion des Goyle étant toujours invisible, aucun Mangemort n'avait réussi à identifier l'origine des projectiles.

Dans l'habitacle, les trois Goyle se réjouissaient du spectacle. Leurs visages rayonnants étaient éclairés par intermittence par les explosions successives qui illuminaient le ciel au-dessus d'eux.

– Encore une réussite, se réjouit Fergus. Qu'est-ce qu'on s'amuse !

Il fallut encore un quart d'heure pour que les Mangemorts se dispersent complètement ; puis tout redevint calme, et les Goyle se détendirent enfin.

– Bien joué, Lumi, dit Daisy en se tournant vers l'arrière du véhicule. En plein dans le mille !

Le Lumimord avait épuisé toutes ses munitions, et sa taille avait drastiquement diminué : il faisait maintenant la taille d'un petit coussin. Il frétillait de joie en rampant vers les Goyle, tout en laissant derrière lui une traînée de salive phosphorescente.

– Il est temps de rentrer, décida Vera. Je vais éloigner ces deux policiers du champ de bataille, au cas où des Mangemorts auraient la mauvaise idée de revenir un peu plus tard... Je prends Albert avec moi. Quant à vous, rentrez à moto avec Lumi et les Chuchouris... Et faites attention, d'accord ?

– D'accord, dirent en chœur Daisy et Fergus.

– Fergus, vous avez toujours votre miroir ?

Fergus mit sa main dans sa poche, et prit aussitôt un air contrit.

– Vous allez rire, s'excusa-t-il. Je crois bien que je l'ai oublié à l'intérieur, en voulant me recoiffer après ma petite altercation...

– Tant pis, décréta Vera. Ce serait trop risqué de retourner le chercher maintenant, un Auror pourrait vous prendre pour un Mangemort... Je vais les désactiver, afin que personne ne puisse nous retrouver.

Vera pointa sa baguette sur le petit miroir, et désactiva le sortilège qui le reliait au deuxième ; puis elle prit Albert sur son épaule et ouvrit la portière pour sortir du camion, redevenant ainsi visible aux yeux de tous. De son côté, Daisy posa le Lumimord sur ses genoux et appuya sur un gros bouton rose, situé sur son tableau de bord multicolore, en-dessous du bouton d'invisibilité. Aussitôt, sous ses pieds, le camion se métamorphosa. L'arrière commença par se replier, puis se rétracter, jusqu'à atteindre la taille d'une petite boîte ; le siège de Fergus se plaça derrière elle ; les quatre énormes roues se rapprochèrent, fusionnèrent pour n'en former que deux, et glissèrent sur le bitume pour se rassembler près des pieds de Daisy. Entre ses mains, le volant s'amincit pour former un guidon robuste, et le tableau de bord rétrécit pour se placer face à elle.

Une fois que leur moto eut retrouvé sa forme initiale, Daisy vérifia que son père était bien installé, serra ses jambes autour du siège, donna une petite caresse au Lumimord gélatineux, puis mit le contact et s'envola vers la Colline d'Émeraude, toujours invisible.

Vera, quant à elle, monta à l'avant de la voiture de police et prit une grande inspiration. Tout s'était bien passé : aucun Moldu n'avait été tué, les Mangemorts étaient en fuite, sa famille et ses animaux de compagnie seraient bientôt en sécurité. Un peu plus détendue, elle se retourna vers la banquette arrière, où Wallis et Max dormaient paisiblement.

– Vous n'avez pas bougé d'un pouce, remarqua-t-elle avec amusement.

– En effet, dit une voix masculine et brutale dans son dos.

Albert poussa un glapissement terrifié ; Vera fit volte-face, mais il était trop tard. Un sorcier vêtu de noir au visage griffé ouvrit la portière avec fureur. Il empoigna le bras de Vera pour la tirer violemment hors de la voiture et la jeta au sol. Elle sentit le bitume lui érafler les mains, une vive douleur se répandit dans son coude et un objet dur s'enfonça dans ses côtes. Albert essaya de s'attaquer à leur agresseur, mais le sorcier fut plus rapide : un éclair jaillit de sa baguette et frappa Albert de plein fouet. Le petit ravluk tomba à ses pieds, inanimé.

– Albert ! gémit Vera.

– Tu ne m'auras plus, sale bête, rugit l'homme en l'écartant d'un coup de pied. Et pour toi...

Il se tourna vers Vera, écumant de rage, et elle frissonna en réalisant à quel point il était imposant. Vera n'avait jamais vu un sorcier aussi grand, et encore moins avec une musculature aussi développée : il devait mesurer un peu plus de deux mètres, et peser un poids tout aussi impressionnant. Il était vêtu de noir, et Vera était certaine de ne l'avoir jamais rencontré auparavant. Une femme se trouvait avec lui ; tous deux étaient habillés du même tissu sombre et coûteux, brodé du même scarabée argenté.

– Qui êtes-vous ? haleta Vera. Qui vous a engagés ?

– Tais-toi, et donne ta baguette à ma femme, répondit l'homme en désignant sa compagne. Et pas d'embrouille, ou bien je tue immédiatement les deux Moldus dont vous avez pris l'apparence !

Joignant le geste à la parole, il pointa sa baguette sur la voiture où dormaient les deux policiers. Vera regarda autour d'elle, catastrophée ; mais elle ne vit personne d'autre. La plupart des Aurors avaient quitté

les lieux, emportant des prisonniers avec eux. Personne ne pouvait lui venir en aide.

Désespérée, elle obtempéra le plus lentement possible et fit rouler sa baguette sur le sol. La femme ne disait rien, mais cela la rendait encore plus effrayante : son visage était hermétiquement fermé, et son regard de fureur pure semblait vouloir transpercer Vera. Sa manche gauche était déchirée ; sur son avant-bras ensanglanté, il n'y avait aucune trace de Marque des Ténèbres.

– Vous n'êtes pas des Mangemorts, remarqua Vera. Mais alors...

– Pas encore ! rugit l'homme, faisant sursauter Vera. Mais ça ne saurait tarder !

Il marcha droit sur elle, hors de lui.

– Quand ils verront que nous t'avons attrapée, ils n'auront pas le choix, siffla-t-il. Et nous, les Warrington, serons enfin considérés comme de véritables Sang-Pur ! Pas vrai, Alamira ?

Vera essaya de rassembler ses pensées, malgré la panique qui menaçait de nouveau de l'envahir. *Warrington*, cela lui disait bien quelque chose, mais elle n'avait pas le temps de s'y attarder. Il fallait trouver une solution, et au plus vite... Elle pouvait bien transplaner, mais alors les deux policiers seraient en grand danger... Ce dénommé Warrington semblait violent et cruel, il n'hésiterait certainement pas à les tuer... Non, ce n'était pas envisageable de les abandonner ainsi, sans défense...

– Alors ? l'exhorta Warrington en se penchant sur elle. Pour qui te prends-tu, pour croire que tu allais déjouer les plans du Seigneur des Ténèbres en te déguisant en Moldue ? Tu as vraiment cru, *sincèrement*, que tu allais y arriver ? Tu es comme cette pauvre fille, avec son annonce au micro...

– Où est-elle ? demanda vivement Vera, de plus en plus effrayée.

Warrington éclata de rire.

– C'est sans doute elle que vous cherchiez, tout à l'heure ? dit-il avec un sourire sinistre. Vous n'aviez aucune chance... Je l'ai trouvée avant vous. Elle a à peine eu le temps de finir sa phrase...

Derrière lui, sa femme poussa un ricanement moqueur qui fit frissonner Vera.

– Et maintenant, tu vas me dire qui t'es, poursuivit le sorcier. Sinon... *Endoloris* !

La douleur que ressentit Vera à ce moment-là dépassait tout ce qui était imaginable. Elle avait l'impression que des milliers d'aiguilles chauffées à blanc lui transperçaient la peau, que l'intérieur de son corps s'était mis à bouillir, qu'une énorme enclume l'écrasait de tout son poids, et tout ceci simultanément. Elle voulut crier, mais le souffle lui manquait.

– Réponds, ordonna l'homme, tout en agitant sa baguette sous son nez. Je vois bien que tu as pris l'apparence de cette saleté de Moldue... Et malheureusement, il n'existe pas d'antidote immédiat... Mais bientôt, la potion cessera de faire effet, et alors je saurai qui tu es... Et j'en déduirai sûrement qui sont tes complices...

– Je m'appelle... Wallis Silver, hoqueta Vera.

– MENTEUSE ! *Endoloris* !

À nouveau, la douleur indescriptible la cloua au sol. Vera retomba en arrière, et sentit à nouveau un objet dur s'enfoncer dans ses côtes, exactement au même endroit. Sonnée, elle mit quelques instants à comprendre que l'objet en question se trouvait dans la poche de sa veste.

Sans qu'elle ne sache pourquoi, ses pensées la portèrent vers un passé proche, juste avant l'attaque... Elle parlait avec Daisy... Elle était à côté de Fergus, et tous les deux discutaient en riant... Peut-être qu'elle ne les reverrait plus, ni l'un ni l'autre...

Au-dessus d'elle, Warrington continuait de vociférer, mais Vera ne l'entendait plus.

De quoi avaient-ils parlé, déjà ? De ces horribles poupées moldues... La douleur rendait ses pensées difficiles à suivre. Elle voulut fermer les yeux, mais le sorcier la secouait comme un prunier, et la forçait à le regarder, pendant qu'il continuait de crier...

Et avant ça, de quoi d'autre avaient-ils parlé, avec Fergus ? Pour une raison mystérieuse, cela lui semblait être d'une importance capitale... Ils s'étaient moqués de ces policiers naïfs, qui avaient si bien cru au sortilège de Faux Souvenirs qu'elle leur avait lancé... Et qui avaient cru les effrayer, avec l'arme métallique que Wallis avait brandie devant elle...

Vera tressaillit.

L'arme de la policière.

C'était ça qu'il y avait dans sa poche. C'était cet objet dur et froid qui s'était enfoncé dans ses côtes lorsque ce *Warrington* l'avait jetée au sol. Vera ne savait pas ce que c'était, mais vu comme Wallis Silver avait été confiante en pointant l'arme sur elle, puis surprise lorsque Vera n'avait pas cillé, l'arme devait être puissante...

Au-dessus d'elle, Warrington se leva, de plus en plus furieux. Il revenait vers la voiture, il menaçait de la faire exploser...

Vera mit discrètement la main dans sa poche, mais les deux sorciers n'y prêtèrent aucune attention. C'était là une faiblesse qu'avaient en commun tous les sorciers : la méconnaissance absolue des mœurs moldus, et l'absence totale de considération pour leurs différents équipements. À leurs yeux, elle était dépourvue de baguette, et ne représentait donc plus aucune menace.

Comment Wallis avait-elle tenu son arme ? Oui, comme ceci, exactement... Derrière les deux sorciers, sur une affiche publicitaire, deux personnages se battaient avec une arme qui ressemblait à s'y méprendre à celle de la policière... Par leur manière de les tenir, Vera en déduisit que l'équivalent d'un sortilège devait jaillir par le petit trou rond qui se trouvait à l'extrémité de l'arme ; et ils avaient l'index crispé sur ce qui devait être le déclencheur...

Tout en tâtonnant dans sa poche, Vera serra les poings : si l'arme parvenait à étourdir son adversaire pendant quelques secondes, elle pourrait lui donner l'occasion de le neutraliser, et de s'échapper...

– Tu l'auras voulu, rugit Warrington, sa baguette toujours pointée sur les deux policiers endormis dans la voiture. *Avada Ke...*

Vera se redressa brusquement, tendit le bras vers le sorcier et appuya sur le déclencheur. Elle laissa aussitôt échapper un cri et lâcha l'arme, surprise par la puissance de la détonation produite par un objet si petit et dépourvu de magie. Elle regarda sa main engourdie, soulagée de la voir indemne ; puis elle leva les yeux vers les deux Warrington – mais il n'y en avait plus qu'un.

Non loin d'elle, Alamira Warrington s'était figée de stupeur. Ses yeux écarquillés d'horreur fixaient son mari étendu sur le sol, la poitrine ensanglantée et le regard vide.

Vera regarda l'arme moldue et comprit qu'elle venait de tuer quelqu'un. Elle hésita un instant entre s'excuser et s'enfuir à toutes jambes, mais elle n'eut pas le temps de se décider : une pluie de

sortilèges s'abattit sur Alamira Warrington et elle fut neutralisée à son tour. Vera s'empessa de récupérer sa baguette, qui avait roulé sur le sol ; elle tendit le bras vers Albert et l'attira contre elle, immensément soulagée de constater que son petit ravluk respirait toujours ; puis, usant des dernières forces qui lui restaient, elle rampa sur le sol jusqu'à la voiture la plus proche, afin de se cacher aux yeux des nouveaux arrivants.

En un instant, cinq Aurors atterrirent autour de la voiture de police ; trois d'entre eux se saisirent d'Alamira Warrington et transplanèrent vers une destination inconnue. Deux autres restèrent sur place pour examiner les lieux, baguette en main ; Vera reconnut Alastor Maugrey et l'un de ses collègues, Tiberius Freddles. Adossée à une voiture à quelques mètres de là, elle se fit aussi discrète que possible et dissimula Albert dans sa veste.

Sans la voir, Maugrey marcha à grands pas vers la voiture de police ; il regarda à travers la vitre et constata que les deux policiers ronflaient paisiblement.

– Ces deux-là ont seulement été endormis, signala-t-il.

– En revanche, celui-là est bien mort, dit Freddles en se penchant sur Warrington.

Vera était en train de se demander comment elle allait s'y prendre pour rentrer chez elle avant de s'évanouir quand elle croisa le regard d'Alastor Maugrey. L'Auror examina en un instant sa tenue de policière, son visage identique à celui de la femme moldue qui se trouvait dans la voiture, la baguette qu'elle tenait dans la main, puis l'arme moldue qui se trouvait à ses pieds : et il sembla aussitôt comprendre tout ce qui venait de se passer. À côté de lui, Freddles aperçut Vera à son tour et pointa vivement sa baguette vers elle.

– Baissez ça, idiot, dit Maugrey avec brusquerie. Regardez, c'est elle qui a sauvé les deux Moldus... Et tous les autres avec, je parierais.

Vera lui sourit difficilement, indifférente à la migraine atroce qui lui perforait le crâne.

– On peut dire que vous avez du cran, marmonna Maugrey à l'intention de Vera.

Vera essuya d'un revers de main le sang poisseux qui dégoulinait sous son nez. Maugrey désigna l'uniforme moldu qu'elle portait, maculé de taches rouge sombre.

– On vous emmène faire un tour à Sainte-Mangouste ? En toute discrétion, bien sûr...

Vera secoua la tête. Quelques fourmillements sur son visage et dans le reste de son corps lui indiquaient que l'effet du Polynectar touchait à sa fin. Elle porta une main à son ventre, et constata qu'Albert était toujours blotti contre elle, évanoui dans sa veste. Elle se concentra pour transplaner, mais rien ne se produisit. Elle avait l'impression de vouloir escalader une paroi infranchissable, de se heurter à un mur de béton.

– Allez, vous allez y arriver, l'encouragea l'Auror, tout en restant à distance. Vous avez bien mérité un peu de repos.

Vera hocha la tête, et réussit à se concentrer un peu plus intensément. Elle eut à nouveau l'impression de passer à travers un tuyau de plomb très étroit, impression d'autant plus désagréable qu'elle dura plus longtemps que d'habitude.

Enfin, elle se sentit décoller poussivement du bitume, puis l'étreinte écrasante du transplanage la libéra, et elle atterrit assise sur le lit qu'elle partageait avec Fergus, comme s'il ne s'était rien passé.

Autour d'elle, tout était calme. Dans leur immense chambre aux murs orange, rien n'avait bougé. Une lumière douce filtrait à travers les plantes colorées qui poussaient devant les nombreuses fenêtres. Vera pouvait entendre monter de son jardin la clameur imperturbable et apaisante de tous les animaux qui y habitaient, et le bruissement léger des plantes qui poussaient à toute vitesse sous les pattes de ses ravluks. Cachées dans un coin, une dizaine de Chuchouris grignotaient sagement le morceau de fromage que Vera leur avait laissé.

Elle ouvrit les pans de sa veste, et découvrit Albert, toujours inconscient. Elle palpa chacun de ses membres, ses deux ailes vertes, et constata avec un immense soulagement qu'il n'était pas blessé. Elle l'allongea donc soigneusement sur le lit en luttant contre le tremblement de ses mains, et plia la couverture pour le couvrir.

Ensuite, elle voulut se lever, afin de guetter l'arrivée de Fergus et de Daisy, mais ses jambes étaient vides de toute énergie. Elle parvint à se redresser au bord du lit, mais retomba aussitôt à genoux sur l'herbe mauve qui recouvrait le plancher. Fatiguée de lutter, elle se laissa

tomber sur le côté ; puis elle sentit le sol basculer sous elle, et elle perdit connaissance.

À plus de cent kilomètres de là, à côté d'Alastor Maugrey, son jeune collègue Freddles était médusé.

– Mr Maugrey ! Vous l'avez laissée partir !

– Comme vous pouvez le voir, Freddles, répondit tranquillement Maugrey.

– Mais... Mr Maugrey ! Elle était là, à notre merci ! Nous aurions pu découvrir son identité !

– Et à quoi bon ? le coupa sèchement l'Auror. Pour que vous la révéliez au premier Mangemort qui vous soumettra au sortilège de l'Imperium ? Ou à tous vos amis, pour vous faire remarquer à la pause déjeuner ?

Freddles se renfrogna, vexé.

– Contentez-vous de la remercier, dit Maugrey.

D'un geste de la main, il désigna les environs.

– Rien qu'aujourd'hui, cet agent double a sauvé bien plus de personnes que vous ne pourrez jamais en rêver...

Dans le ciel, tous les Mangemorts avaient disparu, soit arrêtés, soit grièvement blessés par le savant mélange dont les Goyle les avaient arrosés. Quelques dommages matériels étaient à déplorer, mais il n'y avait aucune victime. Les nuages s'étiolaient lentement, et un rayon de soleil timide éclaira les carrosseries des voitures et la zone industrielle désertée. À l'intérieur de la voiture de police, Wallis Silver et Max Smith émergeaient lentement.

– Qu'est-ce que...

– Oh, misère, gémit Wallis en découvrant le parking désert, et deux voitures qui brûlaient non loin d'eux. Que s'est-il passé ?

– On nous a piqué nos uniformes, gémit son collègue. Le chef va nous tuer...

Alastor Maugrey les considéra d'un œil amusé, et fit quelques pas vers eux.

– Mes pauvres amis, le choc vous a fait perdre la mémoire, leur lança-t-il. Mais croyez-moi sur parole : vous avez été héroïques !

EN PLEIN CŒUR

– Maman ! Maman !

Quand Vera refit surface, la première chose qu'elle sentit fut le contact râpeux et humide de la langue d'Albert qui lui léchait le visage. Elle entrouvrit les yeux, et aperçut la tête du petit ravluk penchée au-dessus d'elle, ainsi que deux taches obscures et floues qu'elle identifia immédiatement.

– Elle se réveille, souffla la voix soulagée de Daisy. Maman ? Tu m'entends ?

Vera cligna des yeux, étourdie. Elle avait la nausée ; sa main droite était engourdie ; la douleur se réveillait dans ses côtes, dans son coude, autour de son cou. Avec délicatesse, Fergus l'aida à se redresser, et Daisy lui prit la main avec inquiétude.

– Que vous est-il arrivé, Vera chérie ? demanda Fergus lorsqu'elle sembla en mesure de parler.

Vera eut quelques difficultés à remettre ses souvenirs en ordre, mais parvint tout de même à faire un récit cohérent de la manière dont les Warrington l'avaient agressée.

– J'ai même croisé Maugrey, conclut-elle en essayant de sourire. Mais je n'ai pas eu la force de lui parler...

– Nous n'aurions jamais dû te laisser toute seule, murmura Daisy. Viens, allons jeter un œil à tes blessures.

Aidée par son mari et sa fille, avec d'innombrables précautions, Vera parvint à se relever et à faire les quelques pas qui la séparaient de leur salle de bains. La pièce était presque aussi grande que leur chambre, et il était difficile de la distinguer d'un jardin botanique. L'immense baignoire en pierre occupait le fond de la pièce, couverte de lierre et de fleurs orange ; les murs et le plafond étaient recouverts de plantes grimpantes, dont les immenses feuilles ondulaient gracieusement ; et

d'autres plantes étonnantes se disputaient l'espace, immense mais néanmoins insuffisant pour tout ce que les Goyle y avaient entreposé – comme d'habitude. Pendant leur absence, près de la baignoire, une vitre avait été brisée par un arbre venu du jardin, dont le tronc était rentré dans la pièce, comme s'il avait voulu voir ce qu'il s'y passait.

– Les ravluks sont en pleine forme, ces temps-ci, constata Fergus avec joie.

– Il faudra tout de même réparer la vitre...

Fergus haussa les épaules, comme si le tronc d'arbre qui traversait la pièce et les quelques ravluks qui en avaient profité pour s'y introduire étaient des éléments tout à fait banals dans une salle de bains.

– Un jour, peut-être, oui...

Des libellules violettes exploraient l'ensemble, tandis que quelques plantes carnivores faisaient claquer leurs mâchoires pour les attraper. Fergus s'approcha d'une immense feuille horizontale, qu'il effleura du bout du doigt ; aussitôt, celle-ci se replia légèrement sur elle-même, formant un grand récipient qui se remplit d'eau claire par le fond. Daisy fit asseoir sa mère sur un tabouret de bois, juste à côté d'une plante aux longues feuilles roses qui ondulaient à la manière d'une anémone.

– Carla nous a volé des feuilles de Baumevigne ? s'inquiéta Daisy en découvrant des tiges sectionnées.

– Non, j'en ai envoyé une bonne quantité à Sainte-Mangouste... de façon anonyme, bien sûr, ajouta Vera en voyant le regard inquiet de Daisy. Avec toutes les agressions provoquées par les Mangemorts, ils en ont plus besoin que nous.

Daisy acquiesça, et Vera offrit ses mains égratignées aux longues feuilles roses du Baumevigne. Les feuilles s'y agrippèrent comme des petites ventouses, puis glissèrent le long de sa peau avec un bruit de succion. Elles passèrent sur toute la surface de ses paumes, puis sur le dos de ses mains, effaçant sur leur passage toutes les entailles et laissant derrière elles une peau lisse, propre et intègre.

– Je déteste ça, grimaça Vera. J'ai l'impression qu'on me suce le sang.

– Pas le choix, répondit fermement Daisy. Papa, fais-le aussi, ta joue est griffée... Imaginez que Carla voie une seule de vos égratignures, le soir où un attentat a été déjoué ? Cela confirmerait tous ses soupçons.

Au moment où il prononçait ces mots, les trois Goyle entendirent un cliquetis métallique, puis des pas excédés dans l'escalier.

– C'est elle ! souffla Daisy, affolée. Maman, reste ici, on s'en occupe !

Vera acquiesça, et émit un sifflement discret en direction de la chambre ; en l'entendant, les Chuchouris qui se trouvaient sur l'herbe mauve abandonnèrent leur morceau de fromage pour se dissimuler sous le lit. Puis Vera retira son uniforme de policière et les donna en pâture aux plantes carnivores les plus proches, qui s'empressèrent de les déchiquter.

De son côté, Daisy se leva d'un bond et marcha droit vers la chambre, suivie par Fergus qui ferma soigneusement la porte de la salle de bains derrière lui.

– Faisons semblant de discuter, proposa Daisy à voix basse. Eh bien, poursuivit-elle tout haut, décidément, les ravluks sont déchaînés, ces temps-ci...

La porte s'ouvrit à la volée et Daisy et Fergus se retournèrent avec toute la désinvolture dont ils étaient capables. Carla venait de surgir dans la pièce, furieuse ; elle était encore en chemise de nuit et une marque d'oreiller barrait sa joue, bien visible.

– C'est vous, éructa Carla, hors d'elle. C'est *vous* qui avez fait ça !

– Oh ! s'exclama Fergus sur un ton enjoué. Bien le bonjour, ma chère Carla. Quel bon vent t'amène ?

– Vous m'avez empoisonnée ! s'écria Carla. Vous avez empoisonné Edgar, votre propre fils !

– Quelle drôle d'idée, commenta Fergus avec bonhomie. Pourquoi donc aurions-nous fait une chose pareille ?

Malgré l'animosité flagrante de Carla, la voix de Fergus ne perdait jamais rien de son amabilité, ce qui avait le pouvoir de rendre sa belle-fille folle de rage.

– À chaque attaque de Mangemorts, il se passe quelque chose d'étrange, murmura Carla pour elle-même. La première fois, j'ai été clouée au lit par une maladie inconnue... La deuxième, mon pied s'est coincé dans un piège pour Ronflak...

– C'est un vrai fourre-tout, en bas, compatit Fergus.

– Puis il y a eu ces maudits ravluks, qui m'ont empêchée de sortir de ma chambre...

– Ah ! Ces petits chérubins sont incorrigibles, soupira Fergus.

Daisy se retint de sourire en pensant à ce jour-là et aux hurlements qu'avait poussé Carla lorsque les ravluks avaient encerclé sa porte, ainsi que l'ensemble de ses fenêtres.

– Et voilà qu'aujourd'hui, je me réveille à quatre heures de l'après-midi ! acheva Carla d'une voix suraiguë. Vous ne pouvez pas me faire croire que tout ceci est dû au hasard ! C'est *vous* qui faites ça, depuis le début ! Vous avez saboté toutes ces attaques, à mon insu !

– Des attaques ? s'étonna Daisy. Mais comment veux-tu que nous sachions ce que les Mangemorts complotent ? Et comment veux-tu que nous soyons responsables de ta grasse matinée, alors que tu nous as enfermés depuis des semaines dans cette partie de la maison ?

Le regard de Carla balayait la pièce à toute vitesse, à la recherche de preuves.

– Où est Vera ? siffla-t-elle, de plus en plus furieuse.

– Elle prend un bain, répondit Daisy du tac au tac.

– Oui ? Qui m'appelle ? demanda Vera depuis la salle de bains, en faisant clapoter du bout des doigts l'eau de la baignoire.

– Bien sûr, grommela Carla. Et pourquoi êtes-vous si sales ? Pourquoi Fergus est-il blessé ?

– Nous faisons du jardinage dans la salle de bain, chantonna Fergus. Figure-toi qu'un arbre a eu la bonne idée de traverser le mur !

– Pourquoi y a-t-il du fromage sur la moquette ? insista Carla.

– C'est là que j'aime prendre mes en-cas, expliqua joyeusement Fergus.

Carla émit alors une sorte de grognement.

– Vous ne perdez rien pour attendre, marmonna-t-elle. J'ignore comment vous vous y prenez, mais je suis certaine que vous vous échappez de temps en temps, et je suis encore plus certaine que vous êtes responsables de toute cette mascarade... Alors tant pis si Edgar vous protège encore, tant pis s'il s'oppose à moi... Je vous dénoncerai au Seigneur des Ténèbres, et il vous punira enfin ! Vous ne pourrez pas vous jouer de moi éternellement !

En entendant ceci, Daisy s'arrêta de sourire. La porte de la chambre se ferma brutalement derrière Carla, bien que personne ne l'ait touchée, et la douce rumeur qui montait du jardin s'évanouit, écrasée par un silence pesant.

– Très bien, gronda Daisy en s'avançant vers Carla. Fais-le, dans ce cas ! Va, et confie tes soupçons à Voldemort ! Dis-lui à quel point tu es persuadée que nous sommes derrière tout ça, depuis le début ! Mais avant, pose-toi une seule question : si nous sommes désignés coupables, s'il nous élimine tous les trois comme tu l'espères... Il sera sans doute en colère, très en colère, de découvrir comment tous ses plans machiavéliques ont été mis en déroute par les mêmes personnes, juste sous son nez... Et à ton avis, quel châtiment réservera-t-il à ceux qui étaient censés nous surveiller ? Que pensera-t-il de toi et d'Edgar, quand il apprendra que vous piquiez un petit somme, au lieu de nous tenir à l'œil ?

Carla recula d'un pas, tout en pâlisant dangereusement.

– Si nous sommes déclarés coupables, alors vous le serez aussi, affirma Daisy. Penses-y avant de mettre en péril toute notre famille.

Depuis la salle de bains, Vera entendit Carla marmonner quelque chose de confus, et sourit en imaginant sa mine dépitée en réalisant que Daisy avait raison.

– À plus tard, Carla, minauda Fergus. Ah, j'oubliais ! Peux-tu donner ce vase à Edgar ? J'ai passé la journée d'hier à le sculpter... Merci, ma chère Carla, tu es bien gentille...

Les pas de Carla s'éloignèrent piteusement ; puis Fergus et Daisy revinrent dans la salle de bains.

– Heureusement qu'elle est aussi bête que méchante, commenta Daisy. J'aurais dû tripler sa dose de Potion de Sommeil, nous aurions eu la paix plus longtemps !

– Elle n'est pas aussi bête que nous aimerions le croire, tempéra Vera. Même si elle n'a pas encore découvert nos petits passages secrets, et même si elle ignore que ses Transplablocs sont en réalité hors d'usage... Elle n'a pas beaucoup de jugeote, mais elle serait tout de même capable de nous attirer de gros ennuis. Elle ne vous a pas vus rentrer, au moins ?

– Non, assura Daisy. J'avais activé le bouton d'invisibilité, et après avoir remis Lumi dans l'étang, j'ai garé la moto dans la grotte. Ensuite... Nous avons emprunté le passage habituel.

– Alors nous sommes tranquilles... jusqu'à la prochaine fois, déclara joyeusement Fergus.

– Il n'y aura pas de prochaine fois, répliqua Daisy.

Fergus et Vera se figèrent, attendant que Daisy revienne sur les paroles qu'elle venait de prononcer. Fergus alla même jusqu'à sourire, croyant à une plaisanterie ; mais Daisy n'avait jamais été aussi sérieuse.

Voyant cela, Vera voulut se lever – mais le regretta aussitôt en sentant une multitude de signaux douloureux contester son geste.

– Daisy... Aïe ! Daisy, tu ne peux pas dire ça !

– Maman, rassieds-toi... Non, regarde-toi ! Avec Papa, vous avez failli y passer ! Encore quelques sauvetages du même genre, et il y aura un drame... Vraiment, ça n'est pas raisonnable de continuer ainsi. Quant à Carla... Tu as raison, il ne faut pas la sous-estimer. À chaque fois, nous avons trouvé un moyen de la tromper, ou de l'effrayer, mais pour combien de temps ? Un jour où l'autre, si nous ne faisons rien, elle décidera de se débarrasser de nous, et même Edgar sera incapable de l'en empêcher.

Vera passa une main sur ses côtes douloureuses, et fit une petite grimace. Daisy avait raison, bien sûr : tout cela ne pouvait plus durer. À chaque fois, les Mangemorts étaient plus ambitieux, plus agressifs, plus nombreux ; au fur et à mesure que les mois passaient, le risque que l'un d'entre eux soit gravement blessé, capturé ou tué était de plus en plus important. Enfin, Carla était de plus en plus suspicieuse et menaçait de passer à l'action – et pourtant, Vera ne pouvait pas envisager d'abandonner.

– Le jeu en vaut largement la chandelle, protesta-t-elle. Que vont devenir les Moldus, si nous cessons d'assurer leur protection ?

– Je n'ai pas dit qu'il fallait s'arrêter là, rebondit Daisy avec gravité. Au contraire...

Fergus et Vera s'entreregardèrent, reprenant espoir.

– Je crois que nos opérations ponctuelles sont insuffisantes. C'est vrai, nous avons sauvé beaucoup de gens, et blessé beaucoup de Mangemorts, mais ils continuent d'étendre leur emprise sur le pays, de poursuivre leurs opposants, d'assassiner au hasard et de détruire des villages quand bon leur semble... Non, au contraire, je crois qu'il faut voir plus grand. Je crois qu'il est temps de frapper les Mangemorts en plein cœur.

Vera frissonna d'excitation.

– Je n'aurais pas dit mieux, ma chérie... C'est d'ailleurs ce que nous souhaitons depuis le début. Dois-je comprendre que tu as enfin une idée ?

– Oui, je crois, dit Daisy. Mais...

Elle s'interrompit, regardant craintivement sa mère.

– Oui ? l'encouragea Vera.

– Maman... Tu risques de ne pas être d'accord.

Vera fronça les sourcils, puis pâlit en comprenant pourquoi Daisy craignait sa réticence.

– C'est notre seule solution, insista Daisy. Je ne vois pas comment nous pouvons faire autrement. Maman, je t'en supplie... Il faut qu'elle nous aide. Il faut parler à Cissy.

★★★

À l'instant où Daisy prononçait son surnom, Narcissa se prélassait dans l'eau fraîche sous un soleil éclatant.

L'elfe Prunnas avait pourvu le domaine des Malefoy d'un puissant sortilège de Repousse-Nuage, faisant du domaine le seul endroit du pays épargné par la brume grise et lourde qui assombrissait les esprits, embuait les fenêtres et brouillait les repères. Maintenir le sortilège sur une aussi longue période, et contre des nuages bien plus coriaces que les petits *cumulus* habituels, demandait énormément d'énergie à l'elfe, qui s'affaiblissait de jour en jour ; mais Lucius ne faisait pas grand cas de la santé de leur elfe de maison, surtout si quelques rayons de soleil pouvaient rendre le sourire à son épouse.

Narcissa se trouvait donc aux côtés de Lucius dans le lac qui s'étendait à l'arrière du château. Ils s'y baignaient depuis des heures, admirant le spectacle des innombrables oiseaux qui venaient trouver refuge dans le seul endroit réchauffé par le soleil à des kilomètres à la ronde.

– Regarde ! Là-bas, juste devant le saule...

Ils étaient immergés dans l'eau fraîche jusqu'à la taille, et le soleil faisait scintiller leurs peaux. Lucius montrait quelque chose à Narcissa, et elle collait sa tête contre la sienne pour mieux suivre la direction de son regard, tout en prenant bien soin de ne pas regarder la Marque des Ténèbres qu'il portait sur son bras.

– Un héron, reconnut Narcissa. Qu'il est beau !

Le grand oiseau élégant au port de tête altier marchait au bord de l'eau. Il se rapprochait de l'immense saule pleureur incliné au-dessus du lac, dont les lianes mélancoliques masquaient le rivage sur une vingtaine de mètres. Ravie, Narcissa se tourna vers Lucius, prit son visage entre ses mains, et ils s'embrassèrent tendrement.

Depuis sa longue discussion avec Regulus, lors de cette étrange soirée de Noël, l'humeur de Narcissa oscillait sans cesse, passant par des hauts et des bas imprévisibles ; et même si elle-même n'en avait pas entièrement conscience, cela s'expliquait par les innombrables choses auxquelles elle s'efforçait de ne pas penser.

Bien sûr, il y avait le fait qu'elle ne parvenait toujours pas à avoir d'enfant, et que malgré sa promesse, Regulus n'y ait toujours pas trouvé de remède ni d'explication. Elle craignait aussi de voir les gens qu'elle aimait tués par la guerre ; et enfin, il y avait tout ce que son oncle Orion avait dit, lorsqu'il s'était présenté au manoir pour annoncer le départ définitif de Sirius.

Ce dernier point était celui qui effrayait le plus Narcissa. Par conséquent, elle déployait des efforts considérables pour se persuader que cette discussion n'avait jamais eu lieu et s'interdisait formellement d'y repenser, à tel point qu'elle avait pratiquement réussi à bannir de ses pensées tout ce que son oncle avait raconté à Abraxas : qu'elle était une enfant illégitime, fille d'un Sang-de-Bourbe nommé Thomas Everly – un ancien prétendant de sa mère, soi-disant.

Même si certaines phrases de l'oncle Orion faisaient de temps à autre irruption dans ses pensées – *une immonde bâtarde*, avait-il dit, *une sale petite Sang-Mêlé* – la plupart du temps, Narcissa parvenait à oublier ces accusations insultantes, ainsi que ce *Thomas Everly* dont il avait parlé. En revanche, elle ressentait une étrange frénésie, causée par le sentiment qu'elle pouvait perdre Lucius à tout moment, et qui exacerbait l'affection qu'elle ressentait pour lui. Elle agissait donc comme si un danger imminent menaçait de les séparer : elle avait besoin d'être rassurée en permanence, et se suspendait à son cou, à son bras, à toutes les heures du jour et de la nuit, comme si chaque minute leur était comptée.

Lucius était toujours surpris par cette tendresse pressante et irrésistible, après les mois d'abattement qui avaient suivi la destruction

du pensionnat Wimbley ; mais il préférait nettement cet état à l'apathie que Narcissa lui avait opposé pendant des mois, et il n'avait donc pas tenu à connaître plus précisément les raisons de ces effusions de baisers et de caresses.

Bien sûr, il arrivait que Narcissa sombre de nouveau dans la mélancolie pendant plusieurs jours, et plus particulièrement à l'approche de Noël ; mais cela faisait longtemps que Lucius avait renoncé à y remédier. Et lorsque Narcissa se montrait enjouée et aimante, il se gardait bien de parler de ce qui pouvait l'attrister, refusant de laisser le moindre souci jeter une ombre sur ces précieux instants.

– À quoi penses-tu ?

Narcissa avait remarqué l'expression songeuse qu'il avait prise en contemplant le reflet du lac dans les grands yeux bleus de son épouse, et l'eau claire qui ruisselait dans ses cheveux blonds.

– À rien. Tu es belle.

Lucius prit son visage entre ses mains, ils s'embrassèrent à nouveau, et lorsque leurs deux corps se touchèrent, Lucius sentit Narcissa frissonner contre lui.

– Tu as froid ?

– Un peu. Depuis combien de temps sommes-nous dans l'eau ?

– Je serais incapable de le dire, sourit Lucius.

Le soleil commençait à peine à décliner ; il leur restait plusieurs heures avant qu'il n'atteigne la nappe de nuages noirs qui obscurcissait l'horizon, tout autour du domaine.

– Allons nous sécher, proposa Lucius. Nous reviendrons nous baigner plus tard.

Ils sortirent de l'eau main dans la main, montèrent un talus et rejoignirent la petite clairière qui se trouvait juste au-dessus du saule pleureur. L'immense serviette qu'ils avaient étalé sur l'herbe était chaude ; ils s'y enrobèrent tous les deux, se frictionnèrent mutuellement, puis s'étendirent côte à côte, désireux de prolonger éternellement leur douce félicité.

La tête posée sur la poitrine de Lucius, Narcissa somnolait en soupirant d'aise de temps à autre. Au-dessus de leurs corps enlacés, la voûte des arbres, poinçonnée par les rayons du soleil, se balançait paresseusement dans la brise du mois de juillet qui commençait. Les gouttes d'eau s'évaporaient sur leur peau, et leurs deux chevelures

séchaient doucement, retrouvant peu à peu toute l'intensité de leur clarté. Narcissa songeait aux beaux jours qui les attendaient : l'été ne faisait que commencer, et grâce à Prunnas, il durerait longtemps... Et puis, après cet été, d'autres suivraient : Narcissa venait d'avoir vingt-quatre ans, et Lucius en avait vingt-cinq. Ils avaient la vie devant eux, une vie qui s'annonçait paisible et ensoleillée, dénuée de tout problème...

– Maître Lucius ! MAÎTRE LUCIUS !

La voix nasonnante de l'elfe Prunnas brisa en mille morceaux la félicité dans laquelle flottaient Lucius et Narcissa. Ils relevèrent la tête, s'extirpant à regret de leur délicieuse torpeur.

– Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda Lucius, agacé.

L'elfe surgit des buissons, hors d'haleine. Depuis que Lucius exigeait de lui qu'il étende le Sortilège de Repousse-Nuages sur l'intégralité du domaine, l'elfe paraissait de plus en plus vieilli : sa peau verte était de plus en plus fripée, et son nez aplati comme un bec de canard avait tendance à s'affaïsser de jour en jour.

– Alors ? Parle ! le pressa Lucius, sans laisser le vieil elfe reprendre son souffle.

– C'est que... Votre père vous demande, Maître...

– Qu'il attende, répondit Lucius avec un geste de la main.

– Mais, Maître... C'est urgent...

Les petits yeux noirs et perçants de Prunnas glissaient sans arrêt vers Narcissa, comme si sa présence le dérangeait.

– Tout ce que tu as à me dire peut être entendu par Narcissa, dit sèchement Lucius, qui avait lu dans les pensées de l'elfe.

– Mais, Maître... Votre père ne voudrait pas...

– Dans ce cas, je le verrai à l'heure du dîner.

Prunnas poussa un long gémissement suppliant : si Lucius refusait d'obéir, il en subirait lui aussi les conséquences.

– Maître, insista Prunnas. C'est au sujet de... Vous savez... C'était aujourd'hui...

– Je le sais bien. Y a-t-il du nouveau ? Ont-ils réussi à détruire le bâtiment ?

– Oh, euh... Oui, Prunnas a cru entendre que le bâtiment avait été endommagé...

– Dans ce cas, je ne vois pas ce qui peut poser problème à mon père. Nous en parlerons demain, quand le Seigneur des Ténèbres sera présent ; d'ici là, qu'il me laisse en paix.

Et il se rallongea à côté de Narcissa, en caressant ses cheveux blonds pour se faire pardonner cette fâcheuse interruption.

– Mais, Maître... *Ils* ont recommencé... Je veux dire... L'endroit était *vide*, Maître ! Il n'y a eu aucune victime ! Ceux qui étaient censés capturer les traîtres se sont fait prendre... Les Mangemorts sont revenus, et ils vous attendent... Beaucoup d'entre eux sont blessés...

Cette fois-ci, Lucius se figea. Ses traits se firent plus durs, plus froids.

– Bien, bien... Je vois.

Il sembla hésiter, et Narcissa lui adressa un regard persuasif dans l'espoir de le convaincre de rester à ses côtés.

– J'arrive tout de suite, soupira finalement Lucius en se redressant. Prunnas, offre-leur du vin, à manger, n'importe quoi... Je serai là dans quelques instants.

Et il se leva d'un bond pour se rhabiller.

– Désolé, dit-il à Narcissa. Tu sais, l'attaque dont je te parlais... C'était aujourd'hui. Apparemment, ça ne s'est pas passé comme prévu...

Narcissa haussa les épaules, et l'imita en passant sa longue robe d'été, bleue et légère. Elle fit un geste pour ramasser leurs affaires, mais Lucius lui fit signe de les laisser en place.

– Laisse ça, dit-il avec mauvaise humeur. Les elfes s'en chargeront.

Narcissa se contenta donc de revêtir sa robe et remonta avec Lucius la douce pente qui traversait le jardin des Malefoy. Lucius semblait de nouveau soucieux, et Narcissa en ressentit une pointe de culpabilité. En effet, elle savait pertinemment qui se cachait derrière ces sauvetages intempestifs – elle surprenait d'ailleurs régulièrement quelques Chuchouris en train de se promener dans son manoir – et n'avait jamais envisagé de dénoncer les Goyle. Au contraire, elle prenait beaucoup de plaisir à voir les mines dépitées des Mangemorts lorsque leurs actions étaient déboutées.

Jusqu'ici, Lucius n'avait aucunement pâti de ces revers successifs : Voldemort le tenait en si haute estime depuis le meurtre d'Eleanor Wimbly qu'il trouvait toujours quelqu'un à blâmer à sa place. En revanche, la jalousie des autres Mangemorts, et surtout des anciens

Embrumés, grandissait à chaque faveur que Voldemort lui accordait. Et lorsque le Seigneur des Ténèbres avait annoncé que Lucius ne participerait pas à l'attaque, afin de préserver ses forces pour une autre mission prestigieuse, Narcissa avait vu tous leurs visages se contracter, sans oser protester – il était toujours malvenu de s'opposer à Lucius en présence du Seigneur des Ténèbres.

Lucius ne dit pas un mot jusqu'à leur arrivée au manoir. Il passa par la porte de derrière, qui menait aux cuisines, où les rescapés de l'attaque l'attendaient de pied ferme.

Une quinzaine de Mangemorts étaient présents, et la plupart d'entre eux avaient subi d'horribles blessures. Leurs vêtements étaient en grande partie déchirés, et dévoilait leur chair à vif, couverte de plaies purulentes et de pustules aux couleurs diverses. Narcissa reconnut sur la joue gauche de Dolohov les lésions caractéristiques du venin de tarentules géantes – des bubons tendus à éclater, d'une couleur verdâtre particulièrement repoussante.

Elle repéra également Bellatrix, et constata avec soulagement qu'elle était bien moins endommagée que le reste des Mangemorts. Elle avait simplement été brûlée à l'épaule, et s'était égratigné la joue, mais puisqu'elle volait avec plus d'agilité que ses comparses, elle avait su esquiver les explosifs lancés par les Goyle, et les horribles blessures qui en découlaient.

En entrant dans les cuisines, Narcissa et Lucius furent accueillis par des invectives chargées de ressentiment :

– Ah, voilà les tourtereaux, s'exclama Yaxley, dont la peau était couverte de taches violacées. Alors, la baignade était bonne ?

Lucius passa ses doigts dans ses cheveux fins, encore un peu humides, et sourit avec arrogance aux nouveaux venus.

– Excellente, merci de vous en inquiéter. Que me vaut l'honneur de votre visite ?

Quelques exclamations indignées accueillirent cette réponse désinvolte.

– Tu as oublié ce qu'il se passait aujourd'hui, Malefoy ?

– Non, à l'évidence, puisque c'est moi qui ai tout planifié. En revanche, je m'interroge sur votre présence ici, alors que nous avons justement convenu d'éviter de nous rassembler le jour même, afin de ne pas éveiller les soupçons... Les Aurors doivent être à votre

recherche, et si j'étais vous, j'emploierais plutôt le temps qu'il me reste à camoufler ces hideuses blessures.

Cette remarque provoqua un vague flottement parmi les Mangemorts : Lucius avait raison, ils avaient désobéi aux instructions que leur avait données Voldemort. La tentation de se confronter à Lucius en l'absence du Seigneur des Ténèbres était trop grande ; mais contrairement à ce qu'ils espéraient, Lucius ne se laissait pas démonter.

– Nous avons été attaqués juste avant d'atteindre Crushfield, grînça Rabastan Lestrange.

– Ouais, approuva Alecko Carrow. Les lascars nous attendaient là-bas ! Ils connaissaient parfaitement notre plan, même si nous avons changé au dernier moment ! Il y a un traître parmi nous, c'est certain !

Narcissa fronça les sourcils, désappointée, et passa aussitôt dans la pièce voisine. Elle aimait de moins en moins entendre parler de ce qui se passait au-dehors et *a fortiori* de ce que Lucius ou Bellatrix y faisaient : ces choses-là étaient bien trop affreuses pour être regardées en face.

Lucius, lui, continuait de tenir tête aux Mangemorts furieux, qui lui firent le récit complet de l'attaque.

– C'est intéressant, commenta Lucius lorsque les Mangemorts eurent terminé d'égrener leurs doléances. Avez-vous pu identifier ces objets volants qui vous ont percuté ?

– Oui, absolument ! s'exclama un Mangemort de petite taille.

Gibbon s'avança avec empressement, et posa sur la table un morceau de carcasse en plastique. Il sembla très fier de lui, jusqu'à ce qu'il réalise que tous ses partenaires le fusillaient du regard. Lucius s'empara du morceau de plastique, et l'examina en haussant les sourcils.

– Vous avez donc été attaqués par des jouets moldus, résuma-t-il avec amusement. Des armes redoutables, sans aucun doute...

– Des jouets moldus remplis d'explosifs et de poison, corrigea Rodolphus Lestrange.

– Je ne doute pas que tu aurais su nous en protéger, Malefoy... Si seulement tu nous avais gratifiés de ta divine présence, railla Yaxley.

Un murmure d'assentiment parcourut le petit groupe.

– Si vous souhaitez connaître les raisons pour lesquelles je n'ai pas daigné me joindre aux festivités, vous pourrez vous en référer au

Seigneur des Ténèbres, leur proposa Lucius. Il sera sans doute ravi de savoir que mon absence vous empêche de vous battre correctement.

À la mention de Voldemort, les Mangemorts battirent en retraite. Ils savaient pertinemment ce qu'ils risquaient s'ils osaient remettre en cause ses choix stratégiques.

– Laissons tomber, mes amis, déclara Yaxley. Nous avons affaire à un lâche de la pire espèce... Nous n'avons plus qu'à espérer que le Seigneur des Ténèbres finisse par s'en apercevoir. Allons-y !

Antonin Dolohov lui donna une tape sur l'épaule en guise d'approbation, et tous les deux quittèrent la pièce, rapidement suivis par le reste du groupe. Il ne resta plus qu'Abraxas Malefoy, qui se tenait debout dans un coin de la pièce, voûté sur sa canne au pommeau d'argent, ainsi que Bellatrix, qui n'arrivait pas à se résoudre à laisser Lucius s'en tirer à si bon compte. Enfin, Rodolphe Lestrange s'était arrêté dans l'encadrement de la porte, attendant de voir si Bellatrix allait se joindre à eux.

Comme s'il avait oublié leur présence, Lucius s'empara d'une carafe en sifflotant, se servit un grand verre d'eau fraîche, et s'accouda sur la table haute qui occupait le centre de la cuisine pour le boire. Il ne consentit à faire attention à eux que lorsque Bellatrix toussota pour lui rappeler sa présence.

– Ah, tiens, Bellatrix... Eh bien ? Tu as encore quelque chose à me dire avant de partir ?

– J'habite ici, je te le rappelle, lança Bellatrix avec colère.

– Bien sûr. Pardonne-moi de l'oublier, il me semble que tu passes plus de nuits dans le lit de ton jeune cousin que dans la chambre que nous t'avons accordée...

Cette remarque eut un double effet : Rodolphe Lestrange parut sur le point de défaillir de jalousie, et les joues de Bellatrix s'empourprèrent. Cependant, elle ne pouvait le nier : bien que Narcissa ait mis à sa disposition une immense chambre de l'aile Ouest, elle continuait de passer le plus clair de ses nuits au square Grimmaurd, même lorsque Regulus était à Poudlard. Pour une raison que Bellatrix ne parvenait pas à identifier, la chambre de son petit cousin était le seul endroit où elle parvenait à dormir paisiblement, tandis que les nuits qu'elles passait ailleurs étaient peuplées de cauchemars et d'angoisses indéchiffrables.

– Ça n'est pas le sujet, Lucius, répliqua Bellatrix lorsqu'elle eut retrouvé un minimum de contenance. Le Seigneur des Ténèbres t'a choisi pour orchestrer les opérations, alors sois digne de la confiance qu'il t'accorde ! Trouve ceux qui nous ont trahi, et livre-les moi, je les punirai à la hauteur de leur faute !

– Pour une fois, je suis d'accord avec... ahem... avec Bellatrix, dit la voix glaciale d'Abraxas Malefoy.

Il avait prononcé ces mots avec réticence : avouer son adhésion aux propos de Bellatrix semblait lui inspirer le plus profond dégoût.

– Nous devons démasquer les traîtres, et les châtier comme il se doit, poursuivit Abraxas Malefoy.

– Oui, oui, je m'en occupe, dit Lucius en balayant les remarques d'un revers de main. Et maintenant, auriez-vous l'amabilité de me laisser me désaltérer tranquille ?

Bellatrix quitta la pièce, furieuse, talonnée par Rodolphus Lestrange ; mais Abraxas Malefoy ne se résolvait toujours pas à partir.

– Tu es pathétique, persifla-t-il dès que Bellatrix eut claqué la porte. Aller te prélasser au bord du lac avec Narcissa, un jour aussi important que celui-ci ! Où avais-tu la tête ?

– Pensez-vous, Père, que cela aurait changé quelque chose si j'étais resté dans le salon, plutôt que de me trouver à quelques centaines de mètres d'ici ?

Abraxas frémit de fureur. Sentir son fils gagner en assurance, et échapper progressivement à son autorité implacable déclenchait chez lui une rage féroce.

Lucius avança la main vers le milieu de la table, afin de prendre un fruit dans la corbeille. Voyant cela, son père essaya de lui écraser la main avec le pommeau de sa canne ; mais ses gestes étaient devenus moins vifs, et Lucius plus alerte. Celui-ci l'esquiva avec aisance, et attrapa le pommeau d'argent sculpté, faisant dangereusement chanceler son père.

– Lucius ! gronda Abraxas Malefoy.

– Je ne vous comprends pas, Père, dit Lucius avec froideur. Depuis ma naissance, j'ai toujours fait ce que vous attendiez de moi. Vous m'avez envoyé conquérir le Ministère, alors que je n'avais que quinze ans, et je l'ai fait pour vous. Ensuite, vous avez estimé que je ferais mieux de m'attirer les faveurs du clan adverse ; encore une fois, je me

suis exécuté – avec brio, je pense pouvoir l'affirmer. Que vous faut-il de plus ?

Abraxas Malefoy tira d'un coup sec sur sa canne, et son fils consentit à la lâcher. Il la reposa sur le sol, et s'appuya dessus pour se redresser au maximum, essayant vainement de retrouver la haute taille qu'il avait autrefois.

– Tu sais, Lucius, je n'ai jamais voulu que ton bien, gronda-t-il. Depuis ton plus jeune âge, je m'évertue à t'enseigner l'excellence et le courage, dans le seul but de te donner les armes nécessaires pour affronter l'impitoyable cruauté du monde. Lorsque je suis tombé malade, j'étais réticent à te laisser manier nos comptes et nos négociations. Je te trouvais trop jeune, trop gracile, mais je dois dire que tu ne te débrouillais pas si mal... Jusqu'à ce que tu fasses la rencontre de *Narcissa*.

Lucius ouvrit la bouche pour protester, mais Abraxas ne lui en laissa pas le temps.

– Oui, de toute évidence, c'est à ce moment-là que les choses se sont gâtées, grimaça Abraxas Malefoy. Tu es devenu bêtement rêveur, ridiculement mièvre, terriblement vulnérable... Et pourtant, j'ai fait tout mon possible pour empêcher cette tragédie. Je t'ai envoyé à Dumstrang pour un an, en espérant que le froid et la magie noire te raffermiraient l'âme. À ton retour, il était évident que cela n'avait eu aucun effet, puisque les malheurs de cette petite Narcissa occupaient tout ton esprit. J'ai tout de même accepté votre mariage, en pensant que c'était un mal nécessaire – quelle inconscience... J'ai fait en sorte que tu aies peu de temps à lui consacrer, afin de limiter les dégâts. Quand je t'ai envoyé chercher les faveurs de Tu-Sais-Qui, je pensais que côtoyer les Mangemorts t'endurcirait, et quand tu as tué Eleanor Wimbley, j'ai sincèrement cru que mon plan avait enfin réussi. Mais depuis quelques mois, c'est l'inverse qui se produit : à la moindre occasion, tu préfères te vautrer dans la paresse et l'oisiveté. J'ai échoué à faire de toi un homme digne de ce nom, et c'est bien cela qui me désole.

Lucius avait déjà reçu des sermons semblables tout au long de son enfance et de son adolescence ; mais depuis la destruction du pensionnat Wimbley, trois ans et demi auparavant, son père l'avait laissé tranquille, et Lucius pensait naïvement que cette paix serait

durable. Le retour de ces reproches si familiers lui donnait l'impression désagréable d'être éternellement condamné à les entendre, quoiqu'il fasse pour s'en défaire.

– Lucius, mon fils, dit Abraxas avec gravité. Si tu continues à batifoler de la sorte avec Narcissa, tu vas droit à ta perte...

– Pensez-vous que Mère aurait été de cet avis ? osa demander Lucius, dans un élan de révolte. Pensez-vous qu'elle aurait désapprouvé ma relation avec Narcissa ?

Abraxas Malefoy haussa un sourcil, surpris par la provocation ; en revanche, il ne manifesta aucune émotion à la mention de sa défunte épouse, morte vingt-cinq ans plus tôt en donnant naissance à Lucius.

– Je n'en sais strictement rien. Si tu veux connaître l'amère vérité, je ne me souviens même plus du son de sa voix. Tu vois... Tu peux être fier de toi.

Lucius se crispa légèrement, mais refusa à nouveau de s'incliner.

– Vous auriez peut-être préféré que je me trouve une autre épouse ? Une épouse comme Juliet Parkinson, une idiote que je n'aurais pas aimée ?

Cette fois-ci, le visage d'Abraxas se durcit.

– En ce qui te concerne, tu sais pertinemment ce que j'aurais préféré, Lucius.

Lucius tressaillit. Il serra les dents et dut inspirer profondément pour empêcher sa voix de trembler.

– Alors... Vous n'avez pas changé d'avis.

– Non, Lucius, en effet.

Deux larmes brillèrent au coin des yeux de Lucius. Il détourna le regard et prit une grande inspiration pour les faire disparaître, mais Abraxas n'était pas dupe.

– Regarde-toi, soupira ce dernier. Quel gâchis, vraiment, c'est lamentable.

Et il sortit de la pièce à grands pas, tout en frappant avec détermination sa canne sur le sol.

★★★

À l'étage, dans leur immense salle de bains de l'aile Ouest, Narcissa peignait patiemment ses cheveux blonds, assise devant le miroir au

cadre ouvragé, envahie par une bouffée de nostalgie. Elle n'était pas inquiète pour les Goyle : elle avait toujours considéré leurs sabotages comme de bonnes plaisanteries destinées à se moquer des Mangemorts. Elle les mettait gentiment en garde, mais tous les trois lui paraissaient si assurés et indestructibles que Narcissa n'avait jamais envisagé qu'ils puissent être blessés ou capturés.

En revanche, Daisy, Vera et Fergus lui manquaient terriblement. Depuis l'attaque du pensionnat Wimbley, Vera était sérieusement soupçonnée – à raison – d'avoir voulu empêcher sa destruction ; Voldemort l'avait alors épargnée pour ne pas effrayer les Mangemorts fraîchement recrutés, mais Vera, son mari et sa fille étaient désormais tenus à l'écart de toutes les réunions, étroitement surveillés par Carla et Edgar, qui avaient tous deux reçu l'ordre de ne pas les laisser sortir de la maison.

Narcissa avait réussi à leur rendre visite quelques fois, mais cela les mettait tous en danger, car Carla pouvait à tout moment l'accuser de leur communiquer des informations sur les projets des Mangemorts. Cela faisait donc plusieurs mois qu'elle n'avait pas entendu le rire joyeux de Vera, écouté Daisy lui parler de balais avec passion, ou regardé Fergus peindre l'un de leurs animaux magiques avec cet air profondément serein qui n'appartenait qu'à lui. Elle parvenait parfois à les oublier pendant plusieurs jours, mais elle devait bien se rendre à l'évidence : l'affection qu'elle ressentait pour les Goyle ne voulait pas faiblir. Elle avait bien conscience de ce qu'ils représentaient pour elle : les derniers liens qui l'unissaient à la Colline d'Émeraude, et surtout à sa mère, dont même Bellatrix ne voulait plus entendre parler.

Narcissa reposa son peigne devant elle et observa son reflet dans le miroir. Avec ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus comme l'océan et son teint hâlé, elle n'avait jamais été aussi belle. Personne, dans le pays, n'avait une place aussi protégée qu'elle ; elle pouvait obtenir tout ce qu'elle désirait, et pourtant... Malgré l'amour qu'elle ressentait pour Lucius, il suffisait qu'elle soit seule quelques instants pour qu'une étrange mélancolie vienne la submerger. En fermant les yeux, elle pouvait presque entendre le rire d'Andromeda, sentir la main de sa mère lui caresser la joue... Si seulement elles étaient là, à côté d'elle... Narcissa pourrait se blottir dans leurs bras, leur poser toutes les questions qui se bouscullaient dans son esprit...

Un léger tiraillement sur sa robe interrompit ses pensées nostalgiques. Elle baissa les yeux, intriguée : une Chuchouris au pelage multicolore était en train de couiner à ses pieds, afin d'attirer son attention.

– Eh bien... Tu t'es perdue ?

Attendrie, Narcissa se baissa pour la ramasser et la prit au creux de sa main. Là, le petit mammifère se dressa sur ses pattes arrière et pointa son museau vers l'oreille de Narcissa.

– Tu as quelque chose à me dire, devina-t-elle.

Elle approcha la Chuchouris de son oreille, et celle-ci répéta mot pour mot le message que les Goyle lui avaient dicté :

– *Viens nous rendre visite*, couina la Chuchouris en imitant l'intonation de Daisy. *C'est très important.*

Sans attendre de réponse, elle sauta sur les genoux de Narcissa, puis sur le sol de marbre rose et disparut dans un petit trou de souris. Narcissa ressentit aussitôt un mélange de soulagement et d'angoisse. Les Goyle ne l'avaient donc pas oubliée... Ils pensaient à elle, comme elle pensait à eux. Mais pourquoi la convoquer ainsi ? C'était la première fois qu'ils prenaient ce risque-là. Et s'il était arrivé malheur à l'un d'eux ?

Elle se leva au moment où Lucius entra dans la chambre, visiblement troublé.

– Lucius ? Tout va bien ? demanda-t-elle.

– Hmm ? Oh... Oui, oui.

– Alors, que te voulaient-ils ?

Lucius haussa les épaules sans répondre, s'étendit sur le lit et se perdit dans la contemplation du plafond, dont les feuilles de vigne et le ciel bleu peints en trompe-l'œil étaient d'un réalisme saisissant. Toutes les injures que son père lui avaient dites, et toutes celles qu'il aurait aimé répliquer défilaient dans son esprit ; il remarqua à peine que Narcissa s'étendait à ses côtés, et posait sa tête sur son épaule.

– Ce sont eux qui te causent du souci ? demanda-t-elle.

Lucius mit un peu de temps à répondre. Il n'avait aucune envie de s'épancher sur ce que son père lui avait dit. Il s'efforça donc de sortir de ses ruminations, afin d'agir comme si la conversation qui avait suivi la confrontation avec les Mangemorts n'avait jamais eu lieu.

– N'en parlons plus, soupira-t-il. Tu sais ce que les elfes ont préparé pour le dîner ?

– Je ne mangerai pas ici, l'informa Narcissa. Je vais rendre visite aux Goyle.

Lucius se redressa sur le lit, interloqué.

– Les Goyle ? Tu es toujours en lien avec eux ?

– Pas vraiment... Mais cela fait longtemps que je n'y suis pas allée.

– Le Seigneur des Ténèbres ne verrait pas ça d'un bon œil, fit remarquer Lucius. Tu sais aussi bien que moi qu'il se méfie des Goyle...

– Ils ne font rien de mal, répliqua Narcissa. Vous avez déjà essayé de leur tendre plusieurs pièges, de les lancer sur de fausses pistes, et ça n'a rien donné : ils ne s'intéressent plus à la guerre. Ils ne quittent jamais leur maison, et Carla les surveille en permanence... S'ils avaient fait quoique ce soit de suspect, elle les aurait déjà dénoncés. Et puis, de toute manière... le Seigneur des Ténèbres n'est pas obligé de savoir que je leur rends visite.

– Tout de même, insista Lucius. Si on apprenait qu'ils avaient joué le moindre rôle dans tout ça...

– Ça n'arrivera pas, promit Narcissa en l'embrassant. Allez, à plus tard !

Et elle disparut dans le couloir.

Lucius réfléchit encore quelques instants à un moyen de convaincre Narcissa de mettre fin à sa relation avec la famille Goyle, mais les paroles de son père résonnaient encore en lui, absorbant toute autre pensée. Il se rallongea donc en travers du lit et se replongea en soupirant dans la contemplation du plafond de la chambre.

De son côté, Narcissa descendit les escaliers en essayant de paraître calme, et marcha d'un pas vif vers la cheminée. Elle prit une petite poignée dans le sac de poudre de cheminette suspendu à un crochet d'argent, le jeta dans la cheminée, et entra si précipitamment dans l'âtre qu'elle se cogna au superbe manteau de marbre.

– Maison des Goyle, prononça-t-elle à voix basse.

Et lorsque les flammes vertes enflèrent et arrivèrent à hauteur de ses yeux, elle frémit d'impatience à l'idée de pouvoir enfin serrer Vera et Daisy dans ses bras.

DANS LA CAVE DES MALEFOY

Lorsque Narcissa s'extirpa de la cheminée mauve et bicornue du salon des Goyle, ni Daisy, ni aucun de ses deux parents n'étaient visibles.

– Daisy ? appela Narcissa. Fergus ? Vera ?

Un silence de mort accueillit sa réponse, et Narcissa sentit l'angoisse la submerger. S'il leur était arrivé quelque chose, Narcissa ne pourrait pas le supporter. Elle qui ne leur avait pas rendu visite depuis des mois...

– Cissy ! Tu es là !

Une exclamation joyeuse interrompit les pensées angoissées de Narcissa, et Daisy apparut à la porte du salon, arborant un sourire éclatant. Un soulagement et une joie intense balayèrent en un instant tout ce que Narcissa avait imaginé : si Daisy rayonnait à ce point, il était totalement exclu que l'un de ses deux parents ait été tué, ou même blessé. Tout allait bien, Narcissa en fut immédiatement persuadée.

Daisy enjamba vivement un cageot rempli d'asticots qui produisaient une épaisse fumée bleue. Narcissa manqua de répandre le contenu d'un bocal sur le sol en se précipitant vers elle, et les deux amies s'étreignirent avec force au milieu du salon.

– Daisy ! J'ai cru que...

– Chhht ! dit précipitamment Daisy en serrant Narcissa dans ses bras.

Elle se détacha légèrement d'elle, et désigna la porte en faisant une grimace. Narcissa comprit qu'elle parlait de Carla et de ses oreilles particulièrement indiscretes.

– Excuse-moi, j'étais là-haut, lui dit Daisy. Je ne t'ai pas entendue arriver. Je suis tellement contente de te voir !

En voyant Daisy lui sourire et l'embrasser, au milieu des bocaux de salive et des œufs d'animaux magiques qui occupaient l'espace du sol au plafond, Narcissa repensa à toutes les choses qui avaient changé depuis le temps où elles passaient leurs journées toutes les deux, lorsque rien d'autre n'importait en dehors de leurs interminables parties de jeu. Tout était alors possible : jouer à cache-cache dans l'immense maison des Goyle, aller nourrir les Dopsidons et récolter leurs œufs d'or pour Vera dans l'espoir de recevoir quelques bonbons en récompense, dévaler la rue pavée de la Colline d'Émeraude sur la brouette musicale de Fergus... Narcissa ressentit un élan de nostalgie pour cette époque bénie, où aucun compromis ne lui était nécessaire pour être heureuse. En regardant autour d'elle, elle sourit en se souvenant que Daisy et elle arrivaient à peine à attraper les bocaux qui se trouvaient sur les fauteuils, et renversaient toujours une partie de leur contenu lorsqu'elles essayaient de les manipuler. Maintenant, elles étaient toutes les deux assez grandes pour regarder de haut ces récipients qui leur avaient donné tant de fil à retordre...

– On a bien changé, pas vrai ? sourit Daisy en surprenant le regard vague de Narcissa. Allez, viens, on monte... Il faut que je te raconte...

– J'aimerais beaucoup que tu me racontes, à moi aussi, dit une voix perçante derrière Daisy.

Daisy et Narcissa se retrouvèrent face à Carla, qui les observait d'un regard sournois.

– Encore toi ! s'énerma Daisy. Bon sang, mais tu n'as pas mieux à faire que de nous espionner ?

– Je voulais seulement accueillir Narcissa, insista Carla. Et puis, je voulais te prévenir... Hector Crabbe est passé ici, il y a vingt minutes. Il voulait te voir.

– Heureusement que je suis restée là-haut, dans ce cas, répondit Daisy.

– Je pense qu'il veut t'épouser, annonça Carla, l'air de rien.

Daisy haussa les sourcils, amusée, et Narcissa eut un haut-le-cœur.

– Quelle drôle d'idée ! Tu lui as fait comprendre que son projet était voué à l'échec, j'espère ?

– Non, au contraire. Je l'y ai vivement encouragé.

Daisy secoua la tête, et Narcissa frissonna de dégoût en pensant aux énormes poings et au cou épais d'Hector Crabbe. Cela faisait bientôt

sept ans que sa sœur Andromeda s'était enfuie pour rejoindre Ted Tonks, échappant ainsi à son mariage arrangé avec lui. Narcissa avait suffisamment souffert en imaginant sa sœur prise dans les griffes de cet homme cruel, orgueilleux et violent ; ça n'était certainement pas pour que Daisy prenne sa place...

– Je pensais rendre service, dit Carla avec un sourire qui signifiait l'exact opposé. Ce pauvre Hector, personne n'a voulu de lui... Personne ne souhaitait être comparée à Andromeda, j'imagine. Mais, puisque tu es la dernière de notre génération de Sang-Pur qui n'a pas encore trouvé de mari... Je me suis dit que tu serais moins difficile que les autres.

Daisy et Narcissa échangèrent un regard stupéfait, abasourdies par un tel culot.

– Penses-y quand même, insista Carla. Maintenant que son père et son frère sont morts, tu serais la maîtresse de maison.

– Carla, tout le monde sait pertinemment que c'est *toi* qui veux être la maîtresse de *notre* maison, et que tu cherches à nous chasser à tout prix. Ça n'est pas la première ruse que tu emploies... D'ailleurs, je ne serais pas surprise que ce soit *toi* qui aies convié Hector Crabbe ici pour lui parler de cette idée farfelue. Dois-je comprendre que tu as renoncé à nous dénoncer à Voldemort ?

Carla plissa les yeux.

– Quoiqu'il en soit, tu ferais mieux te dépêcher de trouver quelqu'un, dit-elle. Sinon, tu finiras toute seule...

– Ça m'irait très bien, figure-toi, répliqua Daisy. Bon, viens, Cissy, allons-y !

Daisy saisit la main de Narcissa, et l'entraîna hors de la pièce.

– Elle est infernale, soupira Daisy dans l'escalier biscornu qui montait vers les appartements de ses parents. C'est tous les jours comme ça, je n'en peux plus ! Et Edgar qui ne dit rien... Attention la tête, dit Daisy en désignant un endroit où le toit était déformé.

Narcissa dut se contorsionner plusieurs fois pour atteindre le haut de l'escalier mauve aux marches irrégulières et bancales. Et tout en observant Daisy se mouvoir avec aisance devant elle, elle se demandait comment elle faisait pour ne pas se préoccuper de se trouver un mari. Cette question avait toujours été centrale dans son éducation ; entendre Daisy aborder le sujet avec aussi peu d'intérêt et imaginer son

avenir en toute indépendance lui inspirait un mélange d'admiration et d'incompréhension.

– Et voilà ! s'exclama joyeusement Daisy en arrivant en haut de l'escalier.

Elle aida Narcissa à franchir les dernières marches, tellement hautes qu'il fallait les escalader ; puis elle ferma la porte du couloir et entraîna son amie vers la chambre de ses parents.

En ouvrant la porte, Narcissa aperçut Fergus assis dans un coin de la pièce, occupé à dessiner les ravluks sur un carnet. En revanche, en tournant la tête, elle tressaillit à la vue de Vera, qui se reposait dans le lit conjugal. Ses joues étaient anormalement pâles, et elle semblait épuisée. Sa longue tresse était plus lâche que d'habitude ; des mèches de cheveux cuivrés s'en échappaient et s'épalaient sur son oreiller.

Vera n'était qu'endormie, mais cette vision renvoya Narcissa vers de douloureux souvenirs ; elle avait l'impression insupportable de se trouver de nouveau au 12, square Grimmaurd, face à sa mère malade, aussi blême que l'était Vera.

Daisy, qui s'approchait à pas feutrés sa mère, ne se rendit pas compte de la détresse qui venait de submerger Narcissa.

– Maman ? appela Daisy.

Vera ouvrit lentement ses grands yeux verts en battant des cils, désorientée pendant quelques secondes. Elle se redressa en s'appuyant sur ses nombreux oreillers, qui ressemblaient à des mollusques.

– Maman, regarde qui est là, dit Daisy en se tournant vers Narcissa.

Décontenancée, Narcissa tenta de rassembler le peu d'assurance qu'il lui restait, et dut regarder ailleurs pour reprendre ses esprits.

– Cissy, tout va bien ?

Narcissa hocha la tête, les yeux fixés sur le tapis.

– Cissy, dit doucement Vera. Cela fait une éternité que nous ne t'avons pas vue ! Comment vas-tu ?

Pendant plusieurs secondes, Narcissa fut incapable d'articuler le moindre mot. Puis, en voyant que sa marraine avait conservé toute sa vigueur, elle parvint à hocher la tête.

– Je... Oui, ça va, dit-elle. Je suis contente de vous voir.

– Approche-toi, ma chérie. Tu nous as tellement manqué...

Narcissa fit quelques pas vers le lit de Vera, qui lui fit signe de s'asseoir sur le bord du lit. Narcissa obtempéra, et Vera lui prit

délicatement la main. Heureusement, sa peau était chaude et douce, et non glaciale comme celle de sa mère l'avait été. À la sollicitude que Narcissa surprit dans le regard de Vera, elle sut que sa marraine avait deviné à quoi elle pensait. Après tout, Vera avait passé encore plus du temps qu'elle au chevet de sa mère...

– Tu as bonne mine, remarqua Vera en lui caressant la joue. Vous vous baignez toujours dans le lac, avec Lucius ?

Narcissa retrouva le sourire à l'évocation de ces agréables moments et acquiesça.

– Tu m'as fait peur, avoua Narcissa. J'ai cru que tu étais malade... Que t'est-il arrivé ?

– Il ne faut pas avoir peur, ma chérie. Nous avons fait quelques acrobaties, tous les trois, mais nous ne sommes pas encore bons à mettre à la casse !

Vera eut un petit rire – mais elle ne put s'empêcher de grimacer de douleur en se tenant les côtes.

– Racontez-moi un peu, réclama Narcissa. J'ai entendu que les Mangemorts étaient bredouilles... Et j'en ai croisé quelques-uns tout à l'heure, vous les avez bien amochés ! Comment avez-vous fait ?

Elle se débarrassa de sa cape et prit place dans le lit, adossée aux oreillers, entre Vera et Daisy. Toutes les deux se firent une joie de raconter à Narcissa l'opération dans ses moindres détails : les deux policiers et leur restaurant chinois imaginaire, les fusées en plastique enduites de bave catapultées par le Lumimord, l'arme moldue qui avait tué l'agresseur de Vera... Elles n'épargnèrent aucun rebondissement, et la nuit était tombée depuis longtemps quand Daisy conclut le récit par leur retour sur la Colline d'Émeraude.

– Eh bien, quelle aventure, conclut Narcissa avec enthousiasme.

– On parle de nous dans la *Gazette du Sorcier*, se vanta Daisy en exhibant l'exemplaire du jour.

Les gros titres indiquaient *Encore un massacre évité : mais qui sont nos mystérieux anges gardiens ?*

– Le charmant monsieur qui a tenté de me tuer s'appelait *Sparcus Warrington*, les informa Vera en lisant l'article. Cissy, ça te dit quelque chose ?

– Warrington ? Oui, je crois bien... Il me semble que c'est une ancienne famille, non ?

– Leur blason était un scarabée. Et d'après ce que j'ai pu observer, ce Sparcus tenait absolument à être considéré comme un *véritable Sang-Pur*...

– Ah ! Voilà, ça me revient : ils ne figurent pas dans le *Registre des Sang-Pur* parce qu'il y a trop de Cracmols parmi eux. C'est mon père qui avait pris cette décision, à l'époque où nous vivions au square Grimmaurd...

– Et depuis ? Tu les as déjà aperçus, au manoir ?

– Sûrement pas ! Ce devait être des habitués de l'Allée des Embrumes. Sans doute recrutés par les Lestrangle, ou par Dolohov...

– Qu'il repose en paix, soupira Daisy. Quant à sa femme, elle va probablement croupir à Azkaban pour le restant de ses jours... Enfin, n'en parlons plus. Tiens, Cissy, jette un œil à la presse moldue, c'est à mourir de rire...

Daisy lui mit entre les mains quelques magazines qui scintillaient de façon inquiétante. Narcissa les prit du bout des doigts, comme s'il s'agissait d'objets particulièrement dangereux : et pour cause, la régularité brillante du papier glacé et la fixité des visages sur les photos moldues avait quelque chose d'effrayant. Malgré tout, elle parcourut quelques pages, et attrapa des bribes de phrases au passage, toutes plus amusantes les unes que les autres :

Plusieurs centaines de personnes évacuées du centre commercial en raison d'une fuite de gaz...

Nous pensons très sérieusement que cela a provoqué la perte de mémoire de tous les témoins ayant assisté à la scène...

Les policiers Wallis Silver et Max Smith décorés par la reine d'Angleterre...

Les étranges projectiles retrouvés autour du bâtiment n'ont pas encore été identifiés...

– Les Oubliators ont été rapides, sourit Narcissa.

– Ils ont dû recruter davantage de personnel depuis que nous avons commencé à secourir des Moldus, l'informa Vera en tournant avec délice d'autres pages du magazine. Et là, regarde... *Un policier en état de choc en oublie la manière de porter son uniforme*... Encore un Auror qui a mis sa veste à l'envers, regardez-moi ça !

Narcissa éclata de rire en voyant la photographie, rapidement imitée par Daisy. Elle et Vera avaient un rire semblable, lumineux, inimitable et contagieux. Tout en riant avec elles, Narcissa ne put s'empêcher de leur envier, l'espace de quelques minutes, leurs aventures palpitantes ; et Vera et Daisy ne manquèrent pas de s'en apercevoir.

Elles échangèrent un regard discret, puis ce fut Daisy qui mit les pieds dans le plat.

– Bon, Cissy, dit-elle. Tu nous aideras, pour la prochaine ?

– Hmm ?

Narcissa leva à peine la tête du magazine.

– Tu nous donneras un coup de main, la prochaine fois ? répéta Daisy.

Narcissa fronça les sourcils, incrédule.

– Tu m'as très bien comprise, Cissy.

Vera et Daisy l'observaient maintenant avec le plus grand sérieux. Narcissa se redressa, piquée au vif, et réarrangea nerveusement sa robe froissée sur ses genoux.

– Vous savez très bien que je ne peux pas faire ça, dit-elle.

– Ce n'est pas pour ça que tu es venue ? demanda Vera, candide.

– Non, se défendit Narcissa. Non, pas du tout ! Je venais simplement vérifier que vous alliez bien !

– Parce que, quelque part, tu espères que nous allons continuer nos agissements, répliqua Daisy. Cissy, tu es forcément un peu de notre côté...

– Non, certainement pas ! J'admire ce que vous faites, mais...

– Tu ne veux pas vous aider ?

– Je ne veux pas trahir Lucius ! Vous ne comprenez donc pas ?

Daisy et Vera échangèrent un regard.

– Cissy, on a juste besoin d'un tout petit service, dit Daisy avec un geste d'apaisement. Je peux t'expliquer...

– Non ! Ce n'est pas la peine !

Elle voulut s'extirper du lit, mais Daisy la retint par le bras.

– Cissy, arrête, s'énerva son amie. Tu sais très bien ce que font les Mangemorts ! Tu l'as vu de tes propres yeux, au pensionnat Wimbley ! Ils tuent, ils brûlent, ils massacrent, ils...

– Arrête !

– Et tout ça, sur les ordres de ton mari !

– Tais-toi !

Narcissa ferma les yeux, et plaqua brusquement ses mains sur ses oreilles, comme l'enfant qu'elle avait été à l'époque qu'elle regrettait tant. Les yeux fermés, elle sentit Vera et Daisy remuer sur le lit pour s'approcher d'elle, et elle sentit leurs mains rassurantes se poser sur ses épaules. Elle ouvrit lentement les yeux, et croisa leurs regards soucieux, dénués de toute malveillance. Alors seulement, elle consentit à écarter lentement ses paumes de ses oreilles, et les reposa sur ses genoux, piteuse.

– Cissy, dit gravement Daisy. Je suis désolée de te brusquer ainsi, mais tu dois arrêter de marchander avec ta conscience. Tu ne peux pas continuer à nous rendre visite comme si de rien n'était, tout en soutenant les agissements cruels de Lucius...

Narcissa referma les yeux, et posa une paume sur son front. La tête lui tournait, et elle n'avait ni l'envie, ni l'énergie de se mettre en colère contre Daisy. En réalité, elle avait parfaitement raison, Narcissa en avait bien conscience : en se ralliant à Voldemort, elle avait trahi les Goyle, tout comme elle avait trahi ses parents, qui avaient toujours respecté l'ordre et condamné toute forme de barbarie, malgré le mépris de son père pour les Moldus, et comme elle avait trahi Andromeda, qu'elle ne reverrait peut-être plus jamais...

– Je sais très bien ce qu'ils font, admit Narcissa. Je sais que ce sont des barbares sanguinaires... Je sais que Lucius a de mauvais penchants, de très mauvais penchants, même... Je sais qu'il prend du plaisir à savoir qu'on tue des gens sur ses ordres, je sais qu'il peut être froid et cruel, et je sais, oui, je *sais* que je devrais être de votre côté, et non du sien... Et pourtant...

Elle joignit ses mains sur ses genoux, en les tordant avec nervosité.

– Pourtant, quand je suis avec Lucius... Je me sens... Je me sens bien, résuma-t-elle d'une voix plaintive. Il m'apaise, il me soutient... Et je n'arrive pas à m'imaginer sans lui.

– Cissy... Tu es sûre de toi ? Tu es sûre de l'aimer ? Et tu es sûre qu'un homme comme *lui* est capable de t'aimer ?

– Bien sûr que oui !

Daisy avait du mal à la comprendre, Narcissa le voyait dans son regard – tout comme Narcissa avait du mal à entendre comment son

amie faisait pour imaginer sa vie en toute indépendance, sans mari ni enfants.

– Je suis dans une impasse, conclut Narcissa. Je ne sais pas quoi faire. Vera caressa délicatement ses cheveux blonds.

– Cissy, lui dit-elle doucement. Nous comprenons tous que tu te trouves dans une situation difficile, et que tu as traversé bien plus d'épreuves que nous trois réunis. Saches que nous le prenons en compte, et que nous serons toujours là pour toi, quoique tu décides de faire.

Narcissa hocha faiblement la tête.

– Maintenant, est-ce que tu veux bien écouter ce que nous avons à te proposer ? Cela ne t'engage à rien, après tout... Et cela pourrait mettre fin à cette situation inconfortable.

Narcissa ne protesta pas et Daisy se lança dans ses explications.

– Bon, allons-y, dit-elle posément. C'est bien simple : la situation actuelle n'est plus tenable. Les Mangemorts sont déchaînés, et si nous ne sommes pas tués lors d'une de nos missions, Carla trouvera bientôt un moyen de nous éliminer, d'une manière ou d'une autre...

– Attendez, objecta Narcissa. Vera, tu me parlais l'autre jour de cette malédiction que ta mère avait lancée sur la Colline d'Émeraude pour vous protéger...

Mais à ces mots, Vera s'assombrit.

– Ma mère est tombée malade il y a quelques mois, dit-elle. Carla ne le sait pas encore, mais elle finira sans doute par l'apprendre, et lorsque ma mère ne sera plus de ce monde... Eh bien, cette malédiction ne fera plus effet, et arrêtera définitivement de nous protéger.

Narcissa acquiesça avec tristesse.

– Je suis désolée pour ta mère, dit-elle. Dans ce cas... Vous allez quitter le pays, n'est-ce pas ?

– Pas forcément, tempéra Daisy. Nous pourrions... Nous pourrions mettre fin à la guerre. Avec ton aide.

À la grande surprise de Daisy, Narcissa ne l'interrompit pas. Elle se contenta de demander d'une voix faible comment elles comptaient s'y prendre.

– Tu te souviens de la fois où on a écouté la conversation d'Abraxas, Piscus et Orion, depuis ta salle de bains ?

Narcissa acquiesça à nouveau.

– Tu te souviens aussi, j'imagine, qu'ils parlaient d'une cachette dans le salon... Et que, quand Abraxas est parti dans la pièce voisine avec Piscus Crabbe, il a emporté avec lui une fiole d'un liquide noir et épais, posée sur la commode ?

– Oui, sans doute, dit Narcissa d'une voix éteinte.

– Eh bien, j'ai découvert la fonction de cette potion, l'autre jour : l'une de nos Chuchouris en avait sur les pattes, après avoir espionné les Mangemorts au *Serpent qui Fume*. Ça s'appelle du *Trapouvert*, et c'est ce qu'ils utilisent pour cacher l'entrée de leur repère, là-bas.

– Mais, alors...

– Alors, ça veut dire qu'il y a une cave, cachée sous le plancher de ton salon, et qui contient tous les objets de magie noire qu'Orion et Piscus Crabbe trafiquaient, et qu'Abraxas avait récupéré au procès de ton père, dit Daisy.

– Mmh, fit Narcissa.

Pour l'instant, elle ne voyait absolument pas où Daisy voulait en venir.

– Grâce à nos Chuchouris, je connais quelques-uns des objets qui s'y cachent, enchaîna Vera. Il y a notamment le Collier d'Opale qui est à l'origine du procès de ton père ; il y a une Main de la Gloire, quelques Cravates Étrangleuses, une Baignoire-sans-Fond. Mais ce n'est pas un objet que nous voulons... Ce sont des baies. Des Baies Funèbres.

Narcissa déglutit avec difficulté. Elle sentait le piège se refermer progressivement sur elle. Elle se fit violence pour écouter les explications jusqu'au bout, mais elle sentait que ce que Daisy et Vera allaient lui demander requerrait beaucoup plus de courage qu'elle n'en possédait.

– Les Baies Funèbres contiennent un poison tout à fait intéressant, qui permet d'empoisonner quelqu'un *a posteriori*. C'est-à-dire que la victime n'a pas besoin d'ingérer le poison : il suffit de poser la baie dans son verre *après* qu'il ait bu, dans les deux heures après l'ingestion... De cette manière, l'empoisonnement peut avoir lieu après le repas, lorsque la vigilance est relâchée, et que plus personne ne soupçonne quoique ce soit...

Narcissa fronça les sourcils : elle n'imaginait pas Abraxas Malefoy en possession d'un poison si redoutable sans l'utiliser à tort et à travers.

– Pourquoi Abraxas ne s'en sert pas ?

– Parce qu'Abraxas ne sait pas de quoi il s'agit. Quand il les a récupérées il y a des années, il m'a demandé de les identifier, et crois-moi, je me suis bien gardée de lui dire la vérité.

– Et donc... Que comptez-vous faire avec ces... Baies Funèbres ?

– Eh bien, pour commencer, nous en emparer. Enfin, il faudrait que *tu* t'en empares... Tu es la mieux placée pour ça, tu comprends ?

Narcissa refusa de leur donner trop d'espoir quant à la probabilité qu'elle accepte cette mission.

– Continuez, dit-elle simplement.

– Tiens, un dessin des baies, pour que tu les reconnaises, dit Daisy en fourrant un morceau de parchemin dans sa main.

Vera et Daisy attendirent un instant, pour être sûres que Narcissa ne déchirerait pas le papier en mille morceaux, puis continuèrent leurs explications.

– Ensuite, après ça... Il faudra les mettre dans les verres des Mangemorts. Demain.

– Demain ? répéta Narcissa. Comment allez-vous faire ?

Vera et Daisy échangèrent un regard embarrassé, et Narcissa réalisa qu'elles comptaient également sur elle pour cette étape du plan.

– Les Mangemorts seront tous chez toi, demain soir, fit remarquer Daisy. Ce sera le moment idéal. Je peux venir t'aider, mais ce sera encore moins discret...

– Vous êtes complètement folles, protesta soudain Narcissa. Vous pensez que je vais faire ça, *moi* ? Même si j'en avais l'envie, j'en serais incapable ! Imaginez qu'on me découvre ? Imaginez que...

– Chhht, Cissy, dit Vera en la forçant à se rasseoir. Tout va bien se passer. Voilà ce que tu vas faire : ce soir même, en rentrant chez toi, pendant que tout le monde dort, tu vas récupérer les baies, dans la cave. Fais-le, je t'en prie, dit Vera en voyant la mine sceptique de Narcissa. Demain soir, tu vas assister à la réunion que Voldemort a prévue, et tu t'assureras que tout le monde boive du vin. Tu vas repérer le verre de Lucius, celui d'Edgar, et peut-être celui de Bellatrix, si tu le souhaites...

– Bien sûr que je le souhaite ! s'indigna Narcissa.

– ...Tu mettras donc vos quatre verres de côté, indiqua Vera. Et ensuite... Il ne te restera plus qu'à mettre les baies dans les verres restants. C'est tout. Après, tout sera fini.

– Tout sera fini ? Et combien de temps met le poison pour agir ?

– Quelques heures. Les Mangemorts les plus coriaces mourront quelques jours plus tard.

– Quelques jours ? Vous plaisantez ? Et pendant tout ce temps, vous croyez vraiment que les soupçons ne vont pas se tourner vers moi ? Et Voldemort ? Il ne boit jamais, lui, nous ne pourrions pas l'empoisonner...

– Nous te mettrons à l'abri, assura Vera. Demain soir, Carla sera chez Juliet Parkinson, Daisy l'a entendue en parler tout à l'heure. Donc, une fois que tu auras fait ça, tu pourras venir chez nous, avec Lucius, et nous partirons pendant quelque temps... En attendant que tout rentre dans l'ordre.

– Vous voulez dire... Qu'il faudra que je raconte tout à Lucius ? Et que je le convainque de s'enfuir ?

– Oui. Temporairement, bien sûr... Une fois que Voldemort sera isolé, sans partisans, le Ministère n'en fera qu'une bouchée. Et lorsqu'il aura disparu, plus rien ne vous empêchera de revenir. Vous serez accueillis en héros, Cissy.

Narcissa avait le tournis. Elle ne supportait pas de sentir autant de poids reposer sur ses épaules. Elle sentait qu'elle pouvait faire prendre à l'histoire un tournant décisif, mais il y avait bien trop d'incertitudes dans ce projet. Tout d'abord, on pouvait la surprendre à tout moment : lorsqu'elle irait chercher les Baies, dans la cave ; ou bien, lorsqu'elle les mettrait dans les verres des Mangemorts... Et puis, si elle se trompait de verre ? Si elle empoisonnait par inadvertance Lucius, ou Bellatrix ? À cette pensée, elle fut saisie de nausées. Et Lucius, que dirait-il en apprenant ce qu'elle avait fait ? Et s'il se mettait en colère ? Et s'il décidait de la rejeter, de la dénoncer ?

– Cissy, réfléchis bien. C'est l'occasion ou jamais d'empêcher ce monde de sombrer dans le chaos. Voldemort recherche sans cesse de nouvelles armes, de nouveaux alliés... Si nous restons sans rien faire, la situation sera bientôt incontrôlable.

Narcissa secoua la tête. Elle se sentait de plus en plus triste.

– Je pensais que vous vouliez me voir parce que je vous manquais, dit-elle avec amertume. J'étais tellement heureuse de vous retrouver... Si j'avais su que c'était pour vous servir de moi, je ne serais pas venue !

– Tu n'as pas le droit de dire ça, Cissy, coupa sèchement Daisy. Tu sais très bien que si tu n'étais pas mariée avec Lucius, nous aurions déjà essayé de tuer l'ensemble des Mangemorts plusieurs fois : mais ta présence nous en empêchait. En agissant ainsi, nous sommes certains de vous épargner tous les deux ! C'est une manière de vous protéger !

– Je vois, répondit froidement Narcissa. C'est une menace ?

– Oh, Cissy ! s'énerva Daisy. Ne fais pas semblant de ne pas comprendre ! Toi, tu es intouchable, mais ce n'est pas le cas de tout le monde ! Tu aimerais que Voldemort nous exécute tous les trois ? Quel genre de châtiment nous réservera-t-il, à ton avis ?

– Assez, coupa Narcissa sans l'écouter. Je m'en vais.

– Avant de partir, écoute au moins ce que Maman doit te dire, ordonna Daisy en la retenant par le bras. C'est important.

Toutes les deux se tournèrent vers Vera, qui tressaillit, décontenancée.

– Oh, euh...

Elle ouvrit la bouche, la referma, puis adressa un regard désolé à Daisy avant de se tourner vers Narcissa.

– Cissy, ma chérie... Malheureusement, Daisy a raison. Il est plus que temps de prendre parti ; ou bien tu devras choisir entre Lucius et nous. Si la situation ne s'arrange pas, nous serons obligés de quitter le pays, et...

Narcissa ne pouvait en entendre davantage. Elle se leva brusquement et défroissa sa robe sans dire un mot.

– Cissy...

– Adieu, dit-elle en sortant de la chambre à toute vitesse. Je ne reviendrai plus.

– Cissy ! s'écria Daisy en se lançant à sa poursuite dans le couloir.

Mais les pas de Narcissa s'éloignèrent précipitamment, retentirent de façon désordonnée dans l'escalier biscornu, puis s'évanouirent.

– C'est sans espoir, maugréa Daisy en revenant dans la chambre. Elle ne le fera jamais.

– C'est peu probable, en effet, admit tristement Vera.

En face d'elles, Fergus dessinait toujours sereinement ; il ne semblait pas avoir remarqué le passage de Narcissa. Daisy regarda sa mère avec sévérité, et Vera évita soigneusement son regard.

– Ne me regarde pas comme ça, s'agaça Vera. Je sais parfaitement ce que tu penses, mais... Ce n'était pas le bon moment.

– Maman ! C'était l'occasion ou jamais pour tout lui révéler ! Cela aurait pu la faire changer d'avis !

Vera regardait dans le vague, perdue dans de lointains souvenirs.

– Ou bien, l'anéantir...

Vera frissonna, et Daisy sut immédiatement qu'elle pensait à la manière dont Druella s'était donné la mort, des années plus tôt. Bien sûr, elle craignait qu'un choc émotionnel ne pousse Narcissa à faire de même.

– On ne peut pas laisser Cissy entre les griffes de ces brigands, insista Daisy en prenant la main de sa mère pour la reconduire dans la réalité. Maman, il faut la convaincre de s'en détacher ! Et nous avons la solution sous les yeux ! Il faut que tu lui dises. Il faut que tu lui racontes tout ce qui s'est passé. C'est *toi* qui étais là.

Vera poussa un long soupir, et finit par hocher la tête, résolue.

– Tu as raison, ma chérie. Je trouverai un moyen de le faire, je te le promets.

Quand Narcissa réapparut dans la cheminée des Malefoy, elle resta immobile pendant de longues minutes, debout dans l'âtre, de nouveau envahie par la tristesse.

Devant elle, dans le grand salon baigné par le clair de lune, tout était immobile et silencieux. Sur les fresques grandioses, dans lesquelles se dissimulaient un peu partout le blason des Malefoy, les visages peints semblaient grimaçants ; surplombant la pièce, le lustre de cristaux clairs et raffinés prenait une allure menaçante, presque fantomatique.

Elle se décida enfin à faire quelques pas sur le tapis précieux, mais s'arrêta au milieu de la pièce et tendit l'oreille. Dans le manoir, aucun bruit n'était audible, excepté le bruissement nocturne de la forêt environnante. Narcissa baissa les yeux vers les pans de sa robe légère qui frissonnaient dans un courant d'air, et se crispa légèrement en

pensant à tous les objets maléfiques qui étaient entreposés sous ses pieds.

Elle en voulait aux Goyle de lui avoir dit tout cela, car elle savait que cette idée ne la laisserait plus jamais tranquille. Elle savait depuis longtemps que ces objets se trouvaient sous son toit, mais connaître leur localisation et le moyen d'y accéder rendait sa curiosité difficile à maîtriser.

Par ailleurs, laisser ces baies empoisonnées entre les mains d'Abraxas Malefoy ne lui semblait pas prudent. Après tout, s'il finissait par prendre connaissance de leurs véritables propriétés, ne risquait-il pas de s'en servir contre des gens que Narcissa aimait ? Bellatrix, par exemple, dont il avait en horreur le comportement provocateur, et qu'il répugnait à l'idée d'héberger pour un temps indéfini ? Ou bien... elle-même, dont il déplorait l'influence *désastreuse* qu'elle avait eu sur Lucius ? Non, décidément, il était plus raisonnable de le délester de ce dangereux poison, même dans le cas où Narcissa ne s'en servirait pas...

Elle leva la tête, inspira profondément en regardant le superbe lustre qui miroitait dans le clair de lune, serra les poings, et prit sa décision.

Elle irait s'emparer des Baies Funèbres. Et elle les placerait dans un endroit sûr. Pour ce qui était d'empoisonner les Mangemorts, elle y réfléchirait plus tard : sa journée avait déjà été suffisamment éprouvante.

Elle sortit d'abord du manoir et en fit le tour, afin de vérifier que toutes les lumières étaient éteintes – dans l'aile Nord pour Abraxas, l'aile Ouest pour Lucius et pour Bellatrix, même si la présence de cette dernière était peu probable, au rez-de-chaussée pour les elfes. Toutes les pièces étant plongées dans l'obscurité, Narcissa revint dans le manoir, et se rendit dans la bibliothèque d'Abraxas Malefoy, où la vision du portrait carbonisé de Prisca Malefoy renforça sa détermination. Là, elle s'empara de la fiole de liquide noir et épais, et revint dans le salon.

Elle agit vite, sans laisser de place à l'hésitation : elle déboucha la fiole, l'inclina au-dessus du plancher, et en versa quelques gouttes sur le sol. Le liquide noir et épais s'y répandit, se déplaça vers un coin de la pièce, prit la forme d'un immense rectangle et se mit à bouillonner. Puis le liquide s'évapora progressivement en larges volutes noires, qui se dispersèrent dans les courants d'air.

Lorsque les volutes se dissipèrent complètement, Narcissa sentit un frisson lui parcourir l'échine : une énorme trappe, pourvue d'un anneau massif en fonte, venait de se découper dans le sol de pierre. Elle posa la fiole sur le bord de la fenêtre, sortit sa baguette et la pointa sur la trappe, en essayant de ne pas trembler.

– *Alohomora*, dit-elle dans un souffle.

Avec un léger grincement, la trappe se souleva, découvrant un escalier obscur qui descendait sous terre, et dont Narcissa ne pouvait distinguer que quelques marches.

Malgré la sueur froide qui gouttait le long de sa nuque et de sa colonne vertébrale, elle descendit les marches en se tenant au mur, se soustrayant ainsi au clair de lune. Une fois arrivée au bas de l'escalier, elle étendit le bras vers l'obscurité impénétrable, et murmura avec appréhension :

– *Lumos*.

Une trouée de lumière apparut à l'extrémité de sa baguette et éclaira la cave. Narcissa recula brusquement à la vue de ce qui l'entourait : la cave était immense, à tel point qu'il était impossible d'en percevoir les extrémités – mais ça n'était pas cela qui effrayait Narcissa. Non, ce qui faisait trembler ses mains et tambouriner son cœur, c'était plutôt tout ce qui remplissait l'espace.

Partout, à perte de vue, du sol au plafond, des crânes, des cordes de pendu, des instruments tranchants, ensanglantés, pointus, rouillés, des chaînes, des cages, des enclumes, des mains squelettiques et griffues qui semblaient se tendre vers elle, des peaux de serpent, des fioles de liquides sombres, des bocalx remplis de mâchoires humaines. Même les objets d'apparence anodine portaient des étiquettes effrayantes : on y trouvait des Cordes Étrangleuses, des Chaussures Cuisantes, des Horloges Funestes, des Pierres du Désespoir...

Narcissa frissonna de nouveau, et essuya d'un revers de main la sueur qui perlait sur son front. Depuis qu'elle était toute petite, les objets relatifs à la magie noire produisaient sur elle des effets extrêmement désagréables. En effet, au square Grimmaurd, les objets et amulettes que collectionnaient Orion et Walburga dégageaient tous une aura inquiétante, plus ou moins agressive ; lorsqu'elle s'en approchait pendant trop longtemps, elle pouvait avoir de terribles migraines ou des pensées malveillantes qui ne lui ressemblaient pas. Étonnamment,

ni ses cousins, ni ses deux sœurs n'avaient jamais ressenti le moindre inconfort à l'approche de ces mêmes objets. Ils s'étaient souvent interrogés sur les raisons d'un tel malaise, mais aucun d'entre eux n'avait trouvé d'explication à cet étrange phénomène.

Lorsqu'elle avait emménagé au manoir des Malefoy, Narcissa n'avait plus été exposée à de tels objets, sans doute entreposés dans l'aile Nord par Abraxas Malefoy. Du moins, c'était jusqu'à ce que Voldemort ne leur confie un étrange objet, que Lucius gardait précieusement dans l'aile Est ; car depuis, il était impossible pour Narcissa de s'y rendre sans se sentir atrocement mal. Elle n'avait jamais rien ressenti de semblable, même face aux objets les plus obscurs du square Grimmaurd. Une fois où elle avait tenté de braver son effroi, et avait osé s'approcher de la pièce où se trouvait le mystérieux colis, elle avait été terrifiée par d'étranges visions – notamment celle d'un serpent gigantesque – et avait été retrouvée évanouie sur le sol par son elfe de maison. Perplexe, Lucius s'était contenté de renforcer la protection de l'objet confié par Voldemort, sans pouvoir fournir d'explication à Narcissa. Récemment, elle avait interrogé Regulus sur la nature inquiétante de ce malaise, et son cousin avait promis de questionner le professeur Slughorn de manière détournée pour en savoir plus, mais Narcissa n'avait toujours pas obtenu de réponse.

Effrayée par le nombre d'objets qui se trouvaient devant elle, Narcissa hésita à rebrousser chemin, mais la tentation de dérober quelque chose à Abraxas était trop forte. Elle s'approcha donc de nouveau, même s'il était difficile de garder son sang-froid face à tous ces objets. Ainsi exposée aux ondes destructrices qui se mélangeaient, elle se sentait assaillie par d'innombrables signaux menaçants ; malgré le silence qui régnait autour d'elle, elle avait l'impression d'entendre des gémissements, des grincements, des ricanements, des murmures intelligibles ; une sensation de froid et des fourmillements désagréables parcouraient sa peau, de plus en plus intenses, comme si quelque chose essayait de l'attraper, de la traverser, de s'insinuer en elle...

Tremblante, en nage, elle faillit renoncer à sa recherche, mais au moment où elle se retournait, un objet enveloppé dans du papier kraft, posé sur une cage rouillée, attira son attention.

– *A... Asiento*, bredouilla-t-elle pour écarter les bords du papier kraft.

La lumière qui se trouvait au bout de sa baguette vacilla légèrement lorsque l'emballage s'ouvrit sur un collier, dont les pierres délicatement taillées renvoyaient des reflets multicolores. Une étiquette portait la mise en garde suivante :

COLLIER D'OPALE

Cet objet a provoqué la mort de dix-neuf Moldus

Ne pas toucher

Narcissa pinça les lèvres en pensant à la manière dont Orion et Piscus Crabbe s'étaient arrangés pour chasser son père du Magenmagot, grâce à ce collier.

Elle s'égara un instant dans les souvenirs de cette année maudite, puis se remémora ce qui l'avait amenée à descendre dans cette cave sinistre, et sortit de sa cape le morceau de parchemin que Daisy y avait glissé.

BAIES FUNEBRES

Pour les utiliser, humectez-les de salive sans les avaler, ni percer l'enveloppe et déposez-les au fond du verre dans lequel la victime a bu au cours des deux dernières heures

Le texte était assorti d'un dessin très précis, représentant des baies noires et blanches, accouplées par paires complémentaires. Tout en essayant d'ignorer les sifflements et les murmures malveillants qui lui vrillaient les oreilles, et de lutter contre la sensation d'engourdissement qui l'envahissait, Narcissa déambula dans la cave, entre les objets ensanglantés qui lui frôlaient les joues ou menaçaient de s'écrouler sur elle. Elle finit par dénicher, entre un crâne et un fouet, un petit bocal à l'allure plus solide que les autres, sur lequel était inscrit : *Bocal anti-secousses*. À l'intérieur, Narcissa trouva des baies tout à fait semblables à celles dessinées sur le parchemin. Tout en pressant le récipient contre sa poitrine, elle sortit de la cave, mais alors qu'elle refaisait surface, elle sursauta si violemment que le bocal de baies empoisonnées faillit lui échapper des mains.

La lumière de la cuisine était allumée, et quelqu'un était en train de s'y affaïrer.

Le cœur battant à tout rompre, Narcissa referma la trappe, qui se fondit de nouveau avec le sol de pierre et disparut. Puis, les yeux fixés sur la porte de la cuisine, elle marcha de biais jusqu'au hall d'entrée.

Si elle arrivait jusque-là, et si elle parvenait au double escalier qui menait vers l'aile Ouest, elle pourrait monter dans sa chambre sans être vue...

En passant près de la cuisine, elle entendit des bruits de couverts, des froissements d'étoffe, sans pouvoir identifier la personne qui se trouvait dans la pièce. Elle pouvait seulement dire qu'il ne s'agissait pas d'un elfe – le remue-ménage était bien trop important.

Elle passa dans le hall, et alla droit vers l'escalier. Ses pas ne produisirent aucun bruit, étouffés par le tapis précieux qui recouvrait le sol ; en revanche, les marches de l'escalier grinçaient horriblement. Narcissa se concentra intensément, essayant de poser le pied là où les marches grinçaient le moins. À droite, à gauche, près du bord... Celles qui étaient devant la fenêtre grinçaient encore plus...

Alors qu'il se restait plus qu'une volée de marches, la lumière inonda le hall d'entrée et Narcissa se crut perdue.

– Cissy ? Qu'est-ce que tu fabriques ?

Narcissa crut s'évanouir de soulagement en reconnaissant la voix de sa sœur aînée.

– Bella, soupira-t-elle, hors d'haleine. Je... Je viens de rentrer de chez les Goyle !

Bellatrix fit une grimace méprisante.

– Encore eux ! Quand je pense que le Seigneur des Ténèbres a accepté de les laisser en paix...

– Mais... Toi, qu'est-ce que tu fais ici ? Et à cette heure ?

Bellatrix haussa les épaules. Narcissa remarqua alors qu'elle avait une égratignure sur la joue, et des marques autour du cou.

– Bella ! Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

– Rien du tout, répondit Bellatrix avec mauvaise humeur.

Narcissa posa discrètement le bocal sur le rebord de la fenêtre, derrière un rideau, et descendit précipitamment les escaliers.

– Ce n'est rien, je te dis ! dit Bellatrix en s'éloignant.

– Bella !

Narcissa la rattrapa, et lui attrapa l'épaule pour la serrer dans ses bras. Bellatrix résista un instant, puis finit par s'y blottir.

– Dis-moi, dit doucement Narcissa.

– C'était juste une petite altercation avec Rodolphus, voilà tout, dit Bellatrix en essayant de masquer la trace bleutée qu'elle avait sur le bras. La plupart du temps, j'arrive à le garder à distance, mais quand il boit un verre de trop... Enfin, ne t'en fais pas, je lui ai donné la correction qu'il mérite...

Narcissa était révoltée.

– Bella, ça recommence ! Je t'avais dit de ne plus aller au *Serpent qui Fume* !

– Je sais, mais je m'ennuyais, grommela Bellatrix. Je me sens seule... Mais ne t'en fais pas, Cissy. Regulus nous a envoyé un hibou : il a été retenu à Poudlard par le professeur Slughorn, mais il reviendra dès demain. Je vais rester avec lui au square Grimmaurd, et tout ira bien. Justement, j'étais venue chercher quelques affaires... Et chiper quelques flavirs argentés, confessa-t-elle.

Après lui avoir fait promettre de ne plus jamais retourner au *Serpent qui Fume* sans Regulus, Narcissa embrassa tendrement Bellatrix, et la laissa retourner au square Grimmaurd, en espérant que leur cousin saurait bientôt lui apporter l'apaisement dont elle avait besoin.

Puis elle monta dans sa chambre, sans oublier de récupérer le bocal de Baies Funèbres derrière le rideau. Dans la chambre, Lucius s'était endormi en travers du lit, tout habillé, allongé sur le dos – dans la position exacte dans laquelle Narcissa l'avait quitté.

Résistant à l'envie de se blottir immédiatement contre lui, Narcissa se rendit dans la salle de bains, où elle souleva une dalle du carrelage ; elle plaça le bocal juste en-dessous et remit tout en place.

Elle épousseta sa robe et son manteau, puis retourna dans leur grande chambre, où elle se débarrassa de ses vêtements trempés de sueur pour revêtir sa chemise de nuit.

Elle se pencha sur Lucius, qui était profondément endormi. Machinalement, elle lui caressa la joue ; dans son sommeil, il soupira, et tourna la tête pour lui embrasser la main.

– Lucius, le réprimanda-t-elle gentiment. Il faut te coucher...

Sans parvenir à l'extirper complètement du sommeil, elle réussit à le faire asseoir, et à le faire retirer ses chaussures et ses vêtements

inconfortables. Ainsi ensommeillé, ses gestes engourdis le faisaient ressembler à un enfant.

– Tu t'es endormi sans dîner ? s'inquiéta Narcissa.

– Ce n'est pas ça qui m'a le plus manqué, chuchota Lucius en l'attirant contre lui.

Narcissa s'allongea à ses côtés, et sentit les légers frémissements de son mari pendant qu'il se rendormait paisiblement. En se tournant vers lui, elle pouvait voir le tressaillement de ses cils et le rythme lent de sa respiration ; et elle se demanda comment un meurtrier pouvait être aussi attendrissant.

Au-dessus d'eux, le plafond avait pris l'aspect de la voûte étoilée, traversée par la voie lactée. En dehors de quelques hululements dans le lointain et du clapotis de l'eau qui montait du lac, la nuit était silencieuse. Les mains de Narcissa, posées sur la poitrine de Lucius, se réchauffaient progressivement. Son souffle se fit plus lent, et elle se sentit glisser progressivement vers le sommeil.

Les rayons de lune qui filtraient à travers leurs immenses fenêtres donnaient à leurs deux chevelures blondes un aspect presque irréel. Quelques étages plus bas, ces mêmes rayons de lune se reflétaient également sur le sol de pierre du salon, puis sur la fiole de Trapouvert oubliée sur le rebord de la fenêtre, qui luisait faiblement, exposée à tous les regards.

TRISTE PRÉSAGE

Le lendemain, à son réveil, Narcissa n'avait toujours pas pris de décision ferme quant à l'empoisonnement des Mangemorts – même si la peur qui lui tenaillait le ventre la faisait plutôt pencher pour le renoncement.

Elle s'efforça d'adopter un comportement habituel : elle resta dans son lit jusqu'en milieu de matinée, en essayant d'ignorer son cœur qui battait la chamade dans sa poitrine, puis descendit au salon, où Lidelys lui servit un petit-déjeuner qui lui resta sur l'estomac toute la journée.

Après avoir entendu des hurlements furieux provenir de la bibliothèque d'Abraxas Malefoy, Narcissa en déduisit que Lucius s'y trouvait avec lui, et qu'il n'en sortirait pas de sitôt. Elle décida donc de faire semblant d'être occupée, et passa sa journée dans le grand salon, assise au coin du feu, en tenant sur ses genoux un livre trouvé dans l'une des quatre bibliothèques du manoir. Ses pensées étaient trop confuses pour lire le moindre mot, mais le contact des feuilles parcheminées et de la couverture en cuir usé l'apaisait.

Elle essaya d'imaginer ce que deviendrait sa vie si elle mettait les Baies Funèbres dans les verres des Mangemorts, comme Vera et Daisy le lui avaient demandé. Il faudrait fuir, quitter le manoir et son splendide domaine, au moins quelque temps... Et Lucius, comment réagirait-il ? Et même s'il acceptait la situation, que deviendrait-il ? Ne serait-il pas anéanti de voir tout ce pour quoi il avait œuvré ces dernières années partir en fumée ? Et Bellatrix ? Elle ne la suivrait pas, Narcissa en était certaine, elle serait incapable de se réinventer si Voldemort disparaissait, elle lui serait fidèle jusqu'à la fin, jusqu'à ce que tout espoir soit réduit en fumée... À moins que... À moins que Regulus n'arrive à la convaincre. C'était le seul à pouvoir lui faire entendre raison de temps en temps. Alors, peut-être qu'il fallait le prévenir, lui aussi ? Bellatrix était sans doute avec lui, en ce moment ;

ils discutaient sans doute de puissants sortilèges, ou des derniers ouvrages qu'ils avaient lus, tous les deux allongés sur le lit de Regulus, comme ils avaient l'habitude de le faire...

– Ah, te voilà, dit une voix derrière elle.

Narcissa sursauta quand Lucius entra dans le salon. Un pli soucieux barrait son front, et son visage était fermé.

– Où étais-tu ? demanda Narcissa.

– Dans la bibliothèque, avec mon père.

– Quelque chose ne va pas ?

– Non, en effet, répondit sèchement Lucius. Quelqu'un s'est introduit chez nous pour nous voler quelque chose, cette nuit, dans les affaires de mon père.

Il désigna la table du salon.

– Apparemment, le voleur a oublié *quelque chose* sur la table... Quelque chose qui permettait d'ouvrir la *cache*... Il n'a pas voulu m'en dire plus.

Tout en faisant de son mieux pour mimer l'étonnement, Narcissa se maudit de toutes ses forces. En regardant la petite table en bois verni, près de la fenêtre, elle se revoyait en train d'y poser la fiole de Trapouvert, avant de descendre dans la cave. En remontant l'escalier, elle avait été effrayée par l'arrivée de Bellatrix, et en avait oublié la fiole sur la table...

– Tu n'as rien vu hier soir, en rentrant de chez les Goyle ?

– Pardon ? Euh... Non, je n'ai rien vu. Il n'y avait rien sur la table, j'en suis sûre.

– Ça ne m'étonne pas. Le voleur a dû venir après ton passage.

Lucius tendit un morceau de parchemin à Narcissa, sans voir que son teint venait de virer au verdâtre.

– On lui a volé ça, dit-il.

Narcissa regarda, hébétée, la page de livre de magie noire que Lucius lui tendait, où étaient dessinés les couples de baies noires et blanches que Narcissa avait pu observer de près la nuit précédente.

– Des *Baies Funèbres*, dit Lucius. Mon père pensait que c'était quelque chose d'inoffensif, mais quand il a vu que c'était la seule chose qui avait disparu, il a trouvé ça louche... Nous étions occupés à effectuer quelques recherches dans les grimoires, voilà pourquoi nous avons passé la journée dans la bibliothèque. Enfin, maintenant, nous

savons qu'il y a un empoisonneur parmi nous – puisque seuls les Mangemorts peuvent franchir les Sortilèges de Protection qui entourent le domaine.

– Oh, dit Narcissa.

Lucius sembla enfin remarquer que son épouse était livide. Il dut croire qu'elle était effrayée par la nouvelle, car il s'assit à côté d'elle et lui prit délicatement la main.

– Ne t'en fais pas, nous l'arrêterons et nous le tuons, dit Lucius avec un sourire enthousiaste. Mon père a déjà une petite idée du coupable, mais il refuse de m'en faire part pour le moment... Hélas, nous sommes un peu fâchés.

– Ah, dit Narcissa, qui se sentait déjà perdue.

Lucius mit le dessin des baies dans sa poche, et se mit à contempler le feu qui brûlait dans leur cheminée de marbre.

– Je me demande qui cela peut-il bien être, dit-il pour lui-même.

Narcissa était écrasée dans le canapé de cuir, catastrophée. Si on la découvrait... Elle imaginait la scène, devant tous les Mangemorts... Abraxas triomphant, Lucius catastrophé... Orion serait là, lui aussi, il serait ravi de la voir ainsi dénoncée...

Narcissa regarda Lucius en pensant que c'était peut-être la dernière fois qu'ils se parlaient.

– Cette histoire de baies, ça me fait penser aux cours de Potions que je te donnais, à Poudlard, sourit Lucius en regardant le morceau de parchemin.

Narcissa répondit par une espèce de bruit étouffé, mais Lucius ne sembla pas l'entendre. Elle le regardait fixement, essayant de graver chacune de ses expressions dans sa mémoire.

– Narcissa ? Tout va bien ?

Narcissa regardait ailleurs. Derrière Lucius, près de la table, quelque chose d'étrange était en train de se produire : l'air semblait se compresser autour d'un point fixe, flottant au milieu du salon, sous le splendide lustre de cristal.

Lucius se retourna pour suivre le regard de Narcissa. Un point obscur apparut, et se mit à grandir, comme s'il aspirait toute la lumière autour de lui. La forme obscure s'allongea, s'étira vers le lustre, puis vers le sol, ses contours dessinèrent une silhouette humaine, un sifflement sinistre devint audible, et Lord Voldemort apparut. Comme

d'habitude, il embrassa du regard l'ensemble de la pièce avec avidité, et Lucius se leva paisiblement, habitué à ce genre d'entrée.

– Lucius, mon ami, dit Voldemort avec un sourire satisfait.

– Je vous souhaite la bienvenue, Maître, dit Lucius en s'inclinant légèrement.

Voldemort répondit par un petit signe de tête.

– As-tu prévenu les autres, pour ce soir ?

– Bien sûr.

– Parfait. Appelons-les, dans ce cas. Nous avons beaucoup de choses à leur dire... Viens, Lucius, approche-toi.

Lucius marcha jusqu'à lui et dévoila son avant-bras gauche.

– Très bien, très bien, commenta Voldemort en serrant autour de son poignet ses longs doigts effilés, pâles et luisants comme de la nacre. Quand je pense que c'est la première Marque... Oui, celle-là est particulièrement réussie.

Lucius regarda Voldemort poser le bout de sa baguette sur son avant-bras avec un sourire triomphant. Il ressentit d'abord un léger tiraillement, puis une brûlure vive, mais il n'en laissa rien paraître. La Marque des Ténèbres s'obscurcit sur son avant-bras ; elle devint plus profonde, plus nette. Et en quelques instants, plusieurs silhouettes encapuchonnées apparurent dans le jardin et convergèrent vers le manoir.

L'accueil que Voldemort réservait à ses autres partisans n'avait rien à voir avec l'amabilité dont il avait gratifié Lucius. Il s'assit en bout de table et désigna un siège à chaque nouvel arrivant, sans prononcer un seul mot. Lucius prit place vers le milieu de la table, juste à côté du grand siège en ébène qui était réservé à son père ; et Narcissa vint timidement s'asseoir à côté de lui.

– Narcissa, dit Voldemort d'une voix douce. Tu nous fais donc l'honneur de ta présence, aujourd'hui ?

Narcissa répondit par un bref hochement de tête. Elle sentit Lucius lui prendre la main, puis exercer une légère pression sur son poignet. Elle se tourna vers lui, et vit qu'il lui signifiait de ne pas s'inquiéter – s'il savait...

Les Mangemorts prirent progressivement place dans le silence. Ils étaient un peu moins nombreux que d'habitude, et leurs blessures, même si elles étaient moins sanguinolentes que la veille, étaient

toujours enflées de façon impressionnante, et en rendaient quelques-uns méconnaissables. Certains jetaient des coups d'œil autour d'eux, mais la plupart regardaient avec intensité la table en chêne massif qui se trouvaient devant eux : le Seigneur des Ténèbres semblait mécontent, et ils savaient que le moindre geste malencontreux pouvait faire d'eux une cible potentielle.

Voldemort ne semblait pas décidé à prendre la parole, et Narcissa se demanda pendant combien de temps les Mangemorts comptaient observer ce silence recueilli.

La réponse lui parvint par la porte du corridor qui menait à la bibliothèque. Abraxas Malefoy entra dans le grand salon, vêtu de son habit noir brodé d'argent, appuyé sur sa canne au pommeau sculpté. Il marcha avec lenteur jusqu'à son grand siège en ébène, qui s'écarta de la table à son approche, et revint se placer docilement près de la table lorsqu'il s'assit.

Il prit le temps de s'installer confortablement, sous l'œil courroucé ou envieux de quelques Mangemorts. Puis il se redressa, tourna la tête vers la droite, puis vers la gauche, vers le Maître des Ténèbres, et tous les deux échangèrent un petit signe de tête.

– Nous n'attendions plus que toi, Abraxas, déclara Voldemort. Nous pouvons commencer.

Narcissa fut étonnée que Voldemort agisse de la sorte, mais elle comprit qu'il s'agissait plus d'une sorte de rituel, d'une habitude qui s'était instituée progressivement lors des précédentes réunions.

– Bellatrix n'est pas là, protesta aussitôt Rodolphus Lestrange. Attendons encore un peu.

– Je ne crois pas que ce soit nécessaire, dit Abraxas.

Il n'eut pas besoin d'argumenter, car Voldemort venait de faire un geste pour approuver cette décision.

– En effet, nous avons beaucoup de choses à nous dire, déclara Voldemort. Bellatrix nous rejoindra en cours de route. Orion, je vois que ton fils n'est pas là non plus...

– Il est probablement avec Bellatrix, les informa Orion. Ils ne sauraient tarder, Maître.

On entendit un grincement de dents du côté de Rodolphus Lestrange, mais personne n'y prêta attention.

– Bien, dit Voldemort. Peut-être pouvons-nous commencer par le sujet le plus préoccupant... J'imagine que vous devinez de quoi il s'agit.

Narcissa vit quelques visages se crispier.

– Une opération prévue depuis des semaines, énonça Voldemort. Lucius y a mis toute son énergie, toute son ingéniosité. Vous aviez pour mission de faire un carnage, de tuer tous ces immondes Moldus au plus fort de leur indécence. Et qu'avez-vous fait de cette occasion, offerte sur un plateau ?

Il fit une courte pause, comme s'il espérait que quelqu'un lui réponde.

– Un gâchis lamentable, poursuivit-il, toujours inexpressif. Pas *une seule* victime du côté des Moldus. À nouveau, vous avez été mis en déroute, par ces ennemis qui prennent beaucoup de plaisir à se moquer de vous en vous attaquant avec de misérables jouets moldus. Croyez-vous, mes amis, que nous puissions inspirer de la crainte en agissant de la sorte ?

Une colère sourde commençait à transparaître dans sa voix. Le silence était si pesant que Narcissa avait du mal à respirer. Voldemort posait son regard sur chacun des Mangemorts, et elle était persuadée qu'il était en train de choisir sur qui il allait pouvoir déverser sa colère.

– Yaxley, siffla finalement Voldemort. Ne t'étais-tu pas engagé à trouver des hommes pour surveiller le bâtiment que nous avons pour cible, et pour capturer les traîtres qui cherchaient à en évacuer les Moldus ?

Yaxley fit la moue, tandis que des regards compatissants se tournaient vers lui.

– Hélas, les deux personnes en qui j'avais placé ma confiance ont échoué, admit-il en serrant les poings.

– Eh bien, la prochaine fois, tu te chargeras de cette mission toi-même, décida Voldemort.

Alors que Yaxley s'apprêtait à protester, un tintement retentit près de la cuisine, et quelques Mangemorts osèrent tourner la tête : Prunnas venait vers eux, poussant devant lui un chariot étincelant, sur lequel étaient alignés une vingtaine de verres en cristal et quelques carafes de vin.

– Les boissons ne seront pas utiles ce soir, Prunnas, l'arrêta pourtant Abraxas.

Un murmure de déception parcourut la tablée : les vins servis par Abraxas Malefoy, dont ils se délectaient à chacune de leurs réunions dans le manoir, étaient, pour la plupart d'entre eux, les meilleurs qu'ils aient jamais goûtés.

– Je ne crois pas que ce soit très prudent, à moins que vous ne teniez à mourir dans d'atroces souffrances, dit Abraxas en réponse aux murmures.

Le silence redevint pesant. Abraxas consulta Voldemort du regard : celui-ci semblait l'encourager à s'expliquer.

– Nous avons bien vu que ceux qui sabotent nos attaques connaissent nos projets dans les moindres détails ; il y a donc fort à penser que les traîtres dont nous parlons font eux-mêmes partie des Mangemorts. Or, après un certain évènement ayant eu lieu cette nuit, je pense pouvoir affirmer qu'ils sont, au moins en partie, assis à cette table en ce moment même.

Il fut pris d'une quinte de toux, et présenta mollement ses excuses – mais Narcissa était persuadée qu'il faisait exprès de dispenser ses paroles avec lenteur, afin de mieux distiller la peur dans les esprits.

– Cette nuit, quelqu'un s'est introduit dans ma propriété, afin de me dérober un puissant poison, poursuivit Abraxas. Un poison dont j'ignorais la nature jusqu'à aujourd'hui.

Chacun des Mangemorts prit bien soin de rester impassible, afin de ne pas éveiller les soupçons. En face d'Abraxas, Orion plissa les yeux de façon presque imperceptible.

– Dans d'autres circonstances, j'aurais suspecté d'autres personnes de faire preuve de trahison, dit Abraxas Malefoy – et Narcissa fut persuadée qu'il la regardait en disant cela. Mais le poison en question se trouvait dans une cachette connue de moi seul... Ou presque. En réalité, une seule autre personne savait où trouver ce poison. Et cette personne, c'est *toi*, Orion.

Narcissa vit le regard de Voldemort se poser sur Orion, et d'autres regards le suivirent. La voix d'Abraxas Malefoy était chargée de haine et de ressentiment : les deux hommes ne s'étaient pas réconciliés depuis la dispute que Narcissa avait surprise, trois ans plus tôt.

– Moi ? s'esclaffa Orion. Tu crois qu'avec ma jambe raide, je me suis introduit chez toi, j'ai descendu cet escalier de pierre pour te dérober quelque chose ? Crois-tu que j'aie la moindre chance de les

placer dans vos verres sans me faire prendre, moi qui peine à faire le moindre pas ?

– Je ne pensais pas *seulement* à toi, à vrai dire, dit Abraxas. Je sais que tu avais la mauvaise habitude de parler de nos affaires dans ton salon avec Piscus Crabbe. Peut-être que d'autres oreilles indiscrètes auraient pu t'entendre, au sein de ton foyer...

– Qu'est-ce que tu sous-entends là, Abraxas ? Qui essaies-tu d'accuser ?

– Oh, je n'en sais rien, dit Abraxas sur un ton léger. Peut-être, par exemple... Ton fils ?

Un frisson parcourut la tablée, se répandant comme une onde autour d'Abraxas Malefoy.

– Nous savons tous que sa loyauté envers le Seigneur des Ténèbres est fragile, appuya Abraxas. Bien qu'un tel acte de témérité puisse sembler étonnant venant de sa part, je le placerais en haut de la liste des suspects.

– Regulus était à Poudlard jusqu'à aujourd'hui ! s'insurgea Orion. Il n'a pas pu s'introduire chez toi cette nuit !

– À Poudlard, vraiment ? sourit Abraxas. Pourtant, les élèves sont tous rentrés hier.

Le visage d'Orion se décomposa brutalement.

– Il a raison, affirma Liam Avery.

– Nous sommes bel et bien rentrés hier, en début d'après-midi, renchérit Robin Mulciber.

Les deux garçons avaient rejoint les rangs des Mangemorts au cours de l'année, et même s'ils avaient côtoyé Regulus au début de leur scolarité, ils ne ressentaient plus aucune sympathie pour lui, le jugeant bien trop intellectuel et trop précieux à leur goût.

– Es-tu vraiment sûr de savoir ce que ton fils a fait cette nuit, Orion ? susurra Abraxas, triomphant.

Et soudain, un grand bruit attira l'attention de toute l'assemblée vers la porte qui les séparait du hall d'entrée. Les éclats d'une violente dispute provenaient de la pièce voisine, sans que l'on puisse en distinguer la substance.

Voldemort se retourna vers l'imposante porte en chêne, les pupilles flamboyantes. Il fit un geste souple de la main, comme s'il voulait

attirer quelque chose vers lui, et les doubles battants s'ouvrirent majestueusement.

Derrière la porte, Regulus tenait Bellatrix par les épaules et l'empêchait d'aller vers le salon. Les joues de Bellatrix étaient griffées, et on voyait qu'elle avait pleuré ; Regulus, lui, semblait affolé par son état, et n'avait pas vu que la porte venait de s'ouvrir. Comme si tout avait été savamment orchestré, toute la tablée l'entendit distinctement crier :

– BELLA, RÉVEILLE-TOI ! C'EST UN MONSTRE, IL FAUT ARRÊTER CETTE FOLIE !

Un peu plus tôt dans la journée, Regulus était rentré chez lui, en proie à la plus grande confusion. Il était parvenu à rester à Poudlard une nuit de plus que les autres élèves, prétextant un besoin urgent de s'entretenir avec le professeur Slughorn. Ce dernier avait accepté en réitérant sa proposition – à savoir l'assister pendant quelques années dans ses cours de Potions, avant de prendre définitivement sa place – et Regulus avait promis d'y réfléchir sérieusement. Slughorn lui avait donné une dizaine de jours pour réfléchir, puis lui avait donné l'autorisation de passer la nuit à Poudlard, sans lui poser de questions.

Regulus savait qu'il était l'élève favori de Slughorn, et lui-même tenait le professeur en très haute estime. Bien sûr, il n'était pas dupe : il savait pertinemment qu'en lui proposant ce poste, le professeur Slughorn souhaitait avant tout perpétuer l'influence qu'il avait sur les élèves de Poudlard – car Regulus y inviterait fréquemment son tuteur, Slughorn y comptait bien...

Mais malgré les bénéfices évidents que Slughorn retirait de cette proposition, Regulus ne pouvait s'empêcher de se réjouir. Regulus Arcturus Black, professeur de Potions à Poudlard... Il se voyait déjà assis aux côtés de McGonagall et du professeur Flitwick, au banquet de début d'année, présenté par le professeur Dumbledore et applaudi par les élèves impressionnés par son jeune âge...

Au-delà d'être flatteuse, la proposition était extrêmement tentante. Regulus avait fini par s'habituer à l'environnement de Poudlard, et même s'il ne s'y était pas fait de véritable ami après sa dispute avec

Rogue, cette école représentait pour lui un véritable refuge. Il appréciait également la compagnie des professeurs, qui étaient pour la plupart des personnes brillantes, avec qui il était agréable de discuter, et qui savaient reconnaître l'intelligence que possédait Regulus. Enfin, même s'il était dangereux de le penser, Regulus devait bien avouer qu'il était fasciné par Dumbledore, autant par sa lucidité que par sa bonté, et qu'il ne pouvait s'empêcher de l'envier et de l'admirer. Il se surprenait même, parfois, à rêver de prendre sa place, et de succéder à son ancêtre, Phineas Black, qui avait été directeur, en son temps...

Voilà ce que pensait Regulus en arrivant chez lui, au 12, square Grimmaurd. Lorsqu'il se fut assuré que personne ne regardait dans sa direction, il regarda avec intensité le mur qui séparait le 11 du 13, square Grimmaurd ; les deux immeubles se mirent à s'éloigner l'un de l'autre, et la haute maison des Black apparut, sans que personne ne s'en rende compte.

Regulus monta les escaliers du perron, son énorme malle de voyage flottant dans les airs derrière lui. Lorsqu'il tendit la main vers la poignée d'argent, sculptée en forme de tête de serpent, un tiraillement au niveau de son épaule lui rappela l'existence des cicatrices noirâtres qui recouvraient son bras, et le léger sourire qui flottait sur ses lèvres s'évanouit.

Où s'égaraient-il ? La proposition alléchante du professeur Slughorn lui avait presque fait oublier son statut de Mangemort. Son avenir n'était pas à Poudlard, mais aux côtés de Voldemort : c'était sur cela qu'il fallait se concentrer, au lieu de rêvasser bêtement.

Dire qu'il était devenu un Mangemort contre son gré aurait été un mensonge : une part de lui était fière d'appartenir à ce groupe mystérieux et puissant, qui alimentait toutes les conversations des élèves de Poudlard. Quant aux idées que les Mangemorts défendaient, Regulus y était sensible, bien sûr... Sortir les sorciers de la clandestinité, leur redonner la gloire et le statut qu'ils méritaient, n'était-ce pas ce que sa famille souhaitait depuis toujours ? N'était-ce pas l'occasion rêvée pour Regulus de briller aux yeux de ses parents, de tous ses ancêtres et bien sûr, de tous ses descendants à venir ? Accepter la proposition de Slughorn l'obligerait à renoncer à tout cela, ce qui était tout simplement impensable. Tout comme il était

impensable d'abandonner ses parents et sa cousine Bellatrix au square Grimmaurd pour aller se pavaner à Poudlard...

Tout en accrochant sa cape à une patère dans le hall d'entrée, Regulus poussa un long soupir. Il n'avait plus qu'à espérer qu'il s'habituerait à la violence, et qu'en faisant quelques efforts, il s'approprierait leur cruauté...

– M. Regulus !

Regulus sursauta : à l'autre extrémité du hall d'entrée, Kreattur, son elfe de maison, le regardait avec adoration. Il était dans un piteux état : le chiffon qui lui servait de vêtement était plus crasseux que jamais, et ses bras étaient couverts d'hématomes et de brûlures. Pourtant, derrière son nez en forme de groin, ses yeux immenses larmoyaient de bonheur.

Regulus retrouva furtivement le sourire : la fidélité et l'admiration que Kreattur lui portait étaient une source inépuisable de réconfort. Regulus s'approcha et lui tendit une main que l'elfe n'osa pas prendre.

– Bonjour, Kreattur, sourit Regulus en posant sa main sur la tête de l'elfe de maison. Je suis content de te voir.

En entendant cela, les oreilles de l'elfe frémirent de reconnaissance.

– Maître Regulus est rentré, constata-t-il d'une voix aiguë et grinçante. Oh, Kreattur aussi est bien content de revoir son jeune maître, qui est toujours si bon avec son serviteur...

– Tu t'es encore puni, remarqua Regulus en s'agenouillant pour examiner les mains blessées de Kreattur. Tu te punis beaucoup trop, Kreattur. Tu ne mérites pas ça, je te l'ai déjà dit des centaines de fois.

Perplexe, Kreattur regarda ses bras amaigris, couverts de coupures et d'ecchymoses.

– Le maître est trop indulgent avec son serviteur, croassa-t-il. Malgré les efforts de Kreattur, la maîtresse ne va pas mieux, ce qui veut dire que Kreattur ne fait pas assez bien...

– Ce n'est pas ta faute, insista Regulus. Tu sais bien que tu n'y peux rien.

– Kreattur espère que la situation va s'arranger, poursuivit l'elfe sans l'écouter. Peut-être que le retour de M. Regulus rendra le sourire à la maîtresse... Kreattur, lui, est très heureux de revoir M. Regulus, il a préparé la maison pour lui, ciré le parquet, nettoyé les rideaux... Il a

aussi préparé un bon repas pour lui, à la cuisine... Kreattur espère que M. Regulus l'appréciera.

Regulus se releva et suivit Kreattur à la cuisine, embarrassé. Des effluves alléchants montaient de la marmite en fonte, mais il avait l'estomac noué et n'avait pas faim du tout. Malgré tout, il se força à avaler une assiette de ragoût pour faire plaisir à son elfe de maison, en assurant à plusieurs reprises que c'était succulent.

– Maman est dans sa chambre, je suppose ? demanda-t-il après avoir terminé son assiette à grand-peine.

– Oui, comme d'habitude. La maîtresse sort rarement de son lit, ces derniers temps... Tout ça à cause de Sirius, ce maudit chenapan, qui lui a brisé le cœur ! Enfin, elle sera très heureuse de savoir que M. Regulus est revenu, ajouta précipitamment Kreattur.

– Je monte la voir, décida Regulus en se levant.

– Kreattur va porter la valise de maître Regulus, dit l'elfe en approchant ses mains meurtries de l'énorme malle.

– Ne te fatigue pas, Kreattur, elle est ensorcelée...

Malgré ses immenses oreilles, l'elfe fit mine de ne pas avoir entendu, et, tout en continuant de marmonner, il poussa la malle en lévitation vers l'escalier, afin de précéder son maître.

– Le maître, Mr Black, n'est pas souvent là, mais il sera sans doute très content de voir M. Regulus aussi, poursuivit l'elfe. Il souhaite que M. Regulus vienne à la réunion de ce soir, au manoir des Malefoy. Tous les Mangemorts seront là...

Regulus monta les escaliers d'un pas de plomb, et tout en gravissant les marches, il mesurait l'ampleur de tout ce qui lui incomberait de faire, au cours des prochains mois. Il devrait participer aux actions menées par les Mangemorts, en redoublant d'efforts pour se faire remarquer par le Seigneur des Ténèbres ; et passer le reste de son temps au square Grimmaurd, à tenter d'extirper sa mère de la rancœur dans laquelle elle s'était enfermée depuis que Sirius était parti...

Il se sentit soudain abattu par ces perspectives si peu réjouissantes. La mine sombre, il se remémora le visage avenant de Vera Goyle, et les paroles qu'elle avait prononcées lors de leur dernière entrevue, trois ans auparavant...

Tu ne peux pas, et tu ne dois pas porter toutes ces responsabilités sur tes épaules, avait-elle dit. *Tes parents ont placé trop de choses entre tes mains, bien trop de choses...*

– Mrs Goyle, si seulement vous étiez là, murmura-t-il pour lui-même.

– Que dis-tu, Regulus ?

Il leva la tête : sa mère se tenait debout sur le palier du dernier étage. Walburga Black était encore plus pâle que d'habitude et ses longs cheveux noirs étaient relâchés, ce qui lui donnait un air fantomatique.

– Maman, dit Regulus en montant précipitamment les dernières marches. Tout va bien ?

Walburga plissa les yeux sans répondre. Il se tinrent quelques instants face à face, vaguement gênés. Regulus avait encore grandi, et sa mère s'était légèrement affaissée.

– Tu as maigri, remarqua Walburga.

– Toi aussi, répliqua Regulus. Kreattur a cuisiné quelque chose, en bas... Tu devrais aller en prendre un peu.

– Je veux bien te croire, soupira Walburga. Depuis des semaines, il ne parle que de ton retour et de ce qu'il allait te cuisiner... Ton père aussi t'attend avec impatience, et sans parler de ta cousine.

– Bella ? Où est-elle ?

– À en juger par le silence, elle n'est pas ici, grinça Walburga. Tu disais dans ta lettre que tu serais là vers cinq heures, et elle souhaitait t'accueillir... Elle ne devrait donc pas tarder, à mon grand regret.

Regulus décida d'ignorer ses commentaires désobligeants et se força à sourire aimablement.

– Je suis content d'être de retour aussi, mentit Regulus. Nous sommes enfin au complet.

Walburga eut un petit rire amer, et son regard devint vague.

– Oui, au complet...

Il y eut un long silence, et Regulus sut que sa mère pensait à Sirius – comme d'habitude.

– Tu ne me demandes même pas si j'ai réussi mes ASPIC, fit remarquer Regulus.

– Hmm ? Ah, oui... Oh, tu sais, Regulus... Je ne me suis jamais fait de souci pour tes résultats.

– J'ai eu la note maximale à toutes les épreuves, l'informa tout de même Regulus. D'après le professeur Slughorn, c'est un record.

– Rien que ça, réagit Walburga avec un air pincé. Tu as donc surpassé ton frère...

Les sourire forcé de Regulus se figea. Malgré tous ses efforts pour chasser Sirius de la conversation, il finissait toujours par en être question.

– Bien, je descends, dit Walburga en passant à côté de lui. Je vais voir si Cygnus va bien : il ne sort plus beaucoup de sa chambre, lui non plus. À plus tard, Regulus.

Et ses pas s'évanouirent dans l'escalier. Quand Regulus se retourna vers la porte de sa chambre, Kreattur se tenait dans l'encadrement, les yeux toujours brillants d'admiration.

– Kreattur a rangé les affaires de M. Regulus, signala l'elfe. Les livres sont rangés par ordre alphabétique, comme le maître en a l'habitude. Kreattur se permet aussi de féliciter M. Regulus pour ses brillants résultats... même si Kreattur n'avait aucun doute sur le fait que son maître réussirait haut la main. M. Regulus peut être très fier de lui.

– Merci, Kreattur... Heureusement que tu es là.

– Kreattur est honoré de servir son jeune maître, assura Kreattur avec déférence.

L'elfe s'inclina profondément et descendit à la suite de Walburga dans l'escalier. Regulus le regarda descendre, attendri ; puis il se dirigea vers sa chambre, mais un grand vacarme venu du rez-de-chaussée attira de nouveau son attention.

– Alors ? Il est arrivé ? Reggie ! Je suis là !

Regulus ne put s'empêcher de sourire en entendant la voix tonitruante de Bellatrix, puis ses pas précipités dans l'escalier.

– Reggie ! s'écria-t-elle en arrivant sur le palier.

– Bella, dit Regulus avec joie.

Bellatrix poursuivit sa course et l'enlaça avec force.

– Tu es enfin là, soupira-t-elle.

Elle souriait, mais son teint était anormalement pâle en-dessous de ses boucles noires, et son visage était de plus en plus marqué par la fatigue.

– Tu m'as manqué, dit Regulus avec sincérité en la suivant dans la chambre.

– Et moi donc ! Sans compter que je pensais te retrouver avant-hier, dit-elle sur un ton de reproche.

– Oui, excuse-moi... Le professeur Slughorn tenait absolument à me garder jusqu'à aujourd'hui. Si j'avais décliné, cela aurait pu être suspect.

– Et alors ? Ce que pense cet ivrogne ne devrait plus avoir d'importance pour toi, Reggie. Tu n'as plus de comptes à rendre à cette école minable.

Tout en parlant, ils s'étaient assis côte à côte sur le grand lit à baldaquin de Regulus, adossés aux oreillers de plume, comme ils en avaient l'habitude dès qu'ils se retrouvaient ; mais malgré ce rituel familial et réconfortant, Regulus hésitait à parler sincèrement. Pendant longtemps, il avait toujours tout confié à sa cousine, même si elle avait accueilli d'un œil moqueur son amitié avec Severus Rogue ; mais depuis qu'il avait des états d'âme concernant les agissements des Mangemorts, ce qu'il avait sur le cœur ne parvenait plus à franchir ses lèvres.

– Bon, peu importe, s'impacienta Bellatrix. Alors, ces ASPIC ?

Regulus sentit sa gorge se desserrer légèrement.

– Hmm... Ça va.

– Allez, raconte ! Et pas de fausse modestie !

Regulus sourit un peu plus franchement en pensant à la remise des résultats, et au regard plein de fierté que lui avait adressé le professeur Slughorn.

– J'ai tout réussi, lâcha Regulus. Ils m'ont donné des Optimal dans toutes les matières.

– Félicitations, le complimenta Bellatrix en lui donnant un coup de coude. Et les épreuves ? La Défense contre les Forces du Mal, qu'est-ce que c'était ?

– La théorie n'était pas facile, il y avait beaucoup de questions sur les Inferi. J'étais un des seuls à savoir que le feu était le seul moyen d'en venir à bout.

– Ah, ils ont parlé des Inferi ? Ces incapables ont donc fini par comprendre que nous avions recours à leur service ! Et la pratique ?

Regulus médita un instant sur l'absurdité de sa situation : pendant un an, il s'était évertué à apprendre comment combattre le camp de Voldemort, alors qu'il savait pertinemment que tous ses proches attendaient de lui qu'il le rejoigne dès sa sortie de Poudlard. Chaque

fois que le professeur Heatbock émettait une supposition sur les moyens employés par les Mangemorts, Regulus piquait du nez : lui-même en savait beaucoup plus que tous les professeurs et tous les Aurors réunis. Chaque jour, quand un professeur qu'il appréciait s'interrogeait sur le mystère qui planait autour de l'identité des Mangemorts, et surtout quand un élève apprenait l'assassinat d'un de ses proches, Regulus ne pouvait s'empêcher de songer aux vies qu'il pourrait sauver en dévoilant les secrets dont il avait connaissance.

– Hé, Reggie ! Tu rêves ? Et la pratique ?

Regulus s'ébroua brièvement pour s'extraire de ses pensées.

– Euh, oui... Eh bien, grâce à toi, je m'en suis très bien sorti. Il y avait des sortilèges informulés, bien sûr... De l'Occlumancie...

– Ah ! triompha Bellatrix. Alors, tu progresses ?

– Je n'ai pas flanché, en tout cas. Et je me suis beaucoup entraîné, cette année. Tes conseils m'ont été utiles.

– Tu me montres ?

Regulus hésita. Si Bellatrix découvrait la proposition de Slughorn, ou encore la discussion qu'il avait eue la veille avec Mimi... Mais d'un autre côté, refuser serait suspect : ils avaient toujours eu l'habitude de s'entraîner ensemble, y déroger ne manquerait pas d'éveiller les soupçons de Bellatrix.

– Vas-y, décida Regulus avec une légère appréhension.

Bellatrix le regarda avec intensité, afin de s'insinuer dans ses pensées ; et aussitôt, Regulus fit le vide dans sa tête. Son esprit se figea, devint une muraille infranchissable qu'aucune émotion ne pouvait ébranler. C'était un exercice qu'il avait reproduit des centaines de fois, effrayé par l'idée qu'un élève ou qu'un professeur s'infilte dans son esprit et tombe sur l'un de ses nombreux souvenirs embarrassants.

Lorsqu'il sentit Bellatrix cesser son assaut, il ne put résister à la tentation de lui montrer ses progrès et riposta. En essayant de pénétrer son esprit, il se heurta à une résistance solide, mais parvint à y trouver une petite faille que sa cousine n'eut pas le temps de combler.

C'était la première fois qu'il réussissait à accéder à l'esprit de Bellatrix. Il fut d'abord déconcerté par l'agitation qui y régnait : les pensées et les souvenirs y tournoyaient à une vitesse vertigineuse, si bien que, dans un premier temps, Regulus n'en tira aucune information. Puis il aperçut furtivement Burton, au *Serpent qui*

Fume ; le souvenir était altéré, mais on devinait son expression préoccupée. Derrière lui, les tonneaux fendillés de Bigoliard et de Décroche-Panse s'alignaient, et il tenait devant lui une chope d'un liquide vert et phosphorescent. *Fais attention, ma jolie*, disait-il de sa voix rocailleuse, *celui-là essaie de te mettre le grappin dessus, et j'ai entendu dire que le Seigneur des Ténèbres allait l'y aider...*

Regulus n'eut pas le temps de voir autre chose : il se sentit brutalement repoussé, et revint dans le moment présent.

– Reggie ! s'indigna Bellatrix. Tu m'as prise par surprise !

– Excuse-moi, répondit Regulus, embarrassé. Je... Je ne pensais même pas y parvenir.

– Ce doit être la fatigue, marmonna Bellatrix. Je suis épuisée, en ce moment... Bon, n'en parlons plus. Raconte-moi plutôt la suite ! Il y avait d'autres épreuves ?

– Oui... Il y avait un duel avec un Auror.

– Un Auror ! s'exclama Bellatrix avec un mélange d'intérêt et d'indignation. Lequel ?

– Alastor Maugrey...

À nouveau, la situation était absurde : Alastor Maugrey était traqué par l'ensemble des Mangemorts. N'importe lequel d'entre eux rêvait de se mesurer à lui, et Regulus s'était retrouvé dans la même pièce que lui pendant plus d'une heure, sans rien pouvoir faire contre lui.

– Et alors ? Quels sorts as-tu utilisé ?

De l'envie était perceptible dans ses questions. Regulus devina que, malgré son mépris pour l'autorité et pour Poudlard, une part d'elle aurait aimé que son talent extraordinaire soit reconnu par l'ensemble de l'école et de ses professeurs.

– Rien de bien compliqué. Tu n'en aurais fait qu'une bouchée, si tu avais été à ma place, assura Regulus.

– Je n'en doute pas, mais ces crétins en ont décidé autrement, râla-t-elle en haussant les épaules.

Ses pensées dérivèrent quelques instants dans le lointain, puis elle retrouva un semblant de gaieté.

– En tout cas, maintenant, tu es enfin libéré de cette école minable ! s'exclama-t-elle avec enthousiasme. Nous allons pouvoir rester ensemble ! Je suis tellement contente, si tu savais... Les réunions de Mangemorts sont tellement ennuyeuses, quand tu n'es pas là !

Son sourire s'élargit, et Regulus se sentit submergé par la culpabilité. Et soudain, en détournant le regard, il remarqua qu'elle avait une marque bleutée sur le bras.

– Bella... Tu t'es blessée ? Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

– Ce n'est rien, assura Bellatrix en attrapant sa baguette pour effacer l'ecchymose. Regarde, ça part tout seul !

En la voyant effacer la marque qu'elle avait sur le bras en feignant la désinvolture, Regulus songea que Bellatrix n'avait absolument aucune conscience de sa propre fragilité. Pour elle, les seules blessures qui comptaient étaient celles qui entamaient sa chair : elle n'entendait certainement pas que quoique ce soit d'autre puisse avoir la moindre répercussion sur elle, et engendrer des blessures secrètes, invisibles, qui ne pouvaient pas s'effacer d'un coup de baguette magique. Elle avait bâti sa force sur sa maîtrise stupéfiante de la magie, mais par orgueil, elle avait bâillonné tout le reste ; et en effet, Regulus n'avait jamais entendu sa cousine admettre qu'elle était triste, qu'elle avait peur, qu'elle avait besoin de réconfort – chaque fois, il n'avait fait que le deviner.

– Dis-moi ce qu'il s'est passé, dit-il doucement.

– Rien, je te dis !

– Bella !

Elle prit un air coupable.

– Oh, non, c'est idiot... C'était hier soir, au *Serpent qui Fume*... Le Seigneur des Ténèbres nous a convoqués, Rodolphus et moi... Nous nous étions disputés juste avant l'attaque.

Regulus jura intérieurement. Bien sûr, il aurait dû s'en douter... Malgré le comportement infâme de Rodolphus Lestrange à l'égard de Bellatrix, Voldemort n'avait de cesse de vouloir les rapprocher, en faisait des remarques lourdes de sous-entendus, ou bien en leur donnant des missions à accomplir ensemble.

– Le Maître a exigé que je me réconcilie avec lui, et... Quand il est parti... Rodolphus avait bu... Il est devenu complètement fou... Il a essayé de... de...

Sa respiration était devenue saccadée. Regulus, lui, sentait une rage inexprimable monter en lui, prête à exploser.

– Tu ne t'es pas enfuie ?

Bellatrix fronça les sourcils : elle semblait éprouver la plus grande difficulté à remettre ses souvenirs en place.

– Nous avons bu beaucoup de Bigoliard, se souvint-elle brusquement.

Regulus prit une grande inspiration, et serra les poings pour masquer le sentiment de révolte qui lui soulevait le cœur.

– Mais, ne t'en fais pas, au bout d'un moment, j'ai réussi à prendre la baguette de Rodolphus...

– Tu n'avais pas ta baguette ?

– Non, je...

Bellatrix sembla à nouveau perdue.

– Je crois que... Il me l'avait prise. Le Seigneur des Ténèbres me l'avait empruntée, je ne sais plus pourquoi... Mais, il me l'a rendue, un peu plus tard.

Regulus était sidéré. À Noël, déjà, il avait mis sa cousine en garde sur le comportement ambigu de Voldemort ; il avait remarqué les regards appuyés que celui-ci échangeait avec Rodolphus Lestrange lorsque Bellatrix parlait, ou des sous-entendus suspects à propos de mariage – mais visiblement, la situation était encore pire que ce qu'il avait imaginé.

– Bella... Je crois vraiment que tu devrais écouter un peu moins ce que dit le Seigneur des Ténèbres, dit-il, en peinant à maîtriser sa voix.

– Je te demande pardon ?

– Oui, ça... Ça te fait du mal, insista Regulus.

Bellatrix le regarda sans comprendre.

– Pourquoi est-ce qu'il te fait ça, Bella ? Ça n'a aucun sens ! Pourquoi te demande-t-il de passer autant de temps avec Rodolphus ? Pourquoi t'a-t-il laissée dans cet horrible endroit avec *lui*, sans défense ?

Bellatrix tritura sa robe entre ses doigts. Regulus savait qu'elle refusait d'admettre que cette situation était inacceptable.

– Bella, il faut que tu prennes tes distances, dit Regulus. Je ne sais pas pourquoi il fait ça, mais ça n'est pas bon pour toi, pas bien du tout...

– Il veut me rendre plus forte, protesta-t-elle. Il me met à l'épreuve, et je ne veux pas le décevoir. Et il veut que ses serviteurs soient soudés entre eux, voilà tout...

Regulus se sentait de plus en plus mal à l'aise. Il commençait à prendre conscience de quelque chose que, jusqu'ici, il avait refusé de voir entièrement... Tous les moments où Voldemort s'était montré mal intentionné à l'égard de Bellatrix lui revenaient à l'esprit – celles dont il avait été témoin, bien sûr, mais surtout les indices qu'il avait décelés dans les éléments que sa cousine lui rapportait...

– Non... Non, Bella, c'est faux... C'est ce qu'il te fait croire, mais c'est faux ! Tu vois bien... Il... Il te manipule, tu ne crois pas ?

Lorsque Regulus employa le terme de *manipulation*, Bellatrix parut se raviver. Elle se redressa nettement et plissa les yeux avec méfiance.

– Tu es d'accord avec Cissy, constata Bellatrix avec amertume. Tu sous-entends que je me trompe à son sujet ? Moi, qui le connais mieux que quiconque, moi qui lui suis fidèle depuis la première heure ?

– Bella...

– De toute manière, comment le sais-tu ? Tu n'es jamais là ! Tu ne penses qu'à tes fichues BUSE, à ces maudits ASPIC... Pourquoi essaies-tu de me faire douter du Seigneur des Ténèbres ? C'est à cause de toi que je ne suis plus aussi puissante qu'avant ! Toi, qui essaies de me détourner de lui ! Il m'avait mise en garde, il m'avait bien dit qu'il faudrait me détacher de toi... Et comme une idiote, je ne l'ai pas écouté, mais maintenant, je le vois bien : c'est lui qui avait raison !

Au moment où elle disait cela, une douleur fulgurante se répandit dans le bras gauche de Regulus, de son poignet jusqu'à la racine de son cou. Il poussa un cri, et il tomba à genoux sur le sol, aveuglé. Il regarda son bras, et constata que les cicatrices noirâtres qui le recouvraient s'étaient assombries, et que le motif flou de la marque des Ténèbres était plus reconnaissable que d'habitude.

– Il nous appelle, constata Bellatrix avec sévérité.

Elle s'était levée, et ne paraissait plus du tout vulnérable. Ses yeux gris étaient devenus ombrageux, sa mâchoire forte était serrée par la détermination, et sur la peau diaphane de son avant-bras, la Marque des Ténèbres ressortait avec tellement de précision et d'intensité qu'elle paraissait être en relief.

– Allons le rejoindre immédiatement, décréta Bellatrix. Je ne lui dirai rien sur les ignobles soupçons que tu as proféré à son égard, mais ne recommence plus *jamais* cela.

Dans le bras de Regulus, la douleur s'intensifia. Ses dents étaient tellement serrées qu'il avait du mal à parler.

– Bella, attends ! Écoute-moi...

– J'y vais, déclara Bellatrix, inflexible. Rejoins-nous quand tu auras cessé de tenir des propos aussi indignes.

Regulus lui attrapa le poignet juste à temps. Il ressentit une pression insupportable sur tout son corps, et ses genoux retombèrent brutalement sur un tapis précieux. En levant les yeux, il reconnut le splendide hall d'entrée des Malefoy, et vit qu'il tenait toujours le poignet de Bellatrix.

– Lâche-moi, ordonna Bellatrix en se dégageant sèchement pour marcher vers le salon.

– Bella, j'ai un mauvais pressentiment, la supplia Regulus en se relevant, son bras gauche replié contre lui. Attends, je t'en prie... Écoute-moi ! J'ai peur pour toi, Bella ! C'est parce que je tiens à toi, tu comprends ?

Bellatrix parut troublée par cette déclaration, car elle ralentit le pas, et hésita à regarder en arrière.

Regulus en profita pour enchaîner :

– Bella, souviens-toi !

Il venait d'être frappé par un souvenir, par une anecdote qu'il avait jugée sans importance, mais qui, pourtant, laissait présager de terribles choses...

– À Noël, il y a quelques mois ! Il a sous-entendu que tu devrais te marier !

Cette fois-ci, Bellatrix se retourna vers lui, les yeux flamboyants de colère.

– Tu l'as mal compris ! Le Seigneur des Ténèbres ne voudrait jamais cela. Il sait très bien ce que je pense du mariage... Il ne voudrait pas cela, répéta-t-elle avec froideur.

– C'est pourtant ce qu'il a dit ! Maintenant que j'y repense, j'en suis sûr ! insista Regulus. Quand Juliet lui a présenté son enfant... C'était ici même, à Noël, souviens-toi ! Il a dit que « même ses plus fidèles serviteurs ne lui avaient jamais fait d'aussi beau cadeau » !

– Mais il ne pensait pas à moi ! dit Bellatrix, qui perdait progressivement en assurance. Il n'attend pas ça de moi !

– Il te regardait en disant cela, rétorqua Regulus en s'approchant d'elle. Je m'en souviens très bien. Et le souvenir que je viens de voir ? De qui parlait Burton ? Réponds-moi !

Mais Bellatrix resta muette.

– Il parlait de Rodolphus, n'est-ce pas ? Il te mettait en garde ! Parce que lui aussi commence à comprendre à quel point Voldemort est maléfisant... Lui qui passe son temps au *Serpent qui Fume*, il entend toutes ses conversations... Ah, si seulement j'avais compris plus tôt ! J'aurais dû t'avertir dès le début, dès que j'ai eu ce pressentiment...

– Non ! protesta Bellatrix. Non, Reggie, tu te trompes, et Burton se trompe aussi ! Le Seigneur des Ténèbres est bon avec moi... Il sait que le mariage me révolte... Il sait que je ne veux *jamais* avoir d'enfants, il sait que je ne suis qu'à lui, et à personne d'autre... Il ne voudrait pas ça...

Tout en disant cela, Bellatrix commença à se tirer les cheveux, et à se griffer les joues, et Regulus dut la prendre par les poignets pour l'en empêcher.

– Ah, mais arrête ça ! Je t'en prie !

– Lâche-moi ! cria Bellatrix en essayant de se dégager.

– Bella ! Tu vois bien qu'il te rend folle ! Qu'il essaie de détruire la personne que tu étais, pour que tu lui appartiennes complètement ! Mais il est profondément *mauvais*, Bellatrix ! Et il ne fera pas d'exception pour toi ! Pour lui, tu n'es qu'un jouet, un instrument pour exercer sa puissance !

Bellatrix tressaillit, comme si Regulus venait de lui décocher une flèche en plein cœur. Quant à Regulus, il prit conscience des paroles qu'il venait de prononcer, et de tout ce qu'elles impliquaient. D'autres souvenirs affluaient, venant de l'époque où, tout jeune, il écoutait Bellatrix lui raconter ses leçons, allongés tous les deux dans son grand lit à baldaquin...

– Souviens-toi, quand il t'a forcée à détruire ta baguette ! Dès le commencement, il t'a obligée à détruire ce à quoi tu accordais le plus de valeur !

Dans l'esprit de Regulus, tout prenait sens, tout devenait atrocement clair.

– Et maintenant, il va t'obliger à faire ce qui te révolte le plus ! s'écria-t-il, à l'instant même où cette révélation s'imposait à lui. Et ça

n'est pas pour ton bien, Bella, c'est simplement parce que ça *l'amuse* de te voir souffrir !

– NON ! rugit-elle. Non, le Seigneur des Ténèbres... Il tient à moi, je le sais... Et tu essaies de m'écarter de lui... Tu essaies...

Cette idée sembla s'insérer dans son esprit avec une rapidité stupéfiante, et en un instant, elle fut absolument persuadée de ce qu'elle venait de supposer.

– C'est ça, dit-elle en roulant des yeux fous. Tu essaies de m'évincer, n'est-ce pas ? Tu comptes bien continuer à le servir, mais tu veux m'éloigner de lui, et prendre ma place à ses côtés ?

Regulus écarquilla les yeux, pétrifié.

– Mais tu n'y arriveras pas, murmura Bellatrix en penchant sa tête sur le côté. Oh, non, non...

– Bella, arrête !

– Je le servirai toujours, *toujours*...

Au fur et à mesure que les secondes s'égrenaient, Bellatrix semblait de plus en plus folle. Elle regardait dans le vague, et sa tête semblait sur le point de se détacher de ses épaules pour tomber sur le sol. Désespéré, Regulus ne trouva rien de mieux que de la prendre par les épaules, et de la serrer de toutes ses forces. Il voulait qu'elle se réveille, il voulait retrouver la cousine qui le protégeait des moqueries de Sirius et lui donnait des conseils pour épater le professeur Slughorn... Mais malgré ses efforts, Bellatrix regardait toujours dans le vide, comme si son esprit se trouvait ailleurs, hermétique à toute tentative de raisonnement.

Impuissant, effrayé, Regulus la secoua brutalement, et hurla :

– BELLA, RÉVEILLE-TOI ! C'EST UN MONSTRE, IL FAUT ARRÊTER CETTE FOLIE !

Le silence qui suivit fut bien plus pesant que celui qu'attendait Regulus. Dans ses bras, Bellatrix se figea, le regard fixé derrière son épaule. Quand Regulus se retourna, la porte du salon était ouverte, tous les Mangemorts le regardaient avec de grands yeux ronds, et Voldemort les fixait tous les deux, ses pupilles verticales plus incandescentes que jamais.

LE CHÂTIMENT

Pendant plusieurs secondes, on eut l'impression que l'ensemble des sons avaient disparu de la surface de la Terre. Tous ceux qui étaient présents déployaient des efforts considérables pour ne pas respirer.

– Eh bien, eh bien, murmura Voldemort d'une voix caressante.

Il n'avait pas l'air en colère. Au contraire, il semblait plutôt amusé, et même réjouï – ce qui était encore plus inquiétant.

– Approchez, tous les deux.

Bellatrix s'avança, éperdue.

– Maître, je... Je vous assure que...

– Tais-toi, la coupa Voldemort.

Derrière Bellatrix, Regulus ne bougeait pas d'un pouce.

– Regulus... Rejoins ta chère cousine, afin que vous m'expliquiez de quoi retournait votre charmante conversation.

– Maître ! gémit Bellatrix.

Cette fois-ci, il suffit d'un regard de Voldemort pour la faire taire.

– Avance, mon garçon, dit Voldemort.

Regulus consentit enfin à marcher vers lui, sa baguette en main. Il évalua la situation en un clin d'œil, et estima qu'il n'était pas très prudent de défier Voldemort en présence de tous les Mangemorts, tous plus puissants les uns que les autres.

– Nous ne parlions pas de vous, si c'est ce que vous croyez, dit Regulus avec une agressivité incontrôlable.

Presque aussitôt, il sentit que Voldemort essayait de s'insérer dans son esprit ; mais grâce à sa maîtrise impeccable de l'Occlumancie, Regulus le repoussa sans difficulté.

– Je parlais de Rodolphus Lestrange, affirma-t-il. Je crois qu'il a une influence néfaste sur ma cousine, et je pense qu'il serait préférable de les tenir éloignés l'un de l'autre. Voilà pourquoi nous nous disputons si violemment. Ma cousine tenait à observer la plus stricte obéissance,

sans se soucier aucunement de préserver sa santé, et je m'inquiétais de la durabilité de cette situation.

On entendit Rodolphus Lestrange pousser un hoquet de fureur, sans oser protester ouvertement.

– Comme c'est prévenant de ta part, Regulus, dit doucement Voldemort. Bien sûr, nous avons tous à cœur le bien-être de Bellatrix, c'est évident... Car vois-tu, ta cousine nous est précieuse, tout autant qu'à toi...

– Oh, *vraiment* ?

À son tour, Orion émit une exclamation étouffée. Il était ratatiné dans son siège, visiblement partagé entre l'envie d'arrêter Regulus dans son élan de fureur et celle de disparaître instantanément.

– Oui, vraiment, poursuivit Voldemort en regardant Bellatrix avec insistance. Je tiens à elle bien plus que tu ne peux l'imaginer, figure-toi. Aussi, même si je dois admettre que ton élan protecteur est très touchant, je me permets de remarquer qu'il est quelque peu déplacé, venant de quelqu'un d'aussi jeune... Ne penses-tu pas qu'il est temps d'admettre que Bellatrix est assez grande pour décider toute seule ?

– C'est ce que je lui ai dit, affirma Bellatrix.

Les déclarations affectueuses de Voldemort semblaient lui avoir redonné un peu de vigueur.

– Dans ce cas, oublions cette légère incartade, proposa Voldemort avec désinvolture. Asseyons-nous, et...

– Non, le coupa Regulus.

Il n'avait absolument aucune idée, aucun plan en tête. Aucun argument convaincant concernant la malveillance de Voldemort ne lui venait à l'esprit. Et cette fois-ci, plusieurs Mangemorts se levèrent, baguette en avant.

– Comment oses-tu couper la parole au Seigneur des Ténèbres ? l'invectiva Corban Yaxley.

Bellatrix s'interposa aussitôt entre Regulus et les autres Mangemorts.

– Ne le touchez pas, dit-elle d'une voix sourde. Maître, poursuivit-elle en se tournant vers Voldemort, pardonnez-le, il ne sait pas ce qu'il dit...

Un *crac* sonore interrompit les supplications de Bellatrix.

– Ah, maître Regulus, s'exclama la voix grinçante de Kreattur, qui venait de transplaner au milieu du salon. Vous voilà ! La maîtresse

s'inquiétait, elle a entendu des cris, des bruits de lutte dans la chambre de M. Regulus... Elle a envoyé Kreattur ici, pour s'assurer que tout allait bien...

– Kreattur ! Rentre à la m...

Catastrophé, Regulus voulut congédier l'elfe immédiatement ; mais ses ordres restèrent bloqués dans sa gorge, et son corps se figea tout entier. Il sentit la main de Bellatrix se serrer autour de son poignet et devina que c'était elle qui lui avait jeté un sort pour l'empêcher de réagir.

Voldemort émit un léger sifflement, et Kreattur finit par remarquer sa présence.

– Le Seigneur des Ténèbres, balbutia Kreattur en se jetant sur le sol pour se prosterner. Veuillez pardonner l'intrusion de Kreattur, ô Maître de mon Maître...

Une ombre malveillante passa sur le visage de Voldemort, et ses pupilles verticales rougeoyèrent encore un peu plus intensément.

– Ne t'excuse pas, elfe, tu tombes à point nommé, dit-il d'une voix caressante. Je disais justement à quel point Regulus se montrait attentionné avec Bellatrix...

– Oh, oui, affirma Kreattur. Maître Regulus aime beaucoup sa cousine, et d'ailleurs, l'elfe Kreattur aime aussi beaucoup madame Bellatrix, elle a les mêmes yeux gris que la maîtresse, la même dignité de l'âme...

– Je suis d'accord avec toi, elfe, coupa Voldemort. Je crois d'ailleurs me souvenir que tu es toi-même un serviteur fidèle et digne de confiance.

– Oh, bien sûr, Kreattur ne vit que pour servir la noble famille Black, s'empressa de répondre l'elfe de maison.

– La noble famille Black, répéta lentement Voldemort.

– La plus noble de toutes, marmonna Kreattur pour lui-même, avant de hausser la voix pour ajouter : Kreattur est très flatté de servir la maison des Black, une maison au sang toujours pur, contrairement à beaucoup d'autres...

– Hmm... Oui, j' imagine que pour un elfe de maison, ton statut est respectable, acquiesça Voldemort sans prendre la peine de masquer son mépris.

– Kreattur ne pourrait imaginer plus grand privilège, dit la voix grinçante de l'elfe.

– Et je crois deviner que tes maîtres tiennent beaucoup à toi... N'est-ce pas ?

– Kreattur n'a jamais reçu un tel compliment, Maître. Un elfe de maison ne peut prétendre avoir de l'importance aux yeux de ses maîtres.

Regulus luttait de toutes ses forces contre le sortilège que Bellatrix lui lançait, et qui le forçait à rester immobile, spectateur de la catastrophe qui s'annonçait – mais hélas, lutter contre la puissance magique de Bellatrix revenait à essayer de soulever une enclume avec son petit doigt.

À pas feutrés et silencieux, Voldemort s'avança vers l'elfe qui se prosternait sur le tapis, jusqu'à ce que sa longue robe noire ne se trouve qu'à quelques centimètres de son crâne chauve et de ses immenses oreilles semblables à des ailes de chauve-souris.

– Relève-toi, elfe, ordonna-t-il.

Kreattur s'exécuta précipitamment, les yeux toujours fixés sur le tapis.

– Vois-tu, Kreattur... Le jour est venu pour toi de recevoir un honneur encore plus grand que celui de servir ta maison, si puissante et si pure soit-elle... Car aujourd'hui, le Seigneur des Ténèbres a besoin de toi. Pour une mission de la plus haute importance.

– Besoin de Kreattur ? Oh, mais... Quel honneur... Kreattur aurait aimé être prévenu avant... Kreattur aurait voulu se préparer, pour le Seigneur des Ténèbres...

Kreattur défroissa le chiffon crasseux qui lui servait de vêtement, et le frictionna vigoureusement comme s'il pouvait chasser d'un simple geste les taches qui le maculaient depuis des années.

– Cela n'a pas d'importance, Kreattur, dit Voldemort d'une voix onctueuse. Viens avec moi... Si ton maître est d'accord, bien entendu.

La main de Bellatrix serra le poignet de Regulus avec encore plus de force, et Regulus sentait toute sa puissance magique passer comme un courant électrique à travers son bras pour l'empêcher de bouger d'un cil. Il était figé sur place, statufié, incapable de faire le moindre mouvement, ni de prononcer le moindre mot ; et il dut se contenter

d'adresser à Voldemort un regard chargé de haine – ce qui, loin de l'effrayer, sembla le satisfaire encore davantage.

– Je prends ça pour un oui, ricana Voldemort. Tu vois, Kreattur, ton maître doit être ému par l'honneur que je vous fais, à tous les deux...

Toujours souriant, il se tourna vers les autres Mangemorts.

– Restez tous ici, ordonna-t-il. Ne laissez pas notre ami Regulus vous fausser compagnie, je serai de retour dans peu de temps. Allons, suis-moi, elfe...

Et sans que Regulus puisse l'en empêcher, Voldemort prit Kreattur par la main, et tous les deux disparurent du salon des Malefoy dans un tourbillon de fumée noire, laissant sur place l'ensemble des Mangemorts.

Dès qu'il sentit le sortilège de Bellatrix cesser de faire effet, Regulus s'écarta d'elle, furieux.

– Bella ! s'écria-t-il. Kreattur...

– Le Seigneur des Ténèbres t'aurait tué sur place, rétorqua Bellatrix. Je t'ai sauvé la vie ! Il n'attendait qu'un geste de ta part !

– Je dois le rattraper ! insista Regulus sans l'écouter. Où sont-ils allés ? Lucius, toi, tu le sais sûrement... Où l'a-t-il emmené ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, dit Lucius en haussant les épaules.

– Serais-tu en train de dire que tu souhaites te mettre en travers de la route du Seigneur des Ténèbres, Regulus ? lança Rodolphus Lestrange avec hargne.

À nouveau, plusieurs Mangemorts levèrent leurs baguettes vers Regulus. Bellatrix parvint à neutraliser les plus menaçants en un seul coup de baguette, mais Rodolphus Lestrange profita de la diversion pour se jeter sur Regulus.

– Oh, calmez-vous un peu, dit la voix traînante et agacée de Lucius. *Lashlabask !*

Rodolphus Lestrange fut brutalement écarté de Regulus par une explosion blanche, et tout le monde se tourna vers Lucius.

– Laissez-donc ce garçon tranquille, leur ordonna-t-il sèchement.

– Il était sur le point de nous empoisonner tous, argua Rodolphus Lestrange en empoignant de nouveau le bras de Regulus.

– *Pardon ?* s'indigna Regulus en essayant de se dégager. De quoi parlez-vous ?

– Si cela peut vous dissuader de consommer tout le contenu de notre cave, alors je lui en serai infiniment reconnaissant, rétorqua Lucius. Un peu de sobriété vous fera le plus grand bien... ivrognes que vous êtes.

L'animosité qui planait dans le salon parut alors se déplacer partiellement vers Lucius, et les traits de plusieurs Mangemorts frémirent de fureur.

– Plus sérieusement, le Seigneur des Ténèbres nous a-t-il ordonné d'exécuter Regulus en son absence ? demanda Lucius. Non, n'est-ce pas ? Eh bien dans ce cas, *lâchez-le*. Nous aviserons à son retour. Jusqu'à preuve du contraire, Regulus est toujours l'un des nôtres... Et puis, je ne veux pas de barbarie superflue sous mon toit.

Il fit un petit geste nonchalant, et Regulus en profita pour se dégager de la poigne de fer de Rodolphus Lestrange.

– Un lâche comme je n'en ai jamais vu, marmonna Yaxley en regardant Lucius.

– Ce n'est pas l'avis du Seigneur des Ténèbres, répondit Lucius avec un grand sourire, tout en se renversant confortablement sur le dossier de son siège.

Regulus, lui, défroissa nerveusement sa veste.

– Alors, personne ne sait où il a pu emmener Kreattur ? demanda-t-il, de plus en plus agité.

– Calme-toi, mon fils, ordonna Orion depuis la table. Tu as déjà fait assez de désordre comme cela.

– Tu ne reverras plus ton elfe, déclara Lucius. Il y a quelque temps, le Seigneur des Ténèbres m'a demandé si Prunnas nous était toujours utile... Quand j'ai répondu que oui, il m'a demandé de le prévenir lorsque je souhaiterais m'en débarrasser.

L'elfe en question se trouvait dans un coin de la pièce, horrifié d'apprendre cela – mais Lucius n'y accordait aucune importance.

– C'est une plaisanterie, murmura Regulus en comprenant que Voldemort avait l'intention de tuer Kreattur.

– Ce n'est qu'un elfe, dit Lucius en haussant les épaules.

– C'EST INADMISSIBLE !

Tout le monde se tourna de nouveau vers Regulus.

– Vous ne voyez donc rien ? s'insurgea-t-il. Voilà le vrai visage du Seigneur des Ténèbres ! Vous le trouvez fascinant, mais en réalité, c'est

un véritable monstre ! À la première occasion, il nous arrache ce que nous avons de plus précieux, simplement pour se divertir ! Il essaie de vous faire croire que nous sommes unis, mais en réalité, il se fiche complètement de nous ! Il nous utilise ! Ce qui l'intéresse, c'est sa victoire personnelle, et rien d'autre !

– Reggie ! protesta Bellatrix, choquée.

– Ça suffit, Regulus, supplia Orion avec embarras. Lucius a raison, Kreattur n'est qu'un elfe de maison... Ne t'en fais pas, j'en acquerrai un autre très facilement. Si le Seigneur des Ténèbres apprendrait...

– Oh, mais TAIS-TOI ! explosa Regulus. Comment oses-tu parler de Kreattur ainsi ? Il fait partie de notre famille !

– Regulus, enfin ! s'énerva Orion. Tu ne sais plus ce que tu dis ! Vraiment, excusez-le...

Mais les efforts d'Orion pour faire taire son fils étaient vains : Regulus ne pouvait plus s'arrêter.

– Qu'est-ce que vous croyez, à la fin ? Qu'est-ce que vous espérez, en suivant ce... ce fou dangereux ? Qu'une fois qu'il sera maître du monde, il vous fera généreusement profiter de sa puissance ? Qu'il vous distribuera docilement des récompenses, comme s'il s'agissait d'un gentil professeur de Poudlard ?

Dans le grand salon des Malefoy, personne ne bougeait. Les Mangemorts étaient comme pétrifiés – à l'exception d'Abraxas Malefoy, qui se délectait du spectacle.

– Bande d'imbéciles ! poursuivit Regulus. Vous avez vu ce qu'il m'a fait ? Eh bien, j'espère que vous avez bien regardé, car il fera la même chose, à chacun de vous ! Il vous prendra tout ! Il faut que nous arrêtons de le suivre, ou bien nous courons tous à notre perte !

Personne ne lui répondit : tout le monde était médusé. Le regard de Regulus croisa celui de Narcissa, qui semblait pétrifiée ; puis de Bellatrix, qui secouait faiblement la tête.

– Ne me dis pas que tu veux rester avec *eux*, lui dit Regulus. Bella, tu mérites tellement mieux que ça... Tu ne vois pas qu'il te détruit à petit feu ? Allez, Bella, viens avec moi ! S'il te plaît !

– Assez ! cria Rodolphus Lestrange. *Stupefix* !

D'un geste, Regulus arrêta le sortilège en plein vol. D'autres Mangemorts se levèrent, mais ils ne furent pas assez rapides : la baguette de Regulus fendit l'air, et la grande table des Malefoy se

renversa, entraînant la plupart des Mangemorts dans sa chute. L'effet de surprise donna à Regulus le temps de se précipiter pour attraper son père par le bras ; puis les Mangemorts se relevèrent, et pointèrent de nouveau leur baguette sur lui – à l'exception de Lucius, qui entraînait Narcissa hors de la pièce.

– Arrêtez ! cria Bellatrix.

– Bella ! Viens ! supplia Regulus.

Tout en reculant vers la cheminée, Regulus arrêta plusieurs sortilèges, mais il fut rapidement submergé. Un sortilège lancé par Dolohov l'atteignit à l'épaule ; un autre le fit tomber à terre ; un dernier lui arracha sa baguette, qui vola derrière lui.

– Ha ! triompha Yaxley.

– Laissez-le moi, réclama Rodolphus Lestrange. *Endolo...*

Regulus n'entendit pas la fin de la formule. Dans un bruit assourdissant, un faisceau de lumière jaillit non loin de lui et prit la forme d'un grand mur de verre, qui coupait le salon des Malefoy en deux et les séparait, avec Bellatrix et son père, des autres Mangemorts.

Un peu étourdi, Regulus mit quelques instants à comprendre que c'était Bellatrix qui avait fait cela. Elle se tenait du même côté que lui et regardait avec hébétude l'épais mur de verre qu'elle venait de faire apparaître.

– Regulus ! le houspilla Orion. J'ai ramassé ta baguette ! Vite, partons !

Il était déjà dans l'âtre de la cheminée et y avait répandu un sac entier de poudre de cheminette. Des flammes vertes bondissaient autour de lui, attendant qu'il prononce sa destination.

– Bella ! appela Regulus en se relevant péniblement. Viens, on s'en va !

Bellatrix se retourna lentement vers lui. Derrière elle, à travers la paroi de verre, on pouvait voir les Mangemorts gesticuler, mais aucun son ne parvenait jusqu'à eux.

– Va-t'en, ordonna Bellatrix. Tout de suite.

– Pas sans toi, insista Regulus en marchant vers elle.

– Ne t'approche pas, siffla soudain Bellatrix en levant sa baguette.

Regulus s'arrêta net. Un puissant sortilège lancé par un Mangemort ébranla le mur de verre qui les protégeait tous les trois, et éclaira leurs visages d'une lumière vive.

– Viens avec nous, supplia Regulus. Bella, je t'en prie... Rentrons à la maison.

Mais Bellatrix resta immobile. Ses yeux étaient remplis de larmes, et sa lèvre inférieure tremblait.

– Tu n'es qu'un traître, dit-elle d'une voix étranglée. Comment oses-tu parler ainsi du Seigneur des Ténèbres ? Va-t'en, avant que je ne te tue moi-même !

– Regulus ! cria Orion depuis la cheminée. Dépêche-toi, les flammes vont s'éteindre !

Sa voix semblait étrangement lointaine. Derrière Bellatrix, le Sortilège de Protection se fissurait déjà.

– Va-t'en, répéta-t-elle. Vite !

Regulus attendit encore quelques secondes avant de capituler, et fit quelques pas en arrière, sans parvenir à détacher son regard de Bellatrix. Puis il finit par se détourner et marcha résolument vers l'immense cheminée de marbre. Orion cria leur adresse au moment où le mur de verre volait en éclat, et tous les deux disparurent dans une grande explosion verte.

– Oh, Reggie, murmura Bellatrix au milieu du vacarme.

Mais personne ne l'entendit.

UNE VEILLÉE POUR KREATTUR

Quand Regulus arriva au 12, square Grimmaurd, il mit quelques instants à reprendre ses esprits ; et cela était d'autant plus difficile que son père lui criait dessus avec énergie, que ses oreilles sifflaient après l'explosion et que l'épaule qui avait été touchée par le sortilège de Dolohov lui faisait affreusement mal.

Il ne retrouva sa lucidité que lorsque sa mère entra dans la pièce :

– Regulus ! s'exclama Walburga. Je m'inquiétais, j'ai entendu des cris, dans ta chambre... J'ai envoyé Kreattur... Par Merlin ! Qui t'a blessé ainsi ? Et où est Kreattur ?

En l'entendant prononcer le nom de Kreattur, Regulus retrouva brutalement le fil de sa pensée et se souvint de ce qui l'avait tant révolté, quelques minutes plus tôt.

– Kreattur, dit-il, encore essoufflé. Il est en grand danger... Il faut le retrouver !

Walburga fronça les sourcils, alarmée.

– Que s'est-il passé ? Où est-il ?

– C'est Voldemort ! s'écria Regulus, indifférent au frisson qui lui parcourait l'échine alors qu'il prononçait ce nom et au tressaillement de ses deux parents. Il a emporté Kreattur quelque part... Il est en train de lui faire du mal...

– Du calme, dit Walburga. Kreattur est un elfe de maison : il suffit de l'invoquer pour qu'il nous revienne.

– L'invoquer ? Et comment faire ?

Walburga haussa les sourcils.

– Je n'en sais strictement rien, avoua-t-elle. Kreattur ne nous a jamais quittés... Mais nous trouverons sans doute quelque chose dans notre bibliothèque. Dépêchons-nous !

Alors qu'Orion s'affaissait sur un siège pour soulager sa jambe douloureuse, Walburga fit signe à Regulus de la suivre et tous deux se

précipitèrent pour trouver un ouvrage qui leur permettrait de faire revenir leur elfe de maison. Après de longues minutes de recherche affolée, Regulus trouva quelque chose :

– *Tout ce qu'il faut savoir pour dominer les créatures inférieures*, lut-il sur la couverture d'un livre.

Ils se penchèrent tous les deux sur l'ouvrage, fébriles.

– Il n'y a que des runes, s'inquiéta Walburga.

– Ne t'en fais pas, je sais les déchiffrer... Là, c'est le symbole des elfes... Ils disent que... *celui que l'elfe considère comme son maître... doit l'invoquer en prononçant son nom... en sa demeure*. Notre demeure, c'est ici...

– C'est tout ? s'étonna Walburga. Il suffit de prononcer son nom ?

– Essayons, proposa Regulus.

– Kreattur ! appela Walburga d'une voix aussi autoritaire que possible.

Mais rien ne se produisit.

– Peut-être qu'il est trop faible pour transplaner, murmura Regulus. Kreattur ! dit-il d'une voix plus forte. Je t'ordonne de revenir ici !

Ils tendirent l'oreille ; mais à nouveau, rien ne se passa.

– Essayons ensemble, proposa Walburga en tendant ses mains à son fils.

Regulus les saisit fermement, tous deux échangèrent un regard décidé et prononcèrent en chœur :

– Kreattur, je t'ordonne de revenir à la maison !

Crac !

Un craquement sonore résonna dans l'entrée. Regulus et Walburga s'y précipitèrent et trouvèrent Kreattur étendu sur le tapis miteux, recroquevillé de douleur, trempé, glacé, tremblant, quasi-inconscient.

– M. Regulus, gémit Kreattur. M. Regulus a dit...

Regulus et Walburga s'agenouillèrent auprès de lui, catastrophés.

– Kreattur, murmura Regulus en lui prenant la main. Par Merlin... Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

Mais Kreattur ne parvint pas à émettre d'autre parole intelligible. En-dessous de son chiffon déchiré en lambeaux et gorgé d'eau glacée, sa peau était si pâle qu'elle paraissait translucide, et si asséchée qu'elle semblait se craqueler. Sur ses bras, sur ses jambes, il portait d'horribles griffures. Il remua un peu en gémissant, mais chaque mouvement

exigeait de lui un effort considérable ; et finalement, il s'arrêta complètement de bouger.

– Kreattur, appela plusieurs fois Walburga en serrant l'épaule de l'elfe avec anxiété. Kreattur ! Je te somme de me répondre !

Mais Kreattur ne réagit pas. Sa respiration était de plus en plus faible.

– Kreattur, ne meurs pas ! ordonna Walburga avec une autorité dérisoire.

– Maman, dit soudain Regulus.

Il savait pertinemment ce qu'il fallait faire. Cependant, cela risquait de ne pas plaire à sa mère ; et il ne voulait surtout pas qu'elle se mette en travers de sa route, ou bien elle pourrait fortement compliquer les choses.

– Il faut aller chercher Vera Goyle, affirma Regulus. Elle saura le soigner.

Par réflexe, Walburga secoua la tête.

– Non, certainement pas...

– Maman, s'il te plaît, insista Regulus. Elle pourra faire quelque chose, j'en suis sûr. Kreattur est en train de mourir... Il mérite que nous essayions.

Walburga tressaillit, comme si elle venait de prendre pleinement conscience que son elfe de maison agonisait sous ses yeux. Puis elle hocha à nouveau la tête, mais cette fois-ci, pour approuver.

– Fais vite, dit-elle simplement.

Regulus se leva d'un bond, et se rua dans le salon. Là, il prit une poignée de poudre de cheminette, jeta une poignée dans l'âtre, et s'y accroupit en criant avec autorité :

– Maison des Goyle !

Dans un premier temps, rien ne se produisit. Les flammes vertes restèrent basses, lui léchant les pieds en se balançant doucement.

– Ça ne marche pas ! s'affola Regulus dans la cheminée.

– Attends quelques instants, et ne bouge pas ! lui cria Walburga depuis l'entrée. Leur cheminée est comme la nôtre, elle demande l'autorisation à ses propriétaires avant de laisser entrer qui que ce soit... Si les Goyle sont chez eux, ils ne tarderont pas à accepter... Du moins, je l'espère, ajouta-t-elle à mi-voix.

Dans le salon des Goyle, justement, Vera guettait devant la cheminée violette et biscornue, attendant l'arrivée hypothétique de Narcissa, dans le cas où elle réussirait à empoisonner les Mangemorts, et viendrait trouver refuge chez eux. Mais plus l'heure avançait, moins cela paraissait probable.

– C'est peine perdue, Maman, lui dit sombrement Daisy en sortant de la pièce. Et Carla va bientôt rentrer de chez les Parkinson... Allez, viens. Allons nous coucher.

Mais Vera ne pouvait se résoudre à abandonner tout espoir. Elle ne parvenait pas à croire que Narcissa acceptait définitivement de laisser les Mangemorts prendre possession du pays. Elle avait été une petite fille si gentille, si douce, si complice avec Daisy...

Et soudain, elle tressaillit : la gargouille de cuivre qui se tenait sur la cheminée venait de remuer la queue.

– On demande à entrer, coassa-t-elle.

Vera se leva d'un bond, en renversant au passage un bocal de venin d'Acromentules.

– Enfin ! s'énerva Vera. Je t'ai déjà dit que Cissy pouvait entrer à tout moment, comme si elle était un membre de notre famille...

– Je le sais bien, mais il ne s'agit pas de Narcissa, coassa la gargouille. Il s'agit de Mr Regulus Arcturus Black, en provenance du 12, square Grimmaurd.

Vera et son ravluk Albert échangèrent un regard inquiet. Et si Narcissa s'était fait prendre ? Et s'il lui était arrivé quelque chose, et que Regulus venait les en avertir ?

– Est-il seul ?

– Oui, bien sûr, sinon je l'aurai précisé...

– Alors fais-le entrer ! Immédiatement !

Walburga n'attendit pas plus d'une minute avant que son fils n'apparaisse à nouveau dans la cheminée, accompagné de Vera Goyle et de son ravluk Albert. Vera était également venue avec sa volumineuse sacoche en cuir usé, remplie d'onguents, de potions et de pommades qui lui avaient déjà permis de soigner le bras de Regulus. Elle semblait fatiguée, malgré la teinte éclatante de sa cape orange au col immense.

En arrivant dans le hall d'entrée, Vera jeta un regard inquiet à Walburga, afin de s'assurer qu'elle n'était plus dans l'état de fureur dans lequel elles s'étaient quittées, le jour où elle avait appris que Sirius ne voulait plus jamais la voir. Walburga lui lança un regard cuisant, mais s'écarta pour la laisser s'approcher de Kreattur.

Dès qu'elle aperçut l'elfe, Vera s'agenouilla auprès de lui et se mit à palper son cou, son crâne, ses membres, aidée par Albert qui tentait d'écouter les battements de son cœur.

– Ah ! Encore cette fille de mauvaise vie, avec ses bas rouges et ses sales manières...

– Silence, siffla Walburga à l'intention de la vieille dame maigre comme un clou qui venait de parler depuis son portrait.

– Que lui est-il arrivé ? demanda Vera, visiblement alarmée par l'état de Kreattur.

– Voldemort était en colère, dit Regulus, dont la voix tremblait un peu. Tout le monde croyait que... Que je voulais empoisonner les Mangemorts, enfin, je n'ai pas tout compris...

– Empoisonner ?

– Je ne sais pas de quoi ils parlaient ! se défendit Regulus en voyant que Vera était devenue blême.

– Peu importe, dit Vera en secouant la tête. Et ensuite ?

– Ensuite... Voldemort a emporté Kreattur avec lui. Je ne sais pas ce qu'il lui a fait... Il est arrivé ici pratiquement inconscient.

– Il lui a fait boire du poison, dit Vera en désignant les lèvres de Kreattur, où sa peau était si sèche qu'elle ressemblait à du papier. Installons-le sur une table, nous serons plus à l'aise.

– Je vais le porter, dit aussitôt Regulus.

Il prit l'elfe dans ses bras, et se dirigea vers la cuisine, suivi de près par Vera. Walburga leur emboîta silencieusement le pas, en restant à bonne distance. Dans la cuisine aux murs de pierre, Regulus déposa délicatement Kreattur sur la table en bois.

– Il est brûlant, constata anxieusement Regulus en touchant le front de l'elfe.

Vera sortit de sa sacoche une petite pierre racornie en forme de rognon, et d'une main experte, elle plaça le bézoard dans la gorge desséchée de Kreattur.

– Que fais-tu ? demanda Walburga avec méfiance.

– C'est un bézoard, indiqua Vera. Un antidote.

Sous les yeux stupéfaits de Walburga et de Regulus, Kreattur toussa un peu, et parut respirer plus librement.

– Il ne se réveille pas, fit remarquer Walburga d'un air pincé.

– Le bézoard n'est pas toujours suffisant, expliqua patiemment Vera. Surtout quand il s'agit de magie noire. Maintenant, il faut le rafraîchir... Albert, ventile-le un peu, veux-tu ?

Le ravluk s'envola de l'épaule de sa maîtresse, et se posa sur la table, à côté de la grosse tête chauve de Kreattur. Il déploya ses grandes ailes au-dessus de lui, et se mit à les balancer doucement, produisant une brise légère qui fit frémir les touffes de poil blanc qui sortaient des oreilles de Kreattur. Presque aussitôt, l'elfe poussa un discret soupir d'aise.

Vera, elle, posa sa volumineuse sacoche en cuir sur la table, à côté de Kreattur, et en sortit quelques pots d'onguents. À l'aide d'une spatule et d'un pot en terre cuite, elle prépara une mixture verdâtre sous l'œil méfiant de Walburga ; puis elle l'appliqua délicatement sur la peau de Kreattur, qui fut bientôt recouverte d'une pâte verte et argileuse.

– Il doit se reposer, déclara Vera. La nuit sera décisive.

– Il va survivre, n'est-ce pas ?

– Je n'en sais rien... Mais je ne peux rien faire de plus.

Regulus était catastrophé. Kreattur était déjà âgé pour un elfe, certes, mais il devait vivre encore des dizaines d'années, et Regulus n'avait même jamais imaginé qu'il puisse mourir avant lui...

– Il ne s'en tirera pas comme ça, marmonna soudain la voix nasillarde et désagréable de son père à l'étage supérieur. Oh, non, il ne s'en tirera pas comme ça ! Compromettre notre famille de cette manière, et tout ça pour un elfe ! Ah, il va m'entendre...

On entendit Orion se lever de son siège, ses pas dissymétriques résonnèrent dans l'escalier, et il apparut dans l'encadrement de la porte découpée dans la pierre. Il balaya d'un regard mauvais l'ensemble de la pièce, allant du corps chétif et desséché de Kreattur à Vera, puis à Regulus, qui était assis sur une chaise, l'air abattu.

– Bon sang, Regulus ! Vas-tu enfin m'expliquer quelle mouche t'a piqué ? Tu n'as pas idée...

– Cesse donc de geindre, le coupa sèchement Walburga. Et racontez-moi plutôt tout ce qu'il s'est passé.

Furieux, Orion pointa un doigt accusateur sur Regulus.

– Ton fils s'est senti pousser des ailes, voilà ce qu'il s'est passé. Et il a bien failli nous faire tuer tous les deux !

Vera et Walburga se tournèrent vers Regulus et le questionnèrent du regard.

– Voldemort fait du mal à Bellatrix, résuma d'abord Regulus. C'est pour ça que nous nous sommes disputés, quand elle est arrivée. J'essayais de la convaincre de prendre un peu ses distances, d'être plus mesurée, de ne pas faire *tout* ce qu'il lui disait de faire... Mais plus elle parlait, et plus je me rendais compte à quel point il la manipulait, à quel point il l'avait...

Il mima quelqu'un en train de tordre quelque chose, et se prit la tête entre ses mains.

– C'est un malade, résuma Regulus. Il se sert de notre dévouement, il *joue* avec nous ! Et personne ne s'en rend compte !

– Regulus, enfin ! Nous savons tous que le Seigneur des Ténèbres est un petit peu... *spécial*, nuança Orion. Nous faisons avec, le jeu en vaut la chandelle...

– Ah, vraiment ? s'indigna Regulus. Et je suppose que *ça*, dit-il en désignant Kreattur agonisant sur la table, ça rentre dans tes calculs ? Papa, ça aurait pu être *moi* !

Orion se renfrogna.

– Quand bien même, grogna-t-il, ça n'était pas une raison pour empoisonner tout le monde...

– Ah oui, j'oubliais cette histoire ! On essaie de me mettre ça sur le dos, n'est-ce pas ? Mais je ne sais même pas de quoi il s'agit ! Il y a encore quelques heures, en arrivant ici, je pensais à mon avenir au sein des Mangemorts, alors ce n'est certainement pas moi qui ai fait ça !

Vera baissa les yeux, et se concentra pour ne pas faire le moindre mouvement suspect.

– Explique-nous, Orion, ordonna Walburga.

– La nuit dernière, quelqu'un a volé quelque chose dans le trésor qu'Abraxas, Piscus et moi avions caché dans la cave du manoir des Malefoy. Un poison puissant. Et nous pensons que cette personne voulait s'en servir contre nous.

– Mais ce n'est pas moi ! se défendit Regulus.
– Alors, où étais-tu, cette nuit ?
– À Poudlard !
– Mais tous les autres sont rentrés...
– Je suis resté un jour de plus, oui ! Parce que je voulais parler au professeur Slughorn, qui m'a proposé un poste de professeur de Potions !

– Un poste de professeur ? s'esclaffa Orion. Alors que tu n'as même pas dix-huit ans ?

– POUR LA MILLIÈME FOIS, SLUGHORN SE FICHE COMPLÈTEMENT DE MON ÂGE !

Regulus avait progressivement haussé la voix, jusqu'à hurler. Orion en fut tout surpris.

– Bon, bon, très bien... Mais alors, je me demande bien qui a pu... Piscus n'avait rien dit à ses fils, sinon Hector serait venu réclamer sa part... Mais alors, peut-être du côté d'Abraxas ? Ça ne peut pas être Lucius, la guerre lui est bien trop profitable... Ou bien...

– Peu importe qui a fait ça, le coupa Walburga.

Vera s'épongea discrètement le front.

– Quoiqu'il en soit, ton fils a perdu la tête, conclut Orion. Défier ainsi le Seigneur des Ténèbres, devant tout le monde...

– Je crois que *notre* fils a eu raison d'agir ainsi, rétorqua Walburga. Nous nous sommes laissé bernier par les belles idées de Tu-Sais-Qui. Il nous a promis qu'il rétablirait le prestige des Sang-Purs, et nous l'avons cru... Mais d'après ce que vous me dites, il semblerait, en effet, que ses motivations soient toutes autres que celles qu'il essaie de nous faire voir.

– Comment ça ? grogna Orion.

– Ce combat n'est qu'un prétexte. Il se fiche complètement de nous, Orion, c'est absolument flagrant. Regulus a raison, Bellatrix est en train de sombrer dans la folie, et bien que Tu-Sais-Qui prétende tenir à elle, sa manière d'agir nous prouve exactement le contraire. Et je refuse que vous vous battiez pour un homme qui vous sacrifiera à la première occasion. Alors je t'en prie, fais-toi à cette idée, et occupe-toi plutôt d'assurer notre protection.

– Mais...

– Si Tu-Sais-Qui s'en est pris à notre elfe de maison, cela signifie que nous sommes tous des cibles. Nous sommes en danger de mort, Orion. Alors, au nom de tous nos ancêtres, sors de cette pièce, et renforce *tous* les Sortilèges de Protection qui entourent cette maison ! Installes-en des nouveaux, si cela est nécessaire ! Personne, tu m'entends, *personne* ne doit pouvoir nous trouver.

Regulus remarqua que sa mère avait cessé d'appeler Voldemort *Le Seigneur des Ténèbres*, et qu'elle ne semblait pas être fâchée de cette situation – plutôt soulagée. Sans doute avait-elle déjà commencé, elle aussi, à percevoir l'ampleur de la cruauté de Lord Voldemort...

Quant à son père, il n'eut d'autre choix que de sortir en maugréant de la pièce pour aller renforcer les sortilèges qui assuraient la protection de leur maison.

– Toi, assieds-toi là, ordonna Walburga à Vera en lui désignant une chaise. Surveille Kreattur, et surtout garde-le en vie. Je vais renforcer les sortilèges au niveau du toit : avec sa jambe tordue, Orion sera incapable de monter jusqu'au grenier.

Un peu surprise, Vera acquiesça et prit place au chevet de Kreattur.

– À plus tard, dit froidement Walburga en sortant de la pièce.

Et elle laissa Vera et Regulus seuls, avec Kreattur et le ravluk Albert qui continuait de rafraîchir l'elfe en battant des ailes. Dans un premier temps, Regulus ne sembla pas en avoir conscience ; il gardait son regard fixé sur Kreattur, comme si cela pouvait le maintenir en vie.

Puis, après un long silence, il se tourna enfin vers Vera, qui l'observait déjà à la dérobée. Physiquement, elle semblait affaiblie : elle était plus pâle que d'habitude et grimaçait de douleur en faisant certains gestes. Et pourtant, elle dégageait toujours cette même douceur, cette force paisible, inaltérable et rassurante.

– Merci d'être venue, Mrs Goyle, dit Regulus avec sincérité. Avec Carla qui vous surveille... Vous n'allez pas avoir d'ennuis ?

– J'en ai déjà, répondit Vera avec nonchalance. Tout comme toi, j'ai l'impression.

Regulus passa une main sur son visage, sonné.

– Je n'arrive pas à réaliser, murmura-t-il. Tout est allé si vite.

– Tiens, tu devrais mettre ça sur ta blessure... Et me raconter calmement comment c'est arrivé.

Regulus prit le pot en verre que lui tendait Vera et appliqua un peu de pommade sur la blessure qu'il avait à l'épaule.

– Ce sont les Mangemorts... Ils ont essayé de me tuer. Parce que je... j'ai essayé de les convaincre d'arrêter.

Vera fronça les sourcils.

– Les convaincre d'arrêter ? C'est-à-dire ?

– Eh bien, comment vous expliquer... J'ai l'impression d'avoir explosé en vol. Je discutais avec Bellatrix, et... je me rendais compte que toute la violence des Mangemorts la détruisait, elle aussi. Qu'elle y avait perdu toute sa liberté, sa raison, son humanité. J'ai réalisé que Voldemort en avait sûrement conscience, et que depuis le début, c'était exactement ce qu'il souhaitait. Quand j'ai vu cela, j'ai été révolté. Tout ce projet m'a semblé tellement absurde, tout à coup... Tellement destructeur, tellement inhumain. J'ai essayé de parler à Bellatrix, de lui ouvrir les yeux, mais elle était de plus en plus furieuse. Nous sommes arrivés au manoir des Malefoy, et c'est là que Voldemort nous a entendus. Il s'est moqué de moi, et Kreattur est arrivé... Il l'a emporté avec lui, et... C'est là que j'ai explosé. J'ai essayé de convaincre les Mangemorts d'arrêter de suivre Voldemort, de leur faire réaliser à quel point il était cruel, mais cela n'a servi à rien... à rien du tout. Aucun d'entre eux n'a pris ma défense. Ils se sont tous levés et m'ont attaqué.

En face de lui, Vera était abasourdie.

– Tu as ouvertement critiqué Voldemort devant les Mangemorts ? Comme ça, à l'improviste ? Sans personne pour te défendre ?

– Bellatrix m'a permis de m'enfuir, rectifia Regulus.

Mais Vera n'en revenait toujours pas.

– Vous pensez que je suis fou ?

– *Fou* ? Enfin, Regulus, je ne penserais jamais cela de toi. Je dirais plutôt que tu as été incroyablement courageux.

Regulus sourit furtivement ; puis il baissa les yeux, penaud.

– Allez-y, Mrs Goyle. Dites-le.

– Quoi donc ?

– Ce qui vous brûle les lèvres. Vous m'aviez prévenu, je sais ! Vous m'aviez mis en garde, depuis le début... et je ne vous ai pas écoutée.

Vera sourit tristement.

– Je te mentirais si je te disais que ça n'avait aucune importance. Bien sûr, à l'époque où je te rendais visite, cela m'attristait beaucoup de ne pas réussir à te raisonner. Mais c'est ainsi. Je me souviens que cette période était très compliquée pour toi et pour ta famille. Tu n'avais que quinze ans, et on faisait déjà reposer sur toi tellement de choses... C'était sans doute trop écrasant pour que tu puisses prendre du recul, et réaliser ce qui se passait. Tu avais sûrement déjà quelques doutes, mais tu n'étais pas prêt à regarder la réalité en face.

– J'aurais dû l'être, insista Regulus. J'aurais peut-être pu sauver Bellatrix... et Kreattur. Il ne méritait pas ça.

– Il peut encore s'en sortir, tempéra Vera. Et puis, après tout, tu as risqué ta vie pour le sauver, aujourd'hui. Tu as ainsi prouvé que tu tenais à lui. Crois-tu que beaucoup d'elfes de maison peuvent espérer cela de leur maître ?

Regulus haussa les épaules.

– Ce n'était rien. Cela m'a paru naturel.

– Je n'en doute pas. Mais beaucoup de sorciers auraient été incapables de le faire... Voldemort, par exemple.

Malgré ce compliment, le visage de Regulus restait sombre.

– Je n'arrête pas de penser à Bellatrix, avoua-t-il. Je l'ai abandonnée là-bas, au milieu de tous ces monstres... J'aimerais trouver un moyen de la faire revenir à la raison. J'aimerais qu'elle redevienne comme avant.

Ce fut au tour de Vera d'être embarrassée.

– C'est une situation délicate, reconnut-elle. Mais, je dois te le dire, Regulus... Je crains qu'il ne soit déjà trop tard pour ta cousine.

Les yeux gris de Regulus se mirent à briller.

– Je ne peux pas l'accepter, dit-il tout bas. Nous avons grandi ensemble, Mrs Goyle... Ici même. Elle m'a toujours défendu contre Sirius, elle m'a appris tellement de choses...

– Je le sais bien. Bellatrix a été une jeune fille pleine de vie, qui ressentait énormément d'affection pour toi. Mais malheureusement, ta cousine a une certaine propension à faire des choix néfastes pour elle-même. Et ce n'est pas faute d'y avoir réfléchi, mais je ne vois pas comment y remédier. Depuis toutes ces années, je n'ai rien vu qui permette d'espérer un retour en arrière. Et tu n'y es pour rien, Regulus. Tu n'es pas responsable de ses choix, même si ceux-ci te font

souffrir. Aimer quelqu'un de toutes tes forces ne suffit pas toujours pour le sauver.

– Il n'y a donc rien que je puisse faire ?

– Pour l'instant, je ne vois pas. Et la suivre dans sa folie autodestructrice ne sert à rien... Regarde où cela a mené Cissy.

Regulus hocha la tête, et cligna des yeux pour chasser les larmes qui menaçaient de couler.

– Je suis désolée, Regulus.

– J'ai été tellement bête, chuchota-t-il. Je me suis raconté tellement de mensonges... C'est impardonnable.

Il se tourna vers Vera à la recherche de réconfort, mais elle se contentait de sourire tristement.

– Pourquoi souriez-vous ?

– Je trouve que tu es très dur avec toi-même. Et je repense à tous les livres que tu lisais sur la supériorité des sorciers et la médiocrité des Moldus... Je ne peux pas m'empêcher de trouver cela amusant.

– Excusez-moi, Mrs Goyle, mais je ne vois pas très bien ce qu'il y a d'amusant dans tout cela.

– Tu as raison, *amusant* n'est pas tout à fait exact. Je dirais plutôt paradoxal. Sois cohérent, Regulus : es-tu un être supérieur ou bien le pire des imbéciles ?

Regulus se détendit un peu, et ils échangèrent un sourire.

– Vous avez raison, soupira Regulus. Ce n'est pas logique.

– Au contraire, c'est très logique. Réfléchis bien... À quels moments les idées des Mangemorts t'ont-elles paru particulièrement séduisantes ?

– Elles m'ont *toujours* paru séduisantes, admit Regulus. Cette Marque me faisait horriblement mal, mais parfois... Ça me rassurait de la sentir. Ça me rendait important. Je m'imaginais invincible... Et dans les moments difficiles, lorsque je me sentais vraiment seul... J'avais l'impression que c'était la seule chose qui me permettait de tenir.

– Cela peut expliquer beaucoup de choses, dit Vera avec douceur. Tu étais peut-être tellement persuadé de n'avoir aucune valeur que tu es venu chercher du réconfort auprès de ces puissants sorciers...

– Mais ça n'a pas marché, coupa Regulus. J'étais trop faible pour appartenir aux Mangemorts. Et maintenant, je me retrouve tout seul.

– Appartenir aux Mangemorts ne t'aurait apporté aucun réconfort, assura Vera. Cela ne pouvait pas marcher. Et ce n'est pas une question de faiblesse, bien au contraire. Tu n'en as peut-être pas encore conscience, mais ce que tu as fait ce soir le prouve bien : tu possèdes une force que les Mangemorts ne comprennent pas, et donc n'acceptent pas. C'est une force bien différente de la leur... Bien plus noble, bien plus humaine. Une force fragile, précieuse, et incroyablement puissante.

Regulus hocha la tête, impressionné par l'écho que ces mots trouvaient en lui. Vera venait de formuler ce qu'il avait toujours pressenti : il existait bel et bien un autre moyen d'être fort, une autre sorte de puissance, une puissance que son père, Voldemort et les Mangemorts méprisaient, ne comprenaient pas... Une force que lui-même possédait. Et cette force-là pouvait les vaincre, Regulus le sentait au plus profond de lui-même.

– Tu viens de vivre un énorme bouleversement, fit remarquer Vera. Y aurait-il d'autres choses sur lesquelles tu as changé d'avis, ces derniers temps ?

Elle regardait Regulus avec un léger sourire.

– Vous parlez de la supériorité des sorciers, devina Regulus. Par rapport aux Moldus.

– Par exemple...

– Je n'ai pas changé d'avis à ce propos, avoua Regulus. Ce n'est pas ça qui m'a poussé à me révolter.

– Tu en es sûr ?

– Oui. Et je crois que je suis trop fatigué pour parler de tout ça.

– Comme tu voudras.

À nouveau, ils observèrent un moment de silence. Dans la cuisine aux murs de pierre, on n'entendait que la respiration rauque de Kreattur et le bruissement d'ailes du ravluk Albert. Orion et Walburga s'affairaient quelque part dans la maison, mais depuis quelques minutes, Vera et Regulus avaient tous les deux l'impression d'être seuls au monde.

– Mrs Goyle... À propos des Moldus...

Vera sourit avec amusement. Elle se doutait que Regulus finirait par aborder de nouveau le sujet, mais cela avait été plus rapide que prévu.

– En réalité, nous n'en avons jamais vraiment parlé, dit-il. Je savais que vous désapprouviez tout ce que mes parents disaient, mais vous ne m'avez jamais vraiment expliqué votre vision des choses.

– Et tout à coup, cela t'intéresse ?

Regulus haussa les épaules.

– J'ai besoin de me changer les idées... Je veux seulement savoir ce que vous en pensez. Alors, selon vous... Le peuple sorcier n'est pas supérieur aux autres peuples ?

Vera resta interdite pendant quelques secondes. Sous ses yeux, Regulus était en train d'ébranler toutes ses croyances, de questionner le fondement de sa propre identité – même s'il n'en avait pas encore tout à fait conscience.

– Pour commencer, qu'entends-tu par *supérieur*, Regulus ? demanda-t-elle. Comment peut-on être supérieur aux autres ?

Regulus réfléchit un instant.

– On peut être supérieur par son courage, dit-il. Par son savoir. Par son sens de l'honneur et ses valeurs morales.

– Et penses-tu que les sorciers possèdent plus de courage que les Moldus ? Plus de *morale* ?

– Eh bien... Je crois que oui.

Du bout du pied, il tapotait nerveusement sur le sol.

– Je vais te donner un exemple, poursuivit Vera. Au sein des Moldus, certains peuples se croient supérieurs à d'autres parce qu'ils possèdent plus de richesses ou parce que leurs armes sont plus puissantes que celles des autres...

– Oui, il paraît. Ces Moldus-là sont de véritables fléaux. Ils s'octroient le droit de dominer les autres, alors qu'ils ont accumulé des richesses par des procédés ignobles. Et ce sont eux qui dirigent le monde, Mrs Goyle. *Notre* monde. C'est révoltant.

– Revenons à nos niffleurs, Regulus. À la raison pour laquelle ces Moldus qui se croient supérieurs aux autres. Après tout, ils possèdent des machines capables d'effectuer le travail de plusieurs hommes en même temps. Leur argent leur permet d'accéder à une meilleure éducation, à une quantité de savoir plus importante, à une meilleure santé...

– Alors ils sont plus performants, mais ils ne sont pas *meilleurs*, répondit Regulus. L'argent leur permet de faire des choses extraordinaires, mais il peut aussi les pervertir.

– Je suis ravie d'entendre tout cela, sourit Vera. Et si je te disais que parmi eux, un petit groupe possédant une arme stupéfiante se prétendait supérieur au reste de l'humanité, et pour cette raison, se permettait d'utiliser cette arme pour asservir leurs semblables ?

– Je vois où vous voulez en venir, dit Regulus avec amertume. Mais ce n'est pas comparable. Nous ne sommes pas des Moldus, et la magie n'est pas seulement une arme. C'est aussi un savoir, une forme de sagesse. Et ceux qui n'y ont pas accès ne pourront jamais le comprendre.

– Beaucoup de sorciers voient les choses ainsi, en effet. Admettons... Mais est-ce la seule forme de sagesse qui existe en ce monde ? Mérite-t-elle d'éclipser toutes les autres ? Et surtout, ne risque-t-elle pas de nous pervertir, tout comme n'importe quel instrument de puissance ?

Vera marquait une pause entre chaque question ; Regulus, lui, était de plus en plus nerveux.

– Vous voulez dire que...

– Nous *sommes* des Moldus, Regulus. Avec un pouvoir supplémentaire... Qui n'est pas gage d'intelligence, et encore moins de supériorité morale. C'est aussi simple que ça.

– Non. Non, c'est impossible. Vous ne pouvez pas dire une chose pareille. Nous, les sorciers... Être en tout point semblables aux *Moldus*, en dehors de nos pouvoirs magiques... Ce n'est pas possible. Nous sommes forcément plus intelligents, plus *nobles*...

– Pas le moins du monde.

– Arrêtez, Mrs Goyle. Vous mentez.

– Je ne mens pas. C'est la pure vérité.

– Dites-le à nouveau. Selon vous, les sorciers ne sont *pas* supérieurs aux Moldus ?

– Non, absolument pas. Une fois dépourvus de baguette, nous sommes en tout point semblables, que ce soit en terme d'intelligence, de courage, de bonté... Ou au contraire, de bêtise et de méchanceté.

– Mais, Mrs Goyle... Les Moldus gaspillent, ils détruisent la nature... Ils sont étroits d'esprit, pleins de haine et de médiocrité...

– Regulus, le coupa Vera. Réfléchis une seule seconde à ce que tu viens de dire.

Regulus baissa les yeux et regarda Kreattur allongé sur la table, toujours inconscient.

– Certains sorciers le sont tout autant, murmura-t-il. Nous sommes aussi médiocres qu'eux.

– Médiocres, sans doute... Tu as raison, nous sommes orgueilleux, lâches, égoïstes, faillibles, pathétiques... Par moments. Mais nous pouvons aussi être généreux. Solidaires. Créatifs. Héroïques. Pour résumer, je dirais que nous sommes tous irrémédiablement et désespérément humains – c'est-à-dire capables du pire comme du meilleur.

– Ce n'est pas très réjouissant...

– Libre à toi de préférer un mensonge réconfortant plutôt qu'une réalité difficile à digérer ; mais le monde est ainsi. La vérité se fiche bien de ce que nous acceptons de voir : elle restera là, avec toute sa cruauté, que nous le voulions ou pas. Et si tu souhaites combattre tes faiblesses, il est bien plus efficace et plus courageux de les reconnaître, plutôt que de les enfouir sous des couches de vantardise, ou pire, de violence.

Regulus fit une petite grimace.

– Ce n'est pas facile.

– Je te l'accorde.

– Alors, les Sang-Pur...

– Il n'y a pas de sang *pur* ou *impur*. Il est le même pour l'ensemble des hommes. Nous avons tous une part de sang moldu qui coule dans nos veines, et cela ne change strictement rien à notre nature profonde.

Regulus poussa un long soupir de lassitude.

– Tout ce qu'on raconte sur la grandeur des sorciers... Sur le fait que les Moldus sont des parasites... Selon vous, ce sont des mensonges ?

– Des mensonges éhontés, qui ont pour but de rassurer des sorciers en quête de reconnaissance... Mais qui sont à l'origine de beaucoup trop d'injustices et de souffrances.

– Comment pouvez-vous en être sûre ?

– De nombreux sorciers ont tenté de démontrer notre supériorité morale, mais sans succès. J'en déduis donc que cette supériorité n'existe pas.

– C'est impossible, protesta Regulus. Si tout est faux, alors pourquoi est-ce tout le monde le répète ? Pourquoi l'ai-je entendu des milliers de fois ? Pourquoi le Ministère ne nous contredit pas une bonne fois pour toutes ?

– Parce que les sorciers aiment croire qu'ils sont des êtres supérieurs... Et quelle pensée agréable, n'est-ce pas ? Ceux qui régissent le Ministère ne font pas exception à la règle. Ce ne serait pas la première fois qu'un mensonge sans aucun fondement est aussi répandu.

Sur la table, les mains de Regulus tremblaient légèrement. Il continuait de questionner Vera, toujours agité :

– Et parmi ceux qui répandent ces informations... Selon vous, certains nous mentiraient délibérément ?

– Je pense que la majorité des sorciers croit sincèrement à cette prétendue supériorité. D'autres connaissent la supercherie, mais tirent profit de ces fausses croyances. D'autres encore se questionnent de temps à autre, mais il est tellement difficile de faire face à ses propres contradictions... Ils préfèrent donc les étouffer et se complaire dans leurs idées bien arrêtées.

Regulus hésita à poser la question suivante.

– À votre avis... Qu'en est-il de mes parents ?

– Oh, Regulus... Je pense que tu es bien mieux placé que moi pour y répondre.

– C'est vrai. Dans ce cas... Je pense que mon père y croit. Il se croit supérieur aux Moldus. Il se croit supérieur aux autres familles. Il se croit supérieur à tout le monde.

– C'est un constat sévère, mais je le trouve pertinent, rit Vera. Et ta mère ?

Regulus se retourna vers la porte. En haut, dans le grenier, Walburga était trop loin pour les entendre.

– Ma mère est intelligente. Très intelligente.

– En effet.

– Je pense qu'elle croit en tout ça, et qu'elle y croira toujours. Vous savez... On ne lui a jamais laissé la moindre chance de penser autrement.

– On a toujours une chance de penser autrement, fit remarquer Vera. Libre à nous de la saisir... ou pas.

Regulus se renfroigna jusqu'à ce qu'une autre question lui vienne à l'esprit.

– Et vous, Mrs Goyle... Pourquoi êtes-vous restée ? Si vous ne croyez pas à tout ça, si avez cette violence en horreur... Pourquoi ne pas avoir quitté la Colline d'Émeraude ? Pourquoi êtes-vous restée *amie* avec toutes nos familles ?

– C'est une excellente question... à laquelle je ne peux malheureusement pas te répondre. Sache simplement que j'ai une promesse à honorer et que c'est la seule chose qui me retienne encore ici. Mais cette promesse ne te concerne pas.

Regulus hocha la tête.

– Vous avez beaucoup de secrets...

– Un certain nombre, admit Vera.

Ils échangèrent un sourire, qui s'évanouit aussitôt : soudain, Regulus sembla traversé par une pensée désagréable. Son visage se ferma, et son poing se serra sur la table.

– Qu'y a-t-il ?

Il secoua vigoureusement la tête.

– Vous avez raison, Mrs Goyle, dit-il avec colère. On peut toujours penser autrement. La preuve : c'est ce que Sirius a fait, depuis le début. D'après vous, c'est lui qui a tout juste, n'est-ce pas ?

Vera fronça les sourcils, mais Regulus poursuivit sans lui laisser le temps de répondre.

– Il a donc raison de dire que je suis un monstre, n'est-ce pas ? Il a raison de dire que je suis un imbécile ?

– Ce n'est pas du tout ce que j'ai dit, protesta Vera. Et Sirius n'a pas raison à propos de tout.

– C'est le cas depuis que je suis né, Mrs Goyle ! Vous voulez une vérité difficile à entendre ? La voilà : Sirius est meilleur que moi, à tous points de vue. Il est temps que je l'accepte. J'ai essayé de renverser la balance, mais je n'ai fait qu'empirer les choses.

Il grimaçait, comme s'il mangeait quelque chose de très amer. Vera se redressa sur sa chaise, se pencha en avant ; puis, très doucement, elle prit la main de Regulus dans la sienne.

– Dis-moi, Regulus... As-tu déjà envisagé de faire tes propres choix, sans te comparer à ton frère ?

– Et comment le pourrais-je ? *Tout le monde* nous compare sans cesse ! Nos parents, nos professeurs, tous les élèves ! À croire que je n'existe que pour me distinguer de lui ! Et c'est exactement ce que j'ai fait... De la pire manière qui soit.

– Sirius n'est *pas* une meilleure personne que toi, assura Vera avec fermeté. De mon point de vue, il a certaines qualités, je l'admets... Certaines qualités très populaires. Il est à l'aise en public, enthousiaste, séduisant.

À nouveau, Regulus fit une grimace.

– Et pourtant, de vous deux, je crois que c'est toi qui serais le plus susceptible de lui tendre la main. N'est-ce pas ?

Regulus hésita, puis hocha la tête.

– C'est vrai. Je crois que même si je sauvais le monde, Sirius continuerait de me mépriser.

– Voilà exactement pourquoi je pense qu'il n'est pas une meilleure personne que toi. Il est fier, arrogant, entêté, parfois cruel... Et surtout incapable de pardonner.

– Rien que ça, ironisa Regulus.

– Tout le monde a ses défauts. Et tous les deux... Vous avez grandi dans un milieu hostile, où on vous demandait sans cesse de faire vos preuves, de mériter votre statut en écrasant vos semblables – jusqu'aux membres de votre propre famille. Vous avez fait du mieux que vous pouviez, chacun à votre manière. Mais Sirius est l'aîné : c'était à lui de t'aider, de te montrer. Je ne crois pas qu'il t'ait laissé la moindre chance.

À nouveau, les yeux gris de Regulus brillèrent intensément.

– C'est le moins qu'on puisse dire, chuchota-t-il.

Vera posa une main sur son épaule, et ils restèrent ainsi quelques minutes. À l'étage supérieur, on entendait de l'eau bouillir, des tasses s'entrechoquer. Regulus respirait un peu mieux. Malgré toutes les questions qu'il devait encore se poser, il se sentait étrangement détendu, comme allégé d'un énorme poids.

– Merci, Mrs Goyle. Vous m'aviez manqué. Vraiment.

– Tu m'as beaucoup manqué aussi, Regulus.

C'était au tour de Vera d'être émue.

– Qu'allez-vous faire, maintenant ? demanda soudain Regulus. Vous ne risquez pas d'être tuée par les Mangemorts, si vous restez sur la Colline d'Émeraude ?

– Ne t'en fais pas pour moi : je ne compte pas rester sur la Colline d'Émeraude. Il me reste quelques animaux à mettre à l'abri, puis j'aurai une ou deux petites choses à régler... Et ensuite, je m'enfuirai loin d'ici, avec Daisy et Fergus.

– Alors, c'est sans doute la dernière fois que nous nous parlons...

– Nous nous reverrons peut-être, tempéra Vera. Lorsque le monde connaîtra à nouveau la paix.

– Vous y croyez ? Vous pensez que tout cela peut finir ?

– J'en suis sûre. Et en attendant, nous pourrions nous échanger quelques nouvelles... Si tu en as le temps, entre deux cours de Potions.

Ils échangèrent un dernier sourire, puis Regulus bâilla longuement.

– Quelle journée, soupira-t-il.

– À qui le dis-tu, dit Vera en bâillant à son tour.

C'est le moment que choisit Walburga pour entrer dans la pièce. En voyant que Vera avait posé une main sur l'épaule de son fils, elle s'arrêta dans l'encadrement de la porte, et tous deux se séparèrent vivement de peur qu'elle ne se mette en colère ; mais elle ne fit aucun commentaire. Sous leurs regards craintifs, elle se contenta de poser un petit plateau sur la table. Vera remarqua qu'elle était de nouveau apprêtée : elle avait refait son chignon serré, défroissé sa robe, remit ses bijoux.

– Tenez, voilà pour vous, déclara-t-elle.

Avec brusquerie, elle posa devant Vera et devant Regulus deux tasses de thé brûlant, en en renversant la moitié sur la table.

– Toi aussi, prends ça, dit Walburga en mettant un morceau de pain dans les pattes d'Albert, qui sursauta.

À en croire les efforts que dut déployer Albert pour le grignoter, le pain était rassis ; le thé était trop infusé, avec des morceaux de thym qui flottaient dedans, et la tasse de Vera était dangereusement ébréchée.

– Bois, ordonna sèchement Walburga en voyant Vera hésiter.

Et elle s'assit en face d'eux, au plus près de Kreattur. Troublée, Vera en but une petite gorgée : c'était le thé le plus amer qu'elle ait jamais goûté.

À côté d'elle, Walburga s'était rassise. Elle ne semblait pas très encline à discuter, mais après plusieurs minutes de silence, Vera se décida à essayer d'engager la conversation :

- Euh, Wal...
- Ne dis rien, coupa Walburga. Je surveille Kreattur.

Vera crut avoir mal entendu, mais Walburga ne se reprit pas. Elle continua de regarder intensément son elfe de maison, imperturbable, comme si c'était sa manière à elle de le sauver. Vera piqua du nez, et se replongea dans sa tasse avec un sourire amusé. Regulus buvait aussi, tout en réprimant de petites grimaces. Il bâilla à plusieurs reprises, puis, malgré les efforts qu'il déployait pour rester éveillé, il finit par fermer les yeux, la joue appuyée sur sa main.

En discutant avec Regulus, Vera n'avait pu s'empêcher de penser à sa filleule Narcissa. Quand on parlait de contradictions... Daisy avait parlé de *marchander avec sa conscience*, et Vera trouvait ce terme assez juste. Et pourtant, Narcissa était bel et bien allée voler les Baies Funèbres, comme Vera lui avait demandé. Alors, peut-être que tout n'était pas encore perdu... Peut-être, avec l'aide de Daisy, pouvait-elle encore ramener sa filleule à la raison... Et peut-être que ce qu'elle avait à lui révéler pourrait changer la donne...

Emportée au loin par ses méditations, Vera se mit à somnoler, bercées par le bruit régulier des ailes d'Albert qui produisaient une brise légère sur le visage Kreattur.

Elle s'éveilla quelques heures plus tard, lorsque la lueur rosée de l'aube s'infiltra dans la cuisine et se répercuta sur les casseroles de cuivre suspendues au plafond. En massant sa nuque ankylosée, elle constata que quelqu'un avait posé une couverture sur ses épaules et sur celles de Regulus pendant la nuit. Seule Walburga était encore éveillée, et elle se trouvait toujours dans la même position, droite comme un i, les mains croisées devant elle. Pas une mèche de cheveux ne s'échappait de son chignon serré, et pas un pli ne venait froisser sa robe de dentelle noire. Son regard gris comme l'acier n'avait rien perdu de son intensité, et fixait obstinément Kreattur, attentive au moindre de ses tressaillements.

Alors que Vera émergeait, Regulus se redressa à son tour, la joue imprimée par le bois de la table, et se pencha immédiatement sur l'elfe de maison. La peau de Kreattur avait retrouvé une teinte plus soutenue, et sa respiration était plus fluide, moins rauque. Il parlait dans son sommeil :

– Maîtresse... Ma pauvre maîtresse... Kreattur... Ne peut pas la laisser seule...

– Il va mieux, affirma Vera.

Regulus poussa un profond soupir de soulagement, et aussitôt, Kreattur entrouvrit les yeux, et, en voyant Regulus, il se redressa, et lui attrapa fermement la main.

– Maître Regulus, gémit Kreattur. Kreattur a fait tout ce que le maître a dit... Le maître a dit...

– Chhht, Kreattur... Repose-toi...

– ...que c'était un honneur pour lui et pour Kreattur de servir le Seigneur des Ténèbres, alors Kreattur a fait de son mieux... Kreattur a bu la potion, il a vu des choses terribles... Les entrailles de Kreattur étaient en feu...

– Kreattur...

– Mais Kreattur a repensé à ce que maître Regulus avait dit, qu'il devait veiller à bien obéir aux ordres du Seigneur des Ténèbres...

Et il retomba dans l'inconscience, laissant Regulus sidéré et horrifié.

– Voldemort lui a menti, ou a peut-être même modifié sa mémoire, devina Vera. Il lui a fait croire que c'était toi qui lui avais ordonné de faire tout ça... C'était le seul moyen de le forcer à obéir, de l'obliger à boire tout ce poison aussi atroce... En revanche, pourquoi Voldemort voulait lui faire boire cette potion, je l'ignore. Une expérience, peut-être, pour de prochaines victimes...

Tout en disant cela, Vera revêtit sa grande cape orange et releva son col immense.

– Je dois rentrer avant que Carla ne se réveille, dit-elle. Kreattur s'en sortira. Il a juste besoin d'un peu de repos et de beaucoup d'eau... Merci pour l'hospitalité, Wal.

Walburga ne répondit rien. C'était comme si elle n'avait pas entendu. En signe d'adieu, Albert tapota la tête de Kreattur, qui paraissait énorme à côté du petit ravluk. Puis, avec un léger bruissement d'ailes, il s'envola jusqu'à l'épaule de Vera.

– Bonne chance à tous les quatre, dit-elle. Et tant que nous sommes encore sur la Colline d'Émeraude... Notre maison vous sera toujours ouverte. Promettez-moi d'y penser.

– C'est promis, dit Regulus.

Vera remit ses pots en verre dans sa sacoche, qu'elle hissa sur son épaule.

– Au revoir, Regulus. Fais attention à toi, d'accord ? Tu as été assez intrépide pour le moment.

– Je ferai de mon mieux, sourit Regulus. Au revoir, Mrs Goyle. Merci pour tout.

Vera lança une poignée de poudre de cheminette dans la cheminée, et se plaça dans le foyer avec Albert. Ils restèrent plusieurs secondes immobiles dans les flammes vertes et denses, presque tristes que cette longue nuit se soit achevée.

– Maison des Goyle, dit distinctement Vera, comme à regret.

Une fois que l'explosion verte eut emporté Vera et Albert vers la Colline d'Émeraude, Walburga regarda longuement la cheminée. Ses joues avaient même repris quelques couleurs. Timidement, avec le sentiment de saisir l'occasion parfaite, Regulus s'approcha d'elle, et lui prit doucement la main. À son grand soulagement, sa mère se laissa faire.

– Tu as bien agi, Regulus, dit finalement Walburga.

Ses longs doigts osseux exercèrent une légère pression sur la main de son fils, elle se tourna vers lui, et Regulus eut enfin l'impression que sa mère le regardait vraiment.

– Et puis, tu sais, cette proposition du professeur Slughorn... Je pense qu'il faut que tu l'acceptes, déclara Walburga.

LA LÂCHETÉ DU PROFESSEUR SLUGHORN

Regulus passa les jours suivants au chevet de Kreature, qui n'avait de cesse de quitter la table où ses maîtres l'avaient installé pour dormir dans le réduit crasseux qui lui servait habituellement de chambre.

Au fur et à mesure du rétablissement de son elfe de maison, Regulus sentait grandir en lui une haine indicible contre Lord Voldemort. Il réalisait qu'il n'avait vu en lui que ce qu'il avait voulu voir : un moyen d'obtenir le respect de ses semblables, pour lui et pour sa famille. Il avait naïvement fait abstraction de tout le reste, et Kreature avait bien failli en payer le prix fort... Lui qui avait pourtant envisagé sérieusement de devenir un de ses plus proches disciples, il était désormais révolté par le mépris qu'il accordait à toute vie, humaine ou d'autre nature. Le sourire cruel et impitoyable qu'il avait eu en emportant Kreature avec lui hantait toutes les nuits de Regulus, tout comme la manière onctueuse et caressante dont il avait parlé à Bellatrix, avec ses mots qui s'enroulaient autour d'elle à la manière d'un serpent...

Quant à l'ambition que Regulus avait autrefois concentrée autour de son avenir de Mangemort, il la consacra immédiatement à un autre projet : nuire à celui qui l'avait déçu et trompé, qui avait essayé de lui arracher un être cher à ses yeux, et qui se servait comme d'une marionnette de sa cousine bien-aimée.

Kreature était très affaibli, mais après quelques jours de convalescence, Regulus parvint à lui arracher un récit cohérent de son excursion en compagnie de Voldemort. Comme Vera l'avait deviné, Kreature était persuadé d'avoir accompli la volonté de son maître en suivant Voldemort ; malgré la répugnance que Regulus ressentait en entendant son elfe affirmer que c'était son jeune maître qui lui avait

demandé de suivre le Seigneur des Ténèbres et d'obéir à ses ordres, Regulus se garda bien de le contredire, de peur que Kreattur ne se punisse à nouveau à l'idée d'avoir été manipulé.

Après avoir quitté le manoir des Malefoy, Voldemort avait donc emmené l'elfe dans une grotte qui contenait un grand lac noir, qu'ils avaient traversé à l'aide d'une barque pour arriver sur un îlot minuscule, où se trouvaient un médaillon précieux et un bassin rempli de potion. Sous la contrainte, Kreattur avait bu toute la potion verte, Voldemort avait mis dans le bassin vide le mystérieux médaillon, puis il avait à nouveau rempli le bassin de potion, avant de partir en laissant Kreattur mourant sur l'îlot.

Ce médaillon obsédait Regulus. Il en connaissait déjà l'existence, puisque ses parents en possédaient une réplique fidèle, exposée comme un trophée dans une des armoires du salon : d'après la description détaillée que Kreattur lui en avait faite, il s'agissait du véritable médaillon de Salazar Serpentard, une relique vénérée par toutes les familles de Sang-Pur, même si on le croyait disparu depuis bien longtemps...

Pendant ses longues nuits d'insomnies, dans son grand lit vide où Bellatrix ne reviendrait plus, une autre anecdote lui revint en mémoire : quelques mois plus tôt, Cissy lui avait confié qu'elle n'osait plus se promener seule dans un des couloirs de l'aile Est du manoir, depuis que Lucius y avait dissimulé un objet mystérieux auquel Voldemort semblait accorder énormément d'importance... D'après Narcissa, il émanait de cet objet une aura extrêmement puissante, qui rendait chaque ombre menaçante et semblait envahir tout ce qui se trouvait à proximité...

Tout en se retournant dans son lit pour la énième fois, Regulus fit l'hypothèse que l'objet dont parlait Narcissa – elle ne l'avait pas vu, mais l'avait seulement *senti* – n'était autre que ce précieux médaillon : Voldemort l'avait sans doute confié à Lucius pendant quelque temps, avant de lui trouver une cachette mieux défendue. Mais à quoi pouvait bien servir ce médaillon ? Pourquoi Voldemort tenait-il tant à le protéger ? Quelle importance pouvait-il avoir à ses yeux, quels pouvoirs maléfiques recelaient-il ? Et surtout : comment s'en emparer, si cela pouvait, d'une manière ou d'une autre, nuire à ce monstre ?

Une semaine passa sans que Regulus ne trouve de réponse à tous ces questionnements. Or, c'était précisément la date à laquelle il devait avertir le professeur Slughorn de sa décision concernant sa proposition de poste de professeur de Potions à Poudlard. Ils avaient prévu de se rencontrer à ce moment-là : Slughorn lui avait confié un Portoloin qui permettrait à Regulus de le rejoindre là où il passait ses vacances d'été, dans un lieu soigneusement tenu secret.

Ce soir-là, Regulus revêtit donc sa cape de velours noir et s'empara du Portoloin que Slughorn lui avait confié – une bouteille d'hydromel vieilli en fût.

Après avoir soigneusement déballé la bouteille en pensant à la lueur gourmande qui s'allumerait dans le regard du professeur Slughorn lorsqu'il apercevrait la boisson, Regulus la saisit à pleines mains. Aussitôt, il eut la sensation que la bouteille se mettait en mouvement et le tirait vers l'avant. Ses pieds quittèrent le sol de sa chambre, il passa au travers d'un tourbillon de couleurs et de sons, et ses semelles de cuir atterrirent sur le gravier d'un petit jardinet, entouré de haies obscures et impénétrables.

À peine avait-il atterri qu'une voix puissante, semblant venir d'outre-tombe, s'éleva autour de lui, bien que personne ne fût visible.

– *Tremble, mortel ! Tu t'apprêtes à pénétrer la demeure d'un mage dont les pouvoirs dépassent ta misérable imagination... Ne fais pas un pas de plus, car tu risques fort d'y laisser la vie...*

Regulus leva sa baguette, et éclaira les haies d'une lueur bleutée. Il ne vit rien, mais dans la voix d'outre-tombe, il reconnut une intonation craintive, étonnamment familière...

– Professeur ? appela Regulus en retirant son capuchon. C'est moi... Regulus.

Il y eut un silence.

– Ahem, reprit la voix d'outre-tombe. Eh bien, si tu es vraiment Regulus Black... Je te somme de me donner la potion préférée du professeur Slughorn, et ce que vous avez dit à ce sujet lors de votre dernière entrevue...

Regulus soupira. C'était une des dernières instructions données par le Ministère au travers de *La Gazette du Sorcier*. Poser une question dont seul son interlocuteur était capable de connaître la réponse permettait de s'affranchir des imposteurs qui utilisaient du Polynectar

pour s'introduire chez les cibles de Voldemort, et également de détecter si l'intéressé n'avait pas l'esprit embrumé par un sortilège de l'*Imperium* un peu trop grossier.

Regulus se creusa donc les méninges pendant quelques secondes avant de déterrer ce souvenir, qui lui semblait déjà incroyablement lointain.

– C'est la potion *Felix Felicis*, bien sûr... Et le professeur Slughorn m'a demandé si je n'en avais pas pris lors de mes ASPIC.

– Et la réponse...

– Est toujours *non*, évidemment.

Les haies obscures qui entouraient Regulus s'écartèrent, et une maison de taille modeste, éclairée par une lumière chaleureuse apparut devant lui.

– Désolé pour ce petit numéro, Regulus, dit le professeur Slughorn en ouvrant la porte. On n'est jamais trop prudent, n'est-ce pas ?

Un petit gloussement fit remuer l'énorme moustache de morse qui ornait sa lèvre supérieure. Il portait un pyjama couleur lilas, et une veste de velours bordeaux aux boutons soigneusement astiqués, écartelés par son ventre de plus en plus proéminent.

– Approche, mon garçon, dit Slughorn en s'écartant pour le laisser entrer dans sa maison. Ah, quel bonheur de te voir ! Je commençais à me demander si tu ne m'avais pas oublié...

Regulus entra en frôlant l'énorme ventre du professeur Slughorn. Dans sa petite maison, le vestibule, le salon et la cuisine ne formaient qu'une seule pièce, encombrée de courriers et de sucreries, meublée par une table basse et deux fauteuils disposés près du grand feu qui brûlait dans la cheminée. Partout, des centaines de photos d'anciens élèves ornaient les murs, semblables à des trophées de chasse.

– Comme tu as fière allure, avec cette belle cape ! le félicita Slughorn. C'est de chez Tissard et Brodette, non ? Tu savais que Camilla Brodette était une de mes élèves favorites, à l'époque ? C'est elle qui m'a offert ce fabuleux pyjama.

– Ah, très bien, dit mécaniquement Regulus en abandonnant sa cape sur la patère que lui désignait le professeur Slughorn.

– Tu tombes à pic, en tout cas, je n'avais plus d'hydromel ! s'exclama Slughorn avec enthousiasme. Ingénieux, d'utiliser ces bouteilles comme Portoloin, tu ne trouves pas ? De cette manière, je

suis certain d'avoir toujours de quoi me désaltérer quand quelqu'un me rend visite... Allons, assieds-toi, et servons-nous un petit verre...

Il désigna deux fauteuils moelleux auprès de la cheminée, et Regulus s'assit docilement dans le plus proche des deux.

– Tiens, tiens, prends aussi un peu d'ananas confit... Tu n'as pas très bonne mine ! Tu passes trop de temps à étudier, j'imagine ? Que veux-tu, le succès a un coût...

Regulus haussa les épaules, l'esprit un peu engourdi. Plongé depuis des jours dans ses réflexions à propos du mystérieux médaillon de Voldemort, il n'avait pas vraiment réfléchi à la proposition que Slughorn lui avait faite. Devenir professeur de Potions à Poudlard était tentant, bien sûr, mais depuis, il y avait tant de choses qui semblaient plus importantes à ses yeux... Détruire Voldemort, par exemple, et arracher Bellatrix à ses griffes malveillantes...

– Merci, dit-il distraitement quand Slughorn lui tendit un verre d'hydromel.

– J'ai aussi préparé ça pour toi, ajouta Slughorn en lui tendant des coupures de journaux. J'ai enfin eu un peu de temps pour faire des recherches sur le sujet dont tu m'avais parlé...

Un peu hébété, Regulus regarda les quelques articles que lui tendait le professeur Slughorn et comprit qu'il faisait référence aux questions qu'il lui avait posées plusieurs années auparavant, à propos des sorcières qui n'arrivaient pas à concevoir d'enfant. Désireux d'aider sa cousine Narcissa, Regulus avait dû insister à plusieurs reprises pour obtenir l'aide de Slughorn, et le professeur avait chaque fois oublié de s'y atteler ; mais cette fois-ci, visiblement désireux de s'attirer les faveurs de Regulus et de le convaincre d'accepter son offre, Slughorn avait enfin réuni plusieurs éléments de réponse.

– Aussi surprenant que cela puisse paraître, il semblerait que même les Moldus soient plus compétents que nous à ce sujet, gloussa Slughorn. Tous ces articles parlent de sorcières qui sont tombées enceintes très facilement grâce à des soins moldus, après des années d'errance auprès des meilleurs Médicomages de Sainte-Mangouste... Étonnant, n'est-ce pas ? Et d'ailleurs, pourquoi t'intéressais-tu à ce problème ?

– C'est sans importance, répondit Regulus en fourrant les articles dans sa poche. Merci pour votre aide, professeur.

Slughorn parut un peu désarçonné par sa mauvaise humeur, mais il se reprit rapidement.

– Bien, bien, comme tu voudras... Alors, raconte-moi un peu, mon garçon... Comment se passent tes vacances ?

Regulus trouvait le ton du professeur Slughorn un peu trop enjoué pour les circonstances. En le regardant plus attentivement, il remarqua que son sourire était forcé, et que ses mains tremblaient un peu.

– Un peu maussades, avec ces assassinats à répétition, répondit Regulus. Et vous ?

Il se rendit compte qu'il avait parlé un peu trop sèchement, mais n'en éprouva aucun remords.

– Ah, oui, dit Slughorn, de plus en plus crispé. Bien sûr, bien sûr, tout cela est vraiment terrible... Mais enfin, nous ne pouvons pas faire grand-chose, n'est-ce pas ? Il faut faire confiance au Ministère, au Bureau des Aurors...

– Parce que vous trouvez qu'ils s'en sortent bien ? Depuis quelques mois, j'ai l'impression qu'ils sont totalement dépassés.

Slughorn prit une grosse gorgée d'hydromel, dont une partie coula sur son menton.

– Il faut savoir rester à sa place, assura-t-il comme s'il essayait de se convaincre lui-même. Et ma place est à Poudlard... Pas ailleurs. Non, certainement pas ailleurs.

Slughorn essaya de sourire, mais son rictus ressemblait plutôt à une grimace gênée.

– Mais, enfin, tu n'es certainement pas venu pour me parler des actes affreux perpétrés par les Mangemorts... As-tu réfléchi à ce dont nous avons discuté la dernière fois ?

– Pas vraiment, avoua Regulus.

Slughorn eut l'air embêté.

– Il faudrait que tu me donnes ta réponse rapidement, Regulus, dit Slughorn. Si je dois te prendre comme assistant l'année prochaine, il faut que je prévienne Dumbledore, que je prenne le temps de le convaincre...

– De le convaincre ?

Slughorn s'étrangla avec un morceau d'ananas confit, et fut pris d'une effroyable quinte de toux.

– *Anapneo*, dit Regulus en pointant sa baguette sur lui pour libérer ses voies respiratoires. Vous pensez que Dumbledore sera réticent à m'accueillir de nouveau, professeur ?

– Oh, je... Je n'en sais rien, toussota Slughorn. Peut-être... Il faudra aménager une chambre supplémentaire...

– Je doute que cela représente un véritable obstacle, dit Regulus, dubitatif.

Slughorn lui lança un regard de biais. Son attitude était de plus en plus étrange.

– Qu'y a-t-il, professeur ?

– Regulus...

Slughorn fixa le fond de son verre avec intensité, comme s'il essayait d'en faire bouillir le contenu.

– Tu dois comprendre que... par les temps qui courent, il faut rester vigilant. Et Dumbledore est un homme de prudence... Il m'a simplement mis en garde...

Regulus comprit soudain la raison de l'anxiété de Slughorn.

– Dumbledore pense que je suis un Mangemort ?

– Oh, bien sûr, je n'accorde aucun crédit à ces soupçons sans queue ni tête ! Un garçon gentil comme toi ? Je n'y crois pas une seconde, voyons, c'est absurde...

Mais tout en disant cela, il regarda avec insistance le bras gauche de Regulus, puis se détourna précipitamment, comme s'il avait peur de se brûler les yeux.

– C'est Sirius qui lui a dit ça, n'est-ce pas ?

– Regulus, enfin...

– Répondez, professeur.

– Je n'en sais rien... Peut-être.

Regulus poussa un long soupir, et s'affaissa dans son siège.

– Il ne faudra pas grand-chose pour convaincre Dumbledore de ta bonne foi, Regulus, dit Slughorn. Lui montrer ton avant-bras... Le laisser explorer quelques-uns de tes souvenirs... Peut-être une ou deux gouttes de Veritaserum, et il sera convaincu, je n'en doute pas.

Regulus passa une main sur son visage. Évidemment, Slughorn refusait de croire à ces soupçons. Il avait passé tant de temps à former Regulus, à faire de lui son apprenti... Il avait placé tant d'espoir en lui... Il voulait le voir reprendre le flambeau, continuer de repérer les

jeunes gens influents pour son compte, pérenniser les réunions du Club de Slug...

Mais Regulus en avait assez de mentir à tout le monde.

– Le problème, professeur, c'est que...

Lentement, il remonta la manche gauche de son pull-over. À la vue de la Marque des Ténèbres, étirée et déformée par les cicatrices de Regulus, Slughorn sembla se liquéfier.

– Non, dit-il, catastrophé. Non, ce n'est pas vrai...

Regulus poussa un long soupir de lassitude.

– De toute manière, je n'en fais plus partie. J'ai changé de camp.

Les yeux de Slughorn s'attardèrent sur l'avant-bras noirci de Regulus, puis son double menton trembla encore plus intensément.

– Chagné de camp... Comment ça, *chagné de camp* ? Que veux-tu dire ?

– J'ai quitté les Mangemorts, dit Regulus. Il y a une semaine.

Slughorn se leva d'un bond, avec une vigueur étonnante.

– Mais... enfin, Regulus ! Tu... Tu es probablement recherché... par tous les Mangemorts...

– Oui, sûrement.

– Et tu viens me rendre visite, comme si de rien n'était ? As-tu une idée du danger que tu me fais courir ?

Regulus haussa les épaules. Slughorn, lui, semblait terrifié.

– Je crois qu'il vaudrait mieux que tu partes, dit-il dans un souffle en allant précipitamment fermer toutes les fenêtres.

En entendant Slughorn claquer laborieusement les volets, murmurant des paroles affolées, Regulus se sentit envahi par un immense découragement. Une fois de plus, il se retrouvait seul. Ni Dumbledore, ni Slughorn, ni aucun professeur, personne ne lui ferait plus jamais confiance, c'était évident. Il se retrouvait coincé entre deux camps, inutile et impuissant.

– Écoute, Regulus, ça n'est pas contre toi, mais...

– J'aurais espéré un peu plus d'aide de votre part, professeur.

La solitude de Regulus lui parut soudain insoutenable. Il se sentait abandonné, rejeté, répudié. Une colère sourde montait en lui, et avec elle, l'envie de causer du chagrin au professeur Slughorn, par n'importe quel moyen, l'envie de lui faire goûter, à lui aussi, ce sentiment de condamnation injuste...

– Vous vous souvenez de Bellatrix, professeur ? dit-il en se levant.
– Regulus, je ne voudrais pas que tu t'attardes trop... Quelqu'un est peut-être à tes trousses, en ce moment même...

– Répondez, dit Regulus en haussant la voix. Vous vous souvenez bien d'elle, n'est-ce pas ? C'était votre élève préférée, à l'époque. Vous vous souvenez de son talent prodigieux, de sa curiosité ? De son insolence irrésistible ? De cette lueur gourmande dans son regard lorsqu'elle mangeait des confiseries ? De la passion qui l'animait, lorsqu'elle parlait de la formidable puissance magique qui bouillonnait en elle ?

Slughorn ne répondit rien, mais Regulus sentit qu'il était troublé.

– Eh bien, il n'en reste rien, asséna Regulus. Vous-Savez-Qui l'a *détruite*. C'est pour ça que je suis parti, professeur... Je n'ai pas pu le supporter. C'était tellement facile, pour lui... Elle était tellement seule... Pendant des années, il a eu le champ libre pour lui retourner le cerveau, pour la manipuler, et personne ne s'en est rendu compte...

– Regulus, enfin... J'ai fait tout ce que je pouvais...

– Vous avez essayé d'empêcher son renvoi, oui, je sais ! Mais ensuite ? Une fois que le mal était fait ? Une fois qu'elle avait perdu sa valeur aux yeux de tous ? Lui avez-vous envoyé une seule lettre pour lui demander de ses nouvelles ? Lui avez-vous tendu une main secourable, lui avez-vous proposé un poste quelque part, n'importe où, afin de l'empêcher de sombrer ? Non, n'est-ce pas ?

D'un geste, Regulus désigna tous les visages qui souriaient avec fierté dans leurs petits cadres dorés, parfaitement ordonnés.

– À quoi servent toutes ces photos, toutes ces lettres, si vous n'êtes même pas capable de nous aider lorsque nous avons besoin de vous ? Vous nous exposez là, comme une avalanche de trophées, une collection de vignettes... Et puis après ? Au premier danger, à la première difficulté, vous nous abandonnez, parce que vous considérez que nous ne valons plus rien ?

La voix de Regulus se brisa légèrement, et un long silence s'ensuivit. Slughorn était rouge écarlate, en partie à cause de l'hydromel, sans doute, mais peut-être aussi – c'était, en tout cas, ce que Regulus espérait – à cause de la honte qu'il ressentait.

– Détruite, dis-tu ?

– Anéantie.

Les genoux de Slughorn fléchirent, et il se rassit dans son fauteuil. Regulus n'était pas très fier de lui, mais il se sentait un peu mieux, maintenant qu'il s'était déchargé d'une partie de sa colère.

– J'aimais beaucoup Bellatrix, murmura Slughorn.

Regulus ne répondit rien. L'expression de cette affection lui était presque insultante. Lui, Regulus, avait fait tellement de choses pour que Bellatrix ne sombre pas complètement dans la folie... Pour rester à ses côtés, il l'avait suivie jusqu'à des extrémités difficilement imaginables, jusqu'au champ de bataille du pensionnat Wimbley, jusqu'aux rangs des serviteurs les plus intimes de Voldemort, une quête qui avait bien failli coûter la vie à Kreattur... Et voilà que le professeur Slughorn, qui avait probablement effacé Bellatrix de sa mémoire dès l'instant où elle avait posé le pied hors de Poudlard, prétendait avoir de l'affection pour elle, et pire encore, il prétendait être attristé par ce qu'elle était devenue !

– Il n'y a rien de pire que de perdre un élève de vue, ajouta Slughorn. Non, rien de pire. Oh, décidément, quel gâchis... Une de mes plus grandes déceptions... Si vive, si brillante... Moi qui la voyais faire de si grandes choses...

Slughorn prit une photo qui était posée sur une étagère, non loin de lui.

– Le dernier jour où je l'ai vue... C'est drôle, au même moment, j'ai reçu la visite d'un de mes élèves favoris... Lui aussi a mal tourné, je le crains... Vendeur dans l'Allée des Embrumes, puis je ne l'ai plus jamais revu... Tom Elvis Jedusor... Je n'ai plus jamais vu d'élève aussi talentueux !

C'en était trop pour Regulus. Supporter les litanies de Slughorn était au-delà de ses forces. Lui-même se sentait idiot, tout à coup, d'avoir tant vénéré ce professeur qui était en train de le mettre à la porte sans lui proposer aucune aide. Car s'il avait naïvement cru qu'il représentait aux yeux de Slughorn davantage qu'un élève brillant issu d'une dynastie renommée, il lui apparaissait maintenant évident que l'affection du professeur s'arrêtait là où commençait le moindre danger. Comment avait-il pu le côtoyer toutes ces années sans s'apercevoir de cet opportunisme écrasant ? Comment avait-il pu être aussi naïf ? Comment avait-il pu placer sa confiance en des adultes tels que son

père, Voldemort ou son professeur de Potions, et ne pas s'apercevoir qu'ils se servaient de lui comme d'une marionnette ?

– Pauvre Tom, soupira Slughorn. Et quel maudit jour que celui du renvoi de Bellatrix ! Je m'en souviens comme si c'était hier. Si j'avais su que je voyais pour la dernière fois mes deux plus brillants élèves... Et Tom, pourquoi donc a-t-il décidé de disparaître dans la nature ? J'aurais dû le retenir, ce jour-là... Mais il est parti, suivant le même chemin que Bellatrix...

Alors qu'il tendait le bras pour attraper sa cape, Regulus se figea.

– Je le vois encore s'éloigner à sa suite ! Tiens, ils se sont peut-être même croisés en sortant... Ah, ils auraient eu beaucoup de choses à se dire, tous les deux.

Dos au professeur Slughorn, Regulus ne bougeait toujours pas. Dans son esprit, plusieurs choses s'étaient subitement liées, mais il n'arrivait pas encore à les exprimer clairement.

J'ai rencontré un très grand professeur, claironnait Bellatrix du haut de ses quinze ans, avec le menton un peu relevé. Mais je ne peux pas te donner son nom, c'est un homme très secret...

– Tom Elvis Jedusor, répéta-t-il, un peu sonné par la supposition qu'il venait de faire.

– Oui, vraiment, un garçon brillant, oh, si brillant... J'aurais beaucoup aimé avoir de ses nouvelles. Tu as raison, Regulus, je ne me renseigne pas assez sur le devenir de mes petits protégés.

Le souffle court, Regulus se retourna, s'approcha du professeur Slughorn d'un pas incertain, et lui arracha la photo encadrée qu'il tenait entre les mains. Le professeur Slughorn s'y tenait debout, beaucoup plus jeune, beaucoup moins chauve, entouré d'une demi-douzaine d'élèves. Le plus beau d'entre eux était aussi le plus grand, et le plus proche du professeur Slughorn. Il avait des cheveux bruns, bouclés, des pommettes bien dessinées... Il était méconnaissable, et pourtant... Ce sourire charmeur, ce regard caressant, envoûtant...

– C'est lui, dit Regulus en le désignant.

– Bien sûr que c'est lui ! Tu crois que je suis déjà sénile au point de confondre mes élèves favoris ?

– C'est Lord Voldemort, dit Regulus d'une voix plus forte, indifférent à la plaisanterie de Slughorn.

Slughorn sursauta, il regarda tout autour de lui, et ses joues tremblotèrent un peu.

– Ciel ! Regulus, enfin, as-tu perdu la tête ? Prononcer ce nom à tort et à travers... C'est d'une inconscience...

– Professeur, écoutez-moi ! s'emporta Regulus. Je le reconnais. Je l'ai côtoyé, dois-je vous le rappeler ? *Tom Jedusor et Lord Voldemort sont une seule et même personne*. Il faut que vous me croyiez !

– Oh non, Regulus... Mon garçon...

Regulus ne prêta aucune attention au désarroi du professeur Slughorn, et le prit par l'épaule pour le forcer à l'écouter.

– Vous le connaissiez bien, n'est-ce pas ?

Le professeur Slughorn ouvrit la bouche, puis la referma.

– Dans ce cas, vous pouvez peut-être m'aider, dit Regulus. Écoutez, professeur... Je dois trouver un moyen de l'arrêter...

Slughorn resta pantelant, sidéré, pendant que Regulus se rasseyait à côté de lui pour lui exposer en détail la manière d'agir et de raisonner de Lord Voldemort. Quand Regulus en vint à lui parler du médaillon que Voldemort semblait avoir dissimulé avec autant de précautions, le teint de Slughorn prit la même teinte que le mur de plâtre qui se trouvait derrière lui.

– Vous savez de quoi il s'agit, n'est-ce pas ?

À nouveau, le silence fit office de réponse.

– Il faut que vous m'aidiez, professeur.

– C'est impossible, bredouilla Slughorn. Impossible.

Ses doigts tremblants retenaient à peine son verre d'hydromel, qui menaçait de se renverser à tout moment sur le sol.

– Oh, misère, murmura-t-il encore plus bas. Qu'ai-je fait, Regulus ? *Qu'ai-je fait ?*

– Expliquez-moi, ordonna fermement Regulus. Il faut que vous m'aidiez, professeur. Pour Bellatrix... Et pour tous les autres.

– Pour tous les autres, chevrota Slughorn d'une toute petite voix.

Regulus faisait tout son possible pour ne pas perdre son calme. Avec son menton tremblotant, ses yeux larmoyants, son énorme moustache grisonnante et son pyjama à boutons dorés, Slughorn ne lui avait jamais paru aussi méprisable. Que l'issue de la guerre soit entre les mains de cet homme-là rendait Regulus fou de rage.

– Il faut l'arrêter, dit encore Regulus. Et je *sais* que vous êtes d'accord avec moi, je sais que vous êtes du bon côté... Expliquez-moi, je vous en prie.

La flatterie et la supplication eurent finalement l'effet escompté. Sans crier gare, Slughorn se leva et marcha droit vers sa bibliothèque. Là, il retira des étagères plusieurs livres soigneusement choisis, et les posa sur une petite table.

– Celui-là, celui-là... Et... Voyons... Oui, celui-là en dernier...

Regulus le regardait faire, parfaitement immobile et silencieux, de peur de briser l'élan si laborieusement obtenu. Quand Slughorn eut retiré une demi-douzaine de livres, il se tint face à la bibliothèque, et attendit.

– Et voilà, souffla-t-il.

Regulus fronça les sourcils et se leva pour s'approcher à son tour de la bibliothèque. Aux emplacements libérés par les grimoires que Slughorn avait retirés, le vide s'était mis à miroiter ; des inscriptions verticales apparurent, flottant dans les interstices obscurs, puis du cuir usé surgit de nulle part combla le vide laissé entre les grimoires. Des tranches de livres se matérialisèrent alors, plus vieilles et plus épaisses que les autres, portant des inscriptions difficilement déchiffrables – des runes.

Slughorn tendit la main vers un énorme grimoire qui venait d'apparaître, et l'extirpa de la bibliothèque.

– Des ouvrages très sombres... Très rares et très anciens... Je les ai étudiés par simple curiosité... Mais je préférerais qu'ils ne soient pas visibles dans ma bibliothèque, tu comprends...

Grâce à l'influence de son père et aux cours d'étude des runes qu'il avait suivis à Poudlard, Regulus savait parfaitement déchiffrer ces écritures anciennes et mystérieuses. En l'occurrence, il devina immédiatement que l'ouvrage que lui tendait Slughorn parlait de magie noire : le premier symbole, très obscur, représentait le mal ; le deuxième, plus détaillé et plus grand, la puissance ; et le troisième, finement gravé sur le cuir, représentait le savoir. Au-dessous, une enluminure représentait un sorcier au profil grec et à la musculature puissante, armé d'un spectre, enveloppé par un gigantesque serpent au regard cruel...

– Herpo l'Infâme ?

Slughorn abandonna furtivement son expression catastrophée pour grimacer un pâle sourire.

– Je ne t'ai pas sous-estimé, mon garçon, dit-il avec une pointe de regret. Tu es bel et bien le sorcier le plus intelligent de ta génération.

Regulus haussa les épaules. Il n'avait aucun mérite : son père lui avait parlé maintes et maintes fois de ce sorcier antique et légendaire, qui avait découvert le moyen de mettre au monde un serpent gigantesque, doté de pouvoirs maléfiques et capable de tuer n'importe qui d'un simple regard. Regulus ne gardait pas un très bon souvenir de ces conversations : à chaque fois, il lui semblait que son père lui reprochait, dès sa plus tendre enfance, de ne pas être déjà aussi puissant que le célèbre mage noir.

– Il s'agit des notes personnelles dudit Herpo, dit Slughorn. Un ouvrage extrêmement convoité. Un de mes anciens élèves, un Briseur de sort très renommé, a effectué de nombreuses expéditions en Grèce, et m'a ramené cet ouvrage après l'une de ses fouilles dans la région où vivait Herpo... Il était exposé dans un temple moldu, depuis une époque bien antérieure au *Code international du Secret Magique*. Je rechignais à le conserver ici, mais j'ai pensé que cela éviterait qu'il ne tombe en de mauvaises mains...

À nouveau, Slughorn se perdit dans ses pensées.

– Est-ce que Tom Jedusor a vu ce livre ? demanda Regulus.

Slughorn baissa les yeux, et déglutit avec difficulté.

– Asseyons-nous, dit-il à mi-voix.

Il posa une main sur l'épaule de Regulus, et ils se rasseyèrent sur les deux fauteuils qui étaient proches du feu.

– Il faut que tu saches, Regulus... que je n'ai jamais, *jamais* encouragé Tom Jedusor à faire tout ce qu'il a fait.

– Je le sais, professeur. Je vous crois.

Slughorn eut une petite grimace qui ressemblait à une expression de reconnaissance.

– Tom s'intéressait à beaucoup de choses... Tout comme moi, et tout comme toi d'ailleurs, il était d'une curiosité insatiable... Et il était si poli, si gentil... Je ne croyais pas une seconde... Je ne pensais pas qu'il puisse utiliser tout ce savoir que je lui délivrais à mauvais escient...

– Je vous crois, professeur, répéta Regulus. Continuez.

Slughorn ouvrit le grimoire et le feuilleta avec une maladresse exagérée – Regulus le soupçonnait de vouloir retarder à tout prix le moment où il lui révélerait la nature du médaillon de Voldemort. Enfin, d'une main tremblante, Slughorn ouvrit plus franchement le grimoire, qui dégagea un petit nuage de poussière, et désigna un symbole au milieu d'une page parcheminée et craquelée par le temps.

Penché sur le grimoire, Regulus fronça les sourcils, envahi par un certain malaise. Le dessin représentait un sablier horizontal, brisé en deux, dont les deux moitiés contenaient une matière difficilement identifiable. Bien que le dessin fût immobile, Regulus avait la nette impression que le contenu du sablier brisé en deux grouillait, bouillonnait avec fureur sur la page de parchemin. C'était un sentiment inexplicable, comme si le dessin enflait, envahissait l'espace autour du grimoire et menaçait de s'emparer de Regulus, à tel point qu'il dut détourner les yeux pour s'extraire de sa contemplation.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il avec inquiétude.

– C'est...

Le teint de Slughorn avait pris une teinte verdâtre. Vomir son dernier repas semblait lui être préférable à la prononciation du mot fatidique.

– Un... Un *Horcruxe*, acheva-t-il finalement.

Il avait parlé si bas que Regulus doutait d'avoir bien entendu, mais renonça à lui faire répéter le mot.

– Il s'agit de quelque chose de si horrible que c'en est difficilement imaginable, expliqua Slughorn. Le procédé le plus maléfique de l'histoire de la magie, sans aucun doute... Il s'agit de rompre les arcanes du temps, de braver ce que notre propre nature a de plus humain, de défier la Mort elle-même en l'utilisant à sa propre rencontre...

Regulus fut parcouru d'un léger frisson. L'idée de puissance et de prouesses légendaires avait toujours le même effet sur lui – une envie mêlée de fascination, dont il avait parfois honte. Il ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'en d'autres circonstances, grâce au talent magique et à l'intelligence dont il était pourvu, il aurait pu, lui aussi, accomplir de tels exploits, inspirer la crainte et forcer l'admiration, entrer dans l'Histoire de la magie et devenir le sorcier le plus éminent de la lignée des Black...

– Un... *Horcruxe* est un objet qui contient un fragment d'âme humaine, résuma Slughorn. Pour en posséder un, le sorcier doit séparer lui-même son âme en deux, et en cacher une partie dans un objet choisi... Et ainsi... Ainsi, il peut devenir immortel... Car même si son corps subit une blessure fatale, une partie de son âme reste solidement ancrée dans le monde des vivants... Oh, bien sûr, personne ne voudrait vivre dans cet état informe, asservi à un objet inerte... Un état pire que la mort, à bien des égards.

Regulus buvait les paroles du professeur Slughorn, captivé. Ainsi, certains sorciers avaient accompli quelque chose que personne avant eux n'avait osé imaginer, ils avaient défié les lois du réel, les limites de la matière et du vivant, pour accéder à l'immortalité... Et malgré la haine qu'il ressentait pour Lord Voldemort, il ne put s'empêcher d'admirer la prouesse dont parlait le professeur Slughorn.

– Comment est-ce possible, professeur ? Comment peut-on *séparer son âme en deux* ?

– Eh bien... Au moment où le sorcier ôte la vie d'autrui, son âme se retrouve fragilisée par cet acte d'une cruauté inouïe... Son équilibre est menacé, à tel point que certains en perdent la raison. Mais d'autres peuvent profiter de cet état instable pour en dissoudre l'intégrité. Ils se délestent ainsi d'une partie de leur âme, et cette dernière, ainsi fragmentée, devient plus obscure encore, à peine humaine... Plus que puissant et habile, pour accomplir une telle chose, il faut donc être effroyablement cruel, éprouver un mépris absolu pour la vie, être indifférent à toute humanité.

Regulus hocha la tête, fasciné. La puissance avait donc un prix : celui de la cruauté, de la domination, de la malfaisance pure – et Regulus ne se reconnaissait dans aucun de ces attributs. C'était sans doute ce qui le distinguait des sorciers qui s'étaient aventurés dans les tréfonds de la magie noire : malgré son ambition et sa quête désespérée de reconnaissance, il possédait une profonde sensibilité, dont beaucoup s'étaient moqués, et qui l'avait indéniablement rendu vulnérable, mais qui l'avait également préservé des tentations les plus obscures et permis de voir le vrai visage de Lord Voldemort.

– Et cet objet choisi pour servir d'*Horcruxe*... Reste-t-il relié à son possesseur ?

– Oui, confirma Slughorn. Oh, bien sûr, ce lien est extrêmement ténu, et se fragilise avec le temps. Mais il est toujours possible de relier les deux fragments d'âme et de les réassembler...

– Comment ?

Regulus ne lui laissait aucun répit, bien décidé à extraire le savoir du professeur Slughorn jusqu'à la dernière goutte.

– Par un procédé hautement improbable, disons-le. Il faut que le mage noir éprouve du *remords* à propos des crimes qu'il a commis, qu'il prenne la mesure de toute leur horreur. Mais il faut, pour cela, retrouver un semblant d'humanité, chose pratiquement impossible quand on arrive à ce stade de noirceur et de cruauté...

Regulus hocha la tête. En effet, baser ses espérances sur l'hypothèse que Voldemort regrette ses crimes revenait à compter sur le professeur Slughorn pour l'affronter en duel ou à imaginer que Sirius puisse se réconcilier avec lui – autant de choses strictement impossibles.

– Narcissa... Ma cousine Narcissa arrive à le *sentir*, dit Regulus. Quand elle s'approchait de cet objet, lorsqu'il était caché chez elle, elle se sentait extrêmement mal...

Slughorn secoua la tête.

– Alors, il a vraiment réussi... Quelle misère, Regulus, quelle misère...

Son regard dériva vers les flammes qui dansaient dans l'âtre de la cheminée.

– Si tu touches un Horcruxe, tu sentiras toi-même quelque chose d'anormal, expliqua-t-il. Je n'ai jamais eu l'occasion d'en voir un, mais un fragment d'âme détaché de son enveloppe corporelle est la chose la plus obscure et la plus inhumaine qui soit...

– Mais, professeur... Narcissa ne l'a pas touché. Elle n'est même pas entrée dans la pièce où le médaillon se trouvait... Elle s'est seulement approchée de la porte. Et elle se sentait si mal qu'elle s'est évanouie.

– Ah, vraiment ? En effet, c'est étrange. Et... était-elle déjà indisposée par d'autres objets relatifs à la magie noire ?

Slughorn semblait avoir une idée précise de ce qui affectait Narcissa.

– Oui, absolument, répondit Regulus, étonné. Quand nous étions petits, au square Grimmaurd, elle détestait s'approcher des amulettes que mon père possédait. Elle disait qu'elle se sentait triste et en colère

quand elle se trouvait proche de nos étagères... Professeur, vous savez de quoi il s'agit ?

Slughorn hocha la tête.

– Regulus, il faut que tu imagines les forces obscures comme... Comme quelque chose de contagieux, d'envahissant, de tentaculaire. Si on les laisse en liberté, elles s'insèrent dans la moindre faille, le moindre interstice... C'est pour cela que ceux qui les convoquent doivent absolument les contenir dans des êtres vivants, des objets matériels, ou bien dans des pentacles, au risque de les voir se retourner contre eux. C'est pourquoi les quelques objets emprunts de magie noire que nous pouvons croiser au quotidien ne dégagent aucune aura particulière : les maléfices qu'ils contiennent y sont soigneusement enfermés, destinés à ne servir que contre une cible bien particulière. En revanche, certaines personnes restent sensibles aux résidus de ces auras, aux ondes les plus faibles, imperceptibles par le commun des sorciers.

– Mais... Pourquoi Narcissa, plus que ses sœurs, ou plus que moi, par exemple ?

– Eh bien... On ne connaît pas bien les mécanismes de cette sensibilité exacerbée. On sait simplement que la magie noire est à la fois particulièrement agressive envers ce qui peut la vaincre, et particulièrement friande de ce qu'elle peut envahir. On a pu observer que souvent, les personnes qui sont sensibles à la présence de forces obscures sont, d'une part, nées d'un amour extrêmement puissant – et capables d'un amour tout aussi puissant – et d'autre part, extrêmement perméables aux émotions de ceux qu'ils côtoient, très influençables par ce qui les entoure.

– C'est curieux, remarqua Regulus. Nées d'un amour extrêmement puissant, vous dites ? Mon oncle et ma tante ne s'aimaient pas vraiment. Et mes deux autres cousines n'ont jamais eu ce problème.

Slughorn haussa les épaules.

– Cela ne vient peut-être pas de ses parents, dans ce cas. Y a-t-il d'autres personnes qui ont pu lui témoigner cet amour-là ?

Regulus réfléchit un instant.

– C'est vrai que sa marraine l'aime quasiment autant que ses propres enfants... Et sa mère et ses sœurs l'aimaient toutes énormément.

Slughorn acquiesça, pensif.

– Eh bien, si j'avais su que Narcissa possédait un tel don... Elle qui n'avait pas la moindre facilité en Potions, je l'aurais peut-être mieux considérée...

– Professeur !

Regulus l'observa avec sévérité, et Slughorn se reprit, penaud.

– Quoiqu'il en soit, Narcissa ne doit révéler ce don à personne... À personne, Regulus, tu m'entends ? Il ne fait pas bon d'être un détecteur d'Horcruxe ambulant, pas les temps qui courent.

Regulus hocha la tête avec conviction. Face à lui, Slughorn s'était affaissé dans son fauteuil. Il semblait avoir vieilli de dix ans en quelques minutes.

– Un Horcruxe, répéta-t-il, hébété. Tom, un si gentil garçon... Voilà ce qu'il est devenu... Je n'en reviens pas... Et si c'est vrai, s'il a réussi... Alors, nous sommes déjà perdus...

– Peut-être pas, répliqua vivement Regulus. Il existe forcément un moyen ! Cet Horcruxe... Il peut être détruit, n'est-ce pas ?

– Il est probablement pourvu de Sortilèges de Protection extrêmement puissants, tempéra Slughorn. Mais en effet, il peut être détruit... Cependant... Même s'il redevenait mortel... Un tel sorcier, d'une telle puissance...

Il secoua la tête, abattu.

– Comment Herpo a-t-il été vaincu ? insista Regulus. Quelle arme a été utilisée contre un mal aussi absolu ?

Slughorn eut un demi-sourire, et, du bout de son index, il désigna une suite de runes, inscrites sur le parchemin par une autre main que celle d'Herpo l'Infâme. Regulus les observa avec attention : elles étaient bien différentes de toutes celles qui étaient tracées par Herpo. Lorsqu'il les contemplait, Regulus se sentait grandir, il sentait sa volonté se ranimer. Et il comprit ce que ces runes exprimaient : de l'espoir.

– C'est Astakis le Bon qui a noté ceci, après avoir vaincu Herpo par une mystérieuse manœuvre... *À cette noirceur d'une puissance indicible, Opposez une clarté d'une puissance comparable*, lut Slughorn. Seul un sentiment suffisamment pur a le pouvoir d'y faire barrage.

– Un sentiment suffisamment pur...

– L'amour, Regulus. Le sacrifice. Tout comme Tu-Sais-Qui s'est aventuré aux confins de la noirceur, il est possible d'explorer les formes extrêmes de courage, de générosité et de sagesse. Et même si ce chemin-là est, à bien des égards, beaucoup plus difficile à arpenter, même si la puissance qu'il permet d'atteindre prend des formes inattendues, il s'agit de la forme de magie la plus puissante et la plus précieuse qui soit, celle qui est au commencement de tout, qui a permis la naissance et le développement des premiers hommes... Et qui a permis à Astakis de vaincre Herpo.

– Mais... Comment ? Quelle formule a-t-il utilisé ?

Slughorn sourit, attendri.

– Cette magie-là ne s'apprend pas dans les grimoires, Regulus... Et, même si cela ne va pas te plaire... Il semblerait que les Moldus puissent la maîtriser.

– Vous plaisantez ?

– Ai-je l'air d'humeur à plaisanter ? En réalité, certains pensent qu'Astakis le Bon lui-même était un Moldu. Personne ne sait si c'est lui qui a détruit l'Horcruxe de son ennemi, mais c'est bien lui qui a porté le coup fatal à Herpo et l'a fait disparaître.

Regulus hocha la tête, perplexe, écrasé par l'immensité de la tâche à accomplir pour vaincre Lord Voldemort. Il était seul, sans aucune aide – car le professeur Slughorn, avachi dans son fauteuil, ne pouvait être considéré comme une aide acceptable. Avec un tel secret en sa possession, il ne pouvait avoir confiance en personne, pas même en sa propre famille : son père pourrait prendre peur, et agir de façon irréfléchie comme il avait l'habitude de le faire, mettant en péril toute entreprise destinée à vaincre Lord Voldemort... Il fallait être prudent, très prudent, car le moindre faux pas risquait de tout anéantir...

– Il faut prévenir Dumbledore, décida soudain Regulus dans un sursaut de lucidité. Il faut absolument que vous lui expliquiez tout ça.

Mais Slughorn secoua résolument la tête.

– Impossible... C'est impossible, Regulus... Enfin, que penserait-il de moi ? Il saurait que tout est ma faute ! Il me renverrait de Poudlard, sans aucun doute, et plus personne ne songerait à me côtoyer !

Regulus dut fournir un effort surhumain pour ne pas se mettre en colère.

– Vous êtes le seul à le pouvoir ! Je ne sais pas où il est, et...

– Et tu penses que j'aurai davantage de facilité à le joindre ? Dumbledore n'interagit qu'avec un nombre d'interlocuteurs extrêmement restreint ; il est recherché par des dizaines de tueurs sanguinaires, il ne prendra certainement pas la peine de me rendre visite ! Et même à la rentrée, à Poudlard, on dit qu'il ne sera peut-être pas présent... Non, vraiment, Regulus, je ne vais certainement pas pouvoir t'aider, il va falloir que tu le recherches par toi-même...

– Professeur, je suis un MANGEMORT ! Il n'aura jamais confiance en moi ! Tandis que vous... Il vous écouterait, j'en suis sûr !

Le professeur Slughorn tressaillit, et soudain, le ton de sa voix devint extrêmement froid.

– Exactement, tu es un Mangemort, dit-il. Peut-être même un dangereux criminel, que sais-je ? Et pourtant, je t'ai accueilli sous mon toit, j'ai bu une boisson que tu aurais pu empoisonner, je t'ai livré des informations qui pourraient me faire assassiner sur-le-champ. Tu es d'ailleurs peut-être en train de me tendre un piège, ou bien peut-être cherches-tu des informations pour créer toi-même un Horcruxe ? Après tout ce que j'ai appris ce soir, je dois dire que je ne sais plus qui croire...

Slughorn l'observait anxieusement. Visiblement, sa peur avait pris le dessus sur tout le reste.

– J'ai déjà commis assez d'imprudences comme cela, décréta-t-il en se levant. Je suis un vieil homme fatigué : ma contribution s'arrête là. Maintenant, va-t'en, s'il te plaît.

– Professeur ! Vous ne pouvez pas...

– Je t'ai demandé de partir, Regulus. Cette discussion est close.

Regulus en resta sans voix. Personne, sans doute, n'avait jamais été si proche de vaincre Lord Voldemort ; et pourtant, voilà que leur quête était mise à mal avant même d'être initiée, simplement parce que le professeur Slughorn refusait de lui faire pleinement confiance. C'était à en pleurer de rage.

Un peu sonné, il sentit Slughorn le pousser vers la cheminée, et lui mettre dans la main une poignée de poudre de Cheminette.

– Je vais récupérer ce médaillon, Professeur, déclara Regulus. Je vais le détruire.

Mais Slughorn ne l'écoutait plus. Regulus soupira, se plia en deux pour rentrer dans la cheminée, et disparut dans une grande explosion verte.

LES ORDRES DE REGULUS

En arrivant dans sa propre cheminée, Regulus se retrouva face à sa mère. Malgré l'heure tardive, elle était encore éveillée, et buvait une tasse d'infusion fumante, accoudée sur la table en bois.

– Maman ? Tu ne dors pas ? s'étonna Regulus en sortant de la cheminée.

Walburga haussa les épaules.

– J'ai du mal à trouver le sommeil, ces temps-ci. Et puis, je m'inquiétais de te savoir à l'extérieur... Ce n'est pas prudent. Où étais-tu ?

– Oh... Je suis allé rendre visite au professeur Slughorn. Je me suis servi d'un Portoloin... D'après le Ministère, c'est encore le moyen le plus sûr.

Walburga hocha la tête.

– Qu'as-tu décidé ?

Regulus mit plusieurs secondes à comprendre que sa mère parlait du poste de professeur de Potions qui lui avait été proposé. Ses préoccupations étaient désormais à des années-lumière de cette perspective.

Dans un premier temps, Regulus hésita à lui raconter la vérité. Sa mère était très pâle, et maigre comme un clou ; depuis que Sirius était parti, elle avait bien du mal à faire bonne figure. Elle ne supporterait sans doute pas que son second fils se lance dans la quête la plus dangereuse qu'on puisse imaginer... Et puis, il faudrait le cacher à son père, qui était capable des pires sottises quand il était effrayé...

– Tu sembles préoccupé, remarqua sa mère. Qu'y a-t-il ?

Regulus retrouva aussitôt ses esprits et lui adressa un sourire poli.

– Ce n'est rien, rassure-toi. Il s'est passé tellement de choses ces derniers jours... Enfin, quoiqu'il en soit, j'ai décidé d'accepter la

proposition de Slughorn. J'ai pensé... J'ai pensé que je pourrais me plaire à Poudlard. Et me rendre utile.

Walburga hocha à nouveau la tête, un peu plus tristement.

– Je crois aussi, Regulus. Je crois que tu fais le bon choix.

Regulus s'assit à côté d'elle, mais Walburga ne réagit pas. Impassible, elle but une gorgée de tisane.

– Tu feras un bon professeur, dit-elle dans un souffle. Sans aucun doute.

– Je ferai de mon mieux. Et toi... Que vas-tu faire ?

Walburga haussa les épaules.

– C'est bien la première fois qu'on me pose la question...

Elle posa sa tasse sur la table et se leva. Regulus la sentit hésiter, mais elle finit par lui toucher furtivement l'épaule ; puis elle se reprit, et s'en alla sans se retourner.

– Bonne nuit, Regulus. À demain.

– Bonne nuit, Maman. Dors bien.

À l'instant même où le bruit de ses pas s'évanouissait dans les escaliers, le cœur de Regulus se mit à battre la chamade.

Il fallait agir cette nuit.

Cette évidence venait de le frapper. Regulus ignorait si Voldemort comptait laisser indéfiniment le médaillon là où il se trouvait, mais s'il apprenait que Kreattur avait survécu, il s'empresserait de l'emporter ailleurs : chaque jour, chaque seconde qui passait augmentait donc le risque que Voldemort le change d'emplacement – ce qui impliquait probablement de perdre sa trace à tout jamais. C'était maintenant que Regulus avait le plus de chance de s'en emparer, et cette chance ne ferait que s'amoinrir avec le temps : c'était par là qu'il fallait commencer, et le plus vite possible.

Il aurait aimé que quelque chose – n'importe quoi – puisse retarder cette échéance. Qu'il lui faille attendre de disposer d'une arme, de prévenir quelqu'un d'autre... Mais hélas, personne ne pouvait lui venir en aide. Coupé du monde depuis plusieurs jours, il ignorait si Vera se trouvait toujours chez elle ou bien si elle avait déjà réussi à s'échapper. Se rendre sur la Colline d'Émeraude n'était pas envisageable : toutes les maisons étaient probablement étroitement surveillées. Le soir où il était allé chercher Vera pour soigner Kreattur, il avait agi sans réfléchir ; mais il ne pouvait pas se permettre de prendre ce risque une

seconde fois, surtout maintenant qu'il était le seul à connaître l'emplacement de l'Horcruxe. Car s'il était capturé ou tué, sa quête se terminerait avant même d'avoir commencé, et plus personne ne serait en mesure de dérober le médaillon...

La seule personne en qui Regulus pouvait avoir réellement confiance était le professeur Dumbledore, mais il était impossible de le contacter avant la rentrée, dans plus d'un mois et demi. De plus, le directeur ne ferait jamais confiance à un Mangemort, Regulus en était persuadé. À moins de récupérer un Horcruxe, afin de le lui livrer... Alors, peut-être consentirait-il à l'écouter.

Et pour cela, Regulus n'avait besoin que d'une chose : l'aide de Kreattur. Et l'elfe était déjà à sa disposition, à quelques mètres de lui. Regulus pouvait même entendre l'elfe ronfler dans le réduit crasseux qui lui servait de chambre. Rien ne l'empêchait d'agir. Retarder son départ n'avait aucun sens.

À cette pensée, Regulus était proprement terrifié. L'idée même de se rendre dans le lieu hostile que Kreattur lui avait décrit, et où son elfe avait failli perdre la vie, faisait flageoler ses jambes et bourdonner le silence. Autour de lui, l'air semblait se raréfier de seconde en seconde.

Et pourtant, dans sa cuisine semblable à une caverne et remplie d'ustensiles poussiéreux, Regulus se leva avec détermination. La peur faisait partie de lui depuis qu'il était né : avec le temps, il avait appris à la domestiquer. Au fond de lui, il savait que c'était la bonne chose à faire. Il lui semblait que sa vie, depuis son commencement, avait été tendue tout entière vers ce choix précis ; cette action lui apparaissait comme celle qui lui permettrait de trouver sa place dans le monde, la place qu'il avait tant cherchée.

Il contourna la table, gravit les escaliers de pierre jusqu'au rez-de-chaussée, puis emprunta les escaliers en bois verni qui montaient dans les étages de sa maison. Un instant, il considéra d'un œil amusé et nostalgique la petite statuette effrayante qui le suivait des yeux dans la cage d'escalier. Étant petit, il était incapable de passer devant tout seul, s'attirant ainsi les moqueries de Sirius...

Dans le salon, il s'empara du médaillon qui était censé répliquer la relique de Salazar Serpentard, et monta dans sa chambre. Là, il s'assit à

son bureau, couvert d'articles qui parlaient de Lord Voldemort et de livres de magie noire.

– À nous deux, dit-il entre ses dents.

Il trouva ces mots un peu ridicules, mais aussi un peu héroïques. Il prit sa plume, un morceau de parchemin vierge, et écrivit d'une traite :

*Au Seigneur des Ténèbres,
Je sais que je ne serai plus de ce monde
bien avant que vous ne lisiez ceci
mais je veux que vous sachiez que c'est moi
qui ai découvert votre secret.
J'ai volé le véritable Horcruxe
et j'ai l'intention de le détruire dès que je le pourrai.
J'affronte la mort dans l'espoir
que lorsque vous rencontrerez un adversaire de votre taille,
vous serez redevenu mortel.*

Regulus s'arrêta un instant. Il n'avait aucune idée de ses chances de survie, mais s'il venait à mourir, il préférerait laisser derrière lui l'image de quelqu'un qui marchait résolument vers le danger. Satisfait, il signa des initiales de son nom complet, Regulus Arcturus Black :

R.A.B.

Il contempla le parchemin, en pensant orgueilleusement à la fureur qui animerait Voldemort s'il venait un jour à l'avoir entre les mains. Il le plia soigneusement, ouvrit le médaillon et y plaça son message.

Puis il reprit sa plume, écrivit à Dumbledore et plaça le parchemin dans une enveloppe. Il ensorcela soigneusement le tout, afin que seul Dumbledore puisse l'ouvrir, et y inscrivit le nom du directeur de Poudlard, espérant que quelqu'un sache le lui faire parvenir en toute sécurité, si jamais il ne revenait pas de son expédition. Ensuite, il prit un deuxième parchemin et écrivit quelques mots à ceux qu'il aimait, et laissa les articles que le professeur Slughorn lui avait donnés sur le bureau, espérant que Narcissa les trouve. Enfin, sans trop savoir pourquoi, peut-être pour résumer ce qu'il s'apprêtait à faire, il lissa un

dernier morceau de parchemin sur son bureau et y traduisit le conseil qu'Astakis le Bon avait écrit en runes sur le livre de Slughorn, un conseil qui semblait avoir traversé les siècles dans le seul but de parvenir jusqu'à lui :

*À cette noirceur d'une puissance indicible,
Opposer une clarté d'une puissance comparable*

Il relut cette phrase plusieurs fois, avec une appréhension et une excitation croissantes.

– Il est temps, murmura-t-il pour lui-même.

Il laissa l'enveloppe et les deux parchemins sur son bureau, mit le médaillon dans sa poche et, tout en prenant garde à ne faire aucun bruit, il descendit dans la cuisine. Là, il ouvrit doucement la porte du réduit crasseux où dormait Kreattur.

L'elfe ronflait doucement, poussant de temps à autre de petits grognements. Le cœur battant à tout rompre, Regulus se baissa et posa sa main sur l'épaule de Kreattur. Sous ses doigts, l'elfe était décharné, sale, frigorifié dans son réduit crasseux ; et Regulus se sentit envahi par la honte.

– Mmh... M... Maître ? Qu'est-ce que...

– Chhht, dit Regulus en posant un doigt sur ses lèvres.

Son trouble était manifestement visible, car Kreattur se redressa, inquiet.

– Maître, qu'y a-t-il ? Kreattur a-t-il fait quelque chose de mal ?

– Nous allons partir quelque part, dit Regulus avec gravité. Et cela ne va pas te plaire.

Kreattur déglutit bruyamment. Ses mains et ses bras étaient toujours couverts d'ecchymoses, car en raison de sa faiblesse, il ne cessait de laisser tomber des tasses, des plats, des outils, et malgré l'ordre que lui avaient donné ses maîtres de se reposer, et de cesser de se punir, Kreattur était bien incapable de s'en empêcher – il était même allé jusqu'à se frapper pendant son sommeil.

– À partir de maintenant, tu vas devoir m'écouter attentivement, poursuivit Regulus.

Kreattur acquiesça, penaud. Au fur et à mesure que son projet devenait réel, Regulus sentait la peur monter en lui, prête à le submerger.

– Nous allons retourner dans la grotte, souffla Regulus.

– Non ! gémit Kreattur.

Aussitôt, il écarquilla les yeux, et ajouta, encore plus horrifié :

– Kreattur a contesté les ordres de son maître !

Il s'empara d'une fourchette, et tenta de la planter dans sa main, mais Regulus l'en empêcha.

– Ne te punis pas !

Kreattur s'interrompit immédiatement.

– Je t'interdis de te punir, Kreattur, dit Regulus avec sévérité. Et maintenant... Amène-moi dans la grotte. Je dois la voir.

– Mais, Maître... Pourquoi...

– Je t'expliquerai plus tard. Allons-y, Kreattur. Maintenant.

Tout en gémissant, Kreattur approcha sa main tremblante et décharnée du bras de son maître. Au moment précis où l'elfe le touchait, Regulus fut aspiré vers le lointain, et sentit sur son visage une violente rafale de vent, ainsi que des gouttes de pluie glacée. Ses genoux heurtèrent quelque chose de dur, il glissa sur une surface humide, et s'étala de tout son long sur la roche inclinée. Il roula sur lui-même, se cogna la tête, puis quitta la roche pour tomber dans le vide...

La chute fut trop brève pour crier. Il tomba dans une eau gelée et remonta aussitôt à la surface, affolé.

– Kreattur ! cria Regulus. KREATTUR !

Mais il ne voyait rien, rien qu'une pluie torrentielle qui faisait crépiter la mer, rien que l'eau noire et glaciale qui montait et descendait autour de lui, au pied d'une imposante falaise à la paroi verticale et impitoyable. Sa cape gorgée d'eau ondulait autour de lui et l'attirait vers le fond, et la mer aspirait sa chaleur comme une gigantesque sangsue.

– KREATTUR ! appela à nouveau Regulus.

Alors qu'il essayait de s'agripper à la paroi lisse et nue de la falaise, il se sentit aspiré par une force colossale. Derrière lui, une énorme vague noire et menaçante s'apprêtait à rouler sur lui, à lui briser les os contre le roc de la falaise...

Au moment où il se croyait perdu, il sentit la main de Kreattur lui saisir à nouveau la jambe. Ils transplanèrent de nouveau, et Regulus se retrouva quelques mètres plus haut, accroupi sur un rocher en saillie qui surplombait la mer déchaînée ; aussitôt, il s'agrippa fermement à la falaise et attira Kreattur près de lui.

– Kreattur n'a pas pu transplaner jusqu'à la caverne ! couina l'elfe, cramponné au bras de Regulus. *Quelque chose* a dévié la trajectoire de Kreattur...

– Oui, je m'en doutais, bredouilla Regulus.

C'était bien ce qu'il craignait. La tâche aurait été trop aisée s'il leur avait suffi de transplaner à l'endroit précis où se trouvait le médaillon. Voldemort avait probablement mis en place des maléfices complexes pour en barrer l'accès à quiconque ; mais dans son mépris pour les elfes, il avait oublié que leurs pouvoirs magiques étaient bien différents de ceux que possédaient les sorciers, et qu'ils avaient la capacité de transplaner n'importe où, sans qu'aucun sortilège, si puissant soit-il, ne puisse les en empêcher. C'était grâce à cette faculté que Kreattur avait pu transplaner seul pour s'échapper de la caverne la première fois, pour revenir au square Grimmaurd...

Cependant, les maléfices mis en place par Voldemort autour de son Horcruxe empêchaient Kreattur de transporter qui que ce soit avec lui. C'était donc la présence de Regulus qui avait été repoussée par les maléfices et qui avait dévié la trajectoire de Kreattur ; ce qui signifiait qu'ils seraient incapables de transplaner ensemble pour sortir de la caverne, et qu'après avoir récupéré l'Horcruxe, il leur faudrait effectuer le chemin en sens inverse... Ou bien laisser Kreattur repartir seul.

Regulus se recroquevilla contre la falaise, ruisselant, frigorifié. En tombant sur la roche, il s'était éraflé tout le côté gauche, et ressentait une douleur cuisante monter le long de sa jambe, de ses côtes et de son coude. Autour de lui, le vent soufflait d'énormes bourrasques, charriait des rideaux de pluie et poussait l'écume qui bouillonnait, tourbillonnait en grondant contre la falaise. Partout, à perte de vue, il ne voyait qu'une mer hachée, furieuse, qui montait à l'assaut de roches luisantes et hostiles où aucune forme de vie ne semblait pouvoir subsister.

À ce moment-là, Regulus fut tenté de faire demi-tour ; et il voyait bien que Kreattur, qui tremblait contre lui en claquant des dents, était

du même avis. Après tout, il pouvait très bien retourner au 12, square Grimmaurd, et demander à Kreattur de ne raconter à personne cette petite escapade nocturne... Il pouvait rentrer chez lui, retirer ses vêtements gorgés d'eau glaciale, prendre une douche brûlante et se glisser dans ses draps pour dormir à poings fermés...

– Maître...

– Un instant, Kreattur.

En entendant une nouvelle vague rugir en-dessous de lui, en sentant la roche vibrer sous ses pieds, Regulus se souvint de l'excursion qu'ils avaient faite, avec Sirius et ses cousines, quand sa tante Druella les avait emmenés dans une charmante petite chaumière qui surplombait la mer. Il repensa au rire de Bellatrix quand elle se jetait dans les vagues, et à la manière dont elle l'avait pris dans ses bras pour le rassurer, lui qui était terrifié par ces ondes puissantes qui s'abattaient sur le sable...

C'était un mois à peine avant qu'elle ne rencontre Lord Voldemort. À cette pensée, Regulus parvint à maîtriser la peur panique qui le poussait à renoncer.

– Montre-moi où est l'entrée, ordonna-t-il, soudain indifférent au froid glacial qui le pénétrait jusqu'à la moelle.

Sans oser protester, Kreattur désigna le bas de la falaise, où les vagues s'acharnaient avec une violence inlassable. En plissant les yeux, Regulus distingua à travers les rideaux de pluie une anfractuosité dans la paroi, où les vagues convergeaient pour déferler avec encore plus de puissance.

– C'est là, gémit Kreattur, la voix suppliante. C'est là que le Seigneur des Ténèbres a emmené Kreattur... Il y a un tunnel dans la roche, qui mène dans une caverne...

– Très bien.

Il sentait Kreattur l'épier, guettant le moindre signe de renoncement, mais Regulus était bien décidé à ne pas lui donner le moindre espoir à ce sujet.

– Tu crois que tu pourrais transplaner une dernière fois ?

Kreattur eut un haut-le-corps en regardant la falaise.

– Je suis désolé, Kreattur...

Kreattur bondit comme s'il avait reçu une décharge électrique, et écarquilla ses yeux pâles et globuleux.

– Le maître s'est excusé auprès de Kreattur ! s'indigna l'elfe. Kreattur ne le permettrait pas...

Regulus le retint de justesse au moment où il s'apprêtait à se frapper la tête contre la falaise. Il l'attrapa fermement et le plaça sur son dos.

– Maintenant, ne bouge plus, dit Regulus avec autorité en tenant les bras de Kreattur autour de son cou. À mon signal, tu nous feras transplaner juste devant l'entrée de la grotte... Prêt ? Tiens-toi bien... Trois... Deux... Un...

Regulus attendit qu'une vague se retire...

– Maintenant !

Avec un *crac* ! sonore, ils se replongèrent dans l'eau glacée, à la surface de la mer, juste devant le tunnel, au creux de la vague qui s'apprêtait à s'écraser sur la falaise.

– Tiens-toi ! cria Regulus en nageant frénétiquement vers l'entrée de la grotte.

Les bras frêles de Kreattur se resserrèrent autour de son cou. La vague les propulsa à travers le tunnel, dans l'obscurité la plus totale. Les épaules de Regulus frôlèrent des parois visqueuses, son nez se remplit d'une puissante odeur d'algues, et il regagna la surface au moment où il sentait sous ses pieds des petites marches de pierre. Il dut s'agripper à tâtons pour ne pas être emporté par la vague qui se retirait. Effrayé par l'obscurité épaisse et impénétrable qui l'entourait, et de ce qui pouvait en surgir à tout moment, Regulus s'empressa de lever sa baguette devant lui.

– *Lumos*, haleta-t-il, dégoulinant d'eau salée.

Ils se trouvaient dans une vaste caverne, dont les parois humides brillaient à la lueur de la baguette. Kreattur lâcha son cou et sauta dans l'eau avec un *plouf* sonore, tout en prenant soin de se tenir tout près de son maître.

Regulus frissonna. Il n'y avait plus le moindre souffle de vent, ni le moindre bruit. Et pourtant, il était certain d'une chose : ce calme-là était bien plus menaçant que la formidable tempête qui se déchaînait au dehors.

– Où doit-on aller, Kreattur ?

– C'était... là, bredouilla l'elfe.

Regulus avança sa baguette vers l'endroit que lui désignait Kreattur, mais il ne vit qu'une surface rocheuse compacte, sans aucune issue.

– C'était ouvert... Je vous promets, M. Regulus, qu'il y avait un passage...

Regulus essaya d'appuyer sur la pierre, mais au moment où il la touchait de sa main écorchée, une arcade se dessina en une ligne blanche éclatante, comme si une puissante lumière brillait derrière la fissure. Puis la pierre se volatilisa, ménageant une ouverture qui donnait sur une obscurité totale.

– Oh... D'accord... Très bien, murmura Regulus.

Il passa sous l'arcade rocheuse qui venait de se former, sans prêter attention aux couinements étouffés de Kreattur dans son dos.

– Le maître ne doit pas marcher dans l'eau, l'avertit Kreattur de sa voix plaintive. Il y a des choses dans l'eau... des choses terribles...

Ils se trouvaient au bord d'un grand lac noir, si étendu que Regulus ne parvenait pas à en distinguer les extrémités. Le plafond de la caverne était également hors de vue. L'obscurité était totale en dehors d'une lueur verdâtre, nébuleuse, parfaitement fixe, qui brillait au milieu du lac et se reflétait dans une eau tout aussi immobile.

– Le médaillon est là-bas, n'est-ce pas ? dit Regulus en désignant la lueur verdâtre.

Kreattur réprima un sanglot, et se détourna pour acquiescer.

– Dis-moi comment y aller, s'il te plaît.

Regulus suivit Kreattur qui marchait presque à reculons sur l'étroite bordure rocheuse qui longeait le lac, et devait regarder son maître à intervalles réguliers pour poursuivre sa route.

– Kreattur croit se souvenir... Il y avait un bateau...

Regulus douta pendant quelques instants de la mémoire de Kreattur, car sur la rive qu'ils longeaient, il n'y avait rien qui puisse ressembler, d'une quelconque manière, à un bateau. Au contraire, il n'y avait que la paroi brute de la caverne, et de l'autre, une étendue infinie d'eau noire et lisse comme du verre.

– C'était là, souffla Kreattur.

Il claqua des doigts, et avec un *crac* sonore, une grosse chaîne d'un vert cuivré apparut aux pieds de l'elfe. Sans prononcer un mot, il s'en empara, et s'arc-bouta dessus pour tirer quelque chose hors de l'eau.

– Le Seigneur des Ténèbres a obligé Kreattur à tirer le bateau, couina Kreattur.

Regulus pensa furtivement, non sans une nouvelle bouffée de haine, au plaisir qu'avait dû éprouver Voldemort en regardant l'elfe s'épuiser à tracter le navire qui allait le mener vers sa mort prochaine, alors que lui-même était capable de le faire sans aucun effort.

– Laisse-moi le faire, Kreattur.

Regulus s'empara de la chaîne et l'effleura du bout de sa baguette. Aussitôt, la chaîne se mit à glisser entre ses doigts et s'enroula docilement à ses pieds. Au bout de quelques secondes, la proue fantomatique d'un bateau de la même couleur vert cuivré creva la surface, s'avança vers eux, et heurta le rivage avec un bruit anormalement doux.

– Ensuite... nous sommes montés dans le bateau...

Kreattur n'aurait pas pu manifester davantage sa volonté de s'enfuir. Il s'était tassé contre la paroi de la caverne, visiblement désireux de mettre le plus de distance possible entre lui et l'embarcation.

– Allons-y, murmura Regulus. N'aie pas peur, Kreattur... Je suis là.

Il prit l'elfe dans ses bras et monta avec précaution à bord du bateau, qui se mit aussitôt à avancer. Regulus se cramponna aux bords, et Kreattur se recroquevilla en gémissant contre lui. On n'entendait que le bruissement de la proue qui fendait l'eau, le bruit léger des gouttes qui tombaient des cheveux de Regulus, et de temps à autre les hoquets effrayés de Kreattur. Le bateau glissait tout seul à la surface du lac, comme si une corde invisible le tractait vers la lumière. Lorsque les parois de la caverne s'évanouirent dans l'obscurité, Regulus eut l'impression que Kreattur et lui rapetissaient progressivement.

Pour se donner du courage, il pensa au jour de sa rentrée à Poudlard, et de l'effroi qu'il avait ressenti à l'idée de traverser le lac pourtant inoffensif qui menait au château. Il se souvint du soulagement et de la fierté qu'il avait ressenti, lorsqu'il était arrivé indemne de l'autre côté... Finalement, cette traversée-là était tout à fait semblable, c'était un lac comme un autre...

– Dans l'eau, sanglota Kreattur. Dans l'eau... Des mains... Des mains mortes...

Regulus baissa les yeux. Le reflet bleuté du faisceau de sa baguette magique étincelait sur l'eau noire. Le bateau creusait des rides régulières sur la surface du lac, et en-dessous, rien ne venait troubler l'impénétrable obscurité des profondeurs...

Rien, sauf un visage terrifiant, d'un blanc de marbre, flottant à quelques centimètres sous la surface.

– Des Inperi, s'étrangla Regulus.

Il sentit qu'il avait pris le même teint que l'homme mort au-dessus duquel passait leur embarcation. Ses yeux ouverts avaient un regard flou, comme enveloppés de toiles d'araignées, et sa bouche était grande ouverte : il semblait être là depuis l'éternité, figé dans un dernier cri. Et, horrifié, Regulus comprit soudain à quoi servaient tous les Inperi que Bellatrix se vantait d'avoir façonnés.

– Ce sont eux qui ont voulu noyer Kreattur, geignit l'elfe. Les mains sont sorties de l'eau...

Regulus posa sa main sur la tête chauve de Kreattur. La peau de l'elfe était sèche, ridée, et il tremblotait de peur.

– Reste près de moi, Kreattur, dit Regulus en regardant anxieusement autour de lui.

Il ignorait s'il disait cela pour protéger l'elfe ou pour se rassurer lui-même – sans doute un peu des deux. Il scruta avec attention la surface de l'eau, qui, à son immense soulagement, était toujours lisse comme un miroir.

– N'aie pas peur, dit doucement Regulus en le serrant contre lui.

– Kreattur... n'a pas peur, prétendit l'elfe en pleurnichant. Kreattur est honoré... d'être aux côtés de son maître Regulus.

Et Regulus se surprit à sourire furtivement, au milieu de ce grand lac noir rempli de cadavres.

– Moi aussi, je suis content d'être avec toi, Kreattur. Tu sais, quand j'y réfléchis bien... Je n'aurais voulu personne d'autre que toi, pour un jour comme celui-ci.

Ce compliment n'eut pas beaucoup d'effet sur Kreattur. Dans les bras de Regulus, l'elfe faisait de son mieux pour ne pas trembler. Il était transi de froid, certes, mais surtout, il était absolument terrorisé. Cette traversée en bateau réveillait en lui le souvenir atroce de la pire douleur qu'il ait jamais ressentie – celle qui avait suivi l'ingestion de la potion de Lord Voldemort. Ses entrailles se tordaient avec violence, comme si elles le suppliaient de s'enfuir, et lui faisaient déjà presque aussi mal que lorsqu'il avait bu cette potion infâme qui l'avait consumé de l'intérieur pendant plusieurs jours. En revenant sur ses pas, Kreattur croyait entendre à nouveau le rire cruel que Voldemort avait poussé

quand il l'avait supplié d'arrêter, de le laisser repartir pour retrouver ses maîtres...

Regulus voulait sûrement récupérer le médaillon, Kreattur ne voyait que cela. Même si cela devait contrarier Voldemort, c'était une relique de Salazar Serpentard, un objet d'une grande valeur pour la famille Black... Pour cela, Kreattur devrait donc boire la potion à nouveau ; et il ne le supporterait pas, il en était persuadé. Il était déjà si faible... La moindre gorgée le terrasserait. Mais au moins – et cette seule pensée suffisait à le convaincre de continuer – il mourrait dans les bras de son maître adoré, en l'ayant servi loyalement, jusqu'à la fin...

Parcouru de petits spasmes, persuadé de marcher vers sa propre mort, Kreattur dut à nouveau se faire porter par Regulus pour sortir du bateau. Ils se trouvaient sur la petite île de roche lisse qui émergeait au centre du lac, et que Kreattur ne connaissait que trop bien. La lueur verte provenait d'un bassin de pierre posé sur un piédestal. Regulus s'en approcha, et Kreattur enfouit son visage dans ses mains.

Dans quelques instants, Regulus lui ordonnerait de boire la potion, cela ne faisait plus aucun doute... Et Kreattur devrait s'approcher du bassin, rempli de cet horrible liquide vert émeraude, qui produisait cette lueur phosphorescente... Et ce serait la dernière chose qu'il verrait distinctement, car il mourrait sans doute dans les minutes qui suivraient...

– Approche-toi, Kreattur.

Kreattur songea que son heure était venue. Il était terrifié, mais après tout, il avait toujours souhaité mourir au service de ses maîtres. Et aux côtés de M. Regulus, finalement, cela n'était peut-être pas si mal... Sans doute ramènerait-il son corps au 12, square Grimmaurd ; et il louerait son courage à tous ses descendants... Ah, que son maître était noble, et qu'il était beau, même avec cette eau salée qui gouttait de ses cheveux, même dans cette lumière verdâtre qui éclairait son visage mince...

Étrangement, Regulus aussi semblait être transi de peur. Son poing tremblait autour de la réplique du médaillon, et il regardait Kreattur avec gravité, tout en lui désignant une coupe en argent qui venait d'apparaître. Peut-être ressentait-il un peu de culpabilité, à le sacrifier de la sorte pour obtenir un simple bijou – en tout cas, c'était ce que Kreattur espérait, au fond de lui...

– Kreattur...

– Oui, maître Regulus, pardonnez... Kreattur sait qu'il doit à nouveau boire la potion, dit-il d'une toute petite voix. Kreattur va le faire... pour son maître, pour M. Regulus...

L'elfe tendit le bras pour attraper la coupe d'argent, mais Regulus arrêta son geste en lui retenant fermement le poignet.

– Kreattur, écoute-moi.

Regulus parlait avec fermeté. Kreattur songea, tout en se reprochant durement d'être trop exigeant, qu'il aurait espéré un peu plus de gratitude de la part de son maître...

– Si mes parents te demandent ce qu'il s'est passé ici, je t'interdis de leur raconter, d'accord ? Cela leur ferait courir un grand danger.

Kreattur réprima un sanglot. Ses maîtres adorés, sa chère maîtresse qu'il ne reverrait plus... Il n'avait même pas pu lui dire adieu, lui témoigner une dernière fois sa loyauté absolue...

– Tu leur diras seulement que... que j'essayais de les sauver.

– Oui, maître, gémit Kreattur, le cœur au bord des lèvres.

– Maintenant, je vais boire cette potion. Si je m'arrête de boire, il faudra que tu m'aides. Et si je refuse, il faudra que tu me forces. Entendu ?

– Oui, M...

Kreattur avec acquiescé par simple réflexe, avant même d'avoir compris ce que ces paroles signifiaient. Mais lorsque les mots imprégnèrent son esprit, il se figea, saisi par l'incompréhension la plus totale.

– Mais... Kreattur a sans doute mal entendu... Kreattur a cru que M. Regulus...

L'idée lui semblait tellement folle que Kreattur n'arrivait même pas à la formuler. Au-dessus de lui, son visage pâle luisant dans la lueur verdâtre de la potion, Regulus lui adressait un sourire désolé.

– Non, Kreattur, tu as parfaitement entendu. Si je faiblis, tu me forceras à boire, même si je te supplie d'arrêter. Mes ordres n'auront aucune valeur tant que je n'aurai pas terminé cette potion.

– Mais... M. Regulus...

– Quand j'aurai fini, tu prendras le médaillon que Voldemort a mis au fond de ce bassin, et tu le remplaceras par le faux que voici, dit

Regulus en lui donnant la réplique du médaillon. Et tu sortiras de la grotte, coûte que coûte... Avec ou sans moi.

Pris de panique, Kreattur plaqua ses deux mains sur ses oreilles pour ne pas entendre ces ordres auxquels il ne voulait pas obéir, mais en vain. Regulus reformula à nouveau ses instructions, afin de ne laisser aucune chance à la moindre ambiguïté.

– Je te le répète une dernière fois : tu ne prendras pas une goutte de ce breuvage, articula distinctement Regulus, qui savait pertinemment que Kreattur l'entendait. Tu vas m'obliger à le boire jusqu'au bout, sans écouter les contre-ordres que je pourrai te donner. Et ensuite, ton seul but sera d'emporter ce médaillon loin d'ici pour le détruire... Peu importe que je te suive ou pas.

– Maître... NON !

L'écho du cri de Kreattur résonna dans la grotte, comme si tous ses ancêtres se révoltaient avec lui.

– Non, surtout pas ! couina Kreattur. M. Regulus ne doit pas faire ça ! M. Regulus doit laisser Kreattur le faire !

– Tu es trop faible, dit Regulus en l'écartant fermement de la coupe. Cela te tuerait. Tu as déjà failli mourir par ma faute, et je refuse que cela se produise une deuxième fois.

– Maître...

– Ne t'en fais pas, Kreattur. Tout ira bien, je vais y arriver. Nous allons nous emparer de ce médaillon et le détruire. Ensemble.

Kreattur n'accordait aucune importance à ce satané médaillon ; mais il ne pouvait rien contre les ordres de Regulus. Il était forcé d'y obéir. Et pour la première fois, il maudit les ordres qu'on lui donnait, ceux qu'il avait toujours suivi avec tant d'application : lui qui avait toujours été si fier de sa propre servitude, il se surprit à la haïr de tout son être.

Impuissant, les yeux écarquillés d'horreur, il vit Regulus prendre la coupe en argent et la plonger dans la potion pour la remplir. Son jeune maître releva la coupe, en examina le contenu avec appréhension, puis l'approcha de ses lèvres et la vida d'un trait.

Lorsqu'il eut terminé, sa main se serra autour de la coupe ; puis il hocha la tête, replongea la coupe dans le bassin et la porta à nouveau à ses lèvres avec détermination. Cette fois-ci, ses traits se contractèrent malgré lui lorsqu'il déglutit. Kreattur espérait le voir renoncer, mais

Regulus se cramponna fermement au bord du bassin et abaissa sa coupe une troisième fois. Il la releva en tremblant légèrement et but encore, courageusement, les yeux étroitement fermés, en poussant un gémissement étouffé.

Et c'est à ce moment précis que la potion commença à faire effet.

Lorsque Regulus rouvrit les yeux, il examina avec étonnement la coupe qu'il tenait dans sa main ; puis il tâta ses vêtements trempés, comme s'il se demandait ce qui avait bien pu les asperger. Il releva la tête et regarda autour de lui, visiblement perplexe. Il semblait avoir oublié où il était, et ce qu'il faisait là.

– M... M. Regulus ? appela prudemment Kreatureur.

Regulus se redressa, tendit l'oreille, mais il n'accorda aucune attention à Kreatureur. Il regardait maintenant loin devant lui, au-dessus de l'eau noire, comme si quelque chose se rapprochait d'eux.

– Qui est là ? demanda-t-il avec appréhension.

Sa voix était étrangement rauque. Kreatureur suivit son regard, mais il ne vit rien que l'obscurité impénétrable de la caverne.

– M. Regulus, qu'y a-t-il ? Que voyez-vous ?

Regulus ne répondit pas. Il sembla soudain bouleversé par ce qu'il voyait. Sa respiration s'accéléra ; son menton trembla, ses yeux brillèrent. Un mélange de stupeur, de tristesse et de désarroi surgit brutalement sur son visage. Il semblait avoir reconnu quelqu'un – quelqu'un que lui seul pouvait voir.

S'adressant au vide qui lui faisait face, il murmura :

– Sirius ?

À côté de lui, Kreatureur sentit son sang se glacer.

– Sirius, répéta Regulus. C'est... C'est toi ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Pendant quelques secondes, il fronça les sourcils, comme s'il écoutait quelqu'un avec attention.

– C'est vrai ? demanda-t-il au silence. Tu es venu me chercher ?

Il tendit la main devant lui, un peu hésitant ; mais aussitôt, il poussa un cri de douleur et de surprise, comme si quelqu'un l'avait giflé. Il porta une main à sa joue, et tomba à genoux sur le sol de pierre, cramponné au piédestal qui soutenait le bassin.

– M. Regulus ! cria Kreatureur, affolé.

– Reculez ! hurla Regulus à l'intention d'une assemblée imaginaire. Que personne ne m'aide ! Je dois l'affronter seul !

Déjà, Regulus n'était plus dans la grotte. Le sol qu'il touchait sous ses doigts n'était plus en pierre, mais avait la consistance du parquet du 12, square Grimmaurd. Face à lui se tenait son frère Sirius, le toisant de toute sa hauteur avec un rictus maléfique, plus beau et plus nonchalant que jamais, malgré ses yeux anormalement sombres...

– *Décidément, quelle poule mouillée*, dit Sirius d'une voix sifflante. Et il lui asséna un coup de pied au visage.

Regulus ressentit aussitôt une douleur terrible, qui se répandit dans sa mâchoire, puis dans tout son corps, se transformant progressivement en un chagrin immense, une honte insupportable, mêlés à une colère dévorante qui lui faisaient mal, si mal...

– *Un vrai trouillard*, ajouta Sirius en le frappant au creux de l'estomac.

– Va-t'en, hoqueta Regulus. Va-t'en...

– *T'es rien qu'un cafard, on aurait dû te laisser à la maison...*

Sirius désignait le dessin ridicule que Regulus avait fait, et qui avait dévoilé leur escapade dans la Chaumière aux Coquillages. Il déchirait le dessin en mille morceaux, et les morceaux de parchemin pleuvaient sur Regulus, brûlants comme des braises. Au loin, Regulus entendait Narcissa pleurer, parce qu'elle ne pourrait pas aller au Chemin de Traverse, à cause de lui...

– Maître Regulus ne doit pas écouter les voix ! Ce sont des visions ! Maître Regulus doit tenir bon, Kreattur est là...

La voix de Kreattur était lointaine, assourdie, mais Regulus s'y accrocha comme à une bouée de sauvetage. Lui, au moins, ne l'avait jamais trahi, il ne l'avait jamais jugé... Regulus ne le voyait pas, mais il sentait la main frêle de l'elfe prendre la sienne... Un récipient en argent touchait ses lèvres...

– Buvez, M. Regulus, disait Kreattur d'une voix suppliante.

Pourquoi Kreattur pleurait, Regulus ne le savait pas. Et pourquoi il devait boire, il l'avait également oublié. Mais il obtempéra, et aussitôt, le liquide que Kreattur lui donnait lui brûla les lèvres, la bouche, l'estomac, avec une violence indescriptible.

– C'est bien, maître, c'est bien, continuez... Kreattur va remplir la coupe à nouveau...

La voix de Kreattur était attentionnée, rassurante, compatissante ; mais, pendant que l'elfe remplissait cette mystérieuse coupe dont Regulus ignorait l'utilité, quelqu'un d'autre se présenta devant lui.

– *En effet, un vrai froussard*, ricana James Potter au-dessus de lui.

Ils étaient deux, désormais, James et Sirius, avec le même regard sombre et méchant... Sous les doigts de Regulus, le sol de pierre était celui d'un corridor du château de Poudlard... Une fille d'une beauté irréelle se suspendait au bras de Sirius en gloussant et regardait Regulus avec dédain... James jouait avec un Vif d'Or et le rattrapait sans même le regarder...

– *Encore un taré de Serpentard, sans aucun doute*, dit James d'une voix sifflante.

– *Parfois, je me demande si nous sommes bien frères*, renchérit Sirius de la même voix malveillante. *Tu me fais tellement pitié...*

– *Allez, Degulus, attrape-ça si tu peux !*

Autour de lui s'élevaient des rires moqueurs, et des livres tachés d'encre pleuvaient sur lui... Les rires lui brûlaient les oreilles, les livres l'ébouillantaient en le touchant, comme s'ils le marquaient au fer rouge... Et ce brasier au fond de lui, Regulus ne savait plus si c'était de la tristesse, de la colère ou de la honte, mais c'était si intense qu'il sentit à peine la main de Kreattur prendre la sienne...

– Arrêtez ! sanglota Regulus. Arrêtez, non, par pitié...

– M. Regulus... Oh, pardonnez Kreattur... Mais il faut boire encore... C'est pour votre bien, M. Regulus... C'est pour faire partir ces horribles visions...

Croyant la petite voix de Kreattur sur parole, Regulus but d'un trait le liquide qu'on versait dans sa bouche, avant de comprendre que c'était cette boisson qui enflammait ses entrailles. Il toussa pour la recracher, et sa trachée s'enflamma à son tour.

– Arggh ! Assez ! Assez...

– Encore un peu, M. Regulus... Nous devons prendre le médaillon, rappelez-vous, c'est très important...

Regulus ne savait absolument pas de quel médaillon il parlait, mais il savait qu'il pouvait faire confiance à Kreattur... Et il but à nouveau, malgré le feu qui se propageait en lui...

– *Regarde, un autre taré, là-bas...*

Sirius et James s'étaient désintéressés de lui. Regulus en éprouva un soulagement de très courte durée, car il vit au loin leur nouvelle cible, parfaitement reconnaissable à son nez crochu, à ses cheveux noirs et gras qui tombaient de chaque côté de son visage, et aux potions qu'il manipulait avec aisance.

– Sev ! appela Regulus d'une voix plaintive, brisée. Attention ! Va-t'en, vite !

Il voulut se lever, mais au moindre de ses mouvements, une nouvelle coulée de lave semblait se répandre dans ses veines. Sans qu'il puisse bouger, Sirius et James se précipitèrent sur Severus, et commencèrent à le tourmenter, comme ils l'avaient fait pour Regulus quelques instants plus tôt.

– Non ! Arrêtez, ne vous approchez pas de lui ! Il ne vous a rien fait ! Ne le touchez pas !

– *Tu n'avais qu'à rester avec lui*, ricana Sirius en renversant sur le sol le chaudron de Rogue.

Regulus sentit des larmes rouler sur ses joues, brûlantes comme de la chaux vive.

– Plus que trois verres, M. Regulus, couina la voix de Kreattur.

– Non ! Non, je ne veux pas ! Il faut aider Severus, il faut aller le chercher ! Kreattur, je te l'ordonne ! Va-t'en, pars, laisse-moi... James, Sirius, ils...

– M. Regulus doit boire en premier, coupa Kreattur. Et ensuite, Kreattur ira sauver son ami. Nous y sommes presque, M. Regulus doit tenir bon !

Regulus but précipitamment le verre qui se présenta devant ses lèvres. L'instant d'après, Sirius et James avaient disparu, mais ce que Regulus voyait était encore pire.

Il se trouvait toujours à Poudlard, dans les toilettes du deuxième étage : il voyait la lumière filtrer à travers les vitres sales, l'eau brunâtre sur le carrelage. Il sursauta en voyant la jeune fille étendue sur le sol à côté de lui – une jeune fille qu'il connaissait bien, même s'il ne l'avait jamais vue vivante. Elle portait des chaussures vernies, une cravate bleue et brillante, ses longs cheveux noirs trempaient dans l'eau... Derrière ses énormes lunettes, ses yeux ne clignaient plus, son regard était vide, ses joues étaient encore sillonnées de larmes...

– Oh, non... Mimi...

Regulus se pencha sur elle pour la ranimer, mais son corps devenait translucide... Sa voix de crécelle retentissait dans la pièce...

– *Tout est ta faute, Regulus... Tu sais, j'ai l'habitude que les gens aient honte de me côtoyer...*

Regulus sentit un liquide brûlant couler sur son menton, ruisseler dans son cou.

– M. Regulus ne doit pas recracher la potion ! dit une voix coassante, de plus en plus lointaine. M. Regulus doit se redresser, pour que Kreattur puisse l'aider... Il doit continuer, il ne reste plus que deux verres !

Regulus avait si mal qu'il ne sentit même pas la main de Kreattur passer dans sa nuque pour lui soutenir la tête. Quelques gorgées coulèrent dans sa gorge, et une dernière vision terrifiante s'imposa à lui...

– *Allez, toi, viens par ici... Tu vas voir...*

Bellatrix se débattait. Autour d'elle, plusieurs hommes l'agrippaient, essayaient de l'entraîner vers une pièce sombre... Ils allaient lui faire du mal, Regulus le savait... Elle criait, elle voulait s'échapper, mais ils étaient trop forts, trop nombreux...

– *Au secours !*

– NON ! BELLA !

– Ce n'est pas réel, M. Regulus... Miss Bellatrix ne court aucun risque, Kreattur en fait la promesse... Ce n'est pas la réalité...

– C'est ma faute ! Tout est ma faute, Kreattur ! Tout, absolument tout... Je l'ai abandonnée, je... Je les ai tuées...

Regulus se recroquevilla sur le sol et ferma les yeux, mais cela ne fit que rendre la vision plus nette, les cris de Bellatrix plus perçants.

– Ma faute... Bella, NON ! S'il vous plaît, arrêtez ! Lâchez-la !

Leurs mains velues se refermaient sur elle... Elle criait, et Regulus criait aussi, replié sur lui-même...

– Un dernier verre, M. Regulus... Un dernier verre, et tout s'arrêtera, vous verrez !

– Je veux mourir, sanglota Regulus. Je veux mourir ! Tuez-moi à leur place ! Laisse-moi, Kreattur ! Je te chasse d'ici, retourne auprès de ma mère ! Va-t'en, je ne mérite pas ton aide !

La souffrance était insoutenable. Le feu qui lui consumait les entrailles se raviva encore. Il lui semblait que son cœur pulsait de la

lave en fusion dans ses artères, du bout de ses doigts à la racine de ses cheveux.

– Tout est ma faute, sanglota Regulus, le visage enfoui dans ses mains. C'est ma faute... Je ne mérite pas... Pitié...

– Encore trois gorgées, maître Regulus... Et puis, ce sera fini, Kreattur vous le promet... Nous rentrerons à la maison, et Kreattur soignera M. Regulus... Mais il faut continuer...

– Non, non... Je ne veux pas rentrer, je refuse... Laisse-moi ici, Kreattur, laisse-moi mourir, je t'en supplie...

– Kreattur ne ferait jamais ça, dit la voix de l'elfe, résolue. Buvez, maître... Faites-le pour Kreattur.

Regulus ne pensait pas pouvoir boire une nouvelle gorgée sans que son corps ne s'enflamme littéralement, mais il était trop faible pour lutter.

Une gorgée.

Deux gorgées.

Trois gorgées.

Et le silence.

Regulus était de retour dans la réalité. Il était recroquevillé sur le sol, le visage contre la pierre. Ses larmes avaient laissé des traînées humides sur ses joues, et sa bouche le brûlait atrocement. Kreattur le regardait craintivement, avec ses yeux pâles et larmoyants, une coupe en argent à la main.

– M. Regulus a réussi, dit l'elfe de sa voix grinçante. Maintenant, le maître doit suivre Kreattur... Pour rentrer vite à la maison.

– Le médaillon, souffla Regulus, à peine audible. Le médaillon...

– Oui, M. Regulus, Kreattur a obéi... Kreattur a remplacé le médaillon.

Tout en essayant d'ignorer la sensation de brûlure qui dévorait son corps, Regulus se redressa, et regarda le médaillon que tenait Kreattur. C'était une pièce superbe, finement ciselée, avec un beau S ornementé, entourée d'une aura puissante et maléfique que Regulus percevait nettement. Du bout des doigts, il effleura le métal glacé ; et avec une immense fierté, il sentit quelque chose se démener au cœur du bijou, comme une protestation furieuse et vaine.

– Nous le tenons, souffla Regulus en esquisant un pâle sourire. Bravo, Kreattur, tu as réussi... Je te félicite.

– Partons, maintenant, décréta Kreattur.

L'elfe prit son maître par la main et eut l'impression que son cœur s'arrêtait. Brusquement, il lui était devenu impossible de transplaner. À l'instant même où il avait touché Regulus, la caverne s'était transformée en une capsule sans issue, entourée de murs d'acier infranchissables. Le square Grimmaurd, qui lui avait semblé si proche une seconde plus tôt, accessible à un simple transplanage, était subitement hors de portée.

– Maître... Kreattur n'y arrive pas ! Kreattur ne peut pas transplaner avec le maître !

– Je le sais, dit Regulus. Les maléfices de Voldemort t'en empêchent... Tu ne peux transplaner que si tu me laisses ici.

Et Kreattur réalisa, avec plus d'horreur encore, que Regulus avait parfaitement prévu ce qui se passait.

– Allons au bateau, M. Regulus ! Levez-vous, Kreattur va vous porter !

– C'est inutile, Kreattur...

– NON ! M. Regulus doit faire vite... Ils vont sortir de l'eau, ils vont attraper M. Regulus...

Avec l'aide obstinée de Kreattur, Regulus parvint à s'agripper au piédestal, puis au bassin, dans lequel brillait une nouvelle potion verte et phosphorescente. Après quelques efforts laborieux, il s'appuya sur ses jambes chancelantes et se leva. Kreattur essayait de le soutenir, du haut de sa petite taille...

Mais il était déjà trop tard.

Autour d'eux, la surface du lac n'était plus lisse comme un miroir. Des remous l'agitaient, et partout où se posaient leurs regards, des têtes et des mains blanchâtres émergeaient de l'eau noire : des hommes, des femmes, des enfants, leurs yeux sans vie luisant dans la pénombre, avançant vers l'îlot rocheux, grimpant sagement sur le bateau que Regulus et Kreattur avaient emprunté pour parvenir jusqu'à l'îlot.

– Va-t'en, Kreattur, ordonna Regulus d'une voix faible. Fuis, rentre à la maison...

– Plus tard, coupa l'elfe. M. Regulus doit essayer !

Regulus regarda Kreattur, qui semblait bien décidé à ne pas l'abandonner ; et cela lui donna la force nécessaire pour se battre encore un peu. Encore tremblant de fièvre, il sortit sa baguette.

– *In... Inflamare*, bredouilla-t-il. *Inflamare...*

Une gerbe de flammes jaillit devant lui et éclaira d'une lumière orangée le bateau et l'île rocheuse. Les Inferi interrompirent leur avancée, mais les flammes s'évanouirent rapidement dans l'obscurité, et ils reprirent leur progression. Leurs mains osseuses s'agrippaient à la pierre glissante ; le visage décharné, ils fixaient Regulus de leurs yeux vides, flous, leurs haillons détrempés traînant derrière eux.

– *INFLAMARE !*

Une autre gerbe de flammes apparut, plus puissante, plus soutenue, et Regulus parvint à repousser les Inferi qui se trouvaient devant lui. Il tituba vers le bateau, et ceux qui avaient escaladé l'embarcation verte replongèrent dans le lac, effrayés par la chaleur du brasier. Regulus tendit la main vers le bateau, plein d'espoir, mais un Inferius parvint à esquiver la flamme et à agripper le bras de Kreatureur. L'elfe fut arraché à son maître, et l'Inferius l'entraîna sous l'eau...

– Kreatureur, non ! *STUPEFIX !*

D'un geste, Regulus neutralisa l'Inferius qui avait agressé Kreatureur. Il plongea pour rattraper l'elfe, et l'attira hors de portée des mains blafardes qui se tendaient vers eux.

Le temps de prononcer l'incantation, les flammes s'étaient de nouveau évanouies. Et Regulus n'eut pas l'occasion d'en faire jaillir d'autres, car un Inferius s'agrippa à ses jambes et lui fit perdre l'équilibre. Il tomba en avant, sa baguette lui échappa des mains et glissa dans l'eau noire, au milieu des cadavres qui se jetèrent sur lui.

– M. Regulus ! s'écria Kreatureur.

Il claqua des doigts plusieurs fois, et avec des *crac* sonores, les Inferi qui tendaient leurs mains vers Regulus étaient projetés vers l'arrière, un par un. Hélas, dès que l'une des créatures tombait, deux autres prenaient immédiatement sa place, progressant inexorablement. En désespoir de cause et au prix d'un effort surhumain, Kreatureur traîna Regulus sur la pierre jusqu'au centre de l'îlot rocheux, endroit que les Inferi n'avaient pas encore atteint. Il essaya à nouveau de transplaner, de l'entraîner au loin ; mais sans succès.

– Non, non... Oh non, gémit Kreatureur en s'agrippant aux vêtements de Regulus. Maître...

Sous ses yeux, adossé au piédestal, Regulus était livide, vidé de toutes ses forces. Tremblant de fièvre, il se tourna vers Kreature, et à son regard résolu, l'elfe sut immédiatement ce qu'il allait dire.

– Kreature... Je...

– Non, pitié, supplia l'elfe. M. Regulus ne doit pas dire ça...

Regulus ne l'écoutait pas. Il rassemblait ses dernières forces pour articuler ses instructions.

– Je t'ordonne de... de prendre ce médaillon... de partir d'ici, immédiatement et sans retour... et de le détruire, par n'importe quel moyen.

– Non ! Kreature ne veut pas... Kreature ne veut pas laisser M. Regulus...

– C'est un ordre, Kreature... Un *ordre*, tu m'entends ? Tu dois m'obéir ! Va-t'en, maintenant.

– Non, non, Kreature va réussir... Kreature va sauver le maître... Kreature *doit* réussir...

Les Inferi les encerclaient, prêts à se jeter sur eux. Il ne leur restait plus qu'une poignée de secondes.

Affolé, Kreature saisit à nouveau le bras de Regulus, ferma ses paupières le plus étroitement possible et essaya une dernière fois de transplaner. Hélas, le même mur d'acier se dressa devant lui, les mêmes chaînes invisibles les retinrent dans la grotte, et Kreature éclata en sanglots.

– Kreature n'a pas veillé sur M. Regulus ! Kreature est un elfe ignoble, indigne de ses maîtres...

Il sentit les mains de Regulus prendre les siennes. Il renifla bruyamment et entrouvrit les yeux, espérant que son maître reviendrait sur ses paroles, et lui demanderait de rester à ses côtés ; mais le sourire désolé que Regulus lui adressait ne laissait aucune place au doute.

– Je te remercie pour tout, Kreature, dit-il dans un souffle. Et je te dis adieu... Mon ami.

Regulus repoussa doucement les mains de l'elfe, afin de l'inciter à partir. Malgré sa douleur, il s'efforçait de respirer calmement, et Kreature sentait qu'il se préparait à mourir.

C'est un ordre, se répéta Kreature, *Kreature n'a pas le choix, Kreature doit obéir...* Il se détourna pour ne pas voir les Inferi se ruer sur

Regulus, mais il pouvait tout de même entendre leurs grognements avides et les gémissements étouffés de son maître... *C'est un ordre, Kreattur, un ORDRE...*

Libéré du poids de Regulus, Kreattur transplana. Autour de lui, tout le vacarme s'éteignit. Les Inferi furent avalés par la pénombre, remplacés par les portraits des membres de la famille Black profondément assoupis. La grotte avait disparu, et la demeure du 12, square Grimmaurd ronronnait, dans un silence qui aurait dû être apaisant.

Au milieu du salon, Kreattur fit un tour sur lui-même, affolé. Il se mit à respirer de plus en plus vite, en proie à l'incompréhension la plus totale, à la panique la plus violente. Comment, pourquoi ? Comment expliquer que tous les portraits qui l'entouraient soient restés impassibles, que les murs tiennent encore debout, que le monde n'ait pas été réduit en cendres ? Comment tous ces objets pouvaient-ils rester aussi immobiles, alors qu'au-dehors, Regulus était en train de perdre la vie ? Cette discordance lui était insupportable.

En pensant qu'il ne verrait plus jamais Regulus franchir la porte d'entrée, lui sourire avec douceur, lui caresser la tête avec une affection que Kreattur n'avait jamais reçue de personne d'autre, l'elfe sentit son cœur se broyer. Oh non, pensa-t-il immédiatement en appuyant sur ses yeux de toutes ses forces, il ne fallait pas pleurer, il allait réveiller sa maîtresse... Sa pauvre maîtresse, que dirait-elle ? Et Regulus qui lui avait ordonné de ne rien raconter...

C'en était trop pour Kreattur. Il tomba à genoux sur le tapis, planta ses ongles dans son crâne chauve et ridé, et laissa échapper un long cri rauque et déchirant, tout en se promettant intérieurement de se punir sévèrement pour ce vacarme – et pour tout le reste.

Dans la grotte, après le départ de Kreattur, Regulus n'opposa aucune résistance aux Inferi. Leurs mains étaient flasques, fripées, gorgées d'eau glacée. Il les sentit attraper avidement ses vêtements, ses bras, ses jambes, ses cheveux ; puis il fut tracté vers l'eau, traîné sur la pierre. Il entendit le bouillonnement de l'eau noire qu'on remuait, et ses bottes se remplirent de liquide gelé. Il tressaillit plusieurs fois, au fur et à mesure que l'eau submergeait son corps, saisi par sa morsure glacée ; mais le moindre de ses mouvements, à peine esquissé, était aussitôt

entravé par une force dix fois supérieure à la sienne. Son visage fut immergé, et il fut entraîné vers le fond ; progressivement, autour de lui, l'eau devint plus froide, plus lourde. Sur chaque parcelle de sa peau, les Inferi s'agrippaient à lui, le griffaient avec féroce, à tel point que Regulus ne parvenait plus à décrypter les innombrables signaux d'alarme que lui envoyait son corps. Sa tête semblait sur le point d'exploser, ses tympans lui faisaient mal à en hurler.

Et pourtant, malgré tout cela, il souriait.

Il souriait parce qu'il avait compris quelque chose. D'abord grâce aux paroles réconfortantes de Vera Goyle, puis aux explications érudites du professeur Slughorn, et enfin grâce à la confiance absolue qu'il avait gardée en Kreattur, même à l'extrémité de la souffrance, il avait eu la preuve que les plus nobles sentiments pouvaient résister aux épreuves les plus cruelles, et vaincre les forces les plus maléfiques. C'était une conviction imprécise, certes, mais inébranlable : s'il avait su vaincre la puissance de Voldemort et déjouer ses plans, à la simple force de son courage et de son sacrifice, alors d'autres le feraient après lui. Voldemort était bel et bien faillible, et tôt ou tard, il serait vaincu, c'était une évidence.

Réconforté par cette pensée, Regulus ne prêtait aucune attention aux Inferi qui l'entraînaient vers le fond, et contemplait avec sérénité la surface de l'eau qui miroitait au-dessus de lui, de plus en plus lointaine, de plus en plus trouble.

Lorsqu'il eut trop froid, et que la douleur qui lui vrillait les tympans devint insupportable, Regulus ferma les yeux. Soulagé, il se laissa happer vers l'obscurité, vers un monde tiède et silencieux où il ne trouverait ni douleur ni dispute, ni parents malheureux, si grand frère moqueur. Au fond du lac, ses muscles se relâchèrent, laissant l'eau déferler en lui.

Et tout devint paisible.

UN PAS DE PLUS VERS LA FOLIE

Au même instant, au manoir des Malefoy plongé dans l'obscurité, tout était paisible également – sauf dans la chambre de Lucius et Narcissa.

En effet, Narcissa venait de se réveiller en sursaut, et était assise sur le bord du lit, inspirant avec peine de grandes goulées d'air. Dans son dos, sa longue chemise de nuit blanche était trempée de sueur glacée.

Tout en essayant de calmer sa respiration affolée, Narcissa regardait autour d'elle et tentait de se rassurer en se répétant que tout était calme. Allongé à ses côtés, Lucius dormait paisiblement ; en dehors de sa respiration régulière, il n'y avait aucun bruit. Haletante, frissonnante, Narcissa laissa ses yeux s'acclimater à la pénombre : autour d'elle, les ombres refluaient petit à petit, les contours de leur chambre splendide se précisaient. Le manoir entier était plongé dans un silence paisible, et aux alentours, le domaine n'était que quiétude, parfaitement abrité de la guerre qui faisait rage. Et pourtant, l'angoisse résistait, terriblement oppressante.

Depuis que Regulus les avait quittés, environ une semaine plus tôt, Narcissa était sans cesse réveillée par d'horribles cauchemars. Même si, à sa demande, Lucius avait convaincu les Mangemorts que Regulus ne valait pas la peine d'être poursuivi, et les avait détournés de cet objectif, certains souhaitaient toujours sa mort, et Narcissa ne cessait de s'inquiéter pour lui : son petit cousin était si jeune, et Voldemort, tellement en colère contre lui...

Par ailleurs, les Mangemorts ayant redoublé de vigilance, Narcissa avait abandonné le projet d'empoisonnement que les Goyle lui avaient confié, et avait décidé de ne plus se rendre sur la Colline d'Émeraude. Les Baies Funèbres étaient restées cachées sous une dalle du carrelage de la salle de bains, et Narcissa ne gardait en mémoire que la frayeur qu'elle avait eu en pensant avoir été découverte. Il lui semblait

qu'Abraxas Malefoy l'observait d'un air plus soupçonneux que jamais, et que la moindre contestation de sa part l'exposerait à des accusations de trahison aussi virulentes que celles dont Regulus avait fait l'objet, voire à un châtement à la hauteur de celui que Kreattur avait sans doute reçu.

Depuis un mois, le sommeil de Narcissa était donc haché, entrecoupé de cauchemars où elle assistait à l'agonie de Regulus, de Lucius, de Daisy, de Vera ou de l'une de ses sœurs. Et elle se réveillait brusquement, en nage, leurs cris de souffrance résonnant à ses oreilles...

Lorsqu'elle arrivait à se rallonger sans avoir l'impression d'étouffer, le sommeil ainsi interrompu était bien difficile à retrouver. Les angoisses que la lumière du jour parvenait à occulter reprenaient leurs assauts : et si Carla finissait par trouver une preuve de la trahison des Goyle ? Et si Bellatrix était tuée au combat ? Et si Andromeda... Non, Narcissa ne devait pas penser à Andromeda, elle le savait pertinemment... Et pourtant...

Il lui arrivait de réveiller Lucius, afin de trouver un peu de réconfort dans ses bras. Mais que lui dire, à lui qui entendait ses craintes sans les comprendre ? Voldemort l'adorait et le réclamait auprès de lui en toutes circonstances, n'était-ce pas la preuve irréfutable qu'ils ne risquaient rien ? Voldemort avait même promis de préserver Narcissa : c'était un homme de parole, Lucius en était persuadé – et il avait forcément raison, puisque c'était celui qui en était le plus proche... Alors, fallait-il le croire ? Fallait-il laisser Lucius apprécier pleinement sa gloire, au lieu de jeter une ombre sur son rêve de triomphe enfin réalisé ? N'était-ce pas là le rôle d'une bonne épouse, de laisser son mari guider le navire sans protester, et de lui faire confiance pour assurer leur protection ?

Oui, c'était ce qu'il convenait de faire, évidemment... Et si elle le réveillait à nouveau pour lui raconter son horrible cauchemar, il ne manquerait pas de la rassurer pour la énième fois : Regulus, les Goyle et tous ceux qu'elle aimait devaient être chez eux, dans leurs lits, dormant profondément, comme ils l'étaient tous les deux et comme Bellatrix l'était aussi, à l'étage en-dessous...

En pensant à Bellatrix, Narcissa se sentit envahie de tristesse. Sa sœur aînée dépérissait, et malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à l'aider. Elle guetta à nouveau le silence environnant, et en tendant

l'oreille, il lui semblait entendre de discrets gémissements, provenant de l'étage inférieur...

Narcissa repoussa ses draps trempés de sueur et leurs édredons finement brodés, posa ses pieds nus sur le tapis précieux, et se dirigea d'un pas incertain vers le corridor. Sous ses pieds, le sol changeait de consistance à chaque pas, alternant entre le moelleux des tapis et la morsure glaciale du marbre. La gorge nouée, elle passa devant les moulures et les ornements qui décoraient le palier et les alcôves, descendit les escaliers, s'engouffra dans le couloir de l'étage inférieur, se rendit devant la chambre de Bellatrix et ouvrit lentement la porte.

Sa sœur aînée dormait, dans une longue chemise noire, la joue écrasée sur son oreiller de plumes. Elle s'agitait néanmoins, comme elle en avait l'habitude, plongée dans les songes sinistres et inracontables qui troublaient toutes ses nuits. Dès que Narcissa entra dans la chambre, Bellatrix se réveilla en sursaut à son tour, effrayée.

– Cissy ? murmura-t-elle d'une voix ensommeillée. Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

Narcissa se sentit idiote, tout à coup.

– Excuse-moi, je... Je venais seulement vérifier que tout allait bien.

– Mais... Quelle heure est-il ?

– Je ne sais pas...

Bellatrix se redressa dans son lit, agacée.

– J'ai fait un cauchemar, crut bon de dire Narcissa.

Bellatrix sembla hésiter à la congédier, puis elle lui fit signe d'approcher, et Narcissa vint s'asseoir à côté d'elle. Dans le grand lit, dans leurs longues chemises blanche et noire, les deux sœurs étaient pâles, leurs visages émaciés, leurs chevelures défaits.

– Tiens, prends ça, lui dit Bellatrix en lui tendant une couverture. Tu as froid.

– Merci, dit Narcissa en se lovant dans la couverture de laine. Tu sais... Je m'inquiète pour Regulus.

Bellatrix eut un mouvement courroucé : elle ne voulait plus entendre parler de leur cousin. Après son départ, une semaine plus tôt, Voldemort avait accusé Bellatrix de l'avoir aidé à s'enfuir, et elle avait eu beaucoup de mal à s'en défendre.

– Regulus est parti, décréta sèchement Bellatrix. Il nous a lâchement abandonnées, et nous ne devons plus nous soucier de lui.

BOUM-BOUM-BOUM !

Trois coups sourds et vibrants, provenant du rez-de-chaussée, interrompirent leur échange. Dans un sursaut, Narcissa serra Bellatrix contre elle de toutes ses forces, et elle la sentit nettement tressaillir contre elle quand la voix déchirante d'Orion retentit dans le domaine assoupi :

– OUVREZ ! hurlait-il à pleins poumons. VITE ! Par le ciel, au nom de tous nos défunts ancêtres, OUVREZ-MOI CETTE MAUDITE PORTE !

En reconnaissant la voix de son oncle, Narcissa eut l'impression de se liquéfier. Orion savait pertinemment ce qu'il risquait s'il s'aventurait sur le domaine des Mangemorts, lui qui était considéré comme un traître depuis qu'Abraxas l'avait accusé de vouloir les empoisonner. La présence d'Orion et toute la détresse contenue dans sa voix ne pouvaient signifier qu'une chose : Regulus était en danger. Bellatrix, elle aussi, fit immédiatement le lien entre leur visiteur nocturne et leur petit cousin.

– Reggie, chuchota-t-elle.

Les deux sœurs se levèrent d'un bond, envoyant valser les couvertures, et s'élancèrent dans le couloir, puis dans les escaliers. Au rez-de-chaussée, elles ouvrirent la porte d'entrée, et les cris d'Orion s'engouffrèrent aussitôt dans le manoir.

– Mon fils ! Mon dernier fils... Disparu, volatilisé...

– Silence, enfin ! lui ordonna Narcissa, furieuse et effrayée. Où avez-vous la tête ? Si vous réveillez Abraxas, je ne donne pas cher de votre peau !

En entendant le nom d'Abraxas, Orion consentit à cesser de hurler, et se laissa guider par Narcissa jusqu'au grand salon, où elle le força à s'asseoir sur le canapé de cuir. À leur approche, un grand feu s'alluma dans l'immense cheminée de marbre, mais cela ne leur apporta aucun réconfort.

– Dis-nous ce qu'il s'est passé, le pressa Bellatrix, tout aussi inquiète. Orion les regarda l'une après l'autre, toujours affolé.

– Regulus... a disparu, résuma-t-il laborieusement. Il est parti dans la nuit... Et il n'est pas revenu...

– Parti ? Mais où donc ?

– Je ne sais pas... Je ne sais plus... Kreattur est devenu fou, se lamenta Orion.

– Kreattur est encore vivant ?

– Oui, il a survécu... Nous l'avons sauvé, malgré ce que le Seigneur des Ténèbres lui a fait...

– Personne ne doit l'apprendre, coupa Narcissa. Ne le dites à personne en dehors de nous !

Orion acquiesça, et Narcissa lui fit signe de continuer.

– Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, gémit Orion. Kreattur nous a réveillés au beau milieu de la nuit... Il hurlait, il se frappait au visage avec tous les objets qui lui passait sous la main, il a même voulu se plonger tout entier dans notre feu de cheminée ! Walburga a été obligée de le retenir... Et nous avons découvert que Regulus avait disparu... Il a laissé un mot d'adieu... Tenez, le voici...

Fébrile, Narcissa défroissa le parchemin que leur tendait Orion. De son écriture soignée, Regulus y avait inscrit ces quelques mots :

À ceux que j'ai aimés : à l'heure où j'écris cette lettre, j'ignore si je vous reverrai un jour.

Quoiqu'il arrive, ne cherchez pas à me retrouver. Si d'aventure je ne reviens pas, ne me plaignez pas : j'ai accompli ce qui était juste, et cela me remplit d'un nouveau courage. Je vous souhaite à tous de connaître ce sentiment.

Je vous embrasse tendrement et promets de veiller sur vous, où que je sois.

Regulus

– Oh, Reggie, laissa échapper Bellatrix, mortifiée.

– Il n'a rien laissé d'autre ? demanda Narcissa.

– Si... Une lettre pour Dumbledore, mais elle est impossible à ouvrir.

– Dumbledore ! s'indigna Bellatrix. Pourquoi lui ?

– Peu importe, coupa Narcissa. Orion, vers où est parti Regulus ? Où Kreattur l'a-t-il emmené ?

– Je n'en sais rien ! s'énerva Orion. Ce maudit elfe n'est pas en état de nous dire quoi que ce soit... Oh, misère, il est arrivé malheur à Regulus, je le crains...

Il se jeta à genoux sur le tapis, et s'agrippa aux longues chemises de Bellatrix et de Narcissa.

– Mes petites nièces, geignit Orion. Vous êtes la seule famille qui nous reste... Par pitié, aidez-nous ! Aidez-moi à retrouver mon fils !

– Allons au square Grimmaurd, trancha Narcissa en s'écartant d'Orion. Nous pourrions peut-être...

Elle s'interrompit en voyant la porte du salon s'ouvrir. Dans l'encadrement de celle-ci se tenait Abraxas, vêtu d'une longue robe de chambre de couleur noire, brodée de fils d'argent ; et Lucius entra à sa suite, visiblement préoccupé.

– Narcissa ? *Orion* ? Qu'est-ce que...

– Tiens tiens, dit Abraxas avec un sourire cruel. J'ai cru reconnaître ta voix, Orion, mais je l'avoue, je n'arrivais pas à croire que tu serais assez imprudent pour nous rendre visite. Toi qui es un expert en la matière, tu n'as même pas remarqué que les Sortilèges de Protection avaient été modifiés pour vous laisser passer, toi ou ton fils, au cas où vous tenteriez de nouveau de nous dérober quelque chose ?

Orion regarda au-dehors, hésitant à s'enfuir immédiatement.

– N'y songe pas, ricana Abraxas. Dès l'instant où tu as franchi les limites du domaine, les sortilèges se sont verrouillés. Si tu essayais de nouveau de les franchir, tu serais foudroyé comme ces malheureux Aurors qui ont essayé de s'approcher, dernièrement... Alors, d'après les quelques cris que j'ai entendus, ton fils a disparu ? Et tu as cru bon de venir ici pour quémander notre aide ?

Tout en parlant, Abraxas se plaça devant l'immense cheminée de marbre, leur bloquant ainsi le passage. Lucius, lui, interrogea Narcissa du regard, mais elle était trop catastrophée pour lui répondre.

– Écartez-vous, ordonna Bellatrix à Abraxas en levant sa baguette.

Mais le vieil homme n'en fit rien, se contentant de la toiser avec dédain.

– Compte tenu de votre affection pour votre cher cousin, j'imagine que vous vous alliez toutes les deux partir à sa recherche ? devina-t-il. Réfléchissez un instant, je vous prie... Je vous rappelle que vous vous apprêtez à venir en aide à des traîtres de la pire espèce. Orion, ton fils a été banni des Mangemorts, et tu t'es toi-même pitoyablement enfui, la dernière fois, au lieu d'assumer la responsabilité de tes actes ! Si tu

veux mon avis, ton fils est déjà mort, et tu ne vas pas tarder à subir le même sort. Nous devrions t'exécuter sur-le-champ. Et d'ailleurs...

Il fit un mouvement souple du poignet, et la baguette d'Orion fut projetée dans les airs et roula sur le tapis, à plusieurs mètres de là ; mais Orion ne le remarqua même pas, horrifié par la supposition qu'Abraxas venait de faire.

– Mon fils, gémit-il. Regulus... Non, c'est impossible...

– Nous devons y aller, insista Narcissa. Nous devons les aider.

– Je vous le défends, protesta froidement Abraxas.

– Il s'agit de notre famille !

– Il s'agit surtout de trahison. Orion et Regulus en savaient déjà bien trop pour être épargnés ! Et je déplorais justement que nous ayons abandonné leur poursuite aussi vite, dit Abraxas en fusillant Lucius du regard.

– Nous prenons le risque, rétorqua Bellatrix.

Elle leva sa baguette vers le vieil homme, prête à le neutraliser, mais Lucius s'interposa aussitôt.

– Je t'interdis de t'attaquer à mon père, Bellatrix, dit-il froidement. Dois-je te rappeler que tu es ici chez nous ?

– Nous partons à la recherche de Reggie, et vous ne pourrez pas nous en empêcher, répéta Bellatrix avec force. J'en répondrai au Seigneur des Ténèbres, s'il le faut !

Droit comme une perche, Abraxas Malefoy ne fut pas impressionné par le ton bravache de Bellatrix. Au contraire, ses yeux pâles et glacés se plissèrent comme deux fentes, et un sourire dédaigneux étira ses lèvres incolores.

– Qu'à cela ne tienne, déclara-t-il.

D'un geste vif, il s'empara du bras gauche de Lucius, qui se trouvait à côté de lui, et enfonça impitoyablement ses ongles blanchâtres dans la Marque des Ténèbres. Lucius se dégagea vivement, mais la Marque apparaissait déjà plus nette sur son bras, comme sur celui de Bellatrix.

– Non ! s'écria Orion, qui se savait déjà perdu.

– Voyons ce que le Seigneur des Ténèbres pense de tout ceci, ricana Abraxas Malefoy en regardant autour de lui.

L'effet fut presque immédiat. Un souffle de vent glacial balaya l'ensemble de la pièce, bien qu'aucune fenêtre n'ait été ouverte. Les torches et le lustre s'éteignirent dans un grésillement plaintif, et le feu

qui brûlait dans la grande cheminée de marbre connut le même sort, plongeant le grand salon dans l'obscurité la plus totale.

Des sifflements sinistres, reptiliens, semblables à des frissons, parcoururent le sol, les murs et le plafond ; puis ils convergèrent vers le centre de la pièce. Là, deux yeux rouges aux pupilles verticales se découpèrent dans la pénombre ; l'instant d'après, les lumières se rallumèrent et révélèrent la présence de la silhouette élancée et menaçante de Lord Voldemort, enveloppée dans un grand vêtement noir.

– J'espère que vous avez une bonne raison de m'importuner, dit-il d'une voix sifflante en avançant vers eux de son pas souple et silencieux.

– La voici, Maître, dit Abraxas Malefoy en désignant Orion du menton.

Ce dernier était agenouillé sur le sol, le visage défait par le désespoir. Voldemort le considéra d'un œil moqueur et méprisant, puis il émit quelques éclats de rire à glacer le sang.

– Te voilà donc de retour, Orion, commenta-t-il. As-tu ressenti l'envie soudaine de te repentir ?

– Non, pas la moindre, répondit Abraxas Malefoy à sa place. Voyez-vous, Maître, le motif de sa visite est tout autre : son fils a mystérieusement disparu, et il comptait naturellement sur nous pour l'aider à le retrouver.

– Son fils, répéta Voldemort.

– Oui, le seul qu'il considère encore comme tel... Regulus, donc.

Les yeux de Voldemort rougeoyèrent un peu plus intensément.

– Si je vous ai fait venir, poursuivit Abraxas Malefoy, c'est parce que ma chère belle-fille et sa sœur aînée, ici présentes, croyaient bons de partir immédiatement à sa recherche, afin de lui porter secours... Oubliant ainsi la trahison de ce dernier, et le danger que représentait un tel acte.

– Espèce d'infâme crapule, cracha Bellatrix. Vous n'avez même pas la preuve qu'il essayait de nous empoisonner !

– Leur désertion a fait office de preuve ! éructa Abraxas en frappant le sol de sa canne. Et si Orion et Regulus se servaient de votre affection naïve pour vous tendre un piège ?

– Reggie ne ferait jamais ça ! protesta Bellatrix.

– Et si une armée d'Aurors vous attendaient au square Grimmaurd ? poursuit Abraxas, implacable. Le Seigneur des Ténèbres perdrait son plus fidèle lieutenant, et moi, une admirable belle-fille...

Un rictus ironique étira furtivement ses traits, qui retrouvèrent aussitôt leur froideur polaire.

– Craignant pour leur sécurité, j'ai désespérément tenté de les retenir, mais leur manque de discernement les empêchait d'entendre raison. Et je n'ai pas trouvé d'autre solution immédiate que celle de vous avertir de cette folie, conclut Abraxas en se tournant vers Voldemort.

Celui-ci l'avait écouté attentivement, parfaitement impassible.

– Orion, comment as-tu constaté la disparition de Regulus ? Et pourquoi cette absence t'inquiète-t-elle autant ?

Depuis l'apparition de Voldemort, Orion n'avait pas prononcé un mot. Son regard affolé allait sans cesse d'Abraxas à Voldemort, puis de Voldemort à Abraxas. Narcissa songea qu'il devait se souvenir, non sans regret, de la fois où il avait provoqué Abraxas en insinuant qu'elle-même n'était pas la fille de Cygnus Black, mais d'un Sang-de-Bourbe que sa mère avait à peine fréquenté... Car c'était bien ce soir-là qu'Abraxas avait juré d'obtenir sa perte – et quoi de plus dangereux que d'avoir un tel homme comme ennemi ?

Un instant, Narcissa craignit qu'Orion ne réitère ses accusations insensées devant Lucius ; mais il ne semblait pas en mesure de prononcer le moindre mot. Quant à Abraxas, le poing serré sur le pommeau argenté de sa canne, il semblait avoir pris la ferme résolution d'obtenir la mort d'Orion sur-le-champ.

Inquiet, Lucius s'était éloigné de son père pour se rapprocher de Narcissa. Lorsqu'il fut suffisamment proche d'elle, il lui prit la main, et d'un regard, il la supplia de ne plus intervenir.

– Regulus a disparu, répéta Orion, hébété. Il a disparu... Je ne sais pas où il est...

– Je n'ai rien réussi à obtenir de plus, indiqua Abraxas à Voldemort. Maître, si je peux me permettre... Ce serait le moment idéal pour essayer ce que Lucius a confectionné pour vous.

Voldemort réfléchit quelques instants, puis hocha la tête.

– Tu as raison, mon ami... Lucius, aurais-tu l'amabilité... ?

À regret, Lucius lâcha la main de Narcissa, sous le regard furieux d'Abraxas ; et il sortit de la pièce pour aller chercher ce que réclamait Voldemort, laissant derrière lui un silence absolu. Même le bruissement du domaine alentours et le clapotis du lac s'étaient évanouis dans le lointain.

Abraxas, le premier, fit quelques pas jusqu'au large fauteuil qui trônait près de la grande cheminée de marbre. Il s'y assit en poussant un soupir d'aise, et, tenant Bellatrix, Narcissa et Orion sous son regard, il croisa les mains sur sa canne au pommeau d'argent et leur adressa un sourire triomphant, manifestement très content de lui.

– Finalement, je ne regrette pas d'être sorti de mon lit, déclara-t-il. Je suis curieux de savoir dans quel état se trouve notre ami Regulus...

Ces mots glacèrent tous les autres. Les secondes s'étirèrent, silencieuses, suspendues, interminables. Debout à mi-chemin entre Abraxas et Orion, Narcissa avait l'esprit confus, et se gardait bien d'y remédier – ce qui se passait était bien trop horrible pour être observé avec lucidité.

Lorsque Lucius réapparut, il tenait dans ses mains un parchemin que Voldemort et Abraxas regardaient avec avidité. Lucius étala le parchemin devant Voldemort, qui l'effleura de ses longs doigts effilés.

– Bien, très bien, murmura-t-il. Elle est superbe... Tu as fait du beau travail, Lucius, je te félicite... Elle est donc prête à l'emploi ?

– Elle l'est, assura Lucius.

– C'est... une Carte des Ennemis ? demanda Bellatrix.

– En effet, confirma Voldemort. Comme tu le vois, Bellatrix, je peux compter sur l'ingéniosité de Lucius pour me fournir de nouvelles armes.

Bellatrix pâlit en entendant Voldemort s'adresser à elle sur un ton aussi lourd de sous-entendus.

– La Carte va nous dire où se trouve Regulus ? demanda Narcissa en s'approchant.

– Oui, s'il est encore en vie, confirma Lucius sans parvenir à masquer sa fierté. C'est un objet très puissant, très difficile à réaliser... J'y travaille depuis trois ans. Tenez, Maître...

Il tendit à Voldemort une plume de corbeau, noire comme la nuit ; puis il fit apparaître une bouteille d'encre qui se mit à flotter dans les airs devant Voldemort. Narcissa se plaça à côté de Lucius pour

examiner l'objet : il s'agissait d'un grand parchemin couvert de runes d'une extrême complexité. Au milieu de ces anciens caractères et de symboles inquiétants, un espace persistait pour écrire quelque chose – le nom de la personne recherchée. Voldemort prit délicatement la plume et y inscrivit le nom de Regulus.

– Et maintenant ? demanda-t-il à Lucius.

Lucius sortit sa baguette, la pointa sur la carte et prononça plusieurs formules dans une langue ancienne. Lorsqu'il eut terminé, les runes s'animèrent sur le parchemin : elles se déformèrent, se déplacèrent sur le papier à la manière de minuscules serpents, convergèrent vers le nom de Regulus comme si elles voulaient le dévorer, et se rassemblèrent au centre du parchemin pour ne former qu'un cercle obscur, semblable à un gouffre.

Sans laisser à Narcissa le temps de se demander ce qui arriverait si Voldemort parvenait à localiser Regulus, le cercle se dissolut brutalement et les runes formèrent un nouveau symbole terrifiant qui envahit tout l'espace du parchemin. En voyant cela, Lucius eut un mouvement de recul ; Abraxas sourit discrètement ; et même si Voldemort resta impassible, ses pupilles flamboyèrent intensément.

– Qu'est-ce que...

D'une forte pression sur son poignet, Lucius fit taire Narcissa ; et à l'expression choquée de son mari, elle sut que le pire était arrivé.

– Voilà une bonne nouvelle, dit Voldemort, le visage étiré par un sourire malfaisant. Cette Carte fonctionne à merveille.

– Vous l'avez retrouvé ? demanda Orion en se précipitant vers eux de sa démarche asymétrique. Vous avez retrouvé mon garçon ?

Bellatrix s'approcha également, et Narcissa sentit son cœur accélérer la cadence.

– Où est-il ? Où est Regulus ?

– Il va bien, n'est-ce pas ?

Enchanté, Voldemort regarda tour à tour Bellatrix et Orion, qui se tenaient face à lui, et sembla se demander lequel des deux allait souffrir le plus en apprenant la nouvelle.

– Vous allez me dire où est mon fils ! tempêta Orion.

Voldemort sourit encore un peu plus largement.

– Ton fils est bel et bien mort, Orion, déclara-t-il. Son âme a quitté cette terre il y a quelques heures, tout au plus... Et après avoir enduré de terribles souffrances, si j'en crois cette Carte.

Narcissa ferma les yeux. Elle avait beau l'avoir soupçonné, tout cela était impossible, inimaginable, absolument inconcevable. Ce qu'elle venait d'entendre ne pouvait pas être réel. Non, dans quelques instants, Regulus allait frapper à la porte, le sourire aux lèvres, il leur dirait qu'ils avaient eu tort de s'inquiéter pour lui, que tout allait bien... Et tout allait véritablement bien, Regulus ne pouvait pas... Il ne pouvait pas être...

Le mot flottait dans son esprit, mais refusait catégoriquement de s'associer avec le prénom de son cousin, tout comme le symbole terrifiant qui avait fait tressaillir Lucius ne pouvait pas signifier que Regulus avait perdu la vie...

– Vous l'avez tué, murmura Orion.

Son visage décomposé avait perdu toute trace de sa hargne habituelle, qui avait laissé place à une stupeur absolue. Ses yeux hagards allaient de la Carte à Voldemort, puis se reposaient à nouveau sur la Carte.

– Je n'en ai pas eu besoin, se réjouit Voldemort. J'ignore comment ton fils a trouvé la mort, j'ignore à quel endroit, et à vrai dire, cela m'importe peu. Peut-être certains de mes serviteurs l'ont-ils attrapé, que sais-je ? Je leur poserai la question lorsque j'en aurai l'occasion, mais je crains que tu ne sois pas là pour entendre la réponse.

– C'est impossible, dit Bellatrix d'une voix faible.

– Mets-tu ma parole en doute, Bellatrix ?

Il attendit quelques instants une réponse qui ne vint pas. Lorsqu'il prit la parole, sa voix contenait une colère froide, terrifiante.

– Écoutez-moi tous, dit Voldemort. Écoutez-moi bien. Vous pensez que je suis en colère contre Regulus ? Vous vous trompez. Je suis en colère contre *vous*, qui êtes surpris de cet événement ! Il y a quelque temps, Regulus a changé de camp. C'est dommage, je vous l'accorde, il aurait pu nous être utile ; mais peu importe, car cela se reproduira, sans aucun doute. Alors avant de faire la même lamentable erreur, retenez bien ceci : tout le monde, tous ceux que vous connaissez, ou croyez connaître, vous trahiront un jour ou l'autre. Pour me servir correctement, vous devez endurcir votre cœur, et en

bannir toute affection ; car toute faiblesse, de quelque nature qu'elle soit, vous expose à de terribles erreurs de jugement, telle que celle que vous venez tous de commettre en sous-estimant le danger que représentaient Orion et son fils !

Orion, Bellatrix et Narcissa l'écoutaient parler comme s'ils étaient pétrifiés ; Abraxas Malefoy observait Orion avec un petit sourire satisfait, et Lucius flottait entre la victoire de son père et le désarroi de son épouse.

– Vous êtes... un monstre, articula difficilement Orion. Il est mort à cause de *vous* !

– Oh non, je ne crois pas, Orion, répondit Voldemort en contournant la Carte pour s'avancer vers lui. Au contraire, c'est *toi* qui me l'as présenté. Et à ce propos, j'ai de bonnes raisons de t'en vouloir. Tu as introduit un traître dans notre camp, et s'il avait su être plus intelligent, il aurait pu me causer beaucoup de tort.

Voldemort attendit qu'Orion se défende, mais celui-ci n'en avait pas la force.

– Tu ne m'es plus d'aucune utilité, désormais, poursuivit Voldemort. Je te remercie pour tes loyaux services, mais je ne veux pas que mes fidèles se croient autorisés à commettre la même erreur que toi... Il faut que je te supprime. Tu aurais fait la même chose à ma place, n'est-ce pas ?

Orion tressaillit soudain, et se tourna vers les différentes portes de sortie. Mais au même instant, Abraxas Malefoy décrivit un large cercle de sa baguette : chaque porte se ferma violemment, et on entendit plusieurs déclics métalliques, leur signifiant que toutes les issues étaient closes. Orion porta la main à sa hanche, voulant saisir sa baguette ; et, horrifié, il se souvint qu'Abraxas l'avait désarmé quelques minutes plus tôt.

Voldemort remercia Abraxas du regard et leva lentement sa baguette vers Orion. Sa respiration était ample et calme. Le spectacle de ce petit homme boiteux, recroquevillé sur le tapis en le suppliant de l'épargner, et le fait que tous les regards étaient suspendus à son geste lui procuraient un plaisir certain, qu'il prit le temps de savourer.

Alors que ses lèvres s'entrouvraient pour prononcer la formule fatidique, il se ravisa.

– Bellatrix ?

La jeune femme leva son visage inexpressif vers Voldemort. Ses yeux gris, habituellement remplis d'adoration à son égard, s'étaient vidés de toute lueur d'espoir.

– Penses-tu que cela te redonnerait le sourire ? dit Voldemort avec un geste galant.

La perspective d'un meurtre aurait dû la galvaniser, mais Bellatrix était éteinte.

– Me redonner le sourire, répéta-t-elle mécaniquement.

Orion, voyant dans l'hésitation de Bellatrix une issue de secours potentielle, alla se placer derrière elle.

– Pas moi, supplia-t-il. Pas ton oncle, Bellatrix, je t'en prie... Regulus ne voudrait pas ça...

– Bellatrix ? insista Voldemort avec agacement.

Bellatrix cilla. Elle sembla seulement réaliser que Voldemort lui parlait, et se dégagea d'Orion qui s'agrippait à sa longue chemise de nuit, un peu désorientée.

– Fais-le, dit Voldemort.

Bellatrix baissa la tête vers Orion qui se prosternait à ses pieds. Sa respiration était hachée, désordonnée, et son corps entier tremblait.

– Non... Non, dit-elle d'une voix hésitante.

Orion leva les yeux vers elle, n'osant la croire.

– Non, répéta-t-elle, la voix un peu plus assurée, en se tournant vers Voldemort. Non, je ne veux pas le faire.

Orion était bouche bée, tétanisé par la surprise.

– Je vous le demande, continua Bellatrix. Ne faites pas de mal à mon oncle... S'il vous plaît.

Poussée par une impulsion soudaine, Narcissa se détacha de Lucius et marcha droit vers Bellatrix. Elle se plaça à côté de sa sœur en lui tenant fermement les mains.

– Tu as raison, lui dit-elle en hochant la tête.

Narcissa n'avait absolument aucune envie d'épargner Orion, mais il y avait bien plus important à ses yeux : Bellatrix venait de *contredire* Voldemort. Pour la toute première fois, elle était prête à lui désobéir, à lui résister, à s'arracher à la toute-puissance qu'il exerçait sur elle. Il fallait absolument lui donner raison, à n'importe quel prix, la soutenir dans ce choix, la raccrocher au peu de lucidité que Regulus avait réussi à conserver en elle.

Voldemort ne voyait évidemment pas les choses de cette manière. Il toisait les deux sœurs Black de toute sa hauteur, et plissait les yeux avec méchanceté.

Ses lèvres tressaillirent à plusieurs reprises, comme s'il allait parler. Il semblait hésiter entre plusieurs attitudes, et passait de l'une à l'autre en une fraction de secondes. Non loin de lui, Lucius était livide, et gardait sa main crispée sur sa baguette, prêt à intervenir.

Au bout d'un moment interminable, Voldemort opta pour une réaction des plus surprenantes. Un rictus ironique surgit sur son visage, et il éclata de rire.

– Toi, Bellatrix ? Tu veux le défendre, tu en es sûre ?

– Oui, affirma Bellatrix. C'est... ce que Regulus voudrait. Et même s'il a commis des erreurs, même s'il a essayé de vous nuire... Il était si jeune, Maître, je vous en supplie... Je vous demande de leur pardonner, à lui et à son père.

Voldemort rit à nouveau. Il semblait ne jamais avoir entendu quelque chose d'aussi comique.

– Comme c'est touchant, dit-il d'une voix caressante. Comme vous êtes naïves, toutes les deux... Défendre votre oncle, celui qui est à l'origine de tous vos malheurs, vraiment, c'est trop drôle...

– Ce n'est pas lui qui est à l'origine de nos malheurs, c'est VOUS ! explosa soudain Narcissa. C'est vous qui avez décidé de faire du mal à Kreattur ! C'est à cause de vous si Regulus nous a quittés, et s'il est...

Le mot mourut sur ses lèvres. Le rire de Voldemort redoubla d'intensité, faisant tinter les cristaux du splendide lustre suspendu au-dessus d'eux. Puis il jeta un coup d'œil à l'horloge suspendue au mur, ornementée de serpents et de dragons.

– Je me donne cinq minutes, dit-il avec un amusement cruel. Cinq minutes, oui, ce sera amplement suffisant...

– Suffisant pour quoi ? demanda Narcissa avec hargne, ignorant le regard de Lucius qui la suppliait de se taire.

– Pour vous prouver que vous avez tort, répondit Voldemort.

Il cessa de les regarder, leur tourna le dos, et fit quelques pas sur le tapis, pensif.

– Ça y est, j'y suis, dit-il d'une voix sifflante après avoir fait un tour sur lui-même.

Narcissa échangea un regard perplexe avec Bellatrix, puis avec Lucius : mais aucun d'eux ne semblait savoir de quoi il retournait.

– Dis-moi un peu, ma chère Bellatrix... Peut-être te souviens-tu de notre première rencontre ?

En l'espace de quelques secondes, il était devenu tout à fait prévenant et délicat. Bellatrix jeta un regard circulaire autour d'elle, un peu désarçonnée.

– Oui, je me souviens, dit-elle finalement. J'avais quinze ans, et nous devions trouver de l'argent pour acheter une baguette à Cissy. C'est pourquoi je me suis rendue chez Barjow et Beurk... Où je vous ai rencontré.

– Exactement, confirma Voldemort avec joie. J'ai un souvenir très précis de ce jour-là... Et de l'objet que tu avais dans les mains.

– Le Coffret du Sorcier au Cœur Velu, compléta mécaniquement Bellatrix.

Elle avait parlé d'une voix neutre, avec une distance étonnante. Le choc qu'elle avait reçu en apprenant la mort de Regulus semblait l'avoir rendue momentanément plus froide, plus droite, moins vulnérable aux stratagèmes de Lord Voldemort. Elle se préparait sans doute à l'argumentaire persuasif auquel il s'apprêtait à la soumettre ; et on devinait, à ses mains crispées sur celles de Narcissa, à quel point cette résistance lui coûtait.

Narcissa s'attendait à voir Voldemort rappeler à sa sœur aînée les raisons pour lesquelles elle l'avait adoré et vénéré pendant toutes ses années, mais à sa grande surprise, Voldemort se mit à parler de tout autre chose.

– Précisément, dit-il. Le *Coffret du Sorcier au Cœur Velu*... Une relique d'une puissance extraordinaire, capable de maudire une personne pour l'éternité, et de sceller son destin à tout jamais... Pourvu qu'on y place un objet qui lui ait appartenu. Une relique, donc, dont je connaissais l'existence, et que je convoitais ardemment, mais dont j'ignorais le possesseur...

Une pointe d'amertume transparut furtivement dans sa voix. Narcissa grimaça à la mention du coffret : elle ne se souvenait que trop bien de la châsse en cristal que Bellatrix avait extirpé du plancher de la chambre de leur oncle, et de ce que Bellatrix en avait dit : *Pour détruire une personne, il faut placer dans le coffret un objet lui*

appartenant, et elle sera maudite jusqu'à ce que mort s'ensuive... Et en effet, Narcissa se souvenait tout aussi bien de l'aura de malfaisance pure qui irradiait du coffret, de la cruauté et de la haine qui semblaient suinter du fermoir. Un fermoir couvert de marques brûlées, traces des puissants sortilèges destinés à le faire céder. Et enfin, Narcissa se souvenait de l'expression amusée de Bellatrix lorsqu'elle avait entendu quelque chose tinter à l'intérieur, et en avait déduit qu'Orion s'était fait rouler en achetant un coffret déjà rempli et verrouillé, strictement impossible à ouvrir...

Alors qu'elle flottait vers de lointains souvenirs, Voldemort reprit son récit :

– Et j'ai naïvement cru que mon heure était venue, le jour où notre chère Bellatrix s'est présentée dans la boutique où j'avais mes habitudes, tenant fièrement l'objet de tous mes désirs... Barjow lui a d'ailleurs proposé un prix absolument dérisoire, si on considère la valeur réelle de l'objet. Malheureusement, alors que j'étais sur le point de m'en emparer, un Auror qui avait aperçu Bellatrix dans l'Allée des Embrumes a perquisitionné la boutique et a mis la main sur ce précieux coffret...

– Pourquoi nous raconter tout ça ? s'impacienta Narcissa. En quoi cela devrait-il nous intéresser ?

Voldemort lui adressa un sourire cruellement amusé.

– Écoute encore ceci... Tu ne seras pas déçue, ma chère Narcissa, je t'en fais la promesse. Ce coffret, ou cette *châsse*, comme certains préfèrent l'appeler, a donc été entreposé au Ministère, sous bonne garde. J'ai pris mon mal en patience, et ensorcelé plusieurs employés du Ministère dans le but de le récupérer, mais en vain... Plusieurs années se sont ainsi écoulées, jusqu'à un jour maudit, où l'homme que je faisais chanter est venu me trouver pour se répandre en excuses : le coffret s'était ouvert plusieurs mois auparavant, et les Briseurs de sorts les plus renommés du pays s'étaient immédiatement précipités pour le détruire, sans que cet imbécile ne soit parvenu à me le procurer – il en a d'ailleurs payé le prix... Et dire que le pauvre homme pensait naïvement me satisfaire en m'apportant l'objet qu'on avait trouvé à l'intérieur du coffre.

– Et quel objet était-ce, Maître ? demanda Lucius, suspendu à ses lèvres.

Voldemort posa ses yeux incandescents sur lui.

– Un bracelet qui a sans doute été ravissant, autrefois, serti de pierres précieuses... Évidemment, en raison de la malédiction lancée sur l'objet et sur sa propriétaire, il s'est recroquevillé sur lui-même à l'intérieur de la châsse, et n'avait plus aucune valeur. Néanmoins, je l'ai conservé, et je l'ai souvent contemplé, rêvant de l'objet que j'aurais dû mettre à sa place, de quelle cible j'aurais pu choisir si j'avais été en possession ce coffret... Je me suis longtemps demandé à qui appartenait ce bijou, qui avait dû être splendide avant d'être enfermé dans l'obscurité maléfique de cette châsse en cristal. Jusqu'à ce qu'Abraxas me raconte l'histoire de ton mariage manqué, Orion, et m'apporte ainsi la réponse que je cherchais... Oh, mais peut-être veux-tu le dire toi-même à tes deux nièces ?

– J'ai regretté ! s'écria Orion. J'ai regretté... Je l'aimais tellement... Je souffrais trop, je voulais que ça s'arrête... Mais j'ai regretté, à l'instant même où je l'ai fait... J'ai voulu le rouvrir, j'ai voulu revenir en arrière... Par tous les moyens... Mais c'était impossible...

Narcissa se tourna vers Orion, qui les regardait avec un air suppliant ; et l'étau qui écrasait sa poitrine depuis quelques minutes se resserra encore davantage.

– Comme c'est pathétique, soupira Voldemort.

Avec une lenteur extrême, mesurée, il étendit son bras interminable devant lui, déploya ses doigts effilés, et dévoila, dans la paume de sa main, une pièce d'argent racornie, noircie, fragmentée...

– Ce bracelet, vous le reconnaissez peut-être ? Tenez, prenez-le, c'est à vous deux qu'il revient...

D'un geste souple, Voldemort lança le bracelet devant lui, aux pieds de Narcissa et Bellatrix. Narcissa se baissa, le cœur au bord des lèvres, et ramassa le bijou. Malgré les meurtrissures qu'il portait, elle reconnut parfaitement l'argent martelé et les petites pierres bleues qui se balançaient au poignet de sa mère, avant qu'elle n'égare ce ravissant bracelet, quelques semaines avant de tomber gravement malade. Du bout des doigts, Narcissa effleura ce qui restait du bracelet : de l'argent écrasé, broyé, sali.

Elle se tourna de nouveau vers Orion, espérant qu'il nie toutes ces accusations ; mais il avait enfoui son visage dans ses mains et se prosternait devant elles.

– Pardon, mes petites nièces, pardon...

– Je suis curieux, Orion, poursuivit Voldemort. Comment t'es-tu procuré le bracelet favori de Druella Black ? Combien de temps as-tu attendu, avant d'observer les premiers effets de l'horrible malédiction que tu avais lancé sur cette pauvre femme ? Et enfin, comment as-tu fait pour ne rien laisser paraître, alors qu'elle dépérissait dans ta propre maison, et que les guérisseurs les plus savants se succédaient à son chevet pour tenter vainement de comprendre la nature du mal qui la dévorait ?

Narcissa eut l'impression d'être aspirée dans un tourbillon d'eau glaciale. La respiration lui manquait, un poids énorme l'écrasait de tous côtés, et la lumière splendide du grand lustre qui brillait au-dessus d'elle parut se dissoudre dans l'obscurité. Elle entendit la voix de Lucius l'appeler, anormalement lointaine, et constata qu'elle avait laissé choir le bracelet de sa mère sur le sol, sans même s'en apercevoir.

– Narcissa ? Narcissa ! Attention !

Toutes ses forces l'avaient subitement abandonnée. Elle ferma les yeux, ses jambes fléchirent d'un coup, et elle se laissa basculer dans l'inconscience.

Pendant que Lucius essayait vainement de ranimer Narcissa, Bellatrix n'avait pas bougé d'un cil. Contrairement à sa petite sœur, elle était restée atrocement consciente de tout ce qu'il se passait. Elle percevait tout ce qui l'entourait avec une exactitude et une intensité insoutenables, et notamment le regard amer et déçu que Lord Voldemort dardait sur elle.

– Bellatrix, gémissait Orion, à genoux devant elle. Je t'en prie...

Le visage de Bellatrix se fermait progressivement. Ses mains étaient parcourues de petits spasmes, et ses doigts se resserraient comme un étau autour de sa baguette. Orion scruta tour à tour les différents spectateurs, les mains jointes devant lui, à la recherche du moindre soutien.

– Narcissa, ma petite nièce, implora-t-il en s'agrippant à sa cheville. Nous t'avons accueillie, jadis, souviens-toi...

– NE LA TOUCHEZ PAS ! cria Lucius en le menaçant de sa baguette. Comment osez-vous ? Encore un geste, et c'est moi qui me chargerai de vous tuer !

Orion émit un gémissement étouffé, et se tourna vers Abraxas, qui observait la scène avec le plus vif intérêt, tout en caressant amoureusement le pommeau argenté de sa canne.

– Abraxas... supplia encore Orion, presque en rampant. Mon ami...

– Tu salueras Regulus pour moi, répondit laconiquement celui-ci en guise d'adieu.

La main de Bellatrix se crispa encore un peu plus sur sa baguette.

Orion était désormais fixé, il allait mourir, c'était maintenant une évidence. Au moment où cette perspective se transformait en certitude, il fut surpris d'en ressentir un certain soulagement : c'était peut-être une issue préférable, finalement, comparée à la culpabilité écrasante d'avoir laissé son propre fils marcher droit vers la mort. Et cette pauvre Bellatrix... Le conflit qui faisait rage en elle était visible aux yeux de tous. Ses mains tremblaient, elle ne savait même plus qui elle était. Dire que c'était lui, Orion, qui l'avait encouragée à fréquenter Voldemort, et qui lui inventait des excuses lorsqu'elle le rejoignait pendant la nuit, alors qu'elle n'avait que quinze ans... Quelle ironie, tout de même...

Orion décida de lui faciliter la tâche. Qu'on en finisse, une bonne fois pour toutes.

– Tu sais, Bellatrix... Regulus t'aimait beaucoup.

Bellatrix était sur le point d'exploser de douleur. Elle pensait à Regulus, à ses yeux gris qui l'avaient toujours regardée avec admiration et bienveillance, à cette expression attentive qu'il avait lorsqu'il l'écoutait avidement raconter ses prouesses, comme si rien d'autre n'était plus important à ses yeux... Et elle pensait à sa mère, aussi, à sa tendresse infinie et à la chaleur de ses bras...

Bellatrix avait trop mal. Il fallait que quelqu'un souffre à sa place. Il fallait que quelqu'un fasse taire Orion, celui qui avait condamné sa mère à la souffrance, qui avait ruiné sa famille, qui l'avait trahie, trompée et manipulée.

– *Avada Kedavra*, articula-t-elle du bout des lèvres.

Un éclair de lumière verte illumina la pièce et ses dorures jusque dans ses moindres recoins, et alla frapper Orion en pleine poitrine. Puis le corps d'Orion s'affaissa lentement, et tomba sur le sol avec un son mat. Ses bras reposaient le long de son corps sans vie, et il fixait le plafond avec un léger sourire.

– Voilà ce qui vous attend, si vous ne vous montrez pas à la hauteur de la confiance que je vous accorde, déclara Voldemort.

– Cela ne se produira pas, assura sereinement Abraxas Malefoy.

De son pas souple et silencieux, Voldemort s'approcha de Bellatrix.

– Regarde-moi, ordonna-t-il.

Bellatrix n'obéit pas tout de suite. Ses yeux restaient rivés sur le corps d'Orion, sur son regard vide qui fixait le plafond et sur ses mains ouvertes qui n'arrêteraient jamais de l'implorer.

– Reggie, souffla-t-elle, absente. Oh, Reggie... Ton père... Je n'aurais pas dû...

Voldemort frémit. Il leva la main, comme pour la frapper ; mais finalement, il la posa délicatement sur son épaule.

– Écoute-moi, Bellatrix, siffla-t-il.

Mais Bellatrix ne l'entendait pas. Elle se pencha sur le corps d'Orion, et esquissa un geste pour s'agenouiller auprès de lui.

– Reggie, pardonne-moi, dit-elle d'une toute petite voix.

– Regarde-moi, espèce d'idiot !

Il la tira violemment par le bras, et elle se retrouva face à lui. Il se tenait tout près d'elle, et elle devait lever la tête pour le regarder.

– C'est bien ce que je pensais, dit Voldemort avec mépris. Ce soir, j'ai eu la confirmation d'un très mauvais pressentiment, qui me désespère depuis quelque temps : voilà plusieurs mois que ton engagement faiblit, Bellatrix.

Elle poussa une exclamation étouffée, mais Voldemort fit taire ses protestations d'un geste de la main.

– Tu as été, à tes débuts, l'élève la plus douée qu'on m'ait jamais donné d'avoir... Oh, tu sais déjà ceci, puisque je ne m'en suis jamais caché, mais j'avais de grandes espérances te concernant. Je te savais capable me suivre sur le chemin de la puissance, peut-être même de devenir mon égale...

Bellatrix frissonna. Abraxas Malefoy les observait avec amusement ; dans les bras de Lucius, Narcissa reprenait lentement ses esprits, encore peu consciente de ce qui se passait autour d'elle.

– Mais depuis plusieurs mois, et même plusieurs années, un changement s'est opéré... Tu es devenue songeuse, et la férocité si créative qui te caractérisait, et que j'admirais tant, s'est étiolée au fur et à mesure que ton cher petit cousin envahissait tout ton esprit... J'ai

appris, non sans contrariété, que vous partagiez le même lit, et que votre relation allait bien au-delà d'une simple collaboration entre personnes du même rang...

Bellatrix eut un hoquet.

– Et aujourd'hui, j'ai vu les pires faiblesses en toi, Bellatrix. Le doute. La pitié. Sans parler de l'amour, ce sentiment répugnant envers lequel je t'avais si soigneusement mise en garde... Moi qui ai passé tant de temps à te former, à te préparer aux les embûches qui semaient le chemin tortueux menant à la toute-puissance... Après toutes les années que nous avons passé ensemble... Était-ce donc du temps perdu ?

– Maître, non ! supplia Bellatrix.

– Ce soir, tu as failli, Bellatrix, plus que n'importe qui auparavant. Ma déception est aussi immense que les attentes que je plaçais en toi.

Bellatrix suffoquait. Ses épaules se soulevaient par à-coups, son menton tremblait, et ses joues avaient perdu toutes leurs couleurs.

– Si un autre de mes fidèles me faisait un pareil affront, je n'aurais pas hésité à lui faire subir le même sort que les traîtres dont il prenait la défense, poursuivit Voldemort. Mais mon affection pour toi étant ce qu'elle est, voilà ce que je te propose : si tu ne te sens pas capable de continuer de combattre à mes côtés, je m'engage à te laisser partir sans poursuites. Tu peux quitter le pays, t'en aller loin d'ici, sans qu'aucun mal ne te soit fait.

Bellatrix parut alors sur le point de défaillir.

– Vous... Vous me chassez... Vous me répudiez ! Moi qui suis la plus fidèle, la plus dévouée, depuis le commencement !

– La plus fidèle, vraiment ? Après ce qu'il s'est passé ce soir, j'ai bien du mal à te croire.

– Maître... Regulus, je... Nous avons grandi ensemble... Il était si jeune...

– TU LUI CHERCHES ENCORE DES EXCUSES !

Il avait hurlé. Bellatrix secoua la tête, de plus en plus confuse.

– Non, je... Oui, c'est vrai, je me suis laissée attendrir... J'ai été faible, je me suis égarée, mais je vous promets... Je ne recommencerai plus.

– Je ne pense pas pouvoir supporter d'autres déceptions semblables te concernant, Bellatrix.

Il se détourna, et marcha vers la sortie, indifférent à Bellatrix qui le poursuivait en essayant de le retenir.

– Maître... S'il vous plaît, laissez-moi encore une petite chance...

Juste avant de sortir, Voldemort consentit à se retourner. Et après un long silence, il reprit la parole.

– Si tu choisis de rester à mes côtés, tu devras être absolument irréprochable.

Bellatrix hocha la tête avec conviction.

– Désormais, et encore plus qu'auparavant, tu devras me prouver sans relâche que ton dévouement est absolu...

– Je le ferai !

– Et surtout, je te demanderai d'oublier définitivement celui pour qui tu as faibli.

Cette fois-ci, la fougue de Bellatrix sembla vaciller.

– L'oublier...

– Comme il t'a oubliée, *lui*, asséna Voldemort. Si je te reprends à parler de lui, ou même à *y penser*, j'en déduirai que tu n'as rien retenu de ton erreur.

Il la regarda pensivement.

– Vraiment, c'est dommage... C'est cette nuit que tu aurais dû choisir, Bellatrix. C'était l'occasion ou jamais de me prouver ton engagement envers moi.

– Il y aura d'autres occasions, Maître !

– Je l'espère. En attendant... Je crois nécessaire de te retirer ce dont je t'avais confié la surveillance.

À nouveau, Bellatrix manqua de tourner de l'œil. Ses jambes faiblirent, et elle dut s'appuyer sur le mur voisin pour rester debout.

– Tu le confieras à Rodolphus Lestrange, décréta Voldemort. Un serviteur en qui j'ai *pleinement* confiance. Et qui possède un coffre à Gringott's, rempli du fruit de son héritage et, grâce à Hector Crabbe, admirablement défendu.

Il se tourna vers les autres, et vers Narcissa, qui s'était un peu redressée dans les bras de Lucius, et fixait toujours avec hébétude le bracelet de sa mère, tombé sur le tapis.

– Narcissa...

Elle leva ses yeux bleus et délavés vers Voldemort.

– Va au square Grimmaurd, ordonna Voldemort. Maintenant qu'Orion est mort, l'accès à la maison devrait être plus facile. Inspecte les lieux, et si tu trouves le moindre indice sur le devenir de Regulus, amène-le-moi ici. Nous nous rencontrerons à nouveau dans quelques heures.

– Maître, elle est encore sous le choc, voulut protester Lucius.

– C'est moi qui irai, bondit Bellatrix.

– Surtout pas, coupa Voldemort. Je ne voudrais pas que ce lieu te rappelle des souvenirs affectueux.

– Je...

– Je n'ai pas besoin de toi, Bellatrix. Tu peux disposer.

Il ne lui accorda pas un regard. Alors que Lucius s'apprêtait à protester de nouveau, Narcissa lui serra le bras, et lui fit signe de l'aider à se relever.

– Je vais y aller, dit-elle. Je dois y aller.

– Je viens avec toi, proposa Lucius.

– Non, Lucius, l'arrêta Voldemort. J'ai d'autres tâches à te confier.

Narcissa se leva sur ses jambes vacillantes, tout en s'appuyant sur Lucius, qui la regardait avec inquiétude. Elle ramassa le bracelet de sa mère, prit la longue cape noire que Lucius lui tendait, et s'approcha de la cheminée. Mécaniquement, elle prit une poignée de poudre de Cheminette, et le jeta dans le feu qui ronflait paisiblement. Les flammes gagnèrent en intensité, et prirent une belle couleur émeraude.

– 12, square Grimmaurd, articula Narcissa en marchant droit vers les flammes.

Elle disparut dans une explosion verte et le silence retomba.

– Lucius, préviens Karkaroff, déclara aussitôt Voldemort. Nous partirons à l'aube.

– Cette nuit, Maître ? Après ce qu'il s'est passé...

– J'ai dit, coupa sèchement Voldemort. Il est plus que temps d'entreprendre cette expédition que tu ne cesses de retarder.

– Quelle expédition...

– Je croyais t'avoir demandé de sortir, Bellatrix ?

Anéantie par une telle froideur, Bellatrix se courba, et sortit à reculons. La porte se referma sur elle, et Voldemort reporta son attention sur Abraxas et Lucius. Après l'affront fait à Bellatrix, Lucius inclina la tête avec déférence, moins enclin à discuter les ordres.

– Comme il plaira au Seigneur des Ténèbres, dit-il précipitamment. Voldemort ne répondit pas immédiatement.

– Fais attention, Lucius... Malgré ton ingéniosité, la faiblesse semble te guetter de temps à autre. Tu as été trop conciliant avec Orion et Regulus, en abandonnant les poursuites et la surveillance de leur domicile. Sois vigilant : les intérêts et le confort de ton épouse ne doivent pas primer sur notre quête.

– J'y veillerai, Maître.

Et Voldemort disparut sous la forme d'une brume opaque qui s'exfiltra à travers les contours des fenêtres.

– Décidément, tu n'es qu'un idiot, cracha aussitôt Abraxas Malefoy à l'intention de Lucius. Heureusement que je me décarcasse pour continuer de nous attirer les faveurs du Seigneur des Ténèbres ! J'espère que tu sauras briller pendant cette expédition auprès des géants, car je ne serai plus là pour te sauver la mise... Lucius, tu m'écoutes ?

Lucius se tourna vers lui sans rien dire.

– Eh bien, ne reste pas planté là ! Va réveiller les elfes, et ordonne-leur d'enterrer cette ordure quelque part dans le fond du domaine. Et sois prêt quand le Seigneur des Ténèbres viendra te chercher !

Lucius n'eut pas l'énergie de protester, ni même de répondre. Tous ces nouveaux événements l'avaient épuisé, d'autant plus qu'il ne savait pas exactement quoi en penser. Il se contenta de hausser les épaules et sortit à son tour.

Lorsque l'elfe Prunnas arriva dans le grand salon, encore ensommeillé, Abraxas lui ordonna d'aller lui chercher un verre de vin. Une fois servi, le vieil homme s'installa confortablement dans son fauteuil et leva sa coupe vers le corps d'Orion, qui était toujours étendu au milieu du tapis.

– À votre santé, messieurs Orion et Regulus Black, dit-il avec son habituel sourire glacé.

Et il but d'un trait le contenu de sa coupe.

LA MAISON ENDEUILLÉE

Dans la cuisine du 12, square Grimmaurd, Cygnus Black fixait la cheminée, réfléchissant intensément. Orion était parti depuis plus d'une heure pour le manoir des Malefoy, et à chaque minute qui passait, ses chances de revoir son beau-frère vivant s'amenuisaient. Quelques étages plus haut, il n'entendait plus rien : Walburga avait sans doute réussi à apaiser l'affolement désespéré de Kreattur.

Sa pauvre sœur, elle aurait mieux fait de l'écouter lui, plutôt que de céder aux fantasmes de puissance de son mari... Regulus n'aurait jamais dû rejoindre les Mangemorts, Cygnus leur avait répété à de nombreuses reprises, mais Orion n'en avait fait qu'à sa tête – quel gâchis !

Comme chaque fois que quelque chose le contrariait, Cygnus interrompit ces ruminations désagréables pour aller se réfugier dans ses vieux souvenirs. C'était une habitude qu'il avait prise au moment de son renvoi du Magenmagot : incapable de faire face à sa propre déchéance, il avait décidé de fuir la réalité, et depuis, il passait le plus clair de son temps à se remémorer une époque lointaine, où il était admiré et respecté.

Quelques jours plus tôt, par exemple, lorsque Kreattur avait frôlé la mort et avait été soigné par Vera, Cygnus était tellement absorbé dans ses rêveries qu'il avait à peine entendu le remue-ménage qui avait agité la maison. Et voilà qu'il replongeait, refusant de voir le reflet que lui renvoyaient toutes les casseroles en cuivre, incapable d'accepter ce qu'il était devenu : un vieil homme fatigué à la barbe grisonnante, dépossédé de toute sa gloire, oublié de tous.

Bon sang ! se reprit-il donc intérieurement, comme il le faisait plusieurs fois par jour. Non, il ne pouvait pas en être ainsi. Il était Cygnus Black, que diable, le ténor du Magenmagot, plein d'ardeur et

de panache... Tout le monde guettait son entrée, tremblait sur son passage, se taisait pour écouter sa voix de tonnerre...

Cygnus embrassa du regard l'ensemble de la pièce, un peu rasséréné. Il pouvait compter sur cette maison pour lui rappeler sa valeur : depuis sa naissance, il était le fils aîné, le favori, l'enfant prodige. À l'époque, il occupait la chambre de Sirius, bien sûr ; Alphard, celle de Regulus ; et Walburga s'était vue attribuer une toute petite chambre, à l'étage inférieur.

Cygnus sourit en repensant à la révolte légitime mais impuissante de sa sœur cadette, lorsqu'elle voyait ses deux frères se prélasser dans leurs grands lits à baldaquin... Comme cette époque lui manquait ! Ils lisaient souvent ici, tous les trois, auprès du feu, pendant que leurs parents donnaient de somptueuses réceptions dans le grand salon. Alphard était très paresseux : pour éviter de lire par lui-même, il prétendait que les lettres se mélangeaient sous ses yeux. Alors Walburga l'aidait, très patiemment, même si Cygnus s'agaçait, car il s'agissait évidemment d'une ruse pour obtenir leur attention et fournir moins d'efforts...

Tout était si simple, à l'époque ! La famille Black était tout ce qui comptait ; la trahir, c'était se trahir soi-même. Ils étaient tous les trois absolument indissociables de cette maison, et du rôle qu'on leur y avait attribué. Alphard était l'idiot dont tout le monde aimait se moquer ; Walburga, la fille dont le destin se résumait au mariage ; et Cygnus... Cygnus nourrissait toutes les espérances de ses parents, toutes leurs ambitions, toute leur vantardise. Tous deux étaient si fiers de lui ! Il ne se passait pas une journée sans qu'ils se vantent des exploits de leur fils aîné, sous le regard envieux mais résigné de Walburga.

À cette époque, tout le monde les respectait, bien plus qu'aujourd'hui... Dans la rue, il arrivait parfois que des inconnus veuillent prendre Cygnus en photo, ou lui offrir un présent ; à Poudlard, les professeurs poussaient une exclamation impressionnée en voyant le blason des Black brodé sur sa cape... Ah, comme Cygnus regrettait le passé ! La réussite lui pleuvait dessus, sans qu'il n'ait rien à faire : puis les choses avaient changé, et il ne trouvait pas sa place dans ce nouveau monde. Était-ce si mal ?

Comme pour le rappeler douloureusement dans le présent, le feu qui se trouvait dans la cheminée se mit à crépiter intensément : quelqu'un arrivait par la voie des Cheminettes.

Serait-ce Orion, ou même Regulus ? Hélas... Non, c'était Narcissa qui venait d'entrer. Elle chancelait un peu, et était si pâle que l'espace d'un instant, Cygnus crut voir le fantôme de sa défunte épouse.

Il se raidit, comme chaque fois qu'il se trouvait face à elle. Car Narcissa, même si elle n'en savait rien, était la preuve vivante que Cygnus avait subi une autre humiliation cuisante au cours de sa vie – une humiliation qui n'avait rien à voir avec sa brillante carrière.

Si elle savait, songea Cygnus, par Merlin, si Narcissa apprenait tout cela...

Sitôt atterrie dans la cheminée du 12, square Grimmaurd, une odeur de chair brûlée lui saisit les narines, et Narcissa regretta immédiatement d'être venue. Elle baissa néanmoins la tête pour sortir de la cheminée et se retrouva face à son père, assis à la table de la cuisine.

– Te voilà, dit simplement Cygnus Black.

Il portait une robe de chambre noire brodée de fils d'argent. Narcissa ne l'avait pratiquement pas vu depuis son mariage – soit six ans auparavant. Il avait alors refusé la proposition qu'elle lui avait faite – celle d'emménager avec elle au manoir des Malefoy ; et depuis, il se murait au 12, square Grimmaurd, où sa seule activité consistait à lire la *Gazette du Sorcier* et à se comporter comme s'il était encore un membre éminent du Magenmagot. Évidemment, Narcissa tenait ces informations de Bellatrix et de Regulus, car les quelques lettres qu'elle avait adressées à son père étaient restées sans réponse.

Son père avait vieilli : ses traits étaient plus marqués et ses cheveux noirs grisonnaient par endroits. Et pourtant, il avait gardé la prestance et l'imposante carrure que Narcissa avait tant admirées.

– Tu as maigri, ajouta Cygnus.

Narcissa baissa les yeux.

– C'est drôle... En te voyant apparaître, pendant un court instant... J'ai cru voir ta mère.

Narcissa ne sut que répondre. Venant de son père, il était impossible de savoir si cette remarque relevait du compliment ou du reproche.

– Vous n'avez pas répondu à mes lettres, fit remarquer Narcissa.

– C'est vrai, admit Cygnus. J'étais sans doute trop occupé.

Tous deux se regardaient comme deux étrangers, comme s'ils n'avaient jamais partagé le même toit, comme s'ils n'avaient aucun lien de parenté – exactement ce qu'Orion prétendait, en réalité. À cette pensée, Narcissa se sentit de nouveau faiblir. Dans le reflet d'une casserole en cuivre, elle croisa son propre regard et la voix nasillarde de son oncle Orion la rattrapa aussitôt.

Elle ne ressemble pas vraiment à son père, n'est-ce pas ?

Narcissa voulut faire taire cette petite voix intérieure, mais elle résonna de plus belle :

Thomas Everly était blond... Un Sang-de-Bourbe de la pire espèce... Et il avait des yeux bleus, bien sûr, comment oublier ce regard limpide et ces longs cils dorés ? Exactement comme Narcissa, en fait...

– Je suppose que c'est *lui* qui t'envoie ? demanda encore Cygnus.

Narcissa acquiesça faiblement. Elle savait que son père faisait référence au Seigneur des Ténèbres. Elle savait aussi qu'il désapprouvait ses méthodes, et qu'il avait vu d'un mauvais œil le fait que Regulus soit introduit au sein des Mangemorts.

– Ils sont morts tous les deux, n'est-ce pas ? demanda enfin Cygnus.

Narcissa ferma les yeux pour acquiescer. En face d'elle, son père poussa un long soupir, et secoua la tête avec abattement.

– Je m'en doutais. Ce pauvre Kreattur... Et ma pauvre sœur... Elle qui attendait avec impatience d'être débarrassée d'Orion, il aura fallu que son fils soit enlevé avec lui ! Regulus, si brillant, si jeune... Ah, ma pauvre sœur, répéta-t-il.

Narcissa était toujours debout, sans que son père ne lui ait proposé de s'asseoir, ou même demandé de ses nouvelles. Sur ses épaules, sa cape pesait de plus en plus lourd. Elle réalisait progressivement que l'une des raisons qui l'avait poussée à venir au square Grimmaurd était le besoin de revoir son père, et l'espoir qu'il lui manifeste enfin un peu d'affection – mais il lui apparaissait maintenant évident que cet espoir-là était vain, comme il l'avait toujours été.

Narcissa déglutit avec difficulté. La question lui brûlait les lèvres, aussi simple qu'insurmontable. *Papa, êtes-vous vraiment mon papa ?*

– Où est Walburga ? demanda-t-elle dans l'espoir de chasser cette idée absurde de son esprit.

– Laisse donc ta tante se reposer, dit Cygnus avec sévérité. Son cœur doit être bien en peine.

Laisse donc ta tante se reposer. Était-ce vraiment son père qui avait parlé ? Ce même homme qui, dans cette même maison, avait laissé sa mère dépérir et ce, sans jamais intervenir auprès d'Orion ou de Walburga, pour que ces deux êtres ignobles la *laissent se reposer*, elle qui ne demandait que ça ?

– J'ignorais que notre tante avait un cœur, répliqua Narcissa, qui avait de plus en plus de mal à parler de façon distincte.

Face à elle, au contraire, Cygnus Black ne montrait pas le moindre signe de tristesse, d'angoisse ou de colère. Il se contentait de l'observer en silence, muré dans de mystérieuses réflexions.

Narcissa ne pouvait pas en supporter davantage : elle rassembla ses forces, inspira profondément pour refouler la nausée qui montait en elle, et s'enfuit dans la cage d'escalier, laissant son père avec ses vieux souvenirs.

Elle monta les premières marches à toute vitesse, mais dut très vite ralentir l'allure. L'atmosphère de la maison semblait lui coller à la peau, épaisse, chargée de souvenirs venimeux. Tout en se cramponnant à la rampe d'escalier, Narcissa dut s'efforcer de ne pas voir la silhouette de sa mère et le visage rieur d'Andromeda qui flottaient pourtant devant ses yeux.

Elle poursuivit son ascension, de plus en plus triste, de plus en plus lourde, avec l'impression de progresser à travers un brouillard formé de fantômes ; et c'est au premier étage qu'elle le sentit. La même présence, atrocement avide et vorace, que celle qui habitait l'objet dissimulé dans l'aile Est du manoir à la demande de Voldemort, et les mêmes filaments invisibles qui tentaient à tout prix de l'atteindre : il y avait donc ici un autre objet, habité par la même noirceur et par la même monstruosité.

Narcissa n'osa pas s'approcher davantage, de peur d'être de nouveau happée par ce typhon obscur. Elle passa le plus loin possible de la porte du salon, et s'enfuit à nouveau vers les étages supérieurs, tournant le dos à la chambre qu'elle avait longtemps partagée avec ses sœurs. Dans les escaliers, elle baissa les yeux pour ne pas voir la chambre où sa mère avait vécu, et atteignit le dernier étage à bout de souffle.

Là, ses pas la guidèrent automatiquement vers la chambre de Sirius : c'était là qu'elle se réfugiait souvent, à l'âge de neuf ans, pour esquiver les remontrances désagréables de sa tante Walburga. Sitôt entrée dans la chambre, les souvenirs l'assaillirent de nouveau. Rien n'avait changé : quatre ans après le départ de son cousin, son aura provocatrice imprégnait toujours les murs, qui étaient couverts de posters de motos, de photos de jolies Moldues et de banderoles aux couleurs de Gryffondor. Narcissa fut étonnée que Walburga ait laissé la chambre intacte ; tout était d'ailleurs singulièrement propre, pour une chambre inhabitée. Même le petit lustre en cristal, au plafond, avait été méticuleusement dépoussiéré.

Narcissa se rendit instinctivement devant la grande armoire en bois sculpté, qui était bien plus petite que dans ses souvenirs. Pensivement, elle passa la main le long du cadre en bas-relief. Combien de fois était-elle venue en extraire Sirius, lorsqu'ils étaient petits ? Elle le réprimandait alors gentiment, et son petit cousin sortait en ronchonnant contre leur gouverneur acariâtre et ses maudites leçons de bienséance. Narcissa se souvenait encore de son sourire mutin et de ses boucles noires en bataille, lorsqu'elle ouvrait la porte et qu'elle le découvrait dissimulé sous les vêtements...

Elle secoua la tête pour interrompre le fil de ses pensées. Sirius se moquerait sans doute d'elle, s'il la surprenait dans cet élan de nostalgie. Depuis bien longtemps, son cousin ne ressentait pour eux que du mépris et de la répugnance – y compris pour son propre frère. Avec amertume, elle songea que Sirius ne serait certainement pas aussi touchée qu'elle par la mort de Regulus. Il était même probable qu'il s'en réjouisse, qu'il déclare que son petit frère l'avait bien cherché.

Cette triste pensée lui rappela ce qui l'avait amenée dans cette maudite maison, et elle sortit de la chambre pour se mettre à la recherche de Kreattur. Sur le pallier, elle tendit l'oreille : de discrets gémissements provenaient de la chambre d'Orion et Walburga. Son cœur se serra lorsqu'elle passa devant la chambre de Regulus, apercevant au passage le bureau recouvert d'articles relatifs à la puissance mystérieuse de Lord Voldemort, et le panneau sur sa porte qui défendait à quiconque d'entrer *sans l'autorisation expresse de Regulus Arcturus Black...* Autorisation qu'il ne pourrait plus jamais accorder, songea tristement Narcissa.

Avec une grande lassitude, elle poussa la porte de la chambre parentale. Contrairement à la chambre de Sirius, qui était restée figée et intacte, cette pièce-là semblait s'être flétrie avec les années. Sur les grandes tapisseries qui couvraient les murs, les fils d'argent qui dessinaient le blason de la famille Black avaient nettement perdu de leur éclat ; le cadre en bois du grand lit à baldaquin s'était terni, les édredons moelleux s'étaient affaissés.

Sur le lit, la tante Walburga était assise, droite comme un i, les cheveux défaits. Elle regardait Kreattur, qui était allongé sur les édredons brodés. C'était lui qui gémissait faiblement, au rythme de sa respiration saccadée.

– J'ai été obligée de l'endormir, déclara Walburga sans même regarder Narcissa. Autrement, je crois qu'il se serait jeté par la fenêtre.

Narcissa resta sur le pas de la porte, hésitante. Avec ses éclats de colère imprévisibles, sa tante lui avait appris à se méfier.

– J'ai entendu ta conversation avec ton père, l'informa Walburga. Je me doutais bien qu'ils étaient morts. Si Regulus était encore en vie, jamais Kreattur ne se serait fait autant de mal. Quant à Orion... J'ai tenté de le dissuader de vous rendre visite, mais il n'a pas voulu entendre raison. Cet imbécile ne peut s'en prendre qu'à lui-même.

Narcissa fut glacée par la froideur terrifiante avec laquelle Walburga venait de s'exprimer, alors qu'il s'agissait de la mort de son mari, et surtout de son fils. Malgré elle, Narcissa avait espéré la voir effondrée et désespérée, mais elle devait bien se rendre à l'évidence : sa tante faisait preuve d'une maîtrise d'elle-même impressionnante, et toujours aussi intimidante.

– Je suis venue pour savoir ce qui est arrivé à Reggie, déclara Narcissa. Je cherche...

– Encore ce surnom idiot, siffla Walburga.

Narcissa déglutit avec difficulté. Elle avait l'impression extrêmement désagréable de redevenir la petite fille effrayée et obéissante qu'elle avait été, des années auparavant, alors qu'elle supportait au quotidien les ordres tyranniques de sa tante. Luttant contre ce sentiment, elle dut se faire violence pour insister :

– Je cherche des indices... Je voudrais savoir pourquoi il est...

À nouveau, elle ne parvint pas à achever sa phrase.

– Orion a parlé d'une lettre, reprit-elle. Une lettre pour Dumbledore... J'aimerais la voir. Peut-être que Lucius pourrait trouver un moyen de l'ouvrir...

– Si tu crois que je vais te donner le seul indice concernant la mort de mon fils, tu te trompes, coupa sèchement Walburga. Sa fuite est un mystère et elle le restera.

Narcissa prit une profonde inspiration. Son père l'avait déçue, et sa tante ne lui donnerait aucune information sur la disparition de Regulus : il ne lui restait plus qu'à s'en aller. Et pourtant, elle ne parvenait pas à s'y résoudre. Quelque chose d'autre la retenait dans cette maison, même si elle ne parvenait pas à déterminer de quoi il s'agissait.

Elle obtint sa réponse en apercevant plusieurs articles de journaux sur l'écrtoire de Walburga, dont quelques-uns étaient illustrés par des photographies de sorcières portant des nouveau-nés dans leurs bras. Narcissa s'en approcha, et fronça les sourcils en les parcourant du regard.

– Regulus avait laissé ces articles sur son bureau, se moqua Walburga. J'imagine que c'est à toi qu'ils sont adressés.

Narcissa examina fébrilement l'ensemble des articles, mais ils étaient tous unanimes : si la magie n'avait été d'aucune aide pour ces couples de sorciers qui désespéraient d'avoir des enfants, c'était en se tournant vers les Moldus qu'ils avaient enfin trouvé une explication et une solution. Refusant de croire une telle absurdité, Narcissa les froissa entre ses mains et les jeta sur le sol, furieuse.

– Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, ces articles disent la vérité, l'informa Walburga. Les Moldus sont tellement déterminés à se multiplier comme des parasites qu'ils ont acquis des compétences stupéfiantes sur ce sujet. Ainsi, si tu étais une femme moldue, et que tu avais eu accès à leurs connaissances et à leur savoir-faire, ils auraient très rapidement trouvé la cause de ton malheur, et tu aurais probablement déjà donné naissance à une ribambelle d'enfants.

– Vous mentez ! coupa Narcissa.

Elle avait l'impression que Walburga lui avait planté un poignard dans le ventre en prononçant ces mots. Et sa tante dut deviner sa détresse, car elle poursuivit avec un sourire cruel :

– C'est drôle, tout de même... Que ça t'arrive à toi, qui n'attends que ça... Pour ma part, c'est l'inverse qui s'est produit : lorsqu'il fut clair que Cygnus n'aurait pas de fils, et que j'ai dû me résigner à remplir ce devoir qui me répugnait tant, Sirius est arrivé tout de suite... et bien trop vite à mon goût.

Narcissa bouillait de rage ; et sa haine s'accentua encore lorsqu'elle vit que sa tante portait toujours le Collier de Charme qu'elle avait usurpé à sa mère pour acheter les fournitures d'Andromeda, avant sa première rentrée à Poudlard. Ce collier enchanté d'une valeur inestimable changeait d'apparence pour mieux révéler la beauté de celle qui le portait. Au cou de sa mère, il prenait autrefois la forme d'une grosse aigue-marine bleu clair, assortie à ses yeux magnifiques ; lorsque Walburga s'en était emparée, en revanche, la pierre était devenue opaque et avait pris la couleur de l'acier.

– Rendez-moi ce collier, ordonna Narcissa avec toute l'autorité dont elle était capable. Il devrait être à moi.

– Ta mère me l'a donné, répliqua Walburga sur un ton moqueur. Souviens-toi.

– Elle a fait cela parce qu'elle était malade, corrigea Narcissa en essayant de maîtriser sa voix. Or, c'est Orion qui l'avait ensorcelée, je l'ai appris tout à l'heure. Il a causé notre ruine, et de ce fait, vous avez contracté une dette colossale envers mes sœurs et moi. Même si cela ne compensera jamais le mal que vous nous avez fait, j'exige donc que vous me remettiez ce collier.

Sa voix avait un peu tremblé. Face à elle, Walburga hocha la tête, puis eut un petit rire.

– Orion l'a ensorcelée, dis-tu ? Je n'en savais rien. Mon défunt mari était donc encore plus méprisable que je ne le pensais... Mais tout de même, c'est amusant : j'ai toujours été intimement persuadée que la maladie de ta mère était la punition qu'elle recevait pour toutes les fautes qu'elle avait commises. Tu vois, je n'avais pas tout à fait tort...

– Les *fautes* ! De quelles fautes parlez-vous ? Celle d'avoir été plus belle que vous ?

Walburga rit à nouveau.

– Si tu savais, Narcissa... Si tu savais que c'est moi qui ai sauvé ta mère du déshonneur ! Si tu savais tout ce que j'ai gardé secret, pour le bien de cette famille...

– Assez ! cria Narcissa, qui sentait des larmes brûlantes lui monter aux yeux. Arrêtez ces maudites insinuations ! Dites-moi ce que vous savez, ou bien TAISEZ-VOUS !

Mais Walburga ne fut nullement impressionnée par la véhémence de Narcissa.

– Même si la tentation est grande, ce n'est pas à moi de te révéler cette histoire. Venant de moi, tu refuserais d'y croire... Non, il vaudrait mieux que Vera t'explique tout cela.

– Vera ne m'a jamais rien caché !

– C'est ce que tu crois, se moqua Walburga.

– Vous êtes IGNOBLE ! explosa Narcissa. Vous n'arrêtez pas de l'accabler, tout le jour durant ! Vous l'avez épuisée, dépouillée, humiliée : c'est à cause de VOUS qu'elle s'est tuée !

– Ta mère s'est tuée parce que la culpabilité l'accablait, rectifia Walburga. D'ailleurs, ne t'a-t-elle pas présenté ses excuses, avant de se donner la mort ?

Narcissa sentait la rage l'étouffer, et étouffer en elle toute forme de pensée raisonnable.

– Je vous déteste, gronda-t-elle.

– Je le sais bien. Et pourtant, nous sommes assez semblables, toutes les deux. Sages, obéissantes et prêtes à tout sacrifier pour notre famille... N'est-ce pas ?

Narcissa s'empara de sa baguette et la pointa sur Walburga, qui ne réagit pas. Mais alors qu'elle réfléchissait à toute vitesse au sortilège qui apaiserait sa colère, Narcissa aperçut le coin d'une enveloppe dissimulée sous le matelas de Walburga.

– *Accio*, dit Narcissa en déviant sa baguette.

Une enveloppe frappée du sceau de la famille Black, ornée de l'écriture soignée de Regulus et destinée à Albus Dumbledore, s'échappa de la fente qui se trouvait entre le sommier et le matelas du lit à baldaquin. Elle entraîna avec elle plusieurs photos de Sirius qui s'éparpillèrent sur le tapis, et un autre morceau de parchemin ; les deux documents volèrent jusqu'à la main de Narcissa, qui les examina avec satisfaction.

Les yeux de Walburga s'agrandirent, et elle se leva d'un bond. Elle se précipita pour lui arracher la lettre, mais Narcissa fut plus rapide qu'elle : sa baguette fendit l'air, et Walburga fut violemment repoussée

par un objet invisible. Profitant de cet instant de déséquilibre, Narcissa lui arracha son Collier de Charme et s'enfuit à toutes jambes dans l'escalier. Elle dévala les quatre étages, et cette fois-ci, elle sentit à peine l'aura destructrice qui émanait du salon, tant sa colère et son chagrin étaient immenses. Sans prêter attention aux insultes que Walburga rugissait depuis le dernier étage, ni à Cygnus qui essayait de l'arrêter, Narcissa se précipita dans la cheminée de la cuisine et se plongea dans les flammes vertes qui l'emportaient vers son manoir, tout en se promettant de ne plus jamais franchir le seuil de cette maudite maison.

Lorsque Narcissa sortit de son immense cheminée de marbre, le corps d'Orion avait disparu, et avec lui toute trace des événements de la nuit. Elle était partie pendant une demi-heure à peine ; et pourtant, il lui semblait que son séjour au square Grimmaurd avait duré des années. Ce voyage dans le passé l'avait épuisée. Il était près de quatre heures du matin, et Narcissa ne voulait plus qu'une chose : oublier tout ce qu'elle venait de vivre, se réfugier dans les bras de Lucius, être réchauffée par son étreinte réconfortante et s'endormir enfin.

Voilà ce qu'elle pensait en montant les escaliers qui menaient à sa chambre ; mais quand elle poussa la porte, prête à enlacer Lucius, son cœur bondit en le voyant habillé d'un lourd manteau d'hiver, et chaussé de ses bottes de voyage.

– Que fais-tu ? demanda-t-elle, déconcertée.

Lucius se retourna, embarrassé.

– Le Seigneur des Ténèbres a exigé que nous partions cette nuit... Pour le Nord.

– Cette nuit ? répéta Narcissa.

– C'est ce qu'il a ordonné. Et après tout ce qu'il s'est passé... Je ne peux pas refuser.

– Mais... Combien de temps...

– Un mois. Au moins.

Les épaules de Narcissa s'affaissèrent d'un coup. Lucius lui avait déjà parlé de la mystérieuse expédition que lui et Voldemort préparaient depuis longtemps, et il lui arrivait d'appréhender son départ, mais elle n'avait pas imaginé qu'il partirait si vite – et surtout au moment où elle avait le plus besoin de lui.

– Mais... Je ne veux pas que tu partes, protesta-t-elle. Lucius, tu ne peux pas me laisser maintenant...

Elle se rapprocha de lui et voulut lui prendre la main, mais Lucius semblait réticent, comme s'il prenait garde à ne pas se laisser attendrir.

– À mon retour, nous ne nous séparerons plus, promit-il. Si j'avais le choix, je resterais avec toi... Mais cette expédition est capitale. L'arme que nous allons chercher sera essentielle pour abattre les dernières défenses de nos ennemis. Et lorsque nous les aurons vaincus, je n'aurai plus jamais besoin de partir loin d'ici.

Narcissa secoua la tête. Depuis des années, elle avait tout accepté sans broncher, sans se plaindre, sans remettre en doute les projets des Mangemorts ; mais après la mort de Regulus, la peur qui l'étreignait était maintenant trop grande pour être tue.

– Je... Je ne veux pas que tu ailles chercher cette arme, avoua-t-elle. J'ai peur.

– Peur ? Ne t'en fais pas, les elfes veilleront sur toi. Ce manoir est parfaitement protégé : tu ne crains absolument rien.

– Tu ne comprends pas, insista Narcissa. Lucius, je... J'ai peur de *lui*... Du Seigneur des Ténèbres.

– Je te demande pardon ?

Lucius se raidit. Désirant plus que tout éviter de se confronter à lui, Narcissa hésita à revenir sur ses paroles, mais ce qu'elle avait commencé à exprimer ne pouvait plus attendre.

– J'ai un mauvais pressentiment, avoua-t-elle. Lucius, écoute-moi, je t'en prie... Tu l'as entendu, toi aussi... La manière dont il parlait de Regulus, et dont il a parlé à Bellatrix... Je... Je ne suis pas sereine. Et si un jour, il décidait de s'en prendre à nous ?

– Comme il l'a toujours dit, le Seigneur des Ténèbres récompensera ceux qui lui sont fidèles... *Vraiment* fidèles, répliqua Lucius avec froideur. Regulus nous a trahi, et Bellatrix a failli, elle aussi... Je ne commettrai pas cette erreur-là, tu peux compter sur moi. C'est en continuant de le servir que je peux assurer notre protection, pas en trahissant sa confiance comme Regulus a eu la bêtise de le faire.

– Je n'en suis pas si sûre... Lucius, même si tu lui restes fidèle, tu ne seras jamais à l'abri de le décevoir ! Et si cela arrivait...

– Cela n'arrivera pas, coupa Lucius.

– Partons ensemble, supplia Narcissa. Arrêtons tout cela... Arrêtons de le suivre.

Lucius eut un petit rire.

– Tu as perdu la tête ? Tout abandonner maintenant, alors que nous sommes si proches de la victoire ? Que nous sommes sur le point de devenir tout-puissants ?

Narcissa ouvrit la bouche pour répliquer, mais Lucius ne lui en laissa pas le temps.

– Je te trouve bien ingrate, poursuivit-il. Moi qui ai pris tous ces risques pour l'approcher, pour qu'il fasse de moi son plus proche conseiller, tu voudrais que tous ces sacrifices partent en fumée ? Nous nous étions pourtant mis d'accord, avant d'aller le voir. N'était-ce pas ce que tu souhaitais, toi aussi ?

– Je ne sais pas... Je ne sais plus... Peut-être, mais pas de cette manière ! Oh, Lucius... Je sais très bien pourquoi tu fais tout cela : tu aimerais que ton père soit enfin fier de toi, n'est-ce pas ? Je te comprends, car ces espérances, je les ai eues aussi... Mais enfin, regarde la vérité en face : ça n'arrivera jamais ! Ton père est un monstre, tout comme le mien ! Et il te considérera toujours comme un moins que rien !

Face à elle, le visage de Lucius se ferma complètement.

– Là, tu deviens blessante, dit-il sèchement.

Il s'écarta brutalement d'elle et marcha droit vers la porte. Narcissa saisit son bras pour le retenir, mais quand il se retourna vers elle, son regard était si dur qu'elle le lâcha aussitôt, effrayée.

– Ça suffit, dit-il avec une extrême froideur. Pour ce qui est de cette expédition, il me semble que c'est à moi d'en décider ; de toute manière, tu ne t'intéresses pas assez à nos projets pour savoir de quoi il retourne. Depuis notre mariage, je prends tous les risques pour assurer l'avenir et la sécurité de notre famille ; en contrepartie de tout cela, je te demande seulement de me faire confiance... et de m'assurer une descendance. Pour l'instant, on ne peut pas dire que tu remplisses ta part du contrat.

Narcissa en fut clouée sur place. Elle porta instinctivement ses mains à son ventre, comme pour protéger un enfant imaginaire ; et lorsqu'elle reprit ses esprits, Lucius avait quitté la pièce.

En dévalant les escaliers pour le rattraper, elle entendit la voix sifflante de Voldemort monter de leur grand salon :

– Lucius, mon ami... Alors, Narcissa est-elle revenue du square Grimmaurd ? A-t-elle trouvé quelque chose ?

– Je crains que non, répondit Lucius.

– Bien, c'est dommage... Enfin, nous verrons cela plus tard. Mais dis-moi, tu sembles soucieux... Y a-t-il quelque chose qui te contrarie ?

Arrivée en bas des escaliers, Narcissa courut vers la porte. La voix glaciale de Lucius répondit à celle de Voldemort :

– Rien qui vaille la peine d'être raconté, Maître. Merci pour votre sollicitude... Et pardonnez-moi pour ce léger contretemps.

– Oh, mais tu es tout pardonné, Lucius. Et puisque plus rien ne nous retient ici...

Au moment où Narcissa entra dans la pièce, Lucius jeta un bref regard derrière lui, puis présenta son bras aux longs doigts effilés que Voldemort tendait devant lui.

Narcissa fit un geste vain pour les retenir ; mais une épaisse fumée noire les enveloppa et disparut avec eux, laissant à Narcissa comme ultime image les yeux rougeoyants de Voldemort qui la regardaient avec amusement.

– Cissy ?

Narcissa tourna la tête, hébétée : elle se trouvait toujours dans le salon, assise sur le canapé de cuir qui faisait face à la cheminée. Au dehors, l'aube se levait ; elle était restée là depuis le départ de Lucius, sans parvenir à dormir ni à penser.

Debout dans l'encadrement de la porte, c'était Bellatrix qui venait de l'appeler. Elle n'osait pas entrer, comme si elle continuait d'obéir à l'ordre que Voldemort lui avait donné quelques heures auparavant en lui intimant de sortir de la pièce. Elle était dans un piteux état : la robe qu'elle portait était déchirée à plusieurs endroits, son corps était secoué de tremblements, sa respiration était saccadée.

Inquiète, Narcissa se leva aussitôt et traversa la pièce à grands pas pour la rejoindre.

– Tu ne dors pas ?

– Je... Je venais te voir, dit Bellatrix d'une voix tremblante.

Narcissa s'approcha d'elle et la prit délicatement dans ses bras.

– Viens, chuchota-t-elle en la serrant contre elle. Allons nous recoucher.

Elle accompagna sa grande sœur à l'étage et toutes les deux s'étendirent dans le lit de Bellatrix, toujours vêtues de leurs longues chemises de nuit. Narcissa fit allonger sa grande sœur à ses côtés et lui tint la main jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Elle-même flottait entre un cauchemar nébuleux et une réalité qu'elle ne voulait surtout pas affronter. Elle resta longuement étendue dans le lit de Bellatrix, fixant le plafond, écoutant la respiration saccadée de sa grande sœur, avec l'impression que leur lit dérivait sur l'océan. Elle vit la lumière emplir la chambre, puis décliner ; elle entendit les bruissements de la nature s'éveiller au-dehors, puis s'assoupir.

Et de nouveau, ce fut la nuit.

À côté d'elle, Bellatrix rêvait, s'agitait, se réveillait de temps à autre ; mais aucune des deux sœurs n'avait l'envie, ni même la force de prononcer le moindre mot ou d'amorcer le moindre geste. Elles se contentèrent de rester là, flottantes et inertes, en dehors de la réalité – jusqu'à ce que le jour se lève de nouveau.

Vers dix heures, l'elfe Lidelys entra prudemment pour leur proposer de manger quelque chose. Bellatrix ne répondit pas. Narcissa se redressa lentement, et regarda son elfe de maison comme si elles se trouvaient sur deux planètes différentes.

– Maîtresse ? couina l'elfe, inquiète. Est-ce que tout va bien ?

Est-ce que tout allait bien ? Quelle question, songea Narcissa. Sa mère était morte ; Andromeda était partie et vivait une vie heureuse, loin d'elle, entourée d'un mari aimant et d'une ravissante petite fille ; Bellatrix était détruite ; Sirius les avait quittés, lui aussi ; Orion était mort, Regulus était mort, son père la méprisait, Walburga la haïssait ; les Goyle s'étaient détournés d'elle, et Lucius était parti. En fin de compte, ils l'avaient tous abandonnée.

Narcissa constata tout cela avec détachement, dans le même état de sidération qu'elle avait connu au moment de la mort de sa mère, des années auparavant. À l'époque, elle était restée ainsi plusieurs jours durant ; c'était Lucius qui avait fini par la ranimer un peu en venant la reconforter, après l'enterrement de sa mère.

Mais cette fois-ci, une telle chose ne se produirait pas.

– Le maître demande où est ma maîtresse, insista à nouveau Lidelys. Si la maîtresse veut que je lui réponde quelque chose... Ou bien peut-être souhaite-t-elle lui parler elle-même...

Le *maître*, pensa sombrement Narcissa, toujours assise sur le bord du lit. Abraxas... Lui, en revanche, était bien vivant. Il devait être aux anges. La famille Black était désormais anéantie, privée de tout héritier : plus personne n'oserait contester la supériorité de la famille Malefoy, et Orion ne risquait plus de se mettre en travers de sa route en contestant la pureté de ses descendants. En repensant au sourire d'Abraxas lorsqu'il avait appris la mort de Regulus, les poings de Narcissa se contractèrent et elle ressentit enfin un semblant d'émotion : une haine dévorante, assez intense pour lui donner enfin envie de faire quelque chose.

Elle se leva donc, et sortit de la chambre de Bellatrix.

– Suis-moi, ordonna-t-elle à Lidelys.

Elle se dirigea vers sa chambre en marchant silencieusement, regardant droit devant elle, à la manière d'un fantôme ; elle entendait à peine les pas précipités de son elfe derrière elle. Elle alla jusqu'à sa salle de bains, se plaça devant son grand miroir au cadre doré, et ouvrit son poing, où se trouvaient toujours le Collier de Charme, ainsi que les deux documents qu'elle avait dérobés à Walburga – la lettre pour Dumbledore et l'autre morceau de parchemin qui portait l'écriture de Regulus.

Elle constata que l'enveloppe destinée à Dumbledore était bel et bien impossible à ouvrir, et se demanda un instant ce qui pouvait bien se trouver dans cette lettre, mais le chagrin et le manque de sommeil l'empêchaient de réfléchir. Quant au morceau de parchemin qui l'accompagnait, il ne portait que deux lignes énigmatiques, écrites par Regulus :

*À cette noirceur d'une puissance indicible,
Opposer une clarté d'une puissance comparable*

Perplexe, Narcissa mit les deux documents de côté, et mit le Collier de Charme à son cou.

Aussitôt, le Collier se métamorphosa. Une part de Narcissa avait espéré qu'il prenne la même forme que pour sa mère, à qui elle

ressemblait tant, mais ce ne fut pas le cas. Au lieu d'une aigue-marine bleue et douce, le collier prit la forme d'un saphir étincelant, d'un bleu très froid. Son visage changea aussi un peu : l'éclat de ses yeux se raviva, mais cela lui donnait un air encore plus hautain et sévère.

Narcissa se tourna de nouveau vers Lidelys, qui l'observait avec inquiétude.

– Lidelys ?

– Oui, maîtresse ?

– À qui es-tu fidèle ?

– Oh, mais... À la famille Malefoy, bien sûr, depuis toujours...

– Je le sais bien, coupa froidement Narcissa. Mais si deux membres de la famille Malefoy te donnaient deux ordres contradictoires... Lesquels écouterais-tu ?

Lidelys fronça les sourcils, inquiète. L'elfe n'était pas idiote : pour elle, cette question n'augurait rien de bon.

– Cela n'est jamais arrivé, répondit-elle prudemment.

– Mais si cela arrivait ?

L'elfe prit le temps de réfléchir.

– Eh bien... Prunnas a toujours servi les maîtres, et Lidelys les maîtresses. Puisque madame Athénaïs n'est plus là... Lidelys suppose donc que c'est à maîtresse Narcissa qu'elle doit obéir en priorité.

– Bien. Dans ce cas... Pour commencer, je veux que tu ailles me chercher un verre en cristal, et une bouteille de vin dans la réserve d'Abraxas. Prends une de celles qui sont au ras du sol, il paraît que ce sont les meilleures.

– Le maître l'a défendu, rappela Lidelys. Si Prunnas surprenait Lidelys, la maîtresse aurait des ennuis...

– Je prends le risque, répliqua Narcissa.

Lidelys se tordit les mains.

– La maîtresse veut-elle vraiment boire du vin, à cette heure-ci ? couina l'elfe. La maîtresse ne préférerait-elle pas prendre un bon bain chaud, avant de se reposer un peu...

– Contente-toi d'obéir, Lidelys.

L'elfe disparut, puis réapparut quelques instants plus tard avec une bouteille poussiéreuse dépourvue d'étiquette, remplie d'un liquide sombre.

– Tu as bien fait comme je te l'ai demandé ?

Lidelys hocha vivement la tête, craintive.

– Ouvre-la, ordonna Narcissa.

Dès que l'elfe eut obéi, Narcissa lui arracha la bouteille des mains et se servit à ras bord sous le regard alarmé de son elfe de maison. Sans y accorder d'importance, elle saisit son verre, et le but d'une traite.

– Bien, murmura-t-elle en sentant le liquide la réchauffer de l'intérieur. Très bien.

Elle essuya calmement le coin de ses lèvres, puis se tourna de nouveau vers son elfe.

– Lidelys ?

– O... Oui, maîtresse ? s'empessa de répondre l'elfe dévouée.

– Je m'inquiète pour Abraxas. Avec sa maladie, il tousse sans arrêt, tu ne trouves pas ?

L'elfe cilla. Narcissa n'avait pu masquer la colère froide qui l'habitait, profondément contradictoire avec les mots qu'elle venait de prononcer.

– Tu ne trouves pas ? insista Narcissa, avec un regard lourd de sous-entendus.

Lidelys hocha la tête, les yeux soigneusement baissés.

– Dès que tu en auras l'occasion, je veux que tu m'apportes son verre... Celui dans lequel il vient de boire.

– Son... verre, maîtresse ?

– Ne m'oblige pas à répéter, je t'en prie.

Lidelys acquiesça précipitamment.

– Il faut qu'il ait bu dans ce verre moins de deux heures avant que tu ne me l'apportes, précisa Narcissa. C'est très important. Réveille-moi si besoin, lorsque tu auras réussi. Et n'aie pas peur... C'est pour son bien.

Elle essaya de sourire, mais l'elfe sembla encore plus effrayée.

– Bien... Bien, maîtresse, balbutia l'elfe. Lidelys va faire de son mieux, mais ce sera difficile... Prunnas surveille beaucoup les appartements du maître...

– Tu y arriveras, l'encouragea Narcissa. Nous avons un peu de temps, avant que Lucius ne revienne de sa formidable expédition.

Lidelys déglutit avec difficulté, hocha la tête et sortit à reculons. Elle se ravisa juste avant de sortir :

– La maîtresse est-elle sûre...

– Sûre et certaine.

Lidelys regarda autour d'elle, comme pour chercher une autre idée, mais ne trouva rien.

– La maîtresse veut-elle prendre un bain ? Ou bien manger quelque chose ? Lidelys peut aller chercher...

– Je n'ai besoin de rien, la coupa de nouveau Narcissa. Concentre-toi plutôt sur ta mission.

Et Lidelys sortit, penaude. Sitôt que l'elfe se fut éloignée, Narcissa se pencha en avant, délogea la dalle en marbre rose qu'elle avait déplacée une dizaine de jours plus tôt, et extirpa de la cavité un bocal poussiéreux, rempli de baies noires et blanches. Elle fit tourner le bocal de Baies Funèbres entre ses mains, puis le remit en place, et remplaça la dalle qui les dissimulait. Elle se redressa, se resservit un verre de vin, puis s'approcha de la fenêtre pour admirer le reste du manoir ensoleillé. De là où elle se trouvait, elle avait une vue imprenable sur l'aile Nord, où vivait Abraxas Malefoy.

Plus pour longtemps, songea Narcissa en buvant une nouvelle gorgée de vin. Le vieil homme serait bientôt mort. Elle, Narcissa, allait le tuer. Mais cette pensée ne la fit même pas sourire.

Quelques jours plus tard, au milieu de dizaines de portraits d'élèves alignés sur ses murs, le professeur Slughorn faisait les cent pas dans son salon, dans un état d'agitation qu'il n'avait jamais connu auparavant. Sur son bureau, une lettre signée de la main de Walburga Black, transmise par le Ministère, lui apprenait d'une manière sèche et expéditive que Regulus avait disparu dans de mystérieuses circonstances et avait très probablement perdu la vie. Walburga Black ne faisait aucune mention de leur dernière entrevue, comme si elle n'avait jamais eu connaissance de celle-ci.

Depuis qu'il avait reçu cette maudite lettre, Slughorn n'avait pas fermé l'œil. La conversation qu'il avait eue avec son jeune élève l'avait déjà profondément tourmenté, évidemment ; mais depuis qu'il avait appris sa mort, il était plongé dans les abîmes du doute, de la peur et de la culpabilité.

Épuisé, il se laissa tomber sur l'un de ses deux fauteuils moelleux, près de la cheminée. Avec l'impression d'étouffer, il desserra le col de son pyjama couleur lilas, et sortit un mouchoir brodé pour éponger son front luisant, ainsi que son énorme moustache. Son regard paniqué balayait les innombrables portraits qui ornaient les murs, sans parvenir à se fixer nulle part. Tous ces élèves, qui avaient si brillamment réussi... Lui qui était si fier de tout cela, de toutes ces relations et tout ce précieux savoir, dispensé avec tant de passion... Combien d'entre eux l'avaient utilisé à mauvais escient, comme Tom Jedusor l'avait fait ? Quel malheur, par Merlin, quel malheur...

Sentant que ses pensées s'affolaient de nouveau, il essaya de se concentrer sur les choix qui s'offraient à lui.

Il pouvait bien tenter de contacter Dumbledore, et lui raconter tout ce qu'il avait entendu, comme Regulus le lui avait demandé... Il pourrait mentir un peu, parler d'une simple intuition, omettre que c'était lui qui avait tout expliqué à Tom, essayer de masquer à Dumbledore son écrasante responsabilité dans cette catastrophe... Mais Dumbledore était bien trop intelligent, il ne tarderait pas à découvrir l'ensemble de la vérité... Et alors...

Slughorn frissonna, saisi de nausées. Il s'imaginait le pire. Il serait sûrement renvoyé de Poudlard, peut-être même envoyé à Azkaban pour complicité, au milieu des Détraqueurs... Sans compter qu'il deviendrait l'une des cibles prioritaires de Voldemort, et alors c'était la mort qui l'attendait, en plus du déshonneur...

Cela en valait-il vraiment la peine ? Peut-être Regulus s'était-il trompé, peut-être Voldemort n'était-il pas Tom Jedusor... Alors, il enverrait Dumbledore sur une fausse piste, et cela serait une immense perte de temps... Il fallait être sûr de soi, et Slughorn ne l'était pas, pas *vraiment*...

Il pouvait donc se taire, garder tout cela pour lui. Après tout, quelqu'un d'autre que lui allait sûrement faire le rapprochement entre Voldemort et Tom Jedusor, et découvrir l'existence d'un Horcruxe ! Slughorn n'était tout de même pas le seul à l'avoir côtoyé dans sa jeunesse, ce garçon avait forcément parlé de tout cela avec quelqu'un d'autre ! Il n'était pas, il ne *pouvait pas* être le seul... Non, il pouvait très bien attendre encore un peu, quelqu'un allait forcément se signaler à sa place...

De toute manière, ce n'était pas vraiment ce choix cornélien qui le préoccupait autant, et qui lui oppressait la poitrine de cette manière. Certes, l'idée de mourir le terrifiait ; mais celle de vivre avec l'idée d'avoir participé à l'ascension de Voldemort, et plus encore à la mort de Regulus, l'épouvantait encore davantage. Même s'il n'avait jamais voulu tout cela, comment pourrait-il vivre avec une telle culpabilité ? Comment même pourrait-il se présenter devant ses élèves, à la rentrée ? Comment pourrait-il encore leur sourire, se montrer bienveillant avec eux, alors que certains d'entre eux s'apprêtaient peut-être à devenir des Mangemorts ? La mort lui paraissait presque une issue préférable, comparée à ce lourd fardeau.

Il secoua la tête, tenta d'inspirer profondément. Regulus, ce cher Regulus, si brillant, poli, aimable... Mort, peut-être à cause de lui...

Dans un soudain accès de panique, Slughorn se leva brutalement, s'empara de la lettre de Walburga Black, cette maudite lettre qui lui avait appris la tragique nouvelle, il la froissa entre ses mains et la jeta dans le feu de cheminée, où les flammes consumèrent rapidement l'écriture fine et serrée de Mrs Black.

Penché en avant, Slughorn fixa le parchemin jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendres dans son intégralité, puis il se redressa lentement, le souffle court. Il croisa son reflet dans le miroir qui était accroché au mur : son visage était luisant de sueur, sa moustache tremblotait, ses yeux étaient écarquillés, hagards, cernés, rougis par le manque de sommeil.

Il était en train de devenir fou, il fallait faire quelque chose. Mais quoi donc ? Il était incapable de réfléchir, incapable de chasser de son esprit les mots que Regulus lui avait dits quelques jours plus tôt. *Il faut que vous m'aidiez... Pour Bellatrix, et pour tous les autres... Il faut prévenir Dumbledore, vous êtes le seul à le pouvoir...*

C'était insupportable, comme si un fantôme avait pris possession de lui. Slughorn aurait aimé que ces souvenirs soient semblables à cette lettre, et qu'il puisse les jeter au feu avec autant de facilité. Si seulement il pouvait revenir en arrière, si seulement cette maudite conversation pouvait ne jamais avoir eu lieu...

À cette pensée, il cessa de trembler. En regardant les braises encore vives qui brillaient sur la suie de la cheminée, une idée venait de germer dans son esprit. Il y avait peut-être une solution... Une solution

qui lui permettrait d'avoir l'esprit tranquille. Son cher Regulus ne serait pas fier de lui, et en même temps... C'était ce qu'il y avait de plus simple. Après tout, avoir connaissance d'un tel secret, pour un homme faible et bavard comme il l'était... Non, décidément, il n'en était pas digne, l'état dans lequel il se trouvait le prouvait bien ! Et puis, Poudlard avait besoin de lui, il devait continuer d'exercer comme professeur, c'était la seule chose qu'il se sentait capable de faire en ces temps troublés – mais pour cela, il fallait qu'il retrouve la pleine possession de ses moyens.

Déterminé, Slughorn sortit sa baguette de sa poche, et se rassit dans son fauteuil moelleux. Alors qu'il regardait autour de lui, comme pour s'assurer que personne ne l'observait, la voix accusatrice de Regulus résonna une dernière fois à ses oreilles :

À quoi servent toutes ces photos, toutes ces lettres, si vous n'êtes même pas capable de nous aider lorsque nous avons besoin de vous ?

Au lieu de retenir sa main, la vague de culpabilité qui submergea le professeur Slughorn le poussa à mettre un terme à tout cela. Il pointa sa baguette sur sa tempe, et, tout en prononçant l'incantation du Sortilège de Faux Souvenirs, il imagina précisément ce qui se serait passé si Regulus ne lui avait pas rendu visite...

Regulus n'était pas venu. Ils s'étaient vus pour la dernière fois à Poudlard, et s'étaient salués cordialement ; puis Slughorn n'avait plus eu de nouvelles.

Et voilà. C'était ainsi que les choses s'étaient passées, et pas autrement.

Les yeux étroitement fermés, il prononça la dernière incantation ; une étincelle l'atteignit à la tempe et lui traversa l'esprit, détruisant sur son passage le souvenir tumultueux de la visite de Regulus, depuis son entrée dans la pièce à son départ précipité, en passant par toutes les révélations qu'il lui avait faites, construisant à sa place une autre histoire, inventée de toute pièce...

Dans son salon bien ordonné, Slughorn sursauta, légèrement désorienté : il avait dû s'assoupir un instant. En se redressant, il constata que sa baguette était tombée sur le sol ; il fronça les sourcils et la ramassa, tout en grimaçant de douleur. Avec l'humidité ambiante, ses rhumatismes le faisaient terriblement souffrir.

Il rangea sa baguette dans sa poche et bâilla longuement, se demandant pourquoi il se sentait aussi fatigué. En consultant l'horloge murale, il constata qu'il était bientôt dix heures, et décida de se préparer une tasse de thé. Il se leva donc de son fauteuil pour se rendre à la cuisine, mais interrompit aussitôt son geste : il venait d'apercevoir une photo posée sur son bureau, et celle-ci avait réveillé de douloureuses pensées.

Soudain envahi par la tristesse, il s'approcha de la commode et prit le cadre entre ses mains. C'était la dernière photo qui était venue enrichir sa collection : on l'y voyait avec l'un de ses élèves favoris, Regulus Black, tenant devant lui le parchemin qui attestait qu'il avait obtenu tous ses ASPIC avec des résultats stupéfiants dans l'ensemble des matières. Le professeur et l'élève souriaient avec fierté, même si le visage de Regulus était assombri par cette mélancolie qu'il emportait toujours avec lui, et que Slughorn n'était jamais parvenu à expliquer – sans doute parce qu'il n'avait jamais vraiment cherché à le faire.

Et dire que Slughorn avait mis tous ses espoirs en lui pour prendre la relève... Regulus était tellement passionné, tellement avide d'apprendre, Slughorn pensait qu'il aurait le même enthousiasme à l'idée de transmettre son savoir, de continuer à travailler à Poudlard... Dumbledore l'avait pourtant mis en garde : malgré l'absence totale de preuves, le bruit courait que le jeune homme avait rejoint les Mangemorts. Et comme pour lui donner raison, depuis que Regulus avait quitté Poudlard, il n'avait plus donné aucune nouvelle. Dumbledore avait donc vu juste, une fois de plus... Ah, vraiment, quel dommage... Il faudrait bien trouver quelqu'un d'autre pour lui succéder – mais qui donc ?

Slughorn haussa les épaules et se détourna, désireux de boire quelque chose de réconfortant, mais une deuxième photo attira son regard. Il s'agissait d'une photo bien moins récente, l'une des plus anciennes que Slughorn possédait. Le Club de Slug venait d'être créé, et Slughorn posait avec fierté, entouré des premiers membres – une demi-douzaine de jeunes garçons, pour la plupart de la maison Serpentard. Il avait posé une main affectueuse sur l'épaule de son voisin, un jeune homme qui avait été semblable à Regulus par bien des aspects... *Tom Elvis Jedusor*, se remémora Slughorn. Brillant, séduisant, plein de promesses, avant qu'il ne disparaisse à son tour...

En regardant de près le sourire charmeur de son ancien élève, Slughorn fut envahi par un certain malaise ; mais il préféra décrocher la photo et la ranger précipitamment dans un tiroir, plutôt que de s'attarder sur les causes de cet étrange pressentiment.

Déterminé à ne plus se laisser déconcentrer, il fit bouillir de l'eau et y plaça un sachet de thé à la bergamote – il était encore trop tôt pour boire de l'hydromel, à son grand regret.

Pendant que les feuilles de thé dispersaient des volutes sombres dans l'eau brûlante, le professeur Slughorn s'approcha de la fenêtre et regarda la brume glacée qui envahissait son jardin avec un mélange d'inquiétude et de soulagement. La guerre faisait rage, mais le vieil homme qu'il était n'avait aucun rôle à y jouer.

Et c'était mieux ainsi.

Oui, bien mieux ainsi.

★★★

Au même instant, non loin du cimetière sorcier de Londres, un petit garçon accourait en pleurant vers sa mère.

– MAMAN ! Là-bas, j'ai vu un fantôme !

– Un fantôme ? Mais qu'est-ce que tu racontes, mon chéri ?

– Je te jure, maman ! Une grande dame tout habillée en noir, avec un visage tout blanc, on aurait dit qu'elle était transparente ! Et elle avait l'air très méchant... Arthur m'a parlé de la Dame Blanche, tu crois que j'ai vu la Dame Noire ?

– La Dame Noire ! Enfin, tu as dû rêver... Il n'y a rien, là-bas, seulement de vieilles tombes abandonnées.

– Maman, j'ai peur...

– Il ne faut pas avoir peur, mon chéri... Tout va bien, je suis là. Allez, viens ! On rentre à la maison, je vais te faire un bon goûter...

Et pourtant, un peu plus loin, debout sous la pluie battante, face aux deux tombes vides de son mari et de son fils, Walburga Black ressemblait bel et bien à un spectre. Enveloppée dans sa longue cape noire, plus pâle que jamais, elle rassemblait toutes ses forces pour rester digne.

Bien sûr, elle n'était pas là pour Orion. Ni pour Regulus, à vrai dire. Non, même si elle avait bien du mal à se l'avouer, Walburga était là

pour Sirius. En effet, la seule chose qui lui permettait de tenir debout était l'espoir que Sirius ait appris la nouvelle, par le biais des quelques lettres qu'elle avait expédié à travers le pays, et qu'il oublie momentanément leurs disputes pour venir rendre hommage à son père et à son petit frère.

Walburga l'attendit longtemps, imaginant ce qu'elle pourrait bien lui dire lorsqu'il apparaîtrait. *Je t'attendais...* Non, ce serait un aveu de faiblesse. *Tu as changé*, plutôt... Oui, ce serait un prétexte pour s'approcher de lui, pour l'observer un peu mieux...

Tout en se maudissant d'être aussi faible, Walburga se remémora la première fois qu'elle avait tenu Sirius dans ses bras, le jour de son accouchement. Elle se souvint des sentiments violents qu'elle avait ressenti ce jour-là, de l'envie inavouable qu'elle avait eue – celle de s'enfuir immédiatement, d'emporter ce nouveau-né avec elle et de l'élever seule, loin de toutes ces règles qui lui semblaient brusquement si oppressantes et si injustes – une envie honteuse, incompréhensible, qu'elle avait étouffé tant bien que mal, une fois de plus.

Elle se souvint de l'amour féroce qu'elle avait ressenti pour ce nouveau-né, puis de la sévérité implacable avec laquelle elle l'avait réprimé, trop effrayée par ce sentiment inconnu et cruel qui s'emparait d'elle sans crier gare. Elle se souvint de son désarroi, lorsqu'elle avait reconnu en Sirius la soif de liberté qui avait été la sienne ; elle se souvint de la colère et du ressentiment qui en avaient découlé, et de la hargne qu'elle avait déversée sur lui dans l'espoir de le domestiquer, de le contenir, de le retenir.

Walburga secoua la tête. Quelle idiote elle faisait. Sirius n'était qu'un garnement. Il s'était moqué d'eux, il s'était moqué d'elle, il l'avait abandonnée. Il était sans doute quelque part, avec ses amis méprisables, en train de se réjouir de la destruction de sa propre famille... C'était Regulus qui était resté, toujours fidèle et attentionné...

Et pourtant, sans qu'elle puisse les maîtriser, les pensées de Walburga revinrent une nouvelle fois vers Sirius.

Il avait dix-neuf ans, maintenant – elle y pensait sans cesse. Malgré elle, Walburga songea qu'il devait être beau, qu'il devait lui ressembler encore un peu...

Un craquement derrière elle. Elle vit volte-face, le prénom de Sirius sur les lèvres – mais ça n'était pas Sirius.

– Toi, cracha Walburga en direction de la nouvelle venue.

À quelques mètres d'elle, Vera Goyle retira son capuchon. Ses cheveux étaient trempés par la pluie, et ses yeux rougis par les larmes. Elle fit un pas en avant, mais Walburga l'arrêta immédiatement.

– Ne t'approche pas, ordonna-t-elle.

Vera se figea, interdite.

– Qui t'a prévenue ?

– C'est... Cygnus. Je voulais vous rendre visite une dernière fois, je l'ai trouvé dans la cuisine... Il m'a dit que tu étais là.

– Quel imbécile, siffla Walburga. Est-ce trop demander de me laisser tranquille ?

– Écoute, je voulais simplement...

– Tais-toi ! Par pitié, tais-toi.

Vera se tut quelques instants, mais elle ne pouvait se résoudre à partir bredouille.

– Tu ne sais vraiment pas ce qui est arrivé à Regulus ? osa-t-elle insister.

– Et comment le saurais-je ? C'est plutôt à toi qu'il faudrait poser la question. Après tout, c'est à *toi* qu'il s'est confié, la dernière fois.

Les épaules de Vera s'affaissèrent. Voilà donc ce que Walburga lui reprochait.

– Je me demande de quoi il s'agissait, poursuivit Walburga avec agressivité. Sans doute de ces maudits Moldus, et de la nécessité de les protéger...

Vera déglutit difficilement, puis détourna le regard.

– C'est bien ce que je pensais, cracha Walburga. Tu vois comme cela lui a donné de bonnes idées ? C'est peut-être à cause de *toi* qu'il est mort, finalement.

Vera ne releva pas. Visiblement, cette pensée l'avait déjà traversée.

– Va-t'en, maudite idiote ! cria soudain Walburga, faisant sursauter Vera. Hors de ma vue ! Et si je te surprends à te recueillir sur la tombe de mon fils, je...

– Je m'en vais, coupa Vera avec fermeté. Adieu, Walburga. Je te souhaite bonne chance.

Et elle disparut dans un craquement plus doux.

Walburga se détourna pour faire de nouveau face à la tombe de Regulus et perdit vaguement la notion du temps. Autour d'elle, sur

ses épaules, la pluie continuait de tomber. Au fur et à mesure que le ciel s'assombrissait, elle se sentait de plus en plus sotte.

Lorsque la lueur du jour eut entièrement disparu et qu'il fut évident que Sirius ne viendrait pas, Walburga se tourna vers la tombe de sa défunte belle-sœur, Druella Black. La misérable gerbe de fleurs que Walburga y avait déposé le jour de son enterrement était toujours là, rendue presque invisible par le magnifique bouquet que Lucius avait apporté ensuite. Plus que jamais, les somptueuses fleurs blanches semblaient la narguer, fières et insolentes comme si elles venaient d'être cueillies grâce au robuste sortilège d'Immuabilité dont elles avaient été pourvues.

– Tu dois apprécier le spectacle, ma chère Druella, grinça Walburga.

Les fleurs frémirent dans leur vase, comme si elles écoutaient attentivement ce que Walburga allait dire.

– Tu te demandais jusqu'où j'irais, au nom de la famille Black et de ses idéaux... Eh bien, me voilà. Repose en paix, petite garce : tu as été vengée comme il se doit.

Sur ces belles paroles, Walburga Black se retourna en faisant voler sa longue cape noire derrière elle et quitta le cimetière. Lorsqu'elle rentra chez elle, tous les portraits de l'entrée se turent. Sous leurs regards inquiets, Walburga dénoua le cordon argenté qui retenait sa cape, la laissa glisser le long de ses bras et l'abandonna sur le sol, au milieu du hall d'entrée. Avant de monter dans sa chambre, elle s'assura que Kreattur et Cygnus étaient tous deux profondément endormis, puis elle monta au quatrième étage et traversa le palier, en évitant de regarder vers les chambres de ses fils. Elle entra dans sa chambre, s'assit sur son grand lit à baldaquin tendu de velours noir et contempla longuement les armoiries des Black brodées sur les tapisseries, les photos de Regulus qui étaient accrochées aux murs, et enfin celles de Sirius, étalées sur le tapis.

Un peu hébétée, Walburga finit par s'étendre sur son lit, toujours vêtue et chaussée, serrant quelques photos froissées contre sa poitrine. Autour d'elle, les rideaux de son lit se fermèrent et la plongèrent dans l'obscurité. Là, elle songea que plus personne ne pouvait la voir, ni l'entendre ; et sur cette pensée, elle se recroquevilla sur l'édredon, enfouit son visage dans son oreiller et pleura tout son soûl jusqu'au petit matin.

L'ORDRE DU PHÉNIX

Sirius, lui, n'apprit la nouvelle que quelques jours plus tard.

À peine une heure avant que l'information ne parvienne jusqu'à lui, il courait à travers champs sous sa forme animale, tous ses sens en éveil. Il faisait nuit noire ; Sirius retournait vers la lisière d'une forêt, et ralentissait de temps à autre pour guetter le moindre bruit, le moindre mouvement suspect dans les environs. Heureusement, seul le bruissement de la nature était audible ; et lorsqu'il humait l'air, sa truffe ne détectait aucune odeur suspecte.

Lorsqu'il arriva à proximité de la forêt, il ralentit progressivement l'allure et reprit sa forme humaine pour ne pas effrayer ceux qu'il était en train de rejoindre. Il pénétra dans l'obscurité humide du sous-bois, et trouva rapidement ceux qu'il cherchait.

– C'est bon, la voie est libre, chuchota Sirius.

Ses yeux s'acclimatèrent complètement à l'obscurité, et il put voir plus précisément les visages de ceux qu'il avait laissé au même endroit quelques minutes plus tôt.

– Tu es sûr ? s'inquiéta Lily. J'ai cru voir un véhicule s'arrêter sur la route, en contrebas...

– Ce n'était qu'une voiture pleine de Moldus, la rassura Sirius. Ils s'étaient égarés, avec toute cette brume.

Lily hocha la tête, et James se tourna vers ceux qu'ils escortaient depuis plusieurs jours : une jeune femme noire au ventre arrondi et son fils de trois ans. Tous deux avaient échappé de justesse à une tentative d'assassinat par des partisans de Voldemort, et devaient à tout prix être mis en lieu sûr.

– Nous sommes presque arrivés, dit James en se tournant vers la jeune femme. C'est la maison qui est sur la colline, là-bas... Vous allez enfin pouvoir vous reposer.

La jeune femme eut à peine la force de hocher la tête. Après avoir assisté à l'assassinat de son mari par des Mangemorts et leur avoir échappé de justesse, cela faisait plusieurs jours qu'elle marchait sans répit, en étant toujours sur le qui-vive, et le tout enceinte de cinq mois.

Avec douceur, Lily l'aida à se relever ; James reprit son petit garçon dans ses bras, et Sirius prit la tête du petit groupe pour les guider à travers champs.

Quelques minutes plus tard, ils gravissaient la pente douce qui remontait vers la maison des Potter. Quand ils arrivèrent sur le pas de la porte, James frappa quelques coups à un rythme précis pour que ses parents l'identifient ; puis la porte s'ouvrit, et le visage jovial de Fleamont Potter apparut.

– Vous voilà enfin, chuchota-t-il en s'écartant. Entrez vite !

Sans se faire prier, ils s'engouffrèrent tous dans la maison ; Fleamont jeta un regard alentours pour être certain que personne ne les avait suivis ; puis il ferma soigneusement la porte derrière lui et se retourna vers la joyeuse agitation qui régnait dans le salon.

James, Sirius et Lily s'étaient laissé tomber sur un canapé, épuisés mais soulagés. Euphemia Potter avait fait asseoir la jeune femme et son fils pour leur donner quelque chose à boire, tandis qu'un vieil homme s'était levé pour leur céder sa couverture. Deux autres familles se réchauffaient près du feu, et souriaient timidement aux nouveaux venus. Parmi eux se trouvaient un vieillard, deux très jeunes enfants et une autre femme enceinte.

– Vous avez mis plus longtemps que prévu, remarqua Fleamont à l'intention de son fils. Quelque chose vous a retardé ?

– Le ciel était infesté de Détraqueurs, soupira James. Nous avons dû faire plusieurs détours... Mais en dehors de ça, tout s'est bien passé.

– Ma pauvre chérie, vous êtes épuisée, dit Euphemia en prenant la main de la jeune femme. Vous allez enfin pouvoir dormir dans un vrai lit, ce soir... Quel est votre nom ?

– Je m'appelle Aurelia, dit la jeune femme, encore essoufflée et tremblante d'émotion.

– Et toi, mon petit, comment t'appelles-tu ?

– Alfred ! répondit le petit garçon avec enthousiasme. Et toi ?

– Enchantée, Alfred... Moi, c'est Euphemia. Je suis la maman de James !

Aurelia sourit faiblement en regardant son jeune fils, et parvint enfin à remercier Euphemia pour sa générosité ; puis elle se tourna vers James, Sirius et Lily pour les remercier de les avoir menés jusqu'ici.

– Ce n'est rien, dit aussitôt Fleamont Potter avec une grande fierté. Mon fils et ses amis ont l'habitude de faire ce genre de choses... Depuis un an, ils sillonnent le pays sans répit, afin d'aider tous ceux qui se trouvent dans des situations délicates !

– C'est très courageux de votre part, murmura la jeune femme en soufflant sur le thé brûlant qu'Euphemia venait de lui donner. Vous savez, mon petit frère m'a beaucoup parlé de vous... Il était en sixième année lorsque vous étiez les Préfets-en-Chef, et il vous admirait énormément. Il vient de commencer sa formation d'Auror, et c'est vous qui lui avez donné envie de s'y engager. S'il savait où je suis en ce moment, il serait terriblement jaloux !

Affalé sur le canapé, Sirius échangea un regard complice avec James et Lily ; et il poussa un soupir d'aise, heureux d'être de retour en sécurité, chez les parents de James.

Cela faisait un peu plus d'un an qu'ils avaient terminé leur scolarité à Poudlard, et dès les premières semaines, Dumbledore les avait mis à contribution. De nombreux sorciers étaient menacés par les Mangemorts, et parmi eux, certains étaient trop fragiles pour utiliser des Portoloin, la voie des cheminettes ou le transplanage – les très jeunes enfants, par exemple, les sorciers âgés et malades, ou encore les femmes enceintes. Il était donc nécessaire de les aider à fuir en les escortant sur la terre ferme ; et c'était donc à ça que James, Sirius et Lily occupaient l'essentiel de leur temps. En une année, ils avaient parcouru un nombre incalculable de kilomètres, passé de multiples nuits à la belle étoile, esquivé plusieurs guet-apens et permis à de nombreux sorciers d'échapper à un sort funeste.

Fleamont et Euphemia Potter participaient également à ces opérations : leur maison avait été transformée en lieu d'accueil et de répit pour ces familles menacées, en attendant qu'elles ne trouvent un moyen de quitter le pays. Cela faisait plus d'un an qu'ils logeaient, nourrissaient et rassuraient toutes ces familles de passage, sans jamais se ménager.

Avec un élan de tendresse, Sirius regarda Euphemia qui s'était assise à côté d'Aurelia, et lui avait pris la main pour la rassurer ; puis Fleamont, qui resservait des tasses de thé aux personnes rassemblées près du feu de cheminée. Depuis que Sirius avait rencontré les parents de James, ils avaient gagné quelques cheveux gris et quelques rides, mais ils n'avaient rien perdu de leur générosité à toute épreuve.

Puis, malgré la fatigue qui le retenait sur le canapé, Sirius se força à se lever pour les aider à cuisiner ; et il s'approcha du four, d'où montaient des effluves prometteurs.

– Je parie que c'est encore un gratin de pommes de terre, lança James depuis le canapé.

– Je ne m'en lasserai jamais, confirma Sirius en ouvrant la porte du four pour examiner l'avancée de la cuisson.

– Vous devez être affamés, dit Fleamont avec sollicitude.

– James est *toujours* affamé, rit Lily en posant sa tête sur son épaule.

– Il faudra manger de bonne heure, les informa Euphemia. Le Patronus de Dumbledore est passé tout à l'heure, une réunion aura lieu ce soir à l'endroit habituel...

– Ce soir ! s'exclama James. Moi qui pensais pouvoir me reposer un peu...

– Ce sera peut-être l'occasion de voir Remus, fit remarquer Euphemia.

– J'espère, répondit Sirius. Il n'était même pas là aux deux dernières réunions... Je commence à m'inquiéter pour lui.

– Si vous le voyez, donnez-lui ceci de notre part, dit Fleamont en leur désignant un sac de vêtements. Je suis sûr qu'il en manque, là où il se trouve.

– Oh, merci beaucoup... D'ailleurs, nous verrons sûrement quelques Aurors ce soir, dit Lily à l'intention d'Aurelia. Nous pourrions leur demander de transmettre à votre frère que vous êtes en sécurité. Comment s'appelle-t-il ?

– Ce serait adorable, sourit la jeune femme. Il s'appelle Kingsley... Kingsley Shacklebolt. Tenez, faites-lui passer ceci de ma part : cela nous permettra d'être reliés, malgré la distance.

Elle retira l'une de ses jolies boucles d'oreille et la tendit à James, qui la mit dans sa poche avec précaution ; puis James se leva à son tour pour mettre le couvert.

Dès que Fleamont jugea le gratin suffisamment cuit, ils s'attablèrent tous ensemble et mangèrent avec appétit ; les sorciers qui étaient déjà là depuis plusieurs jours firent rapidement connaissance avec Aurelia, lui adressèrent des paroles réconfortantes et s'amusèrent de voir leurs enfants jouer ensemble au bout de quelques minutes.

La conversation prit un tour encore plus joyeux lorsque Fleamont se mit à raconter le mariage de James et Lily, qui avait eu lieu quelques semaines plus tôt :

– Nous avons décoré le salon, le jardin et même la colline voisine, disait-il avec des grands gestes remplis de fierté. La cérémonie était très spontanée, très émouvante... Sirius était superbe en garçon d'honneur, et Marlene, la meilleure amie de Lily, était ravissante aussi... Oh, évidemment, ça n'était rien comparé aux deux mariés ! Tenez, voyez par vous-même...

– Papa, tu embêtes tout le monde, rit James en le voyant faire passer les photographies du mariage à toute la tablée.

– Pas du tout, pas du tout, s'empressa de répondre une jeune femme qui était hébergée chez eux depuis une dizaine de jours.

– Au contraire, c'est très réconfortant de voir que la guerre n'empêche pas les belles histoires de voir le jour, renchérit son frère, qui tenait un nourrisson dans ses bras.

Lily et James échangèrent un sourire : c'était en partie pour cette raison qu'ils s'étaient mariés aussi rapidement. Ils ne voulaient pas laisser la guerre leur voler leur histoire, et étaient ravis de pouvoir faire un pied de nez au discours mortifère des partisans de Voldemort.

Tout le repas se déroula dans cette joyeuse atmosphère ; puis James, Lily et Sirius se levèrent à contrecœur. Ils saluèrent chaleureusement l'ensemble de la tablée et leur souhaitèrent une bonne fin de soirée ; puis, sans oublier de prendre les vêtements qu'Euphemia leur avait donnés pour Remus, ils disparurent à l'étage supérieur pour aller chercher le Portoloin que Dumbledore leur avait confié quelques semaines plus tôt.

Après l'avoir saisi, ils atterrirent au milieu d'un champ qu'ils commençaient à connaître par cœur ; puis ils se mirent en marche vers le lieu où Dumbledore leur avait donné rendez-vous, tout en discutant à voix basse des derniers jours qu'ils venaient de vivre.

– J'avais vraiment peur qu'Aurelia ne tienne pas le coup, avoua Lily. Elle semblait tellement faible, à la fin... Je crois que si son fils n'avait pas été là, elle aurait pu abandonner.

– Oui, heureusement qu'elle a tenu bon... Et ce petit Alfred est vraiment adorable, commenta James avec un sourire rêveur.

– Je crois qu'il t'a bien apprécié aussi, rit Lily. Il a été si courageux, il ne s'est pas plaint une seule fois...

Alors qu'il marchait quelques pas derrière eux, Sirius jeta un regard furtif vers ses deux amis, et son humeur s'assombrit légèrement.

En effet, tout comme leur mariage récent, cette discussion était annonciatrice d'un projet de plus en plus imminent : James et Lily allaient bientôt quitter la maison familiale pour avoir la leur, et souhaitaient avoir un enfant à leur tour.

Sirius s'en réjouissait pour eux, évidemment, mais cela signifiait aussi que son chemin allait devoir se séparer du leur, et l'évidence l'avait durement rattrapé : il n'avait nulle part où aller, aucune famille à laquelle se raccrocher. Certes, les Potter avaient fait office de substitut, pendant un temps, mais cette douce période était sur le point de s'achever.

Chacun d'eux allaient lui manquer. Fleamont et Euphemia, avec leur douceur et leur générosité ; James, évidemment, ainsi que leur éternelle complicité ; et Lily, bien sûr. Même si leur amitié était plus récente, elle allait lui manquer autant que James. Depuis leur sortie de Poudlard, Sirius s'était profondément attaché à elle, avec sa bienveillance lumineuse. Désormais, Lily se contenterait de veiller sur James, et James veillerait sur elle, Sirius en était sincèrement heureux – mais de lui, qui allait se soucier ?

Alors qu'ils arrivaient devant l'entrée d'une vieille grange désaffectée, Sirius haussa les épaules, comme pour se signifier l'absence de réponse à cette question inextricable, et emboîta le pas à ses deux amis pour entrer.

La grange poussiéreuse dans laquelle ils avaient l'habitude de se retrouver était abandonnée depuis plusieurs mois ; et pourtant, le sol était encore recouvert de paille, et une odeur puissante et tenace imprégnait les murs. Plusieurs torches vives éclairaient les lieux ; au fond de la pièce, une petite dizaine de personnes discutaient avec gravité. Dumbledore se trouvait là, entouré d'Aurors et de combattants

qui lui rendaient compte des évènements les plus récents. Sur un perchoir, le phénix Fumseck observait la scène de son regard perçant.

James, Lily et Sirius sortirent leurs baguettes et firent apparaître leurs Patronus pour prouver leur identité ; puis les quelques personnes qui étaient présentes s'approchèrent pour congratuler chaleureusement les mariés. Sirius se tint un peu à l'écart, laissant à James et Lily le soin de raconter leur mariage à leurs partenaires de combat. Toujours songeur, il se contenta d'observer leurs interlocuteurs, dont les visages hâves et émaciés étaient éclairés par la lueur dansante des torches. Seul Dumbledore ne semblait pas atteint par l'épuisement : il était habillé avec la même fantaisie qu'à l'accoutumée, sa longue barbe argentée n'avait rien perdu son éclat, et derrière ses lunettes en demi-lune, ses yeux bleus brillaient avec une intensité imperturbable.

– Je suis enchanté par ces bonnes nouvelles, commenta-t-il après avoir écouté James et Lily raconter leur mariage.

Au même instant, Sirius sentit un courant d'air dans sa nuque : la porte de la grange venait de s'ouvrir de nouveau. Il se retourna et vit entrer deux hommes : l'un d'eux était solidement bâti, et avait les cheveux châtons ; l'autre était brun, plus jeune, plus élancé, vêtu plus élégamment. Malgré leur apparence en tout point différente, ils étaient animés par la même détermination et assombris par la même mélancolie – ce qui s'expliquait sans doute par le fait qu'ils avaient tous deux perdu leurs parents dans le même incendie, puis avaient grandi ensemble au sein du pensionnat Wimbley, un lieu qui avait été sauvagement détruit par les Mangemorts près de quatre ans auparavant.

– Bonjour à tous, marmonna Maugrey avec sa rudesse habituelle.

À côté de lui, Adam Claring se contenta de saluer d'un signe de tête les quelques personnes qui lui souriaient. Comme tous les précédents arrivants, ils firent apparaître leurs Patronus : un phénix et un chien de berger argentés firent le tour de la pièce à l'unisson, puis s'évaporèrent.

– Vous voilà, dit Dumbledore avec satisfaction. Alastor, j'avais justement quelques mots à te dire avant que tout le monde n'arrive...

– Malheureusement, cela devra attendre quelques minutes, coupa sèchement Maugrey. Avant toute chose, je dois parler à Sirius.

En entendant son prénom, Sirius sortit brutalement de sa semi-rêverie. Plusieurs visages surpris étaient maintenant tournés vers lui.

– Euh... Il y a un problème ?

– J'ai quelque chose à te donner, se contenta de répondre Maugrey.

Sirius échangea un regard perplexe avec James et Lily ; il essaya de consulter Adam Claring du regard, mais celui-ci lui fit seulement signe de les suivre.

– Viens avec nous, proposa-t-il.

Sirius se résigna, et suivit Adam Claring et Maugrey à l'extérieur. Le soir tombait sur les environs ; le vent fraîchissait, ébouriffait ses cheveux bouclés, et le fit frissonner sous son blouson de cuir.

– Tu es sûr que tu veux rester ? marmonna Maugrey à l'intention d'Adam Claring.

– Je pense que ça vaut mieux, assura le jeune homme.

Même s'il aurait préféré être consulté directement, cela convenait bien à Sirius : Maugrey l'avait toujours intimidé. Il n'appréciait pas beaucoup l'importance que l'Auror accordait à l'ordre et aux règles, son comportement rigide et sa méfiance permanente. À l'inverse, il avait toujours admiré Adam Claring et la verve avec laquelle il défendait l'égalité des sorciers – sans compter qu'il était le plus jeune membre du Magenmagot depuis plusieurs décennies. Lorsqu'il habitait encore au square Grimmaurd, Sirius le citait sans cesse pour contredire ses parents, ce qui avait le pouvoir de les mettre tous les deux dans une rage folle ; et depuis sa sortie de Poudlard, Adam et Sirius avaient eu plusieurs fois l'occasion de discuter ensemble à propos des outils de propagande utilisés par les Mangemorts. Adam consultait parfois Sirius sur certains arguments dont il était peu familier, et Sirius était fier de l'avoir aidé à écrire plusieurs articles pour *La Gazette du Sorcier*. Au cours de la dernière année, tous deux avaient appris à se connaître, et ils avaient l'habitude de se retrouver avec plaisir ; mais cette fois-ci, Adam l'observait avec une gravité inhabituelle.

– Je vous écoute, dit Sirius. Qu'y a-t-il ?

– Le plus simple, c'est que tu lises ça, grogna Maugrey.

L'Auror fourra son poing dans sa poche et tendit à Sirius une enveloppe parcheminée, déjà ouverte, mais dont le sceau de cire noire était resté intact. Sirius le reconnut à l'instant même où Maugrey sortit l'enveloppe de sa poche, et se crispa immédiatement : même après tout ce temps, les armoiries Black continuaient de provoquer chez lui un profond sentiment de répulsion.

– Tu peux la garder, grimaça Sirius en reculant légèrement. Je n'en veux pas.

Maugrey leva les yeux, interloqué.

– Tu devrais quand même y jeter un œil...

– Je t'ai dit que je ne voulais pas lire ça, répéta Sirius, soudain tendu. Jette-la au feu, fais-en ce que tu veux, mais je ne veux plus avoir affaire à eux.

– Je comprends, mais... il s'agit de ton frère, lâcha finalement Maugrey. Il lui est arrivé quelque chose.

Sirius tressaillit, et en voulut cruellement à Maugrey de lui avoir dit cela. Il aurait préféré ne rien savoir du tout. Maintenant, les questions se bousculaient dans son esprit : son frère avait-il été arrêté ? Si oui, comment ? Qu'avait-il fait, quel acte de barbarie avait-il commis ? Avait-il tué quelqu'un de ses propres mains, avec d'autres Mangemorts ?

Quoiqu'il en soit, la curiosité était bien trop forte. S'il renonçait à savoir ce que contenait cette lettre, tous ces questionnements l'empêcheraient de dormir pendant des jours. Avec réticence, Sirius tendit la main, prit l'enveloppe du bout des doigts et en extirpa la lettre qu'elle contenait. Il la déplia lentement, et eut beaucoup de mal à entamer sa lecture, tant il avait en horreur l'écriture fine et serrée de sa mère. À travers ces lettres étroites, il pouvait ressentir toute sa froideur terrifiante, voir ses doigts pâles et osseux, semblables à des griffes, et son cou penché sur le parchemin...

– Sirius ? s'inquiéta Adam Claring. Tout va bien ?

Face à lui, Maugrey continuait de le regarder avec gravité. Adam lui adressa un regard encourageant qui lui donna la force de reprendre ses esprits : ce n'était qu'une lettre, bon sang...

Avec un peu plus de volonté, Sirius entama sa lecture ; et dès les premiers mots, il sut que la situation était grave.

À l'intention du Bureau des Aurors

Par la présente lettre, veuillez apprendre que mon mari, Orion Phineas Black, et mon fils cadet, Regulus Arcturus Black, ont trouvé la mort la semaine dernière.

Je souhaite que vous sachiez la vérité : notre famille a servi, pendant quelque temps, les intérêts de Vous-Savez-Qui. Mon fils Regulus a

été admis au sein des Mangemorts, avant de réaliser que cela n'était que folie. C'est parce qu'il s'est courageusement rebellé que tous deux ont été tués.

Je précise que je ne connais ni les lieux de réunions des Mangemorts, ni leurs projets, ni leur identité. Il est donc inutile de me rendre visite, ou de poster un Auror devant ma porte comme vous le faites depuis quelques jours. Je ne laisserai entrer en ma demeure que ceux qui portent mon nom.

*Adieu,
Walburga Black*

Sirius relut la lettre à plusieurs reprises pour être certain d'avoir bien compris ce qu'elle signifiait.

C'était fini. Il ne verrait plus jamais son petit frère, il n'entendrait plus jamais le son de sa voix. Regulus n'existait plus.

Il essaya de décrypter ce qu'il ressentait, mais c'était impossible. Il avait l'impression désagréable qu'un courant d'air glacial passait à travers lui, sans être capable d'identifier l'émotion que cela traduisait. Quelque chose d'incroyablement violent était en train de s'agiter en son for intérieur, et menaçait de rouvrir des portes qu'il avait pourtant verrouillées depuis bien longtemps.

Lorsqu'il releva la tête, Maugrey et Adam Claring l'observaient avec appréhension.

– Quand... Quand avez-vous reçu cette lettre ? demanda Sirius.

– Il y a quelques jours. La Brigade de la Police Magique en a reçu une semblable... Je suppose que ta mère a fait ça pour être certaine que tu apprendrais la nouvelle, d'une manière ou d'une autre.

Sirius acquiesça, toujours sonné.

– Si tu ressens le besoin d'en parler...

– Non, ça ira. Merci de m'avoir prévenu.

Il se tourna vers la porte pour retourner dans la grange, mais Maugrey le retint par le bras.

– Attends une seconde, dit-il. Tu as vu la dernière phrase ?

Sirius fronça les sourcils, désireux de mettre fin à cette discussion au plus vite.

– *Je ne laisserai entrer en ma demeure que ceux qui portent mon nom...* Oui, eh bien ?

– C'est certainement à toi que cette phrase s'adresse, non ?

Sirius devina immédiatement ce que Maugrey avait en tête, et il se raidit aussitôt, exaspéré.

– Je ne ferai pas ça, décréta-t-il. Vous ne connaissez pas ma mère... C'est sûrement une ruse pour m'attirer là-bas, et avoir une nouvelle occasion de m'accabler d'injures.

– Je pourrais t'accompagner, insista Maugrey. Cette invitation, c'est une chance inespérée. Peut-être qu'il y a chez toi des indices sur les Mangemorts, ou sur...

– C'est *non*, Maugrey, répondit sèchement Sirius. Je n'irai pas là-bas. Je me suis promis de ne plus jamais y retourner.

Le regard de Maugrey se durcit.

– Alors, tu ne veux pas savoir comment ton petit frère est mort ? Tu ne veux pas retrouver ceux qui ont fait ça ?

– Alastor, doucement, tempéra Adam Claring.

Sirius était abasourdi par la demande de Maugrey, tout comme il avait été abasourdi lorsque Dumbledore avait exigé de lui qu'il aille parler à Regulus, deux ans et demi plus tôt. Pourquoi s'entêtaient-ils à le remettre en contact avec ces gens qui lui avaient fait tant de mal ? La situation n'était-elle pas assez douloureuse comme cela ? Décidément, Dumbledore, Maugrey et tous les autres ne semblaient pas comprendre ce qu'il ressentait à la simple évocation de sa famille. En réalité, ils ne comprenaient rien. Il était inutile de discuter avec eux.

Fort de cette certitude, Sirius se dégagea brutalement de la poigne de Maugrey et s'éloigna d'eux d'un pas décidé. Trop furieux pour aller retrouver les autres, il fit le tour de la grange pour aller à l'arrière du bâtiment ; là, il s'adossa au mur de briques et se força à respirer profondément, afin d'éteindre la colère et la douleur inexplicable qu'il ressentait.

Il entendait des pas précipités longer la grange, se rapprocher de lui ; et grâce au silence des environs, il entendit les voix de Maugrey et d'Adam qui se disputaient à son sujet.

– Laisse-le, conseillait Adam à voix basse. Laisse-le, je te dis... Tu vois bien qu'il est en état de choc ! Ce n'est pas le moment de l'obliger à faire quoi que ce soit.

– Justement, rétorqua Maugrey. Tu ne comprends pas ? Sa mère doit être dans le même état. Si nous arrivions à la rencontrer, elle serait sans doute en mesure de nous communiquer des informations précieuses. Leur fils était un Mangemort, bon sang !

Sirius frissonna. Il ne s'y habituerait pas. Jamais.

– Même si elle prétend le contraire, Walburga Black connaît forcément l'identité de ceux qui ont recruté Regulus, non ? Elle sait peut-être qui a orchestré la destruction du pensionnat Wimbley...

Sirius entendit Adam pousser un long soupir de lassitude.

– Et dans quelques jours, je peux t'assurer que cette femme sera murée dans son propre chagrin ; et alors, nous ne pourrons plus rien en tirer. Toute chance sera perdue.

– Je commence à connaître Sirius, répliqua Adam. Je connais son aversion pour sa famille... Et je t'assure qu'il ne changera pas d'avis.

– Bon sang ! C'est la *guerre*, s'emporta Maugrey. J'ai l'impression que certains d'entre vous ne l'ont pas encore bien compris.

– Être en guerre implique aussi de soutenir ses alliés et de respecter leurs limites, insista Adam. Sirius n'a que dix-neuf ans, je te le rappelle.

– Je le sais bien, et je respecte sa souffrance. Mais dans le cas présent, il me semble que cela relève davantage de la fierté.

– Est-ce une raison pour lui forcer la main ? Tout ce que tu risques, c'est de le faire fuir. Or, c'est maintenant que nous avons besoin de combattants. Sirius est brillant et courageux : nous avons besoin de toute sa force, de toute sa volonté. Si tu vas à l'encontre de sa demande, tu ne récolteras que sa colère.

Il y eut un silence.

– Laisse-moi faire, proposa Adam. Laisse-moi discuter avec lui... Allez, va rejoindre Dumbledore. Il semblait avoir quelque chose à te dire.

Maugrey émit un grognement, puis Sirius entendit sa démarche pesante s'éloigner. À l'inverse, les pas plus légers d'Adam Claring se rapprochèrent, et il apparut à l'angle de la grange. Timidement, il se rapprocha de Sirius, puis s'adossa au mur à côté de lui.

– Désolé, dit-il avec douceur. Alastor est un peu rude, parfois.

– Ce n'est rien, répondit sèchement Sirius. Mais je te préviens, si tu es là pour m'extorquer un droit d'entrée dans mon ancienne maison, c'est peine perdue : j'ai déjà pris ma décision, et je ne reviendrai pas dessus.

– Je ne suis pas là pour ça, le rassura Adam. Je comprends ce que tu ressens. Je suis là pour qu'Alastor te laisse tranquille, c'est tout. Nous ne sommes même pas obligés de discuter.

Sirius haussa les épaules et poussa un long soupir. Il se sentait lassé de tout : de cette guerre qui n'en finissait pas, de sa famille qui trouvait toujours le moyen de l'atteindre après toutes ces années de séparation, de cette maudite solitude qui le rattrapait encore une fois...

Il glissa un regard vers Adam : il avait enfoui ses mains dans ses poches et regardait le ciel, également plongé dans ses pensées. Sirius se sentit soudain coupable : de quoi pouvait-il se plaindre devant lui ? Adam avait perdu ses deux parents à l'âge de cinq ans dans un incendie criminel. Il avait ensuite grandi au pensionnat Wimbley, élevé par Eleanor aux côtés d'Alastor Maugrey et de Ted Tonks ; il était devenu un jeune homme ambitieux, engagé, qui avait réussi à se reconstruire tant bien que mal – jusqu'à ce que les Mangemorts détruisent le pensionnat et assassinent sa directrice. À deux reprises, les flammes avaient emporté tout ce qu'Adam possédait, à cause de sorciers qui partageaient les idées ignobles de la famille Black – cette maudite famille, pensa Sirius avec colère.

Il fut distrait par le bruit d'un animal qui se rapprochait à toute vitesse. Il se redressa, aux aguets ; une chienne au pelage brun surgit de l'obscurité, et, sans laisser à Sirius le temps d'être effrayé, elle alla se frotter contre Adam.

– Nelly, te voilà, sourit ce dernier en caressant la chienne avec affection.

– Elle... Elle est à toi ?

Tout en jappant, la chienne se tourna vers Sirius et s'approcha de lui. Il se pencha pour la caresser à son tour : son pelage était incroyablement doux, et ses grands yeux noirs recelaient un mélange de tendresse et de mélancolie.

– Elle était à Eleanor, expliqua Adam. Elle vivait au pensionnat, elle se promenait un peu partout ; Eleanor s'en servait pour mettre les

nouveaux arrivants en confiance, ou lorsque l'un d'entre nous était en colère... Quoiqu'il arrive, Nelly arrivait toujours à nous apaiser.

– Ça ne m'étonne pas, dit Sirius.

Lui-même se sentait progressivement apaisé par le contact de l'animal. La douceur de son pelage, le rythme de sa respiration et la profondeur de son regard chassaient la tension de ses muscles et, peu à peu, la colère qui l'habitait.

– Je ne l'ai pas vue, le soir où le pensionnat a été attaqué, remarqua Sirius.

– Oui, elle n'a jamais aimé l'agitation de ces fêtes-là, alors je l'avais laissée chez moi pour éviter qu'elle ne fasse trop de dégâts... Depuis, je l'ai adoptée. Elle me tient compagnie, et elle monte la garde autour de chez moi... J'ai proposé de l'amener aujourd'hui, et pour les prochaines réunions. Ça lui permet de prendre l'air.

Nelly continua de se frotter à eux, et ils se détendirent tous les deux. Adam parla un peu du Ministère, de l'ambiance hostile et chaotique qui y régnait ; et enfin, Sirius se sentit capable de confier une partie de ce qu'il avait sur le cœur.

– Ce n'est pas une bonne période pour moi non plus, avoua-t-il. Tu sais que James et Lily se sont mariés... Eh bien, il est temps que nous habitions séparément. Mon oncle Alphard m'a donné un peu d'argent pour acheter une maison, mais je ne sais tout simplement pas où aller.

– Tu plaisantes ?

Sirius se tourna vers Adam, dont le visage s'était illuminé.

– Il y a une maison à vendre dans le hameau où je vis, sourit-il. Tu pourrais la prendre ! Il faudrait la rénover un peu, mais bon...

– Je croyais que ton adresse était tenue secrète ? Tu es la personne la plus recherchée du pays !

– Si c'est toi, ça ne compte pas, sourit Adam. Alastor m'en voudra certainement de prendre ce risque-là, mais tant pis... Avec cette propagande incessante, nous allons avoir du pain sur la planche, et je vais avoir besoin de ton aide.

Adam sortit ses mains de ses poches, un peu rasséréné, et un vieux parchemin froissé en tomba. Sirius le ramassa, et en le rendant à son propriétaire, il aperçut un oiseau rouge, finement dessiné sur le coin du parchemin.

– Oh... C'est un phénix ?

– Oui, répondit Adam avec un sourire gêné. J'en dessine un peu partout, mes parchemins en sont couverts... C'est une sorte de totem, pour moi.

Il s'interrompit. Il semblait hésiter à donner davantage d'explications, mais comme Sirius continuait de regarder le dessin avec intérêt, il poursuivit :

– Tu sais, la nuit où mes parents ont été tués... Il s'est passé quelque chose d'étrange. Je me souviens des flammes qui dévoraient tout... Des cris de mes parents... Et ensuite, brusquement, le néant. Je me suis réveillé au pensionnat Wimbley, entouré d'Eleanor, Ted et Alastor qui veillaient sur moi. Eleanor m'avait trouvé quelques jours auparavant, le soir de l'incendie, étendu sur le perron du pensionnat ; et personne ne sait qui m'a déposé là. Il n'y avait qu'un petit mot, froissé dans mon poing... Et il disait ceci : *Tel le phénix, l'espoir renaît de ses cendres*.

Sirius écoutait avec attention, troublé. Il connaissait bien cette histoire, évidemment. Mais, même s'il n'avait jamais osé l'interroger à ce propos, il avait toujours pensé qu'Adam en savait davantage que la version officielle. Qu'il avait pu apercevoir un visage, une silhouette... L'idée qu'un mystère d'une telle ampleur soit resté intact pendant autant d'années lui donnait le vertige. Ainsi, certains secrets étaient destinés à rester scellés – comme, peut-être, les circonstances de la mort de son frère.

À cette pensée, quelque chose se froissa douloureusement en lui – quelque chose sur laquelle il refusa de s'attarder.

– Je me dis que ce sont mes parents qui m'ont laissé ça, poursuivit Adam. Pour que je ne désespère jamais. Bien sûr, c'est absurde, ils n'auraient pas eu le temps d'écrire quoique ce soit dans cet incendie... Mais ce phénix... Je trouve que c'est une belle image. Mes parents et leurs amis de la Fondation étaient poursuivis par l'écrasante majorité de la communauté sorcière. Tout était contre eux : le Ministère, le Magenmagot, les plus puissantes familles de sorciers. Mes parents se sont battus contre les inégalités de ce monde, et ils ont été injustement assassinés. C'est une histoire terrible, pleine de cruauté... Mais malgré tout, quelqu'un a été assez courageux pour me tirer de là. Et la vie a continué. *L'espoir renaît de ses cendres*. Il n'est jamais anéanti. Jamais.

Visiblement ému, Adam sortit une vieille photographie de sa poche intérieure, et la tendit à Sirius.

– Regarde... Ce sont eux.

Sur la photographie mouvante, trois personnes étaient penchées sur un berceau. Sirius reconnut immédiatement les deux parents d'Adam, avec leurs cheveux noirs de jais et leurs yeux flamboyants de détermination : leur fils unique avait tout hérité d'eux. Sur le côté de la photographie, une troisième personne était présente : un jeune homme blond aux yeux bleus, aux traits délicats et aux longs cils dorés. Malgré son sourire plein de douceur, il semblait habité par une tristesse infinie.

– Qui est-ce ? demanda Sirius, intrigué.

– Lui ? C'était mon parrain. Il s'appelait Thomas Everly. C'était le meilleur ami de mes parents, il était très investi dans la Fondation... Il a été grièvement blessé lors d'une émeute, quelques mois avant l'incendie. Il était déjà mourant à ce moment-là... Il n'a pas survécu, lui non plus.

Sirius fronça les sourcils. Les traits de Thomas Everly lui semblaient familiers, mais il n'arrivait pas à identifier pourquoi. D'après Adam, le jeune homme était pourtant mort plusieurs années avant sa propre naissance...

– Je ne sais pas pourquoi je te montre tout ça, se reprit Adam avec embarras. Je voulais simplement te changer les idées, et nous avons dérivé vers cette histoire tragique. Excuse-moi.

– Non, non, ce n'est pas grave, assura Sirius en lui rendant la photographie. Au contraire... Merci de me dire tout ça. Et puis... Je te promets de réfléchir, pour la maison. En tout cas, ça me plairait d'être ton voisin.

Ils échangèrent un sourire.

– Allons rejoindre les autres, ils doivent nous attendre...

Sirius acquiesça et ils retournèrent à l'intérieur, escortés par Nelly. Sitôt entré, Sirius compta mentalement tous ceux qui étaient présents, et constata avec un dépit dénué de surprise que plusieurs personnes manquaient à l'appel. Ils étaient chaque fois moins nombreux, et les raisons des disparitions de leurs camarades étaient souvent plus tragiques les unes que les autres.

Néanmoins, Sirius fut soulagé de voir Hagrid en premier – sa taille imposante ne lui permettait pas de passer inaperçu. Il y avait également Alice et Franck Longdubat, deux Aurors dotés d'une gentillesse et d'un

courage à toute épreuve ; Fabian et Gideon Prewett, qui prenaient des risques considérables pour s'attaquer aux Mangemorts et pour qui Sirius se faisait constamment du souci ; Dedalus Diggle, avec son habituel haut de forme violet et sa montre douée de parole ; Benjy Fenwick, qui s'était décidé à s'engager dans la lutte après l'assassinat de son frère par un groupe de Mangemorts ; Sturgis Podmore et Elphias Doge, deux grands amis de Dumbledore ; Caradoc Dearborn, qui discutait avec Edgar Bones et Emmeline Vance, deux grands sorciers que Sirius admirait beaucoup ; Marlene McKinnon, son ancienne camarade de Poudlard ; Dorcas Meadowes, une Auror qui avait vaillamment défendu le pensionnat Wimbley ; et bien sûr Ted Tonks, qui était en train de s'entretenir avec Maugrey dans un coin de la pièce.

Une immense table avait été dressée au milieu de la grange, sur laquelle était étalée une carte du pays, suffisamment grande pour que chacun puisse en distinguer les moindres détails.

Adam se dirigea vers Maugrey et serra Ted dans ses bras ; Sirius fut tenté de le suivre, mais il avait quelqu'un d'autre à retrouver. Il se dirigea vers James et Lily, et posa une main sur l'épaule de la personne qui se trouvait à côté d'eux.

– Sirius ! s'exclama Remus en faisant volte-face.

Incapable de réfréner un puissant élan d'affection, Sirius lui sauta au cou et le serra dans ses bras.

– Lunard, mon ami, soupira Sirius avec émotion.

– Chhht, ne dévoile pas nos surnoms, le sermonna gentiment Remus.

– Tu as raison, admit Sirius en s'écartant. Je suis tellement content de te voir que j'en perds la raison... Alors, comment vas-tu ?

– Oh, tu sais...

Remus haussa les épaules, un peu embarrassé. En réalité, son apparence parlait pour lui : son visage était pâle et cerné, comme s'il était malade. De nouvelles cicatrices rayaient son cou et ses mains, ses vêtements étaient usés et froissés. Avec un pincement au cœur, Sirius regretta que James, Peter et lui ne puissent pas continuer à l'accompagner les soirs de pleine lune : sans eux, les métamorphoses de Remus étaient redevenues douloureuses et destructrices. James lui avait pourtant proposé de venir vivre avec eux, mais la guerre avait appelé Remus ailleurs : du fait de sa condition de loup-garou, il était

tout désigné pour parlementer avec ces derniers, et donc pour tout mettre en œuvre afin de les rallier à leur cause – ou du moins pour les empêcher de rejoindre les partisans de Voldemort. Il partait donc sans cesse en mission dans différentes régions, afin de débusquer les loups-garous qui y vivaient avant que les Mangemorts ne le fassent.

Outre le fait qu'il se trouvait séparé de ses amis, Remus vivait jour et nuit avec la peur de recroiser la route de Fenrir Greyback, le loup-garou qui l'avait mordu alors qu'il était âgé de cinq ans ; il était sans cesse sur le qui-vive, ce qui mettait ses nerfs et son sommeil à rude épreuve. Sirius en voulait parfois à Dumbledore de se servir de son ami de cette manière, et avait déjà tenté de le convaincre de se reposer un peu plus longtemps entre deux missions, mais Remus prenait son rôle trop à cœur pour écouter ses propres limites.

– Peter est encore en retard, fit remarquer James et regardant autour d'eux.

– Pour changer, se moqua Sirius. Tu crois qu'il arrivera à sortir de chez lui, cette fois-ci ? Je m'étonne qu'il ne soit pas encore mort de trouille...

– Je suis là, dit une voix grinçante derrière son dos.

Sirius se retourna et adressa un vague rictus à Peter, sans avoir l'énergie de faire semblant d'être heureux de le voir. Remus et James lui adressèrent un sourire plus sincère, mais Peter resta renfrogné.

La guerre l'avait transformé, lui aussi : ses cheveux blond foncé étaient plus ternes, son ventre de plus en plus imposant. Il passait le plus clair de son temps sous sa forme animale, caché dans un recoin de sa maison, et son apparence humaine semblait en être impactée : ses yeux semblaient plus petits, ses incisives plus longues.

– Alors, que te voulait Maugrey ? demanda James à Sirius afin de dissiper le malaise qui s'installait.

– Oh, rien d'important, assura Sirius. Je vous raconterai après.

En effet, Dumbledore venait de faire un geste pour réclamer l'attention de l'assemblée ; et aussitôt, le brouhaha ambiant retomba.

– Merci à chacun d'entre vous d'être venu ce soir, déclara Dumbledore de sa voix paisible.

Les derniers murmures s'évanouirent et le silence se fit autour du directeur de Poudlard. Malgré les désaccords qu'ils avaient eus à propos de Regulus, Sirius ne pouvait s'empêcher d'admirer sa résistance au

chaos ambiant. En effet, à l'inverse de beaucoup d'entre eux, il n'était pas altéré physiquement, il continuait de porter ses manteaux brodés et ses chaussures à boucles étincelantes ; il ne haussait jamais la voix, dispensait ses paroles avec sagesse et bienveillance, sans jamais manifester la moindre faiblesse. Pour tous les combattants qu'il avait réussi à rassembler, Dumbledore était un véritable rempart contre l'affolement et le désespoir.

– Avant de parler de la guerre, je tenais à féliciter James et Lily, dont j'ai eu le plaisir d'apprendre l'union officielle il y a quelques semaines... Je vous adresse tous mes vœux de bonheur, et je ne peux m'empêcher de me féliciter de vous avoir fait confiance pour coopérer à Poudlard, il y a quelques années de cela.

Quelques rires et quelques applaudissements retentirent ; James et Lily adressèrent des sourires reconnaissants à Dumbledore et à l'assemblée ; puis le silence revint, plus profond encore.

– Et maintenant... Il est temps de faire le point sur la situation du pays.

Les visages qui avaient souri à James et Lily retrouvèrent leur gravité. Certains peinaient à tenir debout, Elphias Doge et Sturgis Podmore avaient osé s'asseoir autour de la carte en raison de blessures mal cicatrisées, mais les regards ne perdaient rien de leur vivacité.

Dumbledore étendit sa main ridée au-dessus de la carte du pays, et la partie inférieure s'obscurcit autour de deux épïcètres, situés respectivement à Londres et au milieu du Wiltshire.

– Les Mangemorts sont majoritairement présents au sud du pays, expliqua-t-il. Tout porte à croire que leurs assauts sont parfois organisés depuis Londres, mais surtout depuis le manoir des Malefoy.

– Je ne comprends toujours pas ce qui nous empêche de les attaquer là-bas, fit remarquer Benjy Fenwick avec amertume. Nous *savons* que ce manoir est le quartier général des Mangemorts, et pourtant, nous les laissons faire...

– Détrompez-vous, Fenwick, le reprit Dumbledore. Rappelez-vous, lors de notre dernière réunion, plusieurs d'entre nous se sont portés volontaires pour une mission de repérage autour du manoir...

Sirius vit plusieurs sorciers grimacer. Il regarda autour de lui et frissonna : en effet, quelques semaines plus tôt, trois d'entre eux s'étaient portés volontaires pour survoler le manoir et essayer

d'apercevoir ce qu'il s'y tramait – et c'étaient précisément ces trois sorciers qui étaient absents.

– Hélas, aucun d'entre eux n'est revenu de cette dangereuse mission, poursuit sombrement Dumbledore. Le manoir des Malefoy est l'épicentre d'une sorte de tourbillon invisible, de plus en plus étendu, constitué de divers maléfices d'une puissance stupéfiante, dont je serais incapable de vous préciser la nature. En voulant s'en approcher, Leander Nightshade et Dorian Thornwood ont été comme foudroyés. Quant à Octavia Frottsvale, qui a réussi à s'en extraire pour me décrire ce qu'elle a vu, elle s'est entêtée à faire une deuxième tentative en survolant le manoir ; c'est d'elle que je tiens ces informations. Elle est revenue saine et sauve, du moins en apparence, un peu secouée par les innombrables Détraqueurs qui montaient la garde autour du domaine ; mais il semblerait qu'elle ait été atteinte par des maléfices à retardement, et a succombé à d'étranges blessures quelques jours plus tard, sans qu'aucun Médicomage de Sainte-Mangouste n'ait pu comprendre de quoi il s'agissait. Je me doute que ces maléfices sont l'œuvre de Voldemort, mais j'ignore comment les contourner ; je refuse donc de demander à d'autres personnes de les affronter, étant donné qu'ils ont coûté la vie à tous ceux qui s'y sont risqué. Quant aux Malefoy eux-mêmes, il est impossible de savoir s'ils y sont pris en otage ou s'ils aident Voldemort de leur plein gré... Même si nous avons tous notre petite idée sur la question.

Plusieurs personnes soupirèrent devant ce bilan effarant ; d'autres étaient bouleversés d'apprendre la mort de leurs trois amis.

– Le nord du pays est encore épargné ? interrogea Alice Longdubat en désignant la carte.

– Pour le moment, acquiesça Dumbledore. Le nord a toujours été un territoire gardé par les géants, et jusqu'ici, aucun sorcier n'est parvenu à les amadouer.

– Et si Voldemort y parvenait ?

– Ce serait une catastrophe, bien sûr. Et c'est précisément pour éviter cela que j'ai demandé à plusieurs d'entre vous de se relayer pour garder un œil sur ces clans de géants, et s'assurer que Voldemort ne s'en approche pas. Pour l'instant, ils sont hermétiques à toute tentative de discussion, et nous ne parvenons pas à les rallier à notre cause ; nous

devons donc nous contenter de veiller à ce qu'ils ne se tournent pas vers l'autre camp.

Quelques personnes s'entrecroisèrent, curieuses de savoir qui avait été chargé de cette mission – mais ils n'étaient pas autorisés à se dévoiler mutuellement leurs activités personnelles. Sirius échangeait souvent avec Adam afin de riposter contre les arguments anti-Moldus qui se répandaient parmi les sorciers ; mais pour le reste, ils ne savaient jamais où se trouvaient leurs alliés, ni ce qui occupait leurs journées. Pour leur propre sécurité, ils ne devaient pas en savoir trop ; Dumbledore coordonnait tout, il fallait lui faire confiance.

– Et... à Londres ? osa demander Emmeline Vance. Ont-ils un lieu de ralliement plus précis ?

– Probablement, mais nous ne parvenons pas à le localiser. Les attaques surviennent de façon trop aléatoire, et les quelques sorciers que nous avons réussi à arrêter étaient de pauvres bougres soumis au sortilège de l'*Imperium*.

– C'est une épidémie, grogna Maugrey.

– Le mot est juste, approuva Dumbledore. Parmi les armes utilisées par les Mangemorts, c'est sans nul doute la plus redoutable qui soit.

– Et pourquoi ne pas infiltrer l'Allée des Embrumes ? Certains Mangemorts doivent forcément y passer du temps...

– C'est ce que Croupton essaie de faire depuis plusieurs mois, mais le chaos qui règne dans cet endroit est inimaginable. Le nombre d'assassinats y a explosé, et tous les sorciers qui y vivent sont tellement ravagés par la violence qu'il est impossible d'y observer quoique ce soit.

– Le chaos et la violence, répéta sombrement Maugrey. Exactement ce que souhaite Voldemort... Et si nous ne réussissons pas à l'arrêter, ce qu'il se passe dans l'Allée des Embrumes se généralisera à tout le pays.

– C'est déjà en train de se produire, renchérit Dorcas Meadows. Les sorciers sont en train de perdre la tête. Même les plus raisonnables d'entre eux se méfient de leurs voisins, les accusent de pactiser avec l'ennemi... Certains sorciers ont été tués par erreur, simplement parce qu'on les soupçonnait d'être à la solde de Voldemort !

– C'est une catastrophe, commenta Elphias Doge en secouant la tête. Nos compatriotes sont en train de céder à la panique, et cela ne

peut qu'alimenter le chaos ambiant. Mais en même temps, comment le leur reprocher ? Avec toutes ces accusations et ces fausses rumeurs, on ne sait plus à qui se fier...

Dumbledore adressa un signe de tête reconnaissant à son ami de longue date.

– Je te remercie, Elphias, d'introduire la suite de mes propos ; car en réalité, la question du territoire n'est pas celle qui me préoccupe le plus. Vous savez tous que la guerre se joue sur plusieurs fronts, et notamment sur celui de l'information. Or, de ce côté-là, les Mangemorts adoptent des stratégies de plus en plus agressives. Des fausses *Gazettes du Sorcier* sont régulièrement livrées dans les villages sorciers de Loutry-Ste-Chaspoule, Godric's Hollow, Tinworth, Flagley-le-Haut. Ces journaux factices, admirablement réalisés, ont pour but de saper la confiance des sorciers, et de les diviser entre eux. En voici quelques exemples...

Dumbledore remua sa baguette, et plusieurs articles factices se mirent à flotter dans les airs au-dessus de la carte. La typographie et la mise en page de *La Gazette du Sorcier* étaient imitées à la perfection, et les titres des articles étaient tous plus odieux les uns que les autres. Un article intitulé *Croupton est-il à la solde des Mangemorts ?* côtoyait un autre en-tête en gros caractères : *Adam Claring a-t-il perdu la raison ?* accompagné d'une photographie qui datait sans doute de la période qui avait suivi l'assassinat d'Eleanor, et qui montrait Adam Claring sortir du Magenmagot, hagard et dévasté par le chagrin. Une autre photographie de Dumbledore était accompagnée du titre *Les stratégies immorales de Dumbledore pour accéder au pouvoir*. Une autre page titrait : *Des objets de magie noire retrouvés dans les réserves du pensionnat Wimbley : qui était vraiment sa directrice ?* Ou encore : *Le meurtre de Marty Fenwick est-il l'œuvre de son frère ?*

– Les chiens, gronda Benjy Fenwick, les poings serrés.

Fabian Prewett posa une main apaisante sur son épaule, et Ted fit de même pour Adam, qui avait pâli dangereusement.

– Du Malefoy tout craché, commenta Sturgis Podmore.

– Cela me rappelle certains plaidoyers écrits de leurs mains, en effet, concéda Dumbledore. Parfois, d'une manière encore plus perverse, l'un de leurs articles vante les mérites d'une ou plusieurs personnes – sans doute pour nous pousser à les soupçonner d'être de mèche avec

les Mangemorts. La *Gazette* essaie de trouver un moyen de distinguer les véritables exemplaires de leurs imitations, mais ce n'est pas aisé...

– Ce n'est pas très réjouissant, soupira Franck Longdubat. Et de notre côté, avons-nous arrêté des suspects ?

– Nous en avons trop pour les arrêter tous, avoua Dumbledore. Certains se trouvent peut-être même parmi nous... En réalité, nous sommes tous suspects, à des degrés plus ou moins importants. Les Mangemorts sont infiltrés partout : la limite entre notre camp et le leur est extrêmement difficile à tracer. Croupton est un partisan des arrestations massives, mais pour ma part, je trouve que cette voie est extrêmement périlleuse à emprunter.

– Et ceux qui ont sauvé les Moldus du centre Crushfield ?

– Maugrey, on dit que tu les as vus !

– Je n'ai vu qu'une personne, de loin, et elle avait pris du Polynectar, grogna Maugrey. Je n'ai aucun indice sur son identité, et à vrai dire, je n'en ai pas cherché. S'ils restent anonymes, ils doivent avoir une bonne raison. À mon avis, il s'agit d'individus qui ont réussi à infiltrer le clan adverse, et la moindre fuite d'informations à leur sujet pourrait les mettre en grand danger.

– C'est tout de même étrange qu'ils ne profitent pas de leur position pour tuer quelques Mangemorts, ou pour les dénoncer...

– Peut-être qu'ils sont trop surveillés pour le faire, supposa Lily.

– Ou peut-être qu'ils ne sont pas *entièrement* de notre côté, rebondit Dumbledore. Peut-être qu'ils ne souhaitent pas la victoire des Mangemorts, mais qu'ils ne souhaitent pas non plus leur emprisonnement, ou leur assassinat.

– Si c'est le cas, ce sont des lâches, s'agaça Alice Longdubat. Ils détiennent le pouvoir de mettre fin à la guerre, et ne l'utilisent pas ?

– Je me garderais bien de juger des individus dont je ne connais même pas l'identité, et dont notre survie dépend peut-être, tempéra Dumbledore. Je suppose simplement que la situation est plus compliquée qu'il n'y paraît.

Tout le monde opina du chef.

– Et la recherche de nouveaux alliés ? D'autres pays vont-ils nous venir en aide ?

– Nous avons reçu beaucoup de promesses, mais peu de résultats, répondit sobrement Dumbledore.

– Vous avez parlé des géants, fit remarquer Gideon Prewett. Mais qu'en est-il des loups-garous ? Ils pourraient nous être utiles...

– En effet, Gideon... Nous avons repéré une communauté de loups-garous, vivant dans un endroit reculé du pays. Dans les prochains mois, notre objectif sera de les convaincre de quitter leur positionnement neutre pour s'allier à nous.

Sirius se pencha discrètement vers Remus :

– Tu repars en mission ?

Remus hocha la tête avec gravité.

– Dès ce soir, et pour plusieurs mois, confirma-t-il. On ne se reverra pas de sitôt.

Ils échangèrent un bref regard dépité ; puis leur attention revint à la discussion collective. À côté d'eux, Lily était en train de formuler ce qui préoccupait toutes les personnes présentes :

– La situation paraît bien sombre, résuma-t-elle. J'ai du mal à croire que le Ministère puisse reprendre le contrôle, et dans ce brouillard, nous naviguons à vue... À chaque minute, Voldemort semble monter en puissance. Soyez franc, professeur... Pouvons-nous encore espérer l'arrêter ?

Dumbledore ne répondit pas tout de suite. Il commença par sonder l'assemblée du regard : sur tous leurs visages alignés, on pouvait lire de l'abattement, du doute, mais aussi de la détermination. Et lorsqu'il prit la parole, ses yeux bleus brillaient derrière ses lunettes en demi-lune.

– Bien sûr qu'il reste de l'espoir, déclara-t-il. Mes chers amis... Je me désole de ne pas pouvoir vous rendre compte de tout ce que vous faites, chacun de votre côté, pour repousser l'ennemi. Peut-être avez-vous l'impression que vos efforts sont vains, mais de mon point de vue, je peux vous assurer qu'il n'en est rien. Depuis le début de la guerre, vous avez collectivement sauvé d'innombrables vies, et habilement entravé la marche destructrice de Voldemort. Ces fausses gazettes si minutieusement réalisées le prouvent bien : les Mangemorts voudraient-ils nous décrédibiliser ainsi s'ils n'avaient rien à craindre de nous ? Non, je vous assure que notre lutte continue de les effrayer, et que la fureur avec laquelle ils cherchent à nous atteindre n'a d'égal que l'épouvante que nous leur inspirons.

– Vous pensez vraiment que nous *effrayons* les Mangemorts ? demanda Hagrid, dubitatif.

– C'est une évidence, assura Dumbledore. Et nous les effrayerons jusqu'au bout : car tant que l'un de nous survivra, tant que notre détermination à protéger le monde sorcier subsistera, la lutte se poursuivra. Et par ailleurs... N'oubliez jamais que Voldemort est un homme comme vous et moi. Toutes les erreurs dont nous sommes capables, Voldemort peut les commettre aussi ; et une seule pourrait être suffisante pour l'anéantir.

Tous ceux qui l'écoutaient s'étaient redressés, un peu rassérénés. Dumbledore concluait toujours ses discours par des mots encourageants, souvent salvateurs.

– Néanmoins, vous avez raison de craindre les jours futurs, car la victoire est loin d'être assurée, nuança Dumbledore avec gravité. Tout porte à croire que cette situation va durer, et les événements à venir nous mettront à l'épreuve d'une manière que nous ne pouvons même pas imaginer. Par moments, vous serez tentés de baisser les bras, ou pire, de vous diviser... Mais gardez bien à l'esprit que notre unité est notre plus grande force, et je vous supplie de tout faire pour la protéger.

Plusieurs hochements de tête approbateurs accueillirent ces paroles ; et face à Dumbledore, une jeune femme leva la main pour demander la parole.

– Oui, Marlene ?

– Puisque vous parlez d'unité, j'en profite pour partager une réflexion que je me suis faite récemment, déclara-t-elle.

– Nous t'écoutons, l'encouragea Dumbledore.

La jeune femme regarda autour d'elle, et son regard ambré croisa furtivement celui de Sirius.

Celui-ci tressaillit légèrement, troublé, et songea avec amertume qu'ils avaient failli s'aimer, tous les deux. Ils s'étaient progressivement rapprochés, lors de leur dernière année à Poudlard ; à l'heure du départ, Lily et James avaient proposé à Sirius et à Marlene de vivre avec eux, chez les parents de James, mais la jeune femme avait décliné pour rejoindre le bataillon des Aurors. C'était à leurs côtés qu'elle se tenait, entre Alice Longdubat et Dorcas Meadowes. Elle avait fait le bon choix : cette formation l'avait grandie, murie, et lui avait permis de trouver sa place au sein de leur armée.

Sirius parcourut du regard son visage séduisant, ses yeux couleur d'ambre, les mèches de cheveux bruns qui s'échappaient de sa tresse. Oui, décidément, il aurait pu l'aimer, si la guerre ne les avait pas propulsés dans le chaos. Peut-être dans un autre monde, dans une autre vie...

Il se reprit, refoula l'amertume qu'il ressentait : ces regrets n'étaient pas une raison pour ne pas écouter ce qu'elle avait à dire.

– Les Mangemorts sont unis, du moins symboliquement, fit remarquer Marlene. Leur clan porte un nom, et la Marque des Ténèbres est leur étendard. Face à eux, nous ne sommes qu'un groupe d'individus anonymes et dispersés ; ceux qui nous soutiennent ne savent même pas comment nous nommer. Il est facile pour Vous-Savez-Qui de faire croire que nous sommes impuissants et désespérés.

Face à elle, au fur et à mesure qu'elle parlait, les yeux de Dumbledore brillaient de plus en plus intensément.

– Notre armée a besoin d'un nom, affirma-t-elle. Et d'un symbole.

– D'un signe de ralliement, renchérit Franck Longdubat en hochant la tête.

– Quelque chose d'aussi puissant que la Marque des Ténèbres !

– C'est une excellente idée, résuma Dumbledore.

Plusieurs propositions fusèrent, mais aucune n'obtint le soutien de l'unanimité.

– Beaucoup d'entre nous étions à Gryffondor, fit remarquer Gideon Prewett. Pourquoi pas un lion ? C'est un symbole de courage et de force.

– C'est mieux qu'un blaireau, en tout cas, s'esclaffa son frère en donnant un coup de coude à Dedalus Diggle, qui était de la maison Poufsouffle.

– C'est un peu réducteur, fit remarquer Dorcas Meadowes. En prenant le lion comme symbole, on croira que nous prenons parti pour la maison Gryffondor, alors que notre but est justement de dépasser ces anciens clivages et d'apporter la paix...

– Je suis d'accord avec Dorcas, renchérit Lily. Le lion ne me paraît pas assez fédérateur.

– Il faut commencer par définir ce que nous *sommes*, remarqua James. Une armée ? Une milice, une brigade ?

– C'est un peu agressif, fit remarquer Ted Tonks. Notre but n'est-il pas de pacifier le pays ?

– C'est vrai, tu as raison... Plutôt un groupe, une équipe, quelque chose comme ça...

– Allons, trouvons quelque chose de plus grandiloquent, sourit Gideon Prewett. Nous sommes les gardiens de ce pays, après tout !

– Une ligue ? proposa son frère Fabian. Une guilde ? Un... ordre ?

– Un ordre, c'est bien, réagit Emmeline Vance. Ça évoque quelque chose de puissant et d'organisé...

– Oui, j'aime l'idée d'*ordre*, pour s'opposer à celle du chaos, renchérit Sturgis Podmore. Mais pour le symbole, il faut trouver quelque chose...

– Et pourquoi pas un phénix ? proposa soudain Sirius.

Plusieurs visages se tournèrent vers lui ; Remus, James et Lily s'écartèrent légèrement pour l'encourager à s'exprimer. De l'autre côté de la table, le regard d'Adam Claring était soudain rivé sur lui, plus intense que tous les autres.

– Le phénix... *renaît de ses cendres*, expliqua Sirius en désignant Fumseck. Ses larmes guérissent les blessures et son plumage éclaire la nuit. C'est un symbole d'espoir... Un espoir toujours renouvelé.

Dans l'assemblée, quelques personnes échangèrent des regards impressionnés. Sirius vit Adam Claring lui faire un signe de tête, visiblement ému.

– L'Ordre du Phénix, déclara Marlene en hochant la tête. Qu'en dites-vous ?

– C'est parfait, affirma Dorcas Meadows.

– C'est un *oui* pour moi aussi, renchérit Dedalus Diggle.

– Bravo, fit Hagrid en frappant dans ses énormes mains avec enthousiasme.

De son côté, Fumseck semblait comprendre tout ce qui se passait : il se redressa, bomba son plastron doré, poussa un cri mélodieux et étendit ses ailes autour de lui, comme pour laisser à chacun apprécier la beauté de son plumage rouge et or.

Radieuse, Marlene leva sa baguette.

– Pour l'Ordre du Phénix !

Des étincelles dorées jaillirent, des cris de joie et des hourras retentirent. On se donnait des coups de coude, des tapes dans le dos ;

Ted avait enlacé Adam, et le serrait avec force. Sirius regardait autour de lui, tout aussi ému : ils étaient ensemble, ils étaient unis, ils constituaient une armée. Il était difficile de s'en persuader, lorsqu'on était seul chez soi et qu'on ne recevait que des nouvelles éparses du reste du pays, mais les voir se jeter dans les bras les uns des autres redonnait toute sa place à l'évidence. Le symbole unificateur avait rempli sa mission.

– À partir de ce jour, vous faites tous partie de l'Ordre du Phénix, déclara Dumbledore au-dessus du brouhaha. Que ce symbole soit pour vous celui de l'espoir et de la résistance.

Les embrassades durèrent encore de longues minutes : chacun voulait faire le tour de la pièce, apprécier le nombre qu'ils étaient, savourer ce contact humain qui leur manquait cruellement.

Au milieu des exclamations joyeuses, James se pencha discrètement vers Sirius :

– Alors ? De quoi Maugrey voulait-il te parler ?

Sirius haussa les épaules, mais James n'était pas dupe.

– Il avait l'air furieux quand il est revenu dans la grange, insista James. Et tu sembles... agité, toi aussi.

Sirius se tourna vers lui, à la fois agacé et impressionné. Depuis leur rencontre, James lisait en lui comme dans un livre ouvert. Une fois de plus, son meilleur ami avait raison : l'esprit de Sirius était de plus en plus agité. Il n'arrivait toujours pas à déterminer ce qu'il ressentait, mais il avait eu beaucoup de mal à écouter Dumbledore, tant les questions qu'il se posait sur la mort de son frère se bousculaient dans sa tête.

Sirius n'avait pas la moindre envie de se confier à propos de tout ça, mais à côté de James, le regard intrigué de Remus le poussa à faire un effort : après tout, ils ne se reverraient pas avant des mois. Et il méritait de savoir en même temps que les autres.

– Je ne suis pas *agité*, marmonna-t-il. C'est juste que...

Il prit une grande inspiration, puis alla droit au but :

– Apparemment, Regulus est mort. Et mon père aussi.

Peter poussa une exclamation effrayée. James, Remus et Lily eurent tous les trois la même expression inquiète, mais ils gardèrent leur calme, et Sirius les en remercia intérieurement.

– Tu... Tu sais ce qu'il s'est passé ? demanda calmement Lily.

– Ma mère a envoyé plusieurs lettres au Ministère. Apparemment, Regulus aurait déserté les rangs des Mangemorts il y a quelque temps. J'ignore pourquoi il a fait ça, mais dans sa lettre, ma mère dit que ce sont les Mangemorts qui l'ont tué, à cause de sa trahison.

– Alors, ils tuent les leurs aussi, murmura Peter.

James, Remus et Lily s'abstinrent de tout commentaire, et à nouveau, Sirius leur en fut reconnaissant.

– Et... ta mère ? Que va-t-elle devenir ?

– Je suppose qu'elle se cache, dit Sirius en haussant les épaules. La maison est suffisamment bien protégée pour qu'elle se terre là-bas pour le reste de sa vie.

– Tu penses que...

– Non, je n'irai pas la voir. N'en parlons plus, d'accord ? Tout ça n'est qu'un immense gâchis.

Il sortit de sa poche la lettre de sa mère, et la déchira en petit morceaux. Puis il ouvrit la main, et les fragments de lettre s'envolèrent vers l'une des torches accrochées au mur, où ils s'embrasèrent et se dispersèrent dans un courant d'air.

– De toute manière, cela fait bien longtemps que c'est vous que je considère comme ma famille, déclara Sirius.

Évidemment, ses amis n'étaient pas dupes. Lily lui adressa un regard plein de sollicitude, Remus fit un petit signe de tête, et James posa une main sur son épaule.

En voyant tous ses amis ainsi rassemblés autour de lui, Sirius s'étonna une nouvelle fois de l'absurdité de la situation : il s'était préparé à perdre chacun d'entre eux, mais jamais il n'aurait pu deviner que c'était la mort de Regulus qui surviendrait en premier, et encore moins dans des circonstances aussi mystérieuses.

– Rentrons chez nous, proposa James, voyant que Sirius était de plus en plus troublé. Proposons à Marlene de venir, et allons boire quelque chose de réconfortant...

À la surprise de ses amis, Sirius se ressaisit et secoua la tête.

– Désolé, mais je ne préfère pas...

D'un geste, il désigna Ted Tonks qui s'apprêtait à quitter la grange.

– Je crois que j'ai besoin de parler à quelqu'un qui a connu tout ça, expliqua-t-il.

Ses amis comprirent immédiatement qu'il parlait d'Andromeda.

– C'est une bonne idée, approuva Lily. On t'attendra à la maison.

Sirius acquiesça, la gorge étrangement nouée. Il serra James, Lily et Remus dans ses bras, salua froidement Peter et se détourna pour rejoindre Ted.

– Oh ! Bonjour, Sirius, le salua ce dernier avec amabilité. Je suis content de te voir. Comment vas-tu ?

Malgré la douleur de plus en plus intense qu'il ressentait en son for intérieur, Sirius ne put s'empêcher de sourire : son cousin par alliance était d'une douceur sans égale. Lui et Andromeda s'étaient bien trouvés.

– Hmm... Pas trop mal, étant donné les circonstances...

– Andromeda m'a fait promettre que je prendrais de tes nouvelles, dit Ted. Vous lui manquez tous beaucoup. Elle aurait aimé venir à ma place, mais on a décidé d'alterner nos venues, et...

– Ted, le coupa soudain Sirius. Écoute, je... J'aurais aimé parler à Andromeda... ce soir, précisa-t-il. Tu penses que je peux rentrer avec toi ?

Ted ne parut pas surpris de sa demande ; il hésita un court instant, sans doute influencé par la méfiance excessive de Maugrey, puis accepta chaleureusement.

– Bien sûr, Sirius... Andromeda sera ravie de te voir. Viens, éclipsons-nous discrètement avant qu'Alastor ne nous voie, il m'a fait promettre de ne laisser entrer personne chez nous...

Sirius se retourna une dernière fois pour embrasser du regard l'ensemble de l'Ordre du Phénix ; il croisa le regard de Marlene, qui lui adressa un signe de tête amical – et légèrement empreint de regrets, lui sembla-t-il. Sirius lui rendit la pareille, puis il suivit Ted à l'extérieur de la grange.

Quelques transplanages plus tard, il marchait à côté de Ted dans une forêt silencieuse. À en juger par la douceur de l'air, ils se trouvaient dans une région encore épargnée par les Détraqueurs ; Ted prit le bras de Sirius pour qu'ils franchissent ensemble plusieurs couches de Sortilèges de Protection, et ils aperçurent enfin une petite maison perchée en haut d'une pente douce, dominant un jardin soigneusement entretenu. Ted sortit sa baguette ; des volutes argentées s'en échappèrent, s'agrégèrent près du sol, et formèrent une forme bondissante qui détala vers la petite maison.

– Je ne veux pas effrayer Andromeda, expliqua Ted en désignant le lièvre argenté qui s'élançait au-dessus de leur potager. Je l'envoie toujours pour me précéder.

Le Patronus traversa la fenêtre comme si elle n'existait pas, éclaira les murs du salon d'une douce lueur argentée ; et quelques secondes plus tard, Andromeda apparaissait sur le pas de la porte.

– Ted ! Te voilà enfin, soupira-t-elle, je commençais à m'inquiéter... Oh, Sirius ! Quelle bonne surprise !

Sirius essaya de lui sourire en retour, mais son trouble était manifestement visible, car le visage d'Andromeda prit une expression inquiète.

– Sirius ? Tout va bien ?

– Revenons, proposa doucement Ted.

Il avait peut-être appris par Maugrey ce qu'il se passait – ou bien avait-il simplement pressenti qu'il s'agissait de quelque chose de grave. Tous les trois entrèrent dans la maison, et Sirius fut frappé par la douceur qui émanait de cet intérieur. Comme chez James, et à l'inverse du square Grimmaurd, tout ce qui était entreposé là illustrait à la perfection l'amour et la tendresse que se portaient les trois membres de la famille Tonks. Sur les trois patères accrochées au mur, dont une à hauteur d'enfant, un petit imperméable rose vif côtoyait la veste froissée de Ted et le manteau impeccable d'Andromeda. Sur les photographies accrochées au mur, leurs visages souriants se répliquaient à l'infini, même si Nymphadora semblait avoir du mal à tenir en place devant l'objectif. Et dans le salon, on retrouvait la même douceur, la même affection flagrante qui habitait les petites chaussures vernies jetées en vrac dans un coin, la table couverte de dessins d'enfant, la grande bibliothèque remplie de Livres Voyageurs, les deux fauteuils confortables disposés côte à côte près de la cheminée – assez proches pour que leurs deux occupants puissent se toucher, se prendre la main.

L'endroit aurait dû être apaisant, mais cela ne fit que raviver le sentiment de solitude douloureuse qui étreignait Sirius de plus en plus intensément. Comment Andromeda avait-elle réussi à construire quelque chose d'aussi beau et serein, après avoir subi les mêmes brimades que lui ? Et pourquoi n'avait-il jamais eu le droit de goûter à une telle douceur, étant petit ?

– Sirius, veux-tu boire quelque chose ? proposa Ted en se dirigeant vers la cuisine.

– Euh... Non merci.

Sirius se retrouva au milieu du salon, face à Andromeda qui l'observait avec de plus en plus d'appréhension.

– Asseyons-nous, proposa-t-elle en désignant le canapé qui faisait face à la cheminée.

Sirius obéit, et, face au regard interrogateur d'Andromeda, il regretta d'avoir brûlé la lettre de sa mère : il aurait préféré ne pas avoir à annoncer la mort de Regulus à voix haute. Sans qu'il puisse expliquer pourquoi, les mots ne parvenaient pas à sortir de sa bouche.

– C'est... Regulus, annonça-t-il après une longue hésitation. Apparemment, lui et mon père ont été tués par le camp de Voldemort, après avoir renoncé à les suivre.

Ce qu'il redoutait arriva. Il vit sa cousine tressaillir, écarquiller les yeux : même si elle déployait des efforts considérables pour le masquer, Andromeda était profondément choquée et attristée par cette nouvelle.

– Regulus, répéta-t-elle. Par Merlin, Sirius, c'est terrible... Comment... Comment as-tu su ?

– Ma mère a écrit au Ministère. C'est Maugrey qui m'a averti.

– Est-ce qu'elle a dit pourquoi ils avaient renoncé ?

– Non, dit Sirius avec mauvaise humeur. Et elle n'a pas précisé qui les a tués, ni comment. Personne n'en sait plus.

Andromeda acquiesça, toujours bouleversée.

– Et toi... Comment te sens-tu ?

Sirius risqua un regard vers la cuisine, soucieux des oreilles indiscretes. À travers la porte ouverte, il pouvait voir Ted attablé, une tasse d'infusion dans les mains, un Livre Voyageur ouvert devant lui. Il regardait le livre avec intensité, et ne prêtait plus aucune attention à ce qu'il se passait autour de lui. Il s'était comme absenté du monde.

– Ne t'en fais pas, il ne nous entend plus, le rassura Andromeda. C'est un Livre Voyageur... Ted est déjà plongé dans sa lecture. Et Nymphadora est couchée depuis longtemps.

Sirius hocha la tête, puis réfléchit à la meilleure manière d'expliquer ce qu'il ressentait.

– C'est difficile à dire, avoua-t-il. Je me sens vraiment mal, mais je n'arrive pas à expliquer pourquoi. Je me pose plein de questions, évidemment, je me demande ce qui lui a fait réaliser qu'il s'était trompé... Je me dis qu'il a pris peur, trouillard comme il était...

En face de lui, Andromeda l'écoutait attentivement, les sourcils légèrement froncés.

– Je pensais que tout ça était derrière moi, murmura Sirius. J'avais fait une croix sur cette maison, sur cette famille, et je m'étais promis de ne plus jamais penser à eux. De faire comme s'ils n'existaient pas. Et maintenant... Je ne sais plus. Je sais que j'ai été dur avec Regulus, par moments, mais... Bon sang, c'était un *Mangemort* !

À ce moment-là, Sirius se sentit encore plus triste, comme s'il touchait du bout du doigt quelque chose qui était profondément enfoui en lui, et qu'il n'avait aucune envie de raviver.

Lorsqu'il se tourna vers Andromeda, elle semblait incroyablement attristée – et cela renforça encore sa culpabilité.

– Qu'est-ce que tu en penses, toi ? demanda-t-il en essayant de se calmer.

Avant de répondre, Andromeda posa doucement sa main sur l'épaule de son cousin.

– Sirius, dit-elle en choisissant soigneusement ses mots. Ce que nous avons vécu, au square Grimmaurd... C'était affreux, vraiment affreux. Et je crois pouvoir dire que c'est toi qui en as le plus souffert. Tu étais seul contre tous, tes parents ne te disaient que des choses blessantes...

Sirius se détourna aussitôt. Il ne voulait surtout pas que qu'on ait pitié de lui.

– Pour ma part, je t'ai toujours admiré, avoua Andromeda. Si je n'avais pas rencontré Ted, je n'aurais sans doute jamais eu le courage de m'enfuir. Et je n'ai jamais osé dire à ma famille tout ce que j'avais sur le cœur. Alors que toi... C'était naturel. Tu ne faisais pas semblant, tu te fichais de leur plaire. Je ne connais personne qui ait résisté à ses propres parents avec autant de force et de persévérance. Et de la même manière, personne ne t'a appris l'amitié, ou la fraternité, et pourtant... Tout ça t'est venu naturellement. Et je t'admire pour ça aussi.

Cette fois-ci, Sirius la remercia du regard, partiellement rassuré. Andromeda avait raison, il pouvait être fier de lui pour de nombreuses

raisons. Mais alors, pourquoi avait-il parfois cette impression d'être une personne détestable, dès qu'on lui parlait de sa famille ?

– Tu n'es pas une mauvaise personne, assura Andromeda, comme si elle lisait dans ses pensées. Tu as fait ce que tu as pu, tout simplement. Tu as vécu des choses très violentes, et ces choses-là laissent des traces.

– Eh bien, c'est précisément ça qui me met en colère, gronda Sirius. J'ai beau me démener pour les faire sortir de ma vie, ils finissent toujours par ressurgir... Et j'en ai assez. Je me suis échappé de là, je ne veux plus penser à eux. De quel droit est-ce qu'ils continuent à me poursuivre ? Ils ne m'ont pas assez fait de mal comme ça ?

Sa voix tremblait de colère.

– On ne peut pas effacer le passé, murmura Andromeda. Personne ne le peut.

– Et c'est bien dommage.

– En tout cas, tu peux être fier de ce que tu es devenu, insista Andromeda. Malgré tout ça.

– Peut-être, soupira Sirius. Mais par moments, j'ai l'impression d'être toujours prisonnier d'eux.

Il haussa les épaules, et poussa un long soupir. À côté de lui, Andromeda semblait le comprendre parfaitement.

– Et toi... Comment tu as fait ? demanda-t-il, désireux de changer de sujet.

Il fit un geste pour englober toute la pièce.

– Tu as réussi à reconstruire tout ça... Tu as une famille, un enfant... Comment tu as réussi ?

– Réussi quoi ? C'est Ted qui m'a ouvert les yeux. Tout ça, c'est grâce à lui.

Sirius eut un petit rire.

– Tu n'as pas changé, remarqua-t-il. Toujours aussi modeste.

Andromeda lui sourit en retour, et tous deux se détendirent un peu. Ils se laissèrent aller contre le dossier du canapé, et se plongèrent dans la contemplation des flammes qui bondissaient dans la cheminée.

– Tu y repenses, parfois ? osa demander Sirius après un moment de silence. Au square Grimmaurd, à tout ça...

Andromeda ne répondit pas tout de suite. Elle continuait de fixer les flammes, comme si elle n'avait pas entendu – et pourtant, à son

regard qui se brouillait, à sa respiration qui s'accélérait, Sirius voyait qu'elle réfléchissait intensément.

– Évidemment que j'y pense, murmura-t-elle. J'y pense sans cesse. Et comment pourrais-je faire autrement ? J'apprends à être mère : il ne se passe pas un jour sans que je ne pense à la mienne, à la manière dont elle nous a élevées, aimées... Si tu savais combien elle me manque ! Et puis, Nymphadora va avoir sept ans, et elle est d'une intelligence redoutable... Elle sent très bien quand la tristesse m'envahit. Je lui ai vaguement expliqué que je m'étais disputée avec mes parents, mais quand je pense qu'elle ne verra jamais mes sœurs, qu'elle ne verra jamais d'où je viens... Qu'elle ne saura jamais complètement qui je suis... D'un autre côté, si elle les rencontrait, j'aurais terriblement honte de ce qu'ils sont, mais je ne peux pas m'empêcher d'imaginer...

Elle s'interrompt, eut un petit rire triste.

– Quand j'ai rencontré Ted, j'ai été assez naïve pour penser qu'il pourrait un jour rencontrer ma famille, soupira-t-elle. Et que de leur côté, ils pourraient même *l'apprécier*, tu te rends compte ? Je sais, c'est ridicule, mais... Je crois que je n'ai jamais réussi à me défaire totalement de cet espoir-là. Il y a toujours une part de moi qui n'arrive pas à affronter la réalité, et parfois, je me surprends à rêver qu'ils viennent me demander pardon, qu'ils acceptent d'aimer Ted, et Nymphadora...

– Et tu accepterais ?

Andromeda haussa les épaules.

– De toute manière, c'est impossible...

– Mais *toi*, tu les aimes toujours ?

Sirius savait que la réponse allait lui déplaire. Et en effet, Andromeda acquiesça.

– Je ne peux pas m'en empêcher, avoua-t-elle.

– Et tu serais capable de les pardonner ? Après tout le mal qu'ils nous ont fait ?

Il ne pouvait s'empêcher de la trouver terriblement naïve. Ce n'était pas nouveau : sa cousine voyait toujours les gens bien meilleurs qu'ils ne l'étaient vraiment. Mais Sirius avait beau faire de son mieux, il n'arrivait pas à la comprendre.

– Narcissa, par exemple... Si tu apprenais qu'elle avait renoncé à suivre Tu-Sais-Qui, tu lui pardonnerais ?

– Je ne sais même pas si elle le suit actuellement...

Sirius fit une moue sceptique.

– Si elle mourait, je serais dévastée, admit Andromeda. C'est idiot, et c'est peut-être lâche, mais tous ces souvenirs que nous avons partagés... Ils sont comme imprimés en moi.

– J'aimais bien Narcissa, quand on était petits, grimaça Sirius. Mais quand elle a rencontré Lucius, elle est devenue tellement hautaine... Et maintenant, elle est du côté des Mangemorts ! Ça ne te suffit pas pour admettre qu'il est trop tard ?

– Non, je n'y crois pas, répondit fermement Andromeda. C'est inexplicable, mais c'est comme si je restais reliée à elle, malgré le temps et la distance... Et je sens qu'elle résiste. Je sens qu'il y a encore de l'espoir pour elle. Et même si elle s'est laissé influencer... Il y a quelque chose en elle qui peut résister à tout. Je l'ai toujours su.

Sirius n'était pas convaincu. Il repensa furtivement à Adam Claring et à la fermeté avec laquelle il condamnait tout ce qui attrayait aux Mangemorts : que penserait-il de tout cela ? Il désapprouverait, sans aucun doute, et il se mettrait en colère, avec raison...

– Nous faisons de notre mieux pour nous en sortir, résuma Andromeda. Chacun à notre manière. Et je te le répète une dernière fois : tu n'es pas une mauvaise personne. Tu leur en veux, et tu en as parfaitement le droit.

Sirius lui rendit son sourire. Malgré leur désaccord sur certains points, ils devaient se soutenir ; c'était tout ce qui importait.

– Merci, soupira-t-il. Je me sens un peu mieux.

Et en effet, ses muscles se relâchaient progressivement ; la colère cédait du terrain à la fatigue. Il aperçut leur reflet dans le miroir qui trônait au-dessus de la cheminée, et songea que la famille Black continuait d'exister en-dehors des murs du square Grimmaurd – sans savoir si c'était une bonne chose ou non. Et après une courte réflexion, il décida de laisser ces questionnements de côté pour s'abandonner à un repos bien mérité.

– Tu crois que je peux dormir ici ? Juste pour cette nuit ? Je me sens épuisé, tout d'un coup.

– Si le canapé te convient, bien sûr, répondit aussitôt Andromeda. Je vais te chercher une couverture.

Elle se leva, et apporta à Sirius de quoi lui tenir chaud pendant la nuit. Elle souhaita bonne nuit à son cousin, puis retourna dans la cuisine, où Ted poursuivait sa lecture, imperturbable. Andromeda s'arrêta un instant pour l'observer avec tendresse : son horrible pull en tricot, ses mains délicates posées sur le Livre Voyageur, ses cheveux blonds en désordre, et enfin le sourire détendu qu'il affichait invariablement lorsqu'il tenait un livre entre ses mains. Curieuse de savoir quelle lecture le passionnait autant, elle se glissa derrière lui, l'embrassa dans les cheveux, l'entoura de ses bras et commença à lire le texte par-dessus son épaule :

Après une courte pause, son compagnon poursuivit :

– Vous êtes trop généreuse pour vous jouer de mes sentiments. Si les vôtres sont les mêmes qu'au printemps dernier, dites-le-moi tout de suite. Les miens n'ont pas varié, non plus que le rêve que j'avais formulé alors....

Aussitôt, Andromeda perçut le frisson familial qu'elle ressentait chaque fois qu'elle se plongeait dans un Livre Voyageur. L'atmosphère changea : une brise rafraîchissante lui caressa les joues, des pépiements d'oiseaux parvinrent jusqu'à elle, et lorsqu'elle inspira, un délicieux parfum de forêt la fit soupirer d'aise.

Quand elle releva la tête, la cuisine avait disparu ; de grands arbres au feuillage fourni avaient remplacé les placards et les murs de pierre. Elle se trouvait à côté de Ted, sur un chemin de terre, au beau milieu d'une forêt, en train d'observer un homme et une femme qui se tenaient face à face et se parlaient avec une grande émotion.

– Mais un mot de vous suffira pour m'imposer le silence à jamais, acheva l'homme devant eux.

Andromeda se tourna vers Ted, et vit qu'il remuait les lèvres en même temps que le personnage du livre.

– Tu lis notre livre préféré sans moi ? le gronda-t-elle avec amusement.

– J'attendais seulement que tu me rejoignes, sourit Ted en lui prenant la main. Je ne m'en lasse jamais, c'est une de tes plus belles réalisations ! Vraiment, tout y est saisissant de réalisme. Et en plus, tu arrives au bon moment...

Ils continuèrent de lire quelques instants – le temps nécessaire pour que les deux personnages se témoignent leur amour réciproque – puis refermèrent l'ouvrage en prenant bien garde à ne pas abîmer la reliure en cuir, délicatement gravée de runes par Andromeda.

Ils sortirent de la cuisine et montèrent à l'étage de la petite maison. Arrivés sur le pallier, ils s'arrêtèrent un instant devant leur bibliothèque remplie de Livres Voyageurs :

– Je n'arrive pas à croire que notre si petite maison puisse contenir autant de mondes différents, sourit Ted en passant sa main le long des reliures ouvragées.

En poursuivant leur chemin vers leur chambre, Ted et Andromeda passèrent devant la petite pièce qui leur servait d'atelier, et dans laquelle ils continuaient de réaliser des Livres Voyageurs. Deux petits bureaux s'y faisaient face ; quelques marmites s'alignaient contre le mur, et dans chacune d'elle, des volutes argentées, ni liquides ni gazeuses, tournaient paresseusement autour des pages qui y trempaient, et les traversaient de temps à autre, les imprégnant alors d'une lueur rêveuse.

La pièce suivante était la chambre de Nymphadora. Tout doucement, ils jetèrent un regard dans l'entrebâillement de la porte : le rai de lumière venu du couloir éclairait une petite chambre en désordre, et au fond de la pièce, une petite fille aux cheveux roses dormait paisiblement. De là où ils étaient, ils voyaient son ventre se soulever à intervalles lents et réguliers ; en plissant les yeux, ils pouvaient distinguer ses lèvres entrouvertes, ses joues rondes, ses longs cils qui tressaillaient de temps à autre, et ses cheveux fascinants qui oscillaient du violet au rose pâle au rythme de sa respiration. Et, comme à chaque fois qu'ils regardaient leur fille unique, tous deux sentirent leurs cœurs se gonfler d'amour.

– C'est fou ce qu'elle grandit vite, chuchota Ted, comme s'il ne l'avait pas vue depuis des mois. Quand je pense qu'elle aura bientôt sept ans...

– L'âge de raison, commenta machinalement Andromeda.

À l'instant où elle prononçait ces mots, elle se sentit de nouveau propulsée vers le passé. L'âge de raison... C'était son père qui disait cela, elle n'avait jamais vraiment compris pourquoi. Tout en fermant la porte pour se rendre dans sa propre chambre, Andromeda s'assombrit. À sept ans, elle vivait encore sur la Colline d'Émeraude,

passait ses journées en compagnie de ses deux sœurs, à faire des allers-retours entre leur splendide jardin et les bras réconfortants de leur mère. Était-ce si mal de continuer à penser à cette époque avec nostalgie, de ressentir encore de l'amour pour toutes ces personnes qu'elle avait abandonnées ?

Sirius, à l'inverse, avait choisi de haïr tous ceux qu'il avait laissés derrière lui, sans nuance ni concession. Alors, qui était le plus sage des deux, le plus lucide ? Et qui souffrait le moins ? Avaient-ils seulement l'espoir d'être un jour libérés de cette tristesse et de ce ressentiment ?

La tristesse fait partie du voyage, ma chérie, lui avait un jour dit sa mère, alors qu'Andromeda s'était inquiétée de la surprendre en train de pleurer. *Elle est inévitable, surtout lorsqu'on prend le risque d'aimer...*

Andromeda décida de se contenter de cette réponse-là, aussi énigmatique soit-elle, et se glissa avec Ted sous leurs couvertures.

– Alors ? s'enquit timidement Ted. Comment va-t-il ?

Andromeda haussa les épaules, très lasse.

– À mon avis, il est beaucoup plus affecté qu'il ne veut bien l'admettre, résuma Andromeda. Chaque fois qu'il parle de Regulus, c'est la même chose : il laisse à peine entrevoir à quel point il souffre, puis il se verrouille complètement. C'est sa manière de se protéger, je suppose... Mais c'est très triste à voir.

– Tu sembles en colère, remarqua Ted, accoudé sur son oreiller.

– Je le suis, admit Andromeda en se triturant les mains.

– Contre qui ? Sirius ?

– Non, bien sûr que non...

Son regard devint vague ; dans ses yeux gris, on pouvait presque voir miroiter les silhouettes sinistres d'Orion et de Walburga Black.

– Contre ses parents, expliqua-t-elle. Quand nous étions petits, ils n'avaient de cesse de comparer leurs deux fils. Ils ne leur montraient pas la moindre affection, pas le moindre geste de tendresse. Ils ont voulu en faire des rivaux, les monter l'un contre l'autre, et... ils ont parfaitement réussi. Ils ne leur ont jamais laissé la moindre chance de s'entraider, de se connaître... D'être *frères*, tout simplement. Ça me rend malade.

Ted lui prit doucement la main, et Andromeda la serra avec force.

– Je vois très bien ce que Sirius ressent, soupira-t-elle. Il a trop souffert de cette situation, il a sacrifié trop de choses pour se permettre d'avoir le moindre regret. Il n'admettra jamais qu'en détestant Regulus, il a fait exactement ce que ses parents attendaient de lui, et que le meilleur acte de rébellion aurait été de lui tendre la main, de le sortir de là, au lieu de laisser ses parents étendre leur emprise sur lui. Bien sûr, peut-être que ça n'aurait rien changé... Et puis, c'est justement cette fierté et cet entêtement qui ont permis à Sirius de tenir, puis de partir. S'il s'était attaché à Regulus, cela aurait rendu les choses bien plus complexes, bien plus difficiles... Oh, si tu savais à quel point j'en veux à leurs parents, pour les avoir mis dans cette situation-là ! C'est un tel gâchis... Tous les deux méritaient tellement mieux.

– C'est terrible, en effet, admit Ted. Et tu ne penses pas que Sirius puisse changer d'avis sur son frère, après ce qu'il s'est passé ?

– Si cela doit arriver un jour, cela prendra du temps, répondit Andromeda. Pour l'instant, ses blessures sont encore bien trop vives. Dans l'état où il se trouve, il est incapable de reconsidérer certaines choses, et encore moins d'admettre que leur relation aurait pu être différente. Je pense que pour l'instant, sa colère le protège ; et si un jour il s'autorise à pleurer son frère... Ce sera terriblement douloureux. Parce que ça impliquera de réaliser que ses parents lui ont pris ça aussi, en plus de tout le reste.

Ted acquiesça, visiblement peiné.

– Il y a tellement de tristesse en lui, se désola Andromeda. Tu as vu comme il regardait les photos de Nymphadora, dans le salon ? Pendant quelques instants, j'ai vraiment cru qu'il allait se mettre à pleurer.

– Je peux le comprendre, répondit Ted. Et à ton avis, que s'est-il passé ? Pour Regulus ?

Andromeda ne répondit pas tout de suite. Lorsque Ted prononça le prénom de Regulus, ses yeux gris se remplirent de larmes ; et après s'être soigneusement retenue devant Sirius, elle s'autorisa enfin à pleurer.

– Il n'avait même pas dix-huit ans, renifla-t-elle en s'essuyant les joues. C'était le plus jeune d'entre nous...

Elle secoua la tête, et reprit sa respiration, tandis que Ted la serrait dans ses bras.

– Il a sans doute enfin réalisé que ses parents se servaient de lui, supposa Andromeda. Et si Walburga dit vrai, s'il a vraiment été tué par les Mangemorts... Je ne veux même pas essayer d'imaginer ce qu'il a enduré.

– Tout cela est bien triste, soupira Ted. Heureusement, dans son malheur, Sirius a la chance d'avoir une cousine comme toi.

Andromeda lui adressa un sourire reconnaissant, puis regarda en direction du couloir.

– J'espère qu'il va bien dormir, sur notre canapé...

– Espérons surtout que Nymphadora ne le réveille pas trop tôt demain matin, rit Ted.

– Ça, c'est peine perdue... Elle va être surexcitée de voir un invité ! Je ne sais pas comment nous avons fait pour avoir une enfant aussi énergique.

– Énergique et merveilleuse, précisa Ted.

– Évidemment, approuva Andromeda avec tendresse. Elle m'a aidée à cuisiner, tout à l'heure... Elle ne pouvait pas tenir en place.

Et, tout en énumérant les exploits de leur petite fille aux cheveux roses, ils se blottirent l'un contre l'autre et s'endormirent paisiblement.

Face à son manuscrit, Drago interrompt son écriture, songeur.

Il n'a jamais eu l'honneur de rencontrer Regulus Black. Le plus jeune, le plus brave, et le premier à mourir.

C'est drôle, j'ai comme une impression de déjà-vu, a pourtant susurré Voldemort en observant Drago, le jour de leur rencontre, peu après l'emprisonnement de Lucius à Azkaban. Il y a des années, on m'a présenté un jeune homme, qui avait à peu près ton âge... Il était aussi brun que tu es blond, et tout comme toi, il m'a juré fidélité...

Drago frissonne, puis fait une petite grimace. C'est vrai, Regulus et lui sont les seuls à être devenus des Mangemorts aussi jeunes, et de la même manière, ils ont été raillés pour leur allure trop juvénile et trop délicate. Comme Regulus, Drago a expérimenté la solitude infinie d'un jeune Mangemort infiltré à Poudlard, et a trouvé une oreille attentive auprès de Mimi Geignarde ; et comme lui, Drago n'a pas eu la férocité suffisante pour être respecté par les Mangemorts, ni pour commettre le meurtre qu'il aurait dû commettre. Mais la comparaison s'arrête là, car il est clair que Regulus Black possédait un courage et une noblesse d'âme dont Drago n'a jamais osé rêver. Et c'est aussi pour cette raison qu'il tient à raconter son histoire. Il s'agit d'une forme d'honnêteté, de montrer à Scorpius que d'autres, à sa place, ont donné leur vie pour nuire à Voldemort, tandis que lui-même s'est contenté d'assurer sa propre survie. Et il peut se chercher toutes les excuses imaginables, Regulus a bel et bien prouvé qu'il aurait pu se forger un tout autre destin.

Drago soupire, se détourne de son manuscrit et prend dans ses mains une enveloppe parcheminée, qui porte encore le nom d'Albus Dumbledore. Ce nom a été inscrit par Regulus des dizaines d'années plus tôt, quelques heures avant sa mort, et le jeune homme comptait

naïvement sur sa mère ou sur son elfe de maison pour lui faire parvenir ; mais en la dérochant à Walburga, par pure vengeance, Narcissa en a décidé autrement.

Drago déteste le fait que cette lettre existe. Ce document est la preuve de l'égoïsme de sa mère, de l'indifférence qu'elle avait pour la guerre et pour toutes ses victimes. Car elle aurait pu faire parvenir cette lettre à Dumbledore, dès le jour où elle l'a eu entre ses mains. Elle aurait pu faire en sorte que le secret de Voldemort soit dévoilé bien plus tôt, il lui aurait suffi d'un geste pour épargner des centaines de vies – mais elle ne l'a pas fait. Elle n'y a sans doute même pas pensé, trop occupée à attendre désespérément un enfant qui ne venait pas, trop occupée à haïr Walburga, Abraxas ou encore elle-même. Même des années après, lorsque Voldemort serait de retour et que Narcissa souhaiterait de tout son cœur qu'il disparaisse, elle n'y penserait pas davantage, ayant oublié jusqu'à l'existence de ce document.

Narcissa n'a retrouvé la lettre qu'après la disparition définitive de Voldemort, et elle n'a même pas osé l'ouvrir. Le temps a eu raison des sortilèges qui l'entouraient autrefois, et pourtant l'enveloppe n'a jamais été ouverte : elle est encore scellée par le blason de cire de la famille Black, et personne n'a jamais su ce que Regulus y avait écrit.

Tout en s'excusant intérieurement auprès de Regulus pour ces années de retard, Drago décachette enfin l'enveloppe, puis déplie la lettre avec d'innombrables précautions. Il examine d'abord l'écriture soignée et appliquée de Regulus, avec le sentiment étrange de remonter le temps, de se rapprocher de lui ; et enfin, même s'il devine déjà ce qu'elle contient, Drago se met à lire.

Professeur Dumbledore,

Vous êtes sans doute étonné de recevoir une lettre de ma part. En réalité, si vous lisez ces lignes, c'est que je ne suis probablement plus de ce monde ; et si tel est le cas, je vous supplie de poursuivre la quête que j'ai débutée.

Je serai bref : Voldemort, qui s'appelait autrefois Tom Jedusor, a réussi à créer un Horcruxe, et il s'agit du médaillon de Salazar Serpentard. J'ignore comment il se l'est procuré, et qui il a tué pour en arriver là, mais je vais le récupérer cette nuit, et si je ne survis pas,

mon elfe Kreattur se chargera de le détruire. Pour la suite, pour le vaincre complètement et définitivement, je m'en remets à vous.

Vous aviez raison de me soupçonner : je suis bel et bien un Mangemort depuis près d'un an. Et malheureusement, je n'ai pas le temps de vous expliquer la décision qui me pousse à m'éloigner d'eux. Si je vous écris cette lettre, c'est d'abord parce que je crains de périr dans cette entreprise, et je ne voudrais pas que cette découverte ait été faite en vain ; mais c'est aussi parce que je sais que vous trouverez le moyen de transmettre tous ces messages en bonne et due forme.

Alors, s'il vous plaît,

Dites au fantôme de Myrtle Warren que je lui demande pardon pour tout le mal que je lui ai fait. Dites-lui que c'est en partie grâce à elle que j'ai renoncé à être un Mangemort (vous la trouverez dans les toilettes désaffectées du deuxième étage).

Dites à Severus Rogue de fuir loin de Voldemort et des Mangemorts, quoiqu'il arrive. Dites-lui que je le remercie de m'avoir accordé son amitié pendant quelques années, et que je regrette de ne pas en avoir été digne plus longtemps.

Dites à mon frère Sirius qu'il avait raison à propos de beaucoup de choses, mais qu'il avait tort à propos de moi. Je lui demande pardon, à lui aussi, au nom de nos deux parents.

J'espère qu'ils comprendront. Quant à vous, j'espère que vous me ferez confiance.

Votre élève dévoué,

Regulus Arcturus Black

Drago replie la lettre, encore plus accablé. En empêchant cette lettre de rejoindre son destinataire, sa mère a non seulement considérablement retardé la destruction de Voldemort, mais elle a aussi retenu les derniers mots que Regulus aurait voulu adresser à ses deux seuls véritables amis, et à son frère. Jusqu'à la fin, Sirius et Regulus auront donc été empêchés de se parler.

Cette pensée rappelle à Drago les raisons pour lesquelles il fait tout ceci : il reprend donc sa plume, et avant d'aller se coucher, il écrit encore quelques mots à son fils.

Scorpius, je pense que tu sais en partie pourquoi je me suis attardé sur l'histoire de Regulus. Je pense que tu te souviens du jour où ton professeur d'Histoire de la Magie a parlé de lui pendant l'un de ses cours, et où tu as appris par l'un de tes camarades de classe qu'il faisait partie de ta famille.

J'ai honte en imaginant la colère qui a été la tienne à ce moment-là, lorsque tu as compris que d'autres en savaient davantage que toi-même sur ta propre histoire. C'est ce jour-là, je crois, que tu as pleinement réalisé à quel point tu ignorais tout de ta famille paternelle ; ou bien peut-être que tu en avais conscience depuis longtemps, mais que c'est ce jour-là que tu as commencé à en avoir assez.

Je me souviens t'avoir vaguement répondu que je ne savais rien de Regulus, que c'était de l'histoire ancienne, qu'il ne fallait pas remuer tout ça ; je ne sais même plus si tu as insisté, je ne sais plus si je me suis emporté, comme je l'ai fait tant de fois par la suite.

Quoiqu'il en soit, j'ai cru bon de corriger le tir : et en dehors de cette importance symbolique, je crois que cette histoire est d'une importance capitale pour une autre raison.

Comme Andromeda le dit si bien, Sirius et Regulus sont passés l'un à côté de l'autre, loin de la relation qui aurait dû être la leur ; et j'ai aujourd'hui le sentiment qu'il en est de même pour nous deux. Évidemment, je ne dirai jamais que les torts sont partagés comme ils l'ont été pour Sirius et Regulus : en ce qui nous concerne, c'est moi qui porte l'entière responsabilité de notre séparation. Mais je me reconnais dans cette histoire pleine de silences, de distance et de gouffres qu'on croit infranchissables.

Quand j'ai pris connaissance de certains détails, très récemment, je me suis promis que cette histoire me servirait de leçon : je ne veux pas laisser les non-dits nous voler notre histoire, comme ils ont volé à Sirius et Regulus la relation fraternelle qu'ils méritaient tous les deux. Je souhaite te dire tout ce que tu mérites de savoir, non pas pour te retenir à tout prix, mais pour que tu puisses enfin décider en connaissance de cause si tu souhaites me pardonner ou non.

Tu t'en doutes, c'est encore Andromeda qui m'a raconté cet échange qu'elle a eu avec Sirius, mais de vive voix cette fois-ci : elle a bravé la tempête de neige pour passer me voir il y a quelques jours, juste après Noël. J'étais tellement absorbé par mon travail que je n'avais même pas

remarqué que le 25 décembre était passé ; enfin, tu commences sûrement à comprendre pourquoi ma famille n'a jamais aimé Noël... Quoiqu'il en soit, j'ai eu beaucoup de plaisir à recevoir la visite d'Andromeda, la première que je recevais depuis un long moment. Nous avons beaucoup discuté, et elle m'a semblé nettement plus joyeuse que d'habitude. Elle avait même ramené quelques plats cuisinés, afin que notre dîner soit un peu festif – décidément, j'ai beau chercher, je crois que sa bonté ne connaît aucune limite.

Enfin, je m'égare : il est temps de continuer à te raconter la guerre, et notamment tout ce qui s'est passé après la création de l'Ordre du Phénix, et après cette longue discussion entre Sirius et Andromeda.

Drago écrit le nom de sa tante avec un léger sourire, puis il s'interrompt. Il hésite, pense à ce qu'il devrait commencer à raconter, et finit par renoncer. Il repose sa plume dans son encrier, se masse la nuque, le poignet, et décide d'aller se coucher : il lui faut reprendre des forces avant de s'atteler à la suite. C'est d'ailleurs un peu pour cela qu'il a parlé d'Andromeda, pour retarder ce moment, mais aussi pour se rappeler qu'il existe un peu de douceur dans ce monde.

Car tout comme la mort de Regulus, les événements que Drago s'apprête à raconter sont tellement injustes que c'en est difficilement supportable.

LA COUR DES GRANDS

Lucius marchait.

Sous ses bottes, les pierres tranchantes glissaient ; ses jambes s'empêtraient parfois dans sa cape ; malgré ses efforts pour masquer sa fatigue, il peinait à marcher au rythme de Voldemort, qui se mouvait sans difficulté devant lui. Lucius l'observait avec envie : même sur ce terrain accidenté, les pas de son maître restaient souples et silencieux, comme s'il volait quelques centimètres au-dessus du sol.

Lucius consulta rapidement sa boussole en cuivre pour s'assurer qu'ils progressaient dans la bonne direction. Cet instrument était la seule chose qui leur permettait de s'orienter : ils se trouvaient sur un chemin escarpé, à flanc de montagne, à des kilomètres du moindre village, et la brume leur masquait tous les points de repères. Ils ne distinguaient que partiellement le sommet qui se perdait dans les nuages à leur droite, ainsi que l'à-pic qui se trouvait à leur gauche, et menaçait de les avaler au moindre faux pas.

Que cette brume soit maudite, songea Lucius avec agacement pour la énième fois depuis leur départ. Dans cette région, sa présence n'avait rien à voir avec les Détraqueurs ; elle montait du sol, émanait des arbres et des marécages, s'agrippait aux montagnes ; rien ni personne ne semblait pouvoir y échapper. Au-delà des difficultés d'orientation que cela engendrait, cette humidité s'infiltrait partout, trempait insidieusement leurs vêtements et revenait toujours à la charge malgré les sortilèges qu'ils employaient pour rester au sec. Et malheureusement, il était impensable d'utiliser le transplanage sur ce territoire inconnu, infesté de géants et d'autres créatures magiques : ils risqueraient de se rompre le cou dans un ravin, ou bien de tomber nez à nez avec une créature hostile.

Lucius s'efforçait donc de ne pas penser à son grand lit douillet, ni à sa baignoire en marbre : il ne les reverrait pas avant plusieurs jours,

peut-être davantage en fonction du temps qu'il leur faudrait pour arriver à leurs fins. Il s'efforçait également de ne pas penser à son ventre vide – il n'avait quasiment rien mangé depuis plusieurs jours. Il n'avait jamais connu un tel inconfort, et n'aurait jamais accepté de marcher dans de telles conditions si cela n'avait été pour le Seigneur des Ténèbres.

En regardant à nouveau la silhouette encapuchonnée qui progressait devant lui, Lucius sourit malgré les gouttes de sueur qui perlaient sur son visage : certes, cette expédition était éprouvante, mais c'était le prix à payer pour être à la place que tous les Mangemorts convoitaient. Et en effet, qui d'autre que lui pouvait se vanter de l'avoir côtoyé plusieurs jours durant, d'avoir partagé plusieurs repas avec lui seul, et plus généralement, d'être son plus proche confident ? Personne, évidemment. Et aux yeux de Lucius, il n'y avait pas de statut plus enviable que celui-ci.

Ce n'est pas l'avis de Narcissa, souffla une petite voix dans sa tête.

Ah, Narcissa, soupira intérieurement Lucius. L'image de son épouse s'imposa aussitôt à lui, avec ses beaux yeux bleus, ses baisers pleins de tendresse, son rire cristallin et la douceur de ses bras... Il suffisait à Lucius de penser à elle pour avoir envie d'être auprès d'elle, de lui parler, de la serrer contre lui et de la rassurer ; et en repensant à toutes les horreurs qu'il lui avait dites avant de quitter le manoir, Lucius se sentit une nouvelle fois submergé par la culpabilité. Il ne comprenait pas ce qui avait pu lui passer par la tête pour se montrer aussi blessant ; et pour la centième fois depuis le début de son voyage, il prit la ferme résolution de lui présenter ses excuses dès qu'il la retrouverait, et de ne plus jamais recommencer.

Il restait donc incontestablement amoureux d'elle, même si, dans les moments où elle se comportait étrangement, il ne pouvait s'empêcher de se demander si elle ne l'avait pas épousé par pure opportunité.

Voilà le problème quand votre nom est gage de pouvoir et de richesse : nombreuses sont celles qui le convoitent pour de mauvaises raisons. C'était ce que le père de Lucius lui martelait sans cesse, évidemment : Narcissa ne l'aimait pas, elle se servait de lui, et il se laissait naïvement attendrir, influencer, cédant à toutes ses requêtes et se compromettant pour la rassurer. Comme un idiot, un faible, un lâche...

Tout en marchant, Lucius secoua vigoureusement la tête. Même absent, l'esprit de son père traînait en permanence derrière son épaule, sifflant à son oreille des paroles indélébiles, cent fois répétées depuis son enfance. Et c'était justement pour le faire changer d'avis que Lucius se trouvait là, à des centaines de kilomètres de chez lui, dans une des régions les plus hostiles du pays, à côté du mage noir le plus redouté de leur époque, à la recherche de créatures mortellement dangereuses : à force de succès, il espérait que son père reconnaisse enfin sa valeur, et ne cesse de le considérer comme un incapable – et cela finirait bien par arriver, Lucius ne pouvait pas se résoudre à y renoncer. C'était cette quête qui avait guidé ses pas jusqu'au Seigneur des Ténèbres, et qui le poussait à consacrer toute son énergie à satisfaire ses désirs.

Tous ses désirs, ou presque... Car il y avait aussi ce problème d'enfant, bien sûr. Le Seigneur des Ténèbres attendait d'eux qu'ils assurent l'avenir des Mangemorts ; quant à Narcissa, c'était son désir le plus cher depuis qu'ils s'étaient mariés, et leurs tentatives répétées et infructueuses n'avaient en rien altéré son obsession pour la maternité.

Avoir un enfant... Lucius sentit ses entrailles se contracter – et cela n'avait rien à voir avec la faim. En effet, lorsqu'il songeait à son futur, c'était probablement cette perspective qui l'effrayait le plus. Et pour cause : comment pourrait-il aimer un petit être vulnérable, maladroit et geignard, alors que c'était justement tout ce qu'on lui avait appris à détester ? Voilà qui était difficilement envisageable.

Lucius ne se souvenait pas d'avoir eu cet âge-là. Il lui semblait qu'il était né en sachant marcher, manger proprement et discuter avec les grandes personnes. L'idée qu'il ait pu un jour se barbouiller de soupe ou salir ses langes lui était tout simplement grotesque. Et d'abord, quel nourrisson avait-il été ? Souriant, mélancolique ? Joufflu, chevelu, énergique ? C'était une bonne question. Son père aurait été bien en mal de lui répondre, puisqu'après le décès de son épouse au décours de l'accouchement, il s'était terré dans l'aile Nord pendant des mois, aussi éloigné de son nouveau-né que leur manoir le permettait, laissant les elfes de maison s'occuper de lui sous la houlette du portrait de Prisca Malefoy. Et la seule fois où Prisca avait fait allusion à cette époque devant Lucius, son père avait menacé leur ancêtre de condamner immédiatement le portrait qu'elle habitait...

Une autre fois, son père avait reproché à Lucius de *pleurnicher sans cesse depuis l'instant où il était né*. C'était donc la seule information qu'il avait obtenue sur ses premiers mois de vie : après son entrée pour le moins fracassante dans le monde des vivants, son existence avait été réduite à celle d'un bruit parasite. Et s'il venait à être père à son tour, il devrait se débrouiller avec ça... La belle affaire, songea-t-il avec amertume.

Et pour ne rien arranger, son père et le Seigneur des Ténèbres exigeaient de lui non seulement un enfant, mais surtout que celui-ci soit un fils... Un fils, un garçon ! Pour Lucius, ce serait la double peine. Après avoir tant lutté pour abolir le peu de sensibilité et de délicatesse qui l'habitait, il faudrait veiller à montrer l'exemple, redoubler de vigilance pour ne laisser passer aucune erreur de nature à compromettre l'endurcissement de leur petit héritier... C'était une tâche qui lui paraissait difficilement surmontable.

Lucius tenta de se rassurer : jusqu'ici, il avait à peu près réussi à faire bonne figure, et à prétendre que rien ne l'atteignait. Oh, bien sûr, les Mangemorts raillaient son manque d'appétence pour le combat direct, pour les cris et le sang... Mais après tout, cela ne l'avait pas empêché d'obtenir les grâces du Seigneur des Ténèbres. Tout allait donc pour le mieux, et il continuerait à en être ainsi, il n'y avait aucune raison pour que cela change...

– Où en sommes-nous ? siffla une voix devant lui. La nuit est en train de tomber.

Lucius s'extirpa brutalement de ses pensées, et rejoignit Voldemort qui s'était arrêté sur le chemin escarpé.

– Nous y sommes presque, Maître, répondit Lucius à voix basse. Regardez ces aiguilles rocheuses... Nous devrions retrouver Karkaroff juste après.

Et en effet, devant eux, la brume s'effiloçait en lambeaux, à travers lesquels on pouvait distinguer deux pointes rocheuses très rapprochées, formant un passage étroit. Baguette en main, aux aguets, ils s'engagèrent dans la semi-obscurité du couloir rocheux ; ils cheminèrent pendant un long moment, en prenant garde à ne pas faire de bruit et en s'assurant qu'aucune menace ne surgissait des roches qui les surplombaient ; puis, enfin, Voldemort s'arrêta.

À une vingtaine de mètres d'eux, là où le couloir rocheux prenait fin, une silhouette encapuchonnée leur barrait le passage. Voyant cela, Lucius émit un léger sifflement, imitant à la perfection le glissement d'un aigle. La personne qui se trouvait face à eux lui répondit en émettant une séquence précise de signaux lumineux, que Lucius observa avec attention ; lorsqu'elle eut terminé, Voldemort se tourna vers Lucius, qui lui adressa un signe de tête approbateur.

– C'est bien lui, confirma-t-il.

Ils avancèrent côte à côte jusqu'à l'embouchure du couloir rocheux, en haut d'une corniche, à la merci de violentes bourrasques qui faisaient claquer leurs capes et menaçaient de leur faire perdre l'équilibre. Voldemort abaissa sa baguette et s'approcha de la troisième personne, qui posa un genou à terre à son approche.

– J'ai enfin l'honneur de rencontrer le Seigneur des Ténèbres, dit une voix grave, marquée par un fort accent étranger, émergeant de l'ombre de son capuchon.

– Relève-toi, mon cher ami, l'autorisa Voldemort de sa voix sifflante. Je veux voir ton visage.

L'homme obéit aussitôt : il se redressa, retira son capuchon et se laissa observer, ses yeux bleus et froids toujours baissés. Comme Lucius, il était grand, mince et avait le teint pâle. Sa cape était faite de fourrure épaisse ; sur son menton, une barbiche noire se terminait par une petite boucle.

– Bien, déclara Voldemort après avoir observé Igor Karkaroff de haut en bas.

L'atmosphère se détendit légèrement, et Karkaroff osa enfin lever les yeux, même s'il hésita à croiser le regard de Voldemort ; Lucius, lui, se décida à s'avancer pour le saluer.

– Te voilà enfin, dit-il avec chaleur en retirant son capuchon. Avec toute cette brume, nous pensions ne jamais te trouver.

– Malefoy, mon ami, dit Karkaroff en inclinant la tête. Tout cela me rappelle de bons souvenirs...

Tous les deux s'étaient rencontrés pendant l'année que Lucius avait passée à Durmstrang, juste après son cursus à Poudlard. Igor Karkaroff faisait alors partie des élèves les plus doués de l'école, et également de ceux qui parlaient le mieux anglais. Ambitieux comme il l'était, il avait sans doute jugé opportun de s'attirer les faveurs de Lucius, sachant

pertinemment qu'il était l'héritier de la plus puissante famille de sorciers de Grande-Bretagne ; et Lucius tirait également profit de cette relation, puisque Karkaroff l'avait grandement aidé à s'intégrer dans l'école et à comprendre l'essentiel des cours, pourtant dispensés dans des langues qui lui étaient étrangères.

Soudés par cet échange de bons procédés, ils s'étaient quittés en amis à la fin de l'année ; et lorsque des informations concernant la puissance de Voldemort étaient parvenues jusqu'aux contrées nordiques où vivait Karkaroff, celui-ci avait immédiatement contacté Lucius afin d'être introduit auprès de ce fascinant mage noir.

– Je ne suis pas seul, les prévint Karkaroff. Dumbledore a essayé de rallier les géants à sa cause, il y a quelques mois, mais sans succès. Depuis, deux de leurs sous-fifres sont postés ici pour s'assurer qu'aucun Mangemort ne les approche...

Lucius se pencha légèrement pour regarder derrière Karkaroff, mais ce dernier le rassura d'un geste.

– Ne t'en fais pas, je les ai soumis à l'Imperium... Les tuer aurait alerté le Ministère, mais ils ne diront rien, je m'en suis assuré. Un Auror viendra leur demander des comptes dans six jours... Et d'ici-là, si tout se passe comme prévu, nous devrions avoir obtenu ce que nous souhaitons.

– Bien, commenta Voldemort. Et les géants que nous cherchons... Où sont-ils ?

– Ils sont là, Maître, dit Karkaroff en désignant le chemin de pierre qui descendait derrière lui.

Lucius et Voldemort contournèrent Karkaroff pour s'avancer de quelques pas sur la corniche où ils se trouvaient. Là, ils échangèrent un regard circonspect : cette vallée, tout comme celle qu'ils venaient de quitter, était envahie par la brume. Le chemin escarpé était visible sur quelques mètres, puis le paysage était remplacé par un voile opaque, mouvant et cotonneux ; et l'heure tardive n'arrangeait rien à la visibilité.

– Que sommes-nous censés voir ? demanda Voldemort avec froideur.

– Voir ? sourit Karkaroff. Sauf votre respect, Maître, il s'agit plutôt d'entendre...

Lucius tendit l'oreille en même temps que Voldemort et comprit aussitôt ce que Karkaroff voulait dire. S'il prenait garde à respirer sans bruit, et s'il faisait abstraction du mugissement du vent, il pouvait distinguer nettement des grognements sourds, lointains mais puissants, de différentes tonalités... À côté de lui, Voldemort souriait avec avidité : il les avait perçus, lui aussi.

– Les derniers géants du pays, commenta Karkaroff. Sans doute les plus féroces et les plus intelligents qu'on puisse trouver sur cette planète. La preuve : ils ont réussi à tuer tous leurs semblables, et à échapper aux sorciers... Jusqu'à maintenant, bien entendu.

– Ils semblent être plus nombreux que je ne le pensais, souffla Lucius avec enthousiasme. As-tu repéré leur chef ?

– Bien sûr : il s'appelle Oleg. C'est celui qui grogne le plus fort, et qui réclame sans cesse de quoi manger. D'après le bruit de ses pas, je dirais qu'il mesure au moins dix mètres.

– Dix mètres ! s'émerveilla Lucius. Chez les géants d'Europe centrale, les plus grands mesurent sept mètres, huit tout au plus... Et qu'en est-il de l'arme que nous cherchons ?

– Ils l'ont, affirma Karkaroff. Enfin, Oleg l'a, pour être précis...

– Tu en es certain ?

– Si la description que tu m'en as faite est exacte, cela correspond bien à ce que j'ai entendu. Il y a quelques semaines, une dispute a éclaté : l'un d'eux a voulu prendre la place du chef, comme cela arrive souvent... Je ne voyais rien, à cause de la brume, mais j'entendais leurs rugissements, les bruits de lutte... Et d'un coup, il y a eu une détonation, comme je n'en avais encore jamais entendu ; on aurait dit que la foudre venait de toucher terre à côté de moi. Le ciel s'est illuminé tout entier, les environs ont été plongés dans le silence... Et Oleg a poussé un rugissement victorieux.

– C'est elle, se réjouit Lucius. C'est l'arme que nous recherchons.

– Tu as emporté de quoi les convaincre ? l'interrogea Karkaroff.

– Bien sûr, dit Lucius en désignant sa sacoche. Je me suis replongé dans nos cours de Durmstrang qui nous enseignaient comment soumettre les créatures inférieures, et j'ai rassemblé tous les objets magiques ou précieux qui seraient susceptibles de les intéresser.

– Et s'ils refusent ? Est-il envisageable de nous emparer de cette arme sans leur accord ? demanda Voldemort.

– Ce serait une très mauvaise idée, tempéra Lucius. Les géants détestent que les sorciers utilisent la magie à leur encontre. Nous perdriions définitivement l'appui de ce clan... Non, décidément, mieux vaut privilégier la diplomatie.

– Très bien, approuva Voldemort. Dans ce cas, je te fais confiance pour les amadouer... J'imagine que tes arguments sont déjà soigneusement préparés.

– Le Seigneur des Ténèbres me connaît bien, confirma Lucius en s'inclinant légèrement. En effet, j'ai déjà de nombreuses idées... Les géants ne sont pas difficiles à contenter : la promesse d'un territoire plus vaste et plus fertile, par exemple, peut les mobiliser... Ou bien l'assurance que nous les protégerons contre ceux qui souhaitent les voir disparaître.

– Pourtant, Dumbledore a échoué...

– Sans doute parce qu'il rechignait à leur mentir, gloussa Lucius. Quelle naïveté ! Pour ma part, je ne compte pas m'en priver.

Lucius, Karkaroff et Voldemort échangèrent des regards satisfaits, puis se tournèrent vers le bas de la vallée embrumée, où les grondements étaient de plus en plus audibles et de plus en plus excités.

– Vous arrivez au bon moment, ils réclament une démonstration de force, devina Karkaroff. C'est une sorte de rite. J'espère qu'il va se servir de la hache...

Comme pour lui répondre, un éclair bleuté illumina fortement la brume qui tapissait la vallée, et l'instant d'après, une puissante déflagration leur vrilla les oreilles, comme si la foudre montait de la terre. Lucius ne put contenir un sursaut ; au contraire, Voldemort et Karkaroff se penchèrent encore davantage au bord du vide.

– Si la victoire était un son, commenta Karkaroff avec délice.

– Quelle puissance, renchérit Lucius. Aucun Sortilège de Protection ne pourra résister à une telle arme... Si nous mettons la main dessus, plus rien ne pourra se mettre en travers de notre chemin.

– Et c'est précisément ce qui va se passer, déclara Voldemort de sa voix la plus onctueuse.

★★★

Quelques jours plus tard, dans l'immense hall carrelé de vert émeraude du Ministère de la Magie, le silence était total. En ce dimanche d'août, par cette heure tardive, les couloirs étaient déserts ; aucun employé ne les traversait d'un pas pressé, aucun avion en papier porteur de mauvaises nouvelles ne froissait l'air au-dessus des têtes, aucun ascenseur ne bringuebalait les employés entre les différents services. Pour trouver âme qui vive, il fallait monter dans les étages les plus élevés, et se diriger vers les bureaux les plus éminents du Ministère, là où le carrelage était toujours étincelant de propreté, et où chaque porte était flanquée de gardes à toute heure du jour et de la nuit.

Et justement, dans l'un de ces somptueux couloirs, une petite femme aux cheveux bouclés marchait avec empressement vers le bureau d'Adam Claring. Les rares personnes qu'elle croisait ne pouvaient s'empêcher de glisser vers elle des regards interloqués, et pour cause : elle était entièrement habillée de rose.

Ses pas enthousiastes résonnaient sur le carrelage vert émeraude, et elle peinait à se retenir de sourire. Lorsqu'elle arriva devant les deux sorciers qui surveillaient le bureau d'Adam Claring, elle s'éclaircit la gorge :

– *Hum-hum*, fit Dolores Ombrage.

Le plus grand des deux baissa les yeux vers elle, et lui barra le passage.

– Mr Claring est occupé, dit-il sèchement. Il ne reçoit personne aujourd'hui.

– Oh, quel dommage... C'est pourtant urgent.

– C'est ce que tout le monde dit...

– Dites-lui qu'il s'agit de ses parents, et d'Eleanor Wimbley, insista la petite femme avec douceur. Ou plus précisément... de l'identité de leurs assassins.

Les deux gardes échangèrent un regard, et Dolores Ombrage se força à prendre un air affecté.

– Attendez une seconde, grogna le garde en disparaissant à l'intérieur du bureau.

Tout en ajustant discrètement son cardigan rose et le nœud qu'elle portait dans les cheveux, Ombrage attendit patiemment – après toutes ces années d'attente, elle n'était plus à quelques minutes près. Intérieurement, elle se remémora une dernière fois l'argumentaire

qu'elle s'apprêtait à soumettre à Adam Claring, en commençant par les quelques phrases destinées à gagner sa sympathie, puis à attiser sa colère contre ceux qu'elle accusait.

Ce sont des habitants de la Colline d'Émeraude, dirait-elle dans quelques instants. Ils habitent même au sommet de celle-ci, leur maison est la plus grande de toutes... Bien sûr, ce sont les têtes pensantes des Collinards...

Ombrage avait de plus en plus de mal à se retenir de sourire. Elle avait trouvé les parfaits coupables : avec la haine qu'il vouait aux riches familles de Sang-Pur, Adam Claring ne manquerait pas de mordre à l'hameçon. Et quand ce serait fait, il n'y aurait plus qu'à le convaincre d'agir au plus vite, sans lui laisser le temps de la réflexion.

Ils sont sur le point de fuir, Mr Claring, dirait-elle d'une voix suppliante. Ne prenons pas le risque de les laisser filer...

– Allez-y, dit le sorcier qui venait de reparaître.

Ombrage le remercia poliment, puis entra dans la pièce. Dans l'immense bureau d'Adam Claring, le sol était recouvert d'un somptueux tapis violet ; en souvenir du pensionnat Wimbley, une bannière brodée d'un hibou argenté était tendue sur l'un des murs ; une autre, brodée d'un phénix aux ailes déployées, vantait les mérites de la Fondation pour la Protection des Moldus et l'Égalité de tous les Sorciers.

Des idioties, songea Ombrage en considérant les deux bannières.

Adam Claring lui-même était attablé à son bureau en bois verni, couvert de piles de parchemins. Il semblait épuisé ; il regarda Ombrage entrer avec un mélange de méfiance et d'espoir fiévreux, et il était clair qu'il faisait de son mieux pour masquer son affolement intérieur. Il restait silencieux, mais ses yeux sombres l'encourageaient à s'avancer.

Tout en retenant des petits gloussements réjouis, Dolores Ombrage s'approcha du bureau, glissa sa main dans sa cape, et en extirpa les photographies de ceux qu'elle s'apprêtait à accuser. Elle lissa plusieurs fois le document entre ses doigts, afin qu'aucun pli ne vienne entacher l'instrument de sa vengeance.

Car Dolores Ombrage se fichait royalement de l'identité réelle des coupables. Ce qu'elle savait pertinemment, en revanche, c'était qu'elle avait passé sept ans à stagner au Bureau des Plaintes après avoir été injustement renvoyée du Département de l'Administration Magique,

à la suite du faux pas qu'elle avait commis lors du mariage de Carla Avery et Edgar Goyle. Et ce qu'elle savait tout aussi pertinemment, c'était que celle qui avait signalé son comportement au Département de l'Administration Magique, et qui était donc à l'origine de son renvoi, ferait une parfaite coupable pour le noble justicier qu'était Adam Claring.

Or, quelqu'un venait justement de la contacter dans l'objectif d'éliminer cette personne, et grâce à cette nouvelle alliée, Dolores Ombrage allait enfin pouvoir se venger.

Son sourire de hyène s'élargit, et elle posa délicatement la photographie de Vera et Fergus Goyle sur le bureau d'Adam Claring.

À quelques kilomètres de là, dans l'immense maison des Crabbe, sur la Colline d'Émeraude, Carla Goyle trépignait, une assiette en porcelaine rose posée sur ses genoux.

– Cela ne devrait plus être très long, promit-elle à tous ceux qui se trouvaient dans la pièce. Dolores devait rendre visite à Claring vers vingt heures.

Dans l'immense salon tapissé de noir, ses deux grandes amies, Magdalena Nott et Juliet Parkinson, étaient assises autour d'elle sur le divan ; Hector Crabbe se tenait à distance, et prenait régulièrement quelques bouffées du Fumesbire posé sur la table ; à l'autre bout de la pièce, proches d'une fenêtre ouvragée, Evan Rosier, Peter Parkinson et Damian Nott se disputaient à voix basse depuis un long moment. Edgar Goyle, en revanche, n'était pas présent.

À côté de Carla, Magdalena Nott consulta sa montre avec un air ennuyé.

– Tu crois vraiment que cette petite Sang-Mêlé sera assez intelligente pour convaincre Adam Claring que Vera et Fergus ont tué ses parents ? demanda-t-elle à Carla.

– Elle ne m'a pas fait bonne impression, à moi non plus, confessa Juliet Parkinson. Je l'avais trouvée amusante, à ton mariage, mais ses yeux globuleux lui donnent un air terriblement idiot. Et tout ce rose, quelle vulgarité...

– Détrompez-vous, elle sera parfaite, coupa Carla avec agacement. La fille d'une Moldue et d'un sorcier de bas étage, licenciée à cause de la grande et puissante Vera Goyle ? Croyez-moi, Adam Claring va adorer. Et pour la suite, je vous ai déjà tout raconté... Elle n'aura qu'à faire exactement comme je lui ai demandé.

À côté d'elle, Juliet Parkinson s'empara machinalement de l'article de faits divers posé sur la table basse, et le parcourut des yeux pour la dixième fois de la journée.

DRAME À GIETHOORN

Dans la nuit du 13 au 14 février, un jeune sorcier nommé Fergus Dijkstra a incendié sa maison ainsi que les habitations voisines. D'après le témoignage d'une connaissance de la famille, les Dijkstra étaient une famille heureuse, et le petit Fergus ne manquait de rien : la piste d'un Obscurus semble donc écartée, et était de toute manière très peu probable au vu de son jeune âge.

Nos experts craignent plutôt que ce jeune garçon, âgé de dix ans, ne soit un de ces rares cas d'enfant Cracheflammes, à l'image de celui qui avait ravagé la forêt de Beegderheide au cours du siècle dernier.

– Un *Cracheflammes*, relut Juliet avec dégoût. Vous pensez que Fergus est vraiment...

– Sûrement pas, répondit Carla. Il s'agit d'une malédiction très rare : on ne compte que quelques cas avérés dans l'histoire de la magie, espacés de plusieurs générations, tous incontrôlables et extrêmement destructeurs. Si Fergus possédait réellement un tel pouvoir, la Colline d'Émeraude ne serait qu'un tas de cendres depuis bien longtemps... Sans compter que les Cracheflammes meurent très jeunes, le plus souvent avant d'avoir atteint l'âge adulte. Ce pouvoir brûlant n'est tout simplement pas fait pour habiter un corps humain... Ils finissent donc par se consumer de l'intérieur.

– C'est répugnant, grimaça Magdalena Nott.

– Peut-être, mais quelle qu'ait été la cause de cet incendie, ce vieil article est une véritable aubaine. Après tout, les Cracheflammes peuvent maîtriser les *Feudeymon* à la perfection... Comme celui qui a tué les chers parents de Claring, par exemple. Ce n'est pas tout : ils

ont aussi des facilités à communiquer avec les dragons, et à les contrôler. Si Dolores se montre suffisamment convaincante, Adam Claring croira donc que les Goyle sont responsables de la mort de ses parents *et* de la destruction du pensionnat Wimbley.

– Ça ne tient pas debout, fit remarquer Magdalena Nott. Tu l'as dit toi-même, Fergus serait déjà mort s'il avait ces pouvoirs-là...

– Mais cela, Adam Claring ne le sait pas, gloussa Carla. Et Dolores compte bien lui raconter qu'elle a vu des braises rougeoier au fond de ses yeux, lorsqu'elle a animé notre mariage... Claring la croira, j'en suis certaine. Il est tellement désespéré, tellement avide de trouver un coupable... Alors imaginez, une pauvre petite sorcière de rien du tout qui vient le voir en secret pour dénoncer une puissante famille de Collinards...

– Adam Claring y croira peut-être, admit Juliet, mais le Magenmagot ? Et si les Goyle nous dénonçaient tous lors du procès ? Carla eut un rire moqueur.

– Ma pauvre Juliet, tu ne lis donc jamais la *Gazette* ? Cet enragé de Croupton vient d'autoriser l'emprisonnement immédiat de criminels, par le biais d'une procédure confidentielle, requérant simplement la signature d'un seul membre du Magenmagot... Puisqu'il en est un lui-même, Adam Claring n'aura besoin de personne pour envoyer les Goyle tout droit à Azkaban. Plus besoin de preuves, ni de procès interminable : il nous suffit de convaincre Claring, et sa colère fera le reste... C'est justement cette nouvelle mesure qui m'a décidée à passer à l'action.

– C'est tout de même dangereux de mettre les Goyle en contact avec Adam Claring... Ils pourraient lui donner des renseignements sur Vous-Savez-Qui, sur les agissements des Mangemorts...

– Des renseignements ? s'esclaffa Carla, comme si c'était la chose la plus idiote qu'elle ait jamais entendue. Voyons, Magdalena, Narcissa a toujours été leur petite protégée : ils ne prendront jamais le risque que le Ministère remonte jusqu'à elle. Et pour éviter de prendre le moindre risque, un sortilège de Confusion avant leur rencontre avec Claring fera parfaitement l'affaire.

– Soit, tu as pensé à tout, convint Magdalena. Et comment as-tu eu l'idée de chercher dans les archives de la presse hollandaise ?

– Ah, vous n'avez pas idée du temps que tout cela m'a pris, soupira Carla. J'ai dû rédiger des dizaines de courriers... Sans compter que j'ai dû faire tout cela en cachette, sans même en parler à Edgar...

– Tu lui as donc caché ce projet ? Il ne risque pas de s'opposer à l'emprisonnement de ses parents ?

– J'ai dit que j'avais trouvé un moyen de les *éloigner*, et à force de supplications, il a fini par céder, dit fièrement Carla. Théoriquement, il m'a donc donné son accord... Et une fois qu'ils seront à Azkaban, il sera trop tard pour changer d'avis, surtout pour un faible d'esprit comme il l'est ! Maintenant, je n'ai qu'une hâte : que tout ça soit terminé.

– Quand ?

– Si tout se passe bien, ce sera fait demain. Les Goyle passent leur dernière soirée en famille...

– Et Daisy ? Que va-t-elle devenir ?

Carla répondit par un petit gloussement.

– Ah, Daisy...

Elle échangea un regard entendu avec Hector Crabbe, mais tous deux restèrent silencieux.

– L'assiette ! glapit soudain Magdalena Nott.

Carla reporta son attention sur l'assiette vide qu'elle tenait sur ses genoux. La petite trappe qui y était peinte venait de s'ouvrir, et un adorable chaton gris y était apparu.

– Silence, murmura Carla. C'est l'instant de vérité...

Autour d'elle, plus personne ne disait mot : tous tendaient le cou pour voir par-dessus l'épaule de Carla. Elle faillit lâcher l'assiette lorsque le chaton se mit à miauler. Il émit un premier miaulement, puis un deuxième ; et lorsque le troisième s'évanouit, Carla eut un sourire féroce.

– Elle a réussi, souffla-t-elle. Claring a mordu à l'hameçon. Le mandat d'arrêt est signé.

Juliet et Magdalena échangèrent un regard incrédule, peinant à mesurer pleinement la gravité de ce qu'elles venaient d'apprendre. Près de la fenêtre, leurs maris respectifs s'étaient approchés, cessant de se disputer avec Evan Rosier, qui était le seul à ne pas se réjouir de la situation.

– Je n'apprécie pas ta manière de faire, Carla, gronda ce dernier. Tu aurais dû nous consulter avant de prendre cette décision.

– Je ne te faisais pas confiance, Rosier, rétorqua Carla. Tu es bien trop attaché aux Goyle ! Tu n'as jamais cessé de les défendre, même lorsqu'ils me malmenaient cruellement !

Evan Rosier secoua la tête, excédé.

– Tu ne peux pas me comprendre, Carla... Ma maison est voisine de celle des Goyle, ma tante Druella y passait tout son temps... Vera nous montrait tous ses animaux, nous expliquait des tas de choses, nous faisait des crêpes aux œufs d'Amelpode...

– Oh, assez de bons sentiments ! Aujourd'hui, être l'ami des Goyle, c'est être l'ennemi des Mangemorts, asséna Carla. C'est donc cela que tu souhaites ?

Evan Rosier serra les poings, piqué au vif. À ses côtés, Nott et Parkinson étaient manifestement du même avis que Carla.

– Carla a bien agi, assura Nott en posant une main sur l'épaule de Rosier. La résistance des Goyle nous met tous en danger ! C'est ainsi : la sécurité de tous les Collinards doit primer sur nos vieux souvenirs, si heureux soient-ils.

– La guerre nous oblige à faire des sacrifices, renchérit Parkinson. Et puis, leur jardin ne va pas disparaître, tu pourras toujours t'y promener...

Tous deux parlaient avec prudence, car Rosier était bien connu pour son impétuosité. En l'occurrence, il ne faisait pas attention à eux : il fixait toujours Carla, la mâchoire serrée.

– Et que fais-tu de la malédiction d'Alma Goyle ? Elle a été claire, en partant vivre à l'autre bout du monde : si nous devons nous en prendre à sa descendance, nous serions tous anéantis...

– Premièrement, je n'ai jamais cru à cette fameuse *malédiction*, répondit sèchement Carla. Et deuxièmement, Alma Goyle est morte la semaine dernière, je l'ai appris en interceptant le courrier de Vera... À l'heure où je vous parle, sa puissance magique s'est évaporée, et si malédiction il y a eu, il n'en reste plus la moindre trace.

Rosier secoua la tête, révolté.

– Si Vera et Fergus sont envoyés à Azkaban pour des accusations aussi graves, ils recevront le Baiser du Détraqueur, dit-il d'une voix sourde.

– En effet, confirma Carla.

– Sans-cœur !

Hors de lui, il se détourna et marcha droit jusqu'à la fenêtre du salon. Dans le ciel nocturne encombré de nuages, la silhouette biscornue de la maison des Goyle se découpait très nettement, éclairée par ses dizaines de fenêtres multicolores.

– Nous n'avons plus le choix, osa dire Hector Crabbe.

– Ce sera eux ou nous, renchérit Juliet d'une voix plaintive.

– Le Seigneur des Ténèbres pourrait tous nous faire tuer si...

Evan Rosier leva la main pour réclamer le silence, et Nott se tut aussitôt.

– Très bien, dit calmement Rosier. Je vois que vous ne me laissez pas le choix. Dans ce cas...

Il poussa un long soupir, et se redressa pour mieux regarder la grande maison colorée et biscornue qui dominait la Colline d'Émeraude.

– Dans ce cas, adieu les Goyle, et adieu l'enfance, se résigna-t-il.

Et derrière lui, tous affichèrent le même sourire satisfait.

ÉCHEC AU ROI

Le lendemain soir, à la nuit tombante, la gargouille qui se trouvait sur la cheminée de la bibliothèque d'Abraxas Malefoy s'anima, sortant son propriétaire d'une torpeur qui le saisissait de plus en plus fréquemment.

– Vera Goyle souhaite vous rendre visite, Maître, croassa la gargouille de pierre.

Abraxas, qui s'était affaissé dans son fauteuil, se redressa avec peine ; il frotta ses yeux pâles et fatigués, hésita pendant un court instant, puis fit un geste de la main.

– Faites-la entrer, marmonna-t-il.

Dans la cheminée, les flammes faiblissantes se ravivèrent brusquement, et prirent une couleur vert émeraude ; une silhouette apparut dans l'âtre, ses contours se précisèrent ; et Vera apparut.

En regardant Abraxas et Vera se tenant face à face, on aurait dit que plusieurs dizaines d'années s'étaient écoulées depuis leur dernière rencontre. Le premier peinait à se tenir droit, son regard était vitreux ; quant à Vera, elle était amaigrie, et semblait en grande détresse. Ses habituelles taches de rousseur avaient déserté ses joues pâles ; son menton et ses mains tremblaient, et ses yeux étaient rougis.

– Vera, dit calmement Abraxas. Je suis surpris de te voir... Cela fait bien longtemps que tu n'es plus la bienvenue ici.

– Et pourtant, tu m'as laissée entrer, fit remarquer Vera.

– Oui, parce que tu tombais bien. Tiens, donne-moi ta baguette, par simple précaution... Voilà. Et assieds-toi donc : j'ai justement quelques questions à te poser.

Vera resta d'abord interdite, puis obtempéra, visiblement très lasse.

Quelques étages plus haut, à travers son grand miroir au cadre doré, Narcissa observait la scène qui avait lieu dans la bibliothèque avec la plus grande attention, la bouche entrouverte. La magie qui habitait

son miroir n'avait pas faibli, depuis le jour où Daisy l'avait ensorcelé pour leur permettre d'espionner Abraxas, Orion et Piscus Crabbe : l'image était toujours parfaitement nette, et Narcissa pouvait voir et entendre Vera et Abraxas comme si elle se trouvait juste à côté d'eux.

À l'inverse de cet inaltérable sortilège, l'état de Narcissa s'était encore dégradé. Depuis le départ de Lucius, elle et Abraxas vivaient seuls dans l'immense manoir, se tenant volontairement aussi éloignés l'un de l'autre que possible ; et Narcissa était devenue obsédée par sa résolution de tuer Abraxas Malefoy avec les Baies Funèbres qu'elle avait secrètement en sa possession. La seule chose qu'elle avait à obtenir était un verre dans lequel le vieil homme avait bu, et pourtant, malgré l'aide contrainte de l'elfe Lidelys, elle n'y parvenait toujours pas : sachant pertinemment que les Baies Funèbres avaient disparu, et craignant de nouvelles visites nocturnes, Abraxas mettait ses verres sous clé, ou les faisait surveiller par son fidèle elfe Prunnas.

Narcissa passait donc l'intégralité de son temps devant ce miroir ensorcelé ; et elle-même paraissait un peu envoûtée, les yeux suspendus au verre d'Abraxas Malefoy, guettant désespérément le moment où elle pourrait s'en emparer. Elle s'alimentait à peine, et ne buvait pas beaucoup plus. Elle avait les ongles rongés, les yeux cernés : en dehors des quelques fois où elle s'était assoupie devant son miroir, elle ne parvenait pas à fermer l'œil, et flottait donc dans une sorte de demi-sommeil continu, plus propice à l'angoisse qu'à la réflexion. C'était d'ailleurs sans doute ce qu'elle cherchait : ne plus réfléchir à la triste réalité, ne plus penser à la dispute qui l'avait opposée à Lucius, ni aux sinistres événements qui lui avaient arraché son cousin Regulus.

Aussi, lorsqu'elle vit apparaître Vera dans le salon, elle crut qu'elle rêvait, et dut se pincer le dos de la main pour s'assurer que ça n'était pas le cas. Lorsqu'elle fut bien certaine que Vera était bel et bien là, sous son toit, son esprit engourdi se remit progressivement en marche : que faisait-elle ? Que voulait-elle ? Sa mine défaite ne pouvait qu'être porteuse de mauvaises nouvelles. Était-il arrivé malheur à Daisy, à Fergus ?

Pour l'instant, Abraxas ne s'était même pas soucié de la raison de sa venue.

– Je me sens de plus en plus faible, avoua-t-il.

– C'est aussi mon impression, confirma Vera sans se soucier d'être polie.

– Je crois que je n'en ai plus pour très longtemps, poursuivit Abraxas. Et avant de laisser mon incapable de fils seul aux commandes, je voudrais éclaircir quelque chose... Tu dois savoir de quoi il s'agit, n'est-ce pas ? C'est ce dont Orion nous a parlé, la dernière fois que nous nous sommes vus tous les trois...

Vera leva les yeux vers lui, de plus en plus lasse.

– Abraxas... Je n'ai pas le cœur à parler de cette accusation absurde et écoeurante.

– Absurde, oui, c'est ce que j'ai pensé, tout d'abord... Mais depuis que cet imbécile d'Orion est mort, je ne peux m'empêcher de me demander... Et s'il avait raison ? Plus j'observe Narcissa, et plus il me semble qu'elle pervertit le cœur de mon fils...

– Il y a bien quelqu'un qui pervertit le cœur de Lucius, mais ce n'est pas Narcissa, rétorqua Vera.

– Vera, je t'en prie... Ne sois pas offensante. Cela fait sept ans qu'ils sont mariés, et je sais de Lidelys que leur mariage est régulièrement consommé... Comment expliquer qu'ils n'aient pas encore conçu d'enfant, sinon par le fait que leur union est contre-nature ?

Pour Narcissa, chacun des mots qu'Abraxas prononçait était comme un coup de poignard ; ces accusations étaient d'autant plus humiliantes et douloureuses qu'elle-même avait de plus en plus de mal à les réfuter avec certitude, malgré la détermination que montrait Vera pour la défendre.

– Ton raisonnement ne tient pas debout, maintenait sa marraine. De nombreux Sang-Pur rencontrent les mêmes difficultés, comme Carla et mon fils... Et à l'inverse, les mariages croisés ne sont pas moins fertiles... Regarde Andromeda ! Elle est tombée enceinte immédiatement après son mariage !

– Pour engendrer une enfant monstrueuse, grimaça Abraxas.

– Narcissa *est* la fille de Cygnus, assura encore Vera. Je connais Druella mieux que quiconque, et je peux te promettre qu'elle a été irréprochable, toute sa vie durant.

Narcissa se sentait de plus en plus mal. Entendre les prénoms d'Andromeda et de sa mère était aussi douloureux qu'au premier jour,

et malgré la ferveur que Vera mettait dans ses propos, quelque chose continuait de sonner faux.

– Je ne suis pas convaincu, marmonna Abraxas. Mais je vois que tu ne me seras pas d'une grande aide... Dans ce cas, dis-moi plutôt ce qui t'amène ici.

Vera haussa les épaules, et ils restèrent silencieux pendant un long moment.

– J'aurais préféré avoir recours à quelqu'un d'autre, mais personne n'a répondu à mon appel, dit finalement Vera. Tu es donc ma dernière chance. Je souhaite te demander un service... Le dernier que je te demanderai.

– Le dernier ? Avant de... ?

– Avant de te laisser tranquille, et pour de bon.

Abraxas haussa un sourcil.

– Je suis curieux, admit-il. De quoi s'agit-il ?

– Un instant, fit Vera. Je ne veux pas que quelqu'un nous surprenne. Est-ce que tes elfes dorment ?

– Depuis longtemps. Comme moi, Prunnas se fait vieux ; Lidelys se retrouve donc obligée de faire la part de travail que ce vieil elfe n'est plus capable d'assurer... Ils sont tous les deux épuisés.

– Et Narcissa ?

– Je ne l'ai pas vue depuis des jours, et je sais de Lidelys qu'elle ne sort pratiquement pas de sa chambre. Quant à Bellatrix, elle a quitté notre manoir peu de temps après la mort de Regulus, et doit errer quelque part dans l'Allée des Embrumes...

Vera hocha la tête.

– Fais jouer le piano, dit-elle en désignant le superbe instrument. Et *forte*, s'il te plaît.

– Cette bibliothèque est encerclée de Sortilèges d'Impassibilité, objecta Abraxas. Personne ne peut nous entendre.

– On n'est jamais trop prudent, rétorqua Vera en regardant discrètement en direction du lustre en cristal.

Non sans mauvaise humeur, Abraxas fit un geste vers le piano, qui commença à égrener des notes retentissantes, empêchant Narcissa d'entendre quoique ce soit d'autre. Elle fronça les sourcils, s'approcha du miroir le plus possible, mais il n'y avait rien à faire : il lui était impossible d'entendre ce qu'ils se disaient.

Elle se contenta donc de les observer discuter longuement à voix basse. Narcissa vit d'abord Abraxas faire une moue sceptique ; puis Vera fondit en larmes, enfouit sa tête entre ses mains ; et Abraxas sembla céder progressivement à sa demande.

Tout cela était de plus en plus mystérieux. Quelle faveur Vera pouvait-elle bien demander à Abraxas, elle qui le haïssait si profondément ? Un service qu'il était le seul à pouvoir lui rendre, avait-elle dit. *Le dernier avant de le laisser tranquille, et pour de bon...* Que voulait-elle dire ? Allait-elle quitter le pays, comme elle le lui avait promis ? Mais dans ce cas, pourquoi en avertir Abraxas, qui risquait de compromettre ses plans ?

Narcissa était toujours plongée dans ses réflexions infructueuses quand Abraxas se leva et sortit de sa bibliothèque, enfermant Vera à clé derrière lui. Le piano ensorcelé continuait de jouer avec brutalité ; et Vera resta là, les yeux dans le vague, attendant qu'Abraxas revienne.

Toujours perplexe, Narcissa fixait le visage insondable de sa marraine, essayant désespérément d'y déceler ses intentions, jusqu'à ce que quelque chose – quelqu'un, plus précisément – ne vienne interrompre son observation.

– On s'amuse bien, à ce que je vois, dit la voix d'Abraxas Malefoy, anormalement claire.

Narcissa scruta le miroir, mais Vera était toujours seule dans le salon. Puis elle aperçut le visage d'Abraxas Malefoy à un endroit où il n'aurait pas dû être : dans un coin du miroir, là où l'image du salon disparaissait pour laisser place à son véritable reflet.

Elle se retourna d'un bond, et se retrouva face à Abraxas, qui venait d'entrer dans sa salle de bains, tendant vers elle une baguette menaçante. Narcissa chercha la sienne du regard, et maudit sa négligence en réalisant qu'elle l'avait laissée dans sa chambre.

– Lorsque j'ai entendu le piano résonner en haut du manoir, j'ai cru que mes oreilles me faisaient défaut, gronda Abraxas en s'approchant d'elle. Mais c'est bien ce que je craignais : nous avons une traîtresse sous notre toit ! C'est donc *toi* qui écoutais aux portes ! C'est toi qui as saboté les attaques des Mangemorts, n'est-ce pas ?

– Non ! protesta Narcissa en secouant vigoureusement la tête. Ce n'est pas ce que vous croyez !

Elle se plaquait contre l'évier, essayant de s'éloigner de lui ; mais elle était piégée. Vera se trouvait à l'autre bout du manoir, enfermée à double tour dans la bibliothèque, à côté d'un piano retentissant : il était illusoire d'espérer qu'elle puisse entendre quoique ce soit. En face d'elle, la fureur qui animait Abraxas semblait lui avoir redonné une force nouvelle, car il n'avait plus rien du vieillard faiblissant qu'il était quelques instants plus tôt : il marcha vers elle à grands pas, brandissant sa canne et pointant sa baguette sur elle. Évidemment, il n'accorda aucun crédit à ses protestations, et ce qu'il venait de surprendre semblait lui avoir confirmé tous les soupçons qu'il avait eu à son égard.

– J'aurais dû m'en douter, rugit-il. Tu nous trahis depuis le début ! Sans aucun doute, tu es bien une bâtarde, comme Orion le prétendait... Et dire que je l'ai répudié pour cela ! Et dire que je me suis laissé berner, dire que j'ai accueilli une sale petite Sang-Mêlé sous mon toit, que je lui ai offert la main de mon fils ! Tu devais trouver cela amusant, j'imagine, de nous espionner, et de nous ridiculiser aux yeux de tous ? Qu'as-tu fait d'autre ? PARLE !

– C'est faux, gémit Narcissa, qui se recroquevillait de plus en plus contre le mur. C'est faux, par pitié, je...

Mais Abraxas était devenu fou. Il leva sa canne, menaçant ; Narcissa leva ses mains devant son visage, entendit un choc sourd, et un bruit de plâtre qui se brisait. Lorsqu'elle regarda de nouveau, elle crut défaillir : la dalle qu'Abraxas Malefoy avait frappée avec sa canne s'était brisée en deux, dévoilant ce qu'elle dissimulait jusqu'ici – un bocal de Baies Funèbres. Le bocal s'était brisé également ; la plupart des baies avaient été écrasées, et la fumée qui s'en évapora réduisit en poussière le bout de la canne d'Abraxas.

Le vieil homme regarda d'abord les Baies, puis la fumée qui s'échappait du sol, et enfin sa canne écourtée. Il reprit progressivement son souffle, et lorsqu'il regarda de nouveau Narcissa, elle se sentit perdue. Abraxas tremblait de rage, une fureur glacée animait chaque ride de son visage et ses yeux n'exprimaient plus qu'une chose : le désir de la tuer.

– Diabliesse, dit-il avec férocity. C'est *toi* qui les as volées, ces Baies ! Nous humilier ne t'a pas suffi, alors ? Tu as voulu nous empoisonner ! Tu as cru qu'une misérable petite menteuse comme toi pouvait réduire

à néant la famille Malefoy ? Mais heureusement, l'imposture est terminée...

Abraxas agita sa baguette ; Narcissa évita de justesse le sortilège, qui alla s'échouer sur le miroir qui se trouvait derrière elle. Celui-ci vola en éclats, et les morceaux de verre tombèrent en pluie sur elle. Elle se redressa aussitôt, ignorant les quelques coupures qui s'ouvraient sur sa peau, et esquiva un deuxième sortilège ; elle bondit dans la baignoire vide pour contourner Abraxas, mais le troisième sortilège l'atteignit de plein fouet. Elle sentit ses jambes se figer, et tout son corps se raidit d'un coup, comme si elle avait été transformée en statue de pierre. Emportée par son élan, elle bascula sur le côté et s'étala dans l'immense baignoire de marbre rose qui occupait le centre de sa salle de bains.

Lorsqu'elle voulut se relever et s'enfuir à toutes jambes, elle constata que tous ses muscles étaient paralysés. Elle était impuissante, incapable de bouger d'un millimètre, et ne pouvait que regarder Abraxas Malefoy, qui la toisait froidement par-dessus le rebord de la baignoire.

– Justice est faite, jubila le vieil homme.

Il se pencha vers les morceaux de miroir : l'un d'eux montrait l'image de Vera qui attendait son retour, pensive et grave.

– Tu voulais sans doute savoir ce que me voulait Vera, cracha Abraxas. Eh bien, je vais te le dire : elle cherche désespérément une échappatoire. Vois-tu, Fergus, Daisy et elle ont essayé de s'enfuir la nuit dernière, mais se sont fait surprendre... La fuite de leur famille est un aveu de trahison ! Carla s'apprête donc à les dénoncer à Tu-Sais-Qui : Vera est acculée, et me demande son aide pour s'enfuir pour de bon...

Narcissa ferma les yeux. Elle sentait une douleur de plus en plus vive se répandre dans son épaule et dans ses côtes, du côté de sa chute. La douleur était si forte qu'elle peinait à respirer normalement, et à écouter ce que disait Abraxas.

– Elle a frappé à la bonne porte, dit ce dernier avec un sourire malfaisant. Bien sûr que je vais l'aider, et de la meilleure manière qui soit... Puisqu'elle souhaite échapper aux foudres de Tu-Sais-Qui, je vais lui offrir une porte de sortie. J'ai en ma possession plusieurs poisons qui devraient faire l'affaire : Vera va enfin être libérée de tous ses tourments, et tu seras aux premières loges pour admirer le spectacle.

En entendant le mot *poison*, Narcissa se figea et rouvrit grand les yeux. Un cri de protestation naquit dans sa poitrine, mais elle fut incapable de l'exprimer. Au-dessus d'elle, Abraxas la regardait avec satisfaction.

– Quant à toi... Prépare-toi à mourir aussi, ma chère Narcissa. Oh, Lucius sera de retour dans quelques jours, mais ne t'en fais pas, je trouverai une explication satisfaisante pour expliquer ta disparition si soudaine. Ce ne sera pas difficile de lui faire croire que tu l'as abandonné, cet imbécile avait tellement de mal à croire que tu puisses l'aimer... Et j'avoue que moi aussi, je ne pensais pas qu'une femme digne de ce nom puisse réellement être amoureuse de lui, comme tu prétendais l'être. Mais maintenant, je comprends mieux ! Tu ne l'as jamais aimé, n'est-ce pas ? Tu t'es servi de lui pour accéder au pouvoir, à la richesse, pour tromper à nouveau une autre famille de sorciers en mentant effrontément sur tes origines ? Ah, si je n'étais pas aussi furieux, je serais probablement admiratif...

Une larme roula sur la joue de Narcissa. Elle ne pouvait pas croire ce qui était en train de se passer. Abraxas allait assassiner Vera, puis il s'occuperait d'elle. Elle ignorait encore comment il comptait la tuer, mais le pire n'était pas là : il allait cacher à Lucius cet horrible assassinat, et lui faire croire qu'elle l'avait abandonné. Et Lucius, lui qui était si influençable, finirait bien par le croire, et c'était donc ainsi qu'il se souviendrait d'elle...

Horriifiée par cette perspective, elle entendit à peine les derniers mots qu'Abraxas lui adressa.

– Tu vas enfin rejoindre les traîtres de ton espèce, dit-il sur un ton glacial. Adieu, et bon débarras... J'espère que tu vivras assez longtemps pour entendre les derniers mots de Vera.

Du bout de sa baguette, il effleura le bord de la baignoire : les quatre robinets s'ouvrirent, et de l'eau gelée se déversa sur Narcissa. Puis elle vit Abraxas lui tourner le dos et sortir de la pièce.

Elle se retrouva là, paralysée au fond de sa baignoire qui se remplissait progressivement, tremblante de froid et de rage. Alors que l'eau se répandait au fond de la baignoire, et commençait à monter le long de sa joue, elle se revit lors de son premier bain, lorsqu'elle s'extasiait de la rapidité avec laquelle cette baignoire se remplissait ; et

elle se maudit, elle se traita de sombre idiot, elle et son attrait pour la beauté trompeuse de cet endroit qui allait la voir mourir.

L'eau emplissait la baignoire et, au même rythme régulier et inexorable, une haine dévorante s'emparait de son cœur. Elle qui avait toujours été si douce et si sage, elle n'avait jamais tant haï qu'à cet instant. Elle s'efforçait de respirer calmement, tant qu'elle le pouvait encore, mais la rage commençait déjà à l'étouffer : elle haïssait Orion, Walburga, Voldemort, Abraxas, elle maudissait Lucius qui avait toujours refusé de voir le véritable visage de son père, elle maudissait Vera qui avait eu la bêtise de venir demander de l'aide à un tel homme ; elle haïssait le monde entier et elle-même en premier lieu.

L'une de ses oreilles était déjà immergée, mais elle parvint tout de même à entendre Abraxas entrer dans la bibliothèque et Vera lui demander :

– Alors, tu as suffisamment réfléchi ?

– Oui, et j'ai décidé de t'aider, assura Abraxas Malefoy avec une voix sinistre. J'ai apporté le nécessaire.

Narcissa entendit le bruit de la porte de la bibliothèque qui se verrouillait. Puis le niveau de l'eau monta encore, le bruit des remous s'intensifia ; et elle n'entendit plus rien.

Abraxas venait de poser une petite fiole opaque sur la table, juste devant Vera.

– C'est la seule issue que je t'offre, dit-il.

Vera regarda longuement la fiole. Elle semblait s'imprégner progressivement de ce qu'elle signifiait, de ce qu'elle incarnait.

– Je suppose qu'il est inutile de protester, ou d'essayer de m'enfuir...

– En effet.

Abraxas alla chercher une bouteille de vin dans l'un des placards de la bibliothèque. Il servit deux verres généreux, et versa le contenu de la fiole dans celui qui était le plus proche de Vera.

– J'ai toujours été étonné par ta naïveté, lui confia Abraxas. Depuis toutes ces années, tu m'as toujours apporté ton aide, rendu service, tout en essayant de me radoucir... Tu avais l'air de croire sincèrement que tu allais pouvoir exercer la moindre influence sur moi. C'était

assez touchant, je dois dire ; et je crois que j'ai même éprouvé une certaine affection pour toi, à une époque. Et aujourd'hui, tu oses même te tourner vers moi pour échapper à Tu-Sais-Qui, en souvenir de notre vieille amitié... Comment as-tu pu croire que j'allais prendre un tel risque, en t'aidant à t'enfuir ? Comment as-tu pu penser que je n'allais pas saisir cette occasion de t'éliminer définitivement ?

– Je crois qu'une partie de moi avait conscience de ce risque, soupira Vera. Mais je crois aussi que je suis fatiguée de lutter.

Abraxas plaça le verre empoisonné devant elle avec un sourire compatissant.

– Je comprends, dit-il. Tôt ou tard, tu aurais été exécutée, alors à quoi bon ? Autant en finir tout de suite.

Vera regarda le verre avec intensité, puis se leva et alla près de la fenêtre.

– Cet endroit va me manquer, dit-elle en contemplant le jardin. Tes roses, surtout... Elles étaient vraiment splendides.

Abraxas la rejoignit. Tous deux regardèrent pendant quelques instants le domaine soigneusement entretenu, éclairé par la pleine lune : les roses blanches et leur liseré d'or, la fontaine sculptée, les allées balayées par le vent, les étoiles qui étincelaient dans le ciel obscur.

– Je me demande à quoi aurait ressemblé le monde si Athénaïs avait survécu, avoua Vera. Je ne peux pas m'empêcher de penser que tout aurait été bien différent.

– N'essaie pas de m'émouvoir, répliqua Abraxas. Et n'essaie pas de gagner du temps... Il me tarde d'aller me coucher.

– Bien, bien... Dans ce cas, allons-y.

Ils se retournèrent et revinrent près de la table, où les deux verres les attendaient. Ils avaient bougé de quelques millimètres, mais Abraxas ne remarqua rien.

– Combien de temps ? demanda Vera.

– Ce sera rapide, ne t'en fais pas. Quelques minutes, tout au plus. En revanche, ce sera sans doute un peu douloureux.

– Oui, j' imagine.

Abraxas leva son verre.

– À quoi buvons-nous, chère amie ?

Vera leva son verre à son tour, et regarda Abraxas droit dans les yeux.

– À la santé de nos ennemis ?

Abraxas Malefoy rit.

– Oui, très bien, se réjouit-il. À leur santé ! Qu'ils reposent en paix !

– Qu'ils reposent en paix, répéta Vera.

Les deux verres s'entrechoquèrent, et les deux comparses burent leur contenu d'un trait.

– Voilà qui est fait, dit Vera en reposant son verre sur la table.

Elle se rassit, leva les yeux sur Abraxas, et le regarda longuement. Elle ne semblait plus du tout affolée, ni affaiblie. Bien au contraire.

– J'aurais dû te tuer à ce moment-là, déclara-t-elle calmement. Lorsqu'il était encore temps.

De son mouchoir brodé, Abraxas essuya le coin de ses lèvres, reposa son verre sur la table et se rassit à son tour.

– De quoi parles-tu ?

– Lorsque je t'ai rendu visite, après la mort d'Athénaïs... Tu étais si faible, si désespéré. J'aurais pu te laisser mourir, j'aurais pu te laisser sauter par cette fenêtre – mais j'ai eu pitié de toi. J'ai eu pitié de Lucius, que je ne voulais pas priver de père...

Elle eut un petit rire triste, et se resservit un verre de vin.

– Quelle idiote, murmura-t-elle. En pensant faire le bien, je n'ai fait qu'empirer les choses.

Face à elle, Abraxas ne l'écoutait pas vraiment. En revanche, il continuait de la regarder attentivement, attendant que le poison fasse effet.

– Le chagrin t'a rendu fou, poursuivit Vera en secouant la tête. Dire qu'à peine quelques semaines plus tard, tu commanditais le meurtre des Claring... Après l'incendie, j'ai essayé de donner secrètement des indices au Magenmagot, de les mettre sur ta piste, mais j'ai rapidement compris qu'ils ne s'en prendraient jamais à toi... Ces lâches te craignaient trop ! C'est pourquoi j'ai décidé de rendre justice moi-même. Oh, ça n'a pas été simple, car tu es tombé dans une espèce de folie paranoïaque qui consistait à faire goûter chacun de tes plats avant de les consommer, à faire examiner attentivement chacun des présents que tu recevais pour Lucius... Et puis, tu ne m'as plus invitée pendant plusieurs années, sans doute parce que tu avais honte que je t'aie

secouru, que je t'aie vu dans un si piteux état. Il a fallu que je prenne mon mal en patience... Jusqu'à ce que tu me recontactes – par ennui, peut-être ? Et que tu requières mes services pour te procurer de l'argent moldu.

Elle soupira longuement, haussa les épaules.

– Eh oui, dit-elle. Tu sais, Abraxas, tu n'as jamais ingéré la moindre goutte de ce poison destiné à Nobby Leach. En réalité, ton affaiblissement progressif venait de tout autre chose...

Les yeux de Vera brillaient de plus en plus intensément.

– L'argent moldu que je te donnais tous les mois, pour que tu puisses acheter ce vin si délicieux... Je l'avais ensorcelé. Au fur et à mesure que tu le dépensais, que tu achetais cet alcool pour t'embrumer l'esprit, la malédiction que j'avais lancée sur chacun de ces billets te consumait un peu plus... Pas assez rapidement à mon goût, bien sûr. Tu aurais dû succomber en quelques mois ! Je ne pensais pas que la haine pouvait rendre aussi résistant... Mais en tout cas, ce pauvre serpent, que tu as si sévèrement puni, n'y était pour rien.

Un hoquet empêcha Abraxas de répondre.

– Oh, et j'ai également empêché Lucius d'aller à Durmstrang, ajouta Vera. C'est mon aigle qui a intercepté le fameux hibou qui devait vous apporter la lettre d'admission. Quant aux attaques des Mangemorts déjouées... C'était nous aussi, bien évidemment.

Un long silence suivit ces quelques mots.

– Tu n'aurais jamais dû provoquer ces incendies, dit Vera. Tu n'aurais jamais dû tuer ces pauvres gens. Et moi, je n'aurais jamais dû te laisser la moindre chance. J'aurais dû prévoir que tu allais faire tout ce mal autour de toi. Et je n'ai aucune excuse : tu as toujours été si prévisible... Jusqu'à ce soir, fidèle à toi-même... Tellement prévisible.

Sur ces mots, sous les yeux écarquillés d'Abraxas Malefoy, le ravluk Albert sauta sur les genoux de Vera, puis grimpa sur la table, et se frotta affectueusement contre sa maîtresse.

– Oh, Albert... Ce petit chérubin était caché sous ma cape, quand je suis arrivée, expliqua Vera en lui grattant le sommet de la tête. Ensuite, il s'est glissé sous la table... J'espère qu'il n'a pas fait trop de bêtises, pendant que nous avions le dos tourné.

Le ravluk adressa un charmant sourire à Abraxas, imité par Vera. Le regard du vieil homme alla des petites pattes agiles de l'animal au verre que Vera tenait dans sa main, puis à celui qui se trouvait devant lui.

Et il comprit.

– Jusqu'au bout, tu m'as profondément méprisée, résuma Vera. Tu n'as jamais pensé que je pouvais représenter le moindre danger. Non, cela ne t'a jamais effleuré l'esprit... Au point de croire que j'allais capituler aussi facilement. Au point de croire à cette histoire idiote que je t'ai racontée, et de me servir ce poison sur un plateau. Tu n'as pas suspecté une seule seconde que c'était exactement ce que j'attendais de toi ?

Abraxas voulut protester, mais il avait le souffle coupé. Il se mit à tousser de plus en plus fort, porta une main à sa gorge ; ses yeux furieux roulaient dans leurs orbites ; il frappa du poing sur la table, impuissant. Face à lui, Vera le regardait avec un mélange de hargne et de pitié.

– Qu'Athénaïs me pardonne, soupira Vera.

Abraxas tenta de se lever, mais il s'écroula sur le sol en s'étouffant. Il produisit des bruits de plus en plus désespérés, son corps de vieillard fut secoué de soubresauts, puis il cessa définitivement de bouger.

Aussitôt, le petit ravluk se précipita pour s'assurer qu'il était bel et bien mort, et poussa un petit piaaillement victorieux. Vera eut un sourire amer, et se leva de son siège. Elle se pencha pour s'emparer de la clé, encore suspendue au cou d'Abraxas, lui reprit sa baguette, puis le contourna et sortit de la pièce, Albert sur son épaule.

– Ne nous réjouissons pas trop vite, dit-elle en sentant l'angoisse lui serrer la gorge. Je suis d'accord avec toi, Albert, c'est une bonne chose de faite, mais le plus dur reste à venir...

C'est là qu'elle tomba nez-à-nez avec une Chuchouris qui dévalait les escaliers en poussant des petits couinements affolés, et toute la fierté qu'elle avait ressenti en bernant Abraxas s'envola brutalement.

– Cissy, comprit-elle, horrifiée.

Elle transplana vers les étages supérieurs, et courut vers le bruit d'eau qu'elle entendait au fond du couloir ; elle entra dans la salle de bains inondée, se rua vers la baignoire qui débordait, d'où elle extirpa le corps gelé de Narcissa.

– Cissy, non ! *Anapneo ! ANAPNEO ! Enervatum !*

Vera crut mourir pour de bon pendant les quelques secondes où Narcissa resta inanimée dans ses bras. Elle ne s'autorisa à respirer de nouveau que lorsque les cils de sa filleule tressaillirent, et lorsque sa poitrine se souleva de nouveau.

Lorsque Narcissa reprit conscience, elle commença par se débattre, croyant sans doute que c'était Abraxas qui était à côté d'elle ; puis lorsqu'elle reconnut Vera, elle se figea, stupéfaite, encore incapable de parler.

– C'est moi, dit doucement Vera en la tenant par les épaules. Tout va bien. Abraxas est mort, tu m'entends ? Il est mort. Il ne peut plus te faire du mal.

Narcissa toussa encore, retrouvant progressivement ses esprits.

– Pardonne-moi, ajouta Vera. Je n'aurais pas dû te laisser ainsi... Je n'ai pas deviné qu'Abraxas s'en prenait à toi, pendant qu'il m'avait laissée en bas.

En repensant à la manière dont Abraxas l'avait agressée quelques minutes plus tôt, Narcissa frissonna, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

– Je l'ai tué, précisa Vera.

– Il aurait... *kof !* Il aurait pu te tuer *toi*, dit Narcissa d'une voix étranglée.

– C'était un risque à prendre, en effet. Mais honnêtement, sa réaction était si prévisible... En me voyant ainsi, si vulnérable, si suppliante, à sa merci, je savais qu'il ne résisterait pas à la tentation de m'achever. Je savais qu'il me donnerait ce poison, c'est ainsi qu'il aime procéder... Enfin, qu'il *aimait* procéder.

Narcissa observait sa marraine, encore abasourdie par son calme à toute épreuve. Elle-même tremblait de tous ses membres, autant à cause du froid que de la frayeur qu'elle avait eue.

– Tout comme Piscus Crabbe, Abraxas a toujours méprisé les femmes, poursuivit Vera. Une erreur fréquente, qui leur a coûté la vie à tous les deux... Et j'espère bien que tôt ou tard, Voldemort commettra la même.

– C'est... C'est pour tuer Abraxas que tu es venue ici ?

– Oui... Mais pas seulement.

Vera hésita un instant – mais Narcissa avait déjà deviné de quoi il s'agissait.

– Vous allez vous enfuir, dit-elle avec amertume. Tu es venue me dire adieu.

– Je suis venue te proposer de partir avec nous, corrigea doucement Vera. J'ai menti à Abraxas, notre tentative de fuite n'a pas encore eu lieu... Daisy et Fergus nous attendent à la maison, et ils espèrent que je revienne avec toi.

Narcissa resta interdite. Cela faisait des mois qu'elle redoutait ce moment, mais elle n'aurait jamais imaginé qu'il puisse survenir de cette manière, après qu'elle ait frôlé la mort d'aussi près. Elle avait imaginé mille manières de réagir, mais elle ne pensait pas que Vera lui annoncerait cela ainsi, dans cette pièce inondée, agenouillées dans l'eau glacée.

– Je ne veux pas que tu partes, avoua Narcissa en claquant des dents. Sans toi, sans Daisy... Je suis perdue.

– Nous ne pouvons plus rester, Cissy. Depuis quelques jours, je sens que Carla jubile, et ce n'est pas bon pour nous... Nous devons nous enfuir cette nuit, à tout prix. Nous avons mis la plupart de nos animaux à l'abri, et nous partons dans deux heures, avec trois Sombrals, à l'heure où la nuit est la plus obscure. Notre décision est prise... Il ne tient qu'à toi de nous suivre.

Vera prononça quelques sortilèges pour sécher Narcissa, puis fit évaporer l'eau qui avait inondé le sol. Elle fit un tour sur elle-même en remuant sa baguette, et la salle de bains retrouva son état initial : les morceaux de miroir se refondirent dans le cadre, le contenu des flacons retournèrent dans leur contenant, et bientôt, on ne vit plus la moindre trace de la cruelle tentative d'assassinat qui venait d'avoir lieu.

Bien que sa robe soit redevenue sèche et chaude, Narcissa grelottait de plus en plus. Elle cherchait désespérément un moyen de retarder le départ de Vera, refusant de croire qu'elle l'abandonnait au moment où elle avait le plus besoin d'elle. Elle se sentait lasse de tout, et surtout lasse de dire adieu aux gens qu'elle aimait, lasse d'être incapable de les retenir auprès d'elle.

Après avoir remis la salle de bains en ordre, Vera l'aida à se relever, l'emmena dans la chambre pour la faire asseoir sur le lit, et lui frictionna vigoureusement le dos.

– Tu es gelée, dit Vera en lui prenant la main. Voilà, réchauffe-toi...

Elle lui sourit avec douceur, lui caressa la joue, et Narcissa sentit toute sa tristesse rejaillir, comme un torrent trop longtemps retenu.

– Oh, Cissy, dit Vera en essuyant les larmes qui roulaient sur ses joues. Ma chérie...

Narcissa se blottit dans ses bras. Depuis la mort de Regulus, c'était la haine d'Abraxas qui la tenait debout, et le désir de lui nuire avait chassé toutes les autres pensées ; c'était donc la première fois qu'elle s'autorisait à pleurer, et même à repenser à son petit cousin.

– C'était horrible, hoqueta-t-elle. Je les déteste tellement... Je les déteste tous ! Et Reggie... Reggie... Il est...

– Je sais, Cissy. Je sais.

Narcissa sentit l'étreinte de Vera se raffermir autour d'elle. Lucius était parti depuis une dizaine de jours, tout au plus ; et pourtant, il lui semblait qu'elle n'avait pas été réconfortée ainsi depuis une éternité.

– Je ne veux pas que tu partes, supplia-t-elle à nouveau.

– Tu pourrais venir avec nous... Nous serions tous les quatre. Nous prendrions soin de toi. Tu n'aurais plus à te soucier de rien, et Voldemort ne pourrait plus t'atteindre.

Narcissa ferma les yeux, et inspira profondément le parfum réconfortant de Vera. Si seulement la situation était aussi simple que cela. Si seulement elle pouvait rester au creux de ses bras, et partir avec elle dans un endroit secret, abrité du monde, loin des Mangemorts et de toute cette violence...

– Je vous suivrais sans hésiter, s'il n'y avait pas Lucius, avoua Narcissa. Et s'il n'y avait pas Bellatrix... Mais je ne peux pas les abandonner.

– Penses-tu que tu puisses encore faire quelque chose pour Bellatrix ?

– Non, répondit Narcissa sans hésiter. Maintenant que Regulus est mort, je crois que plus rien ni personne ne pourra plus la raisonner. Mais malgré cela, je me sens obligée de rester avec elle. Après Andromeda, je crois que je ne pourrais pas me séparer de la dernière sœur qui me reste.

– Si nous partons ensemble, nous pourrions essayer de retrouver Andromeda, objecta doucement Vera. Je suis certaine qu'elle pense à toi.

Narcissa se crispa, et de nouvelles larmes roulèrent sur ses joues. Contrairement à Vera, elle refusait catégoriquement d'avoir cet espoir-là, d'envisager la réconciliation comme une éventualité. Elle avait déjà trop souffert à cause d'elle.

– Il y a aussi Lucius... Nous nous sommes disputés à son départ... Et là, dans la baignoire, j'ai cru que je ne le reverrais plus, qu'Abraxas lui ferait croire des choses horribles... Et si je pars, si Lucius pense que je l'ai abandonné... Ce sera comme si Abraxas avait gagné. Je ne pourrais pas le supporter.

Elle enfouit sa tête dans ses mains, désespérée.

– Je n'en peux plus, soupira-t-elle. Parfois, je voudrais pouvoir revenir en arrière, faire en sorte que Lucius redevienne comme avant...

– Cela n'arrivera pas, Cissy. Tu le sais très bien.

Narcissa hocha la tête, de plus en plus triste. Cette situation était inextricable. Évidemment, la raison lui commandait de partir avec les Goyle : ils prendraient soin d'elle, comme ils l'avaient toujours fait, ils la tiendraient à l'abri de la cruauté de Voldemort et des Mangemorts, mais aussi de l'ennui et de la solitude.

Et pourtant... Dès qu'elle pensait au visage souriant de Lucius, à sa silhouette élancée et élégante, à son parfum délicat et familial, à ses mains douces et réconfortantes, toutes ces résolutions partaient en fumée. En outre – et c'était sans doute ce qu'elle craignait le plus – son départ enterrerait définitivement la perspective d'avoir un enfant avec lui.

– Je voulais un enfant, murmura-t-elle en posant ses mains sur son ventre. C'était tout ce que je voulais.

À côté d'elle, Vera poussa un soupir.

– Dans ce cas, il y a une autre solution, remarqua Vera. Abraxas est mort, désormais... Cela change beaucoup de choses. Nous pourrions partir à la recherche de Lucius, lui expliquer la situation... Et peut-être, le faire changer d'avis.

Au fur et à mesure que Vera parlait, Narcissa réfléchissait intensément. Cela faisait des années qu'elle s'en remettait à Lucius pour décider de tout – parce qu'elle ne se sentait pas légitime pour donner son avis, parce qu'elle lui faisait pleinement confiance, parce qu'elle n'avait ni le courage ni l'énergie nécessaires pour s'opposer à lui. Et ce soir, Vera lui demandait de prendre une décision seule, à l'insu de son

mari, une décision qui allait bouleverser leur vie et peut-être les séparer à jamais...

– Tu es dans une situation délicate, concéda finalement Vera. Et je dois te le dire... Il y a encore certaines choses que tu ne sais pas. Des choses qui pourraient influencer ton choix.

Avec gravité, Vera sortit de sa poche un petit flacon soigneusement fermé, qui contenait des volutes argentées, à la frontière entre le fluide et la fumée.

Des souvenirs, devina Narcissa.

– Voilà la véritable raison de ma présence ici, dit Vera en faisant rouler la fiole dans sa paume.

Du bout des doigts, Narcissa effleura la douceur des mains de Vera, puis la petite fiole, et frissonna. Sans même tenter de deviner ce qu'elle renfermait, Narcissa savait qu'il s'agissait de quelque chose de grave, de tragique, de bouleversant. Si elle s'aventurait à l'ouvrir, à regarder ce qu'elle contenait, sa vie en serait changée à tout jamais, Narcissa le sentait au plus profond de son être.

– Il s'agit de mes parents, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

Vera hésita, puis acquiesça. Narcissa retira vivement sa main, comme si la fiole l'avait brûlée.

– La dernière fois que j'ai vu Walburga, elle a sous-entendu des choses à propos de ma mère... Des choses insultantes. Et je ne supporterais pas qu'elle dise vrai.

Vera se crispa légèrement.

– Cette garce de Walburga ne sait rien du tout, affirma-t-elle.

Elle regarda au loin pendant quelques instants, puis replongea ses yeux verts dans ceux de Narcissa.

– J'ai beaucoup de choses à te raconter, Cissy. Beaucoup de choses importantes. J'avais promis à ta mère de te révéler tout cela bien plus tôt, mais je n'ai fait que retarder cet instant, par peur de te bousculer, de te choquer, de te mettre en colère... ou pire, de te perdre définitivement. Je ne suis pas sûre d'avoir fait le bon choix, car peut-être que ces informations auraient pu te détourner de la voie que tu as suivie, mais ce n'est plus le moment d'avoir des regrets.

Toutes les deux regardaient la fiole qui luisait dans la main de Vera. Une lueur douce, paisible – et pourtant si effrayante.

– Je ne peux pas te promettre que tu en sortiras indemne, si c'est ce que tu me demandes, conclut Vera. Si tu ne souhaites pas découvrir tout cela, je ne peux pas te forcer, évidemment... Mais une fois que je serai partie, il sera trop tard.

Narcissa regarda un instant devant elle, et aperçut son reflet dans l'une des immenses fenêtres de sa chambre. Avec ses vêtements froissés, ses cheveux ébouriffés et son regard perdu, elle ressemblait à l'une de ces pauvres femmes qui erraient dans l'Allée des Embrumes. Elle ne désirait qu'une chose : se blottir dans les bras de Vera, et pouvoir s'y reposer autant qu'elle le souhaiterait.

Mais Vera était sur le point de partir loin d'elle. Et, Narcissa le sentait, la seule manière de la retenir encore un peu était d'écouter ce qu'elle avait à lui dire.

À contrecœur, Narcissa lui fit donc signe de poursuivre.

– Je suis prête, mentit-elle.

Vera hocha la tête, la gorge nouée, et replaça le petit flacon dans sa poche.

– Suis-moi, dit-elle en se levant. Allons dans l'aile Nord... C'est là que se trouve la Pensine d'Abraxas.

Narcissa sentit son cœur se serrer ; mais malgré cela, elle rassembla le peu de courage qu'il lui restait, prit la main que Vera lui tendait, et se laissa conduire hors de la pièce.

★★★

Sur la Colline d'Émeraude, dans l'immense maison des Goyle, Daisy attendait le retour de sa mère, et avait bien du mal à tenir en place. Elle regardait sans cesse par la fenêtre, en direction de l'arbre derrière lequel se trouvaient les trois Sombrals qui les attendaient pour s'envoler loin d'ici. Puis elle consulta sa montre : leur départ était prévu dans moins d'une heure.

Sa chambre était plongée dans l'obscurité, car elle voulait éviter d'éveiller les soupçons de Carla concernant leur évasion. Depuis l'épisode du centre commercial, celle-ci les surveillait nuit et jour, et avait même fait barricader la cheminée de leur salon pour les empêcher d'utiliser la voie des Cheminettes. Heureusement, elle avait mal achevé son entreprise, et Vera avait trouvé le moyen d'accéder à la cheminée

en cachette, grâce à l'un des innombrables passages secrets que contenait la maison.

Et ce soir, Carla s'était rendue chez Juliet Parkinson pour la consoler de la mauvaise conduite de son mari – en tout cas, c'était ce que Daisy avait cru entendre en écoutant aux portes, un peu plus tôt dans la journée. C'était donc l'occasion rêvée pour s'échapper enfin de cette maison de plus en plus hostile à leur présence, et d'éviter que Carla ne parvienne à ses fins.

Tout était allé très vite. Ils avaient pris leur décision à peine quelques heures plus tôt, et avaient ensuite décidé des dernières modalités. Malgré la tristesse que cela engendrait, ils avaient donc renoncé à dire adieu à Edgar, de peur qu'il ne les dénonce à Carla ; en revanche, Vera était allée rendre visite à Cissy, afin de jouer sa dernière carte pour tenter de la convaincre de se joindre à eux. Daisy n'avait pu s'empêcher de se montrer sceptique concernant cette dernière étape, mais elle savait bien que sa mère serait incapable de partir sans prévenir Narcissa ; en outre, elles avaient appris par leurs Chuchouris que Voldemort et Lucius étaient partis dans le nord du pays pour plusieurs semaines, laissant Narcissa seule, et donc peut-être plus encline à recevoir Vera et à l'écouter.

Daisy parcourait du regard les recoins de sa chambre obscure, tout en repensant avec nostalgie à tous les moments qu'elle avait passés ici, seule ou avec Narcissa, à jouer, peindre, fabriquer des balais miniatures, mettre au point des stratégies ingénieuses avec sa mère pour défaire les Mangemorts... Allongée sur le dos, elle poussa un long soupir en pensant que Carla pourrait bientôt prendre possession de l'entièreté de leur maison. Hélas, c'était le prix à payer pour être libre...

Son regard s'arrêta un instant sur le peu d'affaires qu'elle allait emporter, et sur la cage des Chuchouris qu'ils avaient rapatriées auprès d'eux au cours des derniers jours : les petites bestioles étaient presque toutes au complet, prêtes pour le grand départ, à l'exception de celles qui se trouvaient encore au manoir des Malefoy, et que Vera était chargée de ramener avec elle.

De plus en plus nerveuse, Daisy consulta sa montre pour la énième fois, et effleura du bout des doigts le Collier d'Avertissement qu'elle portait à son cou. Depuis la destruction du miroir qui leur permettait de communiquer à distance, sa mère portait le même ; et son père, qui

attendait paisiblement dans la chambre, possédait le troisième exemplaire. Ils étaient reliés entre eux par un puissant sortilège, et leur permettait de communiquer de façon grossière : si l'un d'entre eux était en danger, il suffisait de serrer la pierre dans son poing, et les deux autres s'illumineraient puissamment. À la moindre inquiétude, ils avaient convenu d'activer le collier, afin de prévenir Vera et de la faire revenir immédiatement.

Et justement, Daisy venait d'entendre quelque chose – ou plus exactement, elle avait *cessé* d'entendre quelque chose.

Dans le jardin, il n'y avait plus aucun bruit. Le bruissement habituel des pépiements d'oiseaux, des bourdonnements d'insectes et des ricanements de ravluks s'était complètement évanoui ; on n'entendait plus qu'un silence inquiétant.

Daisy fronça les sourcils et se leva souplement de son lit. Ses parents lui avaient appris à se fier à l'instinct de leurs petits protégés, et s'ils avaient jugé bon de faire discrets, c'était qu'ils avaient perçu une menace... Elle essaya d'observer le jardin à travers sa fenêtre, mais elle ne perçut rien d'anormal. Le plus silencieusement possible, elle se glissa donc hors de sa chambre, s'approcha de la cage d'escalier biscornue et tendit l'oreille, le cœur battant à tout rompre.

Elle avait espéré ne rien entendre, mais hélas, elle dut se rendre à l'évidence : il se passait quelque chose au rez-de-chaussée. C'était discret, mais elle entendait bel et bien des pas feutrés, des chuchotements excités... *Non, pitié*, supplia intérieurement Daisy. *Pas maintenant, pas si proche de la fuite...*

C'est à ce moment précis qu'elle vit plusieurs personnes gravir les premières marches de l'escalier.

– Ils doivent dormir paisiblement, chuchotait Carla d'une voix mielleuse. Suivez-moi, messieurs...

Daisy se redressa, le souffle court. Elle voulut attraper son collier pour avertir ses parents, mais au moment où elle allait le toucher, elle sentit une énorme main s'abattre sur son épaule, et la tirer brutalement en arrière. Sans lui laisser le temps de réagir, on lui arracha son collier, dont les perles s'éparpillèrent sur le sol et dégringolèrent dans la cage d'escalier. Daisy poussa un cri de terreur, et tenta de se dégager, mais lorsqu'elle reconnut le colosse qui la maintenait immobile, elle sut que tout espoir était perdu.

– Bonsoir, Daisy, lui dit Hector Crabbe avec un sourire carnassier.

LA BELLE ÉPOQUE

Au manoir des Malefoy, Narcissa se laissait docilement guider à travers les couloirs, la tête vide de toute pensée. À côté d'elle, Vera savait exactement où aller ; elles descendirent donc le somptueux escalier de l'aile Ouest, traversèrent plusieurs salons plongés dans l'obscurité, et gravirent un escalier de marbre noir que Narcissa n'avait jamais emprunté.

L'aile Nord, frissonna Narcissa en resserrant sa prise sur le bras de Vera.

Cette dernière n'y fit pas attention, et continua de gravir les marches jusqu'au dernier étage. Au fur et à mesure de leur ascension, il faisait de plus en plus froid, et les ombres étaient de plus en plus menaçantes, comme si les lieux étaient imprégnés du caractère effrayant d'Abraxas, à tel point que Narcissa s'attendait à le voir surgir devant elles à tout moment.

Arrivées en haut de l'escalier, Vera s'engagea sans hésiter dans un corridor étroit, éclairé par endroits par la lueur blafarde de la lune. Elles passèrent devant une pièce immense, manifestement consacrée à la confection de potions, le passe-temps favori d'Abraxas Malefoy. Narcissa s'étonna de la quantité d'alambics et de chaudrons qu'elle contenait, et frissonna en voyant les flacons alignés sur les étagères, remplis de liquides sombres et épais. Dans un coin de la pièce, une malle fermée laissait échapper par ses interstices une étrange fumée, opaque et laiteuse.

– La Pensine est au fond du couloir, dit Vera en l'entraînant vers l'avant.

Elles poursuivirent leur chemin jusqu'à une porte fermée, flanquée du panneau *Interdiction formelle d'entrer*. Vera prononça quelques formules pour déverrouiller la porte, qui s'ouvrit sur une petite pièce dépourvue de fenêtres, dont les murs de pierre sombre étaient éclairés

par la lueur argentée et mouvante de la Pensine posée sur le sol, au centre de la pièce. D'autres lueurs, plus faibles, provenaient de fioles poussiéreuses disposées sur les étagères qui couraient le long des murs.

Dès que Vera entra, le scintillement s'intensifia à la surface de la Pensine ; la bassine de pierre monta lentement au-dessus du sol et s'immobilisa à la bonne hauteur, prête à l'emploi, comme si l'objet magique les attendait. Les runes qui y étaient gravées s'illuminèrent, les encourageant à s'approcher.

Narcissa rejoignit Vera, de plus en plus fébrile. Elle aurait pu mettre son angoisse sur le compte de l'étroitesse et de l'austérité de la pièce, mais en réalité, elle commençait à réaliser ce qu'il se passait. Vera allait lui apporter des réponses concernant sa mère, son passé, probablement sur les accusations d'Orion concernant son statut d'enfant illégitime, sur les reproches que Walburga faisait sans cesse à sa mère à propos des *fautes* qu'elle aurait soi-disant commises, et enfin sur Thomas Everly, ce Né-Moldu disparu depuis longtemps dont Orion disait qu'elle était la fille.

Et plus le moment fatidique approchait, plus Narcissa redoutait de découvrir ces réponses. Du bout des doigts, elle effleura la Pensine, la rugosité du granit dans lequel elle avait été constituée, la finesse des runes qui y étaient gravées ; elle l'aurait trouvée magnifique si elle n'appréhendait pas autant ce que l'objet était sur le point de lui révéler.

Vera, elle, examina les souvenirs qui y avait été déposés – des souvenirs d'Abraxas, devina Narcissa. Elle se pencha en avant, intriguée, mais ne réussit qu'à entrevoir quelques fragments d'images floues et inconstantes. Elle crut entrevoir une jeune femme qui dansait, mais les images étaient si difficiles à déchiffrer qu'il était impossible d'en être sûre. En regardant un peu mieux, elle remarqua que les souvenirs semblaient abîmés. En effet, au lieu de former des filaments intègres et épais, ils étaient comme effilochés, emmêlés, et bien moins brillants que ceux que Narcissa avait observés en cours de magie. Lorsque Vera approcha sa main de la surface, plusieurs d'entre eux se dissolurent dans le magma argenté.

– Ces souvenirs sont trop vieux, soupira Vera. Cela fait bien trop longtemps qu'Abraxas ne les a plus consultés. Il les a progressivement altérés, puis occultés de sa mémoire... Il n'y a plus rien à en tirer.

Du bout de sa baguette, elle extirpa les fragments de souvenirs de la Pensine et ils s'évaporèrent dans les airs, sans laisser de trace. La Pensine s'éteignit, et la pièce fut plongée dans l'obscurité jusqu'à ce que Vera ne l'éclaire de nouveau de sa baguette.

– Comment connais-tu cet endroit ? demanda Narcissa en regardant autour d'elle.

Vera regarda autour d'elle et sourit tristement.

– La première fois que je suis venue ici, Lucius venait de naître... Et Athénaïs, sa pauvre mère, venait de mourir. Dès que j'ai appris la nouvelle, je me suis précipitée ici, connaissant bien l'amour passionné d'Abraxas pour sa femme ; et je craignais qu'il soit trop désarmé pour s'occuper de son fils... Hélas, la situation était bien pire que je ne le pensais. C'est Lidelys qui m'a laissée entrer, et elle était désespérée. Je me souviens encore des cris de nourrisson qui emplissaient le manoir ! C'était terrible, vraiment déchirant. Abraxas n'avait même pas voulu voir Lucius, d'après Lidelys. Les elfes s'en étaient occupés comme ils le pouvaient, mais ils étaient dépassés, évidemment, et choqués d'avoir perdu leur maîtresse de cette manière, aussi brutalement... J'ai fouillé l'aile Nord, à la recherche d'Abraxas, craignant le pire... Et il était ici, agenouillé près de la Pensine, dit Vera en désignant le sol. J'ai dû employer la force pour l'extraire de ses souvenirs. J'ai essayé de le raisonner, de l'emmener auprès de Lucius... Sans succès. Lorsque j'ai réussi à le faire sortir de la pièce, il a tenté de mettre fin à ses jours en sautant par la fenêtre. Je l'ai retenu, même si je n'aurais peut-être pas dû...

– Quelle horreur, murmura Narcissa. Et... ensuite ?

– J'ai fait de mon mieux, dit Vera en haussant les épaules. Avec Fergus, nous avons enterré Athénaïs dans le petit cimetière qui se trouve au fond du domaine. Nous étions seuls, avec les elfes : personne d'autre n'a accepté de venir, ou de m'aider, car tout le monde craignait de s'attirer les foudres d'Abraxas au moindre faux pas. En réalité, je ne le voyais que lorsque je lui apportais à manger, car il est resté muré dans l'aile Nord pendant des mois... Il refusait souvent de s'alimenter, il se lavait à peine... Quant à Lucius, j'apportais aux elfes de quoi le nourrir. Je me suis occupée de lui comme je le pouvais, et lorsque je m'absentais, je le laissais sous la surveillance des elfes, près du portrait de Prisca Malefoy.

Narcissa l'écoutait attentivement, de plus en plus consternée. Lucius ne parlait jamais de tout cela ; il était même probable qu'il n'en ait jamais rien su. Il semblait toujours mal à l'aise lorsqu'il voyait un nouveau-né, et Narcissa l'avait attribué au fait qu'eux-mêmes ne parvenaient pas à avoir d'enfant ; elle n'avait jamais vraiment réfléchi au fait que cela le renvoyait aux conditions tragiques de sa propre naissance.

– Cela a duré quelques mois, poursuivit Vera. Un beau jour, les elfes m'ont refusé l'entrée, sur ordre d'Abraxas... Et m'ont transmis son avertissement : si je révélais la moindre chose de ce que j'avais vu dans ce manoir, il me ferait assassiner. Et évidemment, j'avais l'interdiction formelle de revenir. Lorsque j'ai revu Lucius, bien plus tard, il avait déjà quatre ou cinq ans, et il se comportait déjà comme un petit adulte.

Vera secoua la tête pour chasser ces tristes souvenirs.

– Quelle tragique histoire, soupira-t-elle. C'est donc ainsi que je connais cette pièce. Mais nous ne sommes pas là pour parler d'Abraxas...

Avec un mélange ambigu de curiosité et de répulsion, Narcissa la vit replonger sa main dans sa poche, et en ressortir la fiole remplie de souvenirs.

– Je crois qu'il est temps, Cissy, dit Vera en la serrant dans son poing. Nous avons déjà bien trop attendu.

Narcissa ne répondit rien. Vera ouvrit la fiole, luttant contre le tremblement discret de ses mains. Plusieurs souvenirs chatoyants s'en échappèrent et tombèrent silencieusement dans la bassine de pierre, qui s'illumina fortement. Narcissa ferma un œil, un peu éblouie ; puis, une fois habituée à cette puissante clarté, elle put observer plus attentivement.

Cette fois-ci, les images qui affleuraient à la surface étaient d'une netteté impeccable. À plusieurs reprises, Narcissa reconnut le visage de sa mère, resplendissant de grâce et de douceur, et dut serrer la main de Vera pour ne pas pleurer de nouveau. Elle se pencha lentement en avant, surtout désireuse d'entendre cette voix douce et bienveillante qui lui manquait tant.

– Tu es prête ? demanda Vera.

Narcissa acquiesça, ignorant les innombrables craintes qui la tenaillaient encore. Elle échangea un dernier regard avec Vera, inspira profondément et se plongea dans Pensine.

Narcissa n'avait jamais utilisé cet étrange instrument, trop effrayée par certains de ses souvenirs pour vouloir les revisiter ; aussi, elle fut frappée par le réalisme de tout ce qui l'entourait. Elle tourna sur elle-même, ébahie : elle se trouvait dans la Grande Salle de Poudlard, où se tenait l'habituel banquet de bienvenue. Tout était exactement semblable à ses propres souvenirs : les tables aux couleurs des quatre maisons, les chandelles flottantes près du plafond enchanté, les visages souriants et insoucians de l'ensemble des élèves, et la joie paisible qui animait le visage des professeurs, assis à leur table attitrée.

Une bouffée de nostalgie envahit Narcissa, mais elle en fut distraite par le tintement sonore d'un couteau sur le rebord d'une coupe, provenant de la table des professeurs : celle qui semblait la plus âgée réclamait la parole. Non loin d'elle, le Choixpeau était posé sur un tabouret, autour duquel les élèves de première année étaient rassemblés en demi-cercle, attendant fébrilement la répartition. Parmi eux, Narcissa remarqua un élève qui les dépassait d'au moins une tête, et serrait ses affaires contre lui, visiblement embarrassé. Plusieurs regards convergeaient vers lui, dont celui de la vieille professeure qui s'apprêtait à annoncer le début de la répartition.

— Aujourd'hui, nous recevons Mr Thomas Everly, un nouvel élève dans une situation un peu particulière, dit-elle en lui adressant un sourire encourageant. Ses pouvoirs magiques s'étant révélés un peu tardivement, il nous rejoint cette année, et après avoir suivi quelques mois de cours intensifs, il entrera directement en quatrième année. Je compte évidemment sur vous tous pour lui faire bon accueil.

Narcissa tressaillit en entendant le nom de *Thomas Everly*. Elle plissa les yeux pour mieux voir son visage, car elle ne distinguait que ses cheveux blonds ; mais un rire familier lui fit faire volte-face vers la table des Serpentard, et elle se sentit aussitôt submergée par l'émotion. Assises l'une à côté de l'autre, deux jeunes filles de quatorze ans aux cravates vert émeraude échangeaient des paroles excitées à voix basse, tout en pouffant de rire. On aurait pu croire qu'il s'agissait de Daisy et Narcissa, tant Vera et Druella leur ressemblaient.

Narcissa traversa une allée pour se rapprocher d'elles, afin de mieux entendre ce qu'elles se disaient. Elle ne parvenait pas à détacher son regard de sa mère. Celle-ci était un peu plus petite que Vera, et son uniforme était plus soigné ; avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus comme l'océan, elle rayonnait d'une beauté qui aurait pu paraître écrasante si son visage n'était pas habité par cette douceur absolue, cette gentillesse infinie que Narcissa regrettait tant.

– Il est plutôt mignon, non ? chuchotait Vera avec malice en désignant Thomas Everly. Et s'il entre en quatrième année, ça veut dire qu'il sera avec nous...

Druella se contenta de hausser les épaules en souriant timidement, tout en suivant le garçon du regard.

– N'y pensez même pas, vous deux, dit une voix nasillarde et désagréable que Narcissa reconnut aussitôt.

Orion était assis à quelques mètres de là, entouré de garçons plus grands que lui, le menton dégoulinant de sauce à la viande.

– C'est un Sang-de-Bourbe, j'en mettrai ma main à couper, ricana-t-il en postillonnant. Sinon, il ne serait pas arrivé aussi tard !

Son voisin renifla avec mépris, et deux autres garçons haussèrent les sourcils avec un air entendu.

– Tu n'en sais rien, rétorqua Vera. Peut-être qu'il vient d'un autre pays !

– Ça, ça m'étonnerait, dit le voisin d'Orion. Avec un nom pareil, ce n'est certainement pas un Sang-Pur... Et regardez ses habits, sous sa robe... Si c'est autre chose que des vêtements moldus, je veux bien manger ma baguette !

Quelques rires fusèrent. Thomas regarda dans leur direction, et dut comprendre qu'on se moquait de lui, car il se détourna aussitôt et fixa le sol avec intensité.

– Bandes d'imbéciles, s'emporta Vera en parlant de plus en plus fort. Qu'est-ce que ça change, de toute manière ?

– Silence ! siffla une voix féminine qui fit frissonner Narcissa.

Un peu plus loin, une Walburga adolescente toisait Vera et Druella avec mépris.

– Cessez donc de déblatérer comme des idiots, ajouta-t-elle avec un regard cuisant.

Druella devint rouge de honte, et Vera, rouge de colère ; elle s'apprêta à répliquer, mais le directeur frappa dans ses mains pour réclamer le silence, et tous les murmures s'évanouirent.

– Mr Everly passera le premier, déclara calmement Armando Dippet. Approche, mon garçon.

Le groupe de jeunes élèves s'écarta devant lui, et l'intéressé s'avança timidement jusqu'au tabouret destiné aux première année, qui était bien trop petit pour lui.

La réponse du Choixpeau ne se fit pas attendre :

– POUFSOUFFLE ! cria la voix grinçante à travers la Grande Salle.

Les élèves qui se trouvaient sous les étendards jaune et noir applaudirent avec chaleur ; et le jeune Thomas se précipita pour les rejoindre, soulagé de s'asseoir à la table de ceux qui semblaient les plus accueillants.

– Ohhh, dommage, soupira Vera.

– Moi aussi, le Choixpeau voulait m'envoyer à Poufsouffle, au début, dit Druella à voix basse. J'ai dû le supplier pour qu'il renonce...

– Taisez-vous, les Serpentard ! fit une voix de tonnerre. Faites honneur à notre maison : la répartition n'est pas terminée !

Narcissa tourna la tête, et à nouveau, elle reçut un coup au cœur : en bout de table, fier comme un paon, menton levé, le jeune Cygnus Black tenait tous ses camarades sous son regard, son insigne de préfet épinglé en évidence sur son uniforme.

Druella piqua du nez en se mordant les joues, mais Vera soutint le regard de Cygnus avec défi.

– Quel crâneur, celui-là, glissa-t-elle à Druella.

Les deux amies échangèrent un sourire complice, et le décor bascula brutalement.

L'image de la Grande Salle bondée céda la place à celle d'une salle de classe de Poudlard, remplie d'élèves de Serpentard et de Poufsouffle qui étaient en train de s'installer. Narcissa ne connaissait pas le professeur, qui devait être en fin de carrière, à en juger par ses longs cheveux blancs et son visage ridé. Narcissa chercha fébrilement sa mère du regard, et la trouva de nouveau assise à côté de Vera. Toutes les deux semblaient chercher quelqu'un parmi les élèves de Poufsouffle.

– J'ai une bonne nouvelle pour les Serpentard, annonça le professeur avant de débiter son cours. Votre préfet, Cygnus Black, va recevoir une médaille pour *Services Spéciaux rendus à l'école*.

– Encore lui ! s'indigna Vera à voix haute. Et en quel honneur ?

– Mr Black a contribué au maintien de la paix et de la sécurité de Poudlard en mettant fin au trafic de Plumes Tricheuses qui florissait dans l'école, répondit sèchement le professeur, visiblement irrité par l'intervention de Vera. Il a su identifier rapidement les coupables et en faire part aussitôt au directeur.

Vera tapa du poing sur la table, outrée.

– Je rêve ! Vous récompensez la délation ! Moi qui ai dégnomé tout le parc de Poudlard la semaine dernière ! Ça ne mérite pas une médaille, ça, peut-être ?

– Votre impertinence coûtera cinq points à Serpentard, Miss Goyle, dit le professeur d'une voix monocorde. Et personne ne vous a demandé de vous livrer à cette activité, qui est d'ailleurs très dégradante pour une jeune fille de votre statut...

Pendant qu'il se retournait pour monter sur son estrade, Druella tendit un vieux parchemin à Vera, et imita avec brio la voix d'Armando Dippet.

– Miss Vera Goyle, je vous décerne le Prix de Dégnomeuse la plus efficace de l'histoire de Poudlard, pouffa-t-elle.

Vera lui donna un coup de coude.

– C'est ça, rigole ! Ça n'est pas toi qui t'es fait mordre à douze reprises par ces imbéciles de gnomes !

Elle voulait être sévère, mais ne pouvait s'empêcher de sourire.

– Je croyais que tu les trouvais *passionnants* ?

– Comme tout ce qui a des pattes, des poils ou des plumes, acquiesça Vera, les yeux brillants. Leur faculté de prolifération me fascine. Tu savais qu'au lieu de se reproduire entre eux, ils se contentent de...

– De se dédoubler ?

Druella lui adressa un sourire amusé.

– Je te l'ai déjà dit, devina Vera, contrite.

– Oui... Quatre fois, précisa Druella avec tendresse.

Leur conversation fut brutalement interrompue par le fracas de la porte de la classe, qui venait de s'ouvrir brutalement. Même Narcissa,

qui savait que la scène avait eu lieu des années plus tôt, se sentit intimidée par l'entrée de Walburga, qui ne prit pas la peine de se faire discrète, et encore moins de s'excuser. Le professeur lui-même sembla profondément offusqué par son insolence, et ne retrouva l'usage de la parole que lorsqu'elle fut assise sur son siège, les bras croisés, ses affaires jetées en désordre sur sa table.

– Miss Black, vous...

– Je vous signale que deux élèves de sixième année harcèlent mon petit frère Alphard depuis plus de deux ans, coupa Walburga en soutenant le regard du professeur. Et tous les professeurs que j'ai avertis ont fait la sourde oreille. C'est parce que j'ai été forcée de m'occuper d'eux que je suis en retard ; si vous faisiez plus attention à ce qu'il se passe entre ces murs, je n'aurais aucunement besoin de m'en mêler.

– Miss Black ! glapit le vieil homme en frappant sur son bureau. Pas d'impertinence, je vous prie ! Encore cinq points de moins pour Serpentard !

Un murmure de protestation parcourut la classe, mais le coupable désigné de cette injustice ne fut pas le professeur.

– Vous ne pouvez pas vous arrêter deux minutes ? lança Orion à Walburga et à Vera. On va perdre la coupe, à cause de vous !

Walburga haussa un sourcil, visiblement agacée d'être associée à Vera, puis posa sur Orion ses yeux gris comme de l'acier et le fixa de son regard perçant.

– Les deux imbéciles que je viens de corriger font partie de tes amis, mon cher cousin. Tu pourras m'adresser la parole quand tu arrêteras de les encourager à se moquer de mon frère... Et quand tes résultats scolaires nous rapporteront autant de points que les miens, qui, je te le rappelle, nous ont permis de gagner la coupe l'année dernière.

– Ouuh, firent les quelques élèves qui étaient autour d'Orion.

Le teint d'Orion devint cramoisi, et il ne trouva rien à répliquer – d'autant plus qu'à cet instant précis, Thomas Everly entra à son tour dans la pièce, un tas de parchemins désordonnés dans les bras, les joues rouges comme s'il venait de courir une longue distance.

– Euh... Je suis vraiment désolé, professeur, je...

– En retard pour votre premier cours, Mr Everly ? demanda le professeur, de plus en plus irrité. Moi qui m'étais opposé à votre admission dans cette école, je vois que votre manque de sérieux me

donne raison ! Il vous en coûtera cinq points, à vous aussi... Et veillez à ce que cela ne se reproduise pas !

Thomas resta planté au fond de la classe, le teint rouge écarlate, à la merci des regards hostiles qui se tournaient vers lui. Il recula d'un pas, heurta une étagère et fit tomber plusieurs bocaux sur le sol, déclenchant quelques rires moqueurs.

– Viens là ! dit aussitôt Vera en poussant ses affaires pour libérer la place qui était à côté d'elle.

Il ne se le fit pas dire deux fois, et vint précipitamment s'asseoir sur la chaise en question.

– Merci beaucoup, dit-il, essoufflé.

– Tu as eu du mal à trouver la salle, non ? devina Vera.

– Euh... Oui, un peu. Je me suis perdu au quatrième étage, à cause des escaliers...

– Pas étonnant, ils sont particulièrement joueurs avec les nouveaux. Ne t'en fais pas, on te fera visiter l'école après ce cours-là. Il n'y a pas beaucoup de salles à connaître, tu les apprendras vite.

– Oh... Merci.

Le garçon lui sourit avec reconnaissance. Ses cheveux blonds étaient un peu ébouriffés par sa course ; sa cravate jaune et noire mal nouée lui donnait un air un peu désordonné ; mais surtout, il avait de magnifiques yeux clairs, et des traits plus délicats que la plupart des autres élèves. Vera lui sourit à son tour, visiblement charmée.

– Au fait, je m'appelle Vera, dit-elle en lui tendant une main énergique.

– Thomas, enchanté, répondit-il en la serrant avec enthousiasme. Et toi, tu es... ?

Il présenta sa main tendue à Druella, qui n'avait pas dit un mot, et qui fut surprise qu'il ait remarqué sa présence.

– Oh, euh... Je m'appelle Druella, bafouilla-t-elle. Mais je préfère Lulu.

Thomas Everly lui adressa un sourire très doux. Quand leurs mains se touchèrent, quelques exclamations dégoûtées retentirent dans la classe, mais aucun des deux ne sembla s'en apercevoir ; et aussitôt, la scène partit en fumée.

À sa suite, plusieurs images se succédèrent rapidement, beaucoup moins précises. On y voyait Vera, Druella et Thomas bavarder

ensemble, marcher côte à côte dans les couloirs, travailler tous les trois à la bibliothèque. Au fur et à mesure que les images défilaient, il devenait de plus en plus évident que Vera se plaçait toujours aussi proche de Thomas que possible, et qu'elle cherchait à s'attirer son attention de diverses manières. Thomas, lui, semblait beaucoup l'apprécier, sans pour autant comprendre ce qu'elle attendait réellement de lui ; en revanche, dès que Vera avait le dos tourné, il observait Druella à la dérobée, avec un tel espoir fébrile qu'il était impossible de se tromper sur les sentiments qui l'animaient. Quant à Druella, elle surprenait parfois le regard éperdu de Thomas, et semblait alors tentée de l'encourager, mais finissait par baisser vivement la tête, honteuse, et évitait de le regarder de nouveau.

Lorsque les images cessèrent de défiler, Druella était absente ; seuls Thomas et Vera étaient accoudés à l'un des innombrables balcons du château de Poudlard, emmitouflés dans leurs manteaux et leurs écharpes bicolores. De la buée s'échappait de leurs lèvres quand ils parlaient, et leurs joues étaient rosies par le froid, ce qui faisait ressortir les superbes yeux clairs de Thomas. De nouveau, Vera l'observait avec insistance, mais Thomas ne le remarquait pas.

– Druella n'est pas là ? s'enquit-il.

– Elle finit son devoir d'Histoire de la magie, l'informa Vera, visiblement anxieuse. Elle nous rejoindra un peu plus tard.

– Ah ? D'accord, fit Thomas, déçu.

Vera replaça nerveusement une mèche de cheveux derrière son oreille, puis se mit à triturer sa cravate vert émeraude.

– Tu sais, Thomas, je... Je voulais te demander...

– Elle avait bientôt fini son devoir ? demanda Thomas en regardant l'extrémité du couloir par-dessus l'épaule de Vera.

– Euh... Oui, oui. Je crois... Elle ne va pas tarder...

Thomas continuait de guetter, pensif.

– Désolé, je suis un peu ailleurs, marmonna-t-il.

– Oui, pas de problème... Et le... Enfin... Le bal de Noël, tu... Tu comptes y aller ? bredouilla lamentablement Vera.

En face d'elle, Thomas tressaillit.

– Eh bien... J'étais justement en train d'y penser, avoua-t-il.

Vera se raidit. Thomas lui glissa un regard de biais, l'air embarrassé.

– Oui, j'ai peut-être une idée, mais...

Il rassembla son courage, et se tourna entièrement vers elle.

– Bon, je vais m'y prendre autrement, murmura-il pour lui-même. Finalement, dit-il plus haut, ça tombe peut-être bien que Lulu soit en retard... Parce que... J'ai quelque chose à te demander.

Vera se raidit encore davantage. À ses joues rouges et à ses yeux écarquillés, on pouvait deviner que son cœur battait à tout rompre.

– Tu... Est-ce que tu penses que...

– Oui ?

Vera se pencha légèrement en avant, les yeux brillants, les joues écarlates. En face d'elle, Thomas se triturerait les mains avec appréhension.

– Tu penses que Lulu accepterait d'y aller avec moi ?

Il y eut un instant de flottement.

– Lulu ? Tu veux dire... Druella ?

Thomas hocha la tête, plein d'espoir, sans remarquer le désarroi de son amie.

– Vera ? Tu m'écoutes ?

– Que... Quoi ?

C'était au tour de Thomas d'attendre fébrilement la réponse.

– Alors ? Je voulais lui demander directement, mais je crois que je n'oserai pas. Qu'en penses-tu ? Elle t'a dit quelque chose sur le bal ?

Vera hésita un instant, baissa les yeux vers ses mains que Thomas avait saisies avec émotion, puis déclara :

– Oh... Euh, oui, bien sûr, je pense qu'elle accepterait. En fait... je crois qu'elle espérait même que tu lui proposes.

Thomas Everly rosit de plaisir, et un sourire radieux éclaira son visage.

– C'est vrai ? Tu en es sûre ?

– Oui, c'est vrai, s'étrangla Vera.

– Alors... Tu lui diras ?

– Oui... Oui, je le ferai.

– Oh, merci, dit-il en la prenant dans ses bras. Merci infiniment.

Et sur cette triste étreinte, le décor se métamorphosa à nouveau.

Vera rentrait dans la salle commune des Serpentard, qui n'était pas très différente de celle que Narcissa avait connue. Assise dans le canapé, Druella jeta le magazine *Sorcières à tout prix* qu'elle était en train de feuilleter lorsque Vera entra.

– Alors... ? demanda-t-elle anxieusement.

Il était difficile de dire quelle réponse elle espérait. Vera l'observa de biais, toujours un peu déboussolée.

– C'est avec toi qu'il veut y aller, répondit-elle avec dépit.

Elle se laissa tomber à côté d'elle, sonnée.

– Tu n'as pas l'air surprise, remarqua Vera sans parvenir à masquer son amertume.

– Vera, je...

Druella baissa la tête, rouge écarlate.

– Je me sens vraiment idiote. J'avais des doutes, mais... Je ne voulais pas y croire, je pensais que je me faisais des idées... Je n'ai pas osé t'en parler, de peur de me tromper. Mais j'aurais dû.

– J'aurais dû remarquer aussi, répondit Vera, les yeux dans le vague. Maintenant que je repense à la manière dont il te regardait, par moments... Ça aurait dû me sauter aux yeux.

Druella se tordit les mains, les yeux rougis.

– Tu... Tu ne m'en veux pas trop ?

– T'en vouloir ? s'offusqua Vera. Pour un garçon qu'on connaît depuis quelques mois à peine, alors que nous sommes amies depuis des années ? Quelle drôle d'idée ! Je suis juste un peu triste... Mais ne t'en fais pas, ça passera vite. Ça va déjà mieux que tout à l'heure.

En face d'elle, Druella respirait un peu mieux.

– Me disputer avec toi est la pire chose qui pourrait m'arriver, dit-elle, les larmes aux yeux. Il n'y a rien qui puisse en valoir la peine... Même Thomas.

– Sois tranquille, rit Vera. Je ne t'en veux pas le moins du monde... Je serai même ravie de vous voir danser ensemble à ce fichu bal de Noël.

Druella fronça les sourcils, surprise.

– Je ne comptais pas y aller avec lui, protesta-t-elle. Ce ne serait pas correct vis-à-vis de toi.

– Tu plaisantes ? Lulu, c'est l'occasion rêvée ! C'est ce qu'il veut, et toi aussi !

– Vera...

– Je te promets que ça me fait plaisir. Je t'assure, c'était juste une passade ! Je l'ai déjà oublié ! J'irai avec ce beau joueur de Quidditch qui nous tournait autour en cours de Potions. Allez, amuse-toi ! Notre

amitié est plus forte que ces... *garçons*, dit-elle avec une grimace rieuse.

– Mais... Tu es sûre ?

– Sûre ! Allez, Lulu... Pour une fois qu'un garçon s'intéresse à toi pour les bonnes raisons ! Imagine la tête de tous les abrutis qui te convoitent comme un vulgaire trophée, quand vous entrerez dans la Grande Salle, tous les deux... Rien que pour ça, ça en vaut la peine.

– Mais tu disais que...

– Je dis plein de choses idiotes, comme tout le monde. Tu ne vas pas y aller avec Orion, n'est-ce pas ? Et on ne va pas laisser cette peste de Penny aller au bal de Noël avec notre Thomas ?

– Non, c'est vrai, capitula Druella. Bon, eh bien... Dans ce cas...

Elle faisait de son mieux pour le cacher, mais il était évident qu'elle était folle de joie.

Puis la lumière verdâtre de la salle commune des Serpentard s'estompa dans l'obscurité du souvenir suivant. La nuit était tombée sur Poudlard ; Vera, Thomas et Druella venaient de s'engouffrer dans une pièce obscure, tous les trois échevelés et hors d'haleine. Ils étaient vêtus de somptueux habits de bal, mis à mal par leur course folle.

– Ferme la porte, ferme la porte !

Ils se pressèrent tous les trois contre ladite porte pour l'empêcher de se rouvrir ; puis, voyant que personne ne les avait rattrapés, ils se détendirent peu à peu.

– Eh bien, quelle entrée fracassante, grinça Thomas. Je me souviendrai longtemps de ce bal de Noël.

– Oh, Thomas, haleta Druella, les larmes aux yeux. Ils sont tellement *détestables*, tous ! Et Orion qui t'a insulté, tout ça parce qu'il n'a pas supporté que je décline sa proposition en ta faveur... Quand je pense que ses amis ont essayé de te frapper ! Je suis tellement désolée, nous n'aurions pas dû prendre ce risque, je ne pensais pas qu'ils deviendraient violents à ce point...

– Rien de grave, soupira Thomas en considérant le col déchiré de sa veste. Je commence à m'habituer à me faire traiter de *Sang-de-Bourbe* plusieurs fois par jour. En y réfléchissant, notre amitié était déjà très mal perçue : cette altercation était plus que prévisible.

– Je ne m'y ferai jamais, soupira Vera. Cette injustice me répugne.

– Et moi donc, grimaça Thomas. Heureusement que Jacob et Sarah étaient là, ce sont les seuls qui se sont interposés... J'irai les remercier demain.

– Tu as raison, approuva Vera. Et nous irons voir les professeurs pour leur signaler cet incident, c'est inadmissible.

– Oh, je ne sais pas si ça servira à grand-chose, dit Thomas avec amertume. J'ai déjà fait la démarche plusieurs fois, et cela n'a eu strictement aucun effet. Vous savez, je crois que les professeurs ne désapprouvent pas totalement ce genre de comportement.

– Thomas, je suis désolée, dit Vera avec sincérité.

– C'est plutôt à moi de m'excuser... Vous n'allez pas vous attirer des ennuis, avec cette histoire ? Vos parents doivent être furieux que vous fréquentiez quelqu'un comme moi.

– Ne t'en fais pas pour ça, assura Vera.

Ils échangèrent des regards désolés, tous les trois impuissants et désemparés ; puis ils regardèrent enfin autour d'eux. Ils se trouvaient dans une pièce immense et vide, qu'ils n'avaient jamais vue. Au-dessus d'eux, les arcades et les coupoles de pierre étaient si hautes qu'il était difficile d'en apercevoir les détails, et une douce lumière baignait l'ensemble, bien que ni lampes ni fenêtres ne soient visibles.

– Vous croyez que c'est ça, la Salle sur Demande ?

Comme pour leur répondre, la porte qui était derrière eux disparut, et une autre minuscule porte apparut à sa place, à l'autre bout de la pièce.

– Poudlard nous protège, sourit Vera en faisant quelques pas. Cette école a une âme bien plus noble que ces idiots de professeurs.

Derrière elle, Thomas s'approcha doucement de Druella, et lui prit délicatement la main ; elle se laissa faire et lui sourit tendrement, de nouveau radieuse. Ils étaient tous les deux splendides, portant respectivement une veste gris perle et une superbe robe bleue.

– Tiens, dit Thomas en lui tendant un petit bouquet de fleurs. Ces imbéciles l'ont abîmé, mais il est encore beau.

Narcissa tressaillit en reconnaissant les petites fleurs jaunes.

– Elles sont parfaites, dit Druella en prenant le bouquet de narcisses, les joues rosies par l'émotion. Merci, Thomas.

L'instant d'après, ils étaient à l'extérieur, au pied des murailles de Poudlard – sans doute là où les menait la petite porte qu'ils avaient vue

apparaître. Vera prétexta une envie furieuse d'aller se coucher, et conseilla à ses deux amis de s'éloigner dans le jardin, le plus loin possible, à l'abri des élèves qui les avaient tourmentés.

– Allez près du lac, leur recommanda Vera. Personne ne viendra vous déranger.

Druella la remercia du regard, et elle s'éloigna au bras de Thomas, son petit bouquet de narcisses en main. Depuis son poste d'observation, en haut de la colline, Vera vit les deux silhouettes marcher main dans la main, se rapprocher progressivement, puis s'enlacer au bord du lac. Pendant un instant, elle parut sur le point d'éclater en sanglots ; mais au dernier moment, un grand bruit derrière elle la fit sursauter. En effet, un élève de Poufsouffle un peu plus jeune qu'elle se trouvait à quelques mètres seulement, et la regardait avec deux grands yeux ronds. Il venait de faire tomber sur le sol les plantes étranges qu'il tenait dans ses bras.

– Oh, désolée de vous avoir effrayée, dit le garçon. J'ai cru vous voir pleurer, et j'ai été si bouleversé que les bras m'en sont *littéralement* tombés.

Narcissa le reconnut en un clin d'œil : c'était Fergus.

Le souvenir suivant était d'une clarté éblouissante, après la nuit de décembre qui avait précédé. Vera et Fergus avaient vieilli de quelques années ; ils se tenaient tous les deux côte-à-côte, main dans la main, assis au bord d'une falaise qui surplombait la mer. Quelques mètres derrière eux, une petite maison bien reconnaissable à ses murs couverts de coquillages blancs dominait le paysage ; et sur la plage qui se trouvait en contrebas, deux jeunes gens aux cheveux blonds étaient tendrement enlacés.

– Quel bel été, s'émerveilla Fergus. Et cette Chaumière aux Coquillages, quelle trouvaille formidable ! Elle est vraiment charmante.

Fergus parlait avec cette expression amusée, enfantine et sereine que Narcissa lui avait toujours connue.

– Nous l'avons décorée avec soin, renchérit Vera avec joie. Je suis contente que nous ayons trouvé une autre cachette. Lulu et Thomas peuvent enfin s'aimer librement, après plus de trois ans à se retrouver en secret dans la Salle sur Demande.

D'un même mouvement, ils tournèrent leurs regards vers la plage en contrebas, où Thomas et Druella s'embrassaient en riant, les pieds dans l'eau.

– Cette Salle leur a été d'un grand secours, reconnut Fergus. Et puis, elle changeait tout le temps d'aspect ! Je ne crois pas qu'ils s'en soient lassés, ils étaient toujours impatients de s'y retrouver.

– C'est vrai. Ils étaient un peu frustrés de ne pas pouvoir se montrer au grand jour, mais ce devait être excitant de s'aimer au nez et à la barbe de tous ceux qui les épiaient.

– Pour nous aussi, c'était palpitant, renchérit Fergus. J'ai adoré me métamorphoser en Druella, pour lui fournir les alibis dont elle avait besoin... Ses jolies robes et ce petit jeu au goût de Polynectar vont beaucoup me manquer.

– Vous avez un sacré talent d'acteur, mon cher Fergus, le complimenta Vera. Je dois dire que je n'étais pas fâchée de faire tourner Orion en bourrique. Il s'est ridiculisé à chaque fois qu'il accusait Druella de continuer à fréquenter Thomas... Tout le monde le prenait pour un fou, à la fin de notre septième année. S'ils savaient qu'il était le seul à avoir vu juste !

– Nous sommes tout de même allés un peu trop loin, grimaça Fergus. Lors de ce match de Quidditch, quand il les a aperçus tous les deux, à la lisière de la Forêt Interdite... Il en a fait une sacrée chute ! Heureusement, personne ne l'a cru, car tout le monde m'avait vu, transformé en Druella, à vos côtés pendant le match, mais... Ce pauvre Orion en gardera quelques séquelles, d'après Mme Pomfresh. Il est même possible qu'il boite pour le restant de ses jours... Je me sens un peu coupable.

– Nous ne sommes pas responsables de la santé de cet imbécile, répliqua sèchement Vera. Lui qui méprise tout le monde en dehors de lui-même, et qui cherche à s'approprier Druella de toutes les façons... C'est vraiment un garçon ignoble, et je plains surtout celle que la famille Black choisira pour l'épouser.

Vera fronça les sourcils, soucieuse ; mais il suffit que Fergus pose sa tête sur son épaule pour qu'elle retrouve son sourire.

– Ne parlons plus de lui, décida-t-elle en passant un bras autour des épaules de Fergus. Il n'en vaut pas la peine... Ne gâchons pas ces merveilleux moments.

Ils restèrent silencieux pendant quelques instants, durant lesquels Vera contempla sereinement les mouvements amples de la mer, le vol des mouettes au-dessus d'eux, la splendide lumière du soleil qui déclinait vers l'horizon. À côté d'elle, Fergus semblait hésiter à dire quelque chose ; et il finit par prendre la main de Vera, étrangement solennel.

– Vous savez, j'aime beaucoup votre nom de famille, dit-il. *Goyle*. C'est mélodieux, c'est rond en bouche, c'est agréable à entendre et à prononcer.

Vera semblait s'être habituée aux remarques décalées de Fergus, et ne parut pas surprise.

– Pour être franc, je l'apprécie tellement que j'aimerais avoir le même.

– Le même nom que moi ?

– Absolument.

Il sourit aimablement.

– J'ai beaucoup réfléchi, poursuivit-il, et je pense que le meilleur moyen d'y arriver serait de nous marier.

Vera haussa les sourcils, émue ; puis elle sourit largement.

– Cela me paraît une très bonne idée, mon cher Fergus, dit-elle avec légèreté.

Et elle se pencha vers lui pour l'embrasser.

Ce beau moment fut de courte durée, car à peine s'étaient-ils embrassés qu'une ombre immense leur fit tourner la tête – et ce qu'ils virent leur glaça le sang.

– Orion disait donc vrai, dit une voix tranchante. C'est répugnant.

Vera et Fergus se levèrent d'un bond, catastrophés. À quelques mètres d'eux, Walburga venait de sortir de la Chaumière aux Coquillages, et observait Thomas et Druella s'enlacer sur la plage avec un air de profond dégoût.

– J'ai surpris votre conversation l'autre jour, dans le jardin des Rosier, précisa-t-elle à l'intention de Vera, qui était pâle comme un linge. Cela vous apprendra à être plus discrètes ! Ensuite... Il m'a suffi d'utiliser la voie des cheminettes pour vous retrouver.

Walburga eut un petit ricanement, puis s'engagea dans le chemin qui se dirigeait vers la plage ; mais Vera lui barra le passage.

– C'est à Druella que je veux parler, dit Walburga avec froideur. Écarte-toi.

– Je te défends de les déranger, répliqua Vera. Si tu as un message à transmettre à Druella, je lui en ferai part tout à l'heure.

– Oh, ne prends pas cette peine... Regarde, les voilà qui arrivent.

Druella remontait la pente en courant, visiblement affolée, suivie de près par Thomas. Quelques secondes plus tard, ils étaient tous les quatre rassemblés en haut de la falaise, face à Walburga qui les toisait avec mépris.

– Toi, dit seulement Druella, effrayée.

– Tu sais, Druella, je ne suis pas si surprise, dit Walburga en haussant les sourcils. Au fond de moi, j'ai toujours su que derrière ton attitude de colombe effarouchée se cachait une dévergondée de la pire espèce. J'imagine que tu prends du plaisir à faire tourner la tête de tous les garçons qui te trouvent sur ton chemin ?

– Je te défends de parler d'elle ainsi, gronda Thomas, les poings serrés.

Il voulut s'avancer vers Walburga, mais Vera et Druella l'en empêchèrent.

– Et avec un Sang-de-Bourbe, par-dessus le marché, soupira Walburga en regardant Thomas de haut en bas. Vraiment, quelle indécence...

– Qu'est-ce que tu nous veux ? coupa Vera, qui sentait que la situation était sur le point de dégénérer. Pourquoi es-tu venue ici ?

Walburga les regarda tous les quatre un par un, puis reporta son attention sur Druella.

– Je suis seulement venue te prévenir, dit-elle. Vous savez, Orion vient d'avoir dix-huit ans, et ses parents sont à la recherche d'une épouse pour leur fils adoré... Et sans surprise, tu es la candidate qu'ils ont retenue, ma chère Druella.

Walburga s'interrompit un instant pour se délecter des quatre mines catastrophées qui lui faisaient face.

– Oui, je comprends votre dégoût, car il se trouve que je suis moi-même la deuxième *option* sur la liste, grimaça Walburga. Il s'en est fallu de peu. Enfin... Je suis simplement venue pour te conseiller d'accepter sa demande, Druella. Tu l'as bien compris, si votre mariage est empêché, c'est moi qui serai désignée pour m'unir à cet infirme

obtus et grossier. Et même si j'ai accepté beaucoup de choses pour le bien de ma famille... Cela, je ne pourrai pas le supporter. Aussi, si tu souhaites que ton petit secret ne soit pas dévoilé au grand jour, je te conseille vivement d'accepter... Sinon, je me verrai contrainte de révéler à tout le monde ce que j'ai vu ; et il n'est jamais bon de s'attirer les foudres des Sang-Pur, n'est-ce pas ? Surtout pour quelqu'un comme *toi*, Thomas : si les habitants de la Colline d'Émeraude apprennent que tu as osé séduire la fille d'Opportus Rosier, je ne donne pas cher de ta peau.

– Pourquoi fais-tu cela, Wal ? s'indigna Vera. Nous sommes toutes malmenées par ces conventions absurdes, et toi la première ! Nous ferions mieux d'être solidaires, au lieu de nous déchiqueter ainsi !

Walburga eut un rictus de dégoût.

– La solidarité, ça n'existe que pour ceux qui en profitent, décréta-t-elle. Pour ma part, je n'y crois plus.

Sur ces mots, elle leur tourna le dos et disparut dans la Chaumière aux Coquillages. On l'entendit prononcer le nom de sa destination, puis l'explosion caractéristique qui signalait son départ par la voie des cheminettes. Dehors, Vera, Fergus, Thomas et Druella n'avaient pas fait le moindre geste ; ils étaient tous les quatre pétrifiés.

– Je suis désolée, se lamenta Vera après un long silence. Nous n'avons été distraits que quelques secondes, nous ne l'avons pas entendue arriver...

Mais ni Thomas, ni Druella ne l'écoutaient. Le regard limpide de Thomas scrutait Druella, et la jeune femme fixait le sol avec intensité, respirant à un rythme saccadé.

Quand elle se tourna vers lui, elle pleurait – et Thomas comprit.

– Nous pourrions nous enfuir, dit-il sans y croire.

Druella secoua lentement la tête.

– Thomas, nous en avons déjà parlé des centaines de fois... Si nous faisons cela, ils te tueront ! Cette peste de Walburga a raison : si nous partons ensemble, les Sang-Pur le vivront comme un outrage, ils t'accuseront de m'avoir enlevée, de m'avoir forcée... Où que nous soyons, ils nous trouveront, et ils te tueront, toi et tous ceux que tu aimes... Non, Thomas, je ne prendrai pas ce risque-là. Je ne pourrai pas vivre avec cette peur-là.

Non loin d'eux, Vera et Fergus se taisaient. Ils étaient désormais invisibles à leurs yeux.

– Alors adieu, je suppose, lâcha Thomas.

Il voulut partir vers la Chaumière aux Coquillages ; mais Druella se jeta à son cou pour le retenir, et ils s'étreignirent une dernière fois, de toutes leurs forces désespérées.

– Je te promets que je ferai tout pour changer ce monde, déclara Thomas. Pour toi. Pour que nous puissions enfin nous aimer.

Vera n'arrivait pas à détacher son regard de la scène, ni de Thomas qui disparaissait dans la Chaumière aux Coquillages. Lorsqu'il fut parti, Vera s'approcha de Druella, et posa doucement sa main sur son épaule.

– Lulu, je...

– Tu n'y es pour rien, coupa Druella. Cela devait arriver, un jour ou l'autre... C'était inévitable, et nous le savions très bien.

Avec des tremblements difficilement maîtrisés, elle se redressa, essuya le coin de ses yeux, défroissa sa robe.

– Je dois rentrer, dit-elle d'une voix de plus en plus éteinte. À plus tard, d'accord ?

Et sans attendre de réponse, elle marcha vers la chaumière et y disparut à son tour. Vera la regarda partir, encore tremblante d'émotion.

– Rentrons aussi, proposa Fergus en lui prenant doucement la main. Il va faire nuit.

Vera frissonna. Autour d'eux, le soir tombait ; le ciel prenait une couleur violette, la mer devenait plus sombre.

– Vous avez parfaitement raison, Fergus, murmura-t-elle. Il est grand temps de rentrer.

Leurs deux silhouettes se mirent en route vers la chaumière, puis se volatilèrent dans l'obscurité.

Dans le souvenir suivant, Vera et Druella étaient assises côte-à-côte, et leur mine sombre contrastait étrangement avec l'atmosphère festive qui régnait dans le somptueux salon de la famille Rosier. Druella, surtout, était d'une pâleur extrême, et on aurait dit qu'elle n'avait rien mangé depuis plusieurs jours ; son regard flottait dans le vague, comme si elle s'était absentée d'elle-même. Elle ne prêtait aucune attention à Orion, qui se pavanait à côté d'elle, une main triomphale posée sur son épaule. Attablés avec eux, les parents d'Orion étaient tout aussi

radieux ; les Rosier, en revanche, semblaient légèrement inquiets de voir leur fille ainsi éteinte.

– À la santé des fiancés, déclara le père d'Orion en servant des coupes de champagne pour détendre l'atmosphère. À la santé d'Orion et de Druella !

– Tenez, ma chère, dit Orion en tendant à Druella l'une des coupes de champagne, un sourire avide vissé sur les lèvres.

Tout le monde fut servi ; mais au moment où Druella portait mécaniquement le verre à ses lèvres, Vera fronça le nez, perplexe. En un éclair, son regard alla du visage perfide d'Orion au verre de Druella : celui-ci éclata en morceaux et des exclamations de surprise retentirent dans la pièce.

Vera se leva avec brusquerie, hors d'elle.

– Orion ! s'écria-t-elle avec horreur. Espèce de MONSTRE !

Elle s'empara d'un fragment du verre de Druella, encore imprégné du liquide qu'il contenait quelques secondes auparavant, et le brandit devant elle.

– Dites-moi ce que vous sentez, ordonna-t-elle.

Interloqués, les parents d'Orion s'approchèrent pour sentir le morceau de verre.

– C'est étonnant... Je sens... Une odeur de pâtisserie... Il y a de la vanille, devina sa mère. En tout cas, ça sent très bon !

– Non, vous n'y êtes pas du tout, répliqua sèchement son mari. L'odeur est très agréable, certes, mais cela se rapproche plutôt du cuir fraîchement ciré... Mélangé à celle d'un gallion neuf ! C'est étonnant, d'ailleurs...

Vera se tourna vers Druella, mais renonça à lui poser la question : elle savait parfaitement ce qu'elle sentait, ou plutôt *qui* elle sentait.

– Moi, je sens plusieurs choses, dit Vera. Dont une odeur d'œuf de Rakmoule... Or, il n'y a *pas* de Rakmoule en Europe. Il n'y en a jamais eu. Et si nous sentons tous quelque chose de différent, c'est parce qu'il s'agit d'un puissant philtre d'amour !

Tout le monde se tourna vers Orion, qui perdit aussitôt toute contenance.

– Cela ne te suffisait pas de lui forcer la main, n'est-ce pas ? rugit Vera. Tu voulais qu'elle t'appartienne corps et âme ? Espèce d'immonde pourriture !

Mr Rosier se leva, très digne, et remercia Vera d'un signe de tête.

– Ma fille n'épousera pas un empoisonneur, déclara-t-il avec fermeté. Les fiançailles sont rompues !

Puis ce fut comme si la nuit était tombée en un instant. Les mêmes personnes étaient installées dans le salon, attendant visiblement quelqu'un.

– Les voilà, dit Mrs Rosier en regardant par la fenêtre.

Pollux et Irma Black entrèrent dans la pièce, le menton levé, semblant très satisfaits d'eux-mêmes. Cygnus les suivait de près, alors âgé d'une vingtaine d'années, imitant à la perfection l'attitude hautaine de ses deux parents ; et Walburga fermait la marche, renfrognée.

Lorsqu'ils furent tous entrés, Pollux Black se tourna vers elle.

– Eh bien ? le pressa Walburga avec agacement. Allez-vous enfin me dire pourquoi vous m'avez fait venir ici ?

– Pas d'insolence, ma fille, la rabroua Pollux Black.

– Orion et Druella ne se marieront pas, annonça Mr Rosier. Pour des raisons qui m'appartiennent, le mariage est annulé.

– Heureusement, nous avons trouvé un arrangement avec tes parents, Walburga, minauda la mère d'Orion.

Tous les regards convergèrent vers Walburga, et aussitôt, son visage se décomposa.

– Oh, non... Non ! Vous n'avez pas... Pas ça ! Pas moi !

– Tu épouseras Orion, et Cygnus épousera Druella, décréta son père, implacable.

Walburga se détourna pour s'enfuir, mais son père la retint fermement par le bras.

– Père, pitié ! Non ! Maman ! Je vous en supplie !

La détresse brisait sa voix, la rendait plus aiguë.

– Cygnus ! supplia-t-elle. Toi, dis-leur ! Dis-leur que je ne peux pas épouser Orion... Que c'est impossible...

Walburga se tourna vers son frère aîné et réalisa, avec plus d'horreur encore, que son visage ne trahissait aucune forme de surprise.

– Tu savais, souffla-t-elle. Tu as laissé faire ça... Cygnus, tu m'avais juré...

– Ah, mais cesse donc de te débattre ! cria son père, alors que Cygnus détournait le regard.

– Lâchez-moi ! continuait de crier Walburga. Lâchez-moi, je vous en prie !

– Oui, lâchez-la, gémit Vera en s'avançant vers les Black. S'il vous plaît, Mr Black, arrêtez...

L'intervention de Vera sembla soudain raviver la lucidité de Walburga, car elle cessa un instant de lutter contre la poigne de son père pour pointer un doigt accusateur sur Druella.

– Père, écoutez-moi ! Cygnus ne peut pas épouser cette fille ! Ce n'est qu'une...

VLAN !

Son père la fit taire en lui administrant une gifle monumentale, qui manqua de la faire tomber.

– Pollux, enfin ! s'indigna son épouse, sans se lever de sa chaise pour autant.

– Mr Black ! protesta Vera, choquée.

Mais Pollux Black ne leur accorda pas la moindre attention.

– Vas-tu te taire, à la fin ! tonna-t-il à l'intention de Walburga. As-tu seulement conscience de l'embarras dans lequel tu me mets ?

Walburga répondit par un hoquet. Le visage tourné vers le mur, elle tremblait de tous ses membres, et avait plaqué sa main sur sa joue cuisante.

– Ton frère épousera Druella le mois prochain, déclara Pollux Black. Tu as déjà fait fuir deux de ses prétendantes, mais cette fois-ci, tu n'en auras pas l'occasion. La *Gazette du Sorcier* en est déjà avertie, et annoncera la nouvelle tout à l'heure : tout est acté, tâche donc de t'en réjouir. Ton frère est heureux d'épouser Druella, et si tu oses t'en prendre à elle d'une quelconque manière, je te fais enfermer à Sainte-Mangouste, comme j'aurais peut-être dû le faire depuis bien longtemps !

Au-dessous du visage de Walburga, une larme tomba sur le tapis. Vera se précipita vers elle, mais Walburga la repoussa avec violence.

– Ne me touche pas, espèce de garce, renifla-t-elle avec une haine inexprimable.

Toujours tremblante, elle se redressa lentement. Sa courte lutte avait défait son chignon, et la poigne de son père avait laissé des marques sur son bras ; lorsqu'elle leva la tête, Irma Black baissa les yeux pour ne pas voir la joue tuméfiée de sa fille.

– Soit, dit-elle. Si... Si c'est votre volonté, Père, je le ferai.

– Bien, approuva Pollux Black. Vos noces auront lieu dans quelques mois : c'est bien plus que nécessaire pour te faire à cette idée. Partons, maintenant, tu t'es assez donnée en spectacle comme cela.

Avec autant de dignité que possible, Walburga essuya une goutte de sang qui perlait au bout de son nez, puis jeta à Druella un regard qui n'avait jamais contenu autant de haine. Et tant bien que mal, elle tourna les talons et s'en alla, soigneusement encadrée par ses deux parents.

Au milieu de la pièce, les vêtements de Vera se métamorphosèrent, suivis par tout ce qui l'entourait ; et elle se retrouva sur le Chemin de Traverse, en train de lire à toute vitesse un exemplaire de la *Gazette du Sorcier* qui portait le titre suivant : *Jacob Claring échappe de justesse à un assassinat ciblé, son plus proche associé grièvement blessé*. Plus bas, un autre titre s'étalait en lettres capitales : *Qui est Thomas Everly, le jeune homme blessé lors des dernières émeutes ?*

Vera avait encore vieilli de plusieurs années, et devait se tenir au mur adjacent pour ne pas s'écrouler en lisant la Gazette.

– Par Merlin, murmurait-elle anxieusement. Oh, Thomas, que t'est-il encore arrivé ? Je t'avais pourtant prévenu de ne pas t'allier aux Claring et à leur Fondation, je t'avais dit que c'était bien trop dangereux...

C'est à ce moment précis qu'une silhouette encapuchonnée passa à côté d'elle, plaqua une main sur sa bouche pour l'entraîner dans une ruelle perpendiculaire – l'Allée des Embrumes – et la poussa brutalement contre le mur.

– Tais-toi, ou je te tue, dit l'homme en faisant étinceler une lame aiguisée dans l'ombre de sa cape.

– Jacob, murmura Vera, effrayée par les cicatrices noirâtres que son interlocuteur avait sur la joue. Ton visage !

– Ça ? Oh, crois-moi, ce n'est rien, ricana Jacob Claring avec un rictus amer. Thomas s'est interposé pour me protéger... C'est lui qui a tout pris.

– J'ai lu qu'il avait été grièvement blessé, lui répondit Vera. Comment va-t-il ? Est-il encore en vie ?

– Plus pour longtemps. Il est en train de se laisser mourir, Vera. Et tu sais comment l'aider.

Vera tressaillit.

– Préviens-la, ordonna Jacob Claring. Fais venir Druella. C'est la seule qui peut encore lui donner la force de vivre.

– Jacob, c'est de la folie, protesta Vera. Toi, Sarah et Thomas... Vous êtes recherchés depuis des mois, depuis que vous avez empoisonné ce fameux banquet réservé aux Sang-Pur ! Druella a deux petites filles, mon fils n'a que quelques mois, nous ne pouvons pas nous permettre...

À ces mots, la rage de Jacob Claring parut se raviver brusquement. Il saisit Vera par le col de sa cape, et la plaqua brutalement contre le mur de pierre. Avec ses yeux noirs flamboyants de colère et sa respiration saccadée, il était effrayant.

– Maudits Collinards, siffla-t-il. Vous avez ruiné ma vie, vous et cette maudite *Gazette* ! À répandre des calomnies sur moi, sur ma femme, à nous faire passer pour des criminels ! Ah, le poison du banquet n'était pas mortel, c'était seulement pour vous effrayer... Mais si c'était à refaire, je t'assure que je vous tuerais TOUS ! Mon fils Adam a cinq ans, tu m'entends ? Cinq ans, et il n'a pratiquement jamais vu la lumière du jour, il ne connaît que la peur et la fuite ! Et tu oses me parler de *risque* ? Tu oses me parler des filles de Druella ? Et Thomas ! Quel idiot, celui-là, de s'être entiché d'une fille comme *elle*... Qu'est-ce qu'il croyait ? Que cette garce allait renoncer à ses beaux bijoux et à sa petite vie paisible sur la Colline d'Émeraude, simplement par amour pour lui ?

– Je... Je t'interdis de parler d'elle ainsi, s'étrangla Vera, en essayant de se défaire de sa poigne d'acier.

– Il pense toujours à elle, Vera ! C'est pour *elle* qu'il fait tout ça – oh, il ne me l'avoue pas, mais je le sais, il murmure son nom dans son sommeil, et je vois son reflet dans ses yeux chaque fois qu'il regarde ma famille ! Cela fait des années que Druella l'a repoussé, des années qu'ils ont cessé de se voir, et pourtant elle continue de lui empoisonner l'esprit ! Alors prends cette adresse, et convains-la de venir, compris ? Thomas m'a interdit de le venger, il m'a interdit de vous toucher, mais je veux au moins qu'elle voie ce qu'elle a fait de lui !

Et sans attendre de réponse, Jacob Claring fourra un morceau de parchemin dans la poche de Vera, s'écarta d'elle en crachant dans sa direction, puis remit son capuchon en place et s'enfonça dans l'obscurité de l'Allée des Embrumes.

La pièce qui se matérialisa ensuite ressemblait à un prolongement de la ruelle sinistre et insalubre dans laquelle Vera et Jacob Claring s'étaient disputés. Il y faisait très sombre ; il n'y avait aucune fenêtre, en dehors d'un soupirail encrassé ; tous les meubles étaient rongés par l'humidité, les tapis par la moisissure, les vêtements par les mites. Dans un coin, derrière un rideau sale, un petit enfant aux cheveux noirs dormait d'un sommeil agité. Au milieu de la pièce, avec leurs capes précieuses et immaculées, leurs chevelures lisses et leurs ongles impeccables, Vera et Druella semblaient avoir honte de leur propre accoutrement – surtout face à Jacob Claring, qui les accueillait avec une hostilité à peine dissimulée.

– N'utilisez pas de magie ici, leur ordonna-t-il à voix basse. Avec cette maudite Trace, nous serions repérés en quelques minutes à peine... Venez, il est dans l'autre pièce.

Il les conduisit à une porte vermoulue, qui s'ouvrit sur une pièce encore plus exiguë, et encore plus sombre.

– Je vous laisse, marmonna Jacob avant de s'écarter.

Lorsque sa vue s'habitua à la pénombre, Vera tressaillit : au fond de la pièce, sur un matelas posé à même le sol, un corps maigre était recouvert par un simple drap, humide et jauni. Elle s'en approcha prudemment, à pas feutrés.

– Thomas ? appela-t-elle doucement.

Le jeune homme tourna la tête. Ses joues sales, ses traits ternes et creusés, dévorés par la maladie et le chagrin, n'avaient plus rien à voir avec le visage du garçon séduisant que les deux amies avaient côtoyé à Poudlard.

– Vera, répondit-il d'une voix éraillée.

Il lui sourit faiblement, puis ses yeux se refermèrent. Un peu tremblante, Vera posa prudemment sa main sur son bras décharné.

– Thomas... Réveille-toi, regarde... Regarde qui est là.

Thomas rouvrit lentement les yeux, et, suivant du regard le geste de Vera, il se tourna vers la porte. Lorsqu'elle croisa son regard, Druella parut fondre sur place. Elle s'avança timidement ; Vera se leva, et la prit par la main pour la guider jusqu'au chevet de Thomas, où elle tomba à genoux.

– Thomas, murmura Druella.

Prononcer son prénom la rendait encore plus belle. En face d'elle, la main du jeune homme se souleva du lit avec difficulté et effleura sa joue.

– C'est toi, souffla-t-il.

Il ne semblait pas en croire ses yeux. Druella lui prit la main, embrassa doucement ses doigts.

– Oui, chuchota-t-elle. C'est moi.

Les larmes qui venaient de couler de ses yeux bleus limpides furent suivies par d'autres, plus nombreuses et plus denses.

– Tu pleures, dit Thomas, toujours incrédule.

– Tu me manques tellement, dit-elle tout bas.

– Oh, bon sang... Tu me manques aussi.

– Thomas, pardonne-moi... Tout est ma faute. Nous aurions dû partir ensemble, j'aurais dû t'écouter...

– Chhht, murmura Thomas en posant un pouce sur ses lèvres. Ne dis pas ça, je t'en prie. Je ne veux plus y penser.

Au prix d'un effort immense, il se redressa dans le lit, et se déplaça légèrement pour laisser Druella s'approcher de lui. La jeune femme blêmit lorsque les draps glissèrent sur son corps, découvrant une monstrueuse tache noire qui partait de son épaule et se propageait dans sa poitrine.

– Oh, Thomas...

– Ce n'est rien, je t'assure. Viens là, s'il te plaît. Enfin... si je ne te fais pas peur.

Druella secoua la tête avec vigueur, s'approcha doucement comme si elle avait peur de le briser en morceaux, et se blottit délicatement contre lui. Thomas l'entoura de ses bras, embrassa ses cheveux blonds et défaits, caressa son dos comme si c'était elle qui était mourante.

– Je suis tellement heureux de te voir, dit Thomas dans un souffle.

Non loin du lit, Vera ne pouvait détacher son regard de ses deux amis, qui avaient déjà oublié sa présence.

– Parle-moi plutôt de toi, disait Thomas. Dis-moi que tu es heureuse.

– Je ne sais pas...

– On m'a dit que tu avais deux petites filles, l'encouragea Thomas. Bellatrix et Andromeda, c'est bien ça ?

– Oh, Thomas, soupira Druella. Si tu savais... Si tu savais combien je pense à toi...

– Ne dis pas ça...

– Et mon mari... Si tu nous voyais... Thomas, je te jure que je ne l'aime d'aucune façon, que je le hais de nous avoir séparés...

– Ne parle pas de lui, coupa Thomas en fermant les yeux. Non, parle-moi de tes filles... On m'a dit que leurs yeux brillaient comme des perles, que leurs cheveux étaient plein de boucles et que leurs rires étaient comme des cascades d'eau claire... Parle-moi d'elles, je t'en prie.

– C'est avec toi que je voulais des enfants, Thomas. Avec toi et avec personne d'autre.

Cette fois-ci, Thomas sourit furtivement, et posa une main décharnée sur la joue de Druella.

– Dis-moi qu'elles te ressemblent, supplia-t-il en la caressant tendrement. Dis-moi que leurs visages ont la douceur du tien.

Ils échangèrent un sourire. Leurs visages se rapprochèrent, leurs lèvres se rencontrèrent ; à ce moment-là, Vera retrouva ses esprits et sortit de la pièce.

Elle se retrouva face à Jacob et Sarah, qui se parlaient à voix basse avec gravité. Lorsqu'ils se tournèrent vers elle, Vera sortit de sa cape une peluche adorable en forme d'hippopotame.

– Pour Adam, dit-elle en leur donnant, visiblement honteuse.

– Trop aimable, cracha Jacob avec mépris. Tu sais, si tu te sens coupable, il est encore temps de rejoindre notre lutte...

– Arrête un peu, le réprimanda Sarah en prenant le petit animal duveteux. Merci, Vera. Je lui donnerai à son réveil... Il sera très content.

Tous deux allèrent s'étendre derrière un rideau, non loin d'Adam, et Vera resta seule. Elle s'assit dans un coin de la pièce, embarrassée ; elle parut s'endormir, et quand elle s'éveilla de nouveau, la lumière rosée de l'aube filtrait à travers le soupirail. Catastrophée, Vera se précipita pour réveiller Druella ; elle ne fit qu'entrouvrir la porte, mais dans la semi-obscurité, on devinait la forme de deux corps enlacés sous un drap, et dans le rai de lumière qui traversa la chambre, on pouvait apercevoir une chevelure blonde défaite sur l'oreiller, une main posée sur une épaule nue, et une robe de flanelle bleue froissée, abandonnée à côté du matelas.

Mais tout cela disparut immédiatement. À la place, Vera courait à perdre haleine, pieds nus et vêtue d'une robe de soirée, complètement affolée, tenant devant elle son ventre déjà rond. Elle avançait dans une ruelle étroite et parvint dans une impasse, éclairée par la lumière vive, dansante et sinistre des flammes qui dévoraient l'un des immeubles.

– Non ! THOMAS ! cria Vera au-dessus des crépitements assourdissants. Non, pitié... JACOB ! SARAH !

Elle était à bout de souffle, et sa grossesse la faisait visiblement souffrir. Alors qu'elle s'apprêtait à s'élancer à travers les flammes, Fergus surgit derrière elle, et l'arrêta net en la prenant par le bras.

– Je vous interdis d'y aller, dit-il avec la plus grande fermeté. Je ne crains pas ces bandits, ni leur pitoyable incendie. Restez ici : je vais chercher ces pauvres gens.

On n'avait jamais entendu Fergus parler avec une telle voix, avec ce ton sans réplique. Il laissa Vera plantée là, et s'élança sans hésiter vers l'immeuble, qui ressemblait déjà à une immense torche et qui menaçait de s'effondrer sur lui-même.

– Fergus, gémit Vera aussitôt qu'il eut disparu dans les flammes. Oh non, non, non...

À peine quelques secondes plus tard, Fergus reparut, portant un très jeune enfant dans ses bras.

– Adam, le reconnut Vera.

Il était inconscient ; sa peau et ses vêtements étaient brûlés par endroits. Il respirait difficilement, et tenait contre lui une peluche duveteuse en forme d'hippopotame, dont une oreille avait brûlé.

– Il est vivant, dit calmement Fergus. Il s'est simplement évanoui, avec toute cette fumée... Sa mère est coincée sous une poutre, et Jacob essayait de la libérer... J'ai éloigné ce maudit Feudeymon, mais je n'ai pu sauver que le petit pour le moment. Heureusement, deux Aurors viennent d'arriver en renfort... Je n'ai pas vu Thomas, en revanche... Tenez, prenez-le vite, ma chère Vera, j'y retourne immédiatement.

Au moment où il prononçait ces mots, il y eut un craquement sinistre qui les fit se tourner vers l'immeuble. Les murs rongés par l'incendie ployèrent lentement, les poutres cédèrent, le ciment vola en éclat ; dans un grand vacarme, les quelques étages de l'immeuble vétuste s'écroulèrent les uns sur les autres, et un nuage de braises et de fumée se répandit dans les rues avoisinantes.

Et le décor bascula une dernière fois, soufflé comme la flamme d'une bougie.

Cette fois-ci, Vera descendait la rue de la Colline d'Émeraude, le ravluk Albert sur son épaule, une main sur son ventre arrondi, le visage marqué par la fatigue et le chagrin. Elle tenait dans sa main un autre exemplaire de la *Gazette du Sorcier*, qui titrait en première page : *Les Claring assassinés pendant la nuit, leur fils a mystérieusement survécu*.

Alors qu'elle traversait le jardin de Cygnus et Druella, Vera s'aperçut que quelque chose clochait : Bellatrix et Andromeda, pourtant très jeunes, étaient seules dans le jardin, sans aucune surveillance.

Quand elle l'aperçut, Bellatrix leva sa frimousse pleine de terre et désigna la maison :

– Il dispute maman très fort, grogna-t-elle, visiblement contrariée.

– M'man, renchérit Andromeda, qui était sur le point de pleurer.

Vera fronça les sourcils, laissa le ravluk Albert surveiller les deux petites filles et marcha à grands pas vers la maison des Black. Au fur et à mesure qu'elle s'approchait, des éclats de voix de plus en plus distincts parvenaient jusqu'à elle.

– COMMENT AS-TU PU ? hurlait la voix de tonnerre de Cygnus Black. Bon sang, Druella ! Tu n'as pas idée...

Il baissa la voix, et Vera dut appliquer son oreille sur la porte pour entendre la suite.

– Tu vas partir d'ici, grondait Cygnus Black, écumant de rage. Je prétexterai quelque chose pour expliquer ton départ, n'importe quoi... Tu te débarrasseras de cet enfant, et tu reviendras ensuite, quand tout sera réglé...

Vera comprit immédiatement, et entra en trombe dans le salon. Druella était assise sur le canapé, le visage enfoui dans ses mains, tellement effondrée qu'elle ne leva même pas la tête. Cygnus, en revanche, se tourna vers Vera, rouge écarlate.

– Toi ! éructa-t-il. J'aurais dû m'en douter, c'est *toi* qui est derrière tout ça ! Très bien, tu vas pouvoir me dire qui d'autre est au courant de ce scandale...

– Nous trois, et personne d'autre, coupa Vera. Mais si tu continues de crier ainsi, tu risques d'ameuter d'autres curieux.

Cygnus ignore son conseil.

– C'est *toi* qui l'as emmenée auprès de lui, n'est-ce pas ? rugit-il. C'est toi qui les as protégés, pendant tout ce temps ! Et voilà le résultat : ma femme, ma propre femme, enceinte de *Thomas Everly* ! Heureusement que ce bandit est déjà mort, car autrement, je me chargerais moi-même de l'exterminer comme il se doit !

– Tais-toi, par pitié, sanglota Druella, qui n'osait même pas le regarder.

– Assez, Cygnus, ordonna Vera. Tu ne peux pas exiger amour et fidélité d'une femme à qui on a forcé la main. Druella t'a épousé par obligation, mais elle ne t'appartient pas... Elle ne t'a jamais appartenu.

– Tes discours de diablesse ne m'intéressent pas, s'écria Cygnus, enragé. Ah, je pourrais vous tuer toutes les deux !

– Écoute-moi, coupa Vera, nullement impressionnée par la véhémence de Cygnus. Voilà ce que tu vas faire : tu vas te taire. Tu ne toucheras pas à un cheveu de Druella. Au contraire, tu prendras soin d'elle et de cet enfant. Car cet enfant vivra, et il vivra auprès de Druella... et auprès de toi.

– Tu me demandes d'accueillir un enfant de cet *Everly* sous mon toit ? De l'élever comme si c'était l'un des miens ? As-tu conscience que c'est strictement impensable ?

– C'est pourtant ce que tu vas faire.

– Et pourquoi ferais-je cela ?

– Parce que je ne te laisse pas le choix. Si tu refuses, je prends Lulu avec moi, avec Bellatrix et Andromeda, et elles vivront sous mon toit, sur la Colline d'Émeraude. Je ne te laisserai *jamais* leur faire du mal.

– Je suis le maître des lieux ! hurla Cygnus. Tu n'as pas à me dicter ma conduite !

– Et pourtant, tu as tout intérêt à m'obéir. Surtout si tu ne veux pas que cette histoire arrive aux oreilles de certaines personnes... Les rédacteurs de *La Gazette du Sorcier*, par exemple. Je pense que ta réputation en prendrait un sacré coup.

– C'est une menace ?

– Parfaitement.

Ses yeux verts brillaient de détermination, et ses poings serrés en disaient long sur la manière dont elle comptait défendre son amie et le petit être qui grandissait déjà en elle.

– Thomas Everly était un dangereux criminel, cracha Cygnus.

– C'est faux, murmura faiblement Druella, mais personne ne prêta attention à elle.

– Dès que les sorciers apprendront que son enfant a survécu, ils voudront sa peau ! cria Cygnus.

– Personne ne l'apprendra, rétorqua Vera. Je t'en fais la promesse : si tu te tais, personne n'en saura jamais rien. Thomas est mort, et tous ceux qui auraient pu révéler cette histoire sont morts avec lui. Tout le monde considérera cet enfant comme un Black, et ton honneur sera sauf. C'est la seule solution : il faut que tu mentes avec nous.

Cygnus serra les poings, acculé.

– Soyez maudites, siffla-t-il. Soyez maudites, toutes les deux !

Et il sortit de la pièce.

– J'ai cru qu'il allait me tuer, sanglota Druella lorsqu'il fut sorti.

– Il ne le fera pas, assura Vera. Cygnus est lâche et prétentieux, mais il n'est pas un assassin. Il ne te fera aucun mal.

Druella haussa les épaules, le visage crispé par le chagrin.

– Ne fais pas cette tête, Lulu... Tu es enceinte ! Enfin, c'est extraordinaire !

– Je ne sais pas, dit Druella alors que deux grosses larmes roulaient sur ses joues. Cygnus était tellement en colère... Et Thomas... Je ne le reverrai plus... Et il... il...

Elle caressa son ventre discrètement arrondi, et ses larmes redoublèrent d'intensité.

– C'est une fille, sanglota-t-elle. Et quand je pense que Thomas n'en saura jamais rien... Qu'il ne la verra jamais...

– Lulu, regarde-moi, dit Vera avec sérieux.

Druella leva la tête. Les deux sillons humides qui barraient ses joues étincelèrent dans la lumière qui filtrait par la fenêtre.

– Sois heureuse comme il serait heureux en voyant cela, sourit Vera en désignant le ventre de Druella. Haut les cœurs ! Thomas est mort, et c'est un drame, mais regarde-toi : quoiqu'il arrive, votre plus grand rêve, à tous les deux, est sur le point de naître.

Au lieu d'être réconfortée, Druella sanglota de plus belle.

– Je le sais bien, hoqueta-t-elle. Cette petite fille n'est pas encore née, et elle est déjà ce qui compte le plus à mes yeux. Mais justement, cela me terrorise... Vera, cette enfant sera toujours en danger, elle n'aura que moi... Et je n'arrive pas à m'enlever cette idée de la tête...

Et si je n'arrivais pas à la protéger ? Et si je disparaissais, qui prendra soin d'elle ?

Vera sourit tendrement, et posa une main sur celle de Druella, sur le ventre arrondi de cette dernière.

– Si une telle chose arrivait, je te promets que je la protégerai comme si c'était la mienne, dit-elle sur un ton solennel. Je te promets que, moi vivante, elle ne manquera jamais de rien, et qu'aucune menace ne l'atteindra.

Druella leva les yeux vers elle, et parut se calmer un peu.

– Je veillerai toujours sur vous deux, poursuivit Vera, de plus en plus émue. Pour toi, et pour Thomas. Je vous le promets.

Druella hocha la tête, sourit enfin à travers ses larmes et se jeta dans les bras de Vera.

Quand Narcissa se redressa, elle fut surprise de trouver la pièce encore intacte, de retrouver Vera à l'endroit où elle l'avait laissée. Elle avait l'impression d'avoir passé des années dans cette Pensine, d'avoir traversé mille époques, mille histoires. Elle aurait pensé que le monde se serait désintégré en même temps que sa propre perception des choses, que sa propre perception d'elle-même. Contrairement à l'état immobile de tout ce qui l'entourait, une véritable tempête faisait rage en son for intérieur : tout se disloquait et prenait sens en même temps, tout se renversait. Les ombres mystérieuses qui avaient obscurci sa vie avaient disparu, mais tout le reste s'effondrait. Elle n'avait jamais ressenti autant d'émotions contradictoires à la fois, et elle était incapable de dire si elle se sentait bien ou mal, soulagée ou trahie, attendrie ou horrifiée.

À côté d'elle, Vera l'observait silencieusement, guettant patiemment sa réaction. Face à elle non plus, Narcissa ne savait pas quoi faire : elle était paralysée, incapable de choisir entre la couvrir d'injures ou se jeter dans ses bras.

– Mais pourquoi... Pourquoi ne m'avoir rien dit ? demanda-t-elle, hébétée.

– Ta mère craignait que tu ne la rejettes, répondit Vera. Elle avait honte de ce qu'elle avait fait, du poids qu'elle te faisait porter et du

danger qu'elle te faisait courir. Peu avant sa mort, elle... elle m'a dit qu'elle était à bout de forces, qu'elle n'arrivait plus à tenir, qu'elle n'en avait plus pour longtemps. Elle m'a fait promettre que si elle mourait avant, je te dirai tout lorsque tu auras dix-sept ans ; et j'ai promis, soupira Vera.

– Et... ?

– Et j'ai été lâche. Tu étais tellement choquée, après la mort de ta mère, après la fuite d'Andromeda... Je craignais que ces révélations ne t'anéantissent pour de bon. Comme ta mère, j'avais peur que tu m'en veuilles, que tu coupes tout contact avec moi, que tu t'isoles... Mais c'était une erreur, je m'en rends bien compte. Nous aurions dû te dire tout cela le plus tôt possible, et te laisser le choix de nous en vouloir ou non... À force de vouloir te protéger de tout, nous t'avons menti pendant des années, et je te demande pardon pour cela. Daisy me l'a beaucoup reproché, et elle a eu raison.

– Daisy, répéta Narcissa. Elle sait tout ?

– Oui, avoua Vera. Depuis bien longtemps. Elle n'avait que sept ans lorsqu'elle a surpris une conversation entre ta mère et Cygnus, alors que vous jouiez toutes les deux à cache-cache dans votre jardin... Lorsqu'elle m'en a parlé, je n'ai pas eu d'autre choix que de tout lui expliquer, et de lui faire promettre de garder ce secret pour elle. Je me sentais coupable, elle qui était si jeune... Mais elle a tenu. Elle a été muette comme une tombe. En dehors d'elle, de Cygnus, Fergus et moi, personne ne sait rien. Même Walburga ne s'est jamais douté de rien, à ma connaissance. Elle a dû penser qu'après cette altercation sur la plage, Thomas et Druella ont définitivement cessé de se voir.

Narcissa hocha la tête, puis s'appuya sur les bords de la Pensine pour réfléchir. Juste au-dessous des miroitements argentés, les souvenirs continuaient de tournoyer, et le visage de Thomas Everly apparaissait de temps à autre. En l'observant de nouveau, Narcissa sentit son cœur se fissurer. Elle n'avait pas voulu le reconnaître immédiatement, mais elle lui ressemblait indéniablement. Cela ne tenait pas à grand-chose : la forme de son nez, un pli sur sa joue, la finesse de ses lèvres. Lorsqu'elle avait vu Thomas à côté de sa mère, encore jeunes, une part d'elle-même avait su qu'il venait de compléter ce qui lui manquait depuis toujours.

– Est-ce que...

Elle hésita à poser la question. C'était la plus importante de toutes, mais aussi celle dont elle redoutait le plus la réponse.

– Est-ce que tu penses que Lucius comprendra ? Si je lui raconte tout ça ?

Vera eut un haussement d'épaules désolé.

– Je n'en sais rien, Cissy. Je crois qu'il t'aime énormément, et sincèrement. J'aimerais croire que l'amour qu'il a pour toi primerait sur sa conquête du pouvoir, et surtout sur ses convictions infâmes à propos de la pureté du sang... Mais je ne peux pas te l'assurer.

Narcissa secoua la tête.

– Il ne voudra plus jamais de moi, murmura-t-elle. Pas s'il sait tout cela.

– Pour Lucius, je ne sais pas, mais il y a une chose que je peux te promettre, poursuivit Vera en s'approchant d'elle. Ta mère t'a aimée de tout son cœur, tout comme Thomas l'aurait fait s'il était encore en vie ; et je peux te promettre que je t'aime aussi, comme si tu étais ma propre fille. Je sais que Daisy et Fergus t'aiment comme si tu faisais partie de notre famille, et que si c'est un amour inconditionnel que tu recherches, tu le trouveras toujours à nos côtés. Nous t'aimons, Cissy, et nous ne voulons qu'une chose : t'emmener loin de toute cette violence pour te chérir, te protéger et t'aider à te reconstruire.

Ce furent ces derniers mots qui décidèrent Narcissa. Elle ne pouvait tout simplement pas rester ici, dans ce manoir vide, avec le cadavre d'Abraxas Malefoy pour seule compagnie, et les souvenirs de cette histoire tragique qui tournoyaient dans sa tête.

Elle devait partir.

Elle devait partir immédiatement.

– Je n'en peux plus, dit-elle dans un souffle. Je ne peux pas rester ici... Vera, emmène-moi avec toi, je t'en supplie.

Vera lui prit la main, et la serra fort. Sur son épaule, le ravluk Albert poussa une petite exclamation de joie.

– Cissy... Tu ne pouvais rien me dire d'aussi beau. Daisy et Fergus vont être tellement heureux de te voir ! Allons-y vite, ils doivent nous attendre avec impatience.

Narcissa acquiesça avec empressement, comme libérée d'un énorme poids. Ensuite, tout alla très vite. Vera reprit ses souvenirs dans la Pensine, et les replaça dans la fiole ; elles effacèrent toute trace des

événements de la nuit dans l'aile Nord, puis dans l'aile Ouest ; et enfin, elles retournèrent au rez-de-chaussée, dans la bibliothèque d'Abraxas Malefoy.

– On croira qu'il s'est empoisonné lui-même, dit Vera en désignant Abraxas avec mépris. Ce qui n'est pas tout à fait faux.

Puis elle se tourna vers Narcissa.

– Où est la Carte des Ennemis ?

Narcissa tressaillit, prise de court.

– La... La Carte des Ennemis ?

– Oui. Tu vois très bien de quoi il s'agit.

– Je...

Elle eut un mouvement de recul.

– Lucius a mis tellement de temps à la concevoir... Je ne peux pas lui faire ça.

– Cissy, donne-moi cette carte.

Vera avait ouvert la main, comme si elle s'adressait à une enfant qui avait volé quelque chose. Narcissa finit par céder, en essayant de ne pas penser à toutes les fois où Lucius s'était confié avec elle à propos de cette Carte, de son désir ardent de la voir aboutie, de la fierté qu'il en avait retiré une fois son travail achevé.

– Quelles adresses ont-ils réussi à trouver, avec cet instrument du diable ? pesta Vera lorsque Narcissa lui remit la Carte.

– Seulement quelques-unes, dit piteusement Narcissa. Elle est encore imparfaite, elle peut mettre plusieurs jours à localiser quelqu'un précisément... Abraxas a localisé quelques Langue-de-Plomb, ceux qui commençaient à soupçonner Augustus Rookwood. Puis il a essayé plusieurs membres de l'Ordre, mais ils étaient sans cesse en mouvement, et la Carte n'était pas assez rapide. Sauf pour...

Elle s'interrompit, un peu honteuse, mais le regard sévère de Vera lui ordonna de continuer.

– Il a tout de même trouvé Adam Claring, avoua finalement Narcissa. Il a envoyé son adresse à Tu-Sais-Qui, il y a quelques jours...

– Adam Claring ! sursauta Vera, catastrophée. Ont-ils prévu d'y aller bientôt ?

Narcissa hésita à mentir, puis acquiesça à contrecœur.

– Dès qu'ils auront convaincu les géants. Ils vivent dans les montagnes du nord, et Claring habite dans un hameau proche de cette région... Tu-Sais-Qui a décrété qu'ils commenceraient par là.

– Bon sang, blêmit Vera. Il faudra prévenir ce pauvre Adam au plus vite... Nous nous occuperons de tout ça dès que nous serons loin d'ici. Quant à cette carte...

Vera se tourna vers la cheminée, et y jeta le parchemin couvert de runes complexes. La Carte des Ennemis résista un peu, puis se racornit sur elle-même, produisant un bruit affreux, à la frontière entre un gémissement de souffrance et un grincement métallique ; puis elle se désintégra complètement, laissant derrière elle un petit tas de cendres noires.

– Parfait, décréta Vera. Cissy, viens... Partons, maintenant.

Narcissa entra dans la cheminée, le cœur serré, pensant dire adieu à son manoir et à son domaine, peut-être à Lucius lui-même. Elle ferma les yeux lorsque Vera prononça le nom de sa maison, et ne vit pas les flammes vertes qui l'emmenaient loin de chez elle.

Mais lorsqu'elles arrivèrent dans la grande cheminée biscornue des Goyle, Narcissa crut dans un premier temps qu'elles s'étaient trompées d'endroit.

Les planches de bois installées par Carla pour condamner la cheminée avaient été éventrées, laissant le passage complètement libre. Vera s'avança lentement, et regarda autour d'elles : le salon était sens dessus dessous, et cela n'avait rien à voir avec le désordre vivant et joyeux que les Goyle aimaient répandre dans leur maison. Les œufs de taille diverses étaient tous éclatés par terre et répandaient leur contenu phosphorescent sur le sol. Au milieu du salon, la table en carapace de tortue était renversée, fendue en deux.

– Daisy ? appela anxieusement Vera en direction de l'escalier qui montait à l'étage. Fergus ! Où êtes-vous ?

Mais personne ne répondit.

COUP DE FILET

Immédiatement, Vera se tourna vers le sac de Poudre de Cheminette qui pendait habituellement à côté de la cheminée, mais il avait disparu : elles ne pouvaient plus faire marche arrière. Elle saisit le bras de Narcissa, et celle-ci eut l'impression d'essayer de rentrer dans un tuyau de plomb, mais sans y parvenir.

– Il y a un *transplabloc* près d'ici, chuchota Vera à toute vitesse. Je ne peux plus transplaner !

Narcissa n'eut pas le temps de réagir. Tout en l'empêchant de parler, Vera l'entraîna vers l'un des piliers de la cheminée ; elle fit pivoter un pan de mur, qui découvrit une alcôve pouvant tout juste dissimuler une personne de taille moyenne ; elle poussa brutalement Narcissa à l'intérieur de la cachette, en lui fourrant Albert dans les bras ; puis elle referma le pan de mur sur eux et s'en écarta vivement.

Une fraction de seconde plus tard, la porte du salon s'ouvrit à la volée. Une jeune femme tout habillée de rose entra, un sourire de hyène sur le visage ; à sa suite, Carla Goyle et Hector Crabbe, qui partageaient la même expression satisfaite ; et enfin, Edgar Goyle, qui regardait le sol avec intensité, comme s'il souhaitait s'y enfouir et y disparaître.

– Et de trois, se réjouit Carla. Adam Claring va être ravi ! Allons, Vera, laissez tomber cette baguette, elle ne vous sera plus d'aucune utilité.

– Edgar, gronda Vera sans obéir. Quelle est cette mauvaise plaisanterie ?

Carla, Ombrage et Crabbe avaient encerclé Vera, leurs baguettes pointées sur elle. Edgar, lui, s'était adossé au mur, pâle comme un linge, et n'était manifestement pas en mesure de lui venir en aide.

Déterminée à se défendre, Vera parvint à désarmer Carla, dont la baguette alla rouler dans un coin de la pièce ; mais Ombrage riposta

aussitôt, et Crabbe acheva de la neutraliser. Sa baguette lui échappa des mains, traversa la pièce et atterrit dans l'énorme poing du colosse, qui lui adressa un sourire cruel.

Et Vera se retrouva face à Carla, Ombrage et Crabbe, sans aucune défense.

Depuis sa cachette étroite, Narcissa était horrifiée. Après avoir essayé frénétiquement d'en sortir pour intervenir, elle avait rapidement constaté que le mur était de nouveau scellé, et qu'elle ne parviendrait pas à en sortir sans l'intervention de Vera. Accroupie dans l'obscurité, un œil collé à un interstice entre deux pierres de la cheminée, serrant le pauvre Albert contre elle, elle devait donc se contenter d'assister à la scène, impuissante et désespérée.

Elle avait reconnu Ombrage, qui avait été chargée d'officier son mariage avec Lucius ; elle la connaissait mal, mais sa présence aux côtés de Carla et d'Hector Crabbe ne laissait aucun doute sur ses mauvaises intentions. Quant à la manière dont Carla et Hector Crabbe jubilaient, ils ne pouvaient signifier qu'une seule chose : ils étaient parvenus à neutraliser Daisy et Fergus, et s'apprêtaient à achever le travail en se débarrassant de Vera.

– Attendez avant d'appeler la garde de Claring, ordonna Carla. Je crois que Vera mérite que nous lui donnions quelques explications. Asseyez-vous, Vera...

– Où est Daisy ? Et Fergus ? demanda Vera, toujours sans obéir.

– Patience, patience, minauda Carla. Je vous demande de vous asseoir, ou bien c'est Crabbe qui vous y aidera.

Vera considéra les énormes mains d'Hector Crabbe, qui ne demandaient qu'à la brutaliser ; et elle se décida à s'asseoir sur le fauteuil éventré que lui désignait Carla.

Puis elle leva les yeux vers Ombrage.

– Je vous reconnais, dit-elle avec mépris. Vous êtes la petite fouine que j'ai surprise en train de fouiller dans mes affaires, au mariage de mon fils avec cette garce !

– Tout juste, dit Ombrage en continuant de sourire. Je me souviens aussi de la manière dont vous m'avez faite renvoyer du Département de l'Administration Magique, à la suite de cette petite altercation...

– Malheureusement, vous n'êtes pas allée assez loin, poursuivit Carla à sa place. Après son renvoi, Dolores a conservé un poste au Bureau

des Plaintes... Un poste médiocre, certes, mais il avait le mérite de se trouver au Ministère... Ce qui nous a été grandement utile pour approcher Adam Claring.

– Un homme vraiment charmant, Mr Claring, enchaîna Ombrage, qui souriait de plus en plus largement. Il m'a reçue immédiatement, et lorsque je lui ai raconté l'histoire de mon renvoi, il a été révolté par votre conduite odieuse. Pensez-vous : la fille d'une Moldue et d'un sorcier de bas étage, licenciée à cause de la grande et puissante Vera Goyle, dont l'immense manoir domine la Colline d'Émeraude... Son cœur généreux en a été tout bouleversé ! Et à partir de là, il m'a écoutée très attentivement lorsque je lui ai parlé des pouvoirs maléfiques de Fergus, de votre influence sur l'ensemble de la Colline d'Émeraude, et enfin, de ma conviction que vous étiez non seulement à l'origine du meurtre de ses pauvres parents, mais également du massacre du pensionnat Wimbley...

– Oh, non, gémit Narcissa dans sa cachette.

L'œil toujours collé à la pierre, elle avait du mal à s'empêcher de hurler. Elle sentait des gouttes de sueur froide rouler dans son dos ; à ses pieds, Albert essayait désespérément de trouver un moyen de se faufiler entre les pierres pour venir en aide à sa maîtresse, mais sans y parvenir.

– Finalement, le plus difficile a été de le convaincre d'agir rapidement, poursuivit Ombrage. Lui qui s'était opposé à cette nouvelle réforme de Croupton concernant les sentences immédiates... Il voulait à tout prix prendre le temps de la réflexion, faire ses propres recherches, interroger des témoins... J'ai dû prétendre que vous étiez sur le point de lever le camp pour le convaincre, et je vois que je n'avais pas tout à fait tort...

– Je dois avouer que j'ai eu une petite frayeur tout à l'heure, quand Claring a voulu s'entretenir avec Fergus en tête-à-tête, gloussa Carla. Je n'avais pas du tout prévu qu'il aurait encore quelques gouttes de Veritaserum en sa possession, je pensais que les stocks du Ministère étaient complètement vides depuis des mois... À mon avis, Claring a conservé un petit échantillon, au cas où l'occasion de retrouver les coupables qu'il recherchait se présenterait. Quoiqu'il en soit, Claring l'a interrogé dans votre chambre, et je ne sais pas ce que Fergus lui a

raconté, mais en sortant de là, Claring semblait encore plus convaincu de votre culpabilité.

– Où sont-ils ? demanda Vera. Où est Fergus ? Et Claring ?

– Pour ce qui est de Mr Claring, vous n'aurez pas l'occasion de le faire changer d'avis. Il est rentré chez lui en nous laissant ses ordres : guetter votre retour et vous envoyer tout droit à Azkaban, avec Fergus. Je crois que son petit cœur sensible a été trop éprouvé par les émotions de ce soir... Et comme je le comprends ! Comme ce doit être bouleversant, de retrouver enfin les meurtriers de ses parents, après toutes ces années...

– Qu'a-t-il fait de mon mari ? demanda de nouveau Vera.

– Vous le retrouverez bientôt, je vous le promets, assura Carla. Il vous attend bien sagement dans une voiture, en bas de la Colline d'Émeraude ; les deux hommes de main de Claring sont en train de fouiller votre jardin, mais dès que nous vous livreront à eux, ils vous emmèneront tous les deux directement à Azkaban... où les Détraqueurs se feront un plaisir de vous accueillir comme il se doit.

Vera hocha lentement la tête, et se tourna de nouveau vers Ombrage.

– Quelles que soient vos motivations, vous faites le mauvais choix, lui dit-elle. Quitte à prendre le temps d'importuner Adam Claring, vous auriez mieux fait de lui livrer les *vrais* coupables... Vous auriez été mieux récompensée qu'en rendant service à ma belle-fille, qui vous soumettra aux pires chantages ou bien causera votre perte au premier désaccord venu.

– Oh non, je ne crois pas, dit Ombrage avec un sourire malveillant. Bien sûr, j'aurais pu raconter à Claring que c'est Abraxas Malefoy qui est à l'origine de tous ses malheurs, mais je n'aurais pas été en mesure de lui livrer pieds et poings liés... À l'inverse, grâce à *vous*, Claring croit vraiment que je lui ai permis de venger ses parents. Il vient de rédiger une note à l'intention du Magenmagot pour leur recommander mes services ; j'aurai sûrement l'occasion d'assister l'un de ses membres, avant de prendre sa place. Or, la route qui mène au Magenmagot est *exactement* celle que je souhaite emprunter.

– Ce mensonge ne tiendra pas, coupa Vera. Adam Claring se rendra bien compte qu'il s'est trompé, et lorsqu'il découvrira votre supercherie...

– Malheureusement, je ne suis pas sûre qu'il en ait le temps, dit Ombrage avec douceur. J'ai cru comprendre que Mr Claring était en bien mauvaise posture...

– En effet, confirma Hector Crabbe de sa voix brutale. Lucius et Vous-Savez-Qui ont réussi à convaincre les géants : à l'heure qu'il est, ils sont en route vers le hameau où vit Claring. Les heures de ce gredin sont comptées.

Pour la première fois depuis le début de l'échange, Vera pâlit, et Narcissa entendit la peur transparaître dans sa voix lorsqu'elle demanda :

– Où est Daisy ?

Carla poussa un petit gloussement réjoui, aussitôt imitée par Ombrage. Vera les ignore, et se tourna vers son fils, qui était toujours en retrait, appuyé contre le mur.

– Edgar, réponds-moi, ordonna Vera. Où est ta petite sœur ?

Edgar Goyle essaya de regarder sa mère dans les yeux, mais il ne parvint pas à remonter au-delà de ses bottines violettes.

– Edgar ! rugit Vera en se levant d'un bond. Je t'ordonne de me répondre !

Elle voulut faire un pas vers lui, mais Crabbe fut plus rapide qu'elle : il la saisit par les épaules et la repoussa si violemment qu'elle tomba à terre.

– Je vous avais dit de rester assise, Vera, ricana Carla en lui marchant sur la main.

– Arrêtez ça ! supplia Edgar Goyle en écartant Carla, et en empêchant Crabbe de frapper de nouveau. C'est ma mère, bon sang !

Vera se redressa un peu, appuyée sur son coude, reprenant progressivement son souffle. Elle chassa les mèches cuivrées qui tombaient devant ses yeux, et regarda son fils avec le plus grand mépris.

– Ne m'appelle plus *jamais* ainsi, dit-elle d'une voix tranchante. Voilà ce qui arrive, lorsqu'on pactise avec une brute telle que *lui* !

Edgar Goyle devint encore plus pâle qu'il ne l'était déjà.

– Si j'étais vous, je serais plus aimable avec votre nouveau gendre, Vera, ricana Carla en désignant Hector Crabbe. Il risquerait de se venger sur sa nouvelle épouse... Votre fille, en l'occurrence.

Vera ne comprit pas immédiatement. Son regard se posa sur Hector Crabbe, mais elle refusa de croire une telle chose ; elle se tourna vers Edgar, qui détourna vivement le regard, honteux.

Et elle comprit, horrifiée.

– Eh oui, exulta Carla. Pauvre petite Daisy... Elle a naïvement cru que son sacrifice suffirait à nous faire renoncer. Et puisque nous avons la chance d'avoir Dolores avec nous, nous avons officialisé le mariage immédiatement... Quand elle a compris que nous n'avions pas la moindre intention de vous épargner, il était trop tard. Et pour répondre à votre question, Vera, elle se trouve actuellement dans sa nouvelle demeure, un peu plus bas sur la Colline d'Émeraude... Enfermée à double tour, évidemment, pour qu'elle ne vienne pas contrarier le programme de la soirée.

Une larme roula sur la joue de Vera.

– Edgar, tu as laissé faire ça, murmura-t-elle. Tu as laissé ta sœur, ta petite sœur, se soumettre à cette brute... Et vous... Espèces de *monstres* !

– Assez parlé, gloussa Carla en se détournant. Crabbe, ouvre la fenêtre, et appelle donc les hommes de Claring... Il est temps que Vera s'en aille.

– Attendez, coupa Vera. Attendez... Carla, tu n'as pas...

La colère et la panique rendaient son discours haché, décousu.

– Sans moi, tu ne trouveras jamais... la bourse de ma mère, articula-t-elle avec difficulté.

Carla haussa un sourcil, moqueuse, et sortit de sa poche une petite bourse brodée de fil d'or.

– Vous voulez sûrement parler de ça ? Je vous ai vue fouiller anxieusement dans le secrétaire, l'autre jour... Je me doutais que quelque chose de précieux s'y cachait, mais avec toute cette agitation, je n'ai pas encore eu le temps de regarder.

– Eh bien, tu n'y arriveras pas, rétorqua Vera. Pour l'ouvrir, il faut connaître la formule que ma mère m'a transmise...

– Oh, dans ce cas, rien de plus simple : vous allez me la dire.

Carla fit un signe à Hector Crabbe, qui souleva brutalement Vera, et la fit rasseoir dans le fauteuil. Puis il s'empara du poignard effilé qu'il portait à la ceinture, et le pointa sur elle.

Vera regarda avec mépris le couteau qui la menaçait, puis leva les yeux vers Carla avec un air de défi.

– Dites-moi immédiatement ! glapit Carla.

L'idée que Vera puisse remporter la moindre petite victoire lui était insupportable.

– Vos quatre petits cerveaux ne seront pas de trop pour ouvrir cette bourse, répondit Vera.

– Ça suffit ! cria Carla d'une voix aiguë. *Endoloris !*

– Carla, non ! gémit Edgar Goyle.

– *ENDOLORIS !* insista-t-elle, de plus en plus furieuse.

Vera s'était raidie, les yeux étroitement fermés.

– Dites-le moi, ou je vous tue ici même, répéta Carla, enragée.

Le souffle coupé par la douleur, Vera hocha faiblement la tête et leva la main pour signifier qu'elle se rendait.

– Ah, vous voilà enfin raisonnable, se réjouit Carla en tendant la bourse devant elle. Alors ?

Vera planta ses yeux verts vers dans les siens, avec ce regard assassin dont elle avait le secret. Et en articulant soigneusement, elle se pencha sur la petite bourse et prononça la formule :

*Il est temps de quitter la partie
Le bateau coule et c'est ainsi
Surtout, ne laissez rien derrière vous
Faites place nette, et régalez-vous !*

– Qu'est-ce que c'est que cette... AAAARGH ! EDGAR !

Carla poussa un hurlement strident, et fit un bond en arrière en lâchant la bourse brodée d'or. Elle venait de se déchirer, libérant une nuée d'énormes insectes qui voletaient en tous sens et produisaient un bruit assourdissant de claquement de mandibules.

Des Cigales Dévoreuses, reconnut Narcissa, à qui Vera avait parlé une ou deux fois de ces insectes redoutables, dont les mandibules étaient capables de déchiqueter n'importe quoi – ou n'importe qui.

– Débrouille-toi avec ça, espèce de garce ! hurla Vera, qu'Hector Crabbe parvenait difficilement à maîtriser.

Dans sa cachette, Narcissa étouffait. Elle s'agitait, tentait par tous les moyens de repousser le mur qui la dissimulait, frappait la pierre de ses

poings en pleurant de rage, couverte par le vacarme ambiant ; mais face à elle, le mur restait en place, impassible.

Impuissante, elle vit à travers la fente étroite Dolores Ombrage jeter un sortilège à Vera, qui tomba évanouie dans les bras de Crabbe ; et tous les deux l'entraînèrent vers le jardin, fuyant les insectes qui s'attaquaient à Carla, aux tapis, au fauteuil, et même aux murs de pierre, qui s'amincissaient à vue d'œil.

Dans son agitation, Narcissa donna un coup de coude dans un renfoncement derrière elle, et sursauta quand le sol s'affaissa légèrement.

Elle sentit un courant d'air dans sa nuque, et constata que la paroi froide qui se trouvait derrière elle avait légèrement reculé, ouvrant un passage obscur où elle s'engouffra sans réfléchir, espérant arriver à temps pour venir en aide à Vera. Le ravluk Albert, lui, avait déjà disparu.

Privée de toute source de lumière, Narcissa éclaira son chemin de sa baguette, et s'écarta rapidement du vacarme produit par les insectes omnivores et des cris de Carla pour plonger dans un silence absolu. Elle descendit précipitamment le long de la roche dangereusement glissante, et au bout de quelques mètres, elle sut où elle se trouvait : dans la Grotte aux Gnomes Fous, l'une de ses cachettes préférées du jardin des Goyle lorsqu'elle était petite. Les parois étaient semées de trous de la taille d'un ballon, stigmates des gnomes fluorescents essayant de fuir leur propre lumière.

Elle éteignit sa baguette de peur d'être découverte depuis l'extérieur de la grotte, et se mit à courir dans le noir dès que l'inclinaison de la roche le lui permit. Lorsqu'elle fut proche de la sortie, elle commença à entendre les bruits du monde extérieur, mais les éclats de voix qu'elle entendait étaient trop lointains pour déterminer de qui il s'agissait, et pour entendre ce qu'ils disaient exactement. Elle courut donc de plus en plus vite vers la sortie de la grotte, sans réfléchir, sans même ressentir qu'elle s'était éraflé les mains et tordu la cheville.

Elle dévala la pente du jardin des Goyle, qui recouvrait tout un versant de la colline. Il avait été déserté par tous les animaux qui l'habitaient : certains étaient partis d'eux-mêmes pour ne pas dépérir, et les Goyle avaient fait déplacer les autres. Quant aux Sombrals qui

devaient initialement emmener les Goyle loin d'ici, ils s'étaient probablement enfuis.

Narcissa s'arrêta près de l'Arbre Nuage, dont le feuillage habituellement blanc et cotonneux était devenu noir comme un ciel d'orage, et lançait des éclairs lumineux tout autour de lui. Derrière elle, les Cigales Dévoreuses poursuivaient leur festin dans la maison des Goyle, dont un pan de mur avait déjà été dévoré.

Perchée sur ses racines surélevées, Narcissa tendit le cou pour essayer de repérer où se trouvaient Vera et ses ravisseurs, et aperçut justement plusieurs silhouettes discuter avec satisfaction, rassemblées en bas de la colline, près d'une grosse voiture noire...

Elle reconnut facilement la silhouette rondelette d'Ombrage, le long cou de Carla, qui se tenait un peu à l'écart, et le corps massif d'Hector Crabbe. Tous les trois semblaient remercier deux autres silhouettes imposantes – les deux hommes de main d'Adam Claring, devina Narcissa. Ils désignaient parfois la voiture noire, sans doute celle dont Carla parlait un peu plus tôt, celle qui devait emmener les Goyle à Azkaban...

Au moment où Narcissa en déduisait que Fergus et Vera se trouvaient déjà dans le véhicule, les deux hommes de Claring serrèrent la main d'Ombrage, de Carla et de Crabbe, puis ils montèrent dans la voiture. Désespérée, Narcissa entendit des portières claquer ; et au moment où le deuxième homme fermait la porte, la voiture disparut par magie, emmenant Fergus et Vera avec elle.

– Oh non, non, non...

Narcissa avait déjà repris sa course. Elle ne s'arrêta qu'en bas de la colline, dissimulée par l'ombre des arbres, à quelques mètres de Carla et Ombrage. Crabbe avait disparu, et il n'y avait plus aucune trace de la voiture noire.

– Ces maudits insectes, grogna Carla en considérant les innombrables morsures qu'elle avait sur les bras et sur les joues. Ils vont détruire la maison sans que je ne puisse les en empêcher ! Vera m'aura donc importunée jusqu'au bout...

– N'y pensez plus, ma chère, conseilla Ombrage. Le sortilège de Confusion que j'ai lancé à Vera devrait durer jusqu'à leur arrivée à Azkaban... Et une fois là-bas, il sera trop tard pour tenter de s'échapper. Croyez-moi, vous n'entendrez plus jamais parler d'eux.

Narcissa serra les poings. Elle avait envie de crier, de pleurer, de tuer Carla Goyle, Hector Crabbe et Dolores Ombrage, de les poignarder, de les étripier... Aucune image, si violente fût-elle, ne pouvait épancher la haine qu'elle ressentait.

Tremblante, elle sortit sa baguette et la pointa sur les deux femmes ; mais au moment où elle ouvrait la bouche, quelqu'un l'attira brutalement derrière un arbre, à l'abri des regards, et lui arracha sa baguette. Narcissa voulut d'abord se débattre, puis réalisa que c'était Edgar qui la maintenait ainsi, et qu'il ne semblait pas hostile – seulement terrorisé.

Silence, articula-t-il silencieusement en posant un doigt sur ses lèvres. *Pas un bruit.*

Narcissa le regarda sans comprendre. En contrebas, Ombrage transplana et disparut ; quant à Carla, elle se retourna vers le jardin des Goyle. Narcissa tenta de reprendre sa baguette pour l'attaquer, mais Edgar ne lui en laissa pas l'occasion.

– Ne bouge pas, chuchota-t-il. Attends qu'elle soit partie, fais-moi confiance... J'ai un plan.

À contrecœur, Narcissa accepta de se calmer. Les pas de Carla s'éloignèrent, puis le silence retomba sur le jardin des Goyle. On n'entendait plus que le murmure du vent dans les arbres, ainsi que les Cigales Dévoreuses qui continuaient de s'attaquer à la maison des Goyle, au sommet de la Colline d'Émeraude. Face à Narcissa, le visage d'Edgar était si pâle qu'il semblait briller dans la nuit. Ses tempes, ses joues et son menton ruisselaient de sueur, et sa respiration était anormalement rapide.

Dès qu'elle fut certaine que Carla ne pouvait plus les entendre, Narcissa laissa éclater son indignation.

– J'espère que tu vas me dire que tu es capable de les tirer de là, gronda-t-elle. Comment as-tu pu laisser faire ça ? À tes propres parents, à *Daisy* ?

– Cissy, je t'en prie ! Nous nous disputerons plus tard, tempéra Edgar, terriblement mal à l'aise. Il faut sauver Daisy maintenant... Après cela, il sera trop tard. Écoute-moi : Crabbe a trouvé une fiole pleine de souvenirs dans la cape de ma mère, et il veut savoir de quoi il s'agit. Il y a une Pensine chez les Rosier, il est parti regarder ce qu'elle contenait...

– Non ! s'exclama Narcissa, catastrophée.

En imaginant Hector Crabbe découvrir les souvenirs de Vera à propos de son véritable père, elle fut saisie de nausées. En face d'elle, Edgar fronça brièvement les sourcils, visiblement curieux de savoir de quoi il s'agissait ; mais il renonça à s'en préoccuper.

– Crabbe sera absent pendant de longues minutes, poursuivit Edgar. C'est le moment idéal pour entrer discrètement chez lui, et pour libérer Daisy. Regarde... J'ai de quoi détruire le Champ de Protection qui entoure son jardin. Il est nettement moins puissant que le vôtre, et Crabbe l'entretient très mal...

Edgar tendit à Narcissa un sac rempli de fruits rond et rugueux, que Narcissa reconnut aussitôt : Vera et Fergus leur avaient toujours défendu de s'en approcher.

– Des Noix Explosives, constata Narcissa.

– Ce sont les dernières qu'il nous reste, acquiesça Edgar.

– Carla a dit qu'ils l'avaient enfermée à double tour, se souvint Narcissa, qui sentit aussitôt sa haine se raviver. La maison des Crabbe est immense ! Tu sais où est Daisy ? À quel étage ?

– Je n'en sais rien, avoua Edgar. Je... Je n'ai pas osé les suivre jusqu'à là... Je ne pouvais pas assister à ça.

Narcissa réprima à grand-peine l'envie de l'insulter copieusement.

– Tant pis... À deux, nous finirons bien par la trouver ! Il faudra faire vite...

– Je ne viens pas avec toi, l'informa Edgar.

Narcissa regarda le sac de fruits explosifs qu'il lui tendait, perplexe.

– Comment... Comment ça ?

– Je dois rentrer, Cissy. Ou bien Carla se doutera de quelque chose, et elle risque de donner l'alerte.

– Tu veux dire que je vais devoir y aller seule ? Et si Crabbe revient ?

– Nous n'avons pas le choix... Il faudra que tu sois rapide. Quand tu l'auras retrouvée... Oh, bon sang, j'espère qu'elle va bien... Quand tu l'auras retrouvée, tu pourras ouvrir cette enveloppe, tu y trouveras un Portoloin... Prends-le, et emmène-la loin d'ici, le plus loin possible. D'accord ?

– Je ne suis pas idiote, rétorqua Narcissa. Je la mettrai à l'abri. Et ensuite ? Pour tes parents, que comptes-tu faire ?

À ces mots, Edgar Goyle tressaillit. Jusque-là, il avait fait preuve d'une certaine maîtrise, mais le peu d'assurance qu'il avait réussi à retrouver venait de partir en fumée.

– Nous ne pouvons plus les sauver, Cissy, souffla Edgar. Je ne sais même pas de quelle manière ils comptent les transporter à Azkaban... Ils pourraient être n'importe où ! Et dès qu'ils arriveront à là-bas...

Edgar blêmit encore davantage, et Narcissa frissonna.

– Qu'y a-t-il ?

Face à elle, les yeux bruns d'Edgar étaient remplis de larmes, sa lèvre inférieure tremblait. Narcissa sentit son cœur accélérer la cadence.

– On peut les faire évader, insista-t-elle. Allons, je suis sûre qu'il existe une solution !

– Non, dit Edgar Goyle en secouant la tête. Cissy... Adam Claring, il était tellement en colère... Il a ordonné qu'ils reçoivent le Baiser du Détraqueur. Dans quelques heures, il sera trop tard, et nous n'y pouvons plus rien. Nous ne les reverrons plus.

Narcissa eut l'impression d'être de nouveau paralysée, et plongée dans de l'eau glacée. Le Baiser du Détraqueur... Non, c'était impossible...

– Tu n'es... Tu n'es qu'un misérable, souffla Narcissa, choquée.

Et elle laissa enfin éclater sa rage. Elle serra les poings, et frappa Edgar de toutes ses forces, à plusieurs reprises.

– Je te hais, gémit-elle en le frappant à l'épaule. Tu ne peux pas savoir combien je te hais !

Face à elle, Edgar Goyle n'évitait même pas ses coups, et les encaissait sans protester.

– Ça n'était pas prévu comme ça, admit-il lorsque Narcissa eut terminé. Elle m'avait parlé seulement de les *éloigner*... Je ne voulais pas... Je pensais qu'elle avait trouvé un autre moyen...

– Tais-toi ! cria Narcissa, sans se soucier d'être entendue. Tout est ta faute, tu m'entends ? Tu aurais dû tuer Carla, plutôt que de la laisser faire ça !

Edgar lui adressa un regard désolé, lui signifiant qu'il n'avait pas d'autres explications à lui fournir ; puis, doucement mais fermement, il plaça entre ses mains le sac rempli de Noix Explosives, ainsi qu'une enveloppe épaisse.

– Prends ça, dit-il calmement. Le Portoloin est dans l'enveloppe... Va chez Crabbe, en bas... Détruis son portail, tue-le s'il revient trop tôt. Par pitié, prends Daisy avec toi et pars avec elle loin d'ici... Je t'en prie.

– Viens avec nous, insista Narcissa. Tu ne peux pas te défilier comme ça ! Tu ne peux pas rester avec Carla ! Elle a détruit ta famille, elle...

– J'y suis obligé, gémit Edgar Goyle. Je ne peux pas la laisser maintenant. Pas avec un enfant. Je ne peux pas... Je ne me le pardonnerai pas.

Narcissa tiqua.

– Un enfant ? Tu veux dire que...

– Carla est enceinte, confirma Edgar. Depuis peu.

Narcissa accusa le coup. Carla avait également rencontré des difficultés pour concevoir un enfant, et Narcissa avait toujours redouté qu'elle parvienne à ses fins avant elle.

– Comment avez-vous fait ? s'insurgea Narcissa.

– Carla a acheté des remèdes pour ça...

– Où ça ?

Edgar fronça les sourcils, surpris que Narcissa réclame des informations aussi précises dans un instant aussi grave.

– À... À *La Corne Rouge*, répondit-il pourtant. Je n'étais pas d'accord... Ces remèdes ne sont pas sûrs... C'est très douloureux, surtout au début, et on dit qu'il y a un risque mortel...

– De quels remèdes s'agit-il ? Est-ce qu'il vous en reste ?

Edgar lui jeta un regard étrange ; puis il se tourna vers sa maison, qui dominait encore la Colline d'Émeraude, mais qui menaçait de s'effondrer à tout moment.

– Cissy, nous n'avons plus beaucoup de temps, dit-il. Au moment où notre maison s'écroulera, il faudra que tu te tiennes prête à détruire le Champ de Protection au même instant, pour que Crabbe n'entende pas l'explosion... Il faut que tu ailles libérer Daisy. Quant à moi... Je dois y aller, conclut-il, embarrassé.

Narcissa le fusilla du regard. Elle l'aurait volontiers frappé de nouveau si elle n'avait pas entre les mains un sac rempli de fruits explosifs et instables.

– Tu es l'être le plus méprisable que je connaisse, déclara-t-elle.

Edgar Goyle ne répondit rien, et s'éloigna dans l'obscurité.

Une fois seule, Narcissa ferma les yeux et tenta de maîtriser les tremblements qui la parcouraient, de retenir encore un peu les sanglots qui lui serraient la gorge.

– Vera, murmura-t-elle en serrant le sac en toile contre son cœur. Oh, Vera...

Au moment où elle était sur le point de s'effondrer dans l'herbe, elle sentit les fruits devenir brûlants entre ses mains, comme s'ils s'impatientsaient.

Ce n'était pas le moment de s'effondrer, même si la situation était désespérante. Il était temps d'agir.

Elle prit donc une profonde inspiration, et cessa de trembler. Elle regarda l'endroit où la voiture noire avait disparu, afin d'être bien certaine que toute chance de poursuivre Vera et Fergus était perdue ; puis, tout en prenant garde à ne laisser tomber aucune noix, elle remonta la pente pour atteindre le portail des Goyle, et descendit l'autre versant de la Colline d'Émeraude.

Telle une automate, le souffle court, elle descendit le long de la rue pavée et sinueuse qui passait entre les immenses propriétés de la Colline d'Émeraude. Il faisait nuit noire, mais pour l'avoir parcourue des centaines de fois, Narcissa par cœur les obstacles susceptibles de la faire trébucher, et avançait donc sans aucune hésitation dans l'obscurité. Elle ne pensait plus à rien, en dehors de Daisy ; elle longea à toute vitesse la maison des Selwyn, celle des Flint, celle des Parkinson, et enfin celle des Nott, toutes les quatre plongées dans l'obscurité. Dans celle des Rosier, plusieurs fenêtres étaient illuminées, et Narcissa prit garde à passer derrière les haies pour que personne ne l'aperçoive.

Et enfin, elle arriva devant l'immense portail des Crabbe, dont les piques menaçantes semblaient bien plus acérées que dans ses souvenirs.

Sans faire attention aux deux énormes pitbulls enchaînés au fond du jardin qui aboyaient dans sa direction, Narcissa prit quelques instants pour tenter de deviner où Daisy était retenue prisonnière, et parcourut du regard l'imposante maison qui se dressait devant elle, dans l'espoir de repérer un mouvement, un signe de vie ; mais elle ne vit rien.

Le cœur serré, elle osa se retourner vers la maison des Goyle, dont la silhouette se découpait dans le ciel, en haut de la Colline. Même depuis l'endroit où Narcissa se trouvait, à plusieurs centaines de mètres

de l'immense maison biscornue, elle pouvait entendre le claquement des mandibules des Cigales Dévoreuses, qui poursuivaient leur œuvre destructrice. Et après plusieurs minutes, les murs de la maison cédèrent. Un premier pan s'écroula dans un grand bruit, entraînant progressivement toute la maison dans sa chute, répandant un nuage de poussière au sommet de la Colline d'Émeraude et dans les jardins avoisinants.

En essayant de ne pas penser à tous les heureux souvenirs qui se faisaient ensevelir sous les décombres, Narcissa se força à détacher son regard de la scène. Elle prit quelques Noix dans ses poches, posa le sac qui contenait le reste au pied du portail en fer forgé qui marquait l'entrée du jardin des Crabbe, recula de plusieurs mètres, tendit sa baguette pour faire léviter le sac dans les airs, et la leva progressivement pour lui faire atteindre le haut du portail.

Ne vous avisez pas de les toucher, les avait averties Vera le jour où elle avait planté les fameux noyers dans le jardin. *Ces Noix peuvent sembler inoffensives, mais il suffit d'un léger choc pour qu'elles produisent une explosion spectaculaire...*

En invoquant dans son esprit la voix douce et joyeuse de Vera, Narcissa sentit sa détermination grandir encore davantage. Elle serra les poings ; et, alors que le dernier pan de la maison des Goyle s'écroulait derrière elle, elle donna un coup sec dans le vide avec sa baguette, et le sac en toile se déchira.

Dans un mouvement qui sembla étrangement lent, un chapelet de Noix Explosives tomba au pied du portail. Narcissa eut tout juste le temps de s'abriter derrière la voiture des Flint : dès que les Noix eurent effleuré le sol, elles explosèrent l'une après l'autre en produisant des détonations sonores, à peine masquées par le vacarme de l'écroulement de la maison des Goyle. La première fragilisa le Sortilège de Protection bancal établi par Hector Crabbe ; la deuxième le déchira ; la troisième le fit exploser.

Lorsque Narcissa se releva avec lenteur, la maison des Goyle avait disparu, réduite à un tas de gravats colorés ; et dans la rue, le portail des Crabbe avait été tordu par l'explosion, formant entre ses deux battants un trou béant, pouvant facilement laisser passer quelqu'un.

Sans réfléchir un seul instant à tous les risques qu'elle prenait, sans prêter attention aux aboiements des chiens qui risquaient d'avertir

Hector Crabbe, Narcissa s'élança. Elle traversa en courant la rue pavée, passa entre les battants calcinés du portail, dégagea sa cape qui s'était accrochée dans l'une des piques, et monta en quelques enjambées l'allée de graviers qui menait au perron des Crabbe. Elle ignora les deux pitbulls qui tentaient de bondir vers elle, retenus par la chaîne à un anneau d'acier ; elle passa entre les statues de marbre qui bordaient l'allée ; elle gravit la volée de marches à toute vitesse, fit sauter le verrou de la porte d'entrée avec les quelques Noix Explosives qu'il lui restait ; puis elle s'engouffra dans la maison des Crabbe, avec l'impression d'entrer dans l'estomac d'un monstre endormi.

Dans le vestibule, Narcissa s'arrêta un instant pour écouter. La maison était immense, plongée dans l'obscurité, parfaitement silencieuse.

– Daisy ? appela-t-elle. Daisy !

Seul le silence lui répondit, et Narcissa sentit la panique la gagner. Si elle connaissait par cœur plusieurs maisons de la Colline d'Émeraude, elle était rarement venue dans celle des Crabbe ; elle n'avait donc aucune idée de l'endroit où Daisy pouvait être enfermée. Il lui fallait explorer la maison dans ses moindres recoins, et ce, avant le retour imminent de Crabbe.

Affolée, elle s'employa à ouvrir toutes les portes, tous les placards, à renverser toutes les armoires, retourner tous les tapis, déchirer toutes les tapisseries susceptibles de dissimuler une porte, une trappe, un passage. Elle parcourut les différents étages de fond en comble, donna des coups de poings rageurs contre les murs, monta au grenier, retira tous les draps posés sur les vieilles statues de la famille Crabbe, et lorsqu'elle eut exploré tous les recoins de cette dernière pièce, elle dut se rendre à l'évidence : Daisy était introuvable.

Elle regarda autour d'elle, à bout de souffle, et prit sa tête entre ses mains. Dans sa précipitation, elle s'était éraflée et cognée à de multiples endroits, sa peau était pleine d'échardes et couverte de poussière ; mais elle n'y accordait aucune importance. L'idée que Crabbe revienne avant qu'elle ne libère son amie lui était insupportable. Les statues qui l'entouraient, avec leurs visages patibulaires, semblaient l'observer avec malveillance, éclairées par intermittence par l'orage qui grondait au loin.

Au moment où Narcissa allait s'abandonner au désespoir, un couinement familier attira son attention. Elle fit volte-face vers la lucarne, et aperçut le ravluk Albert qui toquait contre la vitre, l'air affolé.

Narcissa se précipita pour lui ouvrir, soulagée de retrouver le petit singe ailé, qui serrait une grosse clé rouillée contre lui. Elle remarqua que l'une de ses ailes était blessée, mordue par quelque chose ; elle voulut le faire entrer, mais Albert se contenta de lui désigner quelque chose dans le jardin, en la tirant par la main.

Narcissa se hissa sur un escabeau pour voir l'ensemble du jardin. À travers les gouttes de pluie qui commençaient à tomber, elle pouvait deviner l'allée de graviers qu'elle avait parcourue, les colonnes de marbre qui encadraient le portail, et au fond...

– Les chiens ? s'interrogea Narcissa à voix haute. Ce sont eux qui t'ont mordu ?

Albert continuait de les lui montrer avec insistance la direction des deux énormes pitbulls. Narcissa plissa les yeux, et son cœur manqua un battement.

Enchaînés à leur anneau d'acier, les deux chiens grognaient avec agressivité, et faisaient des allées et venues devant un abri en pierre dissimulé dans les buissons, que Narcissa n'avait pas remarqué jusqu'ici. De temps à autre, ils s'arrêtaient pour renifler autour de la porte de l'abri, cadénassée par une énorme chaîne, et grattaient le bois avec férocité, comme pour essayer d'entrer.

– Daisy est... là-dedans ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

Albert acquiesça frénétiquement, et Narcissa déglutit avec difficulté. Elle avait toujours été terrorisée par les chiens des Crabbe. Ceux qu'elle avait connus pendant son enfance étaient morts depuis longtemps, mais Crabbe les avait remplacés par deux autres pitbulls qui semblaient encore plus musculeux, et encore plus féroces.

Mais Narcissa n'avait pas le temps d'hésiter : plus haut sur la Colline d'Émeraude, il y avait du mouvement chez les Rosier. Crabbe avait sans doute fini de regarder les souvenirs de Vera, et allait rentrer chez lui d'une minute à l'autre.

Elle quitta donc le grenier en trombe, et descendit les escaliers quatre à quatre, manquant à plusieurs reprises de se rompre le cou. Lorsqu'elle sortit dans le jardin, les chiens se remirent à aboyer, et Narcissa vit

d'autres fenêtres s'illuminer dans la rue : d'autres Collinards étaient en train de se réveiller.

Elle n'avait plus beaucoup de temps. Tout en restant hors d'atteinte, elle s'approcha progressivement des chiens, qui tiraient sur leur chaîne avec de plus en plus d'énergie et aboyaient de plus en plus fort dans sa direction, furieux de constater qu'elle ne renonçait pas à s'approcher d'eux. Leurs pelages, respectivement brun et gris, étaient striés de cicatrices, stigmates du dressage cruel que Crabbe leur avait imposé. Leurs yeux étaient injectés de sang, et leurs crocs acérés ne demandaient qu'à la mordre.

Ignorant les gouttes de pluie qui trempaient sa cape et ses cheveux, Narcissa tendit sa baguette vers eux, et tenta de les pétrifier, puis de les stupéfier, mais sans succès : leur peau était bien trop épaisse, et les sortilèges ricochaient sur les chiens comme s'ils n'existaient pas.

Elle tenta alors de s'attaquer à la chaîne qui les retenait, et la fit rétrécir progressivement. Les deux chiens, qui furent forcés de s'éloigner d'elle, devinrent enragés, et redoublèrent d'effort pour se défaire des anneaux de métal qui leur enserraient le cou. Leurs aboiements vrillaient les oreilles de Narcissa, comme le crissement de la chaîne dans son anneau d'acier, de plus en plus assourdissant.

– J'arrive, Daisy ! cria Narcissa pour couvrir le vacarme, espérant que son amie puisse l'entendre. Ne t'inquiète pas, je viens te chercher !

C'est au moment où elle affirmait cela que la chaîne qui retenait les chiens se brisa en deux.

Albert poussa un glapissement affolé, et Narcissa écarquilla les yeux face aux deux chiens qui s'élançaient vers elle, tous crocs dehors.

Elle s'enfuit à toutes jambes vers la maison, talonnée par le halètement féroce des deux chiens ; elle jeta un Sortilège Explosif derrière elle dans l'espoir de les retarder, faisant voler en éclats quelques marches du perron. Et enfin, elle se jeta de nouveau dans la maison, ferma la porte tant bien que mal et lui jeta un Sortilège d'Impassibilité, afin de remplacer le verrou hors d'usage.

À peine avait-elle fait cela que les deux chiens se jetaient contre la porte en aboyant féroce, la faisant bondir en arrière.

En nage, elle se retourna pour chercher un moyen de neutraliser les chiens, et parcourut du regard le désordre inextricable qui régnait dans

les différentes pièces : après ses recherches affolées, tout n'était que meubles renversés, tapisseries lacérées, armoires disloquées.

En un clin d'œil, elle trouva quelque chose.

À peine quelques instants plus tard, la porte d'entrée s'ouvrait docilement devant les chiens, leur laissant la voie libre pour fouiller la maison. Flairant féroce le sol à la recherche de Narcissa, ils se dirigèrent vers le salon, et s'arrêtèrent dans l'encadrement de la porte, les oreilles dressées, le museau frémissant.

– Allez, venez par-là, gronda Narcissa entre ses dents, dissimulée à l'autre bout de la pièce.

Elle remua sa baguette et fit pivoter un miroir à quelques mètres d'elle. Derrière la fenêtre, un éclair inonda la pièce d'une lumière blanche et crue ; la silhouette de Narcissa se refléta dans le grand miroir, et les chiens bondirent vers son reflet, sans voir les marmites en fonte suspendues au-dessus du miroir, prêtes à tomber.

Dès que les chiens furent assez proches, les casseroles chutèrent vers eux. Il y eut un coup sourd, un gémissement, un son mat, un froissement de rideau – et puis plus rien.

Narcissa sortit immédiatement de sa cachette, et contourna le miroir brisé pour retourner vers le jardin ; mais au moment où elle passait à côté, un autre coup de tonnerre retentit au-dehors, et la pièce fut de nouveau illuminée par une succession d'éclairs.

Et seul un chien au pelage brun gisait à terre, assommé. L'autre n'était pas visible.

Narcissa n'eut pas le temps de le chercher du regard, car à l'instant où elle réalisait cela, le deuxième chien se jeta sur elle avec une telle puissance qu'elle tomba à la renverse, au milieu des éclats de verre.

Sans pouvoir se retenir, elle poussa un hurlement, et tenta de repousser le chien à coups de pieds, mais celui-ci était comme enragé. Les crocs du chien lacérèrent sa cape, se plantèrent dans son mollet. Étourdie par la douleur, elle s'empara d'un morceau de bois et l'abattit de toutes ses forces sur le crâne du chien, encore et encore. Après plusieurs coups, il consentit à lâcher légèrement prise, mais repartit immédiatement à l'assaut.

Narcissa sentit ses griffes aiguisées se planter dans son épaule ; le spectacle d'une gueule ouverte et hérissée de crocs s'offrit à ses yeux ; et au moment où elle se croyait perdue, un nouveau son métallique

retentit dans la pièce, et le pitbull s'écroula sur le flanc, lui aussi assommé. Tout en survolant Narcissa, Albert poussa un piaaillement victorieux en brandissant l'énorme poêle qu'il venait d'asséner sur la tête de l'animal. Puis il la laissa tomber sur le sol, et s'envola vers l'abri où était retenue Daisy.

Sans prêter attention au sang qui coulait abondamment le long de sa jambe, Narcissa se releva tant bien que mal et tituba jusqu'au jardin, où Albert essayait déjà d'ouvrir le cadenas avec une clé rouillée qu'il avait dû trouver dans la maison. Le cadenas sauta au moment où Narcissa se jetait contre la porte ; malgré son épaule blessée, elle tira fermement sur la chaîne, la jeta à terre et ouvrit la porte à la volée.

Daisy sursauta. Elle était recroquevillée au fond de l'abri, tremblante de froid et de peur. Sa robe était déchirée, et les mains d'Hector Crabbe avaient laissé des marques sur ses bras ; mais elle était vivante.

– Daisy, murmura Narcissa en s'appuyant sur le mur de pierre.

– Cissy ! s'exclama Daisy, incrédule.

Elle sortit à l'air libre, un peu chancelante ; puis les deux amies tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

– Tu es vivante, constata Narcissa, soulagée, le visage enfoui dans son cou. Daisy, j'ai eu si peur...

– Cissy ! Tu saignes ! Tu as été mordue ?

– Aucune importance. Vite, partons, maintenant...

Elle voulut prendre le Portoloin dans sa cape, mais sa main ne palpa que du vide ; et elle réalisa avec horreur que sa poche avait été lacérée par les crocs du chien, quelques secondes plus tôt. Le Portoloin que lui avait donné Edgar avait dû tomber, et devait donc se trouver à l'intérieur de la maison.

Elle voulut retourner une troisième fois vers la maison, mais sa jambe blessée ne semblait plus vouloir la porter. Elle saignait davantage qu'elle ne l'avait cru initialement, et la tête lui tournait de plus en plus.

– Ne bouge pas, lui ordonna Daisy lorsqu'elle lui eut laborieusement expliqué la situation. Les crocs de ces satanés chiens sont empoisonnés, Crabbe m'a mise en garde tout à l'heure... Il a sûrement un antidote, je vais chercher à l'intérieur. Voilà, assieds-toi... Cissy, tu m'entends ? Je serai de retour dans un instant, d'accord ? Je reviens avec le nécessaire... Et je prendrai le Portoloin au passage. Albert va veiller sur toi.

Narcissa acquiesça, en nage. Elle se laissa asseoir sur le sol, adossée au mur de pierre, et tout devint étrangement confus. Les paroles de Daisy résonnaient dans ses oreilles, de plus en plus assourdies. *Cissy, tu m'entends ? Les crocs de ces satanés chiens sont empoisonnés...*

Elle perdit vaguement la notion du temps ; elle sentit toute sa jambe s'engourdir, puis le reste de son corps, jusqu'à avoir l'impression de flotter dans du coton. Elle n'avait plus mal, elle n'avait plus froid, elle n'avait plus peur. Elle ne voulait plus qu'une chose : dormir.

Elle ne sut jamais combien de temps elle était restée là, assise dans le jardin des Crabbe sous la pluie battante ; elle aurait été incapable de dire si cela avait duré des heures, ou bien une poignée de secondes. Elle flottait dans une sorte de brouillard opaque lorsqu'elle vit Crabbe franchir son portail en fer forgé, écumant de rage ; et lorsqu'elle tenta de crier pour avertir Daisy, seul un gémissement inintelligible s'échappa de ses lèvres.

Ses yeux se fermèrent. Elle entendit au loin les rugissements de Crabbe, les cris de terreur de Daisy, les aboiements féroces de ses chiens. Lorsqu'elle trouva la force d'entrouvrir les yeux, la silhouette imposante de Crabbe se dressait sur le perron, menaçante ; et derrière lui, ses deux pitbulls regardaient dans sa direction, prêts à attaquer de nouveau.

Narcissa n'en pouvait plus. L'herbe se colorait de rouge sous sa jambe, et sa vision était de plus en plus trouble. Elle pensa à sa mère, à son père dont elle venait de découvrir l'identité, à ses sœurs, aux Goyle ; elle pensa enfin à Lucius, et surtout à l'enfant qu'elle aurait rêvé d'avoir.

Aussi, elle crut qu'elle rêvait lorsqu'elle entendit la voix de son mari couvrir le vacarme de l'orage.

CRABBE !

Une silhouette mince s'interposa entre les chiens et Narcissa. Elle fronça les sourcils, et tenta de prononcer le nom de Lucius, mais sans y parvenir.

ARRÊTE IMMÉDIATEMENT !

Narcissa avait l'impression de chuter lentement en arrière. Un éclair vert l'éblouit, et l'un des deux chiens s'écroula à terre. Crabbe cria quelque chose, et le deuxième chien se mit à dévaler la pente en direction de Narcissa. Quelque part dans le lointain, une lame résonna,

sortant d'un fourreau. Il y eut un éclair blanc, un gémissement rauque, et une épée effilée transperça de part en part le deuxième pitbull. Narcissa vit le sang du chien gicler sur les graviers ; et la dernière chose qu'elle vit avant de perdre connaissance fut le visage de Lucius qui se penchait sur elle, absolument effaré. Une main douce et chaude se posa sur sa joue ; et le noir se fit.

LE CHOIX DE LA RAISON

Lorsque Narcissa entrouvrit les yeux, il faisait grand jour. Elle se trouvait dans son lit, chez elle, dans sa chambre lumineuse où les rameaux de vigne peints au mur se balançaient doucement, bercés par une brise imaginaire. Plus haut encore, la verrière peinte sur la voûte du plafond montrait un ciel bleu roi.

Elle cligna des yeux, toujours un peu engourdie, et la douce lumière qui baignait la chambre lui fit mal au crâne. Elle tourna la tête, et eut l'immense soulagement de voir Lucius allongé à côté d'elle, profondément assoupi. Il portait encore ses vêtements de voyage ; ses cheveux blonds étaient sales, il avait de la terre sur les joues ; mais malgré cela, Narcissa ne l'avait jamais trouvé aussi beau.

Malgré la douleur et l'étourdissement, Narcissa se redressa un peu ; et du bout des doigts, sans oser le réveiller, elle effleura sa main, son front, sa joue.

– Comme c'est touchant, dit une voix sifflante et glacée, juste derrière elle.

Narcissa sursauta violemment et fit volte-face, le cœur battant. Confortablement assis dans un fauteuil, le visage dissimulé dans l'ombre de son capuchon, Voldemort les observait avec amusement.

– Je suis ravi de te revoir, Narcissa, ironisa Voldemort. Il s'en est fallu de peu.

Effrayée, Narcissa serra l'épaule de Lucius et la secoua légèrement, afin de le tirer de son sommeil.

– Inutile d'essayer, il ne se réveillera pas tout de suite, l'informa Voldemort. D'ici une demi-heure, peut-être... Lorsque je l'aurai décidé.

Narcissa secoua encore Lucius, avec plus d'insistance ; mais malgré cela, il restait impassible, profondément endormi.

– Vous l'avez ensorcelé, comprit Narcissa, de plus en plus affolée.

– Il avait bien besoin d'un petit somme, après notre périple... Et surtout après cette nuit. Quant à toi, j'avais besoin de te parler en privé.

Narcissa s'assit complètement sur son lit, et ramena ses édredons à elle, comme pour se protéger de Voldemort. Elle avait le tournis, elle se sentait nauséuse, et tous ses muscles lui faisaient terriblement mal. Elle sentit des bandages sous sa chemise de nuit, sur son épaule griffée et autour de la jambe que le chien avait mordue. Sur sa table de chevet, une pince métallique et des morceaux de verre couverts de sang étaient posés sur un petit plateau d'argent.

Alors que les souvenirs lui revenaient en cascade, une question monta immédiatement à ses lèvres.

– Où est Daisy ?

– Ne t'en fais pas pour elle, sourit Voldemort. Daisy – *Mrs Crabbe*, devrais-je dire – est chez elle, auprès de son nouveau mari... qui a pris les dispositions nécessaires pour qu'elle renonce à lui fausser compagnie.

– Que voulez-vous dire ? Elle n'est pas blessée ?

– Blessée ? Oh non, voyons... Crabbe l'a peut-être un peu brusquée, tout à l'heure, emporté par la colère... Mais heureusement, tout est rentré dans l'ordre.

Et son sourire malveillant s'étira encore davantage.

– À vrai dire, nous nous sommes surtout inquiétés pour toi, Narcissa. Lucius et moi sommes arrivés juste à temps... Encore un peu, et ces chiens féroces te dévoreraient toute crue.

En repensant à la frayeur qu'elle avait eue lorsque les pitbulls s'étaient jetés sur elle, Narcissa frissonna.

– Tu te demandes sans doute ce qu'il s'est passé, n'est-ce pas ? Tu semblais quelque peu confuse, lorsque nous t'avons retrouvée... Eh bien, laisse-moi donc te raconter notre soirée mouvementée.

Voldemort se pencha légèrement en avant.

– Après plusieurs tentatives infructueuses, nous avons finalement réussi à rallier les géants à notre camp. Il nous a fallu rester encore quelques jours auprès d'eux pour consolider notre accord, mais ce matin, nous les avons enfin convaincus de lever le camp... Ils sont en ce moment même en route vers le hameau où vit Adam Claring, guidés par Yaxley, Dolohov, Gibbon et Macnair. Quant à Lucius et moi, nous pensions pouvoir profiter d'un repos bien mérité, et Lucius

se faisait évidemment une joie de t'annoncer toutes ces bonnes nouvelles... Seulement voilà : lorsque nous sommes rentrés au manoir, nous n'avons trouvé personne en dehors du cadavre encore tiède d'Abraxas. Au-delà du choc que cela représentait pour Lucius, il a cru que tu avais été tuée aussi. Tu aurais dû le voir te chercher frénétiquement dans toutes les pièces, et t'appeler à cor et à cri dans tout le manoir... J'ai bien cru qu'il allait devenir fou. J'ai fini par le convaincre de m'accompagner sur la Colline d'Émeraude, espérant retrouver ta trace ; et nous t'avons trouvée dans le jardin des Crabbe, à demi morte, sur le point d'être dévorée par ces chiens féroces. Évidemment, Lucius s'est immédiatement porté à ton secours... Il était fou de rage, et j'ai dû le séparer de Crabbe pour éviter un incident regrettable. Après cela, Lucius t'a amenée ici pour te soigner, pendant que Crabbe me rapportait les événements de la nuit.

Tout en parlant, Voldemort sortit de sa poche une petite fiole remplie de filaments argentés, ni liquides ni gazeux – les souvenirs de Vera.

– C'est là que Crabbe m'a raconté une histoire fort divertissante, sourit Voldemort en faisant tourner la petite fiole entre ses doigts. L'histoire d'un méprisable petit Sang-de-Bourbe, qui est étrangement parvenu à séduire une splendide jeune femme... Et à lui faire porter un enfant, au nez et à la barbe de toutes les familles de Sang-Pur. J'imagine qu'elle t'est familière ?

En se remémorant pleinement tout ce qu'elle avait découvert la veille dans la Pensine, et en réalisant qu'Hector Crabbe et Voldemort avaient pris connaissance de tout cela, Narcissa se sentit perdue.

– Ne t'en fais pas, Narcissa je ne compte pas ébruiter ton secret pour l'instant, susurra Voldemort, comme s'il lisait dans ses pensées. Jusqu'à ce que notre victoire soit assurée, j'aurai besoin des capacités pleines et entières de Bellatrix, ainsi que de celles de Lucius... Et je ne souhaite pas les déstabiliser pour si peu.

Narcissa fronça les sourcils sans comprendre.

– Je comptais révéler toute la vérité à Lucius, mais en arrivant ici, il était si affolé, si choqué d'avoir cru te perdre... J'ai pensé qu'il s'effondrerait, s'il apprenait à quel point tu lui avais menti ; et je ne souhaite pas que cela arrive maintenant, alors que nous sommes si proches de la victoire. J'ai donc décidé de garder ce petit secret pour

moi... Et voilà ce que je lui ai raconté. Je lui ai confirmé que les Goyle avaient tué Abraxas, ce qui, je pense, se rapproche de la vérité... Mais ensuite, j'ai légèrement modifié les événements. Je lui ai dit que les Goyle t'avaient attirée chez eux, en te faisant croire que Lucius était en danger, et qu'ils t'avaient piégée : ils voulaient s'enfuir, et te garder en otage au cas où la situation tournerait mal pour eux... Heureusement, Carla et Crabbe ont courageusement empêché cela. Mais tu étais tellement sous le choc que tu as refusé de croire que les Goyle avaient voulu t'enlever : tu as donc défendu Daisy, et les chiens de Crabbe s'en sont pris à toi... Pour l'heure, Lucius est donc persuadé que tu as été odieusement manipulée par les Goyle, et que ceux-ci ont reçu un juste châtiment.

– Ça ne tient pas debout, protesta faiblement Narcissa. Les Goyle ne feraient jamais une telle chose !

– En effet, je pensais moi-même avoir du mal à convaincre Lucius de toute cette histoire, admit Voldemort. Mais en réalité, il m'a cru aveuglément, sans me poser une seule question. Oh, bien sûr, il doit bien avoir quelques doutes, au fond de lui, mais... Je l'ai bien vu, il ne souhaitait qu'une chose : te croire innocente.

– Et les autres Collinards ? Que leur avez-vous dit ?

– Ils ne savent rien de tout cela. Seuls Crabbe, Lucius et moi t'avons vue sur la Colline d'Émeraude, et nous ne comptons pas ébruiter cet incident. J'ai même jugé dangereux que quelqu'un d'imprévisible comme Crabbe ait connaissance de ce secret si explosif : j'ai donc fait le nécessaire pour qu'il oublie tout ce qu'il avait vu dans la Pensine, afin qu'il ne s'en serve pas de manière inconsidérée.

Narcissa frissonna de nouveau, incapable de prononcer le moindre mot. Dans quelques minutes, Lucius allait se réveiller, et lui demander de confirmer cette histoire – ce qui revenait à renier les Goyle à jamais et à enterrer toute chance de pouvoir réclamer la libération de Daisy.

– Évidemment, il existe une autre version de l'histoire, sourit Voldemort. Une version où tu t'apprêtais à abandonner Lucius, pleinement consciente de la trahison que tu lui infligeais... Et bien sûr, je n'hésiterai pas à la révéler au besoin.

Une larme roula sur la joue de Narcissa. Elle était prise au piège. Elle le savait, et Voldemort le savait aussi.

– Où sont Vera et Fergus ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

Voldemort consulta l'horloge murale qui se trouvait non loin de lui.

– À l'heure qu'il est, ils devraient être en train d'arriver à Azkaban : si l'affaire n'est pas encore conclue, elle devrait l'être dans quelques minutes. Je dois dire que je suis assez admiratif de la manière dont Carla a orchestré tout cela... J'ai été un peu surpris de voir que tout avait été organisé sans mon autorisation, mais Carla m'a expliqué qu'elle avait tout accompli en urgence, devant l'imminence du départ des Goyle, alors que j'étais à l'autre bout du pays. Et elle ne souhaitait pas prévenir Lucius, de peur qu'il ne t'en parle et que tu t'opposes à ce projet... Ce que j'ai finalement compris. Je dois dire que sa méthode a été parfaitement élaborée ; et même si j'avais prévu de les éliminer bientôt, cela a l'avantage de me faire gagner du temps, et m'évite d'avoir à me justifier devant certains des Collinards. Carla sera donc récompensée à la hauteur du service qu'elle m'a rendu.

Catastrophée, Narcissa prit sa tête entre ses mains. L'idée que Vera et Fergus soient sur le point d'être livrés aux Détraqueurs lui était insupportable. Malgré son étourdissement, elle s'efforçait de chercher un moyen de les sauver, mais plus elle réfléchissait, plus l'espoir de trouver une solution s'amenuisait.

Face à elle, Voldemort jubilait.

– N'y pense même pas, Narcissa : il n'y a plus d'échappatoire. Quant à toi, je te fais confiance pour ne plus jamais mettre en doute les actions de Lucius, comme tu as pu le faire par le passé... Car au moindre faux pas, je m'assurerai personnellement qu'il apprenne toute la vérité te concernant.

Sur ces mots, il se leva et se tourna vers la porte, mais se ravisa.

– Ah, bien sûr, j'oubliais... Carla et Edgar tenaient à te transmettre ce petit cadeau.

Il sortit de sa cape un flacon de verre qui contenait une potion rouge sang. Il s'approcha de Narcissa, qui eut un mouvement de recul, et lui tendit la potion.

– Une Potion d'Enfantement, réalisée à la Corne Rouge, par des procédés dont je n'ai pas connaissance... Je ne pensais pas cette prouesse possible, mais il paraît qu'elle a fonctionné pour Carla. Alors, qui sait ? Peut-être ton vœu sera-t-il enfin exaucé.

Comme Narcissa ne s'en saisissait pas, Voldemort posa le flacon sur la table de nuit, lui adressa un dernier sourire maléfisant et quitta silencieusement la pièce.

Dès qu'il fut parti, Narcissa prit le flacon et alla s'enfermer dans la salle de bains. Là, elle s'adossa à la porte et se laissa lentement glisser sur le sol, foudroyée par tout ce qu'elle venait de vivre et d'entendre. Elle avait frôlé la mort deux fois en une nuit, avait été traitée de tous les noms, avait découvert qu'elle-même était née d'un adultère, et que son existence entière n'était qu'un gigantesque mensonge.

Que pouvait-elle faire ? Qu'allait-elle décider ? Comment vivre, maintenant ? Elle ne savait même plus ce qu'elle pensait, ce qu'elle valait, ce qu'elle était.

Elle regrettait amèrement d'avoir accepté de regarder les souvenirs de Vera. Tout ce qu'elle avait vu, tout ce qu'elle avait découvert dans cette Pensine avait détruit le peu de confiance et d'estime qu'elle avait pour elle-même. Et maintenant, comment pourrait-elle continuer à vivre en sachant qu'elle n'était pas ce qu'elle avait toujours cru être, que tout ce qu'elle avait obtenu au cours de sa vie n'était qu'une imposture du début à la fin ?

Dans une autre réalité pas si lointaine, elle ne grandissait pas sur la Colline d'Émeraude mais dans une cave obscure et clandestine, avec deux parents en haillons et Adam Claring comme compagnon de jeu – comment pouvait-elle croire une telle chose ? Comment joindre ces deux univers : celui qui avait été le sien, et celui qui aurait dû l'être ? Que choisir : Cygnus Black, cet homme prestigieux, ambitieux, tant vénéré, qui l'avait inspirée, façonnée, déçue, blessée, qu'elle avait cru son père et qui ne l'était pas ? Ou bien Thomas Everly, ce fantôme d'homme, qui ne lui avait laissé qu'un mensonge comme héritage, le seul homme que sa mère ait vraiment aimé, et qui l'avait pourtant condamnée à l'opprobre pour assouvir ses désirs ?

En réfléchissant à tout cela, Narcissa ne parvenait qu'à une seule conclusion : elle ne pouvait pas vivre sans Lucius. En son absence, elle se perdait, elle commettait les pires folies, jusqu'à trahir celui qui l'avait toujours aimée, qui n'avait jamais rien exigé d'elle ; il fallait qu'il reste à ses côtés, coûte que coûte. Sans lui, elle n'était rien qu'une pauvre folle, condamnée à la perdition.

Il était trop tard pour Vera et pour Fergus. Quant à Daisy, Narcissa avait beau y réfléchir, elle ne voyait aucun moyen de la sauver des griffes de Crabbe : elle avait déjà failli y laisser sa vie. Non, maintenant, il s'agissait de se sauver elle-même. Quant à s'enfuir... Certes, elle pouvait encore quitter le manoir, partir avant que Lucius ne se réveille et ne plus jamais donner signe de vie ; elle serait alors débarrassée de Voldemort, des Mangemorts, de leur violence et de leurs menaces... Mais où irait-elle ?

Chez Andromeda, suggéra une petite voix dans sa tête.

À cette idée, Narcissa tressaillit, et d'autres larmes roulèrent sur ses joues. Retrouver Andromeda, et tout lui dire, tout, sans craindre son jugement... Redécouvrir sa douceur, sa délicatesse, sa bonté... Les yeux fermés, Narcissa se surprit à sourire en imaginant leur étreinte : les bras d'Andromeda autour d'elle, son parfum réconfortant, ses joues si douces et ses yeux rieurs – mais elle revint brutalement à la réalité.

Premièrement, il lui serait factuellement impossible de la retrouver : Andromeda était cachée quelque part, traquée par l'ensemble des Mangemorts avec sa famille. Deuxièmement, Narcissa ne lui avait rien pardonné : Andromeda l'avait blessée, abandonnée, avait causé la mort de leur mère avec son départ si égoïste... Et troisièmement, la présence de Ted et surtout de Nymphadora lui seraient insupportables. Narcissa serait incapable de surmonter sa rancœur vis-à-vis de cette petite fille, *a fortiori* si elle était condamnée à ne jamais avoir d'enfant.

Ses pensées revinrent donc à Lucius.

Lucius...

Si détestable qu'il soit, il était le seul qui puisse la protéger de tout. Il l'avait déjà protégée de tant de choses : du deuil de sa mère, des moqueries, de la guerre. Depuis leur rencontre, il ne cessait de lui prouver son amour de multiples manières... Et enfin, il venait de lui sauver doublement la vie : une première fois en tuant les deux chiens de Crabbe, et une deuxième sans même s'en rendre compte, en se montrant si affolé à l'idée de la perdre que Voldemort en personne s'était senti obligé de mentir pour elle. Narcissa pouvait-elle renoncer à cet amour brûlant, en avait-elle le droit ?

Sans compter qu'un autre paramètre venait de rentrer en jeu.

Un peu hébétée, Narcissa baissa les yeux vers la Potion d'Enfement qu'elle serrait contre sa poitrine. Le liquide était rouge

sang, et pulsait dans sa main comme un cœur battant, ce qui avait quelque chose de répugnant – mais aussi de fascinant. Attachée au flacon, une petite étiquette portait la mention : *Potion d'Enfancement – À consommer en une seule fois, juste avant l'accouplement.*

En restant avec Lucius, en buvant cette potion, il y avait peut-être un enfant à la clé. Un enfant qu'elle désirait depuis des années, depuis l'instant où sa vie avait été unie à celle de Lucius – peut-être même depuis sa plus tendre enfance, depuis la première fois qu'elle avait tenu une poupée dans ses bras...

À cette pensée, elle sentit quelque chose bondir en elle, au plus profond de ses entrailles. Elle n'avait jamais su pourquoi ce désir d'enfanter était si puissant, comparé aux autres femmes de son entourage. Était-ce une manière de combler quelque chose, de se réparer ? De revenir à tout prix à l'insouciance qu'elle avait connue enfant ?

– Narcissa ?

Elle sursauta : dans la chambre, de l'autre côté de la porte close, Lucius venait de l'appeler. Elle n'avait plus le temps de s'interroger : il était temps d'agir. Elle se leva d'un bond, et se plaça face au grand miroir au cadre doré, tenant le flacon de Potion d'Enfancement au creux de ses mains. Serait-elle encore capable de se regarder dans ce miroir, après le choix terrible qu'elle était sur le point de faire ?

Elle entendit Lucius s'approcher, frapper trois petits coups à la porte, essayer d'ouvrir.

– Narcissa ? Tu es là ?

Sa voix trahissait de l'inquiétude, et Narcissa eut aussitôt l'envie irrépressible de le prendre dans ses bras. Elle serra les poings : elle n'avait plus le droit d'hésiter.

En un clin d'œil, elle ouvrit le flacon de Potion d'Enfancement donné par Voldemort et le but d'un trait, jusqu'à la dernière goutte. Elle avait un goût de sang. Puis elle le cacha dans un tiroir, au milieu d'autres flacons, essuya les traces rouges que la Potion avait laissé sur ses lèvres, se rinça la bouche ; et enfin, elle se précipita vers la porte et l'ouvrit à la volée.

Dès qu'elle se retrouva face à Lucius, les faibles doutes qui subsistaient encore en elle partirent en fumée. Sur le visage de son mari, elle pouvait lire toutes les émotions et toutes les pensées qui se

bousculaient en lui. Elle voyait qu'il était soulagé de la voir en vie, face à lui ; elle voyait aussi à quel point il avait eu peur qu'elle meure, et peur qu'elle l'ait abandonné.

– Cette nuit, articula-t-il avec difficulté. Que s'est-il passé ?

Narcissa ne sut que répondre. Elle ne voulait plus qu'une chose : effacer cette expression anxieuse du visage de Lucius, l'embrasser, se rendormir dans la chaleur de ses bras, puis, lorsqu'ils seraient bien reposés, se promener avec lui dans le jardin et ne plus penser à toutes les choses affreuses qui se passaient au-dehors.

Et elle voyait bien qu'il en était de même pour Lucius, car tout, dans son attitude, la suppliait de le rassurer, depuis ses mains tremblantes, à ses yeux clairs embués par l'inquiétude.

– J'ai cru que tu étais morte, murmura-t-il. Et ensuite, quand je t'ai retrouvée... J'ai cru que... Que tu avais essayé de t'enfuir loin de moi, à cause de notre dernière dispute.

Il était clair qu'il brûlait de la prendre dans ses bras, et qu'il n'attendait d'elle qu'une chose : qu'elle confirme tout ce que Voldemort avait dit. Une part de lui doutait certainement d'elle, mais il refusait de l'écouter, il luttait pour repousser cette idée, et comme Narcissa, son seul désir était que tout rentre dans l'ordre.

Avec autant de conviction que possible, Narcissa secoua la tête.

– Je ne te trahirai jamais, dit-elle en sachant pertinemment que c'était exactement ce que Lucius voulait entendre.

Elle s'avança vers lui, mais Lucius l'arrêta d'un geste.

– Le Seigneur des Ténèbres a dit que les Goyle t'avaient tendu un piège, dit-il. Qu'ils t'avaient manipulée pour t'emmener avec eux.

Narcissa songea que s'il était prêt à croire de telles choses, ou à faire semblant de les croire pour pouvoir continuer à l'aimer, alors c'était bien la preuve qu'elle n'avait rien à craindre de lui.

Au moment où elle allait parler, elle pensa à la trahison qu'elle s'appropriait à infliger à Daisy, et sa vue se brouilla.

– Tout est vrai, dit-elle pourtant. Tout ce qu'il a dit est vrai, je te le promets.

La méfiance s'effaça aussitôt du visage de Lucius, remplacée par un immense soulagement. Il avait choisi de la croire. D'un même mouvement, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

– J'ai eu si peur, murmura Lucius en la serrant de toutes ses forces. Pardonne-moi, je n'aurais jamais dû te laisser ici... Et les horreurs que je t'ai dites avant de partir... J'y ai repensé pendant tout le voyage, je m'en suis tellement voulu... Je te promets que je n'en croyais pas un mot !

– Pardonne-moi aussi, supplia Narcissa en s'agrippant à lui. Pardonne-moi pour tout. J'ai eu tellement peur de te perdre !

Et elle éclata en sanglots – des sanglots sincères, même si leur cause n'était pas celle que Lucius croyait.

– C'est fini, dit Lucius en lui caressant délicatement les cheveux. Tu es en sécurité, et nous ne nous quitterons plus.

– Tu m'as sauvé la vie, dit Narcissa en resserrant son étreinte. Tu m'as sauvée de ces horribles chiens...

– Et tes blessures ? Tu n'as pas mal ?

– Je ne sens plus rien, assura Narcissa.

Ils échangèrent un long regard, comme s'ils se promettaient silencieusement de ne plus jamais parler de cette nuit, de faire comme si rien de tout cela n'avait eu lieu, comme si les Goyle n'avaient jamais existé. Ils s'embrassèrent longuement ; puis ils s'allongèrent lentement sur le lit, où ils s'unirent avec plus de passion que jamais, comme pour sceller cette terrible promesse.

À des kilomètres de là, Vera essayait désespérément de se dépêtrer de la confusion dans laquelle elle était plongée. Elle se trouvait dans un endroit sombre, trop épuisée pour bouger et incapable de se souvenir comment elle était arrivée là. En effet, sans qu'elle arrive à déterminer pourquoi, il lui était incroyablement difficile de réfléchir, ou même d'observer ce qui se passait autour d'elle. Ses sensations étaient inconstantes, et le cours de ses pensées était profondément perturbé : le passé et le présent s'y mélangeaient dans un tourbillon chaotique, qui l'emportait sans cesse et l'empêchait de raisonner.

Alors qu'elle se demandait pour la centième fois ce qui était à l'origine de cet égarement particulièrement angoissant, une image parvint à surgir dans son esprit : celle d'une petite dame habillée de rose, au sourire de hyène, qui pointait sa baguette sur elle. Oui,

indéniablement, c'est à partir de là que tout était devenu nébuleux... Mais qui était-ce ? Et que faisait-elle dans son salon ? Vera était incapable de s'en souvenir.

L'énergie qu'elle dépensa pour arriver à cette conclusion l'épuisa, et elle fut incapable de résister au souvenir qui s'imposait à elle, éparpillant de nouveau toutes les pensées qu'elle était parvenue à rassembler... Non, il ne fallait pas se laisser déconcentrer, il fallait... Fergus...

Fergus était là, devant elle.

Il avait treize ans, elle en avait quatorze ; ils se trouvaient au pied du château de Poudlard, en pleine nuit, et se rencontraient pour la première fois. Druella et Thomas venaient de s'éloigner ; Fergus regardait Vera avec émerveillement, et Vera n'avait d'yeux que pour les plantes rondes qui venaient de tomber sur le sol.

– Ce sont des Choux-Broute ! s'exclama-t-elle. Mais où... Où les as-tu trouvés ?

– Près du lac, là où il est formellement interdit d'aller.

Vera s'approcha, et prit l'une des plantes entre ses mains. Elle effleura sa forme ronde, à la frontière entre le fruit et la fleur ; puis elle observa minutieusement sa tige bleutée, particulièrement robuste.

– Épatant, dit-elle avec émerveillement. Vraiment, c'est épatant...

– Oui, merci, dit Fergus.

Vera l'aidera à ramasser les quelques plantes dispersées sur le sol.

– Cela est, je dois dire, très rare de rencontrer des personnes aussi fantastiques et admirables que vous semblez l'être, déclara Fergus lorsqu'ils eurent fini de ramasser. Puis-je connaître votre délicieux prénom ?

Vera se tourna à gauche, à droite, et le regarda comme s'il avait des problèmes de vue.

– C'est à moi que tu parles ?

– Bien sûr, répondit-il avec le plus grand sérieux.

– Mon *délicieux prénom* ?

– Ne l'est-il pas ?

Vera ouvrit de grands yeux ronds.

– Euh... Je m'appelle Vera.

– Ve-ra ! articula Fergus avec enthousiasme. Félicitations, c'est très charmant !

Il parlait avec un franc sourire, un enthousiasme contagieux et un accent hollandais à couper au couteau.

– Fergus Dijkstra, D-I-J-K-S-T-RA, dit-il en tendant la main, faisant tomber à nouveau quelques Choux-Broute.

– Mince alors, rit Vera. T'en as un nom...

Elle lui serra la main, et le sourire du garçon s'élargit encore.

– En effet, c'est bien vrai, dit-il avec fierté. Merci !

Et Vera rit encore.

– J'aime beaucoup quand vous riez, ma chère. Pour être franc, j'en ai des chatouillis dans le ventre.

Vera eut l'air un peu désarçonné ; mais le ton de Fergus restait dépourvu de toute trace d'ironie.

– Voulez-vous aller vous promener avec moi ? proposa-t-il.

Vera regarda autour d'eux. Il pleuvait de plus en plus fort ; ils étaient déjà trempés, malgré le maigre abri que leur offrait le château ; et le domaine de Poudlard avait disparu derrière des rideaux de pluie.

– Par ce temps ?

Fergus regarda à son tour, et parut découvrir avec émerveillement que des seaux d'eau se déversaient sur Poudlard.

– Fantastique ! Il pleut ! Les limaçons seront de sortie, et nous pourrons faire quelques glissades dans la gadoue si le cœur nous en dit. Alors, vous me suivez ?

Désemparée par tant d'enthousiasme, Vera lui emboîta le pas, ses quelques Choux-Broute dans les bras, laissant la pluie noyer l'éclat cuivré de ses cheveux dans la plus grande indifférence.

La pluie...

Il pleuvait, et terriblement fort. Elle n'était pas à Poudlard, elle s'était trompée... Mais alors, où ? Fergus n'était pas loin, elle le sentait, mais il était en danger... Un enfant aussi... Et elle avait peur, terriblement peur...

– FERGUS !

Elle criait. Elle cherchait une échappatoire. Fergus était bien là, mais ils se trouvaient dans une impasse lugubre, acculés par des silhouettes malveillantes... Un immeuble en flammes venait de s'écrouler, ensevelissant Thomas, ainsi que Jacob et Sarah Claring... Elle tenait un petit enfant brun dans ses bras, qui n'était pas le sien, et un autre grandissait dans son ventre légèrement rebondi.

– Ils sont au service d'Abraxas, sans aucun doute, devina Fergus en désignant les trois hommes qui les poursuivaient. Ils m'ont vus sauver le petit, et ils veulent terminer le travail.

Vera serra contre lui le garçon aux cheveux noirs. Adam Claring devait avoir cinq ans : il était inconscient, sa peau était brûlée à plusieurs endroits, et il respirait difficilement.

– Fergus, ils arrivent !

– Restez derrière moi, et ne transplanez qu'en ultime recours, ordonna Fergus. Cet enfant est extrêmement faible, un transplanage pourrait l'achever.

Trois bandits encagoulés les encerclèrent, baguette en main. Les trois silhouettes s'approchèrent d'un pas lourd, tout en ricanant :

– Regardez-moi cette belle petite famille, ricana le plus petit des trois.

– On les connaît, non ? grogna celui qui était de taille moyenne.

– Mais oui, tu as raison... C'est cette grande gourde de Vera Goyle, et son petit gnome de mari ! Alors, vous vous êtes perdus loin de votre jardin botanique ?

– Nous avons fait un léger détour par ici, en effet.

En face de Fergus, les trois bandits continuaient d'avancer, mais il ne reculait pas d'un millimètre.

– Allez, fini de rire, les invectiva le plus grand en tendant la main. Donnez-nous le gosse et on vous laisse partir tranquille.

– Vous n'avez qu'à venir le chercher, proposa aimablement Fergus.

Campé devant Vera et Adam, les vêtements de Fergus étaient quasiment partis en poussière, et pourtant ses épaules continuaient de se soulever à un rythme régulier et paisible.

– Très bien ! Ce sera l'occasion de vous montrer notre petit Feudeymon... Viens par-là, toi ! rugit l'un d'entre eux en agitant sa baguette vers l'immeuble qui venait de s'écrouler.

Sous les yeux horrifiés de Vera, les flammes qui dévoraient les restes de l'immeuble s'animèrent, et une silhouette démoniaque se dressa dans la nuit, entièrement formée de feu. Un rictus féroce prit forme dans les flammes, et un tentacule de feu s'éleva dans les airs, brandissant une sorte de fouet incandescent...

– Fergus ! cria Vera, de plus en plus effrayée.

– Ne bougez surtout pas ! répéta Fergus sans se retourner. Laissez-moi faire !

Le tentacule s'abattit dans leur direction, le fouet fendit l'air avec un grésillement menaçant et s'abattit sur Fergus. Vera poussa un cri ; mais quand elle releva la tête, Fergus n'avait pas bougé. Le fouet était enroulé autour de son bras, et il ne semblait pas souffrir le moins du monde. D'un geste sec, il arracha le fouet à son propriétaire et l'envoya valser sur le sol, où il explosa en millions de braises.

Puis il se redressa, affable.

– Approchez donc, ignoble créature, dit-il en joignant le geste à la parole.

Le démon de feu se jeta sur lui, mais quelque chose d'étonnant se produisit. Au lieu d'engloutir la petite silhouette de Fergus, le feu s'engouffra entre ses bras, où il rétrécit, se comprima, jusqu'à former une petite boule de lumière d'une intensité à peine soutenable, au creux de la main de Fergus...

Celui-ci leva la tête ; ses vêtements étaient quasiment entièrement réduits en cendres, mais son corps ne portait aucune blessure et son visage affichait toujours la même expression sereine. À l'inverse, en face de lui, les trois bandits s'étaient décomposés.

– Étonnant, n'est-ce pas ? leur dit Fergus sur un ton enjoué.

Avec amusement, il souffla sur la boule de lumière, et trois langues de feu roulèrent jusqu'aux bandits, aussitôt transformés en immenses torches hurlantes. Puis il se retourna vers Vera, toujours calme.

– Oh, je suis désolé, dit Fergus avec affliction. Je crains de m'être un peu emporté. Ils vous avaient menacé, et cela m'a mis hors de moi.

– Fergus, partons vite, supplia Vera. Adam est très mal en point.

– Vous avez raison... Nous ferions mieux d'éviter Sainte-Mangouste, Abraxas aura sûrement posté certains de ses alliés là-bas, pour finir le travail au cas où l'un des Claring serait seulement blessé. Oh ! Je viens d'avoir une idée.

– Oui ?

– J'ai entendu récemment parler d'une sorcière qui avait pour projet de construire un pensionnat pour jeunes sorciers... Une femme qui semblait vraiment formidable, je suis certain qu'elle saura protéger notre petit Adam...

La scène s'évanouit, et Vera fut brutalement projetée en avant. Elle avait mal partout, comme si on l'avait battue... Pourquoi était-elle si étourdie ? Elle sentit qu'on se saisissait d'elle, elle sentit l'odeur de la mer, mais, alors qu'elle essayait vainement de comprendre de quoi il s'agissait, elle fut de nouveau propulsée vers le passé...

Elle venait de se cogner contre le volant d'une voiture. Fergus était à côté d'elle, le front luisant de sueur, et semblait sur le point de défaillir ; ils venaient d'atterrir au milieu d'une jolie clairière, devant une bâtisse blanche qui se découpait nettement dans la nuit.

– *Pensionnat Wimbley*, lut Vera sur la bâtisse. Bien, nous y sommes... Fergus ? Vous tenez bon ?

– Difficilement, gémit Fergus en se tenant la poitrine. Vous savez, ce don de *Cracheflammes*... me fait terriblement souffrir dès que je l'utilise. Habituellement, ceux qui en sont atteints ne vivent pas longtemps, et se consomment de l'intérieur... Je suis un des seuls qui ai réussi à le réprimer, et à m'en préserver, en dehors de quelques rares contrariétés... Ce doit être la troisième fois de ma vie que je libère ce feu intérieur, et je ne me souvenais pas que c'était aussi douloureux. Ma poitrine me brûle affreusement... Et je crois que mon cœur a souffert de cet exploit.

– Vous ne m'aviez pas dit que c'était aussi grave, s'inquiéta Vera. Je savais que votre santé en était fragilisée, et c'est pour cela que je vous préservais... Mais j'ignorais que le moindre débordement pouvait vous tuer !

– Je vais m'en sortir, ne vous en faites pas, sourit Fergus. Je sens que la situation est sous contrôle... Un peu de repos dans votre beau jardin me remettra sur pied... Je ne pourrai pas réutiliser ce don de sitôt, mais c'est le cadet de nos soucis. Ne vous préoccupez pas de moi, ma chère Vera, Adam est toujours aussi mal en point...

– Vous avez raison, approuva Vera. Faisons en sorte de réveiller Eleanor Wimbley, et de lui laisser le petit sans qu'elle nous voie... Si les Collinards apprennent que nous avons sauvé cet enfant, je ne donne pas cher de notre peau.

– Attendez... Encore un petit instant, réclama Fergus.

Avec une plume cassée en deux, il griffonna quelque chose sur un morceau de parchemin à moitié calciné.

– Laissons-lui un message d'espoir, décida-t-il. Ce pauvre petit en aura bien besoin.

Vera se pencha sur le parchemin, intriguée.

– *Tel le phénix, l'espoir renaît de ses cendres*, lut-elle, impressionnée. C'est de vous ?

– Je me sens particulièrement inspiré, ce soir, sourit Fergus en glissant le parchemin dans le poing d'Adam, qui était toujours inconscient.

Il embrassa le petit garçon sur le front, remit la peluche sur sa poitrine, puis le remit délicatement à Vera, qui l'emporta vers le perron du pensionnat Wimbley...

Puis de nouveau, tout devint confus. Vera avait conscience d'avoir froid, d'être terrorisée, elle entendait des voix brutales et inintelligibles – mais ses souvenirs étaient inextricables de la réalité.

Cachée dans son jardin, elle entendait Abraxas se vanter auprès d'un autre invité d'avoir réussi à débusquer les Claring... Elle vendait des œufs de Dopsidon en secret, et ordonnait aux gobelins de Gringott's de mettre l'argent sur le compte d'Adam Claring... Elle était de nouveau dans son jardin, elle annonçait à sa mère qu'elle renonçait à ses études et à ses voyages, afin de mieux veiller sur Druella...

Druella...

Si pâle, si maigre...

Et ce froid qui la pénétrait jusqu'à la moelle...

– Qu'est-ce qu'il fait froid ici, pesta Vera en posant une bouillotte fluorescente sur le lit de Druella. Quand je pense que Walburga refuse de faire chauffer ta chambre !

Elle ajusta les couvertures autour de Druella. Son amie d'enfance grelottait ; elle était squelettique, livide, et on voyait que le moindre mouvement lui coûtait.

– Tu n'as rien mangé, constata Vera en désignant l'assiette pleine qui se trouvait au pied du lit.

– Je n'en peux plus, gémissait Druella. Vera, je... Je suis à bout de forces. Je suis incapable de me lever... Mon corps rejette tout ce que je mange... Et cela dure depuis des mois... Je suis épuisée.

Vera ne sut que répondre. Elle se contenta de retirer sa cape, ses chaussures, et de se glisser sous les couvertures avec Druella pour la

réchauffer. Elle l'entoura de ses bras, et Druella posa sa tête sur sa poitrine avec reconnaissance.

– Je crois que je n'en ai plus pour longtemps, dit Druella dans un souffle.

– Ne dis pas ça, coupa Vera en lui frictionnant le dos.

– Tu vois bien que mon état se dégrade de jour en jour... Je vois bien que tu es inquiète, toi aussi.

Sans répondre, Vera raffermi son étreinte autour d'elle. Druella avait raison, évidemment, mais Vera était tout simplement incapable d'admettre que sa meilleure amie était en train de mourir.

– Il faut que je tienne jusqu'à Noël, murmura pensivement Druella. Il faut que je revoie Narcissa, rien qu'une fois... Mais après...

Elle ferma les yeux.

– Mon corps est en train de lâcher, soupira-t-elle. Il sera bientôt temps pour moi de rejoindre Thomas.

Une larme roula sur la joue de Vera.

– Tu te souviens de la promesse que tu m'avais faite, il y a des années ? demanda Druella, les yeux brillants.

Vera resta interdite, de nouveau incapable d'accepter l'évidence.

– Tu m'as promis que tu veillerais sur elle, insista Druella. Tu m'as promis que tu la protégerais à ma place.

– Bien sûr que je me souviens, dit Vera d'une voix enrouée. J'y pense chaque jour. Simplement... J'aurais aimé ne jamais avoir à honorer cette promesse.

Il y eut un courant d'air glacial, et Vera se retourna pour vérifier que la fenêtre était bien fermée...

Mais il n'y avait plus de fenêtre.

Il n'y avait plus de chambre non plus.

Et Druella était morte depuis bien longtemps.

Cette fois-ci, Vera était de retour dans la réalité, bien ancrée dans le présent. L'emprise du Sortilège de Confusion dont elle avait été victime s'était relâchée, et malgré un léger étourdissement, elle avait retrouvé toute sa lucidité.

Elle se trouvait donc allongée sur la pierre, transie de froid. Trois murs de pierre noire d'une hauteur vertigineuse l'encerclaient, percés par quelques meurtrières, toutes pourvus de barreaux. Aucune porte n'était visible, ni aucune échappatoire. Elle ne voyait qu'un triangle de

ciel obscur, plusieurs centaines de mètres au-dessus d'eux, là où s'arrêtaient les trois murs qui les entouraient.

Fergus était à côté d'elle, et se frottait la nuque, encore étourdi. Il venait également de reprendre conscience, et tous deux étaient vêtus de la même toile grise et grossière.

– Fergus, dit Vera en lui prenant les mains. Vous n'êtes pas blessé ?

– Je crois avoir été quelque peu brutalisé, mais mes souvenirs sont assez imprécis, admit Fergus. Et vous ?

Sans répondre, Vera le serra contre elle, espérant le réchauffer, se réchauffer elle-même et trouver un semblant de réconfort.

Mais les souvenirs qu'elle parvenait à remettre en ordre pour comprendre où ils se trouvaient n'avaient rien de rassurant. Leur tentative de fugue... Carla, Ombrage, Hector Crabbe qui l'encerclaient... Daisy qui avait été mariée de force à cet horrible monstre... Puis des bribes de souvenirs, une voiture noire, un trajet cahoteux, une barque vermoulue... Non, ils ne pouvaient pas être là où elle pensait être...

– Voilà donc à quoi ressemble Azkaban, commenta Fergus.

Vera secoua la tête, refusant de croire une telle chose. Ils ne pouvaient pas être enfermés ici, ils ne pouvaient pas rester là. Ils devaient partir, aller libérer Daisy et s'enfuir avec elle... Il devait y avoir une solution, rester ici n'était pas envisageable.

Mais plus Vera regardait autour d'elle, plus elle se sentait piégée. Elle ne voyait aucune issue nulle part, aucune cachette, et pire encore : elle avait le sentiment qu'ils n'étaient pas destinés à rester ici très longtemps. Non, décidément, quelque chose ne tournait pas rond... Pourquoi étaient-ils dehors, dans ce triangle lugubre, à l'air libre, en plein milieu de la prison ? Pourquoi n'étaient-ils pas dans une cellule, comme les autres prisonniers ? Et surtout, où étaient les Détraqueurs, qui étaient censés être les gardiens des lieux ?

Elle serra la main de Fergus pour se rassurer, mais ce qui se passait autour d'eux était de plus en plus inquiétant. La prison était étrangement silencieuse, comme si quelque chose de terrible était sur le point d'arriver.

Et soudain, le sol trembla. Une corne de brume résonna longuement dans la prison, comme un signal macabre.

– Ils arrivent, gémit une voix depuis une cellule.

– Cachez-vous ! cria une autre.

L'instant d'après, une chape de plomb s'abattit sur la prison. Le ciel s'obscurcit complètement, comme si le soleil s'était éteint pour l'éternité. Le froid se fit plus intense, et Vera sentit la terreur monter en elle.

– Oh, Fergus, murmura-t-elle, catastrophée.

Ils levèrent les yeux vers le haut des murailles, où des silhouettes encapuchonnées venaient de surgir, tournées vers eux. D'abord quelques-unes, puis plusieurs dizaines.

Après un instant d'hésitation, les Détraqueurs plongèrent dans le vide et fondirent sur eux.

Vera regarda son mari, qui, pour la première fois depuis leur rencontre, semblait soucieux.

– Ma chère Vera, je crois que nous sommes en bien mauvaise posture, dit-il. Et je crains que nos délicieuses aventures ne s'arrêtent ici.

– Fergus, non... Vous pouvez utiliser votre don, vous pouvez...

– Cela ne nous sera d'aucun secours contre ces ignobles créatures, s'excusa Fergus.

Vera secoua la tête, affolée.

– Venez près de moi, proposa Fergus en ouvrant les bras. Et tâchons de rester ensemble jusqu'à la fin.

Ils s'enlacèrent avec force, et Vera ferma les yeux.

Elle pensa à Daisy, à Narcissa, à Adam Claring, à Regulus, à sa chère amie Druella, et à Thomas ; et en voyant défiler leurs visages, elle sentit le désespoir l'envahir. Tout s'effondrait. Elle avait échoué en tout, elle n'avait su protéger aucun de ceux qu'elle aimait.

Le visage enfoui dans le cou de Fergus, elle se concentra sur son souffle, sur leur étreinte, sur la chaleur qu'ils arrivaient à conserver entre eux, alors que la température tombait en chute libre. Elle entendit les Détraqueurs descendre le long des murailles et se jeter sur eux ; elle sentit les mains glaciales et putrides qui s'agrippaient à elle, qui tentaient de la séparer de Fergus ; elle entendit leurs râles terrifiants aspirer le peu d'espoir qui subsistait en elle, jusqu'à ce qu'elle n'entende plus rien.

Elle résista longtemps, malgré l'acharnement des Détraqueurs, mais elle finit par lâcher prise. Un râle retentit, plus proche, plus prolongé :

le Détraqueur ne se contentait pas d'aspirer ses souvenirs, mais il l'aspirait tout entière, loin de Fergus, loin d'elle-même, loin de tout. Horrificée, elle se sentit chuter dans un trou sans fond. Puis le monde ne fut que glace et noirceur.

LA HACHE D'OLEG

Ce jour-là, Adam Claring fut incapable de sortir de son lit. Il aurait pensé ressentir un certain soulagement, après avoir obtenu la vengeance qu'il avait tant désirée, mais à l'inverse, il ne s'était jamais senti aussi mal.

Assis sur le bord de son lit, grelottant de fièvre, trempé de sueur, il s'efforçait de caresser sa chienne Nelly, dans l'espoir d'en tirer un semblant de réconfort ; mais cela n'avait strictement aucun effet. Pour la énième fois, il se repassa le cours des événements récents, avec l'impression persistante de manquer quelque chose d'important... Mais quoi donc ?

Il ne pouvait pas s'être trompé sur le compte des Goyle. Après tout, lors de leur entrevue en tête-à-tête et sous l'emprise des dernières gouttes de *Veritaserum*, Fergus Goyle avait lui-même confirmé tout ce qu'Ombrage lui avait dit : il avait avoué être un Cracheflammes, il avait admis qu'il se trouvait bien sur les lieux du crime le soir de la mort de ses parents, qu'il y avait été entraîné par son épouse et qu'il s'était servi de ce don très rare pour manipuler le *Feudeymon* qui avait détruit l'immeuble. Il avait également avoué qu'il avait lui-même apprivoisé les deux dragons qui avaient détruit le pensionnat Wimbley... Alors, pourquoi est-ce que son visage rondet ne cessait de hanter ses pensées ? Pourquoi ressentait-il tant de culpabilité en songeant que ces deux monstres avaient reçu le Baiser du Détraqueur ? Certes, il s'en voulait terriblement de ne pas avoir eu la force de leur demander plus d'informations sur les Mangemorts, et d'avoir agi si impulsivement, sans en parler à personne, mais il y avait encore autre chose, Adam le sentait...

La nuit tomba sans qu'il ne parvienne à mettre le doigt sur ce qui le tracassait autant. Il resta prostré, la tête entre ses mains, jusqu'au milieu

de la nuit – ou plus précisément jusqu'au moment où Nelly se mit à grogner.

La chienne au pelage brun leva la tête, les oreilles dressées, se dressa sur ses pattes arrière pour regarder ce qui se passait au-dehors, et se mit à aboyer. Inquiet, Adam oublia ses réflexions pour rejoindre Nelly près de la fenêtre, et il sentit son sang se glacer.

– Bon sang, jura-t-il.

Ce qu'il redoutait depuis le début de la guerre était arrivé. En plus des Sortilèges de Protection habituels, son jardin était entouré par une ligne phosphorescente qui éclairait sa maison d'une lueur sinistre : il s'agissait d'un Transplabloc, l'un de ces fameux instruments magiques utilisés par le Ministère pour empêcher ceux qu'ils poursuivaient de transplaner. Hélas, comme c'était le cas pour d'innombrables objets magiques, plusieurs Transplablocs étaient tombés aux mains des Mangemorts, et ces derniers s'en servaient régulièrement pour piéger leurs cibles au milieu la nuit – c'était d'ailleurs précisément ce qu'ils étaient en train de faire.

Adam compta silencieusement le nombre de Mangemorts qui étaient postés autour de sa maison. Ils n'étaient que quatre, mais ils n'avaient même pas pris la peine de mettre leur cagoule ; et Adam n'était pas idiot, il savait pertinemment ce que cela signifiait. Il ignorait comment, mais ils avaient fini par trouver son adresse. Et, bien qu'ils ne l'aient pas encore fait, ils avaient sûrement trouvé un moyen d'anéantir les Sortilèges de Protection qui entouraient sa maison : autrement, si Adam avait eu la moindre chance de survie, la moindre chance de leur échapper, ils n'auraient pas retiré leurs cagoules, ils n'afficheraient pas ces sourires féroces et triomphants. Ils ne pouvaient pas encore l'atteindre, mais ça n'était qu'une question de temps.

Le cœur battant, Adam Claring regarda en direction d'une autre maison que la sienne, qui se situait à quelques centaines de mètres, un peu plus haut sur la colline. C'était celle que Sirius habitait depuis peu, et elle était plongée dans l'obscurité : son jeune ami devait y dormir paisiblement. Soulagé, Adam constata que la maison en question n'était visée par aucun Transplabloc, et qu'aucun Mangemort ne se trouvait à ses abords. Les Mangemorts ignoraient donc qu'un autre membre de l'Ordre du Phénix se trouvait à proximité... Adam pria

intérieurement pour qu'aucun bruit ne réveille Sirius, pour qu'il ne vienne surtout pas à son secours – car il serait tué aussi, inévitablement.

Résolu, Adam se détourna de la fenêtre et fit signe à Nelly de le suivre. Talonné par la chienne apeurée, il descendit au rez-de-chaussée, puis au sous-sol, où se trouvait le bureau où il avait l'habitude de travailler. D'un geste rapide, il ouvrit une petite trappe qui se trouvait sur le sol, à peine assez grande pour laisser passer un enfant ; et il se tourna vers Nelly, qui l'observait avec appréhension.

– Vas-y, ordonna-t-il. Va-t'en, vite !

Cette petite trappe était la seule faille dans les Sortilèges de Protection qui entouraient sa maison. Une faille qui avait été conçue pour permettre le passage d'un animal, afin que Nelly puisse aller et venir à l'extérieur, mais pas celui d'un être humain, afin d'éviter la moindre intrusion chez lui.

Face à Adam, Nelly poussait des geignements suppliants qui lui broyaient le cœur. Évidemment, elle refusait de s'enfuir, car elle avait parfaitement compris ce qu'il se passait.

Dans un éclair de lucidité, Adam saisit sur son bureau l'ouvrage qu'il avait terminé quelques jours plus tôt, et le tendit à Nelly.

– Il faut que tu sauves ça, insista-t-il. Pour que je n'aie pas fait tout cela en vain. Et il faut que tu rejoignes Ted, et Alastor... Il faut que tu restes auprès d'eux, ils ont besoin de toi. Allez, vite ! Pars !

Devant la fermeté qu'il y avait dans la voix d'Adam, Nelly finit par renoncer à rester. Tout en poussant des gémissements désespérés, elle prit le livre dans sa gueule, franchit la trappe et s'en alla.

Le cœur serré, Adam se rendit dans le salon et regarda autour de lui avec émotion. Il avait toujours adoré sa maison. Il en était si fier qu'il avait refusé de l'abandonner, lorsqu'Alastor lui avait recommandé de changer régulièrement d'adresse. Par orgueil, il avait refusé de renoncer une troisième fois à son chez-lui à cause des Mangemorts, et cette erreur allait lui coûter la vie.

Machinalement, il se rapprocha d'une étagère et s'empara de l'une des photographies qui y étaient exposées : on l'y voyait, tout bébé, dans les bras de ses parents qui se souriaient avec une grande fierté. Juste à côté d'eux, un troisième adulte était présent : avec ses yeux bleus et ses longs cils dorés, Thomas Everly regardait Adam avec une affection teintée d'une infinie tristesse.

– Pardonnez-moi, Papa et Maman, murmura Adam à l'intention de la photographie. Pardonne-moi, mon cher Thomas... Je n'ai pas été assez fort. Je n'ai pas été assez intelligent. Je pensais que la justice viendrait. Je pensais que je pourrais changer les choses, en souvenir de vous... Mais je me suis trompé.

De l'autre main, il s'empara d'une deuxième photographie. On l'y voyait, âgé de cinq ans, accompagné d'Eleanor Wimbley, de Ted Tonks et d'Alastor Maugrey, devant le pensionnat Wimbley fraîchement construit.

– 'Leane, nous n'avons pas su protéger ce que tu avais construit... Pardonne-nous pour ça. Alastor, toi qui veillais sur nous, je sais que tu continueras de lutter, jusqu'à la fin... Et toi, Ted... Surtout, prend bien soin d'Andromeda, et de ta petite Nymphadora.

Il pressa les deux cadres contre sa poitrine, et prit une grande inspiration.

– Restez bien près de moi, dit-il.

Il alla prendre une bouteille de vin dans l'un de ses placards, puis il se dirigea vers la porte et sortit sur le perron de sa maison. Dans l'herbe et sur les murs de la petite maisonnette, le quadrillage phosphorescent du Transplabloc luisait cruellement. Adam essaya une dernière fois de transplaner, en désespoir de cause, mais il dut se rendre à l'évidence : toute tentative de s'échapper était vouée à l'échec.

– Ah, voilà notre champion, ricana l'un des Mangemorts en le voyant descendre. Alors, on a du mal à trouver le sommeil ?

Sans répondre, Adam s'assit sur les marches du perron et posa soigneusement les deux photographies à côté de lui. Puis il se tourna vers les quatre Mangemorts qui se trouvaient de l'autre côté du champ de protection, toujours incapables de l'atteindre.

– Belle soirée, n'est-ce pas ? commenta-t-il avec toute la décontraction dont il était capable.

– Belle soirée pour mourir, oui, ricana Corban Yaxley. Je t'envierais presque.

Adam sentit sa gorge se nouer, mais il n'en laissa rien paraître.

– Qu'attendons-nous ? s'enquit-il. Sans vouloir vous offenser, je ne crois pas que vos baguettes soient suffisamment puissantes pour détruire ces Sortilèges de Protection... et je ne vois aucun dragon à l'horizon.

– Tu verras bien assez tôt, rétorqua MacNair. Et crois-moi, à côté de ce qui est en chemin, les deux dragons du Pensionnat Wimbley faisaient bien pâle figure.

– Intéressant, commenta Adam. Et comment avez-vous trouvé mon adresse ? Ma maison est pourtant Incartable...

– Malefoy s'en est chargé, répondit évasivement Dolohov.

– Je vois... Ce bon vieux Malefoy, répéta pensivement Adam. Il n'est pas avec vous ? Je pensais qu'il serait ravi d'admirer le spectacle.

– Ne te crois pas plus important que tu ne l'es, Claring. Malefoy ne se déplace que pour les grandes occasions.

– Évidemment. Il vous laisse faire le sale boulot, alors ? Ça ne m'étonne pas de lui, il a toujours réussi à trouver des subalternes pour se salir les mains à sa place.

Un léger malaise passa entre les Mangemorts. Macnair se balançait d'un pied sur l'autre, et jeta un regard inquiet à Yaxley, dont la mâchoire se crispa. Quant à Dolohov, il grinça des dents et son visage parut se tordre encore davantage. Pour se donner une contenance, celui-ci extirpa de sa poche une petite boîte rectangulaire, et en sortit un cylindre vert et phosphorescent.

– Un petit Fumobec pour mieux savourer tes derniers instants, Claring ? proposa Dolohov.

Ses deux compagnons ricanèrent.

– J'ai ce qu'il faut, merci, répondit Adam en se servant un verre de vin.

Avec lenteur, il reposa la bouteille sur la marche de pierre ; et il remarqua quelque chose d'étrange. En effet, à intervalles réguliers, des ondes se formaient à la surface du liquide vermeil.

Boum.

Boum.

Boum.

Des coups sourds retentissaient dans la campagne, venant de l'horizon. Une bourrasque fit frissonner l'herbe autour de la maison, et plusieurs craquements sinistres montèrent de la forêt qui se trouvait au bas de la colline.

Quelque chose d'énorme approchait.

Adam jeta un dernier regard aux deux photographies qui se trouvaient à côté de lui, puis vers la maison de Sirius, où, à son grand

soulagement, aucune lumière ne s'était allumée. Il s'efforça de respirer calmement, fit tourner trois fois l'une de ses bagues autour de son annulaire ; et il en détacha une petite bille bleue et brillante, qu'il fit rouler entre ses doigts.

Nous sommes donc insignifiants à ce point, pensa Adam, pour que tant de souvenirs et tant de rêves puissent être détruits à jamais par une si petite chose. Une bille sous la langue, et nous ne sommes plus que ténèbres et silence...

– D'ailleurs, railla Dolohov, on ne t'a même pas remercié pour les Goyle...

– C'est vrai, ça, s'esclaffa Yaxley. Tu as assuré.

Adam cessa de jouer avec la petite bille de poison et leva les yeux vers ses interlocuteurs.

– Une situation embarrassante, ces Goyle, renchérit MacNair. Il paraît que tu as gobé tout ce que cette *Ombrage* t'a raconté ? Tu as vraiment cru que ce gnome de Fergus Goyle était de taille à contrôler un Feudeymon ?

Le cœur d'Adam repartit au galop, et de nouveau, les souvenirs des dernières heures se remirent à défiler. Fergus Goyle, son regard bouleversé, ses réponses inachevées...

Répondez-moi par oui ou par non, lui avait-il ordonné après lui avoir donné les dernières gouttes de Veritaserum qu'il possédait. Il parlait à toute vitesse, et pressait Fergus Goyle de répondre, car il savait que l'effet du Veritaserum ne durerait pas longtemps...

Étiez-vous présent sur les lieux du crime, cette nuit-là, cette nuit où mes parents sont morts ?

Oui, j'étais là, je...

Votre épouse était là aussi ?

Oui, c'est d'ailleurs elle qui m'a fait venir...

Êtes-vous un Cracheflammes, comme le dit cet article ?

Oui, j'en suis un.

Est-ce que vous vous êtes servi de ce don pour contrôler le Feudeymon qui a tué mes parents ?

Oui... Oui.

Vous êtes donc responsable de la mort de mes parents ?

Eh bien... Oui, c'est vrai. Hélas, je le suis.

Avez-vous vu ceux qui m'ont sorti des flammes ?

Non, je...

Et les dragons qui ont détruit le Pensionnat Wimbley... C'est vous qui les avez apprivoisés ? Ce sont eux que vous avez montré au mariage des Malefoy ?

Oui, c'est moi. Et oui, ce sont eux.

Adam était sorti de la pièce à ce moment-là, ne pouvant en supporter davantage.

Vera et Fergus Goyle étaient donc présents sur les lieux du crime, c'était évident. Alors pourquoi les Mangemorts ne semblaient-ils pas le savoir ? Pourquoi se réjouissaient-ils ainsi de leur disparition ?

Adam tressaillit, et renversa une partie de son verre de vin. La voix de Fergus Goyle venait de déchirer le voile de l'oubli, et un autre souvenir refit surface, bien plus lointain, profondément enfoui depuis des années... Il entendait cette même voix, tout près de lui...

Il est vivant ! Il s'est simplement évanoui, avec toute cette fumée... J'ai éloigné ce maudit Feudeymon, mais je n'ai pu sauver que le petit pour le moment...

La même voix, plus tard...

Laissons-lui un message d'espoir... Ce pauvre petit en aura bien besoin.

Le cœur d'Adam manqua un battement.

Ce n'étaient pas les assassins de ses parents qu'il avait fait emprisonner, mais ceux qui lui avaient sauvé la vie. Si Fergus Goyle s'était servi de son don pour contrôler le Feudeymon, c'était pour l'éloigner de l'immeuble... S'il s'estimait en partie responsable de la mort de ses parents, c'est parce qu'il avait échoué à les protéger... Et s'il n'avait pas *vu*, à proprement parler, la personne qui l'avait sorti des flammes, c'est parce qu'il s'en était occupé lui-même.

Et lui qui s'était fait embobiner comme le dernier des imbéciles, aveuglé par ses propres préjugés sur les Sang-Pur... Et Nelly qui s'était enfuie, emportant avec elle la dernière chance de transmettre un message à quelqu'un...

Et cet énorme géant qui sortait de l'obscurité.

À la lisière de la forêt, un être gigantesque et monstrueux venait de surgir. Haut d'une dizaine de mètres, sa peau était semblable à celle d'un rhinocéros, et malgré les cicatrices qui déformaient son visage, il

était impossible de se tromper sur les intentions meurtrières qui l'animaient.

– Le voilà enfin, commenta Dolohov en levant sa baguette pour attirer l'attention du géant. OLEG !

Le géant les aperçut, ses gros yeux noirs se posèrent sur Adam et un rictus féroce découvrit ses dents pointues. Il tenait une énorme hache se balançant devant lui, étincelante dans la nuit, irradiant d'une magie puissante et bleutée, couverte de chaînes.

À la vue du géant, Adam sentit son cœur accélérer la cadence, ses jambes se tendre vers la fuite – mais tout cela était vain. Il serra le poing autour de son verre, bien décidé à ne pas montrer sa peur aux Mangemorts venus savourer le spectacle.

– Ne t'en fais pas, je plaisantais tout à l'heure, ricana Yaxley en faisant apparaître une corde dans sa main. En réalité, nous n'avons pas l'intention de te tuer aujourd'hui : Malefoy t'attend chez lui, et il est en train de te préparer un bel accueil... Il a quelques questions à te poser, notamment sur les adresses de tes autres camarades...

Adam soutint longuement son regard – puis il lui sourit en retour.

– Malheureusement, je n'aurai pas l'occasion d'apprécier l'hospitalité des Malefoy, répliqua-t-il. Mais bien sûr, vous les saluerez pour moi.

Il avait pris sa décision. Il refusait de mettre en danger d'autres que lui, il refusait de servir d'otage ou de monnaie d'échange, il ne voulait pas risquer de révéler quoique ce soit à propos de ses amis.

D'un geste vif, il mit la petite bille bleue dans sa bouche, puis il leva son verre en direction des Mangemorts.

– À votre santé, déclara-t-il d'une voix forte.

Au moment où il portait le verre à ses lèvres, Yaxley comprit.

– NON ! hurla-t-il, fou de rage.

Adam ferma les yeux et le but d'un trait.

Aussitôt, le souffle lui manqua. Il tenta d'oublier la douleur atroce qui lui perforait l'estomac, d'invoquer en pensée les visages et les étreintes de tous ceux qu'il avait eu la chance d'aimer.

Tu t'es bien battu, mon fils, crut-il entendre.

Nous sommes fiers de toi, dit une autre voix, plus douce.

Adam s'allongea sur le perron, et pressa sa main sur sa poitrine pour apaiser son cœur qui se démenait pour le maintenir en vie, qui se battait contre une force trop grande pour lui.

Quelque part au-dessus de sa tête, le géant leva le bras, et la hache bleutée s'abattit sur le champ de protection. Dans un éclair foudroyant, le dôme enchanté explosa en un million de particules, et pour son dernier instant, Adam fut ébloui par un grand rai de lumière bleue.

D'un même mouvement, dès que la voie fut libre, les quatre Mangemorts se ruèrent en avant et pointèrent leur baguette sur le corps d'Adam Claring.

– *Legilimens* ! rugit Yaxley, dans l'espoir de lui arracher quelques secrets.

Mais il ne vit rien : au fond des yeux noirs d'Adam Claring, profonds comme l'abîme, les pensées avaient définitivement cessé de fuser.

Sirius, lui, ne se trouvait pas chez lui à ce moment-là. Comme cela lui arrivait régulièrement depuis qu'il avait appris la mort de Regulus, il n'avait pas réussi à trouver le sommeil et était allé se promener dans les environs, sous sa forme animale. Ces sorties nocturnes lui permettaient de se défouler, de se sentir libre, et surtout d'éviter de penser.

Alors que le ciel commençait à pâlir à l'horizon, Sirius se décida à reprendre la direction du hameau où il vivait, à deux pas de chez Adam Claring ; et c'est sur le chemin du retour qu'il se rendit compte que quelque chose n'allait pas.

Déjà, alors qu'il se trouvait encore à quelques kilomètres de chez lui, il s'inquiéta de n'entendre aucun oiseau célébrer le lever du jour. En levant la truffe, il flairait dans l'air une odeur de brûlé ; il vit ensuite plusieurs arbres arrachés, des barrières enfoncées, des panneaux abattus. Avec un grondement inquiet, il mit à courir aussi vite que lui permettaient ses quatre pattes, refusant de croire à ce qui était déjà évident.

Il n'y croyait toujours pas en s'approchant de la lisière de la forêt, alors que chacune de ses foulées lui confirmait la localisation de la Marque des Ténèbres.

Il n'y croyait pas davantage lorsqu'il vit la maison d'Adam dévorée par les flammes, ni même lorsqu'il s'y précipita en aboyant. Et lorsque la Brigade de la Police Magique arriva sur place, il se trouvait encore

sur le perron de la maison, en train d'essayer de ranimer le corps sans vie qu'il avait extrait des flammes.

Quelques heures plus tard, Ted Tonks traversait le hall du Ministère de la Magie, courant à perdre haleine, suivi de près par la chienne Nelly. Lui qui était d'ordinaire si discret et si paisible, il manqua à plusieurs reprises de percuter des employés du Ministère, tant il était affolé. Il ignora leurs regards courroucés, et, trop agité pour attendre l'ascenseur, il monta quatre à quatre les escaliers qui menaient au bureau d'Adam.

Dans le couloir carrelé de vert émeraude, un petit attroupement s'était formé. Plusieurs employés attendaient devant la salle, livides et désespérés – mais Ted ne leur accorda aucun regard. Il entendit à peine les paroles échangées par ceux qu'il frôla en s'approchant :

- Ce pauvre Claring, murmura quelqu'un.
- Paix à son âme, répondit sa voisine.

Juste à côté de la porte, Sirius s'était laissé tomber sur un banc, les yeux dans le vague. Des membres de la Brigade de la Police Magique se pressaient autour de lui en essayant de comprendre ce qu'il s'était passé, mais il restait prostré, sans répondre à leurs questions. Quelques mètres plus loin, Dumbledore et Croupton discutaient à voix basse en regardant Sirius. Rita Skeeter était là également, et malgré son air faussement affecté, on devinait à la danse déchaînée de sa Plume à Papote qu'elle se délectait du spectacle.

Évidemment, Ted n'avait que faire de tous ces gens. Sans se rendre compte qu'il bousculait un membre de la Brigade de la Police Magique, il enjamba les gerbes de fleurs qui avaient été déposées devant la porte, s'engouffra dans le bureau d'Adam et s'arrêta net.

Une fois la porte refermée, la pièce était plongée dans l'obscurité. Les meubles, les livres et les plumes avaient été repoussés contre les murs, et seules quelques bougies vacillantes éclairaient les lieux. Seul Alastor Maugrey était présent, debout au milieu de la pièce, reconnaissable à sa large carrure et à ses cheveux châains.

- Alastor, dit Ted. Alastor, j'ai vu... Nelly...

Il se tut aussitôt. Il venait de voir le corps mince qui se trouvait devant Maugrey, allongé sur une table, pudiquement recouvert d'un drap violet jusqu'à la poitrine.

– Ils l'ont eu, dit Maugrey d'une voix sourde. Ces salopards l'ont eu.

Ses poings serrés tremblaient de rage. Suivi de Nelly, Ted s'approcha de lui, et au fur et à mesure que ses yeux s'acclimataient à la pénombre, il avait le sentiment qu'on lui broyait le cœur dans un mortier.

Adam.

Ses cheveux noirs, sa cape violette à moitié consumée. Ses yeux noirs, fixes, éteints, vidés de leur fougue habituelle, et cette expression de défi gravée à jamais sur son visage...

– Il s'est empoisonné, l'informa Maugrey. Il a préféré se tuer directement, plutôt que de prendre le risque qu'un Mangemort ne salisse le moindre de ses souvenirs. Plutôt qu'ils ne fassent la moindre victime à cause de lui.

Puis il désigna l'épaule d'Adam, où ses vêtements calcinés laissaient apparaître de graves brûlures.

– Ces chiens ont dû être enragés à l'idée qu'il leur échappe... Ils ont massacré sa maison, brûlé tout ce qu'il possédait...

– Alastor, s'il te plaît, coupa doucement Ted. Plus tard.

Il regarda discrètement son ami : ils ne pouvaient pas communiquer. Il s'était muré dans sa douleur, et était incapable de penser de façon raisonnable.

– Adam était vraiment un phénix, murmura Ted pour lui-même. Et dire que nous ne saurons jamais qui l'a sauvé, qui l'a guidé jusqu'à nous...

Du bout des doigts, il prit la main de Maugrey, qui serrait les poings à se broyer les phalanges.

– Qu'il repose en paix, déclara Ted.

Nelly s'était allongée à ses pieds, et poussait de temps à autre de discrets gémissements. Ted et Maugrey restèrent longuement silencieux, ignorant les quelques personnes qui entraient dans la pièce et en ressortaient aussitôt avec pudeur.

Au bout d'un moment, Ted risqua un regard vers Maugrey, et cessa de retenir ses larmes. C'était exactement ainsi qu'ils s'étaient rencontrés, assis côte-à-côte dans la pénombre, au chevet d'Adam. À cette époque, le petit garçon aux cheveux noirs dont ils ne

connaissaient même pas le prénom avait à peine cinq ans. Il était inconscient, gravement brûlé et respirait difficilement. Ted avait alors six ans et habitait le pensionnat depuis plusieurs mois. Maugrey, lui, avait dix ans et venait de perdre ses deux parents, avant d'être accompagné par Dumbledore dans cet endroit inconnu.

Pendant des jours, sans échanger un mot, Ted et Maugrey s'étaient relayés aux côtés d'Eleanor pour tenir la main de ce petit garçon qu'ils ne connaissaient pas encore. Ils avaient surveillé sa respiration, vérifié qu'il ne manquait de rien, guetté le moindre tressaillement de ses paupières.

Une dernière fois, Ted tendit la main et serra l'épaule d'Adam. Malgré leurs postures semblables, cette fois-ci, tout était différent. Adam ne se réveillerait plus. Ils avaient échoué à le protéger, comme ils avaient échoué à protéger leur pensionnat. Et peu importe le nombre d'années qu'il lui restait à vivre, Ted savait qu'il ne pourrait jamais se pardonner cela.

L'obscurité glaciale, partout, à perte de vue, à perte de sens.

Une telle souffrance, un tel désespoir... Tout cela était insoutenable. Elle ne pensait pas qu'une telle épreuve puisse exister. Partout où se posait son regard, quelle que soit la direction que prenaient ses pensées, la douleur et l'impuissance envahissaient tout. Il fallait que cela cesse, il fallait sortir d'ici... Mais comment ? Elle avait l'impression d'être paralysée, gelée dans un bloc de glace que rien de saurait faire fondre. Et cette noirceur oppressante, écrasante, tout autour d'elle, où aucune lumière ne pouvait subsister...

Et pourtant si.

Une vague lueur venait d'apparaître, là-bas... Très faible, très pâle, vacillante... Et si lointaine que l'atteindre était inenvisageable. De toute manière, le moindre effort était impossible à fournir. Il était inutile de se débattre...

Au moment où elle renonçait, elle entendit des sons. Il y avait du mouvement. Elle n'était pas seule. Et c'étaient des voix qu'elle entendait, des éclats de voix inconnues... D'abord des syllabes indistinctes, puis des morceaux de phrases...

*Allons, Talinski ! Du nerf ! Réchauffez-la, il faut la faire revenir !
J'aimerais bien vous y voir ! Elle est complètement gelée ! Elle n'a
réintégré son âme que d'extrême justesse !*

*Vera, ma chère... M'entendez-vous ? Donnez-moi un signe ! Serrez-
moi la main...*

Elle connaissait la voix qui venait de s'exprimer. Elle voulut répondre, mais elle ne savait pas comment faire. Et elle était tellement lointaine, à des kilomètres au-dessus d'elle... Elle tentait de se mouvoir dans leur direction, mais elle avait l'impression d'être une enclume au fond d'une mer glaciale. La lumière, il fallait aller vers la lumière... Sortir de cet abîme obscur... Il lui était impossible de bouger. Et pourtant, la lumière se rapprochait, petit à petit... Une lumière orangée, porteuse d'espoir... Il suffisait de la fixer, de se concentrer sur elle...

Au bout d'un moment interminable, elle eut la sensation d'émerger de l'eau glacée, et une éblouissante lumière inonda sa boîte crânienne.

– Première victoire ! se réjouit une voix rocailleuse. Elle ouvre les yeux ! Félicitations, chère madame, vous êtes de retour parmi nous...

Il était impossible de savoir qui parlait, et toujours aussi difficile de bouger. Elle s'efforça de se concentrer sur les choses élémentaires. Elle respirait. Son cœur battait. Elle avait mal partout. Pour le reste... Elle ne savait plus rien. Elle arrivait à peine à distinguer ce qu'elle voyait.

– Vera, je vous en supplie, dit une voix particulièrement douce à côté d'elle. Dites quelque chose...

Cette voix réconfortante lui donna la force d'ouvrir les yeux de nouveau, et d'essayer de distinguer ce qui se passait autour d'elle. La première chose qu'elle vit fut le visage d'un homme de petite taille qui se trouvait à côté d'elle, qui frictionnait ses mains entre les siennes, tout en l'observant avec un mélange d'espoir et d'appréhension.

– C'est moi, Fergus... Me reconnaissez-vous ? demanda-t-il.

Elle fronça les sourcils, incapable de répondre. Elle comprenait à peine ce qu'il disait. Elle parvint tout juste à exercer une légère pression sur sa main, et à regarder le reste de la pièce. Deux autres hommes l'observaient avec appréhension : le premier avait une carrure impressionnante, des mains gigantesques, et il fumait la pipe. Le second était bien plus maigre, plus petit, et il était affublé d'énormes lunettes en cul-de-bouteille. Ils se trouvaient tous les quatre dans une sorte de

cachot lugubre, affreusement humide, éclairés par une petite flamme qui vacillait faiblement au milieu d'eux.

– Madame ? appela prudemment le plus chétif des deux inconnus en lui touchant l'épaule. Est-ce que vous m'entendez ?

Vera mit quelques secondes à réaliser qu'il s'adressait à elle, puis finit par acquiescer.

– Comment vous sentez-vous ?

– Je... J'ai froid, murmura-t-elle avec difficulté.

Elle fut étonnée d'entendre sa propre voix. Elle lui paraissait presque étrangère.

– C'est un début, commenta l'inconnu qui fumait la pipe. Quoi d'autre ? Commencez par des choses simples... Regardez, quel est cet objet ?

Vera fronça les sourcils et regarda le petit objet courbé qu'il tenait dans sa main.

– Une pipe, souffla-t-elle.

Ils posèrent encore quelques questions d'apparence anodine ; et au fur et à mesure, Vera se sentait de plus en plus présente, de plus en plus éloignée du gouffre glacial dans lequel elle était tombée. Elle eut le sentiment de réintégrer progressivement son corps, de retrouver ses souvenirs, son identité. Lorsqu'elle eut complètement repris ses esprits, elle se tourna vers Fergus, et une vague de chaleur et d'émotions la submergea.

– Oh, Fergus, murmura-t-elle. J'ai eu si peur !

Le visage de Fergus s'illumina, et il la prit dans ses bras.

– Vous avez été incroyablement courageuse, dit-il avec admiration. Et nous sommes sains et saufs, grâce à ces deux messieurs !

Pendant plusieurs minutes, Vera n'eut pas la force de faire autre chose que de rester blottie contre Fergus. Elle pleura un peu, puis, enfin, se décida à redresser pour remercier les deux inconnus qui leur faisaient face, et qui observaient un silence respectueux.

– Je suppose que c'est à vous que nous devons la vie, renifla Vera.

– En effet, affirma fièrement l'homme qui fumait la pipe.

– Et j'en déduis que vous nous avez sauvés de ces horribles Détraqueurs...

– C'est à peu près ça, sourit le petit homme.

– Je ne sais comment vous remercier, dit Vera. Je ne sais même pas *qui* je dois remercier...

Celui qui fumait la pipe, et qui était le plus imposant des deux, lui tendit la main avec un sourire plein de bonhomie :

– Marius Berrycloth, dit-il de sa voix grave et profonde. Charmé de faire votre connaissance, madame Vera.

– Elior Talinski, dit le second en souriant derrière ses lunettes en cul-de-bouteille. Je suis soulagé que vous ayez échappé à ce sort funeste.

– Berrycloth et Talinski, répéta Vera. Je connais ces noms...

– Pardi ! Évidemment que vous les connaissez ! exulta Berrycloth de sa voix tonitruante.

– Attendez... *Berrycloth au dessin, Talinski aux dialogues*, se souvint Vera. Les caricatures du *Hibou Jacasseur*, c'est bien cela ?

– Berrycloth était le rédacteur en chef du journal, précisa Talinski. Et j'ai été son assistant pendant des années.

– Je me souviens, maintenant... Votre atelier a pris feu, votre journal était ensorcelé... Puis vous avez été tous les deux emprisonnés pour usage de la magie noire¹ ! Croupton avait été vivement critiqué pour cela.

– Mais je l'espère ! se rengorgea Berrycloth. Tu entends ça, Talinski ? Nous sommes des martyrs !

– Des martyrs que leur pays a bien vite oubliés, grogna Talinski. Cela va faire sept ans que nous croupons ici, sans le moindre espoir d'être innocentés un jour !

Cette remarque acerbe rappela brutalement à Vera où ils se trouvaient, et elle regarda autour d'elle avec plus d'attention. C'était donc à cela que ressemblaient les cachots d'Azkaban : trois murs de pierre sombre et humide, un plafond trop bas pour se lever complètement, une planche de bois vermoulu en guise de couchage, et des barreaux solides qui donnaient sur un couloir obscur. Malgré les Patronus qui se trouvaient à côté d'elle, l'atmosphère restait glaciale ; aux grondements réguliers qui se faisaient entendre, et aux vibrations puissantes qui ébranlaient la pierre, on pouvait deviner la présence de

¹ Voir tome 1, chapitre 22 : *Le hibou silencieux*.

la Mer du Nord qui se déchaînait contre les murailles. Quant à Berrycloth et Talinski, ils portaient sur leur cou le tatouage caractéristique des prisonniers d'Azkaban, et étaient habillés de la même toile grise, grossière et rapiécée.

– Comment avez-vous réussi à nous sauver ? s'enquit-elle. Et à nous ramener ici ?

– Oh, ce n'était pas grand-chose, sourit Berrycloth. Vous savez, dès notre arrivée ici, nous avons pris la résolution d'améliorer le quotidien des autres prisonniers. Nous avons donc commencé à nous promener dans la prison, à leur chanter des chansons de notre invention, leur faire des petits numéros d'acrobaties...

– Vous sortez de votre cellule ? demanda Vera, de plus en plus étonnée. Je pensais que c'était impossible !

– Impossible pour la plupart des sorciers, oui, nuança Talinski. Mais notre condition est un peu... particulière.

Il échangea un sourire énigmatique avec son ami.

– Que voulez-vous dire ?

– Eh bien, voyez par vous-même...

D'un même mouvement, Berrycloth et Talinski se redressèrent ; Berrycloth posa sa pipe sur le sol ; et l'instant d'après, les deux compères se mirent à rapetisser à toute vitesse. Leurs vêtements rapiécés se fondirent avec leurs corps, qui se couvrirent de plumes blanches et noires.

Vera cligna des yeux. À la place de leurs deux sauveteurs, deux pies sautillaient sur le sol du cachot. L'une arborait fièrement un volumineux plastron, tandis que l'autre était bien plus chétive, et avait deux taches blanches autour des yeux, rappelant les lunettes en cul-de-bouteille de Talinski.

– Ces imbéciles de Détraqueurs sont aveugles, expliqua ce dernier en retrouvant sa forme humaine. Ils nous repèrent en percevant nos émotions, notre âme, comme s'ils flairaient un délicieux repas... Seulement, à l'état animal, nos émotions sont différentes, plus difficiles à détecter... Et nous pouvons passer à travers les barreaux, ce qui nous permet de nous promener tranquillement entre deux rondes de Détraqueurs.

– Mais... Ils ignorent donc que vous êtes des Animagi ?

– Nous n'avons pas déclaré notre statut au Ministère, déclara fièrement Berrycloth. Et heureusement !

– Lorsque les Détraqueurs ont le dos tourné, nous rendons visite aux prisonniers, poursuivit Talinski. Nous leur donnons des couvertures et nous essayons de les distraire un peu. À force de nous promener dans cette prison, nous en connaissons toutes les failles... Et c'est ce qui nous a permis de vous porter secours.

– Lorsque nous avons compris ce qu'il se passait, nous nous sommes dépêchés d'intervenir, enchaîna Berrycloth. Et même en volant, nous avons failli arriver trop tard... Mais nous avons réussi à donner des coups de griffes et de bec aux Détraqueurs qui vous agrippaient, jusqu'à ce qu'ils lâchent légèrement prise... Ils étaient surpris de rencontrer une résistance, d'autant plus qu'ils ne comprenaient pas d'où venaient ces attaques, puisqu'ils ne pouvaient pas percevoir notre présence.

– Pendant qu'ils tentaient de comprendre ce qui leur arrivait, Fergus s'est miraculeusement relevé et vous a pris dans ses bras, dit Talinski en souriant à Fergus. Pendant que Berrycloth faisait diversion, je l'ai guidé jusqu'à une faille de la muraille dissimulée par les algues, que nous avons découverte il y a quelques mois...

– Ensuite, les Détraqueurs se sont chamaillés en s'accusant mutuellement d'avoir avalé vos âmes, rit Berrycloth. Ce qui nous a laissé le temps de vous porter jusqu'ici, à travers les quelques passages secrets que nous avons découvert depuis que nous habitons ici. Mais les Détraqueurs ne vont pas tarder à repasser par ici, nous ferions mieux d'éteindre ça...

Sur ces mots, la petite flamme qui vacillait au centre de la pièce s'évanouit, plongeant la cellule dans une obscurité lugubre. À l'évocation des Détraqueurs, Vera blêmit.

– Les Détraqueurs vont revenir ? demanda-t-elle anxieusement en agrippant le bras de Fergus.

– Hélas, oui, confirma tristement Berrycloth. Ils sont passés juste avant votre réveil, et ont malheureusement réparé le barreau de cellule que nous avons réussi à desceller...

– Et ils ne se sont pas rendu compte que nous étions là ?

– Les Détraqueurs n'identifient pas les personnes, expliqua Talinski. Ils n'ont ni vue, ni odorat, seulement un appétit vorace, pour lequel

certaines âmes sont plus alléchantes que d'autres... Lorsqu'ils sont passés devant la cellule, mon ami Berrycloth et moi-même nous sommes transformés en oiseaux, devenant ainsi indétectables à leurs yeux : ces créatures démoniaques n'ont perçu que vos deux âmes fort mal en point, et les ont confondues avec les nôtres. Ils ont senti la présence de deux prisonniers, cela leur a suffi, et ils sont partis sans demander leur reste.

Vera hochait la tête, réfléchissant intensément.

– Nous devons sortir d'ici, déclara-t-elle. Notre fille est en grand danger, et tout le pays est menacé... Nous ne pouvons pas rester ici une minute de plus.

Mais face à elle, Berrycloth et Talinski baissèrent les yeux.

– Nous sommes désolés, madame Vera...

– Cela est strictement impossible, affirma Berrycloth. Depuis notre arrivée, nous avons déjà essayé d'organiser l'évasion de quelques prisonniers injustement condamnés... Mais sans succès. Dès que nous avons commencé à échaufauder un plan... Les Détraqueurs *sentent* cela à des kilomètres, ils sentent l'espoir qui anime les âmes... Et ils se relaient nuit et jour auprès des prisonniers qui osent y penser, jusqu'à ce qu'ils soient trop faibles et désespérés pour entreprendre quoique ce soit. Nous sommes les seuls à pouvoir échapper à cet acharnement, grâce à notre statut d'Animagi. Certes, tout à l'heure, nous avons réussi à causer les quelques secondes de confusion nécessaires pour vous sauver la vie, mais cela serait insuffisant pour faire échapper quelqu'un. Et puis, même en y parvenant, il faudrait encore descendre le long des murs sans se rompre le cou, puis traverser la mer déchaînée qui nous sépare de la côte... Avec toute cette brume, ces courants violents et ces vagues impitoyables, personne ne serait capable d'y nager sans être noyé ou pire, fracassé contre les rochers.

Vera secoua la tête, sourde à cet aveu d'impuissance.

– Vous ne comprenez pas, insista-t-elle. Notre fille, notre petite Daisy... Elle est prisonnière d'un homme violent et cruel...

– Votre mari Fergus nous a raconté toute votre histoire, dit doucement Berrycloth. Et nous sommes navrés d'apprendre que votre fille se trouve dans une situation aussi tragique. Nous étions justement en train de réfléchir à une solution pour la libérer, et pour l'instant, une seule nous paraissait envisageable...

– Laquelle ?

Berrycloth et Talinski se concertèrent du regard, puis Talinski prit prudemment la parole.

– Grâce à notre statut d'Animagi, nous pourrions nous échapper tous les deux, voler au-dessus de la mer pour regagner la terre, et tout mettre en œuvre pour libérer votre fille. Mais pour cela... Pour éviter que les Détraqueurs ne sonnent l'alarme, et pour éviter que vous ne soyez démasqués...

– Il faudrait que vous restiez ici, dit Talinski dans un souffle. À notre place, dans cette cellule... Afin que les Détraqueurs ne s'aperçoivent de rien.

Vera écarquilla les yeux.

– C'est pour cela que vous nous avez sauvés ? s'offusqua-t-elle. Pour que nous prenions votre place, et que vous puissiez enfin vous enfuir ?

Talinski et Berrycloth échangèrent un regard peiné. Ils s'étaient attendus à de telles accusations, surtout de la part de deux parents en détresse, mais elles n'en restaient pas moins blessantes pour les honnêtes hommes qu'ils étaient.

En face d'eux, Vera continuait à réfléchir, mais plus elle le faisait, plus elle devait se rendre à l'évidence : elle et Fergus seraient incapables de s'échapper d'Azkaban, surtout dans l'état de faiblesse dans lequel ils se trouvaient. Et à l'extérieur de cette prison... Peut-être que Narcissa trouverait le moyen de venir en aide à Daisy, mais c'était loin d'être certain, et cette incertitude était intolérable...

– Comment pouvons-nous être sûrs que vous allez la libérer, une fois partis d'ici ? demanda-t-elle d'une voix tremblante. Comment pouvons-nous nous assurer que vous n'allez pas l'abandonner à son triste sort ?

– Nous ne pouvons pas vous donner la preuve formelle de notre honnêteté, convint Berrycloth. Il faudra donc nous croire sur parole.

Après une longue hésitation, Vera dut se rendre à l'évidence : ces deux journalistes farfelus étaient les seuls qui puissent les aider. Il fallait les laisser partir.

Ensuite, Berrycloth et Talinski s'employèrent à leur donner quelques conseils pour mieux résister aux Détraqueurs : se concentrer sur des pensées neutres et factuelles, plutôt que sur des pensées heureuses, qui attireraient invariablement les Détraqueurs ; dormir le

plus possible ; se forcer à manger tout ce qu'ils pouvaient, même si la nourriture était répugnante...

– Et maintenant, dormez un peu, conseilla Berrycloth lorsqu'ils eurent terminé. Tenez-vous chaud, nous avons eu la chance d'être placés dans cette cellule double depuis que la prison déborde... Et soyez tranquilles, vous êtes bel et bien tirés d'affaire. Quant à votre fille... Nous ne pouvons rien vous promettre, mais nous allons faire tout notre possible pour la libérer. Nous vous donnerons des nouvelles dès que possible.

– Messieurs, je ne sais comment vous remercier, déclara Fergus en serrant leurs mains avec émotion.

– Vous êtes notre seul espoir, renchérit Vera, qui sentait une boule d'angoisse de plus en plus oppressante se former dans sa poitrine.

Une dernière fois, et d'une manière qui semblait sincère, Talinski et Berrycloth firent de leur mieux pour rassurer Vera et Fergus sur leurs intentions ; puis ils reprirent leur forme animale, se posèrent sur le rebord de la meurtrière qui donnait sur l'extérieur, prirent un temps pour calculer leur trajectoire ; et ils s'envolèrent, laissant Vera et Fergus seuls dans la cellule.

– J'ai une bonne intuition, osa dire Fergus après quelques secondes. Je pense que nous pouvons faire confiance à ces deux messieurs... Avant de savoir pour Daisy, ils n'avaient nullement l'intention de nous laisser ici.

– Quoiqu'il en soit, nous sommes bien obligés de les croire, soupira Vera. Sinon... Tout espoir est perdu.

Fergus acquiesça avec gravité, puis entreprit de frictionner les mains de Vera entre les siennes ; et en le regardant mieux, Vera remarqua qu'il était griffé au niveau du cou.

– Ce sont les Détraqueurs qui nous ont fait ça, dit Fergus en remarquant son regard inquiet. Lorsqu'ils ont voulu nous séparer. À mon avis, le froid était si intense que cela nous a un peu brûlés.

Inquiète, Vera effleura le cou de Fergus, puis le sien : là où les Détraqueurs les avaient agrippés, leur peau portait d'affreuses marques violettes, froides et douloureuses.

– Oh, Fergus, soupira Vera. Je vous ai entraîné dans de terribles mésaventures...

– Je vous ai suivi de mon plein gré, corrigea Fergus. Vous m'aviez déjà défendu de participer à votre petit jeu avec les Mangemorts, de peur que ma santé fragile en soit affectée, et c'est moi qui ai insisté pour vous épauler... Vous le savez déjà, mais je me permets de vous le répéter : la seule chose que je désire en ce bas monde, c'est de rester à vos côtés. Pour le meilleur et pour le pire, n'est-ce pas ? Nous avons eu le meilleur, et je m'en estime incroyablement chanceux ; maintenant, il ne nous reste plus qu'à triompher du pire.

Vera lui adressa un sourire attendri, partiellement rassurée.

– Carla m'a dit que vous aviez vu Adam Claring, se souvint Vera. Et qu'après votre entrevue, il était convaincu de notre culpabilité... Que s'est-il passé ?

La mine de Fergus s'assombrit.

– Carla a dit vrai, dit-il avec tristesse. Ce pauvre enfant était dans une telle détresse que c'en était difficile à supporter, à tel point que lorsqu'il est entré, j'ai été incapable de prononcer un mot. En apparence, il semblait furieux, bien sûr, mais j'ai senti qu'il était surtout désespéré... Et sans me laisser l'occasion de protester, il m'a donné les dernières gouttes de Veritaserum qu'il possédait...

Et Fergus raconta à Vera le court échange qu'il avait eu avec Adam Claring.

– Vous avez dit que vous étiez responsable de la mort de ses parents ? Mais, Fergus...

– C'est réellement mon sentiment, affirma Fergus. J'estime que j'aurais dû faire mieux. Bien sûr, j'aurais dû nuancer mon propos, mais avec le Veritaserum, les mots sortaient de ma bouche sans que je puisse les contrôler, et Adam ne m'a pas laissé le temps de développer ma pensée.

Vera hocha la tête, s'adossa au mur du cachot, et ferma les yeux sans pouvoir s'en empêcher.

– Vous êtes épuisée, constata Fergus. Reposons-nous un peu, cette journée a été plus qu'éprouvante.

Vera acquiesça, et se blottit contre son mari. Elle essaya de ne pas penser au futur qui les attendait, et se laissa emporter par la fatigue.

★★★

La mort d'Adam Claring et l'asservissement des géants furent célébrés quelques semaines plus tard, à l'occasion d'une réunion des Mangemorts au manoir des Malefoy.

Alors que les Mangemorts se réunissaient dans leur grand salon, sous l'œil attentif de Voldemort, Lucius et Narcissa se trouvaient au dernier étage du manoir, debout devant la grande fenêtre qui donnait sur l'avant du jardin. Depuis leur poste d'observation, ils pouvaient voir leur grand portail en fer forgé, leur fontaine sculptée, les paons blancs qui se promenaient dans les allées soigneusement entretenues, et les puissants Sortilèges de Protection qui abritaient leur royaume du monde extérieur. De temps à autre, un Mangemort encagoulé transplanait dans le jardin et remontait l'allée pour entrer dans leur manoir.

Vêtue d'une robe élégante, Narcissa était rayonnante de beauté. Quelques jours plus tôt, sans doute grâce au breuvage qu'elle avait bu et au prix d'insoutenables maux de ventre, elle avait obtenu la réponse qu'elle attendait, et elle avait interprété ce résultat comme l'ultime approbation de tous les choix terribles qu'elle avait faits : après sept ans d'espoirs déçus et d'inquiétudes solitaires, elle était enfin tombée enceinte.

Depuis, elle flottait sur un petit nuage, indifférente à tout le reste. Elle passait ses journées à se promener dans le jardin, à lire des livres ou simplement se reposer dans sa chambre, tout en essayant d'imaginer à quoi ressemblerait l'enfant qui allait naître dans quelques mois et tout ce qu'ils pourraient faire ensemble. Et c'est également cela qui la faisait sourire, alors qu'elle se tenait au bras de Lucius, leur domaine à leurs pieds.

Lucius lui tenait la main, et suivait du regard chaque Mangemort qui entrait dans le manoir. Il paraissait calme, mais lorsque Narcissa se blottit contre lui, elle entendit son cœur tambouriner avec force dans sa poitrine.

– À quoi penses-tu ? demanda-t-elle avec douceur.

Lucius lui adressa un sourire qui se voulait rassurant, et lui caressa la joue.

– Je pense que je suis heureux, répondit-il.

Narcissa savait qu'il mentait – ou du moins, qu'il ne lui disait pas tout. Depuis qu'elle lui avait annoncé sa grossesse, elle surprenait

souvent de l'appréhension dans son regard, sans qu'elle puisse déterminer de quoi il s'agissait exactement.

– Tu es sûre que tu veux venir ? demanda encore Lucius. Tu n'es pas obligée.

– Tu disais que le Seigneur des Ténèbres apprécierait...

– Bien sûr. Mais si tu préfères te reposer, je comprendrais parfaitement. Il faut te ménager, après tout...

– Tout ira bien, le rassura Narcissa. J'ai envie de faire ça pour toi. Et puis... je veux être présente pour leur annoncer la nouvelle.

Lucius hocha la tête, et lui sourit avec reconnaissance.

– Merci, dit Lucius.

Narcissa lui sourit en retour et reposa sa tête contre lui. Alors que Lucius la serrait dans ses bras, Narcissa repensa furtivement au rêve qu'elle avait fait de nombreuses fois au cours des semaines précédentes.

Elle avait rêvé de son père, bien entendu – de son véritable père. Dans son rêve, elle se trouvait dans la Chaumière aux Coquillages, entourée de ses deux parents, qui étaient vivants et heureux. Ils semblaient avoir passé leur vie ensemble, ils se tenaient la main avec tendresse, et ils n'avaient d'yeux que pour leur fille Narcissa.

À chaque fois, dans ce rêve, quelqu'un finissait par toquer à la porte. Son père se levait avec entrain pour aller ouvrir ; au moment où il touchait la poignée, Narcissa regardait par la fenêtre et apercevait une Marque des Ténèbres à l'extérieur, au-dessus de leur maison ; elle voulait crier pour arrêter son père, mais une lumière verte l'éblouissait, tout volait en éclats, et elle se réveillait en sursaut, terrifiée à l'idée d'avoir dit quelque chose dans son sommeil qui aurait pu la trahir.

Heureusement, cela n'était jamais arrivé : chaque fois, elle constatait que Lucius dormait profondément, et se rendormissait elle aussi.

– Tu es prête ? demanda Lucius au bout d'un moment. Je pense que tout le monde est arrivé.

– Allons-y, acquiesça Narcissa.

Lucius saisit la canne de son père, qui était appuyée contre le mur ; il examina un court instant le pommeau d'argent sculpté en forme de tête de serpent, puis se détourna de la fenêtre et donna son bras à Narcissa pour l'emmener vers les escaliers.

Narcissa descendit les marches avec précaution ; à côté d'elle, Lucius était attentif à chacun de ses pas, comme si elle risquait de tomber à

tout moment. Avant d'entrer dans leur grand salon, ils échangèrent un long regard, serrèrent leurs mains un peu plus étroitement ; puis, avec une lenteur majestueuse, les deux battants de la porte s'ouvrirent, et tous les visages se tournèrent vers eux. En bout de table, Voldemort plissa les yeux, et posa sur Narcissa son regard incandescent.

Dans un silence de plomb, Lucius et Narcissa parcoururent les quelques mètres qui les séparaient de la grande table ouvragée. Lucius tira le siège où il avait l'habitude de s'asseoir pour que Narcissa puisse s'y installer, puis prit place dans le siège voisin, qui revenait habituellement à son père – celui qui se trouvait au centre de la table, légèrement surélevé, pourvu d'un dossier plus large et d'accoudoirs plus confortables.

Les yeux des Mangemorts allaient du siège de Lucius à la canne au pommeau d'argent, interrogeant silencieusement les raisons de l'absence d'Abraxas et de la présence de Narcissa.

Comme son père l'avait fait tant de fois avant lui, Lucius parcourut du regard l'ensemble de la tablée, puis adressa un petit signe de tête à Voldemort, qui l'observait avec amusement.

– Nous pouvons commencer, déclara Voldemort.

– Où est Abraxas ? bondit aussitôt Yaxley, visiblement irrité par l'attitude de Lucius.

– Mon père a succombé de sa maladie il y a quelques semaines, les informa Lucius. Il est enterré dans le petit cimetière qui se trouve au fond du domaine, si certains d'entre vous souhaitent lui rendre hommage.

– Nous n'y manquerons pas, assura Evan Rosier.

– Toutes nos condoléances, renchérit Balderic Parkinson.

Plusieurs Collinards approuvèrent d'un signe de tête, puis échangèrent des regards entendus. Ils avaient tous très bien compris ce que cette petite mise en scène signifiait : désormais, Lucius était le seul maître des lieux. À vingt-cinq ans, il était le seul représentant de la prestigieuse lignée des Malefoy et le bras droit du plus puissant mage noir de leur époque, ce qui faisait de lui le sorcier le plus influent du monde après Voldemort lui-même.

– Narcissa, dit Voldemort de sa voix onctueuse. Peux-tu nous expliquer ce qui nous vaut l'honneur de ta présence ?

Avant de parler, Narcissa croisa le regard de Bellatrix, qui la scrutait avec intensité, essayant de deviner ce que tramait sa petite sœur. Depuis la mort de Regulus, elles ne s'étaient pas vues une seule fois, et Narcissa, sachant à quel point Bellatrix était susceptible de se mettre en danger, préférait ignorer ce que sa sœur aînée faisait de son temps.

Elle sentit Lucius poser une main encourageante sur la sienne, et mit sa culpabilité de côté pour prendre la parole.

– Lucius et moi attendons un enfant, énonça-t-elle simplement.

Autour d'eux, un murmure stupéfait se répandit. Les Collinards exprimèrent bruyamment leur joie, et les félicitèrent avec chaleur, tandis que Yaxley, Dolohov et les autres Embrumés tentaient de masquer leur dépit. Quant à Bellatrix, elle continuait de fixer Narcissa avec stupeur, très pâle, comme si elle se sentait trahie ou piégée.

– Cette bonne nouvelle me remplit de joie, commenta Voldemort. Goyle, je crois savoir que toi et Carla attendez également un heureux évènement ?

Tout le monde se tourna vers l'extrémité de la table, où Edgar Goyle sortit brutalement de ses pensées. Il avait très mauvaise mine, semblait épuisé et avait perdu beaucoup de poids en peu de temps.

– Euh... En effet, bredouilla-t-il. Carla se porte bien, pour l'instant... Notre enfant naîtra au printemps prochain.

De nouveau, plusieurs Collinards le félicitèrent, mais Edgar Goyle n'y prêta aucune attention. À sa suite, Balderic Parkinson annonça que sa femme Juliet était enceinte pour la troisième fois, puis le silence retomba.

C'est à ce moment-là qu'Hector Crabbe s'éclaircit la gorge. D'un regard, il demanda à Voldemort l'autorisation de prendre la parole, qui lui fut accordée.

– Comme certains d'entre vous le savent peut-être déjà, je me suis uni à Daisy il y a quelques semaines...

Non loin de lui, Evan Rosier eut une grimace embarrassée ; Edgar Goyle, lui, regardait ailleurs.

– Eh bien, un enfant Crabbe va également se joindre à tous vos rejetons, annonça-t-il avec brutalité. Un fils, je l'espère... Sa naissance est prévue pour l'été.

Il adressa un sourire cruel à Edgar Goyle, qui était tellement pâle qu'il semblait sur le point de défaillir.

– Toutes ces bonnes nouvelles me remplissent de joie, dit Voldemort d'une voix douce. L'avenir des Mangemorts est donc assuré, mes amis.

Quelques applaudissements retentirent ; Narcissa, elle, garda les poings serrés sur ses genoux, ce que Voldemort ne manqua pas de remarquer.

– Eh bien, Narcissa, dit-il d'une voix douce. Tu ne félicites pas Crabbe pour cette heureuse nouvelle ?

Narcissa se tourna vers lui, mais ne répondit pas tout de suite. Elle avait l'impression d'étouffer, et son cœur battait si fort qu'elle se sentait incapable de parler.

Après plusieurs secondes, elle sentit une légère pression sur son poignet, et vit que Lucius la regardait avec insistance. Au prix d'un effort immense, elle parvint à calmer son affolement intérieur, et à retrouver un visage plus serein. Un peu ailleurs, elle s'entendit féliciter Hector Crabbe, puis elle baissa de nouveau les yeux.

Ensuite, les Mangemorts discutèrent de la démission imminente de Harold Minchum au Ministère de la Magie, de l'avancée des géants, de leur trajectoire, Yaxley raconta avec un plaisir certain l'assassinat d'Adam Claring – mais Narcissa n'écoutait plus rien. Afin de se calmer complètement, elle posa une main sur son ventre, dont sa longue robe noire masquait le léger arrondi ; et elle se sentit aussitôt apaisée.

Le temps des dilemmes était terminé. Il suffisait de dire ce qu'on attendait d'elle, tout simplement. Se laisser glisser. Se conformer. Cesser de lutter.

À une autre époque, Narcissa aurait sans doute sauté à la gorge d'Hector Crabbe, mais ce temps-là était révolu. À présent, la vie qui grandissait en elle était au-dessus de tout. Garantir sa sécurité valait bien tous les mensonges, toutes les compromissions, et tous les massacres du monde.

Et tout irait pour le mieux – oui, vraiment, pour le mieux.

Scorpius,

Tu seras sans doute choqué de lire tout cela. Je l'ai été, moi aussi, lorsque ma mère nous a raconté cette histoire, celle de son véritable père et la manière dont elle l'avait dissimulé, des années durant. Avec mon père, nous avons eu le même choc, et le même sentiment : celle d'avoir devant nous une personne que nous ne connaissions pas, celle de nous être trompés sur cette femme qui était son épouse, qui était ma propre mère.

Je me souviens également à quel point son attitude a changé après ces révélations, la manière dont sa voix s'est apaisée, dont son visage s'est radouci – mais je te raconterai tout cela le moment venu.

Tu te demandes peut-être pourquoi je t'ai parlé si longuement de la famille Black, alors que nous ne descendons pas d'eux mais d'une famille de Moldus dont je ne sais strictement rien.

Lorsque Vera lui a révélé l'histoire de ses parents, ma mère s'est demandé qui elle était, qui elle devait être – la fille illégitime d'un amour brûlant et passionné, ou bien la femme de devoir que la famille Black lui commandait d'être.

Je crois qu'elle n'a jamais choisi. Malgré tout ce qu'elle a fait pour oublier son existence, Thomas Everly a continué de vivre en elle. L'amour fou que ses deux parents s'étaient porté lui a été transmis, il jaillissait d'elle à chaque instant et lui conférait un pouvoir qu'elle-même ne soupçonnait pas.

Cependant, cela n'a jamais empêché ma mère d'être une véritable Black, dans tout ce que cette famille a de plus complexe et de plus entêté. Cette famille a toujours été la sienne, celle qui l'a élevée et façonnée. Elle a toujours eu sa place aux côtés de Bellatrix et

d'Andromeda, et elles se sont aimées et détestées comme les sœurs qu'elles étaient véritablement. Walburga se reconnaissait en elle, et même Cygnus Black, avant de rendre son dernier souffle, a admis que ma mère était, de ses trois filles, celle qui était la plus digne de porter son nom de famille. Le courage de la famille Black a porté ma mère, tout comme son sens du devoir a pesé sur elle, même lorsque cette éminente famille eut complètement sombré dans l'oubli.

Tu as connu ta grand-mère à l'époque où elle avait déjà accepté cette dualité, et tu étais bien trop petit pour comprendre cette histoire. J'espère que tu n'es pas trop en colère contre elle, maintenant que tu sais ce qu'elle a fait à la famille Goyle ; mais tu en aurais parfaitement le droit. Heureusement, comme tu le sais, les Goyle font partie de ceux qui n'ont jamais vraiment dit leur dernier mot.

Nous avons parlé d'eux avec Andromeda, lorsqu'elle m'a rendu visite. Avant de partir, elle a regardé tous les documents que j'ai pu rassembler, ceux qui parlaient du pensionnat Wimbley, d'Adam Claring, mais aussi de Regulus et de la famille Black.

Certaines choses refusent de disparaître, a commenté Andromeda. On les croit détruites, mais elles sont seulement enfouies, prêtes à refaire surface...

Je crois que cela résume beaucoup de choses. Cette remarque pourrait s'appliquer à ma mère, par exemple. À ce moment de la guerre, elle pensait avoir renoncé à tout, elle pensait que sa trahison l'avait détachée de son histoire, de son enfance, des Goyle, de sa mère et d'Andromeda. Elle pensait en avoir fini avec tous ces choix et tous ces déchirements, elle pensait aussi que Voldemort l'avait vaincue – et elle avait tort sur toute la ligne.

De la même manière, je crois que les Goyle, tout comme Adam Claring et Eleanor Wimbley, seraient parfaitement d'accord avec Andromeda. J'espère que tu comprendras de quoi je veux parler.

Enfin, ceci étant dit, il me reste encore beaucoup à te raconter sur cette guerre. Et tiens-toi prêt, car d'autres injustices sont à venir...

NOUVELLE RECRUE

Dans l'un des quartiers les plus pauvres de la petite ville ouvrière de Carbone-les-Mines, les toits de l'Impasse du Tisseur crépitaient sous la pluie battante. Les maisons de brique y étaient toutes identiques, et l'odeur y était difficilement respirable en raison de la fumée noire qui s'échappait de la grande cheminée d'usine, visible quelques centaines de mètres plus loin. En dehors de quelques rats, l'impasse était déserte, et de l'eau sale courait sans discontinuer dans la rigole, allant alimenter la rivière polluée et malodorante qui se trouvaient à quelques pâtés de maison. Avec un grincement sinistre, une fenêtre encrassée s'ouvrit, et une dame âgée tendit le cou, tournée vers le fond de l'impasse. Elle plissa les yeux pour comprendre d'où venaient les cris perçants qui résonnaient dans la ruelle, puis secoua la tête.

– C'est bien ce que je pensais, grommela-t-elle à voix basse. Encore les Rogue qui se disputent ! Ces deux vauriens ne s'arrêtent jamais... Ils ont de la chance qu'avec ce temps, je n'aie pas le courage d'aller leur dire ma façon de penser...

En effet, les éclats d'une violente dispute provenaient du fond de l'impasse. Et pour cause, dans la cuisine minuscule des Rogue, un homme au nez crochu et au visage repoussant criait avec véhémence.

– EILEEN ! rugissait Tobias Rogue. Je t'avais pourtant dit de nettoyer cette tache avant que je rentre !

Il était habillé de vêtements ternes et sales, et son visage était rouge écarlate. Dos à lui, occupée à laver la vaisselle, une femme maigre et vouûtée haussa les épaules.

– Je n'ai pas eu le temps, s'excusa-t-elle. Et avec ce robinet qui fuit...

– C'est ça, toujours des excuses, coupa Tobias. Moi, je me crève au travail toute la journée, et toi, tu n'as même pas la décence de garder la maison propre ?

– Il fallait y penser avant de casser ma baguette, marmonna Eileen.

Furieux, Tobias s'approcha d'elle d'un pas menaçant, et Eileen eut un mouvement de recul. Son mari n'était pas très costaud, mais elle était si maigre qu'il semblait pouvoir la briser en deux au moindre geste.

– Il faut toujours que je te surveille, grogna Tobias en lui prenant le bras avec agressivité. On sait de qui tient ton fils, lui qui n'en fiche pas une ! Il est comme toi, il pense que l'argent tombe du ciel ?

À l'étage, dans sa petite chambre humide qui sentait le renfermé, le fils en question était allongé sur son lit aux draps jaunâtres, la joue écrasée sur son oreiller couvert de taches. Sur le sol, plusieurs mouches mortes s'étaient accumulées, tuées en plein vol d'un coup de baguette magique au cours des jours précédents.

En entendant ses parents se disputer une fois de plus, Severus Rogue émit un petit grognement de lassitude et serra les poings. Il avait assisté tant de fois à des disputes semblables qu'il pouvait visualiser la scène avec une grande précision. Son père, vulgaire et abject... Sa mère, voûtée, recroquevillée, misérable...

Rogue les haïssait autant l'un que l'autre. Son père, bien sûr : un Moldu dans toute sa splendeur, un pur concentré de laideur, de violence et de médiocrité. Quant à sa mère, Rogue la méprisait tout autant. Il ne parvenait pas à comprendre comment elle avait pu s'abaisser à se laisser séduire, avilir et manipuler par cet homme si méprisable, alors qu'elle aurait pu le réduire en cendres d'un coup de baguette magique. Décidément, cet infâme Moldu lui avait tout arraché : son nom, son amour-propre, ses pouvoirs magiques. Aux yeux de Rogue, il ne restait rien d'elle, rien qui vaille la peine d'être sauvé. Et même si elle n'avait jamais été directement violente envers lui, Rogue lui en voulait presque davantage de n'avoir rien fait pour le protéger, pour le rassurer, pour le réconforter. Pire, au lieu de se révolter contre celui qui les maltraitait tous les deux, elle préférait accuser Rogue de mettre son père de mauvaise humeur...

Tout ceci était pour Rogue la preuve irréfutable que les Moldus étaient des nuisibles à supprimer, et que les sorciers qui les côtoyaient d'un peu trop près finissaient par perdre toute noblesse d'âme.

Dans la cuisine, au rez-de-chaussée, une assiette venait de se briser sur le carrelage.

– Arrête, suppliait sa mère.

– Regarde ce que tu as fait ! Tu vois dans quel état je me mets, à cause de *toi* ? Tu fais toujours tout pour me provoquer !

Alors qu'il entendait la situation s'envenimer au rez-de-chaussée, Rogue se décida à se lever de son lit. Il n'en pouvait plus. Il ne pouvait plus rester ici, dans cette maison, ou bien il finirait comme sa mère, asservi à ce Moldu abject, cruel et répugnant. Les mains un peu tremblantes, il jeta quelques vêtements dans un sac, avec les quelques grimoires auxquels il tenait particulièrement. Il revêtit le seul pantalon qu'il possédait, mit sur ses épaules une cape rongée par les mites et s'engouffra dans le couloir ; il descendit les escaliers d'un pas rapide, traversa la pièce minuscule qui leur servait de salon et claqua la porte.

Personne ne remarqua son départ.

Il marcha un peu sous la pluie, indifférent aux torrents d'eau sale qui trempaient ses chaussures, puis transplana à plusieurs reprises en direction de Londres, jusqu'au Chemin de Traverse.

La rue commerçante était pratiquement déserte et envahie par la brume. Comme à Carbone-les-Mines et comme dans tout le reste du pays, la pluie tombait à verse, martelait les toits et le sol pavé. La plupart des devantures étaient cadenassées, ce qui rendait l'endroit encore plus inhospitalier.

Rogue parcourut la ruelle en longeant les murs, croisa un Auror qui patrouillait, et en voyant que *Fleury & Bott* faisait partie des rares boutiques qui n'avaient pas mis la clé sous la porte, il entra pour s'y abriter et se réchauffer. Là, le libraire l'accueillit avec méfiance, puis finit par le laisser feuilleter quelques ouvrages, tout en le surveillant du coin de l'œil.

Tout en faisant mine de regarder les livres, Rogue se mit à réfléchir intensément.

Que faire ? Où aller ? Il n'avait pas un sou en poche, aucun ami chez qui sonner. À leur sortie de Poudlard, Avery et Mulciber avaient immédiatement rejoint les Mangemorts, mais bien qu'ils en aient parlé ensemble de multiples fois, et malgré la tentation de les rejoindre, Rogue ne les avait pas suivis. Il avait préféré se terrer chez lui pendant deux longues années, sans avoir la force de faire quoique ce soit d'autre.

Tout ça pour Lily.

Ou plus exactement, tout ça parce qu'il ne parvenait toujours pas à accepter que leur amitié soit perdue pour de bon. Il ne pouvait s'empêcher d'espérer qu'elle finirait par le pardonner – et si cela arrivait, il voulait se tenir prêt. Il voulait lui donner tort, lui montrer qu'il n'était pas devenu un Mangemort – c'était la seule chose qui le retenait.

– On ferme, l'informa le gérant avec froideur.

Deux heures avaient passé sans que Rogue ait réussi à trouver la moindre piste de réflexion. Un peu hagard, il sortit sur le seuil de la boutique et regarda autour de lui : la nuit tombait, les rares enseignes qui n'avaient pas été vandalisées étaient en train de fermer leurs portes, et le Chemin de Traverse était pratiquement désert. Sur sa droite, Rogue aperçut un Auror qui surveillait les lieux, et sur sa gauche, deux silhouettes qui marchaient côte à côte dans sa direction...

Rogue sentit soudainement son sang se glacer, comme si un Détraqueur se trouvait à côté de lui. Cette démarche nonchalante, cette gestuelle assurée... Leurs visages étaient masqués par leurs capuchons, mais Rogue s'était trop entraîné à fuir ses deux bourreaux pour ne pas les identifier immédiatement.

Terrifié à l'idée d'être reconnu, Rogue repéra un interstice entre deux étals en bois, devant la vitrine de *Fleury & Bott*, et s'y accroupit précipitamment. Il se recroquevilla autant que possible en serrant son sac contre lui, en veillant bien à ce que sa cape ne dépasse pas de la cachette, et en priant pour que l'obscurité lui permette de passer inaperçu.

À son grand désespoir, il entendit leurs pas se rapprocher, puis s'arrêter non loin de lui, dans la petite alcôve abritée qui se trouvait devant *Fleury & Bott*.

– J'ai cru voir quelqu'un, je t'assure, dit la voix de Sirius, qui semblait agité. Juste là...

– Sûrement le gérant qui vient de fermer, répondit James. Ne t'en fais pas, regarde : il n'y a plus personne.

– N'empêche, je ne suis pas rassuré... Et si des Mangemorts passaient par là ?

– Ces imbéciles sont trop occupés à nous chercher ailleurs, rit James. Et après tout, qu'est-ce que la vie sans un peu de risque ?

– James, bon sang... Je ne plaisante pas ! Je me fiche de risquer ma vie, mais la tienne, c'est différent... Je te rappelle que tu vas être papa !

Accroupi entre deux étals, Rogue eut l'impression de recevoir une décharge électrique.

Tu vas être papa.

Papa. James.

James allait avoir un enfant.

Avec elle.

Avec Lily.

– Je sais, admit James avec plus de sérieux. Lily avait peur aussi, elle voulait que je me contente de t'envoyer une lettre... Mais, Sirius, je t'assure... Cette fois-ci, il fallait que je te voie.

– Eh bien, voilà qui est fait. Maintenant, partons ! Je te raccompagne. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose.

– Sirius, attends... Je... J'ai quelque chose t'important à te dire.

– Quoi donc ? Lily attend des jumeaux ?

Rogue se recroquevilla encore davantage dans sa cachette, saisi de hauts-le-cœur. Lily. *Enceinte de James.*

Son sourire, ses yeux verts, ses cheveux roux... La courbure de son ventre... Et c'était *James* qui posait sa main dessus, c'était lui qui souriait et qui l'embrassait... À cette idée, l'estomac de Rogue se contracta avec violence.

– Sirius, je... Je voudrais... *On* voudrait, avec Lily...

James s'interrompt, intimidé. De toute évidence, Sirius n'avait toujours pas deviné ce que son meilleur ami essayait de lui dire.

– On voudrait que tu sois le parrain, dit James dans un souffle.

Il y eut un long silence, pendant lequel Rogue dut retenir un gémissement de dégoût. Sirius et James restèrent immobiles pendant plusieurs secondes avant de se jeter dans les bras l'un de l'autre.

– Tu acceptes ?

– Euh... Hein ? Accepter quoi ?

– D'être le parrain, sourit James. Le parrain de notre enfant.

À nouveau, un long silence.

– Oui, dit finalement Sirius. Bien sûr. Je... Oh, James ! Tu me fais perdre mes moyens !

– J'ai l'habitude, rit James. Dès que je leur adresse la parole, les gens oublient comment ils s'appellent.

– Imbécile ! Et tu m'annonces ça alors que nous n'avons pas le droit de nous voir ! Je vais être incapable de tenir en place !

– Bah, on peut peut-être faire une exception... Tu pourrais venir quelques jours à la maison. On dira à Dumbledore que tu étais là pour m'aider à protéger Lily, au cas où... Les Médicomages ont dit que Lily accoucherait en août, et je ne peux pas tenir jusque-là sans te voir !

Leurs voix s'éloignèrent progressivement, et le silence retomba sur le Chemin de Traverse.

Rogue attendit encore quelques minutes, puis il se leva lentement, ankylosé et hagard. Il ramassa son sac sur le sol, fit quelques pas en titubant un peu, puis alla s'engouffrer dans l'Allée des Embrumes, où il bouscula plusieurs mendiants sans même s'en rendre compte, avant de s'adosser à un mur et de se laisser glisser sur le sol.

Assis par terre, le regard fixe, il ne prêtait aucune attention aux gens qui passaient devant lui, ni à la pluie qui tombait sur sa cape, qui ruisselait dans ses cheveux gras et le long de son nez crochu. Il se trouvait juste à côté de la vitrine de *La Corne Rouge*, une échoppe clandestine qui vendait des potions maléfiques, interdites pour la plupart. La vitrine avait été brisée à plusieurs endroits, si bien que Rogue pouvait entendre parfaitement les deux personnes qui discutaient à l'intérieur...

– Quel beau manteau tu as là, dit une voix aigrette et suspicieuse. J'en déduis que les affaires sont bonnes...

– Plus que bonnes, ricana une voix fielleuse. Cette *Potion d'Enfancement* se vend comme des petits pains.

Rogue en déduisit que cette voix appartenait au propriétaire de la boutique.

– Oui, c'est ce que j'ai entendu dire, dit l'autre voix avec méfiance. Mais le bruit court aussi que c'est un poison ?

– Cela dépend pour qui, gloussa le marchand. Cette potion est ingénieuse, vois-tu : elle a été conçue pour ne faire subsister que les potentiels mages noirs, et puise donc toute sa puissance dans la méchanceté de celle qui la consomme. Tiens, prends Carla Goyle, par exemple, qui m'en a acheté plusieurs flacons... Elle est si mesquine que la potion a marché tout de suite, et tu peux être certain que la grossesse ira à son terme en toute sécurité !

– Tu me fais peur, grinça l'autre voix. Et si tel n'est pas le cas ? Si une femme moins cruelle boit cette potion ?

– C'est encore mieux, gloussa le marchand. Vois-tu, cette potion n'est pas faite pour cohabiter avec l'affection et la douceur... Alors, certes, au début de la grossesse, tout se passe comme prévu... Mais lorsqu'elle arrive à son terme, au lieu de donner la vie, cette potion donne la mort ! Dans ces cas-là, il arrive que le bébé survive, mais la mère... Jamais ! Et quoi de mieux qu'un orphelin pour devenir un sorcier cruel et assoiffé de sang ? N'est-ce pas délicieusement diabolique ?

Celui qui l'écoutait poussa une exclamation indignée.

– Tu es fou ! Combien de femmes as-tu escroqué ainsi ? Et combien d'entre elles ont perdu la vie ?

– Les gens qui viennent ici savent où ils mettent les pieds, grogna le marchand. Ils connaissent les risques encourus... Et puis, de toute manière, ces femmes ne crient pas sur tous les toits qu'elles ont recours à mes services ; et quand bien même elles le feraient, les grossesses sont si risquées, de nos jours... Personne ne pourra jamais remonter jusqu'à moi !

Rogue écoutait de plus en plus attentivement, fasciné. Il était en train d'hésiter à entrer dans la boutique pour questionner le marchand sur la manière dont il avait fabriqué la potion, lorsqu'il sentit une main osseuse se refermer sur son bras. Il se retourna et se retrouva face à une vieille dame enveloppée dans un châle, très maigre et édentée.

– Tiens, mais en voilà un que je ne connais pas, coassa-t-elle. Comment t'appelles-tu, mon mignon ?

Agacé, Rogue eut un mouvement de recul, et tenta de se dégager.

– Lâchez-moi ! protesta-t-il.

– Allons, tu ne refuserais pas un peu d'affection à la vieille dame que je suis...

Voyant qu'elle ne voulait pas lâcher prise, Rogue voulut saisir sa baguette pour la repousser, mais quelqu'un venait de saisir son autre bras.

– Tu as raison, c'est un petit nouveau, ricana un homme en haillons. Eh bien, on s'est perdu ?

Rogue tenta à nouveau de les repousser, mais ils le serraient de plus en plus fort, et il commençait à se sentir effrayé. Un troisième mendiant s'approcha en boitillant, et se jeta sur le sac de Rogue.

– N'y touchez pas ! cria Rogue.

Mais cela n'eut pas l'effet escompté : au contraire, plusieurs mendiants s'approchèrent avec avidité, attiré par ses cris de détresse.

– Allez, ne sois pas rabat-joie, gloussa une femme aux joues sales qui venait d'arriver.

– Ce grimoire doit au moins valoir quelques noises, dit une autre en piochant dans le sac ouvert.

– Donne-moi ça !

Les mendiants commencèrent à s'arracher le contenu du sac, pendant que trois d'entre eux maintenaient toujours Rogue immobile.

– Regardons dans ses poches, suggéra la vieille femme qui l'avait attrapé en premier.

Mais elle n'en eut pas l'occasion. Au-dessus du vacarme, dans son dos, Rogue entendit des bruits de bottes se rapprocher, une canne frapper le sol... Puis une voix traînante, autoritaire, qui lui était agréablement familière...

– Laissez-le, ordonna la voix. Laissez-le immédiatement, je vous l'ordonne !

– Oh-oh, ricana la vieille femme en regardant derrière Rogue. Vous avez vu ça ? En voilà un qui est de la haute...

– Prenez-lui sa bourse, suggéra un autre.

– Et sa montre !

– Viens par-là, mon mignon...

– Écartez-vous, bande de vauriens ! *LASHLABASK !*

Plusieurs mendiants furent projetés en arrière en poussant des cris aigus. Il y eut un instant de flottement ; les mendiants s'écartèrent de celui qui avait volé au secours de leur victime, mais deux d'entre eux refusaient toujours de lâcher Rogue. À travers les mèches noires et grasses qui tombaient devant ses yeux, il réussit à apercevoir son sauveur, dont les cheveux blonds et les yeux pâles brillaient dans l'ombre de son capuchon.

– Lâchez-le, répéta Lucius Malefoy avec froideur.

– Sinon quoi, blanc-bec ?

Lucius fit un mouvement agile du poignet en direction de l'homme en haillons qui venait de parler. Il y eut un éclair d'argent, un liquide sombre jaillit, et l'homme poussa un cri de douleur en s'effondrant sur le sol, le visage en sang.

Les derniers badauds se dispersèrent sans demander leur reste. Celui que Lucius avait blessé au visage se traîna jusqu'à une alcôve sombre, où il se recroquevilla en gémissant.

– Voilà qui est fait, déclara Lucius avec satisfaction.

Il fit un pas vers Rogue. Ses bottes de cuir immaculées, ses vêtements ajustés et sa splendide cape au col d'hermine tranchaient avec la saleté de la ruelle, et surtout avec l'allure misérable de Rogue. D'ailleurs, celui-ci avait tellement honte de la position dans laquelle Lucius l'avait surpris qu'il ne songea même pas à le remercier.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il avec animosité, en se tassant un peu plus contre le mur.

Lucius eut un petit rire.

– Severus, enfin, dit-il avec condescendance. Je t'en prie, ne sois pas fâché... Je t'ai déjà sauvé de situations plus embarrassantes.

Rogue émit un petit grognement. En effet, c'était au cours de sa première année à Poudlard qu'il avait fait la connaissance de Lucius Malefoy, alors que ce dernier était le Préfet-en-Chef. Soucieux de défendre l'honneur de sa maison, Lucius avait à plusieurs reprises empêché James et Sirius d'exposer le caleçon de Rogue à la vue de tous, ou de lui faire boire l'eau des toilettes.

– Tu n'es pas blessé ?

Rogue remua ses membres endoloris. Ses vêtements étaient déchirés à plusieurs endroits, son genou écorché, son cou éraflé par le cordon de sa cape – rien de bien sérieux. Quant à sa baguette, elle avait roulé sur le sol, mais elle n'était pas abîmée.

– Non... Non.

Lucius hocha la tête, et porta une main à sa poche de poitrine, où étincelait une montre de gousset retenue par une chaînette argentée.

– Bientôt l'heure du dîner, commenta Lucius en regardant la montre au creux de sa main. Il ne faut pas que je m'attarde trop, je ne voudrais pas inquiéter Narcissa...

À l'évocation d'un repas chaud, l'estomac de Rogue émit un grondement plus qu'explicite. Il s'attendait à voir Lucius l'abandonner à son triste sort, mais à sa grande surprise, il resta debout devant lui, immobile.

– Eh bien, dit Lucius avec une pointe d'agacement dans la voix. Lève-toi donc, qu'est-ce que tu attends ?

- Que... Quoi ? coassa Rogue.
- À moins que tu ne préfères passer la nuit ici, en si bonne compagnie ?

Rogue comprit enfin que Lucius lui offrait l'hospitalité. Il songea un instant à refuser, par simple orgueil ; mais le souvenir du manoir immense et luxueux, au mariage de Lucius et Narcissa, du feu réconfortant qui ronflait dans leur cheminée de marbre et des mets délicieux qui recouvraient leurs tables l'en dissuada.

Rogue se redressa. Lucius lui tendit une main ornée de bagues, mais il l'ignora : il aurait au moins la maigre satisfaction de s'être relevé tout seul. Il défroissa ses vêtements, et essaya sans franc succès de réarranger les pans de sa cape, afin d'en masquer les déchirures. Lorsqu'il releva les yeux, Lucius l'observait avec un sourire amusé.

- Surtout, ne te presse pas, nous avons tout notre temps, commenta-t-il de sa voix traînante.

Rogue sentit ses joues se colorer. Il se sentait particulièrement pathétique, face à l'apparence princière et irréprochable de Lucius. Il surprit même de la pitié dans le regard de son ancien camarade, et le peu d'estime qu'il avait pour lui-même fondit comme neige au soleil.

- Allons-y, proposa Lucius en tournant les talons. Je suis trop fourbu pour transplaner : allons chez Barjow et Burke, nous pourrions emprunter le réseau des cheminettes... Et recoiffe-toi un peu, s'il te plaît, tu ressembles à un de ces malfrats qui essayaient de te détrousser.

Tout en grommelant, Rogue passa une main dans ses cheveux noirs et gras, et dégagea un peu son visage pâle et son nez crochu.

- Après toi, dit Lucius en lui tenant la porte de chez Barjow et Burke.

Rogue ramassa ses quelques affaires éparpillées sur le sol et entra dans la boutique, remplie d'objets relatifs à la magie noire.

- Hé, toi ! vociféra immédiatement le petit homme courbé aux cheveux huileux, qui se trouvait derrière le comptoir. Hors de ma boutique ! Je ne vends rien aux sales petits voleurs de ton espèce...

- Il est avec moi, Barjow, dit Lucius en entrant derrière Rogue.

Dès l'instant où il aperçut Lucius, le vendeur battit en retraite, et se courba encore davantage derrière son comptoir.

- Aaah, Mr Malefoy, dit Barjow d'une voix tout aussi huileuse que ses cheveux filasses. Toutes mes excuses... J'ignorais...

– Bien sûr, répondit sèchement Lucius. Viens par ici, Severus.

Comme s'il se trouvait dans sa propre demeure, Lucius traversa la boutique avec assurance. Sa cape agrippa un bocal rempli de crânes de rongeurs posé sur une étagère, qui chuta et se brisa en morceaux sur le sol ; mais malgré l'exclamation indignée de Barjow, Lucius n'y accorda aucune importance. Il poursuivit sa route comme si de rien n'était, en marchant sur les éclats de verre avec indifférence.

Rogue hésita un instant, puis enjamba maladroitement les fragments de bocal et rejoignit Lucius près de la cheminée.

– À très bientôt, Barjow, dit Lucius.

Il jeta de la poudre de cheminette dans l'âtre, et de hautes flammes vertes montèrent du foyer. Sa main se referma sur le bras de Rogue, et il l'entraîna avec lui en prononçant d'une voix décidée :

– Manoir des Malefoy !

Les flammes vertes s'intensifièrent, jusqu'à éblouir Rogue ; lorsqu'il rouvrit les yeux, il se trouvait dans la cheminée des Malefoy, dont il sortit en boitillant. Il fut alors ébloui une seconde fois : il n'avait pas vu le manoir depuis le mariage de Lucius et Narcissa, et avait oublié à quel point l'endroit était somptueux. La bouche entrouverte, il était tellement absorbé par la contemplation des tapisseries et des dorures qu'il ne remarqua même pas Narcissa, assise sur le canapé, confortablement installée sur des coussins brodés.

– Severus ? s'étonna-t-elle en posant son livre à côté d'elle. Quelle bonne surprise... Que t'est-il arrivé ? Tu es blessé ?

Rogue se tourna vers elle. Il avait oublié à quel point elle était belle, avec ses cheveux blonds et lisses, ses yeux bleus et ses traits harmonieux. Cependant, en voyant la courbure arrondie de son ventre, il se sentit de nouveau assailli par le chagrin et la rancœur. Il tenta de ne rien laisser paraître, et grimaça un sourire embarrassé.

– Des vauriens l'ont lâchement agressé dans l'Allée des Embrumes, expliqua Lucius. Ne t'en fais pas, Severus, nos deux elfes vont s'occuper de toi...

Lucius claqua des doigts, et deux elfes de maison accoururent aussitôt. Ils menèrent Rogue dans une salle de bain d'une propreté impeccable, où il fut de nouveau émerveillé par le raffinement des lieux. Une baignoire en marbre trônait au milieu de la pièce, entourée de galets, d'orchidées et de flacons parfumés ; le long des murs, quatre

lavabos s'alignaient, avec des robinets savamment sculptés en forme de tête de serpent ; et des serviettes moelleuses étaient suspendues à des patères sculptées en serres d'hippogriffe.

Rogue prit un long bain, dont l'eau resta à la température idéale sans tiédir. Il prit le temps de savourer le calme et la propreté de la pièce, puis pansa ses quelques égratignures et enfila les vêtements propres que les elfes lui avaient donnés. Lorsqu'il essuya la buée sur le miroir pour regarder son reflet, Rogue faillit ne pas se reconnaître. Même si son visage repoussant et son nez crochu n'avaient pas changé, avec ses cheveux propres, ses vêtements élégants et ajustés, il avait presque fière allure.

Il prit encore un long moment pour observer son nouveau reflet sous tous les angles, étonné de se découvrir dans cette apparence aussi soignée ; puis, à contrecœur, il se détourna du miroir et sortit de la salle de bains pour rejoindre Lucius et Narcissa.

En arrivant dans le grand salon, il s'arrêta dans l'encadrement de la porte. Lucius et Narcissa lui tournaient le dos, enlacés sur le canapé, où ils se parlaient à voix basse en riant. Avec une infinie tendresse, Lucius caressait les cheveux blonds de Narcissa, il l'entourait de ses bras protecteurs... Et partout autour d'eux, cette opulence et ce raffinement, ces elfes qui répondaient à tous leurs besoins...

Voilà à quoi ressemble la maison de véritables sorciers, pensa Rogue avec envie. Voilà à quoi devraient ressembler tous les couples, toutes les familles, tous les foyers. Voilà à quoi le monde pourrait ressembler, si les sorciers en prenaient le pouvoir...

– Severus, te voilà ! sourit Narcissa en l'apercevant.

Lucius tourna la tête, et se leva pour mieux l'observer.

– Regarde-toi, dit Lucius avec un grand sourire. Ces vêtements te vont à merveille ! Ils m'ont appartenu, quand j'étais plus jeune, mais je crois que je ne les ai jamais portés... Enfin, peu importe : maintenant, ils sont à toi !

Il lui tapa sur l'épaule, et l'entraîna vers le couloir.

– Maintenant, allons discuter, dit-il avec entrain. Laissons Narcissa lire tranquillement...

– À plus tard, Severus, dit Narcissa en reprenant le livre qui se trouvait à côté d'elle.

Alors que Lucius et Rogue s'éloignaient, Narcissa fit une petite grimace : elle venait de ressentir une vive douleur dans le bas du ventre.

Elle hésita à le signaler à Lucius, mais en tournant la tête, elle constata qu'il était déjà parti.

– Et maintenant ? demanda Lucius. Que vas-tu faire ?

Rogue et lui étaient assis dans les fauteuils confortables de la bibliothèque. Ils avaient longuement discuté : Rogue lui avait raconté ses mésaventures à Poudlard, son amitié brisée avec Regulus, la cruauté de James et Sirius, son rapprochement avec Avery et Mulciber. Il avait aussi parlé de ses parents, du mépris et du dégoût qu'il ressentait pour eux, de sa volonté de ne plus jamais les revoir ; il avait parlé de tout, sauf de Lily. Et Lucius avait écouté attentivement – plus attentivement que quiconque, en réalité.

Puis à son tour, après avoir fait promettre à Rogue qu'il ne révélerait rien, Lucius lui avait raconté son parcours : sa rencontre avec le Seigneur des Ténèbres, la manière dont il avait gagné sa confiance et tous les bénéfices qu'il en avait retiré depuis.

Aussi, lorsque Lucius l'interrogea sur ses projets, Rogue ne sut que répondre. Il n'avait pas eu le temps de digérer tout ce qu'il avait vécu en quelques heures, et encore moins d'en tirer des conséquences. Évidemment, il n'était pas idiot, il savait pertinemment ce que Lucius cherchait à faire – ou plutôt, à le convaincre de faire.

Pendant quelques secondes, Rogue fit défiler devant ses yeux le résumé de sa journée. Son père odieux, sa mère détruite, et le poignard dans le cœur que Lily lui avait laissé... Sa douleur et son désir de revanche n'avaient jamais été aussi forts.

Cependant, une dernière chose le tracassait.

– J'ai appris la mort de Regulus, l'été dernier, dit-il en éludant la question de Lucius. Est-ce que c'est vrai ? Je veux dire... Il est vraiment mort ? Et c'est vous qui l'avez tué, parce qu'il vous a trahi ?

Lucius se redressa, et regarda Rogue droit dans les yeux.

– Ce pauvre Regulus, dit-il avec gravité. C'était l'un de nos meilleurs éléments... Je regrette vraiment qu'il ait disparu, je

l'appréciais beaucoup. Il a eu quelques différends avec le Seigneur des Ténèbres, c'est vrai, mais il n'a jamais déserté les Mangemorts. J'étais sur le point de réussir à les réconcilier quand il a disparu... Et pour ma part, je suis persuadé que c'est son frère qui l'a tué.

– Sirius ?

– En tout cas, Regulus a été tué au square Grimmaurd, acquiesça Lucius. Et parmi les rares personnes qui avaient accès à ce lieu... Sirius est, selon moi, le plus susceptible de l'avoir assassiné.

– La *Gazette* disait pourtant que c'était le Seigneur des Ténèbres qui l'avait châtié...

– Je ne sais pas qui a répandu ce mensonge, dit Lucius. Mais je peux te le certifier : j'ai questionné tous les Mangemorts, et aucun d'entre eux n'a fait de mal à Regulus.

Rogue hocha la tête, sonné. La mort de Regulus, soi-disant assassiné par des Mangemorts, l'avait attristé et choqué, et avait participé à l'éloigner de Voldemort. Mais en y repensant, la version de Lucius était bien plus logique : Regulus avait toujours rêvé d'être un Mangemort, il était difficile de croire qu'il ait voulu y renoncer. Quant à Sirius, il avait toujours détesté son frère, et Rogue n'avait aucun mal à l'imaginer en assassin.

– La dernière fois que j'ai vu Regulus, il m'a parlé de toi, mentit Lucius.

– Vraiment ?

Intérieurement, Lucius déployait des efforts considérables pour ne pas éclater de rire. Il était absolument émerveillé par son propre culot, et par sa capacité à mentir effrontément à quiconque.

– Oui, tout à fait... Il trouvait dommage que tu n'aies pas rejoint nos rangs. Je crois que malgré vos différends, il espérait te revoir.

– Ah, dit Rogue. Oui, je comprends... C'est vrai, j'hésitais...

Lucius se délectait du spectacle. Il sentait Rogue céder progressivement. Il avait déjà vu le charme opérer des dizaines de fois : le dilemme intérieur, la réticence, tous progressivement balayés par la peur, l'ambition ou la hargne... Dans quelques minutes, Rogue serait convaincu, Lucius n'en avait aucun doute.

Et tout se passa comme il l'avait prévu. Rogue réfléchit encore pendant de longues minutes, puis admit que la seule chose qui le retenait – l'espoir de se réconcilier avec Lily – avait volé en éclats une

heure plus tôt, lorsqu'il avait surpris la conversation entre James et Sirius. Il devait faire définitivement le deuil de leur amitié, ou bien il gâcherait sa vie à attendre quelque chose qui ne se produirait jamais. Il était temps de faire un choix, de prendre part à cette guerre qui n'en finissait pas – et Lucius lui offrait une opportunité inespérée de le faire.

– Comment est-il ? demanda Rogue. Le Seigneur des Ténèbres ?

Lucius eut un sourire amusé.

– Stupéfiant, répondit-il. Je lui ai déjà parlé de toi plusieurs fois, et il est déjà impatient de te rencontrer.

À ces mots, Rogue sentit toute résistance s'envoler. Malgré les années, son désir intense d'être apprécié à sa juste valeur n'avait pas faibli.

Lorsque Rogue finit par accepter sa proposition, Lucius alla chercher une bouteille de vin, remplit leurs deux verres à ras bord, et leva le sien avec un sourire réjoui :

– À la mémoire de Regulus, déclara-t-il.

– À... la mémoire de Regulus, répéta Rogue d'une voix faible.

Et il but son verre d'un trait.

– Allons dîner, maintenant, proposa Lucius. Tu dois être mort de faim !

Avec la sensation de se trouver dans un rêve, Rogue se leva et suivit Lucius en direction du salon. Il entendit vaguement Lucius lui promettre avec enthousiasme qu'il le présenterait au plus vite à Voldemort, et qu'en attendant, il lui donnerait d'autres vêtements, et assez d'argent pour se nourrir, se loger, se mettre en sécurité...

En revenant dans le salon, Rogue fronça les sourcils. Sur le canapé, Narcissa était dos à eux, mais elle était étrangement penchée, et on voyait qu'elle tremblait.

– Narcissa ? appela Rogue, inquiet.

Lucius, tout à sa joie d'avoir réussi à convaincre son ami, ne remarqua rien.

– Narcissa, nous avons une nouvelle recrue, annonça Lucius en posant une main sur l'épaule de Rogue. Il faut fêter ça...

Un gémissement plaintif leur répondit, et Lucius se figea. Narcissa se tourna vers eux, leur montrant un regard perdu et un visage d'une pâleur effrayante. À ses pieds, une tache sombre s'élargissait sur le tapis, et un liquide rouge vif dégoulinait sur ses chevilles.

– Le bébé, haleta-t-elle, alarmée. Mon bébé...

Elle tenta de se lever. Ses doigts minces et ensanglantés cherchèrent un appui, mais se refermèrent dans le vide.

– Narcissa, murmura Lucius, qui était soudain devenu aussi pâle que son épouse.

Il se précipita vers elle au moment où elle basculait en avant, et elle s'écroula dans ses bras.

LE FLAVIRIER ARGENTÉ

Quelques minutes plus tard, Lucius courait à perdre haleine dans les couloirs du manoir. Pour la première fois de sa vie, il détestait cette demeure trop grande, trop isolée, dans laquelle sa femme risquait de perdre la vie. Il avait le sentiment atroce que l'histoire se répétait. Sa mère, et maintenant, sa femme... Ce manoir devait être maudit.

Il avait eu du mal à se décider à partir. Si son plan échouait, il devrait affronter, en plus du deuil, la culpabilité d'avoir abandonné sa femme dans ses derniers instants. Car quand il reviendrait, Narcissa ne serait peut-être plus de ce monde...

Lucius avait du mal à respirer. Il desserra vainement son col pour la énième fois, et tenta de réfléchir calmement. Il n'avait pas le choix, il devait tenter le tout pour le tout. Son plan ne se basait que sur des rumeurs, mais il devait saisir cette chance, si infime soit-elle.

Il saisit une poignée de la poudre de Cheminette. Ses mains tremblaient tellement qu'une partie de la poudre se dispersa sur le tapis, produisant de petites étincelles vertes.

Il s'éclaircit la gorge : ça n'était pas le moment de bafouiller. Intérieurement, il invoqua tous ses ancêtres et des siècles d'éloquence pour parvenir à articuler correctement :

– 12, square Grimmaurd !

Dans la cuisine du 12, square Grimmaurd, Walburga Black plaquait ses longs doigts osseux contre sa tasse de tisane brûlante. Comme toutes les nuits, le sommeil avait emporté son frère Cygnus, qui ronflait bruyamment dans sa chambre, mais refusait de venir jusqu'à elle.

Et soudain, elle sursauta : la gargouille posée sur la cheminée avait remué la queue. Celle-ci s'ébroua, et coassa :

– Maîtresse, quelqu'un demande l'autorisation de pénétrer votre maison.

Walburga resta interdite quelques instants. Personne ne lui avait rendu visite depuis la mort de Regulus.

– Qui est-ce ?

– Lucius Malefoy, coassa la gargouille. Il semble agité, et...

– Fais-le entrer, l'interrompit Walburga en se levant d'un bond.

Lorsque Lucius apparut dans la cheminée, Walburga Black était debout face à lui, sa longue cape noire sur les épaules. Et elle avait déjà deviné ce que Lucius venait lui demander.

– Le bébé arrive, n'est-ce pas ? demanda-t-elle calmement.

Lucius acquiesça, hors d'haleine. Face à lui, Walburga l'observait avec méfiance ; il devina qu'elle pensait à Regulus, et qu'elle le suspectait d'avoir participé à son assassinat.

– Je ne sais pas ce qu'il est arrivé à votre fils, haleta Lucius. Je le jure ! S'il vous plaît, Mrs Black, j'ai besoin de votre aide... Narcissa est en danger.

Walburga le regarda longuement, puis, sans rien dire, elle prit place à côté de lui dans la cheminée.

De retour au manoir, ils parcoururent les couloirs en sens inverse, au pas de course. Lucius ne cessait de desserrer son col, et de s'éponger le front. À côté de lui, Walburga marchait rapidement et sans effort, et sa longue cape ondulait silencieusement autour d'elle au rythme de ses pas. Elle ne disait rien, le front plissé, extrêmement concentrée.

Lucius avait été bien renseigné. Lorsqu'elle était tombée enceinte pour la première fois, Walburga avait été terrorisée par cette perte de contrôle sur son propre corps, par l'idée de perdre la vie ou celle de son enfant. Elle sentait ses jambes s'alourdir de jour en jour, sa poitrine lui faisait mal, son dos trop mince peinait à supporter le poids de l'enfant à naître. L'histoire d'Athénaïs Malefoy, morte en couche quelques années auparavant dans son grand manoir luxueux et isolé, la hantait obstinément. Walburga avait lu tous les ouvrages sorciers qui parlaient de soins magiques, mais les vieux mages qui faisaient progresser la sorcellerie semblaient avoir oublié la manière dont ils avaient été conçus, et étaient nettement plus intéressés par les

migrations saisonnières des hippogriffes que par le sauvetage des mères en détresse.

C'était une des grandes limites du monde magique : au Royaume-Uni, dans le peuple sorcier, il y avait une petite trentaine d'accouchements par an, et la plupart des mères préféraient se rendre dans un hôpital moldu, ceux-ci étant bien plus savants en la matière. Aucun Médicomage, donc, n'avait pris la peine de s'instruire suffisamment pour parer à toutes les éventualités. Et les mères de famille de Sang-Pur, pour qui il était absolument inconcevable de mettre les pieds dans un établissement moldu, et a fortiori pour qu'un de ces parasites mette leur enfant au monde, étaient contraintes, par leur propre étroitesse d'esprit – ou pire, par celle de leur famille – de donner la vie en étant entourés d'incapables, sachant pertinemment que la moindre complication risquait de tourner au désastre.

Alors, Walburga avait fait quelque chose de tout à fait impensable pour quelqu'un de son rang. En soutenant à deux mains son ventre rebondi, un capuchon fermement enfoncé sur la tête, elle s'était rendue dans une librairie moldue et avait acheté une cargaison entière de livres de Gynécologie Obstétricale. Et elle les avait lus d'une traite, cachée dans la grande chambre du dernier étage – qui était devenue celle de Sirius, quelques mois plus tard – en prenant bien soin de les dissimuler sous une petite trappe.

Walburga aurait préféré mourir plutôt que de l'avouer, mais elle avait été absolument fascinée. Fascinée par la connaissance que ces Moldus avaient du corps féminin. Fascinée par leur capacité à compenser leur inaptitude à la magie par l'observation et la méthode. Fascinée par leur logique et leur précision, certes rébarbatives mais aussi pragmatiques, incontestables et rassurantes.

Ses deux accouchements s'étaient parfaitement bien passés, et Walburga avait su résister à l'envie de lire des dizaines de livres semblables. En revanche, quelques années plus tard, lorsqu'elle avait appris que Sarah Parkinson allait donner naissance à des jumeaux, elle lui avait proposé son assistance et la jeune femme, folle d'angoisse, avait accepté. Ça n'avait pas manqué : la situation avait rapidement commencé à s'envenimer, le deuxième bébé n'arrivait pas à sortir, il était mal positionné... Rien de bien compliqué, en réalité, mais les Médicomages étaient totalement déboussolés, même celui qui avait

fait naître les énormes jumeaux Crabbe quelques années auparavant. Heureusement, Walburga se souvenait des rudiments de ce qu'elle avait lu, et après avoir donné quelques instructions aux Médicomages, tout était rentré dans l'ordre.

Lorsqu'on lui avait demandé d'où elle tenait ses connaissances, elle avait prétexté l'instinct féminin, et personne n'avait osé se montrer soupçonneux. Mais sa réputation de « sauveuse de femmes » était restée. Et ce soir, malgré l'affolement, cette anecdote était ressortie dans la mémoire de Lucius, limpide.

Lorsque Walburga entra dans la chambre de Narcissa, son excitation laissa place à une panique mêlée de consternation. La scène était un véritable carnage. Narcissa était allongée sur son lit, les yeux clos, pâle et figée comme une statue de marbre. Sa robe bleue, le lit et le sol étaient couverts de sang. Seul à ses côtés, un jeune homme au nez crochu et à l'allure étrange lui tenait la main et tentait de la réveiller par quelques formules maladroites.

– Pousse-toi, lui ordonna Walburga en entrant.

Rogue s'écarta aussitôt, intimidé par la froideur et le regard perçant de Walburga, mais aussi par sa ressemblance frappante avec ses deux fils. Sans lui accorder le moindre regard, avec des gestes vifs et précis, Walburga retira sa cape, s'approcha de Narcissa et l'examina attentivement. Elle chercha son pouls à son poignet, à son cou, et palpa prudemment son ventre, les yeux clos.

Puis elle se tourna vers Lucius, l'air grave.

– Le bébé est vivant, affirma Walburga. Étrangement, il ne semble pas souffrir... En revanche, Narcissa est en train de mourir. Et ce n'est plus qu'une question de minutes.

Lucius ne répondit pas. Il regardait Narcissa avec intensité, livide. Elle était toujours inconsciente, et semblait déjà se trouver quelque part entre la vie et la mort.

– Je ne comprends pas ce qu'il se passe, avoua Walburga. Cela ne correspond à aucune affection non-magique... A-t-elle fait quelque chose de particulier pour tomber enceinte ? Des potions, des enchantements ?

– Je n'en sais rien, gémit Lucius. Je ne crois pas...

Il semblait sur le point de défaillir. Voyant qu'elle n'obtiendrait rien de lui, Walburga se tourna vers Rogue, qui ne savait plus très bien où se mettre.

– Toi, dit-elle avec autorité. Va voir si tu trouves un indice dans la salle de bains.

Rogue revint quelques secondes plus tard, un flacon vide en main, encore imprégné de la potion rouge sang qu'il contenait avant qu'elle soit bue.

– *Potion d'Enfantement*, lut-il sur le flacon. Bon sang, j'ai entendu un marchand en parler, dans l'Allée des Embrumes... C'est un poison mortel !

Walburga se tourna vers le visage immobile de Narcissa, et Rogue surprit de la tristesse dans son regard.

– Il faut que je sorte l'enfant, déclara Walburga. Il vaudrait mieux que vous sortiez tous les deux... Après lui avoir dit adieu.

Lucius se mit à trembler, et s'appuya contre le mur pour ne pas s'écrouler. Alors que Rogue se précipitait pour le soutenir, il passa devant une fenêtre, et une vive lumière argentée attira son regard vers le jardin.

– Le Flavirier Argenté, dit-il soudain. L'Arbre de Vie.

Une idée venait de germer dans son esprit. Il se tourna vers Lucius, mais il n'était pas en mesure d'écouter quoique ce soit. En revanche, Walburga avait très bien compris ce qu'il avait en tête. Elle opina du chef et l'encouragea du regard. Rogue se précipita sur le bureau, prit une plume, un parchemin, manqua de renverser l'encrier, et écrivit de mémoire la légende qu'il connaissait par cœur.

– Lis ça, ordonna-t-il en donnant le parchemin à Lucius.

– Tu crois que c'est le moment ? s'indigna faiblement Lucius en le repoussant.

– Cela pourrait sauver Narcissa, le pressa Walburga. Vite !

Toujours tremblant, Lucius consentit à parcourir du regard les premières lignes du texte qu'avait écrit Rogue.

*Un jour, lors d'un duel, la Vie a fait tomber
Sur la terre des mortels, l'un de ses sabliers
Dans des endroits sacrés, de grands arbres ont poussé
Flaviriers argentés, ainsi fussent-ils nommés.*

– Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Lucius en levant la tête, furieux. Nous n'avons pas de temps à perdre avec ces légendes idiotes !

– Continue à lire, ordonna sèchement Walburga Black. Continue, te dis-je !

*Si tu oses t'en servir, il te faudra prélever
Au plus profond de l'arbre, de la sève argentée
Puis avec précaution, appliquer sur la plaie
D'où s'échappe la vie de l'être qu'il faut sauver.*

– Cela signifie que... Que l'arbre peut la soigner ?

Walburga et Rogue acquiescèrent, mais ils ne semblaient pourtant pas très enthousiastes.

– Alors qu'attendons-nous ? Allons-y immédiatement ! dit Lucius en se précipitant vers la porte.

– Ça n'est pas fini, insista Walburga en le retenant fermement. Lis jusqu'au bout, nom d'une gargouille !

À contrecœur, les mains tremblantes, Lucius acheva sa lecture :

*Mais prends bien garde, mortel, car les années volées
Au double, peut-être au triple, te seront dérobées
Lorsque naïvement, tu te penseras sauvé
Car la Mort est joueuse, et ne saurait accorder
Sans rien prendre en échange, le moindre acte de pitié*

– Qu'est-ce que... Qu'est-ce que cela signifie ?

Walburga le regarda avec gravité.

– Cela signifie qu'aujourd'hui, nous pouvons sauver Narcissa... Mais qu'un jour ou l'autre, quelqu'un devra mourir à sa place. Et que cela te coûtera cher, Lucius.

– Quelqu'un ?

– Toi. Ton enfant. N'importe qui, pourvu que cela te fasse du mal.

– N'importe qui, répéta Lucius, hébété. Ce doit être moi !

– Tu ne peux pas le décider, dit Rogue. Et tu ne peux pas décider non plus *quand* cela arrivera. Ce pourrait être dans quelques jours, ou dans des années...

– Et si l'un d'entre vous le faisait à ma place ?

– Ça ne marcherait pas, dit Walburga. En ce qui me concerne, la Mort n'a plus rien à me prendre, elle n'a donc rien à me donner. Quant à ton ami... Il faut une volonté de fer pour extraire la sève, et il n'est sûrement pas assez proche de Narcissa pour réussir... Il faut que ce soit toi, Lucius.

Lucius regarda par la fenêtre, catastrophé, et aperçut le Flavirier Argenté qui se dressait dans l'obscurité du jardin. Au-dessus de l'arbre scintillant, le ciel devenait noir comme de l'encre, comme si la Mort avait entendu leur conversation et l'encourageait à venir la défier.

– Vous êtes certaine que vous ne pouvez rien pour elle ?

– Certaine. Je peux sauver votre enfant, mais hélas, à moins d'un miracle, Narcissa est déjà perdue.

Lucius était terrassé par le choix terrible qui s'offrait à lui. Sauver sa femme, en l'échange d'une autre vie... Si son enfant mourait à cause de lui, alors qu'il était attendu depuis si longtemps, il ne se le pardonnerait pas... Oui, mais ça n'était peut-être pas lui que la Mort prendrait, c'était ce qu'il fallait espérer... S'il choisissait de sauver Narcissa, il y avait peut-être une chance qu'ils survivent tous les deux, et que la Mort choisisse d'emporter quelqu'un d'autre... En revanche, si Lucius ne faisait rien, Narcissa était condamnée...

Pendant une fraction de secondes, il s'imagina devant la tombe de Narcissa, un nourrisson pleurant dans ses bras... Le corps de sa femme emprisonné dans un cercueil, ses yeux bleus fermés à jamais...

À cette simple pensée, Lucius eut l'impression que son cœur explosait.

Non, il ne pouvait pas laisser faire ça. Il devait agir.

Sans rien dire, il marcha vers une armoire, en sortit un long poignard effilé, une petite fiole qu'il glissa dans sa veste, et il sortit de la chambre à grands pas, visiblement décidé à se rendre dans le jardin.

– Va avec lui, ordonna Walburga à Rogue.

Rogue obéit et partit à la suite de Lucius. Une fois seule, Walburga se tourna vers Narcissa, et lui prit à nouveau le poignet : son pouls était presque imperceptible, irrégulier et filant. Sur sa robe bleue et sur les draps, le sang devenait sombre, et son visage aux paupières closes était déjà d'une pâleur spectrale.

– Je suis là, Narcissa, murmura Walburga. Tout ira bien.

Puis elle remonta ses manches, palpa soigneusement le ventre de sa nièce, et y pointa sa baguette.

Étendue sur son lit, Narcissa tentait désespérément d'ouvrir les yeux, de protéger son bébé, de réclamer Lucius auprès d'elle. Même si elle n'avait pas la force de bouger, et que tout était confus autour d'elle, elle sentait que la vie s'échappait de son corps, elle sentait qu'il ne lui restait plus que quelques instants à vivre, qu'elle glissait inexorablement vers la mort – et pourtant, une autre vie s'apprêtait à commencer, là, tout près...

Bats-toi, priait-elle intérieurement. Bats-toi, mon petit, bats-toi encore, tout ira bien, Papa va arriver...

Et pourtant, Lucius n'était pas là, Narcissa le sentait. Les bribes de voix qui parvenaient jusqu'à elle appartenaient à sa tante Walburga, ce qui la terrifiait.

Sauvez-le, par pitié, pensa Narcissa, désespérée. Sauvez mon enfant, ne lui faites pas de mal...

– *Diffindo*, dit soudain la tante Walburga.

Narcissa ressentit une douleur fulgurante, de plus en plus intense. Horrifiée, elle sentit quelque chose lui labourer ses entrailles, sans qu'elle puisse protester, ni mettre fin à cette abominable sensation.

Lucius, appela-t-elle intérieurement. *Lucius, où es-tu ?*

Une de ses dernières pensées fut qu'elle mourait seule, loin de son mari, sans même pouvoir prendre dans ses bras l'enfant qu'elle faisait naître et que Walburga était en train de lui arracher.

Narcissa entendit le cri vigoureux d'un nouveau-né, et voulut tendre la main vers lui, mais elle fut brusquement aspirée à des kilomètres de là ; le monde tourna sur lui-même, et d'un coup, tout s'éteignit.

Rogue réussit à rattraper Lucius au niveau de la porte du jardin. Ils marquèrent un arrêt tous les deux, à la fois éblouis et effrayés par le spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

Sur le sol, le Flavirier Argenté brillait de plus en plus fort, frémissant de puissance et de vie ; ses branches semblaient se tendre vers Lucius, et ses racines argentées semblaient vouloir sortir de la terre pour l'atteindre plus facilement. En revanche, dans le ciel, des nuages noirs et menaçants convergeaient en spirale au-dessus de l'arbre, électriques, prêts à se décharger de la fureur et des éclairs qu'ils contenaient, érigés en gardiens de la force sacrée qui irriguait l'arbre – et que Lucius s'apprêtait à dérober.

– C'est comme si la Vie et la Mort se battaient en duel, souffla Rogue.

Lucius ne répondit pas. Le poing serré sur le manche du couteau, sa baguette dans l'autre main, il s'élança avec détermination vers la lumière argentée et éblouissante de l'arbre. Rogue le regarda partir, leva les yeux vers les nuages chargés d'électricité, et il lui emboîta le pas, tout en surveillant le ciel menaçant.

Ils avaient à peine fait quelques pas vers l'arbre lorsque la foudre frappa le sol tout près d'eux, soulevant des gerbes d'étincelles et les faisant tomber à la renverse. Lucius s'arrêta à peine, puis reprit sa course, indifférent au danger mortel qui le menaçait ; Rogue, lui, pointa sa baguette vers le ciel et tenta d'intercepter les éclairs qui tombaient sur eux. Il parvint à en arrêter quelques-uns, mais il sentit son bras s'engourdir au fur et à mesure, et les éclairs se firent plus denses. Il luttait contre une force bien plus grande que lui.

Au loin, Lucius ne voyait rien. Il n'avait même pas remarqué que Rogue essayait de le protéger. Il était déjà au pied de l'arbre, et essayait d'entailler l'écorce pour récolter la sève argentée. Au-dessus de lui, le ciel grondait de plus en plus fort, électrique.

– Lucius ! cria Rogue, espérant couvrir le grondement de l'orage. VITE !

Lucius leva les yeux et constata que le ciel était sur le point de s'abattre sur lui. Dans un dernier effort, il leva le bras aussi haut que possible et planta son poignard dans l'entaille qu'il venait de faire dans l'écorce, en plaçant la fiole en-dessous de la lame...

Alors que son couteau pénétrait le cœur du tronc, un éclair plus violent que tous les autres s'abattit sur l'arbre et le parcourut de haut en bas, jusqu'au bras de Lucius. Celui-ci fut aveuglé par une lumière

blanche et absolue, et, pendant quelques instants, le monde se réduisit à cette lumière d'une clarté insoutenable.

– LUCIUS !

Lucius eut l'impression qu'on le frappait dans le dos, puis à l'arrière de la tête, avant de réaliser que c'était lui qui était lourdement tombé sur le sol. Lorsqu'il entrouvrit les yeux, il était parfaitement incapable de bouger le moindre muscle ; l'odeur de la terre lui remplissait les narines, et tout son corps lui faisait mal, surtout sa main qui tenait la fiole...

Il vit d'abord le feuillage argenté du Flavirier qui frémissait paisiblement dans la brise nocturne, et le ciel dégagé, subitement dépourvu de nuages. Au prix d'un effort immense, il releva très légèrement la tête et vit qu'il serrait une petite fiole dans sa main, une fiole qui renfermait une éblouissante source de lumière argentée, comme si l'éclair qui venait de le foudroyer y avait été enfermé...

Lucius essaya à nouveau de remuer, mais tous ses muscles semblaient de pierre. Il pensa à Narcissa, à son sourire, et les doigts qui serraient la fiole tressaillirent.

– *Accio* ! cria la voix de Rogue, quelque part au-dessus de lui.

Lucius sentit la fiole argentée lui échapper des mains pour s'envoler dans les airs, loin de lui, vers Narcissa.

Et il perdit connaissance.

Lorsque Narcissa ouvrit les yeux, toute douleur s'était évanouie, et elle se sentait extraordinairement légère. Elle se redressa lentement, comme si elle venait d'émerger d'un long sommeil réparateur, et regarda autour d'elle avec émerveillement.

Elle portait une robe toute simple, et elle était seule. Elle se trouvait dans une maison minuscule, dont les murs étaient couverts de coquillages blancs. Ses pieds nus étaient posés sur un tapis duveteux, et tous les meubles étaient sculptés dans du bois flotté. C'était bien simple : elle avait l'impression de se trouver dans la maison d'un ange.

– La Chaumière aux Coquillages, murmura Narcissa en reconnaissant les lieux.

Elle inspira profondément : l'air était frais et salé, et en tendant l'oreille, elle pouvait entendre la respiration ample de la mer. Un rire parvint à ses oreilles, et Narcissa se leva, attirée comme un aimant vers la fenêtre qui donnait sur l'horizon.

La fenêtre était très basse, à hauteur d'enfant ; Narcissa se pencha donc pour voir ce qu'il se passait au-dehors. Elle sourit béatement en voyant le ciel immense et bleu, l'étendue mouvante qu'était la mer, la petite plage en contrebas, où jouaient cinq enfants insoucians qu'elle reconnut aussitôt...

Mais surtout, à quelques mètres d'elle, deux personnes étaient assises au bord de la falaise, et regardaient en souriant les cinq enfants qui jouaient en contrebas. En les reconnaissant, Narcissa sentit son cœur chavirer.

– Reggie ? appela-t-elle. Maman ?

Ils se retournèrent, tous les deux surpris.

– Cissy ?

C'était lui. Si jeune. Et c'était elle. C'était sa mère, avec ses yeux bleus et doux, ses joues roses, ses traits si délicats, ses cheveux blonds fouettés par le vent.

– Que fais-tu ici, ma chérie ? demanda anxieusement Druella.

Narcissa ne sut que répondre. Elle essayait de se souvenir comment elle était arrivée ici... Son enfant, sur le point de naître... Lucius, absent... La douleur atroce, le tourbillon obscur qui l'avait emportée...

– Est-ce que tu es... morte ?

– Je crois que oui, murmura-t-elle.

Elle réalisait cela au moment où elle acquiesçait. Tout était donc fini. Sa courte vie s'était achevée.

– Pourquoi si tôt ?

– Je ne sais pas... Tout est allé très vite...

Son jeune cousin et sa mère semblaient tous les deux bouleversés de la voir. Gênée par la petite taille de la fenêtre, Narcissa alla vers la porte de la chaumière, où sa mère la rejoignit aussitôt, suivie par Regulus. Narcissa pouvait maintenant les voir entièrement, face à elle, à quelques mètres à peine. De toute évidence, ils étaient partagés entre l'envie de la prendre dans leurs bras et celle de la chasser immédiatement pour la faire revenir à la vie.

– Où sommes-nous ? demanda Narcissa.

– Dans l'un de tes souvenirs, répondit Druella avec un mélange de joie et de tristesse.

N'y tenant plus, Narcissa voulut s'élancer vers eux, mais Regulus l'arrêta d'un geste de la main.

– Attends une seconde ! ordonna-t-il. Ne marche pas sur le sable... Je sens quelque chose.

Il regardait autour de lui, concentré, une main toujours levée. Narcissa brûlait de les rejoindre, et pourtant, elle devait bien admettre que Regulus avait raison. Sous ses pieds, le sol tremblait, instable...

Il y eut une secousse, puis un bruit énorme, comme une déchirure assourdissante. Narcissa se couvrit les oreilles, et se retourna : au niveau de la petite cheminée, une faille béante venait de s'ouvrir dans le mur, laissant passer une éblouissante lumière argentée.

Ce rideau de lumière empêchait Narcissa de voir ce qu'il y avait au-delà, mais quelques sons parvenaient jusqu'à elle. Elle entendait la voix de Rogue l'appeler de l'autre côté :

– Narcissa ! Je t'en prie, ne meurs pas... Tu as un fils ! Lucius va arriver, il sera là dans un instant...

– Sev ! s'exclama Regulus, qui entendait aussi.

Narcissa se retourna vers lui.

– Tu peux encore y retourner, comprit Regulus. Cette brèche, c'est une dernière occasion de revenir dans le monde des vivants... Mais il faut faire vite, car elle risque de se refermer aussi rapidement qu'elle n'est apparue.

Narcissa frissonna. Vers la faille argentée d'où provenait la voix de Rogue, il faisait terriblement froid. Elle faillit se détourner et se jeter dans les bras réconfortants de sa mère, mais soudain, les pleurs d'un nouveau-né retentirent, les faisant tressaillir tous les trois.

– C'est ton enfant, devina Druella, bouleversée.

Narcissa se tourna vers elle.

– Venez avec moi, supplia-t-elle en leur tendant la main.

Druella voulut s'approcher d'elle pour la saisir, mais Regulus la retint de justesse.

– Nous ne pouvons pas nous approcher, dit-il avec gravité. La faille se refermerait aussitôt... Cissy, je suis désolé... Il faut que tu t'en ailles.

Narcissa était toujours dans l'encadrement de la porte, regardant alternativement la faille argentée qui lui promettait de revenir à la vie, et sa mère qu'elle brûlait de retrouver.

– Maman, j'ai tellement de choses à te dire... Tellement de questions à te poser... Et à toi aussi, Reggie...

– Cela attendra encore un peu, ma chérie, dit Druella avec douceur.

– Cissy, fais vite, supplia Regulus. Regarde !

Regulus avait raison. Le rideau argenté commençait à s'assombrir, la faille devenait plus étroite, les pleurs du nouveau-né s'éloignaient. Narcissa fit un pas vers la faille, et sentit de nouveau la tristesse la gagner. Elle avança à reculons, sans parvenir à détacher son regard de sa mère. Au fur et à mesure qu'elle s'éloignait de la porte de la Chaumière aux Coquillages, le vent se levait à l'extérieur : d'abord une brise légère, puis de violentes bourrasques qui soulevaient le sable et masquaient par moments Regulus et sa mère. Pourtant, ils ne semblaient pas souffrir de ces violentes rafales de vent, comme si elles n'existaient que dans l'esprit de Narcissa.

Druella pencha la tête et adressa un dernier sourire à sa fille.

– Retournes-y, ma chérie, dit-elle d'une voix douce. Je le sens... Il y a tellement d'amour qui t'attend de l'autre côté.

Regulus approuva d'un signe de tête. Il tenait toujours la main de Druella.

– Ils vont tous avoir besoin de toi, Cissy, renchérit-il.

Narcissa avança encore vers la lumière argentée, et simultanément, un flot de sensations désagréables refirent surface. Une douleur atroce lui perfora le ventre ; sa tête devint lourde ; elle peinait à respirer ; une violente bourrasque la percuta de plein fouet, provenant de la faille, et la repoussa vers la porte. De même, des images qu'elle avait momentanément occultées de sa mémoire s'imposèrent à elle : Vera et Fergus emprisonnés, Daisy malmenée, la maison des Goyle détruite, le regard égaré de Bellatrix, les pupilles incandescentes de Voldemort qui la transperçaient de part en part... Et au fur et à mesure qu'elle avançait, la tristesse et la douleur reprenaient leur place dans son cœur, la faisaient faiblir...

– Vous me manquez tellement, gémit Narcissa en se retournant une dernière fois. Tout s'écroule, là-bas... Vera, Daisy... et Bellatrix, elles...

– Vite, Cissy ! cria Regulus à travers la tempête de sable.

– Vas-y ! Maintenant ! l'encouragea la voix assourdie de sa mère.

Le rideau argenté s'assombrit encore. La faille menaçait de s'affaisser, de s'obstruer. Les pleurs d'un nouveau-né retentirent à nouveau, de moins en moins audibles. Alors, ignorant la douleur qui lui perforait le ventre, Narcissa tourna le dos à Regulus et à sa mère, qui disparurent dans le tourbillon de sable qui s'était constitué autour de la Chaumière aux Coquillages. Puis elle serra les poings et avança résolument vers la pénible réalité.

Lorsque Narcissa revint à elle, elle eut l'impression d'avoir passé plusieurs heures en apnée dans une eau glaciale. Elle inspira brutalement, suffocante, avec l'impression que son corps s'était déchiré en deux. Elle tenta de parler, mais parvint tout juste à émettre quelques sons. Quelqu'un lui saisit la main, et cela lui donna la force d'ouvrir les yeux.

Elle voyait trouble. Une silhouette aux cheveux noirs se penchait sur elle. Elle cligna des yeux, et reconnut Rogue, qui semblait ne pas en croire ses yeux. Éberlué, il l'aida à se redresser, malgré la douleur épouvantable et le vertige qui la prenait.

– Doucement, doucement, dit la voix de Rogue. Tiens, prends cette couverture...

– Où...

Ankylosée de la tête aux pieds, Narcissa ne parvenait pas à articuler correctement.

– Où est...

Elle déglutit avec difficulté.

– Où est-il ? demanda-t-elle enfin d'une voix rauque.

Autour d'elle, le jour se levait. Tout était calme et propre. Le sang avait disparu, sa robe était raccommodée, le lit avait été remis en ordre. Mais surtout – et c'est ce qui calma Narcissa – elle vit deux bras et deux jambes potelées s'agiter dans un berceau.

– Donne-le-moi, ordonna-t-elle, le cœur battant à tout rompre.

Rogue approcha précipitamment le berceau du lit, et Narcissa oublia immédiatement sa présence. Le monde autour d'elle s'était

effacé. Il n'y avait plus qu'elle et cet enfant, ce petit miracle, ses cheveux blonds et fins, sa peau si lisse...

Elle approcha ses mains de ce petit corps tout neuf, emmailloté dans de jolis langes, et à son contact, il s'arrêta immédiatement de pleurer. Il cligna des yeux, remua vigoureusement ses quatre membres, et regarda Narcissa avec étonnement, de ses deux yeux gris pâle, presque translucides.

Narcissa le souleva délicatement, et, avec l'impression de se trouver dans un rêve, elle posa la joue du nouveau-né contre sa poitrine. Alors, en sentant sa chaleur se mêler à la sienne, et son petit ventre se soulever contre le sien, en effleurant sa peau fine et rebondie, en laissant ses poings minuscules agripper son doigt, Narcissa fut envahie par une sensation de sérénité et de plénitude infinie.

Elle ne remarqua même pas que Rogue quittait discrètement la pièce pour aller chercher Lucius dans le jardin. Elle ne se demanda pas une seule seconde par quel miracle elle avait pu se réveiller de nouveau, alors qu'elle s'était bel et bien sentie mourir, ni où se trouvait sa tante Walburga, qu'elle avait entendue à côté d'elle. Elle ne se posa aucune question sur le rêve étrange qu'elle avait fait, ni sur sa signification. Rien de tout cela ne lui importait.

Au-dehors, le soleil de juin se levait, réchauffant la terre et baignant la pièce d'une douce lumière. Narcissa avait encore du mal à respirer, ses cheveux blonds trempés de sueur étaient collés sur son front et sur ses tempes, elle avait une nouvelle fois frôlé la mort, et malgré tout cela, elle ne s'était jamais sentie aussi bien, aussi forte, aussi vivante. Après des années à errer sur des flots hasardeux, elle avait le sentiment d'avoir enfin touché terre.

– Tu es là, murmura-t-elle tout bas. Tu es enfin là.

Autour d'elle, il n'y avait plus de bruit, plus d'espace, plus de temps, rien qu'elle et son enfant.

Lorsque Rogue fit entrer Lucius dans la pièce, à peine quelques minutes plus tard, elle avait l'impression qu'une vie entière s'était écoulée depuis qu'ils s'étaient quittés. Son mari était couvert de terre, ses yeux étaient rouges et profondément cernés ; son bras droit était étrangement raide, et sa jambe semblait engourdie.

– Tu es vivante, murmura-t-il, bouleversé.

Il boitilla jusqu'au chevet de Narcissa et lui prit la main, comme pour vérifier que sa vue ne lui faisait pas défaut.

– Tu es vivante, répéta-t-il. Ça a marché... Par Merlin, tu es vivante...

– Plus que jamais, sourit Narcissa.

Derrière Lucius, Rogue s'éclipsa discrètement et referma soigneusement la porte derrière lui.

– J'ai cru que j'allais devenir fou, soupira Lucius, les larmes aux yeux. J'avais le sentiment horrible que... que l'histoire allait se répéter...

– Chhht, murmura Narcissa en lui caressant la joue. Regarde-moi, je suis là. Tout va bien, d'accord ? Je suis là.

Lucius hocha la tête, s'assit sur le bord du lit, et avec mille précautions, il caressa la joue de Narcissa, l'embrassa sur sa tempe inondée de sueur. Puis, avec un peu d'appréhension, il se pencha sur leur fils.

– C'est un garçon, lui souffla Narcissa.

Lucius ne répondit rien.

– Il a les mêmes yeux que toi, regarde...

– J'aurais préféré qu'il ait les tiens, dit Lucius à mi-voix.

– Ne sois pas bête ! Tiens, prends-le dans tes bras. Regarde... Il n'attend que ça.

Lucius hésitait. Étrangement, cet être minuscule et inoffensif aux yeux mi-clos, qui mordait ses petits poings dans les bras de Narcissa, semblait lui inspirer de la crainte.

– Tu es sûre ? Il est si bien, là, contre toi... Je ne voudrais pas...

– S'il te plaît, insista Narcissa. Prends-le.

Un peu tremblant, en se laissant guider par Narcissa, Lucius plaça ses mains sous ce petit être qui lui ressemblait déjà.

– Il est si... léger, s'étonna-t-il.

Narcissa l'aida à le prendre contre lui, et Lucius le regarda longuement, fasciné, en le gardant toujours un peu écarté de lui, comme s'il avait peur de se brûler.

– Tout va bien ? s'inquiéta Narcissa.

Une larme roula sur la joue de Lucius, puis une deuxième. Il resta silencieux, et Narcissa sut qu'il pensait à sa mère.

Elle se tut pendant un moment, puis, avec douceur, elle reprit leur fils pour que Lucius puisse essuyer ses larmes. Il parut se ressaisir, sourit

enfin sincèrement et les entoura tous les deux de ses bras, avec un profond soupir de soulagement.

La tête posée sur la poitrine de Lucius, Narcissa ferma les yeux. Leurs trois respirations se calmaient progressivement, se répondaient mutuellement, et leur fils poussait de temps à autre des petites exclamations de joie.

Cette sensation de plénitude, ce lien absolu... Narcissa avait déjà ressenti cela. Avec sa mère, bien sûr, chaque fois qu'elle se blottissait dans ses bras... Avec ses sœurs, aussi, et avec Lucius... Mais pas seulement.

Le souvenir d'une créature écaillée aux immenses yeux verts s'imposa à elle. Avec émotion, elle se souvint de son dragon, de sa puissance sereine, de la manière si majestueuse qu'il avait de voler... Et surtout, de l'apaisement infini et du sentiment de force qu'elle éprouvait lorsqu'elle se trouvait sur son dos.

Narcissa baissa les yeux sur le nouveau-né qui manifestait sa joie en tirant sur les cheveux blonds de sa mère.

– Appelons-le Drago, décida-t-elle soudain.

Lucius se tourna vers elle. Ils avaient déjà évoqué d'autres prénoms, ayant tous appartenu à d'illustres ancêtres, mais jamais celui-ci. *Drago...*

C'était une constellation, comme le voulait la tradition de la famille Black, et non un prénom d'origine romaine ou grecque, comme c'était la règle chez les Malefoy. Et pourtant, Narcissa avait raison. Bien plus que ceux qu'ils avaient évoqués auparavant, ce prénom semblait adapté, logique, spontané.

Comme pour approuver son propre prénom, Drago se mit à gazouiller et tendit son bras vers son père.

– Drago, approuva Lucius en effleurant le front délicat du nouveau-né. Drago... Oui, c'est parfait. Il est... Il est magnifique.

– C'est notre fils, dit Narcissa.

Narcissa posa la pointe de son index au creux de la main minuscule de Drago, et celui-ci le saisit fermement. Narcissa le retira gentiment, et promena son index sur sa peau douce comme un nuage, puis sur son petit nez pointu. Lorsqu'elle caressa le coin de ses lèvres, Drago essaya de téter le bout de son doigt, et Narcissa sourit sans même s'en rendre compte.

– Tout ira bien, murmura-t-elle à Drago autant qu'à elle-même. Nous veillerons toujours sur toi, et il ne t'arrivera rien, je te le promets... Notre trésor, notre petit amour... Tu verras, mon ange, le monde sera comme tu le désires.

Lucius et Narcissa se tournèrent l'un vers l'autre, leurs regards se rencontrèrent, et ils eurent la même pensée au même instant : un tel bonheur ne pouvait pas être le fruit d'une erreur, d'un mauvais choix. Un moment si parfait ne pouvait entraîner aucun regret.

Jamais.

PROPHÉTIE, PATRONUS ET PERSUASION

Après avoir aidé Lucius au cours de cet accouchement tumultueux, Rogue fut remercié au-delà de ses espérances. Il était arrivé au manoir des Malefoy sans un sou en poche, sans ami, sans allié, le ventre vide et vêtu de haillons rapiécés ; et après l'avoir hébergé pendant quelques jours, Lucius lui avait fourni une somme d'argent amplement suffisante pour qu'il puisse se loger, se nourrir et s'habiller décemment pendant plusieurs semaines. Il l'avait également présenté à Voldemort, qui, grâce à la confiance aveugle qu'il avait en Lucius, l'avait accueilli immédiatement parmi le cercle restreint des Mangemorts et lui avait fait l'honneur d'apposer la Marque des Ténèbres sur son bras.

Depuis que Lily avait cessé de lui adresser la parole, Rogue ne s'était jamais senti aussi bien. Pour commencer, il pouvait compter sur quelqu'un pour subvenir à ses besoins, et l'idée de ne plus jamais revoir ses parents lui procurait un immense soulagement ; et par ailleurs, faire partie des Mangemorts lui donnait un sentiment d'importance qu'il n'avait jamais éprouvé auparavant. Évidemment, sa tristesse profonde persistait, et se ravivait dès qu'il pensait à Lily, mais tous ces nouveaux projets l'empêchaient d'y penser la majeure partie du temps.

Après lui avoir donné de l'argent et d'autres vêtements dont il n'avait plus l'utilité, Lucius avait donné à Rogue sa première mission au service de Voldemort. Puisqu'il n'était pas recherché, et qu'il n'était pas encore suspecté par le Ministère d'être un Mangemort, il avait la liberté d'aller où bon lui semblait : Lucius lui avait donc demandé de rôder dans certains lieux fréquentés par les sorciers, en essayant d'observer attentivement ce qu'il s'y passait, et d'intercepter quelques messages confidentiels du camp opposé...

Et c'était pour cette raison qu'il se trouvait ce soir-là à Pré-au-Lard, à *La Tête de Sanglier*, établissement peu luxueux mais réputé pour sa discrétion. Un capuchon soigneusement enfoncé sur sa tête, Rogue mangeait avec appétit, suffisamment penché en avant pour que personne ne voie son nez crochu. Autour de lui, la plupart des autres clients avaient également masqué leur visage, et plusieurs d'entre eux discutaient à voix basse autour d'un verre d'alcool, regardant régulièrement autour d'eux pour vérifier qu'ils n'étaient pas observés.

Contrairement à beaucoup d'établissements sorciers, l'auberge de *La Tête du Sanglier* était un endroit d'allure assez misérable. Les murs de pierre et le sol recouvert de terre évoquaient davantage une bergerie qu'un lieu de restauration, mais Rogue soupçonnait fortement que cet aspect peu engageant soit précisément ce que recherchaient ceux qui fréquentaient l'auberge.

Alors qu'il finissait son assiette de ragoût, un courant d'air fit frissonner Rogue. Bien que le mois de juin touche à sa fin, il faisait froid et humide ; à vrai dire, en dehors du manoir des Malefoy qui était épargné par les Détraqueurs, le pays ne semblait pas avoir connu d'été depuis plusieurs années.

Rogue se retourna donc avec agacement vers la porte d'entrée, qui venait de s'ouvrir, et vit deux personnes entrer dans l'auberge. La première avait le visage masqué par un capuchon, et en dehors de ses mains ridées, aucun indice ne pouvait trahir son identité. L'autre personne était une femme assez jeune et à l'allure étrange. Elle était grande, très maigre, et semblait n'avoir rien mangé depuis plusieurs jours. Ses épaules étaient enveloppées de plusieurs châles troués, et ses yeux écarquillés étaient encore agrandis par d'énormes lunettes. Elle fit quelques pas dans l'auberge, faisant cliqueter les nombreux bracelets qu'elle portait, et plusieurs clients la dévisagèrent avec insistance.

La personne qui l'accompagnait alla jusqu'au comptoir pour dire quelque chose à l'oreille de l'aubergiste, et la femme enveloppée de châles resta debout, juste à côté de Rogue, tout en se parlant à elle-même à voix basse.

— Concentre-toi, Sybil, murmura-t-elle. Il te *faut* ce poste de Divination, tu n'as pas le choix... C'est ta dernière chance, tu dois faire bonne impression devant le directeur...

Rogue tressaillit.

L'autre silhouette encapuchonnée fit signe à la femme de le suivre, et tous les deux s'engagèrent dans l'escalier qui montait à l'étage. Rogue plissa les yeux, et en voyant une chaussure à boucle dépasser sous la cape de l'autre personne, Rogue comprit qu'il s'agissait de Dumbledore.

Piqué par la curiosité, Rogue attendit que l'aubergiste ait le dos tourné pour s'engager à son tour dans l'escalier qui montait vers les chambres. Discrètement, il avança dans le couloir obscur, tout en prenant bien garde à ne pas faire craquer le parquet. Il s'arrêta devant plusieurs portes, mais les premières chambres étaient silencieuses ; c'est au fond du couloir qu'il reconnut enfin la voix de Dumbledore.

– Oui, j'ai entendu parler de votre ancêtre, disait Dumbledore avec douceur. Mais aujourd'hui, c'est de vous dont il est question. Vous me disiez donc que vous aviez appris la Divination...

– En lisant les cartes célestes, assurait la femme d'une voix éthérée. Je vous assure, c'est tout à fait fascinant...

Même en collant son oreille contre la porte, Rogue avait du mal à comprendre ce que Trelawney disait, car elle parlait de plus en plus bas au fur et à mesure que l'entretien progressait ; mais à entendre les remarques perplexes de Dumbledore, l'entretien ne se déroulait pas très bien.

– Mrs Trelawney, je vais devoir partir, dit Dumbledore au bout d'un moment. Je vous remercie beaucoup pour le temps que vous m'avez accordé, et...

– Oh, professeur Dumbledore, dit Trelawney d'une voix suppliante. Je sais... Je sais que je suis un peu brouillonne, aujourd'hui, mais je vous assure... Je peux y arriver, je *dois* y arriver...

– Je regrette, répondit Dumbledore. La discipline mystérieuse de la Divination ne m'a jamais convaincu, et je me devais de vous laisser une chance, mais vous ne m'avez pas fait changer d'avis. Je comprends toutefois votre détresse, et je peux vous adresser vers d'autres endroits qui seraient prêts à vous employer...

Il se passa alors quelque chose d'étrange. Trelawney ne répondit rien, mais elle se mit à respirer très bruyamment, et Rogue entendit quelque chose tomber sur le sol.

– Mrs Trelawney ? s'inquiéta Dumbledore. Est-ce que tout va bien ?

– *Celui qui a le pouvoir de vaincre le Seigneur des Ténèbres approche*, dit Trelawney.

Sa voix avait changé du tout au tout. Elle n'était plus du tout plaintive, ni voilée, mais plutôt rauque et dure, comme si elle leur parvenait d'un autre monde.

– *Il naîtra de ceux qui l'ont par trois fois défié, il sera né lorsque mourra le septième mois...*

– Hé ! TOI !

Rogue sursauta. La silhouette imposante de l'aubergiste se dressait au-dessus de lui, et il était visiblement furieux. Sa barbe et ses cheveux hirsutes frémissaient, et derrière ses lunettes sales, ses yeux bleus étincelaient de colère.

– À quoi tu joues ? aboya-t-il.

– Je... Je cherchais une chambre pour la nuit, se défendit Rogue. Je voulais simplement savoir si...

– menteur ! coupa l'aubergiste. Ici, les oreilles indiscretes ne sont pas les bienvenues ! Déguerpis immédiatement, et ne remets plus *jamaïs* les pieds ici, compris ?

L'aubergiste le traîna par le col jusqu'à la porte. D'un coup de pied, il le poussa hors de l'établissement, et lui ferma brutalement la porte au nez.

Seul dans la rue déserte, Rogue cligna des yeux, un peu hébété.

Celui qui a le pouvoir de vaincre le Seigneur des Ténèbres approche, avait dit Trelawney. Et cette voix rauque, cet état de transe... Rogue en avait eu des frissons. *Il naîtra de ceux qui l'ont par trois fois défié, il sera né lorsque mourra le septième mois...*

De nouveau, Rogue frissonna. À la manière dont Trelawney avait parlé, et dont les mots avaient résonné en lui, Rogue devinait qu'il s'agissait d'une authentique prophétie. Il devait partir avant que Dumbledore ne réalise qu'il avait été épié. Il remit donc son capuchon et s'éloigna à grands pas ; et pendant qu'il marchait, il repensa furtivement à ce que James avait dit, lorsqu'il avait surpris sa conversation avec Sirius sur le Chemin de Traverse... *Les Médicomages ont dit que Lily accoucherait en août...*

Rassuré, Rogue accéléra le pas, et se mit en quête d'une cheminée pour se rendre immédiatement auprès de Lord Voldemort.

À des kilomètres de là, dans un autre établissement sombre et peu recommandable, Bellatrix était accoudée à un comptoir crasseux et vidait sa septième chope de Bigoliard.

– Une autre, réclama-t-elle à Burton en lui tendant sa chope vide.

Le petit homme courbé qui se trouvait derrière le comptoir s'arrêta de nettoyer un verre, et la regarda sans bouger. Ils étaient tous les deux seuls dans le bar sinistre du *Serpent qui Fume*. Derrière Burton s'alignaient plusieurs tonneaux fendillés, d'où gouttaient différents liquides visqueux, mouvants et effervescents. Des tableaux macabres s'alignaient sur les murs, représentant des Inferi ou des mages noirs au teint blafard.

– C'est pas la grande forme, hein ? demanda tristement Burton.

Sans daigner répondre, Bellatrix continuait de tendre sa chope vide.

– Tu devrais pas, grommela Burton en la repoussant. Si jamais l'autre abruti arrive, et qu'il te voit dans cet état, qui sait ce qu'il va encore tenter de faire ?

– J'ai dit : *encore*, répéta Bellatrix en articulant approximativement. Ne m'oblige pas à répéter.

– Tu penses encore au p'tit, hein ? insista Burton sans écouter. Tu sais, y'a pas de honte à ça... Je l'aimais bien, moi aussi.

– Tais-toi, supplia Bellatrix en laissant tomber sa chope sur le sol, où elle se brisa en morceaux.

Bellatrix prit sa tête entre ses mains, et tout son corps se mit à trembler. Elle n'en pouvait plus. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Cela faisait des mois qu'elle souffrait atrocement, qu'elle ne parvenait plus à dormir, ni à se battre, ni à réfléchir. Elle avait l'impression d'errer à l'intérieur d'elle-même, dans un brouillard si épais qu'il l'empêchait de comprendre pourquoi elle souffrait autant. Seuls les moments où elle buvait plus que de raison lui permettaient de trouver la vie supportable ; le reste du temps, elle avait si mal qu'elle avait envie de disparaître.

Burton posa sur le comptoir le verre qu'il était en train de nettoyer, et s'approcha d'elle. Il redressa légèrement son buste courbé, et Bellatrix crut qu'il allait lui toucher le bras ; mais le tavernier

interrompit son geste et regarda un point derrière Bellatrix, soudain apeuré.

– Eh bien, Burton, dit une voix douce et sifflante dans son dos. Tu es encore en train d'importuner ma chère Bellatrix ?

Bellatrix vit volte-face, le cœur battant. Elle ne rêvait pas : Voldemort avançait vers eux. Comme à son habitude, il était vêtu d'une longue robe noire, qui volait autour de lui quand il marchait, et son visage reptilien était partiellement dissimulé par l'ombre de son capuchon. Malgré son teint cireux, l'éclat rougeâtre de ses pupilles et les écailles qu'il avait sur sa peau par endroits, Bellatrix était toujours hypnotisée par sa présence.

– Maître, dit Bellatrix en s'inclinant.

Elle tituba un peu, et Voldemort dut la rattraper pour lui éviter de perdre l'équilibre.

– Relève-toi, Bellatrix, dit Voldemort en lui prenant le bras. Prends cette chaise... Je suis heureux de te voir ici, je voulais justement m'entretenir avec toi.

Après avoir mis une couverture sur les épaules de Bellatrix, Voldemort prit un siège d'elle, regarda autour de lui, et un léger sourire se mit à flotter sur ses lèvres.

– Comme le temps est passé vite, soupira-t-il. Dire que c'est ici que je te donnais tes premières leçons de magie noire...

Bellatrix ne réagit pas. À une époque, ces leçons l'emplissaient de fierté et suffisaient à lui faire oublier tous les malheurs qu'elle avait à affronter ; et même longtemps après, les souvenirs de ces moments privilégiés avaient continué à la reconforter. Mais depuis peu, toute sa fierté semblait ternie, même lorsque c'était Voldemort lui-même qui les évoquait.

– Tu sais, Bellatrix, j'ai remarqué que tu étais en retrait, dit Voldemort. Je vois bien à quel point tu souffres, je vois bien qu'un terrible mal est en train de te ronger de l'intérieur... Et cela me préoccupe beaucoup. Je m'inquiète pour toi, Bellatrix.

Il se pencha en avant et lui prit la main. Ses doigts étaient glacés, à tel point que Bellatrix eut tout de suite envie de la retirer.

– Que t'arrive-t-il ? demanda Voldemort. Je ne te reconnais plus.

Bellatrix haussa les épaules, le regard perdu dans le vide. Elle entendait à peine Burton émettre des protestations étouffées dans son

dos. Elle ne se sentait qu'à moitié présente, et avait du mal à ne pas écouter la petite voix intérieure qui lui criait de s'enfuir loin d'ici.

Face à elle, Voldemort n'avait que faire de son silence.

– Regarde-moi, ordonna-t-il.

Bellatrix leva les yeux. Voldemort la fixait de son regard brûlant, et comme chaque fois qu'elle se trouvait face à lui, Bellatrix avait l'impression qu'il pouvait voir à travers elle, et fouiller son âme sans aucune vergogne. Et comme d'habitude, il parlait avec cette voix douceuse, ce mélange ambigu de délicatesse et d'implacable autorité.

– Je crois, dit-il tout bas, que toute cette souffrance que tu t'infliges vient d'un unique problème... Un problème dont nous avons déjà parlé, toi et moi. Un problème que je pensais résolu à la mort de Regulus, mais aujourd'hui, je dois me rendre à l'évidence : une part de toi est encore attachée à lui. C'est cette part qui continue de t'éloigner de moi, et qui te procure toute cette souffrance inutile.

En guise de réponse, une larme roula sur la joue de Bellatrix. Voldemort avait raison : elle était déchirée entre deux parties d'elle-même, totalement irréconciliables. La première voulait oublier définitivement Regulus, et se consacrer pleinement à ce que Voldemort attendait d'elle ; et la deuxième continuait de penser à lui, jour et nuit, de souhaiter sa présence, et en venait même à regretter de ne pas l'avoir suivi dans la cheminée lorsqu'il s'était enfui du manoir des Malefoy. Même après son départ, les avertissements de Regulus avaient continué de résonner en elle, dans un conflit intérieur incessant qui la mettait dans une douloureuse impasse : être proche de Voldemort lui coûtait, mais se mettre en retrait lui coûtait tout autant. Quoiqu'elle fasse, une part d'elle-même la blâmait, et ces deux petites voix intérieures ne cessaient jamais de se disputer, incapables de trouver le moindre compromis.

– Je savais bien que j'avais raison, sourit Voldemort. Tu vois, Bellatrix... Il faut te guérir de cela. Il faut conjurer ce mauvais sort. Je sens que cette écharde persiste en toi, et il faut l'arracher définitivement. Il faut que Regulus...

– Regulus est mort, coupa Bellatrix d'une voix sourde.

Et en disant cela, elle eut l'impression qu'on lui enfonçait un poignard dans le cœur, lui causant la même douleur qu'au premier jour.

– Pas tout à fait, répondit Voldemort. Lorsque je te regarde, je sens sa présence. Il vit toujours en toi, Bellatrix. Et si tu veux cesser de souffrir, il faut le chasser définitivement.

– J'ai déjà essayé. Depuis un an, j'essaye de ne pas y penser, comme vous me l'avez ordonné... Mais c'est plus fort que moi. Je n'y arrive pas... Je n'arrive pas à l'oublier.

– Pour cela, il faudrait que tu le veuilles *vraiment*, dit Voldemort sur un ton de reproche.

– C'est le cas !

– Je n'en suis pas sûr.

– Je vous le promets... Je n'en peux plus. Je veux le chasser de mes pensées. Je veux qu'il me laisse tranquille.

Tout en parlant, l'impression d'être déchirée se raviva encore, mais Bellatrix refusait de s'en soucier.

– Je peux t'aider à le faire, dit calmement Voldemort. Mais il faut que tu acceptes mon aide... Et que tu me fasses entièrement confiance.

– Je ferais n'importe quoi, promit Bellatrix.

Voldemort la regarda longuement. À chaque acquiescement, à chaque mot qu'elle prononçait, la douleur de Bellatrix augmentait d'un cran, à tel point qu'elle avait l'impression que sa tête était sur le point d'exploser. Elle avait le sentiment de plus en plus net qu'elle se trouvait au bord d'un gouffre, sur le point de faire quelque chose de terrible et d'irréversible, et qu'il suffirait que quelqu'un la pousse légèrement en avant pour qu'elle tombe définitivement.

– Je crois que tu sais déjà ce qu'il faut faire, Bellatrix. Je crois que tu connais déjà la solution.

Bellatrix étouffa un sanglot. Comme Voldemort, elle sentait la présence de Regulus, avec autant d'intensité que s'il se trouvait réellement là, à côté d'elle, comme s'il la scrutait en permanence de ses grands yeux gris et tristes. Et pour que cela cesse, il fallait qu'elle fasse quelque chose qui aurait profondément déçu Regulus, quelque chose qui l'aurait dégoûté d'elle. Quelque chose qu'il n'aurait pas supporté, qui l'aurait anéanti s'il était encore en vie.

Épouser Rodolphus Lestrange, par exemple.

Voyant qu'elle avait compris, Voldemort sourit avec amusement.

– C'est le seul moyen, assura-t-il. Tu ne souffriras plus. Tu ne seras plus embarrassée par tous ces vieux souvenirs, et tu n'en seras que plus

forte. Car la puissance magique qui t'habite est toujours là, Bellatrix, je la sens ; mais elle est entravée par le chagrin que tu éprouves, et elle ne demande qu'à en être libérée.

Bellatrix pensa au corps trapu de Rodolphus Lestrange, et frémit de dégoût.

– Mais pourquoi lui ? gémit-elle. Il ne me respecte même pas !

– Nous autres ne cherchons pas le *respect*, Bellatrix, dit Voldemort avec sévérité. Nous cherchons le pouvoir. Tu ne comprends pas ? Rodolphus t'aidera à le trouver, je le sais. Vous y êtes prêts tous les deux. Il sera là pour te surveiller, pour veiller à ce que ce qui s'est produit avec Regulus ne se reproduise pas.

– Je ne peux pas faire ça, protesta Bellatrix en secouant la tête. Il... Il doit y avoir une autre solution.

– Vraiment, Bellatrix ?

– Ce que vous me proposez... Ce n'est pas... Ce n'est pas bon pour moi.

– Et depuis quand sais-tu ce qui est bon pour toi, Bellatrix ? Je t'ai laissée te débrouiller seule pendant quelques mois, et regarde où cela t'a menée ! Je t'avais pourtant avertie que Regulus allait te mener à ta perte, et tu ne m'as pas écouté. N'avais-je pas raison, depuis le début ? Alors, pourquoi n'aurais-je pas raison une fois de plus ?

– Je ne sais pas, murmura Bellatrix. Je ne sais pas... Je ne sais plus.

– Fais-moi confiance, Bellatrix. Fais ce que je te dis. Tu me remercieras plus tard.

Bellatrix était sur le point de céder, et pourtant, quelque chose continuait de la retenir. Dans un dernier sursaut de lucidité, elle voulut renoncer. Elle ne pouvait pas faire ça. Elle ne méritait pas ça. Elle avait besoin d'aide, oui, mais pas de cette manière-là.

Si elle voulait renoncer, il fallait que quelqu'un la retienne. Et cela, une seule personne en était encore capable, une seule personne pouvait l'empêcher de se faire autant de mal.

– Il faut que je parle à Cissy, décida Bellatrix en se levant.

– Narcissa ? Oh, tu auras du mal à lui parler. Ils sont en pleine réception, au manoir des Malefoy... Ils célèbrent la naissance de leur fils avec l'ensemble des Collinards. Alors, tu vois... Je ne pense pas que Narcissa aura beaucoup de temps à te consacrer.

Bellatrix s'arrêta aussitôt. L'espace d'un instant, elle pensa à sa petite sœur, dans son manoir paisible et luxueux, avec ses cheveux blonds et lisses, ses beaux vêtements, les sorciers élégants qui l'entouraient... Voldemort avait raison, si elle osait se présenter au manoir dans cet état, Narcissa aurait honte d'elle. Et cela, Bellatrix ne pourrait pas le supporter.

– Va retrouver Rodolphus, ordonna Voldemort en lui ouvrant la porte qui donnait sur la rue. Il t'attend.

Un courant d'air glacial entra dans le bar, et Bellatrix frissonna de nouveau. Elle était de plus en plus pâle. Elle jeta un coup d'œil à Burton, qui n'avait pas osé intervenir jusqu'ici, mais qui avait écouté leur échange avec attention. Le petit homme courbé la regarda avec intensité, tout en secouant discrètement la tête.

Puis elle se tourna vers Voldemort, qui l'observait en souriant, sans même se soucier de la tentative de dissuasion de Burton.

Bellatrix sentait que tôt ou tard, il parviendrait à la convaincre d'obéir ; alors autant en finir tout de suite.

Elle passa devant Voldemort et sortit dans la ruelle, sous la pluie battante.

Comme Voldemort l'avait dit à Bellatrix, une grande réception avait lieu au manoir des Malefoy pour célébrer la naissance de Drago. Tous les Collinards étaient donc réunis dans l'immense salon des Malefoy, où ils se pressaient les uns contre les autres pour venir admirer le nourrisson dans le superbe berceau ouvragé qui se trouvait au centre de la pièce.

Drago était né depuis un mois, et il était en pleine santé. Allongé sur le satin blanc qui recouvrait le fond du berceau, il regardait avec étonnement tous les visages inconnus qui se penchaient sur lui, et remuait sagement ses petits bras en poussant de temps à autre de jolis gazouillis. Le duvet blond qu'il avait sur son crâne s'épaississait de jour en jour, et ses yeux avaient exactement la même teinte gris pâle que ceux de Lucius. Par moments, il semblait apeuré par tous ses visages inconnus, mais il lui suffisait d'apercevoir sa mère juste à côté de son berceau pour être aussitôt rassuré.

Debout à quelques mètres de là, Lucius surveillait la scène avec attention, attentif à ce que personne n'approche son fils de trop près. Ses amis étaient tous venus le féliciter avec chaleur, mais Lucius ne les écoutait qu'à moitié, plongé dans ses pensées.

Il regardait son fils Drago avec un mélange de tendresse et d'appréhension. Il avait eu raison de redouter sa naissance, car celle-ci l'avait bouleversé d'une manière qu'il n'avait pas soupçonnée, qu'il ne parvenait même pas à exprimer.

Son regard allait de Drago à Narcissa, qui était assise juste à côté du berceau, paisible et radieuse. Absorbée tout entière dans la contemplation de leur fils, elle ne remarqua même pas que Lucius l'observait. Contrairement à son mari, elle n'avait jamais été aussi sereine, comme si l'arrivée de Drago avait comblé toutes ses failles, réparé toutes ses fêlures. Lucius l'enviait, car pour lui, c'était l'inverse qui se produisait : toutes les blessures intimes qu'il avait enfouies, refoulées ou ignorées au cours de sa vie avaient décidé de refaire brutalement surface, au moment précis où il avait besoin d'être le plus présent, et le plus solide. Par exemple, dès qu'il regardait son fils, et surtout dès que Narcissa le berçait ou l'embrassait avec tendresse, il ne pouvait s'empêcher de penser que lui-même, à cet âge, n'avait eu strictement personne pour s'occuper de lui, exceptés deux elfes endeuillés guidés par un stupide portrait ; et le bonheur qu'il ressentait était alors teinté d'une tristesse immense, et d'une colère plus grande encore.

À côté du berceau, Narcissa continuait de sourire. L'espace d'un instant, Lucius fut tenté de la rejoindre auprès de Drago, mais il se retint. De la même manière, chaque fois qu'il était tenté de s'abandonner à la tendresse, la voix glaciale de son père surgissait du passé, résonnait en lui, et assombrissait tout. Et en effet, combien de fois lui avait-il ordonné de s'endurcir, de bannir en lui toute forme de douceur et de sensibilité, au prétexte de le préparer à l'impitoyable cruauté du monde ?

Lucius ne savait que faire de tous ces conseils. Évidemment, il avait souffert de cette froideur distante et de ces humiliations incessantes, et pour rien au monde il n'aurait souhaité infliger ces souffrances à son fils... Mais après tout... N'était-ce pas cette exigence qui lui avait permis d'atteindre la place qu'il occupait aujourd'hui ? S'il avait réussi

à accomplir tout cela, à collectionner tous ces succès, n'était-ce pas la preuve irréfutable que son père disait vrai, et avait fait le bon choix pour lui ? Et si par mégarde, par faiblesse, il rendait son fils vulnérable, médiocre, incapable de faire face à ce monde si cruel et exigeant... Et si la tendresse qu'il brûlait de lui prodiguer était un cadeau empoisonné ?

Lucius secoua brièvement la tête. Il avait la sensation d'être pris en tenailles entre ce qu'il rêvait de faire et tout ce qu'on lui avait enseigné ; et ce dilemme, bien qu'il ne l'avoue à personne, lui donnait parfois envie de fuir loin de son enfant.

Au moment où il pensait cela, Narcissa leva la tête, se tourna vers lui et lui sourit avec douceur. Elle l'interrogea du regard, et de nouveau, Lucius fut tenté d'aller la rejoindre pour lui parler de ce qu'il ressentait ; mais de nouveau, il se retint. Car elle ne le comprendrait pas, c'était évident. L'amour et la tendresse jaillissaient d'elle si facilement, si spontanément... S'il lui confiait ses craintes, elle le prendrait pour un fou, ou pour un monstre, et elle aurait sans doute raison.

Il choisit donc de se détourner, et se concentra pour reprendre sa conversation avec Evan Rosier, tandis que Narcissa fronçait légèrement les sourcils.

En effet, dès la naissance de Drago, et malgré le calme apparent de Lucius, Narcissa avait très vite remarqué que quelque chose n'allait pas. Elle voyait bien la tension qui crispait ses épaules et plissait son front, mais aussi l'ombre inquiète qui s'installait dans son regard lorsqu'il s'approchait de Drago, et enfin la distance qu'il mettait entre lui et ce nouveau-né. Mais lorsque Narcissa essayait de savoir de quoi il retournait, Lucius se fermait aussitôt, sans jamais expliquer ce qu'il ressentait.

Pensive, Narcissa se mit à regarder autour d'elle. Au fil des années, de plus en plus de jeunes enfants étaient apparus parmi eux. Les deux fils des Flint gambadaient déjà entre les jambes des invités, suivis de près par Julian Parkinson, le fils aîné de Juliet, qui avait également donné naissance à une petite Pansy quelques mois plus tôt. Un peu plus loin, Carla se pavanait avec un bébé qui était né juste après Pansy Parkinson, et qu'elle avait prénommé Gregory. Il était absolument énorme, peut-être à cause de toutes les sucreries que sa mère avait

mangées pendant sa grossesse. Edgar, lui, était assis sur le canapé qui faisait face à la cheminée, et était plongé dans de sombres pensées.

Dès que la porte du salon s'ouvrait, ou lorsque la gargouille qui se trouvait sur leur cheminée annonçait l'arrivée d'un invité, Narcissa tournait brièvement la tête. Elle ne se l'avouait pas, mais elle espérait toujours que Cygnus vienne lui rendre visite : elle était persuadée que Walburga l'avait averti de la naissance de Drago, et elle avait elle-même envoyé plusieurs courriers au square Grimmaurd pour lui proposer de venir la voir, mais Cygnus n'avait pas daigné répondre. Il n'avait même pas fait semblant de considérer Drago comme l'un de ses descendants légitimes.

Alors que la porte s'ouvrait pour la énième fois, Narcissa s'abstint de regarder dans un premier temps ; mais en percevant le murmure embarrassé qui se répandait parmi les Collinards, elle se retourna – et ce qu'elle vit lui glaça le sang.

Hector Crabbe venait d'entrer. Avec Daisy.

Cette fois-ci, Narcissa redescendit brutalement sur terre, comme si le petit nuage sur lequel elle se trouvait depuis plusieurs mois avait brusquement éclaté.

Elle n'avait pas vu Daisy depuis qu'elle avait tenté de la libérer de la maison de Crabbe, pendant cette fameuse nuit où Vera et Fergus avaient été emprisonnés. En fait, personne d'autre ne l'avait vue, pas même le reste des Collinards, à tel point que certains commençaient à se demander si elle ne s'était pas enfuie, ou si Crabbe ne l'avait pas tuée. Et c'était sans doute pour démentir toutes ces rumeurs que Crabbe l'avait fait venir avec lui, ce soir.

Plus Narcissa regardait Daisy, et plus elle était horrifiée. Son amie d'enfance était absolument méconnaissable. Elle était beaucoup plus maigre qu'auparavant, ses cheveux avaient perdu tout leur éclat cuivré ; mais ce qui était le plus frappant, c'était la manière résignée avec laquelle elle marchait à côté de Crabbe, comme si elle avait abandonné tout espoir de lui échapper, de lui désobéir. La joie, la malice et l'insouciance qui la caractérisaient autrefois semblaient avoir disparu pour toujours.

À quoi est-ce que tu t'attendais ? souffla une petite voix intérieure que Narcissa n'avait pas entendue depuis longtemps.

Dans un silence de plomb, Daisy et Hector rejoignirent le reste des invités, mais personne n'osa les saluer. Seul Edgar voulut s'avancer vers Daisy, mais cette dernière leva les yeux et le regarda avec tant d'abattement qu'il renonça, et resta planté à quelques mètres d'elle, les bras ballants.

– C'est votre fils ? demanda Evan Rosier après un long silence, en désignant l'enfant endormi dans les bras de Crabbe.

– Oui, affirma Crabbe. Il s'appelle Vincent. Vincent Crabbe.

– Il ne ressemble pas vraiment à Daisy, fit remarquer Juliet Parkinson en fronçant les sourcils.

Son mari Balderic lui fit signe de se taire, et de nouveau, les invités échangèrent des regards embarrassés. Tout le monde venait de comprendre pourquoi personne n'avait vu Daisy pendant autant de temps : elle n'avait tout simplement jamais été enceinte, et c'était ce que Crabbe voulait leur cacher. L'enfant qui se trouvait dans les bras de Crabbe était peut-être son fils, mais en aucun cas celui de Daisy.

– Nous nous sommes inquiétées pour Daisy, ajouta Juliet Parkinson. Daisy, tu es sûre que ça va ?

Daisy hocha rapidement la tête, les yeux baissés. Narcissa fut surprise de voir Juliet agir ainsi, elle qui était habituellement si méprisante ; mais en regardant rapidement les femmes qui étaient présentes, Narcissa comprit que même les plus détestables d'entre elles compatissaient avec Daisy, et se sentaient honteuses de l'avoir abandonnée à son triste sort. Quant à Carla, elle faisait mine de bercer son fils, le dos tourné, comme si elle n'avait pas remarqué les nouveaux arrivants.

– Tu as l'air fatiguée, insista à nouveau Juliet en s'avançant vers elle. Viens avec moi, allons nous asseoir sur le canapé...

– Sûrement pas, grogna Crabbe en s'interposant. Laisse-la tranquille, d'accord ? Elle n'a pas besoin de toi pour savoir ce qu'elle doit faire !

Il avait parlé avec tellement d'agressivité que Juliet recula d'un pas, effrayée. Dans son berceau, Drago commençait à geindre ; et Narcissa n'avait pas bougé d'un pouce, pétrifiée par tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait.

À ce moment-là, elle s'aperçut que Daisy tremblait légèrement. Elle semblait très faible, comme sur le point de s'écrouler. Sans réfléchir, Narcissa se leva d'un bond, empoigna le dossier de sa chaise et accourut

auprès d'elle pour la faire asseoir. Crabbe voulut s'interposer de nouveau, mais il était encombré par son fils, et Narcissa fut plus rapide que lui.

– Allons, Crabbe, dit Evan Rosier en le retenant fermement par le bras. Laisse donc Daisy se reposer un peu, elle semble épuisée ; et montre-nous plutôt ton fils.

Crabbe poussa un grognement, puis finit par renoncer à séparer Daisy et Narcissa. Voyant cela, Daisy se laissa tomber sur la chaise ; Narcissa s'accroupit à côté d'elle et pressa la main de son amie avec force, mais Daisy ne réagit pas. Elle était un peu penchée en avant, son regard était fixe, et ses doigts glacés restaient inertes dans la paume de Narcissa.

– Daisy ? s'inquiéta Narcissa. Ça va ?

Alors seulement, Daisy se tourna vers elle, la regarda droit dans les yeux, et Narcissa regretta aussitôt d'avoir posé cette question.

– Mais oui, tout va très bien, dit-elle d'une voix dure et tranchante que Narcissa ne lui avait jamais connue. Comme tu peux le voir, je me porte comme un charme.

Narcissa déglutit avec difficulté, et baissa les yeux, piteuse.

– Ne t'en fais pas, c'est juste un étourdissement, poursuivit Daisy avec froideur. Il faut dire que je n'avais pas mis le nez dehors depuis longtemps.

Narcissa ferma les yeux, et pria pour que Daisy se taise. Elle ne voulait surtout pas savoir ce que son amie avait enduré, et encore moins ce qu'elle avait pensé d'elle au cours de sa captivité.

– En tout cas, je te félicite, dit Daisy en désignant du menton le berceau de Drago. Tu as enfin obtenu tout ce que tu désirais. Et tu sembles en pleine forme... La trahison te réussit bien, on dirait.

Dans le berceau, Drago s'était mis à pleurer. Lucius s'était approché, mais il se contentait de regarder fixement son fils, sans faire le moindre geste.

Allez, prends-le dans tes bras, pesta intérieurement Narcissa.

– Oh, tiens, dit Daisy en voyant Edgar s'accroupir auprès d'elle, à côté de Narcissa. Mon cher frère.

Edgar ne répondit rien. Il était dans le même état que lorsqu'il avait supplié Narcissa de sauver Daisy des griffes de Crabbe : livide, tremblant et pathétique.

– Vous devriez voir vos têtes, soupira Daisy. C'est à mourir de rire.

Edgar et Narcissa gardèrent le silence, incapables de trouver quelque chose à dire à propos de cette horrible situation. Crabbe n'était qu'à quelques mètres d'eux, accaparé par quelques Collinards qui s'étaient approchés pour regarder son fils. Même s'il n'entendait pas ce qu'ils se disaient, il continuait de les surveiller attentivement ; et à l'autre bout de la pièce, Carla les surveillait aussi. Elle berçait son fils Gregory avec un agacement de plus en plus visible, et scrutait Edgar de ses petits yeux de fouine.

– Je... J'ai revu Berrycloth, dit Edgar à voix basse, après un long silence. Hier soir. J'ai voulu lui parler, pour te transmettre un message, mais il s'est envolé à mon arrivée.

Daisy regarda rapidement autour d'eux : les conversations animées avaient repris, et en dehors de Crabbe et Carla, qui ne pouvaient pas les entendre, plus personne ne prêtait attention à eux.

– Tu ne devrais pas parler de ça devant Narcissa, chuchota-t-elle avec agacement. Qui sait ce qu'elle va répéter à Lucius ?

– Je ne dirai rien du tout, protesta Narcissa, piquée au vif.

Aussi longtemps qu'elle s'en souviene, Daisy ne l'avait jamais appelée *Narcissa*. Pour les Goyle, elle avait toujours été *Cissy*. En entendant Daisy l'appeler ainsi, et parler d'elle avec autant de dégoût, elle eut l'impression d'être devenue quelqu'un d'autre – ce qui n'était pas si éloigné de la réalité.

– Je lui fais confiance, assura Edgar. Cissy, je sais que tu as tout fait pour libérer Daisy, et je t'en remercie du fond du cœur. Aussi... j'estime que tu as le droit de savoir que nos parents...

– Edgar ! siffla Daisy.

– Ils sont en vie, acheva Edgar. Ils ont échappé au Baiser du Détraqueur.

– Tais-toi, imbécile ! Tu veux que Carla apprenne cela ? Ou Lucius ? Tu veux qu'ils soient tués pour de bon ? Berrycloth n'aurait jamais dû te le dire !

– Il l'a plutôt *laissé échapper*, admit Edgar.

Daisy le fusilla du regard.

– Tu sais, Berrycloth et Talinski te méprisent tous les deux, cracha-t-elle. Ils trouvent que tu ressembles à Papa, mais le courage et la

dignité en moins. C'est tout de même épatant qu'ils aient réussi à te cerner en si peu de temps.

Narcissa écarquilla les yeux, choquée par ce qu'elle venait d'apprendre. En quelques mots, malgré l'agacement et la réticence de Daisy, Edgar lui raconta sa rencontre avec Marius Berrycloth et Elior Talinski, deux Animagi qui avait sauvé Vera et Fergus des Détraqueurs, et qui avait pris la résolution d'aider Daisy à s'échapper. En entendant cela, Narcissa voulut se persuader qu'il restait encore un peu d'espoir.

– Alors, tout n'est pas perdu, souffla-t-elle avec un enthousiasme forcé. Ces deux hommes... Berrycloth et Talinski, c'est bien cela ? Ils sont fiables, n'est-ce pas ? Ils vont essayer de te libérer ?

– Ils ont déjà essayé, grinça Daisy. Albert nous a aidé à nous transmettre quelques petits messages, au début. C'était mon seul acte de résistance. Mais j'ai fini par leur demander de s'en aller, car leur présence m'attirait des ennuis.

– Comment ça ? Crabbe les a surpris ?

– Pas vraiment. C'est juste que... Tu vois le gros collier qu'il porte autour du cou ? Celui avec une énorme pierre précieuse ? Eh bien, dès que je pense à la possibilité de m'échapper, ou même que quelqu'un d'autre pense à m'y aider, la pierre s'illumine et se met à vibrer. Il la porte tout le temps, même la nuit... Alors, quand Berrycloth et Talinski ont commencé à rôder autour de notre maison, et ont essayé de trouver un moyen de me sortir de là, Crabbe a tout de suite su que quelque chose se préparait. Depuis, il a fait en sorte que sa maison soit aussi imprenable qu'Azkaban. Et je ne te parle même pas de ses deux nouveaux chiens...

Elle fut parcourue d'un frisson incontrôlable.

– De toute manière, il m'effraie trop pour que je tente quoique ce soit, conclut-elle. Depuis le temps, je me suis faite à l'idée que je n'avais plus aucune chance.

Narcissa se tourna vers Crabbe. Autour de son large cou, la pierre précieuse dont parlait Daisy était complètement éteinte. Son amie avait donc abandonné tout espoir de s'évader, tout comme Edgar, Berrycloth et Talinski avaient abandonné tout projet de la libérer.

– Il ne me reste plus qu'une seule issue, dit Daisy. Et cela ne devrait pas tarder.

D'un même mouvement, Edgar et Narcissa froncèrent les sourcils.

– Que veux-tu dire ?

– À ton avis ? Réfléchis une seconde, toi qui es si intelligente. Maintenant que tout le monde m'a bien vue, personne ne peut l'accuser d'avoir menti à propos de notre mariage. Et même si certains se doutent que ce bébé n'est pas le mien...

– De qui est-il ?

– Je n'en ai aucune idée. Il a essayé d'en obtenir un de moi, mais heureusement, ça n'a pas fonctionné. Ensuite, pendant plusieurs mois, j'ai cru qu'il avait renoncé... Mais un soir, alors qu'il rentrait, j'ai entendu les pleurs de ce bébé. Crabbe ne m'a rien expliqué, et je n'ai pratiquement pas vu l'enfant, je l'entendais seulement pleurer toute la journée... Je ne sais pas qui est sa mère, mais connaissant Crabbe, on peut imaginer le pire. Il s'est sûrement débarrassé d'elle, afin de s'assurer qu'elle ne vienne jamais réclamer son fils ; et moi, je ne suis là que pour prétendre qu'il s'agit d'un Sang-Pur... Ma mission est donc remplie. Ce soir, les Collinards ont eu la preuve que nous avons vécu ensemble plus de neuf mois. Crabbe a obtenu ce qu'il voulait, et je ne doute pas qu'il se débarrassera de moi aussi, dès qu'il en aura l'occasion. Ce n'est plus qu'une question de temps.

– Ce n'est pas possible, murmura Narcissa. Il doit bien y avoir une solution... Nous ne pouvons pas le laisser faire ça !

Daisy eut un petit rire.

– C'est bien ça le problème, avec toi, dit-elle. Tu ne veux *jamais* que toutes ces choses-là arrivent. Tu es pleine de bonnes intentions, mais lorsque ceux qui t'entourent commettent les pires atrocités, tu ne bouges pas le petit doigt pour les en empêcher.

– J'ai fait tout ce que j'ai pu pour t'aider, protesta Narcissa d'une toute petite voix.

– Je ne te parle pas de moi, voyons. Tu sais, Crabbe prend un malin plaisir à me raconter tout ce que font les Mangemorts... Je sais très bien ce qu'il se passe dans notre pays, et tout ça est entièrement à cause de Lucius. Les géants qu'il a réussi à amadouer n'ont pas encore fait beaucoup de victimes, mais ils arriveront bientôt sur des territoires bien plus peuplés, où ils commettront des ravages ! Combien de morts te faudra-t-il pour te sentir coupable de vivre avec ce monstre ?

Narcissa ne répondit pas. Ses oreilles bourdonnaient, et elle avait terriblement envie de disparaître.

– Qu'est-ce que tu crois, au juste ? s'énerva Daisy, toujours à voix basse. Que Voldemort compte s'arrêter là ? Tu sais aussi bien que moi que, quand le pays sera à genoux, il s'attaquera à l'Europe, puis au reste du monde... Ce qu'il vous promet, c'est une guerre sans fin, un chaos interminable ! Et tous vos enfants en pâtiront, y compris ton fils ! C'est ça que tu souhaites pour Drago ? Devenir l'esclave du Seigneur des Ténèbres, et au moindre faux pas, connaître le même sort que Regulus ?

– Tais-toi, supplia Narcissa.

Daisy secoua la tête. Dans les yeux verts de son amie d'enfance, Narcissa pouvait lire toutes les souffrances qu'elle avait endurées au cours des derniers mois, toute la douleur et toute la colère qui en découlaient ; et c'était un spectacle bien plus difficile à supporter que tous les mots blessants qui franchissaient ses lèvres.

– Vous savez, vous êtes encore pires que tous les autres, poursuivit Daisy. Pires que ceux qui se sont laissé manipuler. Vous deux, vous *savez* à quel point ce que vous faites est mal. Vous en avez parfaitement conscience. Vous êtes même pires que Lucius, pires que Crabbe, parce que contrairement à eux, vous avez reçu assez d'amour pour discerner ce qui est bien de ce qui est mal. Est-ce que vous pensez à nos parents, parfois ? Et aux tiens, Narcissa ? Vous pensez qu'ils seraient fiers de vous ?

Daisy les regarda tous les deux, puis, voyant qu'ils n'avaient rien à répondre, elle baissa les yeux et se tut. Face à elle, Narcissa avait terriblement mal au ventre. Les paroles de Daisy avaient eu exactement l'effet escompté. Toute la félicité et le bonheur qu'elle avait ressenti au cours des dernières semaines s'étaient brusquement envolés, et le visage poupin de son fils avait disparu de ses pensées. À sa place, un flot d'images insoutenables s'imposa à elle, mêlant de vieux souvenirs et des produits de son imagination.

Sa mère... Puis Regulus, si jeune... Vera, Fergus... Bientôt Daisy, peut-être Andromeda, et ensuite, ce serait le tour de Lucius, et même de Drago... Ils lui seraient tous arrachés un jour, alors pourquoi lutter ? Que pouvait-elle faire, elle, si insignifiante, face à des monstres comme Voldemort et Hector Crabbe, qui prenaient tant de plaisir à

piétiner tous ceux qu'elle aimait ? Pourquoi ne pas tout abandonner dès maintenant ?

Au moment où cette pensée la traversait, au moment où le découragement fut sur le point de la submerger, quelque chose d'étrange se produisit. Les images insupportables qui défilaient devant ses yeux s'interrompirent, comme si le fil de sa pensée s'était brisé net, et elle revint brutalement à l'instant présent, où elle se mit à tout ressentir avec une précision renversante.

Sur sa peau, le tissu de sa robe. Au creux de sa paume, les doigts gelés de Daisy. Le courant d'air qui passait près du sol. Les rires cristallins des invités. L'air frais qu'elle inspirait, l'air chaud qu'elle expirait. Les battements désordonnés de son cœur.

Et cette chaleur. Cette lumière. Cette puissance. Là, en elle. Si proche. Si forte.

Narcissa cligna des yeux, hébétée. Personne ne semblait remarquer ce qui lui arrivait. Autour d'elle, le monde tournait au ralenti. Daisy était prostrée sur sa chaise et Edgar l'observait avec appréhension. Debout à côté du berceau de Drago, Lucius lui tournait le dos. Crabbe et Carla les surveillaient, attentifs à leurs moindres gestes... Dehors, le vent soufflait avec force...

– Qu'est-ce que... AARGH !

Tout alla très vite. À quelques mètres de Narcissa, sur la poitrine d'Hector Crabbe, la pierre qu'il portait à son cou s'illumina avec tellement d'intensité qu'elle se mit à grésiller, et vola en éclats. Les invités qui se trouvaient à côté de lui reculèrent d'un coup, et Orpheus Flint porta une main à son œil avec un cri de douleur. Crabbe fit aussitôt volte-face vers Daisy, mais il était trop tard. Il y eut une puissante détonation, et une épaisse fumée noire jaillit du sol, plongeant subitement le salon dans une impénétrable obscurité.

– NON ! rugit Crabbe. TRAÎTRESSES ! *Stupefix* !

Narcissa se jeta sur Daisy pour la protéger ; elle entendit le sortilège de Crabbe siffler tout près d'elles, et les manquer de peu. À côté d'elle, Edgar se leva d'un bond et s'élança en direction des cris furieux de Crabbe, disparaissant immédiatement dans les volutes de fumée.

– Vite ! murmura Narcissa en prenant le bras de Daisy à tâtons.

Daisy ne répondit rien, mais elle s'agrippa à Narcissa, se leva à son tour et se laissa guider à travers la pièce. Autour d'elles, l'obscurité était

totale ; elles entendaient Crabbe vociférer, certains Collinards tousser, d'autres céder à la panique ; elles ne distinguaient rien, pas même leurs propres pieds. Et pourtant, Narcissa avançait sans hésiter, sachant instinctivement où aller. Devant elle, elle sentait un léger courant d'air qui l'appelait, qui l'attirait comme un aimant... Encore quelques pas...

Elles y étaient. Au moment où elles franchissaient la porte pour sortir du salon, Daisy et Narcissa émergèrent du brouillard et retrouvèrent la vue. La porte à doubles battants claqua juste derrière elles et se verrouilla, étouffant les cris des Collinards désorientés dans le salon, toujours empêtrés dans la fumée. Autour d'elles, le hall d'entrée était désert. Daisy et Narcissa étaient seules.

– C'est toi qui as fait ça ?

Daisy semblait presque effrayée. Narcissa regarda sa baguette, un peu tremblante. Elle l'avait à peine effleurée, et pourtant, au moment où elle avait réalisé que Daisy risquait de mourir, elle avait senti une puissance nouvelle et insoupçonnée se dresser en elle, jusqu'à irriguer chaque parcelle de son corps, et irradier tout autour d'elle.

– Je crois que oui, dit-elle, essoufflée.

– Mais... Comment ?

Narcissa savait ce que Daisy voulait dire. Même si elle avait été une élève sérieuse à Poudlard, elle n'avait jamais fait preuve d'aucune habileté magique particulière, et elle-même ne comprenait pas bien comment elle avait pu agir aussi vite, avec autant de précision, et faire apparaître tout ce brouillard sans même prononcer le moindre sortilège. C'était comme si quelque chose s'était réveillé en elle. Quelque chose qui ne voudrait plus jamais s'éteindre.

– Je... Je ne sais pas, avoua Narcissa. Je ne comprends pas très bien moi-même, mais... Je crois que j'ai eu peur pour toi.

Narcissa regarda autour d'elle. Elles n'avaient pas le temps de s'attarder sur cet étrange phénomène. Il fallait agir.

– *Accio !*

À quelques mètres d'elles, le tiroir d'une commode s'ouvrit, et une baguette en sortit pour atterrir dans la main de Narcissa. C'était la baguette d'Eleanor Wimbley, que Lucius avait arrachée à sa propriétaire cinq ans auparavant. Puis Narcissa répéta le sortilège, et un balai tournoya dans les airs pour venir jusqu'à elles. Narcissa tendit

les deux objets à Daisy, et désigna l'immense porte d'entrée du manoir qui venait de s'ouvrir sur la nuit.

– Pars, ordonna-t-elle. Vite !

Une bourrasque s'engouffra dans le hall, charriant les odeurs du dehors ; le vent ébouriffa leurs cheveux, fit voler le bas de leurs robes, et les fit frissonner toutes les deux.

Daisy en avait les larmes aux yeux. Ce vent, ces arbres, ces étoiles : c'était la liberté qui lui tendait les bras.

– Viens avec moi, Cissy, dit-elle d'une voix un peu enrouée. Viens, partons, laissons toute cette violence...

Dans le salon, quelqu'un essayait de forcer la porte, et on entendait Crabbe crier furieusement de l'autre côté.

– Je ne peux pas, dit Narcissa en secouant la tête. Tu sais très bien que je ne peux pas... Vite, Daisy ! Va-t'en, je t'en prie.

Mais malgré la tentation de partir immédiatement, Daisy ne parvenait pas à détacher son regard de Narcissa.

– Et si Crabbe te fait du mal ? s'inquiéta-t-elle.

– Ne t'en fais pas. Je trouverai quelque chose. Et Lucius me protégera. Je le sais.

– Et ce bébé ? objecta encore Daisy. Je ne peux pas le laisser seul avec Crabbe... Même s'il n'est pas de moi, aucun enfant ne mérite une telle chose.

– Edgar s'en occupera, promet Narcissa. Je m'en assurerai.

Daisy hocha la tête, et regarda longuement la baguette d'Eleanor Wimbley. Elle était sur le point de partir, mais elle avait une dernière chose à dire à Narcissa.

– Tu as vu ce que tu viens de faire ? dit-elle avec gravité. Tu es forte, Cissy. Tu es bien plus forte qu'eux, bien plus forte que tu ne le crois. Tu pourrais tous les détruire, si tu le souhaitais, si tu arrêtais de te cacher derrière tes propres mensonges... Alors ne baisse pas les bras. Ne cesse jamais de lutter, d'accord ? Ne les laisse jamais te convaincre d'abandonner. Jamais.

Elle s'avança vers Narcissa, puis l'enlaça avec force.

– Merci, souffla-t-elle. Je dirai aux parents ce que tu as fait.

De nouveau, elle parlait comme avant, comme si elles étaient sœurs – mais elles n'avaient pas le temps de s'y attarder. En effet, la porte du salon était sur le point de céder. Avec difficulté, Daisy détacha

son regard de Narcissa, enfourcha le balai, frappa le sol avec son talon et s'envola vers l'extérieur, où elle disparut dans la nuit.

Narcissa n'eut pas le temps de la regarder s'éloigner. Elle se détourna, s'élança dans un couloir qui longeait le grand salon, où se trouvaient toujours les invités, que Narcissa entendait à travers le mur. À en juger par leurs cris furieux ou effrayés, et par les pleurs d'enfants, ils semblaient toujours empêtrés dans la fumée noire qu'elle avait faite apparaître, et que personne n'arrivait à dissiper. Narcissa parvint enfin jusqu'à une petite porte dérobée, qui se déverrouilla sous ses mains, et entra de nouveau dans le salon, où elle s'enfonça sans hésiter dans la fumée noire et opaque qui envahissait tout.

Elle ne voyait même pas ses pieds, mais elle avait traversé cette pièce tant de fois qu'elle savait parfaitement où aller. La grande table ouvragée se trouvait à quelques mètres à droite... Le canapé était plus loin, à gauche, là où plusieurs enfants criaient de frayeur... Sous ses pieds, le sol vibrait, ébranlé par les coups que Crabbe donnait dans la grande porte qu'elle avait franchie avec Daisy quelques minutes plus tôt, à l'autre bout de la pièce. La chaise qu'elle avait apportée à Daisy n'était pas très loin, à quelques mètres seulement... Narcissa avança encore un peu, ralentit le pas, avança prudemment son pied – et buta sur la chaise renversée.

À ce moment précis, elle sentit qu'elle faiblissait. La déflagration de puissance qu'elle avait ressenti quelques minutes plus tôt s'essouffait. Le brouillard obscur qui se trouvait dans la pièce retomba d'un coup, laissant sur le sol et sur ses vêtements une couche de poussière noire et pailletée, qui fit tousser plusieurs personnes dans la pièce. De même, le sortilège qui avait verrouillé toutes les portes s'estompa. La grande porte à doubles battants que Crabbe était en train de forcer s'ouvrit d'un coup, et le colosse bascula en avant.

– OÙ SONT-ELLES ? hurla-t-il en se relevant. OÙ...

Il vit d'abord la porte d'entrée ouverte ; puis, en tournant sur lui-même, il aperçut Narcissa, qui semblait ne pas avoir bougé d'un pouce, et pointa un index accusateur sur elle. Il était écumant de rage, et tenait dans sa main un long poignard effrayant, dont la lame était imbibée de sang.

– TOI ! éructa Hector Crabbe. C'EST TOI QUI AS FAIT ÇA !

– Je n'y suis pour rien, se défendit calmement Narcissa. Je suis restée là tout du long.

– Elle a raison, renchérit une voix faible.

Narcissa tourna la tête. Edgar Goyle se trouvait non loin d'elle. Il était agenouillé sur le sol, très pâle, et sa cape était tachée de sang. Il tenait le petit Vincent Crabbe dans ses bras, et avait une longue estafilade sur l'épaule.

– J'étais à côté d'elle au moment où Daisy s'est échappée, affirma Edgar. Narcissa n'a pas bougé d'un pouce.

– Vous mentez tous les deux, rugit Crabbe, sourd à leurs protestations. Vous l'avez aidée à partir ! Toi ! Tu m'as désarmé !

Cette fois-ci, il pointa son index sur Edgar Goyle.

– Parce que tu risquais de tuer quelqu'un, rétorqua ce dernier. Tu agitis ta baguette dans tous les sens ! Et ton poignard ! As-tu seulement conscience du nombre d'enfants qu'il y avait dans la pièce ?

– Il a raison, approuva Juliet Parkinson, qui était encore tremblante. Tu aurais pu tuer l'un d'entre eux ! Edgar a eu raison de t'arrêter !

Un murmure d'assentiment parcourut l'assemblée. À part Carla, qui semblait furieuse, les Collinards n'avaient que faire de la fuite de Daisy ; ils étaient plutôt effrayés par les gesticulations de Crabbe.

– Si elle parle au Ministère, nous sommes tous cuits, menaça-t-il. Nous devons la rattraper. Venez avec moi !

– Oui, exactement, approuva Carla, qui était visiblement inquiète de savoir Daisy en liberté. Crabbe a raison ! Il faut la poursuivre !

– Elle n'en vaut pas la peine, rétorqua Evan Rosier. Elle ne sait rien du tout. Survoler le pays, avec tous ces Détraqueurs, serait plus risqué que de la laisser partir. Et puis, que pourrait-elle révéler que Croupton et ses sbires ne sauraient pas déjà ? De toute manière, le Ministère est tellement affaibli... Ils ne pourront rien faire contre nous.

Crabbe regarda autour de lui, et, voyant que personne n'était décidé à lui venir en aide, il poussa un cri de rage qui le fit ressembler à une bête sauvage. Il marcha droit sur Edgar Goyle, qui n'eut pas la force de s'écarter, et avant que quiconque ait le temps de réagir, il lui reprit sa baguette. Puis il se jeta sur un autre balai, et s'envola à la suite de Daisy.

– Espérons qu'il ne la retrouve pas, murmura Juliet en le voyant s'envoler.

Narcissa acquiesça faiblement. Ses jambes flageolaient, avaient du mal à la porter. Elle avait l'impression que toute sa puissance magique, toute l'énergie vitale qu'elle portait en elle s'étaient déchargées d'un coup, la laissant pantelante et sans force.

Au moment où ses jambes fléchissaient, elle sentit quelqu'un la retenir avec fermeté, et ce qu'elle vit la revigora aussitôt. Lucius se trouvait à côté d'elle. Drago se trouvait dans ses bras, et à la manière dont Lucius le serrait contre lui, on voyait bien à quel point il était déterminé à le protéger. C'était la première fois que Lucius le tenait ainsi, aussi naturellement, comme s'il fallait qu'un danger survienne pour qu'il se comporte de manière protectrice.

Narcissa poussa un soupir de soulagement, et laissa sa tête aller contre l'épaule de Lucius, épuisée.

– Tout va bien ? s'inquiéta Lucius. Tu trembles...

Il avait raison. Narcissa tremblait de tous ses membres, et avait très froid. La chaleur intense qu'elle avait ressenti dans tout son corps en aidant Daisy à s'échapper avait laissé place à un épuisement brutal, et un froid désagréable.

– Oui, ça va... Seulement... J'ai eu peur que Crabbe vous fasse du mal. Je ne vous voyais plus...

– Dès que la fumée est apparue, je me suis écarté des cris, répondit Lucius. Et Drago a été courageux. Il n'a pas pleuré. N'est-ce pas, Drago ?

– Il a senti que tu étais là, sourit Narcissa.

Tout en se mordillant le poing, Drago les regarda tour à tour, et poussa une exclamation approbatrice. Ses yeux gris pâle semblaient regarder Narcissa avec fierté et admiration, comme s'il sentait la force qui émanait d'elle, comme s'il avait vu et compris tout ce qui venait de se passer.

Tout en caressant la joue de son fils, Narcissa se tourna vers Edgar, qui tenait toujours Vincent Crabbe dans ses bras.

– Rentrons, décida-t-il en se relevant avec difficulté.

– Tu es blessé, Edgar, s'inquiéta Narcissa en désignant le sang qui coulait le long de son bras.

– Ce n'est rien, dit-il, très pâle. Je ne sens presque rien.

– Tu devrais faire attention, insista Orpheus Flint. Il y a quelque temps, Crabbe s'est vanté d'avoir empoisonné la lame de son poignard...

– Allons vite chez moi, proposa Evan Rosier. Je vais examiner ta plaie.

– Et cet... enfant ? demanda Carla en désignant Vincent Crabbe, qui geignait dans les bras d'Edgar.

– Nous le garderons jusqu'à nouvel ordre, déclara Edgar en raffermissant sa prise sur l'énorme bébé. Dans sa colère, Crabbe serait capable de lui faire du mal. Et puis, je suis son oncle, après tout.

Carla voulut protester, mais elle n'en eut pas le temps. Edgar lui avait déjà tourné le dos, et s'éloignait vers la cheminée, accompagné par plusieurs Collinards qui l'encadraient avec un profond respect.

À des kilomètres de là, Daisy volait. La pluie crépitait sur ses joues, le manche de son balai vibrait sous ses doigts, malmené par les bourrasques violentes qui faisaient dévier sa trajectoire.

Rien ne semblait pouvoir arrêter sa course folle, pas même Crabbe qui avait réussi à la rattraper, et qui volait à quelques dizaines de mètres derrière elle. Tous deux étaient penchés en avant, concentrés, s'éloignant et se rapprochant au gré des rafales de vent. Daisy était plus légère que Crabbe, mais elle était aussi plus affaiblie que lui, et ne parvenait pas à prendre l'avantage.

Après quelques minutes de course-poursuite, Daisy entendit des cris d'oiseaux monter du brouillard. Elle fut frôlée par une nuée d'oiseaux dirigés par deux pies et un ravluk, qui passèrent de part et d'autre d'elle et fondirent sur Crabbe, le griffant de leurs pattes et de leurs becs acérés.

Daisy comprit que Berrycloth, Talinski et le ravluk Albert étaient en train de lui prêter main forte – mais malgré cela, Crabbe refusait d'abandonner. Il repoussa brutalement les oiseaux, puis tenta d'atteindre Daisy par de multiples sortilèges, qui la frôlèrent dangereusement. Elle fit de son mieux pour les esquiver, mais elle se sentait de moins en moins rassurée, et il faisait de plus en plus froid...

Daisy sentit la présence des Détraqueurs avant de les voir. Attirés comme des aimants par les rugissements de Crabbe, et sans doute par la joie et l'espoir que Daisy avait ressentis quelques minutes auparavant, ils affluaient de toutes parts, rapides et menaçants. Daisy en esquiva quelques-uns, mais ils étaient de plus en plus nombreux, et son balai verglacé commençait à glisser, ses membres s'engourdissaient...

– *Spero patronum* ! cria Daisy, désespérée.

C'était la première fois qu'elle prononçait ce sortilège, et la baguette d'Eleanor Wimbley lui résistait. Quelques étincelles argentées jaillirent, repoussèrent un Détraqueur qui tentait de l'arrêter, mais le vent les dispersa aussitôt. Et d'autres Détraqueurs affluaient, toujours plus nombreux, se rapprochant dangereusement...

Daisy serra les poings avec détermination. Cela ne pouvait pas se finir ainsi. C'était inconcevable. Elle raffermi sa prise sur la baguette, et se concentra sur elle avec intensité : outre la rugosité du bois, elle pouvait sentir une présence au cœur de l'objet, comme si l'esprit d'Eleanor Wimbley se trouvait encore là, tout près...

Pitié, supplia intérieurement Daisy. *Par pitié, venez-moi en aide...*

Et au moment où elle pensait cela, la baguette sembla se réchauffer dans sa main. Une onde bienveillante parcourut son bras, et Daisy écarquilla les yeux, émerveillée : la baguette venait de lui répondre.

Ravivée par ce nouveau lien, Daisy parvint à mobiliser les plus profondes et les plus intimes de ses forces intérieures. Elle visualisa d'abord son père qui peignait, son air serein, son sourire enfantin. Puis sa mère, la douceur de ses joues, de ses bras. Leur amour puissant, absolu et inconditionnel.

Mentalement, Daisy imagina qu'elle se réfugiait dans leurs bras, qu'ils l'embrassaient tendrement. Elle imagina Narcissa à côté d'elle, lorsqu'elles étaient enfants et que rien d'autre ne comptait en dehors de leurs jeux interminables... Une larme roula sur sa tempe, emportée par le vent, et la formule monta en elle sans effort :

– *Spero patronum*, murmura Daisy.

Cette fois-ci, la baguette vibra fortement dans sa main. Elle laissa une longue traînée argentée dans le ciel, de plus en plus épaisse, de plus en plus consistante, de plus en plus lumineuse. Puis ce fut le ciel entier qui s'illumina, et Daisy crut un instant que la foudre l'avait frappée en pleine course ; mais lorsqu'elle ouvrit les yeux, l'air s'était

considérablement radouci. Elle perçut un mouvement énorme au-dessus d'elle, et elle leva les yeux, stupéfaite et émerveillée.

Les Détraqueurs fuyaient avec affolement, comme s'ils avaient été brûlés. Certains tombaient même vers le sol en chute libre, frappés de plein fouet par l'énorme créature argentée qui venait d'apparaître. Il était même difficile de croire qu'un Patronus puisse être aussi grand, et impossible de l'englober d'un seul regard. Deux immenses ailes se déployèrent dans le ciel, et Daisy ne put s'empêcher de crier de joie.

Ondulant gracieusement au-dessus d'elle, dispersant les nuages et illuminant les environs, une gigantesque dragonne argentée battait des ailes, repoussait au loin les dizaines de Détraqueurs qui la poursuivaient, enveloppait Daisy de sa lumière et éblouissait Crabbe qui essayait de la rattraper. Elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à Ramia, avec ses yeux doux et sa bosse sur le front.

Portée par une force nouvelle, Daisy accéléra encore. Derrière elle, Crabbe fut percuté par un Détraqueur affolé ; Daisy entendit le craquement de son balai, un juron furieux, puis elle le vit descendre vers le sol à toute vitesse, où il disparut dans le brouillard.

Le Patronus chemina avec Daisy pendant un petit moment, jouant avec elle en la couvant du regard ; et plus elles progressaient vers le nord, plus les Détraqueurs se raréfiaient. Longtemps après avoir survolé Londres, le Patronus dut estimer que sa présence n'était plus nécessaire, car il s'éloigna progressivement, sans doute pour que personne ne puisse suivre sa protégée à la trace. Daisy guetta le retour des Détraqueurs sur la suite du trajet, mais aucun ne reparut ; et lorsqu'elle aperçut la côte en dessous d'elle, elle s'approcha du sol et se posa sur une petite plage battue par les vents, au pied d'une falaise escarpée.

Elle faillit tomber en posant le pied sur le sable, et elle se rendit compte qu'elle avait perdu ses chaussures dans sa course. Un peu hébétée, elle remua ses orteils dans le sable humide, puis lâcha son balai, qui tomba à terre avec un son mat. Elle marcha droit vers la mer, fit quelques pas dans l'eau noire, puis tomba à genoux. Une vague la bouscula, emporta le sable rugueux qui se trouvait sous ses jambes – mais Daisy ne ressentait rien de tout ça.

La pluie qui crépitait sur ses joues, sur son front, sur ses épaules, le remous des vagues autour d'elle, le sable qui glissait entre ses doigts, le

mugissement du vent dans ses oreilles, tout cela n'avait qu'une unique signification : elle était libre. Elle respirait enfin, ivre de joie, exaltée par l'immensité du ciel et de la mer qui s'ouvraient devant elle.

Derrière elle, le ravluk Albert se posa sur le sable en piaillant, suivi par deux pies qui se transformèrent aussitôt en silhouettes humaines, mais de nouveau, Daisy ne fit pas attention à eux. Elle contemplait le ciel et la mer, sans entendre les paroles que Berrycloth et Talinski échangeaient à voix basse, avec la plus grande gravité. En effet, les deux journalistes se réconfortaient mutuellement, et ils ne parvinrent à sourire qu'après un long moment de silence.

– Eh bien ma foi ! C'était une sacrée chevauchée, commenta Berrycloth, essayant de se rasséréner lui-même.

Talinski, lui, scrutait le ciel derrière eux.

– Je pense pouvoir dire que nous les avons semés, dit-il prudemment.

Ils regardèrent de nouveau Daisy, toujours agenouillée dans l'eau noire et glaciale.

– Vous devriez sortir de l'eau, ma chère enfant, osa suggérer Berrycloth au bout d'un long moment. Vous allez prendre froid !

Comme pour approuver ses dires, Daisy frissonna ; elle reprit ses esprits, se rendit compte qu'elle avait de la compagnie et rejoignit les deux hommes sur le rivage. Berrycloth lui tendit une couverture qu'il venait de faire apparaître, et Talinski lui prit la main pour la réchauffer. Ils semblaient tous les deux partagés entre la joie immense de la voir libre et une tristesse encore plus grande.

– Que vous arrive-t-il ? s'inquiéta Daisy. Vous semblez bien tristes.

Une larme roula sur la joue de Berrycloth, et il se détourna avec pudeur.

– Rien de bien important, mentit Talinski. Ne vous inquiétez pas, cela ne vous concerne d'aucune manière.

Daisy hésita à demander de qui il s'agissait, puis renonça.

– Je ne sais pas comment vous remercier, dit-elle en mettant la couverture sur ses épaules, et en essuyant un peu son visage trempé par la pluie. Grâce à vous, je savais que quelqu'un se préoccupait de moi... Même dans les moments les plus durs, je n'étais jamais seule, et je crois que c'est cela qui m'a sauvée.

– Vous voir libre est la plus grande des récompenses, affirma Talinski avec douceur.

Daisy se pencha pour prendre Albert dans ses bras, et le serra contre elle. Le ravluk était épuisé d'avoir volé si longtemps, mais il eut tout de même la force de se frotter affectueusement contre sa maîtresse.

– Nous ne sommes pas très loin du refuge que votre mère avait prévu pour votre petite animalerie, l'informa Talinski. Je peux vous y conduire : vous pourrez vous y réchauffer, et nous y serons en sécurité.

– Quant à moi, je vais aller prévenir vos parents de cette excellente nouvelle, proposa Berrycloth. Cela me changera les idées. Avez-vous un message à leur transmettre ?

Daisy regarda vers la mer, et se demanda si la prison d'Azkaban se trouvait là, derrière le brouillard et les rideaux de pluie qui masquaient l'horizon.

– Dites-leur que je vais bien, dit-elle. Dites-leur que Cissy m'a aidée... Et surtout, dites-leur de tenir bon. Dites-leur que nous allons tout faire pour les sortir de là.

Sous sa forme d'oiseau jacasseur, Berrycloth arriva à Azkaban quelques heures plus tard, et trouva Vera et Fergus profondément endormis, blottis l'un contre l'autre. À la vue du cachot lugubre dans lequel ils avaient abandonné les Goyle, Berrycloth se sentit envahi par la culpabilité ; mais il refusa de s'attarder sur ce sentiment et réveilla aussitôt Vera et Fergus. Lorsqu'ils se redressèrent, effrayés, Berrycloth constata avec tristesse qu'ils avaient tous les deux beaucoup maigri. De même, lorsqu'il leur raconta avec de nombreux détails l'escapade miraculeuse de Daisy, ils étaient tous les deux si désespérés et affaiblis qu'ils eurent beaucoup de mal à réaliser que Berrycloth disait vrai. En effet, après plusieurs mois sans recevoir aucune nouvelle, encerclés par tous ces Détraqueurs, ils avaient fini par perdre tout espoir de revoir leur fille un jour, ou même d'apprendre qu'elle s'était échappée.

– Cela fait un an que vous nous avez laissés ici, dit Vera d'une voix tremblante. Un an qu'elle vit sous le même toit que ce monstre, et vous me dites qu'elle n'a pas souffert ?

– Je vous assure qu'elle va bien, assura de nouveau Berrycloth. Je sais que vous avez du mal à me croire, mais... Vous auriez dû voir son Patronus, j'en ai eu des frissons ! Vraiment, c'était superbe... Quoiqu'il en soit, elle vous embrasse. Ah, et elle tenait à vous dire que son amie l'avait aidée à s'enfuir... *Cissy*, c'est bien cela ?

Vera hocha la tête, sortant progressivement de son hébétude.

– Votre fille est douée d'un courage inouï, poursuivit Berrycloth avec enthousiasme. Talinski et Albert sont avec elle, et ils sont en chemin vers l'endroit où vous aviez prévu de vous réfugier. Elle devrait y retrouver votre cerbère nain, votre Autruche Rétractable, vos Dopsidons... Et votre cher Lumimord qui s'épanouit dans le lac voisin.

À l'évocation de tous ses animaux, et en imaginant sa fille au milieu d'eux, Vera parvint à sourire enfin.

– Merci infiniment d'être restés auprès d'elle, murmura-t-elle, les larmes aux yeux. Merci de ne pas l'avoir abandonnée.

– Mais voyons, c'est tout naturel, affirma Berrycloth. Et nous ne vous abandonnerons pas non plus ! Tenez, je vais rester quelques jours avec vous, j'en profiterai pour examiner la prison plus attentivement. Nous allons vous sortir de là tous les deux, j'en suis convaincu...

★★★

Au même moment, devant la porte de la sinistre maison des frères Lestrangle, Bellatrix hésitait. Elle était là depuis un long moment, elle avait même approché son poing de la porte à plusieurs reprises, mais elle ne parvenait pas à se résoudre à frapper. Elle ne remarquait même pas qu'elle grelottait, qu'une pluie torrentielle se déversait sur ses cheveux bouclés, sur ses joues, que l'eau glacée avait détrempé sa robe et dégoulinait le long de ses bras nus.

Elle était là, bloquée, figée, incapable de se décider.

Ne fais pas ça, dit alors une voix derrière elle.

Bellatrix se retourna, et manqua de perdre l'équilibre. Elle avait tellement bu au *Serpent qui Fume* qu'elle voyait trouble, et elle crut apercevoir une silhouette sur le trottoir, à quelques mètres d'elle.

– Reggie ?

Il n'était pas vraiment là, évidemment, c'était son imagination lui jouait des tours, mais cela paraissait si réel...

Ne fais pas ça, répéta la voix assourdie de Regulus. Regarde, tu trembles... Va te mettre à l'abri. Va retrouver Cissy.

– Laisse-moi tranquille, murmura Bellatrix. Tu n'es même pas là ! Tu es mort, tu m'as abandonnée ! Arrête de me suivre partout !

Bella, s'il te plaît, supplia la voix de Regulus. S'il te plaît. J'essaie juste de prendre soin de toi ! J'essaie de te protéger ! Parce que je tiens à toi, je te l'ai toujours dit...

– Eh bien, je ne veux pas qu'on prenne soin de moi, rétorqua Bellatrix. Je ne veux pas qu'on tienne à moi. Et je ne veux surtout pas qu'on me protège ! Alors, *toi*, va-t'en ! VA-T'EN !

Elle ne réalisait pas qu'elle se parlait à elle-même, ou plus précisément à la partie d'elle-même qui était la plus belle, mais aussi la plus fragile, et que Voldemort voulait détruire à jamais.

Elle se souvint de la première chose que Voldemort lui avait apprise. *Le doute est un aveu de faiblesse*, répétait-il toujours. Une petite chose infernale, dont il fallait se débarrasser à tout prix.... Faire confiance aveuglément... Obéir, oui, c'était la seule chose à faire, le Seigneur des Ténèbres lui avait demandé quelque chose, il lui avait fait cet honneur, il fallait qu'elle en soit digne... Que penserait-il d'elle, s'il apprenait qu'elle était restée aussi longtemps devant cette porte, à dialoguer avec un stupide fantôme ?

Voyant que la silhouette restait immobile sur le trottoir, Bellatrix tituba jusqu'en bas des escaliers pour la chasser ; mais en descendant les marches, elle glissa et tomba dans une flaque d'eau de pluie, où elle se tordit la cheville et s'écorcha les mains.

Un peu hébétée, elle attendit que Regulus l'aide à se relever, mais personne ne vint. En levant les yeux, elle constata que ce qu'elle avait pris pour une silhouette n'avait rien à voir avec Regulus. Il s'agissait d'un vulgaire poteau, et ce qu'elle avait cru être une cape n'était qu'un vieux manteau abandonné.

Elle était seule. Elle l'était depuis toujours, et cela ne changerait jamais. De rage et de désespoir, elle serra les poings, et dans la rue, toutes les vitres des voitures volèrent en éclat.

En entendant le bruit du verre brisé, en sentant la douleur monter de sa cheville foulée, Bellatrix prit sa décision. Si aimer quelqu'un

devait lui causer autant de souffrance, alors elle préférait y renoncer définitivement. La haine, le mépris, la puissance, eux, ne la trahiraient jamais, et la récompenseraient bien plus que tout le reste.

Elle se releva lentement, les poings toujours serrés. En boitillant un peu, elle remonta les marches, arriva sur le perron, et donna trois violents coups de pieds dans la porte de Rodolphus Lestrangle.

À l'intérieur, elle entendit des voix étouffées, puis des pas qui se rapprochaient ; et la porte s'ouvrit.

Rodolphus se tenait face à elle, avec sa silhouette trapue, ses bras velus et son regard avide. Avec un sourire goguenard, il la lorgnait de haut en bas, comme si elle n'était pas une femme, mais un morceau de viande.

– Te voilà enfin, dit-il d'une voix bourrue.

Juste à côté de lui, une dame tout habillée de rose souriait. Avec ses yeux globuleux, elle ressemblait à une grosse grenouille.

– Ah, Bellatrix, dit-elle d'une voix douceuse. Nous vous attendions avec impatience.

Bellatrix eut un mouvement de recul. Elle se retourna, éperdue, et regarda vers le trottoir, là où elle avait cru voir Regulus quelques minutes plus tôt.

Mais la rue était déserte. Évidemment.

– Allez, entre, grogna Rodolphus Lestrangle en l'attrapant par le bras.

Bellatrix hocha lentement la tête, puis détacha son regard du vieux poteau qui se trouvait sur le trottoir, et entra dans la maison des Lestrangle. Elle était trempée, frigorifiée, mais personne ne s'en souciait. Et puis d'ailleurs, quelle importance ?

– Venez, dit Ombrage. Nous allons procéder tout de suite à l'union officielle... J'ai apporté les papiers nécessaires...

Bellatrix n'écoutait même pas ce qu'elle disait. Elle la suivit comme une automate jusqu'au salon, laissant des petites flaques d'eau sur le sol derrière elle.

– Assieds-toi, ordonna Rodolphus en désignant un siège.

Lorsqu'il lui prit la main sous la baguette d'Ombrage, Bellatrix eut un petit rire. Le Seigneur des Ténèbres avait raison : elle sentait que quelque chose était en train de rompre en son for intérieur, qu'une part d'elle-même était en train de s'effondrer. Bientôt, tout allait devenir plus simple.

Et lorsque les filaments argentés unirent sa main à celle de Rodolphe Lestranger, cette part d'elle-même s'éteignit définitivement. Pour le mieux, songea Bellatrix en fermant les yeux.

★★★

Pendant ce temps, Burton était en train de balayer les morceaux de verre qui jonchaient le sol du *Serpent qui Fume*. Au moment où Bellatrix était sortie, il avait tenté de la rattraper, mais son corps courbé était si lent que lorsqu'il était arrivé sur le pas de la porte, Bellatrix avait disparu. Ensuite, il s'était senti tellement en colère, tellement révolté qu'il avait renversé l'une de ses étagères sur le sol, brisant ainsi plusieurs dizaines de verres crasseux ; et c'étaient ces débris qu'il ramassait piteusement, sous le regard amusé de Voldemort.

– L'affaire doit être conclue, dit Voldemort en regardant l'horloge.

Tout en ramassant le verre qui jonchait le sol, Burton se coupa le doigt et le fusilla du regard.

– Tu as l'air de désapprouver, Burton, se moqua Voldemort.

– Pour sûr, grogna le tavernier. Depuis le temps, je l'aime bien, cette petite. Et ce que vous faites, je trouve ça cruel.

– Moi, cruel ? Voyons, Burton... Tu ne vois donc pas que j'aide Bellatrix à s'accomplir, à réaliser son plein potentiel ? À la libérer de ce conflit qui la déchire, afin qu'elle retrouve la puissance qu'elle avait autrefois ?

Burton fit une moue sceptique.

– Cette union va beaucoup leur apporter, à tous les deux, insista Voldemort de sa voix sifflante. Tous deux n'auront de cesse de se surpasser l'un et l'autre... Ils pourront coopérer pour protéger au mieux l'objet précieux que j'ai confié à Bellatrix, puis à Rodolphe... Et qui sait ? Peut-être auront-ils une descendance, qui me servira à son tour ?

– Une *descendance* ? grimaça Burton. La férocité de Bellatrix ne vous suffisait donc plus ? N'avez-vous pas peur de l'anéantir ? Vous perdriez une guerrière redoutable...

– Oh non, Burton, bien au contraire. Une fois que Bellatrix se sera infligé ce mariage, qui était pour elle la pire chose qu'elle puisse imaginer... Alors, oui, elle sera prête à endurer toutes les souffrances...

Et surtout, elle sera plus encline que jamais à les faire subir à nos ennemis.

Il but une gorgée de Brulator, et sa bouche sans lèvres s'étira en un sourire satisfait.

– Je ne comprends pas ce qu'il vous faut de plus, grogna Burton. Vous aviez dit vous-même, dès le début de son apprentissage...

– Que je n'avais jamais observé une puissance pareille, chez quelqu'un d'aussi jeune ? C'est vrai. À ce moment-là, je croyais l'avoir rendue plus forte que jamais... Malheureusement, sa puissance et son ardeur se sont quelque peu fanées avec le temps, au fur et à mesure que grandissait son affection pour son cousin ; et c'est ce déclin qui m'a beaucoup contrarié. Mais cette fois-ci... Si elle fait ceci, si elle s'unit à Rodolphus Lestranger... Alors, oui, elle aura définitivement anéanti ce qui lui restait d'humanité. Et ainsi, à son chagrin succèdera la colère, et à la colère succèdera la puissance... Une puissance prodigieuse...

Leur conversation fut interrompue par l'entrée fracassante d'Hector Crabbe. Il poussa la porte si violemment que la vitrine crasseuse du bar vola en éclat ; il tenait à la main un balai dont le manche était brisé en deux, son visage était égratigné, et il soufflait comme un bœuf, visiblement furieux.

– Ma vitrine ! s'indigna Burton. Rustre ! Crapule !

Crabbe ne prêta aucune attention à lui. Alors que Burton balayait frénétiquement le sol, il rapporta à Voldemort une histoire confuse où il était question de sa femme Daisy, de la trahison de Narcissa et d'un Patronus géant. Burton ne comprit que partiellement ce qui s'était passé, d'autant plus qu'un jeune homme que Burton ne connaissait pas entra à son tour dans le bar, réclamant l'attention immédiate du Seigneur des Ténèbres. Il avait un visage cireux, encadré par deux rideaux de cheveux noirs et gras, ainsi qu'un vilain nez crochu.

– Bien, bien... Ne t'en fais pas, Crabbe, conclut Voldemort en congédiant ce dernier d'un geste de la main. Tout comme cet imbécile d'Edgar Goyle, Narcissa est trop dénuée d'intelligence et de courage pour représenter le moindre danger. Le moment venu, nous saurons retrouver Daisy, et nous l'exécuterons, mais en attendant... Laisse-moi avec Severus, il semble avoir quelque chose d'important à me dire.

Crabbe s'en alla en bousculant Burton. Il semblait furieux de ne pas avoir obtenu ce qu'il voulait.

– Bien fait pour toi, mon bonhomme, marmonna Burton en regardant le colosse s'éloigner.

Au comptoir, Voldemort et Severus Rogue parlèrent à voix basse, et même en tendant l'oreille, Burton ne parvenait pas à distinguer ce qu'il se disaient ; mais pour la première fois, il vit une expression inquiète se dessiner sur le visage du Seigneur des Ténèbres.

– Allons voir Lucius, décida finalement Voldemort. J'ai besoin de ses conseils.

Et ils laissèrent le tavernier seul dans son bar. À l'extérieur, le ciel pâlisait : le jour se levait.

– Quelle nuit, soupira-t-il en balayant les éclats de verre, le dos courbé. C'est plus de mon âge, tout ça...

Puis tout en finissant de ranger sa taverne, il se repassa en mémoire tout ce qu'il avait entendu au cours de la soirée, y compris ce que Voldemort avait dit à propos de Narcissa.

– *Dénuée d'intelligence et de courage*, répéta-t-il en secouant la tête. Hmm, hmm... Si j'étais lui, je me méfieraient quand même...

À peine quelques heures après que Sibylle Trelawney eut délivré à Dumbledore la prophétie, le fragment que Rogue avait entendu dans l'auberge de *La Tête de Sanglier* était donc déjà parvenu aux oreilles de Voldemort, mais également de Lucius.

Peu de temps après cette nuit-là, le mois de juillet commença. La réaction de Lucius fut immédiate : puisque cette prophétie prédisait la naissance d'un adversaire redoutable avant la fin du mois, il était nécessaire de surveiller de près les naissances des jeunes sorciers, afin de pouvoir tuer au berceau tous ceux qui étaient susceptibles de correspondre.

Malgré les risques que cela engendrait, Lucius se déplaça donc en personne aux abords du Ministère et parvint à soumettre à l'*Imperium* un agent haut placé du *Département de registration des naissances*, qui fut chargé de lui faire un rapport quotidien sur les activités du service, chaque soir, à minuit.

Au manoir des Malefoy, tout au long du mois de juillet, chaque jour s'égrena dans une tension insupportable, suspendu par l'attente d'une hypothétique naissance. Voldemort, Lucius et Rogue dormaient à peine, et passaient leurs journées à faire les cent pas devant la cheminée des Malefoy, se répétant jusqu'à la nausée les deux phrases que Rogue avait entendues de la bouche de Sibylle Trelawney...

Celui qui a le pouvoir de vaincre le Seigneur des Ténèbres approche... Il naîtra de ceux qui l'ont par trois fois défié, il sera né lorsque mourra le septième mois...

Et chaque soir, dès que minuit approchait, ils se rassemblaient tous les trois près de la cheminée, par l'intermédiaire de laquelle l'agent du *Département de registration des naissances* leur faisait un compte-rendu quotidien. Et chaque fois, la réponse était toujours la même.

– Pas de naissance aujourd'hui, disait sa voix mécanique au travers des flammes.

Le manège se répétait chaque jour ; et la fin du mois de juillet approcha sans qu'aucune naissance ne survienne. Alors qu'ils commençaient à envisager d'autres pistes de recherche, le soir du trente juillet, le message fut différent :

– La naissance d'un jeune sorcier a été signalée, les informa placidement l'agent du Ministère. Un garçon. Il se nomme Neville Longdubat.

– Longdubat, répéta pensivement Voldemort. N'est-ce pas le nom de ces deux Aurors ? Ils m'ont défié plus d'une fois, cela pourrait correspondre...

– Attendons tout de même demain, tempéra Lucius. Attendons que le mois de juillet soit complètement achevé.

Rogue et Voldemort approuvèrent, et une trente-et-unième journée d'attente commença. Vingt-quatre heures plus tard, en fin de soirée, lorsque minuit sonna la fin du mois de juillet, le feu crépita dans la cheminée.

– Une autre naissance a été rapportée au Ministère ce matin, dit la voix mécanique qui sortait des flammes. Un autre garçon.

Lucius, Rogue et Voldemort échangèrent un regard.

– Quel est son nom ? demanda Voldemort.

Tout le monde retint son souffle. Dans la cheminée, les flammes bondissantes vacillèrent, puis la voix s'éleva de nouveau.

– Il s'appelle... *Harry Potter*.

CHEZ LES POTTER

– Harry ! Cou-cou, Harry !

– Chhht, tu vas lui faire peur, rit Lily.

James se redressa, faussement offusqué.

– Mais non, regarde comme il rigole... Notre petit Harry n'a peur de rien, exactement comme nous ! N'est-ce pas, Harry ?

Lily dut admettre que James avait raison : les grimaces et les gesticulations de James n'effrayaient pas du tout Harry, loin de là. Allongé sur le dos, il regardait ses deux parents penchés sur lui avec émerveillement, en poussant de temps à autre de grands éclats de rire.

– Il est vraiment merveilleux, dit James pour la dixième fois de la journée. À mon avis, c'est le plus beau bébé que la terre ait jamais porté.

Il se pencha sur Harry et embrassa ses pieds minuscules, le faisant de nouveau rire aux éclats.

– C'est dingue, sourit Lily. Quand je le regarde, j'ai l'impression de voir les photos de toi au même âge, celles qu'il y avait chez tes parents... Regarde ses cheveux, on dirait qu'ils commencent déjà à faire des épis comme les tiens !

– C'est vrai, dit James en caressant délicatement les cheveux noirs que Harry avait sur le crâne.

En pensant aux photos de lui qui décoraient la maison de son enfance, une vague de nostalgie l'envahit. Cela faisait maintenant un peu plus d'un an que ses deux parents étaient morts. Depuis le début de la guerre, Fleamont et Euphemia avaient abrité dans leur petite maison de pierre des dizaines de familles, moldues ou sorcières, toutes poursuivies par les Mangemorts. James avait vécu avec la peur qu'ils soient débusqués et tués par les partisans de Voldemort, mais finalement, c'était la Dragoncelle qui les avait emportés à quelques jours d'intervalle, après avoir hébergé pendant plusieurs jours un jeune

sorcier de dix ans qui souffrait de cette affection contagieuse et parfois fatale. Évidemment, Fleamont et Euphemia avaient choisi de prendre ce risque en connaissance de cause, mais James ne pouvait s'empêcher de regretter leur absence, alors même qu'il venait de devenir père. Et Lily le comprit aussitôt, car elle passa un bras autour de ses épaules.

– C'est vrai qu'il me ressemble beaucoup, mais ce sont ses yeux que je préfère, reprit James pour changer de sujet. Ce sont vraiment les plus beaux yeux du monde.

– Je les tiens de mon père, dit pensivement Lily.

À son tour, une ombre de tristesse passa sur le visage de la jeune femme, et James lui rendit son étreinte.

En apprenant que Harry était né, et trois semaines avant la date prévue, ses deux parents, alors en vacances dans le nord du pays, avaient décidé de revenir en urgence pour leur rendre visite, malgré les nombreuses mises en garde concernant les ouragans qui dévastaient la région. D'après les policiers moldus que Lily avait eu au téléphone, un arbre était tombé sur la route juste devant eux, et ils avaient été tués sur le coup. Et évidemment, Petunia s'était empressée d'en accuser sa sœur, qu'elle considérait comme entièrement responsable de l'accident.

Heureusement que Harry est là, songea Lily. James avait bien raison de le répéter avec autant d'insistance : il était magnifique. Bien sûr, son crâne n'était pas encore tout à fait rond, ses yeux étaient un peu bouffis... Mais ces doigts minuscules, ces cheveux noirs qui s'ébouriffaient déjà, et ce rire irrésistible.... Oui, décidément, Harry était un petit miracle, et Lily ne se lassait pas de le regarder sourire, ni de voir James trouver chaque jour de nouvelles raisons de le trouver merveilleux. Et heureusement, il était en pleine santé, malgré le fait qu'il soit né un peu plus tôt que prévu.

Ils jouèrent encore avec lui pendant un long moment, puis James le prit dans ses bras et alla s'étendre sur le canapé, où Lily les rejoignit aussitôt.

– On ne se débrouille pas si mal, pour l'instant, fit remarquer James en regardant Harry s'endormir progressivement contre sa poitrine.

– Si on ne fait pas attention à la propreté de nos vêtements, ni à l'état de tes lunettes... Oui, on peut dire ça, sourit Lily en examinant les

constellations de taches de couleurs diverses qui se trouvaient sur son jean.

– Je ne vois pas de quoi tu parles, dit James en essayant de faire tenir sur son nez ses lunettes complètement tordues.

En effet, Harry prenait un malin plaisir à les empoigner, les mordiller ou les jeter par terre, ce qui mettait ces pauvres lunettes à rude épreuve.

Sans y accorder d'importance, Lily embrassa doucement le front de leur fils, puis ébouriffa tendrement les cheveux de James, et se blottit contre lui.

– Me voilà au paradis, soupira James en renversant sa tête en arrière.

Au milieu du salon en désordre, Lily souriait toujours. James avait raison de dire qu'ils ne se débrouillaient pas si mal : ils n'avaient que vingt ans, aucune famille pour les épauler, une guerre féroce faisait rage à l'extérieur, et malgré cela, ils réussissaient à s'occuper de Harry à peu près correctement. Et encore mieux, ils étaient tous les deux heureux de le faire, malgré l'épuisement et les innombrables peurs qui les assaillaient...

Ils étaient toujours enlacés sur le canapé lorsque Dumbledore apparut derrière eux. James et Lily ne le remarquèrent pas tout de suite, car dans un premier temps, leur ancien professeur se contenta de les observer depuis le coin de la pièce, immobile et silencieux, comme s'il hésitait à interrompre ce moment de félicité. Il était habillé comme à l'accoutumée, avec un long manteau brodé et un chapeau assorti ; et pourtant, derrière ses lunettes en demi-lune, Dumbledore semblait étrangement abattu.

– J'ai hâte que Sirius puisse nous rendre visite, disait joyeusement James. Il va être comme un fou.

– Ça, je n'en doute pas, approuva Lily en désignant un énorme tas de cartons dans un coin de la pièce. Il lui a déjà envoyé une quantité de cadeaux complètement déraisonnable. Marlene m'a aussi écrit pour nous féliciter, elle t'embrasse... Tu n'as toujours pas réussi à joindre Remus ?

– Non, sa mission s'éternise, soupira James. Et Dumbledore préfère ne pas nous donner de détails. Nous ne l'avons pas vu depuis si longtemps ! J'espère qu'il va bien, et qu'il rentrera bientôt...

– Et Peter ? Tu as des nouvelles ?

– Non, pas depuis qu'il s'est disputé avec Sirius, lors de leur dernière mission. Ils étaient tous les deux très remontés l'un contre l'autre... J'ai cru comprendre que Peter avait agi comme un lâche, et c'est quelque chose que Sirius ne supporte pas. Il s'est emporté, et j'ai bien peur que ses mots ne soient allés au-delà de sa pensée...

– Quand il est en colère, Sirius peut être vraiment blessant, concéda Lily. Il n'a jamais été tendre avec Peter, et depuis la mort d'Adam Claring, j'ai l'impression qu'il se défoule sur lui... Nous devrions peut-être les inviter tous les deux ? Si c'était toi qui le leur demandais, je suis sûre qu'ils pourraient faire l'effort de se réconcilier.

– Tu as raison, approuva James. Je ferai ça... Dis, tu crois que nous pourrions emmener Harry avec nous, à la prochaine réunion de l'Ordre du Phénix ? Je voudrais pouvoir le montrer au monde entier... Oh, regarde ! Il bouge... Il rêve ! Bon sang, comment peut-il être aussi adorable ?

Refusant de les espionner plus longtemps, Dumbledore se résolut à signaler sa présence en s'éclaircissant la gorge. James et Lily sursautèrent, puis lui adressèrent le même sourire étonné.

– Oh ! Dumbledore, dit James à voix basse. Vous tombez bien ! Regardez, venez dire bonjour à Harry !

Il se leva, rayonnant de fierté. Face à lui, en essayant de masquer sa tristesse, Dumbledore baissa les yeux sur le nouveau-né qui se trouvait dans ses bras.

– Bonjour à tous les deux... Ou plutôt, à tous les trois, se reprit-il en essayant de sourire. Et félicitations pour cette merveilleuse nouvelle.

Dans les bras de James, Harry dormait à poings fermés. De temps à autre, ses longs cils noirs tressaillaient, et on avait même l'impression qu'il souriait légèrement.

– Je vais le mettre dans sa chambre, décida James en s'éloignant. Comme ça, nous pourrions discuter tranquillement... Je reviens tout de suite !

Dumbledore le suivit du regard jusqu'à la porte, puis se résolut enfin à regarder Lily. Elle se tenait bien droite, face à lui ; ses longs cheveux roux étaient un peu emmêlés, ses vêtements étaient constellés de taches ; et contrairement à James, elle avait déjà deviné que cette visite impromptue était de mauvais augure.

– Je suis désolé de vous déranger en cette période si précieuse, dit sombrement Dumbledore.

Plus elle l'observait, plus Lily se sentait inquiète. Depuis le début de la guerre, Dumbledore n'avait jamais montré le moindre signe de découragement, même lorsque certains membres de l'Ordre du Phénix avait perdu la vie ; mais ce soir-là, pour la première fois, il semblait profondément attristé.

– Que se passe-t-il, professeur ? s'inquiéta Lily.

James revint dans la pièce à ce moment-là, et comprit à son tour qu'il se passait quelque chose d'anormal.

– C'est à propos de Sirius ? demanda-t-il en s'approchant. Il lui est arrivé quelque chose ?

Dumbledore secoua tristement la tête.

– Remus, alors ? Marlene ? Ou bien Peter ?

– Non, lâcha finalement Dumbledore. Hélas, c'est à propos de Harry.

L'inquiétude qui était lisible sur le visage de James et Lily s'accentua encore.

– Harry ? répéta James, incrédule. Comment ça, Harry ? Que voulez-vous dire ?

– Expliquez-nous, le pressa Lily.

– Bien sûr. Mais d'abord, permettez-moi de m'asseoir... Je suis fourbu.

Assis face à James et Lily, Dumbledore commença par leur raconter son entrevue avec Sybille Trelawney, au *Serpent qui Fume*, puis son effroi lorsqu'il avait compris qu'un client de l'auberge avait écouté à la porte, et son effroi plus grand encore lorsqu'un Mangemort l'avait secrètement contacté pour l'informer que le mage noir avait eu vent de cette prophétie, qu'il la prenait au sérieux et qu'il avait donc l'intention de tuer l'enfant dont il était question.

Dumbledore se garda bien de révéler l'identité de son informateur, mais il leur expliqua, avec autant de sollicitude que possible, que Voldemort avait estimé que Harry était celui qui était le plus susceptible d'être le sujet de la prophétie.

– Mais... Pourquoi lui ? gémit James. Pourquoi a-t-il choisi notre Harry, plutôt qu'un autre ?

Dumbledore poussa un long soupir. Il avait redouté que cette question soit posée, peut-être parce que la réponse le révoltait.

Mais il n'eut pas à donner la réponse, car Lily la donna avant lui.

– À ton avis, James ? dit-elle avec colère. Ça me semble évident.

James se tourna vers elle. Ses yeux verts étaient remplis de larmes.

– Tu ne comprends pas ? insista-t-elle. C'est à cause de moi. C'est parce qu'il a été mis au monde par une *Sang-de-Bourbe* que ce monstre l'a choisi, plutôt que Neville Longdubat. N'est-ce pas, professeur ?

Dumbledore baissa les yeux. Il ne pouvait pas se résoudre à acquiescer. Quant à James, il secoua la tête, horrifié. Il n'aurait jamais pu imaginer une telle chose. Pour la première fois de sa vie, il était sans voix.

– Non, ce n'est pas... Ce n'est pas possible, professeur... Enfin, ce n'est qu'une stupide prophétie ! Voldemort ne peut pas... Il ne peut pas...

Il prit sa tête entre ses mains, incapable d'achever sa phrase. L'idée que quelqu'un veuille s'en prendre à son fils lui était tout simplement inconcevable.

– Qui vous a raconté tout ça ? demanda James en se redressant, soudain tendu. *Qui ?* Il doit se tromper, c'est certain !

– Malheureusement, j'ai de très bonnes raisons de lui faire confiance, dit Dumbledore avec gravité.

James se leva, et fit quelques pas dans la pièce, de plus en plus agité.

– Nous n'allons pas le laisser faire, déclara Lily, résolue. Nous allons tout faire pour protéger Harry.

– Et je vais vous y aider, assura Dumbledore. Si je suis venu ici, c'est pour vous proposer d'emménager dans l'endroit le plus sûr qui soit.

– Vous parlez de Poudlard ?

James et Lily échangèrent un regard, puis Lily secoua la tête.

– Nous ne pouvons pas accepter cela, dit-elle. Professeur, si Voldemort l'apprenait... S'il est aussi déterminé que vous le dites, il pourrait trouver un moyen d'entrer dans l'école... Cela mettrait en péril l'ensemble des élèves.

– Lily a raison, approuva James. Nous devons protéger Harry, mais cela ne justifie pas de mettre en danger d'autres enfants. Il faut trouver autre chose.

Dumbledore regarda James, puis Lily.

– Votre noblesse d'âme et votre courage vous honorent tous les deux, commenta-t-il. Bien, dans ce cas... Je vais me mettre en quête d'un autre abri. Je vais contacter quelques membres de l'Ordre du Phénix pour monter la garde autour de votre maison, puis je vous emmènerai quelque part où vous serez en sécurité.

Il fit mine de se lever, mais Lily l'arrêta d'un geste.

– Attendez, dit-elle. Je dois vous demander quelque chose. James, tu veux bien nous laisser ?

James était trop choqué pour protester. Il quitta la pièce d'un pas incertain, et ferma la porte derrière lui, laissant Lily seule avec Dumbledore.

Dans un premier temps, la jeune femme resta silencieuse. Elle se contenta de fixer Dumbledore, comme si elle essayait de lire dans ses pensées. Ses grands yeux verts avaient quelque chose d'intimidant, même pour le directeur de Poudlard.

– Qui vous a prévenu ? demanda-t-elle.

– Je crois que vous avez déjà deviné, répondit calmement Dumbledore.

Lily baissa les yeux.

– Alors c'est vrai, dit-elle avec dépit. Je ne voulais pas y croire, mais il est bel et bien devenu un Mangemort.

– Un Mangemort qui trahit son camp, corrigea Dumbledore. Et qui pourrait bien m'aider à mettre en déroute Lord Voldemort.

Lily ne réagit pas. Elle semblait réfléchir intensément.

– Ne le dites à personne, ordonna Dumbledore. Pas même à James... Son statut d'espion doit à tout prix rester secret.

– Bien sûr, acquiesça Lily. Comptez sur moi.

– Il tient toujours à vous, vous savez. D'une manière assez surprenante, la haine qui lui dévore le cœur semble avoir épargné le lien puissant qui l'unissait à vous... Un lien qui pourrait bien changer l'issue de la guerre.

– Vous dites ça comme si je devais le remercier, remarqua Lily avec agacement. Mais s'il peut nous aider aujourd'hui, c'est parce qu'il a choisi de participer à toutes ces tueries... Il veut peut-être me sauver la vie, mais il est aussi responsable de la mort de beaucoup d'autres. Et

si cette prophétie concernait un autre enfant, il aurait volontiers laissé Voldemort le tuer... N'est-ce pas ?

Dumbledore ne répondit rien. Il se contentait d'écouter.

– Vous savez, c'est lui qui m'a révélé que j'étais une sorcière, poursuivit Lily. C'est lui qui m'a tout expliqué à propos du monde magique : le Ministère, Poudlard, les quatre maisons... C'était il y a plus de dix ans, mais je n'ai pas oublié. Je me souviens encore de toutes ses explications...

Lily eut un léger sourire, les yeux dans le vague, mais il s'évanouit rapidement.

– Il y a quelques années de ça, il m'a traitée de *Sang-de-Bourbe*. À Poudlard, devant tout le monde. Ce jour-là, j'ai été blessée bien plus profondément que je ne l'ai laissé paraître... Je me suis sentie tellement idiote de lui avoir fait confiance, d'avoir fermé les yeux sur ses convictions, d'avoir cru que notre amitié pourrait le faire changer d'avis sur les Nés-Moldus et sur ces idioties de pureté du sang. Vous voyez, quand il a dit ça, quand j'ai pleinement réalisé que depuis le début, il ne me considérait pas comme une véritable sorcière... C'est bête, mais j'ai eu l'impression que c'était l'ensemble du monde magique qui me claquait la porte au nez. Tout ce qu'il m'avait expliqué, tous les moments que nous avions partagé... Tout a été sali. Et je ne sais pas si je pourrai un jour lui pardonner.

– Cette décision vous revient, ma chère Lily, dit doucement Dumbledore. Et Severus n'espère aucune récompense de ses agissements, à part le fait que vous ayez la vie sauve. Toutefois, si d'aventure vous souhaitiez lui transmettre un message...

Lily regarda en direction de la pièce voisine. À travers la porte, les sanglots étouffés de James parvenaient jusqu'à eux.

– Dites-lui que s'il veut me protéger, il faudra protéger James et Harry aussi, dit Lily avec fermeté. Je me fiche bien d'avoir la vie sauve si quelqu'un leur fait du mal... À eux ou à n'importe qui d'autre, d'ailleurs.

– Rassurez-vous, je saurai parler à Severus pour qu'il comprenne cela, promit Dumbledore.

Voyant qu'elle ne disait plus rien, Dumbledore fit mine de se lever, mais Lily le retint.

– Attendez, dit-elle.

Dumbledore obtempéra. Face à lui, Lily hésitait à parler.

– Ne le...

Elle s'interrompit, assaillie par l'émotion. Puis elle se reprit.

– Essayez de protéger Severus aussi, dit-elle enfin. S'il vous plaît.

Dumbledore soutint longuement son regard, puis hocha la tête.

– Je ferai ce qui est en mon pouvoir pour qu'il ne lui arrive rien, promit-il.

Sans plus de cérémonie, Lily se leva, et alla rejoindre James dans la pièce voisine.

Par la porte ouverte, Dumbledore aperçut Harry, toujours paisiblement endormi dans son petit berceau en bois. Tout en restant à distance pour ne pas le réveiller, James et Lily étaient étroitement enlacés, tous les deux anéantis. James avait cessé de retenir ses sanglots, tandis que Lily pleurait silencieusement sur son épaule.

Et Dumbledore songea que, de toute sa vie, il n'avait jamais rien vu d'aussi injuste.

Flash !

– Attendez, ne bougez pas, je vérifie que tout le monde est bien dans le cadre... Bon, on en refait une dernière, au cas où...

Flash !

– J'espère que cette fois-ci, c'est la bonne, marmonna Sirius à l'intention de James, qui se trouvait juste à côté de lui. J'ai besoin d'air.

– Tiens bon, l'encouragea James. Ça nous fera des souvenirs.

Sirius le regarda discrètement, et en voyant son meilleur ami sourire à côté de lui, Sirius trouva la force de sourire à son tour.

Flash !

Après une énième tentative, Maugrey s'avança vers l'appareil installé sur un trépieds, examina attentivement la photographie et dut estimer qu'elle était convenable, car il hocha légèrement la tête.

– Ça ira, grogna-t-il.

Malgré son habituelle expression renfrognée, on voyait qu'il était ému. C'était lui qui avait insisté pour prendre cette photo de groupe, désireux d'immortaliser cet instant de convivialité.

La guerre s'intensifie de jour en jour, avait-il insisté. Et lorsqu'elle sera terminée, certains seront heureux de pouvoir mettre un visage sur ceux qui se sont battus pour eux.

Soulagé de pouvoir arrêter de prendre la pose, Sirius se dirigea vers l'extérieur pour respirer un peu. Il se rendit dans la petite cour fermée, seul espace extérieur auquel ils avaient accès ; puis il s'adossa au mur en regardant le ciel, et poussa un long soupir.

Il était épuisé.

La guerre était éprouvante depuis son commencement, mais depuis l'assassinat d'Adam Claring, la situation se dégradait de plus en plus rapidement. En effet, avec les géants à leurs côtés, les Mangemorts avaient décuplé le nombre de leurs victimes et agissaient avec plus de sauvagerie que jamais. Malgré l'insistance de Sirius pour les affronter en combat direct, Dumbledore et Maugrey rechignaient à partir en quête des géants pour tenter de les arrêter, de peur de voir l'Ordre du Phénix décimé ; ils se contentaient donc de protéger les Moldus qui étaient menacés par leur avancée, ce qui était fastidieux, dangereux et insuffisamment efficace.

De plus, en dehors de la situation générale, Sirius sentait que ses proches étaient de plus en plus menacés. Au début, il avait eu l'impression qu'en étant les plus jeunes recrues, ils avaient été quelque peu protégés ; mais depuis un peu plus d'un an, tout allait de travers. Il y avait eu l'assassinat d'Adam Claring, évidemment... Mais par ailleurs, Andromeda avait déménagé sans laisser d'adresse, rendant impossible toute communication avec elle ; Remus côtoyait de féroces loups-garous et vivait toujours avec la peur de se retrouver un jour face à Fenrir Greyback... Et puis surtout, il y avait eu la terrible nouvelle dont James l'avait informé : Voldemort les pourchassait, lui, Lily et Harry, à cause d'une stupide prophétie. Sirius avait été aussi horrifié que James, et depuis, il était tenaillé en permanence par la peur que l'un d'entre eux soit tué, ce qui mettait ses nerfs à rude épreuve et rendait le sommeil difficile à trouver...

– Pas facile, ces temps-ci, dit une voix familière à côté de lui.

Sirius tourna la tête et esquissa un pâle sourire. Remus venait de sortir pour le rejoindre, et s'assit sur la margelle à côté de lui.

– Oui, c'est affreux, dit Sirius en jouant avec un petit caillou qu'il venait de trouver. Je me demande comment tu fais, toi, pour

accomplir toutes ces missions tout seul... Tu n'as jamais envie de jeter l'éponge ? D'avoir la paix, une bonne fois pour toutes ?

– Ce n'est pas simple, convint Remus. Les loups-garous que j'essaie d'approcher en ce moment sont assez hostiles, j'ai mis plusieurs semaines rien que pour réussir à leur parler... Ils craignaient que je les dénonce, que le Ministère vienne les débusquer... Il s'agit d'un groupe particulièrement ostracisé, les sorciers leur ont fait subir des choses vraiment terribles, donc ils ont beaucoup de mal à se sentir concernés par la guerre. Et puis, au-delà de la mission... C'est dur pour le moral, de voir tout ce que des sorciers ont pu faire endurer à certains de mes semblables. En réalité, je crois qu'une part de moi comprend leur volonté de se couper définitivement du monde.

– J'aimerais tellement pouvoir venir avec toi, soupira Sirius. Pour que ce soit plus supportable.

Remus sourit timidement.

– Le simple fait de savoir que certaines personnes pensent à moi me donne du courage, dit-il pour rassurer son ami.

À quelques mètres d'eux, la porte s'ouvrit de nouveau, et deux personnes les rejoignirent dans la petite cour. James vint jusqu'à eux, mais Peter s'arrêta à distance, malgré les signes que James lui faisait pour qu'il s'approche. Il restait planté là, les bras croisés, en regardant Sirius d'un air boudeur.

Évidemment, Sirius savait parfaitement pourquoi il se comportait ainsi. Quelques semaines plus tôt, Dumbledore leur avait tous les deux ordonné d'aller aider Edgar Bones à évacuer un hameau de Moldus dans le nord du pays, de peur que les géants ne passent à proximité. Initialement, tout s'était bien passé, mais la situation avait dégénéré lorsqu'ils avaient été attaqués par un Mangemort ; Sirius l'avait alors affronté, aidé par Edgar Bones, mais Peter avait brutalement disparu en se transformant en rat ; et après avoir repoussé le Mangemort, Sirius l'avait retrouvé et avait explosé de colère, indigné par sa lâcheté. Peter en avait été profondément secoué, mais Sirius n'en avait éprouvé aucun remords.

– Je ne veux pas lui parler, dit Peter avec animosité.

– Oh, allez, s'énerva Sirius. Arrête de faire l'enfant !

Peter devint rouge écarlate, et le fusilla du regard. Avec ses petits yeux humides, Sirius ne l'avait jamais trouvé aussi agaçant.

– Sirius, soupira Remus. Fais un effort... Pour une fois que nous sommes réunis tous les quatre, j'aimerais que nous fassions autre chose que nous disputer inutilement.

Sirius jeta un œil à son ami, et se sentit assailli par la culpabilité. Remus était épuisé, lui aussi, et il repartirait loin d'eux dès le lever du jour pour que les loups-garous ne remarquent pas son absence. De même, James avait enfin l'occasion de les voir, alors que le reste du temps, il restait cloîtré dans l'abri que Dumbledore avait prévu pour lui, et où Harry se trouvait en ce moment, gardé par un proche de Dumbledore. Oui, décidément, James avait besoin de les voir soudés autour de lui... Même si la lâcheté de Peter était inexcusable, James et Remus méritaient qu'il essaie d'apaiser la situation.

– D'accord, lâcha-t-il. Peter, je suis désolé.

On aurait dit que les mots lui écorchaient la bouche. Il avait parlé avec une telle exaspération que James et Remus levèrent les yeux au ciel.

Fais un effort, semblait lui dire Remus.

– Je ne sais même plus ce que je t'ai dit, grogna Sirius avec réticence.

– Tu m'as dit que nous étions amis parce que vous aviez pitié de moi, par exemple.

James et Remus se tournèrent vers Sirius et lui adressèrent le même regard de reproche.

– Écoute, je suis désolé, marmonna Sirius. Ce n'est pas vrai, nous n'avons jamais eu pitié de toi...

– menteur !

– Nous t'avons pris sous notre aile, nuança Sirius. Et nous étions ravis de le faire. Tu as toujours eu moins d'assurance que nous, et ça n'avait strictement aucune importance. Rien n'aurait été pareil sans toi, Peter. Je l'ai toujours dit.

Il ravala sa fierté, et mobilisa toute son énergie mentale pour s'exprimer avec humilité.

– Encore une fois, je suis désolé, répéta Sirius. J'ai bien conscience d'avoir été injuste avec toi. Cette guerre me rend dingue, et lorsque tu as disparu, j'ai eu peur pour tous ces Moldus... Mais j'ai eu peur pour toi aussi. Pendant quelques secondes, j'ai cru que l'un des sortilèges t'avait atteint, et que tu avais été tué. Alors, quand je t'ai retrouvé... Je t'en ai voulu de m'avoir fait aussi peur. Depuis le début

de la guerre, je suis terrorisé à l'idée que l'un de nous quatre meure, et la dernière fois, c'est surtout cette inquiétude qui t'a explosé à la figure.

James le remercia du regard, mais Peter était toujours renfrogné.

– Pardonne-moi, insista Sirius. Je n'aurais pas dû dire ça, je ne le pensais pas, et je te promets que je ne recommencerai plus. Et tu hésites encore à me pardonner, je t'en prie, fais-le pour James. Il a besoin de nous, en ce moment. De nous trois.

Lentement, Peter se tourna vers James.

– Ça, j'ai du mal à y croire, grogna Peter. Vous avez des secrets, tous les deux ! Vous croyez que je ne vous vois pas, à murmurer derrière mon dos ? James, tu ne nous as même pas dit que tu avais déménagé ! Quand j'ai voulu te rendre visite, l'autre jour, j'ai trouvé ta maison vide ! J'ai cru que tu étais mort !

– Je voulais te raconter aujourd'hui, dit calmement James. Je suis désolé de t'avoir fait peur, mais c'est quelque chose que je ne pouvais pas raconter par écrit. Remus n'est pas au courant non plus.

Peter regarda Remus, suspicieux ; mais celui-ci était sincèrement surpris.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il avec inquiétude.

– Je vous raconterai quand Peter et Sirius seront réconciliés, décréta James. Je voulais même vous proposer de passer la soirée chez moi.

Peter parut apaisé par cette proposition. Il se détendit progressivement et finit par accepter l'invitation, pour le plus grand bonheur de James.

Quelques heures plus tard, Sirius et Peter arrivaient devant la maison de Peter. Ils étaient restés chez James jusqu'à l'aube, avec Remus et Marlene, et à l'horizon, le ciel pâlisait ; Sirius était nettement plus détendu, et souriait béatement en parlant de Harry.

– Je suis tellement content pour eux, disait-il en regardant le ciel. Malgré la situation, ils arrivent à être heureux, simplement parce qu'ils sont ensemble... Et Harry est tellement adorable, je n'arrive pas à croire que je suis son *parrain*... Vraiment, c'est formidable. Et l'abri que Dumbledore leur a trouvé m'a semblé suffisamment sécurisé, tu ne trouves pas ?

Peter resta silencieux, même s'il l'écoutait attentivement.

– Tu n'étais pas obligé de me raccompagner, dit Peter alors qu'il gravissait le perron de sa petite maison. Je peux me débrouiller tout seul.

– Je ne voulais pas qu'il t'arrive quelque chose, dit Sirius. Imagine que des Mangemorts t'attendent chez toi ? Je ne me le pardonnerais pas.

Peter haussa les épaules, et se retourna vers la porte.

– Hé, Peter...

Voyant qu'il lui tournait le dos, Sirius le retint par le bras.

– Aïe ! sursauta Peter.

– Oh, excuse-moi, dit Sirius en le lâchant aussitôt. Tu es blessé ?

Peter hésita un instant, puis acquiesça.

– Une autre mission que Dumbledore m'a donnée, dit-il évasivement. Je te raconterai une prochaine fois.

– Vraiment ?

Sirius eut l'air agréablement surpris.

– C'est vrai que tu semblais beaucoup plus attentif tout à l'heure, par rapport aux précédentes réunions, remarqua Sirius. J'ai l'impression que tu es plus actif au sein de l'Ordre, ces derniers temps... Non ?

Cette fois-ci, Peter grimaça un sourire embarrassé.

– Même si vous ne m'aviez rien dit à propos de James, j'avais déjà cru comprendre qu'il était en danger, marmonna-t-il. Disons que ça m'a fait réaliser certaines choses. À propos de la nécessité de se battre... Et de se protéger les uns les autres, malgré la peur.

Sirius hocha la tête, impressionné.

– C'est vraiment noble de ta part, Peter. Et je suis sûr que tu es capable de rendre de grands services à l'Ordre.

– Ce n'est pas ce que tu disais il y a quelques semaines...

Sirius repensa furtivement à ce qu'il lui avait dit lors de leur dernière dispute, et se sentit de nouveau envahi par la honte et la culpabilité.

– À propos de ça, justement... Tu me connais, Peter... Quand je suis en colère, je dis n'importe quoi. Je sais que ce n'est pas une excuse, mais je t'assure que notre amitié m'importe tout autant que celle de James, ou de Remus. Et j'espère vraiment que tu voudras bien me pardonner de t'avoir aussi mal jugé. Maintenant que tu me dis tout ça, je me rends compte à quel point j'ai été injuste avec toi.

Peter regardait le sol avec intensité, et Sirius crut qu'il allait se mettre à pleurer.

– Je vais aller dormir, dit sèchement Peter en ouvrant la porte. À bientôt, Sirius.

Il entra et ferma rapidement la porte derrière lui, laissant Sirius seul sur le perron. Dans un premier temps, il resta immobile dans l'entrée, et tendit l'oreille pour entendre les pas de son ami s'éloigner. Lorsque le silence retomba, il s'approcha d'une fenêtre, entrouvrit un rideau, et vit un chien noir disparaître au coin de la rue.

Et enfin, il se décida à allumer la lumière.

Autour de lui, sa maison était petite et très mal entretenue. Il ne prenait jamais la peine de ranger, ni de nettoyer, même s'il lui aurait suffi de donner un coup de baguette pour le faire : l'entrée et le petit salon étaient donc plongés dans le désordre. Des débris jonchaient le sol, et de vieux exemplaires de la *Gazette du Sorcier* s'empilaient au pied du canapé. Dans la cuisine qu'on apercevait par la porte, de la vaisselle sale s'accumulait dans l'évier ; n'importe qui, en voyant l'état de la maison, aurait deviné que celui qui vivait là était seul et passablement négligé.

Sans y accorder la moindre importance, Peter marcha jusqu'au miroir de l'entrée et y observa son reflet. Il parcourut du regard ses cheveux ternes, ses petits yeux humides, son ventre repoussant ; et la rancœur qui l'accompagnait depuis plusieurs années se raviva furtivement. Puis il regarda son avant-bras gauche, où Sirius l'avait attrapé, remonta sa manche avec précaution et sourit pour la première fois depuis le début de la soirée.

En effet, ce qu'il avait raconté à Sirius à propos de son bras était très loin de la réalité – mais la réalité était tellement horrible, tellement absurde que Sirius aurait été incapable de l'envisager.

Peter pivota légèrement pour que la lumière du salon éclaire au mieux la Marque des Ténèbres qui se trouvait sur son avant-bras. Elle était si récente que sa peau était encore à vif, et saignait légèrement à l'endroit où Sirius l'avait agrippé.

Cela faisait un peu plus d'une semaine que Peter avait fait le choix de rejoindre les Mangemorts, même s'il hésitait à le faire depuis bien plus longtemps. En effet, dès le début de la guerre, il avait eu le sentiment de se trouver dans le camp des perdants. Les Mangemorts

semblaient si puissants, galvanisés par leur chef charismatique et invincible... Ils semblaient chaque jour plus proches de la victoire, tandis que l'Ordre du Phénix était de plus en plus vulnérable...

Peter avait donc longuement hésité à retourner sa veste, effrayé par l'idée d'être découvert par Dumbledore et retenu par l'affection qu'il continuait d'avoir pour James, Sirius et Remus ; c'était l'altercation qui l'avait opposé à Sirius qui l'avait finalement décidé. Sirius lui avait dit des horreurs, et Peter avait décidé qu'il ne pouvait plus continuer à prendre autant de risques pour rester avec des gens qui avaient autant de mépris pour lui. Peter aurait souhaité que James et Remus prennent la même décision, qu'il jugeait bien plus sage, mais ses amis semblaient aveuglés par leur confiance en Dumbledore, prêts à tout pour le servir, même à perdre la vie.

Il s'était donc mis en quête de Voldemort pour lui proposer ses services, en l'échange de sa protection. Ravi d'avoir un espion au plus près du camp adverse, et après avoir fouillé ses souvenirs de fond en comble, afin de s'assurer qu'il n'était pas envoyé par Dumbledore pour l'espionner, Voldemort avait accepté sa proposition et avait fait de lui un Mangemort.

Depuis, Peter se félicitait chaque jour d'avoir pris cette décision. Il se trouvait désormais dans le camp des puissants, et lorsque Voldemort obtiendrait enfin la victoire – ce qui n'était plus qu'une question de temps – il serait récompensé à la hauteur du rôle décisif qu'il comptait jouer dans la suite de la guerre.

Évidemment, lorsqu'il se trouvait avec ses trois anciens amis, quelques remords le saisissaient, sans pour autant affaiblir sa volonté de servir le Seigneur des Ténèbres. Il aurait préféré qu'ils empruntent le même chemin que lui, mais malheureusement, il n'en avait jamais été question.

Au-dessus de sa tête, il y eut un léger craquement : quelqu'un marchait sur le parquet. Des pas retentirent dans l'escalier, et un homme de haute taille apparut dans l'encadrement de la porte. Il s'agissait d'Augustus Rookwood, un Mangemort qui était infiltré au Ministère comme Langue-de-Plomb : lui aussi servait Voldemort comme agent double, et avait été chargé de surveiller Peter pendant quelques semaines.

– Tu en as mis du temps, grogna le Mangemort. J'ai fait un petit somme en t'attendant. Alors, ils vont attaquer les géants ?

– Non, lâcha Peter. Pas encore, même si certains d'entre eux s'impatientent.

– Dommage. Yaxley et Dolohov sont impatients d'affronter les Prewett... Et sinon, tu as de nouvelles adresses à nous donner ?

– Oui, dit Peter en sortant un morceau de parchemin de sa poche.

Pendant une fraction de seconde, il hésita à le donner à Rookwood, mais le Mangemort le lui arracha des mains et le mit devant ses yeux.

– Edgar Bones, dit-il avec un sifflement admiratif. Les LeStrange le détestent, ils espéraient que tu le trouves en premier... Et Marlene McKinnon ! Cette petite peste a mis une raclée à Travers, la dernière fois, il va donc pouvoir se venger ! Fabuleux, fabuleux... Bien, je vais transmettre tout cela au Seigneur des Ténèbres, il sera ravi.

Peter ne réagit pas. Il repensa au soir où il avait suivi Edgar Bones jusqu'à chez lui, sous sa forme animale, après la mission que leur avait donnée Dumbledore... Il était accompagné par Sirius, également sous sa forme de chien, qui craignait que les Mangemorts n'attaquent Edgar Bones sur le trajet... Puis il repensa à la manière dont il avait obtenu l'adresse de Marlene, à peine quelques heures plus tôt, encore une fois grâce à Sirius : la jeune femme, qui avait toujours eu un faible pour lui, et qui avait de plus en plus de mal à supporter la solitude que la guerre lui imposait, avait décidé de lui donner discrètement son adresse, afin qu'il puisse lui rendre visite de temps en temps. Et au cours de la soirée qu'ils venaient de passer chez James, alors que la vigilance s'était relâchée, Peter avait profité d'un passage aux toilettes pour regarder dans le blouson de Sirius, où il avait trouvé le morceau de parchemin qui indiquait l'adresse de Marlene...

Avec des gestes un peu engourdis, le Mangemort commença à mettre ses chaussures, puis son manteau. Face à lui, Peter hésitait à rajouter quelque chose. C'était l'instant de vérité : après cela, il ne pourrait plus jamais revenir en arrière. L'espace d'un instant, il fut tenté de renoncer à son horrible projet – mais la soif de reconnaissance qui l'animait était bien trop forte.

– Ce n'est pas tout, dit finalement Peter d'une voix sourde.

– Ah oui ?

Peter tourna brièvement la tête. Sur la petite table qui se trouvait à côté du canapé, on pouvait voir une photo prise quelques années auparavant, le jour de son quinzième anniversaire. Il était attablé devant un gâteau un peu brûlé, dans la Grande Salle de Poudlard. Autour de lui, James, Sirius et Remus l'entouraient en riant, regardant alternativement l'objectif et leur ami Peter. Ils portaient tous le même uniforme, la même cravate rouge et or, comme s'ils étaient tous les quatre parfaitement égaux.

Mais ils ne l'étaient pas, Peter avait fini par le comprendre.

Avec Remus et James, on pensait que tu valais quelque chose, avait craché Sirius lors de leur dernière dispute. C'est pour ça qu'on t'a traîné avec nous pendant tout ce temps... Mais quand je vois à quel point tu es lâche, je me dis qu'on a peut-être eu tort.

Ils t'ont toujours mis de côté, lui avait dit le Seigneur des Ténèbres lors de leur rencontre, lorsqu'il avait visité ses souvenirs. Ils t'ont méprisé, t'ont utilisé comme faire-valoir, simplement pour mieux briller... À leurs yeux, tu n'es rien qu'un vermisseau...

– Allez, crache le morceau, dit Rookwood avec agacement.

Peter ne réagit pas tout de suite. Son regard s'attarda encore un peu sur la photographie, et plus précisément sur le visage souriant de James.

Puis il reporta son attention sur le Mangemort.

– Fais venir le Seigneur des Ténèbres, dit-il. Dis-lui que j'ai réussi à obtenir ce qu'il recherche.

LE GARDIEN DU SECRET

Quelques mois plus tard, en pleine nuit, Dumbledore marchait d'un pas rapide sur le chemin escarpé qui menait vers Pré-au-Lard, l'esprit en ébullition. Il venait de vivre plusieurs semaines absolument épouvantables. Et dire que, lorsque Rogue l'avait contacté pour protéger Lily, il avait naïvement cru qu'il allait enfin pouvoir prendre l'avantage au cours de la guerre... Non, en réalité, c'était exactement l'inverse qui se produisait. Tout lui échappait. Alors que, pendant plusieurs années, les agissements de l'Ordre du Phénix et l'identité de ses membres étaient soigneusement restés secrets, depuis quelques mois, Voldemort semblait informé en temps réel de tous leurs projets. Toutes leurs identités avaient été mystérieusement dévoilées, ainsi que plusieurs de leurs adresses, et si Dumbledore avait rechigné à admettre que ces fuites d'informations étaient causées par la présence d'un traître au sein même de l'Ordre, il devait bien se résigner à envisager cette hypothèse. Sans compter que cet espion malfaisant mettait également en danger les Potter : Dumbledore les avait déjà fait déménager deux fois, après que Rogue l'ait averti que Voldemort avait découvert leur adresse...

Tout en continuant à s'éloigner de Poudlard, Dumbledore soupira. Cette situation était inextricable. En quelques semaines, plusieurs membres de l'Ordre du phénix avaient été décimés à une vitesse inquiétante. Cela avait commencé avec Marlene McKinnon, qui avait été assassinée chez elle avec ses parents et ses frères et sœurs ; puis les Mangemorts et les géants avaient attaqué le domicile d'Edgar Bones, le tuant lui aussi, ainsi que sa femme et leurs deux enfants. Et enfin, il y avait eu cette bataille sanglante, lorsque tous ces assassinats avaient décidé l'Ordre du Phénix à aller au-devant des géants...

Sirius savait où habitait Marlene, et il savait aussi pour les Bones, avait dit Maugrey lorsqu'il lui avait fait le compte-rendu de la bataille.

Avec leurs deux adresses, il en a déduit la trajectoire des géants... C'est lui qui a insisté pour que nous allions les affronter, et qui nous a menés jusqu'à eux... Et c'est là que les Mangemorts nous attendaient. C'était un guet-apens... Voldemort savait que nous allions les attaquer. Quelqu'un l'a prévenu avant notre arrivée. Quelqu'un lui a dit précisément où et quand.

Maugrey n'avait pas eu besoin d'exprimer clairement sa pensée pour que Dumbledore comprenne ce qu'il voulait dire. Évidemment, il soupçonnait Sirius d'être à l'origine de ce guet-apens, qui avait coûté la vie à Dorcas Meadowes, Benjy Fenwick, mais également Fabian et Gideon Prewett... Maugrey le soupçonnait déjà depuis la mort d'Adam Claring, mais cette attaque avait encore renforcé ses soupçons. Et même si Dumbledore était horrifié par cette supposition, il fallait admettre que de nombreux indices convergeaient vers Sirius...

Il n'eut pas le temps de réfléchir plus longtemps : il s'était suffisamment éloigné de Poudlard pour arriver à un endroit où il pouvait transplaner, et c'est ce qu'il fit. L'instant d'après, il se trouvait sur une colline battue par les vents, face à Severus Rogue qui semblait l'attendre depuis un long moment. Dumbledore voulut le saluer, mais Rogue ne lui en laissa pas le temps.

– Ils ont encore trouvé leur adresse ! tempêta Rogue. C'est la troisième fois, et heureusement que Lucius m'en a averti ! J'ai essayé de savoir qui est leur informateur, mais Lucius lui-même n'en savait rien... Cet espion ne veut parler qu'au Seigneur des Ténèbres... Bon sang ! Vous n'avez aucune idée de qui cela peut-il être ? Aucune piste ?

– Si c'était le cas, vous vous doutez bien que je l'aurais neutralisé depuis longtemps, Severus.

– C'est à croire que c'est *vous* qui les dénoncez...

Dumbledore resta impassible, mais la couleur de ses yeux changea un peu, comme s'ils devenaient plus froids.

– Je vais mettre cette accusation sur le compte de votre détresse, et je ne vous en tiendrai pas rigueur, dit-il calmement. Sachez, Severus, que la protection de James, Lily et Harry est à ce jour ma priorité absolue. Simplement... Malgré mes mises en garde répétées, James estime que ses amis ont encore le droit de leur rendre visite, et je crains

que cette imprudence ne soit à l'origine de la divulgation répétée de leur adresse.

Rogue fut incapable de retenir une exclamation de dégoût.

– Bien sûr, cracha-t-il. J'aurais dû m'en douter... Cet abruti s'est toujours cru au-dessus de tous les dangers ! Même avec le Seigneur des Ténèbres à ses trousses, il continue à commettre les pires imprudences... Il croit peut-être qu'il pourra s'en sortir, une fois que le Seigneur des Ténèbres les aura trouvés ? Il se croit sans doute capable de l'affronter, peut-être même qu'il en rêve ! Mais comment ose-t-il mettre Lily en danger de cette manière ? Ah, si je pouvais l'étriper...

– Calmez-vous, Severus, coupa Dumbledore. Je vous remercie de m'avoir prévenu aussi vite. Je vais chercher James, Lily et Harry, et les mettre en sécurité... Mais cette fois-ci, je vais procéder autrement. Cette fois-ci, personne ne pourra les trouver, je vous le promets.

Les Mangemorts étaient partout. Ils les encerclaient, les survolaient, et les sortilèges meurtriers leur pleuvaient dessus.

Il n'y avait aucune issue, aucun repli possible : à partir de l'instant où ils étaient entrés dans cette forêt, ils avaient été piégés. Maugrey criait des instructions pour protéger tout le monde, mais Sirius n'arrivait pas à détacher son regard des géants, avec leur peau couverte de cicatrices, leur rictus féroce et cette énorme hache couverte de chaînes.

Il regardait les géants et pensait : ce sont ces créatures qui ont tué Marlene, ces dents pointues sont peut-être la dernière chose qu'elle a vue avant de s'éteindre à tout jamais... Et ses frères et sœurs qu'elle aimait tant, ils avaient été assassinés, eux aussi, peut-être sous ses yeux...

– SIRIUS !

Dorcas Meadows venait de le tirer brutalement en arrière, lui évitant ainsi d'être réduit en poussière par deux Mangemorts encagoulés qui étaient apparus face à eux.

Sirius se réprimanda intérieurement pour son inattention. Il devait se reprendre, il devait se battre, mais comment chasser de son esprit

les images insoutenables de la maison des McKinnon après le passage des géants ?

À côté de lui, Dorcas avait engagé le combat, et Sirius parvint à l'imiter. À eux deux, ils neutralisèrent rapidement l'un des Mangemorts ; celui qui restait considéra rapidement la baguette de Dorcas tendue vers lui, puis décida de battre en retraite.

Aussitôt, Sirius chercha Peter du regard, et le vit juste derrière Maugrey, protégé par l'imposante carrure de l'Auror et par les sortilèges puissants qu'il lançait tout autour de lui, avec une adresse impressionnante. Non loin d'eux, Fabian et Gideon Prewett se battaient ensemble, ils repoussaient habilement leurs assaillants, leurs sortilèges se répondant mutuellement... Mais les Mangemorts qui combattaient Maugrey se rabattirent sur eux, redoublant de férocité... Plusieurs membres de l'Ordre avaient déjà disparu, dont Benjy Fenwick...

Quant aux géants, ils se rapprochaient de plus en plus, et si personne ne faisait rien, ils allaient tous être piétinés.

Sirius cessa de réfléchir. Il fallait agir, il fallait venger Marlene et arrêter ces créatures monstrueuses qui avaient déjà fait tant de mal.

Profitant d'un instant où personne ne regardait dans sa direction, Sirius se transforma en chien et courut droit vers les géants. Plus il se rapprochait, et plus la taille des géants lui apparaissait monstrueuse, mais il ne ralentit pas l'allure. Leur chef, reconnaissable à son énorme hache, se trouvait au milieu d'eux, défendu par ses sujets, pour l'instant inatteignable...

Évitant leurs gourdins qui tournoyaient dangereusement, Sirius plongea entre leurs jambes, griffa et mordit plusieurs d'entre eux, tout en prenant garde à ne pas se faire écraser.

Furieux, deux géants se penchèrent maladroitement pour l'attraper, mais Sirius était bien trop rapide ; et avec leurs gestes imprécis, les deux géants se cognèrent mutuellement. Après un instant d'étourdissement, le plus gros d'entre eux bouscula le deuxième, qui tomba lourdement en arrière en bousculant deux autres géants.

Plusieurs grognements agressifs retentirent ; les géants commencèrent alors à se battre entre eux, et ceux qui protégeaient leur chef rompirent les rangs pour donner des coups de poings à leurs voisins. Ils ne faisaient plus du tout attention à Sirius, qui avait repris

sa course et remontait sur le talus pour éviter d'être écrasé. Pendant un instant, il observa le spectacle avec satisfaction ; mais en regardant en arrière, il réalisa avec horreur qu'il avait laissé Dorcas seule, en marge du groupe, sans aucune aide.

Non loin de Peter, grâce à la pagaille que Sirius avait semée parmi les géants, Maugrey avait enfin un angle de tir pour attaquer... L'un de ses sortilèges atteignit le chef des géants entre les deux yeux, et celui-ci poussa un rugissement de douleur assourdissant, tout en se penchant en avant... Maugrey brandit de nouveau sa baguette, prêt à l'abattre...

Mais Sirius n'y faisait pas attention, car une silhouette encapuchonnée venait d'apparaître juste derrière Dorcas. Des yeux rouges étincelèrent dans l'ombre du capuchon, une main pâle tenant une baguette émergea des pans de tissu... Un bruit violent claqua dans l'air, un éclair vert jaillit, et Dorcas tomba sur le sol, inanimée, morte, elle aussi...

– DORCAS !

Au moment où il voulut crier, Sirius se réveilla en sursaut, et il dut s'agripper au dossier du canapé pour ne pas tomber sur le sol.

Tremblant, haletant, il se redressa, et serra avec force les coussins qui se trouvaient autour de lui pour se persuader qu'il ne se trouvait plus dans cette maudite forêt, où plusieurs membres de l'Ordre avaient perdu la vie.

Il secoua la tête pour repousser les boucles noires qui lui tombaient devant les yeux, et regarda autour de lui : il se trouvait chez James et Lily, où il s'était sûrement assoupi après le déjeuner. Dehors, l'orage grondait ; c'était la foudre qui l'avait réveillé, et non l'éclair vert du sortilège meurtrier lancé par Voldemort. Sirius entendit les voix de James et Lily dans la cuisine, et se sentit un peu mieux.

Encore un peu chancelant, il se leva du canapé et s'approcha de la fenêtre, où il repensa brièvement aux mois éprouvants qu'il venait de passer.

Pour commencer, l'assassinat de Marlene et de sa famille avait été particulièrement difficile à vivre, et l'avait profondément déstabilisé : elle avait été une amie chère, parfois davantage, et sa mort donnait le sentiment désagréable que l'ensemble de ses proches étaient condamnés à connaître le même sort qu'elle. Puis il y avait eu l'assassinat d'Edgar Bones ; Sirius avait alors insisté pour aller combattre

les géants, qui commençaient à s'approcher dangereusement de Poudlard... Et il avait fini par convaincre l'ensemble de l'Ordre du Phénix de se joindre à lui. Cependant, une fois arrivés sur le champ de bataille, ils s'étaient retrouvés face à un nombre étourdissant de Mangemorts, ainsi que Voldemort en personne... Et même si Maugrey avait réussi à abattre le chef des géants et à détruire sa hache maléfique, les pertes avaient été lourdes. Rien qu'en repensant au visage de Voldemort lorsqu'il avait abattu Dorcas Meadowes sous ses yeux, ou aux Mangemorts déchaînés qui avaient encerclé les Prewett et avaient fini par les vaincre, Sirius était parcouru de frissons. Et dire que c'était lui qui les avait menés là, qui avait insisté pour qu'ils aillent combattre ! Sirius ne parvenait pas à se défaire de ce maudit sentiment de culpabilité, malgré les efforts qu'avait fait Peter pour le reconforter. Et d'ailleurs, lorsque l'Ordre du Phénix s'était dispersé, il avait bien vu le regard lourd de reproches que Maugrey lui avait adressé, et il ne pouvait s'empêcher de remarquer que Dumbledore lui confiait de moins en moins de missions depuis cette bataille...

– Sirius, tu veux manger quelque chose ?

Sirius se retourna, et sourit à Lily, qui venait d'entrer dans le salon avec un sachet de crackers. James entra à sa suite avec trois tasses de Bièraubeurre, et Sirius se détendit un peu. Au moins, depuis qu'il était libéré des sollicitations constantes de l'Ordre, il avait davantage de temps à consacrer à ses amis, même s'il s'en voulait toujours d'avoir raté le premier anniversaire de Harry...

– Je veux bien, merci, dit Sirius en prenant une Bièraubeurre.

– Tu as l'air épuisé, remarqua James. Tu veux rester dormir ici, ce soir ?

Sirius haussa les épaules. Évidemment, son moral n'était pas au beau fixe, mais il renonça à leur révéler le contenu de ses sombres pensées : il leur avait déjà raconté la bataille qui les avait opposés aux Mangemorts et aux géants. Quant à la mort de Marlene, il savait à quel point Lily avait souffert de l'assassinat de son amie. Il se refusa donc à remettre ces sujets sur la table et préféra trouver une autre raison à son humeur morose.

– Ce n'est rien, dit-il avec un sourire qui se voulait rassurant. Simplement, j'ai l'impression qu'il fait de plus en plus froid... Et tous ces orages me fichent le bourdon.

– On est en octobre, dit Lily avec un air désolé. Si c'est comme l'année dernière, les orages ne sont pas prêts de s'arrêter.

Sirius prit une gorgée de Bièraubeurre, et regarda ses deux amis assis côte-à-côte sur le canapé. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer leur calme face à la situation terrible dans laquelle ils se trouvaient. En effet, bien que leur famille soit gravement menacée, ils gardaient toujours le sourire et continuaient de s'occuper de Harry avec enthousiasme, sans laisser l'inquiétude assombrir leur quotidien.

Un peu rasséréné, Sirius parvint à discuter avec eux du premier anniversaire de Harry, célébré pratiquement trois mois plus tôt ; de leur voisine, Bathilda Tourdesac, qui avait été chargée par Dumbledore de veiller sur eux ; et de la sœur de Lily, Petunia, dont James aimait se moquer gentiment.

Au bout d'une demi-heure, des babillements retentirent à l'étage, et leurs trois visages s'illuminèrent : Harry venait de se réveiller.

– Va le chercher, proposa Lily à Sirius.

Toute la morosité de Sirius s'envola aussitôt. Il se leva d'un bond, et se précipita pour gravir les marches qui menaient à l'étage, suivi de près par James.

Harry eut l'air un peu surpris de voir quelqu'un d'autre que ses parents entrer dans sa chambre, mais il fut rassuré par la présence de James près de la porte, et laissa Sirius le prendre dans ses bras sans résistance.

– Il était debout dans son lit, signala Sirius à Lily en revenant dans le salon. C'est fou ce qu'il grandit vite !

– Il a fait ses premiers pas il y a quelques jours, l'informa Lily en souriant. Bientôt, il gambadera partout dans la maison.

Sirius posa Harry sur le sol et le fit faire quelques pas en lui tenant la main, sous le regard attendri de James et Lily ; puis il l'aida à grimper sur le canapé, et le prit sur ses genoux, où il s'assit avec enthousiasme. Harry regardait autour de lui avec un grand sourire, visiblement ravi d'être au centre de l'attention ; il semblait aussi très intrigué par les cheveux bouclés de Sirius, qu'il essayait de saisir avec envie.

– À votre avis, à partir de quel âge peut-on devenir un Animagus ? demanda Sirius en le faisant sautiller sur ses genoux.

– N'y pense même pas, l'arrêta Lily.

– Oh, allez ! Il serait tellement adorable en petit faon...

L'idée eut l'air de plaire à Harry, car il battit des bras, et son sourire s'élargit.

– 'Aon, répéta-t-il.

– Regarde, rit Sirius. Il en rêve déjà !

Lorsqu'il entendit le rire de Sirius, qui ressemblait un peu à un aboiement, Harry le regarda avec de grands yeux ronds, puis éclata de rire à son tour.

– Regardez-moi ces yeux, s'émerveilla Sirius. Je suis sûr qu'il aura un succès fou, à Poudlard... Encore plus que nous, James.

– Espérons que ça ne lui monte pas à la tête de la même manière, se moqua gentiment Lily.

James sourit, magnanime, et lui prit la main.

– J'espère aussi, admit-il.

L'après-midi s'écoula donc sans encombre, rythmé par les essais de Harry pour répéter de nouveaux mots ; c'est en fin de journée seulement que ce moment paisible fut interrompu par la visite de Dumbledore. Et le bruit léger qu'il fit en transplanant au milieu du salon contrastait avec la gravité que son visage exprimait.

Dès son apparition, les sourires de James et Lily s'évanouirent, et ils pâlirent dangereusement.

– Ils nous ont encore retrouvés ? demanda Lily d'une voix blanche.

Dumbledore ne répondit pas immédiatement. Il ne regardait même pas James et Lily, mais se contentait de fixer Sirius avec une telle froideur que le jeune homme se sentit obligé de se lever, mal à l'aise.

– Bonsoir, Dumbledore... Euh... Je vous laisse discuter tous les trois, bredouilla-t-il en se dirigeant vers la porte, tenant toujours Harry dans ses bras.

– Attend, Sirius, l'arrêta froidement Dumbledore. Laisse Harry ici.

James, Lily et Sirius froncèrent les sourcils au même instant, mais Dumbledore ne donna pas d'autres explications. Un peu choqué, Sirius finit par obtempérer et il monta à l'étage, dans la chambre de Harry, où il s'assit sur la moquette, la gorge serrée.

– Je vous avais pourtant demandé de ne révéler votre adresse à personne, dit Dumbledore avec colère, une fois que Sirius ne pouvait plus les entendre.

– Sirius est le parrain de Harry, protesta James. Il a le droit de le voir !

– À qui d'autre l'avez-vous communiquée ? Qui sait que vous vivez ici ?

James et Lily hésitèrent. Ils pensèrent à Peter, qui leur avait rendu visite à plusieurs reprises, mais après leur dernière dispute, James ne voulait pas lui causer d'ennuis.

– Personne, dit James. Sirius, et c'est tout.

– James, la situation est très préoccupante, insista Dumbledore avec gravité. Votre adresse a de nouveau été révélée à Voldemort. Quelqu'un... Quelqu'un veut vous livrer à lui. Et cette personne vous suit de près. De très près, même.

– Mais ce n'est pas Sirius, affirma James. J'en suis sûr. Voldemort a peut-être découvert notre adresse par un procédé magique, comme pour Adam Claring...

– C'est impossible. L'espion qui me renseigne sur les agissements de Voldemort m'a confirmé l'existence d'un traître au sein même de l'Ordre du Phénix, même s'il en ignore l'identité.

– Eh bien, peut-être que votre *espion* se trompe, répliqua James, un peu irrité. Je connais Sirius mieux que quiconque, et je sais qu'il ne ferait jamais une telle chose.

– Peut-être que votre espion n'est pas aussi sincère que vous ne le croyez, et profite de sa position pour attirer des ennuis à Sirius, renchérit Lily en regardant Dumbledore droit dans les yeux.

Dumbledore regarda successivement James et Lily, et comprit qu'il ne parviendrait pas à les faire changer d'avis. Et de toute manière, ils n'avaient pas le temps de discuter plus longuement. Il fallait agir.

– Nous allons faire nos affaires, décida Lily en se détournant. Il faut partir immédiatement.

– Non, l'arrêta Dumbledore. Cette fois-ci, nous allons vous cacher autrement. Vous allez rester ici... Mais votre maison sera cachée d'une manière beaucoup plus sûre. D'une telle manière que même si Voldemort se trouve devant votre portillon, il sera incapable de voir votre maison.

– Vous voulez parler du sortilège *Fidelitas*, devina Lily.

– Oui, confirma Dumbledore. Je rechignais à l'utiliser jusqu'à maintenant, car vous devrez supporter un isolement plus important, mais après toutes ces mésaventures... Oui, je crois que c'est la solution la plus sûre.

– D'accord, mais il faudra que Sirius soit notre Gardien, déclara aussitôt James.

Dumbledore tressaillit.

– Je veux vous prouver que vous pouvez lui faire confiance, affirma James. En faisant cela, vous verrez bien que ce n'est pas un traître.

En entendant ces mots, Dumbledore poussa un léger soupir. Ses multiples mises en garde avaient donc eu l'effet inverse de celui qu'il recherchait.

– James... Depuis plusieurs mois, tout ce que Sirius sait, le Seigneur des Ténèbres semble le savoir aussi, fit-il remarquer. Et je dois dire que je suis profondément inquiet.

– C'est tout réfléchi, trancha Lily. Sirius a notre entière confiance. Et puis, nous n'avons aucune famille sur qui nous appuyer pour élever Harry... Si cette situation doit durer plusieurs années, nous voulons que Sirius soit présent à nos côtés.

James la remercia du regard. Dans ses bras, Harry tenta vainement de prononcer le prénom de Sirius, comme s'il voulait montrer qu'il était d'accord avec ses deux parents. Dumbledore essaya une dernière fois de les raisonner :

– Pour vous avoir vus grandir ensemble, je suis bien placé pour connaître votre affection pour lui, admit-il. Et je comprends votre souhait, mais aujourd'hui, il ne s'agit pas seulement de vous trois... Il s'agit aussi de l'avenir du monde magique.

– C'est en lui que j'ai le plus confiance pour nous protéger, décréta James avec la plus grande fermeté. Je vais le chercher.

Il mit Harry dans les bras de Lily et monta les escaliers, puis revint dans la pièce, suivi de Sirius, à qui il venait d'expliquer la situation, et qui semblait complètement abasourdi. Suivant les instructions de Dumbledore, James écrivit leur adresse sur un morceau de papier ; puis il le tendit à Sirius, qui se tenait debout au milieu de la pièce.

– Lis ce que James a écrit, ordonna Dumbledore à Sirius.

Les mains de Sirius tremblaient légèrement, mais il réussit tout de même à déplier le morceau de papier. Il le plaça devant ses yeux, et le regarda fixement.

– Maintenant, ferme les yeux, et répète cette adresse intérieurement, jusqu'à ce que j'aie terminé l'enchantement.

Une larme roula sur la joue de Sirius lorsqu'il ferma les yeux. Pendant plusieurs minutes, Dumbledore s'appliqua à prononcer l'enchantement *Fidelitas* ; puis il abaissa sa baguette, et annonça que Sirius était devenu le Gardien du Secret de James et Lily. Il les informa aussi que, dès l'instant où il aurait quitté la maison, celle-ci deviendrait invisible aux yeux de tous, sauf de Sirius ; il lui recommanda enfin de ne divulguer le secret à personne, pas même à Remus et Peter ; et, sans s'attarder davantage, il s'en alla.

– Merci de faire cela pour nous, dit James à Sirius.

Mais à sa grande surprise, son meilleur ami secoua la tête.

– Je n'ai rien fait du tout, répondit Sirius. Je n'ai pas lu votre adresse.

– Comment ? Mais, tu avais les yeux rivés dessus...

– Non, dit Sirius. J'avais les larmes aux yeux, et je voyais trouble. Je n'ai pas lu votre adresse, je ne voyais que la couleur du papier. Et pendant que Dumbledore prononçait le sortilège, j'ai fait le vide dans ma tête... Son enchantement était vide, sans contenu... Il n'a servi strictement à rien.

– Mais... Pourquoi avoir fait ça ?

– Parce qu'il faut que vous choisissiez quelqu'un d'autre, répondit Sirius. Il faut que vous choisissiez Peter, plutôt que moi.

James et Lily froncèrent les sourcils au même instant.

– C'est le plan parfait, affirma Sirius. Me choisir moi, même si votre confiance me touche, c'est bien trop risqué : si Voldemort apprend que vous avez désigné un Gardien du Secret, il pensera tout de suite à moi, et lancera les Mangemorts à ma poursuite... Et puis, il connaît certains membres de ma famille, qui pourraient l'aider à me retrouver... Sans compter que grâce à vous, Dumbledore aura de nouveau confiance en moi. Il va donc de me confier des missions plus importantes, plus dangereuses ; et vous me connaissez, j'ai un goût un peu trop prononcé pour les prises de risques. Alors, si je me retrouvais prisonnier... Évidemment, jamais je ne divulguerais votre adresse de mon plein gré, mais qui sait ce que Voldemort pourrait me faire subir pour arriver à ses fins ? J'aimerais pouvoir affirmer que je serai capable de lui résister, mais je ne peux pas en être sûr.

– Et pourquoi Peter, plutôt que Remus ? demanda James.

– Réfléchis, répondit Sirius. Remus est sûrement digne de confiance, mais ses missions sont tellement risquées ! Et puis, à la pleine

lune, il perd le contrôle de lui-même, ce qui le met en danger tous les mois... Alors que Peter ! Premièrement, Voldemort ne le soupçonnera pas immédiatement, ce qui lui donne un avantage certain. Personne ne saura que c'est lui, pas même Dumbledore... Et puis, avec sa capacité à se transformer en rat, dont les Mangemorts n'ont pas connaissance, il peut s'extraire de n'importe quelle situation... Vraiment, c'est ce qu'il y a de plus sûr.

Face à lui, James hocha lentement la tête, et se tourna vers Lily.

– Qu'en penses-tu ?

Lily acquiesça.

– Je suis d'accord, dit-elle. Je vois bien que Peter s'inquiétait pour nous, ces derniers mois, il nous rendait tout le temps visite pour s'assurer que nous allions bien... Et puis, lui qui a constamment besoin d'être rassuré sur l'affection que nous avons pour lui... Cette marque de confiance lui fera plaisir, j'en suis certaine.

– Cela pourrait même permettre de vous réconcilier complètement, acquiesça James en s'adressant à Sirius. Et puis, pour lui qui commence enfin à s'investir pleinement dans la lutte, ce serait l'occasion rêvée de lui montrer à quel point nous croyons en lui. Et tu as raison : Peter a toujours fait preuve de prudence, je ne pense pas qu'il puisse se mettre sérieusement en danger.

– Et pour l'enchantement ? s'interrogea Lily. Je dois avoir un livre de magie là-haut, mais c'est un sortilège tellement complexe...

– Je sais l'accomplir, affirma Sirius. Mon père le répétait tous les mois pour être certain que notre maison reste Incartable, comme un rituel... Évidemment, c'était inutile, mais au fil des années, je l'ai appris par cœur. L'incantation est complexe, mais elle repose surtout sur la confiance qui est accordée au Gardien. Si vous avez pleinement confiance en Peter, ça ne sera pas si compliqué.

– C'est le cas, assura James.

À côté de lui, Lily acquiesça avec gravité. Et elle était sincère : Sirius, James et elle avaient une confiance totale en Peter. Il était leur ami, et aucun d'entre eux n'aurait pu imaginer une seule seconde qu'il puisse les trahir.

– Je vais le chercher, dit Sirius en marchant vers la porte. Je serai de retour d'ici quelques minutes.

– Attends, Sirius...

James le retenait par le bras. Sirius se retourna, et attendit que James dise quelque chose, mais ce que son meilleur ami ressentait semblait impossible à exprimer par de simples mots. James préféra donc ouvrir les bras pour l'étreindre avec force.

– Merci pour tout, souffla James.

Sirius lui rendit son étreinte, puis ils se séparèrent en reculant un peu. Juste à côté d'eux, Lily les regardait avec émotion, et dans ses bras, Harry fixait toujours Sirius de ses beaux yeux verts, un grand sourire aux lèvres.

– À tout de suite, petit bonhomme, murmura Sirius en lui effleurant la joue. Ne t'en fais pas, nous allons te mettre en sécurité, toi et tes parents.

Il échangea un bref sourire avec Lily, puis se dirigea vers la porte et disparut dans la nuit.

Dans les jours qui suivirent cette terrible soirée, les orages redoublèrent de violence, comme un triste présage de ce qui allait se produire. Le 31 octobre, soir d'Halloween, il y eut cependant une étrange accalmie, et la pluie cessa en début de soirée. Narcissa, elle, ne le remarqua même pas, tant elle était absorbée par la contemplation de Drago qui faisait des allers-retours entre elle et le canapé, avec de plus en plus d'assurance, d'agilité et d'équilibre.

– Bravo, mon chéri ! s'exclamait-elle dès qu'il se jetait dans ses bras.

Elle l'embrassait tendrement à chaque fois, et ils riaient tous les deux, sans jamais se lasser de ce petit manège. Âgé de bientôt un an et demi, Drago avait déjà bien grandi, et Narcissa le trouvait chaque jour plus adorable que le précédent, avec ses cheveux blonds, son petit menton pointu et ses yeux gris clair. Ses journées étaient rythmées par Drago : le nourrir, le changer, aller le promener dans le domaine, ne laissant aucune place pour quoique ce soit d'autre – ce qui convenait parfaitement à Narcissa. Elle adorait cette nouvelle vie, qui lui permettait de s'oublier complètement et de ne pas réfléchir à tout ce qu'elle avait perdu pour en arriver là. C'était à peine si elle pensait aux Goyle, ou à Bellatrix : en apprenant son mariage avec Rodolphe Lestrange, Narcissa lui avait immédiatement rendu visite et avait essayé

de la convaincre de quitter cet homme malfaisant, mais sans succès. Bellatrix s'était montrée hermétique à toute tentative de raisonnement. Les deux frères Lestrange avaient ensuite chassé Narcissa de chez eux en la priant de ne plus jamais revenir, et depuis, malgré la douleur que cette situation lui causait, elle faisait de son mieux pour y penser le moins possible.

La nuit était déjà tombée quand Lucius vint les rejoindre dans le salon. Comme Narcissa était dos à la porte, ce fut Drago qui l'aperçut en premier ; il se redressa aussitôt, un sourire impatient illumina son visage, et il tendit les bras vers la silhouette de son père.

– 'apa, s'exclama Drago en articulant approximativement.

Lucius lui lança un bref regard, mais ne réagit pas ; et Narcissa s'assombrit aussitôt. La distance glaciale qu'il mettait entre lui et son fils s'agrandissait de jour en jour ; et le fait que Drago l'appelle ainsi, avec autant d'enthousiasme, semblait lui procurer de l'inconfort, comme si l'amour et l'admiration de Drago étaient deux paquets encombrants dont il ne savait pas quoi faire.

Mais Drago ne se laissa pas décourager. Narcissa le vit serrer ses petits poings avec détermination, et il se mit à marcher à travers le salon avec application, en direction de Lucius. Cependant, à mi-course, Drago trébucha sur le bord du tapis, et tomba à quatre pattes. Il regarda en direction de son père, espérant une réaction, un geste d'encouragement ; mais Lucius resta impassible. Narcissa crut le voir hésiter, et voulut lui laisser le temps de se décider enfin à s'approcher, mais en voyant l'expression implorante de Drago, elle se précipita pour le prendre dans ses bras.

– Tu pourrais au moins l'embrasser, dit Narcissa sur un ton de reproche. Il ne t'a pas vu de la journée.

De nouveau, Lucius garda le silence.

– Ce n'est pas si compliqué, insista Narcissa. Tu n'as qu'à agir comme tu le fais avec moi, avec tendresse et douceur...

– Toi, je n'ai pas à *t'élever*, répliqua Lucius. Et d'ailleurs, tu ferais mieux de le laisser apprendre par lui-même... Si tu te précipites à chaque fois qu'il tombe, tu vas le rendre paresseux.

– Lucius, enfin ! Il n'a même pas un an et demi !

Narcissa faillit lui demander de quoi il était capable, à cet âge, mais elle se retint de justesse : le renvoyer à son enfance, qui avait été

affreusement douloureuse et solitaire, aurait été mesquin. Lucius haussa les épaules, et Narcissa décida de ne pas insister : elle n'avait aucune envie de se disputer avec lui devant Drago. Cela s'était déjà produit, et leur fils avait pris un air si triste que Narcissa s'était promis de ne plus jamais recommencer. Et de toute manière, ils avaient déjà eu cette discussion à plusieurs reprises, et cela n'avait mené à rien. Narcissa avait tenté de comprendre pourquoi il se montrait aussi froid et distant avec son fils, mais Lucius refusait d'admettre à quel point il avait souffert de l'éducation rigide que lui avait imposée son père, et continuait de l'idéaliser.

Narcissa avait alors hésité à lui raconter qu'Abraxas avait failli l'assassiner ; elle avait également voulu répliquer que les personnes les plus fortes qu'elle connaissait étaient des personnes aimantes – mais évoquer Vera et Daisy Goyle devant Lucius aurait été malvenu. De plus, pour cela, elle aurait été obligée de raconter ce qui s'était réellement passé, la nuit où Abraxas était mort – ce qui n'était évidemment pas envisageable.

Alors que Narcissa espérait que Lucius se radoucirait avec le temps, c'était l'inverse qui se produisait : il s'isolait de plus en plus souvent dans son bureau, et n'exprimait pas la moindre tendresse envers Drago, comme s'il ne savait pas comment faire, ou comme cela risquait de causer du tort à leur fils.

– Tu voulais me dire quelque chose ? demanda Narcissa avec froideur, alors que Drago se blottissait contre elle, tout penaud.

Elle voyait bien que quelque chose n'allait pas. Et en voyant son air de plus en plus embarrassé, elle devina rapidement ce qui les tracassait.

– Ils ont retrouvé les Potter ?

Lucius hocha la tête, presque imperceptiblement.

– Tu... Tu ne préviens pas Severus ?

Lucius se détourna, gêné.

– Tu le lui as promis, insista Narcissa.

– Et je crois que j'ai eu tort, avoua Lucius. À part le Seigneur des Ténèbres, ce mystérieux espion et moi, Severus était le seul à être averti de ce qui allait se passer. Et comme par hasard, à chaque fois que nous apprenions l'un de leurs déplacements, les Potter changeaient aussitôt d'adresse, comme si quelqu'un les avait prévenus... Je sais que Severus a demandé au Seigneur des Ténèbres d'épargner Lily Potter,

ce qu'il a accepté sur mes conseils. Mais peut-être que Severus n'a pas assez confiance en Lui, et qu'il essaie d'assurer la protection de Lily par d'autres moyens...

– Parce que tu lui ferais confiance, toi ? fit remarquer Narcissa. S'il s'agissait de Drago, ou de moi ?

Lucius l'ignore.

– Je ne dénoncerai pas Severus, même si je suis persuadé que c'est lui qui a déjoué nos plans à plusieurs reprises, décida-t-il. Je lui dois bien ça... En revanche, pour cette fois, je préfère qu'il ignore ce qu'il se passe.

– Et le Seigneur des Ténèbres...

– Il a prévu de se rendre chez les Potter ce soir, dit Lucius à voix basse.

Narcissa songea que c'était une jolie manière de camoufler l'horreur de ce qui allait se produire. Elle et Lucius se tournèrent tous les deux vers Drago, qui avait quitté les bras de Narcissa pour s'entraîner à marcher le plus loin possible. Il regardait dans leur direction à chaque avancée, visiblement désireux de les impressionner. Tout en observant ses gestes malhabiles, ses deux parents eurent la même pensée au même instant : que se serait-il passé, si c'était Drago que la prophétie avait désigné ? Qu'auraient-ils fait, à la place des Potter ?

– Tu es sûr qu'il va faire ce qu'il a dit ? demanda Narcissa, dont la voix tremblait un peu.

– Le Seigneur des Ténèbres a pris sa décision, dit Lucius. N'y pensons plus... Allons manger, il est l'heure de dîner.

– Je n'ai pas faim, décréta Narcissa en se détournant.

Toute la soirée, elle eut l'estomac noué, et lorsqu'elle alla mettre Drago dans son petit lit, elle s'arrêta pour le regarder longuement, à la fois attendrie et horrifiée. Quelque part, à des kilomètres d'elle, une autre mère accomplissait les mêmes gestes, sans savoir que Voldemort était sur le point de lui arracher son fils unique, sans savoir qu'elle le voyait s'endormir pour la dernière fois...

Narcissa ne parvenait pas à se calmer, ni à quitter la chambre de Drago. Pendant un long moment, elle fit les cent pas dans la pièce, le souffle court, regardant par la fenêtre le domaine malmené par le vent. Elle aurait aimé pouvoir prévenir Rogue, mais seul Lucius savait où il se trouvait. Elle sentait l'angoisse monter en elle, de plus en plus forte,

comme si Voldemort s'approchait de son manoir, et non de la maison des Potter, comme s'il pouvait surgir à tout moment dans l'encadrement de la porte... Si seulement elle avait pu savoir où il se trouvait réellement...

Et soudain, une idée lui vint.

Évidemment, elle ne pourrait pas empêcher Voldemort d'arriver à ses fins. Mais elle pouvait peut-être voir ce qu'il faisait, en ce moment... Et peut-être qu'après tout, la maison des Potter était mieux protégée que ce qu'il croyait, peut-être que Voldemort n'arriverait pas à tuer cet enfant – en tout cas, c'était ce que Narcissa espérait...

Elle se décida enfin à sortir de la chambre de Drago et descendit au rez-de-chaussée, en sursautant à plusieurs reprises à cause du grincement des fenêtres assaillies par le vent qui forcissait de nouveau. Elle constata que Lucius s'était de nouveau enfermé dans la bibliothèque de son père ; et elle se dirigea d'un pas décidé vers l'aile Est.

C'était là que Lucius avait dissimulé l'étrange carnet que Voldemort lui avait confié, plusieurs années auparavant. Un carnet dont Narcissa ne pouvait pas s'approcher, au risque d'être assaillie par des visions terrifiantes : une jeune élève de Poudlard inconsciente, étendue sur le carrelage des toilettes, ou encore un énorme serpent aux grands yeux jaunes. Afin de lui éviter ces désagréments, que ni lui ni Narcissa ne parvenaient à expliquer, Lucius lui avait recommandé de ne plus se rendre dans l'aile Est, et avait placé l'objet dans un coffre bien protégé. Par la suite, Narcissa avait questionné Regulus sur la nature de ces visions, et il n'avait pas su répondre à ses interrogations ; puis Narcissa s'était contentée de suivre les recommandations de Lucius, et n'y avait plus repensé.

Mais ce soir-là, la nature de ces visions lui paraissait évidente : elle avait visualisé des choses que Voldemort avait vues, des souvenirs qui lui appartenaient, comme si elle avait été plongée contre son gré dans une Pensine maléfique. Et ce que Narcissa espérait, en essayant de nouveau de s'approcher du carnet, c'était qu'elle puisse avancer dans le temps, et arriver jusqu'au *présent* de Voldemort, afin de voir ce qu'il faisait précisément, et d'en avoir le cœur net...

Évidemment, elle devait être vigilante : la dernière fois qu'elle s'était approchée du carnet, l'aura destructrice qui s'en dégageait était si

puissante qu'elle s'était évanouie, et était restée alitée pendant deux jours, en proie à de terribles cauchemars. Et d'ailleurs, au fur et à mesure qu'elle avançait dans les couloirs obscurs, elle commençait à se sentir de plus en plus oppressée, comme si le carnet l'observait déjà...

Elle tourna à gauche, aperçut la porte de la pièce où Lucius avait placé le carnet de Voldemort, et s'en approcha avec un mélange de fascination et de de répulsion. Elle n'arrivait pas à dire précisément ce qu'elle comptait faire, ni quelle force mystérieuse faisait avancer ses pas vers la porte noire qui se trouvait devant elle, mais elle continua d'avancer, comme une automate. Ses oreilles bourdonnaient, elle sentait les ombres malveillantes qui irradiaient de la porte et parcouraient les murs autour d'elle... Elle entendait déjà des gémissements, des grincements, des murmures inintelligibles et des ricanements, malgré le silence qui régnait dans le manoir ; elle avait l'impression que la température baissait, comme si un Détraqueur se trouvait juste derrière la porte. Cependant, par rapport à la dernière fois, elle se sentait différente : plus forte, plus solide, moins perméable à l'aura malveillante qui tentait de s'insinuer en elle, plus apte à se maintenir dans la réalité.

Elle hésita un instant en touchant la poignée de la porte, puis se décida à l'ouvrir, sans faire attention aux sensations de plus en plus désagréables qui l'assaillaient de toutes parts.

La pièce où elle entra était exiguë, très sombre, et sans aucune fenêtre, comme celle où se trouvait la Pensine d'Abraxas ; les murs étaient entièrement noirs, et il n'y avait aucun meuble en-dehors d'un coffre posé au milieu de la pièce. Il s'agissait d'un vieux coffre matelassé, verrouillé par un simple code ; Narcissa essaya la date de leur mariage, puis celle de leur rencontre, et le coffre se déverrouilla avec un léger déclic.

En voyant le journal posé au fond du coffre, Narcissa fut parcourue d'un frisson incontrôlable. Elle sentait que cette chose-là pouvait, *voulait* engloutir son esprit et prendre le contrôle de son âme... *Il y a quelque chose en toi qui peut me détruire*, semblait lui dire le carnet, *mais je te détruirai avant...*

Narcissa prit une grande inspiration, puis empoigna le journal et l'ouvrit à la première page. À sa place, n'importe qui d'autre n'aurait rien ressenti de particulier, en dehors de la température anormalement

froide de la couverture ; mais en raison de sa sensibilité particulière, Narcissa eut brusquement l'impression de fusionner avec le journal, et un véritable duel mental s'engagea entre elle et les forces monstrueuses qui habitaient l'objet. Elle sentait que quelque chose voulait la posséder, l'anéantir, avec tant de violence et de cruauté qu'elle avait envie de partir en courant, mais sans pouvoir l'expliquer précisément, elle sentait que quelque chose d'important se jouait là, et qu'il fallait qu'elle persévère, qu'elle continue de faire cela... Sa volonté se raviva encore, et elle parvint à se *diriger*, en quelque sorte, à travers le flot de noirceur et de souvenirs qui avaient été enfermés dans le journal.

Et ce qu'elle avait ressenti se confirma : il existait bien un lien entre cet objet et Voldemort, un lien ténu et fragile, qui semblait sur le point de se briser, mais qui était bel et bien là... On aurait dit qu'autrefois, toute cette douleur et toute cette violence avaient fait partie intégrante de Voldemort, et qu'il les avait placées là pour s'en débarrasser... Puis, ainsi détachées de toute humanité, elles s'étaient considérablement décuplées...

Narcissa ne savait pas d'où lui venait cette lucidité, mais elle devinait même où elle devait diriger son esprit pour remonter le lien qui unissait cet objet à Voldemort ; et c'est ce qu'elle fit, au prix d'un effort prodigieux. Elle sentit que son esprit traversait une distance considérable, et elle sut qu'elle avait réussi lorsque les images qui défilaient devant ses yeux se stabilisèrent, montrant les rues d'un petit village illuminées par des décorations d'Halloween. Elle était là, *en lui*, sans qu'il ne remarque sa présence... Elle sentait que cette situation était périlleuse et instable, et qu'à tout moment, elle pouvait être éjectée de cette vision, ou pire, engloutie par l'esprit malfaisant de Voldemort – mais néanmoins, elle parvint à se maintenir ainsi, et à rester lucide, présente et discrète.

Ce qu'elle voyait, et surtout ce qu'elle *ressentait* était terrifiant. Elle savait depuis longtemps que Voldemort était dépourvu de toute empathie, mais c'était autre chose que de le ressentir vraiment, que de partager pendant quelques secondes cette existence si aride, si atrocement vide... De même, elle ne pensait pas que quiconque puisse éprouver autant de joie, de certitude et de détermination à l'idée de tuer un enfant. Et pourtant, Voldemort s'approchait d'une haie au feuillage sombre, un grand sourire aux lèvres, sans l'ombre d'une

hésitation. De sa haute taille, il jeta un coup d'œil par-dessus la haie et aperçut une petite maison chaleureuse, parfaitement semblable à celles qui s'alignaient le long de la rue. Au rez-de-chaussée, dans ce qui semblait être le salon, un jeune homme brun à lunettes faisait jaillir du bout de sa baguette des volutes de fumée colorée pour amuser un petit garçon en pyjama bleu, un garçon qui devait avoir l'âge de Drago, et qui essayait d'attraper la fumée en riant. Une jeune femme aux longs cheveux roux entra, ils riaient un peu tous les trois, puis elle prenait le petit garçon dans ses bras et l'emmenait vers l'étage en le tenant tout contre elle...

Narcissa ressentit parfaitement la joie cruelle de Voldemort lorsqu'il constata qu'ils étaient sans défense, que ni Dumbledore ni aucun membre de l'Ordre du Phénix n'était là pour les protéger ; il jubilait, et méprisait la confiance absolue qu'ils avaient eu en leur ami. Cet ami qui les avait trahis sans hésiter, parce qu'il avait eu la lucidité nécessaire pour accepter l'évidence, pour réaliser que la puissance de Voldemort était invincible. Furtivement, Narcissa ressentit également autre chose, une sorte de douleur sourde à la vue de cet enfant rieur, bercé par l'amour que lui portaient ses deux parents... Mais cette douleur s'évanouit aussitôt, remplacée par une colère froide et par une pulsion meurtrière, de plus en plus pressante.

Voldemort se décida à pousser la porte du jardin, et tendit sa baguette vers la porte d'entrée, qui s'ouvrit à la volée avec un bruit sinistre. En voyant l'intérieur de la maison, Narcissa eut envie de hurler, de prévenir ces deux jeunes parents, de leur dire de s'enfuir au loin avec ce si petit garçon, mais évidemment, cela était strictement impossible. Et elle devait bien se contenir, retenir ces sentiments violents, ou bien Voldemort les ressentirait lui aussi, et il remarquerait son intrusion...

James Potter surgit dans le hall d'entrée, et son visage se décomposa lorsqu'il croisa le regard de Voldemort. Immédiatement, il se précipita sur les premières marches de l'escalier pour lui barrer le passage et cria :

– LILY ! Prends Harry et va-t'en ! C'est lui ! Va-t'en ! COURS ! Je vais le retenir...

Voldemort éclata d'un rire glacé en voyant ses mains vides, et la manière si dérisoire qu'il avait d'écarter les bras pour tenter de

l'empêcher de passer. Puis, avec un plaisir certain, il pointa sa baguette sur lui.

– *Avada Kedavra !*

Dans un bruit de tonnerre, une lumière verte jaillit de sa baguette et inonda le hall d'entrée. Voldemort fut ébloui pendant une fraction de seconde, puis son sourire s'élargit lorsqu'il vit le jeune homme s'écrouler dans l'escalier.

Narcissa sentit son cœur accélérer la cadence en même temps que celui de Voldemort, mais pour des raisons différentes : Voldemort, parce que cet assassinat lui confirmait sa puissance et le rapprochait un peu plus de son véritable but, et Narcissa, parce qu'elle était horrifiée par ce qu'elle voyait, parce qu'elle avait vu l'effroi dans les yeux de James, et qu'elle y avait vu aussi la stupeur lorsqu'il avait compris qu'il avait été trahi... L'instant d'avant, il était bien vivant, puis il était tombé en arrière, le fil de sa vie s'était brisé, ses lunettes s'étaient cassées lorsque sa tête avait heurté les marches de l'escalier... Il était si jeune, presque aussi jeune que Regulus, et comme lui, il ne vivait plus, il ne vivrait plus jamais...

Tout en savourant cette première victoire, Voldemort enjamba le corps de James avec un léger ricanement, sans voir l'étrange phénomène qui était en train de se produire.

Et en effet, *quelque chose* était en train d'irradier du corps inanimé de James. Quelque chose que Voldemort était apparemment incapable de percevoir, à l'inverse de Narcissa.

Comment le décrire ? Cela ne ressemblait à aucun sortilège, à aucune autre forme de magie. Ce n'était même pas vraiment *visible*, à tel point que Narcissa se demanda si c'était bien réel, mais il y avait bien un mouvement, une onde, une émanation qui se propageait dans les escaliers, allait vers l'étage, avançait les pas de Voldemort et filait vers la pièce où on entendait Lily crier de terreur, entasser des objets contre la porte dans l'espoir de protéger son fils.

Avec la même nonchalance avec laquelle il avait forcé la porte d'entrée, Voldemort fit un petit mouvement de baguette, et la porte de la chambre s'ouvrit en grand, balayant la chaise et les boîtes hâtivement entassées pour essayer de la bloquer. Narcissa sentit son cœur se serrer lorsqu'elle vit le reflet de son propre effroi dans les yeux de Lily : elle était si jeune, elle aussi, avec ses beaux cheveux roux et

ses yeux verts... Harry était juste derrière elle, debout dans son petit lit, tandis que sa mère faisait exactement le même geste que James, en écartant ses bras pour le protéger...

– Pas Harry ! Pas Harry, je vous en supplie, pas lui !

– Pousse-toi, espèce d'idiot, dit la voix sifflante de Voldemort. Allez, pousse-toi...

– Non, pas Harry, je vous en supplie ! Tuez-moi si vous voulez, tuez-moi à sa place !

– C'est mon dernier avertissement, siffla Voldemort, de plus en plus agacé.

– Non, pas Harry ! Je vous en supplie... Ayez pitié... Ayez pitié... Pas Harry ! Pas Harry ! Je vous en supplie... Je ferai ce que vous voudrez...

– Pousse-toi, idiote ! Allez, pousse-toi...

Voldemort ne pouvait plus supporter cette détresse, si méprisable à ses yeux. Aussi, même s'il avait promis à Rogue de l'épargner, il leva de nouveau sa baguette, et Narcissa retint un hurlement lorsqu'un nouvel éclair vert illumina la pièce, faisant voler en arrière les cheveux roux de Lily, alors qu'elle s'écroulait sur le sol à son tour...

Cependant, lorsque la lumière verte se dissipa, c'était une tout autre sorte de puissance qui inondait la pièce. Une puissance que, de nouveau, Voldemort était totalement incapable de voir, et que Narcissa était incapable de décrire. C'était cette force-là qui avait quitté le corps de James, quelques instants plus tôt ; mais lorsque Lily s'était sacrifiée, elle s'était décuplée d'une manière prodigieuse, encore plus puissante, sans doute parce que contrairement à James, Lily aurait pu avoir la vie sauve si elle s'était écartée du chemin de Voldemort ; sans doute parce qu'elle le savait pertinemment, mais qu'elle avait sciemment choisi de mourir pour protéger son fils. Et ces deux sacrifices conjoints avaient créé ce champ de force autour de Harry, un halo blanc et pur, une force protectrice bien plus grande que Narcissa, bien plus grande que les Potter et que Voldemort lui-même, une force qui les dépassait tous.

Lorsque Narcissa perçut cela, les derniers mots que Regulus avait griffonnés sur son bureau lui revinrent à l'esprit – *à cette noirceur d'une puissance indicible, opposer une clarté d'une puissance comparable...*

Et Narcissa comprit.

La *clarté* dont parlait Regulus était là, elle se trouvait devant ses yeux, éblouissante. Elle émanait du sol, faisait écran devant Harry, le protégeait de tout. Et si Narcissa pouvait la percevoir, c'est parce qu'elle avait cette force en elle depuis toujours, depuis le commencement de son existence, depuis sa conception clandestine dans la cave humide qui abritait les Claring. C'était cette force qui la faisait tenir debout, et elle pouvait tout vaincre si elle avait le courage de l'utiliser. Et même s'ils prétendaient le contraire, Voldemort le savait, Crabbe le savait, Ombrage et Carla le savaient : tous ces gens avaient terriblement peur d'elle, de Vera, de Daisy, de Lily, de Regulus et de toutes celles et ceux qui maîtrisaient cette forme absolue de magie. Voilà pourquoi ils mettaient un point d'honneur à les piétiner, à les détruire, à tenter de les persuader qu'ils ne valaient rien – parce qu'ils avaient peur d'être détruits à leur tour, tout simplement.

Mais cette entreprise, bien que terrifiante et terriblement destructrice, était vaine depuis son commencement. Car c'était cette force pure qui était au commencement de tout, elle transcendait tout et tout le monde, elle rayonnait autour de ceux qui s'en servaient et se transmettait comme un flambeau, elle était contagieuse et pouvait vaincre jusqu'à la mort elle-même, Narcissa en avait la preuve sous ses yeux, elle se manifestait par ce bouclier indestructible qui se dressait devant Harry.

Voldemort, lui, ne voyait rien de tout cela. Il était aveugle, incapable de voir ce qu'il avait toujours tenté de renier et de détruire. Il levait sa baguette, et fonçait tête baissée dans le piège tendu sous ses pieds.

– *Avada Kedavra !*

Narcissa eut alors l'impression que son cœur allait s'arracher de sa poitrine. Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle ressentait venait d'exploser. L'espace de quelques instants, le monde ne fut qu'un immense rai de lumière, où s'abîmait toute la souffrance de Voldemort... Quelques images défilèrent... Quelques objets mystérieux, dont le journal, et enfin Harry, qui était bien vivant, et hurlait à plein poumons... Puis tout s'effaça. Le lien se rompit. Tout se tut.

Narcissa laissa tomber le journal sur le sol, et s'appuya sur le mur pour ne pas tomber. Elle tremblait de tous ses membres, transie de

froid. La chambre de Harry avait disparu. Autour d'elle, il n'y avait plus que les murs sombres de la petite pièce et le silence du manoir, mais dans sa tête, le cri de détresse de Lily Potter continuait de résonner, et se mêlait à celui qui montait du journal, un cri rauque, sifflant, une souffrance inimaginable...

Abasourdie, Narcissa quitta la pièce, claqua la porte derrière elle et s'éloigna en courant. Il fallait absolument prévenir Lucius.

LES ROIS DU MENSONGE

– Lucius ! LUCIUS !

La porte de la bibliothèque s'ouvrit à la volée, et Narcissa entra en trombe, affolée.

– Narcissa ! dit Lucius en se levant de sa chaise, alarmé par ses cris. Que se passe-t-il ? Où est Drago ?

Narcissa s'appuya contre le mur, et mit quelques instants à reprendre son souffle. Elle était trempée de sueur et tremblait comme une feuille.

– Où est Drago ? répéta Lucius en la prenant par le bras.

– Lucius... Il a été vaincu, murmura Narcissa.

Elle fut étonnée d'entendre sa propre voix, et non celle de Voldemort. Elle devait avoir l'air un peu folle, car l'expression inquiète qui était lisible sur le visage de Lucius s'accentua encore.

– Le Seigneur des Ténèbres... Il a essayé de tuer l'enfant, mais il a disparu ! Le sort s'est retourné contre lui, et il a éclaté en morceaux, il a été dispersé dans les airs... Il n'existe plus, Lucius, je l'ai vu de mes propres yeux !

Lucius fronça les sourcils. D'un geste rapide, il remonta sa manche, et vit que la Marque des Ténèbres s'était considérablement estompée.

– Comment as-tu vu tout cela ? demanda-t-il à Narcissa.

Elle se retourna vers l'endroit d'où elle venait, vers le couloir qui menait vers l'aile Est – et Lucius comprit.

– Tu as vu à travers son journal ?

Narcissa hocha la tête.

– Lucius, il faut que tu me croies...

– Évidemment que je te crois.

Narcissa ressentit une pointe de culpabilité en pensant qu'elle ne méritait pas la confiance aveugle que son mari lui accordait – mais elle n'eut pas le temps de s'attarder sur ce sentiment, car Lucius la prit par la main, et l'entraîna à toute vitesse vers le hall d'entrée, puis vers

l'extérieur. Ils s'arrêtèrent sur le perron de marbre noir ; Lucius leva sa baguette, et lança une étincelle qui fusa vers le ciel. Il serra la main de Narcissa un peu plus fort lorsqu'il constata que la plupart des sortilèges qui assuraient la protection de leur manoir avaient disparu. Quelques heures plus tôt, c'était la puissance de Voldemort qui alimentait tous ces sortilèges, mais cette puissance avait été détruite, et tous ces sortilèges maléfiques s'étaient éteints avec elle.

– C'est fini, souffla Narcissa.

Lucius se retourna vers elle, et ils échangèrent un long regard, essayant de mesurer tout ce que cela impliquait.

Voldemort avait disparu. Et sans sa présence, la lutte pour renverser le Ministère prenait une tout autre tournure, devenant bien plus risquée et bien plus incertaine. Sans compter que les Mangemorts risquaient de s'entredéchirer de nouveau, et que les alliés de Dumbledore avaient réussi à abattre le géant Oleg et à détruire sa hache redoutable, faisant ainsi perdre aux Mangemorts la plupart de leurs précieux avantages.

Lucius réfléchit à toute vitesse. Deux choix s'offraient à lui : poursuivre la lutte que Voldemort avait commencée, au risque de devoir prendre la fuite et d'exposer sa femme et son fils à de terribles dangers ; ou bien abandonner dès maintenant et compter sur la clémence et la crédulité du Ministère pour éviter Azkaban.

Il regardait toujours Narcissa, et il voyait bien qu'elle était d'avis de déposer les armes. Et lui-même n'avait aucune envie de prendre des risques inconsidérés pour une victoire qui était loin d'être certaine.

En quelques secondes, il avait pris sa décision.

– À partir de maintenant, il n'y a plus que nous trois, déclara Lucius et serrant la main de Narcissa dans la sienne.

Une bourrasque d'air frais ébouriffa leurs cheveux blonds, et Narcissa acquiesça, soulagée. C'était exactement ce qu'elle ressentait, à cet instant : Voldemort avait disparu, la guerre allait se terminer, leurs alliés allaient être défaits. Il n'y avait plus qu'eux. Elle, Lucius, Drago – eux trois contre le reste du monde.

– Il y a eu une explosion, dit Narcissa, qui tremblait encore un peu. Il y avait des passants dans les rues, les gens vont rapidement accourir, alerter le Ministère... Ils savaient que le Seigneur des Ténèbres

poursuivait les Potter, et en voyant Harry, ils ne vont pas tarder à comprendre ce qu'il s'est passé...

– Et c'est ici que les Aurors viendront en premier, compléta Lucius. Dumbledore, Croupton et tous ces abrutis savaient que notre manoir était le point de ralliement des Mangemorts... Ils ont essayé plusieurs fois de le prendre d'assaut.

– Alors il faut leur faire croire que nous n'étions pas d'accord, dit aussitôt Narcissa. Qu'ils ont pris notre manoir par la force, que nous étions comme... pris en otage, ou bien, soumis à l'*Imperium*...

Lucius hocha la tête.

– Exactement. Et pour qu'ils le croient... Il faudrait qu'ils le *voient*.

D'un même mouvement, ils retournèrent en courant dans le manoir, et montèrent dans l'aile Ouest, où se trouvaient leur chambre et celle de Drago.

– Prends Drago, et allons tout en haut, ordonna Lucius.

Narcissa obtempéra. Elle entra dans la petite chambre, prit délicatement son fils assoupi dans ses bras et ils montèrent jusque sous les combles, dans un grenier poussiéreux où Narcissa n'était jamais venue.

– Donne-moi tes bijoux, dit Lucius en tendant la main. Et ta baguette.

C'est ce qu'elle fit, sans hésiter. Lucius mit le tout dans sa poche, puis agita sa baguette dans leur direction. En quelques secondes, Narcissa et Drago changèrent d'allure du tout au tout : leurs vêtements luxueux devinrent sales et rapiécés, leurs cheveux ternes et emmêlés.

– Parfait, c'est parfait, murmura Lucius. Et maintenant, écoute-moi attentivement : les Aurors vont sûrement arriver dans très peu de temps. Je vais leur raconter qu'au début de la guerre, j'ai voulu aller parlementer avec Tu-Sais-Qui pour tenter de l'adoucir, et que j'ai été piégé... Je leur dirai que mon père est mort par leur faute, qu'ils nous ont pris en otage, qu'ils m'ont soumis à l'*Imperium*, et qu'ils ont pris possession du manoir, d'accord ? Tu n'auras qu'à confirmer que tu es enfermée ici depuis des années, et qu'ils ne m'autorisaient à te rendre visite que très rarement... Ça ira, tu arriveras à leur mentir ?

S'il savait, pensa furtivement Narcissa. Mais elle se contenta de hocher la tête avec aplomb.

– Bien sûr, dit-elle. Il n'y a rien que je ne puisse pas faire pour protéger notre famille.

Lucius lui sourit avec tendresse.

– Surtout, ne t'inquiète pas, dit-il en la serrant dans ses bras. Je vais tout faire pour les embobiner... Et même s'ils arrivent à me coincer, par des preuves ou des dénonciations, je dirai que tu n'y es pour rien. Si cela est nécessaire, je dirai que je t'ai menti sur tout, que c'est toi qui étais soumise à l'*Imperium*, et je te promets que je te couvrirai jusqu'au bout. Tu n'as rien à craindre, d'accord ? Je ferai tout pour qu'il ne vous arrive rien. Quoiqu'il arrive, Drago et toi, vous serez libres.

Narcissa voyait bien qu'il était sincère, et elle acquiesça avec émotion. Ils s'étreignirent avec force, s'embrassèrent longuement, puis Lucius baissa les yeux vers Drago qui dormait dans les bras de Narcissa, et se décida à l'embrasser sur le front.

– Dors tranquille, mon fils, murmura-t-il en lui effleurant timidement la joue. Tout ira bien.

Narcissa vit qu'il était ému, et qu'il craignait de ne pas les revoir avant un long moment ; puis Lucius quitta la pièce, et verrouilla la porte derrière lui.

– Prunnas ! Lidelys ! appela-t-il en descendant les escaliers, le cœur battant.

Lorsque les deux elfes accoururent au pied de l'escalier, il leur expliqua la situation à toute vitesse, et les informa de son plan :

– Lorsque les hommes du Ministère arriveront ici, vous les accueillerez en libérateurs, dit-il. Vous leur direz que nous avons toujours refusé de servir Voldemort... Que j'ai parfois été soumis au sortilège de l'*Imperium* pour accomplir certaines missions, et enfermé ici par précaution, car ils craignaient que je ne me délivre de l'emprise du sortilège...

Il leur ordonna ensuite de brûler dans le manoir tous les objets qui pouvaient le compromettre, comme les parchemins qui portaient son nom et son écriture ; de répandre du désordre dans le manoir, comme s'il avait été saccagé et pillé par endroits ; mais aussi de mettre à l'abri tout ce qui avait de la valeur, et toutes les richesses qu'il avait raflées ou collectées auprès des Mangemorts pendant la guerre, afin que le Ministère ne fasse pas main basse dessus.

Ensuite, il retourna sa propre baguette contre lui, et ses vêtements luxueux subirent la même transformation que ceux de Narcissa et Drago, devenant sales et miséreux ; et il fit de même pour la pièce dans laquelle il se trouvait. Il hésita un instant, puis agita de nouveau sa baguette, et il grimaça de douleur lorsque plusieurs blessures diverses apparurent sur son corps et sur son visage – des plaies, des ecchymoses, et toutes sortes d'autres stigmates pouvant laisser penser qu'il avait été sévèrement maltraité. Il n'aurait jamais infligé cela à Narcissa ou à Drago, bien sûr, mais puisqu'il s'agissait de lui-même, il était prêt à tout pour mettre autant de chances que possible de leur côté.

Enfin, il ferma et verrouilla la porte, s'agenouilla sur le sol pour faire passer sa baguette à l'elfe qui attendait juste derrière, lui ordonna de la cacher quelque part avec celle de Narcissa ; puis il se recroquevilla dans un coin et attendit que les Aurors arrivent.

Cette attente dura un peu moins d'une heure, pendant lesquelles Lucius entendit le remue-ménage que faisaient les elfes dans le manoir ; puis un bruit de verre brisé parvint jusqu'à lui, suivi de couinements d'elfes affolés et d'éclats de voix ; et il en déduisit que les Aurors étaient arrivés. Il ne put s'empêcher de sourire dans la pénombre en entendant les elfes approcher :

– Venez par ici, couinait Prunnas de sa voix nasillarde. Venez libérer notre maître !

– Méfions-nous, dit une femme à voix basse. Tout cela est très louche, et ces elfes sont peut-être aux ordres des Mangemorts... Cela pourrait être un piège.

– J'aurais aimé que Maugrey vienne avec nous, plutôt qu'il aille diriger l'assaut de la Colline d'Émeraude, marmonna l'un d'eux. Ces maudits Mangemorts ont sans doute ensorcelé chaque parcelle de ce manoir ! Vous ne trouvez pas qu'il fait de plus en plus froid ?

– Peut-être qu'ils ont pris la fuite en réalisant ce qui se passait...

– C'est là ! dit l'elfe Prunnas. Vite, vite ! Notre maître est peut-être mort, à l'heure qu'il est...

Lucius entendit des pas s'approcher, puis s'arrêter devant la porte.

– Je n'aime pas ça, dit une voix féminine. Je mettrais ma main à couper que c'est une mise en scène.

– Ouvrons la porte, et nous en aurons le cœur net, décida sa collègue.

– Attends une seconde, j'essaie de détecter les maléfices qui pourraient se trouver derrière la porte... Non, il n'y a rien... Allons-y. *Alohomora !*

Lucius mobilisa toutes ses forces intérieures pour ne pas rire lorsqu'il se retrouva face aux deux Aurors et aux trois membres de la Police Magique qui ouvrirent la porte. Visiblement, ils s'attendaient à les surprendre en pleine réunion de Mangemorts, ou en train de dormir paisiblement dans leur lit – pas enfermé dans un cachot et couvert de sang. Ils étaient tous les cinq désarçonnés, d'autant plus que Prunnas continuait de simuler la détresse à la perfection.

– Maître ! glapit Prunnas en se précipitant vers lui. Oh, mon pauvre maître... Les Mangemorts l'ont torturé... Lorsqu'ils se sont aperçus que notre maîtresse était enceinte, ils étaient furieux... Ils les ont séparés et l'ont enfermé ici...

– Que se passe-t-il ? demanda Lucius d'une voix faible, en essayant d'avoir l'air apeuré. Qui êtes-vous ?

Il sentit un malaise passer entre les cinq agents du Ministère.

– Le Seigneur... Je veux dire, *Vous-Savez-Qui* a été vaincu, Maître ! couina Prunnas avec un enthousiasme admirablement feint. Vous aviez raison d'espérer !

Lucius se tourna vers les cinq personnes qui lui faisaient face. Deux d'entre elles étaient méfiantes, et les trois autres ne savaient plus quoi dire.

– Est-ce que... Est-ce qu'il dit vrai ? demanda Lucius en essayant de faire trembler sa voix. *Vous-Savez-Qui* a disparu ? Mais... Comment ?

L'un des membres de la Brigade de la Police Magique ouvrit la bouche pour lui répondre, mais sa voisine lui fit signe de se taire.

– On ne dit rien, décréta-t-elle. Mr Malefoy, vous êtes en état d'arrestation pour usage de magie noire, association avec un mage noir, crimes à l'encontre de Moldus...

Sa litanie fut interrompue par un grand vacarme à l'autre bout du couloir ; et Lucius faillit éclater de rire pour de bon lorsqu'il entendit la voix faussement désespérée de Narcissa retentir au bout du couloir.

– Calmez-vous, Mrs Malefoy, disait une voix bourrue qui venait du même endroit. Calmez-vous, restez ici...

– Laissez-moi ! Laissez-moi passer, je dois le voir... LUCIUS ! Par pitié, dites-moi qu'il est vivant...

Elle écarta sans ménagement les cinq personnes qui se tenaient devant la porte et entra dans la pièce, tenant Drago dans ses bras. Il avait été réveillé par le remue-ménage, et regardait autour de lui avec perplexité, un peu effrayé par la détresse de sa mère, par les blessures de son père et par tous les inconnus qui les observaient.

– Oh, Lucius, gémit Narcissa en s'agenouillant auprès de lui.

– Enfin, je vous retrouve, sourit Lucius en serrant Narcissa dans ses bras. Et ces braves gens sont venus nous sauver... Notre calvaire est enfin terminé.

– Regarde ! dit Narcissa en montrant Drago. Regarde-le, c'est notre fils ! Regarde comme il te ressemble...

Drago continuait de les observer avec inquiétude, et à la porte, la petite dizaine d'Aurors et de membres de la Police Magique qui s'étaient introduits chez eux discutaient à voix basse de la marche à suivre.

– Les elfes disaient vrai, dit la femme qui avait délivré Narcissa. Elle était là-haut avec l'enfant, dans un piteux état...

– Tout le monde était persuadé que les Malefoy étaient les plus fervents serviteurs de Vous-Savez-Qui, dit son voisin. Mais s'ils disent vrai, s'ils ont vraiment été pris en otage depuis le début, alors il s'agirait d'une terrible erreur...

– Enfin, vous ne voyez pas que ces pauvres gens ont été malmenés par Vous-Savez-Qui et ses sbires ? s'indigna un troisième. Il faut les emmener à Sainte-Mangouste, et immédiatement !

– Il a raison, déclara un Auror. Pour l'heure, emmenons-les rapidement à Sainte-Mangouste, faisons-les examiner par les Médicomages, et nous les amènerons au Ministère pour les interroger ensuite. Ils resteront sous surveillance rapprochée, et feront sûrement l'objet d'une enquête approfondie. Vous trois, restez là, surveillez le manoir au cas où des Mangemorts voudraient se réfugier ici... Et profitez-en pour fouiller les lieux. Allez, en route !

★★★

Lorsque Narcissa et Lucius arrivèrent à Sainte-Mangouste, escortés par trois Aurors, personne ne fit attention à eux. En effet, tous ceux qui étaient encore présents à cette heure avancée de la nuit étaient

occupés autour d'un homme blessé, étendu sur le sol du hall d'entrée, au milieu des chaises renversées.

– Emmenons-le par ici ! ordonnait celle qui semblait la plus expérimentée. Tenez, mettez-le sur ce chariot, nous le ferons léviter... Healstone, faites quelque chose pour sa jambe, ou bien son cœur va lâcher ! Et empêchez-le de remuer !

Narcissa frissonna en voyant la quantité de sang qui était répandue sur le sol, et tourna Drago vers le mur, afin qu'il ne puisse pas voir ce qui se passait. En regardant dans la direction de l'attroupement, entre les guérisseurs et Médicomages qui s'affairaient, Narcissa aperçut une jambe lacérée, un visage à moitié défiguré, des cheveux châains imbibés de sang ; mais ce qui était encore plus impressionnant, c'est que la personne qui était si gravement blessée continuait à remuer, et à essayer de parler, comme si elle luttait pour se relever...

– Bon sang, dit un Auror en blêmissant à côté d'elle. C'est Maugrey !

– On dirait que l'assaut de la Colline d'Émeraude a mal tourné, souffla sa voisine. Finalement, nous avons été bien plus chanceux que nos collègues... Restez là pour surveiller les Malefoy, je vais leur prêter main-forte.

Grâce à l'aide de l'Auror, les guérisseurs et les Médicomages parvinrent rapidement à emmener Alastor Maugrey vers les étages, et l'un d'eux revint pour s'occuper des Malefoy. Lucius, qui était de plus en plus pâle à cause de ses blessures auto-infligées, fut emmené dans une chambre, et Narcissa dans une autre, avec Drago.

Narcissa s'assit sur le lit, et elle eut à peine le temps de repenser à sa première venue dans cet établissement, aux côtés de sa mère malade, qu'un guérisseur entra et l'examina rapidement. Il passa à Drago, puis sortit dans le couloir. Il dut décréter que leur état de santé ne nécessitait pas de soins, car deux Aurors entrèrent quelques minutes plus tard. Ce n'étaient pas les mêmes que ceux qui étaient venus au manoir, et ils semblaient bien plus hostiles.

– Mrs Malefoy, on vous emmène au Ministère, décréta le premier. Nos collègues sont en train de mener l'enquête dans votre manoir, et vous allez être interrogés, vous et votre mari.

Narcissa hocha la tête et se leva docilement, mais les deux Aurors continuaient de lui barrer le passage.

– En revanche, le petit reste avec nous, dit le deuxième Auror en désignant Drago. Les salles d'interrogatoire ne sont pas faites pour les enfants.

Narcissa tressaillit et raffermi son étreinte autour de Drago.

– C'est hors de question, s'offusqua-t-elle. Je dois absolument rester avec lui, je...

– C'est la procédure, coupa l'Auror. On en prendra soin, ne vous en faites pas.

Narcissa secoua vigoureusement la tête et eut un mouvement de recul. Dans ses bras, Drago s'agrippait à son cou et s'était mis à geindre, effrayé.

– Ne nous obligez pas à employer la force, dit l'Auror, dont le regard s'était assombri d'une manière inquiétante. Allez, posez-le sur le lit, et plus vite que ça.

Voyant que Narcissa refusait d'obéir, il avança d'un pas, sa baguette magique bien en évidence dans sa main ; et son collègue, qui semblait le plus brutal des deux, s'avança également pour attraper Drago.

– Ne le touchez pas ! ordonna froidement Narcissa.

– Alors posez-le là ! rétorqua l'Auror qui était le plus proche en désignant le lit.

Drago se mit à pleurer. Narcissa considéra un instant les deux hommes qui lui faisaient face, et estima qu'ils n'étaient certainement pas du genre à se laisser attendrir. Si seulement Lucius était là, pensa-t-elle, il aurait sûrement trouvé quelque chose pour les protéger, pour embobiner les Aurors et empêcher ce qui se passait...

– Où est mon mari ? demanda-t-elle en désespoir de cause.

– Les guérisseurs s'occupent de lui, répondit avec impatience l'Auror qui était proche de la porte. Et ensuite, il sera emmené au Ministère, où il sera interrogé de son côté. Vous ne le verrez pas avant demain matin.

Narcissa dut se résigner à obéir et posa Drago sur le lit, le plus lentement possible.

– Même les Mangemorts n'avaient pas eu la cruauté de nous séparer, siffla-t-elle à l'intention des deux Aurors. Ne t'en fais pas, mon chéri, Maman doit juste discuter avec ces deux messieurs... Maman revient très vite, d'accord ?

Drago devait sentir qu'elle avait peur, car il pleurait de plus en plus fort et s'agrippait à elle de toutes ses forces. Tout en se haïssant de le faire, Narcissa l'écarta d'elle avec fermeté ; ensuite, elle eut l'impression d'être déchirée en deux lorsqu'elle s'éloigna de Drago pour quitter la pièce, et qu'elle vit deux grosses larmes rouler sur les joues de son fils, tandis que ses cris redoublaient de force.

Dès qu'elle fut sortie de la pièce, Narcissa se sentit assaillie par d'innombrables peurs. Et si Drago tombait du lit ? Et si cet Auror brutal le malmenait ? Et si elle était finalement envoyée à Azkaban, et que c'était la dernière fois qu'elle voyait son fils ? Soudain paniquée, elle s'arrêta dans le couloir et voulut revenir en arrière, mais l'Auror qui l'accompagnait la tirait fermement vers l'avant. Elle le supplia plusieurs fois de faire demi-tour, mais il resta sourd à ses supplications, et aux cris de Drago qui s'échappaient de la chambre et retentissaient dans le couloir.

Lorsqu'ils arrivèrent au Ministère par la voie des cheminettes, une atmosphère étrange régnait. La grande horloge qui se trouvait dans le grand hall indiquait une heure du matin. Le Ministère aurait dû être désert, et pourtant quelques familles de sorciers s'étaient réunies là, en tenue de nuit, alertées par la rumeur qui enflait déjà, en quête d'informations plus précises.

En voyant arriver un Auror, plusieurs d'entre eux s'approchèrent de lui pour lui demander des détails sur ce qui s'était passé.

– Alors ? demanda un premier sorcier, qui était en robe de chambre. Ce qu'on raconte est vrai ?

– Notre cousin habite à Godric's Hollow, et il nous a dit que Vous-Savez-Qui avait été vaincu, dit une sorcière âgée qui portait un affreux pyjama rayé.

– Je ne peux rien vous dire, grommela l'Auror en continuant d'avancer. Pour l'instant, rien n'est sûr. Le Ministère fera une annonce une fois que la situation sera éclaircie.

D'autres sorciers remarquèrent Narcissa, intrigués, et se penchèrent pour murmurer à voix basse des suppositions qu'elle ne voulait pas entendre. Elle fut légèrement soulagée lorsque l'Auror l'entraîna loin du hall et des regards curieux, mais elle était toujours terriblement angoissée. Et en effet, c'était la première fois depuis des années qu'elle se retrouvait loin de chez elle, sans aucune protection, à la merci de

ces maudits Aurors ; et surtout, c'était la première fois depuis la naissance de Drago qu'elle se trouvait dans l'impossibilité de s'occuper de lui, et elle avait affreusement peur qu'il lui arrive quelque chose. Elle essayait de penser aux paroles rassurantes que Lucius lui avait dites avant l'arrivée des Aurors, mais lorsque l'Auror la conduisit au dernier sous-sol du Ministère, la panique qu'elle ressentait se raviva d'un coup. En effet, elle comprit rapidement qu'elle se trouvait à l'endroit où étaient gardés les sorciers qui avaient été arrêtés par le Ministère, en attendant de décider s'il fallait les libérer ou les envoyer à Azkaban. Plus loin dans le couloir, elle entendait des cris, des bruits de lutte, et pire encore, des râles de Détraqueurs – et elle comprit pourquoi il faisait aussi froid.

Heureusement pour Narcissa, avant qu'ils ne s'approchent, une Auror au visage rond et sympathique vint à leur rencontre. Ses cheveux courts étaient en bataille, son visage était égratigné à plusieurs endroits, et son épaule saignait un peu, ce qui ne l'empêchait pas de sourire.

– Tout va bien, Longdubat ? lui demanda l'Auror qui accompagnait Narcissa. On dirait qu'il y a eu du remue-ménage...

– On en a attrapé plusieurs, répondit Alice Longdubat avec fierté. Après que Maugrey ait tué Rosier, Parkinson a pris la fuite, et les autres se sont rendus sans protester. Certains nous ont même dit où trouver leurs alliés, et on est allés les débusquer... Ça fait pas mal de monde. Et de votre côté ? Il paraît qu'il y a eu moins de grabuge chez les Malefoy ?

– Ils n'étaient que tous les deux, et nous ont suivis sans faire d'histoire, confirma l'Auror en se tournant vers Narcissa. Ils racontent qu'ils ont été pris en otage par les Mangemorts depuis le début de la guerre... Reste à savoir si c'est vrai ou pas.

Alice Longdubat haussa un sourcil, visiblement circonspecte, et regarda enfin Narcissa.

– S'il vous plaît... Je dois partir d'ici, supplia Narcissa. Mon fils Drago... Il n'a qu'un an, il est si petit, je dois le retrouver au plus vite...

Son désarroi et son allure misérable parurent troubler Alice Longdubat. Elle réfléchit un instant, puis elle dut avoir pitié d'elle, car elle fit un signe à son collègue.

– Il y a beaucoup d'agitation, là-bas, dit-elle à voix basse. Et nous aurons peut-être besoin des autres cellules, si d'autres Mangemorts un peu récalcitrants arrivent... Si elle s'est tenue tranquille, je ne suis pas sûre qu'il soit nécessaire de la faire garder par les Détraqueurs, si ?

Narcissa regarda l'autre Auror avec appréhension. Celui-ci lui lança un regard méfiant, comme s'il rechignait à la laisser s'en tirer à si bon compte, mais il finit par faire un discret mouvement de tête pour acquiescer.

– Je vais l'accompagner un peu plus loin, décida Alice Longdubat. Venez avec moi, Mrs Malefoy...

Narcissa ne se fit pas prier et emboîta le pas d'Alice Longdubat vers une autre direction. Elles empruntèrent un autre couloir, et l'air se réchauffa progressivement, mais Narcissa ne parvenait pas à se défaire de l'angoisse qui lui tenaillait le ventre.

– Entrez là, ordonna Alice Longdubat en ouvrant une porte.

Voyant la petite pièce qui s'appêtait à l'accueillir, Narcissa s'arrêta net et se tourna vers l'Auror.

– Combien de temps devrais-je rester ici ?

– Désolée, mais vous et votre mari êtes suspectés de crimes très graves, expliqua Alice Longdubat. Nous devons prendre le temps d'éclaircir la situation avant de vous remettre en liberté.

– Nous sommes tous les deux innocents, promit Narcissa, les larmes aux yeux. Nous n'avons rien à voir avec ces horribles Mangemorts, je vous le promets !

– Ce ne sera pas à moi d'en juger, mais à Croupton, répondit Alice Longdubat. Un conseil : tenez-vous tranquille, et n'essayez pas de vous échapper, ça le mettrait de mauvaise humeur. Je vais faire en sorte qu'il s'occupe de votre cas rapidement, afin que vous puissiez retrouver votre fils... Mais c'est tout ce que je peux faire.

Narcissa vit qu'elle était sincère, et consentit à franchir la petite porte qu'elle venait de lui ouvrir. Alice Longdubat verrouilla la porte, et Narcissa se retrouva seule. Un peu hébétée, elle alla s'asseoir sur la petite banquette qui se trouvait au fond de la pièce, et elle attendit.

Elle perdit rapidement la notion du temps. Ses pensées tournaient en boucle autour de Drago, et elle n'entendait absolument rien de ce qui se passait dans le couloir. Au bout d'un long moment, que Narcissa aurait été incapable de mesurer, deux membres de la Brigade de la

Police Magique vinrent l'interroger. Avec autant de précision et d'assurance que possible, Narcissa leur raconta tout ce dont ils avaient convenu avec Lucius : ils avaient été odieusement piégés par les Mangemorts, séquestrés et malmenés, pendant que ces monstres avaient pris leurs aises dans le château et s'étaient servis des objets magiques de Lucius pour leurs propres intérêts. Les brigadiers de la Police Magique eurent quelques objections, mais elle eut réponse à tout. Si Lucius avait été aperçu à plusieurs reprises dans l'Allée des Embrumes, c'est parce qu'il était soumis à l'Imperium, même s'il luttait courageusement contre l'emprise de cet horrible sortilège ; si plusieurs Mangemorts l'avaient dénoncé comme étant leur chef de file, c'est parce qu'ils voulaient détourner la responsabilité des véritables coupables ; s'ils n'avaient pas tué Lucius pendant leur captivité, c'était pour mieux se servir de lui et de son savoir ; et s'ils ne l'avaient pas tué *elle*, c'était pour faire chanter Lucius, bien sûr...

Son air implorant, ses vêtements misérables et sa détresse authentique eurent raison de la méfiance de deux hommes qui l'interrogeaient. Ils lui demandèrent ensuite qui étaient les Mangemorts qu'elle avait vus, et qui l'avaient soi-disant maltraitée, mais Narcissa répondit que c'étaient les elfes qui lui donnaient à manger, que les Mangemorts qu'elle avait aperçus étaient toujours masqués, et qu'ils prenaient soin de déformer leur voix pour ne pas être reconnaissables.

Lorsqu'ils eurent terminé, Narcissa les supplia de lui rendre son fils, mais ils l'informèrent que Croupton souhaitait la garder ici le temps qu'ils puissent interroger Lucius ; et, désespérée, Narcissa dut attendre encore, de plus en plus épuisée et de plus en plus angoissée.

Aussi, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, elle se leva d'un bond, prête à utiliser la force pour sortir de cette maudite pièce ; mais en reconnaissant la personne qui venait d'entrer, Narcissa se figea, comme pétrifiée, et une tornade d'émotions balaya toute la peur et toute l'angoisse qu'elle avait ressenti au cours des dernières heures. Et visiblement, il en était de même pour sa sœur Andromeda, qui se tenait face à elle, les yeux embués de larmes.

– Cissy, murmura Andromeda.

Elles ne s'étaient pas adressé la parole depuis près de neuf ans, et Narcissa en avait presque oublié à quel point sa sœur était belle.

Andromeda avait un peu changé, bien sûr, mais la douceur et la délicatesse de ses traits étaient restées parfaitement intactes, et la faisaient ressembler à leur mère de manière saisissante – presque davantage qu'à leur sœur Bellatrix, malgré sa superbe chevelure noire et ses yeux argentés.

Pendant un long moment, aucune d'entre elles ne sut quoi dire, ni quoi faire. Narcissa restait immobile, traversée par une foule d'émotions contradictoires.

Depuis la nuit maudite où Andromeda l'avait quittée, il n'y avait rien que Narcissa ait tant désiré que de la retrouver enfin, de se réfugier dans ses bras, de s'asseoir avec elle sur un banc, un divan, un lit ou qu'importe, un lieu qui les accueille pour un temps infini, celui qu'il faudrait pour raconter tout ce que Narcissa retenait en elle et que seule Andromeda pouvait entendre.

Et pourtant, en même temps que ses jambes tressaillaient pour s'approcher d'elle, que ses bras voulaient s'ouvrir pour l'étreindre enfin, ses poings se serraient de colère ; car si personne ne lui avait autant manqué qu'Andromeda, il n'y avait personne non plus que Narcissa ait détesté avec autant de force. Elle resta donc figée et muette, et tous les mots qu'elle brûlait de lui dire depuis si longtemps restèrent résolument bloqués dans sa gorge.

Andromeda s'approcha timidement, à petits pas. Elle ne souriait pas, mais il était clair qu'elle n'avait qu'une envie : prendre sa petite sœur dans ses bras.

Avec une infinie douceur, elle approcha ses mains de celles de Narcissa, et les prit délicatement.

– Tu es gelée, murmura-t-elle.

Face à elle, Narcissa n'en pouvait plus. Elle n'avait pas dormi de la nuit, elle avait faim et froid, elle avait besoin de réconfort, et elle n'avait pas la force de dire quoi que ce soit. Lorsqu'elle sentit des larmes brûlantes rouler sur ses joues, et que son menton se mit à trembler, elle décida donc de renoncer à sa colère pour se jeter dans les bras d'Andromeda, où elle laissa enfin libre cours à ses larmes. Elles s'enlacèrent étroitement, s'agenouillèrent toutes les deux sur le sol, et pendant de longues minutes, Narcissa ne fit que pleurer, blottie contre Andromeda.

– Oh, Cissy, dit Andromeda en lui caressant les cheveux.

Narcissa ne disait rien. Elle tremblait de froid et ses sanglots l'empêchaient d'articuler le moindre mot. Elle avait l'impression d'être revenue des années en arrière, d'être redevenue cette toute petite fille aux deux tresses blondes, consolée par sa grande sœur dans leur jardin de la Colline d'Émeraude.

Après un long moment, elles s'écartèrent l'une de l'autre et échangèrent un léger sourire.

– Tu m'as manqué, soupira Andromeda.

De nouveau, une part de Narcissa eut envie de se mettre en colère, de lui demander pourquoi elle l'avait si cruellement abandonné – mais elle n'en avait tout simplement pas la force.

– Tu m'as manqué aussi, renifla-t-elle. J'ai eu... J'ai eu tellement peur pour toi...

– Moi aussi, Cissy. J'étais terriblement inquiète.

Narcissa reprit progressivement ses esprits. Elle regarda autour d'elle, et essuya ses joues inondées de larmes.

– Il faut que je sorte de là, hoqueta-t-elle. Il faut que je retrouve Drago.

Andromeda acquiesça avec douceur, et se tourna vers la porte.

– Ça ne devrait pas tarder, dit-elle. Ils sont en train d'interroger Lucius, et ensuite, ce sera ton tour.

– Bien, dit Narcissa.

Andromeda lui prit de nouveau la main, embarrassée.

– Il... Il ne t'a pas trop brutalisée ?

Narcissa leva les yeux, et elle devina que sa sœur parlait de Lucius.

– Cissy, je sais ce qu'il a fait, murmura Andromeda avec gravité. Je ne peux pas le prouver, et personne ne me croirait, mais je *sais* qu'il a servi Tu-Sais-Qui de son plein gré, c'est écrit sur son visage qu'il ment... N'est-ce pas ?

Narcissa se détourna. S'il y avait une seule personne à qui elle était incapable de mentir, c'était bien Andromeda.

– Cissy, tu dois m'écouter... Croupton m'a promis que tu ne serais pas emprisonnée, si tu choisisais de dire la vérité, poursuivit Andromeda en serrant la main de Narcissa de plus en plus fort.

En entendant cela, Narcissa tressaillit, et ses traits retrouvèrent leur froideur habituelle.

– C'est pour ça que tu es venue, devina-t-elle. Pour me faire avouer. Pour me piéger !

Elle retira vivement sa main de celle d'Andromeda, et se leva.

– Cissy, je t'en supplie, dit Andromeda en se levant à son tour. Tout le monde sait très bien que Lucius est coupable...

– Ils se trompent, coupa Narcissa, de plus en plus hostile.

– Croupton n'a trouvé aucune preuve tangible... Il n'y a que toi qui puisse faire éclater la vérité, insista Andromeda. Il n'y a que toi qui puisse faire justice à toutes les familles qui ont été assassinées !

Narcissa secoua la tête, et se maudit d'avoir été aussi naïve. Évidemment, sa sœur était du côté de Croupton, du Ministère et de ces Aurors cruels qui lui avaient arraché son fils. Décidément, elle ne pouvait faire confiance à personne. Lucius avait raison : désormais, il n'y avait qu'eux trois. Eux trois contre le reste du monde.

– Quel genre de sœur es-tu ? s'indigna Narcissa. Où étais-tu, toutes ces années ? Quand Maman est morte ? Quand Bellatrix sombrait chaque jour un peu plus dans la folie ? Quand je désespérais de ne pas avoir d'enfant ?

– Je...

– Tu n'étais pas là, cracha Narcissa. Tu étais trop occupée à gâcher mon mariage, et à donner à ta fille ce prénom ridicule... Non, c'est Lucius qui était là ! Toujours, quoiqu'il arrive, depuis le début ! Je sais qu'il donnerait sa vie pour moi, et ce n'est certainement pas ton cas, n'est-ce pas ?

– Cissy...

– Je m'appelle *Narcissa*, rectifia-t-elle avec froideur. Narcissa Malefoy. Qu'est-ce que tu croyais, en venant me voir ? Que j'allais te pardonner en un clin d'œil, pour tout ce que tu as fait ? Que j'allais oublier que Maman est morte par ta faute ? Que je n'allais pas voir que tu étais en train de m'amadouer, de me piéger ? Et en même temps, quelle idiote je suis, d'avoir pensé que tu venais seulement pour me reconforter, et pour me demander pardon...

– C'était aussi pour ça, implora Andromeda. Cissy, je veux seulement te protéger...

– Eh bien, c'est trop tard, décréta Narcissa. Cela fait des années que tu as choisi de m'abandonner, et que c'est Lucius qui me protège ! Et lui et mon fils sont les seuls que je considère comme ma famille,

désormais. Nous nous sommes jurés loyauté et fidélité, et je compte bien honorer cette promesse jusqu'au bout.

Andromeda la regarda longuement, visiblement secouée.

– Lucius est innocent, affirma Narcissa avec aplomb. Il n'a rien fait.

– Non, pas à moi, supplia Andromeda en secouant la tête. Cissy, ne me mens pas...

Derrière elle, la porte s'ouvrit de nouveau, et deux hommes en uniforme ouvrirent la porte.

– C'est l'heure, dit un garde. Croupton vous demande, Mrs Malefoy.

Andromeda fit un geste pour les chasser.

– Encore quelques minutes, s'il vous p...

– Non, coupa Narcissa. Nous avons terminé. Je vous suis, messieurs.

Elle contourna Andromeda et quitta la pièce sans la regarder, puis suivit les deux gardes dans le couloir. Tout en l'encadrant soigneusement, ils la conduisirent à travers d'autres couloirs obscurs dans les sous-sols du Ministère. Au loin, quelque part dans les étages supérieurs, on entendait une foule en liesse célébrer la fin de la guerre, mais Narcissa n'y prêta aucune attention.

Après quelques minutes, ils entrèrent dans une vaste salle sinistre qui ressemblait à un immense cachot. Comme dans la petite pièce où Narcissa avait attendu pendant des heures, il n'y avait aucune fenêtre, et la seule source de lumière provenait de torches fixées aux murs. Deux grands fauteuils en bois aux bras pourvus de chaînes se trouvaient au centre de la pièce, et de nombreux bancs étaient disposés en gradins autour d'eux. Croupton était debout au premier rang, dans sa longue cape noire, avec sa petite moustache et ses cheveux soigneusement peignés. Il présidait les tribunes, dont la partie centrale était réservée aux jurés du procès ; quelques bancs, en périphérie, étaient restés ouverts au public, et de nombreux sorciers s'y bousculaient pour assister au jugement.

Lorsque Narcissa entra, tous les visages se tournèrent vers elle. Croupton plissa les yeux, ce qui accentua son expression méfiante et agacée. Sur l'un des grands fauteuils en bois, Lucius était assis, confiant et paisible, comme s'il se trouvait sur le trône d'un monarque et non sur le siège d'un accusé destiné à Azkaban. Les chaînes qui ornaient le siège ne s'étaient pas enroulées autour de ses bras, au grand

soulagement de Narcissa ; et quand Narcissa s'assit à côté de lui sur le siège voisin, les chaînes remuèrent avec un cliquetis menaçant, mais s'affaissèrent aussitôt, sans même l'effleurer.

Elle était à peine assise que Croupton se mit à parler :

– Mrs Malefoy, vous comparez aux côtés de votre mari devant le Conseil de la justice magique afin de nous apporter votre témoignage à propos de certains points, mais également pour être jugée pour des faits d'une extrême gravité. Voyez-vous, nous sommes convaincus que vous avez apporté une aide précieuse à Vous-Savez-Qui, et que vous avez ainsi facilité tous les actes atroces qu'il a commis, dont la destruction du pensionnat Wimbley...

Narcissa ne l'écoutait déjà plus. Elle échangea un bref regard avec Lucius, et constata qu'il restait serein et confiant, malgré toutes les accusations et les mises en garde égrenées par Croupton pour les effrayer. Elle en déduisit qu'il avait brillamment décrédibilisé tous les témoignages que Croupton avait trouvé contre eux, qu'il avait de nouveau tourné la situation à son avantage, et qu'il n'avait aucun doute concernant leur libération prochaine.

Toujours pensive, Narcissa laissa son regard flotter parmi les sorciers qui composaient le jury. Elle se serait attendue à une foule de regards hostiles, mais au contraire, après toutes ces années de confusion et de panique, plus personne ne savait quoi penser. Contrairement aux autres Mangemorts qui avaient été capturés, ils n'avaient pas été surpris en pleine mission pour Voldemort, mais avaient été emprisonnés sur de simples suppositions ; les sorciers qui étaient présents étaient donc indécis, et chuchotaient entre eux à voix basse avec des moues perplexes.

Alors que Narcissa parcourait du regard les tribunes ouvertes au public, son cœur rata un battement.

Elle venait de croiser le regard hypnotique d'une ravissante petite fille, qui était assise sur les genoux d'un homme blond au visage très doux. Autour d'elle, plusieurs personnes se désintéressaient du procès, intrigués par le spectacle étonnant de sa chevelure qui changeait de couleur au moindre de ses mouvements. Celui qui était sans doute son père ne s'en souciait pas, l'entourait de ses bras protecteurs et posait sur elle un regard plein de fierté.

Tous les deux se ressemblaient beaucoup. La petite fille avait le même éveil, la même curiosité que lui sur le visage ; mais elle avait hérité de sa mère son visage harmonieux et ses traits délicats.

Nymphadora, songea Narcissa.

La petite fille que Narcissa avait vue aux abords du pensionnat Wimbley, près de six ans auparavant, avait bien grandi. On voyait qu'elle débordait d'énergie, et regardait tout autour d'elle avec émerveillement ; elle était sans doute ravie d'avoir enfin l'autorisation de sortir de sa maison, dans laquelle elle avait été cloîtrée pendant des années pour se protéger de la guerre.

Narcissa tressaillit lorsque Nymphadora pencha la tête pour la regarder avec insistance, et posa une question à son père en la pointant du doigt. Avait-elle remarqué que Narcissa ressemblait à sa mère ? Ted croisa à son tour le regard de Narcissa, et répondit à la question de Nymphadora avec un air embarrassé.

Andromeda, elle, venait de les rejoindre dans les tribunes. Elle se rassit à côté d'eux, les yeux rougis, et lorsque Ted la questionna à voix basse, elle secoua la tête, visiblement dépitée. Une chienne au pelage brun qui se trouvait aux pieds de Ted se releva, et vint poser sa tête sur la cuisse d'Andromeda, qui la caressa avec reconnaissance en séchant ses larmes.

Narcissa pouvait maintenant contempler sa sœur et sa famille au complet. Malgré l'embarras, la culpabilité et la tristesse qu'elle ressentait, elle ne parvenait pas à détacher son regard d'eux, et sa respiration s'accéléra légèrement lorsqu'elle se surprit à imaginer ce qui pourrait se passer si elle disait la vérité, comme Andromeda le lui avait demandé. Les Tonks l'accueilleraient sûrement à bras ouverts, si Lucius venait à être emprisonné... Andromeda la pardonnerait pour tout, évidemment, et elle s'occuperait d'elle, elle l'aiderait à élever Drago et à se reconstruire...

Elle fut brusquement tirée de ses pensées par Croupton, qui l'interpellait avec autorité :

– Et maintenant, Mrs Malefoy, je compte sur vous pour coopérer, et pour nous fournir un témoignage sincère, dit-il. C'est bien compris ?

Narcissa perçut un léger mouvement à côté d'elle, et se tourna vers Lucius. Lui aussi venait d'apercevoir Andromeda dans les tribunes. Il fronça les sourcils, interrogea Narcissa du regard, mais elle se détourna.

Ce serait tellement facile de le dénoncer, songea Narcissa. Lucius savait embobiner les gens, mais même s'il n'en savait rien, Narcissa était encore plus douée que lui. Un témoignage édifiant, un regard implorant, et Lucius irait tout droit à Azkaban. Et elle, grâce au marché qu'Andromeda avait passé avec Croupton, elle serait libre, avec Drago...

– Mrs Malefoy ? répéta Croupton avec raideur.

À côté d'elle, Lucius trahissait des signes de nervosité. Son regard allait d'Andromeda à Narcissa, puis revenait à Andromeda.

– Narcissa ?

Narcissa se tourna vers lui, et retrouva immédiatement ses esprits. Où s'égarait-elle ? Vraiment, le manque de sommeil lui faisait perdre la tête. Elle ne pourrait jamais faire une telle chose à Lucius, c'était évident.

Elle prit donc une grande inspiration, leva les yeux vers Croupton, et lui adressa un sourire courtois.

– Pardonnez-moi, Mr Croupton, s'excusa-t-elle. Mon mari et moi avons été très éprouvés par toutes ces années de captivité, et j'ai beaucoup de mal à réaliser que nous sommes enfin libres. Mais je suis prête à vous répondre.

Elle vit très nettement Croupton lancer un regard courroucé en direction d'Andromeda, qui baissa la tête, honteuse.

La suite de leur jugement se déroula sans encombre. En dehors des témoignages des Mangemorts qui avaient été attrapés et condamnés – ces *vandales*, comme Lucius les qualifia à plusieurs reprises – Croupton n'avait aucune preuve de leur culpabilité. Aucun Moldu, aucun sorcier agressé n'avait fait le moindre signalement qui puisse correspondre à Lucius ; et parmi ceux qui avaient réussi à rester en liberté en prétendant avoir été soumis à l'*Imperium*, aucun n'avait accusé les Malefoy. Ou plutôt, aucun n'avait osé les accuser, de peur de subir des représailles s'ils venaient à être libérés...

– Soyez raisonnable, Mr Croupton, dit Lucius à la fin de l'interrogatoire de Narcissa. Vous n'avez aucune preuve tangible de notre implication dans ces crimes, mises à part ces accusations vagues,

portées par des criminels qui ne cherchent qu'à amoindrir leur propre responsabilité. Vous avez entendu les témoignages des Aurors qui nous ont libérés... La vérité, l'unique vérité, est que ma femme et moi étions enfermés dans ce manoir, pris en otages et parfois soumis au sortilège de l'Imperium ! Et vous ne pouvez pas imaginer ce que nous avons enduré ! Alors, si un doute subsiste, mettez notre manoir sous surveillance pendant quelque temps, et vous verrez bien que nous sommes d'honnêtes sorciers... Mais par pitié, laissez-nous retrouver la liberté ; et surtout, laissez-nous retrouver notre fils.

La mention de Drago émut quelques sorciers indécis, et la proposition de Lucius parut satisfaire la majorité de l'assemblée. Après un vote à main levée, leur libération immédiate fut décidée, et ils furent autorisés à quitter la salle d'audience. En évitant soigneusement de regarder en direction des Tonks, Narcissa se leva, toujours abasourdie. Elle sentit Lucius s'approcher d'elle et lui prendre la main, puis l'entraîner vers la sortie, mais elle n'osa pas le regarder immédiatement. Avait-il deviné ce qui lui avait effleuré l'esprit, l'espace de quelques secondes ?

Heureusement pour elle, Lucius était préoccupé par tout autre chose.

– Où est notre fils ? demanda-t-il avec autorité au brigadier de la Police Magique qui les accompagnait vers la sortie de la salle d'audience. Nous devons le retrouver immédiatement.

L'homme n'eut pas besoin de lui répondre : à l'instant où ils sortaient de la salle d'audience, une autre porte s'ouvrit à quelques mètres d'eux, et une employée du Ministère apparut, portant Drago dans ses bras. Il pleurait toujours, et il était clair que l'employée qui le portait était impatiente de s'en débarrasser. Elle semblait épuisée, le bas de son chemisier était déchiré, et sa coiffure était défaite, comme si on lui avait tiré les cheveux. Elle avait également les restes d'un jouet dans la main, avec lequel elle avait dû essayer d'amadouer Drago, mais qui avait été impitoyablement réduit en miettes. On aurait dit que Drago avait pleuré et crié continuellement depuis que Narcissa l'avait laissé à Sainte-Mangouste ; mais il se calma dès qu'il aperçut ses parents, et tendit ses bras vers eux, tout en donnant de vigoureux coups de pieds à l'employée qui essayait de le tenir.

– MAMAN ! cria-t-il avec force.

– Drago ! s'exclama Narcissa, que la vue de son fils avait sorti de son hébétude.

Elle se précipita pour le reprendre, et la jeune employée qui lui tendait Drago parut soulagée de s'en débarrasser, mais aussi étonnée par la brusque transformation du petit garçon, qui était devenu souriant et affectueux à l'instant où il avait retrouvé les bras de sa mère.

– Je n'ai jamais vu un enfant aussi colérique, chuchota-t-elle à l'un de ses collègues qui s'inquiétait de son état. Il m'en a fait voir de toutes les couleurs...

Mais Narcissa n'y accordait aucune importance. Son petit garçon était là, bien vivant et indemne, dans ses bras. Elle respirait de nouveau, elle se sentait enfin entière. Elle sentit Lucius s'approcher pour les entourer de ses bras ; au moment où ils s'enlaçaient, un flash fit sursauter Narcissa, et elle aperçut Rita Skeeter qui les photographiait, à quelques mètres de là. La journaliste voulut s'approcher pour leur poser des questions, mais les membres de la Police Magique qui étaient présents l'en empêchèrent.

– On va vous raccompagner chez vous, grogna l'un des sorciers à l'intention de Lucius et Narcissa.

Ils ne se firent pas prier et lui emboîtèrent le pas. Un peu plus tard, ils étaient tous les trois de retour chez eux, debout sur le perron de leur manoir. La nuit était en train de tomber, mais le ciel était illuminé par une pluie d'étoiles filantes, et ils pouvaient encore voir des dizaines de hiboux tourner dans les airs, envoyés par leurs propriétaires pour célébrer la fin de la guerre des sorciers.

– Eh bien, quelle journée, soupira Lucius en caressant le dos de Narcissa. Tu as l'air épuisée.

Il avait raison. Narcissa était soulagée, bien sûr, mais elle se sentait aussi profondément troublée par tout ce qui s'était passé. Sans qu'elle ne sache pourquoi, son esprit était sans cesse aspiré vers un autre lieu, vers d'autres personnes, ou plus exactement, vers une autre version de l'histoire – celle qui aurait eu lieu si elle s'était réconciliée avec Andromeda, et si elle avait dit la vérité sur Lucius.

– Tu viens ? fit Lucius, qui se trouvait déjà dans l'encadrement de la porte.

Narcissa n'osait pas. La culpabilité était bien trop forte. Pourquoi diable pensait-elle autant à Andromeda, et surtout de cette manière-là ?

– Narcissa ? Tout va bien ?

Dans les bras de Narcissa, Drago s'agita un peu, visiblement désireux de rejoindre son père. Un peu ailleurs, Narcissa le posa sur le sol, et Drago marcha avec application vers Lucius, cette fois-ci sans trébucher. Il s'arrêta à ses pieds, tout fier, et leva la tête vers lui. Après une courte hésitation, Lucius se pencha, le souleva du sol et le prit dans ses bras.

– Il grandit de jour en jour, dit-il en le prenant contre lui.

Drago était aux anges. On aurait dit qu'il n'arrivait pas à croire ce qui lui arrivait. Il regardait son père avec admiration, et n'osait plus bouger, comme s'il craignait d'être repoussé s'il remuait trop.

Puis il se tourna vers sa mère, avec l'air de se demander pourquoi elle ne les rejoignait pas dans cet instant si précieux.

Lorsque Narcissa vit cela, elle se sentit submergée par une nouvelle vague de culpabilité. Comment avait-elle pu oser envisager de trahir son mari, de briser le lien sacré qui les unissait tous les trois, de priver Drago de père ? Quel genre de monstre était-elle ? Et quel genre de monstre était Andromeda, à vouloir semer le trouble dans son esprit de cette manière, à la faire douter de tous ses choix ?

N'y tenant plus, Narcissa sortit enfin de son engourdissement et franchit en quelques pas l'espace qui la séparait d'eux. Elle se blottit contre Lucius, et caressa la joue de Drago, dont la joie sembla s'accentuer encore. Il regardait alternativement ses deux parents, visiblement enchanté de les voir rassemblés à ses côtés. Ses yeux gris pâle n'avaient jamais été aussi brillants, et lorsqu'il se pencha timidement pour embrasser sa mère sur la joue, elle se pressa encore plus étroitement contre eux.

Ils restèrent longtemps enlacés ainsi, tous les trois, sous les étoiles filantes qui continuaient de pleuvoir ; et Narcissa s'apaisa progressivement, soulagée.

Un éternuement de Drago leur signala que la température baissait, et qu'il était temps de rentrer. Pour la première fois depuis la naissance de leur fils, Lucius s'occupa de lui toute la soirée : il lui donna le bain,

lui fit mettre son pyjama et le mit dans son lit, où il s'endormit paisiblement, épuisé.

Et lorsqu'ils revinrent dans leur chambre, tous les deux, Lucius la prit dans ses bras, sans lui laisser le temps de dire quoi que ce soit.

– Tu as été tellement forte, murmura Lucius en la serrant contre lui. Cette guerre a été si éprouvante... Mais c'est terminé, maintenant. Nous allons pouvoir nous reposer, et repartir d'un nouvel élan, tous les trois.

Narcissa avait tellement envie de le croire. Elle se blottit dans ses bras réconfortants, et se sentit envahie par une bouffée de chaleur et de reconnaissance.

– Je t'aime, dit-elle, à moitié parce qu'elle le pensait, et à moitié pour achever de s'en persuader.

Au bout d'un moment, Lucius se mit à rire doucement et Narcissa leva la tête.

– Tu mens drôlement bien, finalement, dit-il avec un grand sourire. Je devrais peut-être me méfier...

Narcissa eut un petit rire, sans rien montrer de son embarras.

– Et je repense à cette pauvre employée, tout à l'heure, ajouta Lucius. Drago ne l'a pas ménagée, on dirait... Je crois qu'il a déjà compris comment il fallait traiter ceux qui essaient de nous séparer.

Narcissa acquiesça, puis ils s'embrassèrent de nouveau, sans se douter qu'ils étaient observés depuis l'extérieur.

Et en effet, dans le jardin, sous leurs fenêtres, quatre silhouettes obscures étaient dissimulées sous les arbres. Et parmi elles, Bellatrix fulminait.

– Ils l'ont renié sans hésiter, constata Bellatrix avec amertume. Et dire qu'Il les considérait comme ses plus proches serviteurs...

– Je te l'avais bien dit, fit remarquer l'homme à la silhouette massive qui se trouvait à côté d'elle. Bon, qu'est-ce qu'on fait ? On tue ces deux traîtres ?

– N'y pense même pas, le rabroua Bellatrix.

Elle repensa furtivement à la dernière fois qu'elle avait vu Narcissa, près d'un an auparavant. En apprenant qu'elle s'était mariée avec Rodolphus LeStrange, sa petite sœur avait débarqué en pleine nuit dans leur maison, telle une furie, et avait exigé que Bellatrix quitte immédiatement cet endroit. Bellatrix ne l'aurait jamais cru capable de

se mettre autant en colère, ni de lancer des sortilèges aussi puissants que ceux qu'elle avait lancés contre les frères Lestrangle – il fallait croire que quand il s'agissait de sauver quelqu'un qu'elle aimait, Narcissa pouvait se montrer remarquablement habile et courageuse. Elle avait bien failli éborgner Rodolphus, et son petit frère Rabastan avait gardé du conflit une vilaine cicatrice sur la joue droite. Mais cette combativité avait été vaine, puisque Bellatrix avait refusé de la suivre et l'avait chassée des lieux, en la priant de ne plus jamais essayer de la sauver.

Et depuis, Narcissa avait probablement choisi d'oublier sa grande sœur, au vu de la manière avec laquelle elle se comportait avec Lucius. Dans leur grande chambre, ils riaient ensemble, Narcissa pleurait de soulagement, Lucius essuyait ses larmes, et ils s'embrassaient à nouveau, étroitement enlacés. Bellatrix fit une petite grimace : toute cette tendresse lui donnait la nausée.

Elle se tourna donc vers ses trois féroces coéquipiers : Rodolphus Lestrangle, son frère Rabastan et un tout jeune homme qui se nommait Bartemius Croupton. Celui-ci était une recrue récente, et il n'avait même pas vingt ans. Avec ses cheveux couleur paille, il avait un visage étrangement doux, couvert de taches de rousseur. C'était là son atout le plus redoutable : avec ce visage d'ange, personne ne l'avait jamais soupçonné de quoi que ce soit, pas même son propre père. Depuis sa sortie de Poudlard, il prétendait l'assister au Ministère, alors qu'en réalité, il avait rejoint le clan de Voldemort et lui délivrait de précieuses informations sur les diverses enquêtes menées par son père.

– Nous allons retrouver le Seigneur des Ténèbres, affirma-t-il pour rassurer Bellatrix. Tu l'as dit toi-même, n'est-ce pas ? Il est immortel ! Il n'a pas pu mourir, ceux qui le prétendent se trompent lourdement. Et lorsqu'il reviendra, lorsqu'il aura récupéré toute sa puissance, il se vengera de tous les traîtres qui ont renoncé à le suivre...

En disant cela, il désigna Lucius et Narcissa avec hargne.

– Sans eux, nous allons avoir du mal à retrouver les autres, fit remarquer Rabastan Lestrangle avec mauvaise humeur. Yaxley a refusé de nous rejoindre aussi, comme Avery et MacNair, tous les trois ont prétexté l'Imperium et ont été relâchés...

– Qu'ils aillent tous au diable, siffla Bellatrix. Il ne reste plus que nous.

Bartemius Croupton approuva.

– Mes amis, ne soyez pas abattus, dit-il aux deux frères Lestrangle, qui affichaient une mine renfrognée. Au contraire, réjouissez-vous : nous sommes les seuls à lui être vraiment fidèles... Et quand notre heure viendra, le Maître saura nous récompenser à la hauteur de notre courage.

– Peut-être, grogna Rodolphus Lestrangle en haussant ses épaules massives. Mais maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Bellatrix et le jeune Croupton se concertèrent du regard.

– Mon père m'a dit qu'aucun indice n'avait été trouvé chez les Potter, dit-il. J'ai regardé dans le dossier pour vérifier, et il disait vrai.

– Il a dû transplaner quelque part, supposa Bellatrix. Et s'il ne se manifeste pas à nous, c'est parce qu'il doit être trop faible pour le faire...

– Exactement, affirma le jeune Croupton. Peut-être que les Aurors sont à sa recherche, en ce moment même, tout comme ces idiots de l'*Ordre du Phénix*...

– Tout juste, dit Bellatrix avec un sourire de plus en plus malfaisant. Et peut-être que parmi eux, certains ont déjà trouvé quelques indices. Or, depuis que nous avons connaissance de la liste précise des membres de cet *Ordre du Phénix*... Nous savons que trois d'entre eux sont *aussi* des Aurors, et que par conséquence, ils seront avertis à coup sûr si quelque chose se trame dans l'un des deux groupes...

– Lesquels ?

– Maugrey est hors circuit, dit le jeune Croupton, qui était de plus en plus excité. Rosier l'a défiguré en se battant jusqu'à la mort, qu'il repose en paix... Et en dehors de Maugrey, nous avons...

– Franck et Alice Longdubat, compléta Bellatrix.

Rodolphus et Rabastan Lestrangle échangèrent un regard féroce. Ils avaient déjà affronté les deux Aurors, et avaient été incapables de les vaincre : la perspective de prendre leur revanche les enthousiasmait beaucoup.

– Si Dumbledore, ou si les Aurors savent quelque chose, ils le sauront aussi, assura Bellatrix. Et puis, ils étaient peut-être proches des Potter, n'est-ce pas ? Leur enfant est né pratiquement en même temps.

– Soit, allons les trouver, accepta Rodolphus. Par où veux-tu commencer ?

– Oh, rien de plus simple : nous allons rentrer chez nous, sourit Bellatrix. Intrépides comme ils sont, je suis certaine qu'ils viendront à nous très facilement. Ils sont peut-être même déjà en train de perquisitionner notre maison.

Rodolphe, Rabastan et Bartemius eurent le même sourire enthousiaste, et ils transplanèrent aux abords de la maison des Lestrange. Bellatrix avait vu juste : quelques personnes tentaient d'y pénétrer. Et parmi elles se trouvait Frank Longdubat.

– À mon signal, on l'attrape, on rentre, et on barricade la maison, souffla-t-elle à ses voisins.

Tous les trois hochèrent la tête, dissimulés dans une petite ruelle adjacente d'où ils pouvaient voir le seuil de leur maison. Bellatrix plissa les yeux pour mieux voir l'Auror, et frémit de plaisir en imaginant ce qu'elle allait pouvoir faire subir à Frank Longdubat dans quelques instants. Elle tourna sa baguette entre ses doigts, et sentit enfler en elle la puissance sauvage et destructrice qui l'habitait.

Le Seigneur des Ténèbres avait vu juste : depuis son mariage avec Rodolphe Lestrange, jamais sa cruauté, ni sa soif de domination n'avaient été aussi fortes. Ce mariage l'avait brisée, anéantie ; mais se brisant, elle avait libéré quelque chose de bien plus puissant, de bien plus terrible, qui avait fait d'elle l'arme parfaite. Tous les doutes et les remords qui l'entravaient avaient été écrasés, comme tout ce qu'il y avait de beau et de fragile en elle, avec la même cruauté que celle qu'elle employait pour torturer ses ennemis. Le peu d'humanité qu'elle avait autrefois combattue pour plaire à Voldemort s'était évaporée sans laisser de trace ; et dans ce renoncement total, Bellatrix avait trouvé ce qu'elle croyait être une forme d'invincibilité. Les souvenirs de Regulus ne revenaient plus la hanter, et avaient laissé place à une solitude abyssale, qui ne faisait qu'alimenter le brasier de haine qu'elle était devenue.

Lorsqu'elle se tourna vers les trois hommes qui l'accompagnaient, elle vit qu'ils avaient un peu peur d'elle, eux aussi. Tant mieux.

– Allons-y, dit-elle avec un sourire cruel.

Ils hochèrent la tête, et partirent à l'attaque.

JUSTICE EST FAITE

Recroquevillé dans sa cachette, Sirius grelottait.

Le jour se levait pour la deuxième fois depuis que James et Lily étaient morts. Deux nuits avaient passé depuis que Sirius avait découvert la trahison de Peter, et il n'avait pratiquement pas fermé l'œil, tenu éveillé par les trois mots qui résonnaient en lui sans aucun répit :

James.

Lily.

Morts.

Et avec ces trois mots tournoyaient une multitude de souvenirs, ou plutôt, des fragments de souvenirs.

Le cauchemar avait commencé le soir d'Halloween, le 31 octobre. Pendant toute la journée, Sirius avait eu un mauvais pressentiment. Le soir venu, n'y tenant plus, il s'était rendu chez Peter, afin de s'assurer que son ami était toujours en sécurité, et pour partager avec lui cette inquiétude qui gagnait en intensité.

Mais Peter n'était pas là. Sirius avait trouvé cela étrange : il avait pourtant promis qu'il serait prudent, et qu'il ne sortirait pas inutilement. Depuis le début de la guerre, Peter restait cloîtré chez lui, réticent à sortir ne serait-ce que quelques minutes.

Et puis Sirius avait vu le morceau de papier, posé sur la table. Celui sur lequel James avait inscrit son adresse, et que Peter tenait dans sa main au moment où James et Lily avaient fait de lui leur Gardien du Secret. Ce papier, ensorcelé par le sortilège *Fidelitas* une semaine plus tôt, aurait dû être vierge. Personne n'était censé pouvoir le lire, à part ceux à qui Peter donnait le papier en main propre.

Et pourtant, lorsque Sirius l'avait déplié, l'écriture de James était parfaitement visible. Le sortilège avait été brisé. James et Lily étaient en danger.

Après avoir mis le papier dans sa poche, Sirius avait immédiatement enfourché sa moto volante, et s'était précipité à Godric's Hollow. C'était là que le fil de ses souvenirs se morcelait. Il avait vu la maison explosée. Hagrid qui sortait des décombres, tenant le petit Harry dans ses bras. La porte de la maison grande ouverte, le loquet cassé.

Et James. Étendu dans l'escalier, recouvert d'une fine couche de poussière produite par l'explosion, ses lunettes brisées en morceaux. Jamais Sirius n'aurait pu imaginer une douleur telle que celle qu'il avait ressenti à ce moment-là. Il avait pourtant déjà imaginé des centaines de fois qu'une telle chose arrivait. Le cadavre de James peuplait chacun de ses cauchemars, mais rien n'aurait pu le préparer à cela.

Sirius n'avait pas émis le moindre son. Il était simplement tombé à genoux dans les décombres, à côté du corps de James, sourd à tout ce que Hagrid disait pour tenter de le reconforter.

Étrangement, ça n'était pas la vision du corps inanimé de James qui le faisait autant souffrir, mais toutes les images heureuses qui ressurgissaient en cascade dans son esprit, sans qu'il puisse les empêcher.

Sa rencontre avec James dans le Poudlard Express. Leur complicité immédiate. Le rire de James, si joyeux, si contagieux. La première fois que Sirius avait dormi chez les Potter. Le jour où James lui avait proposé d'habiter définitivement chez eux, d'intégrer sa famille pour de bon. La Carte du Maraudeur, les batailles d'oreiller, les sermons rieurs de ses parents... *On voudrait que tu sois le parrain. Le parrain de notre enfant.* Et cette ultime étreinte, la dernière fois qu'il les avait vus vivants... *Merci pour tout, Sirius,* avait dit James.

La douleur s'accroissait à chaque image qui s'imposait à lui, grandissante, insoutenable, lancinante, mais Sirius était incapable de contrôler ses pensées. Tous ces souvenirs heureux défilaient devant ses yeux, comme si James voulait lui dire : *Souviens-toi de tout cela, Sirius, souviens-toi encore et toujours, car désormais tu es le seul à le pouvoir.*

Pendant un instant, Sirius s'était même senti en colère contre James. De quel droit lui avait-il permis d'être aussi heureux, de goûter à un tel bonheur, si c'était pour que tout s'arrête ? Comment pouvait-il l'abandonner ainsi, en pleine course, alors qu'il était la seule famille qu'il possédait ?

Et puis il avait entendu des pleurs déchirants derrière lui, et ces pensées déraisonnables avaient disparu.

Harry.

Vivant.

Il fallait qu'il le console. Qu'il le protège. Qu'il s'en occupe. Il fallait qu'il se ressaisisse. Il était son parrain, Harry n'avait plus que lui.

Il s'était relevé avec détermination, et était revenu vers Hagrid. De grosses larmes roulaient sur les joues de Harry, il avait tendu sa petite main vers Sirius, mais lorsque celui-ci avait voulu le prendre dans ses bras, Hagrid l'avait écarté de lui et avait refusé tout net. Et il l'avait informé qu'Harry irait vivre chez les Dursley, conformément aux instructions de Dumbledore.

Sirius l'avait écouté dire cela, avec l'impression de se trouver dans un cauchemar grotesque. Quelqu'un allait sortir du buisson, lui dire qu'il y avait erreur, que tout ça n'était pas réel. James allait se relever, comme à chaque fois, et lui demanderait pardon pour cette mauvaise plaisanterie.

Mais non, pas cette fois. James n'était plus là. Il n'y avait plus que Sirius, devant cette maison explosée. Et Hagrid qui s'apprêtait à emporter Harry loin de lui, dans une famille détestable, là où il ne pourrait plus le voir.

Prends ma moto, avait alors dit Sirius à Hagrid. *Je n'en aurai plus besoin, désormais.*

À cet instant, il hésitait encore entre se jeter du haut d'une falaise ou tuer Peter. Ou les deux, tiens. Comme ça, les deux responsables de la mort de James et Lily seraient également punis.

Et depuis cette nuit-là, Sirius n'avait parlé à personne. Il n'avait pas eu la force de raconter ce qu'il avait vu, ce qu'il avait fait, tant la honte et la colère étaient fortes. Il n'avait même pas osé écrire à Remus, qui était toujours en mission, isolé au milieu des loups-garous. Les dernières nouvelles du monde magique mettraient sans doute encore un peu de temps à arriver jusqu'à lui. Et de toute manière, comment Sirius pourrait-il lui expliquer ce qui s'était passé ?

Eh, salut Remus, devine quoi. Tu ne vas pas me croire.

Non, il ne pouvait pas faire ça. Rien que d'imaginer la réaction de son ami, il préférerait s'enterrer vivant plutôt que d'être celui qui lui

annoncerait la nouvelle. Il avait déjà fait suffisamment souffrir tous ceux qui l'entouraient.

C'était à croire qu'il était maudit. Marlene, James, Lily. Tous fauchés. Peut-être que sa mère avait raison depuis le début, il n'était bon qu'à faire le malheur autour de lui. La meilleure chose qui puisse lui arriver était donc de disparaître.

Mais avant ça, il devait venger ses amis. Et c'est pourquoi il se trouvait là, sous sa forme animale, tapi dans l'ombre d'une haie, dans un quartier de Londres que Peter aimait fréquenter.

Le jour se levait. Il n'avait rien mangé depuis près de trente-six heures, mais il n'avait pas faim. La colère et le désir de vengeance étaient largement suffisants pour le rassasier, pour lui donner des forces, et pour le maintenir éveillé. Et pour être bien certain de ne pas s'endormir, rien n'était plus efficace que de se remémorer les moments où Peter lui avait menti effrontément, et où il n'avait rien vu.

Il y avait eu cette première fois, où il lui avait saisi le bras gauche, et où il avait naïvement cru que Peter avait été blessé dans un combat contre un Mangemort, alors qu'il venait d'en devenir un lui-même. Puis ce même soir, où il était si heureux d'être invité chez James et Lily, non pas parce qu'il se réjouissait de voir Harry, mais simplement parce qu'il allait pouvoir donner son adresse à Voldemort ; et pire encore, cette joie et cette fierté qu'il avait manifestée quand James l'avait désigné comme Gardien du Secret... Encore une fois, Sirius avait naïvement cru qu'il était heureux que James lui accorde sa confiance, mais il n'en était rien. Non, la seule chose à laquelle Peter pensait à ce moment-là, c'est à la manière dont il serait récompensé lorsqu'il livrerait son meilleur ami au mage noir qu'ils combattaient depuis des années... Et dire que c'était Sirius qui avait recommandé à James et Lily de faire cela, qui les avait aiguillés dans la direction qui avait causé leur perte... Comment avait-il pu manquer de vigilance à ce point ?

Son désir de vengeance se renforçait d'heure en heure. Il devenait plus fort que tout, il effaçait en lui toute forme de pensée raisonnable, c'était la seule chose qui était susceptible de le maintenir en vie, de lui donner la force d'attendre ici, dans cette cachette boueuse, dans l'espoir d'attraper Peter et de le tuer.

Il rumina ces pensées pendant que le soleil se levait, puis l'horloge du village sonna dix heures.

Et c'est là qu'il le vit. Il était là, tranquille. Comme un petit homme normal qui se promenait. Légèrement anxieux, peut-être, regardant tout autour de lui pour être sûr que personne ne le suivait.

Lorsqu'il arriva à sa hauteur, Sirius reprit sa forme humaine et sortit de sa cachette. Il voulait voir la peur dans les yeux de Peter, mais il voulait surtout que Peter le voie en personne. Il voulait qu'il se retrouve face à face avec lui, il voulait être la dernière chose que Peter voie avant de mourir.

– Espèce de traître, dit Sirius d'une voix étranglée. Comment oses-tu te montrer en plein jour, après ce que tu as fait ?

Face à lui, Peter eut l'air effrayé, mais bien moins que Sirius ne l'aurait cru.

– Je me doutais que tu serais là, dit-il avec un petit rire.

Et sur ses mots, il se transforma en rat et fila vers le bout de la rue. Sirius lança des sortilèges dans sa direction, mais Peter les esquiva avec agilité et disparut à l'angle de la rue. Voyant cela, Sirius poussa un juron, reprit sa forme de chien et partit à sa poursuite.

Étant plus rapide que Peter, il se rapprocha facilement, mais ils arrivèrent dans une rue piétonne, où une foule dense circulait entre des étals de fruits et légumes, de viandes et de poissons. De nombreux marchands apostrophaient les passants dans un joyeux vacarme, mais Sirius n'y prêta aucune attention. Son regard était fixé sur Peter. Il le vit s'engager dans la rue bondée, faire quelques mètres en longeant les murs, puis reprendre sa forme humaine et tenter de se fondre dans la foule.

Quel idiot, pensa Sirius en voyant réapparaître son corps rondouillet, si malhabile et si lent. Il aurait pu filer par les égouts... Sous sa forme humaine, il sera incapable de m'échapper.

Toujours sous l'apparence d'un chien, Sirius passa sous les étals avec agilité, dépassa discrètement Peter en longeant les murs, puis replongea dans la foule et reprit sa forme humaine juste devant lui. Peter s'arrêta net, et Sirius agita sa baguette pour écarter les Moldus qui se trouvaient autour d'eux, afin que personne ne soit blessé dans le duel qui allait suivre.

– Tu vas payer, Peter, gronda Sirius.

Un silence de plomb s'était abattu sur la rue commerçante, et tous les regards étaient fixés sur eux. De nouveau, Sirius s'attendait à voir Peter effrayé, mais bizarrement, ça n'était pas le cas. Au contraire, il plissa les yeux avec méchanceté, et cacha sa baguette dans son dos ; puis son visage se transforma, il prit un air faussement éploré et il cria d'une voix déchirante :

– Lily et James ! Ils t'avaient fait confiance, Sirius... Comment as-tu pu les trahir ?

Sirius fut tellement stupéfait qu'il resta pétrifié, sa baguette tendue devant lui. Et c'est à ce moment précis que tout explosa.

La détonation fut si forte que Sirius fut propulsé en arrière et tomba sur le dos, sa tête heurtant brutalement la pierre. Pendant quelques minutes, il se crut mort, et en éprouva un certain soulagement ; puis le sifflement qui lui vrillait les oreilles s'arrêta, et dans un brouillard confus, il entendit des cris de souffrance, des gémissements d'agonie.

Étourdi, Sirius voulut se redresser pour porter secours aux Moldus qui souffraient ainsi ; et ce qu'il vit en levant la tête était encore plus épouvantable que la maison explosée de James et Lily. Au milieu de la rue, là où Peter se trouvait il y avait encore quelques instants, il n'y avait plus qu'un cratère béant, si profond qu'il avait éventré les canalisations. Et tout autour, des corps jonchaient le sol, des Moldus mutilés appelaient à l'aide...

– C'EST LUI ! C'est lui qui a fait ça !

Sirius tourna vivement la tête. Une Moldue pointait sur lui un index accusateur, en parlant avec un sorcier, qui, à en juger par la propreté de ses vêtements, venait d'arriver sur les lieux.

– Un autre homme le poursuivait, plus petit, rondouillet... Il a même fait tomber un cageot de fruit en trébuchant, il semblait fou de chagrin, mais il a réussi à le rattraper... Il lui en voulait à propos de quelque chose... *Lily et James*, oui, je crois avoir entendu ça... Mais cet homme, là, il vient de le tuer !

– Attrapez-le, supplia un Moldu qui semblait terrorisé par Sirius. C'est lui qui a fait exploser tout le monde !

Sirius ne comprenait plus rien. Où était passé Peter ? Il n'avait pourtant jeté aucun sort... Et au fond du cratère, il n'y avait plus qu'une robe de sorcier ensanglantée...

– *Expelliarmus !*

La baguette de Sirius vola dans les airs, atterrit dans les mains du sorcier, qui fut rapidement rejoint par beaucoup d'autres.

Crac ! Crac ! Crac !

Ils transplanaient de toute part. En quelques instants, Sirius fut encerclé.

– Plus un geste, Black, dit une voix sévère au-dessus de lui. Vous êtes en état d'arrestation.

De nouveau, Sirius resta muet de stupeur. Il y avait maintenant au moins une vingtaine de sorciers autour de lui, et autant de baguettes pointées sur lui.

Il regarda de nouveau vers le cratère, et vit un rat sautiller dans les débris, puis filer dans les égouts, une baguette entre les dents. Et Sirius comprit que ça n'était pas lui qui avait trouvé Peter. C'était Peter qui l'avait trouvé. Tout cela n'était qu'une mise en scène savamment orchestrée. Parce que Peter connaissait trop bien Sirius, parce qu'il savait qu'il voudrait le tuer, parce que ce lâche voulait disparaître aux yeux du monde pour échapper au Ministère et aux Mangemorts encore en liberté. Il s'était donc caché sous sa forme animale et s'était mis en quête de Sirius ; et quand il l'avait vu caché sous cette haie, il était volontairement passé devant lui, afin qu'il le poursuive et que tous ces Moldus le voient exploser. Tout était parfaitement calculé.

Et Sirius avait sauté à pieds joints dans ce piège, qui venait de se refermer sur lui. Une fois de plus, il s'était fait berner par quelqu'un qu'il avait toujours considéré comme bien moins intelligent que lui, et pire encore, par quelqu'un qu'il avait autrefois considéré comme un véritable ami.

Vraiment, c'en était trop. Tout cela n'était qu'une gigantesque farce.

– Relevez-le, dit une voix sévère non loin de lui. Et emmenez-le directement à Azkaban, ordre de Croupton.

Lorsqu'il entendit cela, Sirius ne put s'empêcher d'éclater de rire. Un rire qui devait être effrayant, car un sortilège le réduisit rapidement au silence, et un autre l'immobilisa. Puis il sentit qu'on le soulevait brutalement du sol, et il n'opposa plus aucune résistance.

★★★

Au même instant, à Sainte-Mangouste, les couloirs résonnaient des cris des Médicomages qui essayaient de retenir Alastor Maugrey.

– Mr Maugrey, vous n'êtes pas prêt à sortir d'ici !

– Votre cicatrisation est plus qu'imparfaite, vous risquez de garder des marques toute votre vie... Votre nez sera déformé...

– LÂCHEZ-MOI IMMÉDIATEMENT ! Vous croyez que cela a une quelconque importance ? Deux Aurors sont en train d'être torturés par les plus redoutables des Mangemorts, à l'heure qu'il est ! Et ne comptez pas sur moi pour rester là les bras croisés !

Les Médicomages reculèrent d'un pas, effrayés par sa véhémence, et l'un d'entre eux jeta un regard noir à la femme qui se trouvait dans un coin de la pièce, et dont la visite était à l'origine de toute cette agitation. Elle portait une longue robe verte, une fourrure de renard et un chapeau orné d'un vautour empaillé ; elle tenait contre elle un très jeune enfant blond, dont les pleurs alimentaient le vacarme ambiant.

– Merci de m'avoir prévenu, Augusta, lui dit Maugrey en remettant ses vêtements de combat, encore maculés de sang. Je vais tout faire pour les sortir de là, je vous le promets... Pendant ce temps, restez avec Neville, et mettez-le en sécurité.

– Merci à vous, Maugrey, répondit Augusta Longdubat en regardant les Médicomages avec défi. Je vous souhaite bonne chance.

Crac !

Lorsque Maugrey transplana dans la rue où vivaient les Lestrangle, il comprit qu'il allait avoir grandement besoin de la chance qu'Augusta Longdubat venait de lui souhaiter. Bien qu'ils soient en pleine journée, le ciel était noir comme de l'encre à cause de tout ce qui brûlait autour de lui. Il avait l'impression très désagréable de revivre l'incendie du pensionnat Wimbley ; seule l'immense maison des Lestrangle était intacte, et se dressait au milieu de ce spectacle de dévastation. Et le plus glaçant n'était pas ce qu'il *voyait*, mais ce qu'il entendait : des hurlements de souffrance provenaient de l'intérieur de la maison, tels que Maugrey n'en avait jamais entendu, et d'autant plus épouvantables qu'il connaissait très bien ceux qui criaient ainsi. Et lorsqu'ils se taisaient, Maugrey entendait un rire de femme, qui ne semblait même plus humain tant il était cruel...

Malgré l'émotion qu'il ressentait en entendant les cris de souffrance de ses deux proches amis, Maugrey essaya d'analyser la situation à toute vitesse. Frank était porté disparu depuis la veille, et d'après Augusta, Alice avait disparu depuis quelques heures – en tout cas, c'était le moment où elle était partie à la recherche de son mari, laissant à Augusta la garde de Neville.

Maugrey s'était attendu à voir l'ensemble des Aurors et de la Police Magique attaquer la maison, mais il n'en était rien. Seules quelques personnes s'étaient abritées derrière un petit muret, un peu à l'écart, et semblaient prendre un moment de répit pour réfléchir à un plan d'attaque. Maugrey transplana juste à côté d'eux, et de nouveau, il fut surpris de ne reconnaître qu'une seule Auror, en la personne d'Esther Montrose. Elle était adossée au muret, livide, visiblement blessée ; et autour d'elle, seules trois personnes étaient présentes : un tout jeune homme à la peau noire, et deux femmes beaucoup plus âgées. Maugrey reconnut Kingsley Shackbolt, le jeune élève de Montrose, qui avait débuté sa formation d'Auror deux ans plus tôt ; le professeur McGonagall ; et enfin Millicent Bagnold, la Ministre de la Magie, reconnaissable à ses yeux violets, sa longue chevelure argentée et son manteau bleu. À la manière dont ils discutaient, Maugrey devina que McGonagall et Bagnold venaient tout juste d'arriver sur place, et essayaient de trouver un moyen de venir au secours des Longdubat sans être capturées à leur tour.

– Maugrey, s'exclama McGonagall en le reconnaissant malgré ses blessures. Vous devriez être à Sainte-Mangouste !

– Et vous, à Poudlard, rétorqua Maugrey en articulant approximativement à cause de ses blessures au visage. Et vous, au Ministère, madame la Ministre.

– Aucun de nous ne devrait être ici, grinça Millicent Bagnold. Mais voyez-vous, Croupton a mobilisé toute la Brigade de la Police Magique pour emmener *une seule personne* à Azkaban...

– Et les Aurors qui n'ont pas été blessés ont tous pris leurs congés, gémit Kingsley. Ordre de Hawthorne.

– *Quoi ?*

Kingsley échangea un regard avec l'Auror blessée qui était assise sur le sol, et d'un geste du menton, elle lui fit signe d'expliquer la situation.

– C'est lui qui a pris les commandes, après votre... hospitalisation, dit Kingsley. Il vous a toujours envié votre place de chef des Aurors, alors je crois qu'il a voulu en profiter pour gagner leur sympathie... Il a déclaré que tout le monde avait besoin de repos, que la guerre était terminée... Beaucoup sont partis en voyage après les différentes perquisitions. Nous sommes les seuls à être restés à poste, avec les Longdubat.

Maugrey baissa les yeux vers sa collègue, qui était adossée au petit muret. Elle était bien plus pâle que d'habitude, et avait du mal à respirer, sans doute en raison des blessures qu'elle avait au cou, à l'épaule et à la jambe.

– J'avais peur que les derniers Mangemorts encore en liberté profitent de ce relâchement de vigilance, dit-elle d'une voix faible en désignant la maison des Lestrangle. J'ai essayé de raisonner Hawthorne, mais il ne m'a pas écoutée... Et il s'est passé exactement ce que je craignais.

Maugrey regarda dans la même direction et serra rageusement les poings. Les Longdubat étaient en train de payer le prix de cette terrible négligence.

– Vous ne craignez pas une attaque simultanée à Poudlard ? demanda-t-il à McGonagall.

– Dumbledore est là-bas, le rassura McGonagall. Il a été retenu par ceux qui enquêtent sur Sirius Black. Ils tenaient absolument à fouiller Poudlard, et à interroger Dumbledore... Ils ont même refusé de s'interrompre, même lorsqu'ils ont été avertis de ce qui se passait ici. C'est Dumbledore qui m'a ordonné de venir ; sinon, il serait venu en personne.

– Nous avons fait appel à d'autres sorciers, mais pour l'instant, personne n'est venu, ajouta Kingsley.

– Personne n'a envie de mourir ainsi, alors que la guerre vient de se terminer, grogna Millicent Bagnold.

Un nouveau hurlement de femme, provenant de la maison des Lestrangle, leur glaça le sang.

– Assez parlé, décida Maugrey en essayant de masquer à quel point il était bouleversé. Nous n'avons pas le luxe de pouvoir attendre des renforts, nous ne pouvons donc compter que sur nous-mêmes... Combien sont-ils, là-dedans ?

– Quatre en tout, répondit le jeune Kingsley. Trois hommes et une femme. Je n'ai vu que les frères Lestrangle, ce sont eux qui se chargent de repousser tous ceux qui essaient de s'approcher... Et à l'intérieur, la seule fois où j'ai réussi à m'approcher j'ai entendu ce rire cruel, et la voix d'un autre homme...

– Bien, dit Maugrey. Montrose, vous allez immédiatement à Sainte-Mangouste, et nous, on s'occupe du reste. Compris ?

Sa collègue tenta de protester, mais elle dut admettre qu'elle était hors d'état de combattre ; et au prix de douloureux efforts, elle finit par transplaner vers Sainte-Mangouste. Maugrey regarda rapidement les trois autres : Kingsley Shacklebolt était très jeune, et il n'avait pas terminé sa formation d'Auror, mais en dehors de cette manie étrange qu'il avait de porter une seule boucle d'oreille, Montrose lui avait récemment vanté son courage exceptionnel et de ses grandes qualités de duelliste. McGonagall avait été sa professeure de Métamorphose, et comme tous ses élèves, Maugrey connaissait bien l'importance de sa puissance magique. Quant à Millicent Bagnold, Maugrey avait beaucoup entendu parler d'elle quand il était enfant : et pour cause, elle avait été à la tête du Bureau des Aurors lorsque ses deux parents y travaillaient. Elle avait pris sa retraite avant le début de la guerre, mais avait été rappelée au pouvoir après la démission de Harold Minchum. Maugrey avait longtemps rêvé de pouvoir combattre à ses côtés, mais il n'avait jamais imaginé que cela puisse arriver dans des conditions aussi tragiques.

– Nous devons attaquer simultanément, et le plus rapidement possible, décida Bagnold. Minerva, je vous couvrirai quand vous traverserez la rue ; et Shacklebolt, vous qui êtes encore jeune, restez avec Maugrey, et essayez de détourner l'attention des frères Lestrangle pendant que nous entrons. La priorité est de neutraliser ces monstres, avant d'extraire les Longdubat : nous devons à tout prix éviter qu'ils ne fassent d'autres victimes. Compris ?

Ils s'entreregardèrent brièvement. La probabilité pour qu'ils sortent tous les quatre indemnes de ce combat était extrêmement faible, mais aucun d'entre eux ne songea à renoncer.

– Bonne chance à tous, déclara Millicent Bagnold. Tenez-vous prêts, et à mon signal...

D'un même mouvement, ils se tournèrent vers la maison des Lestrangle, qui était cernée par les flammes, et se hissèrent sur la pointe des pieds pour voir par-dessus le muret qui les abritait. Aussitôt, deux silhouettes postées aux fenêtres se mirent en mouvement, et les sortilèges se mirent à fuser dans leur direction, avec une violence inouïe. Les Lestrangle semblaient galvanisés par les cris de souffrance qui retentissaient derrière eux, à l'intérieur de la maison. Ces cris étaient pourtant de plus en plus faibles, comme si les Longdubat perdaient progressivement espoir que quelqu'un leur vienne en aide.

Tout en réprimant un frisson, Bagnold fit un léger mouvement du poignet, et la fumée noire qui montait des différents cratères qui ponctuaient la rue dévia vers la façade de la maison, obstruant pendant un court instant la vision des frères Lestrangle.

– En avant, ordonna Bagnold à ses trois compagnons de combat.

Maugrey se mit à avancer au beau milieu de la rue, avec le jeune Kingsley à ses côtés, jetant des sorts successifs en direction des fenêtres où ils avaient vu apparaître les deux frères Lestrangle. Dès que la fumée se dissipa, et que les Lestrangle les virent approcher, un double duel s'engagea ; et les Lestrangle, trop heureux de pouvoir se mesurer à Alastor Maugrey, ne remarquèrent pas le chat tigré qui se faufilait sur le perron et montait le long de la gouttière, ni la femme aux longs cheveux argentés qui transplanait juste à côté de la porte...

Maugrey eut un léger sourire lorsqu'il entendit un miaulement féroce retentir derrière les Lestrangle, suivis du cri de douleur d'un des Mangemorts. Les Lestrangle furent distraits pendant un court instant, et Maugrey en profita pour faire irruption à l'intérieur, en même temps que Bagnold ; il s'attaqua à Rodolphus Lestrangle, qui semblait plus redoutable que son petit frère, et laissa Rabastan à son jeune coéquipier.

Derrière eux, il vit Millicent combattre un Mangemort dont l'apparence juvénile tranchait avec la férocité, et qui se dressait devant une silhouette recroquevillée dans un coin de la pièce, que Maugrey identifia comme étant Frank Longdubat.

C'était donc à McGonagall que revenait la tâche périlleuse d'affronter Bellatrix Lestrangle. Elle se trouvait au centre de l'immense pièce, qui occupait tout l'étage ; Alice Longdubat était étendue à ses pieds, le regard vague, poussant de temps à autre des gémissements

incompréhensibles. Malgré ses yeux écarquillés, elle ne bougeait presque pas, et ne semblait même plus consciente de ce qui se passait autour d'elle.

McGonagall essayait de ne pas penser aux deux élèves de Poudlard que ces jeunes femmes avaient été à peine quelques années plus tôt, mais elle était incapable de les voir autrement, même lorsque Bellatrix lui fit face, et éclata d'un rire aigu.

– Je commençais à m'impatisser, ricana-t-elle. Ravie de vous revoir, *professeur*.

– Assez, Bellatrix, coupa McGonagall avec froideur. Libère-la immédiatement.

Bellatrix rit de plus belle et, du bout du pied, elle repoussa le bras d'Alice Longdubat, qui poussa un gémissement déchirant. Près des fenêtres et au fond de la pièce, les trois autres Mangemorts étaient en difficulté, mais Bellatrix s'en fichait éperdument.

– Elle m'appartient déjà, répliqua Bellatrix. Comme vous tous.

À la lueur cruelle qui flamboyait dans son regard, McGonagall devina que parlementer ne servirait à rien. D'un même mouvement, elles levèrent leurs baguettes et le duel s'engagea.

Ni Bellatrix, ni McGonagall n'avaient besoin de prononcer la moindre formule. Les deux puissances qui s'affrontaient étaient telles que l'air vibrait et miroitait tout autour d'elles, électrique, saturé de magie. Des lames d'ombre fusaient de la baguette de Bellatrix, lacérées par les griffes dorées et scintillantes qui surgissaient de celle de McGonagall.

Un nuage de pétales argentés apparut derrière McGonagall, puis se déplaça vers Bellatrix et tenta de l'emprisonner. Voyant cela, Bellatrix fit un geste souple du poignet, et les pétales argentés se métamorphosèrent en aiguilles effilées qui explosèrent dans toutes les directions, obligeant McGonagall à les faire disparaître.

Sans lui laisser le moindre répit, Bellatrix tendit sa main devant elle, et le sol de la pièce devint sombre et mouvant. Des tentacules obscurs en jaillirent, s'enroulèrent autour de McGonagall et tentèrent de la faire tomber ; mais au moment où Bellatrix crut la voir vaciller, une lionne de flammes se matérialisa juste à côté d'elle, éclaira d'une lumière vive les visages des deux femmes, et poussa un rugissement féroce qui fit éclater tous les tentacules en milliers de particules.

Alors qu'aucune d'entre elles ne parvenait à prendre le dessus, McGonagall entendit vaguement des cris de rage successifs autour d'elle, lui signifiant que le jeune Mangemort et les frères Lestranger étaient en passe d'être vaincus. Elle espéra furtivement que Maugrey, Bagnold et Kingsley puissent lui venir en aide, mais il n'en fut rien.

Lorsque Bellatrix comprit qu'elle était sur le point de devoir se mesurer à quatre adversaires pour l'emporter, sa baguette décrivit un large cercle autour d'elles, et un rideau de flammes les sépara du reste de la pièce.

Il n'y avait plus que McGonagall et Bellatrix, avec Alice Longdubat qui était toujours étendue à ses pieds : autour d'elles, les contours de la pièce avaient disparu, et un dôme de flammes les englobait, les séparait du reste du monde. Successivement, Maugrey et Millicent Bagnold essayèrent de le franchir, mais sans succès. Très rapidement, l'incendie se propagea dans la pièce, et McGonagall entendit les autres battre en retraite. Face à elle, Bellatrix n'était même plus une femme, mais une sorte de flamme inhumaine qui brûlait tout autour d'elle, sans distinction, à tel point qu'elle semblait sur le point de se consumer elle-même.

McGonagall brandit de nouveau sa baguette, et Bellatrix l'imita ; aussitôt, deux serpents de lumière et d'obscurité jaillirent, s'enlacèrent, tournoyèrent dans les airs, puis s'évanouirent dans une pluie de poussière grise.

– Tu ne m'auras pas, vieille chouette ! cria Bellatrix d'une voix aiguë. Comme toi, les Longdubat m'ont résisté, et je les ai détruits ! Et lorsque j'en aurai fini avec toi, j'irai chercher leur fils, et il connaîtra le même sort qu'eux !

Il se produisit alors quelque chose d'inattendu. À l'instant où elle prononçait ces mots, Alice Longdubat tressaillit à ses pieds, et cessa brusquement de pousser des gémissements incompréhensibles. Sans que Bellatrix ne remarque quoique ce soit, McGonagall la vit basculer sur le côté, tendre une main tremblante et agripper la cheville de Bellatrix pour la faire tomber.

Alice était si affaiblie que Bellatrix ne tomba pas, mais ce moment de surprise suffit à McGonagall pour intervenir. Un premier sortilège fit voler la baguette de Bellatrix dans les airs, le deuxième l'atteignit en pleine poitrine ; et McGonagall vit très nettement l'expression de

surprise et de fureur qui se figea sur son visage, lorsqu'elle comprit qu'elle était vaincue.

Au moment où elle tombait à terre, stupéfixée, les flammes qu'elle avait fait apparaître se dissipèrent ; et le calme revint dans la pièce, dont les murs et tous les meubles étaient couverts de suie.

Sans attendre, McGonagall se précipita vers Alice Longdubat, et s'agenouilla auprès d'elle. Elle était dans un piteux état ; elle tremblait terriblement, et son regard égaré flottait en direction de Bellatrix, totalement inexpressif.

– Neville, bredouillait Alice, presque inaudible. Neville...

– Votre fils est en sécurité, dit aussitôt McGonagall en la prenant dans ses bras. Il va bien, grâce à vous... Vous l'avez sauvé, Alice.

Alice Longdubat regarda son ancienne professeure dans les yeux, et une larme roula sur sa joue. Cela ne dura qu'une fraction de secondes ; puis son regard se troubla, elle s'affaissa dans ses bras et perdit connaissance.

Bouleversée, McGonagall la serra contre elle, avec le sentiment très net que la jeune femme venait d'utiliser son dernier sursaut de lucidité pour sauver son fils.

Elle regarda autour d'elle, et constata avec soulagement que les trois autres Mangemorts avaient également été vaincus : ils gisaient tous sur le sol, assommés ou stupéfixés. Maugrey et Kingsley Shacklebolt étaient accroupis auprès de Frank Longdubat, qui était recroquevillé dans un coin de la pièce, apeuré, et semblait ne pas les reconnaître. Quant à Millicent Bagnold, elle était debout à quelques mètres de McGonagall, et regardait l'ensemble de la scène avec consternation.

Avant que l'un d'entre eux n'ait eu le temps de prononcer le moindre mot, la Brigade de la Police Magique fit irruption dans la maison. Leur chef, Hugh Ashridge, entra en premier, avec l'air de celui qui allait sauver la situation ; mais lorsqu'il aperçut Millicent Bagnold, avec son manteau bleu couvert de suie, son visage se décomposa.

– Madame la Ministre, dit l'homme en retirant son chapeau. Je ne savais pas que vous étiez ici...

– Félicitations, Ashridge, vous êtes pile à l'heure, commenta Millicent Bagnold sur un ton cassant. Quel courage, cette Brigade... On se demande à quoi vous servent les milliers de gallions que Croupton a alloués à votre financement.

Le chef de la Brigade fronça le nez, visiblement vexé, et s'apprêta à bafouiller une réponse, mais Bagnold ne lui en laissa pas le temps.

– Bouclez-moi ces quatre Mangemorts, et attention à *elle*, ne laissez pas vos stagiaires s'en occuper... Croyez-moi, elle est bien plus dangereuse que vous ne le pensez. Et quand vous aurez terminé, vous viendrez me remettre votre insigne de Chef de la Brigade de la Police Magique.

Ashridge tressaillit, et la regarda comme si elle avait perdu la raison.

– Je vous demande pardon, madame la Ministre ?

– Vous m'avez bien entendue, Ashridge. Vous auriez dû être ici depuis plusieurs heures, n'en déplaise à Mr Croupton. C'est à cause de fanfarons comme vous et Hawthorne que Frank et Alice Longdubat ont enduré ce martyre. Par conséquent, vous serez tous les deux démis de vos fonctions aujourd'hui même.

Maugrey et Kingsley se sentirent obligés de baisser les yeux, tant leur Ministre avait parlé avec froideur. La tête basse, les membres de la Brigade emmenèrent les quatre Mangemorts, laissant le champ libre aux Médicomages qui attendaient devant la maison. Ces derniers s'occupèrent de Frank et Alice, posèrent quelques questions à ceux qui avaient pu être témoins de quoique ce soit, puis ils repartirent pour Sainte-Mangouste en emmenant les Longdubat.

Après leur départ, Maugrey, Kingsley, McGonagall et Bagnold se retrouvèrent seuls, et pendant un long moment, aucun d'entre eux ne prononça le moindre mot. Rien ne pouvait décrire l'horreur de ce qu'ils venaient de voir.

– Ils... Ils ne s'en remettront jamais, n'est-ce pas ? demanda timidement Kingsley.

McGonagall et Maugrey secouèrent la tête avec gravité.

– Pauvres diables, soupira Maugrey. Pauvre Augusta... Et pauvre Neville.

Ils échangèrent tous les quatre des regards affligés, et observèrent de nouveau un long moment de silence. Puis ce fut Maugrey qui, en regardant par terre, trouva un moyen de leur donner un semblant de réconfort.

– Tenez... Venez là, Shacklebolt, grogna-t-il.

Il se baissa pour ramasser un petit objet métallique, se redressa difficilement, et marcha en boitillant vers Kingsley.

– C'est pour vous, dit Maugrey de sa voix bourrue. Frank n'en verra sans doute pas l'utilité avant un long moment, et il ne voudrait pas qu'il prenne la poussière.

Kingsley reconnut l'insigne d'Auror de Frank Longdubat, et écarquilla les yeux. Sans lui laisser le temps de réagir, Maugrey l'épingla sur sa veste, et lui donna une tape sur l'épaule.

– Prenez ça, et allez retrouver Montrose à Sainte-Mangouste : cette tête de mule serait capable de revenir pour se battre avant d'être soignée convenablement. Dites-lui que c'est moi qui vous ai donné cet insigne, et qu'à partir d'aujourd'hui, vous êtes un Auror au même titre que nous.

Kingsley ne sut que répondre. Il n'en croyait pas ses yeux, ni ses oreilles. Un peu plus loin, Millicent Bagnold opina du chef.

– Je sais reconnaître un véritable Auror quand j'en vois un, approuva-t-elle. Vous l'avez bien mérité, jeune homme.

Kingsley baissa les yeux, et regarda l'insigne épinglé sur sa poitrine, qui venait de lui être remis par l'Auror qu'il admirait le plus au monde. L'insigne était cabossé, fêlé et noirci à plusieurs endroits, mais il avait été porté par Frank Longdubat, un Auror qui s'était toujours montré bienveillant avec lui, et à cet instant, aucun morceau de métal n'aurait pu être plus beau que celui-ci.

– Je donnerai celui d'Alice à Augusta, déclara Maugrey. Il sera pour Neville, quand il sera en âge de comprendre pourquoi.

McGonagall et Millicent Bagnold acquiescèrent, et tous les quatre se firent silencieusement la promesse de ne jamais oublier tout ce qu'ils venaient de vivre.

L'effervescence de cette journée ne s'arrêta pas là. En fin de journée, Remus arriva à Londres, anéanti par tout ce qu'il avait appris au cours des dernières heures.

La veille, déjà, Remus avait aperçu les nombreux hiboux qui volaient dans le ciel ; puis les rumeurs concernant la fin de la guerre avaient atteint l'endroit reculé où il vivait depuis plusieurs semaines avec un groupe de loups-garous. En entendant tout cela, Remus avait

décidé de rejoindre le village le plus proche, plein d'espoir, afin d'en avoir le cœur net.

Il avait atteint un petit village le matin même, et était allé se renseigner auprès d'une sorcière qui lui avait donné la *Gazette des Sorciers* de la veille. Le cœur de Remus s'était arrêté en lisant le gros titre à la une : *Harry Potter, orphelin et vainqueur contre Vous-Savez-Qui*.

Les mains tremblantes, Remus avait lu le reste de l'article, qui expliquait que Voldemort avait disparu, que la guerre était terminée, mais aussi que James et Lily étaient morts, et que Sirius était activement recherché, accusé de les avoir livrés à Voldemort. La *Gazette* demandait même à ses lecteurs de prévenir les autorités magiques s'ils savaient où il se trouvait.

Sidéré, Remus s'était aussitôt rendu à Godric's Hollow, où il avait trouvé une foule de sorciers en train de rendre hommage à James et Lily ; puis il était allé chez Sirius, et enfin chez Peter, en quête d'explications ; mais à chaque fois, il n'avait trouvé personne. Il s'était donc décidé à venir jusqu'à Londres, dans l'espoir de trouver quelqu'un qui l'aide à tirer au clair cette situation invraisemblable.

En arrivant sur le Chemin de Traverse, Remus fut désarçonné par l'atmosphère festive qui y régnait. La rue commerçante, qui était pratiquement à l'abandon depuis des années, avait retrouvé toute sa superbe. L'endroit était bondé ; une musique joyeuse s'échappait du *Chaudron Baveur*, qui avait installé des tables dans toute la rue ; partout, des sorciers buvaient, dansaient, riaient, comme cela n'était pas arrivé depuis de nombreuses années.

– À la santé de Harry Potter ! cria l'un des sorciers attablés en levant sa chope.

– Le Survivant ! acclamèrent les autres en écho.

Évidemment, Remus était bien incapable de partager l'état d'euphorie qui régnait. Plusieurs sorciers qu'il ne connaissait pas l'apostrophèrent avec joie, lui tapèrent sur l'épaule, mais Remus n'avait pas le cœur à se réjouir. Il voulait seulement savoir ce qui s'était réellement passé, car pour l'instant, il ne comprenait strictement rien.

– Achetez le numéro du jour de la *Gazette du Sorcier* ! criait un jeune homme devant lui en brandissant une pile d'exemplaires. Encore quatre Mangemorts capturés aujourd'hui, deux Aurors dans un état

critique... Et surtout, le traître Sirius Black a enfin été attrapé, après avoir été poursuivi pendant plus de vingt-quatre heures par la Brigade de Police Magique !

Abasourdi, Remus en acheta un exemplaire et l'ouvrit aussitôt pour le lire, indifférent aux sorciers qui le bousculaient en passant près de lui.

Bien qu'il ait côtoyé les Longdubat au sein de l'Ordre du Phénix, Remus n'accorda aucune importance à l'article qui relatait la manière dont ils avaient été odieusement capturés et torturés. Il n'avait d'yeux que pour l'article qui parlait de l'arrestation de Sirius, et en le lisant, il eut l'impression de se liquéfier.

Sirius Black, qui était recherché depuis hier par le Ministère, a finalement été arrêté en milieu de matinée. Après avoir réalisé qu'il était un espion au service de Vous-Savez-Qui, Croupton a lancé toute la Brigade de la Police Magique à ses trousses, mais malheureusement, cela n'a pas suffi à éviter un autre drame. En effet, alors qu'il était en cavale, Sirius Black a été rattrapé par un de ses anciens camarades, Peter Pettigrow, qui était également un ami proche des Potter. Pettigrow a tenté de l'attraper pour venger la mort de ses deux amis, mais Black l'a froidement abattu, avec une sauvagerie que nous n'oserions décrire dans cet article, causant également la mort de douze Moldus dans ce terrible affrontement.

Heureusement, la Brigade de la Police Magique a réussi à capturer Black avant qu'il ne fasse d'autres victimes, et il a immédiatement été envoyé à Azkaban, où il devrait croupir pour le restant de ses jours. En effet, devant une telle dangerosité, Croupton a décrété qu'il serait irresponsable de lui laisser la moindre chance de s'échapper, et nous ne pouvons qu'être d'accord avec lui...

D'un coup sec, Remus referma la *Gazette*, le cœur battant à tout rompre. Il se trouvait dans un cauchemar, il n'y avait pas d'autre explication possible. Incapable de tenir pour vrai ce qu'il venait de lire, il décida de se rendre au Ministère par la voie des cheminettes, afin de trouver quelqu'un d'honnête qui puisse enfin lui dire la vérité sur toute cette histoire.

Avec l'impression de plus en plus tenace de se trouver sous l'emprise d'un sortilège de Confusion, Remus traversa le hall du Ministère, qui, comme le Chemin de Traverse, était rempli d'une joyeuse allégresse, à laquelle il ne prêta pas plus d'attention. Il prit un ascenseur au hasard, et parvint à trouver le bureau de Croupton ; lorsqu'il arriva devant la porte, il faillit se heurter à une femme de grande taille qui sortait de la pièce, tout habillée de noir et visiblement furieuse.

– Vous commettez une grossière erreur, Mr Croupton, dit-elle d'une voix glaciale en regardant en arrière. Et vous le regretterez !

– Très bien ! ALLEZ AU DIABLE ! hurla la voix de Croupton depuis l'intérieur du bureau.

La femme habillée de noir s'en alla sans accorder le moindre regard à Remus, faisant voler sa longue cape derrière elle. Remus était tellement sonné qu'il ne reconnut même pas la mère de Sirius, malgré leur ressemblance frappante. Dans la pièce où il entra, Croupton était avachi derrière son bureau. Son teint était grisâtre, son front était luisant de sueur et sa moustache frémissait de colère. À côté de lui, Dumbledore essayait de le calmer, tandis que Maugrey pansait ses blessures en silence, assis sur un autre fauteuil. Dans un coin de la pièce, la secrétaire de Croupton observait ce dernier avec appréhension.

– Satané Black, marmonnait Croupton, en nage. Quand je pense que les Potter lui ont confié leurs propres vies les yeux fermés...

– James et Lily n'avaient que vingt et un ans, soupira Dumbledore. Et ils avaient aveuglément confiance en leur ami. Leur mort est d'autant plus tragique que c'est leur propre bonté qui a causé leur perte...

– Professeur, dit Remus, essoufflé.

Il était incapable de dire autre chose. Il fallait que quelqu'un lui explique ce qui se passait *réellement*, et lui confirme que tout le monde se trompait à propos de ses quatre amis – mais hélas, le regard accablé de Dumbledore n'exprimait pas cette intention.

– Ah, Remus, soupira Dumbledore. Tu es enfin là. J'ai voulu te joindre plus tôt, mais tu étais...

– Vous faites erreur, coupa Remus. Vous vous trompez !

D'une main tremblante, il désigna la une de la *Gazette* qui célébrait la capture de Sirius.

– Encore un ! s'énerva Croupton, visiblement excédé. D'abord sa cousine, ensuite sa mère, maintenant un ami... Et ensuite ? Auprès de combien de sorciers vais-je encore devoir me justifier ?

– Ce n'est pas lui, affirma encore Remus. Ce n'est pas lui, je vous le jure...

– Ah, vraiment ? Alors, *qui* a révélé à Vous-Savez-Qui où se trouvaient les Potter ?

– Je n'en sais rien, admit Remus. Mais...

– Réfléchissez un peu, mon pauvre ami, répliqua Croupton. Qui donc les Mangemorts ont-ils tué à leur domicile, ces derniers mois ? QUI ?

Croupton pointa du doigt cinq portraits qui étaient épinglés au mur derrière lui.

– Adam Claring, dit-il, écumant de rage. Marlene McKinnon ! Edgar Bones ! Et enfin, James et Lily Potter ! Vous ne voyez pas ce qui relie tous ces pauvres gens ?

Il empoigna le journal que tenait Remus, et colla sous son nez la photographie de Sirius.

– Black, asséna-t-il. Avoir fait confiance à Sirius Black, voilà ce qu'ils ont en commun ! Ils se sont fiés à lui, et c'est ce qui les a perdus !

Remus secoua la tête.

– Non, non... Il ne peut pas avoir trahi James, dit Remus en secouant la tête. Professeur Dumbledore, dites-lui... Dites-lui que c'est impossible...

Mais Dumbledore se contentait de le regarder, l'air profondément navré.

– Après la mort d'Adam Claring, Maugrey m'a fait part de ses réserves concernant Sirius, dit doucement Dumbledore.

– *Quoi ?* Maugrey, mais pourquoi...

– Il était le seul à savoir où habitait Adam, grogna Maugrey. Le seul. Et l'attaque a eu lieu juste à côté de chez lui... Il est impossible qu'il n'ait rien entendu. Pareil pour les Bones et les McKinnon : au sein de l'Ordre, Sirius était le seul à connaître leurs adresses.

– Mais...

– Dans le doute, j'avais donc fermement déconseillé à James de choisir Sirius comme Gardien du Secret, poursuivit Dumbledore. Je n'étais sûr de rien, bien sûr, mais au vu de la situation, j'estimais qu'il

fallait être prudent. Et malgré mon insistance, c'est lui que James et Lily ont choisi. Comme pour Adam Claring, Sirius était donc la seule personne à pouvoir révéler l'endroit où se cachaient James, Lily et Harry.

Remus se surprit à ressentir une haine violente pour le vieil homme qu'il avait en face de lui. Il se surprit à haïr son calme à tout épreuve, ses yeux bleus qui le fixaient avec aplomb, et plus encore les paroles qu'ils prononçaient, et qui gravaient dans la réalité ce que Remus refusait d'entendre...

– J'étais là, Remus, asséna Dumbledore. Comme je l'ai expliqué à Andromeda tout à l'heure, c'est moi qui ai prononcé le sortilège *Fidelitas*. C'est moi qui ai fait de Sirius leur Gardien du Secret, et Sirius avait encore l'adresse de James et Lily sur lui au moment où il a été arrêté. Il n'a d'ailleurs fait aucun effort pour nier sa culpabilité, lors de son arrestation. Alors, j'ignore comment, j'ignore pourquoi, mais une chose est sûre : Sirius les a bel et bien trahis. C'est lui qui a donné leur adresse à Voldemort, et il l'a fait en personne, sinon cela n'aurait pas pu fonctionner.

Remus essaya de comprendre ce que Dumbledore venait de lui dire, mais il en fut incapable. Son esprit était assailli d'informations impossibles à croire et à accepter, à commencer par la mort de James, de Lily et de Peter, que Remus n'avait même pas commencé à intégrer.

– Quand avez-vous vu Black, pour la dernière fois ? lui demanda Croupton avec agressivité.

Il y a bien trop longtemps, songea Remus. C'était à cette réunion de l'Ordre du Phénix où lui et James avaient fait en sorte que Sirius et Peter se réconcilient. Après cela, ils avaient passé un long moment chez James et Lily, et Remus avait même pu voir le petit Harry... S'il avait su que c'était la dernière fois qu'il voyait ses amis, qu'ils avaient l'occasion de rire ensemble...

– C'était... il y a des mois, répondit Remus d'une voix faible. Sirius était fatigué... Il...

– Oui, ce doit être fatigant de jouer ce double jeu, se moqua Croupton.

Remus repensa à quelque chose que Sirius lui avait dit, ce soir-là, avant l'arrivée de James et Peter.

Tu n'as pas envie de jeter l'éponge ? D'avoir la paix, une bonne fois pour toute ?

Et si Sirius avait essayé de lui dire quelque chose, à ce moment-là ? Remus ne savait plus quoi penser.

– On ne peut faire confiance à personne, décréta Croupton en se levant d'un coup, l'air un peu fou. PERSONNE ! Pas même à notre propre famille ! Pas même à ceux qui vivent sous le même toit que vous ! Vous comprenez ? Alors arrêtez avec vos pleurnicheries, et FICHEZ LE CAMP !

Ce qui se passa ensuite fut assez chaotique. Remus se jeta sur Croupton pour le faire taire, mais Maugrey s'interposa. Remus voulut se débattre, il eut vaguement la sensation qu'on le soulevait du sol, qu'on le faisait sortir de la pièce, puis, sans trop réaliser comment il était arrivé là, il se retrouva dans une autre pièce, effondré sur une chaise, avec Dumbledore assis à côté de lui.

– Je suis désolé, Remus, disait Dumbledore avec sincérité.

Mais Remus avait trop mal pour être touché par cette sollicitude. Autour de lui, le monde n'avait plus aucun sens. Tout ce qui avait donné un ordre, une direction à sa vie, depuis des années, venait de s'effondrer comme un château de cartes.

– Je sais ce que tu ressens, dit doucement Dumbledore.

– Bien sûr que non, gémit Remus en prenant sa tête entre ses mains.

Dumbledore ne pouvait pas savoir. Il ne pouvait pas imaginer ce que c'était. Et d'ailleurs, personne ne le pouvait. De toute sa vie, ses amis avaient été les seuls à ne pas le regarder comme un monstre, et à le considérer comme l'un de leurs semblables ; et voilà que trois d'entre eux étaient morts, tués par le quatrième dans des conditions abjectes... D'un coup, c'était comme si toute leur histoire d'amitié n'avait été qu'une simple illusion, destinée à lui masquer la cruelle réalité de sa solitude.

– Je dois parler à Sirius, murmura Remus, la voix brisée. Je dois le voir... Il faut qu'il me dise ce qu'il s'est passé... Ce qu'il a fait...

– Je ne pense pas que cela soit possible, répondit Dumbledore. J'ai moi-même essayé d'obtenir l'autorisation d'aller lui rendre visite, mais Croupton me l'a catégoriquement refusé. J'ai également essayé de convaincre Croupton de lui accorder un procès, afin que nous puissions tous les deux comprendre un peu mieux ce qu'il s'est passé,

mais il s'est montré intraitable. Et malheureusement, cela ne change rien à la réalité de la situation.

– Sirius... Sirius ne peut pas avoir pactisé avec Voldemort, balbutia Remus en secouant la tête. Jamais... Jamais il n'aurait fait cela...

– Je suis d'accord avec toi, cette idée est difficile à admettre, dit Dumbledore. Mais, Remus, je crois que tu seras d'accord avec moi si je dis que Sirius avait une part d'ombre très secrète, à laquelle aucun de nous n'avait accès...

Remus dut se plier en deux, tant son cœur lui faisait mal. Bien sûr, Dumbledore avait raison, il y avait des sujets qu'il était impossible d'aborder avec Sirius... Son petit frère, par exemple, et sa réaction indifférente lorsqu'il avait appris sa mort avait certes été étrange, mais Remus n'avait pas trouvé cela suspect, à l'époque...

Remus essaya de réfléchir à un autre moyen d'obtenir des informations sur les derniers événements, mais il n'en trouva aucun. Toutes les personnes vers qui il avait l'habitude de se tourner lorsqu'il se trouvait en détresse avaient subitement disparu, et il avait maintenant l'impression de tomber dans le vide, sans personne pour le retenir.

– Écoute-moi, Remus, dit doucement Dumbledore après lui avoir laissé un moment de réflexion. Ce qui s'est passé est affreux, absolument tragique, et j'en suis d'autant plus attristé que j'ai, moi aussi, ma part de responsabilité dans la mort de James et de Lily. J'aurais dû me montrer plus catégorique concernant leur choix de Gardien du Secret, et cela me hantera jusqu'à la fin de mes jours. Mais en ce qui te concerne, Remus, tu es encore en vie, et tu es libre.

Quelle importance ? répondit intérieurement Remus. Assurément, il aurait préféré être mort, et emporter avec lui l'illusion que lui et ses amis étaient restés unis jusqu'à la fin, plutôt que d'avoir à affronter ces horreurs... James, Lily, Peter, tous morts, à cause de Sirius...

– Lorsque tu auras accepté tout cela, il sera temps de te tourner vers l'avenir, poursuivit Dumbledore. Et, tout comme le monde magique qui va se rebâtir petit à petit, je suis convaincu que tu trouveras un moyen de te reconstruire. Aussi, avant de te laisser partir... je tenais à te dire que les portes de Poudlard te sont toujours ouvertes, si jamais tu souhaitais venir y enseigner. Et de même, Maugrey souhaitait te

faire savoir que le Bureau des Aurors recrute à nouveau, si cela peut te permettre de...

– Laissez-moi tranquille, coupa Remus en se levant brutalement. Je ne veux plus vous voir. Je ne veux plus voir personne.

– S'il te plaît, Remus...

Mais Remus ne l'écoutait plus. Sans ses amis, et en admettant que toutes ces années de bonheur n'avaient été que mensonges, il ne pouvait envisager aucun projet, aucun futur, aucune vie qui vaille la peine d'être vécue.

– Remus !

Il était déjà sorti de la pièce. Dumbledore le vit s'éloigner à grands pas dans le couloir du Ministère, et pendant de longues années, personne ne le revit.

Dans le bureau de Croupton, le calme était revenu après le départ de Remus. Croupton était toujours avachi dans son siège, les yeux dans le vague, et ne pensait plus du tout à Sirius Black, mais aux quelques mots que Maugrey avait prononcé en entrant dans son bureau, plus tôt dans la journée, avant les passages successifs d'Andromeda Tonks, de Walburga Black et de Remus Lupin.

Mr Croupton, votre fils a été arrêté tout à l'heure, avait dit l'Auror de but en blanc. Il se trouvait avec les Lestrange en train de torturer Frank et Alice Longdubat, sans montrer aucun signe de regret, ni de soumission à l'Imperium. J'ai pensé que vous aimeriez le savoir avant que son identité ne soit dévoilée dans la Gazette...

Les mains de Croupton tremblaient légèrement, et son visage livide était agité de tics nerveux. Son fils était donc un Mangemort, et pas des moindres. Et non seulement il avait été suffisamment idiot pour continuer à pourchasser des Aurors après la chute de Voldemort, mais pire encore, il s'était fait attraper comme le dernier des imbéciles.

Croupton réfléchissait intensément – non pas à sa part de responsabilité dans cette situation, mais plutôt à la manière dont il allait devoir l'annoncer à sa femme, et surtout à ce qu'il pouvait faire pour limiter les conséquences de ce désastre sur sa propre réputation.

En ce qui concernait ce dernier problème, il avait déjà mis un plan à exécution – et justement, quelques petits coups sur la porte lui signalaient l'arrivée de la personne qu'il attendait...

Sa secrétaire, Mrs Hollings, passa la tête dans l'encadrement de la porte. Elle le regardait avec un air suspicieux, mais Croupton n'y accorda aucune importance.

– Votre... *rendez-vous* est là, Mr Croupton, dit-elle d'un air pincé.

– Faites-la entrer, ordonna Croupton.

Tout en l'observant à la dérobée, Mrs Hollings obtempéra, et reparut accompagnée d'une autre femme, qui entra la tête haute, enveloppée dans un manteau vert avec un col de fourrure. Ses cheveux blonds formaient des boucles soignées, et ses yeux brillaient derrière ses lunettes ornées de fausses perles : il était clair qu'elle jubilait intensément.

– Mr Croupton, le salua Rita Skeeter avec un sourire insolent. Merci de m'accueillir, j'avais justement quelques petites questions à vous poser sur les derniers événements...

– Taisez-vous, coupa Croupton sur un ton glacial. Laissez votre Plume à Papote dans votre sac, et écoutez-moi.

– Soyez bref, répliqua Rita Skeeter, dont le sourire radieux ne voulait pas disparaître. J'ai un article passionnant à écrire sur l'arrestation d'un jeune Mangemort qui porte le même nom que vous.

La mâchoire de Croupton se crispa, et sa secrétaire le regarda avec appréhension, mais après plusieurs respirations, il parvint à se maîtriser.

– Je devrais vous faire emprisonner pour outrage à un homme de loi, mais cela ne changerait rien, grommela-t-il en la fusillant du regard. Asseyez-vous... Laissez-nous, Hollings.

Avec un petit rire, Rita Skeeter obtempéra, et croisa les jambes devant elle, tandis que la secrétaire de Croupton quittait la pièce à reculons.

– Je sais déjà ce que vous allez me demander, Mr Croupton, exulta Rita Skeeter. Et je pourrais vous laisser me supplier un peu, rien que pour le plaisir de vous voir ramper devant moi, mais je préfère être honnête : le nom de votre fils sera à la une de la *Gazette du Sorcier* dès demain, et vous n'y pouvez plus rien.

– Vous ne ferez rien de tout cela, dit froidement Croupton.

Rita Skeeter se pencha en avant, et le regarda par-dessus ses épaisses lunettes en strass.

– Donnez-moi une seule bonne raison de ne pas le faire, alors que tous mes lecteurs ne rêvent que de ça, minauda-t-elle.

– Parce que j'ai quelque chose de bien mieux à vous offrir que le bon plaisir de vos lecteurs, dit Croupton avec aplomb.

Rita Skeeter haussa un sourcil, dubitative ; mais lorsque Croupton posa devant elle deux portraits de journalistes qu'elle avait autrefois détestés, son intérêt parut se raviver.

– Tiens tiens, dit-elle, intriguée. Marius Berrycloth et Elior Talinski... Je les avais presque oubliés, ces deux-là.

– Comme tout le monde, répondit Croupton. Beaucoup les croient morts, et pourtant, leur peine d'emprisonnement va arriver à son terme. Sans aucune action de ma part, ils retrouveront leur liberté, et ne manqueront pas de rouvrir leur journal répugnant, *Le Hibou Jacasseur*... Ils mettraient donc fin à l'exclusivité de la *Gazette du Sorcier*, exclusivité qui vous a bien profité, si j'en crois l'explosion du nombre d'abonnements à votre journal depuis l'enfermement de ces deux canailles... Je ne pense pas que ces deux journalistes vous manquent beaucoup, n'est-ce pas ? Tout comme la concurrence que vous faisait leur journal, ou encore leurs caricatures insultantes à votre égard...

En observant le visage de Rita Skeeter, il devina qu'il avait visé juste.

– Soyez clair, dit Rita Skeeter, plus calme. Qu'attendez-vous de moi, et que me proposez-vous en échange ?

– C'est très simple. Dans quelques heures, la rumeur concernant mon fils et les atrocités qu'il a commises se sera sans nul doute répandue comme une traînée de poudre dans la communauté sorcière. Je ne me fais pas d'illusions, je serai incapable d'empêcher cela. Cependant, je connais bien vos articles, et je sais à quel point ils peuvent être destructeurs : aussi, je vous demande de ne pas alimenter le scandale, et de ne publier aucun article sur mon fils dans votre *Gazette*, ni sur ma famille, ni sur la manière dont j'ai réagi à la nouvelle... Rien de tout cela.

– Et de quoi parlerai-je, si je ne parle pas de lui ? Tout le monde va se demander...

– Vous parlerez de Sirius Black, coupa Croupton en poussant un énorme dossier devant lui. Voici le dossier de l'enquête : il est pour vous. Cela devrait vous fournir de quoi écrire dans les prochaines semaines... Et n'hésitez pas à inventer ce que vous voulez, des détails sordides, je ne ferai rien pour vous contredire. Je veux que tout le monde se focalise sur lui, à tel point que l'emprisonnement de mon fils passe inaperçu. Je sais que vous en êtes parfaitement capable.

– Sans nul doute, dit crânement Rita Skeeter. Mais pour l'instant, je ne vois pas ce que j'ai à y gagner.

– Nous y voilà, dit Croupton. Eh bien, c'est à vous de me dire... Est-ce que la disparition soudaine, tragique et définitive de vos deux rivaux vous conviendrait ?

Rita Skeeter haussa les sourcils. Elle était à la fois choquée et admirative devant la froideur de Croupton et son absence totale de scrupules.

– Qu'allez-vous faire d'eux ? Les tuer ?

– Voyons, je ne suis pas un criminel, répondit Croupton, vexé. Je vais seulement faire en sorte qu'ils disparaissent aux yeux du monde... et qu'ils ne reparassent plus jamais. Pour le bien commun.

– Vous y trouverez votre compte aussi, fit remarquer Rita Skeeter. Berrycloth et Talinski n'étaient pas du genre à marchander avec des hommes comme vous, et ils ne vous pardonneront pas de les avoir emprisonnés... Si le *Hibou Jacasseur* se remet en route, vous et votre fils feront certainement la première page dès le premier numéro.

– En effet, admit Croupton.

Rita Skeeter et Croupton échangèrent un long regard. Puis Rita Skeeter lui tendit sa main aux doigts épais, et Croupton la serra avec fermeté.

– Pas un mot sur mon fils dans la *Gazette*, c'est compris ? résuma Croupton en se levant.

– Tout ce que vous voudrez, Mr Croupton, promit Rita Skeeter avec un grand sourire. Mes amitiés au *Hibou Jacasseur*...

Elle lui fit un clin d'œil en mettant le dossier de Sirius dans son sac de crocodile, puis se releva gracieusement et quitta la pièce, laissant la porte ouverte derrière elle.

– Une bonne chose de faite, murmura Croupton en jetant les deux portraits de Berrycloth et Talinski dans le feu de cheminée qui brûlait

derrière lui. HOLLINGS ! Apportez-moi le plan des cellules d'Azkaban, avec la liste de ceux qui y sont détenus ! VITE !

Sa secrétaire, Catriona Hollings, lui apporta le document demandé avec appréhension.

– Mr Croupton, pourquoi...

– Ne posez pas de questions, grogna Croupton en lui arrachant le document des mains pour l'étaler sur le bureau. Et maintenant, aidez-moi à retrouver où sont Marius Berrycloth et Elior Talinski....

Il passa ses doigts sur l'immense parchemin, qui représentait les trois versants de la tour d'Azkaban, avec le plan des cellules et les noms des prisonniers qui s'y trouvaient.

– Quel casse-tête, grogna-t-il pour lui-même. Si seulement les Détraqueurs pouvaient identifier les prisonniers directement... Au lieu de ça, il faut leur indiquer l'emplacement exact de leur cellule, sinon, ils ne comprennent plus rien... Et je ne dois pas faire d'erreur, car ces créatures aveugles seraient bien capables d'emmener les mauvais prisonniers sans le remarquer... Ils ne savent même pas distinguer un homme d'une femme, vous vous rendez compte ?

Catriona Hollings jeta un coup d'œil vers la cheminée, et vit les deux portraits de Berrycloth et Talinski qui étaient en train d'y brûler.

– Mr Croupton, murmura-t-elle, choquée. Que faites-vous ?

– Ne vous mêlez pas de ça, Hollings, s'agaça Croupton en se replongeant dans le plan d'Azkaban. Ce que je fais, je le fais pour le bien de notre pays. Nous avons besoin de nous reconstruire dans la paix et dans la sérénité, et par conséquent, sans ces deux agitateurs et leur maudit journal... Voyons cela... Berrycloth, Talinski... Ils sont dans l'un des secteurs les moins sécurisés, de mémoire, dans les premiers étages... Ah, voilà ! Ils sont toujours dans la même cellule, d'après ce plan. Bien, je vais prévenir les Détraqueurs, et ils se chargeront de les expédier dans un endroit reculé... Nous avons encore quelques accords avec des pays alliés, pour leur envoyer certains de nos prisonniers embarrassants...

– Mais vous êtes IGNOBLE ! explosa sa secrétaire.

Croupton sursauta, et la regarda comme si elle venait de mettre le feu à son bureau.

– Enfin, Hollings, s'indigna-t-il. Reprenez-vous !

– Comment osez-vous détruire la vie de tous ces gens ? s'écria Catriona Hollings, hors d'elle. De quel droit faites-vous tout cela ? Ces deux journalistes, que vous allez enfermer abusivement ! Ce jeune Black qui n'a même pas droit à un procès, tout ça parce que vous voulez tout lui mettre sur le dos, et faire oublier votre fils ! Et n'oublions pas cette pauvre femme qui est morte à Azkaban, et ses deux nourrissons...

– Des criminels, cracha Croupton. Si je veux garantir la stabilité du pays, je dois en passer par là.

– FOUTAISES ! Ce que vous voulez, c'est le pouvoir ! Et à côté de ce que vous faites pour le conserver, les agissements de votre fils sont bien peu de choses !

Croupton tressaillit, et se redressa de toute sa hauteur, sa moustache frémissante de fureur.

– Faites attention, Hollings, gronda-t-il. Retirez immédiatement ce que vous venez de dire, ou bien...

– Vous ne me faites pas peur, dit Hollings avec hargne. Vous pouvez me faire enfermer moi aussi, vous ne me ferez pas changer d'avis : vous ne valez pas mieux que Vous-Savez-Qui, voilà ! Et j'espère que vous ne deviendrez jamais Ministre de la Magie !

– Ça suffit, vous dépassez les bornes ! tonna Croupton en tapant du poing sur la table. Je pourrais vous faire renvoyer pour cela !

– C'est inutile, répliqua-t-elle. Je démissionne. Vous ne me verrez plus jamais couvrir toutes les horreurs que vous manigancez.

– Ne soyez pas ridicule, Hollings, ricana Croupton. Vous ne pouvez pas démissionner : si vous le faites, je ferai en sorte que plus personne ne veuille vous embaucher. Je vous l'ai déjà dit, j'ai les moyens de détruire votre carrière...

– Faites donc, Mr Croupton. Je préfère mourir plutôt que de servir un jour de plus le monstre que vous êtes.

Elle laissa tomber sur le sol le tas de parchemins qu'elle avait dans les bras, et les éparpilla en marchant avec détermination vers la porte de sortie.

– Vous ne pourrez rien révéler de ce que vous avez vu ici, rugit Croupton. Vous ne pourrez pas vous mettre en travers de ma route, et vous ne pourrez rien dire qui puisse me compromettre ! Vous en avez fait le Serment Inviolable, en entrant à mon service !

– Et je le regretterai jusqu'à mon dernier souffle, dit Catriona Hollings en quittant la pièce à grands pas.

Dans le salon du 12, square Grimmaurd, Walburga Black tremblait encore de fureur après son passage remarqué dans le bureau de Croupton. Elle était assise sur l'une des chaises en bois, et contemplait le sol, où était éparpillé l'exemplaire du jour de la *Gazette du Sorcier*, qu'elle venait de déchirer en lambeaux sans que cela ne lui procure le moindre soulagement. Son frère Cygnus avait vainement essayé de la calmer, mais elle ne pouvait se résoudre à accepter la situation, et même après avoir taillé en pièce l'article ignoble qu'elle venait de lire, les phrases qui accablaient son fils aîné continuaient de résonner dans sa tête.

Sirius était innocent, Walburga en était persuadée, elle le sentait au plus profond de son être, son fils n'était pas le criminel dont la *Gazette du Sorcier* parlait. Et ce qu'elle savait aussi, c'était que cette condamnation injuste venait d'enterrer à jamais tout espoir de le revoir un jour...

Toc ! Toc ! Toc !

Un bruit à la fenêtre la détournait un instant de ses ruminations, et elle aperçut un hibou posé sur le rebord, tenant entre ses pattes une lettre et un petit paquet rectangulaire. Walburga fronça les sourcils, intriguée : leur maison était Incartable, et seuls ceux à qui elle avait remis son adresse en main propre pouvaient lui envoyer du courrier...

Dans un état second, elle ouvrit la fenêtre, prit la lettre et le paquet entre les serres du hibou, et celui-ci s'envola sans demander son reste. Puis elle posa le paquet sur la table et ouvrit la lettre d'un coup sec.

Chère Mrs Black,

Je suis presque certain que vous n'avez aucun souvenir de notre rencontre furtive, et pourtant je puis vous assurer que j'en garde moi-même un souvenir cuisant. Pour vous rafraîchir un peu la mémoire, vous m'avez commandé il y a des années de ça un portrait de vous-même, afin de le faire afficher dans votre hall d'entrée ; mais lorsque j'ai voulu vous rendre visite pour la première fois, vous m'avez

congedié avec une extrême brutalité et avez détruit l'ensemble de mes pigments, obtenus grâce à l'héritage que je tenais de ma défunte mère et auxquels je tenais particulièrement.

Heureusement, l'argent que m'a donné votre amie aux vêtements colorés m'a permis de racheter progressivement quelques couleurs magiques, et puisque vous m'aviez payé ce portrait, j'ai mis un point d'honneur à vous le faire parvenir. Chose promise, chose due : vous avez votre portrait, et je crois, sans me vanter, que c'est là l'un de mes chefs-d'œuvre, sans doute grâce à la manière si authentique dont nous avons pu interagir. Et je l'apprécie d'autant plus qu'il me rendra sans doute un peu justice, suite à notre léger différend.

*Bonne découverte, Mrs Black, et avec tout mon humble respect,
Mr Draycott, peintre magique*

Walburga replia la lettre, perplexe. Un souvenir imprécis lui revint en mémoire : plusieurs années auparavant, à une époque où ses deux fils vivaient encore auprès d'elle, elle avait commandé un portrait d'elle, afin de le faire accrocher dans l'entrée, avec ceux de ses ancêtres. Elle ne se souvenait que vaguement de ce malotru de peintre, qui lui avait fait l'outrage de se présenter chez elle le jour précis où elle avait appris que Sirius ne reviendrait plus jamais au square Grimmaurd. Avec un léger effort, Walburga se souvint vaguement de l'avoir vigoureusement congedié, mais elle ne se souvenait pas avoir détruit ses pots de peinture. De toute manière, tous les souvenirs qu'elle gardait de ce jour maudit étaient assez flous...

Un léger bruit l'extirpa de ses pensées : sur la table, le petit paquet qui accompagnait la lettre était en train de grossir à vue d'œil, déchirant progressivement le papier kraft qui l'enveloppait. Walburga essaya de s'en saisir, mais le paquet lui échappa des mains, et s'envola de la table pour rejoindre le couloir. Avec un mauvais pressentiment, Walburga suivit le paquet, et descendit les escaliers à sa suite jusqu'au hall d'entrée.

Le paquet rectangulaire faisait maintenant la taille d'un grand tableau, et était allé se fixer sur le mur, à l'endroit qui avait jadis été destiné à accueillir le portrait. Au moment où Walburga s'approchait, le papier kraft qui enrobait le tableau se déchira complètement, et le dévoila au grand jour.

En le voyant, Walburga Black fut saisie d'horreur. Elle eut un mouvement de recul, manquant de se prendre les pieds dans les pans de sa robe noire, et heurta le porte-parapluie, qui se renversa sur le sol avec un grand bruit.

Le peintre s'était surpassé : le portrait grandeur nature était saisissant de ressemblance. Le teint pâle, les yeux gris comme de l'acier, le chignon couleur charbon, la robe de dentelle noire au col serré, le port de tête dédaigneux, et ce demi-sourire grimaçant... Tout y était, avec une précision implacable. C'était bien elle, ou du moins, cela l'avait été. Et c'était un spectacle insupportable.

– Eh bien, eh bien, dit le portrait, qui toisait la véritable Walburga avec amusement. Te voilà.

Walburga frissonna, horrifiée. C'était sa propre voix qui venait de s'exprimer, parfaitement reconnaissable à sa froideur terrifiante. Même les autres portraits du hall d'entrée en étaient intimidés.

– Alors, qu'est-ce que tu attends pour ramasser tout ce désordre ? siffla le portrait en désignant les parapluies et les morceaux d'emballage qui s'étaient répandus sur le sol. As-tu l'intention de laisser la demeure de nos aïeux dans cet état calamiteux ?

Walburga sortit enfin de sa torpeur, et s'agrippa au cadre sculpté pour l'arracher du mur ; mais hélas, il ne faisait déjà plus qu'un avec la maison. Et Walburga se maudit en se souvenant du sortilège de Glu Éternelle qu'elle avait jeté sur cet emplacement, plusieurs années auparavant, au moment où elle avait commandé le portrait.

– Tu croyais que tu allais pouvoir te débarrasser de moi aussi facilement ? ricana le portrait. Enfin, ma pauvre Walburga, il fallait y penser avant de martyriser cruellement tous ceux qui se trouvaient sur ton passage... Après tout, c'est à partir de l'image que tu lui as donnée de toi que cet ingénieux peintre m'a réalisée ! Et maintenant, cesse donc de t'agiter, tu as des comptes à me rendre : où est ma descendance ? J'ai vu que l'abomination qui me servait de fils aîné avait été emprisonné, et que la pâle copie qu'était son frère a été assassiné... Tu dois être fière de toi, maintenant que tu as causé la perte de notre noble lignée...

– Kreattur ! appela la véritable Walburga.

L'elfe de maison monta aussitôt de la cuisine, alarmé par le ton désespéré de sa maîtresse.

– Maîtresse ?

– Kreattur, aide-moi à le retirer, dit Walburga d'une voix tremblante.

Mais à l'instant où elle disait cela, le portrait se tourna vers Kreattur et se mit à hurler des ordres contradictoires, avec une telle force que Kreattur resta pétrifié, sans savoir s'il devait écouter les ordres de sa maîtresse ou de son sosie peint. Et Walburga finit par s'enfuir dans l'escalier, accablée par ses propres injures.

À des kilomètres de là, au manoir des Malefoy, Narcissa marchait à travers son jardin, enveloppée dans un confortable manteau de fourrure. Devant elle, dans l'obscurité, deux hommes la conduisaient en direction du lac : il s'agissait de Marius Berrycloth et Elior Talinski.

– Elle vous attend près du saule, dit timidement Talinski en se retournant vers Narcissa.

Pour une raison que Narcissa ignorait, le petit homme était trempé jusqu'aux os et était frigorifié. La nuit était tombée ; une moitié de lune brillait au-dessus de leurs têtes et éclairait le domaine des Malefoy d'une lueur fantomatique. En ce début de mois de novembre, la température baissait rapidement, et un petit nuage de vapeur se formait devant eux à chaque respiration.

Narcissa jeta un regard en arrière, vers son manoir : Cornelius Fudge était toujours là, dans le salon, en train de discuter avec Lucius. Il était arrivé en début de soirée, afin de s'assurer qu'ils se remettaient de leur longue *captivité*, et pour leur poser quelques questions sur Sirius, que Lucius avait éludées en racontant qu'ils ne savaient strictement rien à propos de toute cette histoire. Lucius lui avait offert l'hospitalité pour le dîner, ce que le petit homme au chapeau melon avait immédiatement accepté ; et après plusieurs rasades de Whisky Pur-Feu, il était clair que Lucius avait déjà gagné toute sa sympathie.

Narcissa s'était éclipcée à la fin du repas, pendant que Lucius offrait son aide et sa fortune à Fudge pour financer la reconstruction du pays : elle avait remarqué les deux pies qui l'observaient sur le rebord de la fenêtre depuis le début de la soirée, et avait immédiatement fait le lien avec les deux Animagi dont Daisy et Edgar lui avaient parlé. Elle les

avait donc rejoints dans le jardin, où les deux hommes l'avaient informée que Daisy l'attendait au bord du lac ; et c'était vers elle que Narcissa se dirigeait donc, avec un mélange d'impatience et d'appréhension.

Elle passa devant le Flavirier Argenté, et remarqua que quelques feuilles brillantes étaient tombées sur le sol. Elle en fut étonnée, car cela n'arrivait jamais – cet arbre semblait tout simplement immortel – mais elle ne s'y attarda pas, trop absorbée par toutes les pensées qui se bousculaient dans sa tête.

Sans s'en rendre compte, Narcissa accéléra le pas à l'approche du lac, et arriva presque en trotinant sur la berge, près du saule pleureur que lui avait indiqué Talinski. Daisy était là, assise sur les racines noueuses, tournée vers la surface du lac qui scintillait sous la lune.

– Cissy, dit-elle en se levant à l'arrivée de Narcissa.

Elle était vêtue d'une longue cape de voyage, d'une robe simple avec une solide ceinture en cuir, et ses gestes étaient de nouveau pleins d'énergie et de vitalité. Et même si Narcissa se doutait que la conversation qui allait suivre allait être inconfortable, elle ne put s'empêcher d'être transportée de joie en la voyant, et se précipita dans les bras que Daisy lui tendait.

– Tu es rayonnante, se réjouit Narcissa en la serrant contre elle.

– La liberté m'a redonné des forces, répondit Daisy en lui rendant son étreinte. Grâce à toi.

Talinski et Berrycloth, eux, s'éclipsèrent discrètement pour les laisser discuter.

– Alors, où es-tu allée ? demanda Narcissa en s'écartant un peu. J'ai eu si peur quand Crabbe s'est lancé à ta poursuite... Et j'étais si heureuse quand j'ai appris que tu l'avais semé... Et ton Patronus ! Même la *Gazette* en a parlé, quelques sorciers l'ont aperçu non loin de Londres pendant ta fuite ! Ils se demandent tous à qui il appartient...

– Oui, j'ai lu ça, sourit Daisy. J'aurais aimé que tu le voies aussi... Je crois que la baguette d'Eleanor m'a bien aidée à le faire apparaître. Au moment où j'ai prononcé la formule, j'ai senti qu'elle se liait à moi, et qu'elle me choisissait pour être sa nouvelle propriétaire.

Daisy lui raconta qu'après cette fuite en balai, elle était allée s'abriter à l'endroit où elle et ses parents avaient initialement prévu de s'exiler, dans les montagnes du nord du pays. Elle y avait retrouvé les animaux

que sa mère avait progressivement transférés là-bas : les Dopsidons et leurs œufs d'or, Attila le cerbère nain, leur Autruche Rétractable, quelques Sombrals et leur colonie de ravluks. Elle y avait même fait la connaissance d'une géante, la seule de son clan qui ait refusé de servir les Mangemorts – et donc la seule du pays qui était encore en vie, les autres ayant été abattus par les Aurors et l'Ordre du Phénix.

Après avoir écouté Daisy décrire sa nouvelle vie avec enthousiasme, Narcissa osa demander si elle avait réussi à avoir des nouvelles de ses parents ; mais Daisy s'assombrit aussitôt, et Narcissa sentit son cœur accélérer la cadence.

– Justement, il s'est passé quelque chose tout à l'heure, dit-elle avec gravité. Et c'est cela qui m'a fait venir ici. Ces dernières semaines, nous avons communiqué grâce à Berrycloth et Talinski, qui peuvent aller et venir à Azkaban sous leur forme animale... Maman et Papa étaient très mal en point, tous les deux, même après avoir appris que je m'étais échappée. Le fait de côtoyer tous ces Détraqueurs est très difficile à supporter, surtout pour Papa, avec sa santé fragile. Et tout à l'heure... Talinski était à Azkaban, il faisait le tour de la prison pour essayer d'imaginer un plan d'évasion... Et...

Daisy s'interrompt, les yeux brillants, et Narcissa dut lui serrer le bras pour l'aider à poursuivre.

– Les Détraqueurs les ont emmenés, murmura-t-elle. Tous les deux. Ils les ont fait sortir de leur cellule, et lorsque Talinski a entendu leurs cris, ils étaient déjà dans une barque qui partait vers le large à toute vitesse... Talinski a essayé de les rattraper pour les libérer, ou au moins les suivre à la trace, mais il y avait du brouillard, des énormes vagues... Il n'a pas réussi à les suivre... Et nous les avons perdus. Ils se sont volatilisés au large.

– Où... Où sont-ils allés, d'après toi ?

Daisy haussa les épaules.

– Je ne sais pas. Les Détraqueurs les ont sûrement confondus avec Berrycloth et Talinski, car ils étaient dans leur cellule, et ils se sont fait passer pour eux depuis leur entrée à Azkaban, afin d'éviter le Baiser du Détraqueur. Je suppose que Croupton a voulu se débarrasser d'eux, d'une manière ou d'une autre... Berrycloth et Talinski m'ont dit qu'ils avaient déjà rencontré à Azkaban deux ou trois prisonniers de pays étrangers, souvent des journalistes, qui étaient enfermés là de manière

totalelement officieuse. Mon seul espoir, c'est que Croupton les ait envoyés dans une autre prison à l'étranger. Si ce n'est pas le cas... Eh bien, ils sont peut-être déjà morts.

Narcissa frissonna, et serra le bras de Daisy encore plus fort.

– Et si... Si Berrycloth et Talinski se signalaient ? S'ils allaient dire à Croupton qu'il s'était trompé de prisonniers ? Et si vous révéliez ça à la *Gazette du Sorcier*, cela pourrait faire pression sur lui...

– J'y ai pensé, évidemment, dit Daisy avec amertume. Mais je ne crois plus en ce pays, ni en sa justice corrompue. Même s'il réalise son erreur, Croupton s'arrangera pour faire disparaître tous ceux qui seraient au courant de ce scandale... Donc mes parents, mais aussi Berrycloth, Talinski et moi. Quant à la *Gazette*, on voit bien qu'elle est à la botte de Croupton... Tu as vu ce qu'ils ont fait à Sirius ? Ils seraient bien capables de faire la même chose avec nous trois ! Après tout, je suis la femme d'un Mangemort, je suis dans la liste des personnes recherchées, et le jugement de Croupton est tellement aléatoire...

– Et... Edgar ? Il ne peut pas vous aider ?

Daisy eut un petit rire sans joie.

– Je l'ai revu, peu après mon évasion. Il était considérablement affaibli. Lorsqu'il a voulu empêcher Crabbe de me poursuivre, le soir où tu m'as libérée, ce monstre lui a donné un coup de poignard à l'épaule, et la lame était imbibée de poison. Heureusement, Rosier a limité les dégâts, mais cela l'a beaucoup affaibli, il peut à peine se lever de son lit... C'est tout juste s'il arrive à s'occuper un peu de son fils, et de celui de Crabbe. Il a besoin de Carla pour tout faire, alors, me venir en aide... Je suis déjà soulagée qu'il soit encore en vie, et qu'il ait échappé à Azkaban en prétextant qu'il avait été soumis à l'*Imperium*. Mais en ce qui concerne mes parents, mon seul espoir, c'est de continuer à vivre clandestinement. Je dois partir à leur recherche, pour les retrouver et les libérer par mes propres moyens.

– Alors... Tu vas quitter le pays, comprit Narcissa.

Daisy acquiesça avec gravité, et Narcissa en déduisit que son amie d'enfance était venue lui faire ses adieux.

– C'est sans doute la dernière fois que nous nous voyons avant un long moment, dit Daisy en serrant à son tour le bras de Narcissa. Et

pour une fois, je voudrais que tu écoutes ce que j'ai à te dire, sans t'enfuir avant la fin de cette conversation.

Narcissa regarda furtivement en arrière, vers son manoir. Évidemment, elle savait pertinemment que Daisy voulait parler de Lucius, et elle n'avait aucune envie de l'écouter, mais elle se força à acquiescer, espérant que Daisy soit aussi brève que possible.

– Nous avons déjà parlé de ce qu'il avait fait pendant cette guerre, dit Daisy. Et tu sais très bien ce que j'en pense. Mais ce soir, je voulais surtout te dire, en tant qu'amie, que je m'inquiète sincèrement pour toi. Pour ton bonheur. Parce que je crois que Lucius te rend malheureuse.

Narcissa sentit aussitôt les larmes lui monter aux yeux, et secoua la tête.

– C'est faux, murmura-t-elle. Il m'aime, et je l'aime aussi, et...

– Oui, sans doute, dit Daisy en haussant les épaules. Et après ? Cela ne t'a pas empêchée d'être malheureuse pendant toutes ces années. Lucius t'a séparée de tous ceux qui te soutenaient, qui tenaient à toi. Ça n'était pas toujours ce qu'il souhaitait, certes, mais quand Voldemort a donné des ordres à Carla pour nous séquestrer, ou encore pour tuer Regulus, Lucius n'a pas protesté. Et tout cela t'a fait souffrir, Cissy, bien plus que tu ne veux l'admettre. Il t'a peut-être protégée du danger, mais il ne t'a protégée ni de la tristesse, ni de la solitude. Et en dépit de toutes ses bonnes intentions envers toi, le résultat a été le même.

– Ce n'est pas à cause de lui que j'ai souffert, protesta Narcissa. C'est parce que ma mère me manquait, et personne n'aurait pu me la rendre... Certes, tu as raison, ces années de guerre ont été horriblement difficiles pour moi ; mais sans Lucius, tout aurait été bien pire. Et maintenant, la guerre est terminée, Drago est là, et il m'apporte tellement de joie... Et après avoir traversé toutes ces épreuves... Je veux seulement me reposer. Et ce que je veux, c'est être ici, avec eux. Avec Drago, et avec Lucius.

Daisy la regarda avec une grande tristesse.

– Et tu crois vraiment que Lucius est capable d'être un bon père ?

Comme à chaque fois que la réponse était inconfortable, Narcissa détourna soigneusement le regard.

– Il... Il veut le meilleur pour Drago, balbutia-t-elle.

– Ça, je n'en doute pas. Mais est-ce que le meilleur *selon lui*, c'est aussi ce que tu souhaites ? Lucius a tout de même une idée particulière de ce qu'est la réussite... Tu n'as pas peur qu'il brutalise ton fils ? Et qu'en prétendant *vouloir le meilleur pour lui*, il fasse de Drago un garçon méprisant et incapable d'empathie, qui prend le même plaisir que son père à écraser les autres ?

Je l'aimerais quand même, répondit intérieurement Narcissa, mais elle préféra répondre autre chose à voix haute :

– Non, dit-elle en secouant la tête. Non, Lucius ne fera pas ça. Je m'en assurerai.

Daisy poussa un long soupir. Elle n'était pas dupe, évidemment, mais elle ne pouvait pas forcer Narcissa à voir ce qu'elle refusait d'admettre. Cette dernière tentative de lui ouvrir les yeux était un échec, comme toutes les précédentes.

– Bon, très bien, dans ce cas... Je vais te laisser tranquille. Après tout, tu as raison, tu as tout ce dont on peut rêver, soupira Daisy en désignant le grand manoir illuminé. Un mari, un fils en bonne santé, un grand domaine et de beaux vêtements... Finalement, il ne te manque que l'essentiel : être aimée pour ce que tu es vraiment. Mais ça, c'est hors de portée, n'est-ce pas ?

Narcissa tressaillit, et ses yeux bleus se mirent à briller. Encore une fois, Daisy avait visé juste. Car malgré toutes les preuves d'amour que Lucius lui donnait, elle continuait de lui cacher certaines pensées, certaines craintes, certains désirs – de peur de le décevoir, et de détruire l'image de perfection qu'elle s'efforçait de donner depuis qu'elle était toute petite. Et évidemment, Daisy voulait aussi parler de son père – de son véritable père, et de cette blessure profonde dont elle ne pourrait jamais parler à Lucius, de peur qu'il ne la rejette.

– Peut-être que celle que je suis vraiment ne mérite pas d'être aimée, souffla Narcissa.

– Bien sûr que si, affirma Daisy, révoltée. Tout ça, c'est ton éducation qui te fait croire que c'est honteux, mais ça ne l'est pas. Ce que tu es, ton identité et celle de tes parents... Ils s'aimaient profondément, Cissy, au-delà de leurs différences... Et c'est une histoire triste, mais aussi très belle.

– Non, c'est répugnant, décréta Narcissa en secouant la tête.

– Arrête de dire des bêtises, dit Daisy en l'attirant contre elle.

Narcissa se résigna à se réfugier dans ses bras, enfouit son visage dans le cou de son amie et ferma les yeux.

– Je t'aime, Cissy. De tout mon cœur. Et tu sais que c'est vrai.

Narcissa avait de plus en plus de mal à retenir ses larmes. Elle aimait Daisy aussi, terriblement fort, tout comme elle aimait Andromeda, et Bellatrix, et comme elle aimait Lucius et Drago – et c'était justement tous ces liens puissants et irréconciliables qui la déchiraient.

– Promets-moi de partir s'il te fait du mal, à toi ou à Drago, insista Daisy. Promets-moi d'aller te réfugier chez Andromeda. Elle t'accueillera à bras ouverts, et elle prendra soin de vous, je le sais.

– Cela n'arrivera pas, mais je te le promets quand même, dit Narcissa du bout des lèvres.

Daisy raffermi son étreinte, et elles restèrent enlacées pendant un long moment.

– Je reviendrai te voir, promit Daisy. Lorsque Papa et Maman seront de nouveau libres.

– Je penserai chaque jour à vous trois, promit à son tour Narcissa. Et si je peux faire quoique ce soit pour t'aider...

– Prends soin de toi, Cissy. Pense à tout ce que je t'ai dit.

Narcissa acquiesça, embrassa Daisy une dernière fois, puis s'éloigna en direction de son manoir. Tout en la suivant du regard avec ses jumelles magiques, Daisy la regarda marcher à travers le jardin, passer à côté du Flavirier Argenté et remonter la pente douce jusqu'au manoir. Par les fenêtres, elle vit Narcissa retrouver Lucius dans le salon. Ils s'embrassèrent tendrement, Lucius la serra dans ses bras, lui caressa la joue. Ils discutèrent un peu, Lucius fit rire Narcissa en imitant la gestuelle empressée de Fudge, et ils quittèrent la pièce main dans la main.

Daisy soupira. Bien sûr que Lucius l'aimait. L'inverse aurait été tellement plus simple. Daisy aurait aimé qu'il soit un monstre, pour lui arracher Narcissa sans regrets et sans hésitation. Mais il ne l'était pas. Il n'était qu'un homme, et il était abject sous bien des aspects, mais personne ne pouvait le nier : il aimait Narcissa, de tout son cœur et de tout son être.

Daisy imaginait très bien ce que Narcissa ressentait vis-à-vis de Lucius, car elle éprouvait quelque chose de comparable vis-à-vis de son amie. En effet, à certains moments, elle aurait préféré la détester,

et se débarrasser de leur amitié si encombrante, qui l'avait entraînée dans des abîmes de noirceur – mais elle en était tout simplement incapable. Malgré son orgueil, son égoïsme et sa lâcheté, qui étaient pourtant à l'origine de tant de malheurs, Daisy continuait d'aimer profondément Narcissa, et elle ne pouvait pas s'empêcher de lui trouver sans cesse des excuses.

– Alors ?

Derrière elle, Talinski et Berrycloth s'étaient timidement approchés.

– Elle reste avec lui, soupira Daisy. Je m'y attendais, mais je suis tout de même déçue... Et surtout, je suis triste pour elle. Elle ouvrira peut-être les yeux un jour, mais j'en doute. Après tout, on lui a tellement inculqué l'idée qu'il ne fallait pas faire de vagues, en tant que bonne épouse...

– C'est étonnant, fit remarquer Berrycloth. C'est pourtant elle qui vous a sauvée, et vous nous disiez qu'elle était très courageuse...

– Elle peut l'être, admit tristement Daisy. Parfois. Mais elle peut aussi être lâche et terriblement égoïste. C'est curieux, vous voyez... C'est sans doute la personne la plus forte que je connaisse, après tout ce qu'elle a traversé, mais en un sens, c'est aussi la plus faible.

Elle se détourna enfin du manoir et fit face à Berrycloth et Talinski, qui semblaient sincèrement navrés pour elle.

– Qu'allons-nous faire ? demanda prudemment Talinski.

– Pour ma part, je vais tout faire pour retrouver mes parents, déclara Daisy. En ce qui vous concerne, vous êtes libres de faire ce qu'il vous chante. Je ne peux pas vous forcer à venir avec moi... Il s'agit d'une quête semée d'embûches, qui peut durer des années. Je ne veux l'imposer à quiconque.

Berrycloth et Talinski échangèrent un bref regard, et Berrycloth éclata d'un rire sonore.

– Vous ne vous débarrasserez pas de nous aussi facilement, ma petite Daisy, s'esclaffait-il. Comment pouvez-vous croire que nous allions abandonner Vera et Fergus à leur triste sort ?

– Eh bien, vous... Vous pourriez avoir envie de profiter de votre liberté, dit timidement Daisy.

– Cette suggestion nous déshonore, s'indigna Berrycloth. Comment pourrions-nous profiter de quoique ce soit, en sachant que deux innocents sont enfermés à notre place ?

– Certains s'en accommodent très bien, marmonna Daisy en pensant à Lucius.

Berrycloth se tourna vers Talinski.

– Nous vous suivrons jusqu'au bout du monde, déclara sobrement Talinski, pour montrer qu'il était du même avis que son ami. Si vous acceptez notre aide, bien entendu.

Daisy les regarda tous les deux. Les deux journalistes avaient à peu près l'âge de ses parents, même si leur long séjour à Azkaban les faisait paraître plus âgés. Avec sa pipe toujours en bouche, Berrycloth était un homme de forte carrure, avec une voix chaude et rocailleuse qui faisait trembler le sol quand il riait ; à l'inverse, Talinski était de petite taille, beaucoup plus chétif, avec des cheveux gris épars et des yeux noisette très doux, agrandis par ses énormes lunettes en cul-de-bouteille. Ils étaient tous les deux déterminés à l'aider, Daisy le voyait dans leurs regards. Et elle ne pouvait pas rêver de meilleurs compagnons de voyage.

– Très bien, déclara-t-elle. Par où commençons-nous ?

– Procédons méthodiquement, proposa Talinski de sa voix fluette. En partant du plus proche... L'Irlande, donc. Puis, s'ils n'y sont pas, ce sera la France...

– Nous allons au-devant de grandes aventures, s'extasia Berrycloth. Et avec la meilleure compagnie du monde ! Allons, en route ! Ah, mes amis, quelle joie !

Le cœur un peu plus léger, Daisy alla reprendre son balai sur la berge ; Talinski et Berrycloth se transformèrent en oiseaux, ils s'envolèrent au-dessus du lac scintillant, et leurs trois silhouettes disparurent, avalées par le clair de lune.

LE DERNIER ENNEMI QUI SERA DÉTRUIT,
C'EST LA MORT

– Arrêtez ! Arrêtez, par pitié, laissez-nous !

Depuis que les Détraqueurs les avaient traînés hors de leur cellule, Vera n'avait cessé de protester, de se débattre, mais cela n'avait mené à rien. Elle n'avait réussi à obtenir aucune réaction, aucune réponse de la part de ceux qui les avaient transportés sur des centaines de kilomètres – des Détraqueurs, puis des geôliers qui ne parlaient pas la même langue qu'eux, et qui n'essayaient même pas de les comprendre.

Malgré tout, elle refusait de se résigner, alors même que leur voyage avait duré plusieurs jours, que ni elle ni Fergus n'avaient mangé quoique ce soit depuis leur départ, que le froid glacial aurait dû la vider de ses forces et que six geôliers solidement bâtis les entraînaient de force vers une forteresse lugubre et menaçante qui semblait être leur destination finale.

Ils avaient traversé une mer dans une embarcation de fortune, ils avaient été ballottés à travers plusieurs pays, ils avaient volé au-dessus de montagnes et de falaises escarpées ; et l'endroit où ils se trouvaient était visiblement éloigné de toute autre habitation, de toute possibilité de fuite, car les montagnes enneigées qu'elle voyait à perte de vue étaient au moins aussi inhospitalières que la mer du Nord qui entourait Azkaban. Le bâtiment où on les conduisait était une sorte de forteresse aux murs noirs de jais, profondément incrustée dans la montagne, et dont les plus hautes tours se perdaient dans le blizzard. Vera fut surprise de voir une devise anglaise écrite sur la façade – *Pour le plus grand bien* – mais elle était trop occupée à se débattre pour en déduire où ils se trouvaient.

Alors que les colosses qui leur servaient de geôliers les poussaient à l'intérieur, Vera jeta un regard inquiet vers Fergus, qui se trouvait juste

derrière. Contrairement à elle, il n'avait pas la force de lutter contre ceux qui les poussaient en avant, et c'était à peine s'il tenait debout.

– Aïe ! cria Vera.

Une vive douleur la fit se retourner vers le geôlier. Il avait pointé sa baguette sur son avant-bras, où apparaissaient déjà des symboles bleuâtres et grossiers, comparables aux numéros indélébiles que les prisonniers d'Azkaban portaient dans leur cou.

Depuis le début de leur périple, personne n'avait vérifié leur identité, personne n'y avait accordé la moindre importance. Et d'ailleurs, il était probable que l'ordre que leurs geôliers avaient reçu ne la mentionne même pas. Depuis qu'ils avaient été enfermés à Azkaban, ils n'étaient que deux numéros sur une liste, privés de droits et d'existence.

– Attendez, supplia Vera. Vous faites erreur, je vous assure...

Mais encore une fois, les geôliers n'eurent que faire de ses protestations. À voir leurs visages impassibles, c'était comme s'ils ne l'entendaient même pas crier. Ils imprimèrent un autre matricule sur l'avant-bras de Fergus, puis les entraînèrent dans un escalier escarpé et interminable ; et après une longue ascension, ils les jetèrent sans ménagement dans une cellule, fermèrent à clé la porte métallique, et partirent sans leur décocher un mot.

– Bon sang, pesta Vera.

Après avoir vainement secoué la grille rouillée qui les maintenait prisonniers, elle regarda autour d'elle. Elle n'avait pas vu de Détraqueurs, mais il était évident que le vent glacial qui sifflait autour d'eux, et s'immisçait dans la moindre fissure, avait exactement la même fonction : les vider de toutes leurs forces et de tout leur espoir. Contrairement à Azkaban, où les murs étaient recouverts de mousse, d'algues et de quelques coquillages, la pierre uniformément noire qui les entourait était complètement nue. Aucune forme de vie, même la plus minuscule, ne semblait pouvoir subsister ici : tout était dur, aride et recouvert de givre.

Au fond de la cellule, Fergus s'était déjà recroquevillé contre le mur, tremblant de froid.

– Oh, Fergus, dit Vera en le rejoignant pour le prendre dans ses bras.

Tous deux portaient encore l'uniforme grisâtre aux rayures sombres de la prison d'Azkaban, trempé d'eau de mer et déchiré à plusieurs endroits. Fergus fut saisi d'une quinte de toux ; Vera regarda autour

d'elle, mais elle ne vit rien qui soit susceptible de pouvoir réchauffer son mari. Inquiète, elle posa sa main sur sa joue, et constata qu'il était brûlant de fièvre. Bien sûr, il fallait s'y attendre : dans ces températures extrêmes, le feu intérieur qui l'habitait du fait de son don de *Cracheflammes* devenait instable et difficilement contrôlable. Il pouvait se réveiller, endommager son cœur et mettre sa vie en danger.

– Je suis... un peu fatigué, admit Fergus, qui tremblait tellement qu'il peinait à articuler convenablement.

– Hé ! Il y a quelqu'un ?

Vera sursauta et fit volte-face, cherchant d'où venait la voix masculine qui venait de s'exprimer – mais elle ne vit que le mur de pierre noire qui les séparait de la cellule voisine.

– Je vous entends, dit encore la voix. Venez près du mur, s'il vous plaît...

Vera obtempéra, et remarqua une faille étroite dans la roche noire, à peine assez grande pour y passer une main. Elle s'agenouilla pour regarder à travers, et sursauta en croisant le regard de leur voisin de cellule. Il s'agissait d'un homme âgé, qui était si squelettique que son visage creusé ressemblait à une tête de mort.

– Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis heureux de vous entendre, et de vous voir, sourit-il. C'est la première fois depuis des années que mes voisins de cellule parlent la même langue que moi.

– Mon mari est très mal en point, dit Vera, qui n'arrivait pas à penser à autre chose. Vous n'auriez pas quelque chose pour le protéger du froid ? Ou bien quelque chose à manger ?

Le visage de l'homme disparut pendant quelques instants. Vera l'entendit ramasser quelque chose, puis elle vit apparaître une couverture et un morceau de pain, que l'homme poussa à travers la fente pour lui donner.

– Tenez, dit-il. Donnez-lui ceci.

La couverture était sale, humide et rapiécée, et le pain était rassis, mais Vera en éprouva un élan de gratitude infinie. Elle alla recouvrir Fergus, lui donna le morceau de pain, et retourna vers la faille pour questionner leur voisin de cellule.

– Alors, vous êtes les deux malheureux qu'ils ont choisis pour être mes voisins, dit l'homme.

– Vous ne semblez pas si redoutable, fit remarquer Vera.

– Je ne le suis plus tellement, depuis qu'on m'a privé de ma baguette, concéda l'homme. Mais suffisamment pour que ces idiots aient toujours peur de moi, et qu'ils me mettent à l'endroit le plus élevé et le plus isolé de la prison.

– Qu'avez-vous fait pour vous retrouver ici ?

Dans ses haillons, l'homme au visage émacié eut un sourire ironique.

– Vous refuseriez sans doute de me parler si vous le saviez, dit-il. Racontez-moi plutôt comment deux sorciers britanniques se sont retrouvés ici, si loin de chez eux...

Heureuse de pouvoir se confier à quelqu'un, Vera s'empessa de lui raconter toute leur histoire. Son interlocuteur semblait de plus en plus intéressé, et surtout lorsqu'elle expliqua qu'ils avaient côtoyé Voldemort de près.

– Vous le connaissez donc, dit l'homme, impressionné. Quelques rumeurs le concernant sont arrivées jusqu'à moi... S'il vous plaît, dites-m'en plus à son sujet.

Vera obtempéra, et expliqua tout ce qu'elle savait sur la vie de Voldemort et sur les pouvoirs qu'il détenait.

– Quel idiot, soupira l'homme lorsque Vera eut terminé. Et quelle tristesse de voir des sorciers si talentueux consacrer leur vie à la destruction... Après toute la violence que mon règne a engendrée, je pensais être le dernier à commettre cette erreur-là.

Vera fronça les sourcils.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous n'avez toujours pas compris ? Je vais vous donner un indice : c'est moi-même qui ai fait construire cette terrible forteresse...

Vera frissonna, et ses yeux s'agrandirent de stupeur. Dans son esprit, tout prenait sens, à commencer par la devise qu'elle avait aperçue en entrant dans la prison. Ils se trouvaient à Nurmengard, la forteresse la plus imprenable du monde, dont très peu de gens connaissaient le véritable emplacement. Et c'était à Gellert Grindelwald qu'elle discutait depuis près d'une demi-heure. Le mage noir qui avait mis l'Europe entière à feu et à sang, dont le règne s'était achevé alors qu'elle était très jeune, lorsqu'il avait été vaincu par Albus Dumbledore. Et que Vera croyait mort depuis des années.

– Allez vous reposer, conseilla Grindelwald, voyant à quel point elle était abasourdie. Une fois la nuit tombée, il fait tellement froid qu'il

est impossible de fermer l'œil... Ravi d'avoir pu discuter avec vous, madame Vera, et à plus tard, je l'espère...

Sans répondre, Vera alla rejoindre Fergus sur le sol de leur cellule, se glissa sous la couverture et ferma les yeux. Elle grelottait, et la vapeur qui s'échappait de ses lèvres gelait instantanément. Elle n'arrivait pas à croire que la température puisse descendre encore davantage. Et dire qu'ils n'étaient que début novembre...

– Tiens, votre tresse est gelée, constata Fergus en l'effleurant du bout des doigts. Comme si vous étiez une sorte de reine des glaces.

– Une reine en bien mauvaise posture, soupira Vera en effleurant sa chevelure givrée.

Fergus souriait toujours. À proximité de son épouse, il semblait reprendre progressivement des forces.

– Quelle vie étonnante, dit-il en embrassant du regard leur cellule lugubre. Me voilà emmitouflé dans la couverture rapiécée du mage noir le plus redoutable de tous les temps, à une altitude que je ne pensais jamais atteindre, même sur le dos de nos chers dragons... Décidément, je me demande quelles surprises cette existence va encore nous réserver.

Vera sourit pour la première fois depuis un long moment. Elle se tourna sur le côté et prit doucement la main de Fergus, qui tremblait un peu moins grâce à la couverture de Grindelwald.

– En tout cas, ma chère Vera... Je n'ai rien contre les voyages, mais pour notre prochaine destination, je crois qu'il serait plus sage de viser un peu plus au sud. N'êtes-vous pas d'accord ?

– J'en conviens, répondit Vera en se prêtant au jeu. Même si l'idée d'être serrée contre vous pendant toute la durée de notre séjour ne me déplaît pas.

Ils échangèrent un sourire, se blottirent l'un contre l'autre, et le vent glacial qui rugissait tout autour d'eux sembla s'éloigner un peu.

À des centaines de kilomètres de Nurmengard, et bien qu'il ne soit pas emprisonné dans une forteresse glaciale, Rogue était encore plus mal en point que Vera et Fergus Goyle. Depuis quelques jours, depuis

qu'il avait appris que Lily avait été tuée par Voldemort, il flottait dans une brume de douleur que peu de choses parvenaient à traverser.

Il venait de passer plusieurs jours enfermé à double tour dans la chambre de l'auberge où il s'était arrêté ce jour-là, avant de se décider à aller déverser son chagrin dans le bureau Dumbledore – ce qui n'avait été d'aucun réconfort, évidemment.

– Te voilà, toi ! siffla une voix aigrette au-dessus de lui.

Au prix d'un effort considérable, Rogue émergea de ses sombres pensées pour revenir à l'instant présent. La première chose qu'il sentit fut la pluie battante qui tombait sur son front, sur son nez, sur ses cheveux. Puis l'odeur rance et familière de l'Impasse du Tisseur, et enfin le froid mordant de cette nuit de novembre.

Il se tenait debout devant la porte close de son ancienne maison, incapable de dire depuis combien de temps il se trouvait là ; et la personne qui venait de s'adresser à lui était la vieille dame qui habitait la maison voisine, et que Rogue avait toujours méprisée, comme tous ses voisins moldus. Elle parlait à Rogue depuis le premier étage de sa maison, penchée par la fenêtre, avec son nez pointu et ses mains noueuses.

– Je me demandais quand tu allais réapparaître... Où étais-tu, pendant tout ce temps ? demanda-t-elle en lorgnant sa robe de sorcier d'un air suspicieux.

– Ce ne sont pas vos affaires, rétorqua Rogue.

La vieille dame plissa les yeux avec méchanceté, puis renonça à insister. Rogue allait se détourner pour frapper à la porte de sa maison, mais sa voisine s'adressa de nouveau à lui.

– Tes parents ne sont plus là depuis longtemps, grinça la vieille dame. Je ne sais pas exactement ce qu'il s'est passé, mais il y a quelques mois, je les ai entendus se disputer plus fort que d'habitude... Ensuite, quelques heures plus tard, il y a eu un remue-ménage pas possible. Les secours sont venus, puis la police... Depuis, personne n'est revenu. Voilà ce que je sais. Je n'ai même pas osé entrer après leur passage. Tiens, prends ça !

Et sur ces mots, elle lui lança le double des clés qu'elle possédait. Le trousseau tomba dans le caniveau, où Rogue alla les ramasser ; et quand il releva la tête, sa vieille voisine avait déjà refermé la fenêtre.

Rogue resta encore un long moment dans la ruelle, regardant le trousseau de clés au creux de sa main. Puis, au lieu d'entrer dans sa maison, il quitta l'impasse et marcha au hasard dans les rues lugubres de Carbone-les-Mines. Il ne s'arrêta que lorsqu'il vit un cadre de balançoire rouillé, au milieu d'un terrain de jeux à l'abandon.

C'est là qu'il comprit ce qui l'avait amené ici. Ça n'était pas pour retrouver la maison de son enfance, dans laquelle il n'avait connu que la misère, le dégoût et la violence : c'était pour revenir sur les lieux où, l'espace de quelques mois, et pour la seule fois de sa vie, il avait connu quelque chose qui s'approchait d'une forme de bonheur.

Il regarda longuement la balançoire, avec ses cordes usées et son cadre rongé par la rouille, puis le buisson derrière lequel il était caché la première fois qu'il avait aperçu Lily. Et il marcha encore un peu, jusqu'à la rivière qui coulait non loin de là. Il s'arrêta en haut d'une colline, près d'un autre buisson, et eut l'impression que l'herbe était encore creusée à l'endroit où Lily et lui avaient l'habitude de s'asseoir pour discuter. C'était ici, à l'abri de ces quelques branches, qu'ils se retrouvaient au cours des quelques années qui avaient précédé leur entrée à Poudlard. C'était donc ici que Rogue avait connu les plus belles heures de sa vie, même si elles étaient à l'origine de tant de souffrances.

À première vue, il ne restait plus rien de ce bonheur-là. Rien, dans cet endroit sinistre et inhospitalier, ne laissait penser qu'à une époque, deux enfants s'étaient retrouvés ici après chaque jour d'école, s'étaient confiés l'un à l'autre et s'étaient liés d'une amitié aussi précieuse qu'improbable. Le buisson était décharné, la berge était horriblement boueuse, la rivière était remplie de déchets et dégageait une odeur nauséabonde.

Pourtant, malgré tous les changements que ce lieu avait subis, malgré tous les bouleversements que Rogue avait connus, et malgré les années qui n'avaient eu de cesse de les éloigner l'un de l'autre, Rogue sentait encore la présence bienveillante de Lily. Elle lui avait fait cadeau de tous ces moments, elle lui avait montré qu'il existait quelques îlots de tendresse et de gaieté au milieu de l'océan de noirceur et d'injustice dans lequel il évoluait depuis sa naissance.

Lily savait que c'était vous qui la protégiez, Severus, lui avait rappelé Dumbledore quelques heures plus tôt. Et lorsqu'elle l'a deviné, elle m'a

généreusement demandé de vous protéger en retour. Si vous acceptez le poste de professeur que je vous propose, nous pourrions respecter les deux souhaits qu'elle a formulé : la protection de son fils Harry, mais aussi la vôtre.

Rogue avait écouté Dumbledore, mais avant de prendre une quelconque décision sur l'orientation qu'il allait donner à sa vie, il devait en avoir le cœur net. Et c'était la raison pour laquelle il se trouvait là, près de ce petit buisson, dans l'espoir vague et idiot d'y trouver un message de Lily, ou un moyen de sentir sa présence, afin qu'elle puisse le guider de nouveau.

En balayant l'endroit du regard, Rogue comprit qu'il s'était trompé. Lily n'était pas ici. Elle n'était ni dans ce buisson à moitié mort, ni dans cette balançoire rouillée, ni dans cette rivière boueuse et pleine de détrit. Non, décidément, elle était ailleurs. Et bien plus proche qu'il ne l'avait pensé.

D'une main un peu tremblante, Rogue serra sa baguette et ferma les yeux, laissant leurs plus beaux souvenirs rejaillir en lui. Les images reparaissaient, refaisaient surface, et avec elles, tout le bonheur qu'il avait ressenti à l'époque : la joie de discuter avec quelqu'un qui l'écoutait et le comprenait, l'euphorie et l'excitation qu'il éprouvait chaque fois qu'il gravissait cette colline pour retrouver Lily, le sentiment nouveau de compter aux yeux de quelqu'un, d'être digne de sa confiance.

Dis, tu ne me trouves pas bizarre ? s'était-il inquiété, un jour où ils discutaient ici, près de ce buisson.

Ils étaient si jeunes. Lily s'était tournée vers lui, l'avait regardé droit dans les yeux. Elle savait déjà tout de ses parents, et de la violence dont il était témoin chaque jour.

Je pense que tu es la personne la plus courageuse que je connaisse, avait-elle répondu avec beaucoup de sérieux.

Les paupières toujours étroitement fermées, Rogue sentit des larmes déborder de ses yeux et couler sur ses joues pâles, se mêlant à la pluie qui ruisselait déjà sur son visage.

– *Spero Patronum*, murmura-t-il tout bas.

Il sut ce qui allait apparaître avant même d'ouvrir les yeux, mais il fut tout de même surpris par la clarté éblouissante de son Patronus. Et en effet, la biche argentée qui le scrutait depuis la berge opposée

éclairait tous les environs, faisait scintiller la pluie et la rivière comme si elles étaient constituées de diamants. La biche se mit en mouvement, décrivit quelques gracieuses foulées au-dessus de la rivière, et monta sur la berge pour s'approcher de Rogue. Elle s'arrêta, toute proche, et le fixa de ses grands yeux doux, comme si elle voulait lui signifier quelque chose.

Pour Rogue, le message était clair : Lily continuait de vivre à travers lui. Il était digne de cet honneur, ce magnifique Patronus en était la preuve : malgré tous les mauvais choix qu'il avait fait au cours des dernières années, il n'avait pas perdu le courage que Lily avait vu en lui. Et il était grand temps d'en faire bon usage.

Fort de cette résolution, Rogue transplana loin de la rivière malodorante, et atterrit dans une rue propre et ordonnée, où il ne pleuvait plus. Il sut qu'il était au bon endroit en lisant la plaque qui indiquait le nom de la rue : *Privet Drive*.

À pas feutrés, tout en essuyant son visage trempé de pluie et de larmes, il longea les maisons spacieuses qui s'alignaient le long de la rue et s'approcha de celle qui portait le numéro 4. Malgré l'heure tardive, les fenêtres étaient encore illuminées ; on entendait un homme et une femme se disputer avec véhémence à l'intérieur, et Rogue pouvait également entendre un très jeune enfant pleurer.

Tout en restant aussi silencieux qu'une ombre, Rogue longea le long de la maison pour atteindre le petit jardin qui se trouvait à l'arrière, se glissa vers la porte-fenêtre qui donnait sur le salon, et se contorsionna pour entrer dans la pièce sans faire de bruit ; mais lorsque ses pieds touchèrent le sol, et qu'il fut suffisamment acclimaté à la pénombre pour voir autour de lui, il resta figé de stupeur.

Juste à côté de la porte-fenêtre, cramponné aux barreaux de son berceau, installé contre le mur de manière à ne pas encombrer la pièce, un tout petit enfant le fixait avec un air implorant. Un rai de lumière provenant de la pièce voisine éclairait son front égratigné par une cicatrice en forme d'éclair, faisait étinceler les larmes qui roulaient silencieusement sur ses joues et révélait la couleur verte de ses yeux.

Les yeux de Lily.

Dumbledore l'en avait averti, mais Rogue n'avait pas imaginé qu'ils puissent être semblables à ce point, et il sentit une nouvelle vague de douleur le submerger, avec une violence inattendue. Pour le reste, le

petit garçon qui pleurait sous ses yeux tenait déjà essentiellement de James.

Sans faire le moindre geste, Rogue tendit l'oreille : Petunia et Vernon Dursley se trouvaient dans la pièce voisine, et même si Rogue ne pouvait pas les voir, il pouvait les entendre très distinctement.

– Vernon, je ne le répèterai pas, disait Petunia d'une voix tranchante. Harry doit rester ici.

– Enfin, Petunia... Pourquoi veux-tu infliger ce fardeau à notre famille ? Tu n'avais pas parlé à Lily depuis... quoi, au moins un an ? Depuis que tu avais eu la générosité de lui envoyer ce vase... Puis tu as refusé l'invitation qu'elle t'avait envoyé... Et tu disais que tu ne voulais plus jamais entendre parler d'elle !

– J'ignorais que la prochaine fois que j'allais recevoir de ses nouvelles, c'était pour apprendre sa mort, rétorqua Petunia.

Outre la colère qui transparaissait dans sa voix, Rogue y décela une tristesse immense et difficilement contenue.

– Tu m'as dit qu'un... qu'un *sorcier* avait essayé de le tuer ! reprit Vernon Dursley. Et s'il essayait de nouveau ? Et s'il trouvait le moyen de nous trouver, et qu'il s'en prenait à nous ?

– Cela n'arrivera pas, fais-moi confiance.

– Dans ce cas, pourquoi devrions-nous protéger ce garçon ? C'est un sorcier, comme ta sœur et son imbécile de mari ! Et s'il était dangereux pour notre petit Dudley ?

– Ne discute pas, Vernon ! siffla Petunia. Tu crois que cette situation n'est pas suffisamment difficile pour moi ? Tu veux encore compliquer les choses ?

Vernon bredouilla quelque chose d'inintelligible.

– Allons nous coucher, et je ne veux plus t'entendre contester ma décision, décréta Petunia. Je comprends ta réticence, et je sais que Lily et moi ne nous entendions pas, mais elle reste, et restera à jamais ma petite sœur. Et je refuse que son fils connaisse le même sort qu'elle.

Rogue entendit Vernon marmonner autre chose, puis son pas pesant retentit dans l'escalier qui menait au premier étage de la maison, tandis que les pas nerveux de Petunia s'approchaient du salon. Rogue se dissimula vivement derrière le rideau pour ne pas être vu ; à travers une fente du tissu, il la vit s'arrêter dans l'encadrement de la porte, et observer Harry exactement de la même manière que lui, avec le même

mélange de chagrin et de répulsion. Elle pleurait silencieusement, et Rogue voyait dans ces larmes le reflet de sa propre douleur, ce mélange si lourd de culpabilité, de ressentiment et d'amour inexprimé. Il était d'ailleurs étrange de se reconnaître en elle, alors qu'il l'avait tant détestée, lorsqu'ils étaient enfants, à l'époque où elle essayait de dissuader Lily de le fréquenter.

Petunia observa Harry pendant un long moment, puis finit par se détourner et alla rejoindre Vernon à l'étage, insensible au regard implorant du petit garçon. Tout comme Rogue, il était évident que Petunia serait incapable d'aimer Harry. Si petit soit-il, cet enfant ravivait trop de blessures, et incarnait tout ce qui les avait successivement séparés de Lily : la magie qui ne manquerait pas de l'habiter, et sa ressemblance avec cet horrible *James*. Mais tous deux allaient le protéger malgré tout, malgré leur aversion pour tout ce qu'il représentait.

Après avoir accordé un bref regard à Harry, Rogue transplana de nouveau. Maintenant qu'il était rassuré sur la sécurité de Harry, il avait une dernière chose à faire.

Il atterrit dans le petit cimetière de Godric's Hollow, au milieu de rangées de tombes, et frissonna : il faisait bien plus froid dans cette région du pays, et les pierres tombales étaient saupoudrées d'une fine couche de neige. Emmitouflé dans sa longue cape noire, et en prenant garde à ne pas glisser, il s'approcha de la tombe de James et Lily, aisément reconnaissable aux monceaux de fleurs qui la recouvraient. À cette heure tardive, le cimetière était désert, mais d'après Dumbledore, l'enterrement avait eu lieu quelques jours plus tôt, et le cimetière s'était révélé trop petit pour accueillir la foule de sorciers qui étaient venus leur rendre hommage.

Rogue s'arrêta devant la pierre tombale, faite de marbre blanc. Les noms de James et Lily qui y étaient inscrits brillaient dans la nuit, tout comme leurs dates de naissances et la date de leur mort.

En voyant cela, Rogue fit une petite grimace. Voir la date de leur mort inscrite de manière si brutale, si définitive, ne correspondait pas à ce qu'il ressentait. Car Lily avait été plus forte que cela, elle était bien plus que ces stupides chiffres qui avaient la prétention odieuse de délimiter son existence, de signifier qu'en-dehors de ces dates, elle n'était plus rien.

Ce n'était pas ainsi que Rogue voyait les choses. Car le courage et l'amour de Lily avaient été suffisamment puissants pour lui survivre, et mieux encore, pour être insufflés à d'autres personnes. En plus de Voldemort, Lily avait vaincu un autre ennemi ce soir-là. Et cet ennemi n'était autre que la mort elle-même.

De nouveau, Rogue prit sa baguette, cette fois-ci pour la pointer sur la pierre tombale. De nouvelles inscriptions apparurent aussitôt en-dessous des dates, comme une précision utile :

LE DERNIER ENNEMI QUI SERA DÉTRUIT, C'EST LA MORT

Satisfait du résultat, Rogue hocha la tête et s'éloigna dans l'obscurité. Il avait choisi l'emploi du futur, afin de donner à cette phrase la valeur d'une promesse : la mort n'aurait pas le dernier mot. Même disparue, Lily serait sa boussole, à partir de maintenant et jusqu'à son dernier souffle.

À jamais.

Le lendemain, Arthur Weasley eut lui aussi l'impression très nette de faire triompher quelqu'un de la mort. Et en effet, la Ministre de la Magie, Millicent Bagnold, le convoqua dans son bureau pour lui confier l'héritage le plus précieux qu'il aurait pu imaginer.

Le soir venu, lorsqu'il rentra chez lui, il brûlait de tout raconter immédiatement à Molly ; mais à l'instant où il poussait la porte du Terrier, il fut assailli par une demi-douzaine de petits garçons de tailles différentes, aux cheveux aussi flamboyants que les siens.

– PAPA ! crièrent-ils tous en chœur en se battant pour l'embrasser en premier.

– Eh bien, quel accueil, mes chers enfants, dit Arthur en les embrassant tous un par un, et en prenant bien soin de n'en oublier aucun. Non, Fred, ne me grimpe pas dessus, tu vas te faire mal ! George, attention, tu bouscules ton petit frère, il ne sait pas encore très bien marcher... Voilà, Bill, aide-le à se relever...

– Je venais tout juste de réussir à les asseoir pour dîner, soupira Molly en secouant la tête, avec un mélange de tendresse et d'exaspération.

– Vous entendez ça, les enfants ? dit Arthur en essayant vainement de paraître sévère. Allez, venez tous à table, un bon repas vous attend ! Bill, assieds-toi près de Ronald pour l'aider... Charlie et Percy, mettez-vous entre Fred et George, il ne faut surtout pas qu'ils soient à côté...

Il leur fallut une bonne quinzaine de minutes pour les rasseoir, et tout le repas se déroula dans une joyeuse pagaille.

– Ta journée n'a pas été trop dure, mon chéri ? demanda Molly en donnant une deuxième assiette de soupe à Fred, qui avait renversé la sienne sur les genoux de Percy.

– Sûrement pas autant que la tienne, dit Arthur en contemplant la ribambelle d'enfants qui se trouvait sous ses yeux. Et où se trouve notre dernière petite merveille ?

– Là-bas, mais ne la réveille pas, dit Molly en désignant un couffin posé dans le salon. Ses frères ont joué avec elle toute l'après-midi, elle était ravie mais épuisée.

Arthur alla tout de même jeter un œil à Ginny, âgée de trois mois, qui dormait à poings fermés ; il sourit en constatant que son crâne était déjà recouvert de cheveux roux, puis il revint rapidement vers la cuisine, afin d'aider sa femme à surveiller Bill, Charlie, Percy, Fred, George et Ronald, qui avaient déjà tous changé de place pendant qu'il avait le dos tourné.

– Maman, est-ce que je pourrai nourrir Croûlard après le dîner ? demanda Charlie, en essayant de couvrir les rires sonores de Fred et George.

– *Croûlard* ? interrogea Arthur, surpris.

– Ah, oui, c'était la grande aventure de la journée, lui expliqua Molly. Percy a trouvé un rat blessé près du ruisseau... Nous l'avons nourri, puis nous l'avons mis là-bas, dans le carton. Il est encore un peu étourdi, je crois, Fred et George l'ont utilisé comme projectile pendant que je regardais ailleurs... Mais j'ai l'impression qu'il reprend des forces. Non, pas tous en même temps, les enfants, vous allez lui faire peur !

Leurs fils se pressaient déjà autour du rat pour lui donner à manger, sauf Ron, qui essayait péniblement de descendre de sa chaise.

– 'outa' ! 'outa' ! piaillait-il en tendant le bras vers ses frères.

– Viens là, mon chéri, dit Molly en le prenant dans ses bras. Comme ça, tu peux le voir aussi... Alors, les enfants, comment va-t-il ?

– Un peu mieux, j'ai l'impression, dit Charlie en le tenant précautionneusement contre lui.

– Notre Charlie est déjà fêru d'animaux, constata Arthur avec joie.

– Tant qu'il s'agit de petits animaux, ça ne me dérange pas, décida Molly. N'est-ce pas, Charlie chéri ?

– Il veut devenir dresseur de dragons, grogna Percy.

– Oui, pour te punir à chaque fois que tu nous dénonces aux parents, dit Charlie en lui tirant la langue.

– Ce n'est pas ma faute si vous faites des bêtises ! chouina Percy.

– Quel lèche-bottes, celui-là, marmonna Bill.

– *Lèche-bottes* ! répétèrent Fred et George, hilares.

– Soyez gentils, les enfants, coupa Molly. Bon, ce soir, c'est Charlie qui le nourrit, et demain matin, ce sera toi, Percy. Non, non, ne discutez pas ! Allez, et faites vite, il est bientôt l'heure d'aller se coucher...

Il fallut encore une bonne heure à Arthur et Molly pour faire monter leurs enfants dans leurs chambres, leur lire une histoire et faire en sorte qu'ils s'endorment dans le calme ; puis ils se retrouvèrent tous les deux dans leur chambre, et se laissèrent tomber sur leur lit, éreintés.

– Quelle journée ! soupira Molly. C'est à la fois merveilleux et épuisant.

– Je ne te dirai jamais assez à quel point je suis admiratif de tout ce que tu fais pour eux, dit Arthur avec sincérité.

Molly eut un bref sourire, mais son regard se perdit rapidement dans le vague, et elle parut soudain terriblement triste.

– Qu'y a-t-il ? demanda prudemment Arthur.

Elle ne répondit rien, mais une larme roula sur sa joue ; et Arthur sut qu'elle pensait à ses deux frères, Fabian et Gideon, qui avaient été tués par des Mangemorts juste après la naissance de Ginny.

– Oh, Molly chérie, dit Arthur en se rapprochant pour la prendre dans ses bras.

Elle pleura un peu contre son épaule, et Arthur décida de rester silencieux.

– C'est... C'est étrange, renifla Molly au bout d'un long moment. Avec la fin de cette guerre, je devrais me sentir soulagée, et heureuse, mais c'est tout l'inverse qui se produit...

– Ça ne m'étonne pas vraiment, remarqua doucement Arthur. Tu as été tellement forte, lorsque tes frères ont été tués... Je pense que tu t'es sentie obligée de tenir pour nos enfants, pour les protéger... Et maintenant que la guerre est terminée, peut-être que tu t'autorises enfin à ressentir la tristesse de leur disparition.

Molly acquiesça, et d'autres larmes roulèrent sur ses joues.

– Exactement, murmura-t-elle. Ils seraient tous les deux tellement heureux de voir tout ça... Bill ressemble tellement à Fabian... Et Ronald, à Gideon... Quand je les ai regardés jouer avec Ginny, tout à l'heure, j'ai eu l'impression de les revoir en train de s'occuper de moi... Ils étaient si attentionnés, et si courageux...

Sa voix chevrotait un peu, et Arthur resserra son étreinte.

– Nous parlerons d'eux à nos enfants, promit-il. Nous ferons en sorte que leur courage et leur bonté continuent de vivre à travers eux. Et dès qu'ils seront en âge de comprendre pourquoi, ils seront fiers d'être les neveux et nièce de Fabian et Gideon Prewett.

Molly acquiesça, un peu rassérénée, et se tamponna le coin des yeux.

– C'est une période étrange pour tout le monde, poursuivit Arthur. La guerre est terminée, le monde sorcier est en liesse, mais ceux qui se sont battus avec le plus de bravoure ne sont pas là pour le célébrer...

– Oui, et il n'y a pas que ça, ajouta Molly. Je n'arrête pas de penser à ce pauvre Harry... À ce pauvre petit Neville... Ils ont l'âge de notre Ronald, tous les deux. Comment vont-ils grandir, sans leurs parents pour s'occuper d'eux ?

– Tu as raison, c'est terrible, admit Arthur.

– C'est tellement injuste, dit Molly en secouant la tête. Et quand je pense que de nombreux Mangemorts sont encore en liberté, alors que James et Lily sont morts, qu'Alice et Frank ont perdu la raison...

– Ne m'en parle pas, soupira Arthur. Et à propos de Mangemorts, tu ne devineras jamais qui s'est proposé pour financer la reconstruction du pays ?

– Oh, Arthur... Tu ne parles pas de Malefoy, j'espère ?

– Il n'a pas perdu de temps, grommela Arthur avec colère. Si j'en crois toutes ses généreuses promesses de financement, sa fortune doit avoir triplé pendant la guerre ! Et il continue à prétendre qu'il a été pris en otage, et soumis à l'*Imperium* ! Vraiment, quelle ordure... Dire

que son fils a le même âge que le nôtre, et qu'ils devront se côtoyer en classe...

– Espérons au moins qu'ils ne soient pas dans la même maison, renchérit Molly.

Arthur approuva, et soudain, son entrevue avec Millicent Bagnold lui revint en mémoire.

– J'allais oublier, dit-il avec un grand sourire. Tu sais que la Ministre de la Magie m'a convoqué dans son bureau, aujourd'hui ? Tu ne devineras jamais ce qu'elle m'a confié. Je pense que ça devrait te remonter le moral.

Arthur se leva, et extirpa de son sac un grimoire abîmé, dont la couverture portait la marque d'une morsure de chien.

– La nuit où il est mort, Adam Claring a réussi à sauver cet ouvrage, et à nous le faire parvenir, expliqua Arthur en caressant la couverture avec enthousiasme. C'est lui qui l'a rédigé, et c'est un trésor inestimable. Pendant toutes ces années, il a examiné les lois et le fonctionnement du monde magique, et en a déduit tout ce qu'il fallait faire pour améliorer la protection des Moldus et des Nés-Moldus. C'est un véritable mode d'emploi, complet, pragmatique, avec toutes les étapes soigneusement expliquées et les bénéfices que nous pouvons en attendre... Il n'y a plus qu'à défendre ses propositions devant le Magenmagot, en évitant les pièges que Malefoy ne manquera pas de me tendre... Moi qui avais peur que l'œuvre de ce pauvre Claring soit réduite à néant, je vais pouvoir la poursuivre ! Et regarde, ce n'est pas tout...

Il ouvrit le grimoire au tout début, et Molly poussa une exclamation admirative. Un superbe phénix était dessiné sur toute la double page, avec une telle finesse que ses deux ailes déployées semblaient pouvoir embraser le papier à tout moment. Et en-dessous du superbe dessin, Adam Claring avait inscrit en lettres soignées :

*Tel le phénix
L'espoir renaît de ses cendres*

Arthur et Molly échangèrent un sourire, et s'enlacèrent tendrement, avec le sentiment que cette phrase leur était personnellement adressée.



À l'heure où Molly et Arthur Weasley s'endormaient l'un contre l'autre, un peu rassérénés, les détenus de la prison d'Azkaban n'avaient pas cette chance.

Entre les murs glacés de la forteresse, les gémissements désespérés et les hurlements terrifiés des prisonniers se mêlaient aux râles macabres des Détraqueurs. Après la défaite de Voldemort, ces derniers avaient tous battu en retraite vers Azkaban, atteignant ainsi un nombre considérable.

Le quartier le mieux gardé de la prison était aussi le plus agité. Dans le cachot du fond, le jeune Bartemius Croupton appelait à l'aide, terrorisé ; et dans la cellule voisine, Bellatrix le réprimandait pour son manque de courage. Elle était pratiquement la seule à ne pas être affaiblie, il lui arrivait même de rire au nez des Détraqueurs, car ni le froid mordant, ni aucune créature ne pouvait atténuer la rage et la haine qui continuaient de bouillonner en elle.

Un peu plus loin, dans une cellule encore plus exigüe, un autre prisonnier résistait à l'emprise des Détraqueurs. Il ne pleurait pas, il ne gémissait pas, il ne dormait pas non plus. Il tremblait un peu à cause du froid, mais pour le reste, il était parfaitement immobile, assis au fond de sa cellule.

Sirius était lui-même étonné d'être encore en vie ; car en arrivant dans ce cachot, presque deux semaines plus tôt, il était décidé à abandonner. Il voulait qu'on le laisse mourir. Il comptait en finir au plus vite, et rejoindre James et Lily.

Ce jour-là, après s'être laissé enchaîner sans rien dire, Sirius s'était allongé sur le sol et avait attendu que la mort vienne le prendre. Il avait attendu longtemps, sans boire ni manger ; puis, alors qu'il sentait la mort approcher, il avait fermé les yeux, soulagé, en pensant ne plus jamais se réveiller.

Et puis il avait fait ce rêve étrange. Il avait rêvé que James était là, penché sur lui.

Sirius, réveille-toi, lui avait dit James. Il est trop tôt.

Sirius l'avait prié de le laisser tranquille.

Si tu disparaissais, Harry ne saura jamais ce qu'il s'est passé, avait insisté James. Que pensera-t-il de moi, si on lui raconte que mon meilleur ami était un criminel ?

De nouveau, Sirius lui avait demandé de se taire, mais James n'en faisait qu'à sa tête.

Tu ne vois pas ? Tu es le gardien de tous nos souvenirs. Je suis mort, Lily est morte, Marlene est morte, Peter nous a trahi et Remus pense que c'est toi qui es coupable. Ce que nous avons été de meilleur, tu es le seul à en avoir encore conscience. Et si tu meurs aussi, tout cela disparaîtra.

Sirius avait commencé à douter, mais il n'avait plus la force de bouger. Les Détraqueurs aspiraient toute son énergie, toute sa force vitale, et il s'enfonçait dans l'inconscience, de plus en plus faible.

C'est là que Sirius avait rêvé de son frère.

Cela n'avait duré qu'une fraction de secondes. Sirius avait vu sa silhouette à quelques mètres de lui, au fond de la cellule, son visage pâle éclairé par un rayon de lune.

Je ne pensais pas que tu te laisserais abattre aussi facilement, avait dit Regulus avec un sourire. Et moi qui te croyais courageux.

C'était exactement ce qu'il fallait dire pour piquer l'orgueil de Sirius. Pour le faire réagir.

Au prix d'un effort surhumain, Sirius avait rouvert les yeux. Il s'était redressé, étourdi ; puis il avait bu un peu d'eau, mangé un morceau de pain rassis.

Et maintenant, il attendait, assis contre le mur du cachot. Il écoutait. Il survivait.

Les Détraqueurs ne pouvaient rien contre cette volonté inflexible. Cet instinct de survie n'avait rien de rationnel, il n'avait rien à voir avec de l'espoir, ni avec de la joie.

Sirius devait vivre. Il était incapable d'expliquer précisément pourquoi, mais il le sentait au plus profond de lui-même. Il devait vivre, aussi longtemps qu'il le pourrait, et à n'importe quel prix.

★★★

Contrairement à Sirius, Narcissa et Lucius n'avaient pas froid du tout, et dormaient déjà profondément. Malgré l'immensité de leur lit

conjugal, ils étaient étroitement enlacés, leurs jambes s'entremêlaient, leurs cheveux blonds s'épalaient sur les draps.

Dans la chambre impeccablement rangée, rien ne laissait présager à quel point les derniers jours avaient été tumultueux. En effet, dans la nuit qui avait suivi les visites de Fudge et de Daisy, Millicent Bagnold était venue leur rendre visite pour informer Narcissa des faits atroces qu'avait commis Bellatrix, et de son emprisonnement immédiat avant son jugement, qui devait avoir lieu un peu plus tard. Par la même occasion, elle leur avait légué un tout jeune elfe de maison prénommé Dobby, que Rodolphe et Bellatrix avaient acquis juste avant d'être arrêtés, et qui revenait de droit à ceux que Rodolphe et Bellatrix avaient désignés – Lucius et Narcissa.

Quelques jours plus tard, après avoir longuement pleuré sur le sort de sa sœur aînée, et après s'être mise inutilement en colère contre Dobby pour ne pas avoir protégé Bellatrix, Narcissa avait reçu une lettre hâtivement griffonnée par Walburga. Cette lettre disait ceci :

Narcissa,

Toi et ton fils êtes désormais les derniers héritiers de la famille Black. Les derniers à être encore en vie, en liberté, et à ne pas avoir renié notre nom de famille. Aussi, après tout ce que j'ai accompli en vain pour garder cette famille intacte, je me sens obligée de te mettre en garde. Je sais que tu me détestes profondément, sans doute à raison, mais j'espère que tu sauras surmonter ton aversion pour lire cette dernière lettre.

Depuis quelques jours, j'ai beaucoup réfléchi sur les différents choix que j'ai pu faire au cours de ma vie, et j'en suis venue à la conclusion suivante : j'aurais dû faire ce que j'ai hésité à faire à deux reprises, il y a des années de cela – d'abord après la naissance de Sirius, puis après celle de Regulus.

J'aurais dû partir. J'aurais dû protéger mes deux fils. J'aurais dû les élever moi-même, seule, au lieu de leur inculquer ces valeurs qui nous enferment, qui nous ont fait tant de mal et qui m'ont séparée de tous ceux que j'aimais.

À l'époque, je m'en croyais incapable. Je pensais que si je me séparais de cette famille et de ses idées, je disparaîtrais, je ne serais plus rien. Et si j'ai tant détesté Andromeda et Sirius, c'est parce qu'ils m'ont prouvé

que j'avais eu tort de penser cela, et parce qu'ils ont réussi à être heureux en faisant ce que je n'ai jamais osé faire.

Fais-toi confiance, Narcissa, et écoute ton instinct. Lui seul peut te sauver. Pas Lucius, pas sa fortune, pas son nom de famille ni ses belles promesses : toi. Je sais que Lucius t'aime, je l'ai vu de mes propres yeux, mais s'il embrasse toujours ce désir de dominer le monde, il faut que tu fuies, car cette quête insensée le brisera, et elle te brisera aussi si tu restes liée à lui, tout comme elle brisera votre fils, impitoyablement. Elle vous brisera tous, comme l'avidité d'Orion a brisé notre famille ; et je ne me pardonnerai jamais de l'avoir laissé faire.

Adieu, Narcissa. J'espère que tu feras le bon choix pour toi, et pour Drago.

Walburga

Et c'était tout. Walburga ne disait rien d'autre. Elle ne demandait rien, ne parlait pas de son avenir à elle. Plusieurs années avant sa mort, elle s'était déjà résignée.

Walburga avait tout de même placé autre chose dans l'enveloppe, quelque chose qui ressemblait à une demande de pardon qu'elle ne parvenait pas à formuler autrement. Il s'agissait d'un dessin d'enfant que Narcissa croyait disparu depuis des années : c'était Regulus qui l'avait soigneusement réalisé, alors qu'il n'avait que six ans, juste après le week-end qu'ils avaient passé tous ensemble dans la Chaumière aux Coquillages. C'était en voyant ce dessin que Walburga avait pris connaissance de leur excursion clandestine, et les avait sévèrement punis.

Narcissa pensait que le dessin avait été perdu ou détruit, mais Walburga l'avait manifestement conservé. Avec application, Regulus y avait dessiné la petite maison en haut de la falaise, Druella en arrière-plan, et sur la plage, cinq enfants alignés, deux petits garçons et trois filles un peu plus grandes. *Bella, Andy, Cissy, Sirius et moi*, avait soigneusement écrit Regulus au bas du parchemin. Sur le dessin, par maladresse ou par choix, il s'était dessiné tout proche de Sirius, leurs mains en bâtons se touchaient presque, leurs visages se souriaient.

Des souvenirs heureux de ces quelques jours au bord de la mer, tout était là : le soleil jaune, la mer bleue, les sourires sur leurs visages. Et

grâce à la magie qui habitait déjà Regulus à cette époque, tout était en mouvement continu : les vagues bleues roulaient, le soleil scintillait, leurs bras s'agitaient dans une perpétuelle manifestation de joie, et les traits maladroits qui représentaient leurs cinq chevelures ondulaient dans le vent.

Narcissa avait lu la lettre de Walburga avec mépris, en se demandant comment sa tante osait comparer leurs deux situations, comment elle pouvait penser que Lucius était semblable à Orion. Elle avait même failli jeter la lettre et le dessin au feu, mais elle s'était arrêtée de justesse et les avait discrètement conservés. Le dessin, pour se souvenir ; et la lettre, juste au cas où.

Le reste de la journée avait été encore plus désagréable que la réception de cette lettre. En effet, le même peintre qui avait réalisé le portrait de Walburga avait expédié un autre colis au manoir, un tableau bien plus flatteur et bien plus dangereux – celui d'Abraxas Malefoy, commandé par le vieil homme plusieurs années avant sa mort.

Heureusement, ce portrait ne prenait pas en compte les dernières années de vie d'Abraxas, et ne savait rien de plus à propos de Narcissa que le peintre qui l'avait réalisé ; mais en revanche, la personnalité du vieil homme avait été admirablement transmise au portrait, avec toute sa froideur et sa méchanceté.

Après l'avoir accroché dans la galerie de ses ancêtres, Lucius avait tenu à lui présenter Drago, et évidemment, Abraxas avait trouvé leur enfant trop mince, trop pâle, trop délicat, de toute évidence trop chéri et trop gâté. Il avait sommé Lucius de prendre son éducation en main, et d'avertir immédiatement l'école de Durmstrang de sa naissance, afin de lui garantir une place et d'éviter l'échec cuisant qu'avait été l'apprentissage de Lucius.

De retour dans leur chambre après cette entrevue extrêmement désagréable, Narcissa avait explosé d'indignation. Elle avait pleuré, crié, elle avait demandé à Lucius de promettre que Drago n'irait jamais à Durmstrang, de promettre aussi qu'il n'écouterait jamais le portrait de son père lorsqu'il s'agirait de Drago, elle l'avait même menacé de partir s'il faisait une telle chose.

Après une longue discussion houleuse, Lucius avait promis. Et une fois de plus, malgré les avertissements qui affluaient de toute part,

Narcissa avait vu dans cette promesse la preuve de sa bonne foi, et elle avait choisi de rester.

Le lendemain, elle avait complété les dernières pages restantes de son vieux journal, et y avait écrit une sorte de conclusion.

Cher journal,

Dans les premières pages que j'ai écrites, je me réjouissais de faire partie de la noble famille Black. Je te parlais de mes cousins et de mes deux sœurs, et plus particulièrement d'Andromeda, puisque c'est elle qui t'avait acheté pour moi, en guise de cadeau d'anniversaire.

Aujourd'hui, ma famille a été décimée, j'ai découvert que j'étais née d'un mensonge, et cette sœur que j'aimais tant m'a trahie ; mais je fais maintenant partie d'une autre famille, bien plus sûre, bien plus fortunée et encore plus noble.

J'ai un fils, Drago, qui est un enfant merveilleux et qui fait mon bonheur à chaque instant. L'homme avec qui je partage ma vie est tel que je l'avais rêvé autrefois, et je sais qu'il ne me fera jamais aucun mal. Au cours des dernières années, j'ai dû lui cacher certaines choses, mais aujourd'hui commence une nouvelle ère de notre vie où je me fais la promesse d'être plus sincère. De son côté, il a aussi quelques défauts, et semble éprouver des difficultés à se montrer affectueux avec notre fils, mais je l'aiderai à changer cela ; et même s'il reste distant, je saurai aimer Drago pour nous deux.

Il n'arrivera rien à mon fils, je m'en assurerai. Il sera heureux, et je ne laisserai personne lui faire du mal.

Narcissa avait même souri en relisant ce dernier mensonge, cette promesse qu'elle serait incapable de tenir ; et elle avait refermé son journal. Parmi toutes ses préoccupations, à aucun moment il n'avait été question de la guerre, de ses victimes, de tous ceux qui étaient injustement enfermés à la place de son mari.

Et ce soir-là, le journal de Narcissa reposait tranquillement sous la dalle de la salle de bains, avec la lettre de Walburga et le dessin de la Chaumière aux Coquillages. Sur le petit bureau de leur chambre, on pouvait voir un numéro spécial de la *Gazette du Sorcier* qui rendait hommage aux innombrables personnes disparues ; Lucius l'avait

parcouru du regard avec une pointe de culpabilité, puis l'avait aussitôt oublié. Quant à Narcissa, elle ne s'en était pas approchée.

La soirée était fraîche pour un début de mois de novembre. Autour d'eux, le domaine était paisible et silencieux, le manoir était parfaitement propre et ordonné, leur fils Drago dormait dans la chambre voisine.

Au milieu du lit, Lucius remua un peu. Dans un demi-sommeil, il caressa le dos nu de Narcissa, ses cheveux blonds, puis raffermi son étreinte et se rendormit complètement. Narcissa, à son tour, leva légèrement la tête ; en voyant Lucius dormir si paisiblement, elle l'embrassa sur la joue, Lucius émit un petit soupir d'aise qui la fit sourire, puis elle reposa sa tête sur sa poitrine et se rendormit à son tour.

Ni la culpabilité, ni la peur d'être un jour rattrapés par leurs crimes ne les avaient effleurés. Ils s'étaient sauvés mutuellement à plusieurs reprises, leur couple avait résisté à tous les assauts, et ils étaient persuadés que cela durerait toujours.

Un jour, peut-être, ils repenseraient à tout cela, à tous les choix qui les avaient liés et qui avaient causé leur perte, à toutes ces petites lâchetés et ces grandes trahisons, à tous ces mensonges et ces basculements qui avaient scellé leur destin ; mais pour l'heure, ils n'y pensaient pas.

Non, ce soir-là, et pour quelques années encore, Lucius et Narcissa dormaient paisiblement, un léger sourire aux lèvres.

Ça y est, Drago a terminé.

Bien sûr, il pourrait dissenter encore longtemps, mais il estime avoir parlé de l'essentiel, de ce qui importe le plus.

Scorpius, tu sais maintenant tout ce que tes grands-parents ont fait pendant cette première guerre. J'espère que cela répond à certaines de tes questions concernant la relation compliquée que j'avais avec eux, mais aussi concernant ta grand-mère, que tu n'as pas eu le temps de connaître suffisamment.

Tu peux sans doute imaginer à quel point j'ai du mal à les juger moi-même. Aujourd'hui encore, malgré tout ce qui s'est passé ensuite, malgré la colère que je continue de ressentir, je ne sais toujours pas quoi penser d'eux.

Je te laisse donc en juger par toi-même. J'ai simplement essayé de rendre compte ici de toute l'horreur et de l'injustice qu'ils avaient su causer.

Ce serait te mentir de te dire que je n'en savais rien. Mon père ne m'a jamais caché ce qu'il avait fait, il était même fier d'avoir servi Voldemort, et je suis d'ailleurs persuadé qu'une part de lui l'est toujours. Il ne me cachait pas non plus son opinion sur la pureté du sang, ni tout ce qu'il continuait de faire, même entre les deux guerres, pour dominer les autres et conserver nos privilèges.

Cela ne m'a jamais posé problème. Pendant toute mon enfance, j'ai continué de l'admirer éperdument, malgré tout ce que je savais. J'admirais son pouvoir, bien sûr, et l'influence qu'il avait sur le monde ; mais surtout, et je pense que c'est important que tu le comprennes, j'admirais l'amour qu'il semblait porter à ma mère.

Lorsque je pense à eux, je les revois en train de rire ensemble, toujours cramponnés l'un à l'autre, toujours tendres et affectueux l'un envers l'autre – ce qui me désarçonnait beaucoup, quand je voyais à quel point mon père était incapable du moindre geste de tendresse envers moi.

Je me souviens des amis de mon père, lors des réunions interminables qui se tenaient dans la bibliothèque, et auxquelles j'avais l'obligation d'assister : la manière dont tous dénigraient leurs épouses, les trompaient, les méprisaient. À chaque fois que l'un d'entre eux tenait des propos dégradants à l'égard d'une femme, je me tournais vers mon père avec inquiétude : mais chaque fois, j'étais rassuré en voyant son air réprobateur, et cela me confortait dans l'idée que mon père était un homme bien. Jamais, même lorsque la pression du groupe était la plus forte, jamais mon père n'a dit du mal de ma mère ; et si l'un de ses invités avait le malheur de le faire à sa place, d'émettre le moindre jugement ou la moindre moquerie, il n'avait aucune chance d'être invité de nouveau.

Je ne les ai jamais vus se manquer de respect devant moi. Je me souviens précisément de la manière dont ils se tenaient la main, dès qu'ils se trouvaient dans la même pièce. J'ai vu cette scène tant de fois que je pourrais la dessiner. Rien n'a jamais eu raison de cette tendresse-là : ni la banalité du temps qui passe, ni les humiliations, ni la souffrance, rien. Même lorsque tout s'effondrait autour de nous, je les ai vus se débattre ensemble, et ne faire plus qu'un dans la tourmente.

Plus j'y repense, et plus il me semble que l'amour qu'ils se portaient était la raison pour laquelle je les idéalisais tant. Et en effet, en tant qu'enfant, comment concevoir que deux personnes qui s'aiment à ce point n'aient pas raison à propos de tout ? Comment les soupçonner, alors qu'ils semblaient incarner ce qu'il y avait de meilleur ?

Évidemment, je ne pouvais pas deviner à quel point cet amour était tordu et bancal, ni tous les mensonges sur lesquels il reposait. Et même aujourd'hui, je n'arrive pas à déterminer si cet amour était beau ou laid. En tout cas, il n'a pas été gage de bonheur, ni d'honnêteté, ni de protection ; il s'agissait plutôt d'une forme inépuisable de tendresse, et surtout d'une loyauté réciproque, obstinée et souvent déraisonnable.

De même, je me suis longuement demandé où mes parents puisaient toute cette douceur et cette complicité, alors qu'ils étaient par ailleurs

si vaniteux, si égoïstes et si malfaisants. Je se demande s'ils essayaient de se sauver mutuellement, de guérir les blessures profondes et secrètes qu'ils avaient en commun, de se rendre un peu meilleurs ; ou bien si cet amour servait seulement à racheter leurs crimes, à obtenir une forme de rédemption, à se persuader coûte que coûte qu'ils étaient des personnes décentes.

Je me demande souvent ce qu'il se serait passé, si ma mère avait quitté mon père à la fin de la guerre. Je me demande si j'aurais été plus heureux. Évidemment, il est impossible de répondre : la présence de mon père a été si structurante, si déterminante dans ce que j'étais, dans ma manière d'appréhender le monde, qu'il est impossible de savoir ce que je serais devenu.

Je me demande aussi ce qui serait advenu de nous si mon père avait renoncé à sauver ma mère, la nuit où je suis né. Est-ce que le chagrin l'aurait rendu encore plus froid et cruel, comme cela a été le cas pour mon grand-père ? Ou au contraire, se serait-il enfin décidé à devenir la personne douce et aimante qu'il rêvait d'être, au fond de lui ? Aurait-il été un père différent de celui que j'ai connu, en mieux ou en pire ?

Enfin, encore plus souvent, je me demande ce qu'il aurait fait, si ma mère lui avait dit toute la vérité sur ses origines au moment où elle l'a appris. Je veux croire qu'il ne lui aurait fait aucun mal, qu'il l'aurait suivie jusqu'au bout du monde, qu'elle aurait réussi à le faire renoncer à tout le reste – mais je ne peux pas en être sûr.

Je sais simplement que parfois, ils étaient heureux ensemble.

Parfois, nous étions heureux.

Mais à quel prix ?

Le grattement de la plume sur le parchemin résonne dans la pièce. Drago écrit ce dernier point d'interrogation, s'arrête, remet sa plume dans son encrier. Il relit calmement ce qu'il vient d'écrire, hoche la tête, puis il se lève, un peu ankylosé ; et il se met à ranger.

Il range les lettres, les vieux articles, les notes éparses, les extraits d'archives, et enfin la vieille *Gazette* qui recense les victimes de la première guerre des sorciers. Une dernière fois, Drago parcourt du regard cette liste interminable de noms, soigneusement classés par ordre alphabétique, allant de la famille Bones à Eleanor Wimbley, en passant par Adam Claring, Marlene McKinnon et sa famille, Fabian et

Gideon Prewett, et bien sûr, James et Lily Potter, dont les noms sont inscrits juste à côté de celui de Peter Pettigrow.

Évidemment, cette liste déjà bien trop longue ne tient pas compte de toutes les vies impactées par ces morts, des orphelins qu'elles ont laissés derrière elles, des amis endeuillés, des personnes emprisonnées à tort, des années de vie gâchées, des histoires d'amour terminées avant même d'avoir commencé. La gorge serrée, Drago referme la gazette et tombe sur le discours donné par Millicent Bagnold à l'issue de la guerre, retranscrit par écrit en conclusion de cette liste macabre.

Aujourd'hui, encore davantage que de réparation, c'est de vérité que nous avons besoin, avait donc déclaré Millicent Bagnold au lendemain de la guerre. Et en effet, sans éclaircir toutes ces zones d'ombre incompréhensibles, comment obtenir justice ? Comment nous reconstruire convenablement, et empêcher l'Histoire de faire des tours sur elle-même ?

Drago ne peut s'empêcher de sourire. Millicent Bagnold a raison, bien évidemment. Et d'ailleurs, si ce postulat s'applique à tous les peuples et à toutes les époques, il s'applique également aux familles. Ce qui est vrai pour tous ceux qui ont survécu l'est aussi pour lui : il faut savoir se souvenir pour pouvoir avancer. Et c'est cela qu'il doit offrir à Scorpius : le droit d'avancer ailleurs que dans l'obscurité.

Drago hoche la tête, repose le vieux journal sur le dessus du carton où il a tout rangé, referme le tout et va le poser dans un coin de la pièce.

Lorsqu'il se retourne, la table en ébène lui paraît bien vide. Alors qu'elle a été recouverte pendant des semaines par de multiples piles de parchemins, sa surface plane est presque entièrement débarrassée, et se contente de refléter la lueur dansante des chandelles qui éclairent la pièce.

Il ne reste plus qu'une petite pile, sur le coin de la table : ce sont les quelques documents qui concernent la suite de l'histoire. Il y est encore question de Lucius et Narcissa, bien sûr, de Drago lui-même, mais aussi de Vera, Fergus et Daisy Goyle, de Bellatrix, de la famille Tonks, ou encore de quelques camarades de Serpentard que Drago a côtoyé pendant de longues années. Enfin, on aperçoit quelques Livres

Voyageurs, car ces ouvrages magiques sont d'une grande importance pour la suite ; mais le reste de la table est vide. En réalité, il manque l'essentiel. Il manque ce que Drago doit y ajouter, ce que lui seul peut raconter.

En pensant à tout ce qu'il doit encore dévoiler, Drago se crispe, et une pointe de culpabilité lui effleure le cœur. À ce stade de l'histoire, Scorpius penserait sans doute avoir découvert l'essentiel de ce que Drago lui a caché ; mais il n'en est rien. En continuant à lire, si un jour il commençait, Scorpius ne saurait pas où il mettait les pieds. Il ne saurait pas ce qui l'attendrait, il ne pourrait pas prévoir ce que Drago allait lui révéler. Il viendrait chercher des explications sur sa famille, mais pas *ça*, non, il ne pourrait pas... Personne ne pourrait s'attendre à ce genre d'histoire.

Et en effet, plus encore que le récit qu'il vient d'achever, celui que Drago s'apprête maintenant à raconter est enfoui sous d'innombrables strates de mensonges et de secrets. Et c'est lui, Drago, qui l'a si soigneusement dissimulé, et pour de bonnes raisons... Du moins, c'est ce qu'il croyait, à l'époque ; car indéniablement, ces secrets ont empoisonné sa vie, jusqu'à le faire sombrer et à faire fuir son propre fils loin de lui.

Et à nouveau, comme un réflexe, Drago ne peut s'empêcher de se demander : après tant d'efforts déployés pour se taire, pour masquer, pour mentir, ne vaut-il pas mieux tout laisser en place ? Peut-il prévoir les conséquences de telles révélations ? Certes, sa situation actuelle est peu enviable, mais elle a au moins le mérite d'être stable. S'il bouge d'un cheveu, tout pourrait exploser, ou achever de s'effondrer.

Mais Drago se ressaisit aussitôt : il est déjà allé trop loin pour abandonner. Il s'est extirpé du silence, il a déployé tous ces efforts : cela ne peut pas être vain, il lui faut maintenant achever ce qu'il a si bien commencé. Pour Scorpius, bien sûr, et puis pour quelqu'un d'autre – quelqu'un qui mérite amplement qu'on lui rende cet hommage.

Pour cela, il faut laisser de côté tous les documents sur lequel il s'est appuyé jusqu'ici. Après avoir recueilli tous ces témoignages, c'est à Drago de raconter, et désormais, rien ni personne ne peut l'y aider. À

partir de maintenant, il est le seul à pouvoir révéler ce qu'il sait, ce que Scorpius doit savoir.

Drago se rassied donc, avec un mélange d'appréhension et de détermination. Il parcourt du regard la page qu'il vient d'écrire, puis la tourne et contemple la double page vierge qui s'offre à lui. Juste à côté du manuscrit, à portée de main, sa plume repose paisiblement dans son encrier.

Face à ces deux grandes pages blanches qui ne demandent qu'à être remplies, Drago sent son estomac devenir acide. Il aurait aimé pouvoir raconter une autre histoire à Scorpius, une histoire simple et heureuse, facile à croire et à comprendre – mais hélas, la vérité n'est rien de tout cela.

Il réfléchit longuement à la manière dont il pourrait introduire son propos, mais aucun mot ne lui vient. À plusieurs reprises, il approche sa main de sa plume, mais ses doigts tremblent trop pour la saisir.

Lassé par ces tentatives infructueuses, Drago se lève de nouveau et il quitte la pièce. Il revient quelques minutes plus tard, se rassied et pose un petit portrait face à lui, juste à côté du manuscrit. Son cœur se serre en voyant le visage doux et souriant de sa défunte épouse, mais Drago sait qu'il a besoin de cette aide-là. Plus que jamais, il a besoin de tout le courage qu'Astoria avait le pouvoir de lui insuffler.

Drago vient de le comprendre : c'est maintenant, bien plus que le jour où il a entamé son récit, que le véritable défi commence.

TABLE DES MATIÈRES

1 - Votre Majesté	5
2 - La liste des Malefoy	15
3 - Le Prince de Sang-Mêlé	28
4 - Les prières de Narcissa	39
5 - Trente jours avant la fin du monde	59
6 - Un fantôme indiscret	89
7 - Mission sauvetage	111
8 - En plein cœur	141
9 - Dans la cave des Malefoy	162
10 - Triste présage	183
11 - Le châtiment	206
12 - Une veillée pour Kreattur	215
13 - La lâcheté du professeur Slughorn	238
14 - Les ordres de Regulus	260
15 - Un pas de plus vers la folie	286
16 - La maison endeuillée	311
17 - L'Ordre du Phénix	339
18 - La cour des grands	386
19 - Échec au roi	402
20 - La belle époque	424
21 - Coup de filet	462
22 - Le choix de la raison	484
23 - La hache d'Oleg	504

24 - Nouvelle recrue.....	532
25 - Le Flavirier Argenté.....	548
26 - Prophétie, Patronus et persuasion.....	567
27 - Chez les Potter.....	605
28 - Le Gardien du Secret.....	623
29 - Les rois du mensonge.....	647
30 - Justice est faite.....	674
31 - Le dernier ennemi qui sera vaincu, c'est la mort.....	716

FIN...

(OU PRESQUE)

Et voilà. Cette première trilogie vient de s'achever. Je suis à la fois très fière et déjà nostalgique de tous ces moments de publication, des premiers commentaires reçus et de ce travail d'écriture qui a été si enrichissant pour moi.

Merci infiniment d'avoir suivi tous ces personnages jusqu'ici, et de permettre à cette formidable aventure de se poursuivre. C'est un vrai plaisir et une grande fierté pour moi de voir que cette fic est lue un peu partout à travers la France et même au-delà ! Je remercie particulièrement celles et ceux qui ont pris le temps de m'écrire un petit message, de déposer un commentaire sur l'un des sites ou encore mieux, de le recommander à leurs proches, votre soutien m'est très (très) précieux ♥

Heureusement, l'aventure va se poursuivre encore un moment : car vous l'aurez compris, une autre trilogie est en cours d'écriture. Elle est déjà bien avancée, et autant vous prévenir tout de suite, je vais m'aventurer sur des sentiers plus risqués ; les prochains tomes seront donc surprenants, déroutants, je l'espère positivement. Je me suis aventurée dans quelque chose qui sort un peu du cadre ; néanmoins, je pense que ça en vaut la peine et que si vous avez apprécié ces trois premiers tomes et toute cette galerie de personnages, vous continuerez d'apprécier cette fanfiction. Et si je me permets de penser ça, c'est parce qu'on va revoir Vera, Fergus et Daisy, ainsi que Berrycloth et Talinski ; parce que les aventures de Narcissa, Lucius et Drago sont loin d'être terminées ; parce que vous allez encore découvrir de nouveaux personnages et de nouveaux lieux magiques ; et enfin parce qu'on va retrouver les Livres Voyageurs que j'avais un peu laissés de côté.

En tout cas, si vous souhaitez guetter la publication de la deuxième trilogie, n'hésitez pas à vous abonner à mon profil sur Wattpad

((@mathvou1), Instagram (@mathilde.fanfiction) et/ou Facebook (Mathilde Fanfiction). Vous y trouverez aussi tous les liens utiles pour retrouver cette fic en format numérique et format papier, et toutes les infos sur les conventions où nous sommes présentes avec Alixe.

Par ailleurs, si vous avez apprécié cette première trilogie et que vous souhaitez en faire profiter d'autres personnes, n'hésitez pas à leur envoyer les formats numériques, ou leur commander autant d'exemplaires que vous le souhaitez sur la librairie en ligne **lulu.com**, toujours à prix coûtant bien entendu ! C'est par ici :



Enfin, je profite de cette petite conclusion pour remercier ceux qui me soutiennent nuit et jour dans ce projet faramineux : Martin, bien sûr, qui est pour moi une source inépuisable de confiance et d'inspiration ; ma famille, également ; et puis tous mes amis dont l'enthousiasme me fait toujours chaud au cœur.

Par ailleurs, pour la publication sous forme de livre, j'ai été aidée et conseillée par mon amie Alixe, l'autrice de la saga *Harry Potter 7 3/4*, une postlogie dont je vous recommande vivement la lecture. Elle a été d'une patience extraordinaire pour m'aider à mettre en forme le texte et pour m'expliquer la marche à suivre pour l'impression ; et encore aujourd'hui, elle continue de me conseiller et de me soutenir dans toutes les étapes de ce projet.

Quant à mes couvertures, je les dois à mon sympathique et talentueux ami Benjamin Issenmann.

Et surtout, **merci à vous** d'avoir donné sa chance à cette histoire d'un genre un peu particulier, votre présence me rend très (très) impatiente de vous faire découvrir la suite !

À très bientôt ♥